UNIVERSITY OF
3 1761 0
D

LA BELGIQUE ILLUSTRÉE

HN
D8935b
Roba

LA BELGIQUE

YN.
D8935b

TORONTO LIBRARY

LA BELGIQUE
illustrée

Par DUMONT-WILDEN
Préface d'Émile VERHAEREN
Conclusion par Louis FRANK

570 Reproductions photographiques
22 cartes et plans en noir
10 planches hors texte en noir
6 cartes en couleurs
3 planches hors texte en couleurs

Librairie Larousse
Paris

118691
25/9/11

UNIVERSITY OF VIRGINIA LIBRARY

L'HEURE HEUREUSE

L'heure heureuse ! Elle a sonné ; elle sonne pour la Belgique. Pourtant, ne croyez pas que ce pays soit plus que d'autres à l'abri des luttes de ce temps, ni qu'un astre miraculeusement tutélaire le guide à travers la zone de bonheur qu'il parcourt. Les animosités, les querelles, les violences politiques y sévissent autant qu'ailleurs. Les partis s'y montrent vindicatifs et tenaces ; leur esprit bien souvent monte à l'assaut de la justice pour l'entourer et l'étouffer comme le lierre envahit le chêne ; ils ne se font grâce d'aucune défaillance ; ils se guettent, se détestent et se déchirent. Les campagnes comme les villes vivent sous leur emprise ; une surveillance hostile et mutuelle altère la vie jusque dans les hameaux.

Bien plus. Autant qu'en n'importe quelle autre région d'Europe, les questions sociales s'y posent, comme autant de faisceaux d'armes hérissés et tragiques. Pointes de lances, tranchants de haches, lames d'épées, vous nous figurez les revendications des humbles devenues menaçantes. Qu'une grève se déclare ou qu'une émeute éclate et brusquement on croit entendre le coup de clairon qui fera se rompre les faisceaux et se crisper les poings autour des piques.

Les centres d'industrie où ces luttes modernes s'enve-

niment surtout s'appellent en Belgique le Pays noir. Qui le traverse, au soir tombant, quand les « terrils » à pointe triangulaire s'enfoncent dans le ciel, et que les hauts fourneaux déchirent les ténèbres avec leurs feux obliques, et que les cages remontent du fond du sol avec leurs cargaisons de charbons durs, celui-là songe que c'est bien ainsi, avec des forces compactes, éclatantes et souterraines que le mouvement plébéien apparaît à la surface de la vie nouvelle.

La Belgique a donc, elle aussi, ses tares, ses angoisses et ses dangers, mais plus que telle autre nation elle y fait face avec une volonté calme et les considère moins comme des périls que comme des nécessités inévitables et des problèmes à résoudre, sans affolement.

Nous possédons à un degré enviable le don de ne pas nous émouvoir outre mesure. Peut-être manquons-nous d'élan et d'enthousiasme subits, mais notre placidité, qui n'est certes point indifférence ou fatalisme, nous permet toujours de maintenir notre tête irréprochablement d'aplomb sur nos épaules. Nous supportons les mille défauts du pouvoir parlementaire en nous avouant que tout autre régime s'entache de défauts non moindres, dès qu'il cesse d'être « nouveau », et nous sommes résolus de résoudre, sans maugréer, les questions ouvrières, parce que nous les sentons urgentes, impératives et vivaces.

Si donc l'heure qui nous luit nous paraît heureuse, c'est que nous en avons composé avec soin et prévoyance la belle, quoique frêle et bougeante lumière ; c'est aussi que depuis longtemps, par le fait que nous fûmes foulés et subjugués sous une série de dominations étrangères, nous fîmes d'importantes épargnes morales. Nous avons appris la patience, le silence et l'entêtement.

Aussitôt qu'il se fut libéré, notre peuple se mit à l'œuvre. Toutes ses qualités d'endurance apparurent. Il se montra hostile au succès rapide, au travail bruyant et glorieux, aux gestes inutilement prestigieux et déclamatoires. Il préféra le labeur utile et continu ; il aima l'humble sueur et l'acharnement dans l'ombre. Pendant cinquante ans, il pensa ainsi en ne regardant qu'à ses pieds la terre et, devant ses yeux, l'horizon proche ; les fabriques, les mines, les chemins de fer, les canaux, les ports furent créés et l'or se mit à obéir aux gestes de ces millions de bras et de mains qui ne chômaient jamais. Toutes les besognes étaient acceptées. Le gain minime était le bienvenu si le gros bénéfice se faisait attendre. On avait appris, grâce à la dureté des tyrannies, à n'être point exigeant. Aujourd'hui même, quand l'ouvrier français abandonne ses champs de Beauce, de Champagne et de Brie et s'embauche à Paris pour donner un moindre effort et gagner somme plus ronde, le betteravier de Flandre et le moissonneur de Wallonie accourent loin de leur village vers les champs délaissés et, sans rechigner, abattent le lourd, et large, et colossal travail. C'est qu'ils ont hérité, à travers les temps, de l'obstination des ancêtres qui tous ensemble là-bas, au Nord, élevaient la digue et desséchaient le marais. Ils aiment la tâche rude et lourde. Que l'homme du Midi se plaise au labeur joyeux et court, qu'il parle, se distraie et chante : le tâcheron de nos contrées semble morose et comme boudeur ; il se meut sans hâte ; il ignore les refrains ; mais à la fin de la journée la somme de son travail dépasse celle de ses rivaux.

Ce fut grâce à lui qu'une aussi durable quoique lente prospérité recouvrit notre pays. Les capitaux les plus modestes fructifièrent. Le patron fut aussi laborieux que

l'ouvrier. Oh ! cet âge de la peine obscure et de l'héroïsme étouffé ! Aujourd'hui que la richesse abonde, et que les grandes industries surgies, et que les importantes exploitations créées en assurent non seulement le maintien, mais l'augmentation régulière, d'autres sources de prospérité viennent s'ajouter aux premières. L'heure radieuse s'éclaire de plus en plus, comme une large fleur avive ses couleurs et complète ses pétales. Et si nos deux premiers rois furent les témoins de notre volonté d'exister comme un corps solide et irréprochablement musclé, notre souverain d'aujourd'hui se complaît à voir comment nos cerveaux existent à leur tour, affinent leurs nerfs et perfectionnent leurs émotions et leurs pensées. Et ces développements successifs et ces conjonctures heureuses ont lieu à point nommé pour qu'une jeune reine — la première en Belgique pour qui l'art représente et résume l'unité et la diversité du monde — leur accorde son attention et son sourire.

Le réveil intellectuel s'accuse partout. Voici qu'en des parcs aux beaux ombrages, dans l'air vivace et lumineux, les hauts laboratoires s'érigent les uns auprès des autres et élèvent aux différentes sciences des temples différents. Mais des chemins souvent parcourus les relient les uns aux autres pour indiquer combien les cultes séparés se rejoignent en une seule et totale adoration.

Des historiens à la pensée neuve et solidement documentée refondent notre histoire et affermissent par des arguments, jusqu'à ce jour négligés, notre conscience civique; des orateurs soucieux de précis langage et d'éloquence vivante se lèvent dans nos assemblées. Nous possédons tels jurisconsultes qui refondent le droit pour lui imprimer un caractère nettement moderne. L'équité les séduit plus que la justice verbale, et le fond des vérités les sollicite plus que leur forme. Jadis nos pas suivaient d'autres pas sur des routes tracées par d'autres pionniers, aujourd'hui nous essayons de tracer et de parcourir nos propres chemins. Nous en avons jeté dans les brousses d'Afrique pour nos colonisateurs et nos missionnaires. Nous nous évertuons à devenir peu à peu un peuple distinctif de tout autre peuple; nous cherchons des méthodes personnelles et réalisons des œuvres spéciales. Ces essais d'individualité franche se manifestent surtout en notre littérature. Jadis la gloire que nous acquîmes dans les arts plastiques fut incontestée. Notre renommée littéraire s'étend à cette heure d'année en année sur l'Europe entière. L'Amérique se fait attentive. Nos poètes et nos prosateurs sont nos plus belles lumières. La tradition ne les entrave guère. Ils n'écrivent point avec deux siècles de littérature pesant sur leurs épaules. Ils connaissent la spontanéité et l'audace. Fils de la Flandre ou de la Wallonie, ils ont écouté l'âme de leur race, qui s'était tue depuis longtemps. Ils y ont découvert de douces ou puissantes forces endormies et les ont réveillées et déployées au grand jour.

Les Van Eyk et les Rubens les avaient connues aux XVe et XVIIe siècles et les avaient fait servir à des œuvres triomphantes. Depuis, elles s'en étaient retournées se perdre dans le peuple, comme les eaux fécondes se glissent dans les sables. Il les fallait recueillir à nouveau, les rassembler et en refaire des fleuves de fécondité et de puissance. Nos écrivains y réussirent : leurs livres en témoignent. Oh ! les belles pages imprégnées de sensualité et de mysticisme ! Oh ! les cris de la chair mêlés aux élévations de l'âme ! Oh ! les contrastes fondus, les antithèses entremêlées, les facettes multiples d'une même pierre dure et rayonnante !

La saveur de certains de nos poèmes se distingue de toute autre saveur. Nous ne possédons ni la souplesse ni la distinction françaises, ni la pureté lyrique des Anglo-Saxons, ni la profondeur sentimentale des Allemands, mais nous détenons la force rouge et épanouie et la douceur mystérieuse et résignée. Croyants ou incroyants, tous nos poètes sont religieux. Nous pénétrons de notre foi nos conceptions les plus réalistes du monde; le scepticisme nous répugne; nous nous sentons trop jeunes encore pour ne pas avoir confiance dans l'élan de chacun et dans l'effort de tous. Nous affirmons d'instinct où d'autres nient par intelligence. Comprendre, analyser et disséquer nous importe moins que d'agir, et ceux d'entre nous qui les premiers se levèrent pour imposer une littérature à leur pays, jadis hostile aux cadences et aux rimes, firent preuve de courage pratique et intelligent bien plus que de fantaisie et de rêve. Donc, que notre développement soit matériel ou intellectuel, toujours nous tenons compte de ce que nous voyons avec nos yeux, là, devant nous.

Disons encore que, grâce à ce souci de la réalité immédiate, nous agissons et pensons avec un invariable et tenace bon sens. Peu m'importe que ce mot se colore aux yeux de certains d'une teinte déplaisante, j'aime à l'employer pour caractériser notre manière de sentir. Nous manquons de délicatesse et de raffinement, mais grâce à ce bon sens séculaire nous possédons quand même une manière de tact qui nous éloigne de la préciosité et de la mignardise et nous fait détester les paroles creuses et les parades vaines.

Et maintenant je me hâte de m'effacer devant le geste précis, savant et sûr avec lequel M. Dumont Wilden va nous montrer et nous expliquer la Belgique. Il nous dira nos villes, nos contrées, nos usages, nos mœurs, notre passé, notre présent; il nous fera comprendre comment la Belgique actuelle, riche et prospère, a pu faire servir ses malheurs et ses souffrances d'autrefois à sa force d'aujourd'hui. Ainsi l'histoire de ce pays s'imposera-t-elle comme un objet d'admiration et d'émulation aux petits peuples et comme un objet de réserve et de respect aux grandes nations.

ÉMILE VERHAEREN.

ANVERS — LES QUAIS DE L'ESCAUT ET LA TOUR DE LA CATHÉDRALE

LA BELGIQUE

LA BELGIQUE VUE A VOL D'OISEAU

L'arrivée en Belgique. — Le pays du travail : un comptoir et un atelier. — Caractères du pays et de la race : un microcosme occidental, la frontière de deux civilisations. — Flamands et Wallons. — L'évolution historique de la Belgique. Les origines d'une nationalité composite. — Première tentative d'unification belge par les ducs de Bourgogne. — La Belgique sous les dominations étrangères. — La révolution de 1830 : l'organisation d'une civilisation économique.

L'arrivée en Belgique. Premier aspect. — Un guide avisé, chargé de conduire en Belgique un étranger avide de connaître et de comprendre le pays autant que de se distraire, souhaiterait qu'il y vînt par mer et débarquât au quai d'Anvers. C'est la porte principale du royaume, celle qui le met le plus rapidement en rapport avec le vaste univers, et c'est là que l'on trouve un des aspects les plus synthétiques et les plus caractéristiques de ce pays belge à la fois très jeune et très vieux qui offre à l'observateur le spectacle d'un microcosme particulièrement intéressant dans la phase de civilisation économique que traverse le monde.

S'il pouvait choisir son heure, notre guide voudrait arriver devant la ville par un de ces temps gris tendre qui donnent au pays flamand sa couleur dominante. Rien ne met mieux en valeur l'immensité du port, ce qu'il contient de mystère et de poésie, qu'un peu de brume, un ciel bas où roulent les nuages. Après avoir longtemps et uniquement regardé le fleuve jaunâtre et sans rives, les voyageurs accoudés aux bastingages du navire voient apparaître tout à coup, après un coude de l'Escaut, la silhouette bleutée de la grande cité maritime que domine, de sa sveltesse ouvragée, la cathédrale. Par endroits de hauts mâts, serrés les uns contre les autres et pareils à des lances, indiquent l'emplacement des bassins; plus loin, derrière la ville, aux confins d'une immense banlieue, d'innombrables cheminées d'usine jettent dans le ciel les flocons noirs de leur fumée et c'est un immense déploiement de quais, d'entrepôts, de pontons, que le paquebot venant du large côtoie, avant de découvrir l'endroit où il pourra trouver à s'amarrer. De distance en distance des grues à vapeur étendent leurs tentacules de fer, et tout autour de ces machines, non loin de ces entrepôts dont on aperçoit à perte de vue les toits de zinc, des milliers de débardeurs vont et viennent, avec une régularité d'automates,

semblables à ces fourmis que l'on voit, aux abords de leurs cités souterraines, accomplir une besogne machinale selon l'ordre inéluctable d'une loi souveraine. Vus de loin, ils ont l'air aussi de faire avec résignation une besogne naturelle et nécessaire. Leur labeur est servile et sacré comme celui de ces fellahs antiques qui firent sortir l'Égypte pharaonique du Delta du Nil; il n'est pas fiévreux, il n'est pas joyeux; il a le caractère essentiel et fatal des grandes tâches nourricières de l'homme. Trait capital et sur lequel nous reviendrons souvent au cours de cet ouvrage : la loi du travail s'impose ici dès l'abord, et d'autant plus rudement que le pays tout entier, le sol lui-même, autant que son aménagement et sa parure, sont l'œuvre des hommes.

Cette arrivée, quelle que soit la délicatesse nacrée des brumes qui montent du fleuve, et quand bien même le voyageur aurait l'heureuse fortune d'une de ces journées d'autant plus belles qu'elles sont plus rares en ces pays du Nord, ne peut donner, comme l'escale aux cités que l'art et l'histoire ont formées, une promesse de bonheur; mais qui n'y distinguerait un gage de prodigieuse opulence et de virile grandeur? Une promenade rapide à travers la ville répond à ce premier aspect : nulle séduction, nulle grâce, mais une âpre et magnifique vitalité; d'étranges et grossières laideurs mêlées à la grave beauté des choses suprêmement utiles. Le long du fleuve, — qui prête à tous les paysages anversois le prestige de ses buées d'argent et de ses eaux puissantes et lourdes, — la vie intense des quais, le mouvement continu des charrois, des wagons et des navires, la cordialité rude et colorée des quartiers grouillants où loge le peuple du port, imposent leur charme austère; mais loin des rives, les grands marchands, maîtres de la ville, habitent le long d'avenues trop larges, dans des hôtels trop vastes et trop somptueux, où la pierre lourdement sculptée se mêle à la brique. Les façades de ces demeures sont fastueuses et sans élégance. Tous les styles du passé s'y mêlent confusément en des compositions anarchiques, où prédomine le goût allemand, corrigées par cette variété du Louis XVI qu'on inventa au xxe siècle pour édifier les maisons de rapport du Paris nouveau. Ce n'est point le rêve d'une race, sa vision particulière de la beauté, sa conception de la vie qui s'expriment dans cette architecture : c'est l'ostentation et la vanité d'une bourgeoisie cosmopolite, pressée de briller et de jouir. Et, en effet, ce qui frappe d'abord dans cette ville nouvelle, avec ses avenues bourgeoises, dont les grandes maisons fermées gardent un silence plein de morgue et d'hostilité, ses rues commerçantes, où de gigantesques bazars étalent des objets multicolores, c'est la vulgarité, une vulgarité irrémédiable, mais si ingénue et si vivante qu'elle en prend quelque grandeur et finit par commander la sympathie. Aussi bien, parmi les horreurs de ce goût mercantile moderne, quelques souvenirs du passé apparaissent comme les fleurs magnifiques d'un art lourd, puissant et tardif, merveilleusement adapté à une ville marchande, l'art d'un peuple qui sait d'instinct que la fortune d'un port est éphémère et qui veut vivre avec splendeur et avec intensité, pendant qu'il en est temps encore, l'art dont Rubens est l'expression la plus forte.

LES GRANDES GRUES DES QUAIS D'ANVERS.

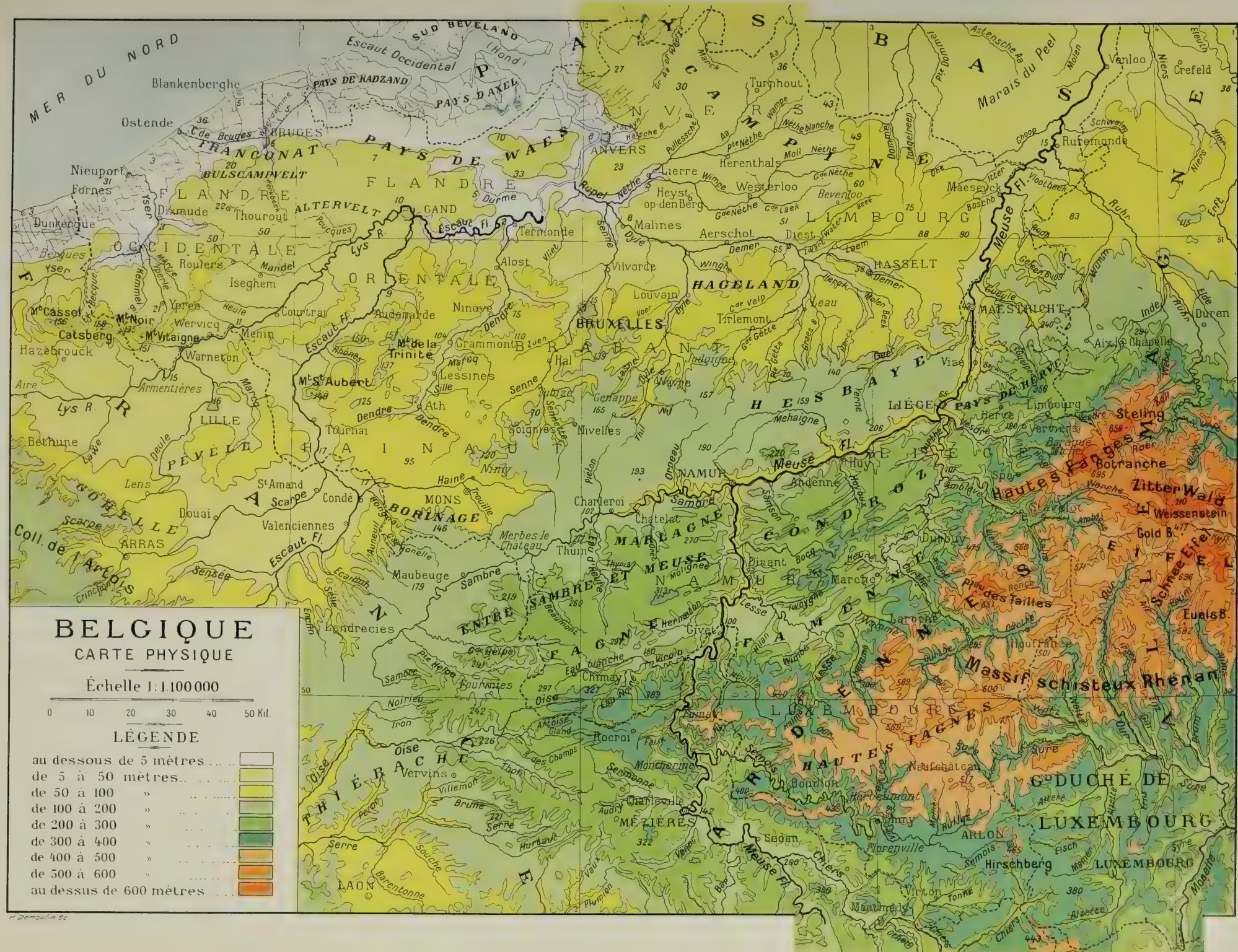
DÉBARDEURS DU PORT D'ANVERS.

De tout cela en somme se dégage une incomparable impression de puissance, de puissance nécessaire. Cette ville, en son genre, est une chose parfaite.

Et, en effet, l'on peut étudier ici la formation sociale du port et du comptoir dans toute sa pureté. Un grand État militariste n'est pas venu lui imposer ses nécessités supérieures, comme à Hambourg; un grand pays agricole, et qui se suffit à soi-même, ne lui a pas imposé son indifférence méprisante, comme c'est le cas en France; le royaume entier, au contraire, fournit au port et au comptoir un point d'appui économique solide. Le marché d'Anvers, ouvert au monde entier, est alimenté et soutenu par un vaste atelier national, puissamment organisé.

Un comptoir et un atelier. — Un comptoir et un atelier, tel est bien le premier aspect de la Belgique, et nous trouverons dans ce pays toutes les beautés et toutes les laideurs, toutes les puissances et toutes les faiblesses caractéristiques que comporte cette formation sociale à base purement économique. C'est à ce point de vue qu'Anvers fournit le premier élément d'une vision synthétique du pays. Anvers, c'est le comptoir. Quelques heures de chemin de fer, du reste, au travers des riches et verdoyantes campagnes du Brabant, nous conduisent au cœur de l'atelier, au centre de la région industrielle, et, pour bien comprendre le pays, il faut compléter immédiatement cette première impression d'Anvers par une vision rapide du pays des mines et des usines, où se trouve la base durable et solide de la prospérité anversoise.

Cette vision, assurément, n'a rien d'aimable. Le cœur de l'atelier belge, c'est le Pays noir, et ici rien ne vient corriger l'impression de tristesse que donne la formidable industrie moderne. Le pays tout entier est comme mangé par un gigantesque ulcère qui a corrodé les bois, les coteaux et les jardins; sous un lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses ; une suie, éternellement projetée des hautes cheminées, recouvre les campagnes, qui, dans un remous de fumée, paraissent anémiques et dévastées, comme convulsées, ravagées, boursouflées d'abcès qui sont les terrils des mines de



H. Demoulin Sc.

houille. La vaste région qui s'étend autour de Mons et de Charleroi n'est, en somme, ni urbaine, ni rurale. Longues routes grises et bordées de maisons basses, toujours les mêmes, cités ouvrières que des cités ouvrières prolongent, suite ininterrompue de villages grands comme des villes, et si dépouillés de verdure que l'on regarde avec émotion les feuilles poussiéreuses du géranium qui se dessèche sur l'appui d'une fenêtre! Interminables voies pavées que piétine, matin et soir, l'immense et morne troupeau humain! Terre déshéritée, incomparablement lugubre, où les parcs et les châteaux des industriels paraissent dépaysés!

Et pourtant, il a sa beauté, ce pays! Une beauté âpre, dure, une beauté souffrante et pitoyable qui peut émouvoir singulièrement. Ici, la vie, toutes les manifestations de la vie ont quelque chose d'austère, de grave et de pénible. Les efforts de toute la terre, de tous les hommes qui y sont nés, qui travaillent dessus ou dessous, semblent tendre vers un idéal unique : créer de la richesse, produire de l'or. A mieux examiner, cette impression se modifiera quelque peu, comme on le verra par la suite de cet ouvrage, mais elle est immédiate, elle frappe d'abord l'observateur étranger, et nous la retrouverons, si nous portons les yeux vers Gand, la ville des filatures, ou vers Liége, la ville du fer. Toute la vie de ce peuple est un labeur constant, ininterrompu, méthodique, coupé par instants des plaisirs violents par quoi se donne brusquement carrière le besoin de jouissance qui est au fond du cœur des hommes, et qui éclate d'autant plus violemment qu'il est plus longtemps comprimé. Et ce travail, en somme, est très ingénieusement organisé. Si mornes que soient ces agglomérations ouvrières, on s'aperçoit, à les regarder vivre, qu'en général ces travailleurs ne sont pas trop foulés par ceux qui les emploient. Des institutions puissantes, coopératives et syndicats, les protègent; une législation ouvrière, normalement développée, réglemente leur labeur, transaction précieuse entre des travailleurs dont le sens pratique corrige les chimères et des industriels qui savent d'instinct que l'homme économiquement fort n'épuise jamais ceux qui alimentent sa richesse. Cet atelier et ce comptoir ont en somme quelque chose de fortement conçu, de puissamment établi par cette sagesse occidentale qui, même lorsque l'instinct marchand la vient contrecarrer, garde la faculté de ne rien faire que de solide.

LE PAYS NOIR.
Eau-forte de Karl MEUNIER, d'après le tableau de Constantin MEUNIER.

Et en effet cette civilisation économique, qui caractérise la Belgique contemporaine, s'est édifiée parmi les ruines d'un passé où toute l'histoire de l'Europe a laissé sa trace et sur une vieille terre qui offre comme le raccourci et la synthèse de l'Occident tant au point de vue géographique qu'au point de vue social.

La Belgique, microcosme occidental. — *Le sol et le sous-sol.* — Ce second aspect du pays belge peut également se révéler à l'observateur en un rapide voyage au travers de ses provinces; il corrigera, du reste, ce que l'aspect économique peut avoir d'un peu rude. En examinant ce que la Belgique d'aujourd'hui doit à la nature et au passé, le voyageur rencontrera quelques touchantes figures, des œuvres d'art merveilleusement émouvantes et d'admirables paysages.

Pour cette autre vision à vol d'oiseau, il faudrait qu'il pénétrât dans le pays, non plus par Anvers, mais par Ostende. C'est le meilleur moyen de prendre une notion précise de sa nature physique et de sa constitution géologique.

Quand de la haute-mer on s'approche de la côte belge, on voit se dessiner à l'horizon un rivage plat qui donne l'impression d'une régularité parfaite; il faut s'être rapproché beaucoup pour

LES DUNES, PRÈS D'OSTENDE.

distinguer sur cette sorte de rive blanchâtre quelques points saillants : ce sont les clochers des églises qui apparaissent derrière les dunes, la tour de Lisseweghe, le vieux phare de Nieuport, le clocher de Furnes. Ces dunes faites de sable, qu'une végétation rabougrie a peine à retenir, ont été formées par le vent extrêmement violent et qui souffle en courant d'air dans la mer du Nord. Elles sont d'origine assez récente, car, sous cet amoncellement de sable, on trouve des lits de tourbe qui recèlent encore des pièces de monnaie de la fin de l'Empire romain. Cette tourbe est ce qui reste aujourd'hui des marais qui rendirent si difficiles les expéditions de César dans le pays des Morins et des Ménapiens, les tribus celtiques qui occupèrent jadis la Flandre et le Pas-de-Calais. Il suffit du reste de gravir ces dunes et de jeter les yeux du côté du pays qui s'étend en contre-bas à perte de vue, comme une sorte de gigantesque tapisserie sur laquelle on aurait déposé des joujoux qui sont les maisonnettes, les villages et les arbres plantés régulièrement le long des routes, pour reconnaître que la plaine flamande tout entière est un pays d'alluvions longtemps disputé à la mer, et que les eaux n'ont abandonné qu'à une époque relativement rapprochée de nous.

Et, en effet, toute l'histoire primitive de cette terre flamande n'est qu'une longue lutte des habitants contre les flots de la mer du Nord. Même depuis l'époque historique, le littoral belge a plusieurs fois changé de forme : le Zwyn, qui n'est plus aujourd'hui qu'un vaste désert de sable entre la Hollande et la Belgique, était autrefois un golfe assez profond pour que les flottes de Philippe de Valois et d'Édouard III d'Angleterre pussent y combattre devant l'Ecluse, avant-port de Bruges; Sainte-Anne, qui n'est plus qu'un village de quelques maisons perdues dans les prairies, fut jadis un port d'une certaine importance. D'autre part, les inondations qui, à différentes reprises, engloutirent des villages entiers, ont été l'origine des premières émigrations flamandes vers l'Allemagne et l'Angleterre. La terre conquise, il fallut la défendre contre le vent, l'aménager pour la culture ou l'élevage, et nous verrons, dans la partie de cet ouvrage consacrée à la Flandre maritime, les conséquences historiques et sociales que ces conditions exceptionnelles ont produites. Il suffit du reste de traverser le pays en chemin de fer pour voir à quel point les travaux des hommes y ont laissé leur trace. Cette Flandre toute plate, nue comme un désert à l'origine, a pris sous l'effort humain l'aspect d'un véritable jardin potager. Les villages se touchent. Pas un pouce de terrain qui ne soit cultivé : l'alluvion sablonneuse de la mer, les terres conquises sur le marais ont appris à porter de riches moissons, et, à les parcourir d'Ostende à Gand, on se sent pris d'une profonde admiration pour ce peuple, qui a véritablement créé son pays.

Mais au delà de Gand, vers Alost, le sol se relève peu à peu, d'une manière assez régulière, et jusque dans le Brabant cette régularité n'est rompue que par le réseau des vallées qui découpent ce plateau doucement incliné vers la mer. Puis le pays devient plus tourmenté. Ce sont de grandes ondulations, de larges replis de terrain, où, dans un sol plus lourd et plus riche, pousse un blé vigoureux. Enfin, si l'on suit toujours cette ligne de chemin de fer qui, d'Ostende à Arlon, traverse tout le pays, on verra, à quelques kilomètres de Gembloux, apparaître les premiers rochers. C'est le commencement de l'Ardenne, vieille région tourmentée, dont les âpres plateaux sont principalement constitués par des roches primaires redressées et dont la formation géologique est extrêmement intéressante.

A Namur, on traverse la Meuse, le beau fleuve austrasien qui sépare la Belgique agricole et vallonnée de la Belgique montagneuse et forestière. La Sambre et la Meuse, qui se rencontrent au pied de la citadelle bâtie par Vauban, marquent en effet la limite de la Belgique moyenne, de cette Belgique ondulée, cultivée, qui continue la plaine agricole des Flandres. Au sud et à l'est de ces cours d'eau, on entre dans un pays de bois coupé de vallées profondes où coulent de claires rivières entre des coteaux couverts de taillis.

On monte toujours, et l'on arrive enfin sur les grands plateaux rocheux de l'Ardenne proprement dite.

LES COLLINES DE LA MEUSE.

LE CONFLUENT DE LA SAMBRE ET DE LA MEUSE, A NAMUR.

C'est un très vieux pays. Il est formé des roches les plus anciennes de la Belgique, ardoises et quartzites, noyau central autour duquel se sont déposés les terrains stratifiés de toute la contrée. « Beaucoup plus élevé pendant les époques géologiques antérieures, dit Reclus, le massif de l'Ardenne est une grande ruine, que des failles, des écroulements, l'action des eaux, ont divisée en fragments distincts et constamment abaissée pendant le cours des âges. La hauteur des collines, la nature de ses roches et le manque de terre végétale suffisent pour donner à cette région de la Belgique un aspect qui contraste singulièrement avec celui du reste de la contrée. L'angle sud-oriental du pays, qui s'étend de la France à l'Allemagne, des falaises de la Meuse aux bords de la Vesdre et qui forme les hautes fagnes, est un petit monde à part, bien différent de la Belgique inférieure.

. . . . . .

« Sur les collines de la région la plus sauvage, la couche de terre végétale est de quelques centimètres à peine et repose en maints endroits sur le roc nu ; de faibles arbrisseaux peuvent à peine y faire ramper leurs racines ; ailleurs, la roche recouverte d'une pâte imperméable par le schiste argileux désagrégé garde les eaux de pluie à la surface, et celles-ci s'étalent en nappes fangeuses dans les cavités de la pierre. » De ce plateau deshérité à la grasse plaine flamande, bien des nuances se perçoivent.

Sur le versant méridional des Ardennes, un district lorrain, dont les assises jurassiques se prolongent au loin en France et dans le Luxembourg, appartient encore politiquement au territoire de la Belgique. Mais ce n'est en somme qu'une faible partie des bassins de la Semois et de la Chiers, tandis que le versant septentrional des Ardennes occupe une partie considérable du royaume. Les roches calcaires et schisteuses de cette région alternent avec les belles cultures des pentes calcaires et les verdoyantes prairies des bas-fonds humides. Tout ce pays, autant par son aspect sylvestre que par son altitude et sa constitution géologique, est bien le gradin extérieur des massifs ardennais. Entre la Sambre et la Meuse, on le nomme « Entre Sambre et Meuse » ; on l'appelle Condroz, — vieux nom gaulois qui fut celui de la vaillante nation des Condruses, — entre la Meuse et l'Ourthe ; plus au sud, autour de la ville de Marche, il prend le nom de « famenne ». C'est l'ancien pays des Pémannes ou Phémannes, cités par César.

L'Ardenne et ce premier gradin de l'Ardenne sont en somme la première conquête du sol belge sur la mer Jurassique, car, entre la fin de cette inondation lointaine et l'arrivée du flot crétacé qui représente la phase la plus récente des temps secondaires, on constate la présence dans les anfractuosités des terrains primaires arasés de nombreux gisements d'une argile de teinte foncée où l'on trouve des débris de plantes et d'animaux qui indiquent des formations continentales. (C'est dans ces dépôts continentaux cachés sous la craie que l'on a découvert à Bernissart, dans le Hainaut, vingt-neuf squelettes d'iguanodons.) Le reste du pays n'a été délaissé par les eaux que beaucoup plus tard, et toutes les régions de la Belgique moyenne, à l'est la Hesbaye, au centre le Brabant, au sud et au sud-ouest le Hainaut et la Tournaisis, sont recouvertes d'une couche limoneuse mêlée par endroits de cailloux et de sable que les inondations des âges quaternaires ont enlevés aux plateaux montagneux des Ardennes ; ces cailloux de transport, ou pierres de fagne, emplissent en lits épais les vallées les plus rapprochées du massif, puis diminuent de plus en plus vers le nord et l'ouest en

LA VALLÉE DE L'OURTHE, PRÈS DE DURBUY.

proportion de l'éloignement du point de départ. Ce limon, analogue au « loss » de la vallée rhénane et que les géologues belges nomment limon hesbayen, cache toutes les formations plus anciennes du sous-sol : schiste, porphyre, conglomérat, grès, calcaire, et ces terrains houillers qui remplissent une grande dépression entre Liége, Mons et la Flandre française et qui constituent une des grandes richesses du pays.

En somme, ce qu'il faut retenir de ces considérations géologiques pour saisir le pays d'une vue synthétique, c'est que la Belgique est un des plus vieux pays du monde que les dernières révolutions du globe ont profondément modifié. On y trouve toutes les variétés de terrains que comporte l'Europe. Et de même, si l'on se place au simple point de vue de l'aspect naturel, au point de vue du paysage, n'y découvre-t-on pas comme un raccourci, comme une collection synthétique de tous les paysages occidentaux ? Une plaine cultivée, peuplée, semée de villes et de ces villages à clochers qui caractérisent le monde chrétien, des collines chargées de moissons et séparées entre elles par de belles rivières coulant parmi des prairies, de profondes forêts, un massif rocheux, des landes sauvages, des districts industriels grouillants de vie : n'y a-t-il pas là tous les éléments pittoresques de cette vieille Europe, une des contrées de la terre qui semble avoir été le mieux aménagée pour les travaux des hommes?

UN PAYSAGE ARDENNAIS : LA VALLÉE DE LA SEMOIS, A VRESSE.

La population, les races. — *La frontière de deux civilisations.* — La population présente, au moins dans une certaine mesure, ce même caractère. C'est au propre la population mêlée de tous les pays frontières où depuis des siècles la civilisation gallo-romaine résiste au flot germanique, la population de ces « marches » qui s'étendent le long du Rhin depuis le massif helvétique jusqu'aux sables de Hollande. A force de se combattre, les Celtes romanisés ont fini par s'y mêler aux Germains, adoptant, selon les circonstances, l'une ou l'autre des deux grandes cultures rivales, en la modifiant selon les nécessités de leur double nature. C'est ce qui a créé une sorte de civilisation austrasienne ou lotharingienne; quelles que soient les différences qui séparent l'Alsace de la Flandre ou de la Wallonie par exemple, ces pays n'en ont pas moins certains traits communs.

Nous ne nous aventurerons pas sur le terrain dangereux de l'ethnographie et de la préhistoire; mais il est certain que le pays fut parmi les plus anciennement habités de la planète, puisqu'on y a trouvé de nombreuses traces de cette industrie éolithique ou de la « pierre utilisée » que M. Rutot, conservateur au musée d'histoire naturelle de Bruxelles, a particulièrement étudiée et qui constitue la première trace que l'homme ait laissée sur la terre de son existence aux plus vieux âges du monde. Les cavernes de la Meuse et de la Lesse, minutieusement explorées par M. Dupont, ont montré d'autre part que toute cette partie de la Belgique fut occupée à l'époque quaternaire par la race dite de Néanderthal. Bref, du chasseur primitif qui longtemps, par delà l'histoire, erra sur le bord des rivières d'Ardenne aux Celtes plus ou moins germanisés à qui les Romains imposèrent leurs lois, bien des peuples se succédèrent, se combattirent et se mêlèrent sans doute sur les territoires dont se compose l'actuelle Belgique. Si l'on s'en tient à l'âge historique, on constate que, dès l'époque où les embryons des nations modernes commencent d'apparaître, dès le haut moyen âge, deux groupements de peuples se distinguent sur le sol belge : les Flamands et les Wallons.

Ils se distinguent si nettement même que tout, au premier abord, semble les opposer les uns aux autres : la langue, le caractère, la culture intellectuelle, les goûts et les besoins. Pour l'observateur superficiel, c'est une surprise que l'on ait pu les englober dans le même État. Et cependant il a suffi d'un peu plus de trois quarts de siècle de vie commune pour que les angles des caractères se soient adoucis et pour que le peuple de Gand, aussi bien que celui de Liége et de Bruxelles, ait pris la notion d'un sentiment national à qui il n'a manqué que le danger pour devenir vraiment ardent. C'est que les différences entre Flamands et Wallons ne sont peut-être pas aussi essentielles qu'elles le paraissent au premier abord. S'il est vrai que l'intérêt économique a été le premier et le plus solide trait d'union entre les provinces belges, si les bienfaits d'une entente entre les districts industriels et les districts agricoles sont à l'origine de la conscience nationale, ces populations n'auraient cependant pas supporté la vie commune si elles avaient été d'humeur décidément incompatible. Certes il y a de profondes différences, et les savantes études de M. le Dr Houzé sur l'anthropologie de la Belgique ont démontré que le type qui domine en Flandre est un sous-dolichocéphale blond d'origine germanique, tandis que celui qui domine en Wallonie est un sous-brachycéphale brun d'origine celtique. Mais que de dolichos blonds en Wallonie, que de brachycéphales bruns en Flandre, et surtout que de métis dans les deux contrées ! Peut-être, à bien scruter la psychologie de ces deux types, le Flamand et le Wallon, constatera-t-on que, quoi qu'ils en aient, il y a entre eux une sorte de cousinage. Leurs différences ne proviennent en somme

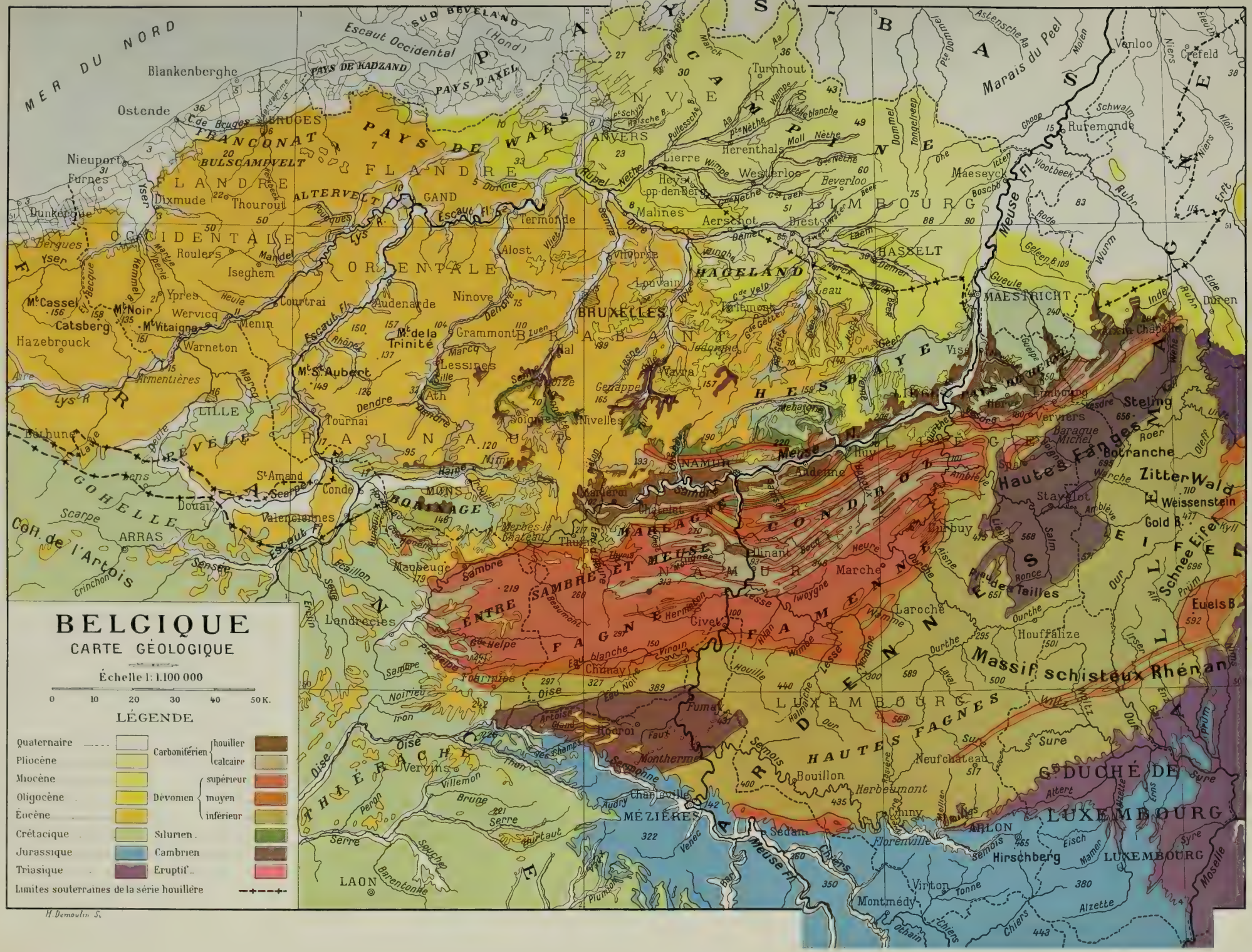
UN TYPE FLAMAND.

Sous-dolichocéphale blond d'origine germanique.

UN TYPE WALLON.

Sous-brachycéphale brun d'origine celtique.

Photographies communiquées par M. le Dr Houzé, de l'Institut de sociologie Solvay.


BELGIQUE
CARTE GÉOLOGIQUE
Échelle 1: 1.100 000
0 10 20 30 40 50 K.
LÉGENDE
Quaternaire
Pliocène
Miocène
Oligocène
Éocène
Crétacique
Jurassique
Triasique
Carbonifère
houiller
calcaire
Dévonien
supérieur
moyen
inférieur
Silurien
Cambrien
Eruptif
Limites souterraines de la série houillère
H. Demoulin Sc.
MER DU NORD
Blankenberghe
Ostende
Nieuport
Furnes
Dunkerque
BRUGES
PAYS DE KADZAND
PAYS D'AXEL
SUD BEVELAND
Escaut Occidental
FLANDRE
OCCIDENTALE
ORIENTALE
BULSCAMPVELT
ALTERVELT
PAYS DE WAES
GAND
ANVERS
Turnhout
Lierre
Herenthals
Westerloo
Malines
Aerschot
Diest
Maeseyck
Ruremonde
Venloo
Crefeld
Marais du Peel
HASSELT
MAESTRICHT
Visé
Verviers
Stavelot
Malmedy
Steling
Botranche
ZitterWald
Weissenstein
Gold B.
Euels B.
Schnee Eifel
Hautes Fagnes
Massif schisteux Rhénan
GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG
LUXEMBOURG
Hirschberg
ARLON
Neufchateau
Bouillon
Herbeumont
Florenville
Virton
Montmédy
Sedan
MÉZIÈRES
Charleville
Rocroi
Fumay
Chimay
Givet
Marche
Houffalize
Laroche
Dinant
Namur
Nivelles
Wavre
Louvain
Malines
Termonde
Alost
Ninove
Grammont
Audenarde
Courtrai
Menin
Ypres
Wervicq
Warneton
Iseghem
Roulers
Thourout
Dixmude
Hazebrouck
Cassel
Catsberg
Noir
Vitaigne
Tournai
Lessines
Ath
Soignies
Mons
Charleroi
Maubeuge
Valenciennes
Douai
Condé
St Amand
Scarpe
ARRAS
LILLE
Béthune
Lens
Vervins
Landrecies
LAON
Verdun
Longwy
Thionville
Metz
Sarreguemines
Saarbrücken
Trier
Aachen
Liège
Bruxelles
Anvers
Gand
Bruges
Lille
Paris
Reims
Cambrai
Amiens
Calais
Boulogne
Dieppe
Rouen
Le Havre
Cherbourg
Caen
Alençon
Chartres
Orléans
Tours
Nantes
Angers
Le Mans
Rennes
Brest
Lorient
Saint-Malo
Cherbourg
Le Havre
Dunkerque
Ostende
Anvers
Rotterdam
Amsterdam
Cologne
Bonn
Coblence
Francfort
Mayence
Strasbourg
Metz
Nancy
Dijon
Lyon
Marseille
Toulouse
Bordeaux
Poitiers
Limoges
Clermont
Vichy
Bourges
Nevers
Auxerre
Troyes
Chaumont
Langres
Besançon
Belfort
Mulhouse
Colmar
Epinal
Vesoul
Lons-le-Saunier
Bourg
Grenoble
Valence
Avignon
Nîmes
Montpellier
Perpignan
Carcassonne
Toulouse
Bordeaux
Biarritz
Bayonne
Pau
Tarbes
Lourdes
Saint-Jean-de-Luz
Hendaye
Irun
San Sebastian
Bilbao
Santander
Oviedo
Gijon
Lugo
La Coruña
Vigo
Porto
Lisbonne
Madrid
Saragosse
Barcelone
Valence
Alicante
Murcia
Cartagena
Malaga
Cadiz
Séville
Cordoue
Grenade
Almeria
Palma
Ajaccio
Bastia
Corte
Sassari
Cagliari
Nuoro
Tunis
Bône
Constantine
Alger
Oran
Tlemcen
Fez
Tanger
Rabat
Casablanca
Mogador
Agadir
Tombouctou
Dakar
Saint-Louis
Conakry
Freetown
Monrovia
Abidjan
Accra
Lagos
Douala
Libreville
Brazzaville
Pointe-Noire
Luanda
Benguela
Mossamedes
Windhoek
Walvis Bay
Cape Town
Port Elizabeth
East London
Durban
Lourenço Marques
Beira
Tete
Blantyre
Zomba
Salisbury
Bulawayo
Francistown
Gaborone
Mafeking
Kimberley
Bloemfontein
Pretoria
Johannesburg
Ladysmith
Pietermaritzburg
Port Shepstone
Port Elizabeth
Cape Town
Walvis Bay
Windhoek
Luanda
Benguela
Mossamedes
Lourenço Marques
Beira
Tete
Blantyre
Zomba
Salisbury
Bulawayo
Francistown
Gaborone
Mafeking
Kimberley
Bloemfontein
Pretoria
Johannesburg
Ladysmith
Pietermaritzburg
Port Shepstone
Port Elizabeth
Cape Town

que de la dose plus ou moins forte de sang germanique qui coule dans leurs veines et des conditions linguistiques, économiques et politiques dans lesquelles vécurent leurs aïeux. Pour bien comprendre ce qui constitue ces différences et ces traits communs, il faut remonter à l'époque où l'Empire romain se disloqua.

La Belgique entière, après la conquête de César, avait été fortement, mais inégalement romanisée. Le long de la chaussée romaine qui, menant de Lutèce à Trèves, traversait la Belgique entière en passant par Tournai et Tongres, il y eut, à l'époque impériale, d'importants marchés et de grandes exploitations agricoles. Dans le nord, dans le pays des Ménapiens et des Morins, on se trouvait plus loin des légions, séparé que l'on était des étapes de la voie militaire par l'immense forêt charbonnière qui coupait tout le pays de l'est à l'ouest et dont la toponymie peut encore aujourd'hui indiquer les limites, car c'est sur sa lisière que se trouve la frontière linguistique. Lors des invasions germaniques, ces districts du nord furent les premiers atteints. Dès la seconde moitié du IIIe siècle, des bandes de Francs et d'Alamans vinrent porter la dévastation dans ces provinces que la révolte de Carausius (286-293) laissait sans défense. Ils y firent de tels ravages que, lorsque Julien eut défait les Saliens, il trouva utile de leur permettre de se fixer dans les parties désertes de ces territoires où, quelque cent ans auparavant, les Ménapiens avaient pratiqué en grand l'élevage du porc et du mouton.

COMBAT DES LÉGIONS ROMAINES CONTRE LES NERVIENS (HAINAUT).
Gravure d'après le tableau de PATERNOSTRE.

Dès lors ce fut un véritable envahissement de la contrée, une sorte de colonisation dont les résultats devaient être beaucoup plus durables que l'invasion militaire que les Francs entreprirent plus tard. Mais, contre cette invasion pacifique, la forêt Charbonnière constituait une barrière puissante, et, par delà ses futaies, les villas gallo-romaines, avec leur savante organisation foncière, subsistèrent longtemps.

Aussi, tandis que, dans le nord du pays, ce qui restait de l'ancienne population prenait les mœurs et la langue des colons francs qui s'y établissaient en grand nombre, c'étaient au contraire les conquérants francs qui subissaient, au midi de la forêt, l'influence de la population gallo-romaine qui s'y trouvait.

Ils y arrivaient certes en dominateurs, en maîtres, mais ils y arrivaient trop peu nombreux pour modifier la langue et les mœurs d'un peuple qui possédait sur eux l'avantage d'une civilisation supérieure. D'autre part, tandis qu'au nord de la Charbonnière ils n'avaient trouvé devant eux que des paysans terrorisés et misérables, ils rencontrèrent dans les vallées de la Wallonie des agglomérations rurales assez prospères et de grands domaines bien organisés, sous la direction de quelques propriétaires opulents. C'est pourquoi ils furent très rapidement absorbés par le peuple qu'ils avaient conquis.

La différence essentielle que l'on trouve entre Flamands et Wallons n'est donc à l'origine que dans la proportion de sang germanique qui coule dans leurs veines. Tous deux appartiennent à ce grand groupement de peuples que M. Adrien Mithouard a appelés les « Occidentaux » et qu'il caractérise en déterminant ce qu'ils ont ajouté aux enseignements primitifs de la religion chrétienne : « l'esprit romain, le doux entêtement celtique, le tempérament barbare, et puis la solidité mégalithique, la méthode, la résolution ; de plus, l'instinct chevaleresque, le culte de la femme, une sensibilité précieuse, une rudesse polie, le goût des codes, des règles et des théologies, un singulier besoin d'attacher partout sa croyance à des signes locaux, une tendance à situer toujours cet invincible idéalisme dans les choses les plus ordinaires de l'existence pour y toucher son rêve avec ses doigts, la dureté du vouloir, l'emportement de vivre et la générosité d'agir. »

Assurément, sur ce fonds commun, la différence des langues, des conditions économiques et du passé politique a puissamment agi ; mais il y a chez les deux peuples assez de traits communs, pour que, lorsque les Flamands et les Wallons s'élèvent aujourd'hui à une culture supérieure, qui est toujours pour eux la culture française, ils arrivent à se ressembler de telle façon que l'étranger, en général, ne les distingue guère les uns des autres et croit, dès à présent, à l'existence d'un véritable type belge qui ne sera peut-être une réalité psychologique que dans quelques lustres ou même dans un siècle.

L'évolution politique des provinces belges. Les origines d'une nationalité composite. — Si l'on recherche dans l'obscurité du moyen âge à déterminer la première phase de l'évolution politique des provinces belges, on constate que tout semble conspirer à les séparer les unes des autres.

C'est, il y a quelques années seulement, qu'un éminent historien, M. H. Pirenne, professeur à l'université de Gand, a démontré qu'il existait dès le moyen âge une histoire de Belgique, indépendante de l'histoire particulière des diverses principautés dont la réunion avait longtemps semblé purement arbitraire, et cette thèse a pris immédiatement en Belgique la valeur d'une sorte de philosophie nationale.

BODUOGNAT, CHEF DES NERVIENS.
(Statue érigée à Anvers.)

« Rien ne paraît plus déconcertant à première vue, dit M. Pirenne, plus désordonné que l'histoire des pays bas-méridionaux avant la période bourguignonne. Tous les mobiles par lesquels on a coutume d'expliquer la formation des États lui font généralement défaut. On y chercherait vainement, soit l'unité géographique, soit l'unité de race, soit l'unité politique. La Belgique forme en effet une contrée sans frontière naturelle, où l'on parle deux langues, et qui depuis le traité de Verdun (845) relève de la France à gauche de l'Escaut et de l'Allemagne à droite de ce fleuve. A partir du Xe siècle, cette terre de contrastes se découpe en une foule de principautés bizarrement dessinées et bilingues pour la plupart. Enfin, pour comble de confusion, les circonscriptions ecclésiastiques s'y croisent comme au hasard avec les circonscriptions politiques et rattachent le pays sans tenir compte de la nature de ses habitants, ici à l'archevêché germanique de Cologne, là à la métropole romane de Reims.

« A y regarder de près, cependant, on s'aperçoit que les ténèbres ne sont pas si impénétrables qu'il paraît tout d'abord. De l'histoire particulière des comtés, des duchés et des principautés épiscopales, qui se pressent sur notre sol, on peut, sans trop de peine, dégager les grandes lignes et comme la contexture générale de l'histoire commune. Si l'on a tardé à le reconnaître, c'est que l'on a, pendant trop longtemps, traité l'histoire de Belgique comme si le monde finissait à nos frontières; c'est que l'on ne s'est pas avisé de cette vérité pourtant si éclatante que nul peuple n'a subi plus continuellement et plus profondément que le nôtre l'action de ses voisins, qu'il faut dès lors chercher le secret de notre histoire en dehors d'elle, qu'il faut enfin, pour la comprendre, l'étudier à la lumière de celle des grands États qui nous entourent et considérer la Belgique divisée ethnographiquement entre la race romane et la race germanique, de même qu'elle l'est politiquement entre la France et l'Allemagne, comme un microcosme de l'Europe occidentale. Ainsi envisagée, notre histoire prend sa pleine signification; elle cesse d'être un amas d'événements particuliers et sans portée; son unité provient, non de la communauté de races comme en Allemagne, non de l'action centralisatrice d'une monarchie héréditaire comme en Angleterre et en France, mais de l'unité de la vie sociale. Les bassins de l'Escaut et de la Meuse n'ont pas seulement servi de champ de bataille à l'Europe, c'est par eux aussi que s'est effectué le commerce des idées entre le monde latin et le monde germanique qui se touchent sur leur territoire. Ce sont leurs ports qui, pendant des siècles, ont été les entrepôts des marchandises du Nord et du Midi. Comme notre sol, formé des alluvions des fleuves venant de France et d'Allemagne, notre culture nationale est une sorte de syncrétisme où l'on trouve, mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, les génies de deux races. Sollicitée de toutes parts, elle a été largement accueillante, elle est ouverte comme nos frontières, et l'on retrouve chez elle à ses grandes époques le riche et harmonieux assemblage des meilleurs éléments de la civilisation franco-allemande. C'est dans cette admirable réceptivité, dans cette rare aptitude d'assimilation que réside l'originalité de la Belgique; c'est à quoi elle doit d'avoir possédé, sans sacrifier l'individualité des deux races dont elle est faite, une vie nationale commune à chacune d'elles. »

PRISE DE JÉRUSALEM, PAR GODEFROID DE BOUILLON, LE 15 JUILLET 1099, AU COURS DE LA PREMIÈRE CROISADE.

Musée de Bruxelles. Tableau de VERLAT.

Peut-être M. Pirenne, dans son interprétation de l'histoire, s'est-il un peu trop hâté de conclure selon le vœu de son patriotisme. Il n'est pas très sûr que la Belgique ait jamais eu, dans le passé, une véritable vie nationale dont Flamands et Wallons, Liégeois et Gantois auraient partagé toutes les ivresses, toutes les fièvres, toutes les gloires et tous les périls. Je crois bien que le seul lien psychologique qui les unissait, c'était leur façon de comprendre le divin, lien qui les unissait aussi à tous les Francs du nord de la Loire, les meilleurs soldats du saint-siège. Les chevaliers lotharingiens, champenois et flamands jouèrent dans les premières croisades le rôle le plus brillant. Ce fut un Lotharingien, Godefroid de Bouillon, qui fut le premier roi de Jérusalem, et un comte de Flandre et de Hainaut, Baudouin IX, dont les aventures de la quatrième croisade firent un empereur de Constantinople. Ce lien devait se relâcher à mesure que la foi diminuait : il ne suffit pas de donner à des populations différentes de race et de langue une vie nationale commune. Quelques-uns doutent encore qu'elle la possède même aujourd'hui, et quand M. Edmond Picard, donnant aux idées de M. Pirenne tout le retentissement que procure une propagande éloquente par la parole et par la plume, a parlé d'une « âme belge », il a trouvé des contradicteurs. Au fond, les habitants d'un même pays ne savent s'ils possèdent des sentiments, des traditions, une âme commune enfin, que lorsqu'ils ont souffert ensemble quelque grande douleur, ou tremblé ensemble devant quelque grand péril. Il est assez difficile, d'autre part, de voir une culture nationale dans un pays qui, comme la Belgique, a toujours emprunté à la France presque tous les éléments des hautes spéculations intellectuelles. Mais il n'en est pas moins vrai que l'éminent historien a découvert dans le passé les premières traces du lien économique et du lien social qui ont toujours existé d'une manière plus ou moins visible entre toutes les populations qui constituent l'actuelle Belgique. Que ce lien se maintienne, il se fortifiera, il se resserrera par la force même des choses, et cette âme nationale, cette culture nationale, encore hésitante et imprécise, prendront la réalité immédiate et positive que M. Pirenne leur re-

BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE ET DE HAINAUT, DONNANT LES PREMIÈRES CHARTES, AU CHATEAU DE MONS, EN 1200, AVANT SON DÉPART POUR LA QUATRIÈME CROISADE.

Tableau de HENNEBICQ.

connaît dès aujourd'hui, et que M. Picard, dans la généreuse ardeur de son patriotisme, considère comme un véritable acte de foi.

« La Belgique, dit-il (1), par son évolution à travers les âges, d'une logique et d'un entêtement historique auquel nul autre phénomène ethnique ne peut être comparé, s'affirme comme une nécessité mystérieuse que rien n'a pu détruire et qui, sans doute, malgré les pronostics sinistres cent fois prononcés, invariablement déjoués, est douée d'une durée indestructible. Oui, je le dis avec la conviction du penseur, peut-être avec l'illusion du patriote, je crois en cela comme en une foi ! La multiplicité des faits qui meublent son singulier passé, la convergence stupéfiante de leurs effets, la contradiction invariable entre ce qu'ils annoncèrent et ce qu'ils produisirent, le démenti perpétuel donné par le résultat aux prévisions et aux prophéties, ont une autorité décisive, un péremptoire de solution qui brise les résistances du doute. Et alors même que cette série d'épreuves et de preuves devrait prendre fin, alors même que l'avenir, moins bienveillant, devrait stériliser cette projection en avant de chances heureuses issant toutes de mauvaises fortunes, il y a dans cette croyance en la pérennité d'une nation minuscule, mais si miraculeusement vive, une telle allégresse, une telle source d'entrain et de vaillance pour l'effort, pour l'action et pour la vie, que l'exaltant mirage serait à maintenir quand même aux confins de nos horizons.

« C'est depuis deux mille années qu'en la longue file des ancêtres et des événements, nous allons ainsi, édifiant et corroborant peu à peu les caractères de notre nationalité, nous originalisant, entrant pli par pli en possession de nous-mêmes, formant, créant cette « âme belge » que je veux tenter d'expliquer et de définir. Et le moment est peut-être bien choisi, maintenant que depuis soixante-sept années on croirait que de grands abris, établis à nos frontières, invisibles remparts, nous ont assuré la paix, et que, si « le chemin des nations » passe encore par chez nous, ce n'est plus au moins celui des nations armées en guerre et dévastatrices.

« L'âme belge donc est multiple en les facteurs qui l'ont engendrée et influencée, quoique assurément désormais unique en essence. Elle procède de l'âme germaine et de l'âme latine, ces deux variétés les plus saillantes de la race aryenne, « essentiellement progressive, indéfiniment éducable, irrésistiblement « colonisatrice, » si superbement épanouie dans les nations européo-américaines et à laquelle, malgré les apparentes faiblesses chevaleresques de son désintéressement, la primauté du monde semble dévolue.

« La Belgique, située au confluent de la France et de l'Allemagne, dans leur zone de pénétration réciproque, apparaît teintée de l'une et de l'autre couleur, comme les bandes intermédiaires, si harmonieusement dégradées, qui séparent les grands tons primitifs violents de l'arc-en-ciel.

« Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation, le néerlandais et le français, se fractionnant en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer l'intimité des caractères, des aspirations et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs sont moins distincts et participent d'une communauté de nature qui forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable de la communauté bimillénaire dans la destinée historique. Seul, un esprit superficiel peut s'attacher à ce signe extérieur, trop aisément dégageable pour ne pas attirer et séduire les amateurs de distinctions faciles.

PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES CROISÉS, EN 1203, SOUS LA CONDUITE DE BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRE ET DE HAINAUT.

Musée du Louvre. Tableau de E. Delacroix.

« La vérité est que l'amalgamation des psychologies est beaucoup plus avancée que la fusion des langues. La dualité de celles-ci, en ouvrant des issues et des portes d'arrivée, d'une part pour la civilisation française, d'autre part pour la civilisation allemande, et leurs productions innombrables, doit même être considérée comme un inappréciable avantage et, d'après moi, comme le facteur le plus énergique dans la formation et l'intensification du caractère national. »

Ce sont là, semble-t-il, des conclusions un peu hasardées. Que l'on y voie, si l'on veut, de brillantes et fécondes anticipations. Aussi bien il n'est pas dans notre rôle de résoudre, au cours de cet ouvrage, ce problème de l'âme belge, mais du moins pourrons-nous constater que bien avant la réunion des provinces belges dans l'État bourguignon, il y eut entre elles, à différentes reprises, de vagues tentatives de fédération, tentatives que l'esprit particulariste des peuples et l'ambition des princes empêchèrent d'aboutir, mais qui fournissent à la thèse de M. Pirenne les plus sérieux arguments. Les ducs de Brabant, les comtes de Hainaut, les ducs de Limbourg et de Luxembourg, dont les puissantes maisons s'étaient taillé leurs domaines dans les débris de ce vaste duché de Lotharingie, issu lui-même de ce royaume de Lothaire que les princes carolingiens avaient voulu créer entre la Gaule et la Germanie, furent des vassaux peu fidèles de l'Empire d'Allemagne; ils s'appuyèrent, dans leurs besoins d'indépendance, sur les rois de France, chaque fois que ceux-ci purent les soutenir ou les payer. Vassal de la monarchie capétienne, au contraire, le comte de Flandre, dans ses efforts incessants pour résister à l'absorption centralisatrice qu'exerçaient les rois de France, trouva maintes fois, quand les forces lui manquaient pour résister tout seul, un précieux appui chez ses voisins, vassaux de l'Empire. D'autre part, il y eut entre les familles de ces différents princes belges de fréquentes alliances matrimoniales,

(1) *Revue encyclopédique*, 1897, article *l'Ame belge*.

de sorte que des fiefs dépendant, les uns de l'Empire, les autres du royaume de France, furent parfois réunis dans les mêmes mains, et qu'il y eut, dès le moyen âge, quelques essais de fusion des deux éléments belges. Cependant avant l'avènement de la maison de Bourgogne aucune union durable ne put se maintenir entre ces principautés féodales.

La Belgique bourguignonne. — C'est aux ducs de Bourgogne, à des princes du sang de France, qui, par un phénomène assez rare dans l'histoire, se dénationalisèrent promptement, qu'est due la première tentative de réaliser une nationalité belge. Certes Philippe le Hardi, qui, par son mariage avec Marguerite de Maele, devint l'héritier du comté de Flandre qu'il joignit à ses États de Bourgogne, fut encore un vrai prince français, mais déjà son fils, Jean sans Peur, dans sa haine contre la faction d'Armagnac et contre les méridionaux, se conduit comme un Flamand et prend une devise flamande. Quant à Philippe le Bon, c'est un véritable ennemi de la maison de Valois, ou plutôt c'est un souverain indépendant, préoccupé d'agrandir son empire. Par achats, mariage, intrigues et conquêtes, il réunit sous son autorité tous les Pays-Bas, non seulement la Belgique, mais encore la Hollande; il groupe les éléments de ce royaume d'Austrasie que Charles le Téméraire tentera de reconstituer; il est le grand duc d'Occident, et sous son règne nous voyons apparaître comme une première tentative de constituer une civilisation, une culture belges. Certes cette culture s'exprime en français, — on ne parle que le français à la cour de Bruges, — mais la noblesse, la haute bourgeoisie flamande y participent, et les grands peintres flamands de l'école des Van Eyck en expriment l'idéal somptueux et pittoresque. Rien n'égale alors la splendeur de la cour de Bruges. C'est elle qui donne le ton à la société chevaleresque et polie de l'Europe. Ce n'est pas à Paris, alors aux mains des Anglais, ce n'est pas chez le pauvre « roi de Bourges » que les gentilshommes vont chercher des leçons d'élégance et de courtoisie, c'est dans l'entourage somptueux et raffiné du bon duc Philippe. Et si cette cour magnifique est encore française de langue et de mœurs, elle cherche à donner, sinon à la langue, du moins aux mœurs françaises, une nuance germanique très sensible, elle cherche surtout à se différencier de la cour de France avec qui, depuis le meurtre de Jean sans Peur au pont de Montereau, elle est en guerre ouverte. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a beau être un Valois, c'est le premier prince belge. Malheureusement le fils impétueux de ce prince avisé, Charles le Téméraire, ayant fait de trop grands rêves, meurt sous les murs de Nancy. La maison de Bourgogne s'éteint, ou plutôt elle est absorbée dans la puissante maison d'Autriche; un prince belge, Charles-Quint, devient empereur et roi d'Espagne, et aussitôt on voit se reproduire en sens inverse le phénomène qui avait fait des ducs de Bourgogne des princes flamands. Charles-Quint, né à Gand, vraiment Flamand d'habitudes, de caractère et de mœurs, se désintéresse des Pays-Bas, absorbé qu'il est par la politique de son immense empire. Les conseillers de sa jeunesse, sa tante Marguerite d'Autriche, qui gouverna les Pays-Bas durant sa minorité, et le sire de Chières, qui fut son premier ministre, s'étaient efforcés de développer les institutions centrales établies par Philippe le Bon et Charles le Téméraire, et leur politique constitue la tentative la plus intéressante qu'on ait faite avant le XIXe siècle de fonder une Belgique, un véritable État belge. Mais déjà, à la fin du règne de Philippe le Beau, le père de Charles-Quint, on avait pu se rendre compte à certains symptômes de l'indifférence avec laquelle la maison nationale allait traiter le pays dès qu'elle allait recueillir l'héritage de plus vastes et de plus brillants domaines. Le fils de Charles-Quint, Philippe II, n'a plus rien de commun avec le pays d'origine : c'est un pur Espagnol. D'autre part il a mis son idéal dans la défense de la foi catholique, et il lui sacrifie la prospérité, la vie, l'intelligence de ses sujets du « cercle de Bourgogne ». Les guerres religieuses du XVIe siècle qui détachèrent des Pays-Bas les provinces du Nord, devenues la république des Provinces-Unies, la terrible répression que le duc d'Albe fit subir à la Belgique après les violences des iconoclastes détruisirent complètement l'œuvre civilisatrice et centralisatrice des grands-ducs d'Occident. Après tant de troubles, tant de persécutions, les Pays-Bas espagnols furent débarrassés de l'hérésie, mais aussi de leur richesse et de leur civilisation. Dès lors, sauf pendant le règne trop court des archiducs Albert et Isabelle, les provinces belges ne seront plus, pour leurs souverains résidant au loin, qu'une sorte de monnaie d'appoint, destinée à parfaire les marchés que constituent leurs combinaisons diplomatiques.

CHATEAU ET STATUE DE MARGUERITE D'AUTRICHE, A MALINES.

TOMBEAU DE MARIE DE BOURGOGNE A L'ÉGLISE NOTRE-DAME, A BRUGES.

La Belgique sous les Habsbourg. Le champ de bataille de l'Europe. — Ces circonstances furent véritablement fatales au pays. Ce carrefour des marchands devient dès lors le carrefour des armées, le champ de bataille européen, et la décadence est aussi rapide que la prospérité avait été brillante au beau moment du gouvernement bourguignon. L'art au commencement du XVIIe siècle jette encore un vif éclat. Rubens et Van Dyck, purs génies flamands, sont aussi des génies européens. Ils font résonner dans l'univers entier la gloire de leur patrie, mais c'est le dernier chant. Après eux les Pays-Bas s'endorment d'un lourd sommeil. L'Escaut fermé par le traité de Westphalie, les quais d'Anvers deviennent déserts; l'industrie drapière, qui avait si longtemps nourri Gand et la Flandre entière, est morte, tuée par les guerres, les révolutions et la concurrence étrangère; la mer s'est définitivement retirée du Zwyn, et Bruges est à jamais ruinée. Loin d'avoir une vie commune, les Pays-Bas autrichiens n'ont plus qu'une humble vie locale. En vain, sous le règne de Marie-Thérèse et le gouvernement de Charles de Lorraine, la

prospérité passée semble un moment sur le point de renaître; la révolution brabançonne entreprise contre un empereur philosophe et maladroit au nom des privilèges et des coutumes surannées d'un pays qui, depuis cent cinquante ans environ, ne participait plus à la vie intellectuelle de l'Europe, montre que l'heure du réveil n'a pas encore sonné.

Ce réveil, c'est aux vingt ans de régime français subi par elle que la Belgique le doit; une première fois conquise à la suite de la bataille de Jemappes, reprise par les Autrichiens après Nerwinden, reconquise par Jourdan à Fleurus, elle fut définitivement annexée à la république française en 1795 et divisée en neuf départements : Lys, chef-lieu Bruges; Escaut, chef-lieu Gand; Dyle, chef-lieu Bruxelles; Deux-Nèthes, chef-lieu Anvers; Meuse inférieure, chef-lieu Maestricht; Sambre-et-Meuse, chef-lieu Namur; Ourthe, chef-lieu Liége; Jemappes, chef-lieu Mons; Forêts, chef-lieu Luxembourg.

RÉCEPTION DE CHARLES-QUINT AU SERMENT DE LA GRANDE ARBALÈTE, A ANVERS, EN 1515.

Tableau de VAN DER OUDERAA.

Dès lors, après avoir connu les souffrances du régime révolutionnaire, elle participa aux bienfaits de l'ordre impérial et aussi à ses exigences. Si elle fournit d'innombrables soldats aux armées, elle vit son industrie renaître sous la ferme impulsion des préfets de Napoléon. Encouragé par l'administration impériale, Liévin Bauwens, qui fut maire de Gand, y importe la filature du coton, dont il dérobe le secret en Angleterre; à Anvers, le préfet d'Herbouville fait creuser les premiers bassins, et l'empereur lui-même surveille de très près la renaissance de ce port, qui devait servir à ses projets antianglais. Partout, du reste, il favorise l'essor industriel de ce pays, qui ne demandait qu'à revivre. Il protège l'industrie métallurgique à Liége, l'industrie minière dans le Hainaut. Il joint Mons à Condé par un canal rectiligne qu'il aurait, dit la légende, tracé d'un trait de plume sur une carte, un jour qu'il vint visiter la vieille capitale des comtes du Hainaut. Partout des usines se fondent, partout on se reprend à travailler.

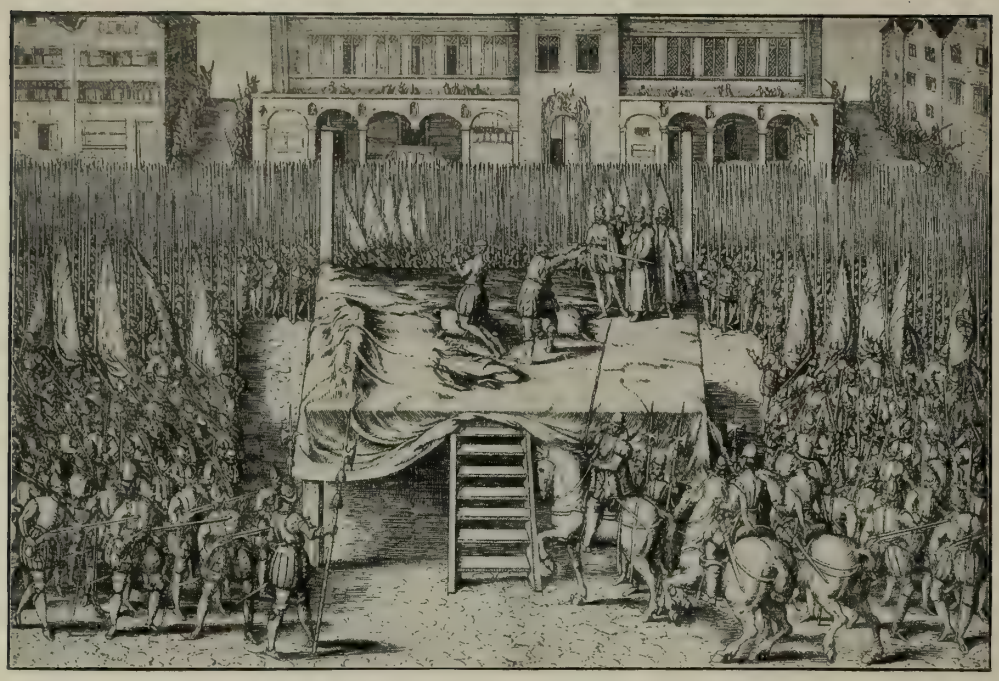
A partir de ce moment l'impulsion est donnée. Le mouvement ne devait pas s'arrêter. C'est à peine si les événements de 1814-1815 l'interrompirent un moment, et le royaume des Pays-Bas, que le traité de Vienne détacha de la France impériale démembrée, profita de l'activité économique que le régime français avait réveillée. Le régime hollandais en profita; le gouvernement du roi Guillaume ne fut du reste pas aussi indifférent à la prospérité des provinces belges que les auteurs de la révolution de 1830 s'efforcèrent de le faire croire, et c'est pour d'autres raisons qu'il fut impopulaire.

La révolution de 1830. — Ce royaume des Pays-Bas, créé par les alliés pour servir de barrière contre la France, offrait à la fois de sérieux avantages et de fâcheux inconvénients. Formé d'un pays industriel et agricole, la Belgique, et d'un pays commercial, maritime et colonial, la Hollande, il était particulièrement bien constitué au point de vue économique, à telles enseignes qu'on a rencontré depuis lors, dans les deux pays, bien des gens qui ont souhaité, non de revenir à l'ancienne fusion, mais de la remplacer par une entente, une alliance économique et politique qui appuierait les deux pays l'un sur l'autre. Mais, entre les Hollandais et les Belges, même les Flamands, il y a d'invincibles incompatibilités morales. Si avant 1579 ils ont vécu ensemble sous le sceptre des princes bourguignons et des Habsbourg, ils ont été, depuis lors, non seulement séparés, mais souvent ennemis les uns des autres. En exigeant en 1609 la fermeture de l'Escaut, les Provinces-Unies avaient ruiné Anvers et le commerce maritime des Pays-Bas espagnols et autrichiens. Les Belges s'en souvenaient, comme ils se souvenaient de l'humiliation que leur avait imposée le traité de la Barrière (1715), qui permettait à la Hollande d'entretenir des garnisons dans les villes belges les plus rapprochées de la frontière française. A ces causes de désaccord d'origine historique s'en ajoutaient d'autres plus actuelles. Les provinces du Nord étaient protestantes, celles du Sud étaient catholiques; une moitié des provinces belges ignorait la langue néerlandaise et la méprisait. Que de raisons de querelles! Celles-ci commencèrent aussitôt après la fondation du

CHARLES-QUINT (1500-1558).

Ce souverain abdiqua, dans une séance solennelle tenue à Bruxelles le 25 octobre 1555, en faveur de son fils Philippe II.

Musée de Munich. Tableau du TITIEN.



ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE DU XVIe SIÈCLE.

Considérés par le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, comme les chefs de l'opposition nationale, les comtes d'Egmont et de Hornes furent exécutés à Bruxelles, après un simulacre de procès. Dessin de HOGENBERG.

royaume des Pays-Bas. La Hollande avait reçu, dès le départ des troupes françaises, une « loi fondamentale », une constitution. Après la réunion des deux pays, elle fut soumise à l'approbation des Belges. Cette « loi fondamentale », qui s'inspirait des principes de 1789, organisait une monarchie constitutionnelle représentative. Elle était, en somme, assez libérale. Mais elle n'en déplut pas moins aux notables des provinces belges. Sur 1603 d'entre eux, 527 seulement émirent un vote favorable, 596 prétendirent la repousser. Guillaume Ier déclara néanmoins la *grondwet* adoptée par les Belges, en usant d'une subtilité à laquelle les mécontents donnèrent le nom d' « arithmétique hollandaise ». Il défalqua des votes hostiles les 126 suffrages de ceux qui avaient rejeté la loi fondamentale uniquement parce qu'elle proclamait le principe de la liberté religieuse imposé par le Congrès de Vienne, et il considéra les 280 absents comme acceptant la loi, qui, grâce à ce subterfuge, fut adoptée par 933 voix contre 670. Première manifestation d'une mésentente qui devait bientôt s'accentuer.

C'est d'abord sur le terrain religieux que se placèrent les mécontents. Dès 1815 l'épiscopat tout entier, inspiré par Mgr de Broglie, évêque de Gand, avait déconseillé aux fidèles de prêter serment à une constitution qui admettait la liberté des cultes. Il protesta très vivement de nouveau, en 1825, contre la création, à Louvain, d'un collège philosophique destiné à soustraire les étudiants en théologie catholique à l'influence des séminaires diocésains. Ce fut le point de départ. Puis, peu à peu, l'hostilité des Belges contre le gouvernement hollandais se manifesta dans tous les domaines : en matière scolaire, politique, administrative, financière. Contre le monopole de l'État dans l'enseignement, les catholiques réclamèrent la liberté de l'instruction. Plus nombreux que les Hollandais, les Belges se plaignaient d'autre part de ne posséder à la seconde chambre des États généraux que cinquante-cinq députés, comme leurs voisins du Nord. Ils constataient avec colère que la grande majorité des fonctionnaires civils et des officiers supérieurs étaient choisis parmi les Hollandais, que la langue néerlandaise était obligatoire dans les provinces flamandes, alors beaucoup plus francisées qu'elles ne le sont aujourd'hui; que la plupart des grandes institutions d'intérêt général se trouvaient en Hollande; que les Belges avaient à supporter la moitié de la dette hollandaise, alors que celle-ci avait été contractée surtout pour assurer la défense des colonies, dont le trafic ne profitait guère qu'aux Hollandais; ils disaient que le contrôle des représentants sur les finances était rendu illusoire par le vote du budget pour un terme de dix ans; enfin ils protestaient avec énergie contre les impôts sur la mouture et l'abatage introduits en Belgique par le gouvernement de la Haye.

Une jeunesse ardente et mécontente, très imbue d'idées françaises et républicaines, sut exploiter ces divers sujets de mécontentement. Aussi, c'est en vain que le gouvernement du roi Guillaume se décida à faire quelques concessions : il était trop tard. La révolution parisienne de Juillet 1830 eut à Bruxelles un immense retentissement. Puisque les Parisiens défaisaient l'ouvrage du traité de Vienne, pourquoi les Belges n'en auraient-ils pas fait autant? Le 25 août 1830, après une représentation de *la Muette de Portici*, qui suscita l'enthousiasme révolutionnaire, la foule se porta à l'hôtel de van Maenen, ministre impopulaire de Guillaume Ier, et à la maison de Libri, rédacteur en chef du journal officieux du gouvernement. Ces deux demeures furent saccagées, et, de cette émeute,

LA STATUE DU DUC D'ALBE TRAINÉE DANS LES RUES D'ANVERS EN 1573. — Tableau de C. VERLAT.

sortit la révolution. Tandis qu'une garde bourgeoise destinée à maintenir l'ordre se formait à Bruxelles, adoptant comme signe de ralliement les couleurs brabançonnes, noir, jaune et rouge, une délégation de notables se rendait à la Haye et demandait vainement à Guillaume Ier de faire droit aux plaintes de la nation. Aussitôt la révolution s'étend à tout le pays. Guillaume Ier envoie des troupes sous le commandement de son second fils, le prince Frédéric; elles entrent dans la ville, mais, après trois jours de combat autour du Parc, où elles s'étaient cantonnées, elles l'évacuent. Un gouvernement provisoire s'était déjà constitué, et il avait décrété que les provinces de la Belgique, violemment détachées de la Hollande, constitueraient un État indépendant.

UN ENRÔLEMENT DANS LES PAYS-BAS AUTRICHIENS (GUERRE DE SEPT ANS).

Musée de Bruxelles. Tableau de A. DILLENS.

A la vérité, il existait alors, même parmi les membres de ce gouvernement provisoire, beaucoup de Belges dont le vœu le plus cher était l'annexion à la France. Mais les signataires du traité de Vienne ne voulaient à aucun prix que la jeune monarchie de Juillet se consacrât par un tel accroissement territorial, ils ne la pouvaient admettre que pacifique. Pour la France, accueillir les vœux annexionnistes des Belges, c'était accepter la guerre avec l'Europe, ce dont ni Louis-Philippe, ni Talleyrand, qui le conseillait, ne voulaient à aucun prix. D'une entente entre ce ministre et lord Palmerston sortit la Belgique indépendante et neutre. La diplomatie européenne se trouva en ce moment d'accord avec le droit des peuples. L'indépendance et la neutralité de la Belgique furent donc reconnues par la conférence de Londres et définitivement réglées par le traité des vingt-quatre articles. Mais dans l'entre-temps un congrès national s'était réuni à Bruxelles, avait élaboré une constitution, et, ayant choisi la forme monarchique, avait offert la couronne au duc de Nemours, fils de Louis-Philippe. Cette candidature ranima les susceptibilités européennes : le gouvernement anglais lui fit une opposition si décidée que Louis-Philippe, parlant au nom de son fils, refusa. C'est alors que Léopold de Saxe-Cobourg fut élu. Ce prince allemand, veuf d'une princesse anglaise, fut universellement agréé par les puissances; il épousa, du reste, peu après, une des filles du roi des Français, Louise-Marie d'Orléans.

Le gouvernement hollandais, cependant, ne se résignait pas au fait accompli. Déjà, pendant les séances de la conférence de Londres, il avait entrepris contre le jeune royaume une campagne où il avait remporté tous les succès et qui lui valut la restitution de la moitié du Luxembourg et de la moitié du Limbourg, ainsi que l'institution d'un péage sur l'Escaut. Ces concessions ne le satisfirent point, et il refusa d'évacuer la citadelle d'Anvers. Léopold Ier dut demander à l'Angleterre et à la France de faire exécuter cette clause du traité. Une flotte anglaise bloqua les côtes de la Hollande, et le maréchal Gérard, à la tête d'une armée française, assiégea la citadelle d'Anvers, qui capitula le 23 décembre 1832. Ce ne fut qu'en 1839 que le roi de Hollande se décida à adhérer au traité des vingt-quatre articles.

La Belgique depuis 1830. — *L'organisation d'une civilisation économique.* — Depuis ce moment, le jeune royaume de Belgique a accompli paisiblement ses destinées. Son histoire ne comporte plus que les étapes du développement normal d'un pays essentiellement industriel, commerçant et pacifique.

Phot. Hermans.

ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION DE 1830.

Musée de Bruxelles. Tableau de WAPPERS.

Quand les nations, comme les individus, touchent à leur décadence, elles adoptent toujours, et en dépit de tout, les lois et la politique qui leur sont le plus funestes; quand elles sont dans la phase ascendante de leur vie, un merveilleux instinct les avertit de tout ce qui peut être utile à leur essor. En Belgique, depuis 1830, des forces profondes et bienfaisantes ont tourné au profit de la nation des vicissitudes politiques qui eussent dû, semble-t-il, contrarier son effort. Les deux grands partis qui, depuis les ministères mixtes du début, se sont succédé au pouvoir, le parti libéral et le parti catholique, n'ont jamais pu réaliser leurs programmes que dans la mesure où ils étaient compatibles avec la prospérité matérielle du pays. Tout se tient dans le monde économique, et, parmi les États centralisés de l'Europe industrielle et financière où nous vivons, un pays ne peut subsister et prospérer que s'il a constitué fortement son unité. Si l'excessive centralisation est un péril, la dispersion des forces nationales est un dangereux anachronisme. Or, comme on l'a vu, aucun territoire occidental n'était plus fragmenté que la Belgique. L'esprit de clocher gouvernait exclusivement ces populations. Ce fut l'œuvre du parti libéral, c'est-à-dire — car il faut toujours préciser la terminologie politique qui change d'un pays à l'autre — du parti jacobin, étatiste et anticlérical, de travailler à le détruire, ou du moins à l'atténuer.

MORT DE FRÉDÉRIC, COMTE DE MÉRODE, BLESSÉ AU COMBAT DE BERCHEM, LE 24 OCTOBRE 1830.

Musée d'Anvers. Tableau de F. DE BRAEKELEER.

Jusqu'en 1884 le parti libéral fut donc le parti dominant (bien qu'il y ait eu dans cette période quelques ministères catholiques amenés au pouvoir par des circonstances exceptionnelles et qui n'eurent jamais le temps de détruire l'œuvre commencée) et cela paraît, au premier abord, assez singulier, étant donnée l'influence considérable que le clergé conservait sur la plus grande partie de la nation. C'est que les libéraux apportaient alors la seule formule propre à ordonner les forces disparates et contradictoires d'un pays où les intérêts locaux avaient été jusque-là tout-puissants. C'est que, d'autre part, la doctrine manchestérienne, qu'ils défendaient en matière économique, pouvait seule permettre le développement d'une industrie qui naissait et qu'il importait d'autant plus de favoriser que la classe possédante, en Belgique, était particulièrement timide et ménagère de ses capitaux. Quelles que soient ses préférences politiques, un Belge éclairé et impartial reconnaît aujourd'hui la grandeur et la fécondité de l'œuvre accomplie par les grands ministres libéraux, les Rogier, les Frère-Orban, les Bara, c'est à eux, c'est à leur parti que la jeune patrie dut d'abord d'être confirmée et affermie. Mais quand la domination de ce parti fut sur le point de devenir tyrannique, quand, par sa résistance obstinée à l'extension du droit de suffrage et à toute espèce de législation ouvrière, le libéralisme belge, en une décadence passagère, se fut affirmé comme un parti de classe, hostile au développement fatal de la démocratie industrielle, la direction de l'État revint à ceux qui semblaient posséder la puissance du nombre, et qui commençaient enfin d'acquérir l'aptitude au pouvoir politique.

Si, jusqu'à cette époque, les catholiques n'avaient pu se maintenir au pouvoir, en effet, c'est qu'ils n'avaient pas su s'adapter aux nécessités des temps. Ils étaient restés nettement ultramontains, s'attachant à la lettre même du Syllabus, et condamnant dogmatiquement les libertés constitutionnelles indispensables à la prospérité d'un État moderne. Or, après sa défaite de 1878, une évolution décisive a commencé au sein de ce parti. Aux vieux autoritaires, aux vrais réactionnaires, se sont substitués des hommes qui avaient compris que, pour défendre le passé, il faut se plier à certaines nécessités du présent, et qui, par une révolution qui n'alla point sans lutte, transformèrent le parti catholique romain en un parti constitutionnel. Ce sont ces hommes nouveaux qui triomphèrent en 1884. Certes leur gouvernement a gardé quelque chose des origines confessionnelles du parti; il a favorisé l'enseignement libre, qui, en Belgique, n'est guère que l'enseignement catholique, aux dépens de l'enseignement officiel, c'est-à-dire de l'enseignement neutre. Mais il a toujours su mettre d'accord son dévouement aux intérêts religieux et son souci légitime du développement économique de la nation.

MORTIER MONSTRE SORTI DE LA FONDERIE DE LIÉGE ET EMPLOYÉ AU SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS, EN 1832.

Il ne nous appartient pas de dire si l'on doit lui faire honneur de la prospérité matérielle de ces vingt-cinq dernières années, ou s'il n'a fait que profiter des efforts antérieurs. Toujours est-il qu'il a su faire passer au second plan tout souci mystique ou même intellectuel, et qu'il s'est ainsi trouvé d'accord avec l'instinct secret d'une nation de travailleurs et de marchands qui semble n'avoir d'autre idéal que d'amasser de la richesse, et pour qui le souci économique semble être l'unique souci. Il n'est pas jusqu'au parti socialiste lui-même — lequel a pris en Belgique une importance considérable — qui, d'instinct, subordonne ses rêves et ses chimères aux nécessités supérieures de la prospérité industrielle et mercantile, ce qui, du reste, le rend de moins en moins révolutionnaire. « Tout contribue à favoriser l'évolution pacifique du parti ouvrier, dit M. Maurice Wilmotte dans *la Belgique morale et politique*. Tout, depuis le sentiment de sa force, qui l'empêche d'être plus longtemps une faction et l'achemine à de plus hautes destinées, jusqu'à ses propres institutions, qui sont, les coopératives surtout, les instruments solides de cette force lentement acquise.

« Une coopérative est l'œuvre de chaque jour, et les congrès,

les meetings, les toasts, les injures proférées contre la classe possédante ressemblent à des soupapes de sûreté par où s'exhalent les gaz méphitiques empoisonnant encore l'atmosphère des « maisons du peuple ».

Cette évolution du parti socialiste est symptomatique. Elle montre peut-être plus clairement que tout autre phénomène quels liens profonds sont en train de se former entre les divers éléments du peuple belge pour en faire une puissante nation économique, pour créer dans cette terre heureusement placée une de ces civilisations industrielles et mercantiles qui peuvent, malgré l'exiguïté du territoire, jouer dans le monde un grand rôle au temps où nous sommes.

L'ARMÉE FRANÇAISE PASSE LA FRONTIÈRE BELGE LE 15 NOVEMBRE 1832.

Lithographie de RAFFET.

Mais si cette civilisation belge, en voie de formation, présente l'aspect, uniquement brillant au premier abord, de toutes les civilisations économiques : faste, opulence, prospérité matérielle, elle en possède aussi les tares. Il y a assurément quelque chose d'admirable à voir un peuple jeune s'adapter si merveilleusement aux nécessités des sociétés modernes. Et certes l'étonnante prospérité de la Belgique contemporaine peut servir d'exemple et de leçon. Mais ce pays si vivant, si actif et si vigoureux, se confine dans un idéal de bonheur matériel qui manque d'élévation et de noblesse; d'autre part il ne songe guère à l'avenir. Ce sont là, du reste, des traits communs à toutes les civilisations marchandes, et qui ne tiennent nullement au caractère des populations belges. L'homme qui, au lieu de voir la richesse se former par une lente suite d'efforts, l'a brusquement conquise grâce à ses qualités personnelles, dans le commerce et l'industrie, ignore généralement les longs projets, et, avant d'assurer sa descendance et la continuation de son œuvre, veut jouir de la vie. Les sociétés mercantiles fondées sur l'esprit d'initiative et non sur l'esprit de discipline sont plus vivantes, mais aussi moins durables que les sociétés agricoles. Leur culture, pour brillante qu'elle soit, a toujours quelque chose d'éphémère et de hâtif. Elles se désagrègent facilement, et, alors même qu'elles semblent le plus prospères, elles développent déjà des ferments de leur décadence. Ces ferments se découvrent dans toute l'Europe occidentale, soumise plus ou moins complètement, suivant les pays, à l'esprit économique et à la domination de la classe financière. En France, en Angleterre, en Allemagne, on constate la même démoralisation, — les différences ne sont qu'une question de degré, — la même hâte de jouir, le même amour de l'éclat, le même pharisaïsme, la même oblitération de la notion du devoir. En Belgique, ces phénomènes se discernent également; peut-être, — si l'on excepte les grandes capitales européennes, centres congestionnés de nos civilisations mercantiles, — y sont-ils plus apparents que partout ailleurs, et cela pour les raisons mêmes qui ont facilité le développement rapide du pays. Sauf dans les districts agricoles, qui occupent aujourd'hui le second rang et ne participent guère à la vie générale de la nation belge, la vieille société librement hiérarchisée n'a pas laissé suffisamment de traces pour que les souvenirs de son idéal chevaleresque et de sa culture élégante puissent lutter contre l'immoralisme et le matérialisme naturels aux nations marchandes. C'est là le danger belge : chaque peuple n'a-t-il pas son danger? Les malheureuses conjonctures historiques par lesquelles a passé la Belgique ont fait que ce pays n'a pas hérité d'une véritable formation intel-

SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS PAR L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS LES ORDRES DU MARÉCHAL GÉRARD (DÉCEMBRE 1832).

Musée de Versailles. Tableau de Horace VERNET.

lectuelle antérieure à l'âge présent, de sorte que la société économique d'aujourd'hui n'a pas gardé, comme dans d'autres pays, les ornements de la société imaginative d'autrefois.

Les troubles religieux du XVIe siècle ayant détruit dans les Pays-Bas méridionaux tout l'essor d'art et de pensée que le moyen âge avait préparé, ils ne se sont pas encore complètement relevés de ce funeste coup et, dans tous les cas, n'ont participé que de très loin au mouvement des esprits au XVIIe et au XVIIIe siècle. Au XIXe, le réveil a été très lent. Autant le développement artistique de la Belgique a été brillant dès la première année de son indépendance, autant son développement intellectuel est d'abord demeuré médiocre. Ce pays, qui, dès 1830, a compté des peintres admirables, de grands et puissants sculpteurs, des musiciens intéressants, des savants notoires, n'a pas trouvé, jusqu'à ces derniers temps, un penseur qui ait formulé dans le plan intellectuel un idéal propre à la race.

Certes depuis 1880 on a vu naître un mouvement littéraire original et vraiment intéressant. Quelques-uns des écrivains qui y ont pris part ont dépassé la notoriété locale et ont occupé l'attention de l'Europe lettrée. Mais ces écrivains étaient, en général, des conteurs, des romanciers, des descriptifs, des lyriques, artistes instinctifs et primesautiers d'autant plus charmants qu'ils étaient plus anachroniques dans la littérature européenne d'aujourd'hui, si savante, si raffinée, si artificielle. Ils ignoraient tout des idées générales et, sauf exception, négligeaient de parti pris toute véritable culture supérieure. Ils offraient au public des collections d'images ou d'émotions sentimentales; ils ne pouvaient fournir à la jeunesse une direction morale ou un thème de pensée. Quant à la culture universitaire et savante, elle a été, jusqu'en ces dernières années, presque exclusivement orientée vers des fins d'ordre positif et pratique, les hautes études n'étant généralement cultivées que par quelques individualités éminentes, mais isolées. Aussi, bien qu'elle ait donné naissance à quelques hommes extrêmement remarquables, la Belgique nouvelle n'a guère compté jusqu'ici dans l'Europe intellectuelle. Quoi d'étonnant, en somme? Faut-il être surpris de ce qu'un peuple jeune, de formation purement économique, ignore encore ce respect de l'intelligence qui est la noblesse des vieilles sociétés, des vieilles civilisations?

Du reste, à certains signes, on peut augurer qu'il ne tardera pas à l'acquérir. On voit, dans les quatre universités qui se partagent la jeunesse studieuse et qui n'ont été longtemps que des fabriques à diplômes, un effort nouveau se manifester vers les études désintéressées. D'autre part, certains phénomènes littéraires annoncent aussi la naissance d'une culture plus raffinée; un Lemonnier, un Verhaeren apportent à la littérature française l'appoint de leur sensibilité germanique, et si, se plaçant au point de vue national, on peut regretter qu'un Maeterlinck soit plus Européen que Belge, il faut noter en le constatant que l'intellectualité supérieure se dénationalise de plus en plus. Considérons, somme toute, comme un phénomène suffisamment heureux qu'un Belge puisse enfin apporter quelque chose à la pensée contemporaine, fût-ce en prenant l'uniforme cosmopolite. Qui ne verrait là des signes précieux de la formation d'une élite sociale capable d'apprécier et peut-être de créer la culture? Que cette élite garde, de ses origines récentes et mercantiles, un certain dédain pour les arts inutiles et pour les spéculations désintéressées, que la nouvelle aristocratie financière qui la dirige garde une certaine vulgarité de mœurs et d'esprit dans son faste et son opulence, c'est incontestable. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est à ces grands marchands, à ces puissants industriels, plus préoccupés de s'enrichir que de perfectionner leur être moral ou de décorer leur sensibilité, que l'on doit, non seulement l'élargissement de l'esprit public, si longtemps timide, borné, trottemenu, mais aussi la création de ces instituts, de ces écoles, de ces fondations innombrables dont s'entourent les universités belges, et qui manifestent la bonne volonté de cette élite nouvelle dans l'acceptation de ses devoirs sociaux. Nous distinguerons bien, au cours de cet ouvrage, en étudiant la psychologie particulière des grandes villes belges, quelles sont les tares inévitables de cette aristocratie économique, ce que son développement comporte d'égoïsme et de pharisaïsme, de mégalomanie et de vanité; nous constaterons peut-être certains symptômes inquiétants qui tendraient à faire croire que la jeune nation belge pourrait se laisser entraîner à la folie du gain rapide et de la spéculation financière. Mais nous verrons à d'autres signes qu'il convient de se rassurer. Ce peuple belge est de bonne race occidentale. Derrière la classe marchande dominante aujourd'hui, il y a de fortes réserves nationales, des masses profondes où s'est conservée l'imagination primesautière, le courage de travailler et de combattre, la volonté de défendre les façons de sentir des ancêtres, la belle confiance dans la vie propre à la race aryenne, suprême vertu par quoi se conservent les peuples et les hommes. L'impression d'activité et de solidité qui saisit le voyageur dès qu'il débarque au quai d'Anvers se confirme par la plus minutieuse analyse. On la retrouve à Bruxelles, à Gand, à Liége, à Charleroi, dans le Pays noir, partout on se sent au milieu d'un peuple d'accomplisseurs qui, malgré l'exiguïté de son territoire, est apte à jouer un rôle dans le monde industriel qui s'organise. Ce serait notre vœu que le développement de cet ouvrage le pût démontrer.

LE ROI LÉOPOLD Ier
par WINTERHALTER (Musée de Versailles).

LE ROI LÉOPOLD II.

BELGIQUE
CARTE POLITIQUE
Échelle 1:1.100000
0 10 20 30 40 50 Kil.
LÉGENDE
Limite d'État
» de Province
Chef-lieu de Province ANVERS
» d'Arrondissement administratif TOURNAI
» de Canton judiciaire Andenne
Autres communes de plus de 5000 hab. Montignies
3 cours d'appel Bruxelles, Gand, Liége.
J. Chef-lieu d'Arrondissement judiciaire
H. Demoulin Sc.
MER DU NORD
FLANDRE OCCIDENTALE
FLANDRE ORIENTALE
ANVERS
BRABANT SEPTAL
LIMBOURG
BRABANT
HAINAUT
NAMUR
LIÈGE
LUXEMBOURG
Gd DUCHÉ DE LUXEMBOURG
PAS-DE-CALAIS
AISNE
ARDENNES
LIMBOURG HOLLANDAIS
LIMBOURG ALLEMAND
BRUXELLES
GAND
BRUGES
OSTENDE
ANVERS
MALINES
LOUVAIN
TIRLEMONT
HASSELT
MAESTRICHT
LIÈGE
NAMUR
MONS
TOURNAI
LILLE
ARRAS
CAMBRAI
VALENCIENNES
DOUAI
LAON
SOISSONS
MÉZIÈRES
SEDAN
CHARLEVILLE
ARLON
VIRTON
MONTMÉDY
LUXEMBOURG
Sierck

PERSPECTIVE DES BOULEVARDS ANSPACH ET DU NORD.

BRUXELLES

ET LES INSTITUTIONS CENTRALES DE LA BELGIQUE

Le premier aspect de Bruxelles : une ville moderne et propre. — L'histoire de Bruxelles. — Bruxelles, capitale du duché de Brabant. — Bruxelles, capitale des Pays-Bas. — De la capitale brabançonne à la capitale européenne. — Les mœurs bruxelloises : un peuple qui s' « européanise ». — Caractère de la bourgeoisie bruxelloise. — Le « Kaekebroek » et le « Marollien ». — Les institutions politiques de la Belgique, leur caractère, les dogmes de 89 et le parlementarisme anglais. — Le régime électoral, le régime administratif. — L'enseignement et la culture intellectuelle. — Le mouvement littéraire. — Les arts. — La peinture et la sculpture. — La musique, le théâtre.

L'arrivée à Bruxelles. Le premier aspect. — La première impression du Français qui arrive à Bruxelles, débarque à la gare du Midi et s'engage dans la large rue qui s'intitule boulevard du Hainaut, est qu'il n'a point passé la frontière. Les enseignes sont en français; le long du trottoir, il y a des bazars et des épiceries dont l'étalage envahit la rue. Les maisons sont un peu moins hautes, les passants un peu moins pressés et un peu moins nombreux qu'à Paris, mais, à cette différence près, on pourrait se croire dans quelque quartier de la grande ville; on songe à la rue de Rennes, ou plutôt on songe à la « rue Gambetta » ou au boulevard « Victor-Hugo » de quelque grande ville de province, où tout est à l'instar de Paris. Si ce touriste français est pressé, et s'il se contente de parcourir Bruxelles en voiture, de jeter un coup d'œil rapide autour de la Grand'Place, d'entrer dans la cour de l'hôtel de ville, dans la nef de Sainte-Gudule, et de faire le tour du bois de la Cambre où le mènera invariablement son cocher, il se confirmera dans cette première opinion, et, s'il n'a pas peur des truismes, il répétera complaisamment que Bruxelles est « un petit Paris », que le bois de la Cambre est un bois de Boulogne dont on n'a pas encore détruit les plus beaux arbres, et il s'étonnera naïvement de ce que les hasards de l'histoire et de la politique aient donné aux Bruxellois une autre nationalité qu'aux Lillois ou aux Lyonnais.

Mais s'il s'attarde et demeure, il aura vite fait de constater, quand même il n'aurait sur le passé de la ville et du pays que de confuses lueurs, quelles différences foncières se cachent sous cette apparente similitude. Qu'il prenne une des rues transversales de ce boulevard du Hainaut qui, continué par le boulevard Anspach, est si français, voire même si parisien d'aspect, et il se trouvera tout d'un coup transporté dans un milieu tout nouveau et d'un aspect bien spécial. Dans telle ruelle, dans tel carrefour, il trouvera de vieilles maisons à pignons dentelés d'un aspect tout à fait flamand; à deux pas de ces grands cafés étincelants et semblables à tous les cafés des grandes villes européennes, il découvrira le vieux cabaret bruxellois aux tables de chêne récurées, aux murs peints à l'huile et décorés d'affiches, le vieux cabaret où les bourgeois du quartier ont leur pipe et viennent s'asseoir, tous les soirs, devant le grand pot de bière nationale. S'il entre dans les maisons, s'il cause avec les habitants, il constatera des différences de mœurs beaucoup plus profondes encore, et il comprendra que Bruxelles n'est pas du tout ce faubourg de Paris qu'il avait soupçonné d'abord et dont on lui avait parlé. Il y verra une ville très particulière et passablement particulariste, une ville ayant sa psychologie propre, son esprit, ses façons de vivre et de penser. Peut-être même entreverra-t-il qu'en dépit de l'esprit local qui s'y est développé, elle

LE BOIS DE LA CAMBRE : LE LAC.

fournit en somme, à qui l'analyse, un curieux microcosme où se reflète très exactement tout l'esprit belge dans sa dualité nuancée.

« Une femme, tel m'apparaît Bruxelles, écrit le poète Charles Morice, dans un recueil d'observations pittoresques et fines qu'il intitule *l'Esprit belge*, une femme dont la beauté a trente ans, le cœur quinze, et l'esprit, que de siècles! Elle est fière sans pose et n'a pas choisi son attitude. Ses habits de fête, elle les porte avec orgueil; ses habits de travail, avec aisance. A l'ombre de sa forêt, on l'a bousculée jadis, et saccagée, la belle fille; la bonne fille n'en garde point de rancune. Troussée mille fois et détroussée, il lui en est resté chaque fois le souvenir seulement d'avoir été aimée. »

L'image est juste et jolie. Bruxelles, antique carrefour des peuples européens, vieille auberge des princes en exil, est demeurée singulièrement accueillante, mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle se confie aisément; elle garde son quant-à-soi, et il faut l'avoir longtemps fréquentée pour la bien connaître. Pour recevoir l'étranger, elle s'habille à la française ou, plus exactement, elle revêt cet uniforme cosmopolite que l'on voit aujourd'hui à la plupart des grandes villes européennes. Mais, dans le fond, elle reste très brabançonne, très bruxelloise.

Elle est accueillante, certes, et pourtant... « Que l'étranger, dit le même Charles Morice, ait l'audace de sonner à une porte, à celle de l'une quelconque de ces petites maisons propres et calmes, où l'on sent qu'une paix inaltérable habite. Après avoir sonné, qu'il lève la tête, ses yeux jusqu'au miroir maintenu extérieurement sur la rue, en face d'une fenêtre du rez-de-chaussée ou du premier étage, par une tige de fer. Il y verra nettement le visage du maître ou de la maîtresse de maison qui l'examine, disant au domestique venu à l'ordre avant d'ouvrir : « Je n'y suis pas. » Et pendant que le domestique lui transmettra la réponse, que l'étranger regarde à ses pieds : il verra par le soupirail des « cuisines de cave » deux ou trois paires d'yeux curieux en train de le dévisager. »

Il y a peut-être, dans le récit de cette anecdote, la rancune de quelques visites inutiles, mais elle est assez typique. Bruxelles, accueillante en cérémonie, a conservé dans le privé toute la méfiance flamande. Pour la connaître et la comprendre, il faut avoir triomphé de cette méfiance par la patience ou par l'amour.

De la capitale brabançonne à la grande ville européenne. — Bruxelles, en somme, c'est une vieille ville brabançonne que le développement de la Belgique, les nécessités de son rôle de capitale, et sa situation au carrefour de deux grand'routes européennes sont en train de transformer en une cité cosmopolite.

Au premier abord, c'est l'aspect nouveau qui prédomine. Les Belges ont l'amour des maisons neuves, le souci du confort, et ces deux traits de caractère, autant que les efforts de l'administration et du gouvernement, ont puissamment contribué à détruire ce qui restait encore il y a trente ans de la ville médiévale. Ces dernières années ont vu de nouvelles coupes sombres parmi les vieux quartiers, et l'on peut dès à présent prévoir le moment où la cité tout entière sera rebâtie et ne conservera plus rien de sa physionomie d'autrefois.

Cependant cette vieille ville survit dans les mœurs et dans les cœurs. C'est elle qui a façonné le caractère bruxellois, et pour le comprendre il faut l'avoir connue ou, sinon, la reconstituer d'après les vestiges qui en restent.

Bruxelles est bâtie au flanc d'une colline au bas de laquelle coule la Senne, modeste affluent du Ruppel, qui est lui-même un affluent de l'Escaut. Peu à peu la ville s'est étendue de l'autre côté de la rivière, tandis qu'elle gagnait également le sommet de la colline et tout le plateau environnant. De là une division fort ancienne en ville haute et ville basse, division qui existe encore aujourd'hui. Dans la ville basse, ou plutôt dans le « bas de la ville », comme on dit à Bruxelles, habitent les commerçants, les boutiquiers. C'est le centre des affaires, et de ces industries de luxe qui absorbent le travail de la plupart des capitales. La ville haute est occupée par les palais, les ministères, les musées, les grandes administrations de l'État, et par les quartiers élégants qui se sont fort étendus ces dernières années à l'est de la cité, vers les faubourgs d'Ixelles et de Saint-Gilles, et dans les environs du bois de la Cambre.

Cette division en ville haute et ville basse remonte donc pour ainsi dire à l'origine de Bruxelles, car ce fut sur le sommet de la colline, sur le Coudenberg, que les ducs de Brabant établirent leur résidence, de façon à dominer l'agglomération bourgeoise de la vallée. Dans les environs de leur palais s'élevèrent les hôtels de la haute noblesse, qui se multiplièrent beaucoup quand la ville devint, sous les Habsbourg, la résidence des gouverneurs généraux des Pays-Bas, et dont les jardins s'enchevêtrant les uns dans les autres empêchèrent longtemps le développement rationnel de la ville de ce côté. C'est ce qui fait qu'encore aujourd'hui les communications sont assez difficiles entre la colline et la vallée, car on a eu beaucoup de peine à transformer les tortueuses venelles de la cité médiévale et à en faire les larges voies nécessaires à la circulation moderne. Comme la pente est extrêmement raide, le problème est difficile à résoudre, et il n'a pas toujours été très heureusement résolu.

L'histoire de Bruxelles. Les origines. — Le noyau de la ville n'est pas sur le Coudenberg, mais au pied du coteau, autour de la place Saint-Géry, qui porte du reste le nom du fondateur légendaire de la capitale brabançonne. Ce saint Géry, évêque de Cambrai au VIe siècle, aurait établi, dans une île de la Senne, une communauté religieuse autour de laquelle se serait édifiée peu à peu une ville bientôt prospère. C'est là la légende la plus populaire sur la fondation de Bruxelles. Mais on ne trouve mention d'un lieu appelé *Bruesella* (de *broek*, marais, et *sele*,

L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-GÉRY.

Dessin de PUTTAERT, d'après une gouache ancienne.

habitation), qu'au xe siècle. Une charte de l'empereur Othon le Grand y mentionne une église en 966. Charles de France, duc de Lorraine, paraît y avoir bâti un château fort, qui n'était peut-être qu'un rendez-vous de chasse, vers 977. Cependant on sait qu'en 1144 Bruxelles s'entoura de remparts dont on connaît l'étendue et la direction. Or ces remparts formaient une enceinte d'environ 4000 mètres. L'humble hameau serait donc devenu très rapidement une ville assez importante.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE BRUXELLES AU XVIe SIÈCLE :
« Comment le ducque d'Alba se saisit du gouvernement des Pays Bas ayant donné convoy, dehors Brucelles, à la duchesse de Parma, pour soy retirer en Italie. Anno 1568. — In Augusto. »
Dessin de HOGENBERG.

Ne nous attardons pas à ces hypothèses. Il est probable que Bruxelles, comme la plupart des villes belges, dut son origine à une colonie de marchands et d'artisans établis le long d'une route commerciale, à l'abri de quelque château fort ou de quelque couvent. L'île de Saint-Géry et le château fort de Charles de France étaient une des étapes naturelles de la grande voie économique qui allait de Bruges à Cologne, d'une part, de Bruges aux grandes foires de Champagne de l'autre.

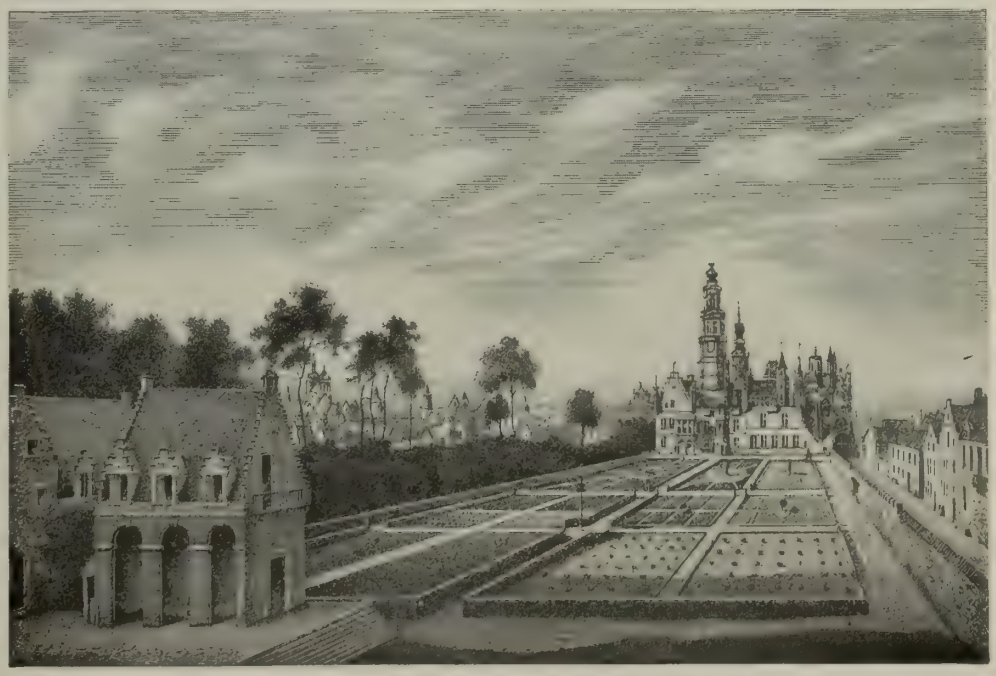
Toujours est-il que, dès le xie siècle, la jeune cité avait une importance considérable. Elle eut d'abord une organisation assez aristocratique.

Suivant la tradition, sept lignages se seraient partagé le gouvernement de la ville. C'étaient autant de tribus, composées chacune d'un certain nombre de familles, et qui prétendaient toutes descendre des anciens possesseurs du sol. Elles avaient pour auteurs, suivant la tradition, sept seigneurs indigènes : sire Lion (s'Leeuws), sire Hughes (ser Huyghs), sire Rodolphe (ser Roelofs), et les seigneurs de Steenwerghe, Coudenberghe, Rodenbecke et Sweerts. Rien de moins historique que cette légende. Il ne faut voir là que le souvenir plus ou moins confus de l'organisation aristocratique que nous trouvons à l'origine de toutes les grandes communes du nord de l'Europe.

Bruxelles capitale des Pays-Bas. Bruxelles ville de cour. — L'histoire de Bruxelles au moyen âge offre du reste le spectacle des mêmes phénomènes qui se reproduisent dans toute l'histoire municipale de cette époque; luttes des métiers contre les patriciens, premiers et exclusifs bénéficiaires des libertés octroyées par le prince, émeutes, massacres, révoltes. Mais, à la différence des communes flamandes, la commune, ou du moins l'aristocratie de la commune, seule détentrice du pouvoir politique, fut toujours à Bruxelles pleinement d'accord avec le prince. Tant que vécut la dynastie brabançonne, Bruxelles fut une ville profondément loyaliste, et elle a, somme toute, conservé ce loyalisme aux gouverneurs généraux des Pays-Bas, qui n'ont cessé d'y résider et d'y avoir leur cour, à partir de Marie de Hongrie, qui gouverna le pays au nom de Charles-Quint.

Quoi d'étonnant? Bruxelles devait à la cour une grande partie de son lustre. A partir du règne de Charles-Quint, toute la noblesse des Pays-Bas apprit à se grouper autour des gouverneurs représentant le prince, et, sous les gouvernantes Marie de Hongrie et Marguerite de Parme, les grandes maisons seigneuriales rivalisèrent de luxe et de magnificence. Au commencement du xvie siècle, dans les années qui précédèrent les troubles religieux, les hôtels de Nassau, d'Egmont, de Culembourg et de Granvelle furent de véritables palais, dont Bruxelles tirait grand orgueil. Dès le moyen âge, d'autre part, son industrie fut une industrie de luxe : la draperie fine au xive et au xve siècle, puis la tapisserie, puis les meubles sculptés, les armures. Certes la ville prit sa part de la révolte générale du pays contre la tyrannie du duc d'Albe, le rude soldat que Philippe II avait chargé de combattre l'hérésie dans ces pays du cercle de Bourgogne; plus tard, ses métiers se révoltèrent contre les abus de pouvoir du marquis de Prié, qui gouvernait très maladroitement le pays au nom de l'empereur Charles VI, et ils firent un héros du prévôt des marchands, Anneessens, que le gouverneur autrichien avait fait exécuter; enfin la population bruxelloise joua un rôle important dans la révolution brabançonne, et fit la révolution de 1830, un bilan de révolte et de sédition dont peut se contenter une grande ville, mais en réalité ce peuple n'eut jamais l'humeur belliqueuse et indisciplinée des Gantois ou des Liégeois, par exemple, ni ce vieil amour des révolutions qui a toujours distingué la population parisienne. Ni la révolution brabançonne, ni la révolution de 1830 ne furent bien sanglantes.

En somme, cette population bruxelloise, telle que l'ont faite la nature et l'histoire, est goguenarde et frondeuse, mais, somme



ANCIEN HÔTEL D'ORANGE OU DE NASSAU.
Dessin de PUTTAERT (Bibliothèque royale).

UN TOURNOI SUR LA GRAND'PLACE EN 1569.

toute, respectueuse du pouvoir, pour peu que celui-ci tienne compte de ses mœurs et de ses habitudes. C'est bien une ville de cour, et ce fut longtemps une ville de petite cour; les chroniques, les mémoires, tout ce que le passé bruxellois nous a laissé, nous montre qu'au XVIIe et au XVIIIe siècle l'actuelle capitale belge eut à peu près la physionomie de ces cités princières de l'Allemagne centrale dont la vie gravitait autour d'une cour cérémonieuse et bon enfant.

La cour de Bruxelles, XVIe et XVIIe siècles. — Bruxelles, alors, comme aujourd'hui, groupait donc sa vie officielle et élégante autour de cette colline centrale que l'on appelait jadis le Coudenberg, et qu'on appellera demain *le Mont des Arts*. C'est là que le duc de Brabant, Jean II, construisit, vers l'an 1300, un château destiné à devenir la résidence ordinaire des souverains. Il se contenta, pour cela, d'abattre et de reconstruire la petite forteresse qui avait été occupée jusque-là par le bailli ou vicomte chargé de représenter le prince, forteresse qui se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville. Une partie de l'ancienne ligne de séparation est encore marquée aujourd'hui par l'impasse de Borgval, qui s'ouvre sur la place Royale, vers le palais; ce coin perdu porte le nom d'un ancien enclos qui, se trouvant sous la juridiction directe du vicomte et échappant par conséquent au magistrat de Bruxelles, servait d'asile aux banqueroutiers, aux charlatans, aux filles de joie, et en général à tous ceux qui pouvaient avoir querelle avec la justice. Ce n'est que plus tard, lors de la construction d'une nouvelle enceinte, vers 1360, que le château fut incorporé à la ville.

Nous avons peu de documents sur l'histoire de ce monument. Il fut agrandi par Philippe le Bon en 1430, mais ces travaux, qui durèrent jusqu'en 1458, semblent avoir été menés un peu à l'aventure, car les dessins qu'on a conservés d'une partie de l'édifice prouvent que ce n'était guère qu'un assemblage de constructions sans unité et sans élégance. On ne s'occupa d'en orner la façade qu'au XVIe siècle. En 1509, Marguerite d'Autriche fit établir en avant du palais une enceinte fermée par une balustrade en pierre que l'on nomma la cour des Bailles. Trente piliers de douze à quinze pieds de hauteur se dressaient au-dessus de cette balustrade et devaient porter les statues en bronze des souverains du pays. Des piédestaux placés entre ces piliers étaient chargés de vases ou de figures d'animaux. L'ensemble de cette avant-cour n'eût pas été sans noblesse, mais, sur les trente statues, on n'en exécuta jamais que quatre, ce qui donna à cette enceinte neuve un air d'abandon et de ruine.

Si l'extérieur de la résidence princière de Bruxelles manquait de splendeur, l'intérieur était, paraît-il, orné avec magnificence, et les archiducs Albert et Isabelle y réunirent beaucoup de tableaux et d'objets d'art. Ils décidèrent également d'aménager le vaste terrain boisé qui attenait au palais, dont ils firent un jardin où le peuple était admis certains jours, et qui, suivant un écrivain bruxellois contemporain, était tenu pour la merveille de la ville. C'est ce qui est devenu le vaste et beau jardin public qu'on appelle aujourd'hui le Parc.

La cour qui vécut dans ce palais disparate et composite du commencement du XVIe au commencement du XVIIIe siècle était en quelque sorte la réduction et la succursale des cours de Madrid et de Vienne. Elle avait été fort brillante et fort animée jusqu'au départ de Marguerite de Parme lors de l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas. Elle fut ensuite jusqu'au gouvernement de Charles de Lorraine plus cérémonieuse qu'aimable. Les questions d'étiquette y jouaient un rôle énorme.

A la fin du XVIIe siècle, il y eut une manière d'émeute, parce que Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière et gouverneur général des Pays-Bas, avait refusé à la princesse de Vaudémont le droit de s'agenouiller à la messe en sa présence sur un coussin de velours rouge. Le marquis de Westerloo avait fait appel aux gentilshommes et même aux bourgeois pour soutenir les prérogatives de la noblesse nationale. Les représentants des grandes familles belges s'abstinrent de paraître à la cour. Toute la ville s'agita. On fut sur le point d'en venir aux mains avec les gardes bavaroises, et l'électeur dut reculer devant cette levée de boucliers. Telles étaient les graves questions qui passionnaient alors la cour de Bruxelles.

ANCIEN PALAIS DES DUCS DE BRABANT.

D'après une ancienne gravure de la collection de M. T. Hippert.

VUE DE BRUXELLES A VOL D'OISEAU VERS 1650. — Gravure de SANTVOORT.

Bruxelles auberge des princes en exil. — Les princes en exil étaient seuls à y apporter un peu de vie et parfois de scandale. Bruxelles, dès les guerres de la Fronde, fut le refuge favori de tous les vaincus de la politique française. Marie de Médicis y vécut de longs mois, et y tint une manière de cour. Le grand Condé, au fort de sa querelle avec Mazarin, y séjourna. Charles IV, duc de Lorraine, et sa sœur la princesse de Phalsbourg y eurent de plaisantes aventures où l'amour se mêle à la politique. Mme Deshoulières, soupçonnée d'avoir pris part à de graves intrigues diplomatiques, y fut arrêtée et emprisonnée au château de Vilvorde, et les érudits belges assurent que c'est là qu'elle composa sa supplique élégiaque à Louis XIV :

Dans ces prés fleuris qu'arrose la Senne,

faudrait-il dire.

Puis, un peu plus tard, c'est le comte de Bonneval qu'on voit à Bruxelles, ce grand seigneur qui passa à l'ennemi parce que l'administration de Louis XIV voulait éplucher ses comptes. Après avoir brillamment servi sous le prince Eugène contre la France, il s'était querellé avec lui. C'est alors qu'il se réfugia « en Flandre ». Mais il ne put y rester longtemps paisible. Ayant appris que le marquis de Prié, gouverneur général, avait mal parlé d'une princesse du sang de France, il voulut le provoquer en duel, ce qui lui valut d'être emprisonné quelque temps à Anvers. Plaisante aventure qui, après tant d'autres, devait le dégoûter de la chrétienté et l'engager à se faire Turc, car ce mousquetaire de roman mourut sous l'habit d'un pacha.

MONUMENT DES COMTES D'EGMONT ET DE HORNES.

Ces personnages héroïques, brouillons ou pittoresques, dont les querelles politiques de toute l'Europe et particulièrement de la France ont toujours peuplé « Bruxelles, auberge des princes en exil », comme dit M. E. Gossart, — qui a consacré à ce sujet un ouvrage aussi amusant qu'érudit, — ajoutaient beaucoup à l'agrément et au mouvement de sa vie d'autrefois. L'hospitalité bruxelloise était célèbre, la tradition ne s'en est point perdue. C'est à Bruxelles que la première émigration, celle de 1789, s'arrêta d'abord et, si attachée qu'elle fût à sa sœur la reine de France, l'archiduchesse Marie-Christine, alors gouvernante du pays, ne subit pas sans colère l'embarras où la mirent l'agitation vaine et l'orgueil brouillon de ces adversaires de la Révolution, que Chateaubriand a traités si rudement. La victoire de Dumouriez à Jemappes en débarrassa le pays. Puis, après 1815, ce furent les régicides Sieyès, Merlin de Thionville, le peintre David, Cambacérès, Buchez. On raconte qu'ils se rencontraient sous les ombrages du parc, et que, sans oublier leurs vieilles querelles, et les haines qui divisaient ceux qui étaient restés fidèles aux principes de la Révolution et ceux qui avaient accepté les grâces de l'Empire, ils se plaisaient à unir leurs rancunes contre le nouveau gouvernement de la France. Seul, Cambacérès, devenu dévot et qui exigeait qu'on l'appelât « monseigneur », cherchait à obtenir le pardon de Louis XVIII.

DERNIERS HOMMAGES RENDUS AUX COMTES D'EGMONT ET DE HORNES PAR LE GRAND SERMENT DE LA VILLE. Tableau de GALLAIT.

Puis, en 1852, après le coup d'État, ce fut

un nouvel afflux de proscrits dont le plus illustre est Victor Hugo; de même en 1871, après la Commune; de même, après l'échec du boulangisme. Mais ces exilés français du XIXe siècle, venant en grand nombre, ont eu sur l'évolution des mœurs de Bruxelles une telle influence qu'il faudra que nous y revenions un peu plus tard.

Les transformations de Bruxelles par Charles de Lorraine. — La ville haute. — Si, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la cour de Bruxelles, tout engourdie dans son étiquette à l'espagnole, eut peu de contact avec la vie publique et n'eut guère d'autre histoire que ses réceptions de princes exilés et l'incendie de 1731, qui détruisit l'ancien palais et força la gouvernante, Marie-Élisabeth d'Autriche, à aller occuper l'hôtel de Nassau, elle se réveilla et devint vraiment brillante sous le successeur de Marie-Élisabeth, le duc Charles de Lorraine. Ce fut un des princes les plus populaires dont la Belgique ait gardé la mémoire. Ce Lorrain avisé et fin avait naturellement cette humeur facile et cette bonhomie cordiale qui sont les qualités que le peuple belge a toujours demandées avant tout à ses princes. Il prit du reste très au sérieux son rôle de gouverneur général et seconda puissamment Marie-Thérèse dans le dessein qu'elle avait formé de rendre à ces pays « de par deçà » un peu de leur ancienne splendeur. Bruxelles bénéficia particulièrement de ses initiatives et de ses libéralités. La ville avait été, en grande partie, détruite, pendant la guerre de la succession d'Espagne, par le bombardement que lui avait fait subir le maréchal de Villeroy, désireux de forcer, par une diversion, l'armée des alliés à lever le siège de Namur. Commencé le 13 août 1695, le feu des batteries françaises avait duré quarante-huit heures et détruit quatre mille maisons. La ville fut reconstruite assez rapidement, mais il y avait néanmoins encore des ruines quand Charles de Lorraine arriva dans le pays en 1743. Bruxelles subit d'ailleurs alors encore un siège, moins meurtrier, il est vrai. Le maréchal de Saxe, après la bataille de Fontenoy, la prit et l'occupa pendant trois ans, exigeant du magistrat une lourde contribution de guerre. Ce n'est qu'après la paix que le duc Charles put donner suite à ses projets.

ENTRÉE DE DON JUAN D'AUTRICHE A BRUXELLES, LE 1er MAI 1577.
Dessin de HOGENBERG.

Il commença par acquérir, de ses propres deniers, l'hôtel de Nassau, qui tenait lieu de palais, et qui continuait d'appartenir à la maison d'Orange. Les parties les plus modernes de cet édifice conservaient encore quelque magnificence; les plus anciennes, au contraire, menaçaient ruine. Telle était l'aile orientale qu'un architecte bruxellois, appelé Folte, fut chargé de reconstruire entièrement. En ce temps-là, on n'avait pas souci d'archéologie. Folte dessina un palais classique, qui existe aujourd'hui encore dans ses grandes lignes et où se trouvent logés la Bibliothèque royale, les Archives et le Musée moderne. C'est un monument qui ne manque pas de charme et dont les proportions sont élégantes et justes. Sa cour carrée, d'une paix provinciale, a quelque chose de studieux et de recueilli, et la statue de Charles de Lorraine qui s'élève au milieu a l'air de veiller tranquillement sur son œuvre. Le souvenir de ce prince est du reste présent partout, dans ce monument; les transformations qu'on a fait subir à celui-ci pour loger les galeries de peinture ont respecté un joli cabinet chinois, le grand escalier du Musée moderne et la belle salle du rez-de-chaussée où le duc avait son herbier, et où est installée la section des manuscrits de la Bibliothèque royale.

Cet escalier, et la rotonde à laquelle il mène, sont une manière de tour de force architectural. Folte avait eu à vaincre une grande difficulté : c'était l'obliquité inévitable de l'entrée, la cour intérieure du vieil hôtel de Nassau ne se trouvant pas au centre de l'espace que devait occuper le nouveau palais. Il réussit à résoudre ce problème en pratiquant l'entrée principale dans le flanc d'une sorte d'hémicycle au delà duquel un vestibule habilement ménagé donne accès dans les diverses parties de l'édifice.

Mais Charles de Lorraine ne se contenta pas de se faire construire un palais. Il avait eu, dès son arrivée, la pensée d'autres embellissements que des difficultés financières retardèrent jusqu'en 1774. Ils consistaient essentiellement dans l'aménagement de la ville haute, et particulièrement des ruines de l'ancienne cour. Le projet qu'on adopta consistait à créer un nouveau quartier sur l'emplacement du Palais et des Bailles, ainsi qu'aux environs du Parc, en élevant là plusieurs lignes de bâtiments, les uns destinés à des usages publics, les autres à des hôtels particuliers, mais tous construits sur un plan uniforme et disposés avec symétrie.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET LA STATUE DE CHARLES DE LORRAINE.

VUE PANORAMIQUE DE LA VILLE DE BRUXELLES (SAINTE-GUDULE).

L'auteur de ce plan était un architecte français appelé Guimard, qui fut également chargé de l'exécution. A la place du vieux palais brabançon et des Bailles, il construisit la place Royale en s'inspirant en quelque manière de l'heureuse disposition de la place Stanislas à Nancy, et remplaça la vieille chapelle de Charles-Quint, qui était tout ce qui restait de l'ancien palais, par l'actuelle église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, qu'il ne put malheureusement pas achever et qui fut assez gauchement terminée par Montoyer.

Telle qu'elle est, avec ses grands hôtels réguliers et les arcades qui la ferment du côté de la rue de Namur, du côté de la place du Musée, du côté de l'impasse du Borgval, et du côté des bâtiments de la Cour des comptes, la place Royale, pour un peu froide qu'elle soit, n'en est pas moins un agréable paysage urbain dans le style classique, et le Godefroid de Bouillon, de Simonis, qui en occupe le centre, ne la dépare point, bien que ce soit une assez médiocre statue.

Cependant la partie la plus heureuse de l'œuvre de Guimard est peut-être la construction de la rue Royale, qui longe le Parc. Les beaux hôtels classiques qu'il y construisit forment un cadre excellent au vaste et noble jardin à la française, que Charles de Lorraine fit dessiner par Zinner, contrôleur de la forêt de Soignes, et les « vues » sur la ville basse qu'il pratiqua dans leur enfilade sont ménagées avec un art et un goût parfaits. On s'en aperçut quand, voulant continuer son œuvre, on a percé l'impasse du Parc. Si Guimard avait laissé là son décor, c'est qu'il se doutait de l'effet déplorable que ne manquerait pas de faire en cet endroit la dégringolade des maisons le long de la pente de Sainte-Gudule. C'est également à cet architecte de talent que l'on doit les hôtels des ministères et la partie du palais de la Nation (local des chambres législatives) qui regarde le Parc. Il y est resté fidèle à son plan d'ensemble, et le centre de ce palais, qui était destiné à loger les États de Brabant et la chancellerie, fut décoré d'une colonnade et d'un fronton, sculptés par Godecharle, un artiste belge que Charles de Lorraine avait envoyé à ses frais à Paris, où il avait été l'élève de Pajou.

LA PLACE ROYALE VUE DU PARC.

De la mort de Charles de Lorraine (1780) aux environs de 1840, Bruxelles ne changea guère d'aspect. Les dernières années du XVIIIe siècle furent trop profondément troublées pour que le magistrat pût songer à poursuivre l'œuvre commencée. La vieille capitale brabançonne devint le centre de l'insurrection du pays contre Joseph II, quand celui-ci voulut le moderniser et le déclericaliser de force; elle fut pendant plusieurs années le théâtre des troubles et des intrigues que provoquèrent les patriotes brouillons qui avaient dirigé la révolte des « États », et quand le gouvernement régulier fut

LA PLACE ROYALE ET LA RUE MONTAGNE DE LA COUR (STATUE DE GODEFROID DE BOUILLON).

rétabli, il avait sur les bras trop de difficultés politiques pour s'intéresser aux embellissements de la ville qu'il occupait. Au reste, l'heure approchait où Bruxelles, incorporée à la République française, n'allait plus être que le chef-lieu d'un département. Le régime impérial ne fut guère favorable à Bruxelles, qui, jusqu'à 1815, n'eut qu'une vie assez obscure parmi les vies obscures de tant de villes françaises. L'activité locale n'existait plus dans l'immense territoire de l'Empire. De 1814 à 1816, ce n'est plus qu'un carrefour, une auberge, un camp que les armées, les généraux, les diplomates traversent en courant. Le régime hollandais ne vit pas non plus de transformations profondes, et il fallut la révolution de 1830, qui rendit à Bruxelles son rang de capitale, pour que l'on reprît les travaux commencés par Guimard.

L'œuvre de De Brouckere. Les boulevards circulaires. — La première transformation importante que subit la capitale du jeune royaume de Belgique fut entreprise sous la magistrature du bourgmestre De Brouckere : ce fut la création des boulevards circulaires sur l'emplacement des anciens fossés de la ville. Plantés de beaux ormes, bordés de grands hôtels bourgeois, ils forment vers la ville haute une promenade élégante, vers la ville basse une promenade populaire, et ils fournissent à Bruxelles quelques-uns de ses aspects les plus heureux. Ils constituent encore aujourd'hui les limites de la commune de Bruxelles, — car la capitale belge est une sorte d'agglomération de communes, indépendantes les unes des autres — la séparant de ses faubourgs, qui sont eux-mêmes devenus de véritables villes : Saint-Gilles, Ixelles, Etterbeek, Schaerbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Molenbeek, Cureghem, Anderlecht, Laeken et Koekelberg. Sur les 570000 habitants de l'agglomération bruxelloise, Bruxelles même, y compris les enclaves du quartier Léopold et de l'avenue Louise, ne compte que 210 000 habitants.

Cette construction des boulevards, qui coïncida avec la suppression des octrois, facilita beaucoup l'extension de la ville et contribua puissamment à lui donner l'aspect d'une véritable capitale qu'elle a aujourd'hui.

Mais ce sont les travaux du voûtement de la Senne, la transformation de la ville basse et la construction des boulevards du centre : boulevard du Hainaut, boulevard Anspach, boulevard du Nord, boulevard de la Senne, qui ont définitivement fait de la vieille et provinciale cité brabançonne une vraie ville moderne.

La ville basse. La Senne. — C'est dans la ville basse, on l'a vu, autour de l'île Saint-Géry, qui n'existe plus, et dont l'emplacement assez problématique est occupé par un marché, qu'il faut chercher le noyau primitif de Bruxelles : c'est le cœur de la ville. C'est là que l'on trouve aujourd'hui encore les vrais autochtones, les *Kiekefretters*, les « mangeurs de poulet », sobriquet que valut jadis aux Bruxellois leur légendaire gourmandise. Avant la transformation, commencée en 1868 par le bourgmestre Anspach, cette ville basse était un quartier grouillant, populaire et pittoresque, un dédale de ruelles et d'impasses.

« La Senne, dit Camille Lemonnier, serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées, en bonne ouvrière, qui prend sa part du travail général et se multiplie pour être largement serviable : ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours. Elle avait fini par être le dépotoir, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines; il n'était pas rare de voir un cadavre ballonné de chien flotter pêle-mêle avec des mise-bas et des détritus ménagers, à la dérive de ses eaux grasses et lourdes. En automne, des brouillards montaient de ses vases, assombrissant l'air de crêpes opaques à travers lesquels les réverbères, le soir, avaient l'air d'yeux rouges larmoyants; et ses pestilences saturaient l'atmosphère d'une odeur

UN DES BOULEVARDS CIRCULAIRES : LE BOULEVARD BOTANIQUE.

L'Hôtel de ville. La Cathédrale. L'église des Minimes. Le Palais de justice.

Phot. Neurdein.

VUE GÉNÉRALE DE BRUXELLES.

particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de cambouis, de charognes et de vieille suie mouillée.

« C'était une des curiosités du vieux Bruxelles; on flânait sur ses ponts d'où s'entrevoyaient, par échappées brusques, des profils de toits tailladés en dents de scie et aiguisés en gueules de brochet, avec des ressemblances vagues de quais brugeois; la nuit, les fenêtres braséaient sur le noir des fonds, reflétées en un fourmillement de paillettes ignées dans les moires sombres du flot; et celui-ci, en se brisant aux arches, avait un bruissement doux, continu, auquel ne résistaient pas toujours les douleurs solitaires.

« Des solives épaisses barricadaient par place le courant, outillées de pièces en fer qui se levaient et s'abaissaient : c'étaient les écluses; et, en d'autres endroits, des constructions se dressaient, des passerelles étendaient une barre mince, d'énormes roues tournaient, fouettant l'eau de leurs palettes. Ici le moulin de Ruyschmolen qu'on apercevait du pont de la rue Saint-Géry; là l'Eyckmolen, ou moulin de l'Ane, contigu à l'église Notre-Dame de Bon-Secours; plus loin, le moulin de Borgval, non loin de la rue des Pierres, puis encore le Baertmolen, ou moulin de la Barbe, et le Driesmolen coupaient les perspectives d'amas de charpentes, de vastes carcasses démantibulées, d'une complication d'installation primitive, et tout le jour ronflaient, bourdonnaient, faisaient une musique assoupissante sur laquelle se détachait le clair ruissellement rythmé des aubes en mouvement.

UN ASPECT DU VIEUX BRUXELLES : LA RUE DES TEINTURIERS ET LA SENNE.

« En outre les brasseries soufflaient par leurs décharges des odeurs chaudes de houblon, si pénétrantes qu'elles fleuraient au large; et les connaisseurs, aussi affinés, du reste, que les amis des vins de Bourgogne ou du Rhin, y savouraient à l'avance le parfum de la bière nationale, l'épais lambic doux comme le sirop, et le limpide faro, à la fine saveur acidulée. Toutes ces encombrantes maçonneries s'alignaient dans la reculée, espacées par de vieux murs en briques, bombés dans le milieu et demi-croulants, par delà lesquels s'ébouriffaient les touffes violettes des lilas, et retombaient les draperies massives des lierres, avec des mélancolies de paysage urbain poussé au soleil à travers les tessons de bouteilles et les gravats.

« La bonasse rivière avait pourtant ses mouvements d'humeur; au temps des crues, elle pénétrait dans les sous-sols, montait l'escalier des caves, souvent même envahissait la chaussée. Il ne fallait qu'une nuit pour opérer la transformation des bas quartiers en un vaste lac, duquel émergeaient piteusement des tronçons de maisons, et dont les remous, parfois violents, prenaient, au détour des rues, des airs de marine que contemplaient, résignés, les bourgeois en bonnet de coton, surpris au saut du lit par l'inondation.

« C'était un arrêt momentané dans

PERSPECTIVE DU BOULEVARD DU NORD.
Conduisant de la gare du Midi à la gare du Nord.

rent contre elle : c'est qu'en la supprimant, on abolissait du même coup une circulation considérable, un mouvement d'affaires incessant, des habitudes d'existence particulières et un des côtés les plus caractéristiques de la physionomie bruxelloise, celui-là par lequel s'éternisaient la vieille cité, les vieilles coutumes, les mœurs du bon temps, à un pas de cette place Saint-Géry réputée le berceau de l'antique Brucsella.

« Le bourbeux et jaunâtre cours d'eau établissait, en effet, une démarcation parmi les gens de la ville; une race à part, nullement comparable à celle des hauts quartiers, s'était petit à petit formée dans ses atmosphères grasses de houblon, perpétuant la tradition de ce caractère étalé et rond, primesautier, prompt à l'injure, dépensier, mais au fond bon enfant, que l'histoire prête aux *Kickeffretters*.

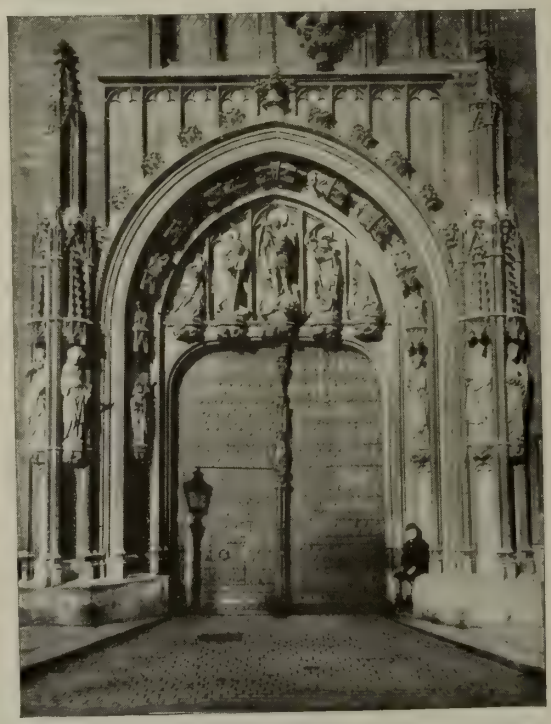
« C'est dans le voisinage des brasseries et des moulins, entre la place Sainte-Catherine et la rue d'Anderlecht, la place de l'Hôtel-de-Ville et la place Saint-Géry, que florissait le vrai bourgeois commerçant ou rentier; rarement il franchissait les limites de la circonscription où il était né, où il avait pris femme, où il s'était enrichi, où son existence entière s'était écoulée entre le cabaret, la boutique et l'église. On le reconnaissait à sa

HÔTEL DE VILLE : ESCALIER DES LIONS.

HÔTEL DE VILLE : FONTAINE DE L'ESCAUT.

l'activité de cet enchevêtrement de populeuses ruelles; les conditions de la vie étaient changées; les barques faisaient le service du ravitaillement; çà et là, un énorme cheval flamand, si haut que son poitrail était à peine submergé, naviguait, calme et lent, toute une famille pendue à ses crins. Naturellement ces envahissements de l'eau occasionnaient des désastres : des bicoques mal assurées s'écroulaient; le travail s'interrompait dans les fabriques et dans les moulins; les ménages, obligés de chômer, manquaient d'argent et de pain; des complications de misère et de maladie s'ajoutaient à la perte des meubles et des ustensiles. Brusquement, le tour joué, la fantasque rivière rentrait dans son lit, laissant par les rues de jaunes limons infectant le marécage et sur les papiers de tenture des maisons d'indélébiles moisissures qui finissaient par monter jusqu'au plafond.

« Eh bien, malgré ses frasques, on aimait la Senne d'une affection tenace; il y eut d'énergiques protestations lorsque les ingénieurs se liguè-



PORTE CENTRALE DE L'HÔTEL DE VILLE.
Restaurée au XVIIIe siècle.

face pâle et rasée, à sa charnure épaisse, aux proéminences de son estomac, à la santé un peu bouffie de sa personne. Le jour entier dans son jardin ou derrière son comptoir, aunant le drap ou échenillant ses arbustes, il ne sortait qu'à l'heure des offices, entre chien et loup, et un peu plus tard allait battre sa partie de cartes à l'estaminet, en fumant sa longue pipe de Hollande, autour d'une table où ses partenaires et lui consommaient de la bière, dans des verres à couvercle d'étain. »

Le voûtement de la Senne et les boulevards du centre. — Ce savoureux tableau appartient aujourd'hui à l'histoire. La Senne est voûtée et les quais et les ruelles au travers desquels elle serpentait ont fait place à de larges rues bien aérées. Les amateurs de pittoresque ont longtemps regretté la disparition de ces quartiers populaires, qui a certainement enlevé à Bruxelles beaucoup de sa saveur locale. Mais il faut convenir que sans ces grands travaux

PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE — LE MARCHÉ AUX FLEURS

qui ont mis de l'air dans le centre de la cité, celle-ci n'aurait jamais pu se développer et qu'ils ont été très heureusement conçus et très adroitement menés. Le voûtement de la Senne est un chef-d'œuvre de l'art de l'ingénieur, et le large boulevard qui, allant de la gare du Midi à la gare du Nord, traverse la ville même, — exception faite des faubourgs, — dans toute sa longueur, est vraiment du plus heureux effet. C'est là que se concentrent aujourd'hui l'activité des affaires, le mouvement des étrangers, c'est là que la ville est le plus vivante. Au surplus, cette modernisation avait laissé debout quantité de coins pittoresques du vieux Bruxelles, et il semble que l'on n'ait pas agi aussi sagement depuis lors. Ces dernières années ont vu pratiquer dans tout ce qui restait d'anciens quartiers des coupes sombres. Dans toutes ces ruelles pleines de saveur, on a fait passer de larges rues bordées de maisons de rapport dont le style disparate et le modernisme exaspéré sont souvent d'un effet assez malencontreux.

Quand toutes les transformations projetées auront été faites, il ne restera vraiment plus grand'chose de l'amusante cité brabançonne qu'ont connue nos pères. Bruxelles sera une ville propre, aérée, confortable, hygiénique, mais assez banale.

L'HÔTEL DE VILLE. — Commencé en 1402 par Jacques VAN THIENEN et terminé en 1454 par Jean VAN RUYSBROECK. Reconstruit en partie après le bombardement de Bruxelles en 1695.

Les monuments du passé. — Quelques monuments, du moins, lui resteront, témoins orgueilleux, mais plus ou moins dépaysés de son passé. Les plus remarquables assurément sont groupés à la Grand'Place, qui, mêlant le gothique flamboyant de la vieille maison commune au délicieux mauvais goût des maisons des corporations, constitue un merveilleux décor urbain où s'évoque toute la vie bruxelloise du temps jadis.

Cet ensemble monumental donne, dès le premier abord, une impression d'orgueil et de richesse. Les deux monuments qui se font face, le vénérable Hôtel de ville et sa dépendance, la Maison du Roi, semblent découpés dans la pierre, et comme guillochés, comme orfévrés par la fantaisie de tout un peuple.

De l'or rutile sur les façades où l'on a entassé les statues, les colonnes, les balcons, les corniches, avec un goût ostentatoire qui, s'il n'est pas très pur, n'en a pas moins un grand charme. On sent que c'est toute la richesse, toute la gloire de la cité d'autrefois qui s'est concentrée là. Cet Hôtel de ville, avec sa flèche surmontée du saint Michel d'or, cette place avec ses belles maisons ornementées, sont en quelque sorte le symbole de la survie de la ville, le témoignage de sa vieillesse, la garantie de sa durée.

C'est, en effet, après le bombardement de 1695 que la Grand' Place prit son caractère actuel; les corporations, dans le zèle qu'elles mettaient à rebâtir une ville ruinée par l'ennemi, ayant décidé, à cette occasion, de grouper autour de la maison commune les locaux de leur réunion, se piquèrent d'une heureuse émulation, et c'est à ce souci qu'elles avaient toutes de se surpasser l'une l'autre dans le soin de relever les ruines de leur bonne ville que nous devons ces belles et curieuses façades récemment acquises par l'administration communale qui les a pieusement restaurées et qui évoquent si puissamment la vie municipale du vieux Bruxelles.

HÔTEL DE VILLE : LA SALLE DU CONSEIL COMMUNAL.
Décoration de la fin du XVIIe siècle ; plafond et tapisserie de Victor JANSSENS (1634-1739).

L'Hôtel de ville est plus ancien, mais sa construction fut aussi le symbole et la manifestation intense d'une recrudescence de l'activité communale et de la prospérité de la ville.

Vers la fin du XIVe siècle, grâce à d'heureuses conjonctures économiques, Bruxelles s'était brusquement accru dans des proportions extraordinaires. On avait dû, une fois encore, agrandir l'enceinte. Le pays était paisible, l'industrie drapière prospérait, celle des tapisseries commençait à s'implanter, la ville s'enrichissait merveilleusement.

LA MAISON DU ROI DITE AUTREFOIS MAISON DU PAIN (BROODHUIS).
Construit de 1514 à 1525, cet édifice fut incendié en 1695, et complètement restauré de 1876 à 1895.

C'est alors que les bourgeois conçurent le projet de remplacer l'ancienne maison des échevins, située à l'emplacement actuel de la Maison du Roi, par un édifice plus vaste et mieux en rapport avec l'opulence de la cité. Dès 1380, on commença les achats de terrain et les démolitions. Mais ce n'est qu'en 1402 que la première partie de l'Hôtel de ville actuel fut commencée. Elle fut terminée cinq ou six ans après.

Ce n'était encore qu'un bâtiment de moyenne grandeur, disposé en équerre et donnant d'un côté sur la place, de l'autre sur ce qui est actuellement la rue Charles-Buls. Il forme aujourd'hui l'aile orientale de l'édifice et n'a guère subi de changements.

Une quarantaine d'années après, on voulut l'orner d'une tour, qui servit en quelque sorte de beffroi comme en avaient la plupart des villes flamandes et qui proclamât au loin, dans les campagnes, la grandeur et la prospérité de la commune.

Cette construction fut confiée à l'architecte Jean Van Ruysbroeck, qui paraît avoir été un des maîtres les plus savants et les plus ingénieux de son époque. En dix ans, il éleva dans le ciel cette flèche charmante, dont la richesse d'ornementation ne nuit en rien à l'élégance et à la légèreté. Elle formait alors l'angle du bâtiment, et le premier projet de van Ruysbroeck semble avoir été de construire une seconde tour semblable, à l'autre extrémité de l'Hôtel. Mais, probablement par défaut de ressources, on renonça d'abord à ce plan, et ce ne fut que vers la fin du XVe siècle que la seconde partie de l'Hôtel de ville, l'aile occidentale fut construite. Elle n'est pas exactement semblable à l'autre, et elle n'est pas aussi étendue; ce qui a créé une légende que Regnard a rapportée et d'après laquelle l'architecte, ayant constaté une erreur de calcul, se serait, de désespoir, précipité du haut de la tour.

Cette anomalie, en réalité, n'a rien de choquant. En son heureuse variété, l'édifice est très harmonieux et d'un style excellent. Il n'est pas, dans tous les Pays-Bas, et peut-être dans toute l'Europe, de meilleur exemple de l'architecture civile au XVe siècle.

La partie antérieure de l'Hôtel de ville, les bâtiments qui forment la tour carrée dans laquelle on pénètre par le porche, sont du commencement du XVIIe siècle. Ils furent ajoutés à la construction primitive, lors de la restauration que nécessitèrent les dégâts causés par le bombardement de 1695.

Le monument qui fait face à l'Hôtel de ville est assurément d'un moins bon style. On l'appelle aujourd'hui la Maison du Roi : c'était autrefois la Maison du Pain. Après avoir servi de local à l'administration échevinale, avant la construction de l'Hôtel de ville, ce vénérable édifice était devenu le siège de différents organismes de la juridiction municipale. On y a installé de nos jours certains services de la ville et un curieux musée communal. D'après les plans primitifs, il devait présenter à peu près l'aspect qu'il a maintenant, après la reconstitution totale de 1876-1895. Mais dès le XVIIe siècle il avait subi tant de modifications que ce n'est qu'à force de recherches qu'on est parvenu à le réédifier dans son état primitif. Cette reconstitution est donc tout archéologique. Cela se sent. L'ornementation, faite au gabarit, n'a point la légèreté, la grâce, la richesse des sculptures de l'Hôtel de ville, qui ont toujours été réparées avec beaucoup de soin, de prudence et de goût. On remarque cependant les jolies statuettes de bronze doré qui ornent le toit.

Telle qu'elle est, du reste, la Maison du Roi complète admirablement le somp-

LES MAISONS DES CORPORATIONS SUR LA GRAND'PLACE.
Maisons des Merciers, des Bateliers, des Archers et des Menuisiers.

tueux décor de la Grand'Place. On ne peut rêver un plus beau Forum pour une ville du Nord. L'éclat de ces façades dorées et surchargées qui, sous un ciel plus limpide, paraîtrait manquer de goût, est ici merveilleusement à sa place. Ces dorures, par les jours gris, consolent de l'absence du soleil, et cette somptuosité un peu lourde, mais ample, solide et saine, convient si bien

LES MAISONS DE LA GRAND'PLACE.
Maisons des Peintres (1553) et des Tailleurs (1697).

Phot. Hermans.

LES MAISONS DE LA GRAND'PLACE.
Maisons des Trois Couleurs, de la Rose, des Brasseurs et des Lainiers.

à Bruxelles, à l'histoire, à l'art, au caractère de Bruxelles, qu'il semble que cette place en concentre toutes les beautés et permette au voyageur d'en synthétiser en un instant tout le charme.

« Si prestigieux que soit, avec ses maisons corporatives et son palais communal, le décor d'une telle place, dit Camille Lemonnier, qu'on ne se lasse point de relire quand on étudie Bruxelles, il faut, pour en avoir la vraie physionomie, l'animer de l'incessante circulation, à la fois active et désœuvrée, qui, de toutes les rues avoisinantes, afflue vers cet étonnant cadre d'or et de pierre. Nous sommes là au cœur de la cité, non loin de son berceau et de ses modestes origines. Des pulsations plus rapides portent le sang et la vie. Celle-ci y retentit avec force, la vie communale et l'autre, la vie des affaires et du plaisir. C'est le lit d'où, aux jours d'émeutes, s'épanchait en grondant le flot populaire. Toutes les heures tumultueuses de l'histoire ont tenu entre ses hautes falaises. Et rien n'a changé : aujourd'hui encore, c'est le pouls sensible de l'agglomération : tout y retentit. En temps d'agitation, l'immense place fermente comme une cuve. Les derniers drapeaux rouges défilés, on réinstalle le kiosque où se font entendre les orphéons. Le bourgeois se pète sous le cadran de la tour, et, sa montre en main, règle son heure sur celle des grandes aiguilles. Immobile, les mains au dos, l'amateur d'oiseaux s'attarde devant le jabotement des perruches sautillant, grosses lucioles vertes, aux vitrines des oiseleurs. Le pêcheur à la ligne, planté devant la boutique où s'enchevêtrent cannes et filets, s'absorbe en des études comparées d'hameçons. C'est le passage accéléré d'un peuple qui va aux affaires, se rend à la Bourse, vaque à ses négoces, ou la flânerie oisive qui s'attarde le long des vieilles maisons historiées, aux rez-de-chaussée bondés d'engins et d'ustensiles de toute sorte, taillandiers, peaussiers, débits de tabac, grainetiers, vanniers et cordiers.

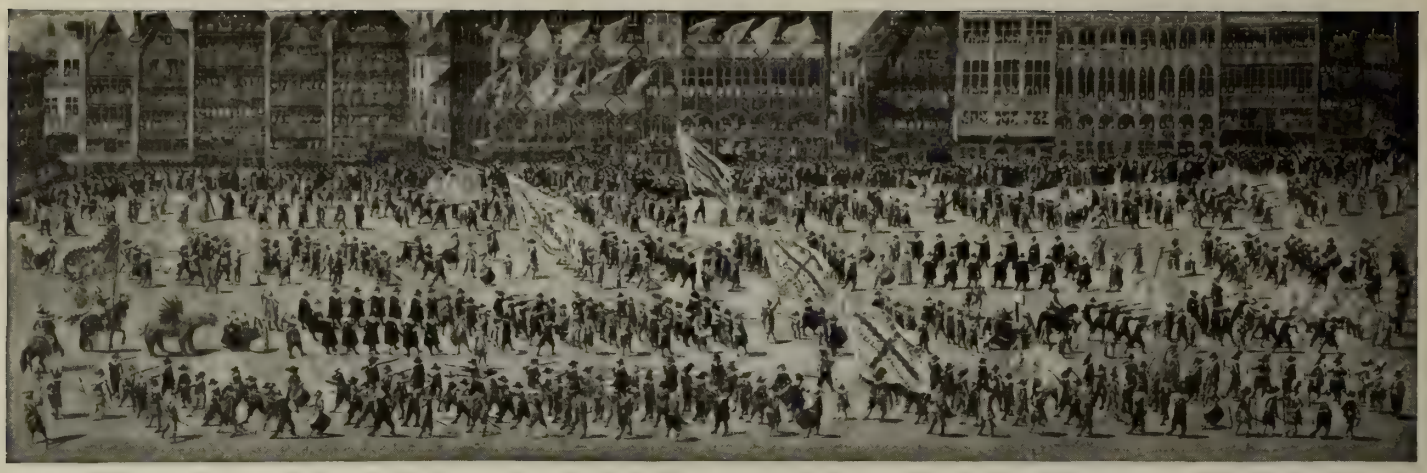
« Ajoutez l'animation des criées aux enchères, le carreau encombré d'un amas de mise-bas, de meubles écornés, de vieux luxe fripé que se dispute une nuée de regrattiers, les commissionnaires en blouse blanche, rognonnant et jouant des coudes pour se livrer passage, le moutonnement des curieux prolongé quelquefois jusqu'au milieu du pavé, et s'attardant avec des convoitises devant cette mélancolie des objets qui ont servi au bonheur domestique.

« C'est encore la rumeur du marché aux Fleurs, le pavé ocellé de floraisons diaprées, les grands parapluies verts ou blancs des marchandes, la lente promenade des dames à travers la clarté des jonchées odorantes. Le dimanche matin, la place n'est plus qu'un long frémissement d'ailes : l'orgueil des coqs claironne; les pigeons caracoulent; les pinsons tirelirent; alouettes, tarins, chardonnerets pantoient au fond des innombrables volières tassées à même le sol, cependant que, du côté de la maison du Sac, l'aboi sonore ou grêle des caniches et des toutous semble requérir l'apitoiement d'un acquéreur bénévole.

« Enfin il faudrait se représenter les défilés de drapeaux et de bannières qui, aux grands jours, déferlent d'un long flot d'or, de brocart et de velours : la profusion du faste et de la mise en scène est digne des anciennes demeures des corporations qui lui servent de cadre. »

Rien mieux que cette description ne donne l'impression grouillante et colorée de ce coin du vieux Bruxelles, qui, lui du moins, est assuré de durer dans le Bruxelles nouveau. Mais l'Hôtel de ville et son cadre sont à peu près les seuls monuments du passé qui, dans la capitale belge,

LA MAISON DES BRASSEURS ET SES VOISINES
AVANT LES DERNIÈRES RESTAURATIONS.



LA PROCESSION DE SAINTE-GUDULE DÉFILANT SUR LA GRAND'PLACE LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU (XVIe SIÈCLE).
Musée de Bruxelles. Tableau de Denis VAN ALSLOOT.

soient vraiment uniques, car il n'y a point d'église extrêmement remarquable à Bruxelles.

Sainte-Gudule assurément est une bonne cathédrale gothique dont les tours sont élégantes; on y trouve d'admirables vitraux, dessinés par Van Orley et Michel Coxie; les nefs et le déambulatoire sont de bonnes proportions, l'ornementation générale est sobre et l'on y voit quelques bonnes sculptures du XVIIe siècle dont la pittoresque chaire de vérité où s'agitent, en un luxe inouï d'ornements floraux, la plupart des animaux du Paradis terrestre; mais, quels que soient le pittoresque et l'atmosphère religieuse qu'on y admire, cette église ne peut évidemment se comparer aux grandes cathédrales du nord de la France, dont elle imite le style : elle est du second ordre. De même l'église de la Chapelle, la plus ancienne de Bruxelles. Autour du chœur et du transept, qui sont romans, s'est édifiée l'église, d'un gothique simple et même un peu pauvre. Elle est austère et sévère, et parfois, quand dans le demi-jour d'après-midi de carême, la voix d'un prédicateur y résonne, elle peut devenir vraiment émouvante, mais en elle-même et dans la nudité de son architecture elle n'a rien qui séduise l'archéologue ou l'artiste.

Notre-Dame des Victoires, que l'on appelle généralement l'église du Sablon, est plus intéressante. C'est une charmante construction de la fin du XVe siècle; mais elle n'avait jamais été complètement terminée. Elle était jusqu'à ces derniers temps dans un état de délabrement extrême, et la restauration, d'ailleurs très bien faite, de l'architecte Van Ysendyck, a été si complète qu'elle a fait de l'église un édifice presque neuf.

Ce sont là, en somme, les seuls monuments anciens vraiment intéressants qu'il y ait dans la ville, car la porte de Hal, où est logé le musée d'armures, n'est que l'adroite reconstitution d'une des tours qui protégeaient autrefois les portes de l'enceinte. C'est peu. Les archéologues, les artistes s'en plaindront peut-

COLLÉGIALE SAINTE-GUDULE.
Commencée en 1220 et reconstruite en partie de 1350 à 1450.

LA CHAIRE DE SAINTE-GUDULE EN BOIS SCULPTÉ.
Œuvre de H. VERBRUGGEN (1699); Adam et Ève chassés du Paradis terrestre.

VUE EXTÉRIEURE DE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE.
Commencés en 1216, le chœur et le transept furent terminés au XVIIe siècle.

ÉGLISE NOTRE-DAME DES VICTOIRES OU DES SABLONS.
Restauration moderne. — Fondée en 1304, rebâtie à la fin du XVe siècle.

être, mais les Bruxellois s'en félicitent et ils ont raison, puisque c'est un signe de la vitalité de leur ville. Bruxelles, malgré l'intérêt de son passé, n'a rien de ces cités vénérables où l'histoire s'impose et parle d'abord à l'imagination. La ville moderne est infiniment plus intéressante que ce qui reste de la ville d'autrefois. C'est à la Belgique nouvelle, à la Belgique indépendante qu'elle doit sa prospérité et sa véritable physionomie.

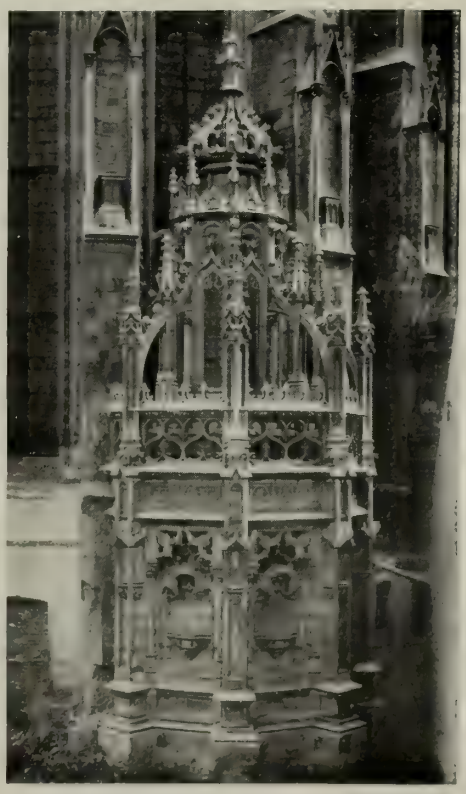
La ville nouvelle. Les monuments modernes. Les faubourgs. — Ce qui caractérise le nouveau Bruxelles, c'est la propreté et le confortable. A mesure que l'on s'éloigne de la ville basse, où l'activité du commerce et de l'industrie souille un peu les rues, cette impression de propreté, de confortable ne fait que s'accroître. Les rues sont larges et bien tracées, la circulation aisée, il y a de grandes avenues plantées d'arbres, et tous les monuments récents sont largement dégagés et bien mis en valeur.

Ces monuments, à la vérité, ne sont pas tous d'un style très pur. La Belgique, comme tous les pays de l'Europe, a subi au XIXe siècle cette crise de l'architecture que l'on a tant de fois signalée, et les premières constructions qui furent faites sous le règne de Léopold Ier sont d'une banalité déplorable. Ce ne sont guère que des devoirs d'élèves architectes, laborieuses applications du style classique à des destinations pour lesquelles il n'était point fait. La Bourse est un monument maussade et somptueux, plein d'ostentation et de mesquinerie et qu'une abondance de bas-reliefs, auxquels collaborèrent Carrier-Belleuse et Rodin, ne parvient pas à égayer. Les grandes gares du Nord et du Midi sont du style le plus déplorablement administratif, et la plupart des églises récentes ne méritent pas de retenir l'attention.

CHAIRE DE NOTRE-DAME DE LA CHAPELLE.
Œuvre de PLUMIERS représentant Élie dans le désert.

Bruxelles eut pourtant, vers le milieu du dernier siècle, un architecte de grand talent, dont les erreurs mêmes ont été intéressantes, et à qui l'on doit quelques-uns des monuments les plus caractéristiques de l'époque : c'est Poelaert, l'auteur du Palais de justice.

Construit au sommet de la colline qui domine Bruxelles, ce Palais de justice semble écraser la ville entière de sa masse babylonienne. Les terrasses s'y entassent sur les terrasses, les colonnades sur les colonnades, les frontons sur les frontons, et le tout est surmonté d'une sorte d'immense lanterne que couronne un dôme de bronze. Les artistes ont souvent médit de ce monument colossal et disparate, et le fait est qu'il n'y a rien de plus faux au point de vue de l'art pur, au point de vue des règles de l'esthétique architecturale que cet immense palais qui semble méconnaître les lois de la construction. Tous les styles du passé y sont mêlés, et l'on y a méprisé à ce point cette stricte probité de l'art gothique suivant laquelle la moindre partie d'un édifice devait concourir à sa solidité, à son économie que certains ornements sculpturaux sont maintenus au moyen de crampons de fer au mur essentiel du palais. Mais si, oubliant ces règles, ces lois esthétiques, on regarde le Palais de justice de Bruxelles au simple point de vue de l'effet qu'il produit sur le spectateur, on jugera de tout autre manière. Cette masse architecturale parle à l'imagination. On y voit des jeux d'ombre et de lumière d'un merveilleux effet décoratif, et, pour peu que le ciel et l'heure s'y prêtent, l'im-



TABERNACLE DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

mense construction a facilement l'air d'un de ces palais de rêve comme en imaginèrent Gustave Doré ou Piranesi. Et puis, s'il est vrai que l'architecture doit exprimer avec sincérité l'idéal, le sentiment collectif de la société dont elle est issue, n'admirera-t-on pas que l'œuvre de Poelaert ait une signification si clairement symptomatique. Cet art surchargé, lourd et tardif, qui applique à je ne sais quel songe anarchique tous les styles du passé retrouvés par l'archéologie, ne convient-il pas merveilleusement à ce XIXe siècle, qui semble avoir essayé toutes les formules de l'idéal pour n'en adopter aucune, et se complaire finalement dans ses inquiétudes et ses chimériques espoirs? Le Palais de justice de Bruxelles, comme l'Opéra de Paris, sont bien les monuments d'un temps où l'on n'a jamais pu réaliser sur le moindre objet l'unanimité morale, et où la plus étonnante richesse matérielle a coïncidé avec le plus singulier désordre psychologique. Si jamais on fait l'historique de l'architecture à notre époque, si quelque Vitruve à venir cherche à déterminer les règles qui ont guidé nos constructeurs quand ils ont travaillé dans le grand, c'est vraisemblablement ces deux monuments qu'il étudiera d'abord.

LA PORTE DE HAL.

Une des anciennes portes de Bruxelles (1381) restaurée en 1869 par Beyaert. Local du musée d'armures et d'artillerie.

Ce Poelaert, véritable visionnaire de l'architecture et grand artiste, somme toute, sinon bon constructeur, a du reste édifié à Bruxelles d'autres œuvres fort intéressantes, telle l'église de Laeken, qui semble réaliser une de ces cathédrales chimériques que Victor Hugo s'amusait à dessiner en marge de ses manuscrits et que l'on vient seulement de terminer, tant la flèche en paraissait hardie. En somme, si l'on tient compte du temps où il a travaillé et des erreurs fondamentales dans lesquelles les illusions de ce temps l'entraînèrent, on conviendra que ce fut une manière d'homme de génie.

Son œuvre monumentale a été reprise et continuée par des architectes moins originaux, mais d'un goût et d'un talent plus sûrs, comme Balat, pur et noble artiste classique, à qui l'on doit le charmant palais des Beaux-Arts, où est aujourd'hui logé le musée ancien; Beyaert, qui fit d'ingénieuses applications du style pittoresque et un peu mesquin de la Renaissance flamande à de vastes constructions administratives, comme le ministère des chemins de fer; Auguste Maquet, l'auteur de la façade élégante, mais banale, du palais du Roi. Quant aux tentatives de rénovation architecturale qui se sont produites un peu partout en Europe, dans les dernières années du XIXe siècle, elles ont été très brillamment représentées à Bruxelles par M. Horta, l'architecte de la Maison du Peuple, local de la puissante coopérative socialiste. Certes, il y a, dans l'œuvre de M. Horta, certaines parties qui paraissent encore contestables. Comme tous les novateurs, il a pu se tromper, mais personne ne lui déniera une rare science architecturale et une richesse d'imagination qui le mettent au premier rang des artistes constructeurs de l'époque.

Tous ces architectes, novateurs ou traditionnalistes, ont puissamment contribué à donner à la ville de Bruxelles sa physionomie nouvelle. Tant de monuments flambant neufs sont pour beaucoup dans l'aspect moderne et pimpant de la ville. Les faubourgs qui entourent la commune de Bruxelles, et qui sont devenus eux-mêmes de véritables villes, n'ont pas tardé à déployer, eux aussi, un luxe architectural où ils voulaient voir le signe éclatant de leur prospérité et le symbole de leur autonomie. Plusieurs d'entre eux ont fait bâtir des hôtels communaux qui sont d'élégants et curieux monuments : tel Schaerbeek, dont l'hôtel de ville, édifié par Van Ysendyck, est une savante et pittoresque reconstitution des vieux hôtels municipaux de la Renaissance flamande, et Saint-Gilles, pour qui l'architecte Albert Dumont a construit un palais communal qui est un modèle d'ingéniosité décorative et où l'on trouve une excellente application du plus noble et du plus traditionnel des grands styles français aux nécessités de la vie administrative contemporaine.

Cette extension des faubourgs de Bruxelles, dont la prospérité se manifeste si brillamment par de pareilles constructions, est un des phénomènes les plus significatifs de la transformation de la vieille cité brabançonne en une cité moderne. Si elle se fût produite au hasard, elle eût probablement détruit tout ce qui faisait le charme de la ville, car lorsqu'un grand centre urbain se développe aussi rapidement, il y a grand danger qu'il ne s'entoure d'une immense et lépreuse banlieue, et ce doit être l'effort de tous ceux qui s'intéressent à la beauté et à la salubrité citadine que d'aérer, d'éclairer, d'embellir ces vastes agglomérations, généralement d'autant plus laides qu'elles sont habitées par la partie la plus laborieuse et la plus besogneuse de la po-

LA BOURSE.

LA GARE DU NORD.

LE PALAIS DE JUSTICE.

Commencé en 1866 sur les plans de Poelaert et sous la direction de Wellens, et inauguré en 1883. La coupole qui s'élève au-dessus de la salle des pas perdus atteint 97m,50 de hauteur.

pulation urbaine. A Bruxelles, le problème était d'autant plus difficile à résoudre que les faubourgs de la capitale belge sont, comme on l'a vu, des communes autonomes. Ce que l'on nomme l'agglomération bruxelloise n'est que la réunion de plusieurs organismes administratifs sans aucun lien légal. Il était donc assez naturel que tous ces faubourgs se développassent individuellement, sans tenir compte d'un plan d'ensemble, qu'un organisme fédératif eût seul pu concevoir. D'autre part la Belgique, quelque rapides qu'aient été ses progrès économiques, est restée un pays de revenus moyens, et Bruxelles, capitale administrative, sans grande industrie déterminée, est demeuré, grâce à la vie confortable et bon marché qu'on y mène, le paradis des petits bourgeois. Les habitudes ancestrales et l'individualisme, propre à toute la nation, font que chacun y désire avoir sa maison. De sorte que, tout autour du noyau central constitué par la commune même de Bruxelles, la récente prospérité du pays a groupé de vastes quartiers de petites demeures agréables et claires, mais assez

PÉRISTYLE ET ESCALIER DU PALAIS DE JUSTICE.

Statues colossales de Cicéron et d'Ulpien.

mesquines d'architecture et de proportions. Cet aspect de propreté cossue qui domine l'impression qu'un étranger emportera de la ville s'y retrouve assurément, mais fort rapetissé et fort appauvri. Ce sont d'interminables rues bordées de petites maisons aimables et bien lavées, où l'on sent que l'existence doit être aisée, mais qui donnent un avant-goût de cette société rectiligne et satisfaite que certains entrevoient dans leurs rêves utopiques. Or, en quelques années, ces faubourgs de petits bourgeois se sont agrandis dans des proportions inouïes : la banlieue de Bruxelles, autrefois charmante, avec ses pittoresques guinguettes, ses jolies fermes brabançonnes, ses parcs seigneuriaux et sa vieille forêt de Soignes, menaçait donc de disparaître, dans un temps déterminé, sous les mornes cubes des maisons bourgeoises, quand une ingénieuse initiative est intervenue à temps pour ménager l'avenir, tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue artistique. Certes quelques administrations communales se sont piquées d'émulation et ont fait de grands efforts pour embellir leur territoire, mais

ce n'en est pas moins en grande partie à la volonté personnelle du roi Léopold II que l'on doit le nouveau plan d'ensemble qui soumet le développement de Bruxelles à un ordre méthodique et ménage dans la vaste cité future des avenues, des perspectives, des jardins et des parcs qui pourront en quelque sorte lui servir de poumons. Cette initiative royale est d'autant plus remarquable qu'elle s'est exercée officieusement par la seule action personnelle du roi, agissant sans mandat, sans pouvoir légal. A bien examiner, c'était le seul moyen d'obtenir un tel résultat. Puisque Bruxelles n'est même pas une fédération de communes, mais un simple agglomérat de communes, puisque, entre les administrations de ces faubourgs contigus, aucun lien officiel n'existe où l'on puisse trouver la garantie d'une action commune durable, puisque l'État ne peut, sans injustice, consacrer à l'embellissement de la capitale des sommes si énormes que le budget s'en trouverait compromis ou les autres villes du pays lésées, puisqu'il ne peut, d'autre part, imposer aux villes des travaux dont il ne ferait pas les frais, la seule façon d'obtenir la réalisation future d'un plan d'ensemble, c'était de placer les générations à venir devant les faits accomplis et de provoquer un courant d'opinion auquel tous les magistrats communaux dussent se soumettre. C'est à quoi s'est appliqué le roi avec une obstination tranquille et clairvoyante, avec une diplomatie adroite qui trouvait la justification de tous ses actes dans la conviction qu'elle servait le bien public, non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir.

L'ÉGLISE SAINTE-MARIE DE SCHAERBEEK.
Église moderne de style byzantin, construite sur les plans de L. Van Overstraeten.

Ces efforts se sont du reste toujours manifestés dans le sens du développement normal de Bruxelles. On a vu que la ville eut, dès ses origines, l'agrément des cités qui s'étalent en étages au flanc d'une colline. Dans l'entrelacs des ruelles et des venelles, les jardins des couvents et des maisons nobles mettaient dans l'agglomération médiévale des oasis de verdure et ménageaient même d'heureuses percées sur la ville basse et sur toute la vallée. Guimard les multiplia, et c'est dans le même esprit que l'on établit sur l'emplacement des anciens fossés la première enceinte des boulevards circulaires. C'est dans le même esprit encore que l'on a conçu le plan d'une seconde enceinte de boulevards qui englobera toute l'agglomération bruxelloise actuelle.

Le roi eut une grande part dans la conception de ce Bruxelles nouveau qui reproduit en somme le type des cités à avenues concentriques dont Paris est le plus illustre modèle. Mais ce qui lui est tout à fait personnel, c'est l'idée de semer le long de ces avenues un chapelet de parcs qui, lorsque les faubourgs actuels seront incorporés à la ville même, permettront aux faubourgs futurs d'étendre aussi loin que possible dans la campagne leurs modestes maisonnettes sans retirer à leurs habitants la jouissance nécessaire d'un peu d'air et de lumière. Conseillant ici, ordonnant là, achetant d'autre part afin de donner, le roi est arrivé à doter sa capitale d'une série de jardins publics comme peu de villes en comptent en Europe. Aussi bien, la prévoyance royale ne s'est pas arrêtée aux vastes projets de cette ceinture suburbaine. Elle a poussé plus loin encore les réserves de promenades qu'elle ménage aux Bruxellois de demain. L'avenue de Tervueren, d'une part, et l'avenue Louise, l'avenue de Meysse des autres côtés, assurent des accès élégants de la ville vers les campagnes, véritables routes triomphales du tourisme de l'avenir. Et au centre de l'une d'elles, à l'entrée du parc du Cinquantenaire (planté pour célébrer le cinquantième anniversaire de la révolution de 1830), Léopold II a fait construire par l'architecte parisien Giraud une arcade monumentale qui ne manque pas de grandeur et qui commémore avec une suffisante magnificence l'ère de prospérité matérielle que la Belgique vient de traverser.

LE PALAIS DES BEAUX-ARTS. — Il renferme un riche musée de peinture et notamment de célèbres tableaux de l'école flamande du XVe siècle.

Les mœurs. — C'est dans ces vastes faubourgs clairs, aérés, proprets, mais sans caractère, que la bourgeoisie bruxelloise a ses habitations, car, par un phénomène identique à celui qui se produit dans presque toutes les grandes villes européennes, le centre de la cité se dépeuple : à la place des vieilles maisons s'élèvent partout des grands magasins, des banques, des bureaux, des locaux administratifs, et cela d'autant plus rapidement que la coutume de vivre en appartement ne s'est pas encore implantée. Le Belge tient à avoir sa maison à soi, et, sauf exception, il ne consent à se loger dans une « maison de rapport » que quand il ne peut pas faire autrement. C'est pourquoi, dès que le commerçant, le boutiquier est arrivé à une certaine aisance, dès que le fonctionnaire est parvenu à un certain grade, il loue ou il se fait construire une petite demeure particulière dans le faubourg. Sa suprême ambition est d'aller habiter dans les environs de l'avenue Louise, vers les quartiers clairs du nord-est de la ville, ou vers les faubourgs d'Ixelles et de Saint-Gilles.

Pour bien connaître les mœurs du Bruxelles

d'aujourd'hui, il faut pénétrer dans une de ces maisons bourgeoises, car c'est la classe moyenne qui a fait la Belgique moderne, qui continue de la diriger et de lui donner le ton. L'aristocratie, peu nombreuse, est sans grande influence sociale ; le peuple, en somme, est encore en tutelle.

Toutes les maisons bruxelloises sont construites sur le même plan, que le loyer en soit de 800 francs ou de 5000. Elles se composent d'un sous-sol légèrement surélevé et comprenant la cuisine et ses dépendances ainsi qu'une salle à manger ; d'un rez-de-chaussée où se trouvent trois grandes pièces en enfilade, plus ou moins richement décorées, et de deux étages où se reproduit la même disposition qu'au rez-de-chaussée. La cage d'escalier se trouve disposée latéralement devant la porte d'entrée. De plus, il y a généralement une annexe donnant sur un petit jardin. Selon le loyer de la maison, les pièces sont plus ou moins grandes et plus ou moins ornées, l'annexe plus ou moins importante ; mais le plan de la maison est toujours le même. Sauf dans la grande bourgeoisie, dans le monde vraiment élégant, la vie de famille se concentre généralement dans le sous-sol. C'est dans la salle à manger souterraine que l'on prend ses repas, et que la femme et les enfants se tiennent d'ordinaire. Le rez-de-chaussée est réservé à la vie d'apparat, aux réceptions, aux dîners priés, et c'est au fond pour qu'il soit plus reluisant, plus net, mieux astiqué, que la maîtresse de maison, très appliquée, selon les vieilles mœurs flamandes, à la bonne tenue de son intérieur, condamne les siens à cette vie demi-souterraine, la partie supérieure de la maison étant réservée aux chambres à coucher et parfois au cabinet de travail du mari.

ARCADE MONUMENTALE DU PALAIS DU « CINQUANTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE NATIONALE ». — Ce palais renferme un intéressant musée rétrospectif d'art monumental et industriel.

Cette organisation de la vie domestique mérite d'être notée, car elle répond au double aspect de la vie bourgeoise à Bruxelles. Tout au fond les vrais Bruxellois, les vieux autochtones, sont restés assez semblables à ces bons Brabançons dont Camille Lemonnier, dans un passage cité ci-dessus, décrivait le personnage plantureux et pittoresque. Par bien des traits, quelle que soit leur situation sociale, ils tiennent encore tous à cette petite bourgeoisie commerçante dont les mœurs simples, démocratiques et sans grand raffinement ont été dépeintes avec tant d'humour par M. Léopold Courouble dans la série de romans qui forme l'histoire de *la Famille Kaekebroek*, et par M. George Garnir dans *le Conservateur de la tour Noire* et dans *la Boule plate*. Ils en ont souvent encore le langage imprévu et savoureux. Ils ne disent pas nécessairement « Savez-vous ? » et « Pour une fois » entre chaque phrase, mais ils s'embrouillent obstinément dans les auxiliaires, disent « savoir » pour « pouvoir », emploient invariablement le « tu » pour le « vous », et le « vous » pour le « tu » et parsèment leurs discours d'idiotismes locaux dont M. Courouble a pu faire un plaisant dictionnaire sous ce titre : *Notre Beau Langage*. Quand ils se laissent aller à eux-mêmes, ils vont d'instinct aux mœurs ancestrales, aux habitudes bon enfant et un peu débraillées qui régnaient universellement dans le Bruxelles d'il y a cinquante ans. Mais le développement normal de la richesse et du luxe, le contact avec des civilisations plus raffinées les font rougir de ces habitudes héréditaires, et ils s'efforcent de prendre les mœurs plus ou moins cosmopolites de l'élite contemporaine. De même qu'ils ont deux salles à manger, ils ont deux attitudes, l'une pleine de dignité, de décorum et même de morgue, l'autre de familiarité accueillante et facile. Leur opulence récente les pousse à prendre les habitudes et les mœurs de ce monde international qu'ils coudoient pendant les vacances sur les grands chemins de l'Europe ; leur goût naturel, leur bon sens héréditaire, à garder les habitudes populaires de leur enfance. Tel gros commerçant, retiré des affaires, qui passe les mois d'été à Ostende et l'hiver à Nice, fait régulièrement sa partie de dominos dans un café de son quartier, en compagnie de l'épicier du coin et du patron de l'établissement qui le tutoie comme un vieux camarade.

MAISON MODERNE, RUE DE FACQZ.
Architecte, M. HANKAR.

Le cabaret joue du reste un grand rôle dans la vie belge, à tous les échelons de la société. C'est là, bien plus qu'au salon, que se concentre la vie sociale, et il faut voir là encore une survivance des mœurs d'autrefois.

« On dînait tôt, dit M. Edmond Cattier, qui, dans *la Patrie belge*, a évoqué, d'une façon charmante, la vie bruxelloise d'il y a vingt-cinq ans, on ne buvait de vin que le dimanche. Il est vrai que c'était du vin, du vin de sa cave : car on avait des caves ; on n'allait pas acheter à la bouteille chez le marchand du coin des clos datés et tarifés. Pendant la semaine, on se contentait de l'honnête et laxative « bière

de mars », couverte de fleurettes la moitié du temps, ou de la « petite brune » que les lourds garçons brasseurs descendaient à la cave en tonneau, peine pour laquelle il leur était dû une redevance fixe et personnelle calculée en « cents », selon la qualité de la bière et la capacité du tonneau. Les étonnants breuvages qui se véhiculent en bouteille et s'absorbent à présent sous le nom de bière n'avaient pas encore fait fortune. Le soir, les pères allaient faire leur partie au cabaret, et ce cabaret n'était pas choisi au hasard par les groupes amicaux qui s'y donnaient rendez-vous; il fallait que le faro, le lambic ou l'half-en-half y fût de choix. Les habitués ne se laissaient pas séduire par le vain luxe du mobilier et l'éclat de la décoration murale : le bon verre, la bonne pipe, la bonne partie, avec quelques braves types de commerce sûr, voilà ce qui, de huit à dix, vous refaisait un homme ! Les classes affairées d'aujourd'hui dédaignent ces joies simples. Elles demandent au café, à la taverne, plus d'agitation. Le bock neutre et insipide qu'elles y avalent n'est plus qu'un prétexte à rendez-vous d'affaires. »

MAISONS MODERNES, RUE AMÉRICAINE.
Architecte, M. HORTA.

Ce dernier trait n'est pas tout à fait exact. Certes le vieux cabaret bruxellois, avec son comptoir sculpté, ses pompes à bière reluisantes, ses tables de chêne récurées, son immense râtelier à pipes, ses affiches notariales et ses servantes rougeaudes, s'est transformé, bien qu'il en existe encore certains types caractéristiques ; on y a introduit un confort rutilant et de mauvais goût à l'allemande. Mais l'habitude du café, les mœurs du café, avec leur grosse jovialité, leur familiarité bonhomme et leur débraillé rustique sont demeurées chères au cœur du vrai Bruxellois, et c'est là que se manifestent le plus clairement peut-être certains traits caractéristiques des mœurs belges.

Elles ont toujours été profondément égalitaires, ces mœurs. L'aristocratie n'a jamais eu, dans les Pays-Bas méridionaux, le grand rôle social qu'elle a eu en France ou en Angleterre. La cour des gouverneurs généraux, sauf en de rares instants, a toujours été profondément étrangère à la masse de la nation. On y a vécu à l'espagnole ou à l'autrichienne, non à la belge. Aussi jamais le bourgeois n'a-t-il pu songer à prendre exemple sur une élite cultivée et raffinée. Ces circonstances lui ont épargné certains ridicules, — ni M. Jourdain, ni George Dandin n'ont jamais été des types belges, — mais elles ont fait que le pays a toujours manqué de cette civilisation polie que le tiers état victorieux a empruntée en France à la noblesse déchue. Certes il y a toujours eu, il y a encore des classes en Belgique, mais les barrières de l'éducation et de la culture y sont beaucoup moins hautes entre elles que dans d'autres pays. Dès que la fortune lui aura souri, une aimable boutiquière prendra très aisément sa place dans « la meilleure société » de la ville. Elle y trouvera des gens ayant les mêmes préoccupations, le même langage, le même bon sens un peu terre à terre. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas à Bruxelles une aristocratie véritable. Toutes les grandes familles de la vieille noblesse belge y ont leurs hôtels. Mais elles s'y enferment et ne participent pour ainsi dire pas à la vie nationale, d'où leurs alliances étrangères contribuent d'ailleurs à les détacher. D'autre part, la cour, qui, dans les premières années de l'existence du royaume, fut assez obstinément boudée par ces grandes familles, s'est entourée d'une aristocratie nouvelle, en général d'origine roturière, qui forme, avec le monde des hauts fonctionnaires, des banquiers, des grands industriels, une élite sociale nouvelle. Mais cette aristocratie récente s'est empressée d'imiter l'attitude de l'ancienne, avec laquelle elle cherche à se confondre. Elle se mêle le moins possible à la vie publique et confond aisément la morgue avec l'orgueil.

Ce qui contribue encore à entraver le développement d'une véritable vie mondaine, d'une vie de société brillante et facile, c'est la vieille et profonde division des partis politiques. Dans toutes les villes belges, à Bruxelles comme à Gand ou à Liége, il y a un monde libéral et un monde catholique qui vivent côte à côte, se supportent par habitude, mais ne communiquent pas l'un avec l'autre et s'ignorent opiniâtrément. La division est si profonde que l'apparition du socialisme n'a presque nulle part opéré le rapprochement attendu entre ces deux mondes bourgeois irrémédiablement hostiles.

ENTRÉE DU PASSAGE DU NORD, PLACE DE BROUCKERE.

Libérale ou catholique, cette élite bourgeoise subit plus ou moins, surtout à Bruxelles, l'influence des mœurs françaises ou plutôt des mœurs parisiennes. Le peuple, au contraire, plus encore que la bourgeoisie moyenne, reste très profondément attaché à ses façons de vivre, de parler et de sentir. M. Charles Morice remarquait plaisamment qu'il est très difficile de faire comprendre à un Bruxellois du peuple qu'on puisse ne pas être Bruxellois. Et, en effet, il y a, chez le Bruxellois purement Bruxellois, un orgueil naïf qui est parfois plein de saveur. « Rien ne peut rendre le mépris

d'un sourire belge, dit Charles Morice, pour l'inconnu, l'inouï, l'imprévu, le non-conforme. Et ce sourire n'est pas toujours silencieux. L'ouvrier ne se contente même pas du vocabulaire usuel et montre dans celui de la « zwanze » (mystification, plaisanterie) quelque imagination à l'égard du quidam assez audacieux pour laisser voir un type extra-belge ou seulement quelque indépendance dans la mise. « Tête noire » chez ce peuple blanc est une injure, « Jésus-Christ » aussi, « artiste » aussi dans les faubourgs... et bien d'autres termes encore. » On en trouvera la liste imprévue et cocasse dans l'amusant *Baedeker de physiologie bruxelloise* qu'a publié M. George Garnir, sous le pseudonyme de Curtio.

Cette imagination dans l'injure pittoresque fait l'orgueil du gamin bruxellois et le plus bel ornement de l'étrange jargon qu'il parle. Ce jargon, le « marollien », ainsi nommé du quartier des Marolles, vieux faubourg populaire où, suivant la tradition, un lointain duc de Brabant transplanta une population wallonne, est un bizarre mélange de flamand et de français que quelques écrivains du cru ont essayé de fixer, mais qui est rapidement devenu sous leur plume quelque chose d'assez artificiel. Qu'il se figure parler le flamand, ou qu'il se figure parler le français, le peuple de Bruxelles emploie un langage également corrompu, appliquant au français une vague syntaxe flamande, introduisant dans la phrase flamande tous les mots français qui désignent des abstractions ou des idées. Ajoutez à cela l'imagination naturelle d'un peuple réaliste et goguenard, et vous aurez une faible idée de ce que c'est que le marollien.

Tel qu'il est, cet idiome tient fort au cœur du peuple bruxellois. S'il méprise l'imprévu, le non-conforme, sous quelque aspect qu'il se présente, le Bruxellois se méfie particulièrement de l'homme qui ne parle pas comme lui, et du haut en bas de la société, — il est bien entendu que nous ne parlons pas de la véritable élite, — ce trait de caractère lui donne une attitude qui ne laisse pas que de choquer assez vivement l'étranger. Qui ne sourirait de la naïve confiance en soi d'un peuple qui possède au plus haut degré ce défaut français d'ignorer le reste du monde, mais qui est loin de pouvoir se suffire à lui-même comme le peuple français? Mais qu'on réfléchisse pourtant; on verra que, comme dit encore M. Charles Morice, « cette confiance en sa propre excellence est un signe évident de force pour le peuple qui la possède. Du reste, ajoute l'écrivain français, le Belge réfléchit, et, ses dons d'assimilation l'emportant, l'amour-propre cédant vite à l'esprit pratique, il lui arrive d'imiter le lendemain ce qui la veille lui avait paru — non pas étonnant, rien ne l'étonne — saugrenu ».

LA COLONNE DU CONGRÈS.

Érigée de 1850 à 1859, en souvenir du Congrès national de 1830-1831.

Au fond, c'est cet esprit pratique qui est à la base du caractère bruxellois ou, plus exactement, du caractère belge, car c'est à Bruxelles que la fusion des deux races, la flamande et la wallonne, s'opère le mieux et qu'on peut le mieux en apprécier les résultats. Il est peu de peuples qui se laissent moins facilement que celui-ci prendre aux belles phrases, aux grands mots, aux chimères. Il est de ceux qui veulent toucher leur idéal avec le doigt et le mettre dans les choses les plus quotidiennes de la vie. Il veut avant tout se rendre compte, apprécier, évaluer, il aime à monnayer son plaisir, et rien ne lui fait plus horreur que le gaspillage. Ce n'est pas qu'il soit avare ou même économe, car on amasse très peu en Belgique. On gagne, on économise pour dépenser. « L'économie constante permet le faste exceptionnel, » dit finement un étranger qui connaît bien Bruxelles. Et, en effet, ce sens pratique qui, depuis la claire intelligence des hommes d'affaires qui ont fait la grandeur de la nation jusqu'à l'ingéniosité laborieuse de l'humble ménagère, possède le peuple entier, s'allie avec un singulier amour du faste. Faste dans l'hospitalité, qui se manifeste en dîners truculents; faste dans les fêtes de famille, mariages, enterrements, baptêmes, premières communions; faste dans les habitations, où la pièce d'apparat, celle où l'on ne vit pas, reçoit l'étalage de tout ce que la famille a amassé de beau; faste dans les fêtes publiques, faste dans la toilette des femmes et surtout des enfants, que les plus humbles mères ornent le dimanche avec un touchant amour, faste universel et nécessaire à un peuple qui veut toujours saisir le bonheur de l'heure. Il y a dans cette attitude instinctive devant la vie une profonde sagesse, mais une sagesse un peu courte, un peu plate, la sagesse du bourgeois qui croit que l'univers s'arrête au bon sens. Un tel personnage ne comprend rien au panache. L'absurde et sublime élégance de certaines attitudes lui échappe ou lui paraît grotesque; l'héroïsme pour l'héroïsme lui fait l'effet d'un non-sens.

LA FONTAINE DE BROUCKERE.

Érigée en 1872, en l'honneur du bourgmestre Charles De Brouckere, mort en 1866.

LE BOIS DE LA CAMBRE : LE GRAND RAVIN.

Et pourtant ce peuple eut son instant d'héroïsme. La révolution de 1830 est son œuvre et les coups de fusil qu'il tira sur les soldats hollandais cantonnés dans le Parc sont assurément pour quelque chose dans la fondation de la patrie. Mais cette révolution, qui fut d'ailleurs fomentée par des jeunes gens très imbus du carbonarisme et de toutes les idées démocratiques sur le rôle émancipateur de la nation française et sur les hautes vertus morales du peuple en armes, fut conduite très paternellement. Les Bruxellois firent vaillamment le coup de feu, les femmes accueillirent l'armée hollandaise en la bombardant d'ustensiles de ménage. Mais, entre deux attaques contre les soldats du roi Guillaume, les Bruxellois de 1830 n'oublièrent jamais l'heure du repas. Ils voulaient bien mourir pour la liberté, mais ils ne voulaient pas mourir le ventre creux. A bien examiner les documents du temps, les souvenirs qu'ont laissés les contemporains, on s'aperçoit que cette révolution fut d'abord entreprise comme une manière de partie de plaisir. Les premiers volontaires, quels que fussent d'ailleurs leurs sujets de mécontentement contre le roi de Hollande et son gouvernement, allaient tirer aux Hollandais dans le Parc comme on va tirer au lapin. Quels beaux exploits à raconter le soir au cabaret ! Rien de plus intéressant pour l'histoire de l'esprit belge, et même pour l'histoire de l'esprit européen, à cette date climatérique de 1830, que l'étude de cette révolution de jeunes gens qui, d'abord, ne parut rien moins que sérieuse et dont l'Europe commença par sourire ; des jeunes gens qui jouent à la conspiration, parce qu'ils ont la tête farcie de toutes les légendes à la mode sur le carbonarisme ; un peuple qui joue à la révolution, et qui d'ailleurs profite des premiers troubles pour satisfaire ses rancunes économiques — les bandes d'émeutiers coururent saccager des usines qui, pourtant, n'avaient aucune attache avec le gouvernement hollandais ; — des coups de fusil que l'on tire presque au hasard comme pour s'amuser : il n'en fallut pas davantage pour créer une nation. Mais il se trouva que l'occasion de ces coups de fusil était bonne, que l'Europe avait envie de détruire l'œuvre du traité de Vienne, que de jeunes ambitieux, pleins d'ardeur et de talent, entrevirent dans une intuition merveilleuse l'avenir de ce peuple bilingue et en apparence disparate : il n'en fallut pas davantage pour créer le royaume de Belgique, et cette révolution, commencée « à la blague », eut tout de même un aspect suffisamment héroïque pour servir de légende à une jeune patrie : ce fut un hasard que tout nécessitait.

Au reste il se trouva que ces jeunes gens, qui s'étaient jetés dans l'aventure révolutionnaire sans trop savoir où ils allaient, étaient d'excellents diplomates, des hommes d'État pleins de prudence, de sagacité et de sens pratique, qui n'eurent jamais le défaut de trop croire en eux-mêmes, ni en leur œuvre.

Aussi bien cet esprit pratique, goguenard et un peu mesquin, se reflète-t-il assez exactement dans toutes les institutions politiques de la Belgique, institutions qui se trouvent, en vérité, parmi les plus libres qu'il y ait dans le monde entier.

LES INSTITUTIONS POLITIQUES DE LA BELGIQUE

Les institutions que la Belgique s'est données en 1830 s'inspirent à la fois de la Révolution de 1789 et du parlementarisme anglais.

La constitution commence par traduire en textes législatifs la fameuse Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ; elle garantit aux Belges la liberté individuelle, l'inviolabilité de la propriété et du domicile, la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté d'enseignement, la liberté d'association et le droit de réunion. Puis, immédiatement après, elle organise la monarchie constitutionnelle à la mode anglaise.

Mais justement parce que les textes qui ont importé en Belgique le régime parlementaire y sont arrivés d'un pays où la tradition corrige la loi écrite, ils n'établissent point avec précision et netteté la doctrine du gouvernement constitutionnel. S'ils proclament que le roi n'a d'autres pouvoirs que ceux que la constitution lui accorde, s'ils ajoutent qu'aucun acte royal n'a de valeur légale s'il n'est contresigné par un ministre qui en prend la responsabilité, ils laissent cependant au roi la libre désignation des collaborateurs qu'on lui impose, alors que les traditions du parlementarisme obligent le roi constitutionnel à prendre comme ministres les chefs de la majorité parlementaire qui ont alors la charge et la responsabilité du pouvoir.

Ces traditions avaient jusqu'en ces derniers temps été fidèlement suivies en Belgique ; mais depuis que le roi Léopold II a exercé au Congo le pouvoir absolu d'un souverain autocrate, les mœurs politiques se sont quelque peu modifiées, la volonté royale a pris dans la politique belge une place importante, les ministres se considèrent autant comme les serviteurs du roi que comme les mandataires de la Chambre, et le régime est au moins aussi rapproché du pouvoir personnel que du parlementarisme.

Il y a cependant parmi les institutions établies par la constitution de 1831 un organisme spécial au contrôle des dépenses qui est une garantie précieuse de l'indépendance du pouvoir parlementaire. On sait quelle importance s'attache en droit public aux questions budgétaires ; rejeter le budget, c'est pour le parlement — en théorie tout au moins — le moyen infaillible de soumettre à ses volontés le gouvernement et le pouvoir exécutif. Mais on a pu constater dans divers pays que, lorsqu'un parlement essayait de se servir de cette arme redoutable et dangereuse pour mettre à la raison un gouvernement révolté contre son autorité, ce gouvernement se passait fort bien de la permission des parlementaires et continuait de pourvoir aux besoins de l'administration en invoquant des nécessités d'ordre public.

C'est pour empêcher cette usurpation de pouvoir que l'on a institué en Belgique la Cour des comptes, dont les membres sont élus par la Chambre des représentants et qui a pour mission de

LE BOIS DE LA CAMBRE : LE LAC.

PLAN DE LA VILLE DE BRUXELLES

veiller à ce que pas un centime ne sorte des caisses de l'État sans l'autorisation préalable du parlement; aucun comptable public ne peut exécuter une ordonnance de payement si la Cour des comptes n'a au préalable vérifié et attesté que la dépense se rattache à un crédit régulièrement voté et n'en dépasse pas les limites.

Et ce n'est pas seulement en matière de finances que la constitution a armé le parlement et les citoyens contre les abus d'autorité; à toutes les pages de la constitution belge se manifeste la défiance du pouvoir, la crainte du fonctionnaire; partout le domaine d'action du gouvernement est strictement défini et limité, et l'on a pris toutes les précautions pour que le pouvoir judiciaire, à qui est confiée la garde des libertés des citoyens, soit pleinement indépendant. Il suffit de lire attentivement la constitution belge pour voir qu'elle est née d'un mouvement révolutionnaire et qu'elle a été faite par des hommes qui venaient d'abattre à coups de fusil le principe d'autorité que leur avait fait sentir un peu trop lourdement le roi des Pays-Bas.

LE MANNEKEN-PIS UN JOUR DE FÊTE.

LE MANNEKEN-PIS « IN NATURALIBUS ».

Statuette de Duquesnoy (1619), fort populaire à Bruxelles et dénommée le plus vieux bourgeois de Bruxelles.

Mais les institutions dépendent de ceux qui sont appelés à les utiliser, et ce sera vainement qu'on proclamera en termes solennels qu'une nation est souveraine et maîtresse d'elle-même, vainement qu'on lui donnera le droit de choisir ses représentants en des scrutins électoraux, si les politiciens qui s'emparent inévitablement de la direction des luttes électorales font prédominer en toutes choses l'esprit de parti. Or la Belgique est peut-être le pays de l'Europe où les partis possèdent l'organisation la plus forte et la plus homogène. La révolution de 1830 est née surtout d'un mouvement religieux — les catholiques se trouvant gênés sous un gouvernement de protestants — et d'un mouvement de réaction contre l'emploi exclusif de la langue hollandaise dans l'administration des provinces wallonnes. Mais l'union qui s'était formée pour proclamer la liberté sous toutes ses formes, en y comprenant bien entendu la liberté des cultes et la liberté des langues, ne fut pas une union durable. On reprocha bientôt à l'Église de vouloir user de la liberté qu'elle avait conquise pour assurer sa domination, et deux partis, le parti libéral et le parti catholique, se constituèrent bientôt, s'organisèrent et pendant un demi-siècle à peu près alternèrent au pouvoir.

Les institutions électorales favorisaient d'ailleurs ce jeu de bascule que l'on considéra longtemps comme le meilleur moyen d'avoir toujours le gouvernement désiré par la nation; les élections se faisaient en effet au scrutin de liste dans des circonscriptions dont quelques-unes, celles des villes importantes, avaient de nombreux députés à élire. La campagne électorale, dans ces conditions, ne peut être conduite que par des associations puissamment organisées, et en dehors de leur action aucune candidature dissidente ne peut se produire avec chance de succès. Le rôle de l'électeur n'est plus que de choisir entre les deux listes qui lui sont présentées, et, suivant qu'il donne la majorité à l'un ou à l'autre parti, le pouvoir sera donc exercé par la gauche ou par la droite, par les libéraux ou par les catholiques.

En ce temps-là, le corps électoral était relativement fort restreint : il fallait, pour participer à l'élection des députés, payer une quarantaine de francs d'impôts directs à l'État; mais le privilège censitaire qui réservait le droit de suffrage aux classes riches fut bientôt vivement critiqué. Une campagne ardente fut menée en faveur d'une large extension du droit de suffrage, et après de longues résistances le gouvernement, qui était cependant aux mains des conservateurs, se rallia au principe d'une réforme électorale et accepta de procéder à une revision des dispositions constitutionnelles qui restreignaient le droit de suffrage.

C'est que depuis quelques années déjà la classe ouvrière commençait à faire sentir son influence; organisée en syndicats et en sociétés coopératives, elle formait une armée nombreuse et disciplinée qui, étant privée du droit de vote et exclue du parlement, se trouvait amenée à agir en dehors de la légalité. Des grèves sanglantes s'étaient produites en 1886 dans le Hainaut industriel, et M. Auguste Beernaert, qui était à cette époque chef du cabinet, reconnut que, pour apaiser les esprits surexcités, il serait sage d'élargir les institutions électorales.

La revision constitutionnelle fut donc décrétée et une assemblée constituante fut élue. Mais on se trouva bientôt en présence de difficultés extrêmes : le parti catholique s'était rallié à une formule qui aurait étendu le droit de suffrage à tous ceux qui occupaient une habitation d'une certaine importance; mais, si les catholiques avaient la majorité dans la Chambre constituante, cette majorité n'était point suffisante pour lui permettre d'adopter les nouvelles dispositions constitutionnelles pour le vote desquelles il faut, dans le droit public belge, une majorité des deux tiers des voix. Pour compléter cette majorité exceptionnelle, les conservateurs avaient donc besoin de s'entendre avec l'opposition libérale. Or celle-ci était divisée; les députés « progressistes », c'est-à-dire l'extrême gauche du parti libéral, ceux qui avaient provoqué la revision constitutionnelle, réclamaient le suffrage universel, tandis que les libéraux modérés soutenaient, pour employer le mot barbare qui fut créé alors, le principe du capacitariat, c'est-à-dire l'attribution du droit de suffrage à ceux qui feraient preuve d'une certaine instruction.

La discussion s'ouvrit sans qu'aucun accord eût été conclu; et la solution du gouvernement et de la majorité, la formule donnant droit de vote aux occupants de maisons, fut repoussée.

LE PALAIS DE LA NATION, LIEU DE RÉUNION DE LA CHAMBRE ET DU SÉNAT.
Ce palais fut construit par Guimard, de 1779 à 1783, pour les États de Brabant.

Il n'était pas possible cependant de maintenir une législation dont l'insuffisance avait été solennellement proclamée. Une fois posées, ces questions durent être résolues. C'est alors que, pour sortir de l'impasse où l'on se trouvait engagé, le groupe progressiste offrit, si l'on voulait accepter le principe du suffrage universel, de l'entourer de garanties destinées à apaiser les craintes des conservateurs, en accordant, par exemple, un double vote aux chefs de famille; des négociations s'engagèrent : elles aboutirent rapidement à l'adoption d'une formule qui fut inscrite dans la constitution revisée et qui établissait le régime bizarre et compliqué du vote plural sous l'empire duquel se font encore aujourd'hui les élections belges.

Dans ce régime on ne s'est pas borné, comme le voulaient les progressistes, à donner à l'homme marié — et au veuf ayant des enfants — un second vote dont il eût disposé en quelque sorte comme représentant et mandataire légal de la famille dont il était le chef; on a attribué de même un second vote à l'électeur propriétaire et, pour donner satisfaction aux libéraux modérés, deux votes supplémentaires à l'électeur « capacitaire ».

Le propriétaire — celui auquel s'intéressait surtout la majorité conservatrice — a droit au vote plural dès qu'il possède un immeuble d'une valeur de 2000 francs ou simplement 100 francs de rente sur l'État en inscription nominative. En fait, la classe des propriétaires est celle qui fournit le plus grand nombre d'électeurs pluraux; car pour obtenir les votes supplémentaires accordés à l'électeur instruit il faut posséder un diplôme universitaire ou tout au moins avoir suivi un cours complet d'études moyennes du degré supérieur. Quant au chef de famille, il ne peut user du double vote qu'à l'âge de trente-cinq ans et s'il paye au moins 5 francs de contribution personnelle.

LE MONUMENT ANSPACH, SUR LA PLACE DE BROUCKERE.
Érigé en 1897 à la mémoire du bourgmestre Jules Anspach, mort en 1879.

Comme les occupants de maisons à très faible loyer sont exempts de cette contribution, cette dernière condition d'apparence inoffensive a pour conséquence de réserver, de façon presque complète, à la classe bourgeoise, le vote supplémentaire du chef de famille.

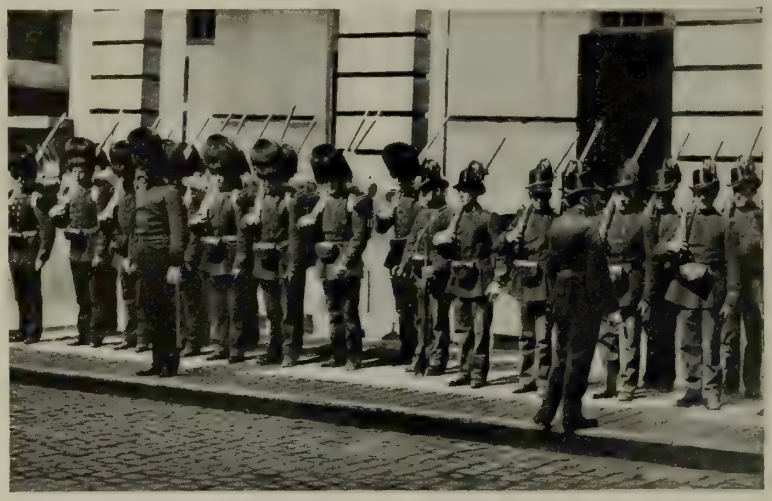
Toutes ces restrictions au principe du suffrage universel avaient été imaginées pour maintenir aux influences bourgeoises et conservatrices, partiellement tout au moins, la prépondérance qu'elles avaient eue précédemment.

Néanmoins, dès la première application du nouveau régime, — c'est-à-dire en 1894, — les élections montrèrent que la composition du parlement belge allait se modifier profondément.

Aucune atteinte n'avait été portée par le nouveau régime à la suprématie qu'exerce le parti catholique dans le pays flamand, et l'accession aux urnes électorales d'un beaucoup plus grand nombre de paysans l'avait au contraire consolidée et raffermie; mais, dans les provinces wallonnes, où le parti libéral avait jusqu'alors trouvé ses plus sérieux appuis, les représentants libé-

raux se virent éliminés par les socialistes, appuyés sur leurs coopératives ouvrières.

Cependant, sauf dans un ou deux arrondissements, cette victoire du parti ouvrier ne fut pas assez complète pour assurer l'élection de ses candidats au premier tour de scrutin; elle fut assez importante cependant pour causer dans la bourgeoisie des villes un émoi profond qui produisit un mouvement accentué en faveur des conservateurs; le parti catholique, qui semblait devoir être mis en minorité, reconquit lors des ballottages tout le terrain qu'il avait perdu et retrouva une majorité plus forte que précédemment; les élus socialistes furent aussi assez nombreux, mais les libéraux furent à peu près anéantis; et les élections ultérieures ne firent qu'accentuer cette situation : dans les arrondissements où le libéralisme avait réussi à conserver quelques députés, on se détacha peu à peu de ce parti. En face d'une majorité conservatrice qui s'augmentait sans cesse, il ne restait plus guère dans l'opposition qu'un groupe socialiste, qui devenait aussi de plus en plus nombreux et que l'enivrement de ses succès poussait aux procédés violents.



GRENADIERS ET CARABINIERS.
L'armée belge comporte, en temps de paix, 43 000 hommes de troupe.

Cette situation prit fin par l'introduction de la représentation proportionnelle dans la législation électorale de la Belgique. Corrigeant les inconvénients du scrutin de liste, la représentation proportionnelle permit au parti libéral de reprendre au parlement la place qui lui revenait légitimement.

Les libéraux, en effet, avaient conservé dans tous les arrondissements du pays des minorités importantes qui s'étaient trouvées écrasées par le parti catholique dans les provinces flamandes et par les socialistes dans les contrées industrielles du pays wallon. Grâce à la représentation proportionnelle, ces minorités libérales peuvent à présent élire des députés qui forment à la Chambre le groupe le plus nombreux et le plus puissant de l'opposition anticléricale.

L'élection de la Chambre des représentants se fait donc en Belgique par le suffrage universel, corrigé d'une part par la pluralité des suffrages accordés aux éléments conservateurs du corps électoral et, d'autre part, par la représentation proportionnelle.

Le Sénat n'a pas en Belgique une physionomie fort différente de celle de la Chambre des représentants; avant la revision constitutionnelle de 1893, les deux assemblées étaient élues par le même corps électoral, mais la constitution avait établi un cens d'éligibilité fort élevé, de sorte que le Sénat était une sorte de ploutocratie où n'étaient admis que les représentants de la grande propriété, de la haute industrie et de la finance.

Dès 1893 ce régime a été quelque peu modifié; le cens d'éligibilité a été réduit à 1 200 francs et, aux membres du Sénat élus par l'élection directe, on a adjoint quelques sénateurs issus d'une élection à deux degrés et qui sont dispensés du cens d'éligibilité. Pour le surplus, l'élection du Sénat est soumise aux mêmes règles que celle de la Chambre, c'est le même corps électoral : suffrage universel avec vote plural, avec cette différence pourtant que l'on ne devient électeur sénatorial qu'à l'âge de trente ans, alors que l'on vote dès vingt-cinq pour l'élection des députés. C'est aussi le même procédé électoral combinant le scrutin de liste et la représentation proportionnelle.

Les deux assemblées ont donc comme précédemment la même origine, mais leur composition diffère cependant de façon assez notable, parce que le cens d'éligibilité, bien qu'il ait été très fortement réduit, empêche presque toujours le parti socialiste de trouver sur la liste des éligibles des candidats disposés à souscrire aux doctrines collectivistes.

Il en résulte que, dans la plupart des cas, le parti ouvrier ne présente pas de candidats aux élections sénatoriales et apporte ses suffrages — en partie — aux candidats libéraux. Ceux-ci, du reste, pour se conserver cette clientèle électorale, se montrent en général assez favorables aux réclamations ouvrières.

Les socialistes cependant ont quelques représentants au Sénat qui leur appartiennent en propre. Mais ils sont peu nombreux et la plupart d'entre eux doivent leur élection aux dispositions nouvelles qui ont créé, à côté des élus censitaires, des sénateurs ne payant pas le cens d'éligibilité et qui sont élus non par les électeurs eux-mêmes, mais par les conseils provinciaux.

Ces conseils provinciaux sont des assemblées délibérantes, élues dans chacune des neuf provinces de la Belgique par un corps électoral qui est composé exactement de même que le corps électoral du Sénat, et c'est sans doute pour cette raison que la Chambre constituante de 1893 leur a délégué le droit d'élire des sénateurs; le nombre de ces sénateurs n'est d'ailleurs pas fort considérable et ils représentent à peine le quart du nombre total des membres de la haute assemblée. Si, du reste, on a imaginé cette combinaison nouvelle, c'est encore une fois parce qu'il a fallu se résigner à une cote mal taillée, à un arrangement transactionnel sur lequel ont fini par s'accorder les conservateurs qui ne possédaient à la Constituante de 1893 qu'une majorité insuffisante et les membres de l'opposition qui leur apportaient l'appoint nécessaire pour compléter le quorum exigé.

On avait voulu d'abord faire du Sénat une assemblée conservatrice destinée à faire contrepoids et à entrer éventuellement en

PERSPECTIVE DE LA RUE DE LA RÉGENCE.
(Au fond la place Royale.)

conflit avec la Chambre issue du suffrage universel. Et l'on avait proposé en conséquence de composer la Chambre haute des hauts dignitaires de l'État ou bien de la faire nommer par l'élection à deux degrés; mais les partisans du suffrage universel ne voulurent point y consentir, et l'on dut se résigner à conserver aux deux Chambres leur identité d'origine, sauf à combiner la règle ainsi maintenue avec le principe de l'élection à deux degrés, en faisant élire quelques-uns des sénateurs par les conseils provinciaux.

C'est du reste l'attribution la plus importante de ces assemblées; le pouvoir provincial en effet n'a guère de raison d'être; et l'on peut dire que dans un pays aussi peu étendu que la Belgique — surtout avec la facilité de communications d'à présent — il n'y a point place entre les intérêts généraux, auxquels pourvoient le gouvernement et les Chambres, et les intérêts locaux dont s'occupent les administrations communales.

Les provinces, dont la délimitation purement administrative ne correspond point à la nature agricole ou industrielle des diverses régions, n'ont point d'intérêts propres; tout au plus ont-elles la charge de l'entretien d'une partie de la voirie.

Néanmoins le pouvoir provincial a tous les organismes d'un petit État; il a pour premier et principal organe une assemblée élective — c'est le conseil provincial — qui vote chaque année le budget de la province, établit les taxes et peut faire certains règlements de police qui se superposent à ceux des communes et du gouvernement, sans pouvoir les interdire. Le conseil provincial a aussi la mission de présenter à la nomination du gouvernement des candidats pour certaines fonctions judiciaires. Il y a à la tête de l'administration des provinces un commissaire du gouvernement qui porte le titre de gouverneur. Ce fonctionnaire est en quelque sorte préposé à la surveillance du pouvoir provincial et aussi, comme nous allons le voir, du pouvoir communal.

Les conseils provinciaux ne tiennent que des sessions fort courtes, mais ils nomment, pour veiller à l'exécution de leurs décisions, des délégués qui ne sont pas plus d'une demi-douzaine dans les provinces les plus importantes et qui constituent la « députation permanente » du conseil provincial.

Cette députation permanente est présidée par le gouverneur; elle n'a pas seulement pour mission de mettre à exécution les décisions du conseil provincial, elle doit aussi régler toutes les affaires d'intérêt provincial qui doivent recevoir une solution immédiate.

Les députations permanentes des conseils provinciaux ont également des attributions administratives importantes, et l'on peut même dire qu'elles constituent les seuls tribunaux administratifs existant en Belgique; mais leur compétence, qui était jadis fort étendue en cette matière, l'est beaucoup moins aujourd'hui; c'est ainsi qu'on leur a enlevé le droit, qu'elles possédaient autrefois, de statuer sur les contestations relatives à la confection des listes électorales. Désignées par les élus du corps électoral dans un pays où les compétitions politiques ont pénétré partout, on a pu constater que les députations permanentes étaient parfois trop accessibles aux suggestions de l'esprit de parti, et une grande partie de leurs attributions contentieuses ont été transférées au pouvoir judiciaire.

LE BOULEVARD DE L'OBSERVATOIRE.

LE MARCHÉ DU SABLON.

Mais la principale mission confiée aux « députations permanentes », c'est la surveillance des administrations communales. Toutes les décisions importantes prises par les autorités communales sont soumises au contrôle des autorités supérieures et souvent même ont besoin de leur approbation expresse. Et, dans nombre de cas, ce n'est même pas l'autorité provinciale qui est appelée à statuer, c'est le ministre de l'intérieur au nom du gouvernement. Les gouverneurs de province sont spécialement chargés de signaler au ministre les décisions des communes et des provinces qui peuvent être considérées comme touchant à l'intérêt général ou comme suspectes d'illégalité. Et il n'y a pas de semaine où le *Moniteur belge* ne contienne des arrêtés d'annulation de l'une ou l'autre délibération communale ou provinciale.

Et cependant on a toujours entendu en Belgique défendre comme un principe sacré l' « autonomie communale » qu'en de fort beaux discours les parlementaires rattachent aux traditions des communiers du moyen âge. Mais cette autonomie est en réalité fort peu de chose; les communes n'ont pas même le droit de choisir elles-mêmes le chef de leur administration. Lors de la révolution de 1830, un des premiers soins du congrès national qui organisa le nouvel État fut de décréter que les bourgmestres seraient, dans chaque commune, nommés par les notables de l'endroit, c'est-à-dire par ceux qui payent un chiffre d'impôts assez élevé. Mais lorsque le trône de Belgique fut offert au prince Léopold de Saxe-Cobourg, celui-ci fixa, à ce qu'on assure, comme une des conditions de son acceptation, l'abrogation de cette mesure; et, de fait, lorsque la loi d'organisation communale fut votée peu de temps après, on attribua au roi la nomination des bourgmestres et des échevins. Depuis on a rendu aux conseils communaux le droit d'élire ces derniers. Mais le bourgmestre,

LE CANAL DE CHARLEROI, A ANDERLECHT.

COIN DU PORT DE BRUXELLES.

qui est seul chef de la police, continue à être choisi par le gouvernement.

Au surplus les organes du pouvoir communal sont semblables à ceux de l'État et des provinces; il y a une assemblée élective, le conseil communal, qui, dans les limites qui lui sont assignées par les lois et sous la surveillance du pouvoir central, formule pour ainsi dire la législation communale; il y a un pouvoir exécutif, exercé par le bourgmestre et les échevins, qui est chargé de l'administration proprement dite.

Les autorités communales sont non seulement chargées de la gestion des intérêts locaux, mais elles reçoivent aussi par délégation du pouvoir central la mission de veiller dans certains cas à l'application des lois et règlements d'intérêt général. Elles sont obligées notamment d'organiser un enseignement primaire communal et chargées de la tenue des registres de l'état civil. La bienfaisance et le culte sont également dans leurs attributions, mais elles n'en sont cependant pas chargées directement; des établissements publics spéciaux, investis de la personnalité civile, les bureaux de bienfaisance, les commissions des hospices civils et les fabriques d'églises remplissent cet office.

Les membres des bureaux de bienfaisance et des hospices sont désignés par le conseil communal. Quant aux fabriques d'églises, chargées d'administrer dans chaque paroisse le temporel du culte, elles ont toujours l'organisation qui leur fut donnée par Napoléon Ier. Ces administrations subordonnées doivent d'ailleurs faire approuver leurs budgets et leurs comptes par les autorités communales, et c'est la commune qui, en cas d'insuffisance de ressources, doit parfaire la différence. Ces établissements n'ont en réalité reçu une existence propre que pour leur permettre de recevoir les dons et legs des personnes charitables, et les frais de la bienfaisance et du culte n'en restent pas moins une charge communale, si le patrimoine spécial qui leur est constitué par la charité se trouve être insuffisant.

Les fabriques d'églises se bornent à régler le temporel du culte. Quant au traitement même des prêtres, une disposition constitutionnelle ordonne qu'il soit inscrit chaque année au budget de l'État. Ces dispositions sont analogues à celles qui existaient en France avant la loi de séparation. Le régime belge se réclame cependant aussi du principe de la séparation de l'Église et de l'État, et l'un des constituants de 1830 a formulé le principe en une phrase restée célèbre : « Il n'y a pas plus de rapports entre l'État et la religion qu'entre l'État et la géométrie. » Mais cet orateur était un orateur catholique, envisageant la séparation au point de vue catholique : l'État n'a vis-à-vis de l'Eglise aucun droit; il n'intervient ni dans la nomination ni dans l'installation des ministres des cultes; il ne peut s'opposer à ce que les prêtres correspondent librement avec leurs supérieurs hiérarchiques. D'après ces principes, qui sont ceux de la constitution belge, l'Église a tous les avantages du régime de la séparation et tous ceux du régime contraire, puisque les pouvoirs publics payent les frais du culte tout en restant absolument étrangers à son organisation.

Il n'y a cependant pas en Belgique de religion d'État et les anglicans, les luthériens, les israélites jouissent des mêmes avantages pécuniaires que les catholiques. Ces quatre religions sont reconnues officiellement comme étant pratiquées en Belgique et leurs prêtres sont payés par le Trésor public.

Il faut encore signaler parmi les libertés les plus chères aux Belges le droit de réunion — le droit de s'assembler paisiblement et sans armes — et le droit d'association; mais cette dernière liberté n'existe pour ainsi dire qu'à l'état inorganique, car aucune loi ne règle la situation juridique des associations qui n'ont pas obtenu par un acte législatif spécial la reconnaissance légale et la personnification civile. Ce n'est donc que par une tolérance extra-légale qu'elles peuvent posséder des ressources, par personnes interposées le plus souvent, avoir une caisse et faire payer à leurs membres des cotisations. L'organisation du droit d'association a fait l'objet de nombreuses études de la part des jurisconsultes belges qui voudraient voir une loi régler cette question.

COIN DU PORT DE BRUXELLES.

L'ENSEIGNEMENT ET LA CULTURE INTELLECTUELLE

Il est encore une liberté que la constitution garantit aux Belges et dont, à dessein, nous avons négligé de parler, parce qu'elle mérite d'être examinée spécialement, c'est la liberté de l'enseignement. La disposition constitutionnelle qui l'institue ajoute que l'enseignement public est donné aux frais de l'État.

Et en vertu de cette disposition, l'État a établi deux universités, l'une à Gand, l'autre à Liége, de nombreuses écoles moyennes et quelques « athénées », établissements d'enseignement moyen équivalant aux gymnases allemands et aux lycées français. Quant à l'enseignement primaire, nous venons de voir que la loi a délégué aux communes le soin de l'organiser avec l'aide financière du gouvernement et des provinces.

Mais, à côté de l'enseignement officiel, l'enseignement libre a pris une extension considérable, et l'on a même soutenu qu'en matière scolaire le devoir de l'État est de préparer sa destitution, qu'il doit encourager et favoriser les écoles libres, et que, lorsque celles-ci seront assez nombreuses pour suffire aux besoins, il devra cesser de leur faire concurrence et supprimer l'enseignement officiel.

La question scolaire est une de celles qui divisent le plus profondément les partis en Belgique. Sans parler de l'instruction obligatoire que l'on voudrait voir établir, mais qui se heurte encore à de nombreuses résistances, c'est le principe de la laïcité ou plutôt de la neutralité de l'enseignement autour duquel s'agitent les débats les plus violents.

Depuis 1830 l'enseignement de la religion, histoire sainte et catéchisme, a toujours figuré au programme des écoles publiques, et la première loi sur l'enseignement primaire qui fut portée en 1842 donnait au clergé un droit de surveillance contre lequel les partisans de la laïcité ont protesté pendant fort longtemps. En 1879, le dernier ministère libéral essaya d'établir le principe de la neutralité scolaire; le cours de religion fut maintenu au programme, mais il devait se donner en dehors des heures d'école, avant ou après la classe et à ceux seulement qui le demanderaient.

Cette tentative alluma une terrible guerre scolaire. Le parti catholique établit partout des écoles nettement confessionnelles; le clergé, usant de l'immense influence qu'il possède sur les populations, fit déserter en nombre d'endroits l'école officielle, qu'on appela l'école sans Dieu, et lorsque, en 1884, les catholiques revinrent au pouvoir, leur premier soin fut d'abroger les lois scolaires de 1879; les écoles confessionnelles qu'ils avaient créées ne disparurent pas pour cela et elles reçoivent aujourd'hui du Trésor public des subsides à peu près équivalents à ceux donnés à l'enseignement communal.

Le nombre des écoles catholiques s'est du reste sensiblement accru à la suite de l'exode des congrégations françaises, dont un assez grand nombre sont venues s'établir en Belgique.

Et ce n'est pas seulement dans le domaine de l'enseignement primaire que les écoles libres se sont multipliées; pour l'enseignement moyen il y a de nombreux collèges catholiques et quelques collèges communaux, patronnés d'ailleurs par le gouvernement et où se donne un enseignement correspondant à celui des athénées de l'État; il y a aussi deux universités libres, l'une à Louvain, créée et soutenue par les évêques; l'autre à Bruxelles, fondée par le parti libéral, ce qui fait que la Belgique possède quatre établissements d'enseignement supérieur, ce qui est énorme, étant donné le chiffre de sa population.

Un étranger non prévenu pourrait voir là le signe d'une vie intellectuelle extrêmement intense. Il ne faudrait pas s'y tromper cependant. Longtemps ces quatre universités se sont employées avec beaucoup plus de zèle à donner des diplômes aux fils de la bourgeoisie désireux d'exercer des professions libérales qu'à se constituer en véritables centres de haute culture intellectuelle. Les deux universités de l'État, Gand et Liége, remplissaient ainsi le rôle auquel elles étaient destinées. Quant aux universités libres, Bruxelles et Louvain, elles obéissent forcément aux préoccupations de parti à quoi elles doivent leur fondation. L'une est dirigée suivant des principes nettement dogmatiques : elle est faite pour défendre et propager la religion catholique. L'autre se réclame du libre examen et de l'indépendance scientifique la plus absolue, mais, par le fait même qu'elle a été créée par opposition à l'université catholique, elle pratique nécessairement le libre examen contre le catholicisme.

Heureusement ces préoccupations politiques ont fini par trouver au sein même des deux universités rivales un précieux contrepoids dans une élite scientifique qui s'y est formée. Tandis qu'à Louvain l'étude de la philosophie thomiste prenait sous la direction de Mgr Mercier, qui, depuis, est devenu archevêque de Malines, une importance très considérable, l'université de Bruxelles se voyait dotée par quelques particuliers généreux, parmi lesquels il faut nommer MM. Ernest Solvay, Warocqué, Lambert, de plusieurs instituts qui constituent des instruments scientifiques de premier ordre : les instituts de physiologie, de bactériologie et de sociologie. Ces fondations assez récentes ont coïncidé avec un véritable essor intellectuel qui n'est pas encore arrivé à pénétrer l'ensemble de la nation, mais qui a déjà modifié dans une certaine mesure ses habitudes d'esprit. On a enfin commencé en Belgique à prendre quelque respect de la culture scientifique. Certes c'est aux applications pratiques de la science que l'on va de préférence, mais du moins consent-on à accorder quelque valeur aux curiosités désintéressées de l'esprit.

L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES.
Fondée en 1834 et construite sur l'emplacement de l'hôtel du cardinal de Granvelle.

Dans cette université de Bruxelles, d'autre part, très ouverte aux idées nouvelles, une jeunesse ardente s'est formée, qui s'est jetée très vite à l'avant-garde de tous les mouvements. De ses impatiences, que gênaient les timidités bourgeoises des directeurs de la vieille institution libérale, est née une cinquième université, l'*Université nouvelle*. Elle fut fondée à la suite des troubles estudiantins qui éclatèrent en 1894, lors de la suspension du cours de M. Élisée Reclus à l'Université libre. Elle est de nuance radicale-socialiste et à l'origine elle prétendait reprendre et parachever l'œuvre émancipatrice commencée par l'institution dont elle était sortie; mais, comme on lui a refusé le droit de conférer des diplômes légaux, elle est devenue peu à peu une sorte d'école libre des hautes études. Quelques hommes éminents

y professent, et des professeurs étrangers viennent y donner des séries de conférences. C'est le centre d'un milieu intellectuel un peu anarchique, mais dont l'ardeur désordonnée souligne très bien les aspirations d'une partie des générations nouvelles.

Cette diversité du mouvement intellectuel belge, fractionné selon les divers partis politiques qui divisent la nation, n'est pas sans avoir quelque fâcheuse influence sur le développement normal et harmonique de la culture dans un pays qui manque d'une véritable tradition intellectuelle. Mais elle est la manifestation évidente de cette vitalité que l'on observe dans toute la vie de la nation.

LE JARDIN BOTANIQUE.

Si actif qu'il soit, le mouvement intellectuel en Belgique est trop récent pour être vraiment original. Ses idées directrices viennent de France et d'Allemagne. Au point de vue scientifique, l'influence allemande prédomine de plus en plus, et ce sont les méthodes allemandes qui sont principalement en honneur. Dans les arts et la littérature, au contraire, l'influence française est demeurée toute-puissante, et c'est au contact de la littérature française que le jeune mouvement littéraire belge est né.

Longtemps ignoré, il est arrivé aujourd'hui, par quelques-uns de ses représentants, à la grande notoriété européenne, et il mérite de fixer l'attention. Il a coïncidé avec la grande transformation que le contre-coup de la guerre de 1870 a apportée dans les mœurs de Bruxelles. Au lendemain de Sedan, puis pendant la Commune, et pendant les quelques mois qui suivirent la chute de la Commune, une immense émigration française modifia tout à coup profondément les mœurs bruxelloises. Un coin du Boulevard avait été transporté sur les bords de la Senne; des artistes, des gens de lettres, des gens du monde, des hommes politiques de tous les partis s'y étaient réfugiés, et les jeunes Bruxellois mettaient leur orgueil à se faire présenter aux gens illustres ou notoires qu'ils pouvaient coudoyer au café. Ces exilés avaient apporté avec eux les mœurs et les habitudes de la grande ville qu'ils avaient momentanément quittée. C'est alors que, dans la paisible cité brabançonne, si provinciale d'aspect jusque-là, on vit apparaître pour la première fois la vie urbaine et la vie nocturne sous leur forme moderne, et c'est de cette transformation et du grand courant d'idées qu'elle provoqua qu'est sorti le mouvement de *la Jeune Belgique*, ainsi que l'a très ingénieusement observé M. Iwan Gilkin, un des poètes les plus marquants de cette pléiade.

La Jeune Belgique fut une revue littéraire singulièrement ardente et vivante qui apporta dans le vieux Bruxelles engourdi, — et d'autant plus indifferent aux questions littéraires que depuis la Convention de Genève les libraires avaient cessé d'y vivre de la contrefaçon, — toutes les fièvres, toutes les curiosités, toutes les outrances de la littérature française de cette époque : la poésie parnassienne, le baudelairisme, le naturalisme, l'esthétisme et « l'écriture artiste ». Elle avait eu des précurseurs : Charles De Coster, l'auteur d'*Uylenspiegel*, sorte de roman épique de la nationalité belge, et Camille Lemonnier, dont la jeune gloire fut bientôt consacrée par Paris ; mais c'est de l'apparition de ses numéros batailleurs que date véritablement le mouvement littéraire belge considéré comme effort collectif. Dans quelle mesure ce mouvement se rattache-t-il à la littérature française ou s'en différencie-t-il ? Quelle est son importance et sa valeur originale ? C'est ce que nous ne pouvons songer à déterminer dans cet ouvrage : ce serait dépasser singulièrement le cadre que nous nous sommes donné. Mais comme depuis cette époque — 1880 — il s'est enrichi d'année en année, au point que la Belgique possède aujourd'hui toute une pléiade d'écrivains dont quelques-uns sont illustres, il importait d'en signaler la naissance et de le situer dans le développement de la vie belge.

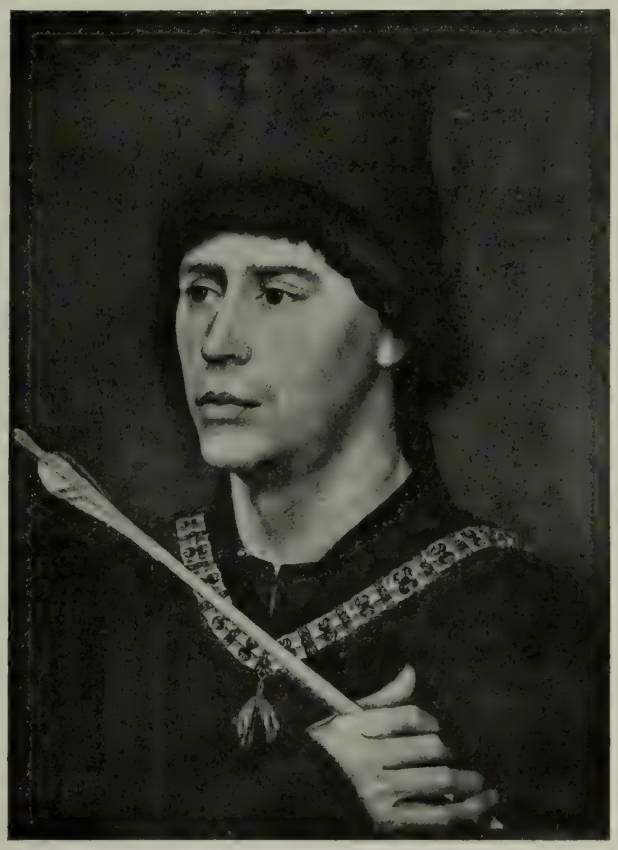
Le public, après l'avoir considéré longtemps avec une singulière indifférence, à tel point que les Verhaeren, les Lemonnier, les Maeterlinck étaient illustres à Paris alors même qu'ils étaient encore presque ignorés à Bruxelles, a fini par s'en enorgueillir, comme de ses peintres, de ses usines ou de ses financiers. S'exprimant en français, cette littérature belge apparaît évidemment comme une province de la littérature française, mais comme une province très particulariste et dont le particularisme s'accentue d'année en année.

LA VIE ARTISTIQUE

Les arts plastiques. Les musées. — Si le développement de la vie littéraire en Belgique est récent, il y a longtemps, au contraire, que ce pays a une vie artistique singulièrement intense. Jamais la grande tradition des maîtres des XVe et XVIe siècles ne s'est complètement perdue, et même au XVIIIe siècle, si le pays ne produisit pas de grands talents originaux, si l'on y pratiqua servilement l'imitation des styles français, du moins y eut-il toujours à Bruxelles et à Anvers des ateliers assez prospères.

L'école belge de peinture au XIXe siècle remonte à David, et elle a subi le contre-coup de toutes les variations du goût en France. Quand David, exilé en 1815 comme régicide, vint chercher un refuge à Bruxelles, il ne s'y trouvait guère que des peintres de troisième ordre, car, sous le gouvernement impérial, tous les artistes de talent nés en Belgique allaient se fixer à Paris. David, que l'on appelait alors « le régénérateur de l'art français », fut donc en quelque sorte le seul maître, et il retrouva tout naturellement à Bruxelles l'empire qu'il avait exercé à Paris. C'est ce qui fit que les pures traditions du style classique français, du style vraiment davidien, se conservèrent peut-être plus longtemps en Belgique qu'en France même; Navez en fut longtemps le meilleur représentant. Le mouvement romantique y eut pourtant une répercussion immédiate. De Keyser et Wappers, qui avaient fait leur éducation à Paris, rapportèrent dans leur pays un écho de l'enthousiasme qui secoua la France artiste de 1830. Eugène Delacroix et surtout Paul Delaroche eurent des disciples belges. L'influence des paysagistes de l'école de Fontainebleau fut beaucoup plus considérable encore. Ils procédaient eux-mêmes des petits maîtres réalistes des Pays-Bas, et, en regardant les Troyon et les Rousseau, les artistes belges retrouvaient en quelque sorte une tradition nationale. L'impulsion qu'ils reçurent de l'évolution de la peinture française vers le réalisme n'en fut que plus décisive. C'est en en suivant les préceptes que l'école belge trouva son originalité. Tandis que Gallait répétait avec un talent sage et officiel les leçons de Paul Delaroche, tandis que le baron Leys, à Anvers, à force de patience et d'érudition, reconstituait en une brillante imagerie la vie flamande du XVIe siècle, les Boulenger, les Artan, les Dubois, les De Braeckeleer, les Agneessens, les Verwée donnaient à leur pays une peinture puissante et neuve, originale et savoureuse, en quoi l'on trouvait un souvenir des plus grands maîtres réalistes d'autrefois. Depuis lors l'art belge, s'il a continué de subir le contre-coup des modes parisiennes, n'en a pas moins eu un développement vraiment autonome. Si l'idéalisme, l'impressionnisme, le luminisme, le néo-classicisme ont trouvé des adeptes en Belgique, ceux-ci, en adaptant ces formules, ont toujours su les modifier selon les nécessités de leur tempérament national. D'autre part, le plus grand nombre des peintres a continué de suivre la voie tracée par les devanciers et de prendre uniquement pour maîtres des artistes du pays. Aussi l'école belge a-t-elle aujourd'hui, dans l'art européen, sa physionomie caractéristique et nettement tranchée. Elle a produit du reste des maîtres qui, comme Constantin Meunier et Alfred Stevens, pour ne nommer que des morts, jouissent aujourd'hui d'une gloire universelle.

Ce mouvement artistique moderne a été puissamment favorisé par le développement des musées. Ils sont en somme de création très récente, ces musées belges, et c'est merveille qu'ils soient aussi riches qu'ils le sont. La collection publique de peinture ancienne de Bruxelles existe depuis 1795. C'est une institution de la République française. Mais tandis que, dans les autres pays, les musées, tirant leur origine de collections royales et princières, n'ont eu qu'à s'agrandir autour de noyaux anciens, celui de Bruxelles fut, en quelque sorte, créé de toutes pièces. Plusieurs des anciens gouverneurs généraux avaient collectionné les œuvres d'art; mais, quand ils rentraient dans leur pays, leurs tableaux les accompagnaient. L'origine du musée de Bruxelles, ce furent les tableaux que les commissaires français, chargés de recueillir dans les couvents supprimés les œuvres d'art destinées aux musées nationaux, jugèrent indignes du voyage. A ces œuvres médiocres vinrent s'ajouter, en 1802 et 1811, des tableaux envoyés de Paris, — Bruxelles étant alors compris dans la distribution des œuvres d'art amoncelées par les conquêtes, — puis, en 1815, quelques-unes des toiles qui furent restituées au royaume des Pays-Bas après la chute de l'Empire. De rares achats, de maigres dons du roi Guillaume s'ajoutèrent à ces dépôts primitifs, et ce n'est en somme que depuis 1860 que les richesses du musée ont commencé de s'accroître méthodiquement. Jusqu'en 1841 il avait appartenu à la ville. Il fut alors repris par l'État, et c'est depuis ce moment qu'il est dirigé par une commission qui préside aux achats et délègue certains de ses membres au soin de placer et de surveiller les collections. Cette même commission dirige également le musée moderne, installé dans les locaux de l'ancienne cour, place du Musée. Mais, tandis que pour les tableaux anciens, l'achat se fait par l'initiative de la commission même, sous le contrôle du gouvernement, c'est celui-ci qui acquiert directement les ouvrages des contemporains, ouvrages qui n'entrent cependant au musée que moyennant l'assentiment de la commission.



CHARLES LE TÉMÉRAIRE.
Par Roger VAN DER WEYDEN. Musée de Bruxelles.

Aux musées de Bruxelles, tant au musée ancien qu'au musée moderne, ce ne sont guère que les écoles des Pays-Bas qui se trouvent bien représentées. Mais elles le sont de telle manière que, pour les connaître, on peut difficilement se passer de visiter avec soin les collections bruxelloises. Le musée ancien comprend d'abord une admirable collection de primitifs flamands. Il faut y signaler quelques œuvres capitales des Van Eyck, Quentin Metzys, Mabuse, Thierry Bouts, Breughel, Van Orley, Roger Van der Weyden, Hugo Van der Goes. Puis on y admire vingt-trois Rubens, dont *la Montée au Calvaire*, *le Martyre de saint Liévin*, *le Christ voulant foudroyer le monde*, les portraits des archiducs Albert et Isabelle, *la Forge de Vulcain*, quatorze Jordaens qui sont parmi les plus beaux que l'on puisse voir, neuf Van Dyck, enfin des œuvres excellentes des peintres secondaires de l'école flamande du XVIIe siècle : Teniers, Snyders, De Vos, De Craeyer, Fijt, Van der Meulen, etc. L'école hollandaise est également brillamment représentée par des toiles de premier ordre de Rembrandt, Ruysdael, Vermeer de Delft, Franz Hals, Terburg, Hobbéma, Maes, Van der Elst, Gérard Dou, Van Ostade, Jan Steen, et quantité de petits maîtres charmants et moins connus. En dehors des écoles des Pays-Bas, on peut admirer au musée de Bruxelles un des plus beaux paysages de Claude Lorrain, *la Chasse d'Énée*, un fragment d'un des plafonds peints par Véronèse pour le palais des Doges; *Apollon écorchant Marsyas*, de Ribera; une très belle esquisse de Tintoret, quelques excellents morceaux de l'Albane, de Tiepolo, de Guardi, de Preti et le *Marat* de David. Installés, ainsi que le musée de sculpture,

dans un monument de Balat, dont on admire universellement l'ordonnance et l'excellent style classique, les tableaux anciens du musée de Bruxelles sont fort bien mis en valeur dans des salles où l'on a su éviter l'encombrement.

Le musée moderne est plus à l'étroit dans l'ancien palais des gouverneurs généraux. Il ne comprend guère que des œuvres d'artistes belges, mais l'école dans toute son évolution est fort bien représentée. Toute collection d'art contemporain est aisément suspecte et il est facile d'y signaler des œuvres démodées ou contestables. Celle-ci, si on la compare aux collections analogues de l'étranger, n'est pas des moins bonnes, et tous les peintres marquants du XIXe siècle belge y sont représentés par des œuvres caractéristiques, quelques-uns par des groupes d'œuvres dont on ne saurait, en dehors de ce musée, réunir l'équivalent.

Le musée de sculpture a le même caractère national, et comme l'école de sculpture en Belgique a été extrêmement brillante au XIXe siècle, on y trouve un grand nombre d'œuvres de premier ordre, telles celles de Constantin Meunier, Paul Devigne, Julien Dillens, Victor Rousseau, Charles Van der Stappen, Paul Dubois et Lambeaux.

A côté des musées des beaux-arts proprement dits, il existe à Bruxelles un musée des arts décoratifs et industriels qui, sous l'intelligente direction de M. Eugène Van Overloop, est devenu extrêmement intéressant. Installé dans les vastes bâtiments qui ont été construits en 1880 pour y loger l'exposition par laquelle on célébra le cinquantenaire de la Belgique, il comprend en somme plusieurs musées distincts réunis sous une direction unique. Le musée des arts décoratifs proprement dit se confond en quelque sorte avec le musée des plâtres de la commission des échanges internationaux, où les jeunes architectes et les jeunes sculpteurs peuvent venir étudier, d'après des reproductions, les motifs fameux de l'art monumental de l'Orient et de l'Occident; le musée comprend d'autre part d'admirables collections de meubles, de tapisseries et de bibelots anciens de toute nature et de toute provenance. On y trouve une importante section préhistorique et l'on y a organisé ces dernières années des sections d'archéologie grecque et égyptienne qui, grâce à des dons particuliers, grâce aussi à l'activité des conservateurs qui en ont la charge, sont devenues tout à coup fort importantes.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

La musique et l'art dramatique. — Le mouvement musical a toujours été très intense à Bruxelles. « Compositeurs, virtuoses du chant, virtuoses de l'archet ou du clavier, dit M. Maurice Kufferath, instrumentistes en tous genres, théoriciens, musicographes, esthéticiens, dans tous les domaines qui se rattachent à la musique les Belges ont marqué, et ils continuent d'occuper dans le développement de l'art musical moderne le rôle éminent que surent y prendre leurs ancêtres, les maîtres wallons et flamands, dans les évolutions de l'art musical au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. S'il n'a pas été donné à la Belgique indépendante de voir naître sur son sol un Mozart, un Beethoven, un Wagner, au moins peut-elle être fière du nombre exceptionnel d'artistes en tous genres qu'elle a produits, et dont quelques-uns, dans leur spécialité, ont joui ou jouissent encore d'une renommée universelle. »

La musique trouva du reste en Belgique des encouragements

Phot. Hermans.

LE THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE.

à une époque où les autres arts étaient complètement négligés. Dès 1832, l'ancienne école de musique de Bruxelles était reconstituée et transformée en conservatoire royal, sous la direction d'un musicien hautement érudit et justement célèbre par ses travaux théoriques et historiques, François Fétis. La réorganisation des conservatoires de Gand et de Liége qui existaient déjà sous le régime hollandais, la création successive d'innombrables écoles de musique dans toutes les villes importantes du pays, l'institution des grands concours de composition musicale, l'appui accordé à la diffusion du chant choral : il y avait là tout un ensemble de mesures qui favorisa puissamment la renaissance d'un art autrefois florissant dans les Pays-Bas. « Trois grands noms, dit encore M. Kufferath, se détachent avec éclat dans l'histoire de cette renaissance : César Franck, Peter Benoît et F.-A. Gevaert. » Mais, à côté d'eux, on pourrait citer un grand nombre de musiciens fort intéressants, tels MM. Paul Gilson, Edgar Tinel, directeur du conservatoire de Bruxelles depuis 1909, Jan Blockx et Léon Dubois.

D'autre part, comparativement à son étendue et à sa population, la Belgique est actuellement le pays qui produit le plus de chanteurs et d'instrumentistes. Il n'est pas une partie du monde où l'on ne rencontre des musiciens belges, et partout ils occupent une place distinguée. Ce goût inné du peuple belge pour la musique a valu à Bruxelles un excellent théâtre d'opéra, la Monnaie, ainsi nommé parce que le théâtre se trouvait autrefois en face de l'hôtel de la Monnaie, aujourd'hui démoli. A partir de 1830 il prit tout à coup une importance extraordinaire, et il compte, depuis environ vingt-cinq ans, parmi les premières scènes lyriques de l'Europe. On y a donné pour la première fois quantité d'ouvrages depuis fameux, et il n'est pas aujourd'hui dans le monde musical une œuvre intéressante et nouvelle qui ne soit représentée à la Monnaie. Les théâtres de comédie et les théâtres « de genre » sont également prospères; on y joue, presque aussitôt après Paris, la plupart des œuvres nouvelles, et quand le Parisien pressé, qui dès l'abord a jugé que Bruxelles n'était qu'un faubourg de Paris, voit représenter au « Parc » ou aux « Galeries » les pièces qu'il a vues à la « Comédie française » ou aux « Variétés », il se confirme dans son opinion première : au point de vue théâtral comme au point de vue littéraire, la Belgique est restée, malgré tout, une province française.

ENVIRONS DE BRUXELLES
Limite de commune
Chemins de fer
Trâmways et chemins de fer vicinaux
Echelle 1 : 50 000
0
500
1000
2000m
VILVORDE
NEDER OVER HEEMBEEK
HAEREN
LAEKEN
JETTE
SAINT PIERRE
GANSHOREN
BERCHEM-STE AGATHE
KOEKELBERG
MOLENBEEK-ST JEAN
SCHAERBEEK
SAINT JOSSE TEN NOODE
EVERE
BRUXELLES
WOLUWE-ST LAMBERT
WOLUWE-ST PIERRE
ETTERBEEK
IXELLES
ST GILLES
ANDERLECHT
FOREST
UCCLE
AUDERGHEM
WATERMAEL
BOITSFORT
RUYSBROECK
BOIS DE LA CAMBRE
FORET DE SOIGNES
Parc de Mon! Leopold Ier
Palais Royal
CHÂTEAU ROYAL
Gare de Schaerbeek
Gare Maritime
Gare du Nord
Gare du Midi
Gare de l'Ouest
Parc du Cinquantenaire
Parc Léopold
Parc Josaphat
Parc Elisabeth
Basilique du Sacré Cœur
Palais de Justice
Hôtel de Ville
Bourse
Cath. Ste Gudule
Jard. Botanique
Champ des Manœuvres
Champ de Courses
Canal de Willebroeck
Bassin Vergote
La Senne
Exposition de 1910
Hippodrome
Observatoire
Hollestraet
Gare de Formation
Helmet
Larenbeek Bosch
Esseghem
Osseghem
Scheutveld
Cureghem
Veeweyde
Poxcal
Vossegat
Neer Stalle
Stalle
Groeselberg
Vert Chasseur
Langeveld
Solbosch
Boendael
Vivier d'Oye
Roodebeek
Terney Veld
Preke Linden
Lammeren Driesch
les 3 Tilleuls

UNE VILLE DU BRABANT : LOUVAIN VUE DU MONT CÉSAR.

LE BRABANT

Aspect général de la province. — Un pays bilingue. — La terre grasse et vallonnée. — Les environs de Bruxelles. — La forêt de Soignes et le champ de bataille de Waterloo. — Les châteaux et les ruines du Brabant wallon. — Nivelles : une ville gaie. — L'agriculture en Belgique. — L'Ouest brabançon. — Les villages de Breughel. — Les châteaux du Brabant flamand. — Le Brabant religieux. — Hal et son pèlerinage. — L'hérésie des Stévenistes. — Louvain, la capitale théologique de la Belgique. — Le passé et le présent. — Louvain au moyen âge, une grande cité manufacturière. — La guerre civile et la décadence. — Les petites villes brabançonnes : Aerschot, Diest, Léau, Tirlemont.

Aspect général du Brabant. — Province bilingue, traversée dans toute sa longueur par la frontière linguistique, pays de coteaux cultivés, de grandes fermes et de belles prairies, terre opulente semée de châteaux, de bois et de beaux villages, le Brabant est bien la cellule centrale de la Belgique. Il comporte une véritable synthèse de la Flandre et de la Wallonie. Au nord et à l'ouest de Bruxelles, on est vraiment en pays flamand; les ondulations très larges du terrain annoncent la plaine infiniment plate; les pâturages plantés d'arbres qui avoisinent la Senne ont le vert truculent des pâturages flamands; les villages, tapis derrière des haies, des bouquets d'arbres, ont l'aspect endormi, recueilli et si caractéristique dont Breughel a donné la parfaite image. Au sud de Bruxelles, au contraire, on entre presque immédiatement dans le pays wallon. Les maisons sont moins nombreuses, mais les agglomérations plus importantes. On rencontre beaucoup moins de ces petites fermes silencieuses où le paysan vit pour soi, à part soi, et limite le monde à sa famille. Mais les villages sont de gros bourgs comprenant tous quelques maisons bourgeoises et de vastes cabarets ayant des airs de cafés urbains, où une population très sociable se réunit volontiers les dimanches. C'est un pays riche, opulent, sans grand caractère, mais qui a son charme agreste et riant.

La forêt de Soignes. Le champ de bataille de Waterloo. — De Bruxelles, pour gagner le Brabant wallon, il faut passer par la forêt de Soignes. C'est un magnifique bois de hêtres, dernier vestige de cette vieille forêt Charbonnière qui, du temps des Romains, couvait la Belgique dans toute sa longueur. Il est austère, grave et un peu triste, avec ses hautes futaies silencieuses, mais on y peut admirer quelques sublimes paysages, et l'on y sent encore battre le cœur de ce vieux pays forestier dont les dieux des sylves furent les premiers dieux. Malheureusement, il a perdu beaucoup de son caractère agreste et sauvage en ces dernières années : le développement de l'automobilisme, l'accroissement de la population bruxelloise et le besoin de promenade qui se fait sentir de plus en plus au peuple des grandes villes, tout tend à convertir la vieille forêt gauloise en une sorte d'annexe du bois de la Cambre. On y a ménagé deux hippodromes, celui de Boitsfort et celui de Groenendael; le vieux château de Tervueren, — ancienne résidence d'été des ducs de Brabant, puis des souverains des Pays-Bas — qui fut incendié en 1879, a vu son parc peuplé des bâtiments du *Musée colonial* et de l'*École mondiale;* là où il y avait des étangs, on a

L'ÉTANG DE ROUGE-CLOÎTRE, A AUDERGHEM.

CARTE DU BRABANT.

aménagé des pièces d'eau, et sur l'emplacement qu'occupait jadis l'abbaye de Groenendael, où Ruysbroeck, le fameux mystique flamand, écrivit *l'Ornement des noces spirituelles*, s'élève un restaurant élégant animé durant la belle saison par la foule des promeneurs et des touristes. Ces promenades sont agréables du reste ; les routes nouvelles qui sillonnent la forêt sont bien dessinées et laissent apercevoir de nobles perspectives sur de vastes clairières, mais tant de travaux ne vont pas sans altérer le charme austère et religieux qui se dégageait autrefois de l'antique forêt. Aussi bien, cette forêt de Soignes est pour les Bruxellois quelque chose de plus qu'une simple promenade ; elle est pleine de souvenirs historiques, que M. Sander Pierron a notés dans un savant et copieux ouvrage, l'*Histoire de la forêt de Soignes*. On y a trouvé de nombreux vestiges des habitants primitifs du pays. Le légendaire saint Hubert s'y est retiré et y est mort. Les ducs de Brabant y ont eu de nombreux rendez-vous de chasse. Pendant les troubles des XVIe et XVIIe siècles, les Gueux des Bois, puis des brigands fameux y eurent leur repaire. Mais les souvenirs les plus vivants sont ceux qui se rapportent à la bataille de Waterloo.

Dans tout le pays qui s'étend au sud-ouest de la forêt, entre Waterloo, Braine l'Alleud et Nivelles, d'une part, Wavre, Ottignies et Genappe de l'autre, les souvenirs des événements de 1815 sont encore extrêmement présents. Comme l'a constaté M. Fierens-Gevaert dans les curieuses notes folkloriques et pittoresques qu'il a réunies sous ce titre : *Waterloo légendaire*, il n'est pas un coin de France où Napoléon soit plus populaire que dans ce pays brabançon. Pas un paysan de Ligny, d'Ohain, de Plancenoit ou de Braine l'Alleud qui ne parle avec une sorte d'émotion religieuse de « la Guerre » et de « l'Empereur ». Tous ont un grand-père, un grand-oncle, qui l'a vu passer, l'a entendu parler ou qui a été de ses soldats. Certes, à Waterloo même, les Anglais ont une certaine popularité qu'ils doivent à leurs nombreuses visites et à l'argent que leurs pèlerinages patriotiques

WATERLOO : LE « LION ».

Ce tertre fut élevé par les alliés à l'endroit où tomba le prince d'Orange.

rapportent au pays. Mais, même dans ce centre d'exploitation de la gloire anglaise, l'Empereur garde son prestige de vaincu sublime. A Ligny, aux Quatre-Bras, dans tout le pays qu'il traversa victorieux, on ne parle que de lui. Blücher, en revanche, est franchement impopulaire. Si l'on visite les jolies vallées de la Dyle et de la Lasnes, si l'on passe par Limal, la Chapelle, Genval, Couture-Saint-Germain, Ohain et Plancenoit, on se rend compte du prodige qu'accomplit le général prussien en parcourant en un jour, avec de l'artillerie, une route aussi difficile, mais on se rend compte aussi, en faisant causer les paysans, de la façon dont la population wallonne de 1815 dut accueillir ces « libérateurs » d'outre-Rhin. Il est évident qu'on leur attribue beaucoup d'horreurs qu'ils n'ont pas commises, étant donné le peu de temps qu'ils passaient dans les villages. M. Henri Houssaye, par exemple, a eu beau faire justice de la légende qui rapporte que le général Duhesme, transporté mourant à l'auberge du *Roi d'Espagne*, à Genappe, fut achevé à coups de lance par les hussards de Brunswick, les habitants du pays tiennent cette histoire pour parfaitement authentique et la racontent avec des détails qu'ils tiennent de témoins oculaires. A Céroux-Mousty, à Ohain, on raconte encore des histoires de vieilles femmes massacrées par les uhlans, souvenirs sanglants qui se mêlent à de naïfs récits d'épopée ou à des lectures primaires qui déforment la tradition.

Dans tout ce pays, on ne peut faire cent pas sans soulever la poussière de l'histoire. Mais à Waterloo et à Mont-Saint-Jean, le drame de 1815 vous envahit tout entier. Waterloo n'est qu'un gros village sans caractère. Mais déjà l'église, — très laide, du

LA FORÊT DE SOIGNES.

Elle est le dernier vestige de la vieille forêt Charbonnière qui, du temps des Romains, coupait la Belgique dans toute sa longueur.

WATERLOO : LES MONUMENTS.

Au premier plan, le monument hanovrien : à droite, la colonne élevée à la mémoire du lieutenant-colonel A. Gordon, aide de camp du général Wellington. — Au fond, le « Lion ».

PLAINE DE WATERLOO : LA FERME DE LA HAIE-SAINTE ET LES MONUMENTS.

reste, — est pleine de souvenirs. Tout près du dôme étrange qui la surmonte, on montre le jardin où lord Uxbridge fit enterrer sa jambe, puis, en face, l'ancienne maison de poste d'où Wellington data son bulletin de victoire. Ce n'est qu'un vieux cabaret wallon, transformé en l'honneur de ses visiteurs habituels en une sorte de bar anglais, mais déjà l'imagination s'y échauffe. Sur le plateau de Mont-Saint-Jean, pour peu qu'on soit sensible à la poésie du passé, elle s'exalte magnifiquement. L'importance historique de l'événement, les lectures, les légendes, les vers fameux, les phrases tumultueuses de Victor Hugo, tout, dans cette vaste plaine, qui, en vérité, cependant, n'a plus rien de morne aujourd'hui, tout semble fait pour nous montrer ce que la poésie guerrière peut avoir de grand. Voici la Haie-Sainte qui fut plusieurs fois prise et perdue, et sous les murs de laquelle trois mille hommes trouvèrent la mort; la Belle-Alliance, où l'empereur eut son quartier général, le monument du lieutenant-colonel Gordon et le monument hanovrien; puis, plus loin, du côté de la France, l'*Aigle blessé* de Gérome, que « la Sabretache » a fait dresser sur le terrain même où succomba le dernier carré de la vieille garde.

Mais la meilleure manière de bien voir le champ de bataille, de bien en savourer la poésie et le pittoresque, est peut-être de faire comme le premier touriste venu et de monter sur la butte que les alliés ont élevée en souvenir de leur victoire, et au sommet de laquelle se dresse un lion de bronze, caniche ridicule qui s'essouffle vers l'héroïsme. La plaine, avec ses vallonnements, son large panorama de bois et de cultures, s'étale à vos yeux comme une carte déployée. Rien n'est plus simple que de la lire. Aussi bien des guides s'empressent-ils de vous l'expliquer, et il n'est pas inintéressant de s'abandonner à eux, à condition de ne pas les croire sur parole. Leur récit n'est pas sans saveur.

M. Camille Lemonnier a noté très exactement le boniment pittoresque du vieux cicerone qui faisait autrefois les honneurs de son champ de bataille : « Dans un bredouillement chantonné, dit-il, le Wallon qui à force de ressasser des mots anglais devant un auditoire britannique a conservé le sifflement des désinences finales, articule les particularités de chacun de ces lieux mémorables.

« Là, à l'angle de la chaussée et du chemin creux d'Ohain, le duc de Wellington se tint, pendant toute la bataille, appuyé contre un orme, qui, depuis, a été scié et vendu au détail en Angleterre.

« A côté, regardez le monument hanovrien, élevé par les officiers *de ce régiment* à l'honneur de leurs morts, avec sa forme d'*obélisse* et ses tables de pierre où sont écrits les noms des braves... Et, en face, la colonne du brave lieutenant général Alexandre Gordon, aide de camp du général Wellington, enlevé à la fleur de son âge...

« Dans la même direction, la Haie-Sainte, prise et reprise plusieurs fois et sur laquelle, du côté de la route, une plaque en fer rappelle les événements... Voici la Belle-Alliance, reconnaissable aussi à sa plaque en fer... C'est là que les généraux Wellington et Blücher *se saluèrent mutuellement vainqueurs*, le 18 juin, à huit heures et demie du soir... La Belle-Alliance, ainsi nommée à cause du mariage ridicule d'une fermière de l'endroit... Puis Hougoumont, ces arbres noirs, où l'action commença... Et là-bas maintenant, comprenez bien... Le 17 juin, les Anglais et les Hollandais, après s'être battus aux Quatre-Bras contre les Français, passent à Genappe; et, un peu après eux, l'armée de l'empereur passe à son tour, trempée jusqu'aux os par une pluie abominable... Les Anglais et les Hollandais viennent se mettre ici, droit devant la direction de mon bâton, au nord-ouest; et les Français bivouaquent là, à la hauteur de la Belle-Alliance... à vingt minutes de distance, et comme qui dirait les Français à la tête du Lion, et les Anglais à la queue... Napoléon, lui, pendant ce temps, établissait, dans la soirée du 17, son quartier général à la ferme du Caillou, après avoir reconnu le champ de bataille avec ses généraux... *Il dormait encore quand on l'éveilla*, le 18 au matin... Et il alla s'établir au bout de mon bâton, *là où vous ne voyez pas*, mais où je vous ai montré la ferme de Rossomme... Tout à coup, à midi, il aperçoit des troupes qui s'avancent sur la chapelle Saint-Lambert, à six kilomètres de

WATERLOO : L'AIGLE BLESSÉ,
par le sculpteur GÉROME.
Monument érigé en 1904 par la société d'histoire militaire « la Sabretache » sur l'emplacement où succomba le dernier carré de la vieille garde.

Plancenoit : c'était l'avant-garde prussienne. *Pendant ce temps,* Grouchy, qui avait été envoyé à la recherche des Prussiens, était à déjeuner *à la tête de ses trente mille hommes,* chez le notaire Hollaert, d'où il entendait le bruit de la canonnade... Même que Gérard lui dit : « Marchons, brave ami ! »

« Une supposition : si l'empereur, au lieu d'envoyer promener Grouchy et ses trente mille hommes, les avait eus sous la main, il gagnait la bataille... *Mais cet homme gênait Dieu...* Et alors donc, les Français étant au nombre de septante-deux mille, quinze mille chevaux et deux cent quarante canons, les autres ayant cent cinquante-neuf canons, et treize mille cavaliers, en tout pour leur part, septante mille hommes, sans compter l'arrière-garde de Blücher, les trente mille Prussiens de Bülow qui attendaient le moment de prendre en flanc l'armée française. A onze heures trente-cinq minutes le signal est donné... Les lignes se replient sur le château de Hougoumont, d'où les Anglais tirent par des trous faits dans le mur... A une heure, l'artillerie française commence son attaque sur le centre... A une heure trente minutes, le général d'Erlon marche sur la Haie-Sainte, occupée par les alliés, mais c'est à trois heures seulement que le maréchal Ney s'en rend maître.

« A quatre heures, les cuirassiers de Milhaut font une charge, qui est repoussée ; et à cinq, une nouvelle charge dure pendant deux heures... Jamais on n'avait vu rien de pareil ; mais les alliés tenaient bon, et à cinq heures et demie, les Français pliaient déjà partout... Plancenoit est pris alors par les Prussiens, Grouchy n'arrive pas, et tout à coup la garde, commandée par Ney, forme le carré. L'ennemi l'entoure de toutes parts ; on *lui* crie de se rendre, mais *elle* refuse, et le général Cambronne s'écrie : « La garde meurt et ne se rend pas ! » Il a dit autre chose, mais je ne veux pas le répéter à cause qu'il y a des dames. A huit heures, le duc de Wellington, qui était resté tout le temps de la bataille *sous son orme*, s'ébranle enfin.

« Napoléon est perdu : l'armée française fuit dans toutes les directions, repasse par Genappe, bouscule l'empereur qui fuit avec ses soldats. Il en tomba trente et un mille ; les alliés, eux, avaient perdu vingt-deux mille hommes. »

Ce commentaire, assurément, n'a rien de rigoureusement historique, mais, débité d'un ton à la fois monotone et emphatique, au sommet de cette butte étrange qui domine la plaine, il ne laisse pas que d'impressionner.

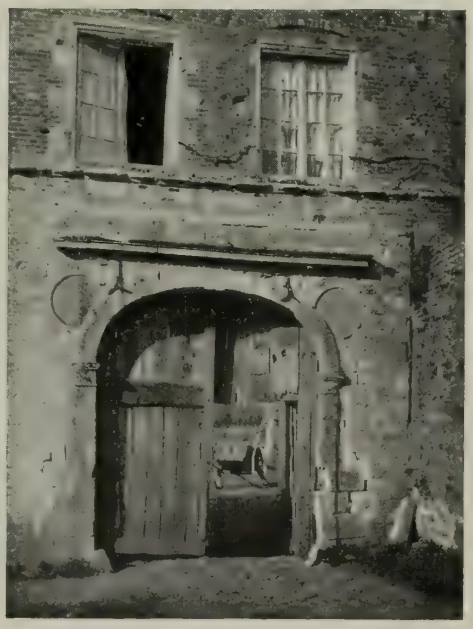
Cependant ce n'est ni l'ascension de la butte, ni le récit du guide, ni la visite à l'*Aigle blessé* de Gérome, ou aux monuments anglais ou hanovriens, qui laissent au pèlerin de Waterloo le souvenir le plus vif. C'est Hougoumont. Cette ferme-château, qui fut le centre de l'action, a gardé encore aujourd'hui quelque chose de sombre. Il semble qu'on n'ait pas osé y toucher depuis ce terrible mois de juin 1815. C'est la seule des fermes tragiques dont les ruines aient été conservées intactes. La Haie-Sainte, Papelotte, Fichermont, le Caillou, la Belle-Alliance ont été restaurées, transformées. Hougoumont est demeuré tel quel. Le comte et la comtesse de Neuville à qui le domaine appartenait en 1815 n'ont jamais voulu le revoir. Des ménages de paysans se sont installés dans les dépendances, qu'ils ont remises en état tant bien que mal, mais le petit château bâti par Hugo de Somerel au xve siècle n'a jamais repris son allure seigneuriale. Au milieu de la cour une margelle de puits dresse une maçonnerie ruinée. En vous penchant par-dessus l'ouverture, vous apercevez un amoncellement d'ais pourris et de briques jetés pêle-mêle. Le guide, ou l'habitant de la ferme qui vous accompagne, ne manque pas de vous dire que deux cents cadavres gisent sous ces décombres, empilés les uns sur les autres, sans que jamais on n'ait rien fait pour leur donner une sépulture décente. Ils ajoutent même que, s'il faut en croire les récits qui circulent encore dans les fermes des environs, tous ceux qu'on y précipita n'étaient pas morts. Dans la hâte du déblaiement, des agonisants auraient été confondus avec les morts dans cette funèbre journée, et pendant des nuits leurs lamentations désespérées auraient terrorisé la campagne.

PUITS ET CHAPELLE DU CHATEAU DE HOUGOUMONT.

Non loin du puits s'élève la chapelle : quatre murs unis couverts de noms et d'inscriptions, un autel grossier, barbouillé d'un reste de peinture portant une vierge en bois, tenant sur les genoux un petit Jésus décapité, médiocre sculpture brabançonne du xvie siècle. C'est tout, mais cette chapelle a servi pendant le siège à abriter les blessés ; les murs en ont été criblés de balles, les vitraux pulvérisés, et elle a vu en une journée tant de douleurs qu'elle a, aujourd'hui, cet air étrangement indifférent des choses trop anciennes.

Le verger est peut-être plus émouvant encore. Ses murs ont gardé les meurtrières que les Anglais y firent à la hâte, et leurs briques sont encore comme mouchetées par les innombrables traces des balles

LE MUR DU VERGER DE HOUGOUMONT.



ENTRÉE DE LA FERME.

LE MOULIN, A VILLERS-LA-VILLE.

qui les déchiquetèrent. Près d'un siècle a passé sur le drame. La paix des labours a depuis longtemps fait oublier à ces campagnes fertiles les soucis de ces temps troublés, mais les ruines d'Hougoumont demeurent comme un témoin tragique de ce passé guerrier.

L'abbaye de Villers. Le château de La Motte. — Waterloo est le plus illustre des champs de bataille du Brabant wallon : il n'est par le seul. Ce pays a été plus longtemps piétiné qu'aucun autre par les armées de l'Europe, et, si certains villages, certains lieux-dits évoquent les souvenirs de la gloire militaire, il en est d'autres qui portent le témoignage de toutes les horreurs de la guerre et de la conquête. Telles sont les ruines fameuses de l'abbaye de Villers. C'est plutôt aux hasards des révolutions et à l'hostilité des populations environnantes pourtant que ce magnifique cloître dut sa destruction. Mais ce n'en est pas moins à la faveur des troubles que la seconde conquête française, celle qui suivit Fleurus, provoqua dans le pays, qu'il fut pris, pillé et en partie incendié. Des paysans du voisinage s'associèrent pour cette œuvre de destruction à des traînards de l'armée jacobine.

L'illustre abbaye, qui avait été l'une des plus riches de la contrée, était alors du reste en pleine décadence. Elle avait été fondée en 1147 par des moines de l'ordre de Cîteaux et elle s'était si promptement enrichie qu'au XIIIe siècle elle comptait quatre cents religieux et trois cents frères convers. Mais l'abondance de biens amena bientôt le relâchement de la règle et la décadence du couvent. Au XVIe siècle les moines ne sont plus que soixante. Les compétitions, les querelles de préséance et d'intérêt ne cessent alors de déchirer la communauté dont la domination sur le pays devient de plus en plus tyrannique et tracassière, ce qui explique l'aide que les envahisseurs français trouvèrent auprès de la population. Tous les vassaux de l'abbé servirent de guides aux Jacobins et ils ne se montrèrent pas les moins enragés dans l'absurde œuvre de destruction qui s'accomplit là. Même après le pillage et l'incendie, la superbe abbaye serait sans doute restée debout si, lors de la suppression des ordres religieux, elle n'avait été acquise comme bien national par un certain négociant de Saint-Omer, qui, pressé de faire argent de tout, la dépouilla de ses plombs, de ses gouttières, de ses toitures, de tout enfin ce qui pouvait s'enlever à peu de frais et se vendre. Cette première œuvre de vandalisme accomplie, ce qui restait du vénérable monument fut abandonné aux paysans, qui considérèrent l'abbaye comme une carrière merveilleuse où ils trouvaient toute taillée la pierre dont ils avaient besoin pour réparer leurs maisons ou même pour en construire de nouvelles. Abandonné aux herbes folles et aux bêtes des bois, le vieux couvent allait se désagrégeant d'année en année ; chaque printemps voyait quelques pans de mur, quelque voûte, quelque ogive s'écrouler parmi le hallier quand, en 1893, le gouvernement belge a chargé un architecte plein de zèle et d'érudition, M. Licot, de restaurer ou plutôt de conserver ces ruines admirables. Il l'a fait avec beaucoup de tact, se contentant de consolider les parties les plus menacées et de remettre en état les parties essentielles à la conservation de ce qui restait de l'édifice.

Telles qu'elles sont, les ruines de Villers forment un ensemble saisissant et merveilleusement propre à exalter tout ce que nos lectures romantiques nous ont donné d'imagination médiévale. Au premier abord, c'est un amas confus de pans de murs, les uns à demi écroulés, découpant leur silhouette déchiquetée sous le manteau des végétations, les autres presque entiers encore et gardant en dépit du temps un air de vie au milieu de la désolation générale. Ici s'élevait la demeure fastueuse qu'un abbé grand seigneur avait fait construire en 1721 pour recevoir les hôtes de distinction qui le venaient visiter ; par endroits le crépi

L'ABBAYE DE VILLERS : LA CHAPELLE.

BAS CÔTÉS DE LA CHAPELLE.

Cette illustre abbaye, fondée en 1147 par les moines de l'ordre de Cîteaux, fut très florissante jusqu'au XVIe siècle. Incendiée pendant la campagne de Belgique sous la Révolution, ses ruines admirables sont entretenues par les soins du gouvernement belge.

adhère encore à la brique et montre des rinceaux d'une ornementation singulièrement précieuse. Plus loin se dressent les murs épais de l'ancienne brasserie du couvent; enfin voici, parmi les décombres, la trace du vestibule solennel donnant accès dans cette immense maison religieuse qui espaçait ses bâtiments sur quinze hectares clôturés de murailles en dehors desquelles se groupaient encore d'innombrables dépendances : fermes, moulins, métairies, viviers et garennes, toute l'installation compliquée d'une exploitation agricole qui produisait encore en 1787

ABBAYE DE VILLERS : LA CHAPELLE, VUE EXTÉRIEURE.

CHATEAU DE LA MOTTE.
Demeure seigneuriale du milieu du XVIIIe siècle, ruinée sous la Révolution.

un revenu annuel de cent trois mille cent dix-sept florins.

On longe les murs écroulés du palais abbatial : voici la cuisine où l'on distingue encore une cheminée monumentale; de là on passe au réfectoire, vaste salle oblongue que cinq colonnes partageaient en deux nefs et dont les quatre murs ajourés de hautes ogives géminées sont seuls demeurés debout. Tout un aspect de l'existence monacale revit dans ce coin de ruines; on revoit l'entrée lente des moines traînant leurs sandales, la circulation silencieuse des frocs tombant à plis droits, la ligne brusque des épaules fléchissant pour le bénédicité, les blancheurs reluisantes des crânes penchés par-dessus les tables.

Mais la plus forte impression des ruines de Villers, c'est la chapelle ou plutôt l'église, car cette chapelle est grande comme une cathédrale. Quand elle était entière, ce devait être un des meilleurs temples gothiques de la Belgique. La grâce des ogives, la fermeté légère des piliers, l'élancement nerveux de la nef, l'élégante simplicité de cet ensemble austère devaient être du plus grand effet, et, quand aujourd'hui encore le soleil se joue au travers des frondaisons qui remplissent les rosaces béantes du chœur et font l'office des vitraux absents, on est saisi d'une véritable émotion religieuse. Il est peu de ruines où la poésie banale et toujours poignante de la nature, remettant de la vie où les hommes ont semé la mort, vous saisisse plus vivement qu'en ce coin de Brabant auquel on ne peut cependant accrocher le souvenir d'aucun grand nom de l'histoire.

Le flâneur d'imagination sera peut-être plus profondément ému cependant par une autre ruine moins fameuse et toute voisine de Villers, les ruines du château de La Motte. Cette charmante demeure seigneuriale, qui datait probablement du milieu du XVIIIe siècle, fut pillée et incendiée par une des mêmes bandes qui commencèrent la destruction de Villers. Elle s'élève dans un fort beau lieu. La cour d'honneur s'ouvre sur une étoile d'où trois allées de hêtres magnifiques partent vers Villers, vers Bousval, vers Court-Saint-Étienne. De l'autre côté les jardins occupent le sommet d'une colline au pied de laquelle se blottissent les maisons du village.

Ces jardins sont délicieux; les rosiers, les lilas, les chèvrefeuilles et les glycines poussent à l'abandon, transformant les bosquets en halliers, les charmilles en grottes de verdure, ornant de guirlandes imprévues les statues brisées et les balustrades en ruine. La mélancolie des fêtes interrompues et des folies mortes plane sur tout cela; dans le jardin, parmi la gaieté des chants d'oiseaux, elle reste douce et comme attendrie; elle s'accentue jusqu'à pincer le cœur si, par quelque interstice des palissades dont on a bouché les portes et les fenêtres, on pénètre à l'intérieur du château. Là, tout est dans un désordre et un abandon inexprimables. Il est évident que l'on a tout barricadé au lendemain même du pillage et de l'incendie, et le visiteur surpris peut se figurer que le désastre est d'hier. Les murs sont encore noircis par la fumée et, parmi de belles boiseries délicatement sculptées dans le style de Louis XV, gisent des amas de décombres, des tas de plâtras, des morceaux de bois à demi consumés. Il y a quelques années on y voyait encore des fragments de meubles que les pillards n'avaient pas voulu emporter. Quand on montait au premier étage par un escalier tout branlant et privé de sa rampe, l'impression de désolation augmentait encore. Dans ces vastes chambres où l'on voyait la trace des tentures et des jolies décorations « rococo » et que seuls les corbeaux et les souris habitaient depuis cent ans, on se figurait si aisément l'existence souriante et retirée de quelque philosophe, de quelque « homme sensible » de la fin du XVIIIe siècle, qu'on ne pouvait s'empêcher de fredonner mélancoliquement quelques-uns de ces refrains fanés qui évoquent aujourd'hui au plus ignorant des

LE CHATEAU DE RIXENSART.
Construit au XVIIe siècle dans un site admirable, il fut acquis et restauré au XVIIIe siècle par la famille de Mérode, qui le possède encore aujourd'hui.

ABBAYE D'AYWIERS, A COUTURE-SAINT-GERMAIN.

VIEILLE MAISON A CÉROUX-MOUSTY.

hommes du monde la grâce languide de l'ancien régime expirant.

Les propriétaires actuels de cette ruine, jugeant sans doute une restauration impossible ou trop coûteuse, ont fait enlever récemment ce qui restait à La Motte de boiseries sculptées, et l'intérieur du château, dévasté méthodiquement par les ouvriers, n'a plus rien de cette désolation poignante qu'on y trouvait autrefois, mais le site n'en garde pas moins son charme agreste et mélancolique.

C'est également dans un admirable site forestier que s'élève le château de Rixensart, qui est une des beautés du Brabant wallon.

Ici il ne s'agit pas d'une ruine. Le château est encore habitable et le propriétaire actuel, qui appartient à une branche de la famille de Mérode, vient encore y passer quelques jours chaque année au moment des chasses; mais il n'en garde pas moins un air de vétusté et de solitude qui en fait tout le charme.

L'architecture même du château n'a rien de très remarquable. L'ensemble de la construction n'est pas antérieur au milieu du XVIIe siècle, époque à laquelle Charles Spinola — qui, par mariage, avait acquis le domaine des Croy, héritiers eux-mêmes des vieux sires de Rixensart, dont les chroniques du Brabant rapportent à l'envi les exploits guerriers — le remit complètement à neuf et fit dessiner les jardins par Le Nôtre. L'architecte qu'il choisit n'était certainement pas un homme de génie. Mais le château est admirablement situé au bord d'un vaste étang parmi des bois de haute futaie qui imposent leur charme austère à tout le paysage, et ses tourelles octogones percées de jolies lucarnes et surmontées de girouettes qui dominent les larges toits ardoisés des quatre ailes ont quelque chose de romantique et de cavalier qui fait qu'on voudrait placer là le cadre de quelque nouvelle de keepsake.

A défaut d'anecdote romanesque, on peut du moins rattacher au château de Rixensart un souvenir héroïque et une grande figure littéraire.

Comme en quelque lieu du monde qu'on aille on trouve la trace de quelques Français qui, passant là par hasard, s'y battirent sans grande raison, pour la gloire, pour rien, pour le plaisir, on voit sur les vieilles murailles de Rixensart les stigmates du siège que soixante-quatre soldats du roi de France y soutinrent en 1668 contre une véritable armée espagnole commandée par don Juan de Luna et don Francesco de Tréguas. Leur défense fut héroïque. Les Espagnols s'emparèrent finalement de la ferme et parvinrent à mettre le feu à une partie du château. Les Français durent se rendre, mais ils obtinrent une capitulation honorable. Dix ans plus tard, Lagalerie, premier brigadier de France, vengea cette défaite en ravageant les environs de Rixensart et en mettant le feu au château. Une fois de plus l'habitant paya pour tout le monde.

A la fin du XVIIIe siècle, la famille de Mérode devint propriétaire du domaine et répara tous ces désastres.

En 1867, le château de Rixensart occupa un moment l'attention d'une partie de l'Europe. Torturé déjà par la maladie qui devait l'emporter peu après, Montalembert, allié à la famille de Mérode, y passa plusieurs mois. Ses amis vinrent l'y voir en grand nombre. Le Père Hyacinthe, qui n'était pas encore M. Hya-

LA TOUR DE MORIENSART, A CÉROUX-MOUSTY.

UN CHEMIN CREUX, A CÉROUX-MOUSTY.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE, A WAVRE.

NIVELLES : ÉGLISE SAINTE-GERTRUDE.
Rebâtie au xe siècle, elle dépendait d'une riche abbaye fondée en 645.

cinthe Loyson, le comte de Paris, le duc d'Aumale, passèrent quelques jours auprès de l'illustre malade. Rixensart fut pendant ces instants le refuge du parti catholique français, refuge paisible entre tous, tout embaumé de senteurs sylvestres.

Tout ce pays du reste a un charme agreste. La vallée de la Lasne, celle de l'Argentine, celle de l'Isscheetcelle de la Dyle qui recueille toutes ces jolies rivières sont des coins privilégiés où la nature s'est faite particulièrement aimable. Les villages sont riches et pittoresques et les Bruxellois commencent à prendre l'habitude d'y passer les mois d'été. Genval-les-Eaux est en train de devenir un centre mondain.

NIVELLES

Camille Lemonnier le constate avec humour, Nivelles est une ville qui rit. « Il y a des villes tristes et des villes gaies, dit-il; Nivelles est de la catégorie de celles-ci. » Le soleil, en pénétrant l'écheveau de ses venelles, met dans les vitres, dans les vieux murs fleuris de violiers, dans le fouillis de ses torves cheminées, comme une joie de vivre qui n'est pas démentie par la bonhomie des ménages. On vit là porte à porte, dans la familiarité d'un vis-à-vis si resserré que d'une fenêtre à l'autre on peut se tendre la main. A peine une ou deux grandes rues, et, à la place, un pullulement de rues diminutives, tournant sur elles-mêmes, comme dans l'entrain d'une ronde. En tout sens elles s'entre-croisent, ces ruelles, biaisent, se cassent à angles aigus, plongent, emmêlent à plaisir leurs circuits pour égarer l'étranger qui, sautillant sur le pavé en pointe de clou, croit s'enfoncer dans un entonnoir, et, après avoir entrevu à la dérobée des coins de cours noyées dans les feuilles, des échappées de jardins aux murailles tapissées de vignes, des profils de maisons étranglés par les tournants rapides, finit par déboucher sur la place, le cœur et le poumon de la petite cité.

Comme toute la ville, cette place est rieuse et gaie, mais, en vérité, elle n'a rien de très remarquable, non plus que l'aimable parc de la Dodaine, que les Nivellois montrent pourtant avec orgueil. Le seul monument vraiment digne d'intérêt que l'on voit à Nivelles, c'est la collégiale Sainte-Gertrude et le magnifique cloître roman qui y est adossé. C'est tout ce qui reste de l'abbaye, autrefois fameuse, à quoi Nivelles doit son origine. Ce couvent, un des premiers couvents de femmes du pays, fut fondé en 645 par Ide ou Iduberge, femme de Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie et fondateur de la dynastie carlovingienne. La première abbesse fut sa fille, sainte Gertrude. La ville, qui avait été brûlée par les Normands en 881, fut entourée de murailles en 1220. Elle dépendait entièrement de l'abbaye. C'était l'abbesse qui nommait le magistrat, composé d'un « mayeur » et de sept échevins. Elle s'intitulait « princesse du Saint-Empire romain, abbesse de très noble et très illustre chapitre de Nivelles, dame de Nivelles ». Mais, comme les ducs de Brabant devinrent bientôt les avoués héréditaires de l'abbaye, la ville, en fait, fut de bonne heure rattachée au duché.

NIVELLES : CLOITRE ROMAN DE L'ÉGLISE SAINTE-GERTRUDE.

L'église est le centre naturel d'une ville ayant d'aussi saintes origines. Le temple primitif ayant été complètement détruit par les Normands, il fut rebâti vers la fin du xe siècle, mais il a subi depuis tant de transformations et de restaurations, plus ou moins maladroites, qu'il a perdu beaucoup de son caractère. Extérieurement, cependant, il a encore grande allure, avec son clocher central et ses deux tourelles latérales, dont l'une est ornée d'un gigantesque jaquemart représentant, dit-on, le légendaire Jean de Nivelles. Mais c'est incontestablement vers le cloître qu'ira l'attention des antiquaires et des artistes. Avec ses quatre galeries découpées en arcades et prenant jour sur l'ancien préau, il donne une impression de paix et de recueillement auquel l'esprit le plus frivole se laisse prendre. L'austère roman se pare ici d'une grâce féminine infiniment douce, et l'on dirait que toutes les vies recluses qui se sont écoulées là ont laissé quelque chose d'elles dans l'ombre de ces voûtes surbaissées. C'est un des plus beaux vestiges que l'on puisse voir de la plus vieille et de la plus pure architecture de l'Occident.

NIVELLES : CLOITRE DE SAINTE-GERTRUDE.

UNE FERME A HULDENBERG.

UCCLE : L'AUBERGE DU « CORNET », ANCIEN RELAIS DE POSTE.

UNE VIEILLE FERME A STOCKEL, PRÈS DE BRUXELLES.

LE BRABANT AGRICOLE. L'AGRICULTURE BELGE

Nivelles est le siège d'un marché assez important. C'est, en effet, le centre d'un pays qui vit uniquement de ses grandes exploitations agricoles et qui en vit fort bien. Cette partie du Brabant wallon est, avec la Hesbaye, le coin le plus fertile et le mieux cultivé de la Belgique. C'est le pays des grandes fermes, et plusieurs d'entre elles — tels les établissements Dumont de Chassart — sont exploitées scientifiquement. L'originalité de cette entreprise modèle, c'est qu'elle est organisée de façon à ce que tous les produits de la terre soient utilisés sur place. Des distilleries et des sucreries sont jointes à l'exploitation agricole, qui a reçu elle-même une véritable organisation industrielle. Les terrains, scientifiquement étudiés, scientifiquement amendés, donnent leur maximum de rendement. Tous les travaux agricoles se font avec les machines les plus perfectionnées, et, si cela enlève un peu à ces belles campagnes de leur pittoresque traditionnel, cela donne à ce vaste territoire cultivé un aspect de richesse et de prospérité qui n'est pas sans grandeur.

Assurément tout le Brabant wallon n'offre pas le même spectacle, mais toute la région n'en donne pas moins le même aspect de richesse, de prospérité terrienne. C'est le pays de la betterave et du blé, et quand on parcourt les longues routes plantées d'arbres, et que l'on voit se dérouler de chaque côté à perte de vue l'immense tapis des champs, on a l'impression que l'on se trouve au cœur du district nourricier du pays.

La Belgique tout entière est, du reste, en somme, un pays bien cultivé et qui produit beaucoup plus qu'on ne pourrait l'attendre de son territoire exigu. Si considérables que soient les richesses que l'on fait donner à la terre, elles ne suffiraient assurément pas, tant s'en faut, à faire vivre une population aussi dense, — la Belgique, pour vivre, doit acheter à l'étranger, et il y a fort longtemps déjà que, malgré les progrès de l'agriculture et le travail intense de ce pays laborieux, il a besoin du commerce et de l'industrie pour suppléer à l'insuffisance de sa production agricole, — mais cette densité même de la population n'a pas été sans influer grandement sur les progrès de l'agriculture. Ceux-ci ont été extrêmement rapides, depuis 1846, date du premier recensement agricole, mais la culture a complètement changé de nature, et la concurrence du blé d'Amérique et du blé russe a fait abandonner par beaucoup de cultivateurs la culture des céréales, à laquelle s'est substituée la culture de la betterave. De 1846 à 1895, le nombre d'hectares cultivés en céréales et farineux par 100 habitants a diminué de 35 pour 100, mais les quantités de céréales livrables à l'alimentation n'ont pas diminué dans les mêmes proportions, grâce à l'augmentation du taux des rendements. En 1846, on récoltait 745 807 696 kilogrammes de céréales alimentaires, soit 172 kilogrammes par habitant; en 1895, on en récoltait 864 805 453 kilogrammes, ce qui donnait 135 kilogrammes par habitant. En revanche, tandis qu'en 1846 on ne cultivait la betterave sucrière que sur 2 126 hectares, en 1895 cette culture occupait 54 100 hectares. De plus, l'industrie, depuis 1880, ne payant plus la betterave qu'au prorata de la quantité de sucre qu'elle donne, les agriculteurs belges sont arrivés à faire produire à leurs champs des tubercules extrêmement riches.

La betterave est donc la grande richesse agricole de la Belgique avec la pomme de terre, qui fait le fond de l'alimentation populaire dans ce pays. La statistique de 1846 donne 115 620 hectares de pommes de terre; celle de 1895, 184 690 hectares. Les rendements, vers 1840, étaient 14 000 à 15 000 kilogrammes, tandis que de nos jours ils varient entre 18 000 et 22 000 à l'hectare, ce qui fait que l'on comptait, en 1895, 449 kilogrammes par tête d'habitant; en prenant comme moyenne une valeur de 7 francs par 100 kilogrammes, on a calculé qu'en 1895 on avait récolté en Belgique pour 201 656 366 francs de pommes de terre. Ces chiffres montrent que la production indigène en pommes de terre suffit amplement aux besoins de la population, et qu'une certaine partie peut en être utilisée pour l'alimentation du bé-

LA SORTIE DE L'ÉGLISE, A FOREST.

LE CRABBEGAT, A UCCLE.

LA CHAUSSÉE D'ALSEMBERG, A UCCLE.

tail. Il en est de même de la betterave, car certaines espèces, moins riches en sucre que les autres, servent également à la nourriture des troupeaux.

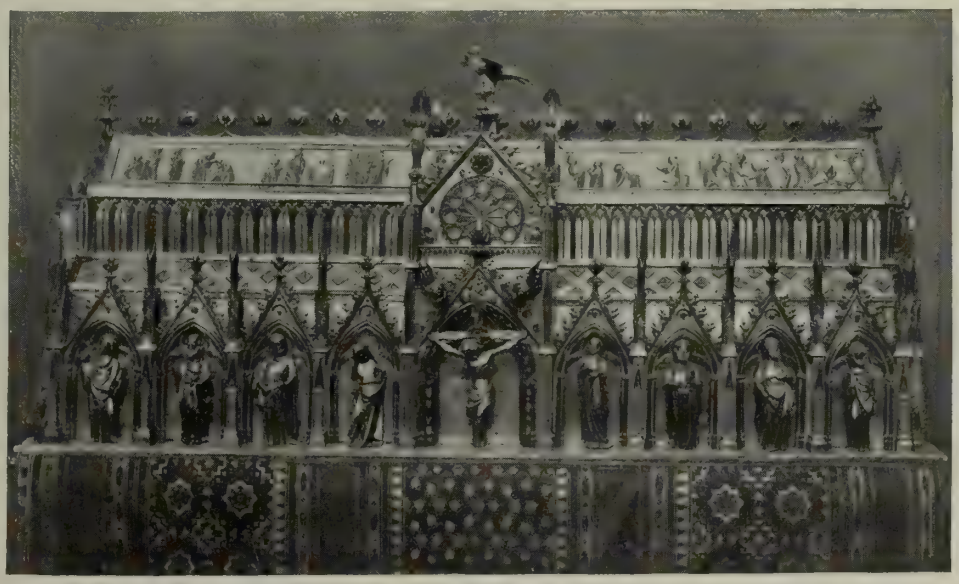
L'élevage est du reste une partie importante de l'industrie agricole en Belgique. Mais là, les progrès n'ont pas été aussi considérables qu'en agriculture proprement dite. Le nombre des moutons a diminué par le fait même des progrès de l'agriculture qui a supprimé les jachères; le nombre des têtes de gros bétail a augmenté, mais dans d'assez faibles proportions. Le recensement de 1846 accuse 1 203 891 têtes de bétail, celui de 1895 donne 1 420 978.

Le nombre des chevaux a également diminué; le recensement de 1846 donne 294 535; celui de 1895, 271 527. Cette diminution est largement compensée par l'amélioration du type. Il y a en Belgique deux races chevalines extrêmement estimées : la race ardennaise, petite espèce vigoureuse et nerveuse, qui fournit d'excellents chevaux de trait pour l'artillerie, et la race brabançonne, magnifiques chevaux de labour et de gros trait que l'on exporte en grand nombre en Allemagne et en Amérique.

Tous ces chiffres dénotent une production intense qui est due moins à la fertilité du sol qu'au travail patient de ses habitants. Il y a longtemps que la Belgique est un pays bien cultivé. La Flandre conquise sur la mer et les marais est un magnifique potager. Le Brabant, le Hainaut, l'Entre-Sambre-et-Meuse sont depuis le moyen âge de belles terres arables, très productives; mais, comme tant d'autres branches de l'activité nationale, la culture du sol était en pleine décadence à la fin du XVIIIe siècle, et jusqu'en 1840 environ on a pratiqué avec une routine obstinée les plus vieilles méthodes de culture. On a eu toutes les peines du monde, dans certains districts, à introduire l'engrais chimique, et les progrès réalisés les cinquante dernières années sont dus aux efforts constants du gouvernement qui s'est appliqué avec beaucoup de patience et d'intelligence à développer l'enseignement agricole.

Cet enseignement date de 1849. Charles Rogier, alors ministre de l'intérieur, fonda de nombreuses écoles d'agriculture. Malheureusement, la population n'était pas encore préparée à comprendre les bienfaits de cet enseignement. Faute d'élèves, les écoles durent fermer leurs portes. Mais cette tentative prépara en quelque sorte la loi de 1860 qui réorganisait complètement l'enseignement agricole. Celui-ci comprend aujourd'hui un institut agricole situé à Gembloux, une école de médecine vétérinaire à Bruxelles, et deux écoles pratiques d'horticulture, l'une à Vilvorde, l'autre à Gand.

L'enseignement, à l'institut de Gembloux, est à la fois théorique et pratique. Après un premier enseignement purement scientifique, les élèves sont employés à la ferme modèle annexée à l'institut et qui comprend 70 hectares de terre cultivée. L'élève, qui sort de l'institut après trois années d'études, a donc eu sous les yeux tout ce qui comporte l'organisation et la direction d'une ferme. Depuis quelques années, il y a une quatrième année d'études pour les jeunes gens qui désirent se perfectionner dans les industries agricoles et l'exploitation des eaux et forêts. En 1885 l'enseignement agricole a reçu une impulsion nouvelle. On a créé, à l'instar des professeurs départementaux de France, le corps des agronomes de l'État. Ceux-ci sont chargés de donner des conférences et de diriger les champs d'expériences et de démonstration établis dans leur circonscription. De plus, on a organisé des écoles volantes de laiterie pour jeunes filles, dont les cours, d'une durée d'un mois, ont pour but de vulgariser les progrès de l'industrie laitière et de former de bonnes fermières.



CHÂSSE DE SAINTE GERTRUDE, XIIIe SIÈCLE.
Cette châsse est conservée au maître-autel de l'église Sainte-Gertrude, à Nivelles.

LE PALAIS ROYAL DE LAEKEN.

Il fut construit en 1784 par l'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine; vendu sous la Révolution comme bien national et racheté sous le Consulat par Napoléon.

L'ÉGLISE DE LAEKEN.

Construite en 1875 par Poelaert.

L'OUEST BRABANÇON

Laeken. — Si, au lieu de sortir de Bruxelles par l'avenue Louise, le bois de la Cambre, et les quartiers aérés et ombragés du sud-est de la ville, on se dirige du côté opposé, vers le nord et l'ouest, l'impression sera toute différente. On aura d'abord traversé les faubourgs populeux de Schaerbeek et de Molenbeek, pleins — ce dernier surtout — d'usines et de cités ouvrières; puis on sera arrivé dans un vieux pays rustique qui n'a guère été transformé par le besoin de villégiature de la bourgeoisie urbaine. On s'est efforcé ces derniers temps de créer quelques quartiers de villas bourgeoises du côté de Koekelberg, vaste plateau qui domine Bruxelles au nord-ouest; mais jusqu'à présent la tentative n'a pas aussi bien réussi que celles qui ont été faites vers la forêt de Soignes, et le pays, en somme, a conservé la rusticité grasse du vieux terroir brabançon. Mais, avant de parcourir ces villages aux mœurs caractéristiques : Ganshoren, Berchem, Grimberghe, Dieghem, Wemmel, Zellick, le touriste curieux de bien connaître les environs de Bruxelles s'arrêtera à Laeken. Cette importante commune est en partie urbaine, — c'est un faubourg de Bruxelles — et en partie rurale. C'est là, au milieu d'un très beau parc, que s'élève le château où réside de préférence le roi des Belges. Il occupe une colline qui dominait autrefois les prairies où se répandait la Senne, mais ces prairies sont aujourd'hui couvertes de maisons, et le canal que le château dominait, ayant été élargi pour les besoins du nouveau port de Bruxelles, ce coin de banlieue, qui était autrefois charmant, a été complètement gâté. Le parc, par contre, dont une partie est ouverte au public, a conservé toutes ses beautés et Léopold II y a fait élever, en guise de pavillon, une curieuse tour japonaise, ainsi qu'une reproduction de la fameuse fontaine de Jean de Bologne.

Le palais de Laeken a été construit en 1784 aux frais de l'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine, et d'Albert de Saxe-Teschen, son mari. Ces princes, qui gouvernaient alors les Pays-Bas, voulaient se donner une résidence d'été. Quand la République française occupa la Belgique, le château et le parc furent vendus comme biens nationaux, et la magnifique habitation princière allait être démolie, quand Napoléon, alors premier consul, la racheta. Il y habita quelques jours, et c'est de là qu'en 1812 il signa la déclaration de guerre à la Russie. Depuis

LAEKEN :
MONUMENT DE LÉOPOLD Ier.

LAEKEN :
LE GROS TILLEUL.

LAEKEN :
LA TOUR JAPONAISE.

lors, le château de Laeken, propriété de l'État, a été rattaché aux biens de la liste civile. Léopold Ier, qui l'aimait beaucoup, y mourut le 10 décembre 1865. Léopold II, grand bâtisseur, y avait déjà fait de nombreux embellissements quand un incendie le détruisit en partie le 1er janvier 1890. Il a été reconstruit depuis lors avec beaucoup de magnificence, mais dans un style assez banal.

On admire encore à Laeken les magnifiques serres royales, où le public est admis une fois par an, et une curieuse église de style gothique, construite en 1875 par Poelaert. Cette église semble la réalisation d'un de ces dessins fantastiques que Victor Hugo traçait sur ses manuscrits, par manière de délassement. L'architecte y a déployé une telle fantaisie romantique qu'on a dû renoncer à l'achever selon les plans qu'il avait conçus. Mais cette fantaisie n'est ni sans agrément, ni sans grandeur. C'est une fantaisie d'artiste savant et de visionnaire inspiré. C'est dans la crypte de l'église de Laeken que se trouvent les tombeaux de la famille royale de Belgique.

CIMETIÈRE ET ÉGLISE DE LAEKEN.
L'église, construite sur les plans de Poelaert, est restée longtemps inachevée.

Phot. Puttemans.

LE CHATEAU DE BOUCHOUT.
Résidence de l'impératrice Charlotte, veuve de Maximilien, empereur du Mexique.

Bouchout. Le château de la Belle au bois dormant. Elewyt. Gaesbeek. — Non loin de Laeken, se trouve une autre résidence princière, mais celle-ci est singulièrement mélancolique : c'est le château de Bouchout, où habite la princesse Charlotte, tante du roi des Belges et veuve de l'archiduc Maximilien d'Autriche, qui fut empereur du Mexique et que les sujets qu'il avait voulu se donner fusillèrent à Queretaro. Après ce drame où sombra sa raison, la malheureuse princesse, d'abord retirée à Tervueren, fut installée dans ce vieux château seigneurial, que son propriétaire précédent, le comte de Beaufort, avait intelligemment modernisé. Le castel a toujours son aspect romantique. Entouré d'un étang silencieux, situé au milieu d'un parc immense, sévèrement gardé contre les curieux, c'est vraiment le domaine de la Belle au bois dormant. Mais la belle, qui est maintenant une vieille femme, ne se réveillera jamais.

Ces malheurs princiers ajoutent, certes, au romanesque de Bouchout un attrait particulier, mais il est, dans les environs, quantité de châteaux ou de manoirs qui méritent d'attirer l'attention du touriste et de l'archéologue. Voici le charmant château de Grimberghen, du plus élégant style Louis XIII, et que vint occuper, il y a quelques années, une communauté française, exilée de France par la loi sur les congrégations religieuses. Voici Elewyt, la maison de campagne de Rubens, toute pleine encore des souvenirs opulents de la joyeuse et noble vie du grand peintre. Puis voici Gaesbeek et Beersel, dont les tours crénelées rappellent le Brabant féodal.

Un souvenir tragique se rattache au manoir de Gaesbeek, qui érige au milieu des bois ses tours rébarbatives. Au milieu du XIVe siècle, cette forteresse appartenait à un certain Siger ou Zegher d'Abscoude, qui fut en continuelle querelle avec le magistrat de Bruxelles, aux dépens de qui il avait médité d'arrondir son domaine. Un des échevins de la ville, Everard T'Serclaes, qui venait de délivrer la ville de la garnison flamande qui l'occupait, s'opposa très énergiquement aux prétentions du sire

RUINES DU CHATEAU DE BEERSEL.

LE MANOIR DE RUBENS, A ELEWYT.

de Gaesbeek. Mais celui-ci lui tendit un guet-apens sur la route de Lennick et le fit assassiner par ses hommes d'armes. On montre encore la place où tomba le vaillant échevin, et les paysans se signent quand ils passent au sinistre carrefour. Le curé d'un village voisin, qui passa peu après sur la route avec un religieux, trouva le corps, le mit sur un chariot et le ramena à Bruxelles, où il fut exposé sur la grand'place. Everard T'Serclaes était très populaire; la bourgeoisie bruxelloise courut aux armes et l'on se précipita en foule vers Gaesbeek. Après un mois de siège, le château fut pris et démantelé; ses défenseurs, sauf Siger d'Abscoude, qui parvint à s'échapper, furent massacrés ou pendus. Toute cette histoire se trouve narrée en d'amusants bas-reliefs sur le charmant mémorial de Julien Dillens que la ville de Bruxelles a fait élever à la mémoire d'Everard T'Serclaes.

Le château de Gaesbeek ne se releva de ses ruines qu'au XVIe siècle, mais on conserva les assises anciennes et, de l'extérieur, il garde quelque chose de son aspect guerrier. Mme la marquise d'Arconati-Visconti, à qui il appartient aujourd'hui, l'a du reste fait restaurer avec un grand souci de couleur locale.

Le château de Beersel, qui était primitivement une forteresse ducale construite vers 1130 pour arrêter les incursions des gens de guerre du comte de Flandre vers Bruxelles, n'est plus qu'une ruine sans grand intérêt. Par contre, le château de Rivieren, à Ganshoren, est une charmante demeure de plaisance dont les tourelles bulbeuses fournissent un excellent type de l'architecture flamande au temps de la Renaissance.

Phot. Puttemans.

CHATEAU DE RIVIEREN, A GANDSHOREN.

Parmi les lieux intéressants des environs de Bruxelles, il faut citer encore Saventhem, dont l'église possède un tableau de Van Dyck auquel se rattache une jolie légende. Le peintre, en route pour l'Italie, se serait arrêté à Saventhem durant quelques mois, retenu par les charmes d'une dame du lieu et, en souvenir des jours heureux passés près d'elle, il y aurait laissé cette toile qui représente saint Martin partageant son manteau.

Avec leurs souvenirs, leurs légendes, leurs lieux-dits, leurs vieilles fermes et leurs vieux châteaux, tous ces villages qui entourent Bruxelles vers le nord et l'ouest vous transportent brusquement dans le passé. Certes il y a quelques maisons nouvelles; les cabarets, ou plutôt les estaminets, pour employer le mot local, où, le dimanche, les paysans vont boire du « lambic », la capiteuse bière brabançonne, ont souvent un confort assez moderne, qui est caractéristique dans ce pays de buveurs, mais, en somme, les villages et les maisons ont gardé l'apparence, le type qu'on leur voyait il y a cinq cents ans, et dans la cour de telle auberge où, suivant la légende, Charles-Quint, égaré à la chasse, descendit incognito certain soir et partagea le pain et le fromage avec l'hôte, on pourrait se figurer aisément voir entrer tout à coup l'impérial gentilhomme.

LE CASTEL DE TENIERS.

Les sanctuaires religieux; Montaigu. — C'est surtout aux fêtes religieuses que cette impression s'impose à l'esprit. Ce Brabant flamand est resté profondément catholique et d'un catholicisme presque médiéval. Rien de plus caractéristique à ce point de vue que les pèlerinages qui ont lieu à des époques déterminées vers certains sanctuaires brabançons. Les plus anciens, les plus intéressants, les plus populaires sont ceux de Montaigu et de Hal.

Isolée sur son mamelon, à la lisière de la Campine, Montaigu est une des curieuses villes de la Belgique, curieuse non par ses rues ou ses monuments, mais par ses origines et par ses mœurs. Il n'est peut-être pas un catholique belge qui n'y ait pèleriné au moins une fois, et c'est là sans doute que l'on peut le mieux pénétrer les nuances particulières de la dévotion de ce peuple à la fois sensuel et pieux, mystique et terre à terre.

Montaigu vit pour et par son église. Elle n'a pas d'industrie, hormis les fameuses et admirables pépinières Michiels.

« Montaigu, dit M. Léon Souguenet, un des écrivains français qui connaissent le mieux la Belgique, c'est une ville sainte. La ville n'y est que le développement normal de l'église, elle n'est qu'une annexe de l'église et ne vit que de l'église; elle est composée d'hôtels et de restaurants pour les pèlerins, de boutiques d'objets de sainteté, chapelets, cierges, images, statuettes. Toute l'année elle n'entend que le piétinement des pèlerins, les prières interminablement psalmodiées et les plaintes des mendiants.

« La gare, une gare terminus, n'existe que pour l'église; la grand'rue s'élève droit vers l'église, et l'église occupe le centre de l'étoile que forme le plan de la ville. C'est une construction octogonale à péristyle composite, fronton et colonnes classiques; les arcs-boutants y sont de style jésuite.

« Un dôme rond couvre le tout; un goût bien intentionné a parsemé ce dôme d'étoiles en cuivre doré. Derrière l'église s'élève une tour carrée où sont les cloches. Tout autour de l'église il y a des prairies, des bosquets, que contournent des sentiers : c'est là que les pèlerins récitent d'interminables rosaires ou font le chemin de croix.

« Les stations du rosaire sont des chromolithographies qui aboutissent à un gigantesque calvaire; les stations du chemin de croix sont de réels monuments de pierre. Par les sentiers sanctifiés, on voit les fidèles qui déambulent par groupes; l'un d'eux dit des versets auxquels les autres répondent. Ils vont, les yeux vagues, pas distraits par l'immensité du paysage que terminent les lignes bleues et mollement ondulées de la Campine. Puis, soudain, ils s'agenouillent, les bras en croix, demi prosternés devant de naïves figurations des saints mystères. Les feuilles mortes descendent en silence sur eux. Quand on se rapproche de l'église, on constate soudain qu'un fleuve humain la contourne silencieusement. Il plane du silence sur toutes ces manifestations pieuses, un silence semblable à celui qui règne dans les cimetières... Et les fidèles marchent toujours, marchent incessamment.

« J'ai l'explication de ce mouvement perpétuel : chaque pas fait acquiert au pieux marcheur du mérite :

Zie! elken stap die gij in Bedevaart zult gaan,
Zal in des Levensboek U aangeteekend staan.

« Ainsi s'exprime une légende inscrite sur les petits drapeaux historiés et coloriés qu'on vend à Montaigu. J'ai acheté un de

ces petits drapeaux, plus naïfs que les images d'Épinal. Il raconte, en français et en flamand, l'origine pieuse de Montaigu. C'est à cette source ingénue, — et non dans les gros livres, — si vous voulez, — que nous nous renseignerons.

« Voici ce qu'on lit sur le petit drapeau de Montaigu :

« Entre Diest et Aerschot, une montagne élevée, se trouvait « jadis une forêt appartenant à la seigneurie de Sichem, une « ville située à un quart de lieue de là, sur le Démer. Sichem « est une des villes les plus « anciennes du Brabant; « avant les troubles des Pays-« Bas, elle était très floris-« sante et faisait un grand « commerce en drap et en bé-« tail. Dieu choisit cette ville « pour être un lieu de dévotion « envers sa mère. Il s'y trou-« vait un chêne, auquel était « fixée une image de la sainte « Vierge, à laquelle les fidèles « recouraient dès le commen-« cement du XIIIe siècle. »

« C'est à la piété des archiducs Albert et Isabelle qu'est due la construction de la ville et de l'église.

« Continuons à nous instruire en lisant la légende du petit drapeau :

« La première chapelle élevée à l'image de la sainte « Vierge fut construite en bois, l'an 1602; le chêne sous lequel « on avait trouvé l'image de Marie fut abattu et transféré à « l'église de Sichem. En 1603, les archiducs Albert et Isabelle « firent bâtir une chapelle en pierre pour cette image, et, en 1609, « ils posèrent la première pierre du beau temple qu'on y voit « aujourd'hui et dont le maître-autel occupe la même place où « autrefois s'élevait le chêne merveilleux. Les mêmes archiducs « y fondèrent, en 1624, une communauté de l'Oratoire, à l'instar « de celle instituée par saint Philippe de Néri à Rome. Plusieurs « pontifes enrichirent successivement cette église d'indulgences. « L'église de Montaigu reçut des présents de plusieurs personnes « de distinction, et en 1843 on y inaugura un riche tabernacle « haut de douze pieds, fait tout d'une pièce en argent richement « ciselé et orné de pierreries. Ce précieux morceau a été entiè-« rement payé avec les offrandes des pèlerins. »

« Telle est, poursuit M. Souguenet, l'origine de la foi des pieux pèlerins de Montaigu, tels sont les faits qui attirent au long d'une année Flamands et Wallons vers la sainte colline de Montaigu.

« C'est aujourd'hui la clôture. Montaigu va recouvrer le calme jusqu'au printemps. Seuls viendront, l'hiver, vers sa colline, les désespérés, ceux qui, malgré la neige et le froid, voudront réclamer un immédiat secours. Aujourd'hui, dernier jour des fêtes publiques, c'est la « pro-« cession aux chandelles », spectacle étrange. Les vêpres se terminent. La foule sort de l'église, une foule très dense, serrée à l'extrême et qui ne sait par où s'échapper, et tout en priant elle se bouscule, elle se comprime; à certains moments, cela est effrayant : on se souvient heureusement que les combattants ont de dures carcasses. C'est une lutte silencieuse. Il n'y a aucun service d'ordre; la foule moutonnière s'est déversée ingénument dans une seule issue, et, silencieusement, des hommes, des femmes, se débattent, tournent sur eux-mêmes, à demi écrasés; il y en a qui sont aplatis contre le mur; certains ouvrent éperdument la bouche et manquent d'air, mais on n'entend aucune plainte, aucun cri. Imperturbablement continuent le *Bid voor ons* (priez pour nous) des litanies et le ruissellement des sous à l'intérieur de l'église, dans les troncs ou les sébiles des quêteurs.

« Et soudain la foule, étant enfin sortie, se joint à celle de l'extérieur. Voici que des milliers de flammes luisent dans le jour. Chaque pèlerin tient en main des paquets de bougies qu'il allume toutes ensemble et qui flambent, fument et fondent, étoilant le sol et les vêtements proches de taches de cire. Les cloches sonnent; le dais se met en marche, charrié par ce fleuve de lucioles et de fumée. Les pèlerins marchent encore et prient toujours; indifférents à l'odeur des bougies, aux bousculades, ils semblent venir d'un autre âge.

« Dans le décor de tombes qu'est le sentier du chemin de croix, ces hommes semblent des revenants de cimetières qui auraient pris dans leurs mains, pour se guider, les cierges allumés qu'en ce temps de la Toussaint on dépose sur les sépultures. »

FAÇADE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE DE MONTAIGU.

Cette dévotion, à la fois naïve et funèbre, somptueuse et rude, décorative et ardente, n'a-t-elle pas quelque chose qui rappelle l'Espagne? Peut-être bien les archiducs à qui Philippe II confia le soin de parfaire l'œuvre du duc d'Albe d'extirper à jamais l'hérésie des Pays-Bas méridionaux et d'y confirmer pour l'éternité le culte catholique sont-ils pour quelque chose dans l'aspect particulier de la religion belge. Protecteurs de l'art et brûleurs de sorciers, ces princes dévots ont allié aux somptuosités de la Renaissance l'âpre mysticisme de l'Escurial. Ils ont véritablement soumis aux jésuites ces Pays-Bas méridionaux, jadis d'esprit très libre sinon d'esprit très inquiet. A partir de leur règne, c'est le style « jésuite » qui met son empreinte aussi bien sur l'architecture que sur l'éducation, et cette empreinte n'est pas effacée tout à fait en ce XXe siècle laborieux et tourmenté.

HAL

C'est encore leur souvenir qui domine dans les somptueuses églises de Hal, où les foules vont implorer une Vierge miraculeuse. Cette madone, très richement vêtue à la mode espagnole et belge, a le visage noir. La légende rapporte qu'elle fut ainsi accommodée par un bombardement, pendant un siège que subit la ville. Ce bombardement ne lui fit du reste pas d'autre mal, car elle recueillit les boulets dans sa robe, protégeant ainsi la cité entière ; on montre encore, dans un coin de l'église, l'énorme tas de ces projectiles que, suivant la tradition, nul ne peut dénombrer.

Notre-Dame de Hal, c'est la Vierge secourable à tous les pauvres, à tous les malades de cette partie du Brabant, et même de

LES CARRIÈRES DE PORPHYRE, A QUENAST, PRÈS DE HAL.

toute la Belgique catholique. On l'implore toute l'année ; mais, à certaines dates consacrées, l'armée des pèlerins arrive innombrable et occupe, non seulement l'église, mais la ville entière. C'est l'atmosphère souffrante et dévotieuse de Lourdes, transportée sous un autre ciel et dans un site bien différent. Toutes les désolations semblent réunies certains jours dans ce sanctuaire de la douleur humaine : estropiés, éclopés, bancroches, paralytiques, on dirait que tous les incurables du pays se sont donné rendez-vous sous ces voûtes gothiques. A peine peut-on circuler dans les rangs pressés de la foule. Les uns sont agenouillés sur les dalles, les autres s'écroulent sur les chaises ou s'accrochent aux piliers. Mais tous sont ployés sous l'attente anxieuse de l'aide divine; tous dardent des yeux dévorés de fièvre vers l'étincelante madone habillée de drap d'or et dont la petite figure d'ébène semble vivre dans le flamboiement de l'auréole.

Et cet étalage de toutes les misères humaines est d'autant plus saisissant que l'église est plus somptueuse. L'édifice même, commencé en 1341 et consacré en 1409, est assez sévère et d'un gothique très pur. Mais la piété des fidèles l'a décoré avec un luxe inouï et un peu barbare. Le maître-autel, exécuté en 1533, par Mone, est un très bel ouvrage en albâtre, du temps de la Renaissance, mais d'un goût assez lourd. Puis ce sont les fonts baptismaux, les tombeaux de marbre, le tabernacle, le lutrin, la chaire de vérité. Tout a été orné avec une profusion inouïe; chaque autel est comme une châsse, et les ex-votos qui les couvrent ont parfois l'air d'un véritable revêtement d'argent. Dans ce somptueux décor, les cérémonies du culte sont particulièrement pompeuses, et, quelle que soit sa croyance ou son incrédulité, le spectateur qui assiste à la messe dite spécialement pour les pèlerins n'échappe pas à une poignante émotion. Cette messe est écoutée avec une ferveur extraordinaire. Puis, après que l'officiant, une dernière fois, a imposé les mains, l'énorme foule commence à s'agiter lentement, et la circulation reprend dans l'église au bruit des béquilles cognant le pavé, au glissement interminable des valétudinaires traînant leurs semelles sur les dalles. Vieillards se soutenant à peine, femmes portant des nouveau-nés, jeunes hommes et jeunes filles guidant des afflictions sans nombre, défilent lentement le long des autels, et la sinistre procession parcourt l'église entière.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME, A HAL.
Édifiée de 1341 à 1409.
Elle possède un remarquable maître-autel en albâtre, exécuté en 1533.

Et le pèlerinage ne s'arrête pas au seuil du temple. Après les prières dans l'église, il poursuit la pieuse promenade devant certains calvaires renommés, tel ce grand Christ rouge, la tête ceinte d'épines, qui pleure de grosses larmes de pierre sur un entassement de rocailles ; tel ce groupe de saintes femmes entourant la Croix. Et toutes ces images sont d'un art barbare et violent qui accentue encore le caractère archaïque de cette dévotion populaire.....

Ce serait cependant se faire une idée étrangement fausse du catholicisme belge en général et du pèlerinage de Notre-Dame de Hal en particulier que d'y voir uniquement ce côté sombre et tragique. Après avoir vu la lamentable procession des malades, que le visiteur parcoure la vieille petite ville, singulièrement animée à ce moment. Il y sera saisi par une atmosphère de kermesse. Devant les calvaires, il songeait à Grunevald, au plus douloureux des peintres gothiques. Ici, c'est le nom de Teniers qui vient à l'esprit. La messe terminée, les prières prononcées, on amène les malades au cabaret, pour peu qu'ils puissent le supporter, et la journée se termine par de copieuses mangeailles, par de pieuses et abondantes beuveries. Comme si ce peuple avait besoin de réagir immédiatement contre le spectacle douloureux qu'il vient de se donner, il s'abandonne à une joie naïve et truculente.

C'est là le double aspect du catholicisme belge, qui concilie le mysticisme le plus ardent avec une entente parfaite des joies de la terre. « Guindé farouchement dans l'héroïsme et la légalité romaine, qui fait de Polyeucte un émule des Horaces, dit M. Thomas Braun, écrivain catholique belge qui connaît bien son peuple, emporté dans le vol abstrait d'Alexandrie, systématisé dans le hiérarchisme byzantin, le catholicisme trouve chez nous l'intimité qui mêle de délicieuses puérilités à de formidables extases d'amour mystique. Moins illuminée que la Suède avec sainte Brigitte, moins funèbre que la Bretagne avec le purgatoire de saint Patrick, la Belgique sait, mieux que toute autre, jouer dans la paille avec l'enfant de Bethléem. » Puis, ayant développé avec un rare talent cette fine remarque, le même écrivain nous assure que Rubens, Jordaens, Teniers, sont aussi catholiques que Van Eyck. « Catholiques, c'est-à-dire voulant l'entièreté de l'homme, soit les premiers avec un respect recueilli, les seconds avec la fougue sensuelle renaissante... » Enfin, il ajoute : « La truculence est orthodoxe. »

Voilà, dira-t-on, un catholicisme bien païen. On se tromperait : c'est un catholicisme merveilleusement adapté à l'esprit d'un peuple pour qui le bien-vivre est tout le vivre, pour qui le confort et la bonne chère sont une nécessité morale autant que physique. Il ne faudrait pas chercher, dans le catholicisme belge, le souci de la perfection, le tourment de la vérité, le besoin de rigueur logique et d'élévation morale qu'on trouve dans le christianisme français. Mais il arrive que ce besoin de rigueur logique et d'élévation morale soit un danger pour l'édifice religieux : le christianisme belge, au contraire, avec son intimité ménagère et terre à terre, est une religion de tout repos. C'est la religion naturelle d'un peuple intimiste et positif qui trouve à contenter ses élans mystiques sans contrarier son hygiène.

Une curieuse hérésie belge : les stévenistes. — Analysant le catholicisme belge, M. Thomas Braun constate que les hérésies ne réussirent guère en Belgique. « Les Bégards et les Flagellants du XIVe siècle, dit-il, péchèrent plus par excès que par omission, étant, si l'on peut dire, plutôt trop que trop peu catholiques. » C'est de même par excès de zèle qu'une curieuse secte très peu connue et qui existe encore dans les environs de Hal s'est séparée de l'Église.

Elle eut pour fondateur un prêtre appelé Corneille Stevens, qui, né à Wavre en 1747, fut ordonné à Louvain en 1774. Théologien fanatique et savant, il se distingua par sa violence dans la lutte du clergé contre les ordonnances de Joseph II. Il était chanoine à Namur en 1789, lorsque le cardinal de Frankenberg projeta la publication de la « déclaration doctrinale » qui

condamnait les séminaires de l'empereur philosophe.

Le prélat, qui eut recours à sa collaboration, travailla ensuite à sa fortune, si bien que Corneille Stevens était vicaire général du diocèse de Namur quand les Français arrivèrent en Belgique. Il résiste opiniâtrément aux lois révolutionnaires, refuse de prêter le serment constitutionnel, organise de tous côtés la résistance du clergé et répand dans le pays entier des pamphlets violents en français et en latin. Il reste irréductible quand est promulguée la loi de vendémiaire an IV — condamnant les prêtres non assermentés à la déportation — et il se cache dans les environs de Wavre, où, suivant son expression, « il habite les bois et les cavernes jusqu'en 1814 ».

Mais, de sa retraite, il continue la guerre des pamphlets. Tout le monde s'était soumis à l'Empire, avait accepté le Concordat : Stevens ne renonce pas à ses protestations; il déclare nuls et non avenus les articles organiques et, dans des écrits pleins de feu, proclame que les évêques concordataires et ceux qui se soumettent à eux sont des « intrus », des « mauvais chrétiens », des « hérétiques »; l'évêché de Namur étant vacant, il affirme en être toujours vicaire général. Le gouvernement impérial, qui ne pouvait tolérer de telles résistances, fit rechercher Stevens et mit sa tête à prix. Mais quelques prêtres, quelques religieuses et quelques paysans s'étaient convertis à sa doctrine et il trouva parmi eux un asile. De là, il continua d'écrire contre le catéchisme impérial, contre la Saint-Napoléon, contre les lois religieuses de l'Empire; de nombreux prosélytes vinrent se joindre à son petit groupe et, en 1815, la secte des stévenistes était assez importante pour causer de sérieux ennuis à l'archevêque de Malines.

Cependant Stevens, n'étant plus menacé, sortit de sa retraite. Réunissant ses écrits, il les envoya au pape, dont il ne reçut jamais de réponse. Il n'en persista pas moins dans sa rébellion. En vieillissant, — bien que, Napoléon tombé, il semble que les stévenistes n'eussent plus eu de raison d'être, cet étrange hérésiarque était devenu plus inébranlable encore dans son opposition. Il voyait les « intrus » tout-puissants dans l'Église, les prêtres assermentés et les évêques concordataires ayant conservé leurs sièges et leur culte.

Néanmoins il était peu à peu abandonné par les plus modérés des siens, qui voulaient rentrer dans le giron de l'Église, encouragés, du reste, par le pape. En 1852, deux vieilles filles appartenant à la secte firent le voyage de Rome pour aller demander à Pie IX ses conseils. Celui-ci, naturellement, leur dit de se soumettre aux lois. En 1855, un autre adepte renouvela la tentative et, ayant reçu la même réponse, tenta, au retour, de convertir ses frères. Ceux-ci, cependant, restèrent inébranlables. Stevens était mort en 1824, dans l'impénitence finale.

STATUE DE NOTRE-DAME DE HAL.

On n'a que peu de documents sur cette curieuse figure de « schismatique par fidélité doctrinale ». Il semble que ce fut un homme actif, ardent, énergique, éminemment doué pour la lutte, un de ces prêtres dont Barbey d'Aurevilly nous retraça la figure, à l'âme étroite et passionnée, inflexiblement fidèles aux traditions abandonnées.

Stevens mort, quelques prêtres qui avaient hérité de ses enseignements prirent la direction des communautés fondées par lui; elles avaient formé des groupes disséminés dans quelques villages flamands et autour de Hal. Mais ces prêtres étaient vieux et disparurent bientôt. Ceux des Flandres étant morts les premiers, leurs disciples vinrent rejoindre les stévenistes du Brabant. Le dernier prêtre stéveniste régulièrement ordonné étant mort il y a une quarantaine d'années, les fidèles choisirent, d'après ses suprêmes volontés, le plus digne d'entre eux pour accomplir les cérémonies religieuses. Désormais les stévenistes allaient nommer eux-mêmes leur pasteur.

Aujourd'hui il ne reste plus que quelques centaines de stévenistes, groupés dans quelques villages avoisinant Hal et à Hal même. Le temple est situé à Lierbeek, sur la ligne du chemin de fer vicinal de Bruxelles à Enghien. C'est une maison rustique, d'un seul étage et blanchie à la chaux ; les murs nus sont décorés de quelques lithographies religieuses. Un banc, recouvert d'une nappe blanche, tient lieu de sainte table, et l'autel, rudimentaire, est simplement orné de fleurs en papier doré. Trois fenêtres, garnies de rideaux blancs, répandent un jour tamisé et discret. Là, cha-

LOUVAIN : STALLES DU CHŒUR DE L'ÉGLISE SAINTE-GERTRUDE.

LOUVAIN : ÉGLISE SAINT-MICHEL.

que dimanche, à neuf heures et demie, le prêtre choisi par la communauté célèbre la messe. Rien de plus touchant que cette cérémonie naïve et simple. L'ardente piété de ces paysans réunis dans cette grange misérable, et fidèles inébranlablement, évoque le souvenir des premières communions chrétiennes, où, les portes closes par crainte des persécutions, le plus vieux des fidèles célébrait devant ses disciples tremblants la cérémonie eucharistique, lisait l'Évangile de Paul ou de Jean et commentait de ses souvenirs personnels la parole sacrée des apôtres. Par une contradiction ironique, le culte de ces schismatiques par orthodoxie revêt l'aspect un peu froid des « prêches » non conformistes d'Écosse et de Virginie, et cette évocation de christianisme primitif est complétée par l'isolement railleur et craintif à la fois dans lequel les populations avoisinantes tiennent les stévenistes. On vous dira dans le pays que ce sont de braves gens, absolument honnêtes et d'une piété admirable. Ils vivent entre eux, se marient entre eux et, étant fort pauvres, pratiquent entre eux la charité évangélique. Ils se cotisent pour remplacer le cheval ou la vache dont un accident a privé l'un d'eux et s'entr'aident de la façon la plus touchante. La plupart cultivent de petits champs et font le métier de « kremers », c'est-à-dire qu'ils parcourent les kermesses en vendant des saucissons, des bonbons et des noisettes. Dans chaque famille, on fait, le soir, la prière en commun, et une sorte de confession publique y a été rétablie. A Herfelingen, on montre un christ placé contre le mur extérieur de l'église et devant lequel, au dire des paysans, les stévenistes viennent s'excuser de leurs fautes en présence de leurs frères.

Ils sont d'une fidélité si parfaite à leur doctrine que jamais le prêtre catholique — toujours reçu fort poliment par eux — n'a pu faire une conversion.

Quand le curé n'entrait point à l'école, ils y envoyaient leurs enfants; depuis l'institution des cours de religion, ils les instruisent chez eux tant bien que mal.

Malgré leur fidélité, les stévenistes doivent forcément disparaître un jour, leur vie évangélique n'étant point compatible avec notre époque. D'ailleurs, si l'on n'en voit point rentrer dans le giron de l'Église, l'extrême misère pousse un grand nombre d'entre eux à partir pour les villes : là, leur foi s'use, s'amoindrit et s'émiette peu à peu, au contact des incroyants.

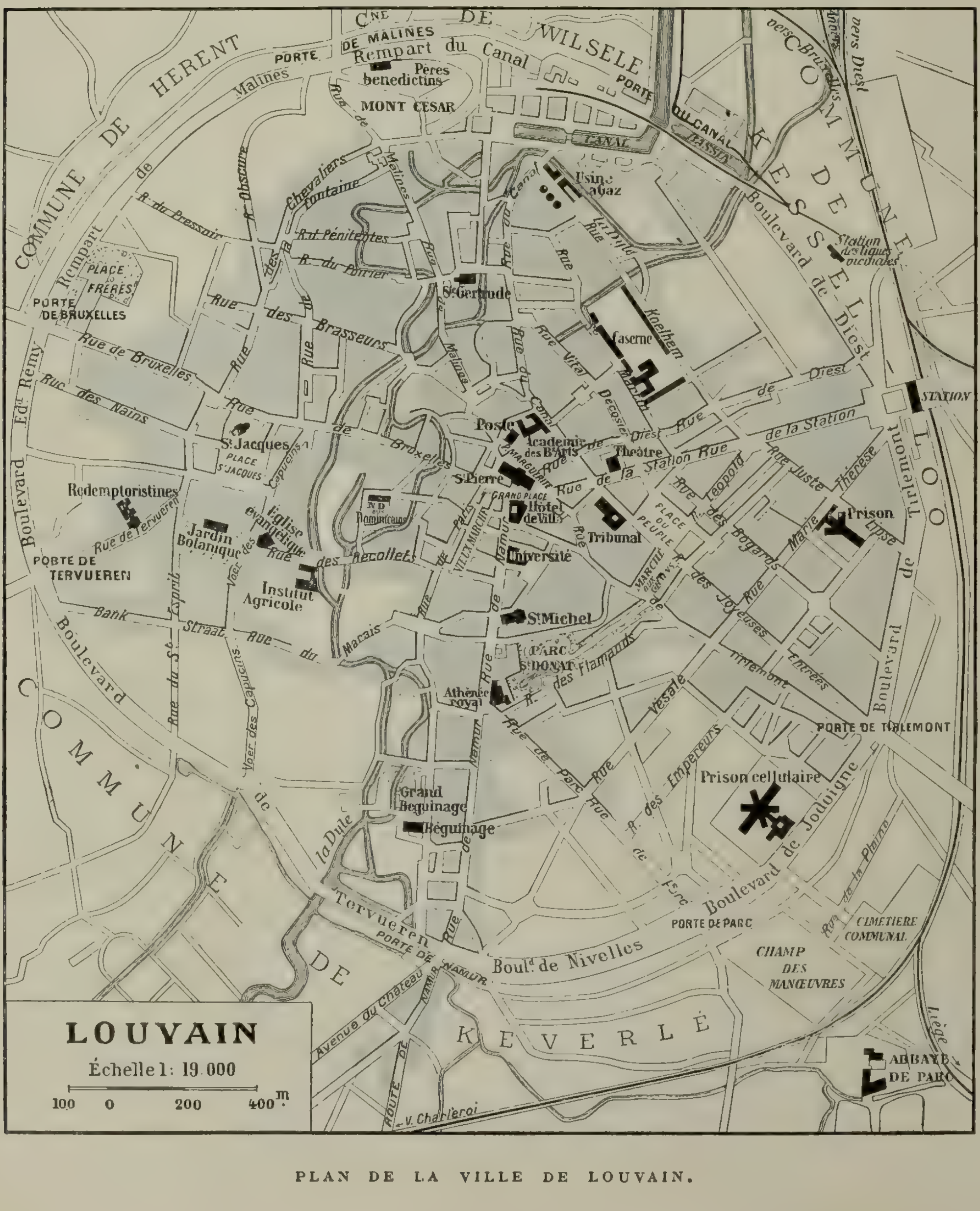
Ils ne seront bientôt plus qu'un souvenir lointain et confus.

LOUVAIN

Hal, Montaigu sont les villes saintes du catholicisme belge. Malines, résidence de l'archevêque, en est la capitale administrative, Louvain la capitale intellectuelle. Cette vieille ville vit de et pour son université catholique. On dirait qu'une atmosphère studieuse et calme y règne, et, par certains de ses aspects, elle ferait songer à une sorte de ville sulpicienne. Tout y semble ancien, respectable et un peu endormi; la poussière d'une bibliothèque de séminaire vous tombe sur les épaules, et il semble que toutes les rues aboutissent à ce *studium generale* où toute la science catholique semble avoir été méthodiquement classée en plus de cent mille volumes précieux.

Louvain n'est qu'à quatre lieues de Bruxelles, mais on dirait que dans l'ordre des temps l'intervalle est de plus de quatre siècles. Quand on l'aperçoit du haut de la colline où se trouvent quelques vestiges de forteresse que l'on appelle bizarrement le château de César, la vieille capitale du duché de Brabant — car la grandeur de Louvain est bien antérieure à celle de Bruxelles — nous apparaît comme une cité du moyen âge. Du fond d'une vallée légèrement accidentée surgissent une foule de clochers, de dômes, de tourelles, de pignons, de clochetons et de girouettes; de sveltes tours gothiques s'élancent dans le ciel. Au premier plan, voici l'élégante flèche de Sainte-Gertrude, ornée aux quatre angles de charmantes tourelles merveilleusement ouvrées; puis les tours de Saint-Jacques et de l'église des Dominicains au second plan. Les maisons forment une sorte d'amphithéâtre dominé par le majestueux vaisseau de l'église Saint-Pierre, qui se détache sur les frondaisons sombres du bois d'Héverlé et sur les riantes perspectives de la colline du Loo. On voit encore la place des anciens remparts, convertis en promenade, et cette immense enceinte qui renferme des prés, des jardins, montre à la fois quelle fut la grandeur de la cité et quelle fut la profondeur de sa décadence.

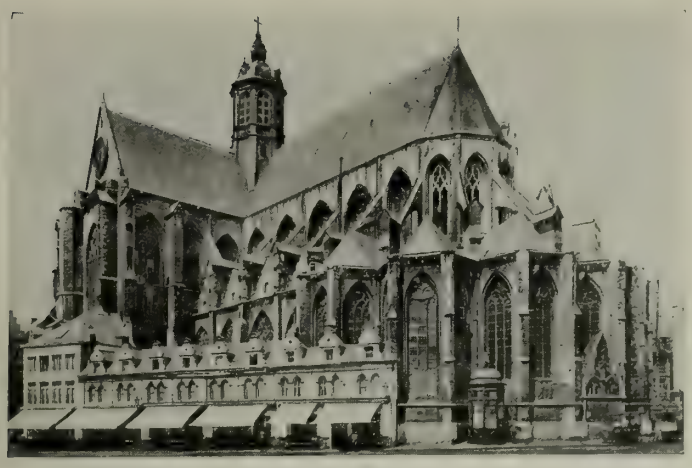
Louvain, en effet, n'a pas toujours été la ville studieuse et recueillie, la ville de l'intelligence scholastique qu'elle est aujourd'hui. Ce fut autrefois un centre industriel extrêmement important, une vaste agglomération manufacturière, inquiète et turbulente comme toutes les agglomérations manufacturières. Au XIVe siècle, la draperie louvaniste était célèbre dans le monde entier, et cette ville, qui n'a plus aujourd'hui que 42 000 habitants, fut l'une des plus peuplées de l'Europe occidentale. Avant l'émeute de 1378, elle comptait, dit-on, plus de 150 000 habitants. C'était alors le



PLAN DE LA VILLE DE LOUVAIN.

L'HÔTEL DE VILLE

CET ÉDIFICE, UN DES PLUS BEAUX MONUMENTS DU STYLE OGIVAL FLEURI, FUT CONSTRUIT DE 1448 A 1463, PAR MATHIEU DE LAYENS, « MAITRE OUVRIER DES MAÇONNERIES DE LA VILLE ».



LOUVAIN : VUE DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.
Rebâtie de 1423 à 1497. Les tours sont inachevées.

LE JUBÉ DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.
De style flamboyant (1490).

centre urbain le plus important du Brabant, et, si les ducs avaient transporté leur résidence à Bruxelles, ils ne s'en souvenaient pas moins que Louvain avait été le berceau de la dynastie.

Louvain doit son origine à un gigantesque campement que les Normands, après avoir saccagé le Brabant, la Flandre, les bords du Rhin et une partie de la France, établirent à la lisière de la forêt charbonnière, vers la fin du IXe siècle. C'est là qu'Arnould de Carinthie, empereur d'Allemagne, vint les attaquer à la tête d'une grande armée féodale. Il les vainquit, les massacra jusqu'au dernier et, pour commémorer sa victoire, construisit un château fort, qui devint le noyau de la cité. Ce sont probablement les restes de cette forteresse que l'on appelle « château de César ».

Le premier des comtes de Louvain dont le nom soit entouré de quelque éclat est Lambert III, qui construisit la première enceinte de Bruxelles et guerroya beaucoup contre ses voisins.

C'est son fils, Henri II, qui, réunissant les comtés de Louvain et de Bruxelles, fut le véritable fondateur du duché de Brabant.

Depuis ce moment, Louvain, abondamment doté de chartes et de privilèges, ne cessa de s'agrandir et de progresser. Au XIIIe siècle, c'était une des villes les plus opulentes des Pays-Bas. Les métiers y étaient riches et prospères, mais remuants et inquiets et toujours en querelle avec un patriciat d'autant plus arrogant qu'il se sentait plus menacé. Durant tout le XIVe siècle, Louvain, comme la plupart des communes du Nord, est le théâtre d'une guerre sociale qui se poursuit interminablement avec des fortunes diverses. Mais cette guerre, qui, partout, finit par coûter la liberté aux communes, valut à la ville de Louvain une décadence dont elle ne s'est pas relevée.

Les premiers troubles graves éclatent en 1340. Ils s'apaisent; mais, vingt ans plus tard, un nouveau soulèvement se déclare, et le tribun Pierre Coutereel est, un moment, le véritable maître, non seulement de la ville, mais du duché. Sa popularité s'use, son œuvre est détruite, il est exilé. Cependant, en 1379, la querelle entre les patriciens et les métiers éclate de nouveau. Le peuple envahit l'hôtel de ville et précipite les nobles qui s'y étaient réfugiés sur les piques tendues des gens des corporations. Cette fois, le duc Wenceslas, qui, d'abord, n'avait pas pris très nettement parti, sévit avec une violence inouïe; non seulement les chefs de la sédition furent exécutés, mais on décima véritablement les métiers. La ville fut frappée d'une contribution écrasante, un grand nombre d'ouvriers émigrèrent en Angleterre et la décadence de Louvain commença. L'industrieuse commune se dépeupla avec une incroyable rapidité et c'est alors pour tâcher de la relever que Jean II ouvrit, avec l'approbation du pape Martin V, une université qui comprit au début une faculté de théologie, une faculté de médecine et une faculté de droit.

Cette université devint rapidement une des plus prospères de la chrétienté, et elle eut, jusqu'au XVIIe siècle, une renommée scientifique et théologique universelle. Au temps de Juste Lipse, elle avait cinquante-deux collèges sous sa dépendance et comptait plus de 6 000 étudiants.

Cette institution rendit un peu de vie à la vieille ville brabançonne, et si celle-ci ne retrouva jamais la richesse et l'activité que lui avaient données ses draperies, le retour d'une administration paisible et le grand concours de clercs et d'étudiants qui affluaient dans ses murs lui permirent d'entreprendre, en 1447, la construction d'un hôtel de ville qui est une des perles de l'art gothique occidental.

CHAIRE DE VÉRITÉ DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

C'est un certain Mathieu de Layens qui en fit les plans et les dessins. On imaginerait difficilement, sans l'avoir vue, l'extraordinaire orfèvrerie que représente la façade de ce monument. Il n'y a guère qu'en Normandie que l'art gothique ait atteint une semblable richesse d'ornementation. La moindre surface se complique en tous sens d'une végétation de sculpture. Les meneaux, l'encadrement des fenêtres s'ourlent de festons de pierre; les angles disparaissent sous l'amoncellement des dais et des niches et les quatre façades semblent brodées et rebrodées. Toute la Bible défile sur ces murailles guillochées. On peut y suivre de niche en niche tous les épisodes de l'Ancien Testament; et, comme les patriarches et les matrones juives sont vêtus à la manière des Flamands et des Flamandes du XVe siècle, on voit, en somme, dans ces tableaux religieux, passer toute la vie populaire de l'époque. Les sujets malicieux, satiriques ou gaillards n'y manquent pas; l'édifice ressemble à une vaste chronique joyeuse où plus d'un contemporain put sans doute se voir sculpter tout vif, et où la gaieté, à tout

bout de champ, s'émancipe jusqu'à la gauloiserie la plus rabelaisienne. Sous ces broderies surchargées, cet étonnant édifice qui darde dans l'air six tourelles ajourées ne donne cependant pas l'impression de confusion à laquelle on pourrait s'attendre. Il garde des proportions harmonieuses, et cette profusion d'ornements paraît ordonnée presque avec simplicité.

L'hôtel de ville est de loin le monument le plus intéressant de Louvain. Pourtant l'église Saint-Pierre, qui lui fait face, a de rares beautés que le peintre Alfred Delaunois a tout récemment mises en lumière dans des œuvres intimes et puissantes. Elle est à peu près de la même époque que l'hôtel de ville, mais elle a été construite sur les fondations d'un temple beaucoup plus ancien, dont les historiens font remonter la fondation à Lambert le Borgne. C'est en 1423 qu'un maître-maçon de Diest, Sulpice Van Vorst, en entreprit la construction, aidé, pour la partie sculpturale, par son fils et par l'imagier Eustache. Van Vorst ne fit que commencer l'édifice. Ce n'est que soixante-treize ans après qu'on posa la première pierre du porche, demeuré incomplet. Encore l'ensemble de l'église différa-t-il notablement de la conception primitive. D'après le plan et les maquettes que l'on conserve à l'hôtel de ville, la voûte devait être surmontée de cinq flèches et la plus grande d'entre elles devait s'élever dans le ciel à une hauteur de cinq cent trente-cinq pieds. Mais on jugea que les fondations n'étaient pas assez solides pour cet énorme fardeau, et les tours s'arrêtèrent à la hauteur du toit, telles que les siècles nous les ont transmises. La Collégiale de Louvain se prolonge avec une majestueuse ampleur entre ses vingt-huit faisceaux de colonnettes; des chapelles en grand nombre garnissent les bas côtés, et les œuvres d'art s'y entassent avec une somptueuse profusion qui prépare aux opulents étalages des églises anversoises. Dans la chapelle des brasseurs, on montre l'admirable *Cène* de Thierry Bouts, longtemps attribuée à Memling. Dans celle des chirurgiens, l'étrange et douloureux *Supplice de saint Érasme*, du même peintre, et enfin, répandus dans le chœur, dans les oratoires, dans tout l'édifice, des panneaux de Roger Van der Weyden, de Craeyer, de Gérard Zeghers, des fonts baptismaux en cuivre forgé par Metsys, un tabernacle en pierre haut de trente-cinq pieds et ajouré comme une dentelle, un banc de communion en marbre de Papenhove, une quantité d'ex-voto, de pierres tombales, de monuments funéraires, une chaire de vérité en bois plus compliquée et plus touffue encore que celle de Sainte-Gudule à Bruxelles, et enfin l'incomparable jubé à trois arcades tout enchevêtré de feuillages et peuplé de statuettes par un artiste du xve siècle dont on ne peut trop admirer l'inépuisable fantaisie. Et cependant ce n'est pas tant l'impression de splendeur qui domine dans l'église Saint-Pierre de Louvain qu'une certaine intimité recueillie. C'est une maison divine, somptueuse, mais hospitalière, et le silence qui plane sous ses voûtes a quelque chose de délicieusement reposant.

L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

Elle est établie depuis 1679 dans les halles construites en 1317 comme entrepôt de la corporation des drapiers.

LE VESTIBULE GOTHIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

Le repos, le calme, la paix, c'est bien l'impression dominante que donne la ville tout entière. Que l'on promène ses pas parmi les ruelles de ses vieux faubourgs aux maisons basses, que l'on suive la Dyle dans le dédale des antiques quartiers populaires, que l'on parcoure les larges rues propres et silencieuses où s'alignent les vastes hôtels de la vieille bourgeoisie louvaniste, que l'on visite les amples constructions qui servent de locaux à l'Université, on retrouve partout la même impression de tranquillité studieuse.

Et pourtant elle est bien vivante, cette Université de Louvain, qui, depuis que le parti catholique est au pouvoir, a fourni la majeure partie du personnel politique et administratif belge. A côté de la vie scientifique, on y trouve une vie estudiantine, mais l'une et l'autre sont contenues et comme bridées par le respect du dogme. A la différence des étudiants de Bruxelles ou même de ceux de Liége et de Gand, tous plus ou moins occupés de spéculations politiques, sociologiques et philosophiques, ceux de Louvain possèdent des certitudes, desquelles ils se sont interdit de s'affranchir. Aussi, en dehors du champ de leurs études, leur activité d'esprit se tourne-t-elle généralement vers la littérature. C'est parmi des étudiants de Louvain que naquit le mouvement littéraire de 1880, à qui la revue *la Jeune Belgique* a donné son nom. C'est dans des journaux estudiantins, — que le « recteur magnifique », chef de l'Université, ne tarda pas d'ailleurs à trouver subversifs, — que Max Waller, Emile Verhaeren, Ivan Gilkin, Albert Giraud, Émile Van Arenbergh, débutèrent dans les lettres, et sur les bancs de la vieille école créée pour propager les « bonnes doctrines » et défendre la règle, on cultiva la poésie diabolique et baudelairienne, on formula la théorie de l'art pour l'art, tant il est vrai que même surveillée la jeunesse a l'amour de ce qui est neuf, périlleux et interdit. Il faut ajouter que depuis cette génération héroïque, les étudiants de Louvain sont devenus beaucoup plus sages. Ils font encore des vers, mais ce sont des vers pieux et peu compromettants pour leur avenir.

LES ENVIRONS DE LOUVAIN

Métropole intellectuelle du catholicisme belge, Louvain est situé au centre d'un pays que son peintre le plus caractéristique, M. Alfred Delaunois, a fort justement appelé « le pays monastique ». Si le château et le parc d'Héverlé, un des plus beaux domaines de la maison d'Arenberg, est le plus célèbre des beaux

lieux que le visiteur va voir aux environs de Louvain, les abbayes, les sanctuaires fameux, sont extrêmement nombreux dans cette campagne religieuse. Le plus célèbre est l'abbaye du Parc, fondée en 1179 par Godefroi le Barbu, duc de Brabant; consacrée à la règle de saint Norbert, elle n'arriva que par étapes à sa magnificence actuelle. Du monastère primitif la chapelle seule est restée debout. Elle est devenue le chœur de l'église. Toutes les autres parties de l'édifice ont été construites entre 1654 et 1752, époque où la Belgique entière semblait du reste n'être faite que pour nourrir les innombrables ordres religieux qui y florissaient. L'ensemble donne l'impression d'une splendeur à son apogée, et l'on est frappé par l'aspect grandiose des installations. Il faut franchir cinq enceintes successives avant d'arriver à la cour, où le bâtiment principal dresse son perron d'honneur, et chacune de ces enceintes s'ouvre sur un porche surmonté de deux lions de pierre supportant des écussons armoriés. Dans ces enceintes successives se disposent les brasseries, les moulins, les fermes, les étables, les écuries; dans la troisième enceinte s'allonge le vivier. Le monastère proprement dit est énorme et largement déployé. Une ceinture de bois l'entourait autrefois, mais ces fourrés sauvages ont fait place à des cultures, et de l'ancienne forêt charbonnière qui se prolongeait jusqu'aux environs de Louvain il ne reste plus aujourd'hui que les beaux bois de chasse d'où émergent les tourelles du château d'Héverlé.

LE CHATEAU D'HÉVERLÉ.

LE MOULIN DE L'ABBAYE DU PARC.
Cette abbaye, de l'ordre des Prémontrés, fut fondée en 1179.

L'abbaye d'Averbode, aux confins de la Campine, n'est ni moins riche, ni moins prospère. C'est un des centres de ce mouvement catholique agraire qui, disciplinant le paysan et l'encadrant dans de puissantes institutions économiques, l'a attaché par les liens les plus solides au parti catholique, dont il fait la force. Mais nous examinerons ce mouvement en étudiant une autre province. En passant par Averbode, contentons-nous d'admirer l'ampleur des édifices qui, bien que modernes, ne sont pas sans beauté, et la prospérité d'une communauté qui exploite d'ailleurs avec succès diverses industries.

Aerschot, Diest, Tirlemont, Léau. — Louvain est situé au milieu de verdoyantes et riches campagnes qui ont encore cet aspect opulent et gras qui distingue la terre brabançonne. Mais il ne faut pas s'être éloigné beaucoup de la ville vers le nord-est pour arriver dans une contrée très différente : c'est le Hageland. Aux riantes perspectives du paysage brabançon voici que succèdent des étendues mélancoliques, semées de fondrières et de mares d'eau croupie. D'étranges buttes chauves mamelonnent la terre, des saules en têtards s'ébouriffent le long des étangs, et, de temps en temps, des bois de sapins mettent leur tache noire dans la plaine : c'est la Campine qui s'annonce. Les fermes sont petites, pauvres. On se sent au milieu d'une population qui vit difficilement d'un sol ingrat. De sombres souvenirs s'attachent d'ailleurs à cette vieille terre. Le Hageland fut un des foyers les plus ardents de la révolte des paysans flamands contre la République française, mais, avant d'avoir donné asile à ces réfractaires qui transportèrent à l'autre bout du territoire de la République les violences et les héroïsmes de la chouannerie, les marais et les taillis de ce pays avaient donné asile aux drapiers de Louvain, proscrits par Wenceslas, puis aux gueux des Bois, en guerre avec le duc d'Albe. C'est au milieu de cette sombre contrée que se dressent les maisons d'Aerschot,

L'ABBAYE D'AVERBODE.

vieille petite ville engourdie où il y a une belle église du style ogival primaire, un jubé remarquablement fouillé par un artiste du xve siècle, une vieille tour à moitié ruinée qui défendait jadis les remparts, et les restes d'une halle, douloureux témoignage de la prospérité d'autrefois. Maintenant tout dort à Aerschot; c'est l'irrémédiable décadence des cités qui rentrent peu à peu dans le passé.

Sichem, qui est, dit-on, la plus vieille ville du Brabant, s'y est enfouie plus profondément encore. Ce n'est plus qu'un humble village, et la « Tour des Pucelles » est tout ce qui reste de sa splendeur légendaire.

LES GRANDS MOULINS D'AERSCHOT.

LES RUINES ET LE CIMETIÈRE, A DIEST.

Diest, du moins, a conservé quelque vie. C'est aussi une des plus anciennes villes de la région, et l'on assure qu'il faut y voir le *Dispargum* cité par Grégoire de Tours. Mais on y chercherait en vain le moindre souvenir mérovingien. Même les vestiges des époques plus rapprochées de nous ont disparu peu à peu, sous l'action du temps et des hommes. La prospérité de l'industrie drapière, qui fut grande à Diest au xive siècle, s'atteste par une halle délabrée où se trouve installée aujourd'hui la boucherie. Certains coins de Diest évoquent même l'impression d'une ruine douloureuse : tel ce curieux cimetière dont les tombes semblent dormir à l'ombre d'une église à demi détruite et merveilleusement habillée de lierre. Pourtant Diest n'est pas une ville morte : les brasseries, où se fabrique une bière spéciale et fameuse dans toute la Belgique, lui donnent, du moins dans les quartiers qu'elles occupent, un air de vie auquel la présence d'une garnison confère par instants quelque chose d'insouciant et de joyeux.

Tirlemont, qui groupe ses toits de tuile au milieu des campagnes verdoyantes de l'Est brabançon, est une ville proprette, dont les rues accidentées et irrégulières serpentent autour d'une place bizarrement établie sur une sorte de butte qui s'élève dans la plaine. Une énorme église domine les toits étagés au flanc de ce mamelon : c'est Saint-Germain. La tour et les piliers sont romans, le chœur et les bas côtés appartiennent au gothique primaire. C'est un édifice sans grand caractère, mais dont l'intérieur a été curieusement et richement décoré par la piété publique. Malheureusement, beaucoup de mauvais goût s'y mêle aux délicatesses de l'art pur. Un Christ repose dans une sorte de loge grillée, sous des draps ornés de dentelle et des draperies de velours broché d'argent. Plus loin, un vaste panneau en bois sculpté représente un paysage au milieu duquel on voit trois croix avec deux gros anges figurés en ronde-bosse. En face, un autre Christ occupe un immense panneau. Il est revêtu d'une longue robe rose fanée et brodée d'argent. Puis voici encore un autel hérissé de flammes pourpre et or, au-dessus desquelles un Christ colorié s'élance dans les airs.

ÉGLISE SAINT-GERMAIN, A TIRLEMONT.

La naïve piété des fidèles s'attache à ces images étranges, d'un culte passablement matérialiste. Elle a besoin de ce carnaval divin, qui rapproche le catholicisme belge du catholicisme méridional. Au reste, pour peu que l'église soit vraiment belle et de proportions harmonieuses, ces étalages de mauvais goût n'arrivent pas à en altérer la beauté.

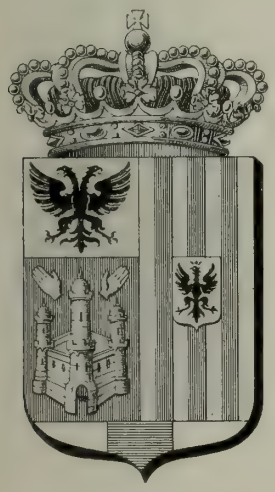
C'est le cas pour l'église de Léau, petite ville silencieuse, obscure et engourdie, qui groupe ses maisonnettes vieillottes autour de Saint-Léonard. Cette église est l'un des rares sanctuaires belges qui n'aient pas été pillés au xvie siècle. Aussi peut-on y voir encore de beaux autels sculptés du plus pur gothique. Une grande partie de la décoration intérieure remonte ici à la même époque que l'église elle-même, c'est-à-dire au xiiie et au xive siècle. Cependant ce que l'on admire surtout à Léau, c'est le merveilleux tabernacle, sculpté en 1552 par Corneille de Vriendt, pour Martin de Wilre, seigneur d'Oplinter. C'est un des plus beaux ouvrages sculpturaux de la Renaissance; rien ne peut dire la délicatesse de ce chef-d'œuvre, qui s'élance du sol comme une flèche, et que n'alourdit pas la multitude des statuettes et des bas-reliefs qui le décorent. Saint-Léonard possède encore un grand nombre d'ouvrages de bronze du xve siècle et un très beau retable, un retable qu'on peut considérer comme un des chefs-d'œuvre de la sculpture sur bois des Pays-Bas.

On le voit, peu d'églises sont aussi riches, et surtout aussi riches d'ornements d'une telle qualité d'art. C'est une surprise de trouver ces rares beautés dans cette petite ville perdue au milieu des champs silencieux, et paisible comme un village le dimanche. Saint-Léonard n'est, au surplus, pas la seule curiosité de Léau. On y montre encore un hôtel de ville qui est un bijou d'architecture Renaissance. Nous aurons, du reste, souvent des surprises analogues au cours de cette promenade à travers les paysages et les villes belges. Comme en France, comme en Italie, comme dans tous les pays d'ancienne civilisation, il arrive souvent qu'on rencontre en Belgique, au détour d'une route, au hasard d'une halte, dans un village perdu, quelque délicieux motif d'architecture, quelque monument, quelque œuvre d'art oubliée. C'est l'agrément du touriste qui se refuse à suivre trop aveuglément les sentiers battus.

ANVERS : L'HOTEL DE VILLE ET LE COURS DU BAS-ESCAUT, VUS DE LA CATHÉDRALE.

LA PROVINCE D'ANVERS

Une ville bien située. — Le « pier » de l'Europe. — La formation sociale du port et du comptoir. — Une cité exclusivement commerciale. — Son origine et son histoire. — Grandeur et décadence. — L'Anvers d'aujourd'hui. — Le port, la Bourse. — Mœurs anversoises. — Psychologie anversoise : le faste, le maintien des habitudes provinciales. — Les monuments d'Anvers. — Splendeur du passé, mauvais goût du présent. — L'art anversois. — La Campine anversoise : bruyères et sapinières. — Turnhout. — Malines, la capitale religieuse de la Belgique : Saint-Rombaud. — Richesses artistiques.



ANVERS

On aime assez les titres, sinon les formules, en Belgique, et il n'est pas de grande ville belge qui ne trouve à justifier l'orgueil de son particularisme local par le moyen de quelque glorieux qualificatif. Si Bruxelles est la capitale du royaume, Liége se glorifie d'être la capitale wallonne, Gand la capitale flamande : Anvers, presque officiellement, a pris le titre de métropole commerciale. Elle y a droit; son orgueil se justifie. S'il est vrai qu'elle doit la solidité de sa prospérité présente au vaste atelier qu'est la Belgique entière et qui alimente et soutient ses comptoirs, cette ville privilégiée, ce « port aimé de Neptune » rend en retour à la Belgique l'inappréciable service de lui ouvrir les routes du monde, de la mettre en communication directe avec le vaste univers. De là, dans son patriotisme, dans son attachement au jeune royaume, une nuance de protection qui exaspère parfois les autres Belges et vaut à l'Anversois quantité de brocards qu'il subit, du reste, avec la plus parfaite indifférence. L'Anversois, c'est le « Signoorke » (le petit seigneur). « L'Anversois est bon envers soi, » dit un mauvais calembour, devenu populaire et que répètent périodiquement les revues de fin d'année, de même que cet autre : « Anvers et contre tous. » Plaisanteries innocentes où se manifeste la réputation d'égoïsme local que l'on a faite au grand port de l'Escaut. Opulente, orgueilleuse et dédaigneuse, la puissante cité ne proteste pas très violemment. Elle se croit le droit d'être égoïste et fière : ne vit-elle pas par elle-même? Certes l'atelier belge l'alimente et la soutient, mais il n'est pas le seul à lui donner la puissance économique. L'hinterland d'Anvers s'étend bien au delà. « Ce n'est plus seulement pour ravitailler la « minque » (criée aux poissons), dit avec orgueil un écrivain anversois, M. Edmond de Bruyn, fournir de sel et d'épices le Brabant et même le Tournaisis, que de modiques barques entourent leurs amarres au cabestan : c'est pour nourrir la moitié de l'Europe que les steamers s'alignent à quai. Les petits vapeurs, il est vrai, concentrent toujours ici la circulation riveraine; le bateau « de passage » relie les chaussées de Malines et de Turnhout à celle de Gand. Mais encore, dorénavant, Anvers raccorde l'Angleterre à la Suisse et à l'Italie, et sert d'étape aux États-Unis, à l'Égypte et aux Indes. »

La situation d'Anvers, en effet, est véritablement privilégiée. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Europe pour voir que toutes les routes naturelles du continent aboutissent à ses quais. Il a fallu des efforts pour drainer le commerce allemand vers Brême ou vers Hambourg : c'est vers Anvers qu'il se dirigeait, et c'est à Anvers qu'aboutit encore la grande voie commerciale du Rhin. C'est Anvers qui est le port naturel de l'industrieuse Alsace et de toute la France du Nord. « Que Londres et Hambourg, dit encore M. Edmond de Bruyn, fassent fortune par loyalisme, que Rotterdam serve de bassin d'allèges à la Prusse rhénane et à la Westphalie, que Marseille entr'ouvre la porte de l'Afrique et que

LE QUAI AUX BATEAUX DE MOULES.

Gênes attire entre ses deux môles toutes les felouques de l'Archipel, qu'importe, puisque notre petit embarcadère du canal au Sucre est le *Pier* de l'Europe? C'est à cet endroit que Guichardin, s'arrêtant comme à la lisière d'une forêt de mâts à pavillons cosmopolites, dut remarquer qu'à Anvers « on sait toujours des nouvelles de tout ce qui se passe dans le reste de l'univers ». Et Napoléon, débarquant le 18 juillet 1803, après avoir réfléchi à cette place (le ponton du canal au Sucre), rabroua la municipalité : « Il faut enfin qu'Anvers mette à profit les avantages immenses de sa position centrale entre le Nord et le Midi, de son fleuve magnifique et profond. »

Cette anecdote est significative. Avec ce clair bon sens, avec cette nette intuition des réalités, qui était le point dominant de son génie, l'Empereur avait vu, du premier coup d'œil, que cette ville, à peu près ruinée en 1803 par de funestes conjonctures politiques, avait été destinée par la nature à devenir le premier port du continent. Placée entre le Nord et le Midi, pour ainsi dire au centre de l'Europe civilisée, sur les bords du seul fleuve continental qui soit assez profond à vingt lieues de la côte pour porter les plus gros vaisseaux, cette ville est dans une situation si vraiment unique que rien, semble-t-il, ne pourra jamais lui faire perdre sa richesse et sa gloire. Les guerres, les traités, les tarifs, les péages ou la diplomatie peuvent la ruiner un instant : elle se relève toujours, et les plus funestes coups du sort sont suivis pour elle des plus étonnantes prospérités. Rien de plus caractéristique à ce point de vue que son histoire, rien qui soit mieux fait pour donner confiance en l'avenir.

L'origine et l'histoire d'Anvers. — Il y a, à l'origine d'Anvers, une légende qui est d'un étrange symbolisme :

A une époque extrêmement reculée, « vers le temps des Romains », un terrible géant, Druon Antigon, avait fixé son repaire sur les bords de l'Escaut : un pied sur chaque rive, il guettait le passage des bateaux qui remontaient le cours du fleuve et les saisissait dans ses énormes mains; si les malheureux passagers pouvaient payer le droit qu'il exigeait d'eux, il déposait l'esquif dans le fleuve sans trop l'endommager. Mais, si le marinier était trop pauvre ou trop avare, il lui coupait la main droite

LE « LÉOPOLDVILLE » EN PARTANCE POUR LE CONGO.

après avoir écrasé son navire. Le terrible géant avait à peu près converti le pays en désert, quand Dieu suscita un héros pour le combattre : c'était Salvius Brabo, époux de Liviana, sœur d'Octave, et cousin de Jules César. Salvius Brabo provoqua Druon Antigon en combat singulier, le vainquit et, lui faisant subir la peine du talion, lui coupa la main droite qu'il jeta dans l'Escaut. Un monument un peu confus, un peu barbare, mais plein de verve, élevé par le sculpteur Jef Lambeaux sur une des places d'Anvers, rappelle cette belle histoire, qui explique, dit-on, le nom de la ville (*Antwerpen, Handwerpen*, jeter la main). L'Escaut ayant été affranchi par l'exploit de Salvius Brabo, le château d'Antigon serait devenu le noyau de la cité.

Les érudits assurent que cette étymologie est aussi fantaisiste que la légende qui y a donné lieu. Mais, s'il est vrai qu'on y chercherait en vain cette ombre de vérité historique que l'on veut voir dans toutes les légendes, on y trouvera du moins l'interprétation merveilleuse et populaire d'une vérité sociologique indiscutable. A son avantage ou à son détriment, Anvers a toujours été et sera toujours un comptoir et un bureau de douane. Que ce soit le géant Antigon qui rançonne les bateliers, ou le comte franc qui taxe les marchandises au profit des rois mérovingiens, que l'Escaut ait été libéré par Salvius Brabo ou racheté par la diplomatie du baron Lambermont, que la tyrannie du géant resserre le régime protectionniste ou que la révolte populaire lui impose la libre entrée, Anvers, par la force même des choses, doit fatalement percevoir le péage, que ce soit sous forme de taxes, d'impôts ou de droits d'entrée, ou sous forme de commissions, courtages, fret, assurances, main-d'œuvre d'emballage ou de déballage, embarquement, débarquement, transbordement, procédures, fraudes ou pots-de-vin. Anvers ne produit rien et n'a rien à produire que l'étranger fabrique et consomme : il vivra de son rôle d'intermédiaire. « L'Anversois doit l'Escaut à Dieu, suivant un dicton, et tout le reste à l'Escaut. »

VUE DE L'ESCAUT, A ANVERS.

Un comptoir, un entrepôt, Anvers n'est que cela et n'a jamais été que cela. Mais on y trouve tous les traits caractéristiques de la formation sociale du comptoir et de l'entrepôt, développés avec une telle intensité qu'il est peu de villes au monde qui

soient aussi intéressantes au point de vue de la science sociale.

L'origine historique d'Anvers remonte au VIIe siècle. Ce n'était encore qu'une bourgade quand les Normands la détruisirent en 836. Ce n'est du reste qu'au XVe siècle que la ville commença à prendre de l'importance. Le port, le comptoir des Pays-Bas jusqu'alors avait été Bruges. Les navires étaient encore de faible tonnage, le Zwyn ne s'était pas ensablé et Bruges était l'étape naturelle entre l'Angleterre et les grandes foires de la Champagne et de l'est de la France. Les navires, même ceux de la Hanse, eussent, en passant par Anvers, fait un détour dont les inconvénients n'étaient pas compensés par les avantages du port. Avant de prendre le rôle que lui destinait la nature, avant d'être un grand port commercial, Anvers fut une tête de pont fortifiée, une citadelle. Au XIe siècle, ce fut le siège de la marche impériale constituée par les empereurs d'Allemagne contre les empiétements des comtes de Flandre, et, jusqu'au règne des ducs de Bourgogne, ce territoire exigu vécut en quelque sorte en marge des Pays-Bas. Mais au moment où Bruges entre en décadence, on voit brusquement le port de l'Escaut s'agrandir et s'enrichir avec une rapidité prodigieuse. Tandis que le Zwyn s'ensable de plus en plus chaque année; tandis que, chaque année, quelque grande maison de commerce, quelque important banquier quitte la vieille capitale flamande pour aller transporter ailleurs le siège de ses affaires, Anvers voit de plus nombreux navires accoster à ses quais.

MONUMENT COMMÉMORATIF DE L'AFFRANCHISSEMENT DE L'ESCAUT.

Aussi bien cette prospérité n'est-elle pas due seulement à ce qu'Anvers recueille l'héritage de Bruges. La fortune du port de l'Escaut, dès les premières années du XVIe siècle, fut infiniment plus brillante que n'avait jamais été la fortune brugeoise, parce qu'il fut peut-être le premier des ports européens qui profita de la découverte du nouveau monde.

Jusqu'au jour où Christophe Colomb débarqua sur le rivage enchanté de l'île qu'il voulut nommer Hispaniola, la principale route commerciale du monde avait été la Méditerranée. C'est par Marseille, par Gênes et par Venise, par Venise surtout que l'Occident et l'Orient étaient entrés en contact et que l'Europe chrétienne avait pris jour sur le monde infini. Mais la prise de Constantinople par les Turcs et les défaites successives que la Sérénissime République subit dans l'Orient grec, d'une part, la découverte d'un nouvel univers, de l'autre, déplacèrent tout à coup, à la fin du XVe siècle, le centre du trafic et la marche de la civilisation. Le commerce universel quitta la Méditerranée, infestée par les Barbaresques, pour se transporter dans l'Atlantique. Il ne se fit plus avec l'Asie Mineure, mais avec l'Amérique et avec les Indes par la route de Vasco de Gama. Les ports de l'Atlantique et des mers dépendant de l'Atlantique devaient naturellement profiter de ce mouvement. La prospérité d'Anvers est due à la même loi naturelle que celle de Londres. Mais tandis que la politique et la diplomatie d'un grand peuple devaient favoriser le développement du port de la Tamise, la politique et la diplomatie continentales devaient détruire les richesses que la nature avait amenées sur les rives de l'Escaut.

La grande époque d'Anvers, l'heure où elle atteint son maximum de prospérité, c'est le règne de Charles-Quint. Au dire d'Albert Durer et de Guichardin, qui visitèrent la ville à cette époque, c'était alors une des plus belles cités du monde chrétien. C'était, dans tous les cas, le centre commercial le plus actif et le plus riche. « Plusieurs années déjà avant les voyages de Christophe Colomb et de Vasco de Gama, dit M. Pirenne dans son *Histoire de Belgique*, les financiers d'Ulm et d'Augsbourg avaient installé au bord de l'Escaut des succursales de leurs puissantes maisons, dont le rôle fut si considérable dans les transformations subies par l'organisation économique de l'Europe. Entre 1480 et 1510, les Meuting, les Hochstetter, les Fugger, les Welzer établissent des comptoirs qui ne tardent pas à égaler en importance les maisons mères d'où ils sortent. A côté des Allemands se pressent d'ailleurs les Italiens, les Espagnols et les Portugais. Quant aux Français, si la rivalité de François Ier et de Charles-Quint ne leur a pas permis de fonder à Anvers des comptoirs permanents, ils y affluent pourtant dans les intervalles des guerres et, avec les drapiers anglais, achèvent de donner à la ville ce caractère cosmopolite qui la distingue au premier coup d'œil. La Nouvelle Bourse, luxueusement bâtie en 1531, abrite chaque jour, sous ses gracieuses galeries, des représentants de toutes les nations de l'Europe. Au milieu des vendeurs et des acheteurs s'y agitent et s'y pressent les interprètes, les curieux, les marins. C'est là que Thomas Morus nous dit avoir rencontré cet Hithlodée qui lui raconta les merveilles de l'île d'Utopie.

« Huit canaux, qu'enjambait une centaine de ponts, enfonçaient leurs voies triomphales jusqu'au cœur de la cité, dit M. Eugène

COLONNADE DE LA SALLE COUVERTE DE LA BOURSE.
L'édifice fut rebâti de 1868 à 1872, sur les plans de l'ancienne Bourse (1531).

VUE INTÉRIEURE DE LA BOURSE.
(Galerie du premier étage.)

Baie, qui a publié dans *la Belgique artistique et littéraire* une excellente étude sur « Anvers métropole du saint Empire ». Vingt-deux places étoilaient le lacis inextricable des rues sinueuses, biscornues et étroites. De hauts pignons aigus ou dentelés déchiquetaient le ciel de leurs arêtes capricieuses; des étages en surplomb rejetaient des pans de murs dans des recoins noircissants, tandis qu'un fourmillement d'enseignes, de cartels, de ferronneries soulignait la débandade des maisons. Parfois une porte, coiffée de tuiles carminées, arc-boutait sa voussure en travers de la voie ou bien enlevait sur son dos étriqué les trois étages d'un logis suspendu. La rue resserrée serpentait en découvrant des profils imprévus, et, tout au bout, dans un lointain vaporeux, un moulin battait l'horizon de ses grands gestes fous. A l'infini la cité multipliait les écailles rouges de ses toits et, de ses enchevêtrements d'arêtes, de crêtes, de chevets, jaillissait une profusion de flèches, d'aiguilles, de clochers et de tours embrumés par les vapeurs de l'Escaut. Évidant les campaniles, la riche fantaisie du XVIe siècle enserrait l'espace de ses lignes nerveuses, légères, aériennes et, par une espiègle saute d'idées, la cime de Notre-Dame s'était ajourée, guillochée, tailladée comme un pourpoint d'apparat.

« Aux abords des places, des palais du moyen âge, festonnés d'arcatures fleuronnées, se décoraient de fenêtres ogivales, de floraisons d'armoiries, d'orfèvreries de pierre, de niches à baldaquins peuplées de figurines. Des palais de la Renaissance arboraient la riante mosaïque de leurs pierres blanches et de leurs briques rouges entre-croisées; d'autres, importés par les Floris et les banquiers italiens, se bariolaient de fresques ou bien superposaient deux étages de colonnes antiques et de balustrades finement profilées sur des portiques à plein cintre et des pilastres cannelés. »

Il est impossible d'apprécier exactement l'importance du mouvement du port d'Anvers à cette époque; mais, au travers des évaluations grossières et toujours excessives des contemporains, nous nous rendons compte qu'il devait y régner une activité extraordinaire. Les renseignements les plus sûrs paraissent ceux de Guichardin, qui habita la ville plusieurs années et qui s'occupait, comme on sait, de banque et de négoce. D'après lui, vers 1560, l'importation du port d'Anvers montait à 15 935 000 écus, soit 31 870 200 florins carolus. Dans cette somme énorme, les soies, velours et produits de luxe d'Italie figurent pour 3 000 000 d'écus, les futaines et les vins d'Allemagne respectivement pour 600 000 et 1 500 000 écus, les blés du Nord pour 1 680 000, les vins de France pour 1 000 000, le pastel et le sel provenant du même pays pour 300 000 et 180 000, les épices de Portugal pour 1 000 000, les laines anglaises pour 250 000, et enfin les draps anglais pour 5 000 000. « La population était immense pour l'époque. Scribanius nous affirme qu'en 1568 un recrutement, portant sur les treize quartiers de la ville, y releva 89 991 personnes appartenant à la bourgeoisie et 14 981 étrangers fixés à demeure, soit 104 972 habitants. C'est-à-dire que, quelle que soit leur activité, ni Venise, ni Lyon, ni Londres ne peuvent rivaliser avec le port flamand. Dans l'Europe de la Renaissance, il éclipse toutes ces cités par le caractère international et cosmopolite de son commerce. » Aussi bien Anvers alors n'est-il pas seulement un centre commercial et financier. C'est aussi un centre industriel, et l'on peut vraiment le considérer sinon comme la capitale, du moins comme la plus riche, la plus grande, la plus belle ville de l'Europe occidentale.

Il suffit de quelques années de guerre et de révolutions pour détruire cette merveilleuse prospérité. Dans un centre aussi peuplé, aussi actif, la Réforme devait faire des progrès rapides. Luther, Calvin, tous les docteurs du protestantisme eurent, dès 1520, de nombreux partisans à Anvers. Les augustins se montrèrent des propagandistes zélés de la doctrine de Wittemberg, et les placards de Charles-Quint n'empêchèrent pas les progrès de la religion « prétendue réformée ». C'est aux excès des iconoclastes qui commencèrent à Anvers leur œuvre de destruction que remontent les malheurs de la ville. En 1566, au lendemain de la procession de l'*Ommegang*, une bande de furieux pénétra dans la cathédrale, précipita les statues de leurs socles et de leurs niches, brisa les vitraux, lacéra les peintures et se livra à toutes les profanations imaginables. Ce fut le signal d'une répression terrible et le commencement d'une série de troubles religieux qui se prolongèrent jusqu'aux premières années du XVIIe siècle. Dans les guerres qui anéantirent, comme on sait, la prospérité et, pour ainsi dire, toute la civilisation des Pays-Bas, Anvers fut peut-être plus cruellement éprouvé qu'aucune autre ville. Après les dévastations des iconoclastes, ce furent les horreurs de la répression, puis le pillage et l'incendie que l'on a nommés « furie espagnole », — l'armée du duc d'Albe, lassée d'attendre sa solde, se payant par le sac de la ville la plus riche que possédait son débiteur, le roi d'Espagne ; puis, à quelques années de là, les bandes du duc d'Alençon, éphémère souverain

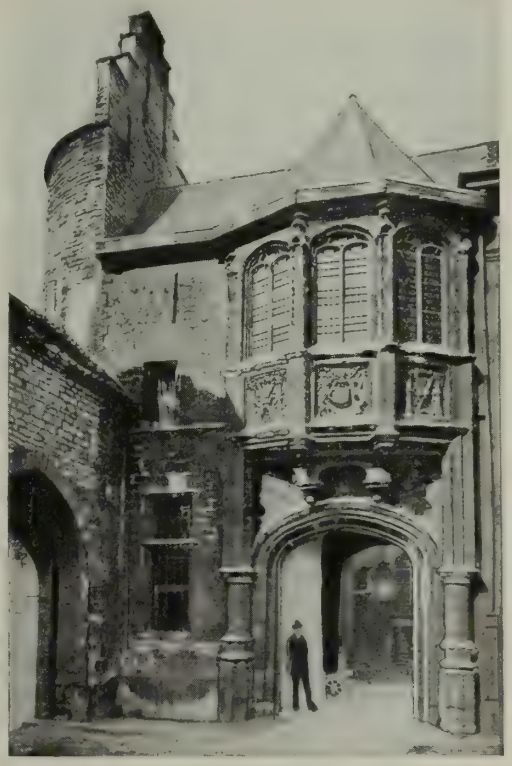
LES ICONOCLASTES DANS LA CATHÉDRALE D'ANVERS, EN 1566.
Dessin de HAGENBERG.

ANVERS : LE STEEN ET LE PORT.
Le Steen est une partie de l'ancien château d'Anvers (xe siècle), restauré en 1889.

des Pays-Bas révoltés, se livrent à un nouveau pillage, qu'on appelle « la furie française » ; puis la ville, étant tombée au pouvoir des révoltés, est assiégée par Farnèse et prise après une résistance héroïque, dirigée par Marnix de Sainte-Aldegonde. C'est le dernier coup. Quand les archiducs Albert et Isabelle, les nouveaux souverains que Philippe II donna aux Pays-Bas, entrèrent dans Anvers, la ville était dépeuplée, ruinée, déchue. Le traité de Westphalie, qui consacra la fermeture de l'Escaut, devait l'empêcher de se relever pendant près de trois cents ans. Les grands artistes du commencement du XVIIe siècle, les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens, jetteront un dernier éclat sur son nom. Mais l'idéal qu'ils exprimeront, ce sera l'idéal périmé de la grande cité marchande et voluptueuse qui, saignée à blanc, va s'engourdir jusqu'au jour où Napoléon, le grand accoucheur de l'avenir, la réveillera.

C'est, en effet, à cette visite de Napoléon, en 1803, qu'il faut faire remonter la prospérité de l'Anvers nouveau. Il entendait, avant tout, se faire du port flamand une arme contre l'Angleterre, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique. Il voulut en faire un port de guerre, et, de 1803 à 1814, on construisit quantité de frégates et de corvettes sur les bords de l'Escaut, mais il se rendait parfaitement compte du tort qu'Anvers pourrait faire au commerce anglais. Aussi est-ce pour obéir à ses instructions formelles que le préfet d'Herbouville fit construire les bassins et les quais qui sont le noyau du port actuel.

Sous le régime hollandais, Anvers continua de prospérer, bien que le roi Guillaume n'ait rien fait pour favoriser spécialement une ville dont la prospérité aurait pu être dangereuse pour celle d'Amsterdam et de Rotterdam. La Révolution de 1830 valut à Anvers un nouveau siège et un bombardement. Dernier boulevard de la domination hollandaise en Belgique, elle fut assiégée par l'armée française, commandée par le maréchal Gérard, chargé de libérer le jeune royaume, et bombardée par le général hollandais Chassé, défenseur obstiné de la citadelle. Ce furent les dernières souffrances que la guerre fit subir à Anvers. La ville ne les a pas oubliées : elle est encore aujourd'hui antimilitariste.


ENTRÉE DU MUSÉE DU STEEN.

Pendant les premières années de l'existence du royaume de Belgique, l'importance commerciale d'Anvers ne s'accrut que lentement. La Hollande avait conservé un droit de péage sur l'Escaut qui paralysa longtemps tous les efforts du gouvernement belge. Enfin, en 1863, l'adroite diplomatie du baron Lambermont parvint à réaliser le rachat de ce droit onéreux pour 36 millions et demi, et, à partir de ce moment, le chiffre des affaires anversoises s'est accru avec une prodigieuse rapidité. En moyenne, il est entré annuellement dans le port d'Anvers : de 1840 à 1849, 1 544 navires, jaugeant ensemble 242 468 tonneaux ; de 1870 à 1878, 4 510 navires, jaugeant ensemble 2 083 516 tonneaux et, en 1898, 5 358 navires, jaugeant 6 482 043 tonneaux, soit 4 721 bateaux à vapeur. La valeur des importations, qui était de 410 millions en 1864, s'est élevée en 1897 à 1 556 millions en chiffres ronds, celle des exportations a monté dans le même espace de temps de 159 millions à 800 millions, et celle du transit, malgré la concurrence hollandaise, de 76 millions à 358 millions.

LE PORT D'ANVERS

Aspect général. L'Escaut. — On le voit, il a suffi de briser les entraves que la politique avait mises à la grandeur d'Anvers pour qu'aussitôt la ville, profitant de ses avantages naturels, redevînt rapidement aussi prospère que par le passé et se remît à se développer selon ses destinées propres. Certes elle n'a plus la situation unique qu'elle occupait au XVIe siècle, parce qu'au XVIe siècle elle n'avait pas de concurrente. L'Allemagne anarchique et à demi barbare ne pouvait songer au commerce maritime; les Anglais commençaient à peine à prendre la route des mers et à sortir de leur île; la Hollande n'était qu'une obscure province des Pays-Bas; la France était en proie à la guerre civile ou défendait son intégrité contre la maison d'Autriche. Tous ces peuples aujourd'hui ont de grands ports, qui font à Anvers une concurrence d'autant plus redoutable que la Belgique est trop faible pour assurer à ses nationaux ces privilèges commerciaux que la politique d'un grand peuple peut donner aux siens. Mais, selon la juste remarque de M. De Bruyn, cité plus haut, la situation naturelle du grand port belge lui assure de tels privilèges qu'il peut lutter avec avantage. Il suffit qu'on lui en laisse la liberté, et la cellule sociale qu'il constitue se développe selon son type. Toutes les marchandises du monde affluent vers ce ponton du Werf qui en est le noyau. « Elle s'est dilatée, cette cellule, mais identique à elle-même; ce n'est plus seulement ce panier de légumes, ce filet de poissons qui courent le risque du marché, ce sont les maïs de la mer Noire qui se déversent, les cafés de Santos qui gonflent les balles, les peaux de la Plata qui s'empilent, les laines de Buenos-Ayres qui débordent des arrimages; c'est pour Anvers que le fellah irrigue les cotonneries et que plonge le pêcheur d'éponges, pour elle qu'on abat des éléphants au Congo et des forêts en Norvège; en place des quelques cultivateurs, pêcheurs et artisans riverains en quête de la foire ou du recensement, au lieu même des débarquements mémorables de Lohengrin ou de sainte Dymphne, des Vikings ou des ambassadeurs vénitiens, de Farnèse ou de Napoléon, voici le va-et-vient incessant des banquiers de Londres, des marchands de porcs de Chicago, des rajahs de Golconde et des pipos japonais qui croisent sur la passerelle des ingénieurs wallons, des consuls, des grainetiers roumains et des émigrants de Pologne. »

UN CHARIOT A FUTAILLES SUR LES QUAIS DU PORT.

Qui n'admettra que ce lyrisme anversois ne se justifie? Le spectacle de ce développement logique et nécessaire a quelque chose d'admirable. En vérité, nulle part plus vivement qu'à la balustrade de la promenade qui domine le Werf, on ne peut saisir la puissance d'un organisme économique bien constitué au temps où nous sommes, et les Anversois, dont le plus ignorant, le plus inculte, sent confusément la poésie d'un tel spectacle, l'ont bien compris, car ils ont établi là une promenade où ils s'attardent volontiers en ces après-midi du dimanche qui ont, malgré tout, conservé une allure provinciale.

Cette promenade a pour centre un petit château fort qui servit jadis de prison et que l'on a assez maladroitement restauré pour en faire un musée d'antiquités. Mais qu'importent ces lions douteux, ces balustrades de mauvais goût? Les tourelles sont jolies et le château fait bien sur le fleuve.

C'est de là qu'il faut partir pour visiter le port. C'est de là qu'il faut en prendre une vue d'ensemble, c'est de là qu'on le voit vivre. Tous les ports ont leur beauté : ceux qui s'accrochent au rocher breton comme des nids d'oiseaux de mer, ceux qui s'accroupissent à l'abri de la falaise normande, ceux qui, devant la mer azurée, étalent leurs maisons blanches sous le ciel méridional, ceux enfin dont les navires apparaissent comme des fantômes dans les brumes du Nord. Il n'est pas au monde havre si désolé qu'on n'y puisse goûter la poésie du voyage, de l'espoir, du départ vers les îles bienheureuses où la vie est douce et la fortune aisée. Mais ici à ce charme éternel et constant du port se joint la beauté d'un fleuve puissant dont les eaux lourdes semblent charrier le sang et la vie de tout un coin de la terre occidentale.

Le paysage paraît avoir été savamment ordonné par la nature et par les hommes pour imposer à l'esprit le plus savoureux des contrastes. Que l'on porte devant soi ses regards : on distingue sur la rive flamande, vers le port de la Tête de Flandre, les paisibles maisons du village de Burcht. Si quelque Anversois vous accompagne, il vous dira que cette rive abrite une étrange population qui vit de maraude; que des roseaux de la berge partent chaque soir de mystérieuses barques qui se glissent entre les navires, et qui amènent, le long des hangars et des magasins, des gars rusés et souples qui, éventrant les balles de café, les sacs de grains, vivent du port à la façon dont les rats vivent du navire. Étrange peuple de réfractaires et de pirates dont M. Georges Eekhoud a puissamment décrit les mœurs rudes. Mais ces mœurs, rien ne les ferait soupçonner de celui qui voit les aimables maisonnettes de ces bourgs se grouper parmi les taillis. Elles évoquent le calme de la vie rurale d'autrefois, la paix des champs et des prairies, la vie engourdie du bon laboureur et du rustre vertueux. On songe à un paysage de Ruysdael, et, de fait, sur le fleuve jaunâtre, ne voit-on pas, qui s'avancent avec lenteur, de lourdes allèges poussées par ces grandes voiles ventrues que peignirent avec amour les paysagistes hollandais? Mais, brusquement, parmi ces esquifs d'ancien style, voici que se dresse la coque énorme et toute blanche d'un de ces grands paquebots allemands qui font régulièrement escale à Anvers et qui, par un privilège que le Norddeustcher Lloyd ou la Hamburg America Linie doivent à leur puissance financière, trouvent toujours une place réservée le long

BATIMENT EN CALE SÈCHE.

LE PORT D'ANVERS : LE BASSIN DE KATTENDYK.

des quais du fleuve. C'est le monde moderne, avec toute sa rude puissance, apparaissant brusquement dans un paysage d'autrefois.

Aussi bien, portez maintenant les regards vers un autre point de l'horizon. Au lieu de fixer les yeux devant vous, suivez le cours du fleuve vers les chantiers d'Hoboken; là, le grand steamer trouvera le décor qui lui convient; les toits de zinc, les hangars modernes se suivent à perte de vue le long des lignes brillantes du rail. Une armée de grues tendent vers les eaux leurs tentacules de fer; amarrés aux quais, les navires succèdent aux navires; des rames de wagons passent et repassent entre les murs de zinc des magasins, et tout un peuple de douaniers, de magasiniers et de marins, grouillent autour de ces formidables machines qui, de loin, ont des airs de bêtes monstrueuses. Des cris étranges ne rythment-ils pas leurs mouvements réguliers : sifflet des machines, éclat brusque et confus des poutrelles tombant sur le sol, grondement du charbon qu'on déverse, bruit sourd des sacs et des balles de coton qu'on décharge. Et tous ces bruits se fondent en un seul bruit, harmonisé et comme ouaté par le murmure du flot. C'est la symphonie du port, étrange et discordante, mais qui vous prend le cœur et les sens de telle façon que ceux qui l'ont entendue ne se lassent pas de la réentendre. Elle est comme la grande voix de cette vie mystérieuse et ardente qui semble se prolonger à l'infini dans les brumes de l'Escaut. A voir les magasins succéder aux magasins et les hangars aux hangars, on dirait que ce port immense s'étend jusqu'au bout du monde. Et, derrière les hangars, voici d'autres constructions étranges : ce sont les thanks à pétrole, semblables à de gigantesques bobines déposées dans la campagne. Puis d'énormes tas de tonneaux, évoquant je ne sais quelle comparaison burlesque avec les plus vénérables monuments du monde. Et tout cela, sous le ciel gris qui estompe les contours des choses, semble illimité, énorme et chimérique. Pour peu que le spectateur, accoudé à la balustrade du Werf, ait de l'imagination, pour peu que l'heure s'y prête, il se croira transporté au milieu d'une ville irréelle, dans un rêve étrange de richesse, de rudesse aussi. Qu'il quitte alors le promenoir, qu'il suive la file ininterrompue de ces hangars nouveaux qui se prolonge jusqu'à Hoboken; qu'il se promène parmi le dédale des balles de café et de coton, les sacs de grain, des dames-jeannes et des tonneaux; qu'il erre quelques heures au milieu de ce peuple pressé; qu'il essaye de saisir par le détail ce spectacle dont il a saisi, de son observatoire, toute la grandeur confuse : son impression se fortifiera, et mieux que par toutes les statistiques du monde il comprendra la grandeur de l'organisme commercial au temps où nous sommes.

Les bassins. — Mais les quais de l'Escaut ne sont pas tout le port d'Anvers. Du côté des bassins, le spectacle n'est pas moins grandiose. Depuis le temps du préfet d'Herbouville, qui fit creuser les premiers — car le port du moyen âge se bornait en somme aux quais — ils se sont multipliés à l'infini, et les travaux que l'on exécute augmenteront encore leur nombre. C'est un véritable dédale, et il faut un guide sûr pour ne pas s'y perdre parmi les ponts, les écluses et les cales sèches. On y retrouve les mêmes contrastes entre le monde moderne et le monde d'autrefois qui saisit dès l'abord celui qui regarde le paysage du fleuve. Voici,

LE BASSIN DE LA CAMPINE.

entre deux bassins, une vieille ferme flamande, une guinguette qui semble avoir servi de modèle à Breughel; plus loin, c'est un vieux fort, une casemate, qu'on dirait construite d'après le système de Vauban; mais à deux pas se dresse la formidable armature d'une grue colossale, ou la clôture en zinc déployé d'un magasin construit d'hier. On se rend difficilement compte de la nature du pays où l'on erre, et l'impression de fantastique, d'irréel, vous saisit de plus en plus. Une forêt de mâts apparaît tout à coup entre les maisons; un navire a l'air de s'être égaré au milieu d'une place publique. Il semble que partout les hommes aient forcé la nature et que l'on vive dans un monde artificiel où le ciel seul vous rappelle aux réalités de la terre. C'est là qu'est le cœur du port; c'est là que se trouvent les entrepôts et les vastes magasins où l'on pompe le blé à même le navire. Le long des quais des bassins anciens se groupaient autrefois, sur une superficie de 32 000 mètres carrés, les entrepôts commencés sous Napoléon, reconnaissables à leurs avant-corps ornés de colonnades et à leurs larges frontons. Un incendie terrible les détruisit. Reconstruits depuis, ils supportent d'immenses terrasses. A l'intérieur, d'interminables couloirs, d'innombrables magasins, des labyrinthes de caves réalisent l'image d'un médrapore colossal percé dans tous les sens. Par convois immenses, les marchandises s'y déversent. Elles montent le long des murs, s'amoncellent sous les voûtes, débordent par delà les seuils. Indéfiniment les installations se succèdent, abritant les marchandises les plus diverses : ici le café du Brésil, là le caoutchouc du Congo; plus loin, les piles de bois du Nord. Il semble que le monde entier soit venu déverser là ses richesses.

Enivrant spectacle qui gonflait le cœur de l'Anversois qui nous servait de guide et qui s'écriait tout à coup : « Ah! c'est vraiment une ville où l'on est fier d'être né. »

L'avenir du port d'Anvers. — Et, en effet, ce port tel qu'il est aujourd'hui donne une impression de puissance dont ceux qui l'ont créé peuvent s'enorgueillir à juste titre. Or, voici qu'il est devenu trop petit. Les navires sont resserrés le long de ces quais interminables, aussi bien que dans ces immenses bassins, le commerce anversois se sent à l'étroit, et l'on a commencé des travaux qui doubleront les installations maritimes.

Le projet est gigantesque et son étendue même a retardé longtemps son exécution. Il consiste essentiellement dans la rectification du cours du fleuve, dans ce qu'on a appelé la « Grande Coupure ». Mais, parallèlement à cette Grande Coupure, on creuse un immense bassin qui rejoindra l'Escaut en aval du nouveau lit. Cet expédient a rallié les adversaires d'un travail que beaucoup trouvaient trop hardi. On avait cru pouvoir avancer, en dépit des assurances que donne la science et de nombreux travaux du même genre exécutés à l'étranger, que doter le fleuve d'un nouveau lit, c'était courir le risque de compromettre sa navigabilité. Le projet nouveau détruit cet argument et, quelles que soient les craintes que puisse soulever son exécution, le port aura toujours un accès facile au fleuve en aval des travaux projetés. C'est là le rôle de l'immense bassin latéral qui s'amorcera aux docks actuels, s'étendra parallèlement à la Coupure et débouchera dans l'Escaut, là où l'on aura respecté le cours ancien. Il suffit de jeter les yeux sur un plan pour saisir la double portée du projet : d'une part, améliorer le régime du fleuve; de l'autre, étendre vers le nord en eau profonde le quai, qui, à présent, ne borde la ville que sur une longueur de 5500 mètres. Le prolongement de la rade donnera une longueur de quai totale en eau profonde de 13 800 mètres. Quant aux murs de quai des bassins, ils auront, suivant le projet, un développement de 46 600 mètres. Au total, les accostages à quai auront donc plus de 60 kilomètres, alors qu'actuellement on n'en compte que 21 kilomètres et demi. Ces transformations permettront de faire face à un trafic triple de celui d'aujourd'hui, et Anvers sera réellement alors un des premiers ports du monde au point de vue de l'outillage.

LE PORT D'ANVERS : LE GRAND BASSIN.
Ce bassin ainsi que le Petit Bassin furent construits par Napoléon Ier de 1804 à 1813.

LE PEUPLE D'ANVERS

Les quartiers populaires. — Assurément la perfection de l'outillage matériel est une condition essentielle de la prospérité d'un port, mais l'aptitude de sa population aux hardiesses et aux activités du négoce est également un élément capital de sa richesse et de sa vitalité.

Que ce soit la fonction qui ait créé l'organe ou que la mystérieuse nature ait spécialement doué les riverains de ce coude de l'Escaut pour profiter de leur situation et prélever le courtage, la commission, le droit d'entrée ou de sortie sur toutes les marchandises qui passent par leurs mains, il est évident que l'on voit vivre et commercer à Anvers un peuple étonnamment doué pour les affaires. Dans quelle mesure ce peuple est-il le produit du sol flamand, dans quelle proportion doit-il être considéré comme un microcosme international, comme un coin de la cosmopolis marchande égarée sur le sol belge? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer.

A promener sa flânerie dans certains quartiers avoisinant le port, il semble que ce soit cette dernière impression qui domine. Pour peu que le soir tombe et que les quinquets s'allument derrière les stores mystérieux de tous ces petits cafés louches où l'on promet à grand renfort d'emblèmes et de drapeaux un coin de la patrie absente aux matelots du monde entier, on pourrait se croire transporté à l'autre bout de l'univers. Dans certaines ruelles on ne trouverait ni une enseigne française, ni une enseigne flamande. En revanche, on lit ces engageantes inscriptions : « Rose of England », « Lille Norge », « Skandinavisch Kronan », « Falmouth for Orders », « Alte Deutschland », « The Jollyboys », « Chez Patrinos », « Miss Emma ». Sans compter les annonces en caractères hébraïques et certaines enseignes en japonais qui font la joie des amateurs d'exotisme. Les refrains qui s'échappent des portes entr'ouvertes ne sont pas moins internationaux. Assurément la mattchich ou le dernier

ANVERS
Échelle 1: 25.000
0 200 400 600 M
Polder de Merxem
MERXEM
Chateau de Lekkerenland
Digue Ferdinand
Canal de la Campine
BASSINS INTERCALAIRES
Rempart d'Austruweel
BASSIN AMERICA
BASSIN LEFEBVRE
Porte d'Eeckeren
Rempt d'Eeckeren
Pte de Breda
BASSIN MEXICO
BASSIN ASIA
BASSIN DE LA CAMPINE
BASSIN DU KATTENDYK
Cales Sèches
D A M
Abattoir
Stat. de Stuivenberg
Pte du Schijn
Gare de formation de Dorenberg
Avenue des Hollandais
Gare des marchandises
GRAND BASSIN
PETIT BASSIN
Avenue du Commerce
Hopital de Stuivenberg
Usine à Gaz
Porte de Turnhout
Pte d'Herenthals
Digue du Nord
Fort Isabelle
Chantiers
Pilotage
F L E U V E
Douane
Académie d. B. Arts
St Paul
Béguinage
Hop. militaire
Athénée Royal
Eldorado
Th. National
Groenen Weg
Mus. du Steen
Belvédère
Kursaal
Hôt. d. Ville
Cathédrale
Bourse
Gare centrale
Jardin Zoologique
Av. de Keyzer
B O R G E R H O U T
Porte Léopold
Pte Louise
Fort de la Tête de Flandre
Ste Anne
Mus. Plantin
Postes
Th. Royal
Parc
Station de Waes
St du Pays de Waes
Caserne
Prison cellulaire
Egl. protest.
Zurenborg
Vélodrome
Pte de Borsbeek
Usine à Gaz
Galgen Weel
E S C A U T
Pal. d. Justice
Hosp. des Sœurs de Charité
Hôpital Militaire
Arsenal
St. de Berchem
Pte du Ch. de fer
Musée Royal
Synagogue
Inst. d. Commerce
Av. du Sud
Boulevard Léopold
Orphelinat (Garçons)
Pépinière
B E R C H E M
Hôpital Ste Marie
Pte de Berchem
Station du Sud
Pte de Malines
Basil. du Sacré Cœur
St Laurent
Marcgrave
Pte de Wilryck
Pte d'Edeghem
Rempart d'Hoboken
Pte St Michel
Pte de Boom
Pte de Kiel
Porte St Laurent
Rempart de Wilryck
Hospice Ste Marie
Kielspolder
Leeuwerik
Troyent chn
Cimetière de Berchem
Eiser Hoek
K I E L
Champ des Manœuvres
H. Demoulin Sc.

air parisien domine. — Quoi de plus international que le dernier air parisien? — Mais que de voix avinées proclament leur amour persistant pour quelque idéal *Daisy !* Que de danses espagnoles mêlées au *Ta-ra-ra-Boum-de-ay !* Et ce gramophone qui fait alterner fraternellement le *Wacht am Rheim* et *Sambre-et-Meuse !* Et cet étrange café maure, vague souvenir d'exposition, où la derbouka mélancolique accompagne le demi-sommeil de quelques pauvres filles déguisées en sultanes ! Et ce bar cosmopolite,

ATTELAGE DE MARAICHER.

ATTELAGE DE LAITIÈRE.

où une mousmé et une négresse servent alternativement le wisky et la bière de Pilsen ! Et ces magasins, rares parmi les cafés, où le matelot s'approvisionne avant de partir pour le long voyage et où l'on trouve pêle-mêle des couteaux, des revolvers, des pipes, du tabac, des chemises de flanelle, des ceintures de cuir, des casquettes anglaises, des vierges en porcelaine et des navires en bouteille. Quoi de moins flamand, quoi de plus mondial pour employer le barbarisme à la mode !

Cependant, dans cette atmosphère de foire internationale, quelques traits essentiellement belges se remarquent. Entre les bandes d'ivrognes pour qui la rue est toujours trop étroite, entre un groupe de Malais aux jambes d'autruche, au veston de soie, et un groupe de Chinois aux longues tresses noires, voici la charrette dorée d'un marchand de « crème à la glace » ou la boutique roulante d'un marchand de pommes de terre frites. Sur une petite place, voici des chevaux de bois, sur lesquels caracolent pêle-mêle des marins, des débardeurs et des filles en cheveux. A côté du bar universel s'ouvre tout de même le cabaret anversois, et la noce cosmopolite s'encadre dans la kermesse flamande. A deux pas de la rue aux enseignes polyglottes, ne voyons-nous pas s'enfoncer une ruelle aux maisons basses, telle qu'on n'en trouverait nulle part, si ce n'est en Flandre ? N'est-ce pas tout près d'une « arène athlétique », où les matelots de toutes les nations viennent mesurer la vigueur de leurs bras, que s'ouvre une de ces caves aux marionnettes où le bas peuple d'Anvers vient se griser d'un art dramatique fruste et savoureux dont l'autochtone seul peut comprendre la langue ? Camille Lemonnier, à qui il faut toujours revenir quand il s'agit d'évoquer le pittoresque de la vieille Flandre, a décrit d'une manière très vive ce singulier théâtre populaire dont on trouve du reste l'équivalent à Bruxelles.

« Un soir, dit-il, que j'arpentais une mince ruelle filant entre l'énorme mur de la Halle et un pâté de hautes maisons sans fenêtres, pareille à un de ces tortueux boyaux où Doré, dans ses caprices d'un chimérique moyen âge, suspend, au bout de tringles tordues, des panonceaux découpés en silhouettes d'animaux, des clameurs qui semblaient partir de dessous terre brusquement frappèrent mon oreille. C'était comme un grondement intermittent, mêlé d'explosions de colère et d'hilarités. Une vague lueur filtrait d'un soupirail au ras de la rue.

« L'esprit préparé à de fantasques conjonctures, je n'hésitai pas et, m'appuyant aux parois, je descendis un escalier de pierre aux marches inégales qui plongeaient dans l'ombre. Ma main enfin rencontra le loquet d'une porte ; sans doute j'allais pénétrer dans une assemblée de gueux conspirant ou peut-être encore troubler un conciliabule d'Espagnols ; le moins qu'il pût m'arriver, c'était d'être poignardé par les uns comme espion ou mis à la torture par les autres comme hérétique. Je poussai le battant et me trouvai parmi une foule gesticulante. Alors seulement je m'aperçus que ces catacombes recélaient un théâtre. Guignol, le guignol anversois, me découvrait les mystères d'un « Poesjenelle kelder » (cave à polichinelle).

« A la clarté tremblotante d'un quinquet suspendu à la voûte dans un brouillard d'haleines et de fumées de pipes, je distinguai les bancs dévalant en gradins jusqu'à la scène et chargés de bateliers en camisole de laine, de mousses au feutre mou, de jeunes flambants coiffés de la *desfoux* anversoise, de poissonnières et de marchandes de moules, les hommes pileux et rudes, les femmes çà et là fraîches et grasses, tout ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une grosse trépidation de fureurs et de rires. Sur la scène, un drame déroulait ses péripéties. L'assistance, tout en croquant des pommes et des noix sèches, trépignait, hurlait, se démenait, applaudissant la victime et anathématisant le traître. A vrai dire, il eût fallu être initié aux habitudes de ce public simple et fruste pour distinguer ses bordées d'enthousiasme et ses marques d'improbation, tant les unes et les autres s'assimilaient dans des tumultes presque identiques. Ce que j'apercevais me donnait une sensation d'un pathétique spécial exprimé dans une langue aigre, crue, où la diphtongue gutturale parfois, dans l'injure, se compliquait de cris d'animaux.

« Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles, gigotaient, au bout de leur fil de laiton, des fantoches en carton peint, affublés, qui en Soliman, qui en Fra Diavolo, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait, avec une désinvolture très goûtée par son public éclectique, des vers à la prose, du récit au dialogue, du quatorzième siècle à la bataille de Waterloo, dont Charles-Quint racontait les péripéties à Geneviève de Brabant. De temps en temps les régisseurs de ce caricatural théâtre cessaient de mouvoir et de faire parler leurs marionnettes pour se chamailler entre eux avec des jurons et des poissarderies de haut goût. Le parterre alors s'agitait, attendant la fin de la querelle.

« La police de la salle était faite par un grand diable de batelier basané, l'air farouche, armé d'un manche à balai qu'il promenait à la ronde, particulièrement sur la tête des gamins trop bruyants. L'entrée du théâtre coûtait deux *centen* (quatre centimes) et la représentation durait jusqu'à dix heures. Moyennant un pourboire, je pus visiter les coulisses ; j'y restai jusqu'à la fin du spectacle, m'égayant de ses gaietés et subissant le magnétisme de ses tumultueux courroux. Le rideau tombé, la foule s'écoula en commentant les événements de la soirée, et longtemps je regardai moutonner dans les pâleurs de lune les larges épaules des hommes, les hanches débordantes et dandinées des femmes. »

Le mélange des races. — Camille Lemonnier voyait là le véritable autochtone, l'Anversois pur sang. Mais ces Anversois sont-ils de sang pur ? Serait-ce en vain que, depuis des siècles, des matelots, des courtiers, des débardeurs, des armateurs, des marchands de tous les pays, vivent et trafiquent sur

cette rive? Tant d'émigrations et d'immigrations n'auraient-elles pas altéré la race? « N'ayez crainte, nous conseille M. Edmond De Bruyn, l'écrivain anversois déjà cité, et qui a publié dans *l'Occident* un éloge d'Anvers plein de vues originales et fines sur sa ville natale, n'ayez crainte : Anvers peut recevoir dans son lit des Espagnols, des Portugais, des Français, des Allemands, tout le monde, elle n'enfante que des Anversois. J'ouvre au hasard le livre d'adresses de chez Ratinckx, et je lis à la file : Eppenheim, Era, Eranossian, Ergo, Erich, Erickson, Ericksen... Vous avez crainte? Mais non, ces intrus d'hier sont déjà des citadins ou ils le seront demain. Notre ville les acclimate, elle va les réformer par le journal, le café, la rue, la vie, les endormir dans ses habitudes, sous son carillon et au sifflement des sirènes, leur concéder droit de cité dans les bras de ses filles. Ayons confiance : cinq cents ans de cosmopolitisme ont fait d'Anvers une ville bourgeoise! A lire dans le journal le relevé des promesses de mariage, on rencontre vite quelque leçon d'apaisement. Tel descendant de juif portugais en *ez* ou *do*, l'état civil le mentionne comme peintre en bâtiments ou aide-marinier; une fille de grand d'Espagne en *ar* ou *as* vend des moules dans l'allée aux Cygnes; la femme Almaras est fripière, Mme Audifret mercière, et l'épouse Armirotto habite la rue des Roses; Delrio est débardeur, Roderigas ramoneur, Onghena voiturier, Tersago instituteur communal, Carpentero fonctionnaire, Quijo est chef de corporation, Osinga est cabaretier comme Orchardson, Quito vend des fruits comme Canioni, trois Porto-Carrero sont bouchers, Six détaille des épices et Sipido tond les chiens.

« Et y a-t-il rien de plus indigène : ces hidalgos-là jurent en flamand, ces israélites travaillent de leurs mains, ces réformés français jonchent la rue aux processions, ces Italiens boivent de la bière, ces Scandinaves habitent dans des mansardes... Descendants de rastaquouères, de soudards ou de parasites, il n'y a pas plus Anversois qu'eux aujourd'hui; ils exercent les métiers les plus indigènes dans les rues les plus traditionnelles. Ce qui a été sera. La ville renâclera seulement à embourgeoiser quelques indignes.

« Cela se vérifie pour le patriciat comme pour le populaire : les Van de Werve sont Anvers même et dans sa genèse, certes; mais prenons, par exemple, Plantin, excitateur de l'art le plus proprement anversois et beau-père de la dynastie Moretus : il était parti de Tours en passant par Caen; les d'Ursel, qui illustrèrent le Magistrat de la cité, après avoir sous leur nom de Schetz concouru en banque avec les Fugger, sont venus de Maëstricht; les Brouchoven de Bergeyck, dont l'un épousa Hélène Fourment, la belle veuve de Rubens, prennent leur souche dans le pays de Bois-le-Duc; les de Robiano perpétuent l'exotisme dans leur nom, alors que les de la Faille, originaires de Wevelghem, près Courtrai, ne trouvèrent rien de mieux pour se rendre Anversois que d'affecter l'italianisme « della »; les Marnix de Sainte-Aldegonde descendent de Savoie; les Thuret, huguenots français, se sont éteints dans les de Pret Roose de Calesberg; les Osy, qui fournirent à Anvers un de ses récents gouverneurs, le plus populaire après M. Teichmann, — un autre nom étranger, — arrivèrent de Rotterdam, où Beaumarchais avait encore passé avec leur banque ce fameux marché de fusils dont il s'expliqua dans les « Époques » et devant la Convention; et les Terwagne sont à peine partis depuis soixante-quinze ans de Liége. Néanmoins toute cette noblesse-là, de jadis ou d'hier, est proprement anversoise. »

De même dans la haute bourgeoisie commerçante, poursuit le même observateur, à qui il faut faire crédit. On s'est fort alarmé des formidables proportions de l'émigration allemande en ces dernières années et de la prédominance des maisons allemandes parmi les armateurs et les agents maritimes. On a dit, on a répété qu'Anvers allait devenir un port allemand. M. De Bruyn ne s'inquiète pas. Anvers, dit-il, digérera l'émigration allemande comme il digéra l'émigration espagnole. Cette ville a bon estomac. Il suffira de deux générations pour que ces immigrés aient perdu toute attache avec la patrie lointaine et, fortement enracinés dans la ville qui les enrichit, deviennent de fermes nationalistes. « Sans préférence ni défiance, poursuit-il, c'est donc aux quatre points cardinaux que le carrefour d'Anvers laisse ses portes ouvertes. Aux nouveaux venus, ces mercenaires, incombera de produire son énergie : ces apprentis passent par la fièvre du travail et de la dépense. Mais peu à peu ils se façonneront à la tiède retraite bourgeoise d'où leurs petits-enfants contempleront à leur tour la cohue impatiente des candidats au droit de cité. »

L'observation est d'une importance capitale : Anvers donc façonnerait à sa guise les races, imposerait à toutes sa marque, son style, qui malgré tout demeure le style flamand. Et, de fait, l'Anversois constitue bien dans la Belgique moderne un type particulier aisément reconnaissable aussi bien des autres Flamands que des Wallons.

Les mœurs. — Une race aussi composite, dont le dénominateur commun est l'aptitude commerciale, manque évidemment de finesse et de goût. On y chercherait vainement les éléments d'une haute culture désintéressée, non plus que les délicatesses d'un art élevé s'adressant plus à l'esprit et au sentiment qu'aux sens, ou même qu'une moralité très fine et très haute; mais on y sent, dès l'abord, quelque chose de puissant et de sain qui commande le respect. L'Anversois constitue une variété humaine pleinement développée selon son type. Du banquier au débardeur, du patricien au prolétaire, il se distingue toujours par une certaine rudesse qui diffère par quelques nuances de la rudesse flamande. Il veut qu'on le prenne tel qu'il est et ne dissimule jamais sa nature intime sous le vernis de la politesse, mais il a le plus souvent de la bonhomie et de la cordialité. Le jour durant, il est tout entier à ses affaires, déjeune à la hâte, court de son bureau à la Bourse, et de la Bourse au port; ne l'abordez pas en ce moment : il est inaccessible. C'est une machine à faire de l'argent; ce n'est plus un homme. Mais, le soir venu, voici la détente. Cet homme affairé, insoucieux de la politesse et brusque jusqu'à la brutalité, s'épanouit aussitôt qu'il est rentré chez lui, dans la joie du bon dîner, auquel il met son bonheur à convoquer ses amis. Car l'Anversois est foncièrement hospitalier. Dès qu'il a conquis la fortune, il s'aménage quelque somptueuse demeure, et, par orgueil marchand autant que par une sorte de cordialité rude et bonhomme, il tient à montrer ses meubles anciens, ses tapisseries, son argenterie, sa belle vaisselle, à faire goûter ses vins et sa copieuse cuisine. Ce trait-là est très belge : la passion de donner de bons dîners est commune à la Flandre et à la Wallonie; mais, chez l'Anversois, cette hospitalité gastronomique s'exaspère et s'accroît d'une nuance d'ostentation qui n'appartient qu'à lui. Il justifie pleinement son surnom de *sinjoor;* il tient à primer, à dominer, et pour lui la seule manière de primer, de dominer, c'est d'acquérir de la richesse et de la dépenser largement. Il y a, à Anvers, un tribunal de première instance et une importante garnison : les magistrats et les officiers ne comptent pas dans la société anversoise. L'armateur, l'agent maritime, le financier dédaignent ces fonctionnaires, et pour les officiers soulignent leur dédain de cette nuance d'animosité que l'homme d'argent, banquier ou boutiquier, a toujours pour l'homme de guerre. A côté du vieux patriciat, très respecté parce qu'il est le symbole de la permanence anversoise, les maîtres de la ville, ce sont les grands marchands, les grands spéculateurs aux fortunes rapides, les constructeurs de ces énormes hôtels couverts de sculptures, dont le style ostentatoire étonne l'étranger et fait sourire l'homme de goût. Pourtant le véritable Anversois garde dans son amour du faste un réel souci d'art. En général il aime la peinture, il est fier de la gloire de Rubens, et les succès des artistes contemporains le remplissent d'orgueil. Il est heureux que, par un privilège qu'elle doit aux maîtres d'autrefois, ce soit l'Académie anversoise des beaux-arts qui confère, chaque année, le prix de Rome. Certes, en ce domaine aussi, le goût d'Anvers n'est pas très sûr. Il va plus naturellement à l'imagerie archaïsante ou au petit tableau de genre aimable et fignolé qu'à l'œuvre d'art originale, puissante ou délicate. Mais une élite pourtant s'élève jusqu'à un goût plus raffiné, et, à côté des expositions officielles qui se renouvellent tous les trois ans, il y a, à Anvers, des expositions annuelles de la société *l'Art contemporain*, où l'on fait place à toutes les audaces, à toutes les curiosités de l'esthétique moderne. Ce goût de la peinture, d'ailleurs, fait partie, pour l'Anversois, de cette passion du décor qui est un des aspects dominants de son caractère. Le décor, c'est, pour le patricien ou pour le riche bourgeois, le signe de la richesse individuelle; pour l'homme du peuple qui ne peut la satisfaire que collectivement, c'est le signe de la puissance communale. A ce peuple travailleur, il faut des fêtes coûteuses où il puisse dépenser brusquement ce besoin de joie qui est au fond de l'homme et qui éclate d'autant plus violemment que sa vie est plus rude et plus laborieuse. Ce sont alors des explosions de gaieté lourde et bruyante dont on peut difficilement se faire une idée quand on ne les a pas vues.

Il n'est pas à Anvers de véritables fêtes populaires sans une cavalcade, un cortège historique ou fantaisiste. Le plus célèbre, celui que le peuple aime entre tous, c'est le fameux *Ommegang*. A chaque sortie, c'est une véritable orgie de formes et de couleurs : on promène par les rues les gigantesques joujoux nationaux : le géant Druon Antigon, la géante, sa femme, des navires, des chaloupes, des chars, la célèbre baleine et les dauphins qui forment sa cour. Dès midi le gros bourdon de l'église Notre-Dame s'ébranle à pleine volée. Les ouvriers, les portefaix, les gens du port ont endossé leurs habits des dimanches et quelques-uns portent encore le « sarrau » bleu soigneusement plissé et la casquette en pointe sur le coin de l'oreille. Des paysannes, venues des polders et de la Campine, mêlent leurs bonnets de dentelle aux chapeaux bizarrement fleuris des citadines. C'est une foule bigarrée, multicolore, à laquelle se joignent les marins de toutes les nations, et tout ce monde s'entre-choque dans des poussées, les yeux fixés vers l'angle des rues, puis un cri éclate, domine toutes les rumeurs : « Daar zyn ze! » (Ils sont là!) D'abord paraissent de petits dauphins en carton portés par des hommes. Ils se suivent par rang de taille, grandissant de proche en proche jusqu'à atteindre les dimensions de la baleine, ou plutôt des trois baleines qui les suivent. Celles-ci s'avancent sur des chars attelés de six chevaux; à califourchon sur le dos de chacune d'elles, de petits génies ailés manœuvrent du côté de la foule des lances alimentées par des tonneaux cachés dans la carcasse du monstre. Comme on choisit pour ce rôle de fontainiers des gamins dégourdis, ils prennent plaisir à doucher les bonnes gens endimanchés, les chapeaux de soie neufs, les bonnets tuyautés des paysannes et là-haut, par delà les balcons chargés de femmes élégantes, les salons des maisons bourgeoises.

LES GÉANTS D'ANVERS.
Personnage de la cavalcade de l'*Ommegang*.

Ces grosses farces populaires étaient encore dépassées autrefois par les gaietés d'un mardi gras véritablement enragé. Son originalité consistait dans la bataille des *peppernoten*, grossières pâtisseries à la farine et au miel, dures comme des cailloux. Les visages des combattants sortaient souvent assez meurtris de ces homériques combats. Les vitres des voitures et des cabarets volaient en éclats, mais les victimes, d'ordinaire, étaient les premières à rire de ces funestes mésaventures. Le mardi gras anversois a dégénéré comme toutes les fêtes du carnaval dans nos pays du Nord. Les batailles de *peppernoten* ont été interdites, et l'*Ommegang* lui-même n'a plus tout à fait le caractère qu'il avait autrefois. Mais l'esprit qui animait ces fêtes populaires est toujours vivant. C'est une sorte de communion de tout le peuple dans la joie publique, dans l'orgueil communal. Toutes les classes de la population se mêlaient alors et fraternisaient, et, malgré la transformation des mœurs, un souvenir de ce patriotisme orgueilleux, réunissant dans une éphémère fraternité le débardeur et le bourgeois d'Anvers, se réveille quand lors de quelque fête publique on voit rutiler le char triomphal de la pucelle d'Anvers.

D'ordinaire pourtant les classes sont assez tranchées à Anvers. Cette bourgeoisie riche a l'orgueil de sa richesse, et, si elle se détend parfois en de fastueuses réceptions, elle aime dans l'ordinaire de la vie à marquer les distances. Pour largement ouverte qu'elle soit, l'oligarchie anversoise n'en a pas moins de morgue, et, par bien des aspects, cette ville marchande mérite le nom que lui a donné un des écrivains qui l'ont célébrée avec le plus de lyrisme, M. Georges Eekhoud : c'est bien « la nouvelle Carthage » Jamais on ne le sent mieux que lorsqu'une grève vient mettre le trouble au port, quand les dockers abandonnent le travail, quand, tout à coup, l'immense port, devenu silencieux, semble s'endormir, quand on voit par les rues des centaines d'ouvriers goguenards ou placides traîner leurs pas désœuvrés, tandis que la garde civique étend ses cordons de troupes le long des entrepôts, des quais et des magasins, et que la Bourse exaspérée s'énerve vis-à-vis d'un comité de la grève intransigeant. Il semble alors qu'on sente là plus vivement que partout ailleurs la violence de la guerre économique moderne. Comme à Carthage, la ville est divisée entre riches et pauvres, et ces mêmes gens qui fraternisaient à l'*Ommegang* pour la gloire d'Anvers oublient qu'ils sont Anversois.

Cette ville du reste est pleine de contrastes : vous qui, tel soir de grève, l'avez vue enfiévrée des espoirs démesurés et des haines meurtrières qui fermentent dans les grandes cités cosmopolites, la reconnaîtrez-vous, le dimanche matin, à la sortie de la messe devant l'église Notre-Dame? La messe, la grand'messe à Notre-Dame, c'est à Anvers plutôt un rite social qu'un acte religieux. Les Anversois d'une piété très relative y assistent avec ponctualité, parce que c'est une habitude bourgeoise, décente, l'affirmation de certains sentiments convenables et sérieux. Les représentants des plus vieilles et des plus honorables familles considèrent comme un devoir d'y venir à leur place habituelle et, sous les nobles voûtes de la belle cathédrale pour laquelle Rubens peignit les deux chefs-d'œuvre : *la Descente de Croix* et *la Mise en Croix*, se presse une foule parée et guindée, une vraie foule de province. L'office terminé, elle s'écoule lentement, fière d'elle-même, heureuse de se regarder passer, de se saluer, de se sentir si parfaitement honorable. A petits pas, on fait le tour de la place Verte, puis, par groupes, on se répand chez certains pâtissiers reconnus élégants et bourgeois. La station s'y prolonge; puis l'on s'en va dîner en famille avec cérémonie, et l'on va passer l'après-midi au jardin Zoologique, ou, pour parler anversois, à la « Zoologie ». Et le contraste ne manque pas de saveur, de voir ces mêmes hommes qui, durant une semaine, brassent des affaires gigantesques, correspondent avec le monde entier, achètent des récoltes au Canada, des mines au Mexique, des usines en Russie, suivre avec une ponctualité parfaite les rites dominicaux, comme s'ils habitaient la plus endormie, la plus vieillotte des petites villes de province. Ce n'est pas là la seule antinomie anversoise, du reste.

LE JARDIN ZOOLOGIQUE D'ANVERS : LA CAGE AUX LIONS ET LES GIRAFES

LES MONUMENTS D'ANVERS

Des sites pittoresques, et des jolis monuments que l'Anvers d'aujourd'hui conservait de l'Anvers d'autrefois, il n'y a pas bien longtemps encore, beaucoup ont disparu. Le marché aux poissons, que dominait la madone sur son pilier, a été rasé. La vieille Boucherie a disparu; le Rietdyk, curieux quartier de maisons louches, qui faisait songer à une hallucinante Cour des miracles, a été éventré; la Maison hanséatique, la noble hôtellerie des marchands de la Hanse, a été incendiée; le canal Saint-Pierre, où les barques à voiles goudronnées entraient jusqu'au milieu de la ville, a été comblé; la place de Meir a été rectifiée; le pittoresque canal d'Herenthals, qui passait sous un pont arrondi entre deux saules romantiques, arrosant le tir du Serment des archers et l'amusant chalet de Zurenberg, a été voûté. L'Anversois a regretté ces souvenirs, mais, pratique avant tout, il n'a pas hésité, quand il a fallu, à les sacrifier à la commodité de la circulation ou à l'hygiène de la ville, et il s'est contenté de reporter sa passion de l'antiquaille sur les monuments qui lui sont restés. Ils sont nombreux et remarquables. De tous, le plus caractéristique, le plus admirable, c'est la cathédrale.

LA VIEILLE BOUCHERIE.
Élevée de 1501 à 1503.

LA RUE DES CRABES.
Vieille rue.

LA CATHÉDRALE D'ANVERS.

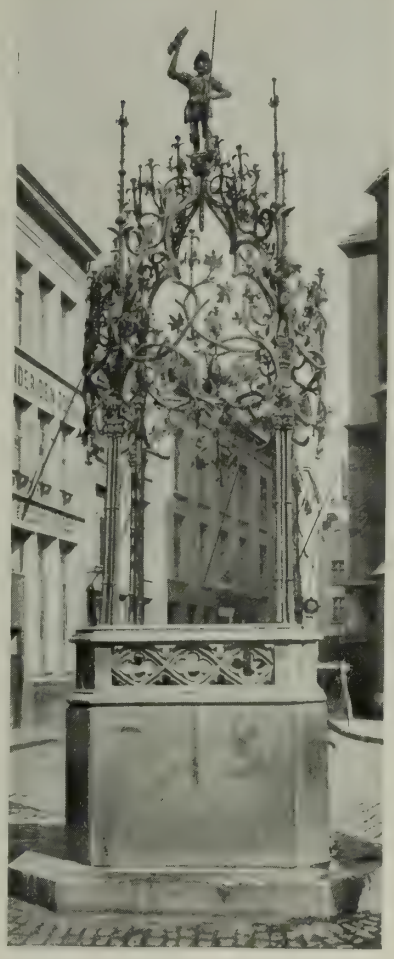
La cathédrale et les églises. — La cathédrale d'Anvers est vraiment la plus grande et la plus belle église gothique de la Belgique tout entière. C'est une basilique à sept nefs, avec déambulatoire. Les nefs elles-mêmes sont simples, et l'intérieur de l'église, malgré la richesse de l'ornementation, malgré les magnifiques toiles où Rubens semble avoir épuisé toute la somptuosité de son pinceau, a quelque chose de sévère. La tour, au contraire, est une véritable pièce d'orfèvrerie. On peut difficilement imaginer la richesse et la légèreté de cette flèche qui s'élève en plein azur, d'un admirable jet, et qui, d'étage en étage, de galerie en galerie, s'exhausse jusqu'à 123 mètres de hauteur. Plus riche, et peut-être plus nerveuse que la charmante tour de l'hôtel de ville de Bruxelles, elle apparaît de loin comme le pivot de la cité, et si, par une journée claire, on monte l'escalier en spirale qui arrive jusqu'à la galerie circulaire qui entoure le clocher à jour, on peut admirer un incomparable panorama. La ville, elle-même, n'est plus qu'une chose confuse : on en distingue à peine les maisons dans le brouillard. Mais voici l'immense serpent jaune de l'Escaut qui ondule à travers les campagnes et porte des navires qui ont l'air minuscule vers tous les lointains du monde. Aériens et légers, ils semblent se glisser sur le ruban jaunâtre et s'en aller tout doucement, comme par plaisir, entre les jardins verdoyants de la plaine flamande infinie et brumeuse.

La gloire de ce bijou d'architecture, dont la construction commença en 1352, revient, paraît-il, à un certain Jean Appelmans, de Boulogne, dont l'œuvre fut continuée par son fils Pierre, qui mourut lui-même en 1434, avant que l'église fût achevée. Herman de Waghemaekere et Rombout Keldermans reprirent alors les travaux, substituant leur initiative personnelle à la pensée du créateur. On aurait ainsi la réalisation des plans d'Appelmans jusqu'à la galerie du Cadran, et le gothique flamboyant du couronnement serait l'œuvre de Vaghemaekere et de Keldermans. Les professeurs d'architecture gothique déplorent ces disparates; les artistes s'en félicitent, car cette succession de styles, qui s'harmonisent, donne à Notre-Dame d'Anvers une vie profonde et charmante. On sent que l'église s'est modifiée à mesure qu'elle s'élevait, dans le même sens que se modifiait la ville dont elle célébrait la fortune et la piété. L'histoire, en effet, atteste l'intime communion qui a toujours existé entre la vénérable église et la cité tout entière. C'est de ce clocher ciselé comme un ostensoir que partaient les appels aux armes; c'est de là que la vie populaire sonnait le clairon de ses joies, et la maison de Dieu, aux jours d'effervescence, devenait le beffroi, la maison des communiers. C'est de là-haut qu'on sonna le tocsin le jour néfaste où les iconoclastes commencèrent leurs déprédations. C'est de là-haut que les cloches funèbres appelèrent aux armes les bourgeois surpris par la furie espagnole, c'est de là-haut que tombèrent les sonnailles joyeuses dont on accueillit Napoléon, libérateur de l'Escaut.

Notre-Dame s'élève, du reste, au cœur de la vieille ville. Ce

sont de paisibles ruelles flamandes qui l'entourent, et voici, à l'ombre de ses vieux murs, le délicieux puits ouvragé que forgea Quentin Metsys. Une jolie légende se rattache à cet extraordinaire travail de ferronnerie. Quentin, étant encore orfèvre, s'éprit de la fille d'un riche bourgeois d'Anvers, grand amateur d'art. Le bonhomme s'opposait au mariage : « Passe encore pour un artiste, disait-il, mais donner ma fille à un forgeron! » Piqué dans son amour-propre autant qu'aiguillonné par les beaux yeux de la jeune fille, Quentin demanda au père barbare de mettre comme prix à son consentement l'exécution d'une véritable œuvre d'art, d'un chef-d'œuvre, au moyen du feu. Le père consentit, et l'artiste, inspiré par l'amour, forgea le puits du marché aux gants, qui est en effet le chef-d'œuvre de l'art du ferronnier. Les rues du vieil Anvers abondent du reste en petits monuments votifs, religieux ou satiriques. Telle une certaine statuette qui orne le marché aux œufs et que le peuple a baptisée Teune (Antoine) Koekeloer. C'est le Pasquin anversois. Il y a quelques années, il échangeait périodiquement avec la laitière du marché au fromage des considérations ironiques sur la politique locale; mais la laitière, qui n'avait d'ailleurs aucun intérêt artistique, a été supprimée, et Teune Koekeloer est devenu muet. Les plus nombreux de ces monuments populaires sont des madones; les unes, assez joliment sculptées, les autres, grossières poupées, somptueusement habillées à la manière espagnole et flamande, touchantes images pour lesquelles le petit peuple d'Anvers a une dévotion particulière.

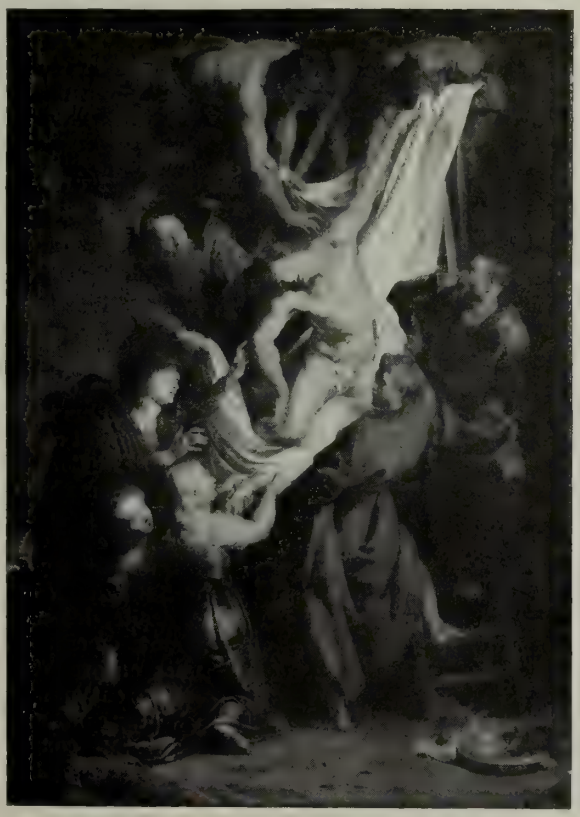
Indiscipliné, frondeur, goguenard, rude et sensuel, le peuple anversois a d'ailleurs toujours mis son orgueil à faire éclater dans sa religion sa richesse et son luxe. Avec ses magnifiques tableaux de Rubens, ses bois sculptés, ses autels, ses vitraux, Notre-Dame donne déjà par endroits l'impression d'une somptuosité un peu barbare, mais Notre-Dame, en somme, est d'une ornementation sobre à côté de Saint-Paul, de Saint-André ou de Saint-Charles-Borromée, dite l'église des jésuites. A Saint-Paul, ce qu'il faut admirer, ce sont les boiseries, fouillées d'une végétation tropicale; le Calvaire, encombré de figures grandeur nature, contorsionnées avec un maniérisme barbare; le Jardin des oliviers, à ciel ouvert, qui nous montre une série de bienheureux escaladant un singulier amas de rocailles abruptes; à Saint-André, c'est une chaire de vérité, si ornée et ciselée qu'on la prendrait pour une pièce d'orfèvrerie; à Saint-Charles, c'est une application curieuse, mais d'un goût assez douteux, du baroque le plus baroque qui soit. Partout l'or rutile; les statues s'entassent sur les statues, les autels de marbre sur les autels de marbre. C'est un luxe inouï, théâtral et pesant. Mais si toute cette richesse ne laisse pas que d'être un peu vulgaire, elle a quelque chose de si aisé, de si naturel à ce peuple, qu'elle n'offense pas le goût ici, comme elle ferait dans des pays habitués à plus de mesure. Ces églises surchargées, après tout, sont du même style que les apothéoses de Rubens. Et qui donc oserait reprocher à Rubens de manquer quelquefois de goût?



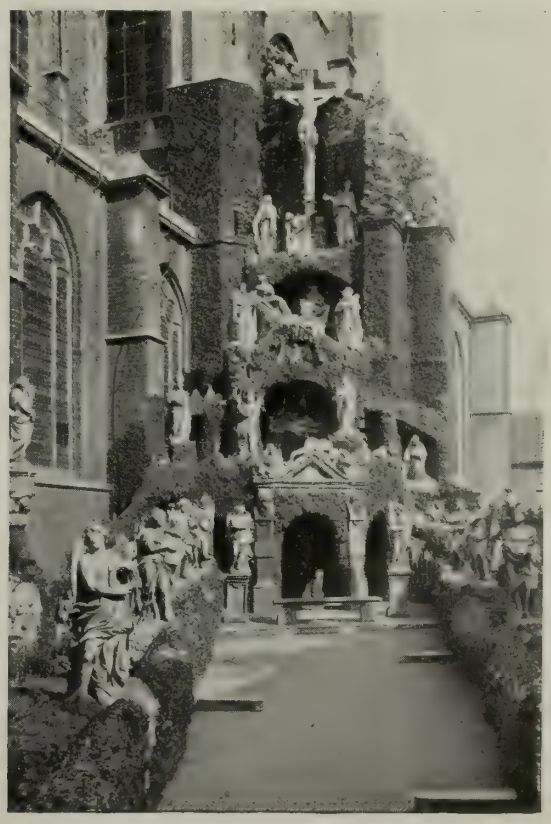
PUITS DE QUENTIN METSYS.

Le musée Plantin. — Le luxe, la somptuosité rubénienne domine dans la plupart des monuments du vieil Anvers. Mais il en est un qui frappe, au contraire, dès l'abord, par l'atmosphère simple et studieuse qui y règne : c'est le musée Plantin. Le musée Plantin, c'est l'hôtel et l'imprimerie de Christophe Plantin, un des grands imprimeurs du XVIe siècle, et, sous les changements qu'apportèrent par la suite ses gendres et successeurs, les Moretus, on retrouve la disposition primitive de la vénérable maison, édifiée en 1576 par ce Tourangeau avisé qui importa dans les Pays-Bas l'amour des belles éditions, des beaux livres, et qui donna à l'art de la gravure une impulsion extraordinaire. C'est en grande partie à Plantin que l'on doit cette admirable école de graveurs anversois que Rubens lui-même dirigea.

Cédé à la ville d'Anvers par un descendant de la famille Moretus, l'hôtel Plantin a gardé son mobilier du XVIe siècle, son matériel d'imprimerie, ses vitrines garnies d'éditions précieuses et de gravures rarissimes, ses lambris sculptés, et l'on voit encore le long des



RUBENS : LA DESCENTE DE CROIX.
Célèbre tableau qui orne le transept de la cathédrale.



LE CALVAIRE DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL.
Situé à l'extérieur de l'église.

LE MUSÉE PLANTIN-MORETUS : LA COUR.

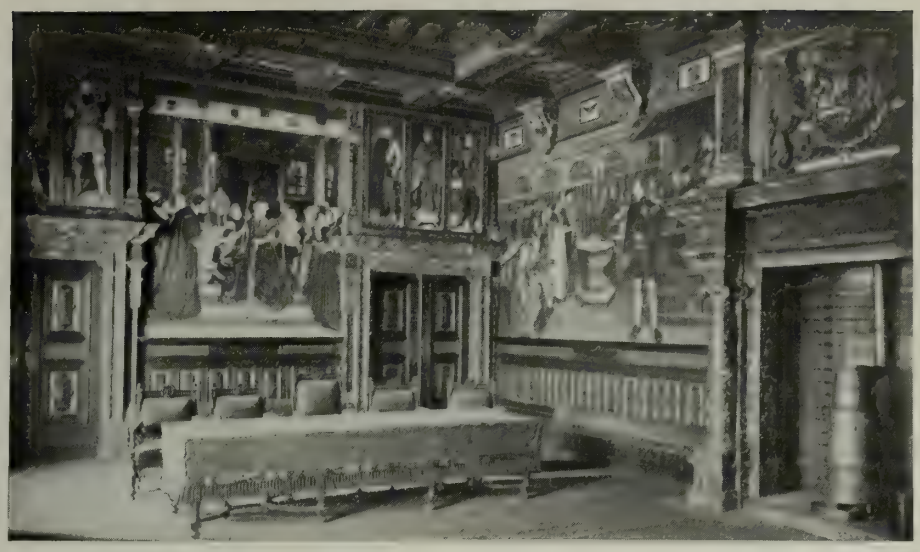
Ce bâtiment, conservé intact, fut la maison du célèbre imprimeur Christophe Plantin, né en Touraine en 1514, mort à Anvers en 1589.

murs les portraits des vieux imprimeurs, des correcteurs fameux qui corrigèrent leurs éditions philosophiques, et quelques-uns des auteurs qui illustrèrent la maison. Parmi ces portraits, plusieurs sont de Rubens, d'autres de Pourbus, de Corneille De Vos, de Govaert. Il semble que rien n'ait été changé, et, tel qu'il se voit à présent, le musée Plantin est peut-être l'évocation la plus émouvante du passé bourgeois qui se puisse voir en Europe. La façade seule est moderne, mais, dès qu'on a franchi la grande porte décorée du compas armorial, on se reporte à trois cents ans en arrière. La cour, la vaste cour carrée, bordée par les bâtiments de la librairie et de l'imprimerie et décorée d'une admirable vigne, donne une inoubliable impression de paix et de recueillement; les quatre façades sont percées d'une infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets de chêne, les autres encadrant dans leurs croisillons de plomb la transparence jaunâtre de leurs vitres bombées. La vigne mêle ses pampres verdoyants au rose de la brique, grimpe le long des colonnes, entoure les meneaux et laisse entrevoir, par instants, des cartouches historiés, portant la devise de la maison : *Labore et constancia.*

Entrons. Un jour tranquille baigne les choses. Voici la bibliothèque, où les livres s'alignent innombrables, dans leurs reliures de parchemin jauni; voici la salle obscure où l'on conserve les cuivres des merveilleuses gravures qui furent exécutées sous la direction de Rubens; voici même la seule planche où se soit exercée la pointe du maître. Dans les vitrines se trouvent étalées ces belles bibles plantiniennes dont chaque page est une œuvre d'art. Ici on voit les magnifiques dessins des artistes qui travaillèrent aux frontispices, aux illustrations, les Van Oort, les Érasme Quellyn, les Martin De Vos, les Rubens. Plus loin, c'est le cabinet de Juste Lipse, étroit et bas, avec ses murs tapissés de cuir de Cordoue. Mais ce qui saisit peut-être le plus vivement le visiteur, c'est l'imprimerie elle-même, l'atelier : dans une vaste salle blanchie à la chaux se dressent les antiques presses à bras, d'où sortirent les magnifiques éditions des XVIe et XVIIe siècles. A droite, les « casses » s'alignent, encore pleines de caractères, et portant, quelques-unes encore, de vénérables composteurs, qui furent maniés par les typographes d'il y a deux cents ans. Et tout cela garde un air de vie; un conservateur avisé a eu la prudence et le goût de ne rien changer; il n'a voulu ni moderniser, ni classer, ni, surtout, reconstituer. Sinon Christophe Plantin lui-même, du moins les Moretus pourraient revenir : ils se retrouveraient chez eux.

L'HOTEL DE VILLE, REBATI EN 1581, RESTAURÉ DE 1882 A 1891.

L'hôtel de ville. — L'hôtel de ville d'Anvers, construit de 1561 à 1565, par Corneille De Vriendt, et rebâti en 1581, après l'incendie allumé par les Espagnols, n'est certainement pas un chef-d'œuvre architectural, mais il a quelque chose de massif, de pittoresque et de puissant. Si la place où il s'élève, et que décore le monument symbolique du Brabo, par Jef Lambeaux, n'a ni la grâce ni l'éclat de la Grand'Place de Bruxelles, elle évoque cependant très éloquemment la vie communale d'autrefois. La plupart des maisons qui l'entourent, et qui datent du XVIe et du XVIIe siècle, étaient des maisons de corporations. Les plus intéressantes sont la maison de la Vieille Arbalète, la maison des Tonneliers, la maison des Drapiers et la maison des Charpentiers. Toutes ont été reconstruites après le sac de la ville par les Espagnols. Cette place est bien encore le cœur de la ville, et, de même qu'à Bruxelles, les manifestations, les cortèges, les fêtes publiques, peuvent s'y déployer dans un cadre qui harmonise très heureusement le présent au passé.



HOTEL DE VILLE D'ANVERS : LA GRANDE SALLE.
Cette salle a été décorée, de 1868 à 1869, par le peintre H. Leys.

L'intérieur de l'hôtel de ville d'Anvers est, en somme, tout à fait moderne, car le monument a été complètement restauré de 1882 à 1891, mais il l'a été dans le goût du XVIe siècle et orné de peintures qui, pour la plupart, rappellent l'histoire de la ville. Les plus belles sont du baron Leys, un peintre trop peu connu en dehors des frontières de la Belgique. Leys fut l'inventeur de cet art archéologique dont la mode a régné à peu près universellement dans la seconde moitié du XIXe siècle et qui a fortifié d'érudition le romantisme historique. Avec une patience et une science admirables, il a reconstitué les costumes, les coutumes, l'architecture et le mobilier du XVe et du XVIe siècle avec une telle vérité qu'il semble qu'il y ait vécu; pleines de style et d'éclat, les scènes de la vie anversoise qu'il a peintes pour l'hôtel de ville sont de véritables leçons d'histoire, et leur dessin archaïsant, leur composition imitée des primitifs font qu'on pourrait très aisément les prendre pour des œuvres contemporaines des personnages ou des événements qu'ils représentent.

La Bourse et la place de Meir. — La Grand'Place et l'hôtel de ville évoquent la vie communale d'autrefois; à la place de Meir et à la Bourse bat le cœur de la vie moderne.

Cette place de Meir, c'est en réalité une large rue qui communique, d'un côté, avec la place Verte, où se trouve la statue de Rubens; de l'autre, avec la rue Leys et l'avenue de Keyser, qui conduit à la gare centrale. Elle a été établie sur un canal voûté, et elle groupe la plupart des hôtels de la vieille aristocratie anversoise. Plusieurs sont anciens et d'une excellente architecture : tel le délicieux hôtel Osterrieth, qui date du commencement du XVIIIe siècle, la maison des parents de Rubens, restaurée en 1854, et l'hôtel Van Susteren, qui est aujourd'hui le palais royal. D'autre part, une quantité de grands cafés et de restaurants somptueux, fréquentés par les gens d'affaires, donnent à la place une vive animation et en font, en quelque sorte, le vestibule de la Bourse.

Ce dernier monument, englobé dans un pâté de maisons, mais auquel on accède néanmoins par quatre côtés, date de 1872, mais il reproduit en plus grand le magnifique édifice gothique construit en 1531 par Van Waghemakere et rebâti tel qu'il était après l'incendie de 1581. La Bourse d'Anvers, on le sait, est la plus ancienne de l'Europe, et c'est donc avec quelque raison que l'on a donné le style gothique à un monument d'un emploi si essentiellement moderne.

Cela présente bien quelques inconvénients, car la grande salle manque un peu de clarté, mais les Anversois sont fiers de se dire les plus anciens boursiers du monde, et cela vaut bien qu'on se résigne à n'y pas voir très clair par les temps gris. La salle est belle, du reste, avec ses légères colonnettes, ses arcades d'un style gothico-mauresque et ses ornements de fer forgé.

Dans le milieu du jour, pendant la semaine, il y règne une activité prodigieuse qui envahit les rues environnantes et qui semble bien commander la vie de la ville tout entière. Le visi-

LA GRAND'PLACE, LES MAISONS DES CORPORATIONS ET LE MONUMENT DE SALVIUS BRABO.

PERSPECTIVE DE LA PLACE DE MEIR.

teur le plus ignorant des mystères de « l'économie » sent, dès l'abord, que c'est là que se crée la richesse de la ville.

Le nouvel Anvers. — Qu'Anvers soit une ville riche, une ville très riche, cette conviction s'impose au visiteur dès l'arrivée. La gare, qui est très récente, est un prodigieux étalage de pierre de taille, de sculpture, de dorure. Cet ensemble est du goût le plus déplorable et il est difficile d'imaginer un monument où l'on ait étalé plus complaisamment toutes les discordances, tous les non-sens, tout le pédantisme de l'architecture du XIXe siècle. On y a prodigué les escaliers inutiles, les ornements inutiles, les pylônes inutiles. Mais il est incontestable qu'on y a imposé à l'étranger qui débarque l'impression qu'Anvers est une ville riche.

Cette impression se fortifie quand, ayant quitté la gare, on arrive dans l'avenue de Keyser : les cafés sont immenses et rutilants, les maisons de commerce ou même les hôtels particuliers sont de prodigieux amas de pierre taillée et les architectes qui les ont conçus semblent avoir imaginé, pour faire plus beau et plus riche, d'y mélanger tous les styles : la Renaissance, l'art nouveau, le gothique et le Louis XVI se rencontrent très bien sur la même façade, et l'on peut s'estimer fort heureux quand un des constructeurs de cet Anvers nouveau s'est contenté d'imiter quelque monument du passé.

La Banque nationale, par exemple, si elle n'a rien d'original, reproduit du moins assez agréablement la charmante fantaisie des châteaux de Touraine ; le Théâtre Flamand, s'il n'a rien d'imprévu, n'offusque du moins pas le regard. C'est un beau devoir d'élève architecte. Mais que dire du gigantesque bazar de la rue Leys ou du monument pléthorique du bourgmestre Loos?

Partout, dans cette architecture, c'est l'ostentation, l'amour du faste, qui s'étale maintenant sans contrôle comme la tare originelle, et que la puissance d'un grand artiste ne contient plus dans d'acceptables limites. Cette ostentation ne s'étale-t-elle pas jusque dans les quartiers neufs de Saint-Laurent et du Kiel, où de coquettes villas peuplent de spacieuses avenues et d'agréables jardins? Certes la plupart sont plus simples que les maisons du centre de la ville. Mais, sur les façades de beaucoup d'entre elles l'armateur millionnaire, le marchand enrichi, n'a pu résister au plaisir d'entasser les fleurons, les pinacles, les chimères et les dieux marins. Ne lui a-t-il pas fallu écraser

PLACE VERTE ET STATUE DE RUBENS.

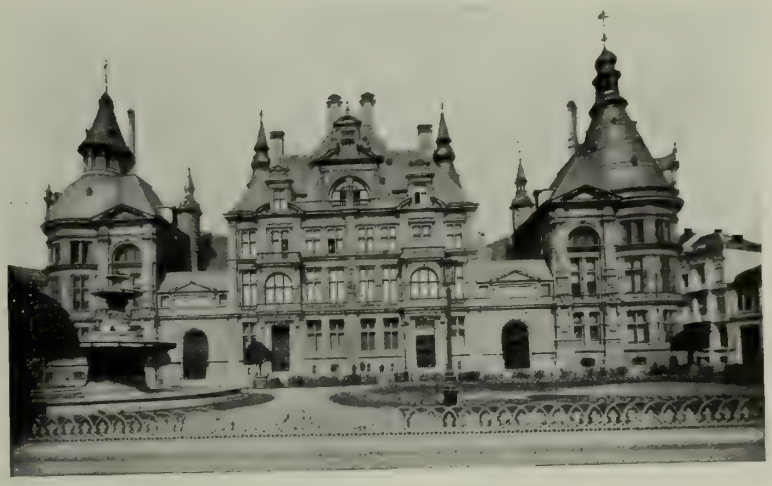
le voisin, occuper le regard, apprendre au passant qu'il fait de bonnes affaires ! Eh quoi ! dira-t-on, cet amour du faste et de l'ostentation, ne l'avons-nous pas trouvé dans cet Anvers d'autrefois qui malgré tout nous séduit, alors même que nous faisons quelques réserves? Oui, sans doute, mais il était alors contenu dans les règles par un art vigoureux et sain, un art qui avait discipliné le tempérament flamand, puissant et rude, en s'inspirant des règles éternelles de l'art classique ; il était alors dirigé et endigué par le pur et noble génie de Rubens.

Le Musée. — Rubens ! C'est la gloire la plus pure d'Anvers. C'est le goût anversois épuré et sublimé. Après avoir admiré les deux toiles incomparables qui décorent Notre-Dame, et l'œil encore charmé par les somptuosités émouvantes du *Martyre de saint Liévin* et de la *Montée au Calvaire*, qui sont au musée de Bruxelles, qu'on aille chercher l'intimité de son génie au Musée des beaux-arts d'Anvers, vaste monument banal, mais confortable, édifié de 1879 à 1890.

ANVERS : LA GARE CENTRALE.

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DE KEYSER.

Certes ce musée contient d'admirables primitifs, — notamment ceux de la collection Van Ertborn, ce bourgmestre d'origine hollandaise qui, abandonnant la ville par orangisme après 1830, eut la générosité de lui laisser ses tableaux. On y voit la *Sainte Barbe* de Van Eyck, les *Sept Sacrements* de Roger Van der Weyden, l'émouvant *Ensevelissement du Christ* de Quentin Metsys, la charmante *Vierge* de Jehan Foucquet, le *Christ mort* de Van Dyck, quelques-uns des plus beaux Jordaens qui soient au monde, d'excellents spécimens de l'école hollandaise. Mais, malgré tant d'œuvres sublimes ou charmantes qui font du musée d'Anvers un des plus beaux musées d'Europe, c'est, avant tout, au génie de Rubens qu'il doit cette juste gloire. Rubens y est véritablement chez lui. Il semble qu'il donne le ton, et, de fait, c'est bien là qu'on apprend vraiment à le connaître.



LA BANQUE NATIONALE.

Quelque brillante que soit la galerie de Médicis, quelque glorieux qu'apparaissent les Rubens de Vienne, de Munich, de Paris ou de Bruxelles, on n'a vraiment pénétré la pensée du maître que quand on a vu les uns après les autres tous ces tableaux vraiment incomparables : *l'Adoration des mages*, *le Christ en croix*, *Jupiter et Antiope*, *l'Incrédulité de saint Thomas*, les *Portraits du bourgmestre Nicolas Rockox et de sa femme*, *le Christ entre les deux larrons*, *le Christ à la paille*, *la Dernière Communion de saint François*, et les nombreux portraits et esquisses qui complètent cette collection de chefs-d'œuvre.

On comprend alors le lien qui unit Anvers à Rubens. On comprend à quel point l'art surchargé, inégal et tardif, mais d'une puissance et d'une vie incomparables que ce grand peintre semble avoir inventé, est véritablement l'émanation de cette ville où tant de laideurs choquent un goût délicat et qui cependant laisse dans l'esprit de qui l'a bien vue une inoubliable impression de beauté. Oui, de beauté. Non certes de cette beauté parfaite et menue que le nom seul de Florence évoque, non de cette splendeur monumentale ou de cette fièvre intellectuelle que l'on cherche à Paris, mais de la beauté d'un organisme social bien vivant et qui met à vivre la frénésie de ceux qui sentent d'instinct que tout ce qu'ils créent est éphémère. Anvers est peut-être le type le plus parfait de la ville commerçante en Occident; Rubens est l'expression sublimée d'une civilisation commerciale.

Qu'on examine ses rues et ses monuments, son port et ses quais, son peuple et son aristocratie, son art et son mauvais goût, Anvers reste toujours fidèle à soi-même. Selon la juste observation de M. Ed. De Bruyn, la cellule s'agrandit et se perpétue selon son type.

La seule contradiction foncière qui s'y observe, ce sont les fortifications. Quand on sort de la ville, de quelque côté que ce soit, on est frappé par le caractère anachronique de ces remparts, de ces bastions, de ces casemates, et l'étranger qui ignore l'histoire du pays se demande par quelle étrange aberration les Belges ont songé à enserrer dans une ceinture de glacis cette ville que la prospérité croissante du pays doit étendre sans cesse. Anvers, du reste, étouffe dans ses fortifications, et il y a longtemps que les vrais Anversois les maudissent. « Quoi de plus absurde, disent-ils, que de songer à défendre en cas de

LE NOUVEAU MUSÉE DE PEINTURE.

danger national une ville trop vaste pour être longuement défendable? » Et, en effet, les grands et savants travaux qui protègent Anvers n'auraient pas de raison d'être si, dès l'origine du royaume de Belgique, cette ville n'était apparue comme la tête de pont dont on devait rester maître jusqu'à la dernière minute, afin de permettre à une armée anglaise de débarquer en cas de danger. C'est pour cela que le royaume des Pays-Bas, fondé par le Congrès de Vienne comme une sorte de barrière contre la France, avait maintenu et perfectionné la citadelle anversoise. De 1830 à 1848, la France fut, à la vérité, en même temps que l'Angleterre, la principale garante de l'indépendance belge. Mais même durant ce laps de temps, l'Angleterre, toujours habile à ménager l'avenir, n'avait cessé d'engager Léopold Ier à lui maintenir ce point de débarquement fortifié. Le premier roi des Belges, dont les sympathies étaient anglaises avant tout, entra très exactement dans ces vues et y persévéra d'autant plus qu'à différentes reprises l'ambition de Napoléon III lui parut redoutable. La tradition s'est maintenue, bien que depuis 1870 il apparaisse de plus en plus que le danger, pour la Belgique, doive venir plutôt de l'est que du sud, et Anvers est encore officiellement le « réduit national ». Mais dans le monde militaire belge, cette théorie est de plus en plus abandonnée et il est probable qu'un temps viendra où, cédant aux vœux anversois, le gouvernement et le pays consentiront au démantèlement du grand port de l'Escaut; la ville perdra ce qui lui reste d'aspect belliqueux et détournera pour jamais son attention de la guerre, détestée autant des marchands que des mères. Ce sera pour elle une nouvelle victoire, une victoire conforme à sa destinée de ville commerciale, entrepôt du monde entier.

LA MAISON DES PARENTS DE RUBENS.

CARTE DE LA PROVINCE D'ANVERS.

LE CHATEAU DE GROBBENDONCK.

LE VILLAGE DE GROBBENDONCK.

LES ENVIRONS D'ANVERS

Les Polders. — Quand, du clocher de Notre-Dame, on regarde le panorama d'Anvers et de sa banlieue, on est frappé de l'étendue uniforme de la plaine où la ville s'élève. Le sol est à peine bosselé çà et là. Au nord et à l'est s'étendent les sables de la Campine; au sud, les champs coupés d'arbres, le potager luxuriant qui annonce la richesse brabançonne et pousse jusqu'à Malines ses campagnes bien cultivées ; à l'ouest et dans le pays qui environne directement Anvers, ce sont les « polders », singulier pays, de configuration, de mœurs spéciales et qu'une population rude et fruste a aménagé, à force d'énergie, dans les alluvions du fleuve. Le polder, c'est un marais desséché et cultivé, grâce à de savantes irrigations, à de puissantes défenses contre les inondations. Barrant par endroit la perspective de leurs buttes uniformes et rigides, les digues courent à travers le pays, le protégeant contre les crues des fleuves et répartissant en même temps, dans une proportion régulière, le trésor des eaux. De la manière la plus immédiate on sent donc ici à quel point l'intérêt général commande l'intérêt particulier. De l'entretien de ces digues dépendent à la fois la sécurité et la richesse du pays. Aussi une organisation immémoriale en assure-t-elle l'entretien. La formation sociale de ce pays des polders est des plus curieuses et nulle part peut-être les conditions de la culture et de l'aménagement du sol n'ont influé aussi directement sur la condition des personnes. Il faut remonter jusqu'au IXe siècle pour retrouver l'origine des institutions qui ont formé le caractère particulier des populations de la banlieue d'Anvers. A l'époque où, en Belgique, comme dans tout l'Occident, naissait l'organisation domaniale avec sa hiérarchie compliquée de seigneurs, de colons et de tenanciers, alors que partout ailleurs les petits propriétaires disparaissaient pour entrer dans le système seigneurial, les hommes énergiques qui défrichèrent les bruyères et desséchèrent les marais de la Flandre gardèrent toute l'indépendance des premiers temps de la conquête germanique. Les souverains se gardèrent bien d'établir l'organisation domaniale dans ces « terres neuves ». Les espaces à défricher ou à endiguer furent cédés, moyennant une redevance en argent ou en nature, à ceux qui voulurent bien s'y établir, et qui ne perdirent ainsi aucune de leurs prérogatives d'hommes libres. Jamais ils ne furent soumis ni au cens personnel, ni au droit de mariage et de morte-main, et les corvées furent remplacées pour eux par l'obligation d'entretenir les digues et les conduits pour l'évacuation des eaux. Tous ceux qui reçurent des terres dans un même district marécageux formèrent une sorte de communauté de travailleurs. La lutte contre la mer ou le fleuve ne pouvant réussir que par la réunion de tous les efforts et par la stricte observation des mesures destinées à protéger contre le retour du flot les terrains gagnés sur lui, les habitants organisèrent, probablement dès l'époque des premiers endiguements, les curieuses associations qui nous apparaissent plus tard sous le nom de « wateringues » et que surveillait, au nom du prince, un fonctionnaire appelé *dykgraaf* (le comte de la digue) ou *mœrmeester* (le maître du marais). Elles subsistent encore dans leurs grandes lignes; et si elles ont été mises en harmonie avec les institutions modernes, on n'en trouve pas moins dans leur fonctionnement plus d'un souvenir de leur antiquité reculée.

Ce peuple des polders, demeuré libre à une époque où la servitude était universelle, en a conservé une fierté mêlée de rudesse qui lui donne, parmi les populations flamandes, une physionomie particulière. C'est là qu'on retrouve le vieux Thiois, pur de tout mélange.

Comme le Campinois, qui, lui aussi, descend d'un défricheur libre, le poldérien est indomptable et farouche, invinciblement méfiant de l'étranger, dévoué jusqu'à la mort à ceux qui ont fait la conquête de son âme mystérieuse et cabrée, mais violent, passionné, brutal en ses plaisirs comme en ses querelles, et plus fermé qu'aucun peuple du monde à toute civilisation venue du dehors. A la différence du Campinois, le poldérien n'est pas misérable; la récolte est assurée par ces irrigations et ces digues savantes, et les villages, avec leurs rangées régulières de maisons basses et trapues, ont un certain air d'aisance. Au milieu de l'agglomération s'élève l'église, une tour quadrangulaire, coiffée d'un éteignoir; elle s'entoure d'une petite place bordée de cabarets et de boutiques. Un peu plus loin, à la pointe avancée du bourg, se groupent les métairies, généralement assez spacieuses, avec de grandes cours entourées de bâtiments en briques rouges. Du côté de la route, la maison d'habitation, large et confortable, avec des fenêtres garnies de volets verts ; puis, vers les champs, les écuries, les étables, les granges. L'intérieur des fermes donne une impression de bien-être. Sous le plafond bas, coupé de travées d'un chêne enfumé et noir, la cuisine groupe ses bahuts vénérables, chargés de vaisselles fleuries, de cuivres et d'étains. On a là l'impression d'une civilisation rurale assez avancée. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette civilisation est purement matérielle : la vieille sauvagerie germanique subsiste sous ce vernis moderne, et il suffit d'un rien pour réveiller dans ce poldérien placide l'indomptable énergie, bienfaisante ou dangereuse selon les cas, de l'antique défricheur de marais.

Nul n'a mieux décrit ce paysan des polders, et la campagne des polders elle-même, que M. Georges Eekhoud, l'auteur de *Kees Doorik*, de *Mes Kermesses*, du *Cycle patibulaire*, qui se glorifie du reste d'appartenir lui aussi à cette race :

« Ma contrée de dilection, dit-il, n'existe pour aucun touriste, et jamais guide ou médecin ne la recommandera. Cette certitude rassure ma ferveur égoïste et ombrageuse. Ma glèbe est fruste, plane, vouée aux brouillards. A part les *schorres* du polder, la région fertilisée par les alluvions du fleuve, peu de coins en sont défrichés. Un canal unique, partant de l'Escaut, irrigue ses landes et ses novales, et de rares railways desservent ses bourgs méconnus.

« Le politicien l'exècre, le marchand la méprise, elle intimide et déroute la légion des méchants peintres.

« Poètes de boudoirs, ô virtuoses, ce plan pays se dérobera toujours à vos descriptions ! Paysagistes, pas le moindre motif à glaner de ce côté. O terre élue, tu n'es pas de celles que l'on prend à vol d'oiseau ! Les mièvres galantins passent devant elle sans se douter de son charme robuste et capiteux ou n'éprouvent que de l'ennui au milieu de cette nature grise et dormante,

privée de collines et de cascatelles, et de ces balourds qui les dévisagent de leurs yeux placides et rêveurs.

« La population demeure robuste, farouche, entêtée et ignorante. Aucune musique ne me remue comme le flamand dans leurs bouches. Ils le scandent, le traînent, en nourrissent grassement les syllabes gutturales, et les rudes consonnes tombent lourdes comme leurs poings. Ils sont d'allures lentes et balancées, râblés et mafflus, sanguins, taciturnes. Je ne rencontrai jamais plus plantureuses filles, mamelles plus décises et prunelles plus appelantes que dans ce pays. Sous le *kiel* bleu, les gars charnus ont crâne mine et se calent pesamment. Après boire, des rivalités les font se massacrer sans criailleries à coups de *lierenaar* (espèce de couteau) ; en s'écharpant, ils gardent aux lèvres ce mystérieux sourire des anciens Germains combattant dans les cirques de Rome. En temps de kermesse, ils se gavent, se soûlent, sabotent avec une sorte de solennité gauche, accolent leurs femelles sans madrigaliser, et, le bal fini, rassasient le long du chemin leurs amours exigeantes et prodigues.

« Ils se livrent rarement, mais, une fois donnée, leur affection ne se détache plus.

« Ceux qui les dépeignent sous la figure de ragots égrillards et difformes connaissent mal cette race. Mes rustauds de Campine évoquent plutôt les églogues des faunes bruns de Jordaens que les bambochades de Teniers, un grand seigneur qui calomnia ses manants du pays de Perck.

« Ils conservent la foi des siècles révolus, fréquentent les pèlerinages, vénèrent leur *pastoor*, croient au diable, au jeteur de sorts, à la male-main, cette *jettatura* du Nord. Tant mieux. Je raffole de ces pacants. Je préfère leurs poétiques traditions, les légendes nasillées par une vieille *pachtresse* pendant la veillée au plus joyeux conte de Voltaire; et leur fanatisme patrial et religieux m'émeut davantage que les déclamations patriotiques et le plat civisme des gazetiers.

« Savoureux et glorieux parias, nos Vendéens à nous, puissent la philosophie et la civilisation vous oublier longtemps ! Au jour d'égalité rêvé par les esprits géométriques, elles disparaîtront aussi, mes superbes brutes, traquées, broyées par l'invasion, mais jusqu'au bout réfractaires à l'influence des positivistes. Frères, l'utilitarisme vous abolira, vous et votre sauvage pays ! »

L'HOTEL DE VILLE D'HÉRENTHALS.

LE RUPEL, A BOOM.

CHATEAU DE VORSSELAER, PRÈS D'HÉRENTHALS.

La Campine anversoise, Hoogstraeten, Merxplas, Turnhout. — M. Georges Eekhoud, on le voit, unit dans un même amour le poldérien et le Campinois, et, en effet, comme on l'a vu, ils ont une même origine. Mais tandis que l'un, par le travail héroïque de ses ancêtres, est devenu le bénéficiaire d'une terre féconde, l'autre n'arrive à arracher à un sol ingrat que de maigres récoltes qui lui permettent à peine de vivre. Mais ce sombre et triste pays de la Campine, plein de caractère d'ailleurs, et qui a formé toute une école de paysagistes, s'étend en majeure partie dans la province de Limbourg, et c'est dans la partie de cet ouvrage qui sera consacrée à cette division administrative de la Belgique que nous l'examinerons à loisir. Qu'il nous suffise ici de donner en peu de traits la physionomie des quelques villes intéressantes qui peuplent la bruyère déserte et les sapinières mystérieuses de ce district sauvage et reculé.

Comme si le gouvernement belge avait voulu parfaire l'œuvre de la nature, et accentuer encore le sentiment de désolation que ce pays donne au visiteur, il en a fait l'asile et le réceptacle de tout ce que la Belgique comporte de déchets sociaux. C'est en pleine Campine, un peu au nord d'Anvers, que se trouvent les dépôts de mendicité d'Hoogstraeten et de Merxplas, vastes colonies mi-agricoles, mi-manufacturières, où tous les pauvres diables condamnés pour vagabondage ou mendicité font des séjours forcés, plus ou moins longs selon les cas. Ils y sont, du reste, traités avec une relative douceur, et si, d'abord, la colonie cause à ces vaincus, à ces dévoyés, l'instinctive terreur que provoque toute contrainte administrative, il arrive souvent qu'à peine libérés, ils s'arrangent pour se faire condamner et enfermer de nouveau, préférant le pain de la servitude légale à la liberté de la misère. Pourtant l'impression de ce bagne adouci est peut-être plus pénible encore que celle d'une maison de force. Rien ne peut donner une image plus poignante de la misère humaine que la réunion de toutes ces déchéances. Dans le forçat, si vil, si déchu soit-il, subsiste une énergie, une force vivante : chez le pensionnaire du dépôt de mendicité, il n'y a plus que l'abandon de soi, l'oubli de toute dignité. Hoogstraeten et Merxplas nous fournissent une collection complète de tous les vices lâches et dégradants, de toutes les victimes de la vie ou de l'hérédité ; on y respire vraiment l'odeur nauséabonde d'une sentine sociale, et la présence de ces tristes bâtiments administratifs, — à la vérité très heureusement conçus au point de vue de l'organisation pénitentiaire, — accroît encore l'aspect funèbre d'un pays qui semble avoir été formé pour faire penser à la mort.

Plus loin, voici d'autres murailles qui inspirent les mêmes idées : c'est le vaste carré de briques de la Trappe. Aucune ornementation ne trahit au dehors l'importance de la maison ; elle ressemble à une vaste métairie. L'église et les cellules au milieu, les granges, les étables, les ateliers, la brasserie rangés autour en carré. Un peuple d'ombres vit là dans le travail et l'abstinence, autres vaincus de la vie moderne cherchant, dans les durs travaux manuels et les exercices de la piété la plus

LES DUNES DE CALMPHOUT (CAMPINE ANVERSOISE)

mystique, l'oubli d'un monde présent qui leur a semblé trop rude ou trop différent de leur rêve idéaliste.

Toute cette terre campinoise, d'ailleurs, vit courbée dans la dévotion la plus sombre, et le chef-lieu de ce pays désolé, Turnhout, se dresse au milieu des bruyères comme une citadelle du catholicisme médiéval. On y trouve bien une certaine activité industrielle concentrée aux abords des fabriques de coutil, de toiles et de cartes à jouer, mais le bruit de cette activité n'arrive pas à rompre le ronron assoupi de l'existence mi-rustique, mi-bourgeoise, où se complaît depuis plusieurs centaines d'années cette petite ville engourdie dans le demi-sommeil d'un béguinage. Des luttes religieuses du XVIe siècle dont elle eut tant à souffrir, Turnhout n'a gardé que la torpeur qui suit les grandes crises, et cette torpeur dure toujours.

PORTE DE BRUXELLES, A MALINES.

Gheel. La ville des fous. — A l'extrême est de la province, voici encore une petite ville qui semble être parquée en dehors de la vie normale : c'est Gheel, la cité des fous.

Il y a dans cette commune de 11000 hectares environ 10000 habitants répartis en diverses paroisses. Depuis des siècles, Gheel se consacre à la « culture du fou ». Presque tous les habitants ont chez eux un ou plusieurs déments auxquels ils donnent des soins, pour lesquels ils perçoivent de l'État, quand le malade est indigent, la somme de 1 fr. 30 par jour; ils reçoivent de plus le matériel de literie destiné à l'aliéné. Ayant charge, non d'une âme qui est absente, mais d'un corps bien portant, ils doivent se résigner à une surveillance perpétuelle. Le directeur, ses adjoints, un comité local tour à tour pénètrent dans la maison hospitalière, à midi pour goûter la soupe, la nuit pour compter le nombre de couvertures, à toute heure pour constater si aucune coercition n'est employée contre le dément. Si celui-ci est considéré comme curable, son nourricier — lisez son hôte — est soumis à une surveillance intense. Les incurables, tout naturellement, mobilisent moins de surveillants.

Incurables ou curables, on les désire, ces déments qui depuis les temps les plus lointains viennent demander à sainte Dymphe, jadis, à la science, aujourd'hui, le repos pour leurs âmes agitées. Avoir chez soi deux, trois de ces personnages gesticulants et marmottants, c'est un bonheur et un petit profit. N'en pas avoir est une mauvaise note : cela suppose que vous êtes malpropre ou de mœurs suspectes. Et pourtant, pour s'habituer à ces rebuts d'humanité, il faut des grâces d'état.

Étrange et hallucinante cité où le visiteur n'ose demander son chemin au passant le plus inoffensif, dans la crainte qu'on ne lui réponde en lui indiquant la voie la plus courte pour gagner Sirius ou Mercure, et où l'on ne peut passer une journée sans assister à quelque scène d'un comique navrant comme celle-ci, que raconte M. Léon Souguenet, dans le curieux livre qu'il intitule *les Monstres belges :*

ESCALIER DU PALAIS DE JUSTICE.

« Nous entrions à l'hôtel, dit-il. On nous demanda : « Voulez-« vous voir la reine de Hollande? La voilà. » Et on nous indiqua au centre d'un groupe une petite femme de quelque cinquante ans. Vêtue de rose et de bleu, les cheveux très grisonnants, relevés en torsade au sommet de la tête et retenus par un ruban jaune et bleu, elle faisait des grâces, minaudait, lançait des œillades, baissait les yeux, enfouissait ses mains dans les poches de son tablier. Elle vint vers nous et, de suite, avisant un de nos compagnons de voyage, elle le nomma premier ministre. Pour célébrer cet heureux événement, nous pénétrâmes dans le salon de l'hôtel, et quelqu'un joua au piano le *Wien Neerlandsch bloed*, que Sa Majesté chanta à tue-tête avec de grands gestes, soulignant les paroles.

« Ainsi, au 14 juillet, la grande chanteuse de la maison chante la *Marseillaise* à l'Opéra de Paris.

« Un monsieur qui portait sous le bras un violon s'approcha de nous et nous donna sur le cas de la « reine Wilhelmine » de curieux renseignements. Puis il l'aborda familièrement et lui proposa de l'accompagner au violon.

« Dans le salon (l'habitude de ces scènes doit être fréquente),

MALINES : LE MONT-DE-PIÉTÉ.

MALINES : L'ANCIEN LAZARET.

un personnage à grande barbe blanche lisait son journal.

« Au bruit du violon et du piano, des curieux pénétrèrent dans la maison, familiers et souriants, nullement étonnés par ce charivari musical. Il y avait des petites bourgeoises, une jeune fille en rose et une dame qui, de suite, à tue-tête, joua sa partie dans le concert. Celle-là nous parut suspecte...

« Maintenant le concert avait attiré sur la place quelques curieux. Sans gêne, on entrait dans l'hôtel. Jamais je ne vis demeures aussi hospitalières qu'à Gheel : aucune porte n'est fermée ; le docteur Paul Masoin, un des distingués médecins de la colonie, a dit justement qu'il avait fallu du temps pour former ces mœurs miséricordieuses.

« Tout le monde étant groupé autour des musiciens chantait désormais du fond du cœur un hymne religieux. Le monsieur barbu lisait toujours. Le salon étant comble, il se forma des groupes nouveaux à l'écart. La reine Wilhelmine, de temps en temps, faisait un geste exagéré que personne ne semblait apercevoir. Un jeune homme en smoking et en cravate blanche causait avec la grosse dame d'apparence suspecte. Dans une encoignure, un grand basané, aux cheveux noirs, promenait sur l'assemblée le regard profond de l'aliéniste. Il nous indiqua une ou deux personnes « malades d'esprit » et que nous n'aurions jamais soupçonnées, puis, me prenant personnellement en particulier, il m'indiqua qu'un de mes confrères présentait des signes non équivoques de dérangement. Je lui assurai qu'il se trompait, mais il maintint son dire. Cette fois, je le dévisageai lui-même avec inquiétude.

« Une des jeunes filles de l'hôtel surprit mon étonnement. Elle me fit le signe fatal qui consiste à se toucher le front avec l'index.

« — Diable ! fis-je, comment peut-on être fou avec semblable tête d'aliéniste. Et ceux-là? demandai-je.

« La jeune fille parcourut l'assistance :

« — Tous! dit-elle.

« Ils étaient tous fous, tous : le vieux monsieur, le jeune homme en smoking, la jeune fille en rose, l'aliéniste, la vieille dame, la grosse dame, les chanteuses, tous, tous! Et comme une dame corpulente m'adressait la parole, je lui fis un petit clin d'œil pacifiant et lui adressai un cordial : « Parfaitement! » qu'elle ne comprit guère, parce qu'elle était la patronne de l'hôtel et non une folle comme je le croyais. »

Peut-être faut-il faire quelque crédit à la verve de celui qui conte cette anecdote, mais elle n'en souligne pas moins très bien le caractère hallucinant de toute cette étrange cité.

MALINES : LE MUSÉE.

Lierre. — Vers le sud de la province, le paysage cesse d'être aussi uniformément mélancolique : le pays est un peu plus riche, il y a quelques belles fermes, des champs bien cultivés, de beaux pâturages, et les bourgs et les villes arrosés par les Deux-Nèthes sont souvent riants et pittoresques. Hérenthals, par exemple, ne manque pas d'un certain charme rustique : c'est la capitale de l'ancienne Taxandrie, et l'on y remarque un curieux hôtel de ville du xve siècle.

Lierre, bâtie au confluent des Deux-Nèthes, est même une des plus jolies villes de cette partie du pays. Elle est paisible certes, mais sans rien de cet aspect endormi qui frappe à Turnhout. On y trouve un certain nombre de vieilles maisons et une belle église : Saint-Gommaire, d'un excellent style gothique tertiaire. Construite en 1425, sur les ruines d'une église beaucoup plus ancienne, elle fut terminée en 1475 et dotée de très beaux vitraux par l'empereur Maximilien. On y admire encore deux petites toiles de Rubens, *Saint François recevant les stigmates* et *Sainte Claire*.

Lierre est cependant bien encore une ville campinoise. Ce fut le centre de l'insurrection des paysans de cette contrée contre la République française en 1797-1799. C'est là que s'établit l'état-major de ces vaillants rustauds qui renouvelèrent, à l'autre bout du territoire républicain, les horreurs et les héroïsmes de la guerre vendéenne et de la chouannerie. Plus rien, assurément, ne rappelle le drame sanglant dont la petite cité fut alors le théâtre, mais elle n'en a pas moins conservé une sorte de particularisme farouche qui se dissimule à peine sous la gaieté de ses ruelles silencieuses.

MALINES : LA CATHÉDRALE SAINT-ROMBAUT.

MALINES : CHAIRE DE SAINT-ROMBAUT.

MALINES

UNE VILLE PAISIBLE MAIS VIVANTE. — MALINES, CAPITALE SPIRITUELLE DE LA BELGIQUE. — LES SOUVENIRS HISTORIQUES. — LA COUR DE MARGUERITE D'AUTRICHE. — LES INCENDIES DE MALINES. — LÉGENDES ET SOBRIQUETS. — L'ÉGLISE SAINT-ROMBAUT. — RICHESSES ARTISTIQUES. — UN PITTORESQUE VIEILLOT.

On a beaucoup parlé des villes mortes de Flandre, et l'on a rangé Malines parmi ces touchantes nécropoles où sommeille l'histoire d'un peuple qui doit à l'art le meilleur de sa gloire.

Malines, pourtant, n'est rien moins qu'une ville défunte. Certes elle n'a plus la splendeur qu'elle dut, au XVe siècle, à la résidence des souverains, mais certaines industries, telles la brasserie, la dentelle, les conserves et les meubles, y sont encore vivantes; un marché très important s'y tient régulièrement, et le fait seul qu'elle est la capitale spirituelle de la Belgique et la résidence de l'archevêque y entretient une vie assez intense. Mais, comme à Bruges, à Ypres, de même que dans beaucoup de villes flamandes, une poussière d'histoire vous tombe ici sur les épaules; le passé vous opprime, et comme les rues sont calmes et recueillies, comme la Grand'-Place est immense, et par conséquent le plus souvent déserte, cette prédominance du passé sur le présent évoque l'idée d'une de ces décadences résignées qui font le charme d'Ypres, de Furnes ou de Nieuport.

MALINES : L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

L'origine et l'histoire. — L'histoire de Malines, en effet, est glorieuse et somptueuse. Le nom même de la ville (en flamand : Mechelen) a longuement et vainement occupé les étymologistes et les historiens. Tandis que les uns, soutenant que la ville se trouvait autrefois baignée par les flots, faisaient dériver son nom des mots latins *maris linea* (limite de la mer), les autres lui attribuaient une origine franke et le faisaient descendre du mot *machalum* ou *machelon*, nom par lequel les Franks désignaient leurs magasins de vivres; cependant d'autres encore ne craignaient pas d'affirmer que « Malines » vient de *magdelyn* (vierge), parce que les Romains y avaient élevé un temple à Diane; il s'est même trouvé des savants pour établir un rapprochement entre le nom de la Dyle, qui traverse la ville, et celui de la ville où naquit Apollon (Délos); à l'endroit où Malines fut bâtie plus tard, assuraient-ils, un temple était érigé à ce dieu, et saint Rombaut, venu dans ce pays pour y prêcher l'Évangile, en jeta la statue dans la rivière. Enfin, pour compléter leur interprétation classique, ces mêmes savants ont attribué l'origine d'un village voisin, Muysen, à un prétendu temple des Muses, contemporain de celui de Diane et de celui d'Apollon. Plaisantes fantaisies d'érudits où s'amusent notre curiosité et notre ignorance. Quoi qu'il en soit, Malines, sans être d'une antiquité très remarquable, est assez ancienne. Suivant quelques historiens, elle aurait été, dès le milieu du VIe siècle, le chef-lieu d'une seigneurie appartenant à Gui d'Ardenne. Vendue par celui-ci à Monulphe, fils du comte de Dinant et vingt et unième évêque de Tongres, elle aurait été cédée par le prélat à l'église de Liége, dont les évêques eurent dès lors une autorité souveraine aux bords de la Dyle. Suivant d'autres historiens, et plus vraisemblablement, Malines ne fut cédée aux évêques de Liége qu'en 910, par Charles le Simple. Ce n'était, du reste, à cette époque, qu'une simple bourgade, s'étendant autour d'une chapelle dédiée à saint Rombaut, — qui y avait souffert le martyre vers le milieu du VIIIe siècle, — et à peine rétablie encore des ravages qu'avaient causés les incursions des Normands. Cette agglomération n'occupait, à l'origine, sur la rive gauche de la Dyle, qu'un petit espace protégé des inondations par son élévation : c'est le monticule sur

ÉGLISE NOTRE-DAME D'HANSWYCK.
Confessionnal en bois sculpté.

RUBENS : L'ADORATION DES MAGES.
Tableau ornant le maître-autel de l'église Saint-Jean.

MALINES : LES HALLES, ANCIEN HOTEL DE VILLE.

lequel fut bâtie l'église Notre-Dame. Rapidement la bourgade grandit, devint plus prospère, grâce à l'affluence des pèlerins qui venaient de toutes parts prier à l'oratoire de saint Rombaut. En 970, l'évêque de Liége, Notger, l'entoura d'une enceinte de palissades ; bientôt, cette première limite rompue, les maisons débordèrent jusque sur la rive droite de la Dyle. Peu à peu des constructions de toute espèce, mais surtout des chapelles, des églises, des monastères, s'élevèrent de toutes parts, et, vers l'an 1300, la ville était entourée d'une enceinte de murailles. Pendant cette période, les seigneurs de Grimberghe, les Berthout, avaient conquis sur la ville une telle autorité que les évêques de Liége, voyant la leur menacée, en furent réduits à composer avec eux en les nommant avoués. Le premier avoué de Malines, en 1213, fut Wauthier Berthout.

A mesure que Malines s'agrandissait, que son territoire devenait plus vaste, que de magnifiques constructions s'y élevaient, son industrie prenait rapidement une importance considérable. En 1370, les drapiers malinois faisaient travailler 3200 ouvriers, et cette puissante corporation se maintint, malgré les rudes coups que lui portèrent ses différends avec les ducs de Brabant et les évêques de Liége.

Au commencement du XIVe siècle, l'humble bourgade de saint Rombaut était devenue une ville magnifique et puissante. Elle avait des remparts imposants ; ses bateaux sillonnaient l'Escaut ; ses édifices, nombreux et opulents, témoignaient de sa richesse. En 1342, un horrible incendie vint détruire ses plus beaux monuments et dévaster quatre paroisses. La cathédrale de Saint-Rombaut, elle-même, ne fut pas complètement épargnée. Mais telles étaient les ressources de la ville qu'elle ne fut pas longue à renaître de ses cendres. On reprit les travaux de la cathédrale ; on éleva la maison échevinale — qui subsiste aujourd'hui, bien que défigurée et presque méconnaissable sous les divers travaux qu'on y exécuta dans la suite des années ; — on érigea les portes monumentales de la ville, dont il ne reste que la « Porte de Bruxelles ». Cette prospérité alla en s'accentuant au XVe siècle, et la maison de Bourgogne, dans les domaines de laquelle Malines entra en même temps que la Flandre, à laquelle la ville avait été rattachée par le comte Louis de Male, en fit en quelque sorte la capitale administrative de ses vastes Etats. C'est à Malines que siégeait le parlement que Charles le Téméraire sépara du grand conseil de Bourgogne et dont il fit la cour suprême de tous ses États.

C'est probablement la présence à Malines du parlement et d'un certain nombre d'institutions centrales de l'État bourguignon qui détermina Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint et gouvernante du pays au nom de l'empereur Maximilien, grand-père du jeune souverain et régent des Pays-Bas, à venir s'y installer en 1493. Son palais, dont il ne reste plus qu'une tourelle, était alors, d'après les chroniqueurs, une vaste et splendide résidence, merveilleusement propre aux fêtes magnifiques que la princesse aimait à donner en l'honneur de son neveu. Cette irréconciliable ennemie de la maison de France avait reçu une éducation toute française, ayant été fiancée à Charles VIII. Elle était lettrée, goûtait les arts, et, durant son gouvernement, elle se plut à s'entourer d'une petite cour polie, savante et raffinée ; là van Orley exécuta quelques-uns de ses chefs-d'œuvre et Erasme reçut l'accueil dû à sa science et à son esprit. Parfois des fêtes plus joyeuses se déroulaient dans la cour du palais, et jusque dans les rues de Malines, où l'on pouvait admirer Charles de Bourgogne poursuivant des cerfs, au son des trompettes dont jouaient infatigablement les musiciens du pays de Waes, aux poumons robustes. Parfois encore s'ouvraient de grandes solennités poétiques, où l'on voyait arriver de tout le pays des membres de corporations littéraires, vêtus de soie, de velours et de drap d'or, et assis sur des chevaux fabuleusement caparaçonnés, ou dans des chars à l'antique, ornés d'emblèmes et d'allégories. Ces fêtes se donnaient devant le palais ducal, et, du haut de leur balcon, Marguerite et Charles applaudissaient aux « soties » et aux « mystères » représentés par les chambres de rhétorique. Tous les seigneurs du pays s'étaient du reste groupés autour de la belle et intelligente princesse, et des palais et des hôtels surgirent de toutes parts. Presque tous ont été abattus ; les seuls vestiges qui en subsistent sont là une tourelle, ici un fragment de pignon, perdus au milieu des constructions récentes.

MALINES : L'ANCIEN PARLEMENT.

Au commencement du XVIe siècle, on commença l'édification d'un palais destiné au parlement de Malines ; mais ce monument, qui devait avoir de vastes proportions, ne fut jamais achevé, les guerres de Charles-Quint et le besoin d'argent ayant empêché qu'on arrivât plus loin que le premier étage.

La mort de Marguerite d'Autriche, investie depuis longtemps du gouvernement des Pays-Bas, survenant au plus beau moment de la prospérité de Malines, frappa

la ville d'une douleur profonde : un changement de gouvernement n'allait-il pas ruiner une cité jusque-là si florissante? Heureusement Marie, veuve de Louis de Hongrie et sœur de l'empereur, vint succéder à sa tante, et, prenant possession de son palais, continua d'accroître pieusement la riche bibliothèque et la belle collection de tableaux que celle-ci avait fondée.

PONT GOTHIQUE A MALINES.

Mais il semblait que Malines, la « belle », la « prudente », la « propre », la « fidèle », comme la nommaient les contemporains, fût destinée à être la victime du feu. Le 7 août 1546, une poudrière contenant 1800 tonneaux de poudre fit explosion, la foudre étant tombée sur une des tours de la porte de Sable, où ce dangereux dépôt était installé. Ce fut un désastre irréparable : l'édifice entier sauta; plusieurs monuments furent écrasés, et les églises y perdirent la plupart des verrières admirables qu'elle possédaient.

La consternation causée par cette catastrophe engendra plusieurs légendes, dont une, assez curieuse pour être citée, s'est transmise jusqu'à nos jours :

« Dans la nuit du 7 août 1546, entre dix et onze heures du soir, l'orage éclata sur la ville et les environs. Partout les marguilliers coururent à leurs églises pour sonner les cloches. Celui du village de Dutte essaya à plusieurs reprises de gagner son clocher, mais, retenu par une force surnaturelle, il n'y put parvenir :

« — Tous les démons s'en mêlent-ils donc? s'écria-t-il avec épouvante.

« — Non, je suis seul ici, les autres sont à Malines, lui répondit une voix du haut d'un arbre.

« Et, quelques jours après l'explosion, des marchands frisons, ayant affaire à Malines pour leur commerce, demandèrent où avait existé la porte de Sable. Peu de temps avant que la foudre tombât sur la poudrière, on avait entendu en Frise plusieurs démons traverser le ciel dans la direction de Malines. L'un d'eux criait d'une voix effroyable :

« — Krommebeen (Jambe-torse), emporte ce moulin !

« — Je cours en poste à Malines, répondit Jambe-torse; Kortsteert (Courte-queue) vient là-bas, il se chargera du moulin !

« Et, au même instant, le moulin fut abattu et emporté. »

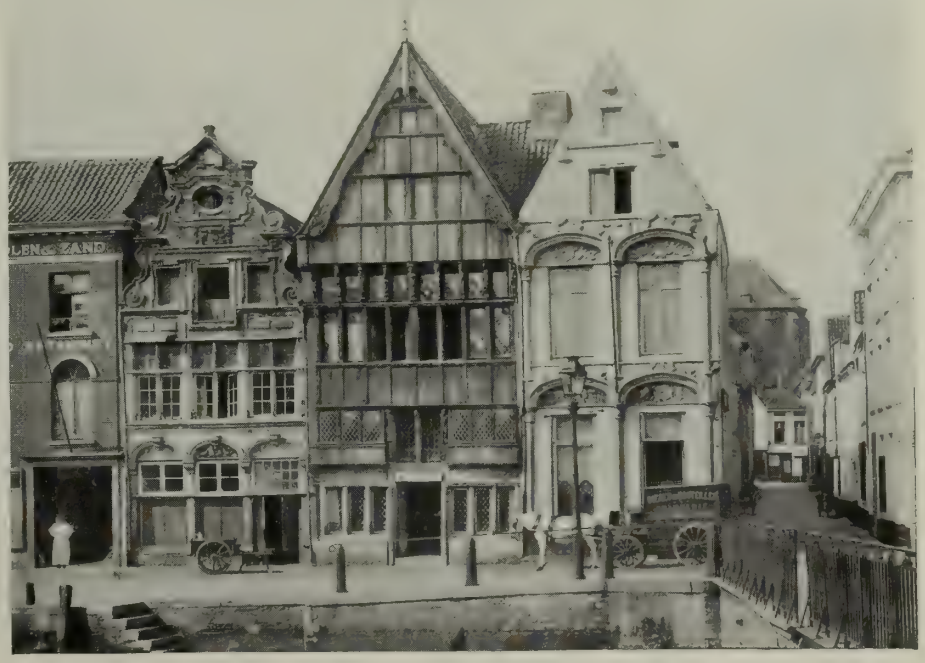
Les Malinois, dit la légende, gardèrent de cette funeste aventure un tel souvenir qu'ils eurent toujours une crainte singulière des diables et des incendies, à telles enseignes qu'un certain soir, un ivrogne ayant vu la lune éclairer bizarrement la tour de Saint-Rombaut, on fit sonner le tocsin, et toute la ville se précipita pour éteindre un incendie imaginaire. De là le surnom de *Maanblussers* (éteigneurs de lune) que l'on donne dans le pays aux gens de Malines.

Après la mort de Marie de Hongrie, les gouverneurs allèrent habiter Bruxelles, et l'ancienne capitale tomba peu à peu dans l'oubli. Dès le XVIIe siècle ce n'était plus qu'une ville de second ordre, et ce n'est en somme que depuis 1830 qu'elle a repris un peu de son activité et de sa vie d'autrefois.

Saint-Rombaut et les églises malinoises. — De tous les monuments que ce glorieux passé a laissés, le plus remarquable assurément est l'église Saint-Rombaut. Commencée à la fin du XIIIe siècle, elle a été terminée en 1312, mais en partie reconstruite et considérablement modifiée à la suite de l'incendie de 1342. C'est un édifice gothique en forme de croix, avec, à l'ouest, une tour colossale.

Fruste, massive, cette tour est admirable de proportion. Elle donne une inoubliable impression de force, de vigueur, de solidité. On a, devant elle, le sentiment de quelque chose d'éternel, et elle semble vraiment la gardienne de la ville; ce n'est point, comme les beffrois, un symbole de liberté, mais le signe de la protection et de la domination que l'église étend sur la cité, et, seule, la gaieté du carillon qui, les soirs d'été, régale de sa musique argentine les habitants réunis devant les cafés de la Place, vient adoucir un peu cette rudesse tutélaire.

Dans l'église elle-même règne un grand sentiment de ferveur, et il faut assister à une des messes solennelles qui se célèbrent là aux grandes fêtes de l'année pour comprendre toute la splendeur liturgique du catholicisme flamand. Parmi la lumière des hautes fenêtres et le resplendissement des vitraux scintillent le cuivre, l'or et l'argent, et dans l'éclat de ce luxe sacré, que les cérémonies du culte rendent vivant, la splendeur particulière des œuvres d'art se noie à même la beauté émouvante et simple de l'édifice entier. Outre sa belle chaire de vérité du XVIIe siècle, sculptée par J.-F.-R. Boeckstuyns et représentant tout un peuple de saints, de saintes et d'anges, bizarrement

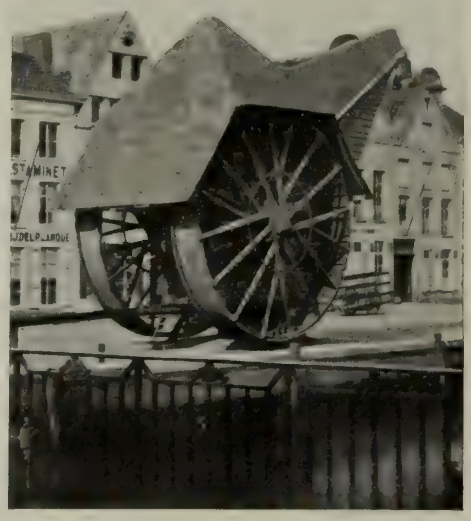


VIEILLES MAISONS SUR LES BORDS DE LA DYLE.

LA MAISON SEIGNEURIALE.

MAISON DES ARBALÉTRIERS.

groupés avec un savoureux mauvais goût, son superbe banc de communion sculpté par Arnold Quellyn, en 1678, pour le monastère de Leliendael, Saint-Rombaud possède cependant une œuvre de premier ordre : c'est le *Christ en croix* de Van Dyck. Généralement les toiles religieuses de ce grand maître sont très inférieures à ses portraits. Mais le tableau de Malines, avec son Christ livide baigné des larmes de la Vierge et de saint Jean, ses larrons tordus et menaçants, son bourreau demi-nu, et cette singulière figure du soldat impassible qui regarde la scène du haut de son cheval, est d'un admirable pathétique. Une autre église de Malines, Notre-Dame, possède pourtant une œuvre plus remarquable encore : c'est la *Pêche miraculeuse* de Rubens. Ce fut pour la corporation des poissonniers de Malines que Rubens exécuta ce tableau. En ce temps, on associait l'art à toutes les idées de magnificence, et des artisans, d'humbles marchands, ne trouvaient pas de meilleur moyen de faire éclater leur prospérité ou leur piété que de donner à quelque église une œuvre d'art. Rarement le grand maître d'Anvers a été plus vivant et plus pittoresque que dans cette œuvre qui met en scène de robustes mariniers flamands, rarement sa couleur a été plus éclatante, et la superbe toile de Notre-Dame de Malines complète très heureusement la visite que l'on a faite au maître d'Anvers. Une autre église malinoise, Saint-Jean, possède également un Rubens admirable : c'est l'*Adoration des Mages*. Quand, au fond du vénérable sanctuaire, parmi les dorures et les marbres du maître-autel, le sacristain tire le rideau qui recouvre malheureusement d'ordinaire le tableau, on croit vraiment voir les portes du paradis flamand s'ouvrir devant soi. Cette *Adoration des Mages* a la précision mystérieuse et l'éclat surnaturel d'un rêve. Même sous la patine qui, petit à petit, a sali la peinture exposée à la fumée des cierges et des encensoirs, elle a conservé un air de jeunesse, un éclat, une gaieté et une fraîcheur incomparables. Nulle part, semble-t-il, la vision triomphale de Rubens n'a été plus ingénument, plus naïvement pieuse.



L'ANCIENNE GRUE.

Les monuments civils. Les rues et les quais. — En dehors de ses églises, Malines a quelques vieux monuments intéressants : l'ancienne Halle aux draps, qui fait le fond de la Grand'Place, pittoresque monument composite mi-gothique, mi-Renaissance, et l'ancien local du parlement de Malines, commencé en 1529 par Rombout Keldermans et qui ne fut jamais achevé. Une restauration récente a remis en état ce curieux spécimen du gothique flamboyant. Mais ce qui fait peut-être le grand charme, au point de vue pittoresque, de Malines, ce sont les quais de la Dyle et les quelques vieilles maisons qui s'y conservent.

La Dyle fait dans la ville de singuliers méandres. Elle étend partout ses bras, ici s'ouvrant un passage entre les maisons et traçant dans les quartiers comme de longs corridors, là s'étranglant en de brusques coudes, au pied de grandes murailles rouges couvertes de mousse. Selon que la marée monte ou descend, elle couvre ou dénude les pilotis qui portent de branlantes masures ou protègent les quais ; tantôt roulant à pleins bords les eaux limoneuses où reflue l'Escaut, tantôt s'attardant en lents clapotis contre ses rives vaseuses. De lourds chalands, des bateaux ventrus accostent le long des quais tranquilles que de vieilles maisons, de vénérables porches font ressembler à quelque coin de très ancien port. Quelques-unes de ces maisons, comme *le Saumon*, ou les trois façades sculptées du quai aux Avoines, sont d'une excellente architecture. Mais celles aussi que l'archéologue dédaigne ont souvent ce pittoresque vieillot et coloré qui fait l'attrait principal des anciennes villes belges. Quant à la place, trop grande, et au milieu de laquelle la statue de Marguerite d'Autriche a l'air minuscule, elle est pittoresque pourtant, avec l'architecture variée de ses façades, les unes s'encapuchonnant de toitures à lucarnes, les autres terminées en pignons découpés, d'autres enfin n'offrant que le dé de plâtras blanc des maisons bourgeoises du XIXe siècle. Reculez jusque sous le porche des Halles, et vous verrez se mêler, comme disposée par un peintre, la forêt des toits, des tourelles et des lucarnes. De cette masse, la tour immense émerge brusquement et plonge dans le ciel. Tout autour d'elle, des nuées d'oiseaux tournoient en criant, comme s'ils voulaient accompagner le carillon qui sonne d'heure en heure, et en ce moment Malines la Silencieuse semble sortir de sa léthargie. Un frémissement parcourt ses places et ses ruelles, mille bruits confus se perçoivent, et l'on sent que, sous ce sommeil apparent, il y a une vie mystérieuse, une force féconde et tranquille. Cette ville peut parfois se replier vers son passé, mais elle sait pourtant que le présent existe. Peut-être regrette-t-elle le temps lointain où elle était la capitale des Pays-Bas, mais elle n'en participe pas moins de grand cœur à l'effort de la Belgique moderne.

BRUGES : LE LAC D'AMOUR ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

LA FLANDRE OCCIDENTALE

Bruges, sœur aînée d'Anvers. — La métropole commerciale de l'Occident au moyen âge. — Grandeur et décadence d'un port. — L'art brugeois. — Les monuments du passé. — L'architecture de la brique. — Évocations et légendes. — Ostende, capitale d'été de la Belgique. — Un caravansérail du plaisir. — Les petits bains de mer belges. — Les dunes et la Flandre maritime. — Une population de pêcheurs. — Furnes et le « Veurne-Ambacht ». — Une histoire héroïque. — La procession de Furnes. — Dévotion médiévale. — Les petites villes flamandes. — Ypres la Morte. — Une ville du passé. — Courtrai et le pays du lin. — Les combats de coqs et la fraude.

Anvers, on l'a vu, apparaît dans la Belgique moderne comme un microcosme ayant sa vie particulière : formée autour d'un comptoir maritime, embarcadère et tête de pont, cette ville, unique dans les Pays-Bas, sinon dans l'Europe, semble avoir façonné un peuple spécial, un peuple d'intermédiaires et de commerçants très différent des ouvriers et des agriculteurs du reste de la Flandre. Mais si, quittant les bords de l'Escaut pour la Flandre maritime, nous parcourons ces cités déchues qui, dans le somnolent bien-être du présent, semblent regretter un fastueux passé, si nous interrogeons leurs monuments, leurs souvenirs et leur histoire, nous constaterons que la métropole de la Belgique moderne n'a fait qu'hériter du commerce, de la richesse et de la psychologie mercantile qu'on vit à Bruges, et dans toutes les villes qui entouraient Bruges, il y a cinq cents ans. « Li estaz et la soustenance du contée de Flandres, qui de lui ne se puet chevir se d'alleurs ne li vient, — écrit en 1297 Gui de Dampierre à Philippe le Bel, — est de la marchandise qui acoustumée i est de venir de toutes les parties du monde, par mer et par terre. »

Ce souverain du moyen âge avait bien vu son pays. Le trait le plus saillant que présente toute la contrée à cette époque reculée, c'est déjà l'écrasante prépondérance que le commerce et l'industrie y exercent sur toute la vie sociale. Dans l'Europe de ce temps-là, les bassins de la Meuse et de l'Escaut sont par excellence le pays des marchands et des artisans. Ils y font naître une civilisation de nature très particulière et, malgré les malheurs qui, durant quelques siècles, ont fondu du dehors sur cette terre, l'empreinte que cette civilisation économique a donnée aux habitants s'est perpétuée jusqu'au temps actuel. Mais, par un étrange jeu de la destinée, il se trouve que c'est précisément dans la partie du pays qui, d'abord, vit naître cette civilisation mercantile et industrielle, qu'elle a le plus de peine à renaître. Apparemment résignées à ne plus connaître la gloire et la richesse qu'en manière de souvenir, Bruges et la Flandre maritime vivotent tranquillement, et ce peuple qui, jadis, fut parmi les plus opulents du monde, se contente, aujourd'hui, avec une inconsciente philosophie, de cultiver son jardin.

Ce contraste singulier entre l'intensité de la vie passée et la tranquillité confortable et résignée de la vie présente est le caractère dominant de toute la Flandre occidentale, — car Gand et la Flandre orientale participent beaucoup plus de la vie moderne, — mais c'est à Bruges qu'il se manifeste avec le plus de netteté et avec le plus de poésie. Ses églises, ses couvents, les séminaires qui s'y groupent autour de l'archevêché, en font la

PLAN DE LA VILLE DE BRUGES.

Le beffroi. La cathédrale Saint-Sauveur. Notre-Dame.

VUE PANORAMIQUE DE BRUGES.

citadelle du catholicisme belge et lui donnent un aspect grave et recueilli, une poésie dévote qui lui a valu dans l'Europe artiste une immense réputation.

BRUGES

L'origine et l'histoire. La Venise du Nord. — L'origine de Bruges, comme de beaucoup de villes flamandes, remonte à l'évangélisation du pays. Cette ville est mentionnée dès le commencement du VIIe siècle, et les hagiographes assurent que saint Amand y séjourna; saint Éloi, dit la légende, y aurait bâti une chapelle, et saint Boniface, peu après, une église. Ce qu'on sait de positif, c'est que, vers 879, le fondateur du comté de Flandre, Baudouin Bras de Fer, ayant détruit un parti normand qui dévastait le pays, construisit un château fort, à la tête d'un pont jeté sur la Reye, petite rivière que le déboisement du pays a desséchée, et dont il ne reste plus qu'un souvenir. De là le nom de Bruges (en flamand *Brugge*, pont). Bien situé, à proximité de la mer qui venait jusque-là à cette époque par le bras de mer du Zwyn, le bourg qui se forma autour du château de Baudouin Bras de Fer prospéra rapidement, et, vers l'an 1093, Robert le Frison vint y établir sa résidence et en fit la capitale du comté. Il était loin, certes, d'en occuper le centre; mais il était le mieux placé de tous les châteaux flamands, et c'est aux cantons au milieu desquels il s'élevait qu'appartient en propre le nom de Flandres (*Flandriæ*, mot qui désignait des plages submergées ou des terrains plus ou moins coupés par de grandes flaques d'eau).

Dès le XIe siècle, Bruges semble avoir été un centre commercial. Mais ce n'est qu'au XIIIe que sa prospérité s'accrut tout à coup et que son renom devint universel. Situé à mi-chemin entre le Sund et le détroit de Gibraltar, son port, en contact presque immédiat avec la mer, voit affluer à la fois les marchandises du Nord et celles du Midi, si bien que, dès 1140, il n'est plus ni assez vaste ni assez profond pour recevoir les vaisseaux qui entrent dans le Zwyn. Sous le règne de Philippe d'Alsace (1157-1191), on aménage à Damme un nouveau havre, relié à la ville par un canal. Puis, pendant les années suivantes, d'autres petites villes s'élèvent sur les bords du golfe : Termuyden, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques maisons autour des ruines de l'église; Munikerede, représentée par une douzaine de fermes éparpillées dans la campagne; L'Écluse (Sluys) enfin, dont les clochers annonçaient aux navires l'entrée de la rade. Des digues puissantes, que Dante a vantées, marquaient les bords du chenal; des pilotis et des balises en signalaient les bas-fonds; les grosses tours de Termuyden, d'Oostkerke, de Damme et de Liseweghe s'alignaient de proche en proche comme des phares le long de la côte et semblaient indiquer le chemin qui conduisait le navigateur vers le beffroi de Bruges. « Les passes du Zwyn étaient alors, dit M. Pirenne, aussi connues des marins que celles des lagunes de Venise, et l'on trouvait sur le *Groote Markt* (Grand Marché) une animation aussi grande, une foule aussi bigarrée que sur la place Saint-Marc. » Les marchands de tous les pays maritimes de l'Europe fréquentaient le port flamand, depuis la Provence jusqu'au fond de la Baltique. Les Allemands, les Anglais et les Scandinaves s'y mêlaient aux Normands, aux Florentins, aux Portugais, aux Espagnols et aux Gascons. La ville présentait un caractère cosmopolite que l'on n'eût alors rencontré nulle part ailleurs au nord des Alpes, car elle était le marché commun des peuples germaniques et des peuples romans.

Mais, par un singulier phénomène, tandis que Bruges devenait le grand marché de l'Occident, elle perdait sa flotte de commerce. A mesure que les vaisseaux étrangers se pressaient plus nombreux dans son port, les vaisseaux flamands s'y faisaient plus rares. Ses marins, au XIIe siècle, pratiquent encore le cabotage et se livrent activement à la pêche, mais ils ne prennent plus qu'une part minime à la navigation au long cours. « Comme dans la Belgique contemporaine, dit M. Pirenne, la puissance maritime, dans la Flandre du XIIIe siècle, ne répond nullement à l'importance du commerce, et ce n'est pas Londres ou Hambourg qui rappelle de nos jours ce qu'était Bruges il y a six cents ans : c'est Anvers. » Ingénieuse remarque, où se distingue ce qu'il y a de permanent dans la psychologie d'une race. Les mêmes causes produisent les mêmes effets, et l'on explique de la même façon l'insignifiance de la marine flamande au XIIIe siècle et l'inutilité de tous les efforts que l'on a faits jusqu'ici pour doter la Belgique contemporaine d'une marine marchande.

Tant que les marchandises venant d'Italie, d'Allemagne ou de France étaient arrivées à Bruges en suivant le cours des fleuves, c'étaient des vaisseaux brugeois qui les avaient transportées vers l'Angleterre et vers le Nord. Mais, à partir du moment où le commerce maritime se substitua au commerce fluvial, les navires étrangers qui vinrent déposer leur cargaison sur les quais de Damme ne les abandonnèrent qu'après avoir pris un nouveau chargement. Par la force même des choses, l'industrie des transports fut abandonnée par les Flamands. Ceux-ci ne cherchèrent pas non plus à fonder des comptoirs au dehors; la richesse venait naturellement à eux, et ils n'eurent, en quelque sorte, qu'à se laisser faire. Leur commerce prit peu à peu un caractère de plus en plus sédentaire, et leur rôle se réduisit à celui de courtiers ou d'intermédiaires entre toutes les nations de l'Occident.

BRUGES : L'HOPITAL SAINT-JEAN.
Cet hôpital, construit au XIIe siècle, est célèbre par les chefs-d'œuvre du peintre Memling qu'il renferme.

Si l'on tient compte des changements qui se sont produits dans l'outillage économique, on constate donc que la Bruges du XIIIe siècle est exactement l'Anvers du XXe siècle. C'est un comptoir ouvert à tous les peuples, et l'on y parle autant l'italien et le français que le flamand.

Et, ce qui est remarquable, c'est qu'à la différence de la plupart des souverains féodaux, les comtes de Flandre, loin d'entraver ce mouvement commercial par des mesures fiscales, surent très intelligemment le favoriser. Tous les princes de la dynastie nationale furent les alliés de la bourgeoisie, et leur politique eut toujours un caractère nettement libéral, ou, si l'on veut, libre-échangiste. Tandis qu'à Venise les étrangers, parqués dans leurs « fondachi », sont étroitement surveillés par la République, qui les oblige à n'avoir de relations d'affaires qu'avec les Vénitiens, dans la grande ville flamande, ils peuvent librement commercer, s'associer entre eux ou avec les gens du pays; seule, la vente au détail, réservée à la bourgeoisie indigène, leur est interdite. Cette liberté commerciale, autant que la diversité des peuples qui se rencontraient à Bruges et qui y commerçaient, y développa très promptement le commerce de l'argent. Au XIIIe et au XIVe siècle, Bruges est le grand centre financier du nord de l'Europe. A côté des bourgeois enrichis qui faisaient simplement fructifier leur fortune, on vit bientôt s'installer des banquiers du Midi : Lombards, Cahorsins, Florentins et Siennois. Grâce à leur habileté financière et aux capitaux considérables dont ils disposaient, ces étrangers ne tardèrent pas à monopoliser entre leurs mains toutes les opérations de crédit. Mais les Brugeois ne s'en offusquèrent pas plus que les Anversois d'aujourd'hui ne s'offusquent de voir les grosses entreprises maritimes accaparées par les Allemands : ils savaient d'instinct que toutes les opérations financières laisseraient à leur ville de sûrs profits.

L'organisme commercial brugeois est tellement fort au moyen âge qu'il impose toujours ses nécessités propres aux souverains. Seul, Louis de Nevers, plus chevalier français que comte de Flandre, ne les voulut pas admettre : il y perdit sa couronne. Quant aux ducs de Bourgogne, qui, comme on l'a vu, oublièrent rapidement leur rang de princes français pour devenir des souverains nationaux des Pays-Bas, ils admirent très promptement la primauté des intérêts commerciaux en Flandre, et ce fut même sous Philippe le Bon que la civilisation brugeoise atteignit à son plus grand éclat.

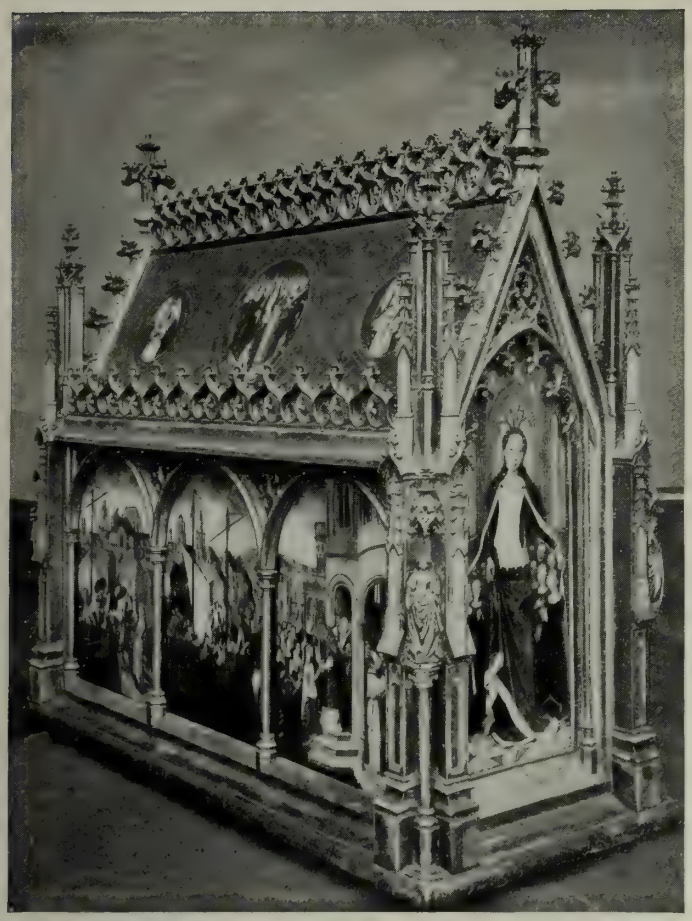
Ce prince s'intitulait le Grand Duc d'Occident et, de fait, Bruges, sa capitale, est bien alors la véritable capitale de l'Occident. Seules, les villes d'Italie peuvent rivaliser avec elle en fait d'élégance, de richesse et de splendeur monumentale. Paris sort à peine de la plus atroce des guerres civiles; Londres n'est encore qu'un grand village; les villes du Rhin sont dépassées de loin : la capitale flamande est vraiment la plus belle cité de la chrétienté septentrionale.

Mais rien n'est plus éphémère qu'une prospérité qui doit tout au commerce. Même sous le règne de Philippe le Bon, si brillant, on pouvait apercevoir des symptômes de décadence : le Zwyn s'ensablait; les guerres de Charles le Téméraire, que suivit la déplorable administration de Maximilien d'Autriche, veuf de la malheureuse Marie de Bourgogne et tuteur de ses enfants, lui portèrent des coups sensibles. A la fin du XVe siècle, les banquiers étrangers commencent à quitter Bruges pour Anvers : cinquante ans après, les quais de Damme étaient à jamais désertés par les navires.

En vain les Brugeois tentèrent de résister aux coups de la fortune; en vain ils s'efforcèrent de lutter contre la concurrence d'Anvers triomphante. Tout conspirait contre eux : l'hostilité de Maximilien qu'ils avaient gravement offensé, l'ensablement du Zwyn, l'indifférence, l'égoïsme, fruit d'une trop longue prospérité, qui s'était emparé des principaux citoyens, et enfin cette loi de l'histoire qui condamne au sommeil ou à la mort les villes et les peuples qui ont trop vécu.

L'art brugeois. — Par un phénomène assez étrange au premier abord, l'art que produisit cette civilisation marchande et qui, dans la ville moderne, perpétue les souvenirs de ce passé d'opulence, n'a pas, au premier abord du moins, les caractères qui distinguent d'ordinaire les cultures artistiques d'origine mercantile : il n'a rien d'ostentatoire, et, si l'on y trouve quelque sensualité, on n'y distingue en aucune façon cette hâte de jouir, ce besoin de briller, cet amour du théâtral et du pompeux qui éclatent chez les plus grands maîtres de Venise ou d'Anvers. Un trait, pourtant, dans l'histoire de l'art brugeois, rappelle ses origines. C'est que la plupart des peintres qui l'ont formé viennent de l'étranger : les Van Eyck du Limbourg, Memling du Rhin, d'autres de Hollande, d'autres de France; tous n'en sont pas moins Brugeois, et c'est la civilisation brugeoise dont ils expriment l'idéal. L'organisme commercial, incapable de produire un artiste par lui-même, assimile ceux qui se sont formés en d'autres lieux.

Voilà le seul stigmate dont la psychologie mercantile ait marqué cette grande école d'art : c'est qu'alors l'idéal chrétien, qui était l'idéal européen tout entier, était encore si puissant qu'il gouvernait tous les artistes, que ceux-ci vécussent à Bruges, à Paris ou à Florence. Les Van Eyck et Memling exprimaient un idéal européen; et si, ce faisant, ils pouvaient être avant tout Brugeois, c'est parce que c'était à Bruges que, par suite de circonstances spéciales, cet idéal atteignait sa plus grande force et son plus grand éclat. Au reste, à côté de ce mélange de mysticisme et de réalisme qui fait le charme étrange des Van Eyck, de Memling, de Gérard David et de tous les maîtres brugeois, on trouve dans leurs œuvres une richesse de coloris, un amour du costume et du décor, une sensualité délicate et raffinée qui suffiraient à



LA CHÂSSE DE SAINTE URSULE, PAR MEMLING.
Conservée à l'hôpital Saint-Jean.

MEMLING : LA MORT DE SAINTE URSULE.
Un des panneaux de la châsse de la sainte.

montrer qu'ils travaillèrent dans une ville extrêmement opulente. Qu'on aille à l'hôpital où, dans un cadre délicieusement recueilli, on peut voir la *Châsse de sainte Ursule*, le *Mariage mystique de sainte Catherine*, et quelques excellents portraits de Memling; qu'on aille dans cet exquis musée communal où il n'y a que très peu de tableaux, mais quatre ou cinq chefs-d'œuvre, — dont la *Vierge* du chanoine Van der Paelen, de Van Eyck, ainsi que le portrait de la femme de ce peintre et la *Justice du roi Cambyse*, de Gérard David, — on verra que, dans tout cet art, une sensualité très fine se mêle à la dévotion et vient en rehausser la ferveur. C'est là ce qui fait son originalité. Certes, l'idéal qu'il exprime, c'est l'idéal occidental, l'idéal chrétien façonné par la terre et par l'histoire de l'Ouest européen; peu de choses le séparent de celui qui exalte à la même époque les populations du Rhin et de l'Ile-de-France; mais il s'en distingue par certaines nuances, et ces nuances, il les doit précisément à cette sensualité catholique étrangement affinée, qui fait de la piété non un devoir, mais un moyen d'assurer confortablement sa vie intérieure et de lui donner même une sorte de volupté subtile.

Assurément, ni Van Eyck, ni Memling, ni aucun de leurs émules ne voyaient tout cela dans l'art où ils s'efforçaient. Ils peignaient bonnement pour gagner leur vie et pour faire leur salut, et ce sentiment de volupté mystique que nous éprouvons devant leurs œuvres, c'est nous qui l'y mettons. Mais quoi! ne faut-il pas le recul des siècles pour apprécier une civilisation qui ne prend son unité de caractère, sa signification universelle que lorsqu'elle a cessé de vivre et de changer?

Aussi bien, Bruges elle-même forme le plus merveilleux des cadres à cet art de Van Eyck et de Memling. Rien en elle ne subsiste aujourd'hui de ce grand port commerçant dont nous avons cherché à évoquer la richesse et la puissance. Rien ne rappelle ses origines boutiquières et mercantiles. C'est une grande dame, une respectable douairière réduite à la gêne, qui soutient avec dignité la vieille maison de ses ancêtres, et n'a rien voulu vendre de ses meubles de famille.

Promenade dans Bruges. — Pour bien voir Bruges, pour en prendre une impression décisive et forte, il faudrait éviter d'y arriver par la gare : le gothique de pacotille de cet édifice, dont le hall a de faux airs d'église, semble fait pour prévenir un homme de goût contre la ville tout entière; il faudrait descendre dans quelque station voisine et y arriver à pied; y entrer par une de ces portes fortifiées, la « Porte maréchale » ou la « Porte des baudets », vieilles tours à demi ruinées, dont l'aspect formidable s'est alangui dans un pittoresque bon enfant et qui s'entourent délicieusement de mousse et de lierre. Avant de l'atteindre, et tandis qu'on chemine à travers la campagne verdoyante, on voit se détacher dans le ciel la silhouette de la ville. Les grands paysagistes de Flandre ont dit au monde entier qu'un des charmes de ce pays, c'est la beauté de ses ciels. Que septembre les charge de ses pesants nuages fantastiquement dorés et nacrés vers le soir, ou que juillet y mêle l'éclat mourant de la perle à la douceur d'un azur apâli, ils ont toujours pour des

LA PORTE MARÉCHALE.

yeux de peintre une beauté mystérieuse qui ne se peut comparer qu'à la lumière fine et diaprée de l'Ile-de-France. C'est dans une douce buée, sous une nue chatoyante, qu'il faut voir les tours de Bruges et son héroïque beffroi émerger du peuple confus des pignons et des toits. Une partie des remparts subsiste encore, et, tandis que les grands arbres du canal de Damme perpétuent le souvenir de la voie triomphale où, jadis, passaient les galères, voici que se dressent les derniers survivants de ces moulins qui faisaient autrefois vibrer dans l'air charmé les toiles gonflées de leurs ailes blanches.

PORTE SAINTE-CROIX ET MOULINS A VENT SUR LE CANAL.

VIEILLES MAISONS A BRUGES.

Passons sous la voûte surbaissée de la porte. Voici d'abord un délicieux petit château en briques roses : c'est le *Hof van Brugghe* (la cour de Bruges), le local vénérable où la gilde de Saint-Sébastien reçoit les jours de fête, en grand apparat, les arrière-neveux de ces bourgeois gras et reposés qui, dans les toiles de Pourbus, font l'effet de matérialiser un symbole de vie heureuse et fleurie. Le faubourg s'avance jusqu'au pied des remparts. Ce sont de petites maisons basses, en briques rouges patinées par le temps, ou couvertes d'un crépi jaunâtre, sur lequel tranchent violemment les volets verts. Elles s'alignent le long d'une large rue, paisible et somnolente, où des enfants jouent, où des ménagères, sur le pas de leur porte et les poings sur les hanches, commèrent avec une sage lenteur. Puis, elles se groupent en des ruelles, en des impasses, en des culs-de-sac au fond desquels on distingue l'atelier sonore d'un maréchal ferrant ou d'un charpentier. Et peu à peu, tandis qu'on s'amuse à chercher leur caractère individuel, tandis qu'on s'attarde au savoureux étal d'un fripier, à l'officine d'un horloger, qui, le front contre la vitre, besogne lentement parmi ses montres et ses vieilles horloges, on arrive au centre de la ville, au cœur de ce *bourg* qui, dès le IXe siècle, massa ses maisons bourgeoises autour du château de Baudouin Bras de Fer.

Mais il ne faut pas s'y attarder. Avant de visiter ces monuments de Bruges qui tous racontent quelque page de son histoire, il faut, pour la bien comprendre, prolonger la flânerie dans les rues, afin de la saisir dans son intimité.

Bruges, en effet, est une ville intime. Certes, à voir ses grands hôtels bien clos, dont les hautes fenêtres se garnissent de rideaux soigneusement tirés, à toujours passer devant ces éternelles maisons bourgeoises, dont les vitres mystérieuses ont l'air de vous regarder avec dédain, on conçoit qu'il doit être assez difficile de pénétrer sa vie secrète, mais on devine la douceur tranquille et un peu ennuyée qui doit y baigner l'existence.

Il semble que ce soit là la ville rêvée pour ceux qui, le cœur chaviré par quelque grande douleur ou quelque grande passion, voudraient se retremper dans le calme lénitif qui conseille l'oubli. Quoi de plus recueilli, quoi de plus aimablement assoupi que ces petites places plantées de vieux ormes! Quoi de plus mystérieusement reposant que ces canaux qui, serpentant à travers la ville, sont le dernier souvenir de son port! Mais plus rien ne rappelle leur vie commerciale de jadis. Aucun bateau n'y chemine et, seuls, des cygnes très lents sillonnent leurs eaux lourdes.

Ces cygnes ont leur légende : c'est en expiation d'un crime public qu'ils voguent éternellement sur les flots brugeois; ils évoquent la mort de l'écoutète Pierre Lanchals, mis à mort par les bourgeois révoltés contre Maximilien, car c'est en réparation de ce meurtre que la ville fut condamnée à entretenir perpétuellement ces oiseaux solennels qui rappellent, dit-on, le blason du magistrat assassiné. Et le fait est que, quand on les voit voguer doucement le long des murs du canal du Rosaire, ils font songer à de funèbres ombres, de même que ces petites vieilles qui vont à pas menus enveloppées de grandes mantes noires et, tout en cheminant, marmottent des oraisons.

Que l'on erre le long des quais ou que, dans une de ces petites barques qu'on peut louer à certains endroits de la ville, on parcoure le dédale de ces canaux qui se croisent et s'entre-croisent, et dans lesquels les maisons plongent à pic, on pensera non seulement au titre que les voyageurs d'autrefois décernèrent à Bruges : la « Venise du Nord », mais aussi à cet autre titre que lui donna le poète Georges Rodenbach : « Bruges la Morte. » C'est bien ici le cimetière d'un peuple, le cimetière d'un art, le cimetière d'une gloire. Tout semble y regarder vers le passé. Les pas y sont ouatés de silence; on a envie de parler bas comme pour ne pas éveiller quelqu'un, comme pour ne pas troubler une agonie. Il semble qu'on soit loin de tout, et, pour peu que l'heure s'y prête, qu'un peu de brume habille les choses et mette entre le spectateur et elles cette imprécision qui semble donner à un décor vivant l'allure d'un rêve, on pourra, sans grand effort, se replonger avec intensité dans un passé lointain. « La fée des eaux se lève alors dans l'ombre pâle, dit Camille Lemonnier, qui est un des fervents de Bruges. Elle a un doigt sur les lèvres comme la gardienne du mystère et du silence qui règnent dans les maisons. Lentement, sa main trace des cercles dans l'air comme au-dessus de quelque chimérique clavier. A ce geste d'évocation que comprennent les fantômes, de douces figures blanches d'abord flottantes et qui, peu à peu, revêtent une forme, sortent de leurs retraites, s'animent d'une fleur de beauté lointaine où revit la candeur des vierges de Memling et, sur les grands murs penchants, laissent couler le flot de leur traîne. En même temps, les petites fenêtres à croisillons s'allument à la chaleur et à la gaieté de la vie intérieure reconstituée : autour des tables, les opulents « poorters », en magnifiques habits, fêtent leur saint patron; les consuls des « Nations », qu'on vit lors de la joyeuse entrée de Philippe le Bon s'avancer comme des princes par les rues avec un si pompeux arroi qu'on n'eût pu dire lesquels

LE CANAL ET LE PONT DU BÉGUINAGE

étaient le plus caparaçonnés d'or, d'eux ou de leurs chevaux, président l'assemblée du Conseil, leurs larges carrures à l'aise dans des cathèdres sculptées. Ailleurs, parmi le chatoiement des draps de Damas et des satins d'argent, un homme grave, courbé sur un pupitre, lustre, au moyen de minces pinceaux qu'il trempe dans des godets diversement colorés, des vélins vermeils où, lentement, son patient travail fait éclore des hommes et des femmes parés de tuniques drapées comme l'arc-en-ciel. Ailleurs encore, un jeune bourgeois, la peau lisse et odorante, vêtu d'un de ces amples et chatoyants costumes qui exagéraient la forme du corps, se penche sur une Gretchen songeuse, dont la main tire machinalement le fil d'une tapisserie, et lui verse dans l'oreille la musique insidieuse de ses amoureux propos. Ployées sur le comptoir d'un marchand de drap, de belles filles aux chairs roses froissent entre leurs doigts des étoffes raides d'or, hésitant encore et pourtant déjà conquises par la splendeur des nobles cassures que le drap déroule jusqu'à terre.

. . . . . .

« Cependant, une rumeur de vie turbulente s'élève graduellement des quais voisins, mêlée au piaulement des flûtes et aux aigres sonorités du cuivre, tandis que, sur un rythme dansant, s'avance, parmi les cris de liesse de la foule, un fastueux cortège de seigneurs en habits de parade. En même temps, l'eau fendue par une nuée d'embarcations, les unes décorées de flottantes draperies, avec des grappes de femmes et de musiciens dont les vêtements bariolés constellent l'eau de reflets moirés, les autres conduites par des mariniers et gémissant sous une pyramide de marchandises, s'agite et bouillonne aux coups des avirons.

« Et comme des ordonnances de tableaux, toutes ces visions composées de souvenirs d'art et qu'un caprice de l'atmosphère a suffi à projeter en vives lumières sur la toile de fond du cerveau, développent devant les yeux, dans le muet effacement du présent, les vaillances, les tendresses et les gloires du passé. Mais, de même qu'une dernière flambée de jour dans le crépuscule leur a donné la vie, la lumière remontée aux espaces solaires les emporte avec elle dans les cieux vides. Du mirage charmant qui, pour un instant, a peuplé l'air d'allées et venues, il ne reste que les mélancolies de la solitude et de la mort. »

La mort? Sont-ce bien des idées funèbres que Bruges évoque uniquement? Est-il vrai qu'il faille aller jusqu'à ce faubourg dénudé où s'amorce le nouveau canal qui relie la ville à la mer pour échapper à l'odeur de cimetière qui monte de ses canaux d'eau croupie? Ne nous laissons pas entraîner par les images d'une trop facile littérature; les Brugeois protestent depuis longtemps contre cette appellation : « Bruges la Morte »; — et, quand il s'est agi d'élever un monument au poète qui l'avait imaginée, ils refusèrent de lui donner asile : c'est à Gand que les admirateurs de Georges Rodenbach ont évoqué sa mémoire. Cette rancune a fait sourire, mais le sentiment qui la dicta est tout à fait légitime : Bruges n'est pas morte. Elle s'engourdit dans une résignation où il y a de la sagesse, sinon de la philosophie; une sagesse un peu courte, mais une sagesse qui convient après tout aux vieux peuples : la soumission à l'irréparable. En dépit de quelques espoirs bruyamment manifestés lors de l'inauguration des installations maritimes, elle sait que les paquebots ne reprendront jamais la route qu'ont abandonnée les galères; elle sait que la grand'route des richesses ne repassera jamais par le *Groote Markt;* elle n'envie pas Anvers, et peut-être même la dédaigne-t-elle un peu. Elle met son idéal dans une vie confortable et dévote; elle savoure l'orgueil de ses souvenirs et la volupté de sa piété. Elle n'est pas morte, elle ne meurt pas, elle vivote délicieusement.

CANAL DU ROSAIRE ET BEFFROI.

VUE PRISE A L'INTÉRIEUR DU BÉGUINAGE.

Le Béguinage et le lac d'Amour. — C'est dans un faubourg de Bruges que cette impression de vie recluse, cherchant dans sa réclusion son bonheur ou même sa volupté, s'impose le plus immédiatement à l'esprit. A l'extrême sud de la ville, tout près des remparts, se trouve un site délicieux; un grand étang, dans lequel baigne une vieille tour et que ferme un pont de pierre du côté de la ville, étale ses eaux paisibles : c'est le *Minnewater*, le lac d'Amour, dont le nom seul, comme une musique vieillotte, suscite des images mélancoliques et tendres. Le lieu est étrangement solitaire, perdu dans l'ombre des grands arbres. Il a des berges gazonnées et qui, l'été, sont très fleuries.

Phot. Puttemans.

LA SORTIE DU BÉGUINAGE.

Une infinité de nénufars dérorent la surface des eaux. Quelques rares maisons très anciennes s'y reflètent, et il semble que les prières des béguines voisines donnent à l'atmosphère que l'on respire on ne sait quelle tendresse mystique. Il faut suivre la rive. Un canal, qui passe sous l'arche d'un pont vétuste, fait communiquer le lac avec les canaux de la ville, et tout près s'ouvre, sous un grand Christ de pierre, un porche sobrement décoré d'un vieil écusson : c'est l'entrée du Béguinage. Autour d'une église qui se dresse au milieu d'un terre-plein herbu, ombragé de grands ormes, s'alignent de minuscules maisonnettes d'une propreté méticuleuse. Derrière leurs fenêtres soigneusement closes, des géraniums et des cinéraires mettent l'éclat de leurs corolles. Parfois, sur le pas de la porte entr'ouverte, une petite vieille, quand le jour est beau, s'assoit sur une chaise basse et, son carreau de dentelle sur les genoux, besogne avec lenteur. A certaines heures, au moment des vêpres ou de matines, toutes les maisonnettes s'ouvrent les unes après les autres, et toutes les petites vieilles sous le même uniforme vont d'un même pas menu vers le sanctuaire, où elles égrènent automatiquement leurs prières. Rien au monde ne donne une pareille impression de paix benoîte, de vie réduite. On sent qu'un pauvre bonheur tranquille, mais dont beaucoup d'âmes se contentent, habite là, et avec sa règle mi-mondaine, mi-conventuelle, le Béguinage a l'air plus fermé au monde présent que la Trappe.

COSTUME TRADITIONNEL DES BÉGUINES.

Ces béguinages sont une des particularités de la Belgique. Ils ont existé au moyen âge dans toute l'Europe centrale, mais on n'en trouve plus aujourd'hui qu'en Flandre et en Hollande. Ces institutions, fondées, dit-on, par Lambert le Bègue, un prêtre de Liége, vers 1170, ont pour but d'assurer une vie pieuse, honorable et charitable aux femmes de toutes les classes de la société. Ce n'est pas le cloître, ce n'est pas le monde; les béguines font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance à leur supérieure, dite « la grande dame », nommée par l'évêque; mais ces vœux ne sont pas perpétuels, et il arrive que des béguines quittent la communauté pour se marier ou pour rentrer dans leur famille. Pour être reçue dans un béguinage, une fille ou une veuve doit apporter un témoignage de conduite irréprochable et posséder un revenu annuel d'au moins 110 francs. Il y a, de plus, environ 500 francs à payer en entrant, pour le logement et l'entretien de l'église. L'admission définitive n'a lieu qu'au bout de deux ans de noviciat, par un vote. Les novices vivent en communauté dans les plus grandes maisons du béguinage, sous la surveillance d'une dame supérieure. Au bout de six ans, elles ont le droit de se retirer dans une maisonnette particulière et même de prendre en pension des dames étrangères à l'institution. Deux ou trois fois le jour, les béguines assistent à l'office à l'église, et nulle part mieux qu'à ces humbles cérémonies, on ne perçoit le caractère mécanique et lénitif de cette dévotion trotte-menu, d'autant plus sûre, d'autant plus religieusement sage qu'elle ignore les grands élans.

Il y a des béguinages dans la plupart des vieilles villes flamandes. Les plus importants sont à Malines, à Gand et à Courtrai; mais aucun n'a le caractère du béguinage brugeois. L'esprit du béguinage, à Bruges, semble avoir gagné la cité entière, et toutes les femmes du peuple et de la petite bourgeoisie qu'on rencontre encore, vêtues de l'antique mante noire à la flamande, ont l'air de se diriger vers le Minnewater, non pour y chercher le philtre d'amour, mais pour y trouver le repos ouaté et la volupté dans la dévotion.

PLAQUE TUMULAIRE DU XVe SIÈCLE EN CUIVRE REPOUSSÉ.
(Église Saint-Sauveur.)

LA CATHÉDRALE SAINT-SAUVEUR.

LES MONUMENTS DE BRUGES

Cette atmosphère de paix benoîte, de dévotion minutieuse et voluptueuse que l'on sent dans les rues de Bruges, on la retrouve dans la plupart de ses monuments. Il y a un style brugeois qui se perpétue dans la suite des âges et qui modifie dans un sens local tous les grands styles architecturaux de l'Europe occidentale : le roman, le gothique, la Renaissance et même le Louis XIV et le Louis XV. Ce qui le domine, c'est une sorte de minutie orfévrée, un goût de la ciselure, du petit détail raffiné, de la couleur plutôt que de la ligne, mais un goût beaucoup moins riche et beaucoup plus fin que ne l'est généralement le goût flamand. La nature de ce style tient, en grande partie, à la vieille civilisation bourgeoise qui l'inventa ; il tient aussi et surtout, du moins pour ce qui concerne l'architecture, à l'emploi constant de la brique du pays, que le temps patine de la manière la plus riche et la plus variée. A Gand et dans la plupart des villes flamandes, les grands monuments sont en pierre. Bruges, Ypres, Furnes, et toute la Flandre maritime qui a subi l'influence brugeoise, sont restées fidèles à la brique nationale ; mais on a su merveilleusement l'approprier aux nécessités des plus grands styles monumentaux.

Les églises. — C'est à l'église Saint-Sauveur, avec sa magnifique tour romane, que cet emploi de la brique est le plus remarquable. Sa grande nef en gothique primaire, ses porches cannelés, ses rosaces ajourées en font un véritable chef-d'œuvre architectural, un des types les plus intéressants de l'art religieux du moyen âge. De loin, cette tour a l'air d'un donjon militaire, et ce sont d'abord des idées d'austérité et d'héroïsme que cette noble silhouette évoque. Mais cette austérité s'adoucit dès qu'on pénètre dans le temple. Malgré sa hauteur et sa simplicité, l'intimité de la piété brugeoise y règne pleinement. Qu'importe qu'elle ait été surchargée au XVIe et au XVIIe siècle de quelques ornements d'assez mauvais goût ! Ils disparaissent dans la poésie de l'ensemble ; les lignes de la construction de 1223 subsistent tout entières, et la décoration polychrome qui a été exécutée en 1875 n'a pas réussi à détruire la grande impression que donne ce magnifique sanctuaire.

Cette décoration polychrome, œuvre d'une école d'art religieux dont le goût règne généralement dans le clergé de Belgique, l'école Saint-Luc, a abîmé plusieurs églises du pays. Les temples gothiques étaient-ils ainsi peinturlurés et dorés tout entiers, ou la polychromie n'était-elle réservée, aux belles époques de l'art gothique, qu'à certaines parties des nefs religieuses ? Les archéologues à ce sujet sont loin d'être d'accord. Toujours est-il que, dans la restauration de certains édifices, l'école Saint-Luc a étrangement abusé du bleu, du rouge, de l'or et d'une décoration dont la fausse naïveté choque le bon goût, plus peut-être que le plus froid académisme.

PORCHE DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

Les autels maniérés du style jésuite sont d'un art admirable à côté de cette application forcenée du style de la rue Saint-Sulpice. A Saint-Sauveur de Bruges, du moins, le décorateur est resté sobre, et, si l'intérieur de l'église ne répond pas tout à fait à la splendeur de ses façades et de son clocher, elle ne laisse pas que de séduire le visiteur. Nous sommes là, du reste, dans un de ces musées comme en recèlent la plupart des grands temples catholiques de la Flandre. Telle est la prodigalité des tableaux et des sculptures que chaque chapelle apparaît elle-même comme un musée. Van Oost le Vieux, Pourbus, Quellyn le Jeune, Lancelot Blondeel, Thierry Bouts et d'autres maîtres moins célèbres y ont multiplié les images douloureuses des Christ, des Madeleine, des Vierge maternelle. Mais ces richesses artistiques pâlissent devant celles qui ont été réunies à Notre-Dame, autre belle église bâtie au XIIe et au XIIIe siècle. Quel est l'amateur de peinture qui ne goûterait le charme pittoresque ou mystique de *l'Adoration de l'Enfant Jésus* de Crayer ; de *l'Adoration des Mages*, de Seghers, de ce grand tableau d'autel commencé par Van Orley, achevé par Geraerts, et restauré par Pourbus après les dégâts causés par les iconoclastes ; de *l'Annonciation* et de *l'Adoration des Mages*, de Henri de Bles ; de *la Transfiguration*, de Gérard David ? Et la sculpture, à Notre-Dame, ne le cède nullement à la peinture.

VIERGE
ATTRIBUÉE A MICHEL-ANGE.

TOMBEAU DE MARIE DE BOURGOGNE (ÉGLISE NOTRE-DAME).
Exécuté de 1495 à 1502 par Pierre DE BAKERE, de Bruxelles.

A côté de cette *Vierge à l'Enfant* que l'on attribue à Michel-Ange (et qui, donnée à l'église en 1514 par un bourgeois de Bruges appelé Moescroen, serait celle que Condivi et Vasari ont décrite, en la désignant à tort comme un ouvrage en bronze), voici les admirables tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. Une émotion s'attache à ces mausolées où reposent

LA CHAPELLE DU SAINT-SANG.

Que fonda au XIIe siècle le comte Thierry d'Alsace, pour y déposer quelques gouttes de sang du Christ qu'il avait rapportées de la Terre sainte.

le prince tragique en qui s'éteignit la maison de Bourgogne et sa fille, cette malheureuse duchesse qui ne connut ses peuples que par leurs révoltes. Le tombeau de Marie est le plus ancien : il a été exécuté de 1495 à 1502 par le sculpteur bruxellois De Bakere. Celui de Charles le Téméraire, érigé par les soins de Philippe II, qui se prit tout à coup d'une sorte de dévotion filiale pour son trisaïeul, n'est que l'imitation du premier par le sculpteur Jonghelinck. Les restes du Téméraire, qui avaient été transportés de Nancy à Bruges en 1550 par Charles-Quint, y furent solennellement déposés en 1559.

Les tableaux abondent aussi à Saint-Jacques, agréable église gothique complètement remaniée au XVIIe siècle d'ailleurs, ainsi qu'à Sainte-Anne, qui, construite vers 1500, a été réédifiée de 1607 à 1612 dans le style de la Renaissance. Mais c'est à la chapelle du Saint-Sang qu'apparaît avec le plus de magnificence le luxe religieux des Brugeois. Ce n'est qu'une petite construction, que fonda le comte Thierry d'Alsace (1128-1168) pour y déposer les quelques gouttes de sang du Christ qu'il avait rapportées de Terre sainte; mais le fondateur et tous les princes qui lui succédèrent se sont plu à orner comme une châsse cet édifice qui contenait la plus précieuse des reliques. C'est en quelque sorte un temple à deux étages. Bien que moderne, la polychromie de la chapelle supérieure est du plus grand goût. Quand, sous la nef claire, joyeuse, étoilée d'or, on voit apparaître les deux admirables toiles où Pierre Pourbus a représenté les membres de la confrérie du Saint-Sang, on comprend à merveille le caractère bourgeois, à la fois humble et fastueux, sensuel et mystique de cette dévotion flamande, qui donne son accent à la ville entière. Dans la chapelle Saint-Basile, c'est une religion beaucoup plus fruste et beaucoup plus austère qui parle à l'imagination. Le catholicisme pompeux qui se révèle dans les polychromies de la chapelle supérieure y fait place à un mystère de foi sombre et concentrée en elle-même. Des âmes moins souples, des corps plus rudes cherchaient ici dans la prière l'oubli des luttes civiles, et, selon les conjectures, c'est en ce lieu que Thierry d'Alsace venait s'agenouiller devant la relique qu'il avait rapportée de Jérusalem.

Cette relique est enfermée aujourd'hui dans une châsse qui apparaît comme un prodigieux travail d'orfèvrerie et que l'on montre dans le petit musée attenant à la chapelle. Une floraison touffue de camées, d'écussons, de rinceaux recouvre le mystérieux coffret que Jean Crabbe cisela en 1616. Jadis, on le promenait à travers les rues de la ville avec une pompe inouie. De grand matin, des musiques et des sonneries de cloches annonçaient la solennité ; puis les serments en grand arroi, les corporations avec leurs bannières, le comte, suivi de l'étendard de Flandre et de toute sa cour, se rangeaient sur la place, et brusquement, devant cette foule adorante et parée, un prêtre dressait, dans un geste de bénédiction, la fiole précieuse où chacun croyait voir rutiler le sang du Sauveur. Pour se déployer dans un cadre moins pompeux, la procession que chaque mois de mai ramène de notre temps n'en garde pas moins une émouvante et évocative splendeur. Le clergé brugeois sort alors toutes ses richesses, et l'on dirait que les personnages des tableaux de Memling se sont échappés de leurs cadres pour se promener par les rues. Pendant la neuvaine qui suit cette sortie annuelle, c'est pour les dames de Bruges une tradition que de refaire isolément ou par groupes le chemin parcouru par la procession du Saint-Sang. Le vendredi, d'autre part, est consacré dans ce sanctuaire à une curieuse coutume. Ce jour-là, la chapelle prend un air de fête : elle s'illumine des flammes des cierges, et au milieu de ce scintillement fantastique trône la relique du Saint-Sang. Un peuple dévotieux défile devant elle, et chacun pose ses lèvres sur le tube miraculeux.

Le beffroi. Les monuments civils. — La chapelle du Saint-Sang donne la clef de la dévotion brugeoise. C'est là que l'on comprend Bruges la Pieuse. Le beffroi lance dans le ciel de tout autres accents.

Le beffroi de Bruges, c'est la grande flamme de la vertu civique en Flandre. Reconstruit après l'incendie de 1280, sur les ruines de la tour tragique où les assassins de Charles le Bon (1119-1127) furent assiégés, pris et mis en pièces par une population justement indignée, il s'éleva brusquement au-dessus des maisons de la cité prospère, comme le symbole de ses libertés et de ses franchises. Ici, rien n'est donné au faste mercantile qui entraînera plus tard la population du port et du comptoir. Cette tour est la gardienne des droits durement conquis d'un peuple libre : elle déchire le ciel avec fierté, comme pour marquer que la rude population qui l'a construite ne craint personne au monde. Rien en elle n'évoque ni le recueillement ni la résignation : elle apporte le témoignage de ce que ce peuple eut de viril avant le temps où, énervé par la richesse, par les douceurs d'une civilisation purement com-

CHÂSSE DU SAINT-SANG.

Haute de 1m,30, exécutée par Jean CRABBE en 1616.

merciale, il se résigna si humblement à l'irréparable. Cette tour massive, carrée dans le bas, octogone dans sa partie supérieure, est de la plus belle époque gothique. Elle est ornée avec une admirable simplicité. Mais, dans les cannelures de ses ogives, la brique a été sculptée avec une habileté qui confond l'imagination, et le temps, dorant ces matériaux grossiers, leur a donné une patine singulière, qui les fait paraître aussi précieux que le plus noble marbre italien. La tour se dresse au centre d'un édifice qui paraît petit auprès de sa masse, et qu'elle écraserait si elle n'était si parfaite de proportions. Cet édifice, c'est l'ancienne Halle aux Draps. Il est postérieur au beffroi lui-même, mais il est du même style; et, lorsqu'on s'arrête en face de la tour au fond de la place, on peut se figurer qu'il en est la base. Il est occupé aujourd'hui par différents services communaux et par un petit musée archéologique sans grand intérêt.

LE BEFFROI DE BRUGES.
Appelé aussi Tour des Halles (XIVe siècle).

Tous les souvenirs héroïques de la cité se rattachent au beffroi. C'est de là-haut que l'on sonna le tocsin, la nuit tragique où, à l'appel de Breydel et de Koning, — dont on voit aujourd'hui la statue sur la place, — les métiers en armes surprirent la garnison française, placée à Bruges par Philippe le Bel qui avait annexé le comté, et la massacrèrent tout entière; c'est de là que partit le signal de la révolte contre Maximilien, que les émeutiers brugeois tinrent pendant plusieurs semaines enfermé dans son hôtel. C'est de là qu'aujourd'hui encore, un guetteur surveille la ville et le pays entier, et signale les incendies : étrange survivance du passé, qui perpétue dans la ville moderne les coutumes d'autrefois!

Le passant qui veut bien connaître Bruges se doit à lui-même de visiter l'antre de cet homme-horloge, qui, veillant en plein azur au-dessus des toits, a pour mission de sonner le temps : c'est le régulateur de la cité, l'Argus qui la défend contre le danger du feu et quand, d'en bas, on songe à la vie qu'il mène, on est tenté d'y voir l'incarnation de l'âme brugeoise : ce n'est qu'un humble fonctionnaire qui ajoute le petit profit de son salaire municipal au revenu de quelque profession sédentaire.

Ils sont généralement trois guetteurs, du reste, se relayant dans cette veille sans trêve, sentinelles perdues, aux confins de l'infini, dans l'énorme échauguette ouverte à tous les vents. L'un est horloger, les autres savetiers, et les coups de marteau discrets du batteur de cuir se mêlent curieusement dans cette étrange chambre au bruit du vent, aux murmures de la ville et aux sons des cloches.

Cette chambre des veilleurs, ouverte par huit larges baies sur l'espace, est peut-être l'observatoire où l'on peut le plus aisément se faire une vue synthétique du paysage brugeois. Dans cette merveilleuse lumière flamande si claire et si diaprée, la ville déroule ses toits, ses pignons, ses clochers : le rouge, le brun sombre et le jaune dominent, et, dans l'immense tapisserie verdoyante que la campagne étend sous les yeux du spectateur à perte de vue, elle fait l'effet d'une fleur somptueuse, d'une étrange tulipe grenat mouchetée de taches d'or. Il faut voir ce paysage par un beau jour clair : ces jours sont rares en Flandre, mais ils sont admirables. Tout le pays alors s'étale comme une de ces vieilles cartes que les anciens géographes illustraient de figures et peuplaient de la silhouette des monuments. A voir cette plaine immense, bordée très loin par les rangées d'arbres de ses routes courbés sous le vent de mer, on devine à quel point ce pays est l'œuvre des hommes qu'y plaça la destinée, et ceux-là même qui n'y ont point leurs origines comprennent le lyrisme qui saisit Camille Lemonnier sur la plate-forme supérieure du beffroi de Bruges.

« Salut, vieille patrie, Flandres maternelles, dit-il; une genèse intarissable multiplie à travers ta lande le permanent miracle des gestations. A l'est et au sud, des lieues de bois se prolongent, couvrant la terre, de Knesselaere à Aertrycke, d'une vaste chape émeraudée qu'en mai l'or des colzas constelle de plaques ardentes. A l'ouest, s'étendent les pâturages toujours verts, comme une immobile mer qui graduellement va mourir non loin de cette autre mer, la vraie, dont la barre d'airain ligne au nord l'extrême limite du ciel dans le moutonnement pâle des dunes. Des routes sillonnent l'étendue. Des canaux rayent d'une coulée d'airain les prairies, et, çà et là, un train file dans un floconnement de fumée. Et des bateaux cheminent lentement entre les berges. Dans les lointains noyés de brumes bleues, Blankenberghe et Heyst s'égayent d'une clarté; le canal maritime qui va rejoindre le nouveau port (Zeebrugge) scintille comme un rail d'acier. Cette tour perdue dans le désert des campagnes, c'est Damme, et, lui faisant face dans le vide, une

L'ANCIEN GREFFE ET L'HOTEL DE VILLE.
L'hôtel de ville est un gracieux édifice gothique du XIVe siècle. L'ancien greffe flamand (aujourd'hui *Justice de paix*) date du XVIe siècle.

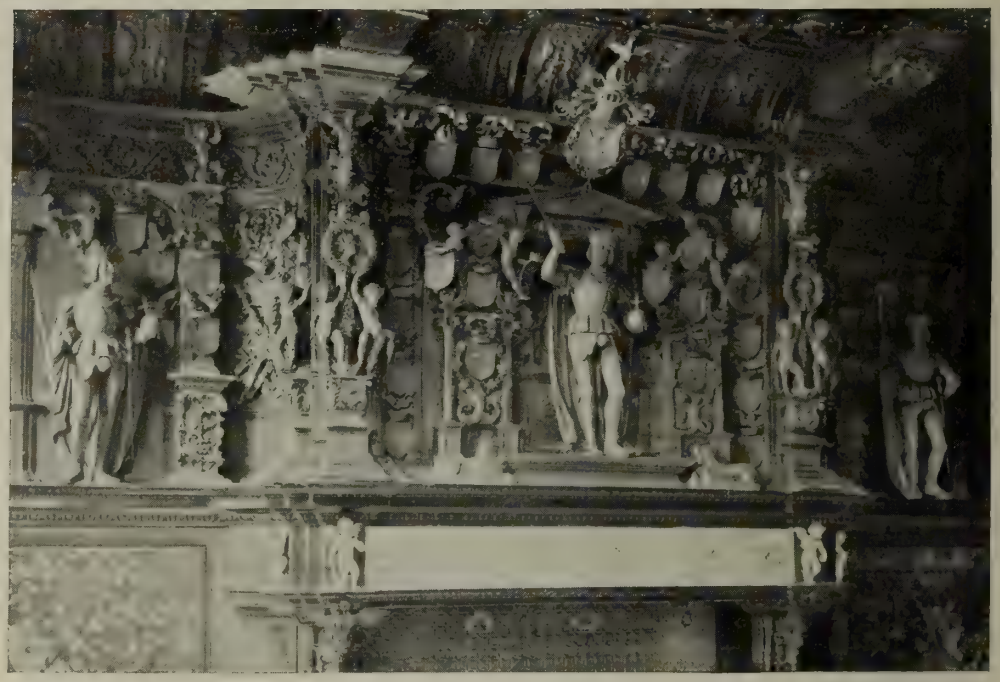
LE PALAIS DE JUSTICE (XVIIIe SIÈCLE).

Sur l'emplacement de l'ancien hôtel du *Franc de Bruges* et du palais des comtes de Flandre, dont il ne reste que la *chambre échevinale*, célèbre par sa cheminée de la Renaissance.

autre tour solitaire, Liseweghe, jaillit comme un phare. Cependant, tournez sur vous-même, les yeux projetés à travers les énormes lucarnes où s'enchâsse le pays sans fin : dans la reculée, Eecloo dresse ses clochers; plus à droite, Gand, point vague dans le brouillard, a l'air d'un grand navire sombré aux confins du ciel; et successivement, Roulers, Dixmude, Thourout, sortent des bois et des prairies comme des assises sur lesquelles pose l'horizon. »

Quand on a longuement contemplé ce paysage, une envie vous prend de redescendre avec promptitude, de sortir de la ville au plus tôt et de parcourir sans trêve le pays qui s'est offert à vous, afin de connaître analytiquement ce qu'une synthèse soudaine vous a révélé. Mais, avant d'abandonner Bruges, il reste quelques petits coins à voir de près.

Parmi les monuments anciens qui méritent une visite, il y a encore l'Hôtel de Ville, commencé par Roegiers vers 1373 et terminé en 1387. C'est un joli édifice gothique, avec des fenêtres ogivales et d'agréables tourelles. Puis, à l'intérieur du Palais de Justice, construction banale datant du XVIIIe siècle, élevée sur les ruines de l'ancien palais des comtes de Flandre détruit par un incendie, on admire la curieuse cheminée du Franc, exécutée dans le style de la Renaissance par Guyot de Beaugrant, de 1529 à 1530, en souvenir de la bataille de Pavie et de la paix des Dames. C'est une œuvre d'un art un peu surchargé, mais riche et pittoresque. L'hôtel Gruuthuuse est un charmant édifice du XVe siècle, élevé par une des grandes familles patriciennes de la ville, et qui, depuis 1873, appartient à la commune, laquelle y a fait installer une remarquable collection de dentelles. Mais tous ces monuments, si agréables soient-ils, valent plus par le cadre où ils se trouvent que par leur architecture même, et ils ne sont pas plus remarquables à tout prendre que telle maison particulière, telle vieille auberge, comme ce charmant cabaret de la Vache, qui aligne sa terrasse le long du canal du Rosaire ; telle ruelle vieillotte, comme la rue de l'Ane-Aveugle. C'est dans ces humbles détails que le style brugeois apparaît avec son charme intime, et l'on ne peut trop louer les constructeurs d'aujourd'hui, administrateurs ou particuliers, qui les ont modestement imités. Certes, il est absurde d'avoir donné à la gare le style ogival. Mais qui ne se félicitera de ce que l'hôtel du Gouvernement provincial ou la Poste nouvelle respectent, dans leurs



CHEMINÉE DU FRANC, EN BOIS SCULPTÉ.
Au centre, statue presque grandeur nature de Charles-Quint.

LA TRIBUNE DE L'HOTEL DE GRUUTHUUSE (XVe SIÈCLE).

façades, l'architecture dominante dans la cité tout entière? Cette ville veut vivre, c'est entendu; elle s'est fait récemment relier à la mer par un canal à grande section, qui pourrait lui amener de nouveau les steamers et les voiliers; mais cette fortune, que quelques-uns rêvent et dont d'autres sourient, n'est-elle pas plus aléatoire que les ressources qu'elle tire de sa gloire universelle? Bruges, comme Venise, est un des seuls endroits du monde où l'on puisse s'échapper du siècle présent. Or, il est bien peu de gens, en cette époque amoureuse d'elle-même, qui ne cherchent par instants à tenter cette fuite hors de soi. C'est ce qui fait qu'il n'est pas un homme d'imagination qui n'ait, à certains moments, rêvé d'aller promener ses pas dans la ville glorieuse où le moyen âge flamand se révèle tout entier.

L'attitude mentale de sa population, le plan moral de la ville, si l'on peut ainsi dire, tendent du reste à l'immobiliser dans son attitude de renoncement. Avec sa société fermée de hobereaux dédaigneux et de grands bourgeois dévots, son peuple de petits boutiquiers et d'hôteliers vivant du touriste, nulle cité d'aujourd'hui ne semble moins préparée à l'audace des grandes affaires maritimes que l'ancienne Venise du Nord. Peut-être cela changera-t-il. Il y a en Belgique une génération nouvelle qui possède la fièvre des grandes spéculations économiques, et Bruges participe peut-être de ce courant nouveau; mais, à tout prendre, il ne semble pas encore bien près de transformer la psychologie d'une ville qui, dans sa décadence, a trouvé moyen de se tailler un paisible et confortable bonheur.

BRUGES — LE MINNEWATER

OSTENDE

A quelques lieues de Bruges, Ostende fait avec cette ville du passé le plus amusant des contrastes. Il ne reste rien du petit port fortifié, Oostende-ter-Streepe (la pointe orientale de la bande), bâti sur l'emplacement du hameau des pêcheurs donné, dit-on, en 814, par Gobert de Steenlandt à l'abbaye de Saint-Bertin. Le siège interminable soutenu par les Hollandais, de 1601 à 1604, contre les Espagnols, commandés par l'archiduc Albert et Ambroise Spinola, n'avait pas laissé une maison debout, et Ostende est une ville toute moderne. On lui a prodigué les épithètes honorifiques : c'est la « reine des plages », la capitale d'été de la Belgique. Et, de fait, on peut difficilement imaginer un spectacle mondain plus brillant que celui qu'offre Ostende entre le 15 juillet et le 15 septembre. A ce moment, les hôtels regorgent de monde. Tous les jours, le champ de course s'anime d'une foule joyeuse et parée; la grande salle de l'immense et luxueux Kursaal, qui peut contenir 5000 personnes, est comble durant les concerts quotidiens, et des bals extrêmement animés s'y donnent plusieurs fois la semaine. Avant la législation sévère que le Parlement belge a faite sur les jeux de hasard, on y jouait un jeu d'enfer. N'y joue-t-on plus?... Il faut toujours croire que les lois sont observées. Le fait est qu'on y rencontre le monde spécial et brillant qui, l'hiver, fait les beaux jours de Nice et de Monte-Carlo. Tout le peuple carnavalesque et douteux qui promène son ennui et sa soif de plaisir de Londres à Paris et de Wiesbaden à la Riviera s'y retrouve durant quelques jours, et il semble alors que la ville ait été conquise par une armée cosmopolite, suivie de tout le peuple féminin qui accompagnait autrefois les armées.

BRUGES : RUE DE L'ANE-AVEUGLE.

Au premier abord, on pourrait s'étonner de cet extraordinaire succès d'Ostende. Le site lui-même n'a rien de particulièrement séduisant. Le climat n'est pas très doux. On n'y voit rien qui rappelle les falaises blanches et la végétation fleurie de la côte normande. Le pays même est uniformément plat et sans arbres; on n'y trouve pour ainsi dire plus de dunes, et le seul agrément naturel d'Ostende, c'est cette extrême pointe de la bande qui lui a donné son nom, le promontoire empierré que les vagues de la mer du Nord viennent battre à marée haute et l'estacade en bois qui le prolonge en quelque sorte et permet aux promeneurs d'aller flâner au milieu des flots. C'est peu. Mais le long de la digue qui, des deux côtés, conduit à ce promontoire où se trouve le Kursaal, on a construit d'immenses et somptueux hôtels, de luxueuses maisons d'un style surchargé et exclusivement urbain; de sorte que l'habitué du Boulevard, le citadin incorrigible, trouve là l'impression d'une grande ville, d'une ville de plaisir, face à la mer. Il prend son apéritif en regardant passer les bateaux au lieu des fiacres ou des automobiles, et il soigne son hygiène sans abandonner ses habitudes. D'autre part, aucune ville peut-être, durant cette brève saison du moins, n'est mieux organisée pour le plaisir. Des hôtels immenses, où l'on trouve le confort le plus perfectionné, des cafés brillants, des restaurants élégants, des cercles sportifs, un théâtre bien aménagé, une armée de belles amuseuses, que faut-il de plus pour amuser le monde qui s'amuse? Aussi bien, le voisinage de la mer, la grande voix du large met le savoureux contraste de son éternelle poésie à côté de cette joie assez vulgaire que rythme l'archet crispant des orchestres de tziganes. Quand, certains soirs d'été, le Kursaal et les restaurants nocturnes brillent de mille lumières au bord de la digue, et que, sur le large trottoir blond, on voit aller et venir par groupes les femmes élégantes, les hommes en smoking; quand, par une chaude après-midi, on voit la foule toute blanche dans ses vêtements d'été remplir de son animation nonchalante l'estacade, les terrasses et les rampes; quand, à l'heure du bain, on a regardé grouiller dans le flot glauque le peuple des baigneuses parées, — car à Ostende on se pare même pour prendre son bain, — on emporte de cette ville de plaisir une inoubliable impression de luxe.

Mais, à côté de la ville de plaisir, il y a à Ostende une autre ville qui, à la différence de sa voisine, vit toute l'année, et non pas seulement deux mois de l'année : c'est le petit port d'où, jadis, partirent pour l'empire du Catay les caravelles du Cheva-

HOTEL DES POSTES ET PALAIS DU GOUVERNEUR.

BRUGES : LA PORTE D'OSTENDE.

CARTE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE.

lier de la Merveille, l'aventurier français qui s'en alla, pour le compte de la Compagnie d'Ostende, montrer le drapeau de l'empereur Charles VI aux marchands de Canton. Cette Compagnie d'Ostende, destinée à rendre aux Pays-Bas un peu de la prospérité commerciale que leur avait enlevée la fermeture de l'Escaut, n'eut qu'une existence éphémère. Charles VI, pressé de faire reconnaître par les puissances la Pragmatique sanction qui assurait l'Empire à sa fille Marie-Thérèse, retira le privilège pour complaire aux Anglais et aux Hollandais, qui craignaient la concurrence. Mais les Ostendais n'en ont pas moins conservé un souvenir orgueilleux des quelques années où ils ont pratiqué le haut commerce, comme dit Tartarin, le commerce d'extrême Orient. Aujourd'hui, le port n'est plus guère qu'un port de pêche, mais ce port de pêche a une certaine importance. Outre une flottille de voiliers d'assez fort tonnage, faisant des campagnes de huit à dix jours, il compte, depuis quelques années, un grand nombre de chalutiers à vapeur, qui font aux pêcheurs anglais une sérieuse concurrence. Grâce à l'initiative du roi Albert Ier, qui s'y est particulièrement intéressé alors qu'il n'était encore que prince héritier, cette industrie de la pêche, après

OSTENDE : LE KURSAAL.

une crise très grave, occasionnée par le dépeuplement de la mer du Nord et l'insuffisance de l'outillage, est redevenue prospère. Quand, le samedi, les barques rentrent avec la marée, l'avant-port et les bassins s'animent d'une vie très pittoresque, et les vieux quartiers, aux petites maisons basses et enfumées, grouillent de tout un peuple en tricot bleu, plein de la joie de la tâche accomplie et de la perspective d'un dimanche de repos et de beuverie.

Ce qui contribue également à donner de la vie au port d'Ostende, ce sont les paquebots de l'État belge, qui font la traversée entre le port flamand et Douvres. Ostende est une des étapes naturelles de la grande route qui mène de Londres vers l'Italie et Brindisi. C'est la voie préférée des voyageurs pressés, quand ils ne craignent pas le mal de mer et, pour cette raison, ne préfèrent pas Calais. Leur passage met dans Ostende, durant l'hiver, un peu de l'animation de la vie internationale sous son aspect sérieux, alors que, durant les mois d'été, elle lui apporte l'agitation trépidante de ses fêtes et de ses plaisirs.

Les petits bains de mer belges. — Les autres stations balnéaires de la côte belge, beaucoup plus récentes, — l'installation des bains de mer d'Ostende date de 1831, — n'ont rien de ce luxe tapageur, mais la plupart se sont construites sur le plan d'Ostende. C'est-à-dire qu'elles comportent essentiellement une « digue », une rangée de villas construites les unes à côté des autres, face à la mer, sur la crête des dunes préalablement nivelée et empierrée. Ces villas de la digue, pour la façade des-

OSTENDE : LES HOTELS ET LA PLAGE.

LES JETÉES DU PORT D'OSTENDE.

quelles on a dépensé plus ou moins de luxe ou de fantaisie, sont toutes construites sur un plan identique : une enfilade de trois pièces, prenant jour sur une terrasse ou une vérandah face à la mer, et un ou deux étages de chambres à coucher. Derrière ce rideau de villas, généralement assez luxueuses, se groupent des rues tracées à angle droit et où s'alignent des « villas » plus modestes, ainsi que des boutiques, des cafés, des hôtels. Tel est *Blankenberghe*, la grande plage bourgeoise, où vont d'ordinaire les familles qui, tout en redoutant la vie tapageuse et coûteuse d'Ostende, ne veulent pas renoncer, au bord de la mer, à toutes les commodités de la vie urbaine. Tel est *Middelkerke*, qui présente en plus petit le même caractère, comme aussi *Westende, Heyst, Wenduyne* et *Nieuport;* cette dernière plage, un peu plus aristocratique, est un peu plus endormie.

Certaines stations balnéaires récentes ont adopté un plan un peu différent : *Le Coq-sur-Mer, Duinberg, Coxyde, Saint-Idesbald, La Panne,* ont cherché un pittoresque rustique auquel les créateurs de Blankerberghe et de Middelkerke n'avaient nullement songé. On n'y a pas renoncé complètement à la digue, mais on a laissé subsister le vallonnement des dunes; et, placées sur ces grandes buttes de sable ou dans les fonds qu'elles abritent, les villas prennent l'aspect d'aimables maisons villageoises ou de souriants cottages anglais. Les architectes modernes y ont déployé toute leur fantaisie, fantaisie un peu baroque parfois; certains ont heureusement mis en œuvre le style particulier au pays, d'autres se sont amusés à rappeler le chalet normand, le bungalow anglo-indien ou ces aimables maisonnettes qui se tapissent parmi les arbres dans la banlieue des grandes villes anglaises. Très neuves, très colorées, ces agglomérations de maisons d'été font un effet fort heureux parmi les dunes fleuries où on les a placées, et beaucoup de baigneurs, aujourd'hui, préfèrent la vie tranquille qu'on y mène aux villégiatures mondaines les plus à la mode.

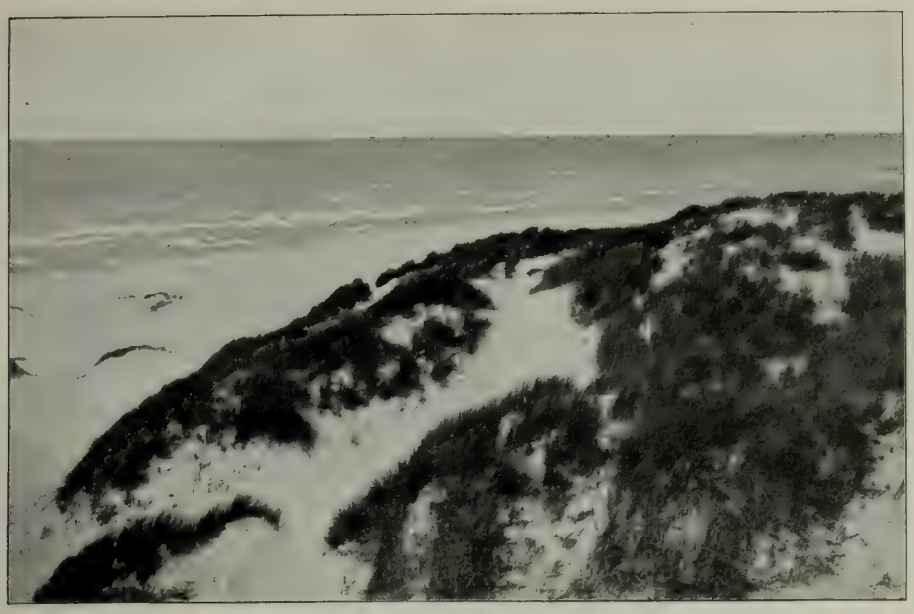
Knocke et La Panne, aux deux extrémités de la frontière, sont les plus fréquentés de ces bains de mer modestes. Ce sont, du reste, les deux points de la côte où les dunes ont conservé le plus de pittoresque et de sauvagerie et que les peintres fréquentent le plus volontiers. Knocke et La Panne ont une grande importance dans l'histoire du paysage et de la marine en Belgique. La campagne aussi y a beaucoup plus d'agrément que sur le reste de la côte, où elle est étonnamment plate et nue. Les environs de

BATEAUX PÊCHEURS, A OSTENDE.

Knocke sont particulièrement agréables. Si l'on y confine au désert de l'embouchure ensablée du Zwyn, — immense plage désolée qui s'étend à perte de vue entre la Belgique et la Hollande et ferme l'ancien golfe disparu, — les petits villages frontières, qui dans leurs vastes églises cachent les souvenirs des villes importantes qu'ils ont été autrefois lorsque la mer vivifiait le pays, ont infiniment de charme. A La Panne, les dunes, larges de plusieurs kilomètres, ont gardé toute leur sauvagerie primitive, et vers la frontière française, elles sont même plus ou moins boisées; malgré la médiocrité du terrain et le vent constant, on est arrivé à y faire pousser des peupliers, des aunes et quelques pins maritimes.

Les dunes et la Flandre maritime. — Des petits bois, des pâturages voisinant avec des dunes assez élevées, de vieux villages riants et proprets donnent aux environs de Knocke et de La Panne un pittoresque qui séduit universellement. Le reste du pays semble, au premier abord, assez déshérité, et il faut le

BAIGNEURS SUR LA PLAGE DE BLANKENBERGHE.



UNE DUNE SUR LES CÔTES DE FLANDRE.

bien connaître pour en pénétrer le charme et la poésie. C'est une plaine immense, infinie, où nulle ondulation ne se perçoit, et qui se perd au loin dans une brume bleutée où les arbres des routes, se massant dans l'éloignement, mettent l'illusion d'un horizon de forêts. Çà et là, les clochers des églises inscrivent une petite ligne nette sur le ciel clair; et dans la plaine grisâtre, comme posées au hasard, de petites maisonnettes rustiques à toit rouge, des fermes minuscules, posent la gaieté de leur note colorée.

Elles sont innombrables, ces maisonnettes, et les champs dont elles s'entourent sont si bien cultivés, que l'on pourrait prendre les routes qui sillonnent la campagne pour les sentiers d'exploitation d'un immense potager. Il est rare que le blé fasse onduler, dans ces pays, les flots de ses épis dorés, mais des pâturages un peu maigres alternent à l'infini avec des champs de féverolles ou de pommes de terre. Parfois, quand on s'écarte un peu de la mer, le lin met dans cette verdure grisâtre sa note claironnante. Partout, dans cette culture, on sent l'effort lent et patient d'une population obstinée, qui a voulu vivre là malgré l'inclémence de la nature qu'elle a forcée à se plier à ses besoins. L'histoire de cette contrée, en effet, est une de celles qui peuvent donner confiance en l'énergie de l'espèce humaine.

Si l'on remonte un peu loin dans le passé, — non pas dans les ténèbres de la préhistoire, mais à l'aube de l'époque historique, — on trouve ce coin de la terre flamande presque complètement submergé par les marais. C'est dans des îles, sur des languettes de terre toujours menacées d'inondation, qu'habitaient ces Morins et ces Ménapiens que César eut tant de peine à soumettre. La chaîne des dunes, formée de sable amené par le vent, paraît ne s'être formée que vers l'époque romaine, car on a retrouvé des monnaies des empereurs dans le limon qui repose sous cet amas de silice. Dans le haut moyen âge, la portion des terres submergées était encore si forte qu'il y avait, entre l'embouchure de l'Yser et l'endroit où est aujourd'hui Ostende, une sorte de digue naturelle assez comparable au Lido qui protège la lagune de Venise. Les noms en perpétuent le souvenir : Ostende est l'extrémité orientale de la bande, Westende l'extrémité de l'ouest, Middelkerke est l'église du milieu. En somme, toute la Flandre maritime, depuis Ghistelles et Dixmude, n'est qu'un ancien polder définitivement conquis sur le flot. Est-il une terre au monde plus trempée de la sueur des hommes ?

Le paysage des dunes, quand il est examiné d'un peu près, fournit du reste une image extraordinairement éloquente de l'énergie qu'il a fallu à la vie animale et végétale, à la vie humaine aussi, pour triompher sur cette côte déshéritée de la puissance mortelle de la mer et du vent. Ces dunes sont couvertes d'une végétation rabougrie, qui leur est particulière. Les espèces se sont modifiées avec une étonnante plasticité pour s'adapter aux conditions de ce milieu ingrat. Tout près de la mer, l'*oyat*, sorte de chiendent spécial à ces terrains sablonneux, résiste seul. C'est à lui que semble incomber la tâche de fixer

CABANE DE PÊCHEURS FLAMANDS, A KNOCKE

UN PÊCHEUR FLAMAND.

ces sables mouvants et de maintenir les buttes protectrices qui défendent le pays contre le flot. Puis, un peu plus loin, apparaît une sorte de saule nain, qui se développe tout en racines avec une incroyable vigueur. Dans les creux, plus ou moins abrités, croît une herbe maigre où des argousiers minuscules mettent une note argentée et où, en mai, apparaissent des champs d'églantiers microscopiques aux fleurs de soufre. Toute une flore très curieuse s'y abrite, qui nourrit des multitudes de lapins. Enfin, depuis une centaine d'années environ, on a pu y acclimater une espèce de peuplier qui ne dépasse jamais un mètre ou deux de hauteur, des sureaux et des lilas qui servent aux paysans à abriter leurs maisons et leurs petits champs. Le boisement artificiel, les plantations de pins maritimes et de pins d'Autriche, que l'on tente du côté de La Panne et de Coxyde

depuis une vingtaine d'années environ, n'ont pas encore donné de résultats bien appréciables.

Et pourtant, ces dunes sont peuplées. Une population énergique et vaillante entre toutes y vit. Des milliers de maisonnettes s'abritent derrière ces buttes de sable, et les familles y sont nombreuses. Les hommes vont à la pêche sur de minuscules bateaux dont les voiles sombres sillonnent la mer du Nord et qui viennent s'échouer sur le sable après des campagnes d'un jour ou deux. Les femmes, les vieillards, cultivent des champs de pommes de terre que l'on engraisse avec des détritus de poisson. Bien qu'un peu dépeuplée depuis cinquante ans, cette mer du Nord fournit encore d'assez fructueux coups de filet. En octobre, lors du passage du banc de harengs, elle donne même d'abondantes récoltes; et comme, dans ce pays, l'industrie de la pêche a conservé une organisation essentiellement familiale, les fils travaillant généralement sur le même bateau, sous les ordres du père, les frères ou les beaux-frères s'associant pour fréter une petite barque, et tous les hommes valides prenant régulièrement la mer, tandis que les femmes défrichent la dune, il n'y a point de vraie misère.

L'HOTEL DE VILLE ET LA GRAND'PLACE, A FURNES.

Cette population de la Flandre maritime est du reste exceptionnellement vigoureuse. Ces pêcheurs, qui bravent perpétuellement l'inclémence d'une mer dangereuse, sont de bons et vaillants marins; et, si la population commerciale des deux grands ports belges, — celui d'hier et celui d'aujourd'hui, Bruges et Anvers, — a toujours ignoré et craint la mer d'où lui venait sa richesse, à telles enseignes qu'il ne lui vint jamais l'idée d'avoir une marine à elle, ces rudes pêcheurs adorent le métier difficile qui les fait vivre. Au temps des grandes guerres maritimes, ils fournirent d'excellents équipages aux corsaires de Dunkerque et d'Ostende : Jean Bart était de leur race, comme ce Jean Jacobsen d'Ostende qui, dans la guerre contre la Hollande, abandonné par deux frégates espagnoles qui l'accompagnaient, résista tout seul contre une escadre entière, et fit sauter son navire plutôt que de se rendre. Si jamais la Belgique moderne se donne une marine, c'est là, et là seulement, qu'elle trouvera des matelots.

Furnes et le Veurne-Ambacht. — La population de pêcheurs et de marins qui vit dans les dunes de Flandre tout contre la mer ne diffère que par son travail actuel des terriens qui peuplent les innombrables villages du pays verdoyant qu'on nomme le *Veurne-Ambacht*, et dont Furnes (en flamand *Veurne*) est la modeste et somnolente capitale. Ces paysans énergiques et rudes, qui font prospérer de petites fermes et d'humbles domaines, tiennent à leurs frères du littoral par les liens mystérieux d'une histoire commune et d'une formation sociale analogue. Ce pays, sillonné durant l'été par les touristes distraits qui, partant des plages à la mode, le parcourent en automobile, est tout imprégné de la plus tragique et de la plus héroïque histoire.

Au xe et au xie siècle, il fut défriché, asséché, colonisé de la même façon que les sables de la Campine, que les polders de l'Escaut et que le pays de Waes, c'est-à-dire par des hommes libres qui échappèrent à l'organisation domaniale, et reçurent en franchise les terres qu'ils avaient conquises sur le flot et le sable. Eux aussi, ils s'associèrent librement pour se défendre contre l'ennemi naturel ou contre l'envahisseur étranger. Loyaux sujets du comte de Flandre d'ailleurs, qui les administrait par l'entremise d'un bailli établi dans chaque châtellenie, ces populations, à peu près indépendantes, très fières de leurs droits et de leurs franchises, ne pouvaient manquer d'avoir un sens très chatouilleux de la liberté. Cependant, quand la mer se fut définitivement retirée et qu'une longue paix eut assuré la prospérité du district, elles connurent, du moins dans une certaine mesure, l'évolution sociale dont l'Europe entière était alors le théâtre. Les « Kerrels », — c'est ainsi qu'on nommait ces petits propriétaires libres, — virent grandir à côté d'eux de petits seigneurs féodaux, des nobles, des chevaliers qui ne comprenaient pas que des vilains pussent être libres et fiers. Aussi, dès le milieu du xiiie siècle, vit-on se développer dans toute la Flandre maritime, et particulièrement dans le *Veurne-Ambacht*, les ferments d'une haine sociale qui devait provoquer dans les premières années du xive siècle une des guerres civiles les plus sanglantes dont on ait gardé la mémoire. Elle a laissé dans le pays de vagues et confus souvenirs, et elle est peut-être pour quelque chose dans l'éloignement où cette contrée vit du reste du monde.

Cette guerre atroce éclata peu après que le comte de Flandre eut, par la bataille de Courtrai, reconquis son comté sur Philippe le Bel, qui l'avait annexé à la couronne de France. Les chevaliers qui, presque tous, avaient pris le parti du roi et qui avaient émigré pour échapper aux fureurs du parti national, rentrèrent en foule après la paix et, rétablis dans leurs charges de châtelain ou de bailli, voulurent se faire indemniser des dommages qu'ils avaient soufferts pendant leur émigration. Le mécontentement couva pendant quelques années, puis des émeutes éclatèrent brusquement pendant l'hiver de 1323; elles ne furent pas sérieusement réprimées, parce que le comte Robert de Béthune devait en somme sa couronne à ces Kerrels de West-Flandre. Mais, bientôt, la rébellion prit un caractère de gravité exceptionnel : il ne s'agissait plus du redressement de quelques abus; ce peuple s'était mis à considérer comme ses ennemis naturels tous ceux qui vivaient de la rente du sol. Contre la noblesse, contre les abbayes, contre tous les riches à quelque classe qu'ils appartinssent, les petits propriétaires, les petits fermiers libres de la côte s'unirent étroitement. Dès la fin de 1324, la guerre, une véritable guerre sociale, une guerre d'extermination s'alluma. Paysans et chevaliers rivalisèrent de cruauté : tandis que les bandes populaires, sous la conduite de leurs capitaines élus, pillaient et incendiaient les châteaux, massacraient avec des raffinements d'atrocité tous les nobles qui tombaient entre leurs mains, le comte Louis de Nevers mandait à son oncle Robert de Cassel de contraindre les révoltés en brûlant leurs maisons, en les tuant de toutes manières, en noyant leurs terres et leurs biens. On retrouve dans une vieille chanson flamande, composée sans doute dans quelque château, le *Kerrelslied*, un écho tragique de ces luttes sans merci. Toute vibrante de haine, elle dépeint le Kerrel à la longue barbe, mal vêtu, gorgé de lait caillé et de fromage, qui, plein d'arrogance, rêve quand il est ivre que l'univers entier lui appartient, et qu'il va soumettre toute la chevalerie chrétienne. Les moqueries, les injures, les malédictions augmentent de violence de strophe en strophe, pour aboutir à ce refrain sauvage :

> Nous ferons hurler les Kerrels
> En lançant nos chevaux à travers leurs champs;
> Nous les traînerons sur la claie, nous les pendrons.
> Ils ne peuvent nous échapper;
> Il faut qu'ils tombent sous le joug.

A la haine seigneuriale les paysans opposaient une haine égale. Ils finirent par s'en prendre à l'Église elle-même; un

paysan de la châtellenie de Bergues, Jacques Peit, osa afficher hautement son mépris pour les cérémonies du culte : il disait publiquement qu'il eût voulu voir le dernier prêtre suspendu à la potence. Il organisa une véritable terreur ; par un raffinement de barbarie, on obligea les nobles et les riches à mettre à mort leurs propres parents sous les yeux du peuple. Alors le comte, le roi, les riches bourgeois, tout le reste de la Flandre s'unit contre les révoltés. Philippe de Valois, qui venait de monter sur le trône de France, accourut à l'appel de son vassal, et une imposante armée féodale entra en Flandre. Les révoltés réunirent de leur côté une bande formidable, sous le commandement de Nicolas Zannekin, que l'histoire appelle le Poissonnier de Furnes, bien qu'il ne fût nullement poissonnier, mais propriétaire et bourgeois. La rencontre eut lieu au pied du mont Cassel. Les Flamands, qui commirent l'imprudence d'attaquer dans une position défavorable, furent taillés en pièces, et l'on en fit un épouvantable massacre. La répression fut terrible. Les capitaines de tous les villages révoltés périrent dans les supplices, les privilèges du pays furent supprimés et les bourgs les plus compromis décimés.

Phot. Ruyssen, Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES.

Elle a lieu chaque année le dernier dimanche de juillet et représente la Passion.

Le pays ne s'est jamais complètement relevé de cette formidable saignée. Il en garde une sorte d'engourdissement ; mais telle était la force de l'organisation sociale libre, créée par le défrichement, qu'il ne connut cependant jamais le régime domanial complet, qui asservit presque toutes les populations rurales du moyen âge. C'est ce qui fait sans doute que, dans l'humble vie qu'ils vivotent aujourd'hui, les gens du *Veurne-Ambacht* gardent un air d'indépendance, un sens naturel de l'égalité qui leur est propre. Ils ont jusque dans l'allure et l'attitude quelque chose de fier et d'aisé, qui les distingue des autres paysans flamands.

Furnes. — La capitale de ce curieux pays tout trempé de sueur et de sang est une petite ville endormie, silencieuse et qui semble n'avoir pas changé depuis d'innombrables années. Le voisinage de La Panne et le passage des touristes lui donnent durant les mois d'été un regain de vie, mais, l'automne venu, elle reprend son sommeil d'où elle ne sort plus qu'une fois par semaine, le jour du marché, qui est important. Il ne lui reste rien de l'époque héroïque où Zannekin y régna. Seules, certaines parties de Sainte-Walburge et une vieille tour sont antérieures au XIVe siècle. — Ce ne fut jamais qu'un centre agricole, du reste, mais la lenteur même de la vie qu'on y mène fait qu'elle a quantité de vieilles maisons sur lesquelles on peut suivre l'évolution de l'architecture flamande à travers les siècles. Sa Grand'Place est charmante, avec ses façades à pignons dentelés, son vieux corps de garde espagnol que décore une tour massive datant, assure-t-on, du XIIIe siècle. Rien de plus évocateur de la vie d'autrefois. On y admire, du reste, deux monuments d'une excellente architecture : l'hôtel de ville, construit de 1596 à 1612, dans le style de la Renaissance, par Lieven Lukas, et l'ancienne Châtellenie, aujourd'hui le Palais de Justice (Furnes est le siège d'un tribunal de première instance), construite de 1612 à 1628 par Sylvanus Boulin. Ces deux petits monuments voisins et qui se complètent très bien sont pleins de grâce et de goût. Sainte-Walburge, d'autre part, qui date du XIVe siècle, est une belle église gothique en brique, qui a été fort bien restaurée récemment. Malheureusement, à l'occasion de cette restauration, on a abattu les vieux ormes qui ombrageaient la petite place sur laquelle s'ouvrait son porche vénérable, et l'on a détruit ainsi le charme subtil d'un site délicieusement recueilli. Enfin, le beffroi, énorme construction en briques jaunes de la fin du XVIe siècle, complète la silhouette vieillotte de Furnes, véritable ville de béguines. Il est surmonté d'une flèche légère, qu'on voit de très loin et sur laquelle les pêcheurs flamands ont coutume de se guider dans le jour. A ceux qui conduisent les plus petites barques, celles avec lesquelles on ne pêche que la crevette, c'est la coutume de dire : « Il ne faut pas perdre de vue le beffroi de Furnes. »

La procession de Furnes. — Comme toute la Flandre, le *Veurne-Ambacht* est pieux, et sa piété a quelque chose de médiéval qu'on chercherait peut-être vainement en toute autre province du monde catholique. Elle n'est pas minutieuse comme la piété brugeoise, elle n'est pas non plus fastueuse comme la piété anversoise ; elle a même quelque chose de rude, de traditionnel et de populaire qui lui est tout à fait particulier.

Phot. Ruyssen' Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES : LE CHRIST PORTANT SA CROIX.

Furnes est sans doute la seule ville de l'Europe où l'on puisse voir encore aujourd'hui une de ces processions dramatiques au moyen desquelles le moyen âge aimait à incarner en des symboles tangibles les mystères de la religion. Depuis le XIIe siècle, on y voit, chaque année, le dernier dimanche de juillet, se promener par ses rues le « mystère de la Passion » tout entier. Cette procession servait, à l'origine, à offrir à l'adoration des fidèles un morceau de la sainte croix, rapporté de Constantinople par Robert de Béthune. Mais, au XVe siècle, le goût des spectacles si répandu en Flandre par les chambres de rhétorique la transforma en une véritable pièce mi-sacrée, mi-profane. Au grand drame chrétien on ajouta d'autres mystères : la *légende de Tobie*, le *mystère de saint Sébastien*, le *jeu des vivants et des morts*, sorte de danse macabre qui mêlait le tragique au burlesque. Sous prétexte de représenter David et Goliath, on finit même par promener, en même temps que la sainte relique, un géant de carton que la foule décapitait et dont on pendait la tête aux voûtes de Sainte-Walburge. L'autorité ecclésiastique dut intervenir, et c'est alors que se fonda une confrérie, la *Sodalité du Seigneur crucifié*, qui existe encore aujourd'hui, et qui est chargée de l'organisation de la procession. Celle-ci doit, par surcroît, depuis cette époque, expier un sacrilège commis par deux soldats profanateurs d'hosties. La Sodalité a fortement épuré la procession, qui pourtant garde encore un caractère étrangement théâtral. Le matin de la fête, il semble que tout ce qui tient de la vie moderne se retire de la ville : les mitres et les dalmatiques se mêlent aux boucliers des soldats romains; l'âne, le bœuf et la crèche croisent un simulacre du Saint-Sépulcre; les seigneurs de la cour d'Hérode en pourpoints Henri III, en toquets de velours ou même en marquis du XVIIIe siècle, cheminent bras dessus bras dessous avec des apôtres en longues robes judaïques, et toute une mascarade étrange remplit la petite ville.

Phot. Ruyssen, Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES : GROUPE DE PÉNITENTS.

Ces personnages, graves d'ailleurs sous leurs déguisements, se réunissent à Sainte-Walburge, où le cortège s'organise. Là, dans la sacristie bien close, les prêtres griment pieusement les personnages principaux du drame sacré. Chaque groupe prend sa place : ils sont plus de quarante. Voici le *sacrifice d'Abraham*, les *prophètes*, les *trois peines de David*. Voici — symbolisme bizarre ! — des personnifications des fléaux, la *guerre*, la *peste* et la *famine*. Voici enfin le *mystère de la Passion*. D'abord, c'est Jean-Baptiste, farouche, le corps couvert de peaux de bêtes. Puis viennent les bergers qui joueront la première scène du mystère. Quand ils apparaissent en tête du cortège, on fait silence pour entendre leur dialogue réglé par la tradition : l'un s'appelle Coridon, le second Ménalchas, et les autres Orphéus et Titus. Coridon commence : « Quelle nuit délicieuse nous est apparue aujourd'hui ! Il me semble que ma douleur s'est complètement dissipée; je me sens étrangement joyeux, et la cause de cette joie m'est inconnue. — Je me sens joyeux aussi, répond Titus, parce que, partout où je vais, est notre Dieu et Seigneur. »

Puis il raconte, en versets flamands, la venue de l'étoile et la visite à l'Enfant-Dieu. On voit ensuite les mages en caftan vert et rouge, et la tête entourée d'un turban. Entre l'âne et le bœuf, des enfants de chœur portent la crèche que Marie et Joseph accompagnent. Et c'est encore la fuite en Égypte, l'entrée de Jésus à Jérusalem au milieu des apôtres, toutes les scènes du Nouveau Testament. Et chaque groupe est précédé d'un ange qui explique le jeu en vers flamands. Mais le clou du cortège, c'est la montée au Calvaire : Jésus, entouré des soldats et de bourreaux, et portant sa croix. L'émotion de la foule, lorsqu'il passe, est vraiment intense. Il arrive souvent, du reste, que l'homme chargé du personnage divin s'identifie vraiment avec son rôle. La tête couronnée d'épines, la figure peinte de sang caillé, il tombe trois fois avec conviction, tandis que Marie, saint Jean et Véronique se lamentent. Aussitôt que ce groupe tragique a passé, des pénitents en cagoule portent des emblèmes et déploient des sentences. Voici l'éponge, les clous, la lance, la robe et les dés. Et de nouveau l'ange apparaît et prononce de graves paroles :

« Voyez les sept leçons que Jésus vous a données. La première, c'est qu'à son exemple vous devez pardonner les offenses. La seconde, c'est qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté de Dieu. La troisième, c'est qu'il faut vous en rapporter au Tout-Puissant pour le soulagement de vos souffrances. La quatrième, c'est que saint Jean sera votre consolation dans la vie. La cinquième, c'est la soif et la faim des souffrances, afin que vous puissiez vous réjouir à jamais au bien-

Phot. Ruyssen, Furnes.

LA PROCESSION DE FURNES : CHAR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

heureux séjour. La sixième, que, pour obtenir les cieux, il faut suivre la volonté de notre Père. La septième, qu'il faut remettre votre vie et votre âme comme le Christ entre les mains du Père. »

Ce sont là les scènes et les groupes essentiels, mais il y en a quantité d'autres : le char du Saint-Sépulcre, Notre-Dame des Sept Douleurs et enfin le groupe triomphal de la Résurrection, qui termine le cortège.

En ces dernières années, la notoriété de la procession de Furnes s'est malheureusement un peu trop accrue. Quantité de touristes envahissent la ville et altèrent le caractère de la cérémonie, d'autant plus que la curiosité qu'ils y apportent n'est pas toujours sympathique. Trop de gens viennent là comme à une partie de plaisir, pour rire et railler grossièrement, sans comprendre le charme archaïque de cette dévotion naïve. La procession de Furnes finira probablement par disparaître sous l'irrésistible poussée de la vie moderne, mais elle est encore plus mêlée qu'on ne croit à l'intimité populaire de la petite ville, et le roman émouvant et coloré dans lequel Camille Lemonnier a décrit ce savoureux mélange du présent et du passé : *le Petit Homme de Dieu*, est resté vrai. Les humbles artisans qui assument dans la procession quelque personnage sacré prennent leur rôle extrêmement au sérieux et, tout en gagnant ainsi l'indulgence du ciel, satisfont en quelque manière une excusable et naïve vanité. On ne représente pas, fût-ce une fois par an, le Christ, la Vierge, les Mages ou les Apôtres sans en ressentir quelque orgueil, et il n'est pas rare de voir se déclarer des compétitions très vives autour de ces rôles honorifiques. Peut-être est-ce pour empêcher ces rivalités que la Sodalité réserve certains emplois à quelques familles particulièrement pieuses.

Au surplus, aucun ne reste sans titulaire : le moindre soldat, le bon et le mauvais larron, Barrabas et Ponce Pilate méritent aussi les indulgences qui s'attachent à toute participation au cortège sacré, et il n'est pas jusqu'à Judas — le symbole éternel de la traîtrise — qui ne trouve a s'incarner sous la figure de quelque humble savetier, heureux de revêtir ce masque ingrat, en toute humilité et par manière de pénitence.

Les villages et les villettes de West-Flandre. — Assister à la procession de Furnes, c'est pour un homme de quelque imagination plonger tout à coup dans le passé. Cette impression persiste, un peu amoindrie il est vrai, quand on parcourt les villages, les villettes, les bourgs du pays. Ils se ressemblent tous, du reste : une vieille église, trop grande pour la population réduite d'aujourd'hui, mais toute parfumée de recueillement, tout embellie de la douceur des très anciennes prières qui ont été murmurées sous ses voûtes, des rues trop larges et très paisibles, bordées de petites maisons blanches, jaunes, roses, décorées de volets verts fraîchement peints, parfois un mail désert ombragé de vieux arbres, une antique tour ruinée, dite Tour des Templiers ou château des Espagnols, des restes de remparts.....

Et presque toujours, parmi ces vieilleries insignifiantes, mais qui forment un cadre délicieusement hors du siècle, un véritable joyau d'architecture s'enchâsse. A Damme, c'est l'hôtel de ville, charmante construction du xve siècle, véritable type du gothique tertiaire en Flandre; à Dixmude, jolie petite ville perdue au milieu d'immenses pâturages qui fournissent un beurre célèbre, c'est l'admirable jubé gothique; à Poperingue, c'est le portail de Saint-Bertin.

VIEILLES MAISONS, A YPRES.

D'autres bourgs séduisent par la grâce d'un site ancien miraculeusement conservé. A Ghistelles, c'est une vieille place ombragée de grands arbres; à Loo, entre Furnes et Ypres, c'est le dédale des ruelles; à Nieuport, ce sont les quais, le bassin où l'Yser chemine parmi la vase vers la mer et où les bateaux de pêche viennent s'enliser entre deux marées.

Cette dernière petite ville est particulièrement évocatrice; le long du quai, de vétustes cabarets aux enseignes maritimes : *In de Zee-Marmuine* (A la Sirène), *In de Papegai* (Au Perroquet), voisinent avec de vénérables maisons de commerce où l'on vend des épiceries, des cordes, des sabots et dont le fonds de magasin semble ne pas s'être renouvelé depuis une centaine d'années. Sur ce quai débouchent de larges rues complètement désertes qui mènent à la Grand'Place, — où l'on peut voir encore une vieille Halle aux Draps du xve siècle avec un beffroi de brique, — ou à l'église, énorme et basse, faite pour contenir des milliers de fidèles. Un peu plus loin, il y a quelques vestiges des anciens remparts, car Nieuport fut une importante place de guerre, souvent disputée. De cette importance il ne reste que de confus souvenirs.

YPRES

L'origine et l'histoire d'Ypres. — Si Bruges est une ville engourdie, Ypres est vraiment une ville morte. Rien ne peut exprimer le navrement de cette cité défunte. Ce grand caravansérail des peuples au xiiie et au xive siècle n'est plus aujourd'hui qu'une nécropole. Seuls, les superbes édifices du passé, tout pleins de souvenirs, mais si lointains que les habitants du pays ne songent plus même à les évoquer, rappellent que cette ville, aujourd'hui silencieuse, où l'herbe croît entre les pavés, et qui

Phot. Machin.

UNE ÉCOLE DE DENTELLES, A YPRES.

ne compte plus que 16 600 habitants, engourdis et résignés, fut jadis une des agglomérations les plus importantes de l'Europe occidentale, la plus grande fabrique de draps du monde et l'un des plus vivaces parmi les trois « membres de Flandre ». Il n'y a pas de plus effrayant témoignage du retour des choses d'ici-bas que l'immobilité de la vie contemporaine dans un décor fait pour encadrer les grands mouvements de foule, les fêtes et les révoltes d'une population ardemment vivante.

L'histoire d'Ypres est extraordinaire, tant par la soudaineté de l'essor que par la profondeur de la décadence. Son origine est inconnue : ce n'est qu'une bourgade au moment des invasions normandes; au XIe siècle, c'est la plus grande ville de Flandre, et une bulle pontificale de 1227 lui suppose 200 000 habitants, chiffre énorme et d'ailleurs exagéré. Cette brusque prospérité était due à l'industrie de la draperie qui, dans cette partie du pays, était peut-être antérieure à l'époque romaine — car les draps des Ménapiens étaient célèbres au moment de l'invasion de César — et qui, à la différence de la draperie gantoise, trouvait dans la contrée même sa matière première, les pâturages des environs nourrissant d'immenses troupeaux de moutons. Au XIIIe siècle, cette prospérité ne fait que s'accroître. Dès ce moment, la ville a des chartes qui lui permettent de s'administrer elle-même, des privilèges qui l'autorisent à commercer librement tant en France que dans les pays d'outre-Rhin, des immunités de toute sorte qui font de ses foires les marchés les plus libres du monde, des règlements corporatifs aussi minutieux que sages, qui assurent la qualité de ses produits et font que son drap d'écarlate est recherché dans le monde entier et sert partout à habiller les princes et les grands. Malheureusement, si ce régime syndical du moyen âge assurait la probité de l'industrie et la vie normale de l'ouvrier, il provoquait, entre les différentes corporations, entre les différentes classes sociales, des rivalités que la rudesse des mœurs transformait bientôt en guerre civile. C'est ce qui perdit Ypres. La ville, entraînée dans le parti de Zannekin lors de la révolte de la West-Flandre, parvint à sauver la plupart de ses privilèges lors de la réaction que provoqua la bataille de Cassel. Mais les troubles du XIVe siècle commencèrent sa décadence. La réaction aristocratique qui suivit la défaite de Philippe Van Artevelde à Roosebeke (1382) lui fut fatale. Les patriciens d'Ypres voulurent fermer les portes de la ville aux Gantois, qui persistaient héroïquement dans leur résistance au comte. Assistés d'auxiliaires anglais, ceux-ci vinrent mettre le siège devant la ville. Il était impossible de défendre contre eux les faubourgs, habités d'ailleurs par de petites gens qui passaient pour leur être favorables. On y mit le feu, et ainsi périrent les quatre paroisses qui se trouvaient en dehors de la vieille ville et qui l'enveloppaient de toutes parts. Ce fut en vain que, par la suite, les habitants demandèrent de reconstruire leurs demeures. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, qui venait d'hériter du comte de Flandre, ne voulut jamais permettre que la turbulente cité se relevât de ses ruines. Il fallut que les drapiers allassent chercher asile dans les bourgs voisins ou même dans les villes étrangères.

JOUEURS DE BOULE, AUX ENVIRONS D'YPRES.

L'industrie drapière ne se releva jamais à Ypres. En 1514 les magistrats déclaraient que le drap qu'on fabriquait à Ypres n'était pas la huitième partie de celui qui sortait jadis de ses ateliers, et sous Albert et Isabelle on n'y aurait pas trouvé dix métiers!

La guerre devait achever, du reste, l'œuvre de destruction que les troubles civils avaient commencée. Prise par les Gueux, durant les guerres de religion de la fin du XVIe siècle, elle fut reprise par le duc d'Albe et Alexandre Farnèse en 1584. Pendant les guerres de Louis XIV, elle fut assiégée et conquise quatre fois par les armées françaises, et le grand roi garda sa conquête de 1678 à 1715. Elle ne comptait plus alors que 5 000 habitants.

Les Halles et le Beffroi. — Les Halles et le Beffroi sont le plus éclatant témoignage de cette grandeur passée. Ils ne forment en somme qu'un monument, bien que la tour, gardienne des vieilles franchises communales, soit plus ancienne que les Halles elles-mêmes. La première pierre en a été posée en l'an 1200 par Baudouin IX, comte de Flandre. Les Halles elles-mêmes, commencées peu après, ont été terminées en 1304.

Dans leur fruste simplicité, les Halles d'Ypres sont un des plus beaux monuments civils de l'époque gothique, non seulement de la Belgique, mais même de toute l'Europe. « On se trouve ici, dit l'historien Henri Pirenne, en présence d'un art très neuf et qui ne doit rien à personne. La Flandre n'a pris nulle part le modèle de ces grandes et sévères constructions dont la destination pratique sait s'allier si heureusement à un caractère saisissant d'héroïsme et de majesté. Ce sont là des créations de ce génie urbain qui a laissé des traces si profondes dans la littérature arrachée par lui à l'imitation servile des œuvres françaises. Mais le résultat, dans l'art, a été plus brillant encore : c'est dans ces Halles que la civilisation

Phot. Machin.

UN CONCOURS DE SERINS, A YPRES.

LES HALLES DES DRAPIERS ET LE BEFFROI D'YPRES.

Le Beffroi est la plus ancienne partie de l'édifice et date du XIIIe siècle. L'Hôtel de ville (XVIe siècle) est adossé aux Halles, à l'est.

flamande du XIIIe siècle a trouvé son expression la plus noble et la plus caractéristique. »

L'artiste confirmera pleinement le jugement de l'historien. Les Halles d'Ypres sont, dans l'architecture civile et communale du moyen âge, ce que la cathédrale de Chartres est dans l'architecture religieuse : le modèle parfait, l'expression la plus haute d'un idéal déterminé. Rien ne peut exprimer la grandeur simple, l'énergie tranquille de ce vaste bâtiment, presque sans ornements, mais d'une proportion parfaite, qui, dans son aspect populaire et un peu rude, lui donne une sorte de mâle élégance.

Une visite en détail de l'intérieur répond à cette impression première. Accolée à l'Hôtel de ville, édifice assez insignifiant du XVIe siècle, une partie des Halles est occupée par les locaux de l'administration communale, et l'on y admire d'abord la salle des mariages, très bien restaurée en 1869 dans le style du XIVe siècle, et ornée de vieilles peintures murales adroitement réparées, ainsi que de quelques bonnes fresques archaïsantes des peintres Guffens et Swerts. Mais c'est la vaste galerie du premier étage, où les drapiers jadis traitaient leurs affaires, qui donne la plus forte impression. Elle prend toute la partie supérieure de l'édifice et laisse voir les ais enchevêtrés de la toiture, forêt d'ogives qui doit toute sa beauté à la pureté de leur ligne nerveuse. Face aux fenêtres qui donnent sur la place, on a décoré ces immenses salles, qui servent aujourd'hui (bien rarement, hélas!) de salles de fêtes, au moyen de fresques qui s'accordent très bien avec le style austère du monument. Dans la travée de droite, ces immenses panneaux décoratifs, exécutés en 1876 par Pauwels, représentent d'une manière anecdotique et passablement conventionnelle certaines scènes de l'histoire d'Ypres. Ce sont de grands tableaux d'histoire dans le style romantique, sans intérêt au point de vue artistique, mais d'une heureuse composition et d'un effet assez agréable. Celles de la travée de gauche, dues à Delbeke, un artiste trop peu connu, sont infiniment plus intéressantes. Elles décrivent dans un style archaïsant, plein de saveur et d'originalité, toute la vie corporative, toute l'industrie drapière du moyen âge, et elles s'harmonisent à merveille avec le grand style de l'édifice. Pour peu qu'on ait de l'imagination et quelque lecture, on ne peut se promener seul dans ces salles sans évoquer de la manière la plus émouvante cette vie municipale d'il y a cinq cents ans, qui a laissé tant de traces dans la société belge contemporaine.

CATHEDRALE SAINT-MARTIN, A YPRES.

La cathédrale. Le musée Merghelynck. Les remparts. — Après la profonde impression qu'on ne manque pas de ressentir aux Halles, une visite à la cathédrale d'Ypres paraît presque d'intérêt secondaire. C'est une belle église du XIIIe siècle cependant, dont le portail a une magnifique rosace, et dont le chœur est d'un beau dessin.

Mais alors que les Halles sont vraiment quelque chose d'unique, d'une beauté spéciale à la Flandre, on voit, dans tout le nord-ouest de l'Europe, quantité de temples chrétiens d'une allure infiniment plus noble, d'une atmosphère infiniment plus émouvante que cette église Saint-Martin d'Ypres, qui cependant rappelle aussi, par ses vastes proportions, la splendeur défunte de la ville morte. Dans les rues même d'Ypres, il y a peu de constructions vraiment remarquables. Les dernières maisons de bois, qui subsistaient encore il y a une quarantaine d'années et qui accentuaient le caractère médiéval de la petite cité, ont maintenant disparu, et les rues d'Ypres ressemblent à toutes les rues des villes flamandes, paisibles, proprettes, bordées de petites maisons silencieuses, ou de vieux hôtels endormis sous la poussière de la respectabilité.

L'un de ceux-ci mérite pourtant d'attirer l'attention : c'est l'hôtel Merghelynck, vaste maison noble de la fin du XVIIIe siècle, où un collectionneur ingénieux a réuni beaucoup de vieux meubles, de porcelaines et de bibelots de cette époque, cherchant à évoquer ainsi dans son intimité pittoresque la vie d'autrefois. Ces bibelots, et surtout les tableaux qui décorent les murs, n'ont pas tous été choisis avec un goût très sûr. Mais l'ensemble de l'hôtel est une amusante reconstitution. Dans la chambre à coucher, à côté du lit, dont la couverture a été « faite », l'habit à la française, la culotte, la veste, la perruque, le chapeau et l'épée de l'imaginaire maître du logis ont été soigneusement disposés sur une chaise; il va sortir de son cabinet de toilette et appeler Frontin, Picard ou Champagne, afin qu'on l'habille... Au lieu de Frontin, de Picard ou de Champagne, c'est une petite vieille en cornette qui paraît et serine aux visiteurs l'invariable boniment que feu M. Merghelynck lui a appris. Même du vivant de ce collectionneur, les touristes visitaient aisément ce curieux hôtel. Il a été légué à l'Académie de Belgique, à charge de lui laisser le caractère de Musée du XVIIIe siècle que M. Merghelynck lui avait donné. Heureuse initiative : la ville d'Ypres tout entière n'est plus qu'un musée, et l'École de cavalerie, que le gouvernement belge y a installée, ne suffit pas à lui rendre la vie. Les officiers qui y sont attachés s'y confinent dans leur travail, avec l'espoir de finir le plus tôt possible le temps d'exil qu'ils passeront dans cette nécropole. C'est encore une impression de musée que donnent les remparts construits par Louis XIV, modernisés sous le régime hollandais et qui servent aujourd'hui de promenade. Toute cette ville s'enferme dans le passé, et l'hôtel Merghelynck, en son aspect « provincial et ancien régime », est vraiment ce qu'on peut y voir de plus moderne.

Phot. Machin.

UN CHIEN CONTREBANDIER.

COURTRAI

LE PAYS DU LIN. — LA CONTREBANDE. — LES COMBATS DE COQS. LA VILLE DE COURTRAI : SOUVENIRS DE LA BATAILLE DES ÉPERONS D'OR. — LES MONUMENTS DU PASSÉ ET LA VIE MODERNE.

Pour bien pénétrer le caractère de cette partie de la Flandre, il faut aller à pied, à bicyclette ou en automobile, d'Ypres à Courtrai. Le paysage est un peu plus accidenté que dans la Flandre maritime; le sol se renfle de brusques collines. On y trouve des semblants de dunes égarées dans la plaine et couvertes de bruyère ou de sapins. Mais, entre ces collines, c'est la Flandre fertile, la Flandre grasse dont on retrouve le tapis verdoyant. D'innombrables troupeaux circulent parmi les pâturages illustrés çà et là d'un bouquet d'arbres que le vent agite doucement. Puis, plus loin, ce sont de belles cultures où le lin et la betterave alternent avec le blé. Le sol ici n'est plus parcimonieusement mesuré aux cultivateurs comme dans certaines parties de la Flandre ; il y a de grandes fermes entourées de douves et où se trouvent réunis les éléments de vastes exploitations agricoles. Les villages sont opulents et bien bâtis. On retrouve comme un souvenir de la grasse terre brabançonne. Mais, dans le lointain déjà, se dessine la silhouette des villages frontières. La France, ici, est toute voisine, et ce voisinage n'est pas sans influer sur les mœurs rurales. Beaucoup de villages et de bourgs de cette partie de la Flandre vivent en grande partie d'une industrie irrégulière où l'audace, la ruse et la décision tiennent plus de place que l'obstination laborieuse des Flamands du Nord. Wervick, Menin, renommés pour leurs fabriques de tabac, sont les entrepôts d'une contrebande qui trouve presque tout son personnel dans les hameaux de l'extrême Belgique. Presque tout le monde s'y emploie d'une manière plus ou moins occulte, et la fraude rapportant de gros bénéfices qui, en fin de compte, profitent à toute la contrée, le paysan prête son appui tacite ou avoué aux contrebandiers, en vertu de cet axiome des pays frontières : Voler l'Etat, ce n'est pas voler.

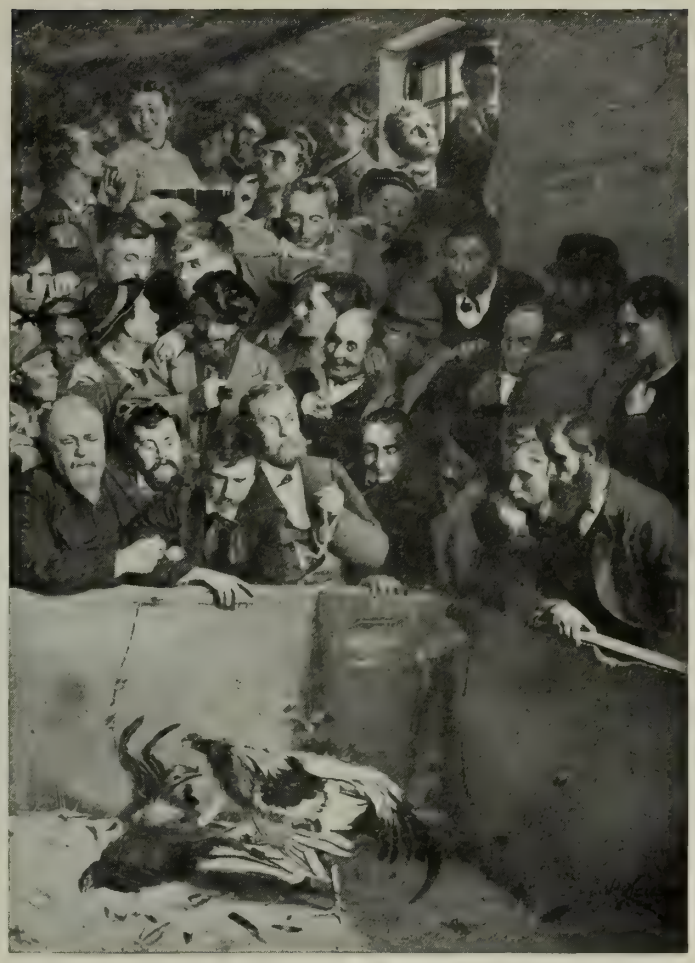
Cette lutte sourde de toute une population contre les agents du fisc ne va pas sans violence. La nuit, les villages sont réveillés par des fusillades qui éclatent soudain, se déplacent, cessent et reprennent brusquement, sans qu'on sache jamais qui a tiré le premier coup. Sous le second Empire, c'est généralement par cette voie que les pamphlets imprimés en Belgique entraient en France, et de braves contrebandiers flamands contribuaient ainsi sans s'en douter à la propagande républicaine. Toutefois, la den-

YPRES : LES REMPARTS.

AVANT LE COMBAT DE COQS.

telle et le tabac ont toujours été l'objet essentiel de la fraude, qui, naturellement dans ce pays, use de tous les procédés en usage : les charrettes à double fond, les faux cabriolets de médecin, le chimérique embonpoint des femmes. Cependant la manière préférée de faire passer la frontière aux marchandises prohibées, c'est d'en charger des chiens spécialement dressés à ce métier qui passent, la nuit, au nez et à la barbe des douaniers.

La population des environs de Courtrai et de tous ces villages du midi de la Flandre est d'ailleurs assez rude : c'est le pays des combats de coqs. Ce sport barbare est interdit en Belgique comme dans la plupart des pays civilisés; mais de même que la fraude, il subsiste malgré tout, grâce à la complicité de la population tout entière. Dès que les gendarmes sont signalés dans les environs de la grange ou du cabaret où l'on a établi le champ clos, leur arrivée est aussitôt connue des organisateurs du combat; on enferme dans le poulailler avec les volailles vulgaires les combattants qu'on s'apprêtait à jeter l'un sur l'autre; les enjeux disparaissent dans les poches; et quand les représentants de l'autorité arrivent, ils ne trouvent que quelques bons compagnons en train de boire des pintes de bière en fumant leur pipe. Ils savent parfaitement à quoi s'en tenir, mais, comme ils n'ont pas de délit à constater, ils s'en retournent bredouilles. En général ils ne mettent du reste qu'un zèle relatif à poursuivre les délinquants de cette espèce. Eux aussi, ils sont du pays ou du moins ils y ont vécu longtemps, et, s'ils ne partagent pas la passion populaire, ils la comprennent. Aussi, malgré les lois, les règlements, il ne se passe guère de dimanches d'été dans cette contrée sans que les amateurs, qui appartiennent à toutes les classes de la société, mais qui se recrutent principalement parmi les paysans aisés, trouvent à assister à quelque belle joute où périssent, en divers combats singuliers, une douzaine de volatiles furieux que l'on a jetés les uns contre les autres, après avoir armé leurs pieds nerveux d'un éperon formidable acéré comme un fer de lance. C'est là une curieuse survivance des instincts guerriers de la race qui pratiquait volontiers, il n'y a pas bien longtemps encore, le sport plus meurtrier du duel au couteau.



UN COMBAT DE COQS EN FLANDRE. — Tableau d'Émile CLAUS.

L'industrie du lin. — Rien de plus paisible cependant que les occupations ordinaires de ce peuple. Courtrai, c'est le pays du lin, le pays de la toile; la Lys serpente gaiement au travers des champs verdoyants que couvre la précieuse plante textile; elle arrose les cultures : après la récolte, elle servira au rouissage. C'est l'ouvrière diligente, la bienfaitrice du pays. Chaque année, au temps des inondations, elle couvre maternellement la terre, féconde les champs ensemencés, et, dès mars, ceux-ci commencent à se couvrir de « l'herbe incomparable ». Plus tard, quand, tombée sous la faucille, la plante appartient déjà à l'industrie, c'est encore la Lys qui la lave, la mûrit et finalement la décompose au point voulu, car ses eaux ont, paraît-il, une vertu mystérieuse qui fait que le lin roui par elles est supérieur à tous les autres.

Ce travail du lin qui demande une adresse, une prudence, une science empirique spéciale, n'est pas sans grâce. La récolte à la faucille se fait gaiement et le pays entier présente alors un aspect idyllique que le grand peintre Émile Claus a merveilleusement rendu dans un tableau placé actuellement au musée de Bruxelles. Puis on procède au rouissage, c'est-à-dire que l'on fait pourrir dans la rivière le lin lié en bottes et déposé dans des caisses à claire-voie. Après trois ou quatre semaines de séjour sous l'eau, on le retire, on le transporte dans les prés voisins; là, on le met à sécher, puis la campagne se hérisse d'interminables files de meules qui, de loin, font songer à un immense bivac. Quand la chaleur de l'été a accompli son œuvre, le lin passe à l'écangage, qui est sa dernière préparation avant d'être livré à l'industrie. Il y a divers moyens d'écanguer, et aujourd'hui on recourt en général à des procédés mécaniques. Cependant, dans certains villages, l'écangage se pratique encore à la main et à domicile. Armé d'une sorte de couperet en bois qui ressemble vaguement à un papillon aux ailes déployées, l'écangueur frappe à coups redoublés les écheveaux de lin glissant dans l'encoche d'une planche, et il transforme les plantes desséchées en une filasse qu'il ira vendre aux industriels ou à quelques-uns de ces tisserands en chambre comme il y en a dans tous les villages de cette contrée et qui travaillent encore selon les procédés d'autrefois.

COURTRAI : LE BEFFROI.

Courtrai. — Courtrai est une petite ville gaie, accorte et proprette. Elle est paisible mais bien vivante. On y trouve quelques manufactures et d'importants ateliers

Phot. Puttemans.

DANS LE BÉGUINAGE DE COURTRAI.

de dentellières. Mais ce qui fait le meilleur de sa prospérité, c'est l'importance du marché des lins et des toiles dont elle est le centre. C'est à Courtrai que se vendent toutes les toiles fabriquées dans les villages et les petites usines qui bordent la Lys. Il s'en fait une exportation considérable, et par elles Courtrai est célèbre dans le monde entier. Aussi y a-t-il dans cette petite ville de très grosses fortunes. La prospérité y est générale, et des faubourgs nouveaux sont venus, il y a quelques années, moderniser de leurs villas élégantes et confortables toute une partie de l'antique cité.

Comme la plupart des villes flamandes, Courtrai est fort ancienne et n'a pas laissé que de jouer un rôle important dans l'histoire du pays. C'est presque sous les murs de la ville, au petit village de Groeningue, que s'est livrée la grande bataille qui empêcha, au XIVe siècle, la réunion de la Flandre à la couronne de France. On a voulu voir dans cette insurrection de la Flandre contre Philippe le Bel l'explosion d'une haine de race, et les ennemis secrets ou avoués de la culture française en Belgique ont compté la bataille de Courtrai comme une victoire du « germanisme rédempteur ». Rien de plus contraire à la vérité de l'histoire. Bien plus qu'un mouvement national, c'est un mouvement social dont la bataille de 1302 assura un instant la victoire. Philippe le Bel ayant rattaché la Flandre au domaine royal, après l'extinction de la vieille dynastie des comtes de Flandre, ne comprit pas bien la situation politique et sociale du pays. Alors que les comtes nationaux, sachant d'instinct que la prospérité et la richesse de leur domaine étaient dues aux grandes villes industrielles, avaient toujours respecté leurs intérêts économiques et avaient favorisé plus qu'aucun souverain féodal de l'Europe l'évolution de la démocratie urbaine, le roi de France commit la maladresse de s'appuyer sur la noblesse et sur les patriciens des villes, qui prirent alors le nom de Leliaerts (partisans des lis). C'est contre eux, plus encore que contre les Français, qu'éclata la sanglante insurrection, fomentée à Bruges par Breydel et de Koninck. Toute la Flandre démocratique fit cause commune avec les Brugeois : les Kerrels de la côte, les gens du Franc de Bruges et ceux d'Ypres. Seul, Gand, dominé alors par le parti aristocratique, fit défection, et encore sept cents « gens des métiers », commandés par Jean Borluut, vinrent rejoindre les milices communales aux environs de Courtrai. L'armée royale comportait, du reste, un certain nombre de chevaliers flamands, et la bataille de Groeningue bien fut plus le choc de la féodalité et de la puissance communale que celui de la France et de la Flandre.

Ce choc fut extraordinairement sanglant, et la violence, la cruauté de la bataille portent bien le caractère tragique de toutes les luttes sociales. L'armée flamande s'était fortement retranchée dans une position favorable. Elle était presque entièrement composée d'infanterie, et il est probable que si la chevalerie française avait eu la patience de lasser la fureur froide des héroïques communiers, et de les laisser attaquer les premiers, la journée se serait terminée comme plus tard à Cassel par le massacre des gens de pied, impuissants dans l'attaque et très vite débandés. Mais Robert d'Artois, qui commandait l'armée royale, méprisait les vilains. Il n'écouta pas les conseils des gens expérimentés qui l'accompagnaient ; il fit une charge impétueuse, dont l'élan fut à demi rompu par le terrain sablonneux et marécageux, et qui vint se briser contre les piques inébranlables des Flamands. Ceux-ci furent impitoyables dans la victoire : on massacra par milliers les chevaliers désarçonnés, et leurs éperons dorés, suspendus aux voûtes de l'église Saint-Martin, donnèrent à la bataille son nom : la bataille des Éperons d'or. Sauf un bon monument moderne du sculpteur Godefroid de Vreese, il ne reste à Courtrai aucun souvenir de cette époque héroïque. La petite ville manufacturière a presque complètement submergé la cité d'autrefois, et l'archéologue ne trouve guère à examiner que deux vieilles tours curieusement placées aux deux extrémités d'un pont sur la Lys, un beffroi qui dresse sa tour solitaire au milieu de la Grand'Place, un joli béguinage, un hôtel de ville du XVIe siècle.

Aussi bien ne sommes-nous plus, à Courtrai, dans la Flandre endormie, dont l'aimable léthargie séduit les amateurs de pittoresque. Nous sommes dans la Flandre moderne et vivante dont Gand est la capitale.

COURTRAI : L'HOTEL DE VILLE.

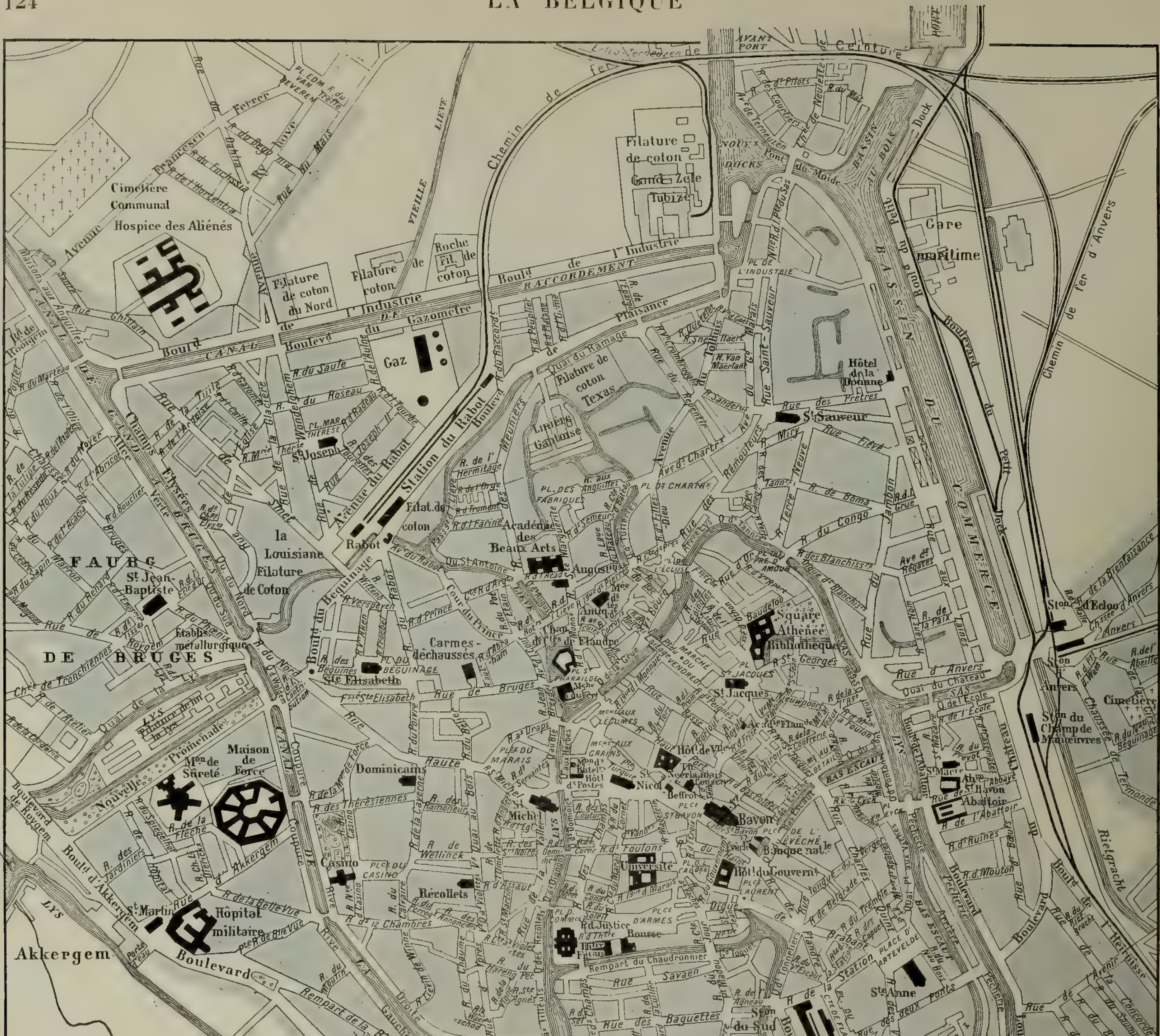
Phot. Sacré.

GAND : VUE PRISE DU CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE.

LA FLANDRE ORIENTALE

Gand. — Une ville active et rude. — Contraste avec Bruges. — L'origine et l'histoire de Gand. — La prospérité industrielle du XIIIe siècle. — Les guerres sociales du XIVe siècle. — Le particularisme gantois sous la maison de Bourgogne. — Ses dernières manifestations au XVIe siècle. — La décadence. — Les survivances du passé dans le présent gantois. — Les monuments. — L'organisation ouvrière : le Vooruit. *— Le mouvement flamand et la vie universitaire. — La littérature flamande. — La question des langues en Belgique. — Les villages et la vie rurale en Flandre : le régime des bas salaires et le mouvement démocrate chrétien. — Les petites villes de la Flandre orientale.*

Bruges, c'est la Flandre endormie; Ypres, c'est la Flandre morte; Gand, c'est la Flandre vivante, et la vie intense de ce grand centre industriel, où les Flamands d'aujourd'hui apprennent qu'eux aussi ils peuvent participer à la vie moderne, semble avoir communiqué son activité à la province entière dont il est le chef-lieu. Certes, ici, comme à Bruges ou à Ypres, le passé commande le présent; mais il ne l'étouffe pas. L'histoire a laissé dans la ruche gantoise d'innombrables témoignages, et il est peu de villes où l'on puisse retrouver, comme à Gand, la persistance des mêmes facteurs moraux. Mais les annales ne sont point closes : l'ardente cité, qui fut au XIVe siècle le rempart héroïque de la démocratie européenne, et qui, malgré tant de sièges et de massacres, s'est toujours relevée de ses désastres, a su trouver à s'encadrer dans la Belgique moderne aussi brillamment que dans les Pays-Bas féodaux. Et cette persistante vitalité n'a pas pour origine comme celle d'Anvers les avantages extraordinaires d'une situation géographique unique au monde; elle n'est point soumise, comme fut celle de Bruges, au déplacement des grand'routes économiques; elle tient au caractère du peuple. Cela peut paraître bizarre; mais, à bien étudier l'histoire gantoise, à bien observer ce peuple tel qu'il est aujourd'hui, on constate qu'il y a une race gantoise, ou du moins un peuple gantois, ayant son caractère, ses mœurs, ses façons de sentir, son énergie propre, et formant, parmi les Flamands, une variété particulière, la plus vivace, la plus violente, la plus combattive. Quelques écrivains ont remarqué le rôle considérable joué par les Gantois et les Ardennais dans la politique et dans l'expansion économique de la Belgique contemporaine. Mais tandis que l'Ardennais, de tempérament exclusivement positif et de formation toute rurale, n'a joué ce grand rôle que dans le monde des affaires, le Gantois, bénéficiant d'une vieille civilisation urbaine, transporte même dans l'art cette richesse de tempérament, cette débordante énergie vitale. Maurice Maeterlinck est Gantois, de vieille famille gantoise, de même que les poètes Charles van Lerberghe et Grégoire Le Roy, sans compter les écrivains flamands. Et que de peintres, que de sculpteurs originaux sont nés à Gand ou dans les environs de Gand et ont imprimé à leur art un style particulier vraiment gantois! Faut-il citer Dewinne, Claus, Baertsoen, Buysse, Delvin, Nunne? Il est nécessaire de résumer à grands traits l'histoire de la ville pour se faire une idée précise de cette psychologie spéciale qui a du reste mis l'empreinte de sa rude énergie sur les monuments et sur l'aspect général de la ville.



PLAN DE LA VILLE DE GAND.

GAND : LE CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE.

L'origine et l'histoire de Gand. — La véritable origine de Gand est inconnue. Il est probable qu'il existait déjà une agglomération de quelque importance au confluent de la Lys et de l'Escaut à l'époque romaine. Toujours est-il qu'au moment des invasions franques, il est question d'un *Pagus Gandensis*. Comme on a découvert dans les environs de Gand quantité de monnaies de l'empereur gaulois Postumius, qui régna de l'an 260 à l'an 267, on suppose que ce césar établit en cet endroit un camp qui fut probablement abandonné au moment de l'arrivée des Saliens et qui devint un centre de vie germanique. Dès cette époque les habitants de cette localité passent pour avoir été particulièrement rudes. Les premiers missionnaires chrétiens paraissent avoir eu horreur de la brutalité de ces hommes violents, toujours prêts à tirer l'épée soit contre leurs voisins, soit les uns contre les autres. Mais cette violence n'empêchait pas qu'il y eût en cet endroit, dès cette époque reculée, une civilisation matérielle assez avancée. Le biographe de saint Liévin nous dit que la terre était bien cultivée, et que partout régnait la plus grande abondance. Tout cela, naturellement, est fort relatif, mais dans toute l'histoire gantoise, nous retrouverons toujours ce double caractère : une civilisation avancée pour l'époque, et une singulière rudesse de mœurs. Saint Amand fut des premiers, sans doute, à constater ces traits ; car les Gantois, dès qu'il leur eut parlé de renoncer aux faux dieux, le chassèrent après lui avoir fait prendre un bain forcé dans l'Escaut. Gand fut un des derniers remparts du paganisme en Gaule, et longtemps les missionnaires désespérèrent de ces païens entêtés. Cependant les efforts combinés de la dynastie mérovingienne et du clergé gallo-romain finirent par avoir raison de leur obstination. Les gens du *Pagus Gandensis* se convertirent, et les mêmes lieux qui avaient vu saint Amand si gravement molesté virent s'élever deux magnifiques abbayes : l'une, fondée par saint Amand lui-même, était consacrée à saint Pierre ; l'autre portait le nom de saint Bavon, seigneur austrasien, qui l'avait dotée. C'est autour de ces abbayes que se fonda une agglomération qui mérita enfin le nom de ville. Mais l'individualisme de ses habitants semble s'être manifesté dès l'origine. Ils ne vécurent jamais dans la dépendance de l'Église, qui entrava si souvent le développement des cités nées à l'ombre des monastères. Dès les temps anciens il y eut à Gand un parti anticlérical. Certaines circonstances favorisèrent du reste la résistance des bourgeois à la domination des moines. Depuis le traité de Verdun, l'Escaut servait de limite entre l'empire et le royaume de France ; aussi les premiers comtes de Flandre y entretinrent-ils des garnisons, dans le but de profiter de la faiblesse des souverains allemands pour s'agrandir de ce côté, ce qui leur était d'autant plus facile que la ville s'était étendue au delà de l'Escaut, dans la Flandre impériale. C'est pour résister à ces empiétements, pour faire valoir ses droits sur cette partie de Gand, que l'empereur Othon le Grand fit creuser un fossé qui continuait le cours de l'Escaut et dont le souvenir persiste encore dans le nom d'une rue. De leur côté les comtes de Flandre firent construire sur leur rive une citadelle que Beaudouin de Lille, puis Philippe d'Alsace rendirent formidable. Récemment restaurée, elle subsiste encore aujourd'hui : c'est le château des Comtes, dont le sombre donjon perpétue le souvenir de ces époques lointaines. Grâce aux troubles de la querelle des investitures, les princes flamands arrivèrent à s'emparer de la Flandre impériale, et le besoin qu'ils avaient eu de s'appuyer dans leur lutte contre les souverains allemands sur la belliqueuse population de la ville fut sans doute l'origine des privilèges dont elle jouit de très bonne heure. Dès l'an 1126 le mot de « commune » est appliqué à la ville, et c'était alors, en effet, une sorte de république qui s'administrait elle-même sous la suzeraineté du prince et qui était investie des mêmes droits de justice et de seigneurie que les grands vassaux du comté. Un conseil de treize échevins nommés à vie formait son sénat ; ce conseil se complétait lui-même sous l'approbation du comte, lorsqu'il avait perdu quelqu'un de ses membres. Sa juridiction était souveraine et s'étendait sur tout le territoire de la ville, sauf l'enceinte des abbayes. Les privilèges des bourgeois étaient nombreux et importants ; le souverain ne pouvait même les forcer à prendre part à ses guerres, si ce n'est dans les expéditions maritimes où ils lui devaient service jusqu'à trois journées au delà d'Anvers, mais sans être obligés d'aller plus loin. Leurs personnes et leurs biens étaient inviolables ; ils avaient le droit de porter les armes, de fortifier non seulement leur ville, mais même leur maison. Aussi la cité était-elle alors hérissée de forteresses ; il n'en reste qu'une : le château de Gérard le Diable.

GAND : RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON.

Gand était donc alors, avec des chartes un peu mieux affirmées, une petite république aristocratique comme la plupart des communes de cette époque ; mais l'augmentation rapide de la population et les progrès de l'industrie de la draperie, qui, de bonne heure, fut très prospère à Gand comme dans toute la Flandre, précipitèrent l'évolution de la commune vers les institutions populaires. Au XIIIe siècle l'histoire de Gand est celle de toutes les grandes villes des Pays-Bas et du nord de l'Europe : querelles de la ville et du souverain, querelles de la grande bourgeoisie et des métiers, querelles des métiers entre eux. Mais le caractère rude et belliqueux de la population donne à ces luttes une âpreté et même une férocité qu'on ne retrouve guère que dans l'histoire italienne ou dans les annales des petites cités turbulentes de la Grèce antique. Nulle part, en Flandre, la haine sociale ne prit de pareilles proportions. Les partis ne se contentent pas de se défendre ou de maintenir leurs droits, ils veulent régner, écraser l'adversaire et ils ne s'entendent que lorsqu'il s'agit de guerroyer contre le souverain ou contre les petites cités voisines que Gand tyrannise. La grande ville démocratique, en effet, si fière de ses libertés, n'entend pas que ses voisins jouissent d'une liberté analogue. Elle refuse aux villes et aux villages qu'elle a soumis à sa juridiction le droit de tisser la laine, et, si l'on enfreint la défense, les corporations prennent les armes, vont briser les métiers et massacrer les tisserands. Dès la fin du XIIIe siècle, on accuse Gand d'aspirer à la domination de toute la Flandre. Si Bruges est peut-être plus riche, Gand peut mettre sur pied un plus

grand nombre d'hommes d'armes et elle est plus belliqueuse. Le XIVe siècle voit l'apogée de sa puissance. Elle prend la tête de la résistance de la Flandre à la politique du comte Louis de Nevers, qui, plus fidèle à l'honneur féodal qu'aux intérêts de ses sujets, avait pris parti pour le roi de France dans la guerre de Cent ans, ce qui fermait la Flandre aux laines anglaises nécessaires à ses draperies. Le comte parti, c'est un simple bourgeois de Gand, Jacques Van Artevelde, un *poorter* (franc bourgeois) qui devient *ruwaert*, c'est-à-dire chef de la Flandre. Cet Artevelde est une des grandes figures de son époque, un politique d'une extraordinaire clairvoyance. Il s'efforce d'abord de maintenir la neutralité de la Flandre entre la France et l'Angleterre. Puis, quand cette attitude est devenue impraticable, il entre franchement dans l'alliance anglaise. Seul de tous ses concitoyens peut-être, il a le sentiment d'une nationalité flamande et rêve confusément de faire de tout le comté une république démocratique indépendante. Cette hauteur de vues le perdit. Au XIVe siècle, on était Gantois bien avant d'être Flamand; on était même tisserand, ou foulon, ou grand bourgeois avant d'être Gantois. Comme il tenta de résister à la tyrannie que les tisserands voulaient exercer sur les autres métiers, une émeute éclata contre lui, et il fut assassiné par Gérard Denys, le doyen de la grande corporation qu'il avait voulu combattre.

Après la mort d'Artevelde, le comte Louis de Male, moins bon chevalier que son père Louis de Nevers, mais plus fin politique assurément, commença par vivre en paix avec les Gantois, augmentant d'ailleurs très habilement son autorité par des institutions centralisatrices que ses successeurs de la maison de Bourgogne ne feront que développer. Malheureusement les Gantois de ce temps-là ne pouvaient vivre longtemps en paix ni entre eux ni avec personne. Cette fin du XIVe siècle est marquée dans toute l'Europe par une terrible fermentation sociale : insurrection des Maillotins à Paris, révolte de What Tyler en Angleterre; toute l'Europe est secouée par les revendications populaires. Dans la Flandre, économiquement plus avancée que le reste de l'Europe et qui au commencement du règne de Louis de Male, aussitôt après les ravages de la peste noire, avait connu quelques années de prospérité extraordinaire, ces troubles sociaux devaient prendre rapidement une violence inouïe.

La classe ouvrière à Gand et dans toute la Flandre n'avait, en effet, que très faiblement profité de la prospérité générale. « Les multitudes des grandes villes industrielles du moyen âge, dit M. Pirenne, paraissent avoir vécu dans une condition assez rapprochée de celle des modernes prolétaires. Leur existence était précaire et livrée à la merci des crises et des chômages ; que l'ouvrage vînt à manquer, que l'exportation des laines anglaises fût interdite, les métiers partout cessaient de battre, et des bandes de sans-travail se répandaient par le pays, mendiant un pain qu'ils ne pouvaient plus se procurer par leur travail. Ainsi les tisserands, les foulons, les teinturiers forment une classe à part, au milieu de la bourgeoisie. On ne les reconnaît pas seulement à leurs ongles bleus, mais encore à leur costume et à leurs mœurs. On les considère comme des êtres inférieurs et on les traite comme tels. Ils sont indispensables, mais on ne craint pas d'être dur à leur égard, car on sait que la place de ceux qui auront été ruinés par les amendes ou expulsés par les bannissements ne restera pas longtemps vacante. Les bras s'offrent toujours au travail en quantité surabondante. »

Nous verrons par la suite que certains traits de ce tableau sont demeurés exacts. Alors, comme aujourd'hui, cette dureté de la grande bourgeoisie gantoise vis-à-vis d'un peuple qui semble la justifier dans une certaine mesure par sa rudesse fait naître chez ce peuple une haine qui ne tarde pas à s'organiser. C'est cette haine qui provoqua l'insurrection gantoise de 1379. Par leur nombre et leur organisation, les rudes compagnons de la draperie étaient alors arrivés à dominer la ville. Ils crurent voir dans la politique de Louis de Male une tentative de favoriser la grande bourgeoisie, et c'est ce qui donna immédiatement à leur révolte un singulier caractère de violence. La guerre fut longue et sanglante. En 1379, sous la conduite de Jean Yoens, ils vont incendier le château de Wondelghem, récemment construit par Louis de Male, soulèvent les tisserands brugeois, mettent le comte en fuite, et vont l'assiéger à Audenarde, où il s'était renfermé avec toute la noblesse et toute la haute bourgeoisie flamande. Le populaire fut toujours inhabile aux sièges : Audenarde résiste aux premiers assauts, les Gantois se fatiguent et consentent à traiter. Mais ce n'est qu'une trêve. En 1380, nouvelle émeute. Investis trois fois de suite, les habitants tiennent tête aux armées du comte et font des sorties si nombreuses qu'ils ont l'air d'être des assaillants plutôt que des assiégés. En 1382, nouveau blocus, qui réduit cette fois les Gantois à la famine. Mais cette extrémité, loin de les abattre, les surexcite. Sous la conduite de Philippe Van Artevelde, le fils de Jacques, ils font une sortie désespérée, courent jusqu'à Bruges, qui, ce jour-là, célébrait la procession du Saint-Sang, et, dans une mêlée furieuse, défont l'armée brugeoise (la ville alors était entre les mains de la grande bourgeoisie) à Beverhoutsveld, et forcent le comte à s'enfuir jusqu'à Paris. Cette fois le prince flamand est obligé de demander l'appui de son suzerain. Le jeune Charles VI entre en Flandre avec une armée formidable, et les Gantois demeurés seuls, — car, après leur victoire, ils avaient trop rudement fait sentir leur tyrannie à la Flandre entière, — sont défaits et massacrés à Roosebeke : Philippe Van Artevelde est parmi les morts. Gand ne se résigne pas à la défaite; sous la conduite de Frans Ackerman, elle continue la lutte, s'empare de Damme, d'Audenarde, fait alliance avec Richard III, roi d'Angleterre. Elle est seule alors en Europe à représenter le mouvement démocratique écrasé partout, et elle est encore si redoutable dans son désespoir que lorsque, Louis de Male étant mort, son gendre, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, fut monté sur le trône de Flandre, il consentit à traiter avec elle et à confirmer ses privilèges. Cette paix, en apparence, était tout à l'avantage de Gand. « En réalité, dit M. Pirenne, elle est le prix dont la maison de Bourgogne paye son entrée dans les Pays-Bas, et le point de départ de la décadence de ces franchises municipales dont elle semblait assurer la victoire. »

Phot. Neurdein.

GAND : STATUE DE JACQUES VAN ARTEVELDE.

Les souverains de la maison de Bourgogne sont en effet beaucoup trop puissants pour qu'on puisse agir envers eux comme envers Louis de Male ou Louis de Nevers. Ils ont une armée régulière, une artillerie, des finances. A partir de Jean sans Peur, ils inaugurent une politique nationale, travaillent à constituer un État moderne en harmonie avec les nécessités du monde nouveau qui s'organise, et les résistances du particularisme gantois sont vaines et surannées. Mais ce particularisme est invincible. Il résiste au temps comme il a résisté à la force des armées, ou à la persuasion que Philippe le Bon tenta d'employer d'abord. Vainement ce prince donne à Gand des privilèges commerciaux qui permettent à la prospérité de la ville de survivre à la décadence de la draperie flamande (telle l'étape des blés, et le monopole de la batellerie sur l'Escaut, la Lys et la Lièvre); les Gantois se révoltent contre sa tentative d'unifier l'impôt, et, pour les soumettre, il devra détruire leur armée à la sanglante bataille de Gavre. Ils profiteront encore de la joyeuse entrée de Charles le Téméraire pour exiger par la violence le rétablissement de leurs privilèges supprimés; ils prendront la direction de la révolte des Flandres contre Marie de Bourgogne, dont ils décapiteront les ministres Hugonnet et Imbercourt, et il faudra la formidable saignée que Charles-Quint pratiqua dans leurs

Phot. Neurdein.

GAND : RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON.

rangs pour leur apprendre que les grandes monarchies du monde moderne ont d'autres nécessités et d'autres exigences que les petits États féodaux du moyen âge. Ils profiteront encore des troubles religieux du XVIe siècle pour tâcher de faire triompher, avec la démagogie protestante de Hembise et Ryhove, leur idéal étroitement nationaliste. Mais ce sera le dernier soubresaut. A la fin du XVIe siècle il semble que la ville entre en agonie; au XVIIe siècle Gand paraît dormir comme tout le reste du pays. Elle subit avec indifférence le va-et-vient des armées françaises et impériales et les sièges de 1678, 1708 et 1745. La politique européenne dont elle est le jouet ne l'intéresse point. Sa prospérité économique paraît morte. Plus de draperie; la guerre a ruiné le commerce et la batellerie. La misère dépeuple la ville...

Gand se résignerait-il comme Bruges? Tout son passé proteste. Dès le retour de la paix, le travail renaît, et déjà sous le règne de Marie-Thérèse voici qu'une industrie nouvelle fait son apparition : la filature, le tissage et la teinture des étoffes de coton. Et aussitôt le vaillant petit peuple reprend confiance en la vie et se remet au travail. Liévin Bauwens en dérobant en Angleterre le secret de la filature mécanique devait lui donner, sous l'administration de l'empire français, une impulsion qui ne s'est pas arrêtée.

LES MONUMENTS HISTORIQUES DE GAND

Cette sombre et tragique histoire où s'est manifestée sous toutes ses faces une vitalité indomptable et violente a laissé des traces non seulement dans le caractère du Gantois d'aujourd'hui, dans ce qu'on pourrait appeler le plan moral de la ville, mais aussi dans ses monuments, tant religieux que civils. Il y a quelques années, avec ses immenses faubourgs ouvriers, ses canaux enchevêtrés, son dédale de ruelles hérissées de pignons et de tourelles, survivance des anciens *steenen* (maisons fortifiées), Gand avait encore l'aspect d'une ville du moyen âge. On y a pratiqué depuis peu de larges percées, et l'on a dégagé les plus intéressants de ses monuments de la gangue de maisonnettes qui les enserrait autrefois, mais on a eu du moins la piété de les respecter, et ils racontent presque méthodiquement l'histoire de la ville.

L'abbaye de Saint-Bavon. Les églises. — Voici d'abord les ruines de l'abbaye de Saint-Bavon situées à l'est de la ville, tout près d'un bras de l'Escaut. Ces murs vénérables sont tout ce qui reste de l'abbaye fondée par saint Amand et renouvelée par saint Bavon. C'est le berceau de la cité, et ce vieux cloître gothique, cette crypte obscure, cette chapelle où l'on a déposé quelques vieilles pierres sculptées, ont vu les agitations, les gloires et les défaites de la cité turbulente au temps de Philippe d'Alsace comme au temps d'Artevelde. Le site est charmant. Tout autour des ruines règne le silence du faubourg provincial. De vieux arbres mêlent leurs frondaisons aux ogives ruinées, et le lierre habille les vieux murs.

C'est encore le souvenir du seigneur austrasien qui maintint les barbares gantois dans l'obéissance de l'Église qu'on retrouve à la cathédrale, à Saint-Bavon. Cette belle église en briques, commencée vers 1274 au-dessus d'une crypte, de 950 environ, s'appelait autrefois Saint-Jean. Elle fut débaptisée par Charles-Quint. Celui-ci, qui, comme on le sait, était né à Gand, avait été baptisé dans le vieux temple. Après avoir contribué pour une somme de 15 000 couronnes à la reconstruction de certaines parties en ruine, il avait promis de la doter d'un chapitre. Mais c'était là une fondation extrêmement coûteuse, et l'empereur, voulant concilier sa libéralité et son économie, à ce que nous assure le chanoine Hellin, auteur de l'*Histoire chronologique du chapitre de Saint-Bavon*, imagina de transformer en chanoines les religieux de la riche abbaye de Saint-Bavon qui n'étaient que vingt. Le pape Paul III ayant accordé son consentement à cette mesure, l'antique monastère fut supprimé, remplacé par une citadelle destinée à contenir les corporations indociles et contraint, bon gré mal gré, de donner son nom à l'église cathédrale.

Saint-Bavon n'est assurément pas une église de premier ordre, mais le vaisseau a de belles proportions, et les voûtes reposent sur des piliers carrés, massifs, auxquels sont accolées des demi-colonnes d'un très heureux effet; l'adroit mélange de la pierre et de la brique lui donne un aspect singulièrement pittoresque. On y trouve d'ailleurs quelques œuvres d'art fort intéressantes : la chaire de Delvaux (1745) représentant l'Arbre de vie avec le Temps et la Vérité est peut-être la meilleure œuvre de la sculpture belge au XVIIIe siècle. On admire également le tombeau de l'évêque Triest par Jérôme Duquesnoy et plusieurs autres beaux mausolées. Parmi les tableaux, un très bon Pourbus, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*, le charmant triptyque de Gérard Van der

GAND : LE CLOITRE DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON.

Meire, *le Christ en croix* de Gaspard de Crayer, et un bon tableau de Rubens : *Saint Bavon quittant la carrière militaire pour embrasser la vie monastique.* Mais toutes ces richesses pâlissent auprès du fameux polyptyque de *l'Agneau mystique*, par Jean et Hubert Van Eyck, une des plus pures merveilles de la peinture flamande. Admirable au point de vue de la technique et du style, cette œuvre célèbre présente un intérêt exceptionnel comme témoignage de l'idéal artistique chrétien du xve siècle. C'est une manière de leçon de théologie par l'image. Les volets fermés, on voit dans le haut les précurseurs, les prophètes et les sibylles qui ont prédit la venue du Sauveur. Au milieu, l'ange Gabriel saluant la Vierge dans l'appartement à plafond bas d'une maison flamande, avec une charmante échappée sur une place ; entre les portraits du donateur et de la donatrice, les Évangélistes. Les volets ouverts, le tableau nous montre l'accomplissement de la Rédemption, symbolisé selon saint Jean par l'adoration de l'Agneau et la fontaine de vie. Les cieux se sont ouverts. Dieu le Père, sous les traits d'un homme à la fleur de l'âge, vêtu d'habits pontificaux splendides, bénit l'assemblée. A sa droite est assise la Vierge, vêtue de bleu et lisant le livre de la Vérité. A gauche saint Jean-Baptiste portant un superbe manteau vert sur son vêtement de crin. Des deux côtés, des anges musiciens symbolisent la joie de l'univers. Les figures des angles, Adam et Ève, nous rappellent que la Rédemption a été rendue nécessaire par le péché. Enfin, les compositions du bas du tableau nous montrent, dans un riche paysage, avec pour fond Jérusalem — une Jérusalem flamande — le sacrifice de l'Agneau : celui-ci est placé sur l'autel et verse son sang dans un calice. Tout autour se groupent en somptueuses théories les saints, les martyrs, les vierges, les prophètes et les héros de l'Ancien Testament, les apôtres, les papes, les évêques et les moines, les défenseurs du Christ, les princes, les rois et les pèlerins.

L'AGNEAU MYSTIQUE.

Fragment d'un tableau de Jean et Hubert VAN EYCK.

Malheureusement ce n'est plus l'ensemble de l'œuvre originale qu'on a sous les yeux à Saint-Bavon. Cet extraordinaire tableau a passé par bien des vicissitudes. Commandé à Hubert Van Eyck en 1420 par le patricien gantois Judocus Vydt, qui en fit présent à l'église, il faillit être enlevé par Philippe II, qui finit par se contenter d'une copie que Michel Van Coxie exécuta pour lui en 1558. Il échappa par miracle aux iconoclastes en 1566 et à un incendie en 1641. Mais l'empereur Joseph II, choqué de la nudité réaliste d'Adam et d'Ève, le fit disparaître de l'église. En 1794 il fut envoyé à Paris, et, lors de la restitution en 1815, les panneaux du centre furent seuls remis à leur place. Le conseil de fabrique vendit la plupart des volets à un marchand auquel le musée de Berlin les acheta. Quant aux fameux panneaux d'Adam et d'Eve qui avaient choqué la pudeur de Joseph II, le critique français Thoré-Burger, passant par Gand en 1862, les découvrit par hasard au fond d'un grenier. Ils sont depuis 1881 au musée de Bruxelles. Tous les panneaux manquants ont été remplacés depuis peu par des copies assez bonnes. Quant au panneau central, qui est de la main même du maître, c'est un incomparable chef-d'œuvre : l'art flamand y atteint au sublime. Et pour peu qu'on sente la beauté de l'art, on ne peut le contempler sans émotion.

Saint-Bavon est incontestablement l'église la plus intéressante de Gand. Mais au point de vue de l'effet extérieur, du moins, certains lui préfèrent Saint-Nicolas, rude et fruste église du style gothique primitif, dont la tour principale est flan-

GAND : LA CATHÉDRALE SAINT-BAVON.

L'ADORATION DE L'AGNEAU MYSTIQUE, PAR HUBERT ET JEAN VAN EYCK, 1420

POLYPTYQUE DE LA CATHÉDRALE SAINT-BAVON, A GAND

PARTIE SUPÉRIEURE DU PANNEAU CENTRAL

DIEU LE PÈRE, VÊTU D'HABITS PONTIFICAUX, BENIT L'ASSEMBLÉE. A SA DROITE, LA VIERGE LIT LE LIVRE DE LA VÉRITÉ; A SA GAUCHE, SAINT JEAN-BAPTISTE INVITE A L'IMITATION.

quée de dix petites tourelles d'un curieux effet. A Saint-Michel, élégant édifice du xve siècle dont la tour est malheureusement inachevée, on admire un des meilleurs tableaux religieux de Van Dyck : *le Christ à l'éponge*. Enfin il faut citer Saint-Jacques — dont les tours pointues s'élèvent derrière le marché du Vendredi, et qui a été très bien restaurée dans le style du xve siècle, époque à laquelle elle a été reconstruite sur les ruines d'une église du xiie siècle, — et Saint-Pierre, joli temple Renaissance, construit en 1629 par l'italianisant Van Sante (Giovanni Vasanzio).

Au point de vue de l'art architectural, aucune de ces églises n'est de premier ordre ; mais, avec leurs pierres noircies par le temps et la fumée, toutes portent l'empreinte d'un pittoresque fruste, d'une dévotion rude, d'un accent très spécial, très foncièrement gantois.

Le château des Comtes et les forteresses gantoises. — Mais ce caractère rude et belliqueux a marqué beaucoup plus puissamment encore son empreinte sur les quelques maisons fortifiées qui nous sont restées du temps où toutes les demeures des *poorters* (grands bourgeois) étaient de véritables citadelles. La plus caractéristique est le château de Gérard le Diable, dont les sombres murs dominent les bas Escaut. Il fut construit par Gérard, que les annales de la ville appellent alternativement « le Diable », « le Maure » ou « le Noir ». La légende veut qu'il ait eu des passions violentes et commis de grands crimes, réparés par une pénitence éclatante. Bien que son château ait été fortement endommagé au commencement du xixe siècle, ce qui en reste est plein de ce caractère sombre et guerrier qu'on retrouve dans la porte trapue du Rabot, dans quantité de vieilles maisons gantoises, mais qui s'exprime avec le plus de force dans le château des Comtes.

Ce château des Comtes, on l'a vu, a autant de part dans l'histoire primitive de Gand que l'abbaye de Saint-Bavon. Construit probablement vers l'an 868 par Baudouin Ier, il fut d'abord la forteresse frontière dressée par les comtes de Flandre, vassaux de la couronne de France, contre les empereurs allemands. Mais complètement transformé, et fortement agrandi par Philippe d'Alsace en 1180, il fut généralement considéré depuis lors comme la citadelle du comte contre les Gantois. C'est cependant là qu'en 1339 Jacques Van Artevelde reçut magnifiquement le roi d'Angleterre Édouard III. Mais alors, Artevelde était le véritable souverain de la Flandre.

Aliéné en 1780, le château des Comtes fut alors transformé en fabrique et en maison de rapport. Nous l'avons connu dans cet état. L'entrée, défendue par deux formidables tours massives, se dressait encore sur la place Sainte-Pharaïlde comme une menace que le passé féodal adressait au paisible marché aux légumes qui s'y tenait. Mais d'innombrables petites boutiques enserraient le mur d'enceinte, qu'on pouvait à peine deviner par instant à la forme des toits qui s'y appliquaient. A l'intérieur, le spectacle était plus extraordinaire encore. Dans la cour, de petites maisons ouvrières s'entassaient les unes sur les autres. On avait même construit d'invraisemblables logements qui prenaient jour sur les couloirs sombres de l'ancien château fort.

GAND : L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS AVANT LE DÉGAGEMENT.

Sous les voûtes d'une salle des gardes, un cabaret recevait les ouvriers de la fabrique à l'heure du repas ou après la paye. Quant à cette fabrique elle-même, elle occupait le donjon tout entier. Sous les ogives délicates de la chapelle tournait le volant d'un moteur à vapeur, et les métiers s'étageaient les uns sur les autres dans les appartements qui avaient reçu le roi d'Angleterre.

Toute une population grouillait dans ce château envahi par la vie ouvrière, et, outre que cela prêtait à de beaux développements romantiques sur « la gloire démocratisée », sur « la féodalité restituant, comme un corps pourri, ses forces à la vie universelle », c'était une inépuisable mine de contrastes savoureux, d'anachronismes plaisants et de pittoresque inattendu. Mais Dieu nous garde de méconnaître les droits de l'archéologie ! La vieille forteresse des comtes de Flandre, — où ceux-ci depuis le xive siècle avaient du reste cessé d'habiter pour se transporter au Prinsenhof, aujourd'hui disparu, — a été savamment restaurée par M. J. de Waele ; elle est complètement dégagée,

GAND : LA CRYPTE DE SAINT-BAVON.

GAND : LE CHATEAU DE GÉRARD LE DIABLE.

GAND : LE CHATEAU DES COMTES DE FLANDRE.

entourée d'eau presque de toutes parts. Comme la pierre se patine vite sous ce climat pluvieux, elle n'a déjà plus cet air trop neuf qui rend si froides les reconstitutions archéologiques, et dominant, de sa masse formidable, la petite place Sainte-Pharaïlde et la porte charmante d'un marché du XVIIe siècle, elle évoque très bien les luttes sanglantes de la Flandre féodale et de la Flandre communale. Pour peu qu'on ait de l'imagination, on peut se figurer que, du haut du donjon, le guetteur surveille encore la ville; et derrière les créneaux mis en état comme pour un siège prochain on peut deviner les archers du comte, bandant leur arc pour en menacer les manants turbulents. Ce souci de l'exactitude est sans doute un peu puéril, mais il flatte la manie scolaire des touristes contemporains, et peut-être, dans une certaine mesure, contribue-t-il à l'évocation. Tel qu'il est, le château des Comtes est un monument historique d'un intérêt capital et contribue puissamment à donner à la ville de Gand sa physionomie originale.

GAND : LE GROS CANON.

Le marché du Vendredi. Le beffroi. L'hôtel de ville et les maisons des corporations. — Le château des Comtes rappelle des souvenirs féodaux. Sur la place du marché du Vendredi, devant la statue de Van Artevelde, par Devigne, on ne peut songer qu'aux grandes fièvres communales du XIVe siècle.

A la vérité elle s'est fort modernisée, et les seuls témoins qui restent de l'insurrection des Chaperons blancs et de la popularité des deux Artevelde sont l'ancienne maison des Tanneurs, dont la tourelle guerrière se dresse au coin de la rue des Peignes, puis, un peu en retrait, le formidable canon que Philippe Van Artevelde emmena au siège d'Audenarde. Les Gantois l'ont surnommé *Dulle Griete* (Marguerite l'Enragée). Ce fut longtemps pour eux un souvenir glorieux de leurs grandes guerres; ils y attachaient beaucoup de prix. Aujourd'hui c'est surtout parmi les enfants du quartier qu'il doit être populaire, car sa gueule formidable est toujours pleine de têtes blondes et barbouillées : un canon pour cachette, cela sied aux arrière-neveux des turbulents communiers de Flandre. Au surplus, pour qui connaît un peu l'histoire de la ville de Gand, les noms ici suffisent à évoquer le passé.

Le sol de cette place est trempé de sang. Si c'est là que les comtes de Flandre juraient d'observer les lois, privilèges, libertés et coutumes du comté et de la ville, c'est là aussi que, le 2 mai 1345, les tisserands et les foulons en vinrent aux mains avec une telle fureur que la présence du saint sacrement apporté en toute hâte ne put mettre fin au combat, et que cinq cents citoyens y périrent; c'est de là qu'en 1381 Philippe Van Artevelde partit avec les Gantois désespérés pour Beverhoutsveld, les vieillards et les femmes lui disant : « Allez combattre, mais ne songez pas à revenir en arrière, car si nous apprenons que vous avez été vaincus, nous mettrons le feu à la ville et nous périrons avec elle; » c'est là enfin que les Gantois rebelles firent exécuter, en 1477, Hugonet et Imbercourt; c'est là, plus que partout ailleurs, que le présent s'unit au passé.

C'est en effet sur le marché du Vendredi que la société coopérative le *Vooruit*, qui groupe aujourd'hui les socialistes gantois, a voulu avoir son local. Ce n'est malheureusement qu'une construction banale et prétentieuse, pleine de dorures et d'ornements superflus, sans rien qui en indique le caractère démocratique. Mais une grande inscription qui décore la façade n'en jette pas moins à la société présente la menace du socialisme international : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous. » Cela ne fait-il pas écho à la voix des tribuns gantois qui furent les alliés d'Étienne Marcel et de What Tyler?

Le beffroi est lié aux mêmes souvenirs. Il dresse sa grosse tour carrée en face de la cathédrale. Commencé en 1183, il ne fut jamais terminé; en 1839 on l'a surmonté d'une médiocre flèche en fer, et au point de vue architectural il est sans grand intérêt : mais quel témoin du passé gantois, quel vénérable symbole de ses libertés et de son héroïsme! C'est dans cette vieille tour qu'était suspendue la cloche fameuse (hélas! fondue en 1659) dont la grosse voix avait si souvent appelé les Gantois aux armes. On la nommait Roland et elle portait ces vers gravés sur ses parois : *Myn naem is Roelant; Als ik kleppe, dan is't brand; Als ik luyde, is't storm in Vaderland* (Mon nom est Roland; quand je tinte, alors c'est l'incendie; quand je sonne à toute volée, alors c'est la tempête en Flandre). C'est sur sa plate-forme supérieure (la flèche alors n'existait pas) que Charles-Quint mena un jour le duc d'Albe, qui lui conseillait de détruire la cité rebelle, et lui dit : « Combien faudrait-il de peaux d'Espagne pour faire un gant de cette grandeur ? » Comme la plupart des mots historiques, celui-ci fut probablement inventé par quelque journaliste de l'époque. Mais le fait est que quand, du haut du beffroi, on voit s'étaler la ville dans le réseau inextricable de ses canaux et de ses rivières, avec les mâts des navires tassés dans les docks, avec les cheminées fumantes de ses usines et les clochers aigus de ses églises, on a l'impression d'une très grande cité. Gand est extrêmement étendu. Autour du quartier central, la « Cuve de Gand » comme disent les vieux textes, de vastes faubourgs se sont groupés de très bonne heure. Puis, plus récemment, d'immenses quartiers

GAND : LA PORTE DU RABOT.

ouvriers composés d'interminables rues, aux maisonnettes toutes pareilles, ont enserré la ville de toutes parts, englobant dans leurs agglomérations misérables les vastes jardins des vieux hôtels bourgeois. Et cela forme une cité beaucoup plus grande que ne le fait supposer le chiffre de sa population (200000 âmes), de sorte que, sauf à l'heure de la sortie des fabriques, elle a l'air assez déserte.

Comme on le verra plus loin, la vie municipale y est cependant encore fort intense, et le vieil hôtel de ville retentit encore des querelles de classes et de partis dont il a tant de fois été le théâtre jadis. Commencé en 1518, sur les plans de Dominique de Waghemaker et de Rombout Keldermans, cet hôtel de ville ne fut malheureusement jamais terminé. La façade, très bien restaurée en 1870 par Viollet-le-Duc et Pauli, est charmante; c'est un des meilleurs types du gothique flamboyant qu'on ait eus en Belgique. Malheureusement la construction fut brusquement arrêtée; quand on reprit les travaux, la mode avait complètement changé, et la nouvelle façade, construite entre 1595 et 1622, est une très médiocre application des règles architecturales de la Renaissance et se marie très mal avec la gracieuse architecture de Waghemaker et Keldermans.

Phot. Neurdein.

GAND : LE BEFFROI.

Les vieilles maisons du quai aux Herbes sont, en revanche, d'un type architectural très pur; une heureuse circonstance a groupé les plus belles d'entre elles sur un espace restreint. C'est là que se trouve la fameuse maison des Bateliers, ancien local de la corporation et l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture civile au commencement du XVIe siècle. Elle a été habilement restaurée en 1898 par M. Cloquet, qui l'a enchâssée dans les bâtiments de la nouvelle poste, construits dans le même style.

La ville moderne. — Toutes ces restaurations, l'hôtel de ville, le château des Comtes, la maison des Bateliers, ont été, somme toute, fort bien faites, mais on a voulu les compléter en dégageant la plupart de ces vieux monuments, en pratiquant dans la ville de larges percées, en faisant de l' « haussmannisme », et l'on en a altéré ainsi le caractère. Ce quartier central, la « Cuve de Gand », avec son dédale de ruelles enchevêtrées aboutissant à de grands et à de petits marchés, encombré certains jours d'échoppes et de charrettes, avait un aspect flamand très accentué. Les paysages urbains de Gand n'avaient certes pas le charme composé des paysages brugeois, mais ils portaient très fortement l'empreinte de ce caractère fruste et sombre, énergique et puissant, que nous avons trouvé dans toute l'histoire de la ville ; il y avait une couleur gantoise que certains artistes, Baertsoen et de Bruycker, entre autres, ont admirablement exprimée. On la chercherait aussi vainement aujourd'hui dans les vastes rues bien aérées, dans les places décorées de jardinets, qui entourent Saint-Nicolas, Saint-Bavon, le beffroi, que dans les nouveaux quartiers du faubourg de Courtrai construit sur l'emplacement de l'ancienne citadelle. Les artistes le regrettent. Mais dans une ville aussi vivante que Gand l'est aujourd'hui, il est impossible de conserver dans leur intégrité les images du passé.

Aussi bien ceux qui veulent retrouver dans la ville du XXe siècle le caractère de la ville du moyen âge auront à le découvrir, plutôt que parmi les monuments, dans les tableaux de la vie ouvrière. Si l'on cherche, en effet, le caractère de ce microcosme social, non dans son pittoresque extérieur éphémère et variable, mais en sa vérité intime, on le trouvera dans les faubourgs de la cité industrielle moderne. Là tous les traits permanents de l'organisme gantois sont encore fortement marqués. Certes les faubourgs de Ledeberg et de Gentbrugge ne sont plus composés de misérables chaumières comme les faubourgs occupés par les tisserands du XIIIe siècle ; mais leurs petites maisons ouvrières toutes pareilles, toutes couvertes d'un uniforme ciment gris sombre, donnent à l'esprit le plus superficiel la sensation immédiate des duretés de la vie ouvrière contemporaine presque aussi puissamment que les chaumières du moyen âge révélaient aux tribuns d'alors les iniquités sociales dont ils souffraient.

Tous ces faubourgs gantois se composent essentiellement d'une large chaussée, bordée de maisons basses : petits magasins, épiceries minuscules, humbles cabarets. De chaque côté s'embranchent des ruelles bordées de maisonnettes, construites toutes sur le même plan et dans les mêmes proportions, revêtues toutes du même crépi grisâtre, et bâties presque toutes soit par des industriels, soit par des spéculateurs qui savent trop bien le prix que rapportent les logements ouvriers. C'est là que s'entassent les unes sur les autres les nombreuses familles des tisserands et des filateurs gantois, et ces pauvres demeures, prolongeant à l'infini leurs files identiques ou leurs gigantesques damiers, feraient penser à des cellules de moines ou de forçats, n'était la marmaille qui y grouille et les jeux de marelle qui s'entremêlent sur les trottoirs. Dans le voisinage, les usines dressent leurs murs de briques noircies qui, le soir, s'illuminent par leurs innombrables fenêtres comme si quelque brasier s'y allumait.

C'est sous le ciel brouillé de septembre, entre chien et loup, à l'heure où les fabriques se ferment, qu'il faut parcourir ces quartiers où l'on chercherait vainement quelque chose qui puisse rappeler la joie de vivre, mais qui, de l'insouci même de toute

GAND : L'HOTEL DE VILLE.

GAND : LE PALAIS DE JUSTICE.

beauté, tirent une beauté souffrante et très moderne, exaltant jusqu'à la plus crispante mélancolie l'homme d'imagination. En automne les ciels sont très beaux en Flandre. De grandes galopades de nuages sombres ou nacrés passent dans l'azur et à chaque instant crèvent en brusques averses. Vers le soir, tout se colore d'une rougeoyante magie, mais la fumée des usines vient mettre dans la splendeur du couchant des colorations étranges, des verts, des jaunes, des bruns. Il semble que la palette d'un merveilleux coloriste ait été posée sur la ville, et cette lumière fantastique donne quelque chose de particulièrement âpre, de particulièrement poignant au spectacle que présente la rue.

Toute l'après-midi elle fut silencieuse et presque déserte : des enfants qui jouent, des femmes qui causent sur le pas des portes, quelques rares passants. Mais tout à coup les cloches des usines sonnent la fin de la journée et leurs tintements différents s'égrènent dans le ciel obscurci. Et aussitôt, de distance en distance, tout un peuple, débouchant des rues transversales, envahit la chaussée. Il la tient bientôt tout entière et chemine vers la ville en un piétinement de troupeau. Les sabots claquent sur le sol et rythment sourdement les pas. On dirait que des rangs s'organisent, et, ces ouvriers, rentrant du travail vers la soupe ou vers le repos, font penser à une armée en marche. En bourgeron bleu ou de vieux vestons passés et rapiécés sur le dos, la « mallette » et le bidon à café sous le bras, ils appuient lourdement leurs pieds sur le sol avec cette attitude de force et de lassitude que Constantin Meunier donne à ses mineurs. Les femmes, serrant autour de leurs épaules un châle de laine tricotée, balançant leur torse sur les hanches, forment des rangs entiers et jacassent bruyamment dans un patois rauque, lourd et traînant. Quelques-unes, la poitrine ferme et gonflée, le sourire provocant sur des lèvres très rouges, sont encore belles dans leur forte vulgarité; mais la plupart, tôt flétries par les maternités précoces, portent sur leur visage terreux le masque des misères prévues et des trop longs labeurs. Des enfants aussi cheminent parmi la horde. Parfois, l'attention attirée par quelque spectacle puéril, ils s'attardent; puis, craignant la gronderie du père qu'ils accompagnent, ils se mettent à courir comme pour rattraper leur rang. De temps en temps des groupes se détachent de la colonne, soit pour enfiler une des rues qui conduisent aux cités ouvrières, soit pour aller chercher dans quelque cabaret familier le plaisir grossier, le rêve brutal que dispense l'alcool. Mais la masse continue sa marche vers la ville. C'est bien une armée, l'éternelle, douloureuse et dangereuse armée des pauvres, et, comme leurs ancêtres, les « Chaperons blancs », il semble que ceux-ci s'en aillent, d'une héroïque et cruelle volonté, à l'assaut des hôtels, des « Steenen » de la bourgeoisie.

Mais cette vision un peu sombre donnerait, si seule elle était retenue, un aspect incomplet de cette ville singulièrement complexe. Un organisme social aussi actif, aussi vivant comporte forcément certaines antinomies. Les spectacles de la vie n'ont jamais l'unité de l'œuvre d'art. Dans la rude cité, pleine du bruit des machines, du bourdonnement de la ruche ouvrière et de l'écho belliqueux des luttes sociales, il y a des coins exquis d'ombre, de mystère, de recueillement et de repos : ce sont les béguinages et les jardins.

Le Béguinage gantois est infiniment plus important que le Béguinage brugeois ; mais il n'en a ni la grâce vieillotte ni le joli décor. Il a pourtant son charme : au milieu du vaste enclos, un carré d'herbe verte étend sa belle tache luisante; il est piqueté de pâquerettes qui semblent bien peintes, et l'on songe en le voyant s'étaler devant soi à cette prairie mystique de l'*Adoration de l'agneau* où les Van Eyck agenouillent leurs séraphins. Tout autour du pré, des arbres ont poussé, jetant sur le pavé une ombre fraîche, dans laquelle s'ébattent des milliers d'oiseaux. Aucun bruit ne pénètre dans cette cité du silence. De temps en temps une béguine en coiffe blanche chemine à petits pas pour aller rendre visite à une voisine, et rien ne peut dire la douceur de ce paysage qui a comme un parfum de bonne conscience et de petit bonheur tranquille.

Mais peut-être, après une longue promenade dans la ville ouvrière ou bourgeoise, si pleine de passions violentes, préférera-t-on au retour vers le passé que constitue une visite au Béguinage la gaieté familière de ces grands jardins qui occupent une part considérable du territoire de la ville. Parmi ces jardins, il en est d'admirables et de très anciens. Gand, la ville toute noire de la fumée des usines, Gand, qui couvre le terre-plein de ses boulevards avec de la cendrée, est aussi la ville des fleurs; ses établissements horticoles sont célèbres. Il y a à Gand quantité de collectionneurs de roses ou de tulipes, et les expositions annuelles — les floralies — qui se font au Casino chaque printemps, réunissent des variétés végétales vraiment extraordinaires et font la joie de tous ceux qui se laissent émouvoir par la magie des couleurs et des parfums. Les champs de fleurs des établissements horticoles égayent des villages entiers de la banlieue gantoise. Le principal est celui qui fut fondé il y a quelque soixante ans par un botaniste célèbre, Louis Van Houtte. Mais cet initiateur a été imité de toutes parts. Les grands jardiniers gantois trouvent du reste dans la ville même une importante clientèle. Tous les usiniers, tous les riches bourgeois ont dans les environs de belles maisons de campagne entourées de parcs merveilleusement soignés, et cela fait à cette ville industrielle une très jolie banlieue bien plantée d'arbres et très fleurie. On y trouve des types de tous les styles de jardins : jardin français, jardin anglais, jardin hollandais, et çà et là, au sortir d'un faubourg ouvrier sinistre et noir, on se trouve tout à coup devant des champs de jacinthes au printemps, de bégonias à l'automne. C'est là le luxe le plus gracieux d'une classe opulente qui se contente trop souvent de jouir de sa richesse avec ostentation et dédaigne assez généralement les raffinements de l'art. Plus loin ce sont des taillis d'azalées, véritable fête des yeux dont s'enthousiasmerait un peintre impressionniste.

GAND : LE NOUVEAU MUSÉE DES BEAUX-ARTS.

La société et le caractère gantois. — La grande bourgeoisie de cette ville industrielle a encore aujourd'hui tout le dur orgueil des « poorters » du XIVe siècle, et les luttes sociales sont toujours très vives à Gand. On ne s'y massacre plus, parce que nos mœurs se sont adoucies, mais les classes se haïssent avec force, et l'aspect moral de la ville est en somme demeuré le même. La rudesse des mœurs populaires se retrouve en quelque manière dans le caractère de la bourgeoisie industrielle.

Elle n'est pas près de renoncer à sa domination économique, cette grande bourgeoisie gantoise. Elle ne cédera pas à la peur, et l'on chercherait vainement chez elle la moindre trace de cet humanitarisme apitoyé dans lequel M. Georges Sorel, le théoricien du syndicalisme, voit les symptômes de la décadence bourgeoise. Elle est riche, puissante, fortement armée pour les luttes économiques, intimement persuadée de la légitimité absolue de ses droits et même de ses privilèges, si fière d'elle-même enfin qu'elle dédaigne avec simplicité la vieille aristocratie locale, composée d'ailleurs en majeure partie de familles d'origine bourgeoise, anoblies par l'antiquité seule de leur bourgeoisie.

GAND : LE BÉGUINAGE.

Nulle part, au reste, la hiérarchie sociale qui s'observe dans toutes les villes de province n'est plus fortement tranchée qu'à Gand. Dans cette cité de 200 000 âmes, dont la population ouvrière forme certainement plus des trois quarts, on trouve quantité de petites sociétés qui s'enchevêtrent et se superposent sans se pénétrer en aucune manière. Outre la grande division politique qui existe partout dans les villes belges et qui oppose toujours le « monde libéral » au « monde catholique », il y a, à Gand, une série de petites castes cantonnées dans leur vie étroite par leur orgueil même, chacune ayant ses sociétés d'agrément, ses salons, ses institutions propres. Les représentants des vieilles familles nobles se réunissent au « Cercle noble », qui a son local dans un charmant édifice du XVIIIe siècle dont la façade décore la place d'Armes. La grande bourgeoisie se groupe au « Cercle artistique et littéraire » ou à la vieille société du « Casino » dans le beau jardin de laquelle on va les dimanches d'été entendre les concerts. Puis autour de l'Université se groupe un monde de professeurs, très fermé lui aussi, et aussi orgueilleux de son intelligence et de sa respectabilité que le monde industriel l'est de sa richesse. Et tous ces groupements, très anciens, s'ignorent et se jalousent; à Gand, au XXe siècle comme au XIVe siècle, on est Gantois avant d'être Belge, mais on est de « son monde » avant d'être Gantois. Ces divisions, fortement tranchées, se manifestent parfois avec un certain comique. Le dimanche matin, à la sortie de la messe, une habitude immémoriale veut que les familles, avant de rentrer dîner — on dîne à une heure — aillent faire une promenade à la place d'Armes sous les vieux ormes qui l'ombragent. Mais les gens « bien » se contentent d'aller et venir d'un côté de la place, toujours le même, l'autre étant réservé aux ouvriers endimanchés, aux petits bourgeois, aux « espèces ». Que l'étranger, donc le fonctionnaire de passage à Gand, militaire ou magistrat (Gand est le siège d'une des trois cours d'appel de la Belgique), s'applique lors de son arrivée à bien choisir ses relations! S'il est admis dans tel salon, il ne sera pas reçu dans tel autre. Il lui faudra choisir son clan, son groupe, ses amitiés. L'éclectisme dans cette ville où l'on vit parqué est impossible, et toute cette bourgeoisie, toute cette aristocratie gantoise ne trouvent qu'un terrain d'entente, c'est la résistance aux revendications ouvrières.

Longtemps ces résistances furent obstinées, et elles empruntèrent au caractère gantois un aspect particulier de rudesse et de morgue hautaine; longtemps Gand fut la citadelle du doctrinarisme économique. Mais les temps ont changé, et de même qu'au siècle des Artevelde la masse organisée des tisserands et des foulons finit par faire échec à l'orgueil des « poorters », de même dans l'âge présent le prolétariat gantois, par une organisation savante, a fini par obtenir une part très importante dans la gestion des affaires de la ville et par apporter à sa situation économique de considérables adoucissements. Et cette bourgeoisie industrielle, trop réaliste pour s'obstiner en vain, a fini par céder peu à peu et par consentir, de plus ou moins mauvaise grâce, à ce qu'elle ne pouvait empêcher.

L'organisation ouvrière. Les coopératives. Le Vooruit. — L'énergie de la résistance même qu'elle rencontrait a donné à la classe ouvrière gantoise un sens de la solidarité et de l'organisation qui rend ses groupements politiques et économiques extrêmement intéressants. Nous les étudierons avec quelque détail parce qu'ils constituent les meilleurs types de ces institutions ouvrières, fondées par les ouvriers eux-mêmes, qui caractérisent le mouvement socialiste belge. A peu de nuances près, nuances dans l'examen desquelles nous ne pouvons pas entrer dans un ou-

GAND : LES BÉGUINES SORTANT DE L'OFFICE.

GAND : LES DOCKS.

vrage de la nature de celui-ci, on retrouverait les mêmes phénomènes sociaux et les mêmes institutions à Bruxelles, à Liége dans le Borinage, dans le pays de Charleroi et dans tous les districts industriels de la Belgique moderne. C'est d'ailleurs une admirable page d'histoire industrielle.

L'origine de l'organisation ouvrière gantoise remonte à 1814. Un embryon de syndicat sortit de la crise cruelle que traversa vers cette époque toute l'industrie française (Gand faisait alors partie de l'Empire français), mais par laquelle la grande ville flamande fut particulièrement éprouvée. Le blocus continental (1806) avait favorisé d'abord les nouvelles fabriques établies par Liévin Bauwens et ses émules. Mais vers 1812 les effets funestes de cette étrange politique économique commencèrent à se manifester à Gand, parce que le coton, fourni par l'Amérique, ne parvenait plus dans les ports de l'Empire. Une crise sérieuse se produisit en 1812-1813. Elle eut naturellement un contre-coup immédiat sur les salaires, et 1816 fut une année de misère atroce. Vingt mille personnes durent être secourues par les institutions de bienfaisance. Remués par d'obscurs souvenirs corporatifs, les ouvriers tentèrent alors une ébauche de syndicat, mais il fut interdit en vertu de la loi de 1791 sur les coalitions économiques. La prospérité extraordinaire dont Gand bénéficia de 1823 à 1830, par suite de l'introduction des machines à vapeur et du métier continu Arkwright, par suite aussi de l'ouverture du canal de Gand à Terneuzen et de la situation générale de l'Europe, n'amena pas de véritable changement dans la situation ouvrière, et plusieurs grèves furent sévèrement réprimées.

Le conseil communal autorisait bien les sociétés d'épargne ouvrières à distribuer des secours à leurs membres en cas de maladie, mais en fait cette autorisation n'avait aucune portée.

On l'a vu, la révolution aboutissant à la création du royaume de Belgique ne fut pas bien accueillie à Gand, surtout par le fabricant, dont elle compromettait l'industrie. Et en effet la crise fut très intense de 1830 à 1835. C'est sur l'ouvrier qu'elle pesa le plus lourdement.

A partir de 1835 la situation s'améliore : une nouvelle découverte, la filature mécanique du lin, vient augmenter l'activité industrielle de la ville par l'érection simultanée de deux puissantes fabriques : la linière la Lys et la linière la Gantoise (1838).

Mais de nouvelles grèves (1839) n'en montrent pas moins que patrons et ouvriers sont en guerre perpétuelle. Du reste la misère est vraiment grande de l'ouvrier gantois : logé dans des taudis, ayant un salaire insuffisant pour nourrir sa famille, manquant d'écoles pour instruire ses enfants. Le choléra (1832, 1848, 1854, 1866) et la famine causée par la maladie des pommes de terre (1846) l'éprouvèrent en outre très durement. Et nulle organisation, car les syndicats étant toujours proscrits, aucune société ne s'était formée pour profiter des maigres concessions accordées par l'arrêté du conseil communal dont nous avons parlé plus haut.

Cependant les idées changeaient. L'opinion bourgeoise, secouée par la presse et par les livres, commençait à s'émouvoir. Dans un monde qui avait vécu jusque-là dans la plus complète indifférence des questions sociales, on commençait à plaindre le travailleur. Une enquête ordonnée par les pouvoirs publics fut très impartialement conduite par les docteurs Mareska et Heyman. Les constatations faites par ces hygiénistes causèrent une impression considérable (1843). Des hommes généreux, le poète Kats, le philanthrope bruxellois Ducpétiaux, le publiciste ouvrier Eugène Zetternam, un journaliste ardent et généreux, Émile Moyson, excitèrent l'ouvrier gantois à s'organiser. En même temps un mouvement politique se produisait dans les milieux bourgeois pour demander des réformes démocratiques (Congrès libéral de 1846). Malgré tout cela, une nouvelle grève en 1849 se termina par des condamnations très dures; et il faut arriver à 1857 pour rencontrer la première ébauche d'une véritable organisation ouvrière. Les *Broederlijke Wevers* (Tisserands fraternels) et les *Noodlijdige Broeders* (Frères souffrants), représentant les fileurs, datent de cette année. C'est l'embryon d'où sortiront les formidables coopératives d'aujourd'hui. Une grève ayant éclaté peu après la constitution de ces sociétés, des poursuites furent engagées : le président et le secrétaire de la société des tisserands furent arrêtés et condamnés à un an de prison; mais les associations ne furent pas détruites par ces rigueurs : elles continuèrent leur propagande, et une nouvelle grève en 1859, de nouvelles poursuites, la saisie de l'argent récolté pour aider les grévistes et trente-huit condamnations n'empêchèrent pas leurs progrès patients.

Peu à peu elles obtiennent la confiance du travailleur; l'association des ouvriers du fer se fonde : elle compte bientôt

GAND : LE QUAI DES MOINES.

GAND : LA BIBLIOTHÈQUE DU VOORUIT.

600 membres. On tente de constituer une fédération, le *Werkersbond* (association des travailleurs). Des « filiales » s'organisent : société de lecture des tisserands, sociétés des ouvriers du bâtiment, des ouvriers tonneliers, des tisserands à la main. Un journal ouvrier hebdomadaire paraît. Ces organismes sont créés illégalement; mais la loi paraît tellement inique qu'un mouvement énergique se produit contre elle et que la Chambre des représentants vote enfin, en mars 1860, une autre loi autorisant les syndicats, sauf lorsqu'ils lèsent le droit des tiers ou lorsqu'ils méconnaissent les engagements pris entre patrons et ouvriers. Cette loi fut votée par le Sénat et promulguée en 1866 seulement.

Les circonstances, du reste, avaient favorisé cette évolution. La guerre de Sécession d'Amérique (1861-1865) frappa durement l'industrie cotonnière gantoise : le coton n'arrive plus en Europe, 6000 ouvriers sont sans travail en 1863. La misère est extrême et les sociétés ouvrières que les condamnations n'avaient pas pu abattre disparaissent presque toutes dans la crise de la faim. Mais l'élan était donné; il ne devait plus s'arrêter, et le mouvement socialiste international devait bientôt le fortifier encore. En 1869 une petite société scissionnaire des *Broederlijke Wevers* s'affilia à l'*Association internationale des travailleurs,* qui était à cette époque en pleine activité.

Mais l'*Internationale* ne tenait pas suffisamment compte des milieux et des habitudes locales. Dès 1872 elle s'affaiblissait, et peu après elle disparaissait, tuée par l'indifférence de ses adeptes et par l'échec de la Commune. C'est pourtant sous son drapeau que les fondateurs du *Vooruit* (En avant), la grande coopérative gantoise : Édouard Anseele, ouvrier typographe, et Edmond Van Beveren (mort en 1897), peintre en bâtiment, vendeur du journal internationaliste *Werker* (le Travailleur), s'initièrent à la vie publique et économique.

Cependant les deux sociétés des tisserands poursuivaient le même idéal et avaient les mêmes aspirations. Elles se réunirent en 1875. Un peu plus tard (1877), la société fusionnée se montra nettement socialiste en s'affiliant au parti socialiste brabançon qui venait d'être fondé à Bruxelles. Mais les tendances de ce parti leur paraissant peu pratiques, Van Beveren et Anseele créent, parallèlement, le parti socialiste flamand, dont le programme est mieux approprié aux besoins locaux. Cette organisation, du reste, n'a rien de fixe ni de ferme, car en 1879 les fédérations socialistes existant en Belgique se confondent et deviennent le *parti socialiste belge,* qui en 1885 s'intitule *parti ouvrier belge.* Sous cette poussée démocratique, les syndicats gantois s'organisent. Les fileurs fusionnent avec les tisserands (travailleurs du coton réunis); les métallurgistes, anéantis par une grève en 1870, renaissent en 1879; en 1875, les travailleurs du lin se groupent : ils sont 350 au bout d'un mois de propagande; le syndicat des peintres, débris de l'organisation de 1857, reprend ses travaux; les cigariers, les maçons, les charpentiers, les ébénistes créent chacun leur syndicat. La presse socialiste devient une puissance. Le *Toekomst* (l'Avenir) remplace les journaux existants et se publie avec plus de soins et un format agrandi.

Mais le parti socialiste gantois ne borne pas à cela ses efforts et fonde successivement une société de secours mutuels, le *Bond Moyson* (Association Moyson) et une boulangerie ouvrière coopérative, *De Vrij Bakkers* (les Boulangers libres). Cette société, créée en 1873, a des débuts très modestes — le four à pain est établi dans la cave d'un petit cabaret — et ne semble pas appelée à un grand avenir, puisqu'en 1878 elle ne cuit que 68000 pains et ne compte que 166 membres. Mais en 1879 le succès s'annonce brusquement et, à la fin de 1880, il y a 1500 adhérents. A côté se forment des coopératives moins importantes, mais fondées dans le même sentiment, et l'esprit coopératif semble gouverner toute la vie ouvrière.

Ce succès décisif subit alors cependant un brusque arrêt. Les *Vrij Bakkers* voulurent abandonner le caractère politique qu'ils avaient eu jusque-là et cesser, pour ainsi dire, de se déclarer socialistes. Un groupe important d'adhérents ne partageait pas cette manière de voir. Il résolut de fonder une nouvelle boulangerie, conservant une direction socialiste. Ce nouveau groupement est le *Vooruit* actuel.

La fondation de la fabrique de pain *Vooruit* est un événement capital de la vie économique gantoise (novembre 1880). Elle marque le début d'une ère de progrès continu dans le domaine coopératif, syndicaliste et politique. Commencée très petitement (274 membres), la nouvelle boulangerie n'en comptait encore que 750 en novembre 1881. Maintenant elle s'est bâti des locaux vastes et bien ordonnés, où le pain, mécaniquement travaillé, est produit par les machines les plus perfectionnées et les plus pratiques, et le chiffre d'affaires s'élève à plus d'un million de francs (1909). Le prix du pain est fixé depuis plusieurs années à 30 centimes le kilogramme, sur lesquels chaque membre reçoit 9 centimes de ristourne par pain, lors de la clôture semestrielle du compte.

Des services accessoires, tout aussi importants que celui de la boulangerie, s'y sont bientôt ajoutés. C'est d'abord le commerce d'épiceries. Commencé par la vente du café, il s'est peu à peu étendu aux autres denrées coloniales, et sa prospérité est telle qu'il compte en ce moment 16 magasins de détail, tous bien installés

GAND : LES BUREAUX ET MAGASINS DU VOORUIT.
(Marché du Vendredi.)

Phot. Neurdein.

GAND : LE QUAI AUX HERBES.

et qui donnent une impression d'ordre et de prospérité à tous ceux qui les visitent. En même temps que le café, les directeurs de la boulangerie s'étaient mis à vendre des couvertures de coton; et comme le succès était venu, ils avaient joint successivement à ce commerce les lingeries, les vêtements confectionnés pour hommes et pour femmes, la mercerie, la cordonnerie, etc. Luxueusement installée dans l'immeuble du marché du Vendredi, cette branche du commerce coopératif est très prospère.

Ces divers départements de la coopérative donnent à leurs acheteurs des avantages sérieux. Lors des comptes semestriels, il est alloué à tout client une ristourne de 6 pour 100 s'il est membre du *Vooruit* et de 2 pour 100 s'il ne fait point partie de cette société.

Dès 1885 les administrateurs de la boulangerie s'étaient mis à établir des pharmacies populaires où les médicaments étaient fournis à bon compte. Ici encore le succès a été remarquable. Deux pharmacies s'ouvraient en 1885 : la septième s'est ouverte en mai 1909.

Ajoutons qu'un commerce de charbon très prospère s'est adjoint aux autres installations ci-dessus décrites. Il débite pour 400000 francs de combustible par an. La société *Vooruit* exploite encore le buffet et le café de *Ons Huis* (Notre Maison), marché du Vendredi, et ceux de la Salle des fêtes, rue des Baguettes. Soucieuse de la santé et de la moralité du peuple, la société vend de la bière, mais pas d'alcool, dans ces deux établissements.

A côté et autour de cette puissante coopérative, dirigée d'ailleurs avec la volonté centralisante et autoritaire des grandes industries capitalistes, les syndicats, dont nous avons vu la pénible renaissance de 1870 à 1880, n'ont cessé de s'accroître. D'abord pourvus de salles de réunion très modestes et peu commodes, ils sont logés maintenant dans des locaux vastes et bien appropriés à leur destination. Ils occupent les étages de l'immeuble *Ons Huis*, à côté du magasin principal du vêtement.

Ils se répartissent en quinze syndicats comptant en tout 12350 membres.

D'autre part la société socialiste de secours mutuels en cas de maladie *Bond Moyson*, commencée en 1876 avec un très petit nombre de membres, a groupé en 1887 toutes les sociétés de secours mutuels à tendances démocratiques et a formé une fédération. En 1890 ces diverses sociétés fédérées se sont fusionnées, et depuis la prospérité de cet organisme s'est beaucoup accrue. Elle assure son service médical par 13 médecins et 1 oculiste; elle emploie en outre 2 chirurgiens. Ceux-ci opèrent dans un dispensaire, construit en 1902 et admirablement installé, avec les derniers perfectionnements. Le nombre des membres ayant droit à un secours de 2 fr. 50 en cas d'incapacité de travail par suite de maladie est de 12000 et les autres personnes (invalides, femmes, enfants) susceptibles d'être traitées par les médecins du *Bond* s'élèvent à 18000, ce qui fait 30000 participants environ à cette section importante de l'activité socialiste.

Ce département a pu organiser en outre une caisse de pensions pour invalides et une société d'assurances sur la vie.

Quoi qu'on pense de la politique et de l'idéal socialistes, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour ces puissantes institutions ouvrières qui encadrent fortement le travailleur et apportent à son sort d'incontestables adoucissements. Mais succès oblige, et depuis quelque temps, prenant une initiative encore plus hardie, les socialistes gantois ont créé de véritables établissements industriels.

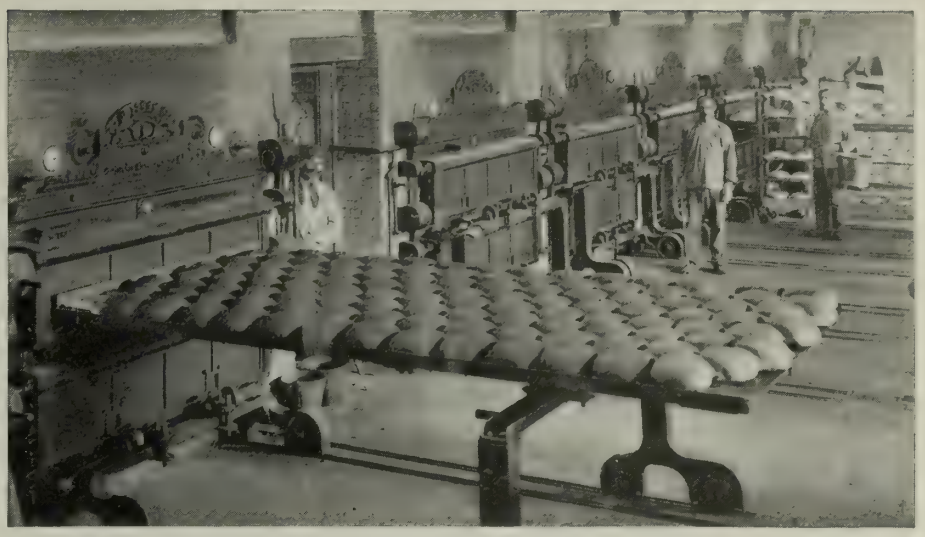
Outre leur fabrique de pain, ils ont fondé :

1° Une fabrique de cigares; 2° une entreprise de travaux publics; 3° une imprimerie qui imprime pour le parti le journal *Vooruit;* 4° une fabrique de tissus; 5° une brasserie.

Voilà donc les coopérateurs gantois devenus patrons à leur tour; et certes parmi les théoriciens idéalistes du socialisme, on n'a pas manqué de reprocher aux Van Beveren et aux Anseele d'énerver le prolétariat en l'encadrant dans la société bourgeoise et d'user dans la gestion des entreprises qu'ils dirigent des mêmes procédés qu'ils reprochent aux industriels bourgeois; mais la popularité des dirigeants du *Vooruit* n'en a guère souffert et M. Anseele, demeuré seul, par la mort de M. Van Beveren, exerce sur le monde ouvrier gantois une véritable toute-puissance, preuve manifeste qu'il a bien compris les aspirations de son peuple et n'a pas outrepassé ses vœux.

Ce peuple, en effet, est foncièrement positif; la chimère du bonheur universel ne l'a jamais fait divaguer, la justice d'une cause ne lui apparaît que pour autant que cette cause soit la

sienne. Il ne rêve pas de la révolution sociale, ne songe pas au « grand soir » et ne voit dans le socialisme international qu'un bon instrument pour conquérir *à Gand* l'indépendance économique et le pouvoir politique qu'il ambitionne. Il y a certainement là de grandes garanties d'ordre, et M. Édouard Anseele, député de Gand et échevin de la ville (le *Vooruit,* qui, grâce à la représentation proportionnelle, détient deux mandats législatifs sur onze, dispose du tiers des voix au conseil communal), n'est assurément ni un révolutionnaire, ni un « partageux »; la lutte des classes lui apparaît simplement comme une forme nécessaire et permanente du progrès économique, et si, dans l'âpreté voulue de son éloquence, il a l'air de traiter les patrons gantois de Turc à Maure, dans le fond il ne songe nullement à les exproprier. Au surplus il est évident que l'exemple et la menace du *Vooruit* ont exercé sur le sort de l'ouvrier gantois la plus heureuse influence. Devant l'ascendant croissant que le socialisme devait à ses institutions économiques, les autres partis ont senti la nécessité de l'imiter. Des bourgeois de toutes les opinions antisocialistes ont fondé une boulangerie coopérative sans couleur politique, *de Volksbelang* (l'Intérêt du peuple). Cette société, bien administrée, fait parfaitement ses affaires. Elle a une autre clientèle que la société *Vooruit,* mais elle n'a pas nui à sa concurrente. Elle livre à la population, tout comme le *Vooruit,* du pain excellent, à bon marché.



GAND : UNE BOULANGERIE COOPÉRATIVE.

Plus tard, le parti catholique, craignant de perdre son autorité sur les ouvriers qui lui étaient restés fidèles, a fondé une boulangerie, *Het Volk* (le Peuple), et des syndicats qui sont prospères et puissants. Il a créé également une mutuelle ouvrière contre les maladies, des magasins d'épicerie et d'articles du vêtement. Ces institutions réussissent; on peut dire qu'elles ont une importance de moitié moindre que celles du *Vooruit.*

Les libéraux conservateurs, enfin, ont essayé, eux aussi, de grouper leurs adhérents ouvriers; mais leur mutuelle ouvrière, qui compte environ 2500 membres, n'a pas l'importance de celle des autres partis.

Les initiatives ouvrières, on le voit, ont donc réussi à grouper et à syndiquer la très grande majorité des ouvriers de Gand. Elles ont aussi inspiré aux pouvoirs publics d'excellentes mesures d'assistance sociale. Coopérant puissamment au mouvement démocratique qui, depuis 1886, a fait évoluer tout le pays, elles sont pour beaucoup dans le courant d'opinion à qui l'on doit les récentes lois ouvrières. La ville, sur l'initiative de M. L. Varlez, vient d'organiser une caisse d'assurance contre le chômage qui, alimentée à la fois par les subsides communaux et par les syndicats, répartit des secours aux ouvriers sans travail par un procédé très juste et très pratique. Toutes ces institutions ont infiniment amélioré le sort de l'ouvrier gantois, et dans cette lutte constante et toujours très âpre du grand patronat industriel et des forces ouvrières organisées, une sorte d'équilibre s'est établi qui empêchera, au moins dans une certaine mesure, le retour des cruels conflits de jadis.

La vie intellectuelle à Gand. Le mouvement flamingant. — Occupée tout entière de ses querelles sociales et politiques, Gand, au moyen âge, fut loin de jouer dans la civilisation flamande le même rôle que Bruges. Les savants, les poètes, les artistes, à cette époque, vivaient trop dans la dépendance des cours pour qu'ils aient jamais songé à s'établir dans une ville aussi turbulente, aussi souvent en révolte contre le prince. Mais depuis le commencement du XIXe siècle la vieille ville flamande a une vie intellectuelle d'une singulière intensité et qui mérite d'autant plus d'intéresser l'observateur que le particularisme local y a fortement imprimé son caractère.

GAND : CITÉ OUVRIÈRE RUE DE COURTRAI.

Gand fut une des premières villes belges à bénéficier du réveil que provoqua dans tout le pays le régime français. Si Bruxelles perdit à n'être plus que la préfecture d'un département, Gand, tombée sous le régime autrichien dans la plus pesante des léthargies provinciales, y gagna beaucoup. C'est le moment, on l'a vu, où l'importation des métiers à filer, dont le secret avait été dérobé en Angleterre par Liévin Bauwens, provoqua le retour de la prospérité industrielle que nous avons décrit. Des fonctionnaires français venus de tous les points du territoire y apportèrent, d'autre part, des besoins de société, des curiosités que les Gantois ignoraient depuis longtemps. Le séjour de Louis XVIII pendant les Cent-Jours et la cour fiévreuse et inquiète qu'il tint à l'hôtel d'Hane-Steenhuyze accentuèrent cette influence bienfaisante des mœurs françaises.

Sous le régime hollandais, d'autre part, les fortunes brusquement réalisées donnèrent à la ville quelque chose de brillant et d'actif qu'on ne lui avait jamais connu. Mais aussitôt, à la culture française, qui, sous le régime précédent, s'était imposée à la bourgeoisie, s'opposa un mouvement littéraire néerlandais d'où est sorti le flamingantisme : nous verrons plus loin de quelle manière.

On sait le zèle que le roi Guillaume de Hollande, qui, à tant d'autres titres, mérita l'impopularité qui finit par lui faire perdre la Belgique, déploya en faveur de l'instruction publique. Un des premiers actes de son gouvernement fut de fonder trois universités dans les Pays-Bas méridionaux : celle de Gand, celle de Liége et celle de Louvain. De toutes la plus prospère fut d'abord celle de Gand. De 1816 à 1830 elle fut un centre littéraire et scientifique très actif. La révolution de 1830 lui porta un coup fort sensible. Une des premières mesures du gouvernement provisoire avait bien été d'annoncer le maintien des trois universités, mais une partie du corps professoral ayant émigré, on avait été forcé d'enlever à chacune d'elles une ou deux facultés. D'autre part la crise industrielle qui frappa alors si cruellement la ville de Gand eut sur sa vie intellectuelle une répercussion immédiate. Cependant, dès 1845, le grand établissement d'enseignement supérieur gantois avait repris son éclat, quelques hommes vraiment

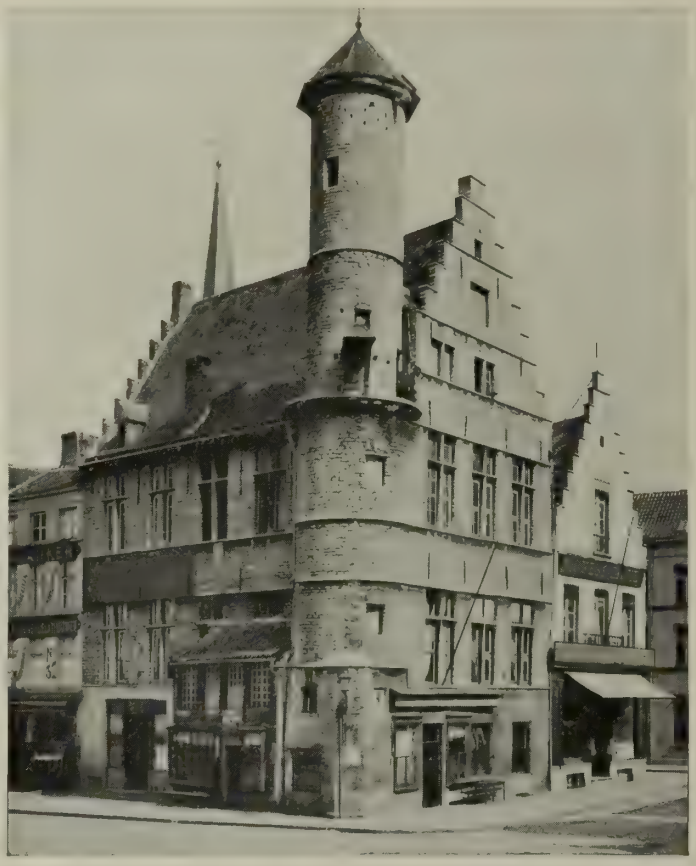
supérieurs s'étant rencontrés qui lui donnèrent une réputation européenne. Le plus célèbre est François Laurent, le savant commentateur du Code civil dont les avis font encore autorité dans tous les pays dont la législation a la loi napoléonienne pour base. Mais il faut encore citer l'aliéniste Ghislain, l'anatomiste Burggraeve, le physicien Plateau, les historiens Warnkoenig et Moke; enfin le philosophe François Huet, lequel importa en Belgique le spiritualisme un peu vague qui était de mode en France au commencement du XIXe siècle et qui, par ses disciples Guillaume Tiberghien, plus tard professeur à Bruxelles, et Émile de Laveleye, donna sa philosophie au libéralisme belge.

GAND : TISSAGE COOPÉRATIF.

Cette philosophie, qui, au point de vue politique, aboutissait en somme à une forme adoucie du jacobinisme français, tendait naturellement au développement, en Flandre, de la culture française, bien que les libéraux gantois aient placé de bonne heure leur idéal politique plutôt en Angleterre qu'en France. Mais parallèlement à ce mouvement, l'Université de Gand avait vu naître à peu près vers la même époque un mouvement artistique et philologique néerlandais qui a fini, répétons-le, par créer un parti : le parti flamingant.

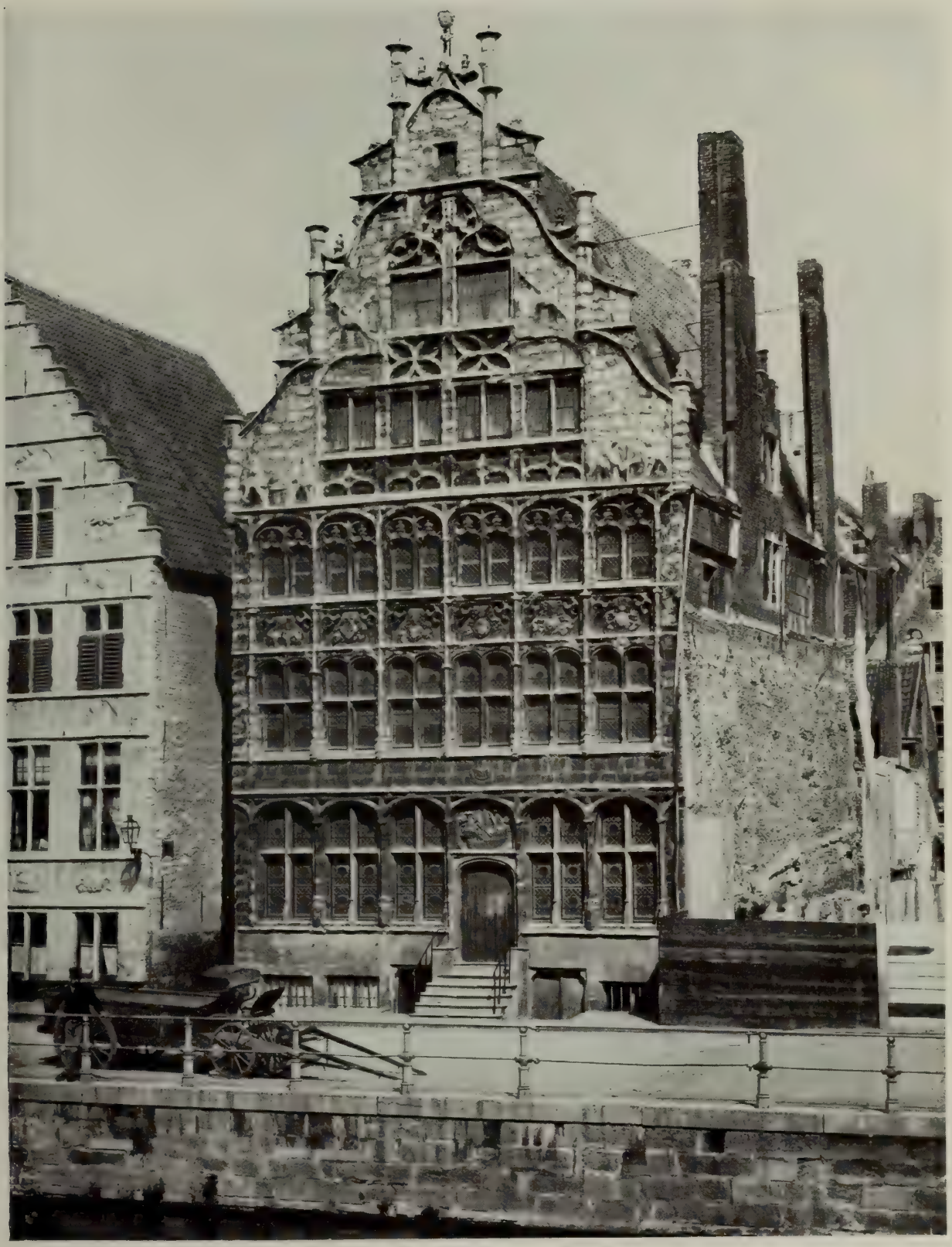
Personne ne niera que les revendications des Flamands d'alors ne fussent d'ailleurs parfaitement légitimes. Nous avons quelque peine à nous figurer à quel degré l'antipathie pour la langue néerlandaise était montée après la révolution qui sépara la Belgique de la Hollande, et cela non seulement en Wallonie, mais même en Flandre. Dès novembre 1830 le gouvernement provisoire, constitué d'ailleurs par des Wallons d'éducation exclusivement française, avait déclaré « que le français serait la seule langue officielle ». Il supprimait ainsi pour les fonctionnaires de Flandre l'obligation de comprendre les populations qu'ils administraient et qu'ils jugeaient. Il bannissait la langue maternelle des Flamands de l'enseignement public. D'abord une telle mesure n'étonna personne et ne sembla point tyrannique, premièrement parce qu'elle était une réaction contre la politique linguistique du gouvernement hollandais qu'on venait de renverser, ensuite parce que le flamand semblait retombé au rang d'un patois destiné à disparaître devant la poussée de la langue française. Comment les politiques imbus de l'idéal français qui gouvernaient à Bruxelles auraient-ils admis le droit de vivre d'un idiome grossier et abâtardi que, seuls, s'obstinaient à parler les journaliers des campagnes et les artisans des petites villes? Or il se trouva que, tout à coup, dans cet « idiome grossier », naquit une littérature.

Cela commença par de la philologie. Sous le régime hollandais, Blommaert, David, Snellaert et surtout Jean-François Willems, refirent l'histoire et la légende de la langue. Ils publièrent des textes « moyen-néerlandais », ramenèrent dans le public, et même dans le public populaire, le souvenir des poètes et des écrivains flamands qui, depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe, avaient donné à la littérature européenne quelques-unes de ses expressions irremplaçables; ils épurèrent, ils réformèrent la langue en la vivifiant aux sources de sa splendeur; ils la refirent de toutes pièces. D'autre part, se passionnant pour toutes les manifestations de l'esprit populaire, ils développèrent à toute occasion cette idée que l'âme d'un peuple vit surtout dans la langue. Cette formule était directement empruntée au romantisme allemand et, en effet, l'influence de la « jeune Allemagne » s'exerça très puissamment sur les initiateurs du mouvement flamand. Ils trouvaient dans les sentiments qui déterminèrent outre-Rhin l'insurrection patriotique de 1813 une certaine analogie avec les mobiles qui les animaient, et quelques-uns d'entre eux crurent céder, comme Fichte, à l'appel de la race. L'administrateur francisé qui ignorait, ou feignait d'ignorer la langue populaire, et ne la considérait que comme un méprisable jargon, était, pour eux, l'ennemi. Quoi d'étonnant à ce que, dans l'ardeur de la bataille, ils aient reporté un peu de leur haine sur la culture française tout entière? Cependant les germanisants les plus convaincus de cette période héroïque du flamingantisme poursuivaient un idéal très différent du pangermanisme actuel, et quand, après 1870, les Flamands virent la nouvelle Allemagne, matérialiste, impérialiste et caporaliste, sortir tout à coup du rêve bismarckien, ils s'en éloignèrent d'autant plus aisément qu'ils avaient obtenu quelques satisfactions légales, et qu'ils voyaient la décadence du néerlandais définitivement arrêtée. Hormis quelques énergumènes, agents inconscients de la politique prussienne, les Flamands ont bientôt compris à quel point le nouvel idéal germanique était hostile à leur tempérament individualiste et sensuel, à leur amour du bien-vivre, à leur patriotisme local. Germains certes de race et de culture, les Flamands sont en réalité très différents de leurs voisins de l'Est et même de leurs voisins du Nord, dont ils ne peuvent comprendre le puritanisme protestant Ils sont Flamands, uniquement Flamands, et leur flamingantisme est avant tout une manifestation de vieil esprit particulariste. Malheureusement il en a toute l'étroitesse. Certes il n'est personne qui n'approuve M. Auguste Vermeylen, écrivain flamand de grande valeur, fondateur de la revue *Van nu en Straks*, quand il écrit ces phrases :



GAND : LA MAISON DES TISSERANDS.

« Nous pensons que, pour être de « bons Européens », il nous faut, au préalable, être *quelque chose*, c'est-à-dire nous-mêmes, des Flamands. Il me semble inévitable que du jour où nous nous sentirons vraiment nous-mêmes, notre monde s'élargira. Nous ne nous défierons plus des courants étrangers. Notre appétit intellectuel ne pourra qu'augmenter notre désir de nous alimenter aux grandes civilisations voisines. Nous accueillerons les idées d'au delà, voilà tout — et ce ne sera pas seulement une petite minorité bourgeoise qu'elles imprégneront. Voulez-vous parier qu'en Flandre, une fois qu'on s'y



LA MAISON DES BATELIERS

développera plus rationnellement, une fois que l'éducation y sera plus conforme à la nature propre du peuple flamand, on parlera mieux le français qu'aujourd'hui? Il n'y a rien de tel, pour bien apprendre une langue, que de bien savoir la sienne et d'avoir appris à bien penser dans la sienne...

« L'enseignement francisé, dit-il encore, a pour premier résultat d'étouffer la personnalité, de rejeter l'enfant en dehors de ses voies de développement naturel, de produire une pitoyable race de déracinés sans ressort, sans spontanéité, sans appui intérieur et même sans langue. Car si encore ils parlaient le français! Mais l'immense majorité n'est-elle pas faite de malheureux qui ne peuvent s'éloigner de leur clocher, et qui sont aussi ridicules en France qu'en Hollande?... »

Quoi de plus juste, quoi de plus légitime que les revendications d'un peuple qui veut qu'on instruise ses enfants dans sa langue et qu'on le juge dans sa langue? Mais les revendications flamandes ne se sont pas arrêtées là. Chaque victoire a été suivie d'une réclamation nouvelle. En 1873 il est décidé que l'instruction criminelle et les plaidoiries se feront dans la langue du prévenu. C'est le point de départ. Chaque année, ou peu s'en faut, voit un nouveau triomphe flamand. On organise l'instruction en flamand au degré primaire, puis au degré secondaire dans les établissements de l'État; on finit même par l'imposer aux institutions privées bénéficiant de subsides. Le flamand devient en Flandre la langue unique de l'administration; et en 1898 une loi remplaçant la loi de 1845 (modifiée en 1869), qui ordonnait d'imprimer les lois et arrêtés dans les deux langues du pays, attribue au texte néerlandais une valeur égale à celle du texte français. Le bilinguisme était désormais complet, puisqu'il s'étendait à la discussion, au vote, à la sanction et à la promulgation des lois. Cependant les intellectuels du mouvement se préoccupaient d'autres consécrations encore. En 1886 ils obtinrent la création d'une académie flamande, mise sur le même pied que la vieille académie érudite, fondée à Bruxelles par Marie-Thérèse. Ils réclamèrent en outre, dans les villes d'Anvers, de Gand et de Bruxelles, la construction de théâtres où l'on jouerait exclusivement en néerlandais, dût-on s'y contenter parfois de versions bâclées des *Deux Orphelines* ou de *la Porteuse de pain*.

« Mais pour hâter la floraison des œuvres nationales, dit M. Maurice Wilmotte, qui a publié dans son livre *la Belgique morale et politique* une étude très complète sur la question des langues, il y a des moyens de serre chaude, il y a les couveuses officielles, les primes largement distribuées, les subsides et les jurys. Et la manne officielle plut à partir de 1858 sur le sol néerlandais. Entre 1860 et 1864 on compte soixante-quatre pièces couronnées, dont aucune n'a survécu. Le nombre des cercles dramatiques monte comme une marée : il est en 1864 de 108; de 125 en 1866, de 225 en 1872 : en dix ans, on avait réparti 150 000 francs entre ces associations, de plus en plus empressées à faire acte de vitalité, sinon de désintéressement. De même se multiplient les productions dramatiques comme champignons en été; mais, avoue l'historien du mouvement, si leur quantité était de plus en plus grande, « leur qualité était restée médiocre ». Celle des acteurs ne l'était pas moins. On attend encore, on espère toujours l'homme de génie qui donnera à la scène flamande l'orientation rêvée; quant aux interprètes, à de rares exceptions près, ils n'ont pas dépassé le niveau d'amateurs probes et intelligents. »

GAND : PHARMACIE-ÉPICERIE COOPÉRATIVE.

On l'attend encore en 1910. Aussi bien cette protection officielle qui s'est fortement accentuée depuis 1884, — le parti catholique au pouvoir depuis lors trouvait ses troupes électorales les plus fidèles chez les Flamands, — est loin, paraît-il, d'avoir été favorable à la littérature flamande. C'est du moins l'avis de M. Cyriel Buysse, un des meilleurs écrivains flamands contemporains, qui, en 1897, dans la *Revue Encyclopédique*, fit connaître les lettres néerlandaises au public français.

Après avoir décrit le réveil flamand à qui l'on doit le fécond romancier Henri Conscience, qu'on a appelé l'Alexandre Dumas de la Flandre, il poursuit en ces termes :

« Peu à peu la situation devint lamentable, et elle empira encore lorsque, dans le but d'enrayer la décadence du mouvement, la protection officielle intervint. Le Flamand prit l'épithète de flamingant et s'en servit pour arriver aux places lucratives et aux honneurs. Il s'agissait, pour le gouvernement conservateur, de préserver, par une idée étroite de protectionnisme, une partie du peuple belge de l'esprit révolutionnaire véhiculé par la langue française. Ainsi, au lieu de faire de leur langue et de leur peuple un idéal de culte et d'amour, les flamingants s'en firent une arme de combat dérisoire, avec laquelle ils semèrent dans le pays beaucoup de discordes et s'enlevèrent d'innombrables sympathies. »

Cependant quelques écrivains flamands de valeur, échappant à cette médiocrité officielle, se sont acquis tant en Hollande qu'en Flandre une très brillante réputation. Il faut citer notamment les poètes Ledeganck, Van Duyse, Pol de Mont, les romancières Rosalie et Virginie Loveling, dont l'art délicieusement intimiste est profondément flamand, les romanciers Tony Bergmann, Styns, Teirlinck.

Il est incontestable qu'il y a là toute une littérature, sans grand écho assurément, mais pleine de sève et d'originalité, en dépit, peut-on dire, du flamingantisme officiel.

« Dans la pensée écrite d'expression flamande, dit encore M. Buysse, c'est l'art dramatique qui semble le plus s'être attardé. A part les œuvres de Nestor de Tière et de Franz Gittens, qui (celles du premier surtout) ont souvent une originalité qui ne

GAND : LA LIBRAIRIE DU VOORUIT.

LE CHATEAU DE LAERNE, PRÈS DE GAND.

manque pas de grandeur, on ne joue, sur les scènes flamandes, que des traductions de pièces françaises ou allemandes, la plupart du temps bouffonneries ou mélodrames, et quelques médiocrités du terroir, primées par la protection officielle. Là, plus encore qu'ailleurs, cette protection apparaît dans toute son inutile hideur. Toute libre enquête, toute idée avancée sont exclues d'avance. Il faut à tout prix être banalement médiocre, au diapason des officiels qui auront à juger. Sinon la prime échappe, et une pièce originelle flamande non primée ne se joue pas, ou presque pas. Il y a là une mare à curer avant que puisse éclore la vie nouvelle et saine. »

Depuis 1897 la mare a-t-elle été curée? Qui oserait le dire? A la suite de Guido Gezelle, un poète mystique que les Flamands tiennent pour un très grand homme, beaucoup de poètes néerlandais se sont mis à chanter sur des modes divers la Flandre catholique et dévote, et plusieurs romanciers de valeur, dont le plus connu est Stein Streuvels, ont fini par forcer l'attention du public hollandais lui-même; mais cela n'empêche pas d'innombrables fonctionnaires et de nombreux journalistes flamands de rimer encore avec ardeur d'insipides cantates ou de funèbres drames patriotiques, afin de mériter les primes, les places et les sinécures que leur dispense le gouvernement.

Cet appétit marqué pour les faveurs officielles a du reste provoqué contre le mouvement flamand une réaction que ses exagérations ont accentuée. Non contents d'avoir une académie à eux et toute une série d'institutions où règne l'exclusivisme, les chefs du mouvement demandent qu'on traduise dans leur idiome le moindre document officiel. L'intérêt patriotique, à les en croire, ne commandait-il pas de graver la version flamande de la devise belge sur les timbres-poste et les monnaies du pays? Il exigeait aussi que les noms des rues fussent inscrits en deux langues dans cinq provinces, que l'indicateur des chemins de fer fût traduit en néerlandais, que les indications les plus intimes fussent compréhensibles aux paysans flamands dans la plus chétive commune wallonne. Ne finiront-ils point par exiger la destitution des fonctionnaires, si modestes soient-ils, si Wallons en terre wallonne, ils ignorent l'idiome néerlandais?

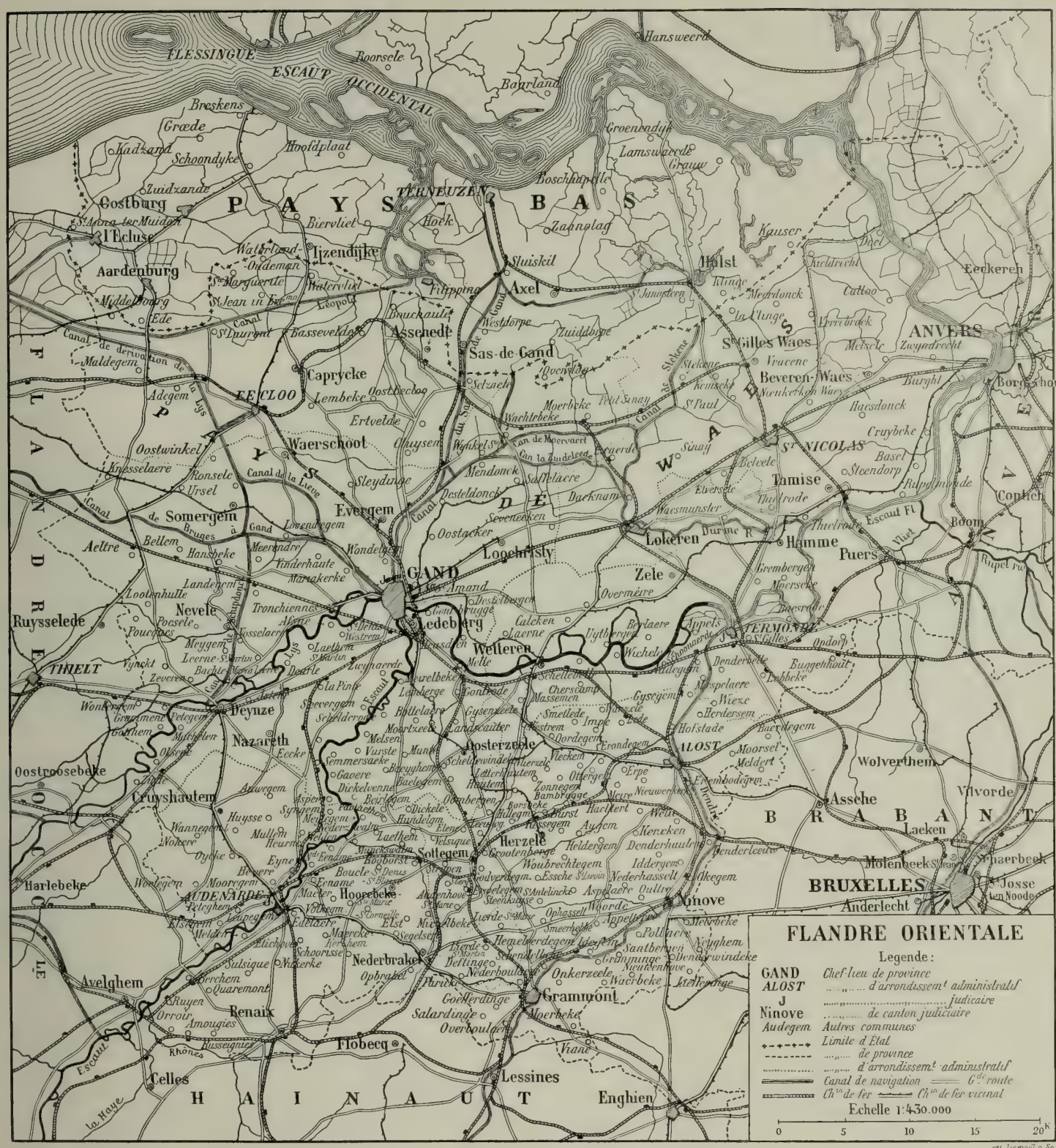
Se formulant d'abord en d'inoffensives plaisanteries, la réaction wallonne commence à devenir beaucoup plus sérieuse. Certains habitants des provinces du Sud disent très haut que l'organisme politique qui les unit aux Flamands ne profite qu'à ceux-ci. Ils commencent à parler d'une séparation administrative, et une Ligue wallonne s'est fondée qui tente de transporter la question sur le terrain politique. Aux élections législatives de 1910, elle a présenté à Bruxelles une liste de candidats qui, malgré le cadre rigide dans lequel évoluent les partis belges, a obtenu un nombre respectable de voix. Sur cette pente on peut aller très loin, et cette question des langues est un des points noirs qui obscurcissent l'avenir belge. Le monde politique s'efforce d'enrayer le mouvement protestataire, mais il est incontestable qu'il devient de plus en plus important. Dans les grandes villes de Wallonie et particulièrement à Liége et à Mons, il est manifestement populaire, et il pourrait avant peu introduire dans la vie publique belge un élément nouveau.

Au point de vue de l'intérêt même des Flamands, du reste, ces exagérations, cette guerre à la culture française dont le mouvement flamingant commence à prendre l'aspect, ne sont-elles pas dangereuses? La culture française a été jusqu'à présent pour l'intellectuel flamand le seul point de contact avec l'esprit européen, avec la haute culture internationale. S'il y renonce, comme quelques-uns de ses chefs l'y engagent (ceux notamment qui veulent transformer l'Université de Gand en université flamande), pour s'enfermer dans le cercle étroit de ses préoccupations particularistes, ne renoncera-t-il pas de gaieté de cœur à tous les bénéfices d'une civilisation supérieure qu'il a entrevue et qu'il ne pourra pas oublier? Émile Verhaeren, Maurice Mæterlinck, Georges Eekhoud, Flamands de naissance, auraient-ils touché le grand public universel si, de formation intellectuelle purement flamande, ils en avaient été réduits à exprimer leur pensée dans cette langue.

LES ENVIRONS DE GAND ET LES VILLAGES DE LA FLANDRE ORIENTALE

Le pays des canaux et des rivières. — Dans son *Histoire de Belgique*, M. Pirenne, que nous avons souvent cité et que l'on ne peut trop citer, car c'est le premier historien qui soit arrivé à mettre un peu d'ordre dans les annales touffues des Pays-Bas méridionaux, remarque à diverses reprises le caractère essentiellement urbain de la civilisation flamande. On est particulièrement frappé de la justesse de cette observation quand on parcourt la Flandre orientale. Ici ce ne sont pas seulement les villes, c'est *la ville* qui a absorbé l'activité, la vitalité de tout le peuple. La province entière semble encore le faubourg de Gand comme au temps où la fière cité exerçait durement sa juridiction et ses droits seigneuriaux sur tout le « plat pays ».

La plupart de ces petites villes ne sont guère du reste que les marchés de la vaste et riche région agricole qui les entoure. Cette partie de la Flandre, en effet, est extrêmement fertile. Quand, du haut de Saint-Bavon, on porte les regards plus loin que la mer des toits hérissés de clochers, de tours et de cheminées d'usine, on aperçoit une plaine infinie et singulièrement verdoyante. C'est la belle terre viride, déjà entrevue à Malines et à Anvers, mais nourrie d'une sève plus abondante encore par la force fécondante des eaux dont ce coin béni est baigné de toutes parts. Les prés, les champs de blé, de colza, de trèfle et de lin bordent le bas de l'horizon d'une immense tache claire que le ciel moite semble prolonger. A Tronchiennes, le vert lustré des prairies est aussi éclatant, aussi nourri que celui des pelouses soignées et pomponnées d'un parc anglais. Puis, c'est Melle, Loochristy, Deurle, Everghem qui étendent dans tous les sens les végétations grasses de leurs potagers, et tout là-bas, dans le brouillard, Wetteren aligne ses houblonnières. Fixez vos regards dans cette plaine, cherchez à percer ce fouillis de villages, de fermes perdues parmi les arbres, et vous verrez qu'un large réseau d'irrigations fait courir dans le sol une infinité de canaux qui, semblables à l'appareil vasculaire de l'organisme humain, font circuler la vie à travers ces belles campagnes. Voici d'abord l'Escaut qui, venant du sud et des potagers de Gavre, engraissés jadis par Philippe le Bon du sang des milices gantoises, fait un brusque coude vers l'est et se perd dans les charmilles de houblon du côté de Wetteren. De l'ouest vient la Lys qui, entre Deynze et Gand, serpente à travers d'admirables prairies semées de bouquets d'arbres et qui semblent avoir été disposées pour servir de cadre à quelque idylle virgilienne. Elle arrose de charmants villages. Deurle et Astene, où vit Émile Claus, le peintre lumineux de ce



CARTE DE LA FLANDRE ORIENTALE.

doux et calme pays, baigne le pied de quelques parcs vénérables dont les frondaisons antiques cachent la confortable maison de campagne d'un usinier gantois ou d'un hobereau flamand, se traîne paresseusement parmi les roseaux devant le jardin d'une antique guinguette qui chaque dimanche s'emplit de chansons et de rires et où les canotiers viennent manger des fritures d'anguilles ou savourer un plat local comme le *waterzoeij* (sorte de soupe) de poisson.

La Lys, en effet, est la rivière des canotiers gantois. Ceux-ci sont illustres. Seuls parmi les rameurs du continent, ils ont triomphé des Anglais aux fameuses régates de Henley, et des victoires successives ravirent d'orgueil la ville entière. Mais un autre sport charmant anime encore durant l'été la belle rivière : ce sont les « régates à la voile ». De légers sloops portant d'immenses voiles blanches sillonnent alors les flots, et le promeneur cheminant à travers les prairies a la surprise de voir entre les berges basses qui lui dissimulent la rivière des esquifs voguer parmi les herbes à même la prairie.

Au moment où ils entrent dans Gand, l'Escaut et la Lys se divisent en une infinité de bras qui, se mêlant à la petite rivière de la Liève, forment le dédale fluide que nous avons décrit. Deux grands canaux en complètent le réseau : droit vers le nord s'élance le canal de Terneuzen. Il joint à la mer le port de Gand qui, malgré la concurrence d'Anvers et l'augmentation constante du tonnage, rend encore à l'industrie d'excellents services. Vers le nord-ouest, se dirige le canal de Bruges, relié à la Lys par la

« Coupure » et toujours sillonné de chalands et d'allèges. On y voit même encore un coche d'eau qui dessert les villages riverains et amène les paysans aux marchés gantois. Gand, au surplus, est depuis le xve siècle, comme on l'a vu, la métropole du batelage flamand. Toute la vieille terre s'anime du mouvement mesuré et de l'activité silencieuse du transport par eau. C'est une ancienne industrie traditionnelle où se sont conservées les mœurs d'autrefois, et l'une des meilleures manières de voir la Flandre pour l'artiste ou le voyageur qui tient plus à satisfaire ses curiosités qu'à jouir de tous les raffinements du confort, c'est de s'entendre avec un de ces bateliers qui sillonnent infatigablement le pays. Pour une petite somme, il vous accueillera à son bord, et, mêlé à cette vie bornée, errante à travers la solitude des paysages, avec le frisson de l'eau sous les pieds et le bourdonnement du vent dans les oreilles, vous verrez peu à peu passer sous vos regards les tours d'Alost, de Ninove, de Grammont, de Deynze ou d'Audenarde, relais habituel de ces nomades du fleuve et de la rivière. Vous verrez aussi ces beaux villages tranquilles et bien disposés que leur éloignement des grand'-routes semble isoler du reste du monde, mais qui ont leur vie propre, paisible, mesurée, heureuse.

LABOUREUR FLAMAND.

La vie rurale en Flandre. Les bas salaires et le mouvement démocrate chrétien. — Ces villages flamands donnent en effet, en général, une impression sinon de richesse, du moins d'honnête aisance. Il ne semble pas que, dans ces petites fermes entourées de haies, perdues dans les vergers, on puisse souffrir de la gêne. Les hommes sans désir et contents de leur sort doivent y mener des jours égaux. Il ne faudrait pas pourtant se fier trop à cette impression première. Si la terre est riche dans cette partie de la Flandre, le paysan en général y est assez pauvre. Il y est rarement propriétaire. La terre est communément divisée en grands domaines, appartenant à des hobereaux, à de vieilles familles bourgeoises, plus ou moins anoblies par leur ancienneté, et qui exploitent leur bien avec d'autant plus de rigueur que, vivant sur un très petit nombre d'idées anciennes, ignorant tout du monde moderne, elles ne se doutent pas, et ne veulent pas se douter, de l'augmentation générale du taux des salaires. Aussi, sur cette terre opulente, l'ouvrier agricole, le journalier est-il souvent misérable. Ignorant et pieux, il s'y résigne, du reste, et continue d'avoir beaucoup d'enfants, car ce pays est surpeuplé et ne peut fournir du travail à tout le monde. Les jeunes gens, dès l'âge où ils sont capables d'un travail sérieux, vont faire la moisson en France. Des entrepreneurs viennent les embaucher durant l'hiver; vers la mi-juin, ils se réunissent par villages, comme des conscrits, et se dirigent vers Gand ou vers Alost, où se forme la caravane. Entassés dans des wagons de 3e classe, sous la direction d'un chef qui connaît un peu le français, et qui a reçu les instructions de l'entrepreneur, ils se dirigent vers les grandes fermes de la Beauce, de la Champagne ou du Nivernais, où ils vont abattre de leurs grands coups de faux réguliers les lourds épis dorés par juillet. Étrangers aux mœurs du pays, ignorants de sa langue, traités avec quelque dédain par une population plus fine et qui a recours à eux parce qu'elle dédaigne ce travail mécanique, ils sont en général assez malheureux durant ces expéditions lointaines et n'en retirent aucune curiosité, aucune observation, aucun désir d'un sort meilleur ; mais comme le voyage et la nourriture leur sont payés durant ces mois de labeur, ils rapportent au pays une certaine somme d'argent qui leur permet de vivre pendant l'hiver, et de nourrir leur femme et leurs enfants.

D'autre part, une certaine partie de la population s'adonne à certaines petites industries à domicile. On trouve encore dans la Flandre orientale des tissages à la main et des corderies du système le plus primitif. Mais là aussi les salaires sont infimes, et dans certains villages le travail journalier de toute une famille de tisserands, le père, la mère et deux enfants, arrive péniblement à produire 2 fr. 50 à 3 francs. Les dentellières, très nombreuses dans ces districts, gagnent encore beaucoup moins. Certaines ouvrières, pour un mètre de « valenciennes », touchaient encore trois centimes il y a quelques années, et, malgré les efforts du gouvernement et de certaines « œuvres sociales » qui s'efforcent d'entraver la décadence de l'industrie à domicile, la situation ne s'est pas beaucoup améliorée.

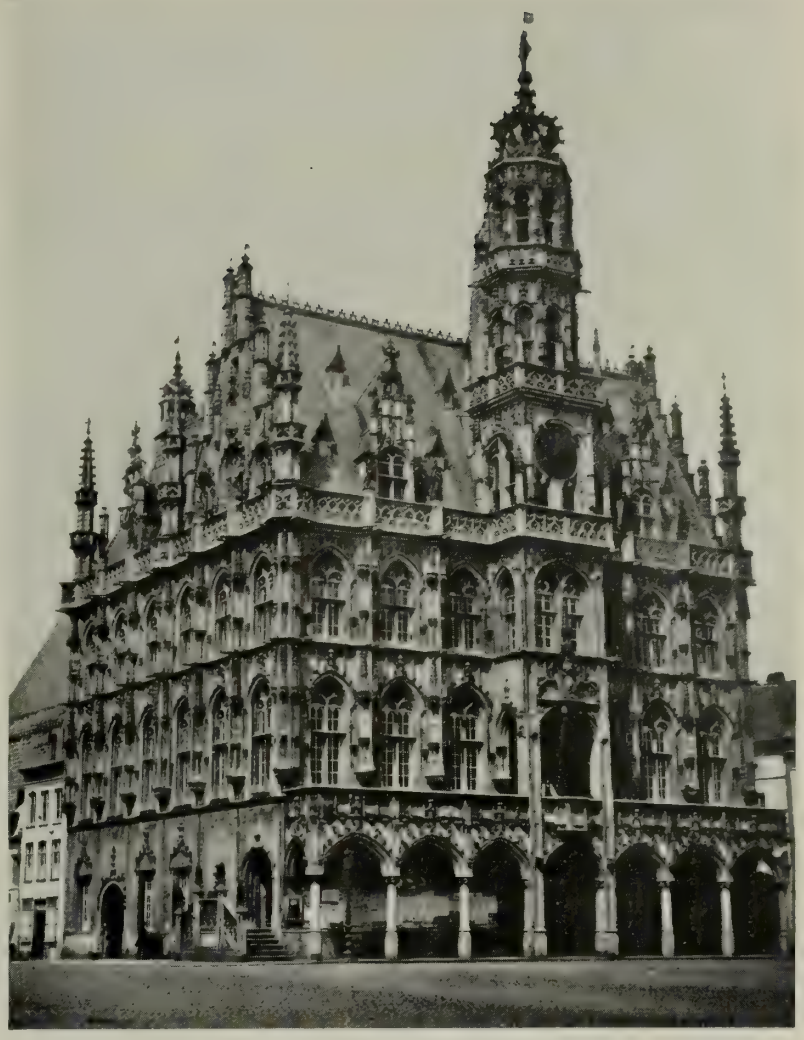
Cette population, cependant, est restée sourde à la propagande socialiste, le caractère anticlérical du parti ouvrier belge révoltant sa piété native; mais la démocratie chrétienne y a, en revanche, fait de nombreux adeptes. L'encyclique de Léon XIII *De rerum novarum* eut en Belgique un retentissement considérable. Soit par ambition, soit par générosité naturelle, des jeunes gens de la bourgeoisie et de nombreux prêtres l'interprétèrent dans le sens le plus démocratique, et formulèrent un programme de réformes politiques et sociales dont le radicalisme ne tarda pas à épouvanter les leaders du vieux parti catholique. Aussi à l'interprétation démocratique les évêques opposèrent-ils une interprétation infiniment plus modérée. La plupart des chefs de la jeune démocratie chrétienne se résignèrent. Pour les laïques, on fit place aux plus importants d'entre eux dans les cadres du parti conservateur; les prêtres rentrèrent pour la plupart dans l'obéissance. L'un d'eux, cependant, l'abbé Daens, qui s'était créé dans le pays d'Alost une immense popularité, refusa de se soumettre et, soutenu par ses électeurs dans sa lutte contre les chefs du parti, fut constamment réélu député en dépit de toutes les manœuvres. Censuré, puis interdit *a divinis* par l'évêque de Gand, traité en paria par ses confrères, il résista jusqu'au bout et finit par mourir à la tâche, laissant à son frère la direction d'un parti qui ne se disait plus « démocrate chrétien », mais « daensiste », la plupart des démocrates chrétiens s'étant soumis. Il existe encore, et ses représentants, d'ailleurs peu nombreux à la Chambre, ont été entraînés par la force des choses à voter plus souvent avec l'opposition socialiste qu'avec la droite catholique.

Bien qu'il ait en somme échoué, le mouvement démocrate chrétien a exercé sur l'orientation politique de la Belgique nouvelle une influence assez considérable. Parallèlement au mouvement socialiste, il a fortement contribué à attirer l'attention du parti au pouvoir sur l'urgence de certaines réformes ouvrières, et cela a abouti aux lois dites sociales, que fit voter le gouvernement catholique, et aux innombrables œuvres d'assistance sociale que les catholiques ont organisées dans le but d'apporter quelque remède à la misère ouvrière et d'enrayer les progrès du socialisme.

Malheureusement ces lois et ces œuvres n'ont pas trouvé beaucoup d'applications dans cette partie du pays flamand où le paysan, aujourd'hui comme par le passé, continue de vivre dans l'absolue dépendance du grand propriétaire, heureux ou malheureux selon que celui-ci comprend ou ne comprend pas ses devoirs sociaux.

Le folklore flamand. — Ce qui contribue à maintenir cette situation, c'est le traditionalisme de cette population. Nous ne croyons pas qu'il y ait un peuple en Europe qui soit plus attaché à ses habitudes, à ses coutumes, à ses fêtes périodiques. Une des raisons qui déterminèrent la révolte des paysans flamands contre Joseph II, ce fut la suppression des kermesses. Chaque village a sa fête périodique, ayant son originalité, ses coutumes spéciales. Il n'est pas de folklore plus riche. Il y a la fête des enfants, la Saint-Nicolas, qu'on célèbre encore dans toutes les villes flamandes, jusqu'à Lille, de même qu'en Alsace-Lorraine, mais qui, dans les villages et les petites villes de la Flandre orientale, porte un cachet particulièrement traditionnel. On ne se contente pas toujours, en effet, de distribuer, le 6 décembre, au

nom de l'évêque d'Ancyre, des jouets et des bonbons aux mioches, mais il arrive que les voisins se cotisent et que, dans la grange ou dans la salle de l'un d'eux, un vieillard, orné d'une barbe de filasse et vêtu d'habits sacerdotaux de fantaisie, fasse une ample distribution de poupées, de pantins et de *speekelaus* (sorte de pâtisserie locale), après avoir lu dans le grand livre du Paradis les fautes et les belles actions de tous ses petits justiciables. Toutes les fêtes traditionnelles du calendrier sont célébrées de même avec des rites locaux souvent pleins de saveur. Le jour des Innocents, les enfants commandent le repas et revêtent les vêtements paternels. Le 6 janvier, on ne manque pas à célébrer la fête des Rois par quelque large bombance. A la Noël, les petits pauvres, des couronnes de papier sur la tête et une étoile de carton suspendue à un bâton, vont de porte en porte chanter des cantiques. Mais les grandes personnes aussi ont leurs fêtes, les unes liées à des usages professionnels, les autres à d'anciennes fantaisies bizarres que le temps a rendues vénérables. Tel village a son concours de joueurs de boules; tel autre, son tir à l'arc annuel, tel autre encore son concours de buveuses de café, où les femmes s'exercent à boire le plus brûlant possible leur breuvage favori; tel autre enfin son concours de fumeurs, où l'on voit des hommes, graves comme des augures, fumer dans des pipes neuves un certain nombre de grammes de tabac, avec le plus de lenteur et de méthode possible, le prix revenant à celui dont la pipe s'éteint la dernière.



AUDENARDE : L'HOTEL DE VILLE.

Saint-Nicolas et le pays de Waes. — Cette impression de richesse et de fertilité que donne la campagne des environs de Gand s'accroît encore quand on pénètre dans le pays de Waes, qui s'étend entre Anvers et Gand.

Le pays de Waes, comme tant d'autres districts belges que nous avons déjà décrits, est un pays de polders. Mais ce sont les plus anciens, les plus vastes et les plus fertiles des polders. Toute la contrée qui s'étend à l'ouest de l'Escaut jusqu'au canal de Gand à Terneuzen n'est qu'un immense potager. Les champs, divisés en petits carrés réguliers, sont admirables de fécondité, et dans le sable amendé, enrichi par l'irrigation et le travail des hommes, il semble qu'on retrouve le miracle classique de cette plaine lombarde dont la richesse agricole enthousiasmait Virgile. A la vérité cette richesse de la terre est la seule beauté du pays, étonnamment dépourvu de pittoresque et de curiosités. Il a son charme pourtant, ce pays, un charme intime, cordial et rude, que M. Georges Eekhoud a exprimé dans plusieurs nouvelles lyriques et particulièrement dans les pages singulièrement intenses et colorées qu'il intitula *Au bord de la Durme*. L'écrivain a pénétré dans ces fermes si bien closes, dans ces villages confortables mais maussades, dans ces âmes murées au bruit du dehors, et nul mieux que lui n'a su exprimer ce qu'on y peut trouver de ferveur secrète et de beauté humaine.

La capitale du pays de Waes, si l'on peut ainsi dire, est Saint-Nicolas. Saint-Nicolas est une petite ville assez prospère de 30 000 habitants où l'on trouve quelques fabriques, mais qui puise l'essentiel de ses ressources dans son marché. C'est sur son immense place que se font toutes les transactions commerciales et agricoles du pays. Le jour du marché, le spectacle est d'autant plus amusant d'animation et de pittoresque que la ville est d'ordinaire plus calme et plus assoupie. Dans les rues, des troupeaux de bœufs cheminent lourdement, se mêlent les uns aux autres, manœuvrent avec peine sous les jurons des bouviers. Des attelages rustiques brûlent le pavé. D'immenses charrettes couvertes de bâches regorgent de légumes. De vénérables guimbardes, sortes de diligences qui semblent dater de l'autre siècle, débarquent sur la place de bruyantes cohortes de fermières, vêtues encore de la belle mante noire, de la « faille » flamande, et chargées de paniers d'œufs, de beurre ou de légumes. Dans les hôtelleries, il y a d'immenses tablées de fermiers qui discutent, trafiquent et se réjouissent autour des pots de bière avec de grands éclats de voix et des gestes véhéments.

Toute cette animation se concentre sur la place du Marché. Qu'on se figure un espace de plus de 3 hectares, couvert d'une multitude de tentes plantées sur piquets et disposées de façon à former des rues en damier. Là-dessous tout un déballage de petites industries : marchands de ferraille, de meubles, d'ustensiles et d'outils de toute sorte, de mercerie, de bonneterie et de vêtements. Il y a même une modiste qui offre à la coquetterie des fermières de coquets bonnets de dentelle à la mode d'autrefois, ou d'étranges chapeaux « à l'instar de Paris », empanachés de plumes invraisemblables ou fleuris de roses bleues et de muguets roses. Dans d'autres parties du marché, ce sont les victuailles qui s'amoncellent; là sont le marchand de jambon, le charcutier, le boucher, le marchand de pommes de terre. Plus loin encore c'est la foire au bétail, dont l'odeur forte arrive par brusques effluves dans tous les recoins de la ville. A midi sonnant une pluie de notes cristallines tombant du joli campanile qui décore l'Hôtel de ville annonce la fin du marché et la débandade des tentes. Brusquement toutes les échoppes se désagrègent, se referment; les tréteaux et les marchandises s'entassent sur des charrettes; les balayeurs prennent possession de la place, et, en quelques instants, celle-ci a repris sa netteté silencieuse.

Cependant l'animation ne cesse pas immédiatement dans la ville. Dans les auberges, autour de la table d'hôte largement servie, les fermiers s'attardent en causant de leurs affaires, tandis que leurs lourds chevaux piaffent dans la cour. Toute une partie du jour, la langue rude du poldérien roule sous les plafonds bas des cabarets et fait écho au bruit de la boule qui abat les quilles. Mais la soirée venue, tout rentre dans l'ordre : à dix heures on sonne le couvre-feu. Les joueurs de domino du café libéral rentrent chez eux à petits pas, en médisant du bourgmestre et du curé. Ceux du café catholique font de même en se gaussant de leurs adversaires toujours vaincus aux élections, — et Saint-Nicolas s'endort pour ne se réveiller qu'au marché suivant.

AUDENARDE : L'ÉGLISE SAINTE-WALBURGE.

LES PETITES VILLES DE LA FLANDRE ORIENTALE

Tamise, Termonde, Alost, Grammont, Audenarde, Renaix. — Toutes les petites villes de la Flandre orientale ont généralement cet air assoupi et ces brusques réveils, les jours de kermesse ou de marché. Elles ne vivent en somme, dans l'ordinaire des jours, que d'une vie réduite et mesurée. Leur physionomie sociale est presque toujours identique : une bourgeoisie minutieuse, orgueilleuse et particulariste, satisfaite de son horizon borné et de sa vie confortable, généralement occupée par les petites intrigues de la politique locale, les mariages, les morts, les médisances; un peuple satisfait de ses habitudes, résigné à ses salaires médiocres que le bon marché de la vie rend suffisants. Les plus petites de ces villettes vivent autour d'une ou de deux industries : Grammont et Ninove font des allumettes; Termonde fait des cordes et des couvertures de coton; Tamise, qui étale coquettement ses vieilles maisons, ses pignons et ses clochers le long de l'Escaut, est une des étapes les plus importantes de la batellerie flamande. Alost et Wetteren ont quelques grandes usines qui y ont attiré une forte population ouvrière (Alost compte près de 30000 âmes), mais n'ont pas cependant de véritable vie propre.

Et pourtant la plupart de ces petites villes méritent d'être visitées, parce que, même lorsqu'elles n'ont pas d'histoire, elles possèdent quelques monuments, quelques vestiges du passé qui portent inscrites les splendeurs de l'art flamand d'autrefois. Alost a sa belle église Saint-Martin, joli monument religieux du style gothique flamboyant (où l'on conserve un admirable tableau de Rubens : *Saint Roch donné par Jésus-Christ comme patron aux pestiférés*) et son gracieux beffroi, grande tour carrée accolée à un Hôtel de ville du xve siècle. Lokeren a l'église Saint-Laurent; Eecloo, l'église Saint-Vincent; Renaix, l'église Saint-Martin et Saint-Hermès; Deynze, Notre-Dame; Grammont, un agréable Hôtel de ville; Ninove, sa vieille Porte-aux-Vaches. Tous ces monuments sont pittoresques, pleins de charmants détails architecturaux. Dans un pays plus pauvre en souvenirs du passé, le touriste s'y arrêterait longuement. Mais ici les impressions se répètent. A peu de choses près, toutes ces églises, tous ces hôtels de ville, toutes ces villes même se ressemblent.

Deux villes cependant doivent retenir l'attention : Audenarde et Termonde, Audenarde surtout. La petite cité est charmante, pleine de recoins vieillots du plus joli pittoresque flamand, pittoresque que l'on peut aisément ennoblir d'un peu de romantisme historique en y replaçant les illustres amours de Charles-Quint et de la belle Jeanne Van der Gheenst, la mère de Marguerite de Parme, dont la maison existe encore. Mais ces coins de ville, ces vieux logis, même embellis de souvenirs galants, pâlissent, de même que Sainte-Walburge, devant l'incomparable Hôtel de ville qui dresse sur la Grand'Place ses tours ouvragées et que l'on considère à juste titre comme le chef-d'œuvre du gothique flamand dans sa dernière période. Construit en 1525 par Henri Van Pede, cet extraordinaire monument, aussi harmonieux de lignes que riche de détails, a vraiment l'air d'un énorme reliquaire. Rien de plus riche et de plus léger que la tour du milieu, qui abrite le carillon, avec ses cinq étages ornés de magnifiques balustrades sculptées, et la couronne légère surmontée d'une statue dorée qui le termine. Tout, dans ce chef-d'œuvre, est parfait. Cette opulente fantaisie reste logique, claire et simple. Ici, l'artiste flamand n'a pas sacrifié la ligne à la couleur, et ces façades sculptées, ciselées et guillochées restent d'un excellent style et d'un goût très pur. Si Sainte-Walburge, dont les fondations remontent pourtant au xe siècle, mais qui, depuis lors, a été bien des fois reconstruite, ne présente qu'un intérêt très relatif, Notre-Dame de Pamele, qui élève dans le faubourg son clocher roman, intéressera l'architecte et l'archéologue. Cette curieuse église, fort bien restaurée en ces derniers temps, a été construite en plein xiiie siècle. Elle n'en offre pas moins un des meilleurs exemples de la transition du roman au gothique, ce qui montre une fois de plus le retard de l'évolution architecturale en Flandre, où, sauf pour les églises en briques et les monuments civils de la West-Flandre, les architectes imitèrent toujours ceux de l'Ile-de-France et de la Champagne. Quoi qu'il en soit, Notre-Dame de Pamele est une très belle église. Dans le chœur, un triforium, d'un style très pur, développe l'austère beauté de ses arcades cintrées qui, plus loin, se continuent dans la grande nef, découpant au-dessus d'une forêt de colonnes en pierre bleue leur suite d'ouvertures symétriques. Une indicible majesté se dégage de cette vieille architecture, dont la noble ordonnance est malheureusement déparée par des oripeaux multicolores comme on en voit dans les chapelles de « bonnes sœurs ». Près du porche cependant on admire un monument d'un tout autre caractère. C'est la tombe des seigneurs de Pamele, fondateurs de l'église, sur laquelle reposent deux funèbres squelettes de pierre.

Sainte-Walburge, Notre-Dame de Pamele, l'Hôtel de ville trahissent l'antique prospérité d'Audenarde, qui fut autrefois une ville assez riche dominée par les familles patriciennes et qui, jusqu'au xvie siècle environ, monopolisa pour ainsi dire la fabrication de ces magnifiques tapisseries flamandes qui ont été fameuses dans l'Europe entière. Elle n'a plus aujourd'hui que quelques manufactures de toile et de cotonnades.

Termonde est loin de posséder des monuments comparables à ceux d'Audenarde. Mais cette accorte petite ville de 10000 habitants est très bien placée au confluent de la Dendre et de l'Escaut. Elle est entourée de remparts pittoresques qui rappellent les sièges qu'elle subit héroïquement autrefois, — rompant ses digues pour mettre en fuite l'armée de Louis XIV, — et ses quais, bordés de maisons multicolores, ont séduit quantité de peintres. L'Escaut, à Termonde, s'est brusquement élargi. Ce n'est plus la paisible rivière qui coulait jusque-là mollement parmi les belles prairies flamandes, c'est déjà le grand fleuve, à l'allure majestueuse, aux brusques colères. Termonde est un petit port qui se ressent de la proximité de la mer. L'odeur du goudron se mêle au relent vaseux des berges, et, quand on s'accoude au garde-fou d'un pont, on voit dans le lointain se mêler les mâts des chalands en telle profusion que l'on pourrait se croire dans le voisinage de quelque grand bassin maritime. Enserrée dans la ceinture de ses fossés et de ses bastions, la ville elle-même a quelque chose d'intime et d'accueillant. Certains quartiers ont un charme de verdoyante banlieue. On passe des ponts, des ponts encore, et tout à coup l'on arrive dans quelque rue multicolore dont les maisons luisantes de peinture alignent leurs façades comme des jouets de Nuremberg. Un bout de canal, un bras de rivière reflète les fenêtres garnies de rideaux à guipure et décorées de vases remplis de fleurs artificielles. Aucune animation du reste, sauf sur les quais, du côté des fabriques. Aucun bruit, sauf l'aigre sonnerie des clairons de la garnison.

Sur la Grand'Place, à certaines heures, il ne passe pas trois personnes. Par moments la porte d'un café s'abat avec un bruit sourd. Un officier traîne lentement ses pas vers le cercle militaire, puis tout retombe à la solitude, au silence. Mais cette solitude n'a rien d'hostile ni de triste. Elle est souriante et confortable. Les gens de Termonde y sont habitués depuis si longtemps qu'ils semblent ne pas supposer qu'il puisse y avoir une autre vie. Ils s'ennuient confortablement et paraissent heureux de s'ennuyer.

Termonde, outre le charme de ses rues multicolores, intéressera le voyageur par la coquetterie caractéristique de son Hôtel de ville. Il a subi, au cours des siècles, beaucoup de retouches, mais toutes les variations de son architecture se sont très heureusement harmonisées. Une partie a été restaurée selon les dessins de Maestertuis dans un gothique très pur et très simple, tandis que l'aile gauche s'orne d'un pignon contourné dans le goût de la Renaissance. Au milieu de l'édifice, la tour se dresse d'un jet hardi, couronnée de quatre tourelles qui s'effilent autour d'une lanterne finissant en flèche bulbeuse. Certes ce monument n'a rien ni de l'imposante solennité du beffroi de Bruges, ni de la fière énergie du beffroi d'Ypres, ni de la grâce légère de l'Hôtel de ville d'Audenarde, mais sa silhouette a de la grâce et de la fierté et il fait, somme toute, très bonne figure parmi les édifices civils de la Flandre. A l'intérieur, la municipalité a réuni les tableaux qu'elle possède, et qui presque tous sont dus à des peintres du terroir, car Termonde a marqué dans l'histoire artistique de la Belgique contemporaine : c'est notamment le lieu de naissance du grand paysagiste Courtens. On y trouve du reste aussi quelques tableaux anciens de grande valeur. A Notre-Dame, la vieille collégiale sombre dont la masse trapue s'élève au-dessus de l'ancien cimetière, on voit, parmi l'or et le marbre des chapelles, un remarquable tableau de Gaspard de Crayer et deux Van Dyck excellents : une *Adoration des bergers* et un *Crucifiement*.

ALOST : L'HOTEL DE VILLE ET LA GRAND'PLACE.
Devant l'Hôtel de ville se dresse la statue de Thierry Maertens, le premier imprimeur belge.

Grammont n'a rien du charme vieillot de Termonde. Ce n'est qu'une petite ville indifférente et banale. Elle n'est curieuse que par son carnaval, qui réédite dans le présent les étonnantes bamboches des kermesses de jadis.

« La kermesse flamande ! dit Eugène Demolder, Teniers l'a peinte combien de fois ! Tous les musées d'Europe possèdent au moins un exemplaire de ses verveux et colorés grouillements de manants sautant, les bras passés aux tailles des rustaudes, de lourdauds en ribote, de rustres goinfrant et godaillant. Rubens a peint une formidable kermesse, qui se trouve au Louvre : c'est un hymne à la chair plantureuse, aux sens allumés, une rutilante folie de gorges empoignées à pleines mains, de baisers goulus appliqués à pleines lèvres, d'ivresses débordantes et roulant sous les tables. Les kermesses flamandes et les ducasses wallonnes ont gardé ces habitudes débridées, ces allures de bombance immodérée et de large joie matérielle. A ces fêtes on continue à s'engraisser trop abondamment l'estomac et à se rincer le gosier avec trop de profusion. Les cabarets sont bondés de monde. Et il y en a des « estaminets », dans chaque localité ! Joseph II n'a-t-il pas dit : « La Belgique est le cabaret de l'Eu- « rope ! » Les « chopes » et les « pintes » se vident avec une prodigieuse rapidité et bientôt la foule fermente comme ont fermenté les bières. La joie devient brutale ; des grossièretés, des farces salaces chauffent les réjouissances d'un fruste piment. Ce peuple, d'ordinaire calme, et même taciturne, paraît ces jours-là « courir « des bordées » comme les marins, après de longues abstinences. Les torpeurs se réveillent sous les charges de l'ivresse, et si les kermesses ont souvent la bonhomie de celles de Teniers, elles deviennent parfois, sous le coup des passions sorties des cœurs et des reins, ainsi que des fauves échappés des cages, tragiques comme les superbes *Kermesses* que Georges Eekhoud a décrites dans deux de ses livres. »

On les trouve encore dans beaucoup de villes et de villages de Belgique. Mais souvent, sous l'effort de la vie moderne, elles se banalisent de plus en plus. Il n'y a que dans quelques coins de Flandre, comme Grammont, qu'elles aient gardé leur caractère. Elles fournissent à ce peuple laborieux et taciturne la détente nécessaire, et c'est sur cette vision de joie débridée qu'il convient de terminer un tableau de la vie flamande.

TERMONDE.

TOURNAI : VUE GÉNÉRALE.

LE HAINAUT

Une province féodale et agricole transformée en province industrielle. — Aspect général. — Thuin et la Thudinie, pays des grandes abbayes. — Les châteaux et les villes seigneuriales. — La région industrielle. — Le pays de Charleroi et le Borinage. — Une page d'histoire industrielle. — Mons. — La ducasse et la fête du Doudou. — Soignies et le pays des Carrières. — Tournai et le Tournaisis.

Pourquoi certains peuples, comme certains hommes, ne peuvent-ils, quoi qu'ils fassent, sortir de la demi-obscurité où ils s'agitent? se demande un vieil historien de la Belgique. « Pourquoi, par exemple, lorsqu'on parle des anciennes provinces belges, le nom du comté de Flandre est-il le premier qui se présente à la mémoire, puis le Brabant, puis Liége? Jamais ou presque jamais le Hainaut n'est cité; pourtant il a eu ses grands princes, ses guerriers, ses batailles, ses riches marchands, ses communes remuantes, mais peu disposées à la révolte. La gloire se mesurerait-elle au nombre des crimes et des révolutions, à l'étendue des désastres et des malheurs?

« Dans ce cas le Hainaut n'a rien fait pour sortir de son obscurité primitive; ses habitants ont toujours été au niveau de leur époque, et rien de plus. Il nous semble néanmoins que c'est là aussi une gloire, et qu'on ne saurait sans injustice rejeter dans l'ombre la province qui a donné à la Belgique chrétienne saint Eleuthère; à la Belgique guerrière, le comte d'Egmont; et Roland de Lattre à la Belgique artistique. »

Ces observations étaient dictées à l'auteur par le tourment de la justice, vers 1840. Depuis lors le Hainaut s'est acquis d'autres titres de gloire. Il est devenu la province la plus active de la Belgique moderne, la grande province industrielle d'où elle tire le meilleur de sa richesse. Quelle que soit l'activité d'Anvers, de Gand, de Liége, c'est dans le pays de Charleroi, dans le « centre », dans le Borinage, que se trouve le cœur de la ruche ouvrière. Mais au moment où notre auteur écrivait, ce mouvement commençait seulement à se dessiner et l'industrie minière qui alimente toute l'industrie était encore dans l'enfance.

Si dans les provinces flamandes c'est le passé qui requérait avant tout l'attention de l'observateur, ici c'est donc le présent qui domine. Seulement, par un saisissant contraste, c'est dans un pays très vieux, très traditionnel, dans un pays plein d'histoire aussi que cette modernité s'est développée. Le Hainaut industriel et minier est comme plaqué sur le Hainaut féodal, et celui-ci reparaît par endroits, offrant un spectacle d'une poésie d'autant plus émouvante que l'âpre et rude beauté de l'industrie contemporaine lui forme un meilleur repoussoir.

On a vu, dans le premier chapitre de cet ouvrage, comment la sombre barrière de la « Forêt Charbonnière » avait préservé le vieux pays des Nerviens — cette vaillante tribu gauloise qui arrêta si longtemps César et faillit lui infliger une sanglante défaite — du flot brutal de l'invasion franque. Plus christianisée, mieux cultivée, plus civilisée que le nord du pays belge, cette province vit subsister, sous la domination mérovingienne, les grandes exploitations agricoles, les belles villas et les petits municipes gallo-romains. Villas et domaines connurent des maîtres francs, furent distribués, selon les guerres et les conquêtes, entre les leudes et les antrustions des princes mérovingiens. Mais ces maîtres étrangers furent trop peu nombreux pour imposer leur civilisation et leur langue à des peuples qui avaient connu les douceurs de l'ordre romain. Les seigneurs francs adoptèrent non seulement la langue et les mœurs des vaincus, mais ils laissèrent même subsister l'organisation agricole qu'ils avaient trouvée. Quelques grands domaines, quelques villas changèrent de maîtres, mais elles continuèrent à fonctionner comme par le passé, et l'organisation sociale et agricole gallo-romaine devint insensiblement dans cette province l'organisation seigneuriale du moyen âge. Jusqu'au commencement du XIXe siècle, le Hainaut fut une province essentiellement agricole; les villes y étaient rares et petites — sauf Tournai, qui eut toujours une existence à part — et la plupart d'entre elles vécurent dans la dépendance de leur château ou de leur abbaye. Quelques-unes, celles que l'industrie n'a point touchées, ont conservé ce caractère mé-

diéval. Elles ne sont pas endormies comme les petites villes flamandes, parce que leur peuple est de tempérament plus vif, plus gai, plus allègre, parce que, d'autre part, elles n'ont pas à regretter un passé de splendeur; elles continuent à vivre comme elles ont toujours vécu, d'une petite vie locale ayant ses activités régulières, ses fêtes périodiques, ses sports habituels (le jeu de balle, le tir à l'arc, le concours des pinsons), ses vieilles coutumes, son folklore particulier. Elles sont accortes, hospitalières, amusantes; leurs habitants y sont attachés par un patriotisme un peu narquois, avec de curieuses nuances d'ironie et de vantardise. Aucune n'a le passé sanglant et turbulent des communes flamandes, car, en général, elles ont été fidèles à leur seigneur, attachées à leur dynastie, contentant leurs aspirations démocratiques par des brocards, de bons mots, de naïves satires. Le brusque développement de l'industrie moderne a complètement modifié cette psychologie, et les centres ouvriers du Hainaut sont aujourd'hui, avec Gand, les citadelles du socialisme belge. Mais avant d'aborder la description de cet aspect contemporain de la province, il convient, semble-t-il, de montrer ce que le passé féodal y a laissé.

Phot. Puttemans.

THUIN : LA VILLE BASSE ET LA SAMBRE.

Thuin et la Thudinie. — De toutes ces petites villes hennuyères où s'est conservée à peu près intacte la vie d'autrefois, la plus intéressante, la plus caractéristique et la plus vivante est Thuin. Elle dépendait autrefois de la principauté épiscopale de Liége, et son histoire, sa psychologie intime, offrent tous les traits caractéristiques des cités qui ont grandi à l'ombre des églises ou des abbayes : le savoureux mélange de piété et d'anticléricalisme narquois qu'on retrouve à Liége même et dans toutes les villes de l'Europe occidentale qui ont eu un développement et une histoire analogues.

M. Maurice des Ombiaux, un des conteurs belges les plus féconds et les plus savoureux, a consacré à ce peuple, où il a ses origines, tout une série de contes, de nouvelles ou de romans pleins d'humour, de poésie et d'observations ingénieuses, et nous lui emprunterons les principaux éléments de cette description.

« Thuin, dit-il, se dresse sur une roche escarpée au confluent des vallées de la Sambre et de la Biesmèle. Au nord, la colline descend presque à pic jusqu'à la ville basse, qui se développe le long de la rivière. Au sud et à l'ouest les jardins en terrasses vont des maisons aux ruisseaux. A l'est, c'est le plateau. Un système de fortifications, à l'endroit qui a gardé le nom de *Demi-Lune*, défendait la ville de ce côté. Soit qu'on arrive par le chemin de halage, ayant suivi la Sambre en ses nombreux méandres, soit qu'on ait dévalé par le hameau des Waibes, l'aspect est saisissant. Quand on passe le pont-levis, là-haut, c'est l'énorme beffroi, qui domine tout l'alentour; puis le clocher pointu de l'église, le gracieux campanile du collège de l'Oratoire, avec sa girouette héraldique, la flèche du couvent des sœurs Notre-Dame, les toits d'ardoise des maisons, les murailles des remparts et celles de l'ancien château fort, bâties en moellons bruns et violets, qui, au soleil, prennent des tons d'amarante et de carmin mouillé. Au sortir du pays industriel hérissé d'usines, de terris noirs, de cheminées dont les fumées cachent le ciel, après quelques paysages d'églogue, c'est une évocation du moyen âge. L'antithèse est frappante.

« Aussitôt la rue se cogne aux maisons adossées au rocher et se divise. A gauche, un chemin en lacet mène aux escaliers qui arrivent aux remparts près de la tour du Nord, dont on aperçoit encore les assises. A droite, c'est la route carrossable qui conduit à la Vaux et à la ville haute par la vieille et la nouvelle rampe. On peut aussi monter par la Gripelotte, qui communiquait naguère avec le chemin de ronde par une poterne; c'est un sentier de chèvre tracé au flanc de la colline; il rejoint la vieille rampe sous les murs de l'ancien château fort, près de l'endroit où se trouvait la porte d'entrée. De l'autre côté de la grille, que l'on voit à gauche en montant, on remarque une enflure dans le pignon de la maison : c'est ce qui reste de la tour Notre-Dame, qui défendait la porte du même nom.

Phot. Puttemans.

THUIN : LE BEFFROI.

« Mais redescendons jusqu'au quartier du Moustier, près de la gare de l'Ouest. Là se trouve l'église de la Vaux. C'est un très vieil édifice; les assises en sont romanes, mais le gothique primitif y a mis son empreinte. Le chœur repose sur une voûte sous laquelle passe la vieille route qui conduisait du pont-levis à la Piraille. On retrouve, encastrées dans le mur qui longe la rue, de très anciennes pierres tombales et des sculptures en relief. Leur naïveté n'est pas sans grâce. Les artistes du cru qui les ont taillées, s'ils ne possédaient pas toutes les ressources du métier, avaient du moins cette inspiration qui donne une saveur à une exécution malhabile.

« Après avoir admiré une cu-

CARTE DU HAINAUT.

rieuse Vierge miraculeuse, le visiteur quittera l'église de la Vaux et remontera à la ville haute par la nouvelle rampe que l'on tailla au siècle dernier dans les « trieux » nommés Polies. On aperçoit Lobbes dans le lointain. La vallée de la Sambre tourne et disparaît. De l'autre côté de la Biesmèle, une villa moderne couronne le rocher. Un peu plus loin se trouve le champ « de la Croix », ainsi nommé parce que, sous l'ancien régime, on y marquait les voleurs. Puis c'est le « Tienne des Vaches », dans un repli duquel se trouve la chapelle de Saint-Roch, en l'honneur de qui s'organise chaque année une de ces célèbres marches semi-religieuses et semi-militaires d'Entre-Sambre-et-Meuse. Plus loin, c'est la Maladrerie, dont le nom indique assez l'origine. Il ne reste qu'une tour des fortifications du château, quelques terrasses et un escalier de ronde. Vers la fin du xviie siècle, on avait installé là un couvent de capucins. On en voyait encore les bâtiments en ruines il y a vingt ans. Maintenant ils ont disparu pour faire place à une construction en briques aussi laide que banale. »

Le premier Thuin fut sans doute enfermé dans un triangle dont les sommets étaient le château, la tour Notger et la tour du Nord, située auprès des escaliers qui arrivent à la rue du Mont-de-Piété, aujourd'hui rue Cambier.

C'est après une invasion des Normands, qui réduisirent en ruines l'église de la Vaux et le moutier voisin, que Notger, le grand évêque guerrier dont la haute intelligence organisatrice jeta les bases d'un gouvernement régulier dans l'anarchie et la barbarie du moyen âge, conçut le projet de faire de Thuin une citadelle redoutable à la pointe de ses États. D'abord des palissades en bois relièrent seules les tours. Puis elles furent remplacées par des murs de trois pieds et demi d'épaisseur et des fossés.

Il n'y avait dans cette enceinte que le château et le chapitre, fondé vers l'an 1000 par Notger. Les chanoines de ce chapitre furent pour la ville des maîtres encombrants et parfois tyranniques.

L'énorme beffroi, malgré sa robustesse, ne manque pas d'élégance; il est coiffé d'un clocher semi-bulbeux et de quatre clochetons pointus, que l'on aperçoit dans tout le pays. A lui seul il donnerait à la ville un caractère belliqueux.

Dans la Grand'Rue qui s'amorce à la place du Chapitre, se trouve l'Hôtel de ville et le collège des Oratoriens, fondé en 1650 et où l'on montre encore quelques belles salles Louis XV. Tout au bout, par delà la rue de Charleroi, la *Demi-Lune* ferme la ville. On y a bâti un hospice et des écoles. Dans le square qui précède celles-ci on peut voir un vieux canon, appelé le *Spantole* par le peuple. On croit qu'il fut abandonné en 1554 par l'armée de Henri II. Les Thudiniens sont très glorieux de ce trophée pris à l'ennemi.

Phot. Hermans.

THUIN : LA BIESMÈLE.

On le voit, les souvenirs militaires abondent à Thuin. Ce fut autrefois, en effet, une ville essentiellement guerrière. L'évêque Notger en avait fait la citadelle avancée de la grande principauté liégeoise et lui avait donné, pour les services qu'elle lui rendait, une large autonomie qui ne fit que se développer par la suite. On possède une constitution de 1347 qui établit « les franchises et libertés de la ville et des villages de la castellerie, des pourchaintes Saint-Pierre de Lobbes et de l'avouerie de Thuin ». On ne pouvait arrêter les bourgeois dans la « castellerie », sinon pour crime ou flagrant délit; alors on les conduisait devant leurs juges, les échevins. On percevait par an quatre deniers sur chaque ménage pour la garde du château. Quand les bourgeois allaient *en l'ost* (à l'armée) pour Dieu, pour Mgr saint Lambert ou pour le pays, le prélat de Lobbes gardait la ville et le château avec les paysans qui devaient accourir à son appel. Le sire de Marchiennes, leur avoué, marchait à l'ennemi sous la bannière de Thuin. Enfin les bourgeois n'étaient tenus de quitter la ville que lorsque ceux de Liége, de Huy et de Dinant étaient entrés en campagne. Mais souvent les évêques ne se gênaient point pour retirer d'une main ce qu'ils avaient donné de l'autre. En cela ils étaient aidés par les abbés d'Aulne et de Lobbes, puissants seigneurs. Tous les monastères des environs possédaient des refuges à Thuin. Les moines avaient donc intérêt à garder la haute main sur la ville. A tout propos des conflits surgissaient. C'était une abbaye qui voulait enlever aux bourgeois un droit de pêche, ou qui prétendait s'approprier un droit de chasse; c'était un chanoine qui cherchait à soustraire à la juridiction commune un de ses serviteurs convaincu de vol. Les tribunaux spéciaux, désignés par l'autorité ecclésiastique, donnaient invariablement raison aux moines. Les Thudiniens s'en montraient fort irrités; mais ces conflits, parfois assez graves, ne dégénéraient jamais en révolte ouverte.

Le Thuin d'aujourd'hui, du reste, ne se souvient guère de ce passé turbulent. Il se laisse vivre gaiement. La batellerie de la Sambre lui fournit des ressources suffisantes et les habitants contentent leur désir de gloire en triomphant au noble jeu de balle.

Les « marches » militaires et religieuses. — Ce passé militaire cependant a laissé beaucoup de traces dans le caractère et les mœurs de la population. Le bon peuple d'Entre-Sambre-et-Meuse en général, et de la Thudinie en particulier, est passionné non seulement pour le jeu de balle, — chaque village a ses joueurs fameux, sa « partie » qui lutte aux jours de fête avec la « partie » des villages voisins, — pour les concours de pinsons, où des experts graves comme des augures viennent apprécier le chant des oisillons dressés par les amateurs, mais surtout pour les marches militaires et religieuses qui parcourent le pays aux fêtes de quelques saints locaux. Rien de plus curieux, rien de plus pittoresque que ces processions armées, qui ont aujourd'hui un caractère beaucoup plus carnavalesque que religieux, mais que l'autorité ecclésiastique n'est jamais arrivée à déraciner des mœurs et où l'on trouve le souvenir d'un temps où le pays était troublé par des guerres et des brigandages continuels.

Elles ont une origine fort ancienne. L'Entre-Sambre-et-Meuse est le pays des pèlerinages. Pas une villette qui n'ait son sanctuaire, sa vierge miraculeuse, ses reliques de saint. De bonne heure l'usage s'introduisit de promener dans les campagnes ces talismans augustes afin d'attirer sur elles les bénédictions du ciel. En ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait des hommes qui ne croyaient ni à Dieu ni au diable. Mais alors ils exerçaient généralement la profession de brigand et ne se faisaient pas scrupule de rançonner les pèlerins et de voler l'or des châsses. C'est pour défendre sainte Rolende, saint Roch, sainte Anne ou Notre-Dame contre ces malandrins que certaines confréries religieuses prirent l'habitude d'accompagner en armes les pèlerinages. Dans toute la région, les « marches » (c'est le nom local de ces pèlerinages) sont fort nombreuses. Les principales sont celles de Thuin (en l'honneur de saint Roch), de Gerpinnes (en l'honneur de sainte Rolende), de Fosses (tous les sept ans, en l'honneur de saint Feuillen), de Gourdinne (en l'honneur de saint Walhère), de Silenrieux (en l'honneur de sainte Anne), de Ham-sur-Meuse, de Florennes, de Villers-deux-Églises, de Morialmé, de Thy-le-Château, de Biesmerée.

Phot. Hermans.

THUIN : LE SPANTOLE.

Canon abandonné devant Thuin par l'armée de Henri II, en 1554.

Depuis qu'il est devenu inutile de défendre les bienheureux et les fidèles contre les rôdeurs et les brigands, elles ont quelque peu changé de caractère.

« Elles ne sont plus guère envisagées aujourd'hui, dit non sans naïveté un folkloriste wallon, que comme une source de profits pour le commerce local, et il est presque de règle que les « compagnies » ne se rendent plus dans les villages étrangers qu'à charge de réciprocité. Ce changement est tellement évident que catholiques, libéraux

et socialistes, athées comme croyants, participent indifféremment à ces... parties de plaisir. Aussi l'évêque de Namur a-t-il décidé de supprimer ces « marches » par voie d'extinction; elles sont encore tolérées là où elles ont toujours existé, mais il ne permet plus d'en créer de nouvelles ou de rétablir celles qui ont cessé, ne fût-ce qu'une année. C'est ainsi qu'au point de vue religieux, les marches de Fraire, Yves-Gomezée, Pry, Vitrival, Chastrès, etc., sont supprimées. Je dis « au point de vue religieux », car les habitants ne l'entendent pas de cette oreille-là : leurs parents et leurs grands-parents ont toujours « marché », disent-ils, et ils prétendent continuer à le faire également. D'où conflit, dans plusieurs localités, entre le curé et ses paroissiens. »

La plupart de ces marches, en effet, perdent de plus en plus leur caractère catholique, et, commencées en pèlerinage, elles se terminent trop souvent en kermesses. Aussi comprend-on la méfiance avec laquelle le clergé les considère de plus en plus. Mais elles n'en conservent pas moins leur organisation traditionnelle.

Phot. Hermans.

THUIN : LA CHAPELLE SAINT-LÉONARD.
(Au bois du Grand-Bon-Dieu.)

L'armée des pèlerins, ou plutôt des « marcheurs » pour employer la langue du pays, est divisée en compagnies, et chaque compagnie a ses officiers dont l'élection a conservé un caractère fort curieux. Sauf à Gerpinnes et à Fosses, où les aspirants officiers, en guise d'engagement, brisent à leurs pieds un verre qu'ils ont au préalable vidé d'un trait, presque partout les places sont mises aux enchères et adjugées aux plus offrants. L'argent reçu à cette occasion sert à payer les boissons et autres dépenses faites en commun. A Anderlues, les officiers étaient élus et restaient en fonctions jusqu'au moment où ils démissionnaient. Dans certaines localités — Laneffe, par exemple — où la politique joue souvent un grand rôle, l'acharnement est toujours très vif entre les compétiteurs. C'est ainsi que ceux qui « marchent officiers », selon l'expression consacrée, payent souvent jusqu'à 40 francs leur place, sans compter les frais de location de l'uniforme, qui peuvent être évalués de 15 à 20 francs. A cela il faut ajouter qu'ils sont quasi forcés de payer à boire aux hommes qui se mettent sous leurs ordres.

Comme on le voit, le plaisir de parader quelques heures est assez coûteux.

En règle générale, les « marcheurs » revêtent de vieilles défroques militaires qu'ils prennent en location : les costumes de zouaves, grenadiers, sapeurs, voltigeurs ont leurs préférences. Parfois ils adoptent des tenues fantaisistes ou sacrifient à l'actualité. Jadis, dans certaines communes, notamment à Gourdinne, on se contentait de mettre un pantalon blanc et un sarrau; mais actuellement cette coutume est partout abandonnée. A Anderlues les marcheurs se faisaient confectionner un costume militaire qui leur appartenait et leur servait jusqu'à ce qu'il fût trop usé. Pour plus de fidélité à l'ancien cérémonial militaire, les tambours qui précèdent les compagnies sont presque partout accompagnés de fifres.

Ces milices, qui n'ont rien de belliqueux, bien que la poudre se fasse entendre de temps en temps, sont composées de gens de tout âge parmi lesquels on remarque parfois, à côté de vieillards décrépits, des bambins de cinq ou six ans, déjà costumés. On voit encore entre leurs mains des armes à peu près contemporaines de l'invention de la poudre; elles passent de père en fils et servent ainsi à plusieurs générations. En 1814 ou 1815, des troupes de passage à Silenrieux abandonnèrent un canon dans cette localité. Pendant plusieurs années, les habitants vinrent à la procession de Walcourt avec cet engin, qui servait lors des décharges traditionnelles. Un beau jour le canon éclata, ce qui mit fin à la coutume.

Certaines « compagnies » prennent leur rôle au sérieux et se font nourrir par les habitants sur présentation de billets de logement délivrés par les officiers; et sauf à Thuin où le clergé n'en veut plus voir, chaque compagnie est accompagnée d'une cantinière accorte et court-vêtue dont les petits verres et les sourires soutiennent la gaieté et la piété des « marcheurs ». Mais, comme tout cela se passe à la plus grande gloire du bienheureux, personne n'y entend malice.

Les grandes abbayes de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les ruines d'Aulne. — Ce mélange de gaieté, de piété et de gaillardise qu'on trouve dans tout l'Entre-Sambre-et-Meuse a ses origines dans la plus lointaine histoire. Nous sommes ici au pays de ces grandes abbayes qui, après les premiers siècles d'exaltation religieuse, devinrent plus illustres par le confort, la richesse et le luxe qui y régnaient que par les vertus de leurs abbés.

Lobbes et Aulne, qui furent détruites lors de la Révolution par le général Charbonnier, furent célèbres dans tout le moyen âge. De l'abbaye de Lobbes il ne reste rien; mais on trouve encore à Aulne de très belles ruines que l'État belge vient de faire consolider, restaurer, si l'on peut ainsi dire. Elles s'élèvent dans un site délicieux.

« Venant de Thuin, par le hameau du Chêne, dit M. des Ombiaux, passant auprès des métairies et des chaumières aux pignons couverts d'espaliers, aux façades garnies de vignes ou de glycines, après avoir admiré les riches campagnes de la ferme de Beaudribus, on arrive à l'orée du bois qu'il faut traverser pour descendre à l'abbaye. Une délicieuse vallée se découvre; la Sambre heureuse et claire y décrit une de ses nombreuses courbes. Elle entoure une prairie qui monte en pente douce jusqu'au pied de la montagne boisée, dont l'autre versant descend vers Leernes. Cette prairie, d'un vert ensoleillé, s'encadre dans les frondaisons des bois, auprès de la rivière reflétant le ciel bleu. Dans le lointain brillent des toits rouges, autour du clocher de Landelies, puis l'abbaye en ruines apparaît avec sa complication d'architecture, ses murs effrités, les immenses ogives en dentelle de pierre entourant un peu d'azur, les énormes voûtes en calcaire et en grès rouge de la

Phot. Hermans.

THUIN : L'ERMITAGE ET LE BARRAGE SUR LA BIESMÈLE.

grande nef, les colonnades des chapelles latérales, puis une façade Renaissance avec ses encorbellements et ses urnes plaquées sur le roman primitif.

« Plus loin ce sont des appartements d'un fastueux XVIIIe siècle, avec des peintures et des dorures que l'incendie et le temps n'ont pu détruire encore, puis le réfectoire aux colonnes calcinées et la bibliothèque, cette bibliothèque dont les quarante-cinq mille volumes et les manuscrits inestimables, contenant toute l'histoire du pays, alimentèrent le feu allumé par la bande que commandait le général Charbonnier, *vir crapulosus*, ainsi qu'il est qualifié dans le manuscrit du dernier abbé, dom Norbert Herset. Ensuite c'est l'entrée, le quartier des frères convers, les cellules des moines et les immenses salles où siégèrent les religieux de l'ordre de Cîteaux qui furent, au moyen âge, les dépositaires de l'art et de la civilisation dans cette contrée.

Phot. Hermans.

ABBAYE D'AULNE : LES RUINES DU TRANSEPT ET LES ABSIDIOLES.

« Ces débris font songer à une splendeur qui paraît plus grande encore maintenant qu'il n'y a plus pour la rappeler que quelques colonnes brisées ou renversées, des fragments d'arceaux et des morceaux de marbre envahis par une végétation touffue. De jeunes peupliers croissent au sommet des murs et sur le seuil des anciennes croisées. Des plantes sortent des briques rouges et des pierres de taille ; on dirait que fleurissent maintenant les vertus obscures qu'elles ont abritées dans la ferveur du moyen âge et dont elles ont été les seuls témoins sur la terre. »

L'abbaye d'Aulne date du VIIe siècle. Elle fut fondée par saint Landelin, un illustre brigand qui, s'étant repenti, consacra à Dieu le fruit de ses rapines. Elle exerça sur le pays tout entier une influence civilisatrice considérable. Les moines d'Aulne ne se contentèrent pas de prier pour le pays, mais ils surent le protéger contre la guerre. Ils eurent des soldats et les commandèrent. Au XIIe siècle Aulne était une manière de camp retranché. Mais l'opulence de l'abbaye finit par engendrer la corruption : après les moines guerriers vinrent les moines jouisseurs ; certains abbés furent plus célèbres par le nombre de bâtards qu'ils avaient dans le pays que par l'éclat de leurs vertus, et quantité de joyeuses légendes et de fabliaux gaillards ont pour sujet les exploits grivois ou bachiques des moines de ce temps-là. D'autres se rapportent aux lamentables discordes qui amenèrent la décadence de l'abbaye. Il en est de fort savoureuses...

Après la Révolution, la communauté ne parvint pas à se reconstituer. Quelques moines achetèrent les ruines telles que les bandes révolutionnaires du général Charbonnier les avaient laissées; mais ils n'avaient ni assez d'argent, ni assez de ferveur pour y rétablir le couvent. Ils les léguèrent à l'hospice de Gozée qui s'installa dans quelques bâtiments en bon état. Le reste fut abandonné aux paysans, qui enlevèrent les plombs, jetèrent bas des pans de mur pour découvrir les trésors des moines et finirent par abandonner ce qui restait aux herbes folles.

Lobbes. — Lobbes, au moyen âge, était plus célèbre encore que le cloître d'Aulne. Cette immense abbaye, fondée également par saint Landelin, fut illustrée par saint Ursmer, saint Ermin, saint Théodulphe, saint Ulgise et saint Amoluin, qui firent rayonner l'influence du couvent non seulement dans le Hainaut et la Thiérarche, mais encore dans l'Artois et la Flandre. A la fin du IXe siècle il avait acquis une telle importance qu'on vit les princes carlovingiens intervenir dans le choix des abbés de Lobbes et consacrer des clauses spéciales à l'abbaye dans les traités de partage qu'ils firent entre eux. Elle ne connut pas les mêmes vicissitudes qu'Aulne, et demeura prospère jusqu'à la Révolution. Après l'incendie allumé par le général Charbonnier, ce qui en restait fut démoli, et les matériaux servirent aux fortifications de Charleroi. Il ne reste rien des constructions fastueuses de la riche abbaye.

Lobbes est pourtant célèbre au point de vue architectural, car on y trouve une charmante église romane, bâtie, dit-on, par saint Ursmer à l'endroit même où s'élevait un autel druidique. Elle domine la vallée, à l'autre bout de laquelle se dresse Thuin

Phot. Hermans.

ABBAYE D'AULNE : LA SALLE DU CHAPITRE ET LE TRANSEPT DE L'ÉGLISE.

avec son beffroi de légende. De l'autre côté, elle est longée par le cimetière, où les croix de bois peintes en bleu et les tombes de pierre grise s'entrevoient parmi la verdure des sapins, des ifs et des saules. Tout autour sourient de bonnes petites maisons blanchies à la chaux, aux volets verts, aux toits d'ardoise, ornées de glycines, de capucines et d'espaliers au milieu desquels sont accrochées des cages à pinsons.

Cette église est primitive et familiale autant que le décor qui l'entoure. La lumière y entre heureuse et claire par les trois baies du chœur et les cintres des côtés. Dans un coin brûlent toujours les cierges en l'honneur de sainte Brigitte, que l'on implore pour les maladies des bêtes à cornes, et de sainte Raynalde, qui guérit les maux d'yeux, la croûte de lait, les maladies de la peau et les ulcères. Mais de tous les saints à qui les paysans de la contrée viennent rendre hommage, il en est un qui est particulièrement intéressant. Il a son tombeau dans la crypte, sous le chœur. Une grande pierre scellée au mur et vieille de quelques siècles le représente en bas-relief, crossé et mitré, bénissant des deux doigts levés de sa main droite. Les gens qui souffrent de rhumatismes viennent, pour se guérir, frotter, en récitant des litanies, la partie charnue de leur dos contre son gros orteil tout usé, poli et luisant comme du marbre. L'artiste naïf le sculpta pieds nus, avec le dessein probable de rendre sa vertu curative plus efficace que s'il l'eût chaussé de brodequins. C'est saint Dodon, un saint local dont les joyeuses histoires amusent encore toutes les veillées du pays et dont M. des Ombiaux a évoqué le plaisant souvenir en un livre plein de saveur et d'humour. Les souvenirs de Lobbes et d'Aulne fournissent d'ailleurs toute la Thudinie de légendes et de fabliaux. Ces deux abbayes ont été vraiment les éducatrices de la région.

Phot. Hermans.

LA BASSE-COUR DE L'ABBAYE D'AULNE.

« Il faut insister sur ce rôle éducateur, dit M. des Ombiaux. Par son architecture à la fois délicate et hardie, par les trésors artistiques qu'elle contenait, par la science qu'elle faisait rayonner autour d'elle, l'abbaye de Lobbes contribua grandement à la formation intellectuelle et morale de la contrée. La sculpture, la gravure sur bois, le fer forgé, l'émail, la miniature, la fresque, les lettres y furent en grand honneur. Qu'est-il resté de cette influence qui s'exerça pendant plus de mille ans? Le voyageur pressé n'en trouvera plus guère de traces. Cent ans se sont écoulés! C'est plus qu'il ne faut pour que la nature reprenne ses droits sur les œuvres des hommes. Le pays a subi l'invasion, les incendies, les rapines et les viols de toutes les armées de l'Europe. Puis un esprit nouveau est venu, qui a rompu le faisceau des traditions. Mais celui qui s'arrête et parle aux gens du pays entendra parfois, dans la bouche d'un homme des champs, une phrase d'un tour élégant et heureux qui l'étonnera; une manière de raisonner, une finesse madrée, une bonhomie narquoise, un air de noblesse naturelle ne le surprendront pas moins chez ce rustre. Il y réfléchira et peut-être se dira-t-il que les moines d'Aulne, de Thuin, de Lobbes, d'Hantes-Wihéries, qui sillonnaient le pays, sont pour quelque chose dans ce phénomène. »

LES CHATEAUX DU HAINAUT ET LES VILLES SEIGNEURIALES.

Chimay, Beaumont, Leers-et-Fosteau. — A côté de ses riches abbayes, le Hainaut d'autrefois comptait une infinité de seigneuries, toutes commandées par quelque château plus ou moins bien fortifié. Quand les temps héroïques furent passés, ils se transformèrent pour la plupart en de gracieuses maisons de plaisance, et plusieurs d'entre elles subsistent encore. Quelques-unes de ces seigneuries les plus importantes donnèrent naissance à de petites villes qui, même après que l'aristocratie eut perdu toute importance, continuèrent de dépendre du château qui les avait formées. Elles en dépendent encore et perpétuent dans la Belgique moderne l'image de ces principautés d'opérette qui ont fourni quelques-uns de ses traits les plus plaisants à l'histoire galante et comique de l'Allemagne du XVIIIe siècle.

La plus caractéristique de ces villettes féodales est Chimay. Cette aimable et tranquille cité de 3000 habitants groupe ses petites maisons de moellons autour du château de ses princes. Celui-ci s'érige avec une certaine fierté au sommet d'un rocher dont les pentes abruptes dominent un admirable parc. Tout autour de la ville, aussi bien vers la frontière française et Rocroi que vers Momignies et Beaumont, s'étendent de grands bois, de magnifiques forêts de hêtres et de chênes où coulent mystérieusement l'Eau-blanche et l'Eau-noire dont la réunion forme le Viroin. Non loin l'étang de Virelles étale ses eaux grises, encadrées de roseaux roux, et par delà, sur le plateau dénudé, la Trappe de Forges dresse ses murs sombres. C'est vraiment un pays perdu, un de ces pays de forestiers et de chasseurs à qui la nature, en dépit du temps, conserve une allure féodale. La ville semble n'être faite que des communs du château et celui-ci a des allures souveraines. On hisse un drapeau quand le prince est sous son toit; le boutiquier à qui vous achetez du tabac vous parle de « monseigneur », et les moindres incidents de la demeure princière sont commentés avec ce respect narquois qui règne dans les villes de cour. Et en effet Chimay est bien une ville de cour et tout cet anachronisme seigneurial sent un peu l'opérette. Depuis Mme Tallien qui termina ici sa vie aventureuse, les princes de Chimay ne se sont, du reste, pas fait faute d'épouser parfois des bergères... Eh quoi! le site prête au romanesque et le souvenir de Froissart, qui mourut à Chimay, est bien fait pour donner aux hommes l'amour des belles histoires galantes et chevaleresques.

Beaumont, qui dresse ses vieilles maisons sur une colline entre Chimay et Thuin, doit également ses origines à un château. Mais il n'en reste rien qu'une tour, la tour Salamandre. C'est une vieille citadelle des comtes de Hainaut élevée par la comtesse Richilde en 1050. Aussi la petite place souriante dont la ville se compose essentiellement était-elle autrefois entourée d'épaisses murailles reliant quatre portes : la porte Saulchoit, la porte du Ploich, la porte de Binche et la Poterne, que l'on murait en temps de guerre. Elle était défendue par trente tours, dont les principales étaient : Salamandre, Agrappart, Gosset, Cheron, Grisette, la Petite Amour, Sainte-Barbe, Aux Chiens, Sainte-Anne.

La porte de Ploich, comme celle de Saulchoit, était gardée par deux tours. A la porte de Binche il y avait deux ponts-levis. L'intervalle compris entre eux s'appelait le Sauvement. C'était le refuge des villages d'alentour.

Une partie des remparts fut détruite en 1691 par les troupes du roi d'Angleterre Guillaume III.

La ville a beaucoup souffert, du reste; c'est à peine si l'on trouve encore çà et là un linteau de vieille porte échappé aux coups de marteau. Mais les antiques mœurs wallonnes s'y sont bien conservées, les « censiers » (fermiers) des environs ont de bonnes caves et savent pratiquer à l'ancienne mode la vraie « partie de Bourgogne » où l'on déguste, une journée durant, les grands crus de la Côte d'Or en mangeant des écrevisses et en contant des anecdotes ou des histoires grivoises.

Le carnaval est d'ailleurs fort gai, fort animé à Beaumont,

LE CHATEAU DE MONCEAU-SUR-SAMBRE, APPARTENANT A M. ED. HOUTARD

LE CHATEAU DE TRAZEGNIES, APPARTENANT A M. LE MARQUIS DE TRAZEGNIES

comme dans toutes les petites villes wallonnes qui, si tranquilles soient-elles en temps ordinaire, s'enfièvrent d'une joie trépidante lors de leurs fêtes traditionnelles.

La plus extraordinaire sous ce rapport est Binche, coquette petite ville fortifiée dont les remparts dressent leurs glacis anachroniques au milieu du centre industriel, entre Mons et Charleroi. Le carnaval de Binche est fameux dans toute la Belgique, et des trains de plaisir y amènent de Bruxelles tous ceux qui goûtent les agréments d'une sautillante folie. Une sorte de confrérie, les *Gilles*, qui portent un costume fantaisiste plus somptueux et plus cocasse qu'élégant, mène la fête. Mais toute la ville, tout le pays, y prennent part. On ne tolère personne dans les rues que déguisé ou masqué, et la bataille d'oranges et de « confetti » prend de telles proportions que les habitants sont obligés de fermer leurs volets pour garantir leurs vitres. Toute la journée et toute la nuit, ce sont d'interminables farandoles, des rondes échevelées, des intrigues entre-croisées, une folie contagieuse qui prend tout le monde, et qui semble vouer la ville entière à la danse de Saint-Guy.

Phot. Puttemans.

RUINES DE L'ABBAYE D'AULNE.

Avant de quitter définitivement la Thudinie, dont nous sommes sortis un instant pour pousser jusqu'à Binche, le touriste ne négligera point de visiter le beau château de Solre-sur-Sambre. Selon la légende, il fut bâti par Sorricus, grand seigneur gallo-romain, révolté contre l'empereur Commode. En tout cas, son nom apparaît dans les chartes et les titres dès le XIe siècle. Le château, tel qu'il existe maintenant, date du XVe, bien que certaines parties semblent plus anciennes. C'est un véritable château féodal très bien conservé, avec de grosses tours à mâchicoulis et un donjon massif où se trouve encore une grande salle qui semble faite pour y donner des banquets de chevaliers, et que la famille de Mérode-Deynze, dernière héritière de Jean de Carondelet, chancelier de Bourgogne, qui bâtit le château, a eu la piété de conserver dans son état primitif.

Non loin de Solre-sur-Sambre, on admirera le charmant castel de Leers-et-Fosteau. Ce n'est guère qu'une grande maison rustique, avec une cour centrale et des tourelles, mais les bâtiments qui la composent sont très heureusement disposés et peuvent évoquer à merveille la large vie seigneuriale d'autrefois. Leers-et-Fosteau appartenait, au commencement du XIXe siècle, à un vieux seigneur original, le marquis d'Aoust, dont on cite encore dans le pays plus d'un trait plaisant. En voici un qui donne très bien la nuance de l'esprit local. C'est M. des Ombiaux qui le raconte.

« Régulièrement, dit-il, on voyait arriver le marquis à Leers-et-Fosteau vers la mi-juin au temps des cerises, dans la grand berline de voyage traînée par quatre chevaux. En selle, sur le premier postier de gauche, Molord sonnait de la trompe. Et dans les alentours on disait, en l'entendant : « Voilà le seigneur qui revient, » car il n'y avait personne pour jouer du cor comme Molord, et il n'y en aura jamais plus! Le marquis prétendait reconnaître la manière de sonner de son piqueur au milieu de cent autres.

« Après l'installation, dès juillet, la bombance commençait et tout le village y participait. Le maître n'était pas chiche. Il se montrait charitable, tenait à l'amour de ses anciens vassaux. Il dépensait joyeusement et quelquefois judicieusement, de sorte qu'à Leers-et-Fosteau, Biercée, Donstiennes et Ragnies on trouvait que l'ancien régime avait du bon.

« A l'automne, c'étaient les grandes chasses. Tout le pays retentissait des fanfares de cors. On vivait dans l'entrain et la joie.

« Mais il y eut un curé qui voulut régenter le vieux marquis voltairien et lui fit mille misères. Le seigneur, qui avait de l'esprit, fit rire le village aux dépens du prêtre et cessa d'inviter celui-ci au château.

« Un dimanche, le marquis ayant pris place dans sa stalle de chêne noir, au chœur, le curé, qui avait déjà béni les fidèles, ne vint pas lui présenter le goupillon, suivant l'usage immémorial. Le seigneur se vengea en s'abstenant de déposer son offrande dans le plateau de l'enfant de chœur.

« L'*Ite missa est* prononcé, le curé, ayant revêtu l'aube, s'avança pour semer l'eau bénite sur les fidèles. M. d'Aoust croyant que, cette fois, il allait lui tendre le goupillon, avança la main, mais le prêtre, se retirant vivement, aspergea de toute sa force le visage du vieillard et dit à haute voix :

« — A vous comme aux autres. Tous égaux ici !

« L'affront était irréparable. L'évêque, à qui le seigneur demanda le déplacement de son antagoniste, ne voulut point se laisser aller à tant de rigueur. Il essaya d'apaiser la querelle, mais n'y parvint pas. Le marquis ne voulut même pas accepter les excuses imposées au curé. Dans sa colère il appela un pasteur protestant, fit transformer en temple une de ses granges et se convertit au protestantisme, avec sa domesticité, ses tenanciers et ses partisans de la commune. C'est ainsi qu'il y eut des « parpaillots » à Leers-et-Fosteau et que la paix cessa de régner au joli village des cerises. »

Dans la Thudinie, dans le pays de Chimay, les châteaux, les domaines seigneuriaux trouvent leur cadre naturel : dans le reste

Phot. Puttemans.

LA FERME DE LA PERRUQUE, A BARBENTIN, PRÈS DE BEAUMONT.

Phot. Nels.

LE CHATEAU DE BELŒIL.

Ce domaine appartient depuis cinq siècles à la famille de Ligne. — Le parc, dessiné par Le Nôtre, est aujourd'hui public.

du Hainaut, dans tous les districts que l'industrie moderne a conquis et transformés, ils subsistent comme des îlots de souvenir dans le pays modernisé : tel le château d'Ecaussines-Lalaing, qui dresse ses jolies tours à clochetons en plein pays carrier, de même que le château du Rœulx, qui s'entoure d'un parc admirable dont la famille de Croy laisse la jouissance aux habitants; tel le château de la Hamaide, où naquit le comte d'Egmont. Mais, au nord-est de la province, qui est resté un pays agricole et qui continue les verdoyantes ondulations du Brabant wallon, subsistent encore deux domaines princiers qui ont conservé leur splendeur passée : ce sont ceux d'Enghien et de Belœil.

Enghien, Belœil, Mariemont. — Enghien, comme Chimay, est une toute petite ville qui vécut longtemps de son château et qui, n'ayant guère d'industrie, a beaucoup souffert de l'abandon où les princes d'Arenberg, qui le possèdent aujourd'hui, le laissent depuis longtemps.

Enghien est une ancienne seigneurie qui, placée aux confins de la Flandre, du Brabant et du Hainaut, eut jadis une grande importance militaire. En 1485 elle entra dans les domaines de la maison de Bourbon, par le mariage de Marie de Luxembourg, qui en était l'héritière, avec François, duc de Vendôme; c'est un peu plus tard que le fils aîné du duc de Bourbon commença à prendre le titre de duc d'Enghien. En 1607 Henri IV la vendit au duc d'Arenberg. Depuis lors Enghien est toujours resté dans cette maison, dont les chefs en ont fait d'abord leur résidence favorite, se plaisant à agrandir et à orner le parc de tous les agréments que les modes successives inventèrent pour augmenter la beauté des jardins. Mais depuis un siècle environ, ils l'ont abandonné, et le parc, tout à fait désert, semble repris par le bois dont il a jadis été formé. Le flâneur ne s'en plaindra pas, car ces allées délaissées, ces kiosques à demi ruinés, ces étangs d'eau croupie, ont un charme d'une intense et douce mélancolie. Le parc d'Enghien semble le cadre rêvé d'une de ces histoires sentimentales et passionnées, voluptueuses et tendres dont les poètes d'aujourd'hui aiment à illustrer leur amour du passé.

Beaucoup plus vivant, et d'un art infiniment plus raffiné, le vaste domaine de Belœil impose pourtant à l'esprit des impressions analogues. Là aussi règne le regret des choses mortes et des élégances abolies. Comme sous les charmilles de Versailles dont ils évoquent irrésistiblement l'image, sous les arbres de Belœil l'imagination est invinciblement ramenée vers un temps où l'aristocratie guerrière, ayant réalisé la forme de civilisation la plus fine qu'elle ait pu concevoir, se consolait de sa servitude politique par les raffinements de l'honneur et de la politesse. Le souvenir d'une grande et charmante figure d'autrefois domine Belœil et se confond avec les magnificences de son parc. C'est celle de ce prince de Ligne qui, n'ayant pu devenir le grand capitaine qu'il rêvait d'être, dut se contenter d'être un des plus charmants écrivains et un des hommes les plus aimables du XVIIIe siècle. Soit que vous vous promeniez le long des boulingrins dessinés par Le Nôtre, soit que vous égariez vos pas dans l'ombre discrète des bosquets, vous y retrouverez sans cesse sa mémoire, et vous éprouverez l'impression qu'il ressentait lui-même lorsque, à Chantilly, il croyait voir l'ombre du grand Condé errer sous les allées majestueuses. Dans l'éclat de ces fleurs dont les corbeilles rompent la monotonie verdoyante des pelouses, dans le jaillissement de ces fontaines, dans le mélange à la fois imposant et gracieux de ces étangs et de ces futaies, il y a quelque chose qui nous évoque cette noblesse familière, cette gaieté chevaleresque et militaire, cette façon d'être majestueuse, séduisante et spirituelle qui caractérisait le maréchal prince de Ligne.

Ce n'est pourtant point l'auteur des *Mélanges littéraires, militaires et sentimentaires* qui a créé Belœil. Il devait ce lieu de délices qu'il appelait « sa maîtresse » à ce père sévère qui lui écrivit lorsqu'il lui annonça qu'il venait d'être nommé colonel dans son propre régiment : « Monsieur, après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pouvait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir pour colonel. »

Cet homme dur avait pourtant l'amour des jardins. C'est lui qui fit venir Le Nôtre, à qui l'on doit le plan harmonieux de cet admirable parc. Mais le feld-maréchal, qui, jusqu'à la Révolution, résida toujours à Belœil dans l'entre-temps de ses séjours à Paris et à Vienne, prit soin de l'embellir de statues et de balustrades, et de mettre partout la marque de son esprit et de son aimable imagination.

Quant au château lui-même, c'était un bâtiment disparate et qui ne pouvait être comparé aux jardins qui l'entouraient. Mais les diverses parties dont il se composait, construites à différentes époques, avaient été fort heureusement harmonisées par le temps. Il faisait bien, dans son cadre d'étangs et de bois, et l'on ne peut que féliciter le prince de Ligne actuel de l'avoir reconstruit tel qu'il était avant l'incendie qui le détruisit presque complètement, il y a quelques années. La construction nouvelle est encore un peu neuve, mais il suffira de quelques hivers pour lui donner la patine qui faisait le charme du château d'autrefois.

ENGHIEN : L'ÉGLISE.

Au domaine de Belœil, où tout évoque le passé, le domaine très moderne de Mariemont oppose le plus saisissant contraste. Belœil perpétue dans le présent la vie princière d'autrefois ; Mariemont, qui appartient à un des plus riches industriels du Hainaut, M. Raoul Warocqué, nous donne l'excellente image d'un domaine modèle, de ce que l'on a appelé la « féodalité économique contemporaine ». Son merveilleux parc est pourtant fort ancien. Il fut créé au XVIe siècle par Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Elle avait élevé là un magni-

REMISE DES LAMPES AUX MINEURS.

Phot. Nels.

GILLY : CHARBONNAGES DE TRIEUX-KAISIN.

Phot. Nels.

CHARLEROI : CHARBONNAGE DE SACRÉ-MADAME.

fique château où elle avait décidé de se retirer et de finir ses jours. Mais dans la guerre meurtrière que le vieil empereur Charles-Quint faisait au jeune roi de France Henri II, l'armée de la gouvernante s'empara du château de Folembray, séjour favori du roi, y mit le feu et le détruisit de fond en comble. Celui-ci, dès l'année suivante, ayant repris l'avantage, ses troupes vinrent à leur tour incendier Mariemont, et l'on trouva sur les ruines fumantes ces mots : « Royne folle, souviens-toy de Folembray ! » Plus tard, le palais de Mariemont fut reconstruit par Albert et Isabelle, qui y firent plusieurs fois de longs séjours. Mais cette demeure princière semblait prédestinée à subir les fureurs de la guerre et de la conquête. Elle fut incendiée une fois encore par les bandes révolutionnaires en 1794. Il n'en reste aujourd'hui que quelques ruines informes. Le parc, en revanche, a été aménagé par son propriétaire actuel, M. Warocqué, avec autant de magnificence que de goût. Le château, un château moderne, contient des collections admirables, vases grecs, statues antiques, céramiques d'extrême Orient, tableaux anciens et modernes, livres et gravures; bref, un véritable musée que son propriétaire a, dit-on, l'intention de léguer à la nation belge.

Cette famille Warocqué, qui doit sa fortune à l'industrie minière, a vraiment repris, par le prestige de la richesse et des services rendus, le rôle qu'assumaient dans le vieux Hainaut féodal les seigneurs d'autrefois, à l'époque où ils remplissaient exactement leur devoir de protecteurs et de chefs de l'atelier agricole. Considérant qu'ils doivent leur fortune au pays dont ils exploitent depuis plus d'un siècle les riches charbonnages, les membres de cette famille puissante se sont toujours attachés très exactement non seulement à améliorer leurs installations techniques, de façon à les rendre à la fois les moins dangereuses et les plus productives, mais encore à défendre l'ouvrier contre les terribles aléas de la vie économique moderne et contre ses propres passions. Personne n'a mieux compris le devoir social du chef d'industrie, et le domaine tout entier donne l'impression d'un petit royaume paternel dont le souverain familier serait aussi populaire que le légendaire roi d'Yvetot. Une quantité d'œuvres « sociales » et philanthropiques se groupent autour du charbonnage et font, de la commune ouvrière de Mariemont, un petit monde privilégié qui se suffit à soi-même et peut échapper dans une certaine mesure aux crises périodiques qui secouent les sociétés industrielles : caisses de secours et d'assurances, écoles, ouvroirs, hôpitaux, sanatoria, tout fonctionne avec l'aide puissante du grand patron philanthrope dont nous retrouvons le nom à l'origine de presque toutes les institutions éducatives de la province et du pays. Le problème des habitations ouvrières notamment a été très heureusement résolu à Mariemont par un système qui fait que l'ouvrier, moyennant le léger loyer qu'il paye, finit par devenir propriétaire de sa maison : ingénieuse combinaison qui attache le travailleur à l'exploitation dont il fait partie, par le sentiment puissant de la propriété. Ces maisons claires, agréables, se composent généralement de quatre pièces : deux au rez-de-chaussée, deux à l'étage. Elles sont entourées d'un petit jardin et donnent une impression de calme, de sécurité, de bien-être qui contraste vivement, comme nous le verrons plus loin, avec la misère et l'abandon qui règnent généralement dans les autres agglomérations ouvrières du pays. Les œuvres de M. Warocqué à Mariemont peuvent être considérées comme un type d'œuvres patronales en Belgique.

Phot. Marissiaux.

ENCAGEMENT DES WAGONNETS.

CHARLEROI : LE CANAL.

La région industrielle. — Le pays de Charleroi. — Quand, du haut du plateau qui domine la Sambre, et qui a conservé le caractère agreste que toute cette partie du Hainaut avait avant l'envahissement de l'industrie, on découvre, tout à coup, le pays de Charleroi, on ne voit d'abord qu'une immense agglomération; on se croirait aux abords d'une ville gigantesque, d'une ville presque aussi grande que Londres. Des multitudes de fabriques envoient dans le ciel, par leurs hautes cheminées, des nuages fuligineux; les maisons succèdent aux maisons, les rues aux rues, et c'est à peine si çà et là le parc d'un directeur d'usine, un bois ou un champ oublié piquent une note verdoyante dans cet horizon noirâtre. Ce pays de Charleroi, en effet, n'est au propre qu'une agglomération de faubourgs ouvriers. Jumet, Gilly, Lodelinsart, Courcelles, Montignies, Couillet, Roux, Marchienne-au-Pont, Marcinelle, Gosselies, Fontaine-l'Évêque, qui n'étaient, il y a cinquante ans, que de modestes villages, sont aujourd'hui peuplés comme des villes. Ils étendent au loin leurs maisons basses, se touchent l'un l'autre, à tel point que l'étranger qui parcourrait le pays se figurerait aisément, après l'avoir traversé tout entier, qu'il n'a point quitté le faubourg de Charleroi. La ville même, d'origine récente, — elle a été fondée en 1666 par Charles II, roi d'Espagne, — n'a aucun caractère. Ce sont des maisons bourgeoises, toutes modernes, des magasins où le pays vient s'approvisionner de vêtements, de chapeaux et de colifichets, des cafés où l'on vient pour traiter ses affaires. Mais l'immense agglomération ouvrière qui l'entoure puise, dans son horreur même, une sorte d'âpre beauté : ce sont de longues rues, aux maisons basses, très noires, très tristes et où le moindre géranium aperçu derrière une fenêtre prend un air nostalgique et poignant. Les trottoirs, quand il y a des trottoirs, sont charbonnés de jeux de marelle. On suit de longs murs moisis, salis par le frottement des passants. Çà et là, la grille de la maison d'un médecin laisse entrevoir une maigre verdure. Puis ce sont de petites boutiques d'épicerie avec des bocaux et des harengs saurs à la vitrine; de grandes maisons neuves, que déjà les misères entassées ont rendues lépreuses, de minuscules cabarets, bourrés d'ouvriers et où gémit un accordéon. Enfin, par delà les champs ou plutôt par delà les terrains vagues, au fond d'une cour, les murs noirs de l'usine, les tours fantastiques du haut fourneau; et tout là-bas, dans la brume, les pyramides bizarres des terrils. Mais pour bien pénétrer la tristesse de ce pays, il faut le voir vivre. Il faut le traverser à l'heure où la cloche qui met fin au travail quotidien sonne dans le crépuscule son glas monotone. Alors, de toutes les ruelles qui débouchent dans la grande artère, débordent des bandes d'ouvriers : ils forment foule, prennent toute la largeur de la chaussée, et leurs pas qui résonnent sur le pavé font songer au bruit de la mer lointaine. Nous retrouvons l'impression éprouvée déjà à Gand, mais plus âpre, plus triste, plus poignante, plus irrémédiable dans ce rude pays où toutes les industries voisinent, celle du fer et celle du verre, comme celle de la houille, mais que le dur travail du charbonnage domine cependant de ses exigences brutales.

C'est un rude métier que celui de houilleur. Malgré les perfectionnements de l'outillage, le travail à la « veine » est demeuré extrêmement pénible et la mine est restée l'image la plus saisissante de l'enfer usinier; mais quand le laminoir est voisin, le tableau est douloureusement complet. Nous avons ici sous les yeux le revers de notre civilisation industrielle, et l'impression nous saisit de la rigueur du sacrifice humain qu'elle impose. Si la vision de ce laborieux pays, en effet, a je ne sais quelle sombre grandeur qui, depuis que Constantin Meunier la révéla, a séduit plus d'un artiste, elle écarte définitivement, semble-t-il, toute idée de bonheur, de repos, d'humble et tranquille vertu. Le bonheur, ici, c'est un plaisir brutal et rapide dont on coupe la semaine, mais qui ne fait qu'accentuer la misère générale. Après sa journée souterraine, après ses heures de travail au feu, le houilleur ou le lamineur éprouve un irrésistible besoin de distraction, de détente. Où le satisferait-il, si ce n'est au cabaret? Depuis quelque temps certaines universités populaires cherchent à l'en arracher. Quelques-unes, celle de Marcinelle notamment, ont réussi, grâce au zèle de ceux qui les dirigent, à grouper un certain nombre d'ouvriers dans leurs œuvres d'éducation mutuelle; mais ce sont des réussites isolées dues généralement au prestige personnel d'un homme, ou à des circonstances spéciales, et le prolétaire de ce pays est en général très imprévoyant et très adonné au plaisir.

Comment en serait-il autrement? Les exigences de la vie ouvrière ont détruit le foyer. La vie de famille n'existe plus dans le monde des travailleurs de ce district industriel. Tout le ménage besogne à l'usine; mais tandis que la femme est occupée tout le jour à la « surface » s'il s'agit d'une mine, ou dans les magasins s'il s'agit d'une verrerie, l'homme fait partie de l'équipe de nuit; les fils et les filles sont employés ailleurs ou à d'autres moments. Jamais tout ce monde n'est réuni. Le cadre familial et traditionnel a été brisé, et rien ne l'a remplacé. L'homme, la femme ou l'enfant n'a qu'une existence individuelle et en arrive très vite à ignorer toute subordination, tout devoir vis-à-vis de ses proches. Aussi le jeune ouvrier travaille-t-il pour lui tout seul et pour son plaisir immédiat. Si, poussé par un obscur instinct, il se marie, il n'en garde pas moins toutes ses habitudes de célibataire, dépense, ou peu s'en faut, tout ce qu'il gagne pour lui, et laisse à sa femme le soin d'élever les enfants qui, d'ailleurs, dès l'âge légal, seront employés eux-mêmes à l'usine ou au charbonnage. C'est pourquoi, bien qu'ici nous soyons très loin des bas salaires que nous avons vus en Flandre, bien qu'en général le houilleur, le métallurgiste et surtout le verrier se fassent de fort bonnes journées, la misère est grande dans ces petites maisons noires qui s'alignent interminablement le long des routes. Ces ouvriers ont beau gagner beaucoup, ils dépensent de même. La dureté de leur métier et l'influence d'un milieu instable les portent naturellement vers les jouissances

LA SAMBRE A CHARLEROI.

DANS LA MINE : LES SONDEURS.

Phot. Marissiaux.

LE « HAVAGE », ABATAGE DU CHARBON DANS LA VEINE.

grossières et faciles de la table, de la boisson, du jeu, et cette psychologie de grand travailleur et de grand jouisseur a fini par gagner la bourgeoisie elle-même. Ce pays a évolué trop vite; c'est en moins de cent ans que ces villages agricoles et peu peuplés sont devenus d'immenses agglomérations industrielles. Alors qu'à Gand nous avions eu le spectacle d'un monde ouvrier vraiment autochtone, et qui, dès le début de la transformation économique provoquée par le machinisme, retrouva tout naturellement dans l'industrie le cadre atavique de son activité, nous nous trouvons ici en présence d'un peuple d'immigrés, venus de tous les points du pays et qui a assimilé, qui a noyé l'indigène. D'autre part, tandis que l'ouvrier gantois se trouvait en présence d'un patron souvent dur, orgueilleux et avide, mais appartenant à la même race que lui et comprenant ses façons de sentir, le travailleur du pays de Charleroi est généralement l'employé d'une société anonyme représentée par un directeur qui n'est en somme, lui aussi, qu'un salarié irresponsable de la mystérieuse puissance du capital. Et tandis que le prolétariat gantois retrouvait pour la lutte économique contre des personnalités distinctes le vieil esprit d'association qui a toujours possédé sa race, l'ouvrier isolé, déraciné du pays de Charleroi resta longtemps à la merci de tous les hasards des crises industrielles. Il fallut la grande secousse de 1886 et l'intervention des théoriciens du socialisme pour lui donner les institutions de défense économique qu'il possède aujourd'hui. Aussi ces institutions sont-elles à la fois plus révolutionnaires et moins solides que celles que nous avons vues fonctionner à Gand. L'ouvrier gantois a su améliorer lui-même son sort : l'ouvrier wallon a mis tout son espoir dans l'action politique et dans ses députés socialistes. Aussi bien le développement des sociétés anonymes a-t-il été pour beaucoup dans cet aspect de l'évolution ouvrière, et le sort de cette population a été lié de trop près aux transformations de l'industrie capitaliste pour qu'on puisse comprendre sa psychologie spéciale avant d'avoir vu comment ces transformations se sont opérées. Elles sont très intéressantes et peuvent être considérées comme type de l'évolution économique de l'Europe au XIXe siècle.

LE MARTELEUR.
Bronze de Constantin MEUNIER.

L'évolution industrielle en Belgique. — On l'a vu dans le premier chapitre de cet ouvrage, ce qui caractérise l'histoire de la Belgique depuis 1830, c'est la transformation d'un pays de petite industrie en un pays de grande industrie. En parcourant les provinces, dont le travail du fer et du charbon a complètement modifié l'aspect, il convient de revenir avec quelques détails sur cette transformation capitale. En 1830, suivant M. Waxweiler, directeur de l'Institut de sociologie Solvay, on trouvait en Belgique quatre catégories d'industries :

1° *Les métiers usuels* (charpentiers, tailleurs, cordonniers, boulangers, etc.), distribués à travers tout le territoire suivant la densité des agglomérations. On peut évaluer à 225 000 le nombre des personnes occupées dans ces métiers, principalement à titre de petits patrons, travaillant pour leur compte, seuls ou avec quelques ouvriers.

2° *Les industries à domicile,* où le travail se faisait en famille, tantôt pour le compte du même chef de ménage, tantôt pour le compte d'un patron. Dans l'industrie du lin, environ 280 000 fileuses, 75 000 tisserands et 50 000 aides, soit plus de 400 000 personnes, étaient ainsi disséminés dans les petites villes et les villages des Flandres. La dentelle occupait des milliers d'ouvrières à domicile à Bruxelles et dans les principales villes flamandes.

Dans le pays wallon le travail à domicile était surtout localisé dans la clouterie (Hainaut : 6 000 ouvriers; Liége : 5 000); l'armurerie (Liége : 6 000); la quincaillerie (Liége et Hainaut : 2 000); la coutellerie (Namur : 2 500), tous ces chiffres étant d'ailleurs de simples évaluations. L'été, l'immense majorité de ces travailleurs à domicile s'employaient aux champs et aux travaux du bâtiment.

3° *Les ateliers et manufactures,* où l'on réunissait un nombre plus ou moins grand d'ouvriers pour la fabrication de certains produits industriels : fonte, pièces de fer forgé ou laminé, machines-outils, verre, porcelaine, produits chimiques, tissus de coton, draps, papier, etc. Le personnel ouvrier dans un tel établissement était généralement inférieur à 100. On n'y employait que très exceptionnellement la machine à vapeur; ainsi jusqu'en 1830 on n'avait installé dans l'ensemble des ateliers et manufac-

DANS LA MINE : BOISEMENT D'UNE GALERIE.

Phot. Marissiaux.

MINEUR CONDUISANT UNE RAME DE WAGONNETS.

tures du pays que 185 machines, presque toutes dans l'industrie du coton, localisée surtout à Gand (une quarantaine de filatures et une douzaine de tissages), et dans l'industrie du drap, établie à Verviers (une trentaine de tissages et une dizaine de filatures).

Les machines ne représentaient au total que 2 500 chevaux-vapeur : la plus forte était de 80 chevaux.

4° *Les carrières, les usines, et particulièrement les mines de houille.* L'industrie houillère était la seule qui, par l'étendue de ses exploitations, le nombre de ses ouvriers et l'emploi de ses machines évoquât déjà ce qu'allait devenir la Belgique industrielle. Elle occupait 30 000 ouvriers, dont 20 000 dans le Hainaut, et utilisait 200 machines à vapeur, représentant 10 000 chevaux pour la commande des pompes d'épuisement.

En somme, au moment où s'achevait la révolution politique, la révolution industrielle, qui devait introduire le machinisme en Belgique, ne s'était point produite encore. Au total, en y comprenant les 10 000 chevaux-vapeur des pompes à feu, la puissance des machines atteignait à peine, pour toute la Belgique, ce qu'absorbe aujourd'hui la seule usine Cockerill, à Seraing : 13 000 chevaux.

Celui qui aurait prédit alors la prospérité industrielle de la Belgique nouvelle aurait paru d'autant moins croyable que, dans aucun pays, les rentiers, les capitalistes ne semblaient plus timides. Or, tous les historiens de l'économie politique l'ont remarqué, le trait caractéristique de l'Europe économique de cette époque, c'est la concentration et l'exploitation des capitaux ; c'est aussitôt après 1815 que l'ère économique où nous sommes encore a commencé. Mais les peuples, quand ils sont dans leur phase ascendante, ont un obscur instinct qui leur dicte le chemin de la fortune. Brusquement, dans ce pays où ceux qui possédaient quelque chose avaient toujours mis leur soin exclusif à timidement amasser, il y eut, de 1834 à 1838, une activité économique et financière véritablement prodigieuse. Partout des sociétés anonymes se forment, des usines s'élèvent. Dans le seul arrondissement de Charleroi, on construit dans cet espace de quatre années 16 hauts fourneaux au coke, et à la fin de cette période de fièvre, cet arrondissement comptait dans l'industrie du fer 49 machines à vapeur, représentant 2 000 chevaux. La participation du capital à la régénération des autres industries ne fut pas moindre : sept millions et demi furent consacrés à la verrerie, la même somme à peu près à la filature mécanique du lin, à la sucrerie, aux industries du livre. La plupart de ces usines se fondaient sous le patronage de la *Banque de Belgique,* créée en 1835, et de la *Société générale pour favoriser l'industrie nationale,* qui est un peu plus ancienne, mais à qui son origine orangiste avait d'abord donné une sorte de défaveur. Ces deux établissements financiers mirent en circulation en 1834 et en 1838 pour 350 000 000 de francs de valeurs industrielles. Une telle fièvre ne laissa pas que de causer quelques désastres : la brusque introduction du machinisme ruina quelques industries anciennes et causa de cruelles misères. Mais tout nécessitait cette évolution, et, à bien examiner ce mouvement capitaliste de 1835, on reconnaît aujourd'hui que c'est à lui qu'on doit la prospérité présente ; depuis ce moment, malgré quelques crises souvent cruelles, les progrès ne se sont pas arrêtés. En 1830 on comptait en Belgique 400 machines à vapeur avec une puissance de 12 000 chevaux ; un relevé de 1905 donna 19 000 machines avec 720 000 chevaux, sans compter les chemins de fer et les navires.

GLANEUSE DE CHARBON.

Si l'on se place au simple point de vue économique, rien de plus admirable qu'un pareil développement. Au point de vue social, au contraire, il ne laisse pas que de présenter certains inconvénients. Il a provoqué ce que M. Waxweiler appelle « l'hypertrophie du salariat ». « En 1830 on peut estimer très grossièrement à 200 000 le nombre des ouvriers qui étaient occupés dans les exploitations de leurs patrons. Aujourd'hui ce nombre doit être de 700 000 environ. Pendant ce temps celui des patrons ne s'est élevé que de 140 000 environ à 250 000 environ, c'est-à-dire que le nombre des ouvriers s'est accru dans la proportion de 250 pour 100, alors que celui des patrons n'augmentait que dans celle de 100 pour 100. Il s'est donc constitué une classe de plus en plus nombreuse de salariés, c'est-à-dire d'hommes qui ne peuvent plus normalement s'élever au rang de producteurs autonomes. » Le divorce entre l'employeur de main-d'œuvre, qui concentre toute l'organisation d'une entreprise industrielle, et l'ouvrier, qui y apporte la collaboration de son travail journalier, s'est encore accentué d'autre part par la forme anonyme qu'a prise la concentration des capitaux nécessaires à la production mécanique. Près de la moitié des 700 000 ouvriers des industries et métiers sont employés par un millier d'entreprises constituées en sociétés par actions. Tandis que dans les entreprises appartenant à des particuliers on compte en moyenne 2 ouvriers par entreprise, la proportion s'élève à 225 pour les sociétés par actions.

C'est dans l'industrie minière que la transformation du producteur autonome

en salarié est la plus caractéristique. « Du xe au xve siècle, dit M. Waxweiler, l'extraction du charbon s'était faite par des groupes de mineurs, constituant des *bandes* ou *compagnies*. Ces groupes obtenaient des seigneurs propriétaires l'autorisation d'exploiter une partie déterminée du sous-sol. Les membres des groupes qui s'appelaient les *maîtres charbonniers* travaillaient eux-mêmes dans la mine, se faisant aider de leurs enfants et parfois de manœuvres qu'ils salariaient. Ils vendaient directement au consommateur le charbon extrait et se partageaient les bénéfices. »

MONS : LE MARCHÉ AUX HERBES.

Mais, bien avant 1830, toute une série d'événements avaient contribué à séparer les deux fonctions de travailleur et d'exploitant. « Les plus habiles, les plus économes parmi les associés de la « bande » charbonnière avaient acheté les parts des moins capables et des moins prévoyants, et, de génération en génération, ils avaient fini par abandonner le travail pour s'occuper exclusivement de l'administration du fonds commun : on les appelait des *parchonniers ;* les autres s'étaient ainsi trouvés privés de leurs parts et avaient dû se contenter de recevoir un salaire. »

Des marchands étaient venus en outre s'interposer entre le consommateur et l'exploitant. Ces marchands se bornaient, au début, à garantir à la « bande » charbonnière l'achat d'une certaine quantité de charbon. Peu à peu ils devinrent les bailleurs de fonds des charbonniers, leur faisant les avances nécessaires pour la mise en exploitation et les assujettissant ainsi par des obligations de plus en plus onéreuses. Ces marchands finirent par prendre un rôle prépondérant dans l'industrie : c'étaient eux qui obtenaient des seigneurs la concession des mines, eux qui en remettaient l'exploitation à des ouvriers, auxquels ils payaient simplement un salaire, et ainsi s'accroissait incessamment le nombre des mineurs salariés.

Cependant l'exploitation des charbonnages se trouvait alors entravée par un enchevêtrement de causes diverses : d'abord l'absence d'unité de direction et de responsabilité, l'intérêt personnel de chaque parchonnier ou de chaque maître dominant toujours l'intérêt économique de l'exploitation ; puis l'ignorance totale des maîtres, la plupart ne sachant ni lire ni écrire et se méfiant de tout associé quelque peu novateur; enfin le manque de capital, qui rendait de plus en plus nécessaire le recours aux marchands et grevait par là l'exploitation de prélèvements souvent usuraires.

« Malgré certaines tentatives antérieures, cette situation ne se modifia qu'au xixe siècle. L'introduction des pompes à feu avait ouvert la voie aux perfectionnements techniques; on s'avisa qu'il était urgent d'approfondir les puits, de généraliser l'emploi des machines, de les appliquer non seulement à l'exhaure, mais à l'extraction et, d'une façon générale, d'introduire tout un ensemble de réformes tendant à organiser, à systématiser l'exploitation.

« Déjà entre 1803 et 1805 le séjour des armées françaises sur les côtes de la Manche ayant donné un grand essor au commerce du charbon, des capitalistes avaient ouvert aux environs de Mons de nouveaux puits, augmenté le capital de diverses associations ou créé des sociétés nouvelles. Dans ces sociétés, on avait exigé une part plus forte qu'auparavant pour être admis aux délibérations et, par là encore, le divorce entre l'exploitant et le travailleur s'était accentué. Malgré tout cela, il existait encore en 1830 des sociétés comptant un certain nombre d'ouvriers-actionnaires. Mais, à mesure que la part du machinisme grandissait dans la production et à mesure que le développement des voies de consommation élargissait le marché de la consommation, s'imposait la nécessité de fortes immobilisations de capitaux et d'une concentration de la direction.

« De sorte que d'année en année les sociétés de capitalistes toujours plus nombreuses rachetèrent les unes après les autres les anciennes associations de charbonniers, et si bien que les derniers ouvriers-patrons ne tardèrent pas à disparaître.

« Aujourd'hui tous les houilleurs sont simplement salariés et, sur un total de 130000 ouvriers, 124000, soit 97 pour 100, travaillent pour le compte de sociétés anonymes. »

Les mystérieuses lois qui régissent le développement économique des peuples avaient nécessité cette transformation. Sociologues et moralistes peuvent déplorer la crise d'immoralité et même d'immoralisme qu'elle a provoquée dans la classe ouvrière; ils peuvent faire remarquer que l'ouvrier, arraché par le salariat à son milieu familial et dépourvu de tout espoir de s'élever à jamais dans la hiérarchie sociale, doit fatalement borner son ambition à la satisfaction immédiate des plaisirs les plus grossiers; ce régime industriel n'en a pas moins continué à se développer

Phot. Neurdein.

MONS : LA GRAND'PLACE ET L'HOTEL DE VILLE.

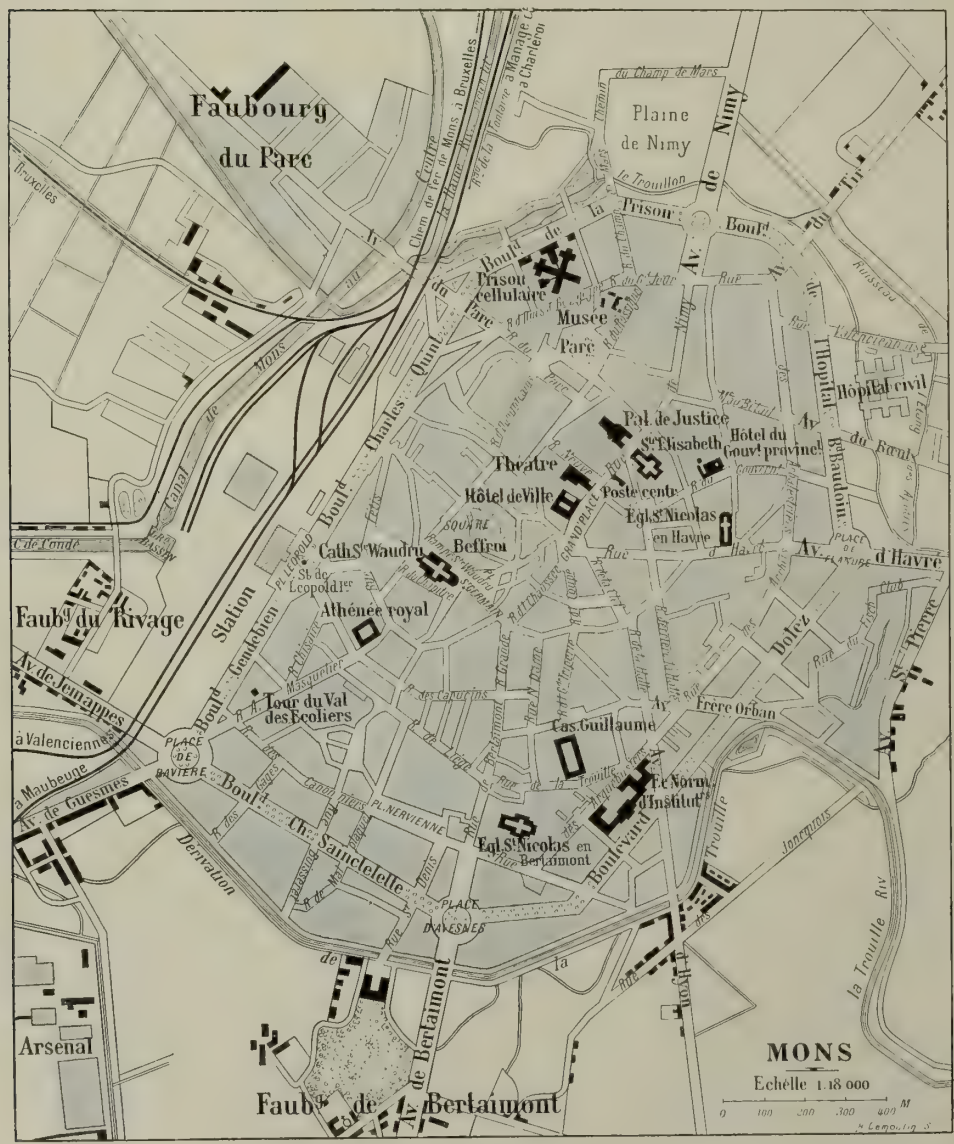
avec une logique inflexible, parce que, dans la phase actuelle de l'évolution économique du monde, l'activité productive prend fatalement la forme de la grande industrie et que la grande industrie nécessite une unité et une promptitude de direction qui rendent impossible le contrôle de l'ouvrier sur son travail.

« L'industrie ne peut subsister aujourd'hui, dit M. Waxweiler, en terminant l'étude à laquelle nous avons emprunté la plupart de ces détails, que dans une forte organisation permettant d'orienter la production suivant les conjonctures du marché. Or cette organisation place les masses ouvrières sous la sujétion de ceux qui administrent les capitaux; donc il faut que les ouvriers s'en remettent pour les conditions dans lesquelles ils travaillent à la discrétion de leurs employeurs. Mais qui ne le voit? Rien n'est moins conforme à la nature humaine qu'un régime qui systématiquement enlèverait à un grand nombre de travailleurs non seulement le contrôle des produits de leur travail, mais encore le contrôle des conditions mêmes de leur travail. Et rien de ce qui est contraire à la nature des hommes n'est durable. La conciliation des exigences fondamentales de l'industrie moderne et des revendications naturelles des travailleurs qu'elle occupe constitue donc l'essence même de la question ouvrière. Pourquoi le nier? De tous les pays dont la révolution industrielle a bouleversé les conditions de développement, la Belgique n'est pas celui qui s'est approché le plus près d'une solution. L'histoire de l'Angleterre, des États-Unis, de l'Australie dégage bien plus nettement que la nôtre le sens de l'orientation future.

MONS : L'ENTRÉE DU CHATEAU.

« Renonçant à tous les systèmes inventés par les docteurs ès économie politique, les travailleurs anglais et américains sont parvenus à faire reconnaître par le patron et, qui plus est, aujourd'hui par l'opinion, que les conditions dans lesquelles ils acceptent le travail doivent être débattues courtoisement, mais énergiquement entre leurs représentants et leurs employeurs. S'élevant à la compréhension des mécanismes modernes de la production, ils ont appris à seconder l'administration des capitaux dans ses efforts incessants pour « l'équi- « pement productiviste de l'industrie ». Ils ont appris à désirer le travail intensif et la machine perfectionnée qui relèvent les capacités et assurent des revenus élevés en même temps que leurs employeurs apprenaient à regarder les hauts salaires comme la garantie même d'une prestation productive. »

M. Waxweiler a raison : les ouvriers belges sont encore loin de ce degré d'évolution. Mais il est incontestable qu'ils y tendent. On a vu comment, à Gand, une sorte d'équilibre était sorti de la lutte même des classes, de l'équivalence de la force ouvrière organisée et de la puissance patronale. Dans le Hainaut, de puissants syndicats ont fini par se constituer, et tandis qu'il poursuit vigoureusement la lutte politique et la conquête des sièges parlementaires, le monde ouvrier fait peu à peu son éducation économique. Ce qui lui manque, c'est l'instruction générale et l'esprit de prévoyance; il faut que ce pays se remette de la fièvre que lui a donnée une transformation trop rapide et une surpopulation à laquelle rien ne le préparait.



PLAN DE LA VILLE DE MONS.

La région minière. Le Borinage. — Toutes les grandes industries que l'on pratique en Belgique : la verrerie, la métallurgie, le charbonnage, se coudoient dans le pays de Charleroi et dans le bassin du Centre; dans la région qui avoisine Mons, et qui constitue l'extrémité du bassin houiller belge vers le Sud-Ouest, dans le Borinage, l'extraction du charbon seule occupe toutes les activités.

Quand on va de Paris à Bruxelles, on traverse trop rapidement le district borain pour en bien saisir le caractère. Mais, entre la frontière et Mons, on a pourtant de brusques entrevisions de cet étrange pays dont l'activité humaine a modifié la configuration et qui semble fait de chaînes de montagnes pelées, d'étranges pics réguliers et tout noirs, et où la végétation paraît d'autant plus verdoyante qu'elle est plus rare. Le paysage borain, au point de vue peintre, se compose de trois tons uniformes : le gris sombre de ces buttes coniques appelées « terris » et qui sont formées du schiste et des déchets de toute nature

SERRURE DE LA PORTE D'ENTRÉE DE L'HOTEL DE VILLE.

qu'on retire de la mine, le rouge cru des toits et le vert éclatant des champs, des prés, des petits bois, respectés par l'industrie minière. Ils sont hélas! peu nombreux, et soit qu'on monte sur la terrasse supérieure du château de Mons, soit que, pour embrasser le Borinage avec plus de détails, on le parcoure dans un de ces trains locaux ou de ces tramways vicinaux qui le sillonnent de toutes parts, on a l'impression d'une terre véritablement rongée par le travail et la fumée du charbon. Constantin Meunier, en d'admirables tableaux, en de saisissantes sculptures, a révélé la beauté souffrante et parfois héroïque de cette terre fécondée par le travail humain; il a découvert la poésie secrète de ces villages miniers qu'on appelle des « corons », et dont tous les habitants, depuis le premier jusqu'au dernier, dépendent du charbonnage comme, jadis, tous les habitants du village féodal dépendaient du manoir. Il a dégagé l'émotion poignante qu'enfermaient ces horizons bossués, ces terrains ravagés; mais il fallait vraiment l'imagination d'un grand artiste pour tirer de la beauté de ce pays si insoucieux de la beauté. En dehors de Mons même, aucun monument, aucune église n'attire l'attention. Toutes les vieilles maisons de plaisance, tous les petits châteaux qui peuplaient autrefois le pays, ont été envahis, conquis, abîmés par l'industrie charbonnière. Dans ce sol qui est comme miné par des tarets, il y a, du reste, de tels fléchissements que, dans certains villages, toutes les maisons sont lézardées et crevassées. Cela ne gêne personne : tout le monde est habitué à ce danger d'éboulement. Le Borain s'est fait peu à peu la psychologie de l'habitant des pays volcaniques, pour qui le tremblement de terre est un risque normal. Au surplus n'arrive-t-il pas à ces terris, qui ont des airs de volcans, de faire éruption, tout comme un Vésuve en réduction ? Il advient souvent qu'un feu intérieur y couve pendant de longues années : des gaz s'accumulent sous la masse amoncelée des terres et des déchets de charbon. Puis, un beau jour, un coup de canon réveille le pays; de la poussière, des pierres sont projetées à quelques kilomètres de distance : c'est le terri qui a fait explosion. On s'en va visiter le cratère, et tout est dit.

Rien n'égale, au reste, l'insouciance du Borain. Plus encore peut-être que l'ouvrier de Charleroi, il vit au jour le jour, largement, joyeusement, dans les temps de prospérité, tristement, péniblement, quand viennent les crises. Si vous traversez un dimanche matin un coron du Borinage, vous verrez la plupart des hommes à croupetons sur le pas de leur porte, — dans l'attitude qu'ils prennent généralement lorsqu'ils se reposent dans les galeries du charbonnage, — fumant leur pipe, bayant aux corneilles, ou causant entre eux dans leur pittoresque patois, avec un air satisfait et heureux de vivre qui contraste violemment avec l'idée qu'on se fait de leur rude métier et de ses dangers continuels. Mais ces dangers de la mine, ils les ignorent, comme ils ignorent le péril qu'il peut y avoir à habiter une maison qui danse sur un sol incertain. Ils aiment le charbonnage comme le pêcheur aime la mer.

Pourtant, quels que soient les précautions et les perfectionnements de l'exploitation moderne, la mine reste meurtrière. Certes, on est arrivé, au moins dans une certaine mesure, à parer au danger qui résultait autrefois de l'insouciance même des ouvriers, négligeant le boisage des galeries pour fournir un plus grand nombre de « berlaines » (wagonnets de charbon). Mais il est des catastrophes imprévues, des coups de grisou qui plongent tout à coup tout un village dans le deuil. Alors le mineur a des cris de colère : au lendemain d'un effroyable désastre qui engloutit la moitié des houilleurs de Frameries, un journaliste vit une mère qui, lui montrant l'enfant qu'elle allaitait, dit avec un rire de colère : « C'est pour l'Agrappe ! » L'Agrappe, c'était le charbonnage qui venait d'engloutir tant de vies. La plupart de ces noms que l'on donne aux puits ont, comme celui-ci, une sonorité terrible et pittoresque, ironique ou vengeresse : Plate-Veine, Pouilleuse, Grand Bouillon de Pâturages, Bonne-Veine à Mouche, Tire-Terre, Belle-Victoire, Sacré-Madame, Turlupu, Crachet-Pickery, Jauguette-sur-Dames. Mais il y a, en somme, dans ces vocables, plus d'ironie que de haine. Au bout de très peu de temps, la catastrophe est oubliée, on retourne au puits, et la vie reprend, avec ses alternatives de misère et d'opulence.

Comme toutes les populations qui vivent d'un métier rude et dangereux, les Borains ont besoin de plaisirs violents. Aussi les ducasses (fêtes de village) sont-elles extrêmement joyeuses au pays minier. Elles ont leur physionomie très locale, car, à la différence du métallurgiste, du verrier ou du mineur de Charleroi, le houilleur borain, véritable autochtone, a ses traditions,

MONS : LE CHATEAU, COTÉ DU PARC.

MONS : LA CATHÉDRALE SAINTE-WAUDRU.

MONS : LA COUR INTÉRIEURE DE L'HOTEL DE VILLE.

MONS : LA GRANDE SALLE DE L'HOTEL DE VILLE.

ses habitudes, mais toutes consistent essentiellement dans le grand bal qui a lieu au « salon ». Chaque village a son salon, c'est-à-dire sa salle de danse. Les gros bourgs, Jemappes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu, Dour, Pâturages, Frameries, Flénu, Hornu, en ont un grand nombre. Quelques-uns sont vastes comme des halles. D'autres ne comportent guère qu'une petite pièce attenant à un cabaret; mais tous sont également bien achalandés les dimanches et les jours de fête. Toute la soirée, aux sons aigres d'un orchestrion ou d'un orchestre généralement composé d'une clarinette, d'un piston et d'un trombone, houilleurs et charbonnières dansent alors à perdre haleine. Les femmes, tout heureuses de se débarrasser des vêtements sordides qu'elles revêtent pour le travail de la mine, — depuis la loi sur le travail des femmes et des enfants, elles ne sont plus employées qu' « à la surface », mais ce travail aussi ne manque pas de rudesse, — portent les vêtements les plus voyants, arborent des chapeaux fantastiques, des rubans verts, jaunes, roses ou rouges. C'est une folie de toilettes éclatantes et de coquetterie naïve, une folie de mouvement surtout. Mais il est un jour de l'année où toute cette effervescence brutale est portée à son comble : c'est le jour de la Sainte-Barbe, la « fiesse » traditionnelle du Borinage. Tous les charbonnages chôment alors, et, même dans les plus mauvaises années, Borains et Boraines vont par bandes de cabaret en cabaret au son du tambour. Toute la journée, au bruit des accordéons et des orchestres, se mêlent les détonations de petits mortiers bourrés de poudre qu'on allume d'instant en instant. Au Borinage, cela s'appelle « tirer des campes », et il n'y a pas de fêtes sans campes.

Indépendamment de la Sainte-Barbe, les Borains ont quelques « ducasses » spéciales auxquelles ils se rendent fidèlement. Elles ont souvent leurs particularités plaisantes. Telle est la coutume de quêter de maison en maison après la fête, de quoi alimenter la fête suivante. Les jeunes gens investis de cette mission de confiance s'appellent « capitaine » ou, dans certains villages, « maître jeune homme ». C'est une charge honorifique et lucrative à la fois qui se confère par adjudication. Celui qui l'obtient est tenu de payer cent, deux cents, même trois cents pots de bière, selon l'importance de la ducasse. Avec le produit des collectes on achète des pièces d'artifice, et le reste constitue le bénéfice des adjudicataires. Pendant tout le temps de la fête, on les voit se promener gravement par les rues, portant un chapeau haut de forme hérissé de plumes et tenant à la main un jonc flexible, insigne de leur dignité. Ce sont de vrais maîtres des cérémonies. Rien d'imposant comme la dignité avec laquelle ils ouvrent le bal. A peine l'orchestre a-t-il préludé qu'ils se mettent lentement à tourner sur eux-mêmes, les bras arrondis, les paupières mi-closes, avec un air de volupté et de componction. Puis des jeunes filles, enrubannées et gantées, vont, les unes après les autres, rejoindre le danseur qui les fait tourner selon les rites et leur confère ainsi la dignité de « dames de danse ». Tout cela se fait le plus sérieusement du monde; ce sont les rites d'une religion de la danse qui font oublier au Borain les duretés de la mine.

Ces fêtes locales, Sainte-Barbe ou ducasses, ne vont pas sans violence ni sans brutalité. Elles se terminent rarement sans rixes, mais presque jamais ces rixes ne sont sanglantes. Les grandes colères se dépensent en paroles, et pour inculte et un peu sauvage qu'il soit, ce peuple, en somme, est un bon peuple, chez qui l'immoralité est infiniment moins enracinée que chez la population mêlée, hétérogène et nomade du pays de Charleroi.

Mons en fête. « Le Doudou. » — Parmi tant de ducasses auxquelles le Borain ne manque jamais d'assister, la plus célèbre, celle à laquelle il est le plus obstinément fidèle, c'est la ducasse de Mons. Mons est la capitale du Borinage, mais une capitale que le Borain, le vrai Borain dédaigne quelque peu, et qu'il ne visite jamais si ce n'est le jour de la fête traditionnelle.

C'est une ville de fonctionnaires et de rentiers, et le Borain, s'imaginant à tort ou à raison qu'il la fait vivre, répète volontiers que c'est une ville de fainéants. Le Montois, le Montois autochtone et pur sang, rend dédain pour dédain : il parle du houilleur de la banlieue comme d'un assez bon drille, très peu raisonnable et qu'il faut traiter en enfant. Il a pour ce travailleur manuel la nuance de mépris avec laquelle le petit bourgeois considère le prolétaire, dont il est encore si près. Mais le jour de la ducasse, tout cela s'oublie. Il est de tradition que le Borinage aille s'approvisionner à la foire de Mons d'une infinité de choses. C'est dans les échoppes de la Grand'Place montoise qu'il convient d'acheter les couteaux, les ciseaux, les porte-monnaie, les pipes, les blagues à tabac et les bijoux à bon marché que l'on offre à sa promise. D'autre part, c'est au cirque, au café-concert, au théâtre ambulant, que le houilleur borain prend contact avec l'art et les plaisirs contemporains. Aussi, le jour de la foire, est-ce un envahissement : Mons a l'air d'une ville conquise. Chaque train déverse dans ses rues des hordes de houilleurs endimanchés, et la petite ville, si calme d'ordinaire, d'aspect si gaiement provincial, présente alors une animation vraiment prodigieuse : les cafés regorgent de monde, et partout ce sont des musiques, des chants, des airs de danse; il est impossible de se soustraire à cette impression de fête populaire, qui laisse si souvent, à ceux qui s'en sont le plus grisés, un vague relent de mélancolie.

Phot. Neurdein.

MONS : LE BEFFROI.

La fête de Mons, du reste, possède un « clou », une cérémonie traditionnelle qui a conservé presque tout son prestige :

c'est le cortège du Doudou, suivi du Lumeçon, c'est-à-dire du combat qui doit remettre aux prises le susdit Doudou, illustre dragon, avec Monseigneur Saint-Georges lui-même ou avec son représentant Gilles de Chin. Les érudits ne sont pas d'accord. Toujours est-il que cette cérémonie se rapporte à une légende de la plus respectable antiquité. Elle commémore, dit-on, la victoire du vaillant Gilles de Chin, pieux chevalier qui vivait au temps de Baudouin IV, sur un terrible dragon qui s'était installé dans les bois de Wasmes et qui, de là, désolait toute la contrée. Dans une cavalcade où figurent différents groupes plus ou moins fantaisistes, et un vieux char tout doré que les Montois appellent « le car d'or », on voit s'avancer une sorte d'énorme têtard, au ventre renflé, à la queue effilée et dont la tête, vaguement humaine avec de gros yeux et des bajoues, a quelque chose d'incurablement débonnaire : ce dragon a l'air d'une bonne bête. Il est entouré d'une bande de joyeux drilles, les uns vêtus d'une sorte de maillot couvert de feuilles de lierre : ce sont les « hommes sauvages », les autres couverts d'étoupe ou d'oripeaux figurant de vagues fourrures et munis de chevaux-jupons qu'ils font caracoler en des mouvements furieux autour de la bête qu'ils feignent d'agacer. Le Doudou, — c'est ainsi que le peuple montois appelle le fameux dragon, — arrive dans cet équipage sur la Grand'-Place, et saint Georges, ou Gilles de Chin, qui, monté sur une paisible rosse, l'a jusque-là suivi fort tranquillement, se remet en devoir de lui courir sus. La bête d'abord cherche à lui échapper, c'est-à-dire que les deux hommes qui la font mouvoir se précipitent d'un bout à l'autre de la place, envoyant dans la foule de grands coups de queue, de façon à faire voler le plus de chapeaux possible. Enfin, toujours harcelée par les Chinchins, la bête se rend et reçoit le coup mortel, un coup de pistolet. Ainsi, dit un poète local qui rima vers 1840,

Ainsi finit cette histoire
Digne d'un haut intérêt,
Et Gille, après la victoire,
S'en retourne au cabaret.

Les origines et l'histoire de Mons. — Si Mons ne fut fondée ni par saint Georges, ni par César, ainsi que l'affirmait gravement un écrivain local d'il y a deux siècles, ce n'en est pas moins une ville fort ancienne. Dans les temps troublés où le premier souci des bâtisseurs était de se fortifier, de se mettre à l'abri des brigands et des armées, cette colline, assez abrupte, s'élevant au milieu d'une plaine que les terris n'avaient pas encore bossuée, devait tenter les fondateurs de citadelles et de monastères. Et, en effet, à l'origine de Mons, comme à l'origine de tant de villes occidentales, il y a une forteresse et un couvent. Que les premières assises de la forteresse aient été établies par quelque empereur romain sur l'emplacement d'un *oppidum* des Nerviens, — d'où le nom *Mons Cæsaris*, — ou que le vénérable château montois ait été construit par le prince franc Alberon, frère de Mérovée, cela importe assez peu. Toujours est-il que Charlemagne en fit le chef-lieu d'une division administrative qui devint le noyau du comté de Hainaut. Quant au monastère, il fut fondé par sainte Waudru, qui vers l'an 650 vint s'établir là avec saint Hilaire pour évangéliser le pays, encore passablement païen

MONS : VIEIL HOTEL RUE DU MONT-DE-PIÉTÉ.

MONS : LA RUE DE HAVRÉ ET LE BEFFROI.

à cette époque. C'est à la paix que la réputation de sainteté de Waudru et de sa compagne Aye, qui lui succéda, valut au pays qu'on doit attribuer le développement assez rapide de la ville.

Jusqu'au milieu du XIe siècle Mons et le Hainaut suivirent les destinées du duché de Lotharingie, dont ils faisaient partie. Par le mariage de Richilde avec Baudouin VI, comte de Flandre, le vieux pays des Nerviens, Marche de l'Empire, fut momentanément réuni aux domaines de la maison de Flandre, fief français, mais il en fut définitivement séparé par la sentence de saint Louis, qui, ayant à juger la querelle des d'Avesnes et des Dampierre, donna le Hainaut aux d'Avesnes et la Flandre aux Dampierre. La maison d'Avesnes s'étant éteinte, le comté passa à la maison de Bavière, dont Philippe le Bon hérita en 1435.

L'histoire de Mons au moyen âge n'offre pas un intérêt très vif. Jean Ier lui donna des chartes; Guillaume Ier, son fils, y attira des drapiers dont les ateliers furent prospères, sans jamais éclipser toutefois ceux de la Flandre. Comme toutes les villes des Pays-Pas, la ville subit naturellement quelques sièges et quelques assauts meurtriers, mais elle profita largement de la prospérité générale du pays au XVe siècle, et, quand commencèrent les troubles religieux du XVIe, ses fabriques de serge étaient singulièrement actives. Malheureusement Mons eut beaucoup à souffrir de la guerre civile. Pris par une armée protestante commandée par Louis de Nassau, frère du Taciturne, il fut repris par le duc d'Albe, qui le livra aussitôt à un « conseil des troubles ». La plupart des manufacturiers accusés d'avoir porté les armes contre leur souverain furent jetés en prison et envoyés au supplice; leurs biens furent confisqués, leurs veuves et leurs enfants bannis. Lorsque don Louis de Requessens vint prendre la place du terrible duc d'Albe, il y avait encore dans les prisons de Mons soixante-quinze bourgeois condamnés à mort. Il les fit remettre en liberté : mais cette clémence venait trop tard. Beaucoup de fabricants de serge avaient péri, ou étaient ruinés, d'autres s'étaient réfugiés en France ou en Hollande. Les ateliers ne se rouvrirent pas.

Depuis ce temps et jusqu'aux premières années du XIXe siècle, Mons n'a plus été qu'une place de guerre, tour à tour prise et reprise par Louis XIV et par les alliés, puis en 1746 par le maréchal de Saxe, enfin en 1792 par Dumouriez, qui y fit une entrée solennelle après la bataille de Jemappes et en qui la plupart des Montois virent un libérateur.

Les monuments. La ville moderne. — Du château fortifié, berceau primitif de la cité, il reste quelques tours et une esplanade que l'on a aménagée en promenade et d'où l'on découvre en un

CANAL AUX ABORDS DE MONS.

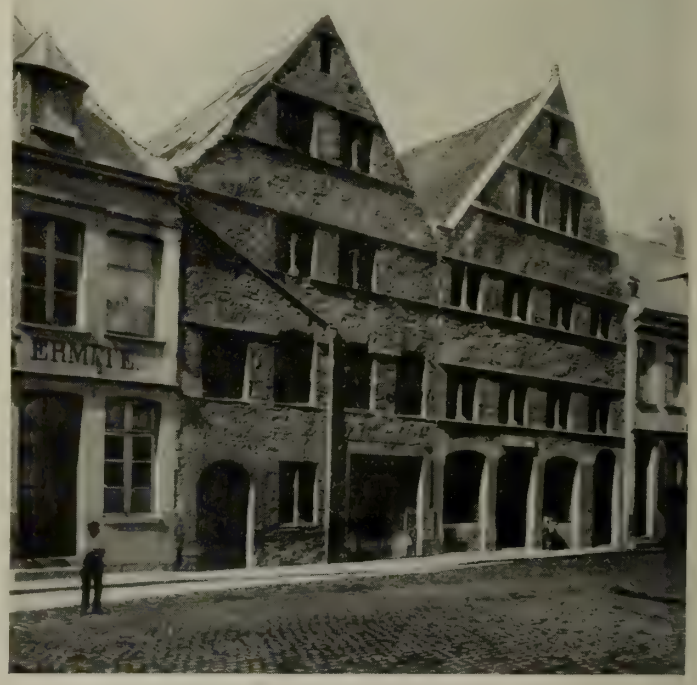
saisissant panorama toutes les cheminées, tous les terris du Borinage, traversé comme par un rai d'acier par le canal de Mons à Condé que Napoléon fit creuser et dont il détermina la direction en traçant, dit-on, sur la carte un trait de plume rigide que l'on suivit ponctuellement.

Le beffroi s'accote au château; c'est une agréable construction du XVIIe siècle, surmontée d'un clocheton léger et dont le style classique contraste avec la plupart des beffrois de Belgique. Il a été construit en 1662, sur les plans d'un architecte montois, Louis Ledoux, et restauré en 1864. Sur les flancs de la colline, du « mont », que le château et le beffroi occupent, se dresse le vaisseau grisâtre de Sainte-Waudru. Commencée en 1450, probablement par Mathieu de Layens, l'architecte de l'hôtel de ville de Louvain, elle appartient tout entière au style ogival tertiaire, mais elle a quelque chose de plus austère, de plus grave, que la plupart des églises de cette période gothique. Bien que la tour qui devait compléter la silhouette de l'édifice n'ait jamais été construite, celle-ci ne manque pas de cette grâce nerveuse qui fait la beauté de nos églises médiévales. Mais c'est surtout l'intérieur qu'on admire. Cette nef élevée et merveilleusement simple est un modèle d'élégance, et ses soixante colonnes sans chapiteaux s'élevant en faisceaux jusqu'aux clés de voûte font l'effet le plus heureux; c'est un véritable tour de force architectural. On montre à Sainte-Waudru d'assez beaux vitraux et des bas-reliefs dus au sculpteur montois Jacques Dubreucq et provenant du jubé, qui fut détruit en 1792.

Également au flanc de la colline, un peu en contre-bas, s'étend la vaste Grand'Place, entourée, comme toutes les grand'places des villes belges, des principaux cafés et décorée d'un charmant hôtel de ville du XVe siècle. La façade, en gothique tertiaire, a été surmontée d'une tour en style baroque, construite par le même architecte que le beffroi. Mais cette tour s'harmonise très bien avec la façade gothique, et l'ensemble du monument est d'un effet singulièrement pittoresque. La cour intérieure en est du reste charmante, et les salles, bien restaurées, dans un style archaïsant qui évoque très suffisamment le XVe siècle, méritent d'être visitées.

Sainte-Waudru, le Beffroi, l'Hôtel de ville sont assurément des monuments très dignes d'intérêt; mais ils ne peuvent être comparés aux richesses monumentales de quelques autres villes. Par contre, la physionomie générale de Mons est charmante et vraiment originale. Autour du château et de la Grand'Place, les rues dévalent allégrement dans la plaine, s'enchevêtrant les unes dans les autres en un amusant labyrinthe. Elles ont, pour la plupart, des noms pittoresques et qui rappellent la vie d'autrefois; on y voit de vieux hôtels bourgeois ou seigneuriaux et de belles petites maisons tranquilles où tout doit être soigneusement rangé. Puis, tout au bas de la montagne, de larges boulevards bordés de grands ormes, et dont les maisons s'entourent de vastes jardins, remplacent les anciens remparts. Et partout, dans les rues comme sur les places, le long des boulevards comme devant l'Hôtel de ville, règne une gaieté tranquille et souriante, la gaieté des existences bourgeoises satisfaites, modestes et bien nourries.

Mons, en effet, est demeurée une ville aristocratique et bourgeoise, une ville de rentiers et de fonctionnaires, et c'est ce qui l'isole dans le Borinage industriel. Mais cette aristocratie locale, cette vieille bourgeoisie aisée n'a point la morgue hautaine qui empêtre si lourdement dans leur respectabilité l'aristocratie et la bourgeoisie provinciale des villes flamandes. Assurément la « société » montoise sait aussi marquer les distances. Mais on dirait que le voisinage de la France donne plus de liant, plus d'amabilité, plus de gaieté aux mœurs et aux habitudes. Mons est une de ces « villes qui rient » dont parle Lemonnier. C'est le pays des fumisteries et des bons dîners. On y reçoit largement, mais avec plus de bonhomie que de faste. Cette sociabilité montoise se relève du reste d'un peu plus de curiosité intellectuelle qu'on n'en trouve généralement en province. Mons, en effet, est une ville universitaire, et l'on y trouve tout un petit monde de professeurs et de savants. A côté de l'école des mines, qui fournit presque toute la Belgique minière d'ingénieurs, il y a une école industrielle supérieure, très bien organisée et qui compte un grand nombre d'élèves, et l'on y a fondé, en 1901, un *Institut commercial des industriels du Hainaut*, dont la tendance caractérise très nettement l'esprit de la Belgique nouvelle. Celle-ci a compris, on l'a vu, la nécessité où elle était d'assurer à son industrie si merveilleusement active des débouchés lointains. Elle veut jouer un rôle dans les grandes compétitions économiques auxquelles le monde européen semble se préparer. C'est ce que l'on appelle avec un certain pédantisme « l'expansion économique mondiale ». L'Institut commercial des industriels du Hainaut, fondé et soutenu par un syndicat d'usiniers, a pour but de préparer les générations nouvelles à cette expansion. Dû à l'initiative de M. Henri Dutrieux, ingénieur en chef, directeur de service aux chemins de fer de l'État belge, organisé et dirigé par M. Émile Jottrand, l'Institut doit à



TOURNAI : MAISONS ROMANES.

TOURNAI : VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE.

la générosité de M. Raoul Warocqué des installations magnifiques. D'un programme assez différent de la plupart de ces grandes écoles techniques, il tend à former des jeunes gens résolus à s'expatrier et capables d'assurer à l'étranger des débouchés aux grandes affaires industrielles.

L'école des mines, l'école industrielle, l'Institut commercial, amènent chaque année à Mons tout un petit monde estudiantin qui contribue beaucoup à l'animation et à la gaieté de la ville. C'est l'élément vivant et moderne d'une cité qui, sans cela, aurait peut-être quelque tendance à s'engourdir dans les agréments de la vie locale et de son « bien-vivre », et qui, grâce à cela, concilie très bien le respect du passé et la confiance dans le présent.

LE HAINAUT OCCIDENTAL

Soignies et le pays des carrières. — A côté du charbonnage, de la métallurgie et de la verrerie, le Hainaut possède encore une industrie importante : c'est celle des carrières. Toute la région qui s'étend au nord-ouest de la province, entre le Rœulx, les Ecaussines, Soignies et Braine-le-Comte, vit de l'extraction des pierres de taille. Sous l'effort sans trève des carriers, le sol s'est crevassé de profonds ravins qui renouvellent, mais avec d'autres aspects, la physionomie tourmentée de la contrée charbonnière. Tandis qu'au Borinage la suie ruisselle en pluie fuligineuse, ici c'est une impalpable poussière grise qui s'élève lentement des trous béants du sol et s'abat sur le pays.

Quand de la surface on plonge les regards dans ces gouffres, au flanc desquels serpentent d'étroits sentiers créés, semble-t-il, plutôt pour des chèvres que pour des hommes, on voit s'agiter au fond un peuple d'ouvriers qui, de cette distance, ressemblent à des gnomes fouillant le giron de la terre.

Ces carrières sont nombreuses et riches. Chaque centre a son genre d'exploitation particulier. A Soignies, à Maffle, aux Ecaussines, on extrait le petit granit, cette pierre d'un bleu gris qui donne à tant de monuments belges leur couleur dominante; Lessines taille infatigablement dans son porphyre le dur pavé des rues; à Hautrage, c'est la terre plastique; vers Tournai, la pierre à chaux que l'on arrache au sol fécond. Le centre de cette région est la petite ville de Soignies, où l'on peut visiter une belle église romane fondée au VIIe siècle, réédifiée en 965, et complètement modifiée vers l'an 1100. L'ensemble de la ville est sans grand intérêt, et les environs n'ont rien de particulièrement pittoresque. Quant à la population, elle a ce même air un peu rude que nous avons constaté en traversant le Borinage et le pays de Charleroi. Comme le mineur, le carrier exerce un métier extrêmement dur et passablement dangereux. Aussi a-t-il le même besoin de réjouissance brutale, le même amour des kermesses et des fêtes. La plupart de celles-ci n'ont rien de particulièrement original.

L'une d'elles, cependant, bien que de création récente, s'est acquis une plaisante célébrité : c'est le goûter matrimonial d'Ecaussines-Lalaing. Il y a quelques années, il paraît que l'on trouvait à Ecaussines beaucoup plus de filles à marier que d'épouseurs. Les « jeunesses » de cette localité risquaient fort de coiffer sainte Catherine, et, comme elles n'avaient pas la ressource des villégiatures qui permettent aux jeunes filles de la bourgeoisie de chercher des maris par le vaste monde, elles résolurent d'attirer aux Ecaussines les célibataires, non seulement des environs, mais de tout le pays. Tous les journaux belges et quelques gazettes du nord de la France reçurent donc un « communiqué », les priant d'annoncer au public que les jeunes filles d'Ecaussines-Lalaing donneraient, le prochain lundi de la Pentecôte, un grand goûter matrimonial et qu'elles offriraient aux célibataires des deux mondes du café et des « carabibis ». (Le carabibi est une pâtisserie locale que l'on dit particulièrement délectable.) L'idée parut bizarre. On y alla par curiosité. On suivit le « grand défilé des céliba-

TOURNAI : LE PORTAIL NORD DE LA CATHÉDRALE.

taires » lequel était accompagné de musique. On entendit la présidente prononcer un discours que lui avait composé un publiciste d'Ecaussines, et dans lequel elle disait avec autant de naïveté que d'émotion « son désir de connaître enfin des caresses légales ». On s'amusa beaucoup, comme à une partie de campagne, et l'on y revint l'année suivante. La fête est entrée dans les mœurs et, le plus fort, c'est qu'elle a fait des mariages.

Le pays des grandes fermes. — Le « Maugré ». — A l'ouest du Hainaut, à partir de Chièvres et de Péruwelz, le pays change brusquement d'aspect : plus d'industrie; on retrouve la vieille province agricole telle qu'elle était au XVIIIe siècle. C'est un district de grandes fermes, généralement exploitées de temps immémoriaux par la même famille.

Cette coutume a provoqué dans les premières années du XIXe siècle une sorte de petite guerre sociale qui a encore laissé quelques traces. Quand, profitant de la prospérité générale et de la plus-value de la terre, les propriétaires voulurent augmenter leurs fermages, ils rencontrèrent de la part des tenanciers une résistance obstinée.

Les paysans se considéraient comme ayant des droits sur les terres qu'ils cultivaient de père en fils depuis des générations. Ils croyaient avoir sur leurs fermes une sorte de quasi-propriété et quand, sur leur refus de se plier aux augmentations de fermage, on voulut les remplacer par des fermiers nouveaux, il y eut comme une conspiration générale du pays contre ces intrus.

Toute terre dont l'ancien fermier avait été évincé fut frappée de *maugré* (mauvais gré), pour employer la langue du pays. Le nouvel occupant vit ses meules incendiées par des mains mystérieuses, ses pommiers sciés, ses récoltes dévastées, ses bestiaux empoisonnés; bien heureux quand lui ou les siens, s'étant un peu attardés par les chemins, le soir, n'étaient pas frappés d'une balle partie on ne sait d'où. La justice fit aux tenants du « maugré » une guerre acharnée et d'autant plus difficile que tout le pays les protégeait, croyant très sincèrement défendre son bon droit. Cette guerre sourde eut ses héros, tel ce « curé des Pourchaux » (c'était le surnom d'un paysan) dont M. Maurice des Ombiaux a conté la tragique histoire, et qui fut exécuté en 1818 sur la Grand'Place de Mons. Il fallut de longues années pour mettre fin à cette insaisissable insurrection rurale que l'on n'a pas encore oubliée.

C'est dans les environs d'Ath, jolie petite ville fortifiée, bâtie au bord de la Dendre, à quelques lieues de Tournai, que le maugré sévit le plus cruellement et le plus longtemps, mais il régna dans tout le Tournaisis et même dans une partie de la Picardie.

Tournai. — Tournai est peut-être la plus ancienne ville de la Belgique. « Son origine se perd dans la nuit des temps, dit un historien local. On suit les traces de son existence jusqu'aux premiers documents historiques. Mais, sans se contenter des renseignements qu'ils pouvaient y puiser, nos chroniqueurs ont voulu remonter jusqu'à l'époque de sa fondation. On marche vite dans le champ des conjectures. Celui-ci lui donna pour fondateur Turnus et les Troyens, celui-là Tullius Hostilius, un autre, sur la foi d'un clerc étranger, fait intervenir Tarquin l'Ancien. »

Quoi qu'il en soit de ces origines fabuleuses, on a découvert dans les environs de Tournai des médailles gauloises qui portent à l'avers une tête de femme avec la légende « Durnacos » et au revers un cavalier, ayant en exergue des noms différents comme Auscro, Domnus, Eburo, Bavori.

Comment méconnaître là le vieux nom de la cité tournaisienne : *Doornik, Durnacum, Turnacum?* Que Tournai soit ou ne soit pas l'ancienne capitale des Nerviens, il n'en est pas moins évident que c'était déjà une ville considérable aux premiers temps de la domination romaine. Une importante route militaire y passait. C'était, avec Tongres, l'étape principale des légions qui, de la vallée de la Seine, se rendaient dans la marche du Rhin, et il y avait là probablement, dès cette époque, un centre commercial assez important. Au moment de l'invasion franque, les Saliens s'y établirent solidement. Childéric y mourut, Clovis y naquit et y eut sa résidence ordinaire jusqu'à la conquête totale de la Gaule. Ces princes francs possédaient à Tournai un de leurs rares palais

TOURNAI : LA TOUR HENRI VIII.

Phot. Neurdein.

LA GRAND'PLACE, LA CATHÉDRALE ET LE BEFFROI

AU PREMIER PLAN, LA STATUE DE LA PRINCESSE D'ÉPINOY, QUI S'ILLUSTRA EN 1581 DANS LA DÉFENSE DE LA VILLE CONTRE L'ARMÉE D'ALEX. FARNÈSE.

TOURNAI : LE PONT DES TROUS.

urbains que des documents du VIIe siècle nous montrent encore debout, et où ils battaient monnaie. Selon la tradition, il s'élevait, sur la rive droite de l'Escaut, en face de la ville actuelle, près de l'église Saint-Brice.

C'est en effet là qu'en 1653 des ouvriers mirent au jour le tombeau de Childéric. L'identification en avait été facile : parmi des ossements d'homme et de cheval, on trouva un globe de cristal, une hache d'armes, des fers de lance, des débris de tablettes, une agrafe, des abeilles d'or massif, et un anneau royal portant ces mots : *Childerici regis*. Ces précieuses reliques furent données par l'archiduc Léopold, alors gouverneur des Pays-Bas, au cabinet impérial de Vienne. Dans la suite l'empereur les offrit à l'électeur de Cologne, Maximilien de Bavière, qui en fit don à Louis XIV. Elles se trouvent aujourd'hui au musée de Saint-Germain.

Quand les princes mérovingiens eurent quitté Tournai, cette ville rentra dans l'obscurité, et tout ce qui s'y rapporte demeure singulièrement incertain jusqu'au XIIe siècle. C'était, semble-t-il, une principauté épiscopale, relevant directement de la couronne de France. Mais, située aux confins de la Flandre et de la Picardie, elle subit en général le protectorat flamand jusqu'au règne de Philippe Auguste. En 1187, ce prince, qui comprenait l'importance d'un évêché qui étendait sa juridiction ecclésiastique sur la plus grande partie de la Flandre, vint visiter Tournai, accorda le droit de commune aux bourgeois, et gagna définitivement l'évêque à sa politique. Depuis lors Tournai a toujours été, en Belgique, le centre le plus actif de l'influence française.

Lors de l'expédition qui se termina par la bataille de Cassel, Tournai fournit un contingent considérable qui soutint le premier choc des communiers de Zannekin et décida du succès de la journée. En récompense, Philippe de Valois donna aux bourgeois tournaisiens la garde exclusive des rois de France à l'armée et, comme « ce service ne doit pas être réputé service de vilain et roturier, mais service de toute noblesse et gentillesse », ils furent tous anoblis, eux et leur postérité. Les Tournaisiens prirent leur titre très au sérieux, et lorsque, au cours de la guerre de Cent ans, la Flandre entra dans le parti de l'Angleterre, la vieille capitale des rois francs devint le plus solide boulevard de la monarchie française vers le nord. Édouard III et Jacques Van Artevelde l'assiégèrent en vain.

Ces rapports de courtoisie entre le roi de France et la ville de Tournai durèrent jusqu'au règne de Louis XI, qui, ayant fait entrer par surprise une garnison dans la ville, supprima ses libertés. Aussi, dans la guerre qui, au commencement du XVIe siècle, mit aux prises les rois de France et les souverains des Pays-Bas, les Tournaisiens se donnèrent-ils à la maison de Habsbourg. Depuis lors Tournai a suivi les destinées de la Belgique. Il a subi, plus ou moins héroïquement, quantité de sièges meurtriers : Louis XIV, le prince Eugène, le maréchal de Saxe y entrèrent tour à tour par la brèche. Mais le plus illustre de ces faits d'armes fut la défense de la ville par Christine de Lalaing, princesse d'Épinoy, contre Alexandre Farnèse. L'héroïque dame, armée de pied en cap, assuma vaillamment le commandement, fut la première aux remparts, et sauva la ville. Celle-ci ne se souvient plus guère de tout ce passé, et, malgré la trahison de Louis XI, elle est demeurée la plus française de mœurs et de sympathie de toutes les villes belges. On voisine beaucoup entre Lille et Tournai, les mariages franco-belges sont très nombreux, et des deux côtés de la frontière le peuple, qui est de la même race et parle le même patois, continue à fraterniser.

Tournai, vieille ville accorte et bien disposée, compte beaucoup de monuments historiques intéressants : un élégant et fier beffroi de 1187, un agréable hôtel de ville, établi dans l'ancien prieuré de Saint-Martin, et une charmante Halle aux Draps, dans le meilleur style de la Renaissance flamande, où a été installé un joli musée. Mais tous ces souvenirs du passé s'effacent devant la merveilleuse cathédrale qui occupe le centre de la ville. De toutes les églises belges, la cathédrale de Tournai est peut-être la seule qui supporte la comparaison avec les grands monuments chrétiens du nord de la France. C'est le meilleur type de l'architecture romane en Picardie. Rien n'égale la grandeur et la sobriété de cette vaste basilique à piliers, en forme de croix, avec déambulatoire et chapelles rayonnantes. Le roman y domine, et, extérieurement, il apparaît seul. Mais les bras du transept, et le chœur, qui ne fut consacré qu'en 1338, sont de style ogival. Nulle part, peut-être, ce style ne s'harmonise mieux avec le roman primitif, et tous ceux qui goûtent l'austère poésie de l'architecture chrétienne ne peuvent pé-

L'ESCAUT A TOURNAI.

TOURNAI : LES ANCIENS REMPARTS.

nétrer sans émotion dans cette noble cathédrale. Peut-être regretteront-ils que la nef centrale soit coupée par un jubé du XVIe siècle qui constitue, a-t-on dit, un chef-d'œuvre, mais un hors-d'œuvre. Et le fait est que les riches sculptures de Corneille de Vriendt cadrent assez mal avec la sombre grandeur de ces voûtes romanes. Mais c'est le propre des grandes églises catholiques d'harmoniser dans leur splendeur liturgique des variations architecturales, et il convient d'admirer la cathédrale de Tournai sans regretter ce que les siècles y ont apporté.

Telle qu'elle est, elle produit une inoubliable impression. Elle est vraiment le cœur de la cité ; on sent que c'est autour de cette cellule centrale que l'organisme tournaisien s'est développé. Sa splendeur massive donne une idée de force et de solidité. Elle est la protectrice éternelle, elle est l'asile et l'expression de l'idéal d'un peuple. Elle ennoblit définitivement une ville qui, sans elle, ne ferait peut-être que se complaire dans une bonhomie un peu plate.

Cette ville, tout entière d'ailleurs, est vraiment charmante et d'un caractère très particulier. Si les abords de la gare sont semblables aux abords de toutes les gares de Belgique, les quais de l'Escaut, le dédale des ruelles entourant la cathédrale, l'immense Grand'Place, qui semble faite pour y organiser des revues, ont un caractère, non pas wallon, mais tournaisien. Car si le Tournaisis est un coin de Wallonie très wallonisant, il a son esprit spécial, sa saveur particulière. Tournai se souvient qu'elle fut une ville libre, une manière de petite capitale, et, si attachés qu'ils soient à la nationalité belge, les Tournaisiens n'en sont pas moins particularistes. Le wallon qu'on parle sur les bords de l'Escaut est assez différent de celui qu'on parle au bord de la Meuse. Il se rapproche infiniment plus du dialecte picard. L'esprit, d'autre part, est très différent et, dans le développement de la littérature wallonne, les Tournaisiens ont, pour ainsi dire, un département séparé. Tournai, comme ses légendes, a ses plaisanteries locales, une sorte de bonhomie narquoise et de scepticisme bon enfant qui lui appartiennent en propre et qui se traduisent principalement en des chansons d'une verve savoureuse. Quelques-unes sont célèbres : telles, les *Choncq clothiers* (cinq clochers), complainte gentiment nostalgique qui chante l'amour du Tournaisien exilé pour sa cathédrale, et *les Tournaisiens sont là,* dont les couplets d'une vantardise ironique célèbrent la bravoure des enfants de Tournai.

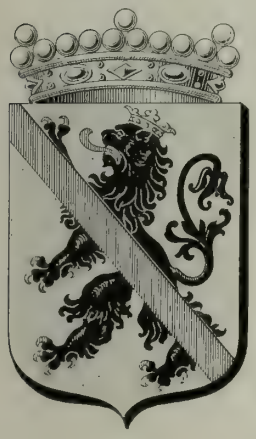
Tout en restant très attaché aux mœurs et à l'idiome de la Wallonie, ce point extrême du Hainaut, du Hainaut agricole, a continué de vivre un peu à part du reste du pays; ce pays frontière a su se garder des influences extérieures : il est resté merveilleusement lui-même.

AU MARCHÉ DE TOURNAI.

VUE PANORAMIQUE DE NAMUR.

LA PROVINCE DE NAMUR

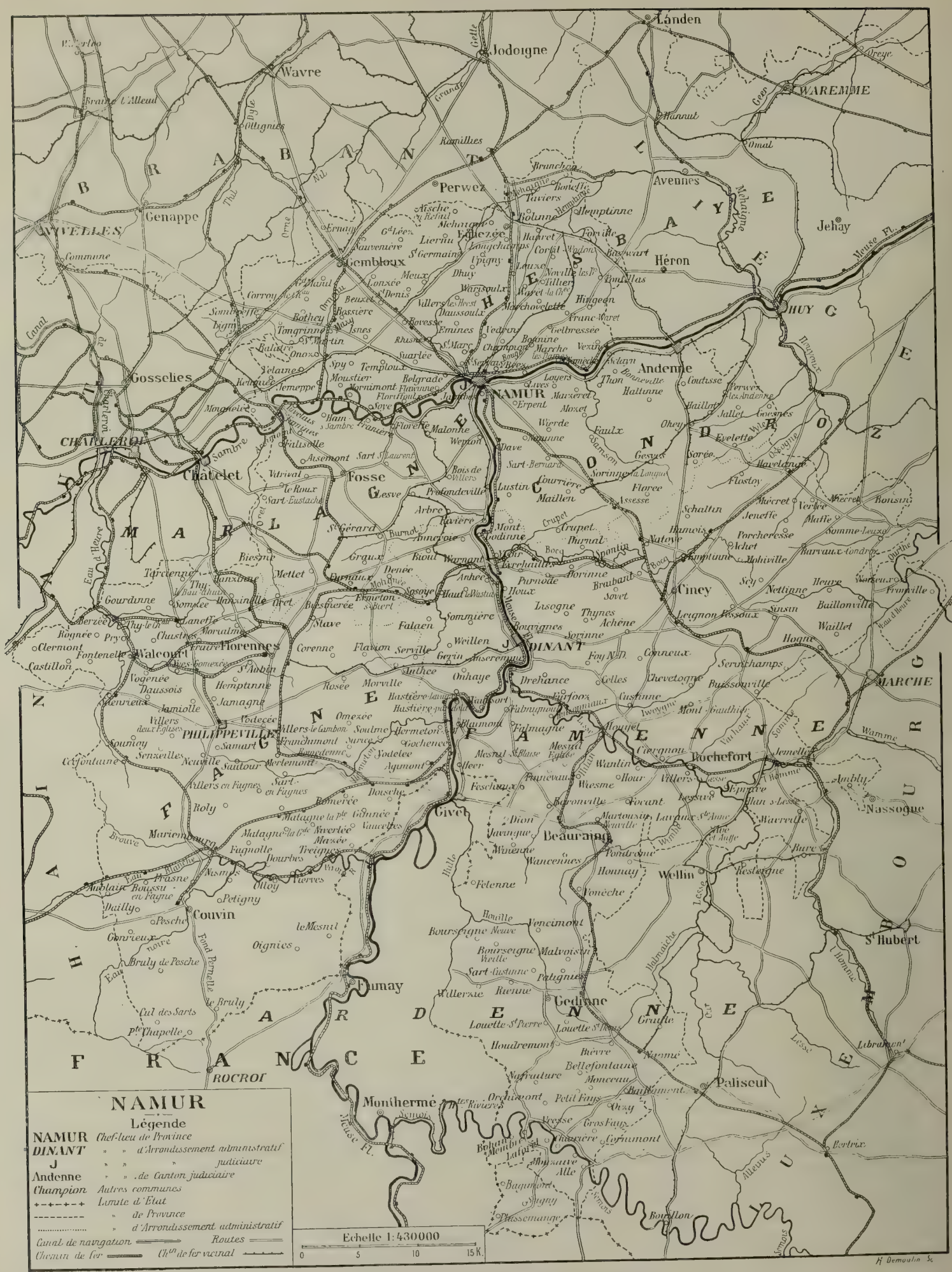
Les rivières et les forêts de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Philippeville, Walcourt, Gembloux, Fosses. — Les villes de la Meuse : Dinant, Namur. L'histoire de Namur. Mœurs namuroises. La Société de Monerabeau et la poésie populaire. Les environs de Namur. — La Famenne et le Condroz. — Les Ardennes namuroises. — Beauraing. — Les grottes de Rochefort et de Han.



Les rivières et les forêts de l'Entre-Sambre-et-Meuse. — Les provinces de la Belgique que nous avons parcourues jusqu'ici ont toutes été profondément modifiées par la main des hommes : Flandre, Hainaut, Brabant; marécages asséchés, forêts défrichées, n'ont plus rien de l'aspect qu'on imagine aux terres primitives de la préhistoire. Partout le soc des charrues a passé. Pas un pouce de terre qui n'ait été non seulement foulé, mais remué par un peuple infatigable. Dans la partie de la Belgique wallonne qui s'étend à l'est de la Meuse, au contraire, la nature, en bien des endroits, a conservé toute sa sauvagerie. Pays de bois et de rochers, l'Ardenne et les contreforts du plateau d'Ardenne ont su défendre leur charme agreste contre l'envahissement de la civilisation industrielle, et le touriste, pour peu qu'il se puisse passer du confort des grandes routes, trouve encore à fouler l'abrupt sentier que le chasseur des tribus préceltiques traça le long des rivières.

Ce pays, d'un aspect si nouveau pour qui ne connaît encore que la Belgique agricole et manufacturière, commence sur la rive gauche du fleuve, car dès l'Entre-Sambre-et-Meuse, dont une partie est incorporée dans le Hainaut, la roche apparaît dans le terrain se relevant graduellement, et les rivières coulent profondément encaissées entre des collines couvertes de forêts. C'est là que la sylve vénérable qui couvrait tout le pays à l'époque où César y pénétra a le mieux conservé son caractère primitif. Quand on va de Marienbourg à Fumay, en France, au travers de la forêt des Cinq-Cents-Bonniers, on peut marcher tout un jour sans rencontrer autre chose que quelques huttes forestières. Dans ce pays de bûcherons et de contrebandiers dont les mœurs n'ont guère changé depuis deux ou trois siècles, les villes et les villages sont minuscules et rares. Si près du pays de Charleroi, l'industrie cesse brusquement; à peine, dans toute cette partie de la province, peut-on compter quelques tanneries. Çà et là, dans l'immense solitude, un moulin, une vieille ferme, un relais de poste, un château. Puis la futaie reprend; les routes s'allongent, montent, descendent le long des larges ondulations du terrain, serpentent au flanc d'un coteau, pour traverser quelque vallée profonde où s'accroupit un humble village.

Ce pays de bois est aussi le pays de l'eau. D'innombrables rivières cheminent et gazouillent dans cette forêt : outre la Molignée, l'Hermeton, le Viroin, qui roulent des flots abondants, ce sont l'Yves, la Biert, le Flavion, le Burnot, le Brouve, l'Heure, l'Acon et cent autres ruisseaux qui tous portent, à côté d'une dénomination locale et souvent changeante, le nom patronymique d' « Eau ». Partout on les entend jaser; partout leur murmure se mêle au friselis des feuilles, et ce murmure est le rire et la conversation d'un paysage trop silencieux. Quand on a marché des heures durant dans le taillis ou sous la futaie oppressante et mystérieuse, le bruit de l'eau roulant sur les cailloux annonce la lumière, le repos, et peut-être quelque maison proche où l'on verra des hommes et où l'on vous accueillera. Car, bien que le tourisme ait déjà plus ou moins altéré les vieilles mœurs, il y a encore des habitudes hospitalières dans ce pays sauvage où il semble que l'habitant ait toujours quelque joie à voir apparaître un visage humain. Plusieurs de ces vallées sont charmantes d'ailleurs. Si l'Eau blanche et l'Eau noire qui se rencontrent à Dourbes pour former le Viroin coulent sous bois dans la majeure partie de leur cours et n'arrosent que des sites particulièrement sauvages, la Molignée et l'Hermeton serpentent à travers d'admira-



CARTE DE LA PROVINCE DE NAMUR.

bles prairies, que des coteaux boisés limitent de toutes parts, de façon à former de véritables petits domaines, soigneusement clos au reste du monde. Un moulin, une ferme, une humble gentilhommière en fait généralement le centre. Des bestiaux paissent tranquillement dans la prairie. On cultive quelque peu la partie inférieure du coteau, laissant le reste au taillis; et rien ne peut exprimer la paix idyllique et silencieuse de ces combes ignorées.

Pour bien connaître le pays, il faudrait suivre chacune de ses rivières, car la plupart des bourgs intéressants que compte la région dressent leurs clochers d'ardoise sur leurs rives. Sur les plateaux, il y a de grandes fermes, quelques villages agricoles, mais rien d'ordinaire n'y attire le voyageur, ni les souvenirs, ni le pittoresque.

Avec l'Eau noire, qui d'ailleurs est d'une limpidité de cristal, on traverse les futaies et les taillis impénétrables des Cinq-Cents-Bonniers. On côtoie des pics abrupts, des rochers déserts, on passe par quelques moulins et quelques « censes » (c'est le nom qu'on donne aux fermes dans le pays), isolées et muettes, puis on arrive à Couvin, vieille petite ville féodale adossée à un rocher que couronnait autrefois un château fort, auquel se rattache un jolie légende.

Le sire de Chimay d'alors, Jean de Croy, ne se faisait point scrupule, dit-elle, de chasser sur les terres des bourgeois de Couvin quand il lui en prenait la fantaisie. Ceux-ci, après avoir vainement protesté contre ses déprédations, trouvèrent un moyen passablement irrégulier, mais expéditif, de se débarrasser du noble braconnier.

« Donc, pour exécuter leur dessein, dit un chroniqueur, un jour ledit comte étant venu chasser sur les bois dudit Couvin et, par ardeur de la chasse, traversant les halliers à course de cheval, tellement qu'il était bien loin et séparé de ses gens, ils courent sur lui masqués, mettant la main sur la bride de son cheval, l'arrêtent, le garrottent et, lui bandant les yeux, le mènent ci et là, à travers le bois, comme s'ils l'eussent voulu emmener bien loin jusqu'à la nuit, et puis, à l'insu des autres bourgeois, le jettent en une profonde fosse et hideux cachot d'une tour du château dudit Couvin, où chaque jour on lui jetait en cachette quelque peu de pain et d'eau pour le faire mourir lentement plutôt que pour le sustenter. Il fut là sept ans, sans que madame sa femme, ou autres de ses gens, en reçussent aucune nouvelle, un chacun se persuadant qu'il avait été assassiné par quelques voleurs ou dévoré des bêtes sauvages; lui aussi ne savait en quel lieu il était détenu, ni pour quelle raison, s'imaginant être bien éloigné de Chimay, n'en étant néanmoins qu'à trois petites lieues. »

Voici comment finit son supplice :

« Dans ledit cachot, qui était le creux d'un rocher, il y avait une fente et ouverture par où tant seulement il recevait quelque peu de lumière, et au pied dudit était une petite plaine où près là un jeune garçon paissait des moutons, lequel avec une arbalète quinait et tirait après ladite fente et ouverture dudit rocher, et après plusieurs coups arriva qu'il tira droit au trou; donc étant approché du rocher et ayant mis son bras pour reprendre son trait, le comte le prend et le tient ferme par la main; le garçon crie, hurle, et le comte l'apaise, le fait taire, lui parle doucement et demande là où il était et, ayant entendu du garçon qu'il était à Couvin, le prie qu'il voudrait appeler son père. »

Bref Jean de Croy arrive à écrire un billet à sa femme dont il charge le petit berger. La dame de Chimay, qui n'espérait plus revoir son époux, commande aux gens de ses dix-sept villages d'accourir en armes pour délivrer leur seigneur. Bientôt l'armée se met en marche, et l'on arrive devant Couvin, qui s'effare et demande la raison de cet appareil guerrier :

« Notre seigneur est enfermé là, languissant depuis sept ans en un horrifique cul de basse-fosse, » crient les gens de Chimay en tendant le poing vers le donjon.

Alors les bourgeois, qui ne savent rien de la capture opérée par quelques-uns des leurs, courent au château et délivrent le seigneur enfermé. Mais celui-ci ne leur pardonna que lorsqu'on eut détruit le château jusqu'à la dernière pierre.

Phot. Puttemans.

L'YWOYGNE, AFFLUENT DE LA LESSE.

Peu après Couvin, l'Eau noire disparaît brusquement sous une montagne qu'elle traverse de part en part, pour reparaître aux environs de Nismes, joli bourg sylvestre où survit une charmante coutume chevaleresque. C'est l'usage à Nismes, lors de la célébration d'un mariage, que les « capitaines de la jeunesse », postés sous le porche de l'église, croisent deux épées qu'ils n'abaissent que lorsque le mari a pris au corsage de l'épousée un nœud de ruban dont il décore l'un des porte-glaive qui lui ont fermé l'église.

C'est un peu plus loin que Nismes, près de Dourbes, que l'Eau noire rencontre l'Eau blanche, qui, parcourant, elle aussi, des grands bois et des rochers abrupts, a passé par Marienbourg, vieille place de guerre que Charles-Quint fonda en l'honneur de sa sœur, Marie de Hongrie, et que Henri II, roi de France,

Phot. Begoin.

LA FERME DE FANUÉE, PRÈS DE HAZY.

conquit, lors de la sanglante campagne de 1554. Le site est pittoresque. Le mariage des deux rivières se fait au pied d'un énorme rocher que les paysans nomment « la Roche à l'homme », en mémoire, dit-on, d'un malheureux berger qui, en poursuivant des moutons égarés, voulut descendre la pente rapide et se brisa sur les cailloux de la rivière.

A peine le Viroin s'est-il formé de la fusion de ces deux affluents que le paysage, assez idyllique aux environs de Dourbes, prend brusquement un caractère de rudesse et d'austérité extraordinaire. Au sommet d'un roc merveilleusement feuilleté se dresse la silhouette romantique des ruines de Hauteroche, citadelle avancée des défilés où serpente la rivière. Comme tant de maisons féodales de l'Entre-Sambre-et-Meuse, celle-ci fut détruite par les terribles bandes de Henri II, lors de la guerre d'extermination que Charles-Quint ouvrit par le siège de Metz et qui se termina par le traité de Cateau-Cambrésis.

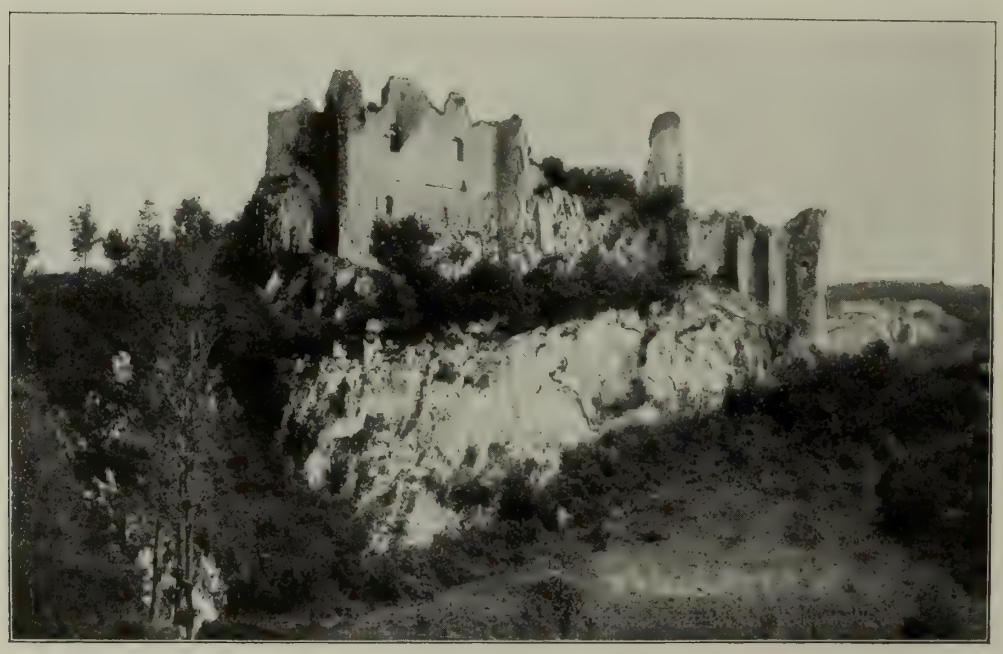
LA VALLÉE DE LA MEUSE A FREYER.

Toute cette partie du pays est semée de ruines féodales. Sur les rives du paisible et charmant Hermeton, on ne trouve guère que quelques pans de murs, restes de la châtellenie de Sautour. Mais, sur la Molignée, plus profondément encaissée entre les roches, les amateurs de paysages romantiques admireront les ruines de Montaigle, autre souvenir du passage de Henri II. On ne peut imaginer meilleur décor pour un de ces contes galants et terribles que Walter Scott avait mis à la mode vers 1820, et dont s'enthousiasmaient les lectrices de keepsakes.

Montaigle, vraisemblablement bâti par quelques-uns de ces barons pillards du XIIIe siècle qui, placés entre la principauté de Liége, le comté de Hainaut et le comté de Namur, profitaient de l'incertitude des frontières et des querelles de leurs suzerains pour piller tout le pays de la Meuse, dresse ses tours formidables au milieu d'un cirque de collines boisées. Il ne faut pas avoir beaucoup d'imagination pour voir les créneaux se garnir d'archers, les corridors retentir du bruit des cuirasses et des pertuisanes, les cours s'animer du mouvement des chevaux et pour entendre au fond des oubliettes le gémissement des prisonniers. Tout le moyen âge conventionnel dont le romantisme nous a donné la vision s'évoque ici sans effort. La châtelaine qui s'ennuie, le beau page qui la regarde avec des yeux trop doux, le terrible seigneur qui, rentrant de la croisade, surprend les amants et les fait périr dans les plus horribles supplices, tout le thème convenu des ballades et des romans chevaleresques nous revient en mémoire, et la végétation qui peu à peu a reconquis ces vieilles pierres met par là-dessus les variations banales, mais toujours émouvantes du « triste retour des choses d'ici-bas ».

Qu'on ait descendu la vallée du Viroin, celle de l'Hermeton ou celle de la Molignée, la surprise et la joie sont toujours les mêmes quand, au sortir de ces petites vallées pittoresques et resserrées, on arrive à la Meuse. La Meuse, c'est le grand et large fleuve qui donne le ton à toute la contrée. La Meuse, c'est la vieille route de la civilisation à travers ce pays de bois, si longtemps fermé au reste du monde. C'est par là qu'ont passé les grandes invasions dont notre Europe moderne est sortie. C'est le long de ces rives que les bandes féodales ont traîné leurs armures et leurs pennons, et que les armées des Habsbourg, de Louis XIV et de la République ont promené leurs canons et leurs cavaliers. C'est sur ses flots limpides que les bateaux des marchands de Liége, de Huy, de Namur et de Dinant ont cheminé, portant partout l'aisance et la richesse. La Meuse! c'est le beau fleuve austrasien qui a vu se former le noyau primitif de l'empire de Charlemagne, c'est de ce pays de rochers et de forêts que les Carolingiens sont sortis.

Philippeville. Walcourt. Gembloux. Fosses. — Mais, avant de suivre le cours de la Meuse, onduleux et paisible, en nous arrêtant aux villes et aux villages qui retiennent l'intérêt, il convient de nommer quelques petites villes de la rive gauche qui, perdues dans les bois et les campagnes, méritent cependant, soit par leur pittoresque, soit par les souvenirs qu'elles évoquent, d'arrêter l'archéologue et le touriste. En plein pays de bois, au milieu du plateau qui sépare le bassin de la Sambre de celui de la Meuse, se dressent les remparts de Philippeville. Cette place de guerre doit son origine à Charles-Quint, qui la fit construire en 1555 sur l'emplacement du village de Corbigny et lui donna le nom de son fils. Elle devait servir de boulevard aux Pays-Bas contre les invasions françaises. Mais Louis XIV s'en empara. Le traité des Pyrénées la rattacha définitivement à la France, qui la garda jusqu'en 1815. Elle présente l'aspect de toutes les places de guerre de l'époque. C'est un pentagone régulier, entouré de fossés et au milieu duquel se trouve une place d'armes où aboutissent toutes les rues.



LES RUINES DU CHATEAU DE MONTAIGLE, PRÈS D'YVOIR.
Ce château, qui domine la vallée de la Molignée, fut construit au XIIe siècle et détruit par les Français en 1551.

Phot. Neurdein.

LA VALLÉE DE LA MEUSE VUE D'ANSEREMME.

Quelques carrières qui se trouvent dans les environs donnent à Philippeville un semblant de vie. Mais ses rares habitants n'en regrettent pas moins les garnisons qui, autrefois, les faisaient vivre et donnaient aux mails une agréable animation militaire.

Un peu plus au nord, sur une colline assez escarpée, se trouve Walcourt, très vieille ville qui remonte peut-être à l'époque romaine, mais où il y eut certainement une importante colonie de Francs Saliens. Au moyen âge ce fut une riche seigneurie qui appartenait à la maison de Duras, laquelle possédait en même temps Rochefort et Esneux. De tout ce passé il ne reste rien, la ville ayant été tour à tour saccagée par les compagnons du Sanglier des Ardennes en 1471, par un parti français en 1478, et par les calvinistes du prince de Condé en 1568.

Ces barbares ne respectèrent même pas l'Abbaye du Jardinet, dont il reste quelques ruines. Une aimable tradition se rattache à ce vieux cloître. Dans l'église gothique, qui subsiste encore, mais qui est d'un intérêt secondaire, se trouvait, il y a six cents ans, une Vierge miraculeuse. Pendant un incendie qui détruisit en partie le sanctuaire, des mains pieuses sauvèrent la précieuse image et la transportèrent dans le creux d'un arbre voisin. Le danger passé, Thierry, comte de Rochefort et maître du lieu, voulut la reporter dans l'église reconstruite; mais il ne parvint pas à l'arracher de sa chapelle improvisée. Monté sur son cheval, le noble seigneur s'épuisait en supplications quand sa monture, complice du secret dessein de Marie, se cabra si violemment qu'elle faillit le désarçonner. Alors une lumière subite se fit dans l'entendement du comte, et, miraculeusement avisé que la malicieuse Vierge ne résistait à ses prières que pour mieux le conquérir au ciel, il jura d'édifier l'Abbaye du Jardinet. Aussitôt le vœu formulé, la Vierge se laissa docilement reconduire à Walcourt.

Cette Dame de Walcourt est l'objet d'un de ces pèlerinages militaires que nous avons décrits dans un précédent chapitre. On a vu qu'il en existait également un à Fosses, en l'honneur de saint Feuillien. Cette petite ville fut fondée en effet par ce saint personnage, à moins qu'on admette, avec quelques archéologues du pays, qu'elle ne doive son nom à l'immense « fossé » où l'on enterra les Nerviens tués à la bataille de Presles. Il ne reste plus grand'chose de « l'illustre et insigne ville » dont parlent les vieilles chroniques wallonnes. Fosses n'est plus qu'un gros bourg endormi qui ne s'anime guère que lors de la grande foire aux chevaux qui s'y tient chaque année.

Non loin se trouve l'antique abbaye de Floreffe, bâtie par saint Norbert, le fondateur de l'ordre des Prémontrés. C'est aujourd'hui le local d'un grand séminaire, et il ne reste presque rien de la construction primitive.

A mesure qu'on s'avance vers le nord de la province, le paysage devient, du reste, beaucoup moins pittoresque. On retrouve les larges ondulations et les vastes cultures du Brabant wallon. C'est le pays de ces grandes fermes où l'on élève ces magnifiques chevaux brabançons que la Belgique exporte en grande quantité vers l'Allemagne et l'Amérique. Le centre de ce district agricole est Gembloux, antique ville abbatiale qui grandit autour

ANSEREMME : L'ANCIEN PRIEURÉ.

LA MEUSE A HASTIÈRE.

d'un moustier fondé en 933 par saint Guibert et dont l'avouerie appartenait héréditairement aux comtes de Louvain, puis aux ducs de Brabant. Comme presque toutes les villes de l'Entre-Sambre-et-Meuse, Gembloux fut si souvent ravagée par la guerre qu'elle ne garde aucun souvenir de sa noble antiquité. Le gouvernement belge y a établi en 1860 l'institut agricole dont nous avons décrit précédemment le fonctionnement.

LES VILLES DE LA MEUSE

« C'est dans la Meuse que toutes les sources jaillies des entrailles de notre sol vont se réunir, dit, dans la préface lyrique de ses *Contes à Marjolaine*, M. George Garnir, un des écrivains qui ont le mieux exprimé le charme spécial des paysages et des mœurs de la contrée mosane. Le moindre filet y court du fond du pays par des chemins compliqués, mais par des pentes inévitables; les fontaines ne coulent que pour aller au fleuve; chacune lui apporte son tribut : l'eau froide des rochers, l'eau tiède lentement promenée sous les soleils d'été, l'eau parfumée de la lavande et du thym des prairies, l'eau aiguisée par le cresson des rives, l'eau troublée par l'industrie et les usines.

« La vallée de la Meuse est, à cause de cela, comme le cœur de la Wallonie; toutes les traditions y aboutissent avec nos ruisseaux et nos rivières; c'est elle qui conserve les souvenirs, l'unité et la force à notre race. C'est à cause d'elle qu'à travers les temps nous sommes restés un petit peuple de même sang et de même cœur.

« Ah! le bon fleuve, calme et puissant, charriant lentement ses flots de la Lorraine à la mer, à travers le pays auquel il apporte la vie! Chaque fois que je le revois, je me sens un coup au cœur, un instinctif besoin de crier, de lever des bras d'exilé revenu de pays très lointains. Depuis des siècles, avec la même majesté tranquille, il voyage entre les mêmes rives boisées, les mêmes rochers inébranlables, les mêmes prairies grasses, se divise autour des mêmes îlots. Il a vu toute une humanité s'agiter sur ses bords, il symbolise l'éternelle jeunesse de notre chair renaissante, la force toujours nouvelle des générations!

« Les hommes grandis sur les terres qu'il arrose en gardent, jusqu'à la mort, une marque originelle qui les distingue des autres hommes, un don particulier d'éprouver, une faculté spéciale de s'émouvoir, un peu de poésie mélancolique ou joyeuse. Il n'est pas un village si perdu, si isolé, en Condroz ou en Ardennes, où l'on ne l'aime, où l'on ne sente qu'elle intéresse notre cœur.

« Elle marche vers la mer, intarissable et fécondante, et les clochers poussent la tête entre deux plis de terrain pour mieux la voir passer. Les échos répètent les noms pittoresques, aux inflexions caressantes, aux harmonies farouches, des villages qu'elle traverse, ces villages enrichis dans la paix, habités par des rustres au cœur tranquille. Si différents du peuple surmené qui, quelques lieues plus loin, peine, hélas! dans l'atmosphère viciée des usines et des charbonnages, ils vivent courageusement leur vie, sans grands désirs et sans grandes plaintes, loin des centres où l'on meurt de trop de civilisation et de trop de misère. »

Vision clairvoyante que le lyrique amour de la terre natale inspira. La Meuse féconde, anime, commande toute cette partie de la Wallonie, et le meilleur moyen de bien comprendre le pays, c'est de suivre son cours.

Au moment où elle entre en Belgique, un peu au-dessus de Givet, passant entre les villages frontières de Heer et d'Agimont, elle coule largement étalée entre deux chaînes de collines boisées. De temps en temps la vallée se resserre; des rocs abrupts percent le manteau de verdure, évoquant les convulsions préhistoriques de ce coin du monde, un des plus anciens de l'Europe occidentale; puis elle s'élargit tout à coup et ménage au fleuve d'amples prairies que des bouquets d'arbres décorent; çà et là des îles peuplées de roseaux coupent la large nappe des eaux, et le paysage sans cesse varié, moins grandiose sans doute, mais souvent plus harmonieux que celui du Rhin, a des charmes agrestes auxquels nul ne peut rester insensible. Sur les deux rives, d'aimables villages égrènent leur clocher pointu. Sur le faîte des rochers, des ruines féodales dressent encore leurs tours formidables, et çà et là, sur le coteau, de jolies villas modernes étalent leurs jardins. Ces derniers temps, on a un peu trop abusé du style prétentieux cher aux bourgeois en villégiature; on a mis trop de briques rouges dans ce paysage vert et gris où le moellon et l'ardoise violette s'harmonisent si bien. Mais déjà la verdure encadre complètement ces trop riantes maisonnettes, et elles disparaissent dans les lignes du paysage. Cette vallée de la Meuse est un de ces sites naturels que l'homme ne peut arriver à détruire.

La Meuse, du reste, fut jadis un des plus grands fleuves de l'Europe occidentale. A l'époque quaternaire elle paraît avoir été comparable au Mississipi. Les terrasses latérales, les débris de cailloux et de limon laissés sur les anciens rivages, les grottes emplies de plusieurs couches superposées d'alluvions fluviales prouvent que le fleuve atteignit alors une hauteur supérieure de soixante mètres au niveau actuel des eaux, et qu'il eut de sept à huit kilomètres de large au-dessus du défilé de Dinant. Même au cours de la période historique, la Meuse paraît du reste avoir diminué de volume, et c'est au prix d'énormes dépenses et par la construction de plusieurs barrages éclusés qu'on est arrivé à la rendre navigable. Mais c'est cette décadence même qui fait son charme, car c'est à elle que la belle rivière doit d'être si profondément encaissée entre les collines.

HASTIÈRE :
CRYPTE OUVERTE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.
Restes de l'abbaye fondée au xe siècle.

Villes et villages de la Meuse ont tous à peu près le même aspect. Resserrés entre le fleuve et le rocher, ils s'allongent le long des rives, à l'ombre protectrice d'un château ou d'une citadelle qui couronne le sommet de la côte. Tel est Dinant, tel est Namur. Mais, avant d'atteindre ces centres de l'activité mosane, il convient de s'attarder quelque peu dans les bourgs idylliques qui peuplent les deux rives entre Dinant et la frontière.

FREYR : LE CHATEAU ET LES JARDINS A LA FRANÇAISE.

Au sortir de Givet, après avoir passé par le joli village d'Hermeton, où aboutit la rivière du même nom, on arrive à Hastière, ou plutôt aux deux Hastière, car de chaque côté du fleuve il y a un village : l'un se nomme Hastière-Lavaux, l'autre Hastière-par-delà. C'est une des villégiatures les plus animées des bords de la Meuse. Tout le long de la rivière s'égrènent les hôtels et les auberges. Dans les taillis du coteau se dressent d'innombrables villas. Le site est charmant, du reste : c'est un cirque de collines boisées et de rochers blancs que traverse la Meuse, toute pailletée d'éclats de soleil, pour peu qu'il fasse beau. De juillet à septembre, d'innombrables touristes lui donnent l'animation joyeuse et paisible des stations thermales. Il n'y a d'autres bains que ceux que l'on peut prendre dans la Meuse, mais les gens de Bruxelles, de Namur et de Liége aiment à venir se reposer au sein de cette nature heureuse qui, très près des villes, — il n'y a pas de grande distance en Belgique, — donne l'illusion du pays perdu. Aussi en cette saison les environs d'Hastière font-ils penser à un vaste jardin. Le long du fleuve, derrière chaque bouquet d'arbres, vous rencontrez des groupes de femmes et d'enfants, les unes cousant et papotant, les autres jouant à cache-cache. Dans les roseaux, les grands chapeaux de paille des pêcheurs à la ligne ont l'air d'une file ininterrompue d'énormes champignons. Puis c'est la légion des peintres amateurs et, dans les sentiers, le long des routes, le rire joyeux des jeunes filles en toilettes blanches.

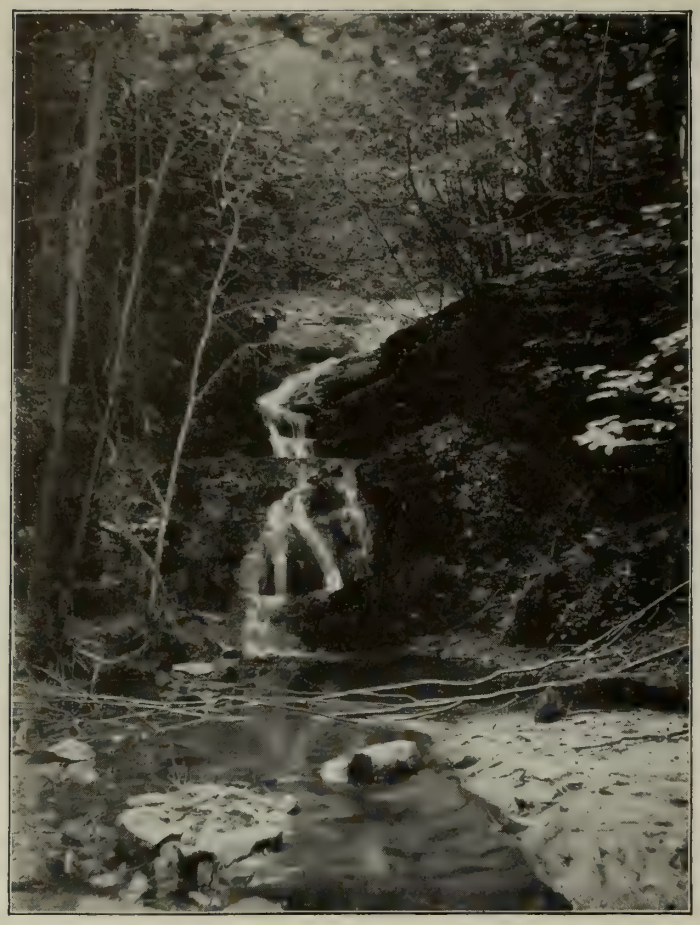
Touristes de toutes classes, de tous âges, de toutes conditions, ont, à Hastière, cet air heureux que donnent les vacances. Mais il y a des touristes plus heureux que les autres : ce sont ceux qui habitent cette grande maison que l'on voit à mi-côte, dominant la Meuse, sur la route d'Hastière à Blamont. C'est là qu'une vieille société philanthropique de Bruxelles, les *Marçunvins* — nom bizarre qui vient, dit-on, de ce qu'elle a été fondée un 21 mars — a établi sa ville scolaire.

Entrez : vous êtes dans une villa, — non point, entendez-vous, dans un bâtiment administratif, — et voici précisément les propriétaires qui s'en vont en promenade : quatre-vingts fillettes rieuses, turbulentes, espiègles et bavardes, de neuf à seize ans, qui sourient à l'étranger. Sous la conduite de leurs institutrices, ces demoiselles iront sur les collines, dans les rochers, au bord de l'eau, juste assez surveillées pour que le danger leur soit évité. Parfois elles excursionnent en chemin de fer, — quelle aventure ! — elles vont jusqu'à Givet ; elles franchissent la frontière, ô moisson de souvenirs vivaces !

Elles rapporteront un solide appétit, qu'elles satisferont comme il leur conviendra. Voici la salle à manger, claire, ornée de gravures. Les tables sont blanches ; les verres sont éblouissants ; chaque serviette est roulée dans son rond. Au fond, un piano recèle une provision de gaieté à laquelle on donnera l'essor un jour de pluie. Sainement fatiguées, elles dormiront à petits poings fermés, sous les ailes blanches de rêves enchantés. Voici le dortoir : des couchettes simples et propres, de candides engins de toilette et des rideaux qui forment autour de chaque lit une alcôve. Chacune a ce bonheur féminin, « sa chambre ». Voici un préau, voici une pharmacie, voici une infirmerie, voici une salle de bains, voici le jardin, qu'un pont rustique — précaution en cas d'incendie — relie à l'étage. Et ces enfants sur qui s'étendent tant de mains tutélaires, ces enfants aux yeux vifs autour de qui veillent tant de souriants bons vouloirs, sont, pour la plupart, des pauvres. Les unes payent leur pension, les autres sont ici par charité ; il n'y a pas entre elles de distinctions : elles effeuillent ingénument, sans soupçonner les menaces de la vie mauvaise, le même bonheur.

LA MEUSE AUX ENVIRONS DE FREYR.

Ces villas scolaires, ces villégiatures pour enfants pauvres sont une des originalités de la philanthropie belge. A côté de l'œuvre des Marçunvins il y a



LES CASCATELLES DE WAULSORT.

celle du *Grand air pour les Petits*, qui, elle aussi, possède des villas sur les bords de la Meuse, dans les environs de Bruxelles et au bord de la mer. Les enfants des écoles, aussi bien ceux des écoles religieuses que ceux des écoles officielles, y reçoivent chaque année une hospitalité d'une dizaine de jours. Bienfaisante coutume qui souligne très heureusement cette vertu caractéristique d'un peuple prolifique : l'amour des enfants.

Au sortir d'Hastière, la Meuse coule plus encaissée entre les rochers : les sites deviennent plus sauvages. La rivière roule sur un lit de rocs et de cailloux. C'est le point le plus pittoresque de la vallée et de toutes les villégiatures mosanes. Waulsort, qui tapit ses maisons au pied du rocher à quelques kilomètres d'Hastière, est peut-être la plus séduisante, la mieux parée par la nature. Les sites fameux, les « points de vue » abondent. En face de Waulsort même, voici les ruines de Château-Thierry, puis le ravin sauvage du Colebi, par lequel les touristes avides de se donner à bon marché la gloire d'une ascension s'amusent à remonter sur le plateau. Enfin voici les beaux jardins à la française de Freyr, dont les nobles perspectives régulières prennent un charme spécial à se confronter ainsi aux beautés sans apprêts d'une nature sauvage et d'une roche escarpée.

« Toute cette vallée de la Meuse, de Freyr à Waulsort, dit Camille Lemonnier, n'est vraiment qu'une suite d'enchantements. Après avoir vu du plateau couler le fleuve dans son corridor de schistes et de grès, il faut descendre, se laisser glisser jusqu'au pied des immenses falaises par un de ces alpestres sentiers qui serpentent le long des parois rugueuses, pareils à des ponts suspendus sur un abîme.

« D'en bas seulement, de la rive que tout à l'heure nous voyions se dérouler comme une mince banderole grise dans la profondeur, se découvriront les réelles magies de la contrée. C'est d'abord, devant Freyr, l'énorme muraille avancée en travers de la perspective; l'échine rocheuse semble tout à coup se disloquer sous la poussée furieuse de cette vertèbre en saillie; et, bloc sur bloc, la montagne s'entasse, s'exhausse, semble vouloir escalader le ciel. L'endroit serait tragique sans le silence des eaux, la paix du rivage, le voisinage de la petite châtellenie aux tourelles peu rébarbatives.

« Puis le grand roc se déchiquette, des pics découpent l'air de chimériques silhouettes, le démesuré fait place au caprice et à la fantaisie ; et tout à coup le ravin du Colebi, un lit de torrent à sec, un bouleversement de cataclysme, ouvre sa gueule dans un coin de nature farouche, parmi des roches déchirées, des éboulis, une houle de végétations débordées. Jusqu'à Waulsort le paysage s'accidente à chaque pas, d'étranges profils de monstres hérissent les cimes; les monts partout semblent éterniser le stade des genèses primordiales. Au loin, découpée sur un massif de grands arbres, une dépendance d'une ancienne et illustre abbaye aligne ses façades blanches dans un site admirable; et, tout de suite après, le joli village de Waulsort se déploie à mi-côte en face de l'immense butte, fleurie comme un jardin, au haut de laquelle s'émiette Château-Thierry. » Ce pittoresque à la fois riant et romantique dont Camille Lemonnier rend si bien l'impression ne laisse personne insensible. D'autres paysages sont plus graves, plus nobles, plus émouvants et plus voluptueux. Aucun n'est plus aimablement varié et plus gentiment agreste. Il offre au promeneur une sauvagerie accessible, une sauvagerie de dimension réduite, à l'usage des citadins. Aussi, comme à Hastière, le peuple oisif des villégiatures vient-il animer durant la saison d'été ce coin de la terre wallonne. Les auberges à bon marché, les pensions de famille, les hôtels abondent du reste tout le long de la Meuse. Après Waulsort, c'est Anseremme, vraie colonie de peintres où se sont formés plusieurs des maîtres du paysage belge. Les vallées de tous les affluents, d'autre part, groupent pittoresquement les maisons de leurs villages, et quelques bourgs de la hauteur offrent sur la vallée de magnifiques échappées, tel Onhaye, entre Dinant et Waulsort, charmant but de promenade. Enfin, voici Dinant, capitale de ce pays de touristes, Dinant, dont le site pittoresque s'ennoblit de quelques grands souvenirs.

LE CHATEAU DE WALZIN, SUR LA LESSE.

DINANT : LA CITADELLE ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

DINANT

Bâtie sur la rive droite du fleuve, resserré entre un rocher à pic que couronne la citadelle et la rive, Dinant est une ville à l'étroit qui s'étire interminablement le long du fleuve, et qui n'a guère qu'une rue entourée de ruelles. Certaines maisons s'accrochent au roc et s'y incrustent. D'autres empiètent sur la rivière, y font baigner leurs murs ou la surplombent. Et tout cela fait, lorsqu'on se place sur l'autre rive, au delà du pont, un ensemble singulièrement pittoresque.

De la « Roche à Bayard », bizarre monolithe qui se dresse le long de la Meuse, à l'extrémité nord du faubourg, les maisons de Dinant ont l'air de s'avancer en rangs serrés vers la cathédrale, qui, elle aussi, est accolée au rocher. Cette belle église du XIIIe siècle paraîtrait partout ailleurs fort imposante : ici, elle semble presque petite, si on la mesure à l'échelle du colosse de pierre qui l'écrase et l'étouffe. Son clocher bulbeux et que les Dinantais comparent irrévérencieusement au couvercle d'un moutardier, semble s'étirer, s'effiler pour essayer d'atteindre au niveau de la citadelle, mais, qu'on la contemple d'en haut ou d'en bas, elle a toujours l'air d'un nain à côté d'un géant.

Cependant, si écrasée qu'elle soit par cet entassement de blocs énormes, la collégiale de Dinant n'en garde pas moins sa beauté précieuse : c'est un bijou enchâssé dans le rocher. Aussi bien, dès qu'on pénètre sous ses voûtes, on est saisi par une impression de grandeur qui contraste violemment avec l'effet que le vénérable temple faisait du dehors. Les trois nefs se déroulent amples et magnifiques entre leurs colonnes massives comme les profondes allées d'une forêt. Un sentiment d'austère piété tombe des symétriques ordonnances du triforium, et l'architecte a si bien profité de l'espace étroit qui lui était réparti que le vaisseau semble s'élargir à la dimension des grandes basiliques. Il faut pénétrer à la tombée du soir dans ce lieu de silence et de prière. Un jour, assombri par le voisinage du rocher, semble descendre lentement entre les meneaux des fenêtres dont les étoiles et les trèfles se découpent sur les flancs de la montagne comme des floraisons de sculpture sur une façade. Les statues, les colonnes, tous les détails se noient dans cette ombre, et l'intérieur de cette église wallonne a quelque chose de l'intimité recueillie des cathédrales flamandes. De l'ancienne splendeur de la décoration, il ne reste presque plus rien, si ce n'est quelques ornements de cuivre, ex-voto de la vieille industrie dinantaise, mais la beauté de l'architecture fait presque oublier cette indigence, qui d'ailleurs n'est que relative, car une sculpture très riche, une floraison d'apôtres et de saintes vient, en certains endroits, comme dans la chapelle du baptistère, rompre heureusement la nudité grise des murs.

ANCIEN REFUGE
DE L'ABBAYE DE SAINT-HUBERT, A ANSEREMME.

Le contraste est frappant de la pieuse austérité de cette église et de la gaieté de la ville qui ne vit guère aujourd'hui que du passage des étrangers et des touristes. Ces rues de Dinant ont toujours un air de fête et de bombance. Les pâtissiers sont innombrables, aux vitrines desquels s'étale en sculptures bizarres cette sorte de pain d'épices local répandu dans toute la Belgique sous le nom de « couque de Dinant ». Sur la place, le long des quais et surtout sur le pont, on flâne, on s'attarde en de longues parlotes. C'est presque l'atmosphère heureuse et paresseuse d'une petite ville du Midi. Au pied de la citadelle bâtie par les Hollandais et qui a gardé quelque chose de l'appareil guerrier que devait avoir le vieux château d'Erard de la Mark, Dinant rit et s'amuse avec une parfaite insouciance.

Elle a cependant dans son histoire quelques souvenirs tra-

LA MEUSE A POILVACHE, ET LES RUINES DU CHATEAU.

giques. Mais c'est le trait caractéristique de cette histoire que jamais ni les sièges, ni les sacs, ni les incendies n'eurent raison de la bonne humeur passablement frondeuse du peuple dinantais.

Dinant passe pour une ville très ancienne. Certains érudits locaux prétendent qu'elle possédait autrefois un temple consacré à Diane, et qu'il faudrait chercher là l'origine de son nom. Ce sont des conjectures, mais il paraît indubitable que Dinant fut au nombre des biens et territoires que saint Monulphe légua à l'évêché de Liége en 559. Dès le XIIe siècle, c'était une ville forte. Au XVe siècle, c'était une des communes les plus florissantes des Pays-Bas, mais ses habitants belliqueux et turbulents s'engagèrent alors dans d'interminables querelles avec leurs voisins. La plus sanglante fut la longue guerre qu'ils firent à la malheureuse cité de Bouvignes, située à peu de distance, sur l'autre rive de la Meuse. Bouvignes n'est plus aujourd'hui qu'un petit bourg d'une centaine de maisons, groupées autour d'une pauvre église, au pied des ruines de la tour de Crève-Cœur, forteresse que les bourgeois construisirent pour se défendre contre les Dinantais.

La charte de Bouvignes était fort ancienne; elle lui avait été donnée par la comtesse Yolande, en 1213. A la fin du XIIIe siècle, la ville, très prospère, avait trois portes, deux marchés publics et de solides remparts flanqués de seize tours. Les habitants, nombreux et riches, faisaient un grand commerce de toiles, de cuirs et de pelleteries. Mais ils cessèrent tout à coup de jouir de cette paix prospère lorsqu'ils voulurent à leur tour fabriquer ces « dinanderies » qui avaient rendu célèbres leurs voisins de la rive droite. A partir de ce moment, une terrible rivalité divisa les habitants des deux villes, dont l'une, Dinant, appartenait d'ailleurs à la principauté épiscopale de Liége, tandis que l'autre relevait du comté de Namur. Ce furent les Dinantais qui commencèrent les hostilités; ils envahirent traîtreusement la cité rivale, pillèrent les maisons et tuèrent beaucoup de monde, sans même respecter les femmes et les enfants. Rien de plus cruel, en vérité, que toutes les luttes économiques du XIVe siècle. Les gens de Bouvignes, après avoir dissimulé quelque temps, attirèrent les Dinantais dans une embuscade et les massacrèrent en grand nombre. Alors commença une véritable guerre d'extermination. Les gens de Bouvignes bâtirent la tour de Crève-Cœur; ceux de Dinant élevèrent en face celle de Montorgueil. De part et d'autre on arrêtait les bateaux, on surprenait les marchands. La réconciliation de 1322 ne fut qu'une trêve, et quand les Dinantais se révoltèrent contre Philippe le Bon, duc de Bourgogne, celui-ci trouva à Bouvignes une excellente base d'opérations. Les habitants avaient dans les Bourguignons des vengeurs. Ils prenaient une éclatante revanche.

Cependant, la petite cité ne recouvra jamais sa prospérité passée. Détruite par les soldats de Henri II, elle ne se releva pas de ses ruines.

Quant aux Dinantais, leur humeur batailleuse et brouillonne les associa à toutes les révoltes des gens du pays de Liége. La guerre où ils se laissèrent entraîner contre Philippe le Bon, devenu leur voisin par l'acquisition du comté de Namur, leur fut fatale : ils s'y jetèrent avec une imprudence et une vantardise extraordinaires. Ils pendirent un mannequin au-dessus de leurs murailles, criant aux soldats, dit un vieux chroniqueur : « Voyez là le fils de votre duc, le faux et traître comte de Charolais que le roi de France a fait ou fera pendre comme il est ici pendu. Il se disait de votre duc. Mais il mentait, car il était vilain bâtard au sieur Heinsberg (l'évêque de Liége) et à votre bonne duchesse. »

Le comte de Charolais ne pardonna pas cet outrage. Quand son artillerie eut pratiqué la brèche dans les remparts et que les Dinantais se furent rendus à discrétion, il les massacra par centaines. Le pillage dura quatre jours. Huit cents Dinantais, liés deux par deux, furent précipités dans la Meuse, puis on mit le feu à ce qui restait de la ville.

La ville de Dinant se relevait à peine de cette terrible vengeance quand elle essuya une seconde catastrophe non moins déplorable. Lors de la terrible expédition de Henri II, qui voulait venger le sac de Thérouanne et de Hesdin, les Dinantais, appar-

DINANT : L'ENTRÉE DE LA CITADELLE.

Phot. Hermans.

BOUVIGNES : RUINES DU CHATEAU DE CRÈVE-CŒUR.

VUE PANORAMIQUE DE
LA VILLE DE DINANT.

Phot. Neurdein.

DINANT : LE ROCHER BAYARD.

tenant à l'évêché de Liége, auraient pu garder une neutralité prudente; mais ils ne se contentèrent pas de tenir fermement le drapeau de l'empereur, ils outragèrent l'ambassadeur qui était venu leur proposer la neutralité, et le duc de Nevers, qui commandait les troupes françaises, aussi irritable que Charles le Téméraire, livra de nouveau la ville au pillage. — « Que voulez-vous? disent les gens du pays, quand ils racontent les légendes ou les anecdotes qui se rapportent à ces terribles souvenirs : ce sont des *copères!* »

« Copère » est le sobriquet familier des Dinantais, et l'on ne sait s'il vient d'une corruption du mot compère ou du mot flamand « cooper », cuivre, déformé par les bouches wallonnes et que l'on aurait appliqué aux plus fameux batteurs de cuivre qu'il y ait jamais eu dans les Pays-Bas. Il y a là-dessus de très savantes dissertations. Toujours est-il que les traits des « copères » ont fourni d'innombrables historiettes au folklore local; tous les villages des bords de la Meuse ont la leur; les Dinantais ont bon dos. Le copère, le copère-type, est vantard et un peu niais. Il aime à jouer à ses voisins des tours pendables, mais il se laisse aussi facilement berner qu'il aime à berner les autres.

Voici entre mille une histoire de copères qui est bien caractéristique :

Deux compagnons boulangers de Dinant, ayant été engagés à Namur, se mettent en route avec leurs pelles à enfourner le pain. Pour les porter plus commodément, ils imaginent de les prendre sur leurs épaules transversalement, de telle façon que, bien qu'ils marchassent l'un derrière l'autre, ils prenaient toute la largeur de la route. Comme ils étaient partis au petit jour et que les chemins étaient déserts, ils arrivèrent sans encombre jusqu'aux portes de Namur. Mais là, celui qui marchait devant fut arrêté tout à coup parce que les deux extrémités de sa pelle barraient la porte. « Que faire? se disent alors les deux copères, qui ne songent pas un instant à retourner les pelles. Nos manches sont trop longs. Il n'y a qu'un moyen, c'est de retourner à Dinant et de les faire scier. » Et ils retournèrent incontinent.

Le ton qui domine dans ces histoires de « copères », c'est une raillerie douce, une bonne humeur aimable, et c'est ce trait en effet qui fait le fond du caractère dans ces populations de la Meuse. C'est un peuple accueillant, hospitalier, qui, en général, n'aime ni les coups, ni les aventures, ni les grands travaux. L'humeur turbulente des gens de Dinant est une exception, et ce pays, peuplé de châteaux forts, ce pays, si souvent piétiné par les armées, est le plus pacifique du monde. Certes dans les innombrables légendes qui ont pris naissance le long de ces vallées, l'idylle et l'épopée se mêlent. Nous sommes au cœur de l'Austrasie et beaucoup de traits légendaires du cycle de Charlemagne semblent avoir pour point de départ des traditions locales : — c'est, dit-on, le cheval Bayard, le coursier des quatre fils Aymon, qui d'un coup de sabot détacha du roc le fameux monolithe voisin de Dinant, à qui l'on a donné son nom, tandis qu'il emportait les preux révoltés, fuyant la colère de l'empereur; — le Sanglier des Ardennes, le dernier des Burgraves, a sillonné la vallée de ses bandes furieuses; — la légende des dames de Crève-Cœur perpétue la mémoire de la vaillante défense des gens de Bouvignes assiégés par le duc de Nevers, et les ruines de Poilvache, entre Namur et Dinant, évoquent le souvenir des guerres privées; mais toutes ces histoires guerrières se sont adoucies en de gentils contes. Elles s'agrémentent de fabliaux goguenards; le souvenir des chasseurs préhistoriques qui occupèrent ces grottes et ces cavernes dont on entrevoit les mystérieuses fenêtres dans tous les rochers qui bordent le fleuve ne se retrouve plus que dans les histoires de « nutons », petits génies familiers qui s'apparentent aux Kobolds allemands ou aux Korrigans bretons, et, entre Dinant et Namur, le vieux pays féodal n'est plus guère qu'un grand parc aimable plein de cottages et de villas. Yvoir, Anhée, Godinne, Rouillon, Profondeville, Lustin, Wépion, Dave, continuent les villégiatures mosanes qui commencent à Hastière, et toute cette région a l'air d'un jardin d'agrément, d'un grand village peuplé de guinguettes.

Heureuse confiance d'un peuple paisible qui ne croit plus à la guerre. Ce pays riant, ce pays fleuri est toujours considéré par les états-majors comme la route naturelle des armées. Aussi pour le défendre la Belgique a-t-elle garni les deux rives du fleuve de forts à coupole; le général Brialmont a établi là un savant système de défense, et les taillis et les jardins dissimulent de formidables ouvrages. Mais l'habitant les regarde d'un air goguenard.

Il y a près de cent ans qu'il n'a vu passer les canons par ses villages, et cent ans, cela suffit amplement à un peuple pour oublier ses misères. Dans ce pays de Meuse, si souvent pillé et dévasté par les soudards de toutes les nations, on n'a plus peur de la guerre.

YVOIR : LES CARRIÈRES DE PIERRE A BATIR.

LES ROCHERS DE FRÈNE, SUR LA MEUSE, PRES DE NAMUR.

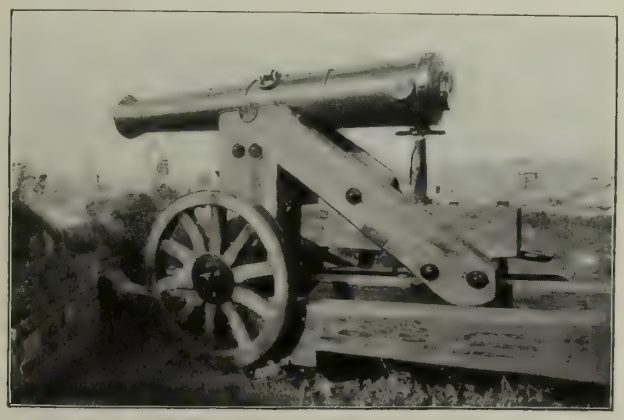
NAMUR : LA MEUSE, LE PONT DE JAMBES ET LA CITADELLE.

NAMUR

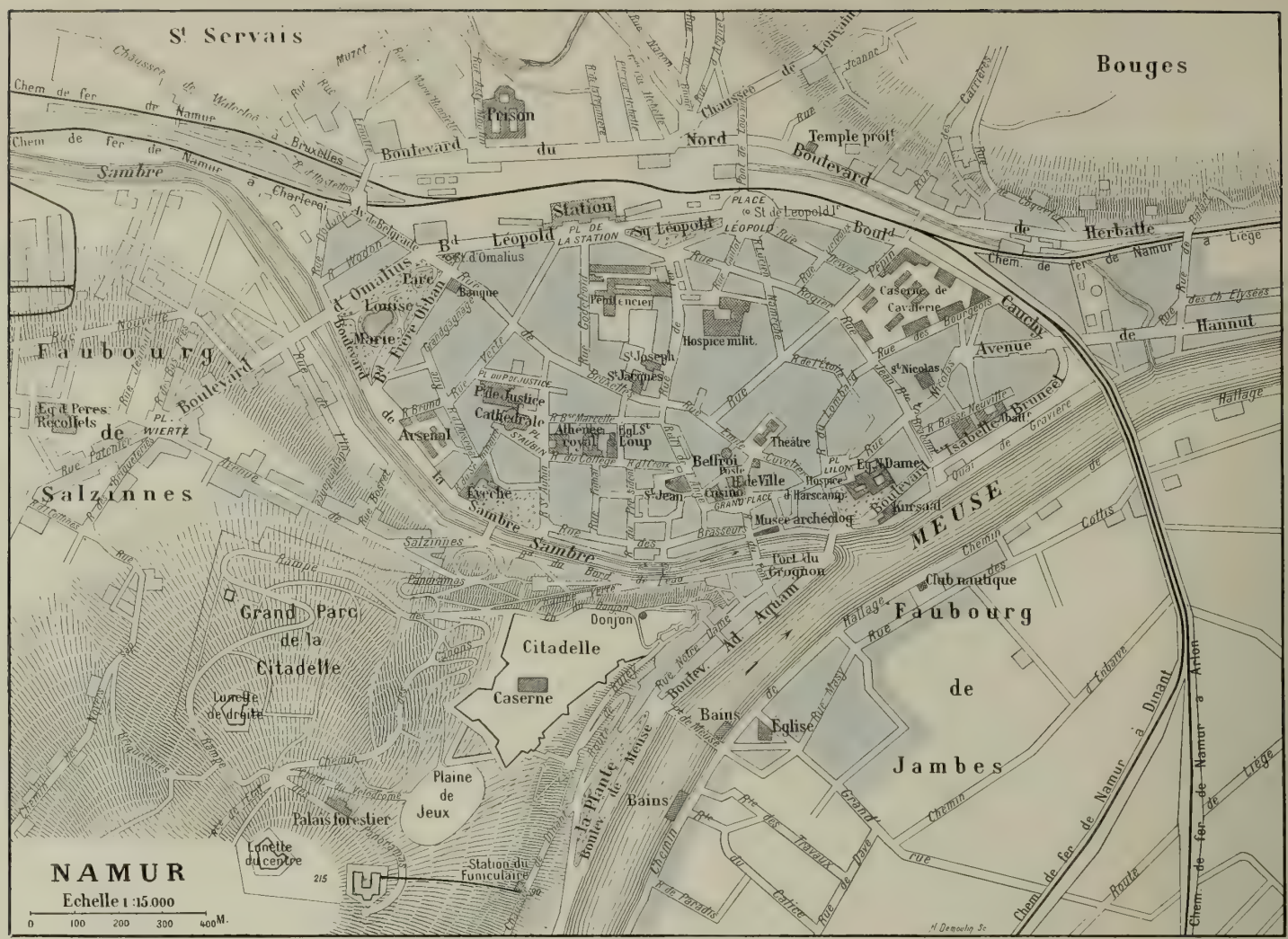
Une ville victime de sa citadelle. L'histoire de Namur. — En fortifiant la ligne de la Meuse, et en faisant de Namur le centre de son système défensif, le général Brialmont ne faisait en somme que reprendre l'œuvre de tous les grands ingénieurs militaires d'autrefois. La situation de cette ville la destinait de tout temps au rôle glorieux et périlleux des grandes places de guerre.

« Capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-Bas à laquelle elle a donné le nom, écrit Racine dans sa relation du siège de 1691, Namur avait été regardée de tout temps par nos ennemis comme le plus fort rempart non seulement du Brabant, mais encore du pays de Liége, des Provinces-Unies et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assurait la communication de toutes ces provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse elle était également bien placée pour arrêter les entreprises que la France pourrait faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourrait faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable, mais surtout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudraient attaquer la place que favorable pour les secours. » Les avantages de cette position apparurent-ils déjà aux lointains Aduatiques, la tribu gauloise qui occupait le pays avant l'invasion romaine? C'est peu probable, car les archéologues s'accordent généralement aujourd'hui pour chercher en d'autres lieux le fameux château d'Aduatuca, où César fit un si grand carnage. Mais il semble à peu près certain que, vers la fin du VIe siècle, les rois d'Austrasie eurent une forteresse au confluent de la Sambre et de la Meuse. En tout cas, c'est aux Francs, paraît-il, que Namur doit son nom. *Namurcum,* comme disent les chroniqueurs du haut moyen âge, viendrait de Na-Mond ou Na-Munt : « près de l'embouchure. » A l'abri de cette citadelle franque les bateliers et les marchands qui descendaient et remontaient les deux rivières établirent de bonne heure un village qui, dès le Xe siècle, fut assez important pour que les comtes de Namur en fissent leur capitale. Albert Ier, qui mourut dans les premières années du XIe siècle, l'étendit au delà de la Sambre, et Albert II (1018-1037) l'entoura d'une enceinte. Guillaume Ier y ajouta de puissantes tours qui furent achevées en 1385, mais la ville prit une telle extension qu'on dût construire une nouvelle enceinte, et elle était alors si peuplée que la peste de 1455 y fit, dit un chroniqueur, 24 000 victimes. Malheureusement une ville destinée par sa situation à servir de « boulevard » au Brabant, au pays de Liége, aux Provinces-Unies et à la basse Allemagne, ne pouvait pas manquer de souffrir de l'honneur que lui faisaient les politiques et les conquérants de la considérer ainsi. Les bandes de Henri II ne l'atteignirent pas. Don Juan d'Autriche, en guerre avec les États généraux révoltés contre le roi d'Espagne, s'en empara par surprise et sans coup férir. Mais Louis XIV ne la prit qu'après un siège en règle. Racine a raconté cette brillante opération militaire. Tandis que le maréchal de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Méhaigne, la ville fut prise en huit jours et le château en vingt-deux jours. Ce fut un siège magnifique. Le grand roi y assista avec toute sa cour, et, faisant à Namur une entrée solennelle, ordonna d'indemniser les églises du pays qui avaient été endommagées lors de l'invasion de l'année précédente. Il se montra bon prince, du reste, et voulut assister à un « combat d'échasses », sport qui était alors le divertissement favori de la jeunesse namuroise.

« C'est à ce jeu, dit un vieil historien local, que nos jeunes gens font montre de leur force, de leur adresse et de leur agilité. Ils sont divisés en deux partis : l'un, sous le nom de *Melans*, est composé de ceux qui sont nés dans l'ancienne ville, et l'autre, sous le nom d'*Avresses*, comprend tous ceux qui sont nés dans la nouvelle ville. Chaque parti a son capitaine et son *alfer* et se distingue par les couleurs des cocardes. Les *Melans* les portent jaunes et noires, qui sont les couleurs de la ville, et les *Avresses* rouges et blanches. Lorsqu'il s'agit de donner des divertissements à quelque souverain, on voit alors ces jeunes gens, au nombre souvent de 1 500 ou 1 600, divisés par brigades sous des uniformes différents, lestes et brillants, avec leurs officiers, tambours et fifres. La hauteur des échasses, qui est au moins de quatre pieds, sur lesquelles ils sont montés, facilite la vue du spectacle, qui se donne toujours en pareille occasion sur la Grand'-Place. Quand l'heure du combat est venue, on voit arriver toutes les brigades, les unes après les autres, un parti par un bout de la place et l'autre par l'autre, et après la parade ils se forment en bataille, dans un ordre très exact. Ils distribuent dans leurs lignes une partie de leurs plus forts combattants pour soutenir le premier choc et retiennent l'autre



VIEUX CANON DE LA CITADELLE, A NAMUR.



PLAN DE LA VILLE DE NAMUR.

pour le corps de réserve, afin d'envoyer le secours nécessaire dans les endroits les plus faibles, durant le cours de l'action. Ces deux petites armées ainsi en ordre s'avançent gaiement au bruit des timbales, trompettes et autres instruments de guerre, l'une contre l'autre, bien serrées et droites dans leurs lignes, jusqu'à l'endroit marqué pour commencer le combat, qui est le milieu de la place, vis-à-vis de l'hôtel de ville. On dirait que ce sont deux troupes de gens qui vont au combat. Là, les deux armées s'entre-choquent, et l'action commence. Les combattants n'ont pour armes que leurs coudes, et les coups de pied qu'ils se donnent échasses contre échasses pour enlever et renverser leurs adversaires. Ils sont si adroits à cet exercice, et si fermes, qu'on les voit s'élancer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se pencher et se relever dans le même instant. Lorsqu'un des deux partis commence à plier, l'autre gagne le terrain, s'y range en bataille, et crie victoire! Quand ils marchent au combat, on voit à leur suite leurs pères, mères, sœurs, femmes, qui, durant l'action, les animent par les termes les plus vifs... »

Louis XIV prit, dit-on, grand plaisir à ce tournoi populaire. Ce fut, du reste, un des derniers que l'on donna. Pendant le XVIIIe siècle, le magistrat interdit à différentes reprises le combat d'échasses, parce qu'il dégénérait quelquefois en lutte sanglante. Toutefois il y eut encore une magnifique bataille en 1774, lorsque l'archiduc Maximilien vint visiter Namur. La dernière eut lieu en 1803, en l'honneur de Napoléon. Mais il paraît que les traditions s'étaient perdues et que le combat fut misérable.

La prise de Namur par Louis XIV commença pour la ville une série de sièges et d'assauts qui firent à sa prospérité commerciale le tort le plus grand. Les Français conservent trois ans la ville et la citadelle et en améliorent les fortifications. Mais en 1695 Guillaume III, roi d'Angleterre, vient mettre le siège devant la place avec 80000 hommes. Le maréchal de Boufflers, qui n'avait que 16000 soldats, la défend héroïquement, au grand dommage de la population, qui reçoit force boulets. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Maximilien-Emmanuel, qui tenait le parti de Philippe V, s'en empare à son tour. Mais trois ans après les Hollandais reparaissent devant les remparts, et le comte de Nassau-Ouverkerke bombarde la ville, qui résiste cependant. Le traité d'Utrecht semblait devoir ménager quelque paix à une citadelle si éprouvée et où les Hollandais avaient obtenu de tenir garnison : dès les premières années de la guerre de la succession d'Autriche, les Namurois voient reparaître une armée française, commandée par MM. de Clermond et de Lowendal, qui prend la ville en quinze jours. Ce fut enfin le dernier grand siège que subit Namur, car Joseph II, ayant fait démolir les fortifications, les armées de la République française y entrèrent sans résistance.

LE GRAND CHEMIN DE LA CITADELLE.

Il est à remarquer que dans toutes ces histoires de guerres, de sièges, de batailles, les Namu-

rois eux-mêmes ne jouèrent aucun rôle. Ces affaires ne les regardaient pas. Ils « payaient » les « avantages » de leur situation, recevaient toujours les soldats, et quelquefois les boulets, accueillaient avec résignation Louis XIV, Guillaume d'Orange, l'Électeur de Bavière, l'empereur Charles VI et le maréchal de Lowendal, attendant patiemment que ces grands hommes de guerre les laissassent s'occuper de leurs petites affaires.

L'aspect de Namur. Mœurs namuroises. — L'aspect même de la ville souligne cette bizarrerie d'un peuple mêlé malgré lui à des événements guerriers qui ne le regardent point. La ville est complètement indépendante de la citadelle : celle-ci domine celle-là, mais ne communique pour ainsi dire pas avec elle. Les remparts de l'imprenable château, aujourd'hui démantelé, ne cachent plus qu'un lieu de plaisir, et un énorme casino dépare ce qui reste de l'ancienne silhouette guerrière.

La ville même ne compte guère de monuments intéressants. Saint-Aubin, avec son dôme intérieurement décoré d'allégories théâtrales, ses voûtes en berceau appuyées sur des maçonneries à pilastres engagés, ses parois uniformément blanches, ses balcons en saillie revêtus de feuillage selon le goût du XVIIIe siècle, laisse dans l'esprit l'impression d'une salle de concert plutôt que d'une cathédrale ; Saint-Loup, malgré ses prodigalités de marbre noir et rouge, malgré les fastueuses ordonnances de ses autels, n'est qu'une fort médiocre église du style jésuite. En revanche, la ville même, les rues, sont extrêmement pittoresques. Soit que de la balustrade du pont de fer on voie s'allonger l'enfilade de loggias suspendues au-dessus du couloir où roulent les eaux de la Sambre, soit qu'on s'engage dans les tortueuses ruelles qui s'entre-croisent autour de l'église Saint-Jean, soit que des hauteurs on contemple le panorama de la cité entière, on sent que la vie là doit être douce et gaie. Du haut de la colline, le paysage a vraiment de la grandeur. De la pointe de Grognon, le regard se perd dans les perspectives du fleuve, barrées par les arches trapues du pont de Jambes se détachant sur un fond de collines vertes. En aval, par delà le viaduc du chemin de fer, un coude brusque arrête la vue. De leur masse crayeuse, les rochers des Grands-Malades — ainsi nommés à cause d'une léproserie qui se trouvait là autrefois — obstruent l'horizon et délimitent d'un accent net le paysage trop indistinct. Pour peu que le temps et le ciel s'y prêtent, c'est un admirable aspect de la nature mosane qu'on a devant les yeux. Plus près, c'est l'agglomération des maisons de la ville, avec ses squares fleuris, ses boulevards ombragés et décorés de riches façades qui s'adaptent bien à la belle humeur d'un peuple dégourdi, bavard, aimant la vie facile, la bombance, les chansons, et attaché d'une si forte tendresse à son berceau, que ce refrain plaisant : « Vive Nameûr po tò ! » (Vive Namur pour tout!) se mêle à toutes ses joies et à toutes ses fêtes.

En dehors de la coutellerie, Namur n'a guère d'industrie. Aussi n'y trouve-t-on ni cette population ouvrière, ardente, turbulente et misérable, ni cette riche bourgeoisie, hautaine et dédaigneuse, dont l'irréductible opposition constitue le plan moral des cités industrielles. La « société » — dans toutes les villes de province il y a une « société » — se compose de quelques vieilles familles du pays plus ou moins nobles, des officiers de la garnison, des fonctionnaires. Les Namurois sont en quelque sorte un peuple d'artisans, de petite bourgeoisie, et c'est peut-être ce qui donne aux rues cette gaieté communicative. Chaque quartier est un petit monde, intime, cordial, aimable ; on va les uns chez les autres boire du café et manger des pâtisseries locales. On cause sur le pas des portes. On flâne le long des quais, et le dimanche on va en bande canoter sur la Meuse, pêcher à la ligne ou manger des fritures à la Plante ou à Marche-les-Dames. Enfin et surtout on assiste aux séances et aux fêtes de sa « société », car il y a à Namur une infinité de « sociétés d'agrément » et principalement des sociétés musicales. Ce peuple est extrêmement musicien. Pas un artisan, pas un petit commerçant qui n'occupe ses loisirs en jouant de la flûte, de la clarinette, du violon ou du cornet à pistons ou en tenant sa partie dans quelque chorale. Si un jeune apprenti se distingue quelque peu, on l'envoie à l'école de musique de la ville, et, ses diplômes conquis, il s'en va gagner sa vie comme instrumentiste dans les casinos et les orchestres européens.

NAMUR : L'ÉGLISE SAINT-LOUP.

La Société de Moncrabeau et la poésie populaire. — Parmi les sociétés namuroises il en est d'illustres ; il y a d'abord la fameuse chorale « les Bardes de la Meuse », qui a remporté d'innombrables victoires dans tous les concours de la Belgique et du nord de la France, et dont la ville s'enorgueillit comme d'une institution nationale. Mais il y a surtout la « Société des Quarante Molons », dite « Moncrabeau », en qui s'unissent l'amour de la musique, la passion de la plaisanterie et le goût de la poésie locale, et à qui Namur doit la plupart de ses poètes populaires.

Rien mieux que l'histoire de cette bande de farceurs philanthropes qui font servir la plaisanterie à la charité ne peut caractériser les mœurs et l'esprit namurois. On ne sait plus très bien quelle fut au juste l'histoire primitive de Moncrabeau. L'origine du mot, qui a déjà intrigué tant de monde, remonterait au retour d'Espagne d'un Namurois qui traversa un petit village des Pyrénées ainsi appelé. Le Namurois en voyage avait sans doute trouvé le mot cocasse, et il le rapporta dans les plis de sa mémoire.

« Les Moncrabeautiens, dit Champal dans *la Réforme* du 16 décembre 1887, sont les dignes successeurs de la bande de farceurs qui fondèrent en 1834 le *Cabinet des Mintes*, chez le père Warmon, à la Plante. Pour être accepté parmi les *Minteûrs*, il ne fallait pas être simplement menteur, oh ! que non : le récipiendaire, toujours un bon luron, devait conter avec esprit « *une minte* » plus ou moins littéraire, devant les vieux du cabinet. Ceux-ci faisaient de visibles efforts pour se montrer sévères, et, après cet examen, le postulant était admis, refusé ou ajourné. Admis, on ne perdait pas de temps, le néo-minteûr était porté en triomphe processionnellement par toute la maison au milieu des chansons les plus abracadabrantes du répertoire, toujours

Phot. Neurdein.

NAMUR : LES TANNERIES.

accompagnées de « flûtes à l'oignon » (mirlitons). »

Les récipiendaires ajournés n'en étaient pas quittes à si bon compte; souvent leur condamnation au purgatoire des « mintes » se compliquait de celle de payer à la docte assemblée une tournée de vieille bière et un repas pantagruélique composé uniquement de plats de *queurs*, viande provenant de la queue de bœuf, dont tous les vieux Namurois raffolent.

Le père Warmon, le propriétaire du local du *Cabinet des Mintes*, portait encore la queue-de-rat. Ce vieux de la vieille, qui était aveugle, mais malgré cette infirmité d'une gaieté contagieuse, offrit un jour de sacrifier sa queue-de-rat en l'honneur de je ne sais quelle « festivité ».

De là, grande cérémonie : réception extraordinaire du barbier au cabinet, et sacrifice solennel de la queue-de-rat. Processionnellement on alla enterrer cet ornement dans les jardins avec accompagnement d'airs funèbres sur les flûtes à l'oignon. Un poète écrivit même une épitaphe, mais elle n'est point parvenue à la postérité.

Phot. Béguin.

NAMUR : LA VIEILLE ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE ET LE MARCHÉ AUX LÉGUMES.

Tout Namur voulait faire partie du *Cabinet des Mintes*. Il y eut abondance de récipiendaires, et c'est alors qu'on décida de fixer à quarante, — en l'honneur de l'Académie française, dit un des membres, — le nombre des « Minteurs » ou « Molons ». La société fut alors régulièrement constituée avec toutes les charges d'usage, et bientôt, au plaisir de raconter des « mintes », on adjoignit celui de faire de la musique en l'honneur de la philanthropie, car depuis sa constitution, en 1843, la société était devenue philanthropique.

Malheureusement ses concerts faisaient fiasco, nous apprend un historien moncrabeautien. C'est alors que Moncrabeau résolut de soutirer l'aumône en montant un orchestre comme il n'en existe nulle part.

« Vous décrirai-je cet hilarant orchestre et l'inévitable stupeur que provoque un concert moncrabeautien? dit M. Auguste Vierset dans sa spirituelle étude sur les poètes namurois. Le rideau s'est levé devant un public déjà mis en éveil par le va-et-vient étouffé et par les mystérieux coups de marteau entendus sur la scène ; et, s'étageant en gradins, les quarante Molons apparaissent, immobiles comme des Termes, plus graves que des auspices romains, momifiés dans un costume mi-moyen âge et mi-carnavalesque où semble empreinte la fantaisie de l'excentrique Chicard. Puis le traditionnel salut capital et digital automatiquement exécuté, le chef a levé sa baguette et l'inextinguible rire éclate dans la salle, fuse le long des bancs, pétarade dans les coins et se dissimule à grand'peine derrière les papillonnants éventails, à l'audition inattendue de cette symphonie étrange, où les instruments les plus extraordinaires produisent des sons non moins stupéfiants ; l'un souffle dans son violon, un autre racle son trombone, les altos geignent au froissement de leurs fils métalliques, les cuivres énormes sonnent comme des trompettes d'enfant, le violoncelle monocorde fait mélancoliquement résonner sa vessie, la viole, la crécelle, le criniqui, le caurlet, le hulau, le guzla, le cocoli, le poriatophone, tout cela grince, beugle, vagit, piaule, nasille, craquète et merveilleusement s'harmonise au susurrement inouï des mirlitons vainqueurs ! »

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'avec leur mirliton plus ou moins dissimulé sous la forme d'intruments grotesques, les quarante Molons arrivent à donner des ensembles vraiment musicaux. Cela tient à ce qu'il y a parmi eux beaucoup de chanteurs des chorales sérieuses ou beaucoup de musiciens de carrière.

Aussi est-ce à un Moncrabeautien, Bosret, que Namur doit la jolie marche du « Biâ Bouquet » (le Beau Bouquet), qui est en quelque sorte son air national.

C'est du reste à la Société de Moncrabeau qu'est né le mouvement poétique namurois, car Namur a ses poètes. A côté de Bosret, dont la jolie romance a fait fortune, on cite Wérotte et Julien Colson, qui ont cultivé la muse du terroir avec beaucoup de bonheur, et dont le peuple chante encore les chansons.

D'une inspiration toute populaire, ces petits poèmes en patois namurois ont le charme pittoresque et intimiste des mœurs de la Wallonie d'autrefois. On y trouve une bonhomie un peu vulgaire, mais pleine de traits malicieux et savoureux, une douce philosophie à la fois sentimentale et épicurienne qui rejoint celle des fabliaux et du « Dieu des bonnes gens ». Cette philosophie est bien celle qu'inspire un pays où la vie est aimable et facile, où les grandes fortunes sont rares, mais où il n'y a point de misère, d'un pays qui ne forme guère de héros, mais forme beaucoup de bonnes gens.

Les environs de Namur. — A partir de Namur, la Meuse s'élargit. Ce ne sont plus des rochers escarpés qui la bordent, ce sont des collines mollement ondulées, couvertes de petits bois ou de cultures. Çà et là, pourtant, le roc perce encore les frondaisons, et l'on trouve quelques très beaux sites. Tel celui de Marche-les-Dames, commune qui doit son nom à une abbaye fondée par les veuves des chevaliers lotharingiens qui ne rentrèrent pas de la première croisade. Un peu plus loin se trouve la petite ville d'Andenne (7000 habitants), qui fut, dit-on, fondée par sainte Beggue et qui vit aujourd'hui du travail de quelques fabriques de faïences et de papier. Plus loin encore, le village de Samson montre les ruines de son vieux château, appuyé de la façon la plus pittoresque contre un énorme rocher. Et c'est Namèche, le village des carrières; Sclaigneaux et ses curieux rochers éolithiques; Bouges, où mourut don Juan d'Autriche, charmants villages où la vie s'écoule doucement entre le fleuve, le pré et le bois. Mais, pour trouver la partie la plus agreste, la plus sauvage de la province de Namur, ce sont les régions de la rive droite, le Condroz et la Famenne, qu'il faut parcourir en détail.

LA FAMENNE, LE CONDROZ, LES ARDENNES NAMUROISES.

Le premier gradin de l'Ardenne. — Le pays qui s'étend sur la rive droite de la Meuse n'est en somme que le gradin extérieur du plateau des Ardennes, vaste ruine géologique, selon l'expression de Reclus, reste d'un formidable massif montagneux qui, sans cesse rongé par les eaux, a formé de ses débris une grande partie de la Belgique actuelle. Entre la Meuse et l'Ourthe, il prend le nom de Condroz, souvenir de la vaillante nation des Condruses qui l'habitait avant l'arrivée de César; plus au sud, autour de la ville de Marche, qui administrativement appartient à la province du Luxembourg, il se

Phot. Puttemans

NAMUR : LA FERME D'ENHÈVE.

Séjour de Jean de Flandre, évêque de Liége.

Phot. Gossmann, Bruxelles.

LES ROCHERS DE SY, SUR LES BORDS DE L'OURTHE

nomme Famenne, du nom d'une autre tribu gauloise, les Pémanes ou Phémannes. C'est un pays de collines rocheuses, de plateaux ondulés, de belles vallées verdoyantes, et la terre, sans avoir la richesse du Brabant wallon ou de la Flandre, y est fertile et bien cultivée. On y trouve de grandes et belles fermes, plus ou moins seigneuriales, de beaux villages bâtis en moellons gris et dont les toits d'ardoise se groupent autour de jolies églises aux flèches pointues. Deux rivières, le Bocq et la Lesse, arrosent la contrée, alimentées par d'innombrables ruisseaux qui roulent leurs eaux limpides dans de profondes vallées. On y retrouve les combes silencieuses et retirées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, mais peut-être l'ensemble du pays est-il plus agreste, sinon plus peuplé. Le Bocq, qui se jette dans la Meuse, à Yvoir, traverse presque tout le Condroz, depuis le grand plateau cultivé dont Ciney est le centre. L'autre versant du plateau dépend de la vallée de l'Ourthe, que l'on considère d'ordinaire comme la limite du Condroz et de l'Ardenne. La Lesse, qui se jette dans la Meuse près d'Anseremme, traverse toute la Famenne, dont une partie, les environs de Marche, dépend de la province de Luxembourg. Enfin le sud-est de la province forme ce que l'on appelle les Ardennes namuroises.

LES ROCHERS DES GRANDS-MALADES A BEEZ LEZ NAMUR.

Beauraing, souvenirs féodaux. — Le centre des Ardennes namuroises est la petite ville de Beauraing, dont les maisons proprettes et bien rangées se groupent au milieu du plateau qui sépare la Meuse de la Lesse. Les ruines d'un château fameux dominent l'agglomération.

Il n'y a pas plus de vingt ans, ses toits en poivrière élançaient encore dans le ciel leurs girouettes écussonnées, ses croisées regardaient encore la vaste vallée qui s'étend depuis Baronville jusqu'à Lavaux-Sainte-Anne, Wanlin et Houyet, au pied du domaine royal; mais le village, un soir, vit s'éclairer les tours, et bientôt toute la vaste demeure seigneuriale flamba, comme si le feu y avait été allumé en plusieurs endroits.

On ne la releva pas; le parc subsiste et développe encore sur la colline et dans les allées ses allées royales, ses charmilles et ses pièces d'eau.

S'il est un peu laissé à l'abandon, il n'en conserve pas moins son charme et sa poésie. On y trouve toujours à s'y promener, à y rêver, le même plaisir. On n'y rencontre plus les brillants équipages, on n'y voit plus bondir les grands lévriers, on n'y entend plus l'aboi de la meute prête à partir pour la chasse dans les forêts d'Ardenne, mais l'ombre des ramées s'y peuple de gracieux fantômes.

C'est le dernier souvenir d'une de ces seigneuries turbulentes comme les Ardennes en comptaient tant au moyen âge. Il y eut, parmi les vieux sires de Beauraing, quelques brigands notoires, et la tradition populaire a conservé le souvenir d'un certain Jean l'Écorcheur, qui baptisait les tours de son château du nom des villages qu'il avait pillés.

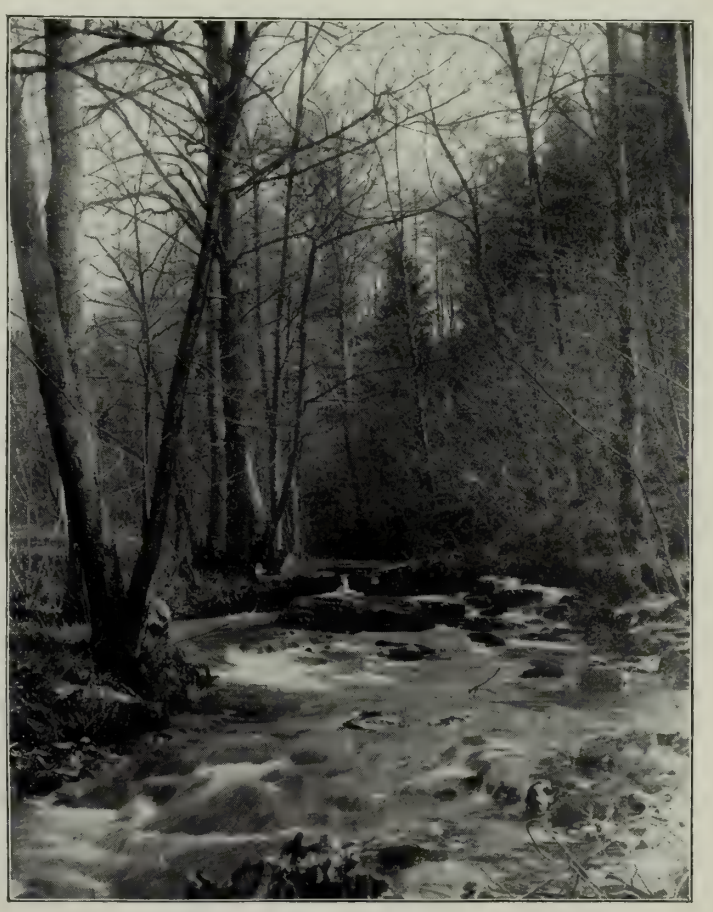
Au milieu du xve siècle, la seigneurie de Beauraing fut donnée à Jean de Croy, grand chambellan de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur. Elle passa ensuite à la maison de Berlaimont.

Un de ses seigneurs prit le parti des Liégeois et des Dinantais contre le duc de Bourgogne et, en compagnie d'Everard de la Mark, seigneur de Rochefort et d'Agimont, son voisin, donna du fil à retordre à son suzerain Jean de Heinsberg, évêque de Liége. C'est sous le règne de cette maison de Berlaimont que le manoir subit le sort d'Orchimont, de Gedinne, de Willerzies, de Château-Thierry, de Crèvecœur et de tant d'autres châteaux du pays, dont la plupart furent ruinés pour jamais. L'armée de Henri II, commandée par le duc de Nevers, arriva le 29 juin 1554 en vue de Beauraing. La petite garnison du château avait été renforcée par les capitaines Grand-Gérard et Lalosse. Aussi son commandant, Jean Colichard, de Binche, se défendit-il vigoureusement. Il reçut les assaillants avec force arquebusades. Mais ceux-ci amenèrent devant la place quatre canons et prévinrent les assiégés qu'en cas de plus longue résistance ils seraient passés au fil de l'épée ou pendus aux arbres de la forêt prochaine. La force de ce château, assis sur un rocher, consistait en sa situation, non en ses murailles, incapables de résister à l'artillerie; il fallut donc se rendre à merci. Le duc de Nevers incendia le bourg et le village et ruina le pays d'alentour.

Tandis que Château-Thierry, dont on n'aperçoit plus qu'un pan de mur, en face de Waulsort, ne fut point relevé, Beauraing ne tarda pas à renaître de ses cendres. La seigneurie passa aux d'Egmont, puis aux Brandenbourg, pour rentrer ensuite dans une famille wallonne, plus ardennaise, celle de Beaufort-Spontin. Le château joua encore un rôle dans la révolution brabançonne. Les patriotes s'y établirent comme à Assesse et à Bouvignes, et y furent assiégés par les Autrichiens.

Le duc de Beaufort avait fait du château et du parc un somptueux domaine, lorsqu'en 1793 les sans-culottes de Givet, conduits par un nommé Lecelle, qui venaient de détruire l'abbaye de Waulsort, mirent Beauraing au pillage. Quatre-vingts chariots emportèrent les plus beaux meubles, et le reste fut la proie des flammes. Après la Révolution, le duc de Beaufort rentra en possession de son château de Beauraing, et sa fille l'apporta en dot à don François de Borgia d'Alcantara Tellez y Giron, duc d'Ossuna, marquis de Penafiel.

Le grand d'Espagne et ses fils ont laissé dans le pays de plaisants souvenirs. Le dernier d'entre eux, celui en qui s'éteignit la famille, avait fait de Beauraing une sorte de petite cour, dont la magnificence et la fantaisie défrayent encore la chro-



LA LESSE A HOUYET.

nique du pays. Il vivait, dit-on, au milieu des chiens, des singes, des perroquets et des oiseaux des îles, faisait édifier dans son parc quantité de petites constructions bizarres, s'amusait à de fantastiques travaux d'irrigation, et, quand il descendait au village, se faisait parfois voiturer en brouette. Très grand seigneur, au demeurant, donnant des fêtes splendides et des chasses fameuses qui, en automne, animaient le pays d'une vie trépidante.

Tout ce pays fourmille de souvenirs et de témoignages de la vie seigneuriale d'autrefois. Sur les rives du Bocq, c'est Spontin, hérissé de tours en poivrière, qui ressuscite la massive architecture des manoirs d'il y a quatre cents ans. Non loin, c'est Crupet, assis dans son marécage, au bout de trois vieilles arches qui le relient à la terre, et qui, de son donjon finement profilé sur le lointain d'une gorge, semble, dit un écrivain du pays, faire la nique à notre civilisation égalitaire.

CHATEAU FÉODAL DE CRUPET.

Toute cette terre du Condroz, riante quand on parcourt les vallées qui en déchirent profondément le sol rocheux, bourrue parfois quand on l'aborde par ces maigres plateaux où le roc affleure et qui ont déjà toute l'âpreté de l'Ardenne proprement dite, fut, du reste, à la fin du XIIIe siècle, le théâtre d'une des guerres féodales les plus caractéristiques dont fasse mention l'histoire.

Un paysan de la seigneurie de Gosnes ayant dérobé une vache à Rigaud de Corbion, bourgeois de Ciney, le bailli de cette ville s'empara par surprise du voleur et le fit pendre, bien qu'il ne fût justiciable que de son seigneur le sire de Gosnes, lequel appartenait à la puissante maison de Beaufort. Celui-ci, jaloux de ses droits, prend les armes. Le bailli, fonctionnaire de la principauté épiscopale de Liége, court brûler un village appartenant au sire de Gosnes. C'est le commencement d'une guerre interminable. Le seigneur de Gosnes fait appel à ses frères Richard de Fallais et Régnier de Beaufort ainsi qu'aux sires de Celles et de Spontin, qui se liguent avec lui et l'aident à ravager tout le Condroz. Alors l'évêque de Liége intervient directement : une armée liégeoise prend Gosnes et le détruit, puis vient mettre le siège devant Fallais, Beaufort, Celles et Spontin. La coalition seigneuriale est sur le point d'être vaincue, mais alors elle arrive à élargir tout à coup démesurément le champ de la querelle en mettant dans ses intérêts Guy de Dampierre, comte de Flandre et de Namur, et même le duc de Brabant. La guerre tout à coup prend une fureur nouvelle; dans le pays, parcouru de toutes parts par les bandes de soudards, les villages brûlent. Ciney assiégé va succomber lorsqu'une armée liégeoise de secours va, par manière de diversion, dévaster la seigneurie de Poilvache. Trente villages sont pillés et brûlés. En ce moment les Dinantais interviennent à leur tour et se jettent sur Spontin. Le château résiste et le sire de Dave, venant à son secours avec un corps namurois, culbute les communiers, les poursuit jusqu'aux portes de Dinant et finit même par entrer dans la ville. Mais alors la herse s'abat sur eux et l'on en fait un grand massacre. Enfin, lassés de tant de ruines, les adversaires décident de soumettre la cause au roi de France, Philippe le Hardi, qui décide que les choses seront remises dans le même état qu'avant la guerre. Cette sentence était sans doute fort équitable au point de vue du droit féodal : on rendit de part et d'autre les conquêtes; mais beaucoup de villages brûlés ne se relevèrent jamais de leurs ruines.

La Famenne, les grottes de Rochefort et de Han. — Pour bien visiter la Famenne, il faut gagner Rochefort par Froidvau. Le chemin est charmant. On part du col de la Gorge, on monte par Boisseilles et Celles, on descend ensuite par les fonds de Payenne, on gravit la côte de Custine, puis, laissant à droite Ciergnon, où se trouve le magnifique château de la comtesse de Flandre, mère du roi des Belges, on enfile la route qui après un certain temps de marche mène au terme du voyage. « Tantôt à la crête du plateau, dit Camille Lemonnier, presque en plein ciel, l'oreille emplie de la chanson des alouettes, tantôt éclaboussé de l'écume des petits torrents bondissant au fond des ravins, on passe de la clarté des hauteurs à l'ombre humide projetée par les versants des collines dans les changements à vue d'un paysage qui tour à tour s'étend uni et droit à travers les landes, se bosselle de pentes et de montées, se boise de lisières, de forêts, se hérisse de mamelons imprimant sur la rétine un scintillement ininterrompu de roches, de verdures et d'eaux.

LES BORDS DE LA LESSE A CHALEUX.

« A Celles, dans une sauvagerie d'abandon, le manoir

des Beaufort, passé aux mains des Liedekerke, forteresse aiguillée de poivrières d'où la vie, pareillement à la sève d'un vieil arbre dévoré par ses rejetons, a coulé pour se concentrer aux modernes élégances du château pseudo-gothique qui lui fait face, porte mélancoliquement sur son esseulement une séculaire chape de lierre. Puis, à Custine, un château royal érige ses tourelles au milieu d'un coin de nature admirable, ayant à ses pieds la Lesse, dont entre Sauzinne et Herock on voit serpenter parmi des prairies bouquetées de saules le clair ruban d'argent. »

GROTTES DE HAN : LE LAC D'EMBARQUEMENT.

Et tout à coup Rochefort, l'antique capitale du duché de Luxembourg, apparaît. La ville est célèbre dans toute la Belgique non seulement pour la belle ordonnance des paysages dont elle occupe le centre, mais aussi et surtout pour le merveilleux décor de ses grottes.

Ces grottes sont une des curiosités naturelles de l'Ardenne belge. « Les parties calcaires des roches que traversent la Meuse et ses affluents dans les Ardennes et le Condroz, dit Reclus, sont en plusieurs endroits percées de fissures où les eaux de la pluie et des ruisseaux disparaissent pour aller rejaillir à une distance considérable, soit dans la même vallée, soit dans une autre. Des couches d'argile imperméable, qui remplissent un grand nombre de dépressions dans la région plus basse des Ardennes, forment des barrages naturels; l'eau, retenue par ces obstacles, doit se chercher une autre issue et s'échappe par les fissures des collines appelées dans le pays « aiguigeois » ou « chantoirs ».

Le plus grand de ces aiguigeois est la célèbre grotte de Han, où s'engouffre la Lesse, un peu plus loin que Rochefort. Mais les grottes de cette ville ont leur beauté propre; moins énormes, moins mystérieuses que celles de Han, elles ont quelque chose de plus féerique; la broderie des stalactites en est peut-être plus belle et plus variée. La grotte de Rochefort est le palais de ces génies souterrains dont la mythologie germanique nous a gardé la mémoire : dans le gouffre de Han, c'est l'Érèbe et le Tartare qui s'évoquent à l'esprit.

Phot. Nels, Bruxelles.

GROTTES DE HAN : PERTE DE LA LESSE.

Cette partie de la vallée de la Lesse est du reste d'un intérêt exceptionnel aussi bien pour l'archéologue et le géologue que pour le touriste amoureux des « sublimes horreurs d'une nature sauvage ». C'est là qu'on peut le mieux se rendre compte de la formation du pays à l'époque reculée des grandes convulsions telluriques.

La « Montagne de Han » fait partie d'une chaîne de collines, constituant le dernier contrefort calcaire de l'Ardenne. Cette chaîne va de l'est à l'ouest et passe entre Givet, Beauraing, Rochefort et Marche. Dès qu'une rivière tente de creuser son lit au travers de ces roches, elle se perd dans une fissure. Il en est ainsi non seulement de la Lesse, mais encore de la Lomme et de la Wamme. La Montagne de Han est en quelque sorte un barrage naturel, divisant en deux le bassin de la Lesse. Lorsque, à l'époque des crues, le gouffre de Belvaux, puits insondable où la rivière se précipite avec fracas, ne peut absorber toutes les eaux, la rivière, s'élevant de plus de 10 mètres, se divise en deux cours dont l'un prend le chemin souterrain, tandis que l'autre fait le tour de la montagne et la pénètre par d'autres fissures, généralement à sec. Le spectacle, alors, est saisissant et reporte l'imagination à l'époque des grands fleuves quaternaires. Aucun point de la province n'évoque aussi puissamment, d'ailleurs, le souvenir du lointain passé. Les migrations de tous les peuples qui ont traversé la Belgique ont passé par là. Comme à Furfooz et comme à Chaleux, les souvenirs préhistoriques y abondent. Des

centaines de tombes de l'âge du fer ont été découvertes sur ces versants. Puis ce sont les sépultures frankes et les vestiges romains. Vers Éprave, des retranchements, des camps de refuge couronnent encore plusieurs collines; et vers Jemelle on trouve les restes d'une somptueuse villa romaine qui servit, paraît-il, de rendez-vous de chasse à l'empereur Valentinien (IVe siècle). La grotte elle-même a abrité de nombreuses tribus à différents âges du monde, et, au cours des fouilles qui y ont été faites par la Société archéologique de Namur, on y a trouvé les traces de plusieurs civilisations superposées.

Au point de vue purement pittoresque, le spectacle des grottes de Han est vraiment incomparable. Cette succession de salles sous des noms bizarres : « Galerie de la Grenouille », « Trône de Pluton », « Boudoir de Proserpine », Salle du Dôme », réalise de féeriques merveilles. Grâce à la lumière électrique qui y a été placée depuis peu, on peut très bien se croire transporté au centre de la terre. Actuellement, cette promenade souterraine est fort commode, et les lampes à incandescence ménagent au touriste une succession d'effets de théâtre tels qu'il n'y manque vraiment que les danseuses et les grotesques dont s'animent les ballets des féeries. Autrefois, l'excursion, moins aisée, était peut-être plus impressionnante. Sous la conduite du guide, les caravanes de visiteurs s'avançaient dans les profondeurs de la montagne à la lueur des torches et des lanternes. On marchait dans l'ombre et le mystère; on sentait à côté de soi des abîmes sans fond, et le bruit de la rivière qui grondait confusément dans les profondeurs pouvait évoquer à l'esprit de ceux qui avaient l'imagination classique une descente aux enfers en compagnie d'Hercule. On avait une illusion des dangers très réels que courut le comte de Robiano, qui explora le premier, en 1818, le secret de la grotte, et, dans les ombres fantastiques que l'éclairage mouvant projetait sur les parois de la caverne, on croyait découvrir la silhouette de Cerbère. Le voyage ne finissait-il pas dans la barque de Caron, d'un Caron qui eût consenti à vous ramener sur l'autre rive du Styx? Après deux heures environ de promenade souterraine, on arrive en effet dans une grande salle qui descend en pente douce vers la rivière enfin calmée. Un grand bateau plat y attend le touriste, et d'abord celui-ci chemine dans l'ombre, car, afin de ménager la surprise du retour au jour, on a éteint les lumières. Tout à coup, une traînée d'argent se distingue sur la surface noire des eaux, puis, brusquement, un paysage féerique s'y reflète. La lumière du soleil semble avoir pris quelque chose de surnaturel. La verdure paraît d'un éclat inouï. Un talus de gazon est une immense émeraude, et, à mesure que l'on se rapproche de la sortie, une allégresse vous prend; on respire plus librement, il vous semble que vous venez de revenir miraculeusement de l'autre monde.

GROTTES DE HAN : LA CASCADE DE STALACTITES.

Les grottes de Han attirent chaque année dans le pays d'innombrables touristes. C'est devenu une véritable source de richesses pour une localité qui n'était, il y a cinquante ans, qu'un misérable village composé de quelques chaumières, et qui est aujourd'hui un gros bourg bien bâti, où l'on trouve plusieurs hôtels confortables, presque luxueux.

Il a bien fallu relier ce centre de tourisme aux grandes voies de chemin de fer. « Ce projet était de nature à inquiéter les amis des sites, dit la revue internationale *l'Art public*, mais il a été réalisé avec une telle science esthétique, avec un tel respect de la beauté des paysages, qu'il côtoie la rivière et fait une ascension hardie sur des rochers à pic, sans détruire aucun point de vue, sans nuire en aucune façon à ces merveilleux aspects de la nature. »

Après avoir parcouru les profondeurs de la montagne, il faut en faire l'ascension. Le panorama qu'on découvre est d'une incomparable majesté. Vers le nord, c'est l'agreste vallée de la Lesse, avec ses verdoyantes prairies, ses cordons de peupliers; ce sont les domaines royaux de Ciergnon et d'Ardenne, c'est la succession des villages riants et prospères; au sud et à l'est, c'est l'Ardenne mélancolique avec ses pâtures arides, ses forêts impénétrables. Nous sommes à l'extrémité de la province de Namur, nous entrons dans le Luxembourg.

Phot. Nels, Bruxelles

GROTTES DE ROCHEFORT : LE TROU MOULIN.

BOUILLON : LA SEMOIS ET LE CHATEAU.

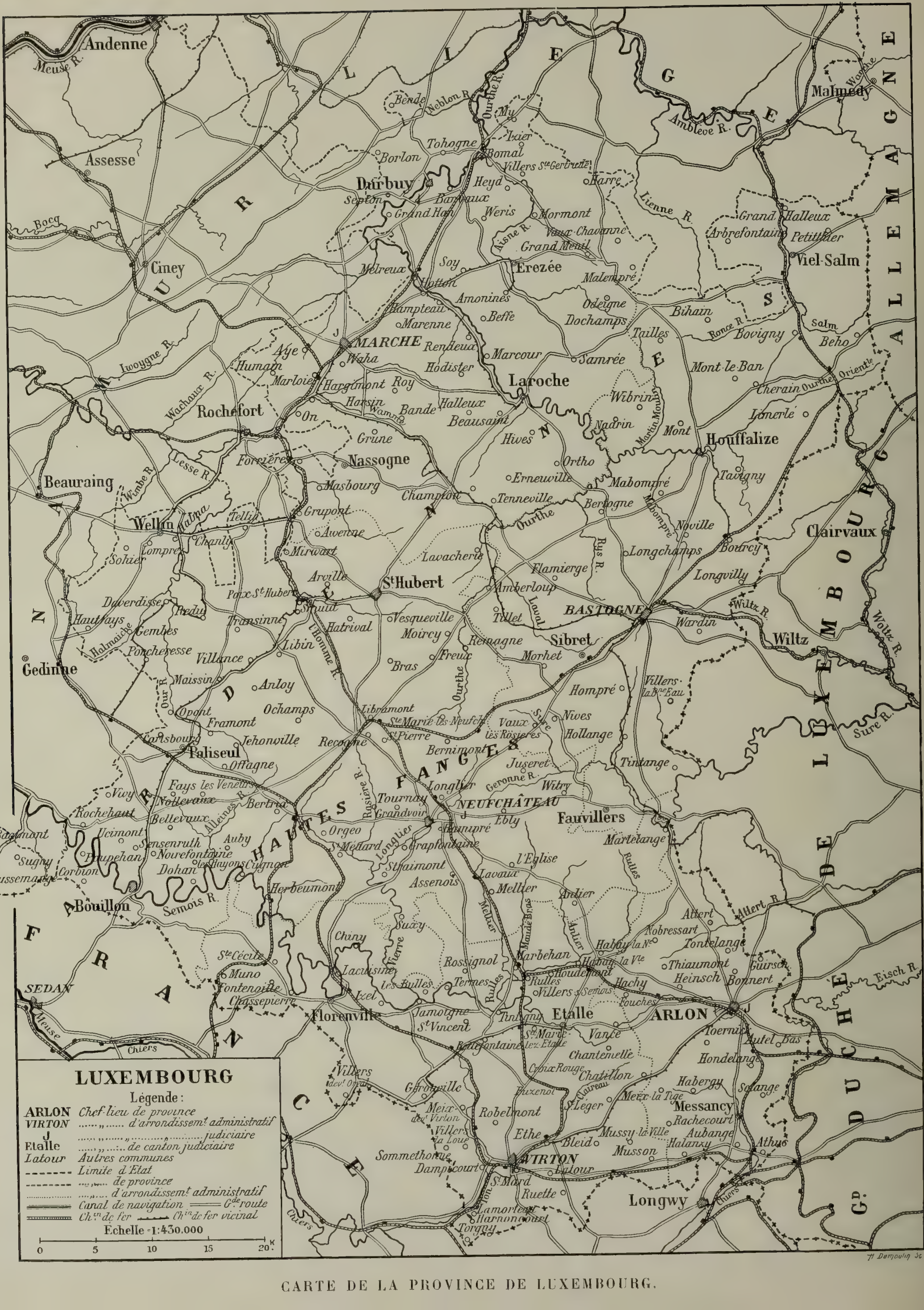
LA PROVINCE DE LUXEMBOURG

L'Ardenne. Aspect général. — Le pays de l'énergie. — L'histoire de l'Ardenne. — La forêt de Saint-Hubert. — Le pèlerinage. — Le paysan ardennais. — Arlon. — Les sites de la Semois. — Bouillon et son château. — L'Ourthe. — Houffalize, Laroche et Durbuy.

Amputée des districts formant le grand-duché de Luxembourg par le traité des 24 Articles qui fonda définitivement le royaume de Belgique en le privant d'une partie de son territoire, la province de Luxembourg ne se compose plus aujourd'hui que de la majeure partie du plateau des Ardennes et d'un petit district qu'il faut rattacher à la région lorraine : les environs de Virton. La province de Luxembourg, au point de vue pittoresque, c'est l'Ardenne.

Quand on aime l'Ardenne, on l'aime avec passion. C'est un de ces pays arides, austères, dont les beautés demeurent longtemps secrètes, mais qui en sont d'autant plus émouvants pour ceux qui les comprennent. Certes on y retrouve les idylliques vallées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, de la Famenne et du Condroz, bien qu'elles aient plus de grandeur et de sauvagerie ; du haut de la crête du plateau, on voit se dérouler la succession des collines bleutées, avec des premiers plans de village, des rangées d'arbres, des rideaux de forêts qui font songer aux adorables fonds de paysages des tableaux gothiques ; mais ce n'est pas dans ces aspects aimables qu'il faut admirer l'Ardenne. Si on veut la bien comprendre, il faut la parcourir vers la fin de l'automne, par un de ces temps incertains, âpres et mélancoliques, qui sont si fréquents dans cette partie de l'Europe. Alors la chanson du vent dans les sapinières, les contrastes d'un ciel mouvementé, la rouille affligée des frondaisons, la montée mystérieuse des brumes automnales s'élevant des vallées quand tombe le soir, en dévoileront les beautés secrètes et sévères. La profondeur des forêts immuables, la netteté farouche des rocs éternels, l'âpreté des côtes grises semées de sapins, les hameaux de chaumines misérables, — où seul le grognement d'un porc, le filet de fumée entraîné en flocons par la bise, rappellent la vie, — ont sur les fins de jour de l'arrière-saison des mélancolies si poignantes qu'elles arrêtent des heures durant les paroles dans la gorge.

Et ces mélancolies n'ont rien de l'attendrissement apitoyé, du voluptueux brisement de cœur que commande le paysage flamand dans ses aspects les plus nobles. La plaine grise près de la mer, les villes endormies, les ports ensablés imposaient le sentiment du précaire avec une incomparable intensité : ce dur et vieux pays précise au contraire la notion de ce qu'il y a d'éternel. Ici les siècles n'ont en rien changé le décor. Ces collines ont conservé la pureté primitive de leurs lignes ; nul accident n'a pu modifier l'anfractuosité du roc, et le pillard féodal, aussi bien que l'habitant des cavernes, ont eu sous les yeux, dans ces profondes vallées où l'Ourthe et la Semois sautillent sur les cailloux, la même vision de nature vierge, primesautière, indifférente et joyeuse qui nous apparaît aujourd'hui aux brusques détours de la rivière. Tandis qu'en Flandre l'émiettement d'une civilisation magnifique nous imposait, selon le plus émouvant des lieux communs, la sensation du peu que nous sommes, ici nous nous sentons prêts à nous concevoir comme un moment de ce qui ne meurt pas. La dure pensée du retour sans fin nous saisit alors et nous serre le cœur. Mais la discipline à laquelle l'âpre contrée accoutume notre âme nous apprend à la supporter avec aisance. Car, à côté de ce sentiment de la durée qu'elle précise, cette terre sèche, aride et



CARTE DE LA PROVINCE DE LUXEMBOURG.

grave exalte l'énergie : c'est le pays de la volonté.

La volonté, l'énergie, tels sont en effet les traits distinctifs qui marquent la forte race née de ce pays de rochers. Ils se retrouvent dans la largeur des carrures, le voûtement puissant des épaules, les visages durs et taillés à la serpe, la beauté rude des regards clairs. Tous les personnages, tous les héros, tous les saints dont les pierres des routes ardennaises disent l'histoire ou la légende ont le même aspect de dureté puissante et d'inlassable endurance. Les Carolingiens qui ont dans ces forêts leurs origines, les barons de Lothier, turbulents vassaux du Saint-Empire, le Sanglier des Ardennes, type accompli du brigand féodal, les soldats de Franchimont, tous sont marqués des mêmes accents que l'on retrouve sous la figure hirsute du sabotier ou du bûcheron. Et dans la Belgique contemporaine, qui veut conquérir le monde économique, l'Ardennais apporte les mêmes qualités puissantes et volontaires. Formés par un sol ingrat, à qui leurs ancêtres n'ont arraché qu'avec infiniment de peine leur subsistance, ces paysans positifs, merveilleusement dénués de tout idéalisme, fournissent d'excellents ingénieurs et d'admirables pionniers. Il y a beaucoup d'Ardennais parmi les officiers belges qui fondèrent le Congo ou qui créèrent des postes ou des comptoirs dans tous les pays neufs où il y a de l'argent à gagner.

HABITATION ARDENNAISE.

Au premier abord, rien ne semble avoir préparé la population des Ardennes à cette évolution moderne. Le pays a l'air extrêmement arriéré; les chemins de fer y sont encore rares; certains bourgs, certaines villes même comme Neufchâteau, siège d'un tribunal de première instance, sont perdus à une assez grande distance de toute voie ferrée et, malgré le développement récent des chemins de fer vicinaux, il y a encore des voyages que l'on doit faire en malle-poste. Et ce sont d'invraisemblables voitures! Vrais fantômes de diligences, tirées par des fantômes de chevaux, vieux breaks hors d'usage, raccommodés tant bien que mal, antiques calèches, vénérables carrosses rapetassés par des charrons de village. Et tout cela monte, descend le long des côtes, d'un trot rapide et joyeux, sous la conduite d'un postillon de quinze ans, ou de quatre-vingts ans. Chaque fois qu'on atteint la crête d'un plateau, on s'arrête devant un cabaret qui semble avoir été posté là par la providence et où cocher et voyageurs vont prendre un petit « péquet » (genièvre) pour se récompenser de l'effort donné. L'hôtel où ce coche extraordinaire aboutit est bien plus une auberge qu'un hôtel. On y voit encore la grande salle à manger, décorée de trophées de chasse, la cour pittoresque où les enfants, les poules et les chiens jouent pêle-mêle; on y dîne à table d'hôte, longuement, copieusement, en compagnie de rouliers et de chasseurs. Tout sent la vie rurale de jadis. Mais ces survivances d'autrefois sont plutôt dans les choses que dans les esprits. Les paysans ardennais sont généralement plus instruits que ceux des autres parties de la Belgique, parce qu'ils savent la valeur de l'instruction. Les enfants n'ont pas peur de faire des kilomètres pour aller à l'école, et des journaux, sinon des livres, pénètrent dans ces fermes éloignées, dans ces villages perdus.

TYPES ARDENNAIS.

L'histoire de l'Ardenne. — L'Ardennais positif veut être un homme de son temps. Aussi bien ne peut-il être attaché au passé par aucun regret. L'histoire de l'Ardenne n'est point celle de son peuple, mais de ses petits seigneurs, et le jour où la dynastie nationale de Luxembourg s'acquit une gloire européenne et monta sur le trône impérial, elle oublia sa petite patrie.

A la différence de tant d'autres provinces belges, le passé, en Ardenne, ne pèse donc pas sur le présent.

C'est pourtant un très vieux pays, un des plus vieux pays du monde. Grande ruine géologique, pour employer l'expression de Reclus, que des failles, des écroulements, l'action des eaux ont divisée en fragments distincts et constamment abaissée pendant le cours des âges, le massif ardennais fut peut-être une des premières terres européennes qui émergèrent à la surface de l'océan tertiaire. Les ossements et les instruments de pierre découverts à Furfooz et dans toutes les cavernes de la Lesse montrent qu'il fut habité dès l'époque la plus reculée. Au moment de l'invasion romaine, il l'était par les Trévires, maîtres de la partie la plus sauvage de l'*Arduenna sylva*. Les établissements romains y furent toujours très rares, et longtemps la population, protégée par son isolement extrême aussi bien que par sa pauvreté, put garder ses anciennes mœurs. Le culte de la déesse Ardoine (Arduenna), que l'on confondait avec Diane, se maintint beaucoup plus longtemps dans la région du plateau que dans les plaines avoisinantes. Les derniers autels n'y furent renversés qu'au VIIe siècle, à l'époque où, suivant la légende, saint Hubert rencontra dans la forêt le cerf portant sur son front, entre ses deux andouillers, la croix resplendissante.

Les premiers souverains du pays qui devait prendre un peu plus tard le nom de duché de Luxembourg furent les comtes d'Ardenne, dont il est fait mention dans les chroniques au IXe siècle. Vers le milieu du Xe siècle, Ricuin, dernier comte d'Ardenne, partagea ses États entre ses enfants, formant ainsi le comté de Luxembourg, le comté de Bouillon, le comté de Bar et le comté de Chiny. Cependant le titre de comte d'Ardenne survécut à ce partage et fut porté par les souverains de la basse

Phot. Hermans.

SAINT-HUBERT : FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-HUBERT.

Lotharingie jusqu'à Godefroid de Bouillon. Lorsque, après la mort de ce dernier, le duché de Lothier échappa à la maison d'Ardenne, ce qui restait de l'ancien comté échut au comte de Luxembourg. Cette dernière dynastie s'éteignit dans la personne de Conrad II, mort en 1136. L'Ardenne passa alors à Henri l'Aveugle, de la maison de Namur, dont la fille Hermesinde épousa le comte Thibaud de Bar, puis, après sa mort, Walram, duc de Limbourg et marquis d'Arlon. Ce sont les enfants nés de ce mariage qui fondèrent l'illustre maison de Luxembourg, laquelle donna toute une série d'empereurs à l'Allemagne et de rois à la Bohême. Ayant passé à la maison de Bourgogne par le mariage d'Élisabeth de Gorlitz, dernière héritière de la maison, avec Antoine de Bourgogne, le Luxembourg fut rattaché aux Pays-Bas par Philippe le Bon. Il en a suivi depuis lors les destinées, mais il a toujours vécu un peu à l'écart des autres provinces et n'en a connu ni les prospérités ni les désastres.

Saint-Hubert et sa forêt. — Les limites de l'Ardenne sont assez mal fixées. Si l'on considère qu'elle s'étend au nord jusqu'à l'Amblève, au sud jusqu'à la Semois, à l'est jusqu'à la frontière du grand-duché et de l'Allemagne et, à l'ouest, jusqu'aux limites, vagues du reste, de la Famenne et du Condroz, on verra que la région a pour centre le grand plateau forestier dont le point culminant est Saint-Hubert.

La ligne de chemin de fer qui, traversant toute la Belgique, d'Ostende à Arlon, conduit les voyageurs d'Angleterre vers le Saint-Gothard et l'Italie, y passe, et l'on peut du train en saisir quelques aspects. « Le paysage change aussitôt franchie la zone calcareuse, dit M. Auguste Vierset, qui connaît bien le pays et en a donné quelques croquis délicats et précis : hameaux pressés, vergers et massifs, églises pastorales dont le clocher — houlette grise — émerge des toits moutonnants, maisons échelonnées au long des routes, potagers, fermes, cultures s'espacent, disparaissent presque de cette terre vague, pierreuse et sèche qui largement ondule vers les lointains brumeux. Puis, sous l'envahissement des taillis et des sapinières, l'horizon se rétrécit, les champs s'effacent, et dans le val herbeux que forment en se rapprochant les hauteurs boisées, un ruisseau se déroule bordé de saules, moucheté d'ilettes, mononotisant le rire de ses cascatelles au pied des talus schisteux qui dévalent jusqu'à ses rives, embroussaillés de myrtilles et de fougères.

« Il faut faire le voyage en automne. A partir de Grupont, le train vous emporte à travers une féerique débauche d'ors rouillés, de teintes fauves, de vermillons, d'ocres et de jaunes clairs, étalant là-haut, dans le ciel de novembre, leurs tumultueuses splendeurs automnales. L'ancestrale forêt dresse sur la côte ses merveilleuses frondaisons rousses, couvre les versants de genévriers fuselés, de bouleaux gris aux feuilles frissonnantes, de mélèzes, de sapins et de pins sylvestres qui dégringolent la pente moussue, heurtant de leur vert sombre les nuances cuivrées des feuillages. Brusquement la futaie se projette à gauche en une pointe escarpée dont la couronne d'arbres superbes se cime majestueusement d'un antique manoir à tourelles. La voie ferrée entaille le cap et traverse une gorge étroite et profonde que des rochers abrupts achèvent de doter d'une réelle grandeur. Méandres tronçonnés par la route, l'eau babille, joue, se replie capricieusement au creux du ravin qui s'évase, se resserre, refoule de nouveau la côte et s'élargit définitivement à Poix. »

C'est là qu'on quitte le chemin de fer, car Saint-Hubert, perdu sur son plateau à la lisière de sa forêt, est assez loin encore de la grand'route internationale, à laquelle la ville est reliée par un tramway vicinal.

La route de Poix à Saint-Hubert est charmante. « Au sortir de la gare, un pont de pierre enjambe le ruisseau de son arche. Une rue, quelques hôtels et cabarets que frôlent presque, en leur courbe, les rails du tramway vicinal; puis, le hameau dépassé, la chaussée longe des taillis en pente, un étang envahi par l'herbe et les roseaux, des champs cultivés aux longues bandes brunes, une maisonnette à volets verts où pend, flétrie, au-dessus de la porte, la symbolique branche de genévrier. L'eau ravine à droite la prairie irriguée de nombreux ruisselets, les côtes boisées s'échelonnent en amphithéâtre, et, dans cette douceur maladive d'automne, sous le ciel lumineux et blanc, le paysage s'imprègne d'une poignante et rêveuse mélancolie.

« De montueux taillis de chênes, d'ormes, de bouleaux maigrelets aux ramures mobiles, de charmes bas et noueux bordent ici la route, là-bas ondulent en un roux océan de feuillages; des sapins découpent leurs aiguilles d'émeraude sur ces teintes brunes et safranées, et les pentes aux fanes épaisses s'en viennent mourir vers les prés pâles, les prés fleuris de colchiques stellaires, où processionnent, en pittoresque serpentine, les bouquets d'aunes et de saules. Du ruisseau même, des branches jaillissent en buissons des troncs étêtés, frôlant de leurs ramures les arbustes des rives; sur la côte, là-haut, une ferme blanche est apparue, rompant un instant du damier de ses champs et de sa prairie la superbe monotonie du bois; un cerf et quelques biches ont bondi sur la route, puis fui sous les taillis d'un galop apeuré; et le froissement de feuilles sèches se perd dans le grincement criard d'une charrette qui passe, chargée d'écorces. Peu à peu, jouxte la chaussée, les fourrés s'éclaircissent; de larges pans déboisés s'entr'ouvrent, jonchés parfois d'énormes blocs couverts de mousse; et voici qu'un ancien chemin délaissé, dont l'herbe cache presque les derniers vestiges, louvoie de part et d'autre, écornant le bois, s'effaçant par les prés, pour mourir enfin — près d'un moulin construit en soubassement de la route — à quelques mètres d'une voie carrossable raccordée à la chaussée, et dont elle fut sans doute jadis le prolongement.

« Tout près, un ruisselet canalisé traverse l'Homme, endigué par un bac de bois, sorte de pont d'où l'eau déborde en lames claires.

« Mais la route fait un coude brusque; une église de village se profile à droite entre deux mamelons boisés; le val s'élargit, formant d'une part des champs en pente bordés d'*ourlés*, de l'autre des prairies que çà et là tachette la plaque sombre des tourbières; et tandis qu'au loin apparaissent les croupes maigres des hauts plateaux, voici que devant nous la basilique énorme, aux deux lourds campaniles, se dresse au milieu des toits gris confusément enchevêtrés.

« C'est Saint-Hubert. L'humble bourgade se blottit au pied de la cathédrale séculaire qui emplit l'horizon, pèse sur la contrée de toute sa massivité dominatrice. Et quand, la ville traversée, on contemple des hauteurs de Lavaux ses verrières ogivales que le ciel d'automne patine de vieil argent, ses flèches qui finement

se découpent dans l'air vitreux, les routes nombreuses, blanches et larges, si douces aux sandales qui, par bois et bruyères, convergent toutes vers le lieu bénit, et les murs délabrés dont les vestiges encerclent à demi les alentours, et les sapins enfantinement alignés qui sur l'horizon mat burinent nettement leur silhouette moyenageuse, il semble que ce paysage d'Ardenne s'imprègne de douceur mystique, de religiosité naïve et rude qui intensément appelle le grave chant des cloches monacales et la poignante fanfare des cors, là-bas sous les feuillées lointaines. »

Saint-Hubert, en effet, est un des lieux sacrés, non seulement de l'Ardenne, mais de toute l'ancienne Austrasie. La fondation de l'abbaye, autour de laquelle la ville vint se tasser, remonte à l'an 698. Walrand, évêque de Liége, y introduisit l'ordre de Saint-Benoît et y fit transférer le corps de saint Hubert, dont le monastère prit le nom. Saint Hubert, chasseur converti, est le grand saint de ce pays de bois; c'est à lui que vont les dévotions populaires; il est l'héritier direct de la vieille déesse Arduenna, qui personnifiait avant lui le mystère à la fois tutélaire et redoutable de l'antique forêt.

Aussi dès que sa dépouille eut été transportée à l'abbaye, vit-on se produire toute une série d'événements miraculeux dont la renommée se répandit au loin et qui eurent pour premier résultat l'extension de la puissance temporelle du moustier, témoin la donation de Chevancy, celle du comte Odon, de la troisième part des biens d'Évernicourt et tant d'autres rapportées avec admiration par Bertholet, le candide historien du Luxembourg.

Cette prospérité dura jusqu'au XVIe siècle, mais en 1568 l'abbaye fut incendiée par un parti de calvinistes. Le corps de saint Hubert disparut, dit-on, dans le désastre, si tant est que les Normands n'eussent précédé les protestants dans ce sacrilège. Suivant l'abbé Feller, les reliques qu'on montre encore aujourd'hui seraient donc assez douteuses, mais la chape et la sainte étole données au saint par Charlemagne n'en accomplissent pas moins encore des miracles illustres.

« Nous sommes à un des points vertigineux du monde, là où la raison se confronte avec des faits qui la stupéfient, là où les savants sourient ou s'indignent, où les simples ne s'étonnent même pas et viennent avec une tranquille confiance solliciter des miracles, en retour d'une dévotion et d'un amour exaspérés, dit, dans ses *Monstres belges*, M. Léon Souguenet, — qui assurément ne fait pas profession de mysticisme, — dévotion et amour qu'ils ne savent plus comment exprimer, toutes les formules de prières faisant défaut. Regardez autour de vous : « Défense d'em- « porter des pierres de cet édifice, » dit une pancarte. Voyez dans le sol de la crypte cette dalle tumulaire : deux figures d'évêques en pierre y sont luisantes et polies, tant elles ont été baisées par les foules prosternées; un avis défend encore d'écrire sur les murs : un registre est ouvert à ceux qui ne peuvent résister à la manie d'inscrire leurs pensées et leurs désirs.

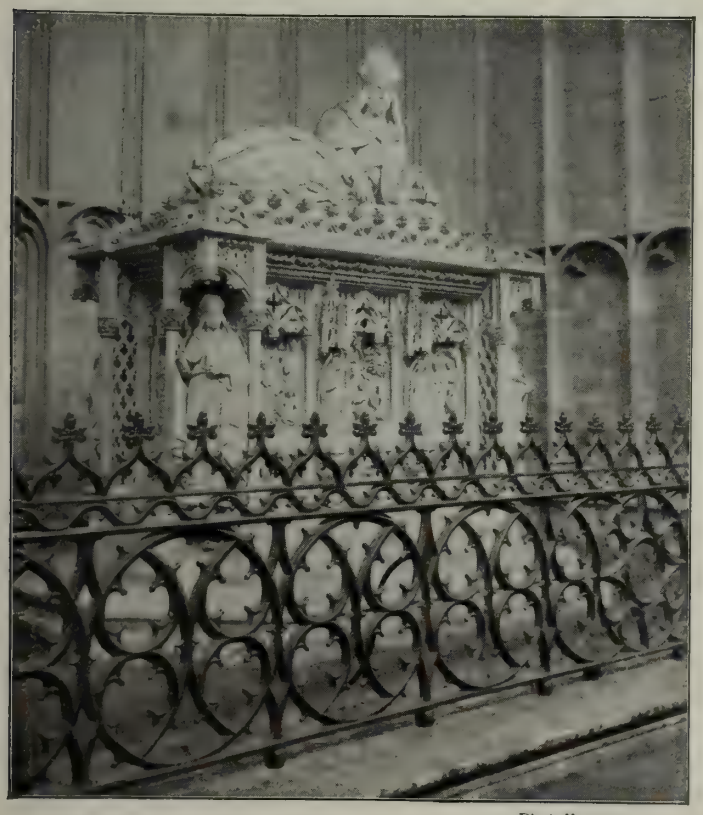
Phot. Hermans.

LA CONVERSION DE SAINT HUBERT.
Peinture dans l'église de Saint-Hubert.

« Feuilletez ce registre; ses feuilles sont couvertes de demandes, de prières, de supplications; un vaudevilliste rirait : « Saint Hubert, écrit quelqu'un, je vous invoque pour ma belle- « mère; » un spirituel chroniqueur s'amuserait : « Saint Hu- « bert, ne m'oubliez pas : je suis de votre canton; » « Saint « Hubert, j'ai si mal aux dents! » Mais ces feuilles gardent des traces de larmes; toute la douleur humaine signe ces procès-verbaux du malheur et de l'espoir. Le charme sinistre est subi; son obsession vous domine; d'autres l'ont senti, entre autres Léopold Ier, sceptique, sans doute, mais donataire d'un monument par Geefs, — et si, chroniqueur, vaudevilliste, humoriste, vous n'avez à offrir aux souffrants d'autres panacées que vos bons mots, laissez passer les pèlerins. »

Il en vient de partout, des pèlerins, et tous les jours; l'église est un asile perpétuellement ouvert. L'Allemagne et la France, des pays plus lointains, payent ici leur tribut. Tel jour, on voit des bandes de deux cents dévots, parfois vingt seulement qui viennent prier. Souvent ils amènent des personnes qui ont été mordues par un chien enragé, — car si tous ceux qui souffrent implorent saint Hubert, il est le « patron particulier contre la rage ». A celles-ci on fait subir l'opération de la *taille*.

Voici ce que c'est que la taille, suivant M. F. Hallet, ancien aumônier de la maison pénitentiaire de Saint-Hubert et auteur de *la Rage conjurée par l'œuvre de Saint-Hubert, manuel du pèlerin* : « L'aumônier fait, au moyen d'une lancette, une incision dans la région moyenne du front, dans laquelle est introduite une pe-



Phot. Hermans.

TOMBEAU DE SAINT HUBERT, DANS L'ÉGLISE.

tite parcelle d'un filament détaché de la sainte étole. Cette parcelle est maintenue par l'application d'un bandeau que la personne taillée doit porter pendant neuf jours. La taille est regardée comme une faveur qu'on ne peut accorder à toutes les personnes qui la désirent, mais seulement à celles qui sont censées avoir contracté le principe de la rage. »

Et, en effet, on conçoit qu'il convienne de n'user qu'avec discrétion des précieux filaments. M. l'abbé Nollet estime à quatre cent mille le nombre des personnes *taillées* depuis l'an 825. Heureusement la miraculeuse étole est, dit-on, toujours aussi longue qu'au premier jour.

Disons en quoi consistent les principales pratiques de la célèbre neuvaine de Saint-Hubert : « La personne taillée doit : 1° se confesser et communier; 2° coucher seule en draps blancs, ou bien toute vêtue lorsque les draps ne sont pas blancs; 3° boire dans un verre ou autre vase particulier; elle ne doit point baisser la tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter si elle se regardait ou se voyait dans les rivières ou miroirs; 4° elle peut boire du vin rouge, clair et blanc, mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure; 5° elle peut manger du pain blanc ou autre, de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou *poules* aussi d'un an ou plus, des *poissons portant écailles*, comme harengs, saurets, carpes, etc., des *œufs cuits durs;* toutes ces choses *doivent être mangées froides;* le sel n'est point défendu; 6° elle peut se laver les mains et se frotter le visage avec un linge frais; l'usage est de ne *pas se faire la barbe pendant les neuf jours;* 7° *il ne faut pas peigner ses cheveux* pendant quarante jours, la neuvaine y comprise; 8° le dixième jour, il faut *faire délier son bandeau par un prêtre,* le faire brûler et en mettre les cendres dans la piscine; 9° il faut garder tous les ans la *fête de saint Hubert,* qui est le troisième jour de novembre. »

Phot. Hermans.

SAINT-HUBERT : COUR D'HONNEUR DE L'ANCIENNE ABBAYE, AUJOURD'HUI PÉNITENCIER.

Il est à remarquer que parmi ces précautions baroques, certaines sont d'accord avec les nécessités d'une hygiène pour ignorants. Telles quelles, leur archaïsme étonne le curieux, inquiète ou amuse le chercheur, mais donne une sorte de sécurité aux malades toujours avides de prescriptions nombreuses et précises.

Phot. Hermans.

SAINT-HUBERT : PORTE DE L'ANCIENNE ABBAYE.

L'église où se pratique cette singulière opération de la taille est, à tout prendre, un des plus beaux monuments religieux du pays. Au premier abord, il cause pourtant une violente déception. Dressée au sommet de la colline sur laquelle la ville est bâtie, sa façade XVIIIe siècle, plate et banale, est d'un goût théâtral qui paraît d'autant plus médiocre dans cet austère décor de forêt. Mais une fois le porche monumental et malencontreux franchi, l'église révèle sa rare magnificence. Construite au XVe siècle, elle a les proportions des beaux monuments gothiques; elle est fine et nerveuse, elle est de race. Elle est nue : pas d'ornements factices, de statues qui accaparent le regard au détriment des lignes générales; l'élancement des piliers ne se brise pas avant de s'épanouir. Une profonde impression se dégage de cette simplicité propice à l'admiration autant qu'à la prière. Pourtant le chœur est théâtral encore; l'autel, les clôtures sont en marbre. Ces dorures sont célèbres et enthousiasment quelques-uns; il faut les excuser : elles ont accaparé, condensé, parqué tout le mauvais goût.

Quant à l'ancienne abbaye, supprimée lors de la Révolution, c'est un assez joli monument du XVIIIe siècle, dont les communs fort agrandis sont occupés par une école pénitentiaire; elle abrite à peu près six cents jeunes garçons âgés de moins de vingt et un ans. Ils sont là par jugement des tribunaux après quelques délits, ou par la volonté de leurs parents. On les instruit, ils travaillent, ils apprennent un métier, mais ils sont prisonniers. Le régime, en général, n'est pas trop dur, et les évasions sont rares.

La ville même de Saint-Hubert n'est qu'un gros bourg, formé de deux ou trois rues escarpées entourées de ruelles rustiques, selon le type à peu près invariable des petites cités ardennaises du plateau. La grande forêt voisine lui donne pourtant je ne sais quelle poésie spéciale. Cette forêt, en effet, est une des plus belles du pays, une des plus belles et des plus variées : on y trouve de hautes futaies de hêtres, graves, silencieuses et tristes, d'admirables bois de chêne, d'impénétrables fourrés. La grand'route de Saint-Hubert à Laroche la traverse de part en part. Mais il y a peu d'autres chemins, si ce n'est des chemins forestiers, et l'on peut aisément y retrouver des clairières mystérieuses semblables à celle où, suivant la légende, saint Hubert rencontra le cerf miraculeux. Dans certaines de ses parties, elle est d'une saisissante austérité : c'est le bois sacré plein de l'horreur druidique, et l'on cherche les autels peut-être sanglants de la vieille déesse Arduenna. Mais il arrive aussi à la sylve de revêtir des grâces charmantes, des grâces idylliques. « Deux fois l'an, dit M. Vierset, les bois me semblent épanouir le plus intensément leur grâce captivante et complexe : à l'heure où les feuillages se polychromisent de teintes d'or, vineuses et safranées, ou lorsque le printemps défaille aux voluptueuses senteurs de la flore de juin. »

Quand on s'approche de la lisière est de la forêt, la beauté des bois devient plus grave. Quand, au milieu de la futaie, s'ouvre une clairière, elle a déjà toute l'âpre sauvagerie de la vraie bruyère ardennaise. Vers Champlon ou vers Amberloup, lorsqu'on a traversé l'Ourthe, on entre décidément dans la partie la plus aride du pays. Il y a encore des bois; la vallée profonde où coule le moindre ruisseau se décore toujours de taillis verdoyants; mais ces ruisseaux se font plus rares, et la plus grande partie de la contrée se compose d'un plateau ondulé dont le sol ingrat ne rend que de maigres moissons, malgré les efforts opiniâtres d'un peuple qui est pourtant parvenu à l'améliorer sérieusement.

L'Ardenne centrale. — Quand on va de Saint-Hubert à Bastogne, on traverse le cœur de l'Ardenne aride, aigre et pouilleuse. C'est un pays plat, à peine ondulé. C'est une haute plaine. Rien ne reste des montagnes qui s'y élevaient jadis, selon les géologues; leur schiste a été usé par l'air, l'eau, le vent et la pluie, véritablement raboté par les éléments, puis submergé sans doute par la mer crétacée. Aucun pic n'a résisté et ne dresse son aiguille sur le plateau ardennais. Les points culminants, la Baraque Michel, la Baraque de Fraiture, la Baraque Mathieu, ne sont guère que des renflements de la fagne ou de la bruyère.

Quand on longe les rivières, on se croirait entouré d'une chaîne de montagnes; mais quand on est sur le plateau, on ne voit pas ces rivières, et l'on s'aperçoit alors qu'elles ont percé le sol sournoisement, opiniâtrément : l'Ardenne est un plateau raviné par l'écoulement des eaux. C'est en réalité un pays où il y a des vallées et pas de montagnes, et si, en suivant la Lesse ou l'Ourthe, on goûte le charme imprévu d'une nature sauvage et variée, on peut aussi traverser presque tout le pays sans voir autre chose que cette plaine monotone où de maigres céréales alternent avec des genêts.

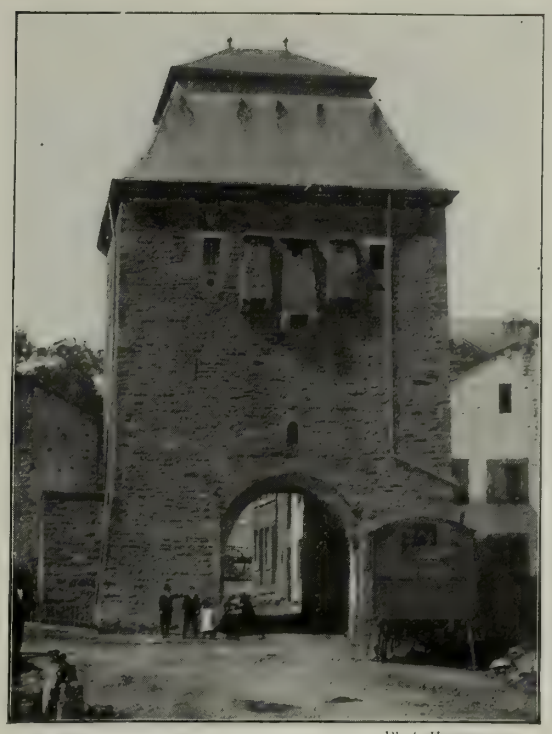
« L'Ardenne n'offre rien qui soit doux et joyeux, dit M. Edmond Picard, parlant de cette partie du Luxembourg; mais ses grands paysages muets et souffrants sont en singulier accord avec les pensées sévères et tristes. Son isolement et sa mélancolie remueront jusqu'aux dernières fibres les cœurs désolés. A la maturité de l'âge, surtout quand tant d'illusions sont évanouies, quand la vie apparaît comme un âpre combat contre les hommes et la nature, quand, avec amertume et inquiétude, on se demande s'il est de vraies affections, un voyage dans ces lieux austères fait accepter plus aisément la douleur. Ces routes monotones, ces bruyères vides et frissonantes, ces habitations pauvres et rares, ces bois rabougris et silencieux, ces brumes qui se prolongent longtemps dans la matinée et reviennent tôt avant le soir, ces nuits froides retenant les gelées blanches jusqu'en juin, et les ramenant dès la fin d'août, font sortir peu à peu l'âme de ses rêves de félicité, et, la mettant en harmonie avec leur sombre décor, la consolent, en lui persuadant, par un invisible accord, que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. »

Telle est bien la note dominante du haut plateau de l'Ardenne. L'automobilisme a pu lui apporter une vie factice,— car les chauffeurs qui aiment à faire de la vitesse ont une tendresse particulière pour ces routes désertes où ils peuvent, sans grand danger, « faire » du 80 à l'heure, — ces solitudes sont toujours aussi poignantes. C'est bien un pays qui enseigne que ce monde n'est pas fait pour les existences commodes. On le voit mieux encore dans les villages. Ils s'annoncent quand, dans la haute bruyère parsemée de pins sylvestres, se découpent les rectangles d'éteules, de pommes de terre ou de féveroles. La route, piétinée par les troupeaux, devient tout à coup singulièrement boueuse; et brusquement dans un repli du terrain les maisons apparaissent. Elles sont basses, couleur de terre, une mousse noire en cimente les moellons, et elles se massent, trapues, sous d'immenses toits d'ardoise. Souvent, au milieu de la place en contre-bas, près de l'église, il y a une énorme fosse à purin ou un grand tas de fumier où les poules picorent. Une jeune femme maigre, et déjà courbée, porte sur la tête un grand tas de fougères qui servira pour la litière des bestiaux ; un enfant tout petit conduit des vaches au pré; un chien aboie, quelques cochons cheminent lourdement. Pas d'hommes dans le village, aucune parlote, aucune gaieté, tout le monde travaille, tout le monde trime : il est si dur de vivre !

Le paysan ardennais, les coopératives de laiterie. — Dans les vallées, dans les belles fermes de la Famenne et du Condroz, on n'aime pas ces Ardennais du plateau; on les appelle des « Arabes », parce qu'ils sont âpres au gain, et le fait est qu'il est peu de paysans plus têtus, plus tenaces, plus défiants et plus madrés.

« Mais il faut les aimer quand même, dit un écrivain belge qui les connaît bien, et qui les a décrits, M. Thomas Braun. Leur terre les a faits tels; les avoines qui poussent dans les pierres ne pèsent pas lourd à la grange, et s'il pleut en septembre, les crèches sont vides d'herbages odorants, et les « canadas » (pommes de terre) manquent à la « caboulée » (plat rustique). Leur terre est aride et exigeante. Dans un pays de delta à double récolte, on les admirerait comme d'autres colons indolents et généreux. Mais leur sournoiserie vient d'avoir épié les mouvements du vent où se balance leur fortune. Pourquoi se fieraient-ils au voisin ou à l'étranger, quand le sol et les éléments leur sont déjà hostiles ! »

La vie s'est cependant adoucie dans le village ardennais depuis ces dernières années. Une excellente institution y a introduit un peu de bien-être : c'est celle des coopératives de laiterie. Rien de plus ingénieux dans un pays où le paysan est généralement trop misérable pour avoir plus d'une vache et où l'on est trop éloigné des villes pour qu'il soit possible d'y expédier le lait. Voici en quoi cela consiste. Dans un village plus ou moins central, les promoteurs de la coopérative ont installé une petite usine à fabriquer le beurre selon les procédés les plus modernes. Le paysan y apporte son lait — ne fût-ce que quelques litres — et on le lui paye immédiatement, au taux du marché. Comme la coopérative a pour rayon un territoire assez étendu, elle réunit de la sorte quelques milliers de litres par jour, de telle façon que la fabrication du beurre y peut être vraiment lucrative. Les bénéfices — frais d'amortissement et d'exploitation déduits — sont partagés entre tous les coopérateurs, c'est-à-dire entre tous les paysans qui apportent leur lait à l'usine. Ces coopératives, qui ont presque toutes été organisées par le parti catholique, fonctionnent en général sous la surveillance et parfois sous la direction du curé. De toutes les œuvres sociales du parti, celle-ci est peut-être la plus vraiment utile. C'est dans tous les cas celle qui lui assure la clientèle électorale la plus fidèle.



Phot. Hermans.

BASTOGNE : LA PORTE DE TRÈVES.

Bastogne, « Paris en Ardenne ». La ville des jambons. — La capitale, si l'on peut ainsi parler, de ce maigre pays est

ATTELAGE ARDENNAIS.

Phot. Hermans.

BASTOGNE : L'ÉGLISE ET LA PORTE DE TRÈVES.

Bastogne, appelée plus ou moins ironiquement Paris en Ardenne. Il paraît que cette singulière comparaison est de Guichardin, et l'on continue depuis le XVIe siècle à la répéter complaisamment. Une longue et large rue, quelques ruelles transversales, bien vite arrêtées de part et d'autre, une petite vallée herbue où naît la Wiltz, affluent de la Sure, une petite gare de chemin de fer, une grande place avec une grande auberge ou, si vous voulez, un hôtel, la poste, le séminaire, l'église et une vieille porte, voilà le Paris ardennais. C'est une vieille ville. Sigefroid, premier comte de Luxembourg, y construisit une forteresse qui résista vaillamment aux huguenots de Louis de Nassau. Elle a une très curieuse église, type intéressant du style ogival primaire, bien conservée malgré quelques remaniements malencontreux. La tour carrée, la porte, les piliers de la nef sont d'un caractère très pur ; le reste date du XVe siècle.

Mais ce n'est ni pour son église, ni pour la vieille porte que l'on peut voir à côté, ni pour son étrange surnom que la ville de Bastogne est fameuse en Ardenne : c'est pour ses jambons. Véritable centre d'approvisionnement de tout le pays, carrefour de sept grand'routes, Bastogne est le grand marché de ces jambons d'Ardenne, « tout parfumés des odeurs de la glandée où le herdier, chaque matin, a conduit son troupeau moyennant trente-cinq sous l'an, un décalitre de blé et les soies de la bête brûlée à Noël dans la neige ». Le jambon est le mets national du pays. Toutes les fermes ont les leurs, qui pendent dans la grande cheminée et noircissent à la fumée de bruyères. Les dimanches, on en assaisonne la « caboulée », c'est-à-dire le plat de pommes de terre au lard dont l'Ardennais fait sa nourriture ordinaire. A la fête du village, on le fait cuire, d'après la recette suivante : Mettre tremper le jambon trois jours, changer l'eau chaque jour, et bien gratter le jambon avec un couteau. Faire une pâte de pain assez ferme, l'étendre sur le plateau, y mettre du persil, de la sauge, du thym, du laurier, du piment et du poivre, puis le jambon, couenne en l'air. Au four, deux heures, pas davantage. Pour le véritable Ardennais, il n'y a pas de plat au monde qui soit comparable à celui-là. Mais on ne le mange que dans les grandes fermes, et une fois l'an. Le reste de l'année, on économise, et la plupart des jambons s'en vont à Bastogne qui les exporte en grand nombre.

EN ROUTE POUR LA VILLE.

Neufchâteau. — Vers Houffalize, au nord, ou vers Neufchâteau, au sud-ouest, partout autour de Bastogne, la contrée reste aussi monotone, aussi aride, et du même caractère austère et mélancolique. Au sud de Bastogne, avant d'arriver à Arlon, la seule ville de quelque importance est Neufchâteau. Ce chef-lieu d'arrondissement compte à peine 2 800 habitants. Il est du reste distant de plusieurs kilomètres du chemin de fer. La gare la plus proche est Longlier. Bâti irrégulièrement sur une colline, Neufchâteau est plutôt un gros village qu'une véritable ville. Il date pourtant du VIIIe siècle et l'on prétend même que c'est là que Grifon, le troisième fils de Charles Martel, fut enfermé par son frère Carloman. Mais la question est fort controversée.

En tout cas, ce qui subsistait du château fut détruit par les Français en 1555 (toujours Henri II). Reste l'église, médiocre monument de l'avant-dernier siècle, avec une de ces façades à fronton dont le Luxembourg est vraiment prodigue. Les restes des murs rasés s'étagent autour du mamelon, et une « Notre-Dame de Lourdes » s'appuie à la dernière tourelle, dépendance de l'hospice. Cette colline du château est percée d'un tunnel où passe le chemin dit du Moulin. La rue « Derrière-le-Château » est un ancien chemin de ronde dont les bicoques ont été évidemment construites avec les matériaux provenant des ruines, ce qui leur donne un pittoresque romantique assez imprévu. Voilà tout ce que ce chef-lieu peut offrir à la curiosité des touristes. Mais la petite ville est bien située, dans un cirque de bois admirables qui s'étendent au midi vers Grappefontaine, Straimont, Assénois et Suxy.

Quand, se dirigeant vers Arlon, on a traversé ces bois, le pays change un peu d'aspect. Il est moins âpre, moins triste. On se sent dans une terre un peu plus riche, et l'on traverse de beaux villages animés et bien bâtis, comme Habay-la-Neuve ou Hachy. Au delà de ces bois se trouve d'ailleurs une nouvelle frontière linguistique. C'est là, en effet, que commence le patois allemand que l'on parle aux environs d'Arlon et, dans le peuple, à Arlon même. Ce coin du Luxembourg est un des points de contact de la culture française et de la germanique, un de ces pays frontières où toutes les idées ont cours comme toutes les monnaies, mais qui, pour cette raison même, conservent plus longtemps que d'autres pays leurs coutumes et leurs habitudes d'esprit local.

ARLON

Une ville de fonctionnaires et de propriétaires terriens. — Perdu à l'extrémité du territoire belge, le chef-lieu de la province de Luxembourg, qui a aujourd'hui près de 8 000 habitants, se différencie assez nettement, par l'aspect et par les mœurs, de la plupart des villes belges. Ce n'est assurément pas une ville allemande, bien que le peuple y parle un patois germanique, mais c'est bien une vieille ville luxembourgeoise, ayant gardé ses habitudes, ses façons de penser provinciales, et conservant peut-être autant de liens avec Paris qu'avec Bruxelles. Il n'y a guère d'industrie à Arlon, et le peuple y vit des petits métiers traditionnels. Mais on y trouve une vieille bourgeoisie opulente, composée en majeure partie de propriétaires terriens, souvent intéressés dans les hauts fourneaux du grand-duché ou de Longwy, et qui mettent une

sorte d'orgueil provincial à faire vivre la ville et à ne point déserter leurs vieux hôtels entourés de jardins et d'un aspect à demi rural. Comme l'aristocratie des petites villes d'autrefois, ces propriétaires luxembourgeois vivent entre eux, s'allient entre eux, et passent commodément l'année à dîner et à chasser les uns chez les autres dans un ennui confortable et conservateur. Bien qu'elle n'offre aucune particularité au touriste, si ce n'est un musée d'archéologie fort intéressant pour l'histoire du Luxembourg, Arlon est d'ailleurs une ville agréable et bien bâtie, au sommet d'une colline qu'elle habille de toutes parts. Les rues sont larges et propres; il y a de grandes places plantées d'arbres, et tout y invite à une vie retirée, insouciante et paisible.

Phot. Hermans.

VUE GÉNÉRALE D'ARLON.

L'histoire d'Arlon. — Située sur la voie romaine qui se dirigeait vers Trèves, Arlon est une des plus vieilles villes de la Belgique; c'est l'*Orolaunum* d'Antonin, étape et citadelle des légions en route vers la Marche de l'Est. A la fin de l'empire romain, ce fut probablement une des cités les plus importantes de cette région et, avant le sac de la ville par les bandes de Henri II, en 1558, on y trouvait encore beaucoup d'antiquités romaines, paraît-il, et notamment un certain autel de Diane dont parle Bertels, le plus ancien historien du Luxembourg. Grand amateur d'étymologies fantaisistes, il profite de cette circonstance pour soutenir que le nom d'Arlon vient des mots latins : *Ara lunæ*, l'autel de la lune. La mention d'Orolaunum sur l'itinéraire d'Antonin, dans la carte de Peutinger et dans l'acte de partage du royaume de Lothaire en 870, ne laisse à ce sujet aucun doute.

Au moyen âge le territoire d'Arlon formait un comté qui fut compris dans le patrimoine de Sigefroid, premier comte de Luxembourg. A sa mort, ce domaine échut à son fils aîné, Henri Ier, qui devint duc de Bavière. Le fils de celui-ci, Henri II, étant mort sans enfant vers l'an 1032, le comté d'Arlon retourna à Conrad, petit-fils de Sigefroid, qui eut pour successeurs Waleram Ier, Foulques et Waleram II. Adèle, fille de Waleram II, porta le comté d'Arlon, transformé en marquisat, dans la maison de Limbourg par son mariage avec le duc Henri III. En 1214, Waleram III, fils de Henri III, constitua le marquisat d'Arlon en dot à sa fille Ermesinde, héritière du Luxembourg. Ce fut la fin de l'existence indépendante du pays d'Arlon.

Dans la ville moderne il ne reste pas plus de traces de l'importance qu'elle eut au moyen âge que de celle que lui valut sa situation à l'époque romaine. Il est, en effet, peu de villes belges dont l'histoire offre une aussi lamentable série de calamités. Elle fut incendiée ou saccagée six fois en l'espace de trois siècles. Sa situation de ville frontière l'exposait plus que toute autre aux fureurs de la guerre. En 1558, les Français la détruisent de fond en comble. En 1604, les Hollandais du comté d'Hollach font de même. En 1651, nouveau ravage des Français. En 1671, Louis XIV fait raser les fortifications. Enfin, en 1793, les troupes de la République y pénétrèrent après leur victoire sur les Autrichiens et y commirent quelques actes de pillage. Devenue chef-lieu de province depuis 1839, Arlon, qui jusque-là avait vécu dans l'ombre de Luxembourg, sa grande voisine, s'est beaucoup développée. Elle n'a retiré que des avantages de la scission du vieux territoire luxembourgeois.

Phot. Hermans

ARLON : HOTEL DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL.

Les environs d'Arlon. Les ruines de Clairfontaine. — Les environs d'Arlon, qui n'appartiennent plus à la région schisteuse de la haute Ardenne, sont, en général, assez fertiles et bien cultivés, mais ils n'ont pas le pittoresque du reste de la province. On y trouve cependant des ruines fort intéressantes : celles de la belle abbaye de Clairfontaine, fondée en 1216 par la pieuse comtesse Ermesinde. Une jolie légende s'y rattache : « Ermesinde, dit un vieil historien du Luxembourg, habitait vers l'an 1216 son château de Bardenbourg. Un jour qu'elle était allée se promener aux environs, elle s'arrêta, pour s'y reposer, au bord d'une fontaine. L'onde en était pure, des fleurs charmantes croissaient sur ses bords, et des arbres immenses la couvraient d'un dôme impénétrable aux ardeurs du soleil. La comtesse s'assit sur la mousse. Il régnait tant de calme autour d'elle, la fraîcheur du bois était si douce, les oiseaux chantaient avec tant de bonheur au-dessus de sa tête qu'elle s'abandonna à la rêverie. Elle s'endormit, et aussitôt elle eut un songe. Elle vit venir à elle, descendant d'une montagne voisine, une dame d'une beauté merveilleuse, vêtue d'une robe bleue semée d'étoiles d'argent, et tenant dans ses bras un petit enfant. La dame s'approcha de la fontaine où était Ermesinde et alla s'asseoir sur l'autre bord. La comtesse, charmée, la considérait en silence. Tout à coup elle vit sortir de toutes les issues de la forêt un immense troupeau de moutons qui vint se ranger autour de la dame inconnue. Ces moutons avaient une toison singulière : ils étaient blancs et marqués sur le dos d'une figure noire, en forme de scapulaire, de la largeur de deux paumes. La dame semblait prendre beaucoup de plaisir à les considérer et les caressait de la main l'un après l'autre. Puis elle se leva, montra en souriant le troupeau à Ermesinde, lui fit

Phot. Hermans.

ARLON : LA GRAND'RUE.

un signe de la main comme pour lui en confier la garde et disparut. »

Ce songe jeta la comtesse dans un grand trouble. Elle crut qu'il contenait un avertissement du ciel qu'elle ne pouvait comprendre. Elle alla consulter un ermite qui habitait dans la forêt, à peu de distance de l'endroit où avait eu lieu la vision et à la place même où, plus tard, fut bâtie l'abbaye. L'ermite commença par adresser une prière à l'Esprit-Saint, et, la sagesse divine l'éclairant, il répondit à la comtesse que la dame vêtue de bleu et portant un enfant dans ses bras n'était autre que la sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus; que les moutons blancs et noirs signifiaient les religieux de l'ordre de Saint-Bernard, pour lesquels la sainte Vierge avait une prédilection particulière; enfin, que la Vierge, en mettant le troupeau sous la garde d'Ermesinde, lui avait fait connaître son désir de lui voir fonder un monastère dans ce lieu. La comtesse était trop pieuse pour ne pas suivre cet avis, et dès la même année elle fit jeter les fondements d'une abbaye qui prit le nom de Clairefontaine (*Clarafons*) en souvenir de la source inspiratrice. Elle y installa des religieuses nobles de l'ordre de Cîteaux, dota magnifiquement le monastère, et lui accorda de nombreux privilèges. Ermesinde mourut en 1246 et fut enterrée dans l'église de l'abbaye, à la droite du chœur.

La fontaine où la bonne comtesse Ermesinde eut sa vision coule toujours, mais de la somptueuse abbaye il ne reste plus aujourd'hui que quelques pierres, dont un fragment de cloître que les buissons et les plantes grimpantes recouvrent à demi.

Virton et la forêt de Chiny. Les ruines de l'abbaye d'Orval. — Le pays d'Arlon, ce n'est déjà plus guère l'Ardenne : le pays de Virton, à l'extrémité sud-est de la Belgique, appartient à une tout autre région. Virton est un véritable district lorrain. Le paysage y est sobre, un peu triste, avec de grandes lignes de coteaux ondulés, mais il n'a rien de l'âpreté, de l'aridité ardennaise.

Virton même est une agréable petite ville de 2500 habitants qui, comme Arlon, doit son origine à une étape romaine. On a, en effet, trouvé dans les environs beaucoup d'antiquités de l'époque impériale.

Le bon Bertels assure qu'il y avait là autrefois un autel de Jupiter tonnant, d'où le nom de la ville, dit-il, *Vir tonnans*. Ce grand chercheur d'étymologies a oublié qu'il y avait à Virton deux ruisseaux : le Vir et le Ton. Virton faisait autrefois partie du comté de Chiny. Le centre de cette principauté, qui eut son importance au moyen âge, était la petite ville fortifiée de Chiny, qui, de décadence en décadence, finit par tomber au rang du plus humble village.

Au commencement du XIXe siècle, on y trouvait encore, paraît-il, une belle église romane, souvenir de son ancienne splendeur, mais on l'a démolie pour en construire une autre en 1829.

ARLON : LE CALVAIRE.

Le comté de Chiny, démembrement de celui d'Ardenne, n'était en somme qu'une immense forêt. Elle existe encore, et c'est une des plus belles et des plus giboyeuses du pays. On y chasse beaucoup au gros gibier; le cerf, le chevreuil, le sanglier y abondent ainsi que le renard, et l'on y trouve même quelques loups. Il y a une vingtaine d'années, ceux-ci étaient fort nombreux dans le pays, et, en hiver, certains paysans pratiquaient la profession de louvetier. Quand ils avaient pris une bête, ils lui coupaient la tête, la mettaient dans un panier et s'en allaient de porte en porte et de village en village toucher la redevance que chacun leur payait, selon ses moyens et selon la coutume. Les loups sont devenus trop rares aujourd'hui pour que cette rude chasse soit encore lucrative, et le tueur de loups a disparu des villages.

C'est au milieu de ces bois, dans un très beau site, que se trouvent les ruines émouvantes de l'abbaye d'Orval.

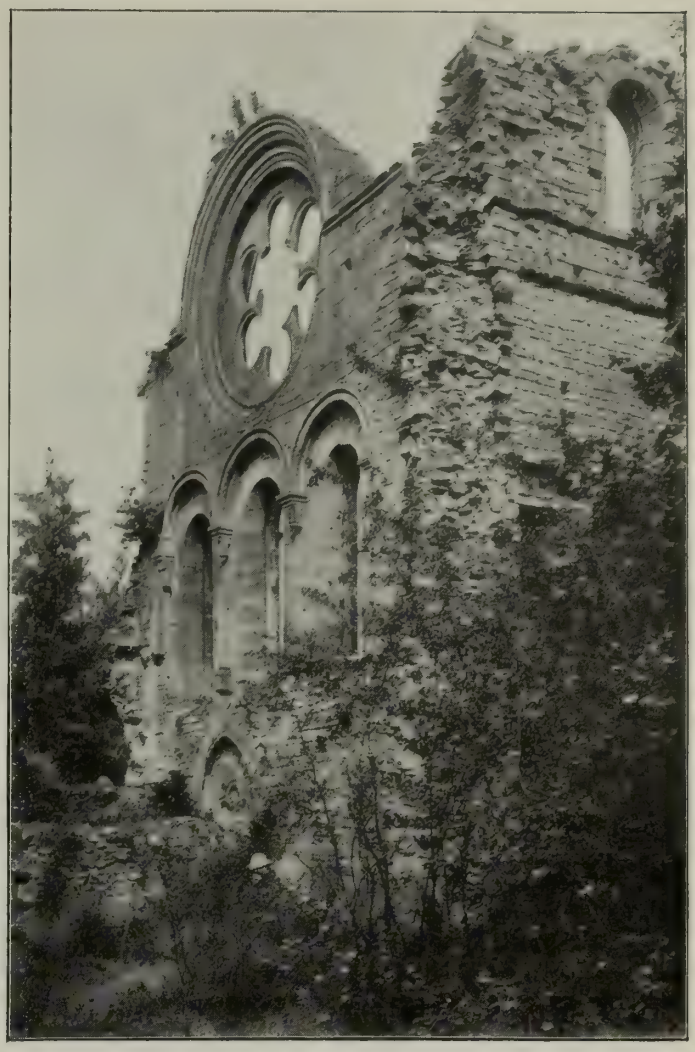
Phot. Hermans.

ARLON : LE COUVENT DES JÉSUITES.

« Comme les ruines de Villers, dit Eugène Gens, qui, écrivant vers 1843, se prend d'un enthousiasme romantique dès qu'il voit des murs lézardés, celles d'Orval sont de toute part entourées de bois ; mais ici, ce sont de véritables forêts, une partie de cette forêt des Ardennes, aussi vieille que l'Europe, dont à peine quelques routes tracées ont altéré la sauvage et primitive physionomie. Aussi le contraste est-il plus frappant encore qu'à Villers, lorsque, après avoir traversé pendant plusieurs heures un pays presque désert, coupé de marais, de forêts et de bruyères, vous voyez surgir tout à coup devant vous un vaste amoncellement de décombres qui couvrent l'espace d'une ville. Vous sentez quelque chose de l'étonnement qu'éprouve le voyageur en Syrie, quand, au sortir des gorges arides de l'Anti-Liban, il voit surgir devant lui les ruines gigantesques de Balbeck ou de Palmyre. »

L'abbaye d'Orval était d'une vénérable antiquité. La montagne du Fâ qui est voisine était, nous dit la légende, le séjour favori des fées, probablement des compagnes de la déesse Arduenna. Elles étaient très craintes et très vénérées, de sorte que les premiers apôtres chrétiens du pays eurent bien de la peine à les en chasser. Mais ermites et moines, ces convertisseurs étaient d'opiniâtres pionniers et de rudes conquérants. Les pauvres fées finirent par céder la place ; et si elles reviennent parfois encore dans le pays, ce n'est que pour épouvanter les bonnes femmes et amuser les petits enfants. Aux ermites d'Orval succédèrent, au xe siècle, des bénédictins venus de Calabre pour rapporter à la comtesse Mathilde de Chiny le corps de son mari, Arnould de Granson, qui avait été tué dans un combat. La pieuse dame leur fit don de cette solitude, où ils élevèrent l'abbaye primitive. En 1110, aux bénédictins calabrais succédèrent des chanoines augustins de Trèves, et à ceux-ci, en 1120, des bernardins. C'est alors que fut construite l'abbaye cistercienne d'Orval, remplacée au XVIIIe siècle par le superbe couvent qui fut détruit peu après. Toute l'abbaye devait être modifiée, et c'est parce qu'on n'eut pas le temps d'achever le plan projeté que nous pouvons contempler aujourd'hui les restes de l'ancienne église Notre-Dame, précieux échantillon du style de transition le plus pur et le plus élégant.

Durant six siècles et demi que les cisterciens l'occupèrent, Orval s'éleva à un degré de prospérité inouï. La restauration complète du vieux monastère fut entreprise en 1760 par Albert de Meuldres, quarante-huitième abbé d'Orval. Un magnifique temple, dédié à saint Bernard, fut bâti dans l'axe de l'entrée. Tout autour, un carré parfait de bâtiments somptueux comprenant le palais abbatial précédait la cour d'honneur. En dehors du quadrilatère, on avait construit les bâtiments de réception, avec une grande salle de festins destinée aux hôtes illustres qu'Orval recevait en grand nombre. L'église, d'une richesse sans pareille, était supportée par d'énormes colonnes de marbre rouge cannelé, dont on retrouve des fragments parmi les ruines. L'ensemble était d'un style rococo, peu religieux, mais qui devait être très élégant. On avait fait venir pour le décorer un certain Santino Antonelli, de Côme, qui resta dans le pays, et, après le sac de l'abbaye, devint juge de paix à Florenville. Les moines n'eurent guère le temps de jouir de toutes ces merveilles. L'abbaye fut incendiée en juin 1793 par la brigade du général Loison, qui faisait partie de l'armée que Carnôt envoya, sous les ordres de Beauregard, contre les troupes autrichiennes qui occupaient le Luxembourg. La position de cette armée était extrêmement difficile, et les dragons de Latour avaient combattu les républicains avec beaucoup de fureur. C'est probablement par représailles qu'on mit le feu à l'abbaye d'Orval. Le fait est que les soldats du général Loison semblent avoir été possédés d'une véritable rage de destruction. On commença par tout piller et saccager ; puis le feu, activé par des tas de bois et de broussailles farcis de bombes, acheva l'œuvre de mort. Ce fut une conflagration effroyable : l'incendie dura plus d'un mois. Après l'annexion de la Belgique, l'abbaye d'Orval, convertie en bien national, fut abandonnée comme Villers à l'action des eaux et à la rapacité des paysans. Vers 1850, elle devint la propriété du comte de Loen d'Eschédé. « Celui-ci, dit M. Jean d'Ardenne (Léon Dommartin), à qui l'on doit un excellent guide de l'Ardenne, inaugura un système de fouilles, de déblaiements, voire de restaurations partielles un peu excessif. Le caractère émouvant de cette grande ruine, où le temps avait mis sa griffe et la nature son vêtement pittoresque, ne gagna pas à être changé d'une manière aussi complète. Le squelette d'Orval, se dressant proprement au milieu d'un parc anglais, produit une impression fort atténuée. »



RUINES D'ORVAL :
ROSACE DU TRANSEPT DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

Phot. Puttemans.

LA SEMOIS : LE MOULIN DE CUGNON.

Les légendes du pays de Chiny. Florenville. — Tout ce pays de Chiny est plein de lé-

gendes. Le ruisseau de Saint-Remy est hanté par les « Grimons », sorte de lutins qui donnent des soufflets au passant. Le Ry de Tourjon a un « Trou des Fées » appelé le Montil, et le lieu de « l'Ancienne Justice », c'est-à-dire du gibet, également appelé la « Payreuse », est hanté par un bouc noir qui, depuis des siècles, fait à lui tout seul le sabbat.

L'histoire féodale est du reste suffisamment tragique dans ce coin de forêt pour occuper l'imagination ; telle celle du vieux village de Muno, à deux pas de la frontière. C'était au XIe siècle le siège d'un prieuré fondé par le comte Hermann, fils de Godefroy le Barbu. Il releva, jusqu'au XVIe siècle, de l'abbaye de Saint-Vaime, à Verdun. Mais, en 1574, une bulle de Grégoire XIII le donna aux jésuites de Liége, et leur recteur porta, à partir de ce moment, le titre de sire de Muno. Il publia, à la fin du XVIe siècle, la *Coutume de Muno*, qui établissait sa souveraineté absolue. Ce gouvernement autocratique et bizarre eut, dans ses annales, une page étrangement sanglante, l'affaire des deux frères Signorel, qui furent pendus après un jugement inique rendu par les représentants du recteur : le père Gollenvaux, le lieutenant-seigneur Nicolas-Urbain de Malmédy et le procureur fiscal Laporte. Ces despotes de la petite seigneurie condamnèrent pour on ne sait quel manquement à la coutume les deux Signorel. Le premier, Thomas, fut même pendu deux fois. Le bourreau ayant coupé la corde trop tôt, le malheureux laissé pour mort se ranima. On le rependit le lendemain, malgré toutes les supplications, et il fut enterré immédiatement, avant que la mort eût été constatée. On confisqua les biens de la famille et on les fit vendre à Carignan. La procédure fut annulée dans la suite et la mémoire des Signorel réhabilitée. Mais l'affaire, qui date de 1730, fit un bruit énorme et fut exploitée par les ennemis de la compagnie, lors de la campagne qui aboutit à sa suppression en 1772.

Muno, Chiny, Villiers-devant-Orval, ne sont plus maintenant que d'humbles villages. Le véritable centre de ce pays, c'est Florenville, aujourd'hui une des localités les plus importantes du Luxembourg. Cette petite ville est largement assise sur la rive gauche de la Semois, qui arrive de Chiny par Lacuisine. Commençant au bord de la rivière par des ruelles montantes, elle est fort bien bâtie dans sa partie supérieure, avec des rues très larges, une place immense, des auberges bien achalandées et de très nombreuses boutiques. C'est le type du gros bourg de l'Ardenne fort modernisé en ces dernières années. Florenville pourtant a conservé quelques habitudes rurales pittoresques et savoureuses. A l'aube, on entend encore le son rauque de la trompe qui appelle le bétail de la « herde » ou de la « saure », c'est-à-dire du troupeau commun. A ce signal, les cochons sortent de toutes les étables et vont se grouper autour du porcher ou herdier, qui s'en va les conduire à la vaine pâture, car Florenville, comme beaucoup de localités des Ardennes, possède encore de grands biens communaux. Cette petite scène matinale se reproduit dans beaucoup de villages du pays, mais dans un bourg aussi important que Florenville elle est particulièrement curieuse à observer.

« Malgré son aspect moderne, dit Jean d'Ardenne, Florenville a une histoire qui remonte au XIIe siècle. Ce fut un domaine des La Marck. Il y a une cinquantaine d'années, des vestiges du château féodal existaient encore dans le pré Lacoue. Le dernier épisode marquant de cette histoire se rapporte à la guerre franco-allemande : en août-septembre 1870, le territoire de Florenville fut livré à une véritable invasion : fugitifs et curieux y affluaient; non seulement le bourg regorgeait, mais il y avait des campements aux alentours; le jour de Beaumont, les populations affolées, jetées sur le sol belge, encombraient les chemins venant de Carignan. Le matin du 1er septembre, où le canon de Sedan avait précédé l'aube, les curieux se pressaient en foule sur la grand'route, vers les Quatre-Arbres. »

La tourmente passée, la contrée prit un tout autre aspect : les questions de curiosité et de ravitaillement primèrent tout; on vit surgir des types nouveaux, nés des circonstances : spéculateurs, entremetteurs entre les départements ruinés par l'invasion et le pays voisin, visiteurs de champs de bataille, pilleurs d'épaves, ramasseurs de chassepots et amateurs de chevaux.

LA SEMOIS : UN GUÉ A LACUISINE.

Le cours de la Semois. La plus sinueuse des rivières. Les ardoisières. Les champs de tabac. Bouillon et son château. — C'est un peu au-dessus de Florenville qu'il faut commencer à descendre la Semois si l'on veut apprécier tout le charme agreste de cette belle rivière, une des plus sauvages de toute l'Ardenne belge, et probablement de toute cette partie de l'Europe. Cette vallée perdue loin des grand'routes et protégée contre la guerre aussi bien que contre la civilisation par les forêts impénétrables qui l'entourent a toujours vécu solitaire. Les hommes ne sont pas arrivés à en modifier l'aspect, et les rares villages qui s'y trouvent n'ont guère changé depuis le moyen âge.

La Semois prend sa source dans les environs d'Arlon, mais jusqu'à Izel ce n'est qu'une agréable rivière ardennaise, qui ressemble à beaucoup d'autres. A partir de cet endroit les rochers qui la bordent s'élèvent et se resserrent. Après Lacuisine, un peu au-dessous de Chiny, ils deviennent monstrueux, et l'on s'explique que ce cours d'eau qui, à vol d'oiseau, entre Florenville et Monthermé — son embouchure — ne parcourt que 46 kilomètres, ait un développement de 137 kilomètres si l'on suit le fil de l'eau. La rivière coule entre deux murailles énormes qui tombent à pic dans le flot, du reste peu profond, de sorte que le seul moyen de visiter ces sites sauvages, c'est de descendre la rivière à pieds déchaux (au risque, quand on ne la connaît pas bien, de tomber brusquement dans quelque trou) ou mieux encore de s'embarquer dans certains bateaux plats que d'habiles mariniers font naviguer à travers les gorges encaissées. Debout, à l'arrière, ils plongent la gaffe dans les cailloux du lit, et d'une adroite poussée dirigent l'esquif parmi les blocs de pierres qui barrent le courant. Le fond du bachot frotte sans cesse contre le fond de la rivière, et de temps en temps il s'arrête. Il faut mettre pied à terre sur quelque quartier de roc, afin de renflouer l'étrange navire. Le marinier descend dans l'eau, pousse, tire, soulève, se sert de sa gaffe comme d'un levier, et l'on repart. L'excursion est ainsi semée d'aventures qui donnent au touriste l'illusion de découvrir un pays neuf. Le fait est qu'on pourrait se croire perdu aux confins du monde. A droite, à gauche, en amont, en aval, ce ne sont que murailles abruptes,

BOUILLON ET LA VALLÉE DE LA SEMOIS : VUES DE LA RAMONETTE (PROVINCE DE LUXEMBOURG)

pics inaccessibles, éboulis monstrueux. Le rocher du Négé, le rocher de la Goffe-Louis, le rocher de la Goffette, le rocher Pircot, les roches du Hat et les roches fendues : blocs étranges dont les profils écornés et grimaçants évoquent les animaux monstrueux de la préhistoire.

Chaque année, à la fonte des neiges, des quartiers de schistes se détachent des crêtes et, dégringolant de degré en degré, rebondissent jusqu'au milieu de la rivière, qui les submerge ou détourne son cours.

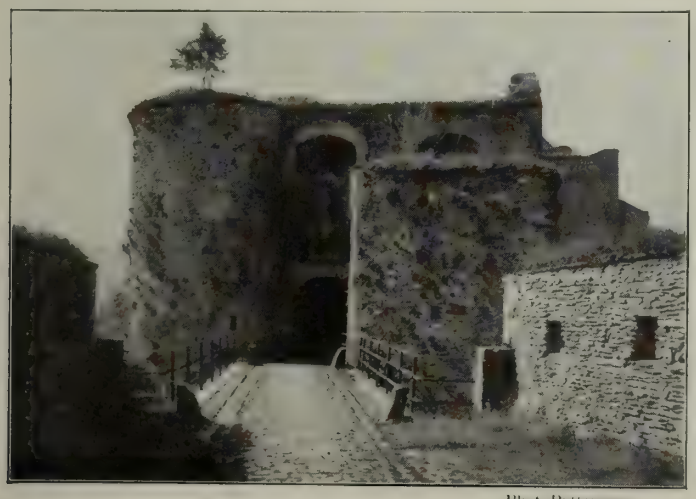
Cheminant ainsi cahin-caha parmi les surprises d'une nature vierge, on arrive d'abord à Florenville, qui, après ces aspects sauvages, fait l'effet d'un village enchanteur, merveilleusement disposé pour la commodité de la vie et le plaisir des yeux. On passe ensuite devant la forge Roussel, qu'un livre de M. Edmond Picard a rendue célèbre, et devant le vieux village de Chassepierre dont les maisons sont pittoresquement groupées dans une encoignure, à la courbe de la rivière, et s'étagent, degré par degré, jusqu'à la route de Bouillon. Puis, au travers de la forêt de Chiny et des bois de Sainte-Cécile, la rivière chemine vers Herbeumont, gros bourg pittoresquement situé et dont on a fait un centre important de villégiature. A l'abri d'un vieux manoir féodal qui semble le protéger, cet antique village, dont l'origine remonte au XIIe siècle, étale ses jolies maisonnettes dans un désordre très savoureux. Ce village pourtant n'est point misérable. Il y règne un air d'aisance et de bonne humeur qu'on trouve rarement en Ardenne. Il a en effet une industrie : l'exploitation des ardoisières, qui occupe presque toute la population mâle. Le mari gagnant d'un côté et la femme de l'autre procurent une certaine aisance aux familles de ce village, où les pauvres sont inconnus. Beaucoup d'habitants d'Herbeumont et des environs ont autrefois — et encore actuellement — émigré en assez grand nombre aux États-Unis d'Amérique, et il serait difficile d'y trouver de nos jours des familles qui n'aient pas un fils, un frère ou un parent quelconque établi dans les pays d'outre-mer. Cet esprit aventureux, qui a pris naissance dans ce petit coin perdu des Ardennes, a contribué, pour une bonne part, au bien-être général de la population par les habitudes d'ordre, de prévoyance, d'économie, qu'acquiert tout homme livré, au loin, à son initiative personnelle comme à ses propres ressources.

La plupart des communes de ce pays sauvage sont du reste beaucoup plus prospères que celles de la haute Ardenne. Plusieurs d'entre elles, visitées chaque année par les touristes, ont de bons hôtels, des « pensions de famille » confortables; et là où l'on n'exploite pas les ardoisières, on cultive le tabac, qui pousse à merveille dans les alluvions de la rivière et sur les coteaux abrités que l'on trouve de temps en temps entre deux éboulis de rochers.

Phot. Puttemans.

LA SEMOIS : BOUILLON ET LE CHATEAU FORT.

Au delà d'Herbeumont, on rentre dans la sauvagerie. La Semois, passant par Cugnon et Dohan, côtoie la forêt de Bouillon. C'est le pays des grandes chasses, et comme de raison on y trouve reproduite avec d'amusantes variantes la légende de la Chasse infernale. Un certain sire Renaud, dit-on, avait une telle passion de courre le cerf qu'il montait à cheval même le dimanche, au lieu de se consacrer au Seigneur. Un certain dimanche, donc, comme il chassait dans la forêt de Bouillon, il vit venir à lui deux étrangers dont l'un, le plus jeune, avait les traits pleins de douceur et l'autre le teint basané et la figure dure. Renaud les engagea à le suivre, proposition acceptée avec empressement par le plus âgé et avec hésitation par le plus jeune, qui lui rappela que le dimanche était un jour de prières. Le chasseur effréné ne tint pas compte de cette observation et ils se mirent en route. Un magnifique cerf se présenta presque aussitôt ; poursuivi avec une ardeur peu commune par le comte et ses compagnons qui chevauchaient à côté de lui, l'animal se réfugia dans un ermitage. Le religieux qui l'habitait parut sur le seuil de la porte et supplia les chasseurs de ne pas profaner sa demeure, un jour consacré à Dieu. Renaud passa outre ; mais au moment où il pénétrait dans le sanctuaire, un éclair brille, le tonnerre gronde, la terre s'entr'ouvre, Satan met la main sur le comte et, comme châtiment, lui tord le cou de manière que sa figure regarde son dos. Alors le cheval de Renaud s'emporte, une meute de chiens vomis par les enfers s'élance à sa poursuite, et depuis lors ne l'abandonne pas un instant. On entend parfois, dit la tradition, retentir dans la forêt les hurlements de cette meute diabolique...



Phot. Puttemans.

BOUILLON : L'ENTRÉE DU CHATEAU FORT.

Bouillon. — Nous voici dans le domaine de l'ancien duché de Bouillon. De toutes les petites principautés féodales des Ardennes, celle-ci est de loin la plus illustre à la fois par la gloire de ceux qui y régnèrent et par les événements politiques auxquels elle fut mêlée. Faite en détail, son histoire serait aussi longue que celle d'un grand État, d'autant plus qu'on y verrait figurer les plus grands princes, les plus fameux ministres que compta l'Europe du Xe au XIXe siècle.

L'origine de la ville et du duché est fort incertaine. On parle d'un certain Turpin, comte en Ardenne, qui, vers le milieu du VIIe siècle, se fortifia dans ce lieu sauvage et presque inaccessible, vrai repaire de fauves et de bandits.

C'était probablement un de ces fonctionnaires carolingiens qui, dans le désordre provoqué par la dislocation de l'empire de Charlemagne, cherchaient à se tailler un domaine dans le district

qu'ils administraient et voulaient s'assurer un refuge au cas où quelque grand prince eût tenté de rendre une administration régulière à l'empire.

L'endroit était bien choisi. Qu'on se figure un gigantesque praticable de rochers que la rivière entoure presque de toutes parts. Il a suffi d'entailler l'étroite muraille naturelle qui rattache cette presqu'île à la terre ferme, pour en faire une sorte de montagne isolée, sur la terrasse de laquelle on ne peut avoir accès que par un pont-levis.

Plusieurs ouvrages avancés occupent les premiers gradins de ce praticable, et rien ne devait être plus aisé que de rompre les communications de ces petits châteaux avec le corps même de la forteresse, laquelle domine la vallée et la ville qui s'y accroupit d'une telle hauteur qu'il semble presque impossible qu'on ait pu songer à en tenter l'assaut. Cette situation parut d'abord si formidable que les architectes militaires du moyen âge ne déployèrent pas là cette science ingénieuse dont le Château-Gaillard, si savamment étudié par Viollet-le-Duc, est le meilleur exemple. C'est cependant un excellent type de château fort que les archéologues peuvent examiner avec profit, et qui donne aux profanes une très vive sensation du passé médiéval.

Phot. Hermans.

LA SEMOIS ET LA ROUTE DE CORBION.

Jusqu'au IXe siècle Bouillon, comme on l'a vu, suit les destinées du comté d'Ardenne, dont il est séparé par le partage de Ricuin. C'est alors que commence le règne de l'illustre maison des Godefroid, qui furent ducs de basse Lorraine en même temps que seigneurs de Bouillon, et dont la dynastie s'éteignit dans la personne du premier roi de Jérusalem. Avant de partir pour la croisade, Godefroid de Bouillon engagea ou vendit son duché à l'évêque de Liége, et Bouillon fit partie, depuis lors, au moins nominalement, de la grande principauté épiscopale. Cette domination fut loin d'être paisible. En 1134 le comte Renaud de Bar, héritier de Godefroid, réclame le duché moyennant le remboursement de la somme payée par l'évêque. Celui-ci refuse de le rendre. Le comte s'empare du château; l'évêque le lui reprend après un siège mémorable conduit par Henri de Luxembourg, et dans lequel il fallut faire intervenir la châsse de saint Lambert. En 1267 l'évêque Henri de Gueldre assiège dans Bouillon un seigneur de Hierges, gouverneur infidèle. Le château est pris. En 1378, sous Arnould de Hornes, nouveau siège, nouvelle prise. Mais nous ne pouvons entrer dans le détail de ces faits d'armes; le nombre d'assauts que subit la vieille forteresse est inimaginable; Louis de Nassau, Anne de Montmorency, le maréchal de Créqui le firent tour à tour battre par leur artillerie, et il n'est, pour ainsi dire, pas une pierre de ces vieux murs qui n'ait reçu le choc d'un boulet.

En 1430, sous Jean de Heinsberg, la puissante famille des La Marck parvint à mettre la main sur le duché. Guillaume, le fameux Sanglier des Ardennes, après le meurtre de l'évêque de Liége, Louis de Bourbon, qu'il tua de sa propre main, exigea et obtint du successeur de ce prince le gouvernement de la ville et de la forteresse pour son frère Robert. Depuis lors cette grande maison féodale, dont l'ambition et la valeur guerrière perpétuèrent jusqu'au commencement du XVIIe siècle le paradoxe d'une opposition désespérée à la centralisation royale, ne lâcha plus le domaine. Manœuvrant adroitement entre les rois de France et les empereurs d'Allemagne, elle parvint à garder son duché jusqu'à la Révolution. Il lui fallut pour cela un mélange incroyable de courage et de diplomatie. Robert II a l'audace de déclarer la guerre à Charles-Quint. Dépossédé de ses États, il meurt en exil, ainsi que son fils Robert III, le fameux Fleurange. Robert IV, élevé à la cour de France, devient un des favoris de Henri II, reconquiert son duché avec une armée française en 1553 et est reconnu duc en France, mais, fait prisonnier après son héroïque défense d'Hesdin contre les Impériaux, il passe plusieurs années au château de l'Écluse. C'est après la mort de son fils (1574) que le duché de Bouillon passa à la maison de La Tour d'Auvergne par le mariage de Charlotte de La Marck avec Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne. Les La Tour d'Auvergne continuèrent les traditions des La Marck, et l'on sait le rôle que le duc de Bouillon joua dans les guerres de la Fronde. Pourtant en 1641 Frédéric-Marie de La Tour d'Auvergne, se trouvant endetté, vendit ses États à l'évêché de Liége pour 150 000 florins. Tout semblait dès lors devoir rentrer dans l'ordre; mais l'évêque de Liége ayant pris parti contre Louis XIV, le maréchal de Créqui s'empara du château, et le roi, deux ans après, le rendit à Godefroid-Marie, vicomte de Turenne, qui le transmit à ses descendants... L'histoire de Bouillon ne s'arrête pas là. Tous les événements européens devaient avoir leur répercussion dans ce minuscule coin des Ardennes. En 1790, le duc régnant, Godefroid Charles-Henri, fort imbu des idées nouvelles, donne à son duché une constitution; mais cela n'empêche pas les Bouillonnais de se révolter sous le règne de son fils et de proclamer la république libre et indépendante. Deux ans après, la petite république est annexée à la grande,

Phot. Hermans.

BOUILLON : LA SEMOIS ET LES TANNERIES.

Phot. Hermans.

LAROCHE : VUE GÉNÉRALE.

et Bouillon fait partie du département des Ardennes. En 1814, tentative de restauration : Philippe de La Tour d'Auvergne, capitaine dans la marine britannique, enfant adoptif du dernier duc, se fait reconnaître par les habitants. Malheureusement le Congrès de Vienne ne voulut rien entendre et mit fin, sans doute pour jamais, à l'existence politique du duché de Bouillon en l'incorporant dans le royaume des Pays-Bas. Une dernière fois cependant, la ville, sinon le duché, devait participer à la grande histoire et revoir des soldats étrangers, non plus triomphants cette fois, mais vaincus, fugitifs, blessés pour la plupart, et traînant parmi eux leur empereur prisonnier. Au lendemain des sinistres journées de Sedan, dont le champ de bataille est tout proche, la ville fut envahie tout à coup par une foule de fuyards et de blessés. La veille et l'avant-veille, on avait vu passer tout le long de la frontière, sur les hauteurs de la Chapelle, des détachements de uhlans, des convois d'artillerie allemande. Mais, aussitôt la capitulation, on vit déboucher de toutes parts, non seulement de la route de France, mais de tous les sentiers, des soldats vaincus et furieux, qui voulaient éviter l'internement dans les forteresses d'Allemagne et continuer la guerre.

« Un va-et-vient furieux emplissait la rue, dit Camille Lemonnier, qui assista à la débâcle et la décrivit dans *les Charniers*. Nous gagnâmes la place, toute comble de bourgeois, de paysans, de lanciers, de prisonniers, se démenant à travers les pieds des chevaux, les roues de voitures et les porteurs de civières. Et cette cohue faisait un brouhaha terrible dans le noir de l'après-midi. Une sueur montait des dos, flottait dans le brouillard du ciel rampant et lourd; et les uns couraient sans but, les yeux élargis, soudainement revenaient sur leurs pas; les autres piétinaient sur place, attendant on ne sait quoi, perdus dans des angoisses. Une stupeur s'était appesantie sur les cervelles. Et la petite place avait l'air d'un cerveau bouillonnant, regardé par les maisons vertes d'humidité avec le scintillement inquiet de leurs vitres. »

Et l'écrivain ajoute :

« Une de ces maisons, celle du coin, à la gauche du pont, l'hôtel de la Poste, garda toute une nuit, sur ses rideaux blancs, l'inquiétude et l'agitation d'une ombre, l'ombre du dernier Bonaparte, veillant et prisonnier. »

Bouillon fut, en effet, la première étape de Napoléon III, prisonnier de guerre conduit au château de Wilhelmshœ. Le lendemain il prenait le train à Libramont. Plus rien ne rappelle aujourd'hui ces jours sinistres, où Bouillon se réveilla une dernière fois au fracas de l'histoire.

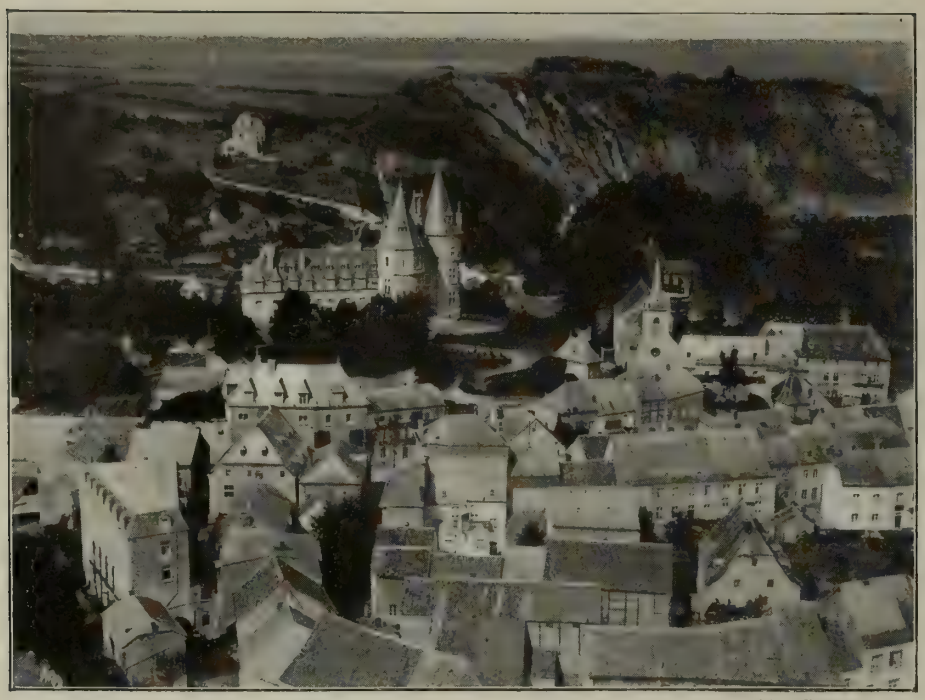
Ce n'est plus qu'une petite ville paisible qui sommeille au pied de son château, bercée par le gazouillement de la Semois et que quelques tanneries et quelques clouteries font vivre. Quant au château, il a été fortement abîmé par les Hollandais, qui ont construit d'horribles casernes bêtes et banales à la place du haut donjon, de la chapelle Saint-Jean, de l'habitation du gouverneur et d'autres bâtiments pittoresques et vénérables. Il appartient aujourd'hui à l'État belge, lequel a préposé à sa garde un brave homme de vétéran chargé de faire au touriste les honneurs de ses salles vides, de ses corridors silencieux, de ses caveaux terribles et de ses hautes terrasses, où l'on voit la Semois dérouler lentement son ruban d'argent vers la France et les sites admirables de Botassart et de Rochehaut.

L'OURTHE

Une rivière pittoresque. Houffalize. — A l'autre extrémité de la province de Luxembourg nous retrouvons, à quelques

Phot. Hermans.

LAROCHE : LES RUINES DU CHATEAU.



Phot. Puttemans.

PANORAMA DE DURBUY.

nuances près, les impressions de sauvagerie primitive que nous a données la Semois. Peut-être le paysage plus foncièrement ardennais est-il, au bord de l'Ourthe, plus grave, plus austère que le long de la Semois. Dans le cours supérieur de la rivière, ou plutôt des deux affluents qui composent la rivière : l'Ourthe orientale et l'Ourthe occidentale, les coins riants, les prairies verdoyantes sont peut-être plus rares. Pourtant c'est bien le même paysage primitif : la rivière coulant sournoisement entre deux murailles de rochers qui bornent presque à pic l'âpre plateau schisteux.

L'Ourthe orientale, qui prend sa source près de la frontière allemande, passe à Houffalize, vieille petite ville féodale, bâtie comme presque toutes les petites villes des Ardennes autour d'une forteresse, dont il ne reste plus grand'chose, et où l'on visite une antique église, dépendance de l'abbaye du Val-Sainte-Catherine, qui fut fondée au XIIIe siècle par Thierry, seigneur du lieu. Comme à Bastogne, la salaison et la fumaison du porc sont à peu près les seules industries de ce coin perdu ; mais la vogue des villégiatures ardennaises l'anime, aux mois d'août et de septembre, d'une foule de touristes qui prennent ses hôtels et ses auberges comme centre d'excursion.

C'est, en effet, à partir d'Houffalize que l'Ourthe devient vraiment pittoresque.

A quelques kilomètres de la ville, — kilomètres difficiles à franchir si l'on suit le fil de l'eau, car la rivière est extraordinairement encaissée, — près de la Cense-Opont, l'Ourthe orientale rencontre l'Ourthe occidentale, et ce confluent est un des plus admirables paysages que l'on puisse voir. Rien ne vient en rompre le calme harmonieux; il est plus retiré que sauvage, et les collines boisées qui l'entourent semblent avoir été disposées pour se faire valoir l'une l'autre avec un art incomparable. Les deux vallées, très resserrées jusque-là entre leurs murailles de schiste, s'élargissent tout à coup en un magnifique cirque de bois et de rochers. Des petites îles se sont formées au milieu de ces eaux largement étalées et de beaux arbres aux troncs clairs se sont miraculeusement dressés entre les pierres pour faire valoir les fonds bleuâtres. La poésie d'une nature vierge s'impose en cet endroit à l'imagination la plus sèche. C'est le cadre rêvé d'une jeune idylle, et l'on y est aussi loin des « sublimes horreurs » de la montagne abrupte que des grâces policées d'un jardin cultivé.

Si l'on continue de descendre la rivière, le paysage change tout à coup. Devant le rocher du Hérou, praticable analogue à celui qui sert de base au château de Bouillon, c'est la rude sauvagerie de l'Ardenne primitive qu'on retrouve. Cet immense quartier de roc qu'on ne peut aborder que d'un côté, et avec infiniment de peine, a l'air d'un animal monstrueux échoué au milieu de la rivière. Ce n'est plus à l'idylle qu'on songe ici, c'est à la retraite de quelque ermite pessimiste, de quelque Obermann lassé des hommes et de lui-même.

Malheureusement, pour avoir cette impression-là, il faut visiter ce site extraordinaire en dehors de la saison des vacances. « Le Hérou, autrefois vaguement connu, dit Jean d'Ardenne, jouissant d'un nom farouche et d'une situation extrêmement à l'écart, était considéré, même parmi les bourgeois en villégiature à Laroche, comme une curiosité difficilement accessible au commun des touristes et quelque peu légendaire. Aujourd'hui le pèlerinage au Hérou est organisé à peu près aussi régulièrement que les excursions classiques de l'Oberland bernois ; et après la saison chaude les touristes qui se risquent dans la solitude de la Vanne-Péquet trouvent à chaque buisson la presse bruxelloise représentée par des fragments de journaux de toute opinion, sans compter les bouchons, les verres cassés et les peaux de saucisson, témoins irrécusables d'une fréquentation banale. »

Laroche. Durbuy. — Laroche, en effet, que l'Ourthe atteint après quelques détours, devient en été une véritable colonie étrangère dont les Bruxellois forment le noyau. L'affluence des visiteurs est telle à l'époque des vacances que les maisons deviennent autant d'annexes des hôtels. Cependant cette vogue ne lui a pas enlevé tout à fait son caractère rustique et l'on n'a pas à y redouter le luxe mondain. C'est le type invariable de la villégiature à bon marché. La villette est jolie, du reste, et bien située autour d'un château fort du XIe siècle. Ses origines, suivant la tradition et les probabilités, sont d'ailleurs beaucoup plus anciennes. Ce château du XIe siècle fut sans doute construit sur les restes d'une villa carolingienne, d'un de ces « palais » ou rendez-vous de chasse que les Pépins avaient construits en grand nombre dans ce pays de forêts. Au moyen âge Laroche fut un des neuf comtés du Luxembourg. Ce comté subit beaucoup de vicissitudes depuis les invasions normandes jusqu'aux guerres de Louis XIV. Depuis cent ans le château de Laroche exerce paisiblement son métier de ruine; l'État belge l'a acheté pour 1 000 francs et y a mis un gardien qui le montre aux visiteurs.

A partir de Laroche, la vallée de l'Ourthe devient beaucoup moins accidentée. Nous sommes d'ailleurs aux confins de l'Ardenne. La rivière traverse alors la Famenne et le Condroz. La petite ville de Durbuy réserve pourtant une surprise. Le sol se creuse brusquement, et tout au fond d'un trou verdoyant, un gros bourg s'accroupit à l'ombre d'une montagne dressée comme un mur. Cette apparition de Durbuy est un des effets les plus saisissants du pays d'Ardenne. La petite cité est agréable, du reste, et le château bien restauré. Mais aussitôt sortie de ce fond, l'Ourthe coule au milieu d'une vallée élargie. Elle va d'ailleurs quitter le Luxembourg pour entrer, à Vieuxville, dans la province de Liége.

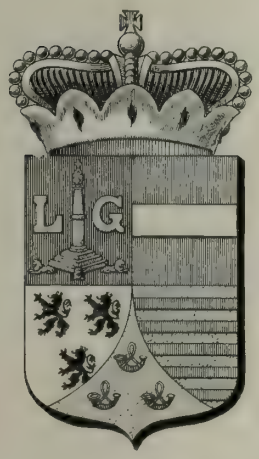
Phot. Hermans.

DURBUY : LE MARCHÉ AUX BESTIAUX.

LES QUAIS DE LIÉGE ET LA MEUSE.

LA PROVINCE DE LIÉGE

Les Ardennes liégeoises. — L'Amblève. — Ruines et légendes. La cascade de Coo. — Stavelot : une principauté paternelle. — Liége. Premier aspect : la capitale de la Wallonie, une ville aimable et industrieuse. — L'histoire de Liége. — La fondation de la principauté épiscopale. — L'évêque et la démocratie bourgeoise. — Révolutions et répressions sanglantes. — Liége au XVIIIe siècle. — Liége moderne. — L'armurerie, la grande industrie. — Les établissements Cockerill. — Les mœurs bourgeoises et les mœurs populaires. — Verviers et l'industrie drapière. — Huy et la Meuse liégeoise. — Le territoire neutre de Moresnet.



Les Ardennes liégeoises. — La limite qui sépare la province du Luxembourg de la province de Liége est purement administrative : le nord de la province fait toujours partie de l'Ardenne. L'ancienne principauté épiscopale qui avait la ville de saint Lambert pour capitale était du reste si étrangement découpée et morcelée que l'on retrouve des fragments de son territoire dans le Hainaut, dans les provinces de Namur, de Luxembourg et de Limbourg. Si l'Ourthe, à partir de Barvaux, n'a plus tout à fait la sauvagerie primitive qui en fait le charme dans son cours supérieur, elle reste, jusqu'aux portes mêmes de Liége, une rivière vraiment ardennaise, roulant des flots clairs entre de hautes collines rocheuses et parcourant des villages délicieusement agrestes, comme Tilff, Esneux, Poulseur et Comblain-au-Pont, villégiatures favorites des Liégeois. Quant à l'Amblève, qui se jette dans l'Ourthe à Comblain-au-Pont, elle paraissait naguère aussi lointaine, aussi sauvage, aussi écartée de notre civilisation moderne que la Semois ou que l'Ourthe, entre Houffalize et Laroche. Un chemin de fer construit sans aucun souci du pittoresque a presque complètement détruit le charme de cette nature vierge; mais pour peu qu'on s'écarte de la ligne, on retrouve les rochers, les bois impénétrables et les ruines féodales de l'Ardenne. Cette ligne de chemin de fer est d'ailleurs un travail d'art fort remarquable : elle s'amorce à la ligne de l'Ourthe, à la station de Rivage, franchit sous un tunnel la pointe avancée du confluent, passe d'une rive à l'autre, entaille la pointe de Monjardin, traverse la vallée de Remouchamps sur un viaduc haut de 20 mètres, s'engouffre dans un tunnel de 620 mètres, d'où elle sort pour traverser la rivière en face de Moncereux, la repasse encore à Sédoz, et, remontant le Fonds-de-Quareux, rejoint à Trois-Ponts le chemin de fer de Spa-Luxembourg.

Si cette voie ferrée a nui singulièrement aux beautés naturelles de l'Amblève, elle a fait prospérer non seulement les carrières établies sur ses bords, mais encore les brillantes stations de villégiature qui ont été établies dans les plus beaux villages de son cours, comme Aywaille et Remouchamps.

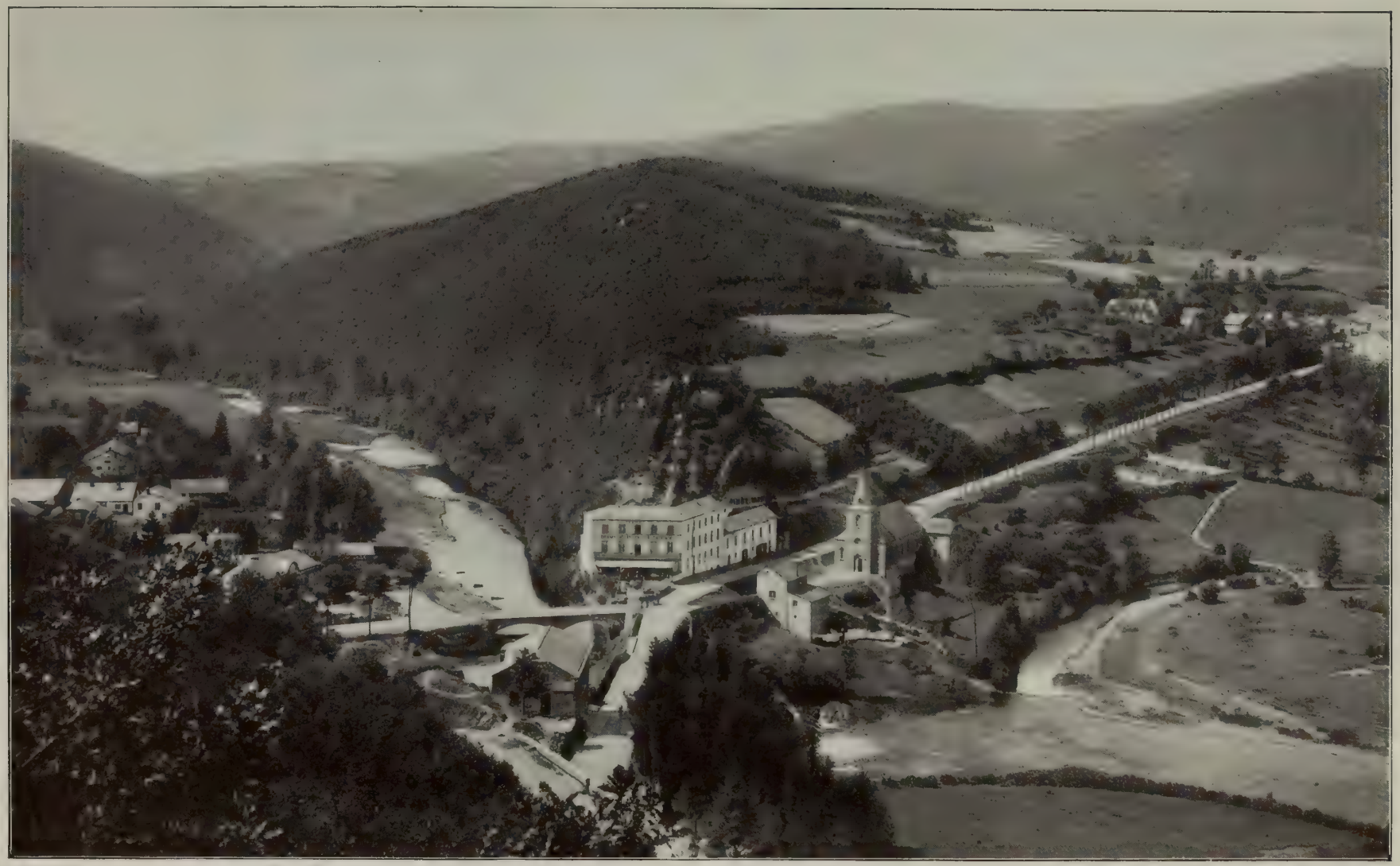
Ce serait dépasser le cadre de cet ouvrage que de parcourir un à un les sites pittoresques ou les ruines plus ou moins célèbres de cette vallée. On y retrouve d'ailleurs les aspects, les mœurs, les légendes de l'Ardenne. Près d'Aywaille, voici de vieilles tours ruinées qui évoquent le grand souvenir de Charles Martel — lequel prit la forteresse aux Neustriens en dissimulant ses soldats sous des branchages, comme Macduff montant à l'assaut du château de Macbeth, — ou la tragique histoire de Raoul de Renastienne qui, ayant abandonné sa fiancée Blanche de Montfort, fut poi-

CARTE DE LA PROVINCE DE LIÉGE.

gnardé par elle avec la belle Mathilde de Rouane, pour qui il l'avait délaissée. Plus loin, ce sont les ruines du château des Quatre Fils Aymon, que le fameux Guillaume de La Marck, le Sanglier des Ardennes, habita; à Montjardin, près d'une autre ruine sur laquelle plane une sombre histoire de sacrilège, se dresse un joli château bâti au siècle dernier dans le style Tudor par le comte de Theux; à Remouchamps, ce sont les belles grottes explorées en 1828 par MM. Van Bréda et Wilmar, en 1834 par le chevalier Hoy, le général Niellon et le comte de Cornelissen. Enfin, en remontant la rivière par Stoumont et la Gleize vers Trois-Ponts, c'est la cascade de Coo, curieuse chute d'eau artificielle créée par les moines de Stavelot pour alimenter un de leurs moulins.

Stavelot est la ville la plus importante de ce coin du pays. Bien bâtie dans un site riant, cette coquette petite ville doit une certaine prospérité à d'importantes tanneries installées le long de l'Amblève. C'est l'ancienne capitale d'une principauté ecclésiastique qui s'était constituée dans le haut moyen âge autour d'une abbaye — aujourd'hui détruite — fondée par saint Remacle. A son origine, il y a une amusante légende. Le diable, désireux de jouer un bon tour au saint, s'était changé en loup et, sous ce déguisement, avait étranglé l'âne qui portait les pierres dont on construisait l'abbaye. Mais le saint ne se troubla pas pour si peu et obligea le loup diabolique à prendre la charge de l'animal étranglé. Il ne le lâcha que quand on fut arrivé au lieu choisi, lui disant alors : *Sta leu* (Arrête, loup) ! De là Stavelot. Les érudits ont pu démontrer péremptoirement que le nom de Stavelot venait tout simplement du mot latin *Stabulum*, étable : les bonnes gens du pays n'en démordront pas, ils tiennent à leur étymologie pittoresque.

La principauté de Stavelot était une toute petite principauté; elle avait 20 lieues de tour, 30 000 habitants et comprenait deux villes : Stavelot et Malmédy. Cette dernière appartient aujourd'hui à l'Allemagne, mais, malgré tous les efforts de l'administration, on continue à y parler le wallon. Les abbés de Stavelot étaient d'ailleurs princes du Saint-Empire et comtes de Logne. C'étaient des souverains paternels qui ont laissé dans le pays un souvenir attendri. Peu belliqueux, comme on pense, ils avaient une armée de vingt-six hommes. Cela n'empêcha pas Stavelot de souffrir aussi des ravages de la guerre. Un détachement de l'armée française qui fit, en 1688, la conquête de l'évêché de Liége, livra la ville aux flammes. Aussi n'a-t-elle aucun caractère archéologique. En fait de monuments intéressants, on n'y



Phot. Neurdein.

LE VILLAGE DE COO, AUX ENVIRONS DE SPA

REMOUCHAMPS : LE LAVAGE DES MOUTONS DANS LA RIVIÈRE.

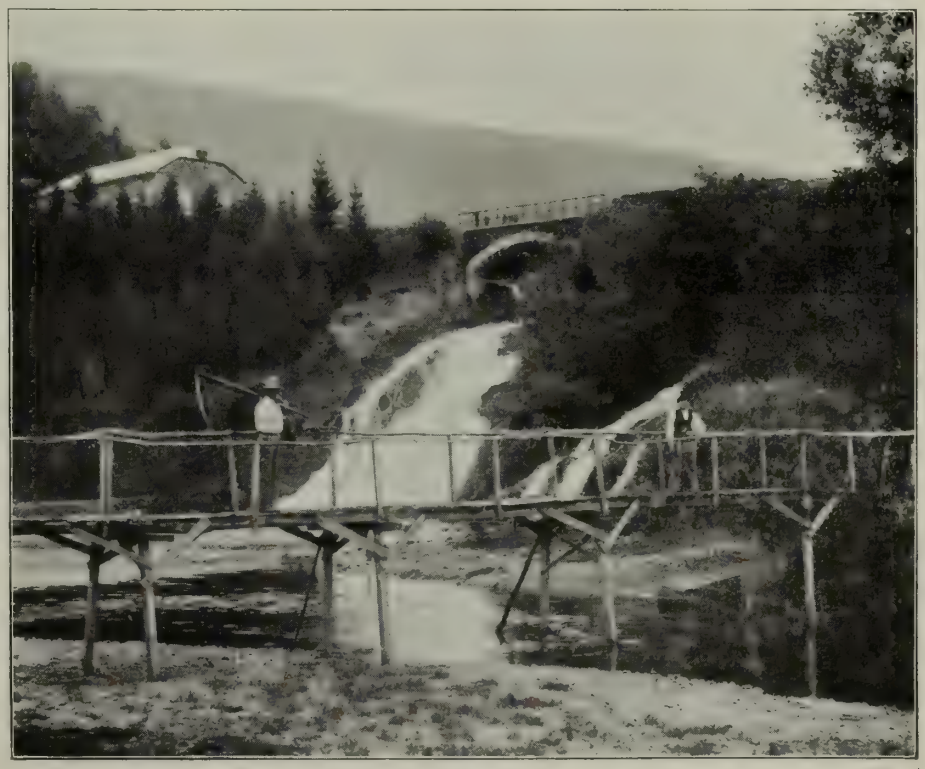
trouve que la tour de l'ancienne église abbatiale, qui sert de séchoir et de magasin d'écorce à une tannerie.

Spa. — Quand on a atteint la crête du plateau qui s'étend au nord de l'Amblève, on quitte enfin l'Ardenne. Le pays est encore rocheux et montagneux comme le Condroz : c'est un des contreforts du vieux massif ardennais ; mais s'il est agreste et boisé, il n'a plus rien du caractère rude et sauvage que nous avons remarqué jusqu'ici ; d'élégantes villas, de somptueux châteaux modernes entourés de grands parcs à l'anglaise, viennent rompre la monotonie des champs, animent les coteaux, ou étirent leurs jardins le long des vallées. Nous approchons de Spa, qui est avec Ostende le lieu de villégiature le plus luxueux et le plus fréquenté de la Belgique.

Certes il y a des stations thermales placées dans des sites plus nobles et plus grandioses que Spa. Mais l'aspect riant, propret, coquet de la ville et des promenades qui l'entourent, lui donnent aux yeux du public élégant et désœuvré qui la fréquente une incomparable séduction. Les derniers embellissements, les promenades nouvelles, les nombreuses villas récemment construites dans les environs, ont accru cette impression agréable dont on est saisi dès l'arrivée.

La situation, la conformation même de la ville, si l'on peut ainsi dire, est fort curieuse. Une chaîne de collines, courant de l'est à l'ouest, abrite la cité du côté nord. Cette chaîne se brise, fait une encoignure où la pointe nord du bourg vient s'engager. Vers l'est un « saillant » rocheux surplombe le ruisseau et « la promenade des Anglais » ; vers l'ouest un renflement arrondi — la montagne de Spaloumont, ou d'Annette et Lubin — enserre la petite agglomération urbaine. Dans ces collines boisées, on a tracé un réseau de promenades disposées en lacets dans tous les sens, réseau d'un développement vraiment extraordinaire et dont l'ensemble forme un immense labyrinthe. Du côté opposé, c'est un terrain qui s'élève graduellement par zones concentriques, varié d'aspect, jusqu'au plateau des Fagnes. Des prairies d'abord, des bois ensuite, enfin la bruyère nue. Le Wayai, affluent de la Hoëgne, coule au pied de la chaîne de collines. La vallée, fermée au nord, s'ouvre donc vers les autres points cardinaux, formant un entonnoir dont la crête des Fagnes représente le bord ou, si l'on veut, une triple ceinture de champs, de bois, de landes échelonnées, étreignant la ville. Ce versant des Fagnes, appuyé sur le vallon de Spa, est sillonné par des ruisselets affluents du Wayai et formant les ravins célèbres de la promenade d'Orléans, de la promenade des Artistes et de la promenade Meyerbeer. Depuis 1868 l'administration communale, par des transformations successives, a très heureusement profité de ces beautés naturelles, et elles suffiraient sans doute à faire de Spa un lieu de villégiature fréquenté. Mais ce qui lui a fait sa réputation ancienne et vraiment universelle, ce sont ses eaux médicinales, ses sources fameuses : le Pouhon, le Tonnelet, la Sauvenière, la Géronstère et la source de Barisart. Leur réputation est extrêmement ancienne. On présume que les Romains les ont connues, et on leur a même appliqué un texte de Pline : *Tungri civitas Galliæ fontem habet insignem* (1). Une légende veut que saint Remacle ait fréquenté la source de la Sauvenière, ce qui, parmi les touristes irrespectueux, donne lieu à d'innombrables plaisanteries, étant donné qu'elle passe pour être d'un utile emploi contre la stérilité. Cependant, avant le XIVe siècle, l'histoire de Spa n'a rien de bien positif. En 1326, Érard de La Marck, prince-évêque de Liége, concède à Colin le Loup, ou Wolf, de Bréda, douze bonniers de bois près de la fontaine du Pouhon. Le Loup défriche deux bonniers dans le voisinage immédiat de la fontaine et sur ce terrain bâtit une auberge. C'est l'origine du nouveau Spa. L'ancien n'était qu'un hameau bâti un peu plus au sud-ouest, sur le ruisseau de Barisart. Des maisons s'ajoutent bientôt à l'auberge, la place du Marché se forme, et on ne sait comment la réputation des eaux de Spa se répand de telle façon à l'étranger qu'au commencement du XVIe siècle elle était générale. Le Vénitien Agostino, médecin de Henri VIII, une des autorités savantes du temps, les recommandait comme une sorte de panacée universelle. Aussi, à partir de cette époque, les hôtes illustres de Spa sont-ils innombrables ; on y voit Alexandre

(1) Les Tongres, peuple de la Gaule, ont une fontaine remarquable.



CASCADE DE COO.

SPA : PROMENADE MEYERBEER.

laires, le murmure enchanteur de ces frais ruisseaux, le flot mystérieux de ces ondes charmantes pleines de fécondité, de santé, d'espérance, attiraient à leur charme infini ces belles voyageuses, la grâce et l'ornement de la maison de Valois... la reine Marguerite et la princesse de La Roche-sur-Yon, qui n'étaient pas très éprises de l'élégie et de l'idylle champêtre, eurent bientôt consenti à la proposition que leur faisait Sa Grâce Monseigneur l'évêque de Liége. Il proposait que ces dames, une ou deux fois par semaine, iraient à cheval s'abreuver aux claires fontaines, et que, le reste du temps, la fontaine irait elle-même au-devant des buveuses d'eau. Aussitôt que le bruit se répandit du séjour de ces dames françaises, on vit accourir à Liége, de la frontière des Flandres et même du fond de l'Allemagne, les dames les plus qualifiées, et ces réunions, « toutes « pleines d'honneur et de joie », ont laissé dans la province un tel souvenir qu'elle s'en souvient encore.

Farnèse, Côme III de Médicis et Marguerite de Valois. Celle-ci y fit, en 1577, un séjour magnifique. Don Juan d'Autriche, qui gouvernait les Pays-Bas, et qui admirait fort la jeune reine de Navarre, avait voulu que son voyage fût une marche triomphale. Il est vrai qu'elle logea à Liége, l'évêque, son hôte, n'ayant jamais voulu consentir à ce qu'une aussi noble dame souffrît des incommodités d'un petit village comme était Spa à cette époque. « Spa, qui est aujourd'hui une ville arrangée et bâtie à plaisir, lieu célèbre et charmant, le rendez-vous des fêtes de l'été, une source où tout jase, un bois où tout chante, écrit Jules Janin, qui a joliment raconté ce voyage, et qui fut lui-même un client assidu de la station thermale, n'était guère, en ce temps-là, qu'un lieu sauvage et sans nom, composé de deux ou trois cabanes où les buveurs d'eau s'abritaient à grand'peine... Et voilà pourquoi cette heureuse ville de Spa, la cité favorite de la Belgique, a gardé précieusement dans ses annales le souvenir de la reine Marguerite, non moins qu'une reconnaissance extrême pour ce terrible et singulier génie appelé Pierre le Grand, qui s'en vint, deux siècles plus tard, demander à la fontaine du Pouhon quelques heures de sommeil et de rafraîchissement. Mais dans l'état misérable de ce pays et de cette forêt des Ardennes où les loups avaient choisi leur domicile, un évêque aussi galant homme, aussi bien élevé que l'évêque de Liége, ne pouvait consentir qu'une reine de Navarre, en si belle compagnie, acceptât les obstacles, les périls, l'isolement, les ennuis de ces tristes contrées. En vain la magnificence de ces bois sécu-

« Chaque matin, qu'elle se rendît à Spa ou qu'elle bût les eaux dans les jardins de l'évêché, « lesquelles eaux veulent être tra- « cassées et promenées en disant des choses réjouissantes », la reine allait en bonne compagnie. Elle était chaque jour invitée à quelque festin. Après le dîner, elle allait entendre les vêpres en quelque maison religieuse, puis la musique et le bal pendant six semaines. C'est le temps d'une cure ; au bout de six semaines, la santé est revenue. »

Il semble que la bonne reine Margot ait pour toujours donné le ton aux cures de Spa. Assurément Pierre le Grand dut prendre la médication spadoise avec plus de sérieux. Mais Joseph II, qui y vint en 1781 en compagnie du prince Henri de Prusse, du prince de Lichtenstein et de l'abbé Raynal, et qui donna à la ville un éclat extraordinaire, semble avoir cru aussi que « les eaux veulent être tracassées et promenées en disant des choses réjouissantes ». Seulement, pour lui, les choses réjouissantes, c'étaient des choses philosophiques.

Cette seconde moitié du XVIIIe siècle fut, du reste, pour Spa une époque singulièrement brillante. « Ce fut en 1751 que l'on commença, dit Jean d'Ardenne, à publier les noms des visiteurs, sous ce titre : « Liste des seigneurs et dames qui nous ont fait l'honneur de venir à Spa cette année. » Depuis ce moment, cette publication n'a été interrompue qu'une seule fois, à l'époque troublée où les seigneurs et dames firent leur liquidation (de 1795 à 1800). En 1801 il y eut la « Liste des étrangers » simple-

SPA : FONTAINE DE LA SAUVENIÈRE.

SPA : AVENUE DU MARTEAU.

VUE GÉNÉRALE DE SPA.

ment. Les seigneurs avaient disparu dans l'intervalle. La bibliothèque de Pouhon, exclusivement composée de pièces ayant trait à la localité et à son histoire, possède une collection de « la Liste ».

Aux occupations sérieuses de la cure, et aux conversations réjouissantes qu'elle nécessite, dames, seigneurs, étrangers joignirent de bonne heure les plaisirs du jeu. Au siècle avant-dernier il y avait trois salles de jeu fameuses et rivales : la Redoute, le Waux-Hall et la salle Levoz. La concurrence de ces trois établissements remplit longtemps la ville de dissensions, à ce point que « redoutistes », « waux-hallistes » et « levoziens » en vinrent plusieurs fois aux mains et que l'évêque de Liége dut intervenir. La Révolution mit fin à cette querelle. Sous l'Empire, la Redoute seule rouvrit ses portes. La roulette et le trente-et-quarante y subsistèrent publiquement jusqu'en 1872 et constituèrent pour la ville d'inépuisables ressources financières. Depuis la suppression des jeux elle doit se contenter de celles qu'elle tire de ses avantages naturels. La récente loi qui a interdit les jeux, même dans les cercles privés, lui a encore enlevé une partie de sa clientèle ordinaire. Mais le charme du paysage, la proximité de Liége et des grandes lignes de chemins de fer, le luxe et le confort des hôtels et la réputation des eaux font que c'est toujours une des villes de plaisir les plus fréquentées et les plus brillantes.

La Fagne. — Nous l'avons vu, tout au haut des collines qui enserrent Spa vers l'est et le nord-est, commence la bruyère. C'est la Fagne, la haute Fagne, nom qu'on donne dans le pays à des plateaux à la fois très élevés et très marécageux, où ne pousse qu'une sorte de mousse spongieuse dans laquelle le pied enfonce. C'est un pays d'un caractère extrêmement sauvage et désolé, et le contraste est violent entre le riant paysage spadois et cette terre aride, inculte, où ne vivent guère que des forestiers et des chasseurs. Il est difficile de trouver dans cette partie de l'Europe de pareilles solitudes. On peut marcher durant des heures le long des deux routes qui traversent la Fagne et qui sont, paraît-il, des routes romaines, sans rencontrer ni homme ni bête. Pas un clocher, pas une maison. Autour de soi, c'est le silence, ou plutôt ce murmure indéfinissable qui est comme la voix de l'immensité. Et aussi loin que se porte le regard, le paysage est invariablement dénudé et fauve. Les bruyères alternent avec les marécages. Çà et là des plaques de genêts mettent une tache d'or, et de petits genévriers noirs font penser à des squelettes de nains fantastiques.

Aux confins de la Fagne, mais aux confins seulement, de désolantes sapinières, de maigres taillis, de pauvres prairies arrachées aux marais, des champs misérables attestent la présence de l'homme. Et tout à coup, alors, on découvre une ferme tapie sous son toit d'ardoise derrière d'énormes haies de charmes qui montent jusqu'au faîte du toit et le protègent contre les terribles vents d'équinoxe. La température, en effet, est, dans ces districts, d'une rudesse extraordinaire. L'hiver est effrayant. En temps de neige, toutes les communications sont interrompues, et il y a dans le pays quantité d'histoires de gens perdus, morts de froid et de faim, dont de sinistres croix plantées le long des chemins rappellent la tragique aventure. Même en été les soirées sont singulièrement froides. Mais pour peu que la sécheresse se prolonge, les terrains bourbeux s'enflamment spontanément. « Ce sont des incendies hypocrites sans étalage de flamme, dit Jean d'Ardenne. Les pauvres végétations dont la tourbe est revêtue s'en vont en cendres, d'une manière tranquille mais certaine, et il res'e à la place un peu de poudre noirâtre. Le jour, des fumées épaisses s'élèvent de ces foyers, et, le soir, la plaine apparaît marquée de larges plaies d'un rouge sanglant. En 1876, au mois d'août, les Fagnes entre Hockay, Jalhay et la Baraque Michel présentèrent ce

SPA : ÉTABLISSEMENT THERMAL DU POUHON.

UN ASPECT DE LA RÉGION DES FAGNES (ENVIRONS DE SPA).

phénomène de conflagration à un tel degré qu'il fallut requérir les troupes de la garnison de Liége pour circonscrire les foyers d'incendie.

Ce plateau des Fagnes est la partie la plus élevée de la Belgique. C'est à son extrémité que se trouve la Baraque Michel, qui est le point culminant du pays. Au nord de la Fagne commence une vaste et sombre forêt qui s'étend à la fois en Belgique et en Allemagne, le Hertogenwald, que traverse la Vesdre. Très resserrée, très contrariée, très sauvage dans sa partie supérieure, cette rivière a été complètement industrialisée au XIXe siècle. On passe encore devant les ruines de quelques vieux châteaux, comme Franchimont, — citadelle bâtie par Charles Martel, chef-lieu d'un marquisat qui fournit à l'évêché de Liége ses meilleurs soldats; — comme Trooz, dont les deux tourelles sont bizarrement adossées à la colline que le chemin de fer traverse; comme Miremont; comme Chèvremont, illustre repaire de barons brigands dont l'évêque Notger s'empara par stratagème. Mais, à mesure qu'on se rapproche de Liége, le nombre des usines, des forges, des clouteries augmente sans cesse. Nous arrivons dans une de ces vastes ruches industrielles qui ont fait la prospérité de la Belgique contemporaine.

LIÉGE

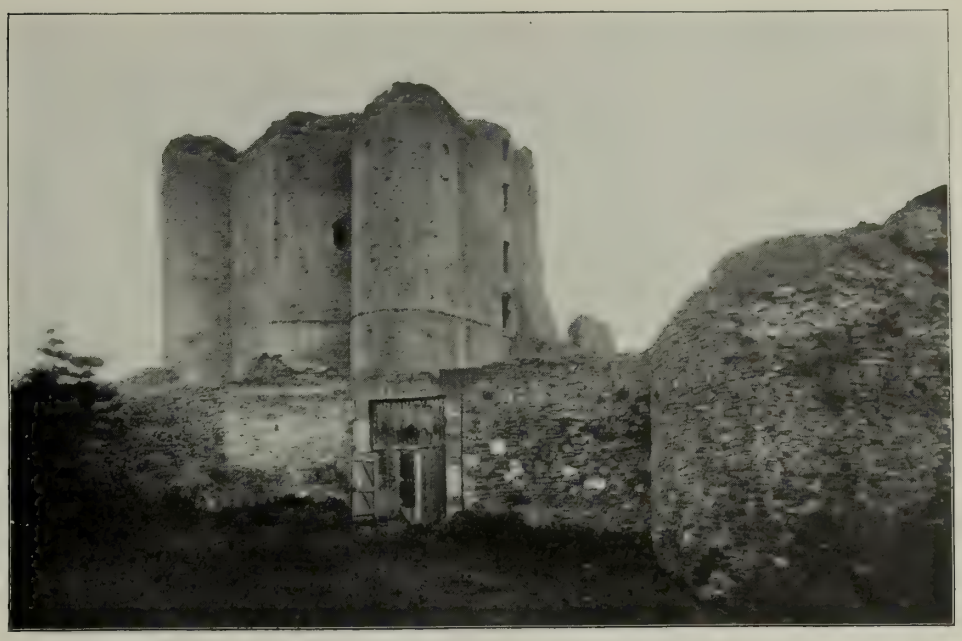
L'arrivée à Liége. — C'est quand on arrive à Liége par l'est, par la ligne de la Vesdre, que la grande ville wallonne se révèle au voyageur sous son aspect le plus saisissant. A la tombée du jour, quand le train descend la côte, la vallée de la Meuse apparaît tout à coup, voilée de brume, avec, dans le fond, les hauteurs bleutées de l'autre rive. Au premier abord, c'est un paysage confus et ce n'est qu'à le bien regarder qu'on distingue les grandes lignes de terrain qui y mettent de l'ordre et de l'harmonie. Il semble que le train roule au travers d'une immense agglomération, une sorte de faubourg industriel illimité, mais où les accidents du sol mettent un pittoresque imprévu. Des jardins, des arbres se mêlent aux cités ouvrières; par instants l'on découvre de sinistres perspectives, de minables avenues, de pauvres petites places où de rares réverbères clignotent, puis des terrains vagues, des talus, vrai paysage du « fortif » parisien. Mais ce sont des visions brèves; le train vous entraîne et tout à coup vous fait passer devant un centre animé brillant de lumière ou parmi d'élégantes villas. Et cette succession d'images disparates se prolonge, se prolonge, tandis que si l'on plonge les regards plus loin, vers l'horizon que l'ombre gagne, on aperçoit l'immense déploiement des usines, des charbonnages et des fonderies qui fait le fond du tableau. Des vapeurs fuligineuses se mêlent à la brume; des lueurs d'incendie se marient à l'éclat rosé du soleil mourant, et si l'ombre conique des terris se confond avec les collines de la vallée, la rude silhouette des hauts fourneaux y met l'étrangeté de ses arêtes sévères. Dans cette confusion de faubourgs, d'usines, de jardins qui s'entassent en un gigantesque panorama gris, on ne distingue pas le fleuve tout d'abord. Ce n'est qu'en étudiant la succession des plans sombres qui s'offrent au regard que l'on devine sa majestueuse coulée. Mais, de toutes parts, d'interminables files de réverbères gagnent les collines avoisinantes avec un air de s'enfoncer vers l'infini...

Et, en effet, Liége est une de ces villes tentaculaires dont parle le poète Émile Verhaeren. Bâtie sur les deux rives de la Meuse, en aval du confluent de l'Ourthe, la vieille métropole wallonne, qui occupait jadis plusieurs îles formées par des bras du fleuve aujourd'hui comblés, étend ses faubourgs industriels très loin en amont et en aval, jusqu'à Seraing — où se trouvent les établissements Cockerill — d'une part, jusqu'à Herstal qu'envahit la fabrique nationale d'armes de guerre de l'autre : Tilleur, Ougrée,

AUTRE ASPECT DU PAYSAGE ARDENNAIS (ENVIRONS DE SPA).

Montegnée, Saint-Nicolas, Ans, Angleur, gros bourgs industriels peuplés comme des villes, touchent en somme à Liége même et l'étendent au loin en une étrange succession de paysages mi-urbains, mi-ruraux dont l'aquafortiste liégeois François Maréchal a exprimé l'âcre et singulier caractère avec une extraordinaire intensité.

La ville même n'a rien de la tristesse ordinaire aux centres usiniers. C'est au contraire une aimable cité accorte et animée, avec de grands boulevards modernes et de beaux jardins publics, de vieux quais, de vieilles églises et de vieux hôtels du plus noble pittoresque. On voit là réalisé ce paradoxe d'une grande ville d'aspect aristocratique et bourgeois bâtie au milieu de la plus active et de la plus turbulente des ruches ouvrières.



RUINES DU CHATEAU DE FRANCHIMONT VALLÉE DE LA HOEGNE.

Cette situation d'apparence anormale est à la vérité fort ancienne. Nous retrouvons à Liége le même phénomène que nous avons constaté à Anvers et à Gand et qui est, croyons-nous, particulier à la Belgique : un organisme social se perpétuant selon son type à travers la suite des âges et des révolutions politiques et conservant dans notre monde centralisé son particularisme local, aussi vivant, aussi jaloux qu'au XIVe siècle. Étrange accident qui explique d'une part la vie intense du pays belge, mais qui de l'autre fait comprendre le manque de cohésion de l'esprit public et l'indifférence que la Belgique a montrée jusqu'en ces dernières années pour tout ce qui touche à la culture et à la civilisation supérieure d'une nation.

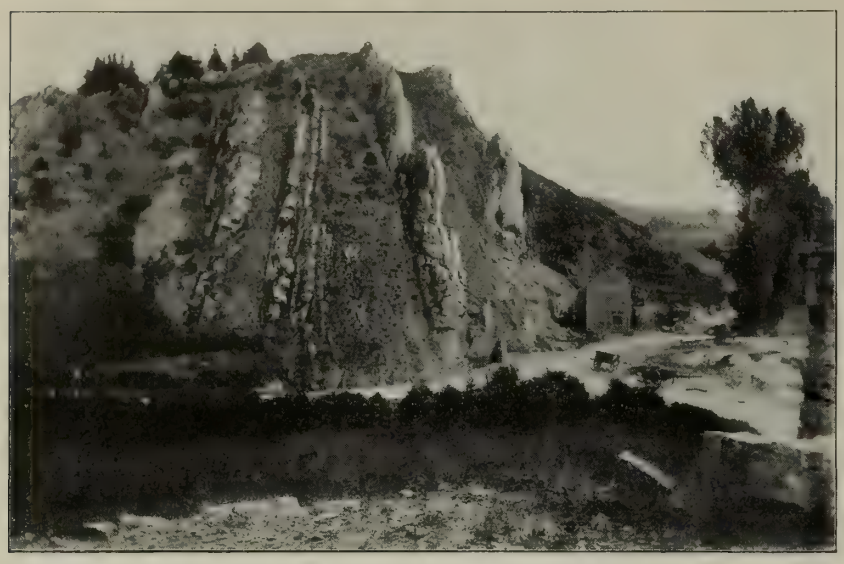
Pour bien comprendre la ville de Liége telle qu'elle est aujourd'hui, comme pour bien comprendre Anvers, comme pour bien comprendre Gand, il faut donc remonter assez loin dans l'histoire.

L'HISTOIRE DE LIÉGE

Les origines; l'évêché carolingien. — Parmi tant de passionnantes et dramatiques aventures sociales qui font la trame de l'histoire des provinces belges, celles qui eurent le pays de Liége pour théâtre sont peut-être les plus intéressantes et les plus pittoresques.

La ville est fort ancienne. « En l'an 578, rapporte un vieil historien du pays, saint Monulphe, évêque de Maestricht, sortit de sa résidence épiscopale pour aller visiter ses domaines de Dinant. Chemin faisant, il arriva sur un sommet élevé d'où le regard s'étendait au loin, et là il s'arrêta pour mieux contempler le beau pays qui venait de se déployer à sa vue. Au milieu d'une vallée du plus riant aspect, on remarquait une métairie agréablement située sous de frais ombrages au pied de collines verdoyantes, d'où s'échappaient une multitude de fontaines et de clairs ruisseaux. De sombres forêts couronnaient les hauteurs. Dans le fond, au travers de riches tapis de verdure, s'avançait un fleuve que découpaient plusieurs îles, et où une rivière rapide et sinueuse venait se perdre en bouillonnant par trois ou quatre embouchures. Saint Monulphe admirait le pays avec ses compagnons de voyage. Mais tout à coup, saisi d'une inspiration prophétique : « Voilà, s'é« cria-t-il, voilà des lieux choisis par « le Seigneur pour le salut d'un grand « nombre de fidèles. Voilà des lieux « qu'il doit, par les mérites d'un de « ses serviteurs, égaler un jour aux « plus hautes cités. » En prononçant ces mots, il descendit dans la vallée et, guidé par la pensée du ciel, il forma un oratoire au penchant des collines, non loin des rives du fleuve et de la rivière qui venait s'y jeter. Ce fleuve était la Meuse, cette rivière était l'Ourthe, ces collines s'élevaient au lieu où devait plus tard se trouver Liége. Un siècle après, quelques cabanes en bois vinrent s'appuyer aux murs de l'oratoire, solitude paisible où saint Lambert et ses amis aimaient à se retirer pour se livrer à la prière. Alors la prédiction commence à s'accomplir. Saint Lambert tombe égorgé dans ce réduit sous le fer de Dodon, pour avoir hautement blâmé l'union adultère de Pépin d'Héristal et de la belle Alpaïde, sœur du meurtrier. Maestricht reçoit d'abord sa dépouille mortelle. Mais bientôt, avec les ossements du martyr, saint Hubert transfère le siège de l'épiscopat sur les lieux du crime, édifie une église et y enterre avec solennité les précieuses reliques qu'il apporte avec lui; et, comme de nombreux fidèles commençaient dès lors à peupler ce pays, saint Hubert fait de sages règlements pour organiser la cité nouvelle. Ainsi, en l'an 709, fut placé l'humble berceau de la ville de Liége sous le patronage du bienheureux Lambert. »

CASCADES DE LA HOEGNE.



AYWAILLE : ROCHERS DE LA VALLÉE DE L'AMBLÈVE.

C'est ainsi qu'on traduisait les vieilles chroniques vers 1840. Mais ces pieuses légendes, rapportées avec naïveté par les historiens d'autrefois, que l'histoire scientifique méprise, ont du moins le mérite de fixer dès l'abord le caractère original de la principauté et de la ville de Liége. Cette ville et cette principauté sont des créations ecclésiastiques, et cette circonstance a déterminé certains caractères locaux qui n'ont pas tout à fait disparu.

On a vu dans le premier chapitre de cet ouvrage comment les premiers empereurs allemands, toujours en lutte avec la féodalité lotharingienne, s'étaient appuyés sur l'Église, considérant les évêques comme de véritables mandataires politiques, comme des vicaires impériaux. C'est à ce système de gouvernement que Liége dut sa première prospérité. « Sans ce système, dit M. Pirenne, que les empereurs maintinrent pendant plus d'un siècle en Lotharingie, il est probable que la grande cité wallonne n'eût guère dépassé l'importance de Thérouanne. Ravagée par les Normands en 881, elle ne fut jusqu'à l'épiscopat d'Everachar qu'une modeste bourgade perdue au milieu des bois dans une situation bien moins favorable que Maestricht, bâtie en plaine et traversée par la grande route de Cologne. Mais ses évêques saxons et franconiens assurèrent son avenir. Par eux, Liége devint un foyer singulièrement actif de vie religieuse et politique. Au commencement du XIe siècle on y comptait, outre la cathédrale, sept églises collégiales et deux grands monastères. Notger, puis Wazon l'entourèrent de murailles. Réginard y bâtit un pont de pierre sur le fleuve. Des écoles célèbres y attiraient en foule les étudiants de tous les points de l'empire. Autour de l'évêque se groupait une cour composée de chevaliers, de « ministériales » et de dignitaires ecclésiastiques. Que l'on ajoute à cela la présence continuelle dans la cité des nombreux étrangers qu'y faisaient affluer les nécessités du gouvernement temporel et de l'administration diocésaine, et l'on pourra se convaincre qu'avant l'époque où apparaissent les villes marchandes, Liége était l'endroit le plus peuplé et le plus vivant des Pays-Bas et différait du tout au tout des « châteaux » de Flandre, du Hainaut ou du Brabant. »

Dès le XIe siècle, grâce à l'Église, Liége fut donc une véritable capitale, centre de l'immense patrimoine dont les empereurs avaient doté l'église de Saint-Lambert, et qui commençait à former un véritable État. Ni Gand ni Anvers n'auront jamais ce caractère; à Bruges et à Bruxelles, il n'apparaîtra qu'au XIVe siècle; mais un autre trait différencie encore la principauté liégeoise des autres principautés belges du moyen âge : c'est le caractère républicain. Alors qu'en Flandre, dans le Brabant et dans le Hainaut, la centralisation sociale s'opère autour et au profit d'une famille princière, à Liége c'est d'abord autour d'un corps privilégié, puis d'une démocratie urbaine. Presque toujours étrangers au pays, les évêques, dépendant d'abord de l'empereur, dont ils furent longtemps les fidèles et loyaux ministres, relevèrent du chapitre qui les nommait dès qu'à la suite de la querelle des Investitures le pouvoir impérial commença à décliner. Or ce chapitre se recrutait dans l'aristocratie locale. D'abord, en effet, les chanoines furent pris, à peu près exclusivement, parmi les cadets des familles féodales dont les domaines et les châteaux s'échelonnaient le long de la Meuse et de l'Ourthe, ou dans les plaines de la Hesbaye. Mais autour du siège épiscopal, une classe de riches marchands se forma de bonne heure qui, après avoir lutté quelque temps contre la noblesse, se confondit assez rapidement avec elle. A la différence des villes de la Flandre et du Brabant, Liége ne connut guère la grande industrie avant la fin du XIVe siècle, époque à laquelle se développa l'exploitation de ses mines de charbon. On n'y rencontrait donc point, comme à Gand ou à Louvain, des milliers d'artisans vivant de la fabrication du drap; mais ses négociants, toujours largement achalandés grâce au clergé, aux fonctionnaires, aux étrangers, aux plaideurs que la ville hébergeait en tous temps, se trouvaient dans une situation bien plus favorable que partout ailleurs. C'étaient donc des artisans et des boutiquiers ayant pignon sur rue et menant une existence indépendante, qui constituaient la majeure partie de la population. Quant aux patriciens, c'étaient de grands marchands, des banquiers, des changeurs. Tandis qu'en Flandre le peuple reproche à la grande bourgeoisie de diminuer les salaires et d'opprimer les ouvriers, dans la cité épiscopale on l'accuse surtout de tripotages financiers et de vilaines opérations d'usure. Comme cela se passe dans toutes les villes de l'époque, c'est dans cette classe riche que se recrute d'abord l'échevinage, et, comme de raison, cette aristocratie urbaine commença par lutter pour le maintien et l'accroissement de ses privilèges contre l'évêque et contre le chapitre.

Ils eurent des alliés chez les chevaliers des campagnes. Les deux groupes trouvaient leur avantage à cette alliance, car si les mariages, qui ne tardèrent pas à se conclure entre nobles et roturiers, faisaient peu à peu pénétrer dans la chevalerie des familles bourgeoises, celles-ci apportaient en revanche à l'aristocratie rurale appauvrie la richesse des changeurs et des marchands de la cité. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la lutte que le patriciat et la noblesse bourgeoise soutinrent contre ses évêques jaloux de maintenir leurs

PAYSANS DE LA CAMPAGNE ARDENNAISE (ENVIRONS DE LIÉGE).

prérogatives princières et contre le chapitre, qu'ils finirent, du reste, par conquérir.

L'histoire de la principauté épiscopale est aussi compliquée que celle des républiques italiennes et il a fallu la grande érudition et la singulière clarté d'esprit de M. Pirenne, l'éminent historien si souvent cité au cours de cet ouvrage, pour y mettre un peu d'ordre. L'évolution urbaine s'y mêle constamment avec les variations de la constitution territoriale, et, dans la masse des intérêts contradictoires, il est très malaisé de démêler les lignes essentielles des transformations politiques qui s'accomplissent peu à peu de guerre civile en guerre civile. Toutes les modifications apportées à la constitution liégeoise apparaissent, en effet, comme des traités conclus entre l'évêque et les partis politiques. Le plus célèbre, le plus important est la paix de Fexhe, conclue en 1316 sous le règne d'Adolphe de La Marck. Cette paix fut considérée comme la charte constitutionnelle de l'État de Liége. C'est une sorte de déclaration de principe assez vague qui confirme les coutumes et les franchises antérieures et par laquelle l'évêque s'engage à gouverner *selon le sens du pays*, c'est-à-dire selon la volonté publique représentée par le vote de toutes les classes d'habitants dont les délégués formaient l'assemblée. Le prince, le chapitre, la noblesse — désormais unie aux patriciens liégeois — et les bonnes villes, c'est-à-dire les démocraties urbaines de Liége, de Huy et de Dinant, y étaient donc représentés, mais, en fait, l'évêque et les villes participaient seuls au gouvernement. Dès ce moment, en effet, l'influence des « grands » est à peu près nulle. Politiquement l'alliance conclue par les patriciens avec la noblesse avait été loin de leur être avantageuse. Ils avaient été entraînés par elle à la fin du XIIIe siècle dans une interminable guerre privée, la guerre des Awans et des Waroux qui, pendant quarante ans, mit aux prises tous les lignages de la Hesbaye et même du reste du pays. Aussi, quand, des « métiers » puissants s'étant constitués, le petit peuple commença à réclamer sa part du gouvernement des cités, furent-ils obligés de céder presque sur tous les points. Durant toute la seconde moitié du XIIIe siècle, le patriciat ne fit que perdre du terrain. En 1312 il tenta bien de reprendre la direction de la ville par un coup de main, mais il échoua, et cet échec commença sa décadence définitive. L'aventure finit de la façon la plus tragique. « Un incendie allumé par les nobles dans la Halle aux Viandes, dit M. Pirenne, donne à leurs complices postés en dehors des murailles le signal d'envahir la ville. A la lueur des flammes, les habitants s'éveillent, les artisans courent au marché pendant que le grand prévôt rassemble dans la cathédrale quelques chanoines et les gens de sa maison, les arme à la hâte et marche avec eux au secours du peuple. L'arrivée de ce renfort inattendu décida de la victoire. Parmi les chanoines, plus d'un, comme le fameux Guillaume de Juliers, appartenait à la noblesse et connaissait le métier des armes. Ils se mirent à la tête des bandes populaires, qui, peu à peu, refoulèrent les gens des lignages et les nobles sur la colline de Publémont. Arrivés devant Saint-Martin, ces malheureux, épuisés, décimés, serrés de tous côtés par les bourgeois, dont les paysans des alentours et les houilleurs de Sainte-Marguerite sont venus grossir les rangs, cherchent un asile dans l'église. Mais la fureur a rendu la foule inaccessible à la pitié. Le feu est mis à l'édifice, et au moment où le soleil se lève sur ces « matines liégeoises », les flammes achèvent de dévorer la nef dont les murs s'écroulent sur les vaincus. Cette catastrophe frappa de stupeur le « parti des grands »; il renonça à tirer vengeance de la mort des siens et, pour le moment du moins, à combattre « ce commun » qui venait de se montrer si redoutable. La paix d'Angleur, scellée le 14 février 1313, abolit le pouvoir politique des lignages. Désormais, pour faire partie du Magistrat, il fallut s'inscrire dans un métier. La constitution urbaine devenait ainsi purement populaire. »

VUE GÉNÉRALE DE LIÉGE EN 1693.

On remarquera que, dans cet événement, le chapitre a été nettement favorable au peuple. Et, en effet, l'évêque et sa cour n'avaient fait voir jusque-là rien qui ressemblât à ce que nous appellerions aujourd'hui un esprit « antidémocratique ». Il leur était parfaitement indifférent que les patriciens ou les gens des métiers dominassent dans l'administration de la cité, pourvu que les prérogatives du prince, les « hauteurs épiscopales », comme dit un chroniqueur, fussent respectées. Mais, profitant des troubles que la guerre des Awans et des Waroux entretenait dans le pays, les métiers, maîtres absolus de la cité depuis la défaite des lignages, se mirent dès lors à empiéter hardiment sur ces hauteurs épiscopales, et l'évêque trouva dans cette démocratie remuante des adversaires autrement exigeants et autrement dangereux que les anciens échevins patriciens.

Du règne d'Adolphe de La Marck à celui de Jean de Heinsberg, c'est-à-dire de 1313 à 1419, la lutte entre l'évêque et les métiers se poursuit avec des chances diverses. La paix de Fexhe, qui ne prit ce caractère de charte fondamentale qu'à cause des termes vagues et généraux dans laquelle elle était rédigée, ne fut qu'une trêve. La guerre reprit peu après, et si l'évêque fut victorieux de ses sujets révoltés à la bataille de Hoesselt (1328), il n'en finit pas moins par admettre les progrès incessants d'une démocratie qui aboutit au gouvernement direct du peuple par le peuple.

SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE DE LIÉGE A LA FIN DU VIIe SIÈCLE.
(Gravure sur bois du XVe siècle. Bibl. nat.)

Cela n'allait pas sans inconvénients. Les métiers devinrent

des clubs animés d'une vie intense et singulièrement turbulente. Les chefs d'atelier, les « maîtres » se virent débordés par l'élément jeune et impressionnable. De là l'importance qu'y prirent les tribuns populaires. Il suffisait de se concilier la faveur de quelques métiers pour atteindre aux plus hautes charges de la commune. En 1407 Jacquemin Badut, un des ambassadeurs liégeois envoyés au pape d'Avignon, était un simple paveur. D'autre part l'intervention directe et continuelle des métiers ne manqua pas d'entraver tous les rouages de l'administration et de la police. Craignant par-dessus tout l'impopularité, le conseil évita de faire sentir son autorité. A la moindre émotion les gens des métiers envahissaient la cour du palais épiscopal, lieu ordinaire de ces sortes d'assemblées. Les délibérations se passaient au milieu du tumulte.

RELIQUAIRE DU CHEF DE SAINT LAMBERT.
Ce buste en vermeil est l'œuvre de l'orfèvre liégeois Henri Soete (1512) et appartient au trésor de la cathédrale Saint-Paul, à Liége.

Ce qui avait singulièrement favorisé cette évolution démocratique, c'est la transformation profonde que subit la ville au point de vue social vers le milieu du XIVe siècle. La grande industrie commence alors à faire son apparition. Le charbon de terre, qui abonde dans ces environs, et qui n'avait servi jusque-là qu'à la consommation locale, aux forgerons et aux pauvres gens qui ne pouvaient pas brûler de bois, va devenir un objet d'exportation, et développer cette industrie métallurgique qui, à partir de ce moment, deviendra l'industrie du pays. A la fin du XIVe siècle, cette ville de prêtres et de boutiquiers devient une ville de charbonniers et d'armuriers. De là le développement d'un véritable prolétariat salarié.

C'est la prédominance de cette classe ignorante, violente et impressionnable qui devait rendre impossible le bon fonctionnement de la démocratie liégeoise. Si amoindri que fût le gouvernement épiscopal, il était impossible, en effet, qu'il consentît à renoncer à toute autorité. Adolphe de La Marck avait dû se résigner à accepter, par la paix des XXII, toutes les conquêtes des métiers; ses successeurs, Englebert de La Marck et Jean d'Arckel, ne purent résister efficacement aux forces populaires qui semblaient alors près de triompher dans toute l'Europe occidentale; mais il en alla tout autrement quand le siège épiscopal fut occupé par Jean de Bavière, que ses sujets devaient surnommer un jour Jean sans Pitié. Ce prince, en effet, était trop puissant par ses alliances de famille pour se résigner à accepter les exigences « du commun ». Quand celui-ci l'eut chassé de son palais, il fit appel à son beau-frère, Jean sans Peur, duc de Bourgogne et comte de Flandre, et l'armée liégeoise ayant été défaite à Othée, l'évêque rentra dans sa ville par la brèche, et y régna désormais par la terreur.

La bataille d'Othée, c'est dans l'histoire liégeoise l'entrée en scène de la maison de Bourgogne, qui devait être si funeste à cette turbulente démocratie. Il était fatal que la principauté liégeoise fût englobée dans la monarchie centralisée que les souverains bourguignons réalisèrent aux Pays-Bas. Si elle y échappa, ce fut grâce à la mort de Charles le Téméraire et à l'avènement de son arrière-petit-fils à l'empire. Mais les Liégeois, instruits par l'exemple des villes flamandes, avaient compris que, sous un prince aussi puissant que Philippe le Bon, c'en serait bientôt fait de leurs franchises municipales; de là l'opposition irréductible qu'ils firent à l'influence bourguignonne. Pour arriver à dominer la principauté, le duc, grâce à son crédit auprès du pape, fit donner le siège épiscopal à son neveu Louis de Bourbon, qui n'avait alors que dix-neuf ans.

Léger, insouciant, ce prince que ses alliances bourguignonnes auraient d'ailleurs suffi à rendre odieux à ses sujets, ne tarda pas à entrer en lutte avec son peuple. Une révolte générale éclata, dirigée par un certain Raes de La Rivière, seigneur de Heers, étrange et louche figure de condottiere et de démagogue, et l'évêque fut chassé. Une armée bourguignonne le rétablit sur son trône; mais, excités par Louis XI, les Liégeois recommencèrent la guerre, soutenus par toutes les « bonnes villes » de la principauté et particulièrement par Dinant. Philippe le Bon, alors à peu près en enfance, avait abandonné le gouvernement à son fils, le comte de Charolais. Celui-ci, ayant fait sa paix à Conflans avec le roi de France, après la bataille de Montlhéry, saccagea Dinant et força les Liégeois de se soumettre à nouveau. Trêve éphémère. Aussitôt l'armée bourguignonne disparue du pays, Raes de Heers redevient le maître de la ville. On précipite dans la Meuse les partisans de l'évêque, on brûle le duc en effigie, et l'on fait une nouvelle alliance avec Louis XI. Charles le Téméraire rentre dans la principauté, défait les milices communales à la sanglante bataille de Brusthem, supprime toutes les franchises liégeoises et même l'organisation corporative. Rien n'est épargné pour rendre irrévocable la conquête et l'asservissement du pays. Le Perron, symbole séculaire de l'autonomie communale, est transporté à Bruges, toutes les places sont démantelées, et la principauté, divisée en trois districts, est rattachée à trois villes bourguignonnes. Les libertés liégeoises semblaient donc mortes à jamais. Pourtant, profitant de la reprise des hostilités entre la France et la Bourgogne en 1468, les bannis « Vrais-Liégeois » et « Compagnons de la Verte-Tente » rentrent en foule, et la ville se révolte encore une fois. On comptait toujours sur l'alliance de Louis XI. Mais le roi s'était fait prendre à Péronne et Charles le Téméraire, dans le but de l'humilier, l'obligea de l'accompagner à Liége, où il s'en allait encore une fois châtier les rebelles. Ceux-ci opposèrent une résistance héroïque. Goes de Straille, avec six cents hommes du pays de Franchimont, tenta, par une surprise nocturne, d'enlever le duc de Bourgogne et le roi de France au milieu de leur camp; l'alarme fut donnée à temps, et les six cents Franchimontois se firent massacrer jusqu'au dernier. Liége, pris d'assaut, fut pillé, saccagé, incendié, presque détruit de fond en comble. Et pourtant ce ne fut pas encore la fin des guerres liégeoises.

LIÉGE : LE TAUREAU DE L'ILE DU COMMERCE.

La mort de Charles le Téméraire rendit quelque espérance au peuple, et Louis de Bourbon, rentré dans ses États, s'efforça, en effet, de gouverner « suivant le sens du pays »; mais la situation était trop troublée pour que des aventuriers n'essayassent pas d'en tirer parti. Un de ceux-ci, Guillaume de La Marck, dit le

Sanglier des Ardennes, après avoir été quelque temps l'ami de l'évêque, qui l'avait fait grand mayeur de Liége, se mit à son tour à intriguer avec Louis XI, et ravagea le pays à la tête d'une bande de mercenaires. Louis de Bourbon, ayant marché à sa rencontre, fut vaincu et tué de la propre main de son ennemi. Il eut pour successeur Jean de Hornes qui, feignant de se réconcilier avec Guillaume de La Marck, l'attira dans un guet-apens et le fit décapiter à Maestricht. Ce supplice rouvrit pour le pays une nouvelle période d'anarchie. Érard de La Marck, frère de Guillaume, a juré de venger son frère. Il s'entoure de tous les capitaines qui ont servi pendant la dernière guerre et viennent d'être licenciés; la principauté devient la proie des mercenaires. Un certain Gui de Canne s'improvise dictateur, gouverne par la force grâce aux Suisses qu'il commande et, comme un tyran italien, se fait construire un château fort au milieu de la cité. Cependant Jean de Hornes a reconnu Maximilien d'Autriche, alors souverain des Pays-Bas, comme avoué suprême de la principauté et, grâce à ses secours, il parvient enfin à rentrer dans sa ville épiscopale et à lui imposer la paix. Ce fut la fin des guerres civiles. Comme dans tous les Pays-Bas, elles profitèrent au pouvoir du prince. Les métiers avaient pu se convaincre de leur faiblesse militaire et, partant, de leur impuissance politique. L'autorité légale disparue n'avait fait place qu'à la dictature, et celle-ci n'avait laissé que d'horribles souvenirs. Jean de Hornes rentra donc tranquillement en possession des prérogatives épiscopales et, entre autres bienfaits, le retour de la paix mit fin aux interventions étrangères. La France et les Pays-Bas reconnurent en 1492 la neutralité liégoise et, en 1493, Charles VIII et Maximilien la firent inscrire dans la paix de Senlis.

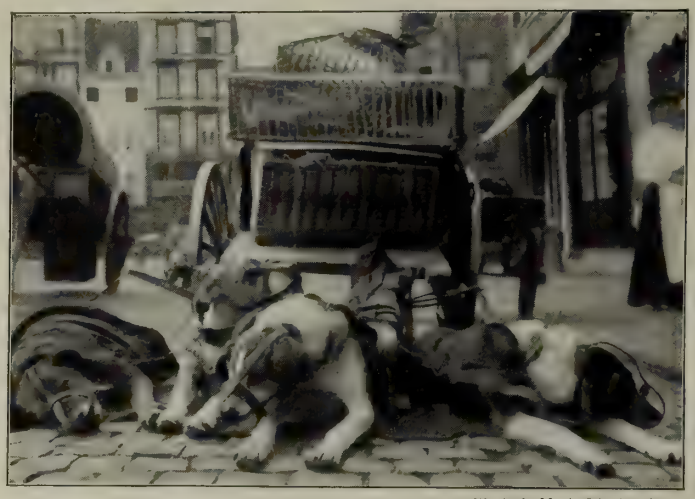
LIÉGE : PALAIS DES PRINCES-ÉVÊQUES, ACTUELLEMENT PALAIS DE JUSTICE.

Depuis lors, la principauté de Liége vécut paisiblement dans la dépendance du gouvernement des Pays-Bas : Érard de La Marck, qui succéda à Jean de Hornes et réconcilia la principauté avec la turbulente famille des princes de Bouillon et de Sedan, fut encore un prince relativement indépendant, bien qu'il demeurât toujours le fidèle ami de Charles-Quint, mais ses successeurs ne furent que des représentants sans pouvoir de la cour de Bruxelles. Un d'eux, Corneille de Bergues, un pauvre homme à demi imbécile, passa sa vie à refuser la prêtrise, se confina dans ses terres de Zeevenberghe, menaçant périodiquement Marie de Hongrie de se marier ou de crier dans les rues qu'il ne voulait pas être évêque, lorsqu'elle tentait de le contraindre à se fixer à Liége. Ce régime fut, du moins, très favorable à la population. Sous le règne d'Érard de La Marck, la grande ville wallonne renaît véritablement de ses cendres, à ce point que, quand Marguerite de Valois la visita en 1577, elle la trouva « très bien bâtie, n'y ayant maison de chanoine qui ne paraisse un beau palais, les rues larges, les places belles, accompagnées de très belles fontaines, les églises ornées de tant de marbre (qui se tire près de là) qu'elles en paraissent toutes; les horloges, faites avec l'industrie d'Allemagne, chantant et représentant toute sorte de musique et de personnages ».

Une ère de prospérité économique extraordinaire s'ouvre pour Liége avec le XVIe siècle, et la principauté ayant eu beaucoup moins à souffrir que le reste des Pays-Bas des troubles de la

PALAIS DE JUSTICE DE LIÉGE : VUE EXTÉRIEURE DES ARCADES.

Réforme et des guerres du XVIIe siècle, cette prospérité ne s'est pas arrêtée. Les bourgeois se mettent à exploiter les charbonnages des environs de Liége en capitalistes, et c'est dès ce moment qu'on voit se développer l'industrie des armes à feu qui est encore aujourd'hui une des particularités de la grande ville wallonne. Aussi à partir de ce moment les annales de Liége cessent-elles d'être particulièrement intéressantes : les peuples heureux n'ont pas d'histoire. A côté d'une riche bourgeoisie industrielle qui, à l'exemple des anciens lignages, s'allie avec ce qui reste de la vieille aristocratie terrienne, nous voyons se développer un peuple d'artisans à qui le travail à domicile laisse une indépendance d'allures que ne connaissent pas les autres prolétariats urbains, et qu'il doit à l'industrie délicate du fusil de luxe. Une civilisation locale, originale et brillante, se développe, française d'allures, de langue et d'esprit assurément, mais comportant des nuances très particulières. Autour de Delcour, grand artiste qui refusa de quitter son pays pour aller travailler à Versailles, on voit naître une école de sculpture dont la grâce décorative a laissé des traces chez ces admirables ébénistes du XVIIIe siècle qui ont répandu la gloire du meuble liégeois dans l'Europe entière. L'architecte Lambert Lombart lui apporte les splendeurs de la Renaissance, et l'aristocratie, dans l'ardeur de son particularisme, cultive avec une certaine grâce provinciale la littérature wallonne. Certes, les inévitables querelles des peuples et des grands, des riches et des pauvres, des employeurs et des salariés troublent encore plus d'une fois la ville témoin de la querelle des Chiroux et des Grignoux au XVIIIe siècle; mais elles n'eurent plus jamais ce caractère de violence exceptionnelle qui a sinistrement marqué la vie liégeoise au moyen âge. Riche, ardent, inquiet, le peuple liégeois participa vivement, du reste, au mouvement des idées modernes. Très imbu des doctrines de l'*Encyclopédie*, il fit à la faveur de quelques troubles locaux *sa* révolution en 1789 et, le pouvoir épiscopal ayant été rétabli par une armée autrichienne, se donna avec joie à la République française après la victoire de Dumouriez. Dans aucune ville belge, le régime français ne fut aussi bien accueilli qu'à Liége, et c'est avec une constante mauvaise humeur que la cité wallonne subit, de 1815 à 1830, le gouvernement hollandais. Aussi prit-elle la part la plus active à la révolution de 1830. Dès que les troubles de Bruxelles y furent connus, un groupe de volontaires se forma, prit les armes, et partit sous le commandement de Charles Rogier, qui fut un des principaux fondateurs de la nationalité belge.



Phot. de M. A. Pinchaud.

LIÉGE : ATTELAGE DE CHIENS AU REPOS.

Le caractère et les mœurs. Le peuple. Les armuriers. Les botteresses. — Depuis la constitution de la Belgique indépendante la ville de Liége a joué dans la vie nationale un rôle très important. Elle a donné au jeune royaume deux des hommes d'État qui ont le plus profondément contribué à fixer sa physionomie politique : Rogier et Frère-Orban ; sa puissante industrie métallurgique a fortement contribué à la grandeur économique du pays et le mouvement linguistique wallon, qui y a pris naissance en opposition au mouvement flamingant, a fait à celui-ci un heureux contrepoids. Dans la Belgique bilingue, Liége est une citadelle nécessaire de la culture française.

Cependant si la vieille ville wallonne a très brillamment participé à la vie commune de la Belgique nouvelle, elle n'a rien perdu de son caractère particulariste. Comme les gens d'Anvers et de Gand, les Liégeois sont de leur ville avant d'être Belges. La longue et tragique histoire que nous venons d'esquisser a laissé plus d'une trace dans l'organisme social d'aujourd'hui, et le passé est toujours vivant dans cette ville active et joyeuse. Personne, assurément, ne regrette l'autonomie, mais la vie municipale est extrêmement intense; et si les grandes familles industrielles rééditent par quelques traits l'orgueil et le mépris du commun que professaient les anciens lignages, les réunions politiques qui se tiennent au local socialiste *la Populaire* évoquent sans trop de peine les assemblées tumultueuses des métiers dans la cour du palais épiscopal. Le peuple liégeois a conservé son amour de l'éloquence, et la verve, l'esprit d'à-propos, le maniement de la plaisanterie locale assurent toujours à ses tribuns la plus solide popularité. Ce peuple liégeois, du reste, doit à l'industrie des armes à feu, vieille de trois siècles, une indépendance d'allures que ne connaissent point les ouvriers de la grande industrie. L'armurier liégeois travaille chez lui, dans un petit atelier qu'il aménage à sa fantaisie. Chaque semaine il vient chercher à l'usine un certain nombre de pièces à dégrossir, à parachever, car nulle part la division du travail n'est poussée aussi loin. Tel ouvrier fabrique les crosses de fusils, tel autre les polit; celui-ci termine les pièces du mécanisme intérieur; cet autre redresse les canons toujours plus ou moins déformés par le forage, ou cisèle des ornements d'acier. A la manufacture même, on ne fait que le montage; et si cette organisation a tous les inconvénients du travail à la pièce, elle a du moins l'avantage de maintenir intacte la famille ouvrière, si souvent désorganisée par l'industrie centralisée, et de conserver au peuple ses habitudes, ses traditions, son originalité propre. Le trait essentiel de l'esprit liégeois, c'est la gaieté, une gaieté solide, une gaieté que rien ne tue, et qui explique l'énergie vivace de cette ville si souvent ruinée par les gens de guerre, et qui toujours se réveilla plus forte et plus vaillante. Dans la bourgeoisie cela se traduit trop souvent par une insouciance flâneuse qui s'attarde en projets et se complaît aux vaines parlotes de la vie de café. Dans le peuple, c'est une bonne humeur accorte et vaillante, une résignation gentille aux duretés de l'existence, une propension au rire, à la joie, aux réjouissances bruyantes des kermesses. Et ces kermesses ne se traduisent pas nécessairement par l'interminable beuverie flamande. Certes il convient qu'on y mange de la tarte, qu'on y boive du « péquet » et de la « saison » (bière populaire); mais ce qui en fait l'essentiel, c'est la danse et le spectacle. La danse, c'est le *cramignon*, sorte de ronde chantée ou de farandole pour lesquelles il existe des airs spéciaux sur de très vieilles paroles wallonnes souvent empreintes de la plus charmante poésie. Le spectacle, c'est le Guignol populaire, un Guignol qui est peut-être plus près de celui de Lyon que de celui d'Anvers. On y joue de vieux drames traditionnels, *Geneviève de Brabant, Charlemagne et les Quatre Fils Aymon*, ou le *Mystère de la Passion*. Mais, au milieu de ces nobles aventures, on voit toujours intervenir une sorte de Polichinelle ou de Guignol liégeois, nommé Tchantchet, qui commente le drame à la manière du clown shakspearien, et le rattache par des saillies satiriques aux incidents locaux et contemporains. Le peuple liégeois a également ses sports favoris, qui sont la lutte et le canotage. Aussi, les dimanches d'été, les bords de la Meuse et surtout de l'Ourthe, moins gâtés par l'industrie, sont-ils animés d'une gaieté populaire qui rappelle les beaux dimanches de la banlieue parisienne. Tous les villages qui entourent Liége ont leurs fêtes particulières, les unes fort anciennnes, les autres de fondation récente. Kinkempois couronne une rosière, Esneux a sa fête des arbres, Chaudfontaine ses bains et ses guinguettes. Pas un hameau de la banlieue qui n'ait son cabaret célèbre, ses bals, ses tonnelles, et, pour peu que l'été soit beau, tout cela s'anime d'une gaieté communicative qui fait reprendre plus vaillamment le travail de la semaine.

Car ce peuple joyeux est rude à l'ouvrage. Les femmes elles-mêmes ne reculent pas devant les plus durs travaux. Il n'y a pas longtemps qu'il y avait encore à Liége une véritable corporation de femmes exerçant le métier de portefaix : on les appelait *botteresses*. Elles constituaient une des particularités de la vie populaire liégeoise. Se recrutant généralement dans la banlieue, on

Phot Marissiaux.

AU SOMMET DU TERRIL : BASCULAGE DES MATÉRIAUX ET GLANEUSES

ON APERÇOIT DANS LE LOINTAIN BRUMEUX LE COURS DE LA MEUSE.

les voyait grimper d'un pas allègre les nombreux raidillons qui escaladent les hauteurs de Sainte-Walburge. Avec leur énorme hotte, leur corsage d'indienne, leur chape de toile grise, elles constituaient un des traits caractéristiques du paysage liégeois.

Sous la charge, la botteresse s'avançait ployée, le buste projeté en avant pour rétablir le centre de gravité déplacé par le poids. Elle allait tantôt les bras croisés, tantôt s'aidant, pour appuyer sa marche, d'un solide bâton noueux qui jamais ne la quittait. Quand elle s'arrêtait pour « souffler », elle plaçait le bâton sous le talon de la hotte, allégeait ses épaules, puis, au moment de repartir, rejetait, d'un vigoureux coup de reins, la charge en place.

« On distinguait deux catégories de botteresses, dit M. Louis Banneux, qui a publié de curieuses études sur les petits métiers populaires de la Belgique, celles de la ville et celles des champs. Ces dernières louaient leurs services aux maraîchers, apportant sur leur dos les légumes au marché de Liége. A l'époque de la récolte des pommes de terre, elles quittaient le village vers deux heures du matin, chargées de leur hotte contenant deux « hauses », soit 50 kilogrammes de pommes de terre. A peine s'en étaient-elles débarrassées, elles se hâtaient d'escalader les raidillons pour revenir avec une nouvelles charge, parcourant ainsi, à l'aller et au retour, une distance de plus de 20 kilomètres. Leur salaire était d'un « blanc-muse » (29 centimes) par voyage. Une seule d'entre elles restait au marché, pour rapporter les mannes vides, et recevait, en supplément, le déjeuner : café noir et tartines beurrées. On y ajoutait parfois « un quartier de doreye », cette succulente tarte au riz si appréciée au pays liégeois.

LIÉGE : LES DERNIÈRES BOTTERESSES.

« La botteresse de Jemeppe, chargée d'un quartier de bœuf, traversait Tilleur, montait le vieux Thier, gagnait les hauteurs de Saint-Gilles, côtoyait « le « champ des pendus » où les potences municipales dressaient leurs bras sinistres, et se dirigeait vers les halles aux viandes. Elle touchait, pour cette tâche écrasante, le salaire, énorme pour l'époque, de 1 franc. L'après-midi, elle faisait les courses des habitants, effectuant ainsi plusieurs fois par jour le voyage de Liége.

« Les botteresses allant « aux « champs » quittaient leur village le mardi matin. Certaines familles prenaient la direction de la Hollande et descendaient le cours de la Meuse jusqu'à Maestricht. Les unes se rendaient en Hesbaye, vers Hollogne-sur-Geer et Hannut. D'autres suivaient la grand'route et remontaient par Oreye jusqu'aux environs de Tirlemont. Un groupe, nombreux aussi, descendait jusqu'à Jemeppe, prenait la route de Huy (30 kilomètres) et poussait jusqu'à Andenne, où se trouvait le quartier général. De là les botteresses rayonnaient dans les localités voisines. D'autres encore traversaient la Meuse en bateau, dépassaient Seraing et montaient par la Vecquée, vers Plainevaux, ou par le Thier d'Yvoz, jusque Nandrin. Elles visitaient ainsi tout le Condroz jusqu'à la lisière des Ardennes.

Phot. de M. Marissiaux.

GLANEUSES AU « TERRIL ».
Exploitation Cockerill, à Seraing.

« Elles transportaient des denrées coloniales, des étoffes, de menus ustensiles qu'elles troquaient contre des jambons, du lard, des œufs, du gibier. Elles revenaient au village le jeudi soir ou le vendredi matin, mettaient en un tour de main de l'ordre dans leur ménage, puis portaient en ville leur cargaison, qu'elles échangeaient à nouveau.

« Entre deux voyages elles rencontraient un mari à leur convenance, prenaient l'homme et gardaient le métier. Il était de tradition qu'une botteresse épousât un cordonnier. L'artisan exerçait à domicile sa profession sédentaire, élevait les enfants, entretenait la maison, veillait à ce que la femme trouvât en rentrant une bonne tasse de café chaud.

« Rien n'arrêtait ces extraordinaires colporteuses. Ni les chaleurs accablantes de l'été, ni les pluies de l'automne, ni les durs frimas de l'hiver ne suspendaient leurs courses lointaines.

« La fille, dès l'âge de quinze ou seize ans, accompagnait sa mère, se mettait en rapport avec la clientèle, apprenait de l'expérience maternelle les trucs du métier.

« Les devoirs d'épouse ne faisaient pas obstacle à l'exercice de la profession. Rien ne pouvait retenir ces cheminéaux de la hotte. Il advint fréquemment qu'en cours de route la botteresse dut prolonger de quelques jours son voyage, d'où elle ramenait une bouche de plus à nourrir. Cette fois-là la hotte devenait le premier berceau, et l'enfant s'endormait au balancement de la marche.

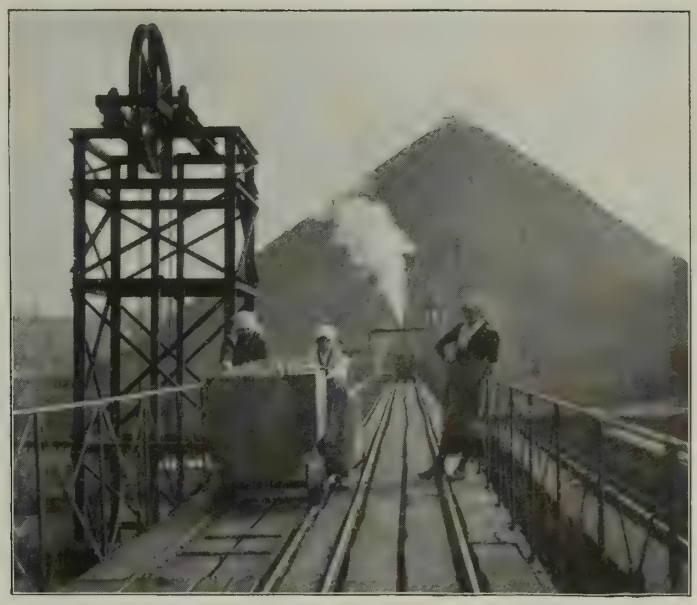
« La botteresse se chargeait aussi des messages à transmettre, colportait les nouvelles, transportait même la correspondance. Elle réussissait à porter de Liége à Huy une lettre dont elle rapportait la réponse dans les huit jours. La poste elle-même ne pouvait battre ce record de la rapidité!

« Mais elle avait un rêve — qui n'en a pas? — c'était de posséder un âne. Plusieurs en avaient deux ou trois. La maîtresse, toujours chargée de sa hotte, poussait devant elle ces animaux robustes, patients et entêtés. Le soir, à l'étape, on gagnait la ferme hospitalière qui hébergeait, gratis, les gens et les bêtes. Aux premières lueurs du jour, on se remettait en marche et, bien que chargée d'ans et de fatigues, la botteresse avec son baudet continuait ces voyages le plus longtemps possible. Le jour où elle devait abandonner la hotte était marqué d'un caillou noir. N'était-ce pas sa vie qui s'en allait avec ce cher panier d'osier? Panier où fleurirent autrefois les anciens rêves, et qui porta avec les marchandises accoutumées toute une jeunesse de belle fille! Ah!

PLAN DE LA VILLE DE LIÉGE.

Phot. de M. Marissiaux.

ÉPIERRAGE DU CHARBON.
Exploitation Gorson-Lagasse à Jemeppe-sur-Meuse.



Phot. de M. Marissiaux.

MISE AU TERRIL.
Exploitation Bonne-Fin à Liége.

la première étape où l'on commence à dételer! Privée de sa hotte, la vieille routière allait toujours, stimulant son inséparable compagnon. Puis, un jour que le soleil souriait pour fêter la bonne vieille, elle tombait épuisée sur un accotement, près de son âne dolent et résigné. Pauvre botteresse! La botteresse se meurt! La botteresse est morte! »

Hélas! oui, M. Banneux a raison : la botteresse est morte. Il existe encore bien, dans les quartiers reculés du vieux Liége, quelques botteresses attardées : la plupart d'entre elles transportent du charbon pour les petits ménages. Ce sont les *botteresses à la houille*. Mais les chemins de fer vicinaux et les tramways ne tarderont pas à supprimer les derniers vestiges de cette profession pittoresque.

L'industrie liégeoise. Les charbonnages et la métallurgie. Les établissements Cockerill et le val Saint-Lambert. — Nous avons vu comment Liége, au moyen âge, d'une ville de clercs, de marchands et de banquiers, se transforma en une cité d'armuriers et de forgerons. Aujourd'hui ces deux caractères coexistent, en ce sens que Liége est à la fois un centre universitaire et intellectuel fort actif, et un centre industriel et financier. Quand on parcourt la ville même, ce dernier aspect ne s'impose pas d'abord à l'attention. On rencontre bien de temps en temps quelques grandes maisons sur lesquelles on lit ces mots : « fabrique d'armes » ; on voit bien, dans les quartiers populaires, de petites forges ou de pittoresques ateliers de mécaniciens. Mais, parmi les innombrables clochers des églises, on ne rencontre aucune de ces hautes cheminées qui mettent dans les paysages le stigmate de l'industrie moderne. La grande industrie liégeoise, charbonnage et métallurgie, occupe l'énorme banlieue qui s'étend sur les deux rives de la Meuse jusqu'à Herstal et jusqu'à Seraing. Elle mérite une étude particulière. Elle présente un des aspects caractéristiques de la Belgique nouvelle et déborde du cadre exclusivement liégeois de ce chapitre.

Certes elle ne peut revendiquer des origines aussi anciennes que l'armurerie. Sans faire remonter l'exploitation des nombreux charbonnages qui avoisinent Liége au légendaire Hullos, le maréchal ferrant de Plainevaux, qui découvrit, dit-on, vers la fin du XIIe siècle l'existence et l'emploi de la houille, à laquelle il aurait donné son nom, on peut croire que le charbon de terre fut employé pour certains usages dès l'époque la plus reculée. Mais ce n'est guère qu'au XIVe siècle que l'intensité croissante de la vie économique, en multipliant les rapports entre les villes, en fit un objet d'exportation.

« Il est certain, dit M. Pirenne, que sous le règne d'Adolphe de La Marck, les fosses, arènes et bures servant à l'extraction de la houille existaient déjà en grand nombre dans les werixhas (terrains avoisinant la Meuse). Dès avant 1355, il avait fallu instituer, sous le nom de « jurés des charbonnages », une cour spéciale pour surveiller le fonctionnement de l'industrie nouvelle et trancher les contestations auxquelles donnait naissance l'ouverture des mines. Au XVe siècle la ville se trouvait déjà entourée de houillères. Il y en avait à Ans, à Mollins, à Hocheporte, à Xhovémont, à Sainte-Walburge, et l'on se plaignait que les chariots et les « clichets », qui, du matin au soir, transportaient le charbon des lieux d'extraction aux rivages de la Meuse, défonçaient les chaussées et ébranlaient les ponts et les édifices, au grand détriment de leur solidité. »

Cependant l'industrie charbonnière ne prit pas de véritable importance avant le XVIe siècle. Ce fut alors que, les couches supérieures de la houille étant épuisées, on aborda les veines profondes en utilisant la poudre, ce qui permit de substituer les puits aux plans inclinés qui avaient servi jusqu'alors à pénétrer sous le sol. L'année 1515, où un « coup d'eau » causa la mort de quatre-vingt-dix-huit hommes, inaugure la lugubre

SERAING : HIERCHEUSES.

Phot. de M. Marissiaux.

ENTRÉE DES MINEURS DANS LA CAGE.
Charbonnage Bonne-Espérance, à Herstal.

série des grands accidents de mine de la Belgique. Les mineurs liégeois surent, du reste, faire face aux difficultés croissantes qu'ils avaient à surmonter; de même qu'ils avaient été les premiers sur le continent à exploiter le charbon de terre, ils furent aussi les créateurs des procédés si complexes qu'impose, au milieu des périls de toute sorte, son extraction à grande profondeur. « Les archives des « voir-jurés des charbonnages », dit encore M. Pirenne, fourniraient sans doute le sujet d'une des études les plus attachantes que puisse offrir l'histoire économique, et d'une de celles aussi qui montreraient le plus glorieusement tout ce que peuvent l'énergie et l'ingéniosité humaines. »

Bien avant l'invention des moteurs à vapeur, il est donc certain qu'il existait à Liége une industrie charbonnière organisée en grand. Mais le XIXe siècle l'a vue se développer d'une façon extraordinaire, et si le bassin liégeois n'a pas tout à fait l'importance du Borinage ou du pays de Charleroi, il suffit du moins à alimenter les énormes établissements métallurgiques du pays et à fournir une exportation très notable.

Cependant, ce sont ces grands établissements métallurgiques qui donnent au pays de Liége sa véritable physionomie industrielle. Le travail du fer est, du reste, plus ancien encore dans le pays liégeois que les charbonnages. Dès le XIIIe siècle, les forgerons, les « férons », comme on disait, étaient particulièrement nombreux à Liége; ils se groupaient dans la Feronstrée, et, dès cette époque, le quartier des Vennes, naguère encore sillonné par les nombreux bras de l'Ourthe, comptait une quinzaine de « moulins à fer », c'est-à-dire de petites forges contenant une roue hydraulique actionnant les marteaux et le soufflet. « Les usines de Grivegnée et celles des Vennes, remarque M. Tahon, à qui l'on doit un intéressant mémoire sur la métallurgie dans le pays de Liége, de Luxembourg et d'Entre-Sambre-et-Meuse au moyen âge, doivent dater de ce temps-là : *venna*, en bas latin, signifie un batardeau, un ouvrage qu'on construit sur une rivière pour y prendre un coup d'eau. »

Phot. de M. Marissiaux.

LAVABOS-DOUCHES ET PENDERIES DES MINEURS.
Charbonnages Espérance et Bonne-Fortune, à Montegnée.

Au XIVe siècle, le mot *féron* disparut du vocabulaire liégeois pour faire place à celui de *fèvre*. A partir de ce moment, et jusqu'au XVIe siècle au moins, on vit tous les ouvriers du marteau se concentrer dans les îles formées, au centre de Liége, par les bras de la Meuse, particulièrement en l' « îleau des Fèvres », d'où le nom moderne de la rue Lulay-des-Febvres, qui aboutit à la rue du Pont-d'Ile.

L'îlot des Fèvres était une véritable ruche de travailleurs du fer. Là vivaient, pêle-mêle, serruriers, forgerons, armuriers, couteliers, etc., et il ne devait pas être aisé de circuler dans les noires ruelles de cette cité bruyante, déjà étroites par elles-mêmes et rétrécies encore par les marchandises de toute nature jetées devant les boutiques, — ateliers et bazars à la fois.

Dès 1338 le métier des fèvres était un des plus importants des trente-deux bons métiers de la cité de saint Lambert. Les uns fabriquaient des clous; d'autres façonnaient exclusivement les ustensiles de cuisine et de ménage, tels que chaudrons, pots, crémaillères, trépieds, réchauds, rôtissoires, hastiers, pelles, tenailles, fers à gaufres, etc.; d'autres enfin, fondeurs, armoyeurs, fournissaient les couteaux, épées, dagues, chassets, hausse-cols, cuirasses, cottes de mailles, épaulières, brassards, grèves, gants, étriers, et tout ce qu'il fallait à l'homme d'armes pour se couvrir de fer, de la tête aux pieds.

Le vieux pays de Franchimont, réunion des cinq bans de Theux, Sart, Verviers, Jalhay et Spa, possédait, lui aussi, de riches gisements de fer au milieu de vastes forêts. Le long de la Hoègne et de tous les cours d'eau de cette région s'échelonnaient de petites usines métallurgiques, dont les produits, consistant en ustensiles de ménage ou d'agriculture, s'écoulaient aux marchés de Liége, de Maestricht ou d'Aix-la-Chapelle. Il fallut néanmoins la concentration des capitaux qui se produisit au commencement du XIXe siècle pour donner à la métallurgie liégeoise son plein développement. C'est à l'initiative du fils d'un émigrant anglais, John Cockerill, qui fut très généreusement et très constamment soutenu par le roi Guillaume de Hollande, que le pays de Liége doit ses premiers grands établissements industriels, et cette gigantesque exploitation a centralisé de telle façon toutes les industries qui ont rendu riches et prospères les provinces wallonnes de la Belgique qu'elle a pris un caractère vraiment représentatif, qu'elle est devenue en quelque sorte le type de la métallurgie belge.

C'est en 1817 que Cockerill reçut du roi de Hollande le château de Seraing, ancienne maison de plaisance des princes-évêques, avec mission d'y installer de nouveaux ateliers de construction. Les progrès de l'établissement furent rapides. Quelques années plus tard, les machines construites à Seraing pouvaient rivaliser, par leurs dimensions, leur fini et leur bon fonctionnement, avec ce qui se faisait de mieux en Angleterre, le seul pays où jusqu'alors la construction des machines avait atteint quelque importance. C'est, d'ailleurs, à Seraing que les procédés de l'industrie anglaise se sont le plus promptement implantés sur le continent. En 1824, Cockerill y établit un haut fourneau marchant au coke. Ce n'était pas, à la vérité, comme cela s'est dit, le premier de son espèce sur le continent, mais l'adjonction de puissantes soufflerie à vapeur donnait à ce haut fourneau une facilité de marche et une abondance de production qui commençaient une révolution dans la fabrication de la fonte. Dans les années suivantes, par une large application des moteurs à vapeur aux opérations métallurgiques, Cockerill se fit l'apôtre et le vulgarisateur de méthodes nouvelles du travail du fer sur le continent. Enfin les grandes industries du transport, qui ont une si profonde influence sur notre civilisation et notre état social, doivent généralement à Cockerill et à ses compagnons de travail une partie de leur prodigieux essor. La navigation à vapeur attira d'abord

Phot. Marissiaux.

CHARBONNAGES ET HAUTS FOURNEAUX A OUGRÉE

leur attention, et, dès l'origine, on construisit à Seraing des machines marines qui furent, à leur époque, ce qu'il y avait de plus puissant et de plus parfait. Quelques années plus tard, les chemins de fer ayant été introduits en Belgique, les usines Cockerill furent les premières du continent à fabriquer des locomotives et à laminer des rails. Elles furent également les premières à appliquer à la fabrication de l'acier le procédé Bessemer, qui a permis les grands travaux métallurgiques dont s'étonne aujourd'hui le monde.

La transformation de l'entreprise en société anonyme ne nuisit pas à cet esprit d'initiative, qui ne s'est pas seulement traduit par la promptitude de l'établissement à appliquer les derniers perfectionnements techniques, mais aussi par la variété de la production.

Phot. de M. Puttemans.

LES ACIÉRIES D'OUGRÉE.

L'originalité des établissements Cockerill, c'est, en effet, d'une part qu'ils fabriquent à la fois des rails et des canons, des locomotives et des coupoles, des plaques de blindage et des chaudières, des ponts et des paquebots; de l'autre, c'est qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Ils comprennent, à Seraing même, des charbonnages, des hauts fourneaux, des aciéries, des laminoirs, des ateliers d'alésage, des chaudronneries, des ateliers de montage, et la société possède des mines de fer dans le Luxembourg et en Espagne, un chantier naval et une flottille de remorqueurs et de barges à Hoboken, près d'Anvers.

Cette universalité dans la fabrication métallurgique est nécessitée par les conditions dans lesquelles l'industrie belge lutte contre ses concurrents sur les grands marchés du monde. On voit de plus en plus la diplomatie des grandes puissances s'employer à obtenir pour leurs nationaux les grosses commandes des pays neufs. Les industriels belges ne disposant pas de pareilles influences politiques sont obligés de lutter avec leurs propres ressources et de s'adresser à toutes les clientèles. Sous ce rapport encore les établissements Cockerill peuvent servir de type.

Cette variété de la fabrication fait que la visite des usines de Seraing est particulièrement intéressante pour le profane. On peut y voir toutes les formes de la métallurgie moderne : c'est une sorte d'exposition permanente du progrès industriel, et la perfection même de l'outillage, la régularité automatique avec laquelle tous les services fonctionnent leur donnent un pittoresque sévère qui fait la plus profonde impression sur ceux-là mêmes que ne séduit point l'implacable poésie de la machine.

Ce qui frappe d'abord quand on parcourt ces vastes ateliers, c'est la tranquillité et le silence relatifs qui y règnent. Dans les immenses halls, ce sont d'interminables files de machines-outils que les ouvriers ne font en somme que surveiller, de telle façon qu'il semble au premier abord au visiteur que ces hommes en blouse soient véritablement inoccupés. Cette impression se fortifie encore quand on pénètre dans les grosses forges, où l'on voit d'énormes lingots de fonte rougis à blanc se transporter des fours au pilon au moyen de quatre ponts roulants qui ont l'air de manœuvrer tout seuls. Le forage à la presse hydraulique, dans lequel se pétrissent comme de l'argile d'énormes masses de métal incandescent, et cela sans choc, bruit ni effort apparent, offre au visiteur un spectacle impressionnant et qui contraste vivement avec l'ancien travail au pilon, dont les chocs violents ébranlent le sol et les bâtiments, tout en produisant des effets utiles beaucoup moindres. C'est une force tranquille, inéluctable et raisonnable, une chose aveugle et toute-puissante, que l'on s'émerveille de voir obéir à l'effort minuscule de l'homme qui la fait manœuvrer. Mais l'impression la plus forte que le visiteur emporte des usines de Cockerill, c'est celle de l'aciérie. En dehors de son intérêt scien-

USINES COCKERILL, A SERAING : ATELIER DES LOCOMOTIVES.

LE CHATEAU DE SERAING.
Autrefois château des princes-évêques de Liége, occupé aujourd'hui par la direction des usines John Cockerill.

tifique et industriel, le procédé Bessemer, avec ses cascades de métal liquide, les manœuvres en apparence automatiques de la cornue et des grues qui la desservent, ces gerbes d'étincelles et de flammes répandant partout des lueurs instantanées de feu d'artifice, offrent un spectacle vraiment fantastique. Ce n'est plus la comparaison classique de la forge de Vulcain qui se présente à l'esprit, c'est un monde étrange et mystérieux, quelque chose de redoutable et de secret, force monstrueuse que l'intelligence anime et commande, mais dont elle garde un singulier effroi. De même les laminoirs où l'on voit les blocs d'acier passer d'un cylindre laminaire à un autre, d'une cannelure à la suivante, d'une cage à une autre cage au moyen de rouleaux et de crochets courant à ras du sol et que des moteurs électriques mettent en activité. Le rail incandescent se promène ainsi dans l'atelier désert, pareil à un serpent de feu qui chercherait une proie.

Il est impossible d'entrer ici dans les détails de l'organisation des établissements Cockerill. La société, dans l'intérêt même du bon fonctionnement d'une industrie dont le moindre arrêt peut occasionner des pertes énormes, s'est efforcée d'améliorer le plus possible la condition des 10000 ouvriers qu'elle emploie, par un grand nombre d'institutions d'assistance sociale et d'éducation populaire.

Elle n'a pas construit d'école spéciale d'apprentissage mécanique, mais elle accorde son appui à l'école professionnelle de mécanique créée à Liége pour former de jeunes travailleurs qui pourront compléter leurs études à l'école industrielle.

Celle-ci a été fondée grâce principalement à l'initiative de la société Cockerill, et le concours de plusieurs de ses ingénieurs donne aux cours professés à cette école une valeur pratique des plus sérieuses. Une école navale avec classes préparatoires a également été créée au chantier de Hoboken.

Enfin l'école des mineurs de Seraing, pour l'instruction des chefs mineurs et porions, est une autre institution d'une haute utilité pour le recrutement du personnel des charbonnages; et l'école polyglotte, fondée tout d'abord sous le nom de cercle polyglotte, en 1892, permet aux employés d'acquérir à peu de frais la connaissance des langues étrangères et de la sténographie.

L'hôpital, établi en 1849, à la suite d'une épidémie de choléra, fut complété en 1886 par l'adjonction d'un orphelinat. Ces deux institutions occupent un vaste bâtiment bien aéré et éclairé, dans une situation agréable et salubre. L'hôpital compte 230 lits; des soins gratuits y sont donnés aux malades ou blessés faisant partie de la société; les communes ou établissements industriels du voisinage peuvent y faire soigner leurs malades ou blessés moyennant une légère rétribution. Il comprend en outre un hospice pour les vieillards, où sont admis gratuitement d'anciens ouvriers de l'usine. L'orphelinat reçoit les enfants des ouvriers de Cockerill, lorsque ceux-ci, en mourant, les ont laissés sans ressources. On y compte généralement 125 à 150 orphelins, qui sont nourris, logés et instruits jusqu'à un certain âge, après lequel les garçons entrent comme apprentis à l'usine; les filles trouvent facilement à se placer, grâce aux connaissances du ménage et de la couture qu'on leur a fait acquérir. Une école ménagère est adjointe à l'orphelinat; les jeunes filles font l'épargne du produit de leur travail et se constituent ainsi une dot pour leur sortie. Hôpital et orphelinat sont dirigés par les sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Dans l'intérêt des ouvriers demeurant à une certaine distance de l'usine et ne pouvant retourner chez eux pour prendre leurs repas, on a établi dans chaque division des réfectoires pourvus de tables en marbre blanc, d'armoires et d'appareils de cuisine, toujours tenus dans un état de propreté scrupuleuse. Chaque service dispose en outre d'une buvette où l'ouvrier peut se procurer des boissons saines à des prix très modiques.

Enfin les ouvriers et employés ne sont pas oubliés lorsque la vieillesse, la maladie ou l'accident met fin à leur carrière. Une première prévision prend la forme d'une caisse d'épargne dans laquelle les dépôts effectués jusqu'à présent s'élèvent à une somme de plus de 10 millions de francs, sur laquelle la société sert un intérêt de 3 1/2 ou 4 pour 100, suivant l'importance du livret. Les ouvriers charbonniers participent à la caisse de prévoyance des ouvriers mineurs de la province de Liége et à la caisse de secours des vieux mineurs, qui sont soutenues par des versements annuels de la société, équivalant à 2 pour 100 des salaires. Comme mesure plus générale, on a fondé, en 1894, une société mutualiste dont l'objet est de faciliter l'affiliation des ouvriers de toutes catégories à la caisse de retraites de l'État.

Au début, en 1894, la participation était facultative et le nombre d'affiliés était assez minime (53). Plus tard, afin d'obtenir de meilleurs résultats, les ouvriers entrant à l'usine furent obligés de s'affilier, de même que ceux auxquels était accordée une augmentation de salaire. Ces mesures n'ayant pas répondu au désir de la direction, il fut décidé, en 1901, que tous les ouvriers de l'usine âgés de moins de cinquante-huit ans seraient affiliés. Ceux qui refusaient s'exposaient à ne pas avoir de pension lorsque l'âge de la retraite sonnerait pour eux.

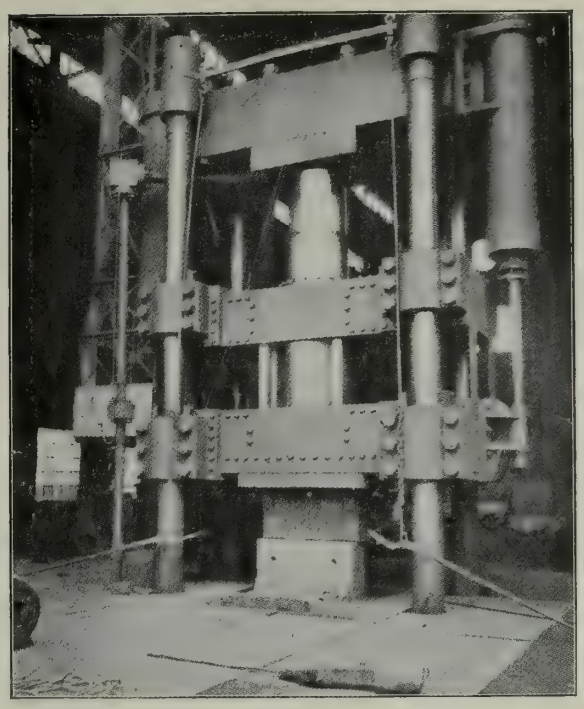
Ces dispositions furent couronnées de succès. Au 1er janvier 1907

USINES COCKERILL, A SERAING : HAUTS FOURNEAUX.

on avait affilié 16 808 ouvriers, dont 6 825 étaient encore présents et 9 983 avaient quitté l'usine.

L'entrée en jouissance varie entre soixante et soixante-cinq ans. Les versements des ouvriers sont faits à capital réservé et ceux de la société à capital abandonné.

Ce n'est pas à dire, certes, que Seraing soit une véritable Salente où l'ouvrier, content de son sort, renonce de lui-même aux revendications que le prolétariat formule avec tant d'âpreté dans d'autres pays industriels. Mais, grâce aux concessions et au zèle social de la compagnie, elles n'ont pas le caractère d'animosité et de rudesse qu'on leur trouve ailleurs. Les institutions d'assistance sociale d'origine patronale caractérisent très bien, du reste, la tendance nouvelle des industriels belges. Ceux-ci ont compris non seulement que le mécontentement de l'ouvrier causé par une exploitation intensive finit par être funeste à l'industrie, mais encore que le travailleur doit en arriver forcément à discuter avec plus ou moins de liberté les conditions de son travail. Les grandes compagnies manufacturières, d'autre part, ont admis qu'il était plus politique d'aller au-devant des réclamations acceptables que de se les laisser imposer par la loi ou par la grève, et cette méthode, comme on voit, a donné à Seraing les meilleurs résultats.



USINES COCKERILL, A SERAING : PRESSE A FORGER (PUISSANCE, 2000 TONNES).

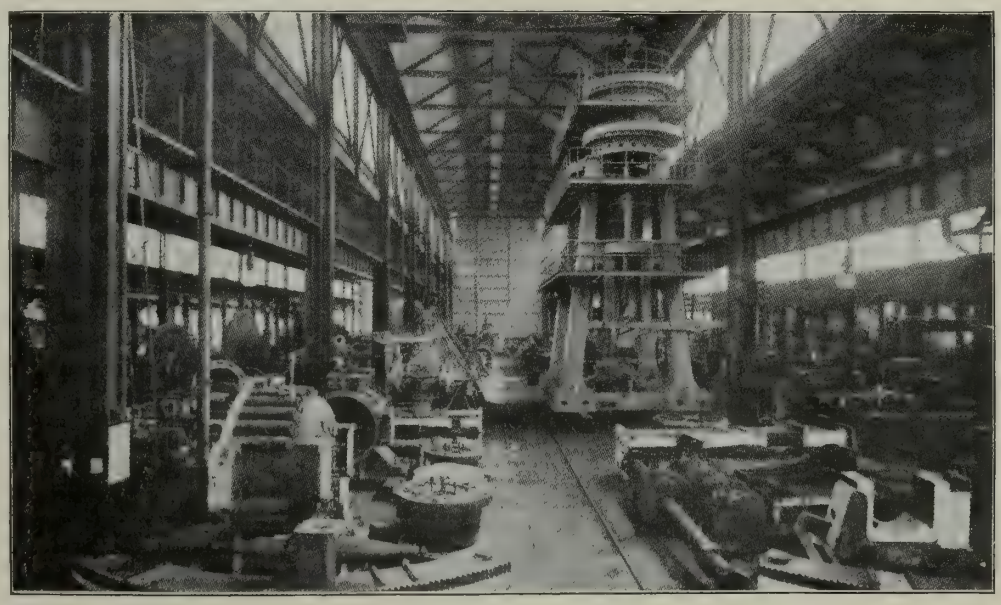
Les installations métallurgiques de Seraing sont assurément les plus importantes du bassin de Liége. Mais, outre la fabrique nationale d'armes de guerre de Herstal, qui fait une exportation considérable, il y a également d'importantes aciéries, des laminoirs, des hauts fourneaux, des charbonnages à Ougrée, à Tilleur, à Ans, à Montegnée, à Angleur, et dans toute cette banlieue active et surpeuplée.

Au Val-Saint-Lambert, c'est une industrie différente qui occupe la population. Dans les vastes et vieux locaux d'une ancienne abbaye cistercienne, dont les jardins s'étagent le long de la Meuse, à mi-côte, se trouve la principale usine de la puissante Société des cristalleries du Val-Saint-Lambert. C'est également un établissement modèle, et dont la visite vous remplit d'admiration pour l'ingéniosité humaine. Cette délicate industrie du verre garde toujours on ne sait quel air d'aristocratie comme au temps où elle conférait la gentilhommerie. Elle a, d'autre part, quelque chose de mystérieux, d'aérien, qui fait qu'on ne s'étonne pas de la réputation de magie qu'eurent jadis ceux qui s'en occupèrent. Les courbes décrites dans l'espace par le tube de fer, cette boule incandescente qui s'enfle, rose, verte, bleue, sous le souffle de l'ouvrier, le miracle de cette pâte liquéfiée se durcissant en des formes infiniment capricieuses ne feraient-ils pas soupçonner à un spectateur naïf quelque mystérieux enchantement?

Rien d'amusant à suivre comme ce travail. Dans le hall presque silencieux où ronfle la flamme, des centaines de travailleurs assis devant leur établi reçoivent des mains des servants la fragile matière qu'ils façonnent, garnissent et décorent. Aucun geste n'est perdu : la main de l'ouvrier semble avoir la précision d'un rouage, et de cette main sortent les coupes, les verres, les carafons en des formes délicieuses où se perpétuent les traditions de la vieille cristallerie classique, à moins qu'on ne tire parti des ressources de l'art décoratif moderne. Le vaste établissement des bords de la Meuse n'est qu'une des usines de cette puissante Société anonyme du Val-Saint-Lambert, qui possède encore à Herbatte, à Jambes et à Namur d'autres installations; mais il entretient une immense population ouvrière qui habite le village voisin et perpétue dans le milieu wallon l'accent, les mœurs et les manières des Ardennes françaises. Cette grande famille ouvrière, en effet, suivit la fortune de ses directeurs. A la suite du démembrement des verreries de Venèche, près de Givet, tandis que le propriétaire allait porter son industrie en France, ses anciens collaborateurs gagnaient la Belgique où ils acquéraient les bâtiments de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, et reconstituaient la cristallerie telle qu'elle fonctionne aujourd'hui.

L'aspect pittoresque et les monuments de Liége. — Du vieux Liége, de la ville telle qu'elle était au moyen âge, il ne reste rien ou presque rien, sauf la tour de Notger, quelques églises; encore les plus anciennes ont-elles été si profondément remaniées qu'on a quelque peine à distinguer en elles ce qui reste des temples primitifs. C'est que Liége, en effet, fut pour ainsi dire complètement démoli lors du sac de la ville par les troupes de Charles le Téméraire. La cité d'aujourd'hui date en somme du règne réparateur d'Érard de La Marck, et l'on a même, au cours du dernier siècle, profondément modifié sa physionomie en comblant les bras de la Meuse et les petits canaux qui sillonnaient le cœur de la cité.

Cet Érard de La Marck fut un prince artiste et un grand bâtisseur. C'est à lui qu'on doit notamment l'admirable palais épiscopal qui sert aujourd'hui de palais de justice. Il voulut en faire en quelque sorte le symbole de son œuvre réparatrice et ne négligea rien pour lui donner l'aspect d'un monument magnifique. Et le fait est que, malgré les injures que lui ont fait subir le temps et les hommes, malgré la médiocre façade que l'on y a ajoutée après un incendie en 1737, il apparaît encore comme un des joyaux de l'architecture gothique à son déclin.



USINES COCKERILL, A SERAING : LE GRAND MONTAGE.

USINES COCKERILL, A SERAING : CANONS DE FORTERESSE A TIR RAPIDE.

Est-ce encore du gothique ? Cette profusion d'ornements où le sculpteur liégeois François Borset amusa sa fantaisie n'appartient-elle pas plutôt à la Renaissance? Vaine querelle. Dans la vallée de la Meuse comme dans la France centrale, la transition du gothique au Renaissance est insensible. Quel que soit le tarabiscotage de ces sculptures ouvragées et ciselées comme une châsse, les colonnes du palais épiscopal de Liége sont d'une forme et d'une fantaisie charmantes. Cette cour, ou plutôt ces deux cours ont quelque chose de somptueux et de galant, de magnifique et de raisonnable qui explique l'admiration que la reine Margot eut pour la ville de Liége et pour son aimable évêque. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se figurer les fêtes magnifiques, les nobles cavalcades qui emplirent jadis cette cour immense que sillonnent aujourd'hui les avocats en robe noire et les plaideurs impatients.

Des anciennes écuries du palais on a fait les bureaux de l'hôtel provincial, et le chef suprême de l'administration a été installé dans la salle même des États généraux. Un architecte adroit a reconstitué sur les plans des façades intérieures toute la partie de l'édifice qui regarde Publémont. C'est la même disposition de travées prolongées dans le toit et reliées par une balustrade découpée à jour. Un portique en saillie dans le milieu de la construction reproduit le charmant motif des arcs et des piliers de la grande cour, et deux avant-corps aux angles achèvent d'en restituer la configuration.

Le palais des princes-évêques est le plus ancien et le plus intéressant de beaucoup des monuments civils de Liége. L'hôtel de ville, que l'on appelle la Violette, comme au temps où les échevins se réunissaient encore dans une vieille maison portant cette enseigne, n'est qu'un grand bâtiment du XVIIIe siècle qui fait plutôt songer à un vaste hôtel bourgeois qu'à un édifice public. En face se trouve la fontaine du Perron, construite en 1696 par Delcour, et qui remplace l'ancien Perron, le symbole des libertés liégeoises, emporté à Bruges par Charles le Téméraire.

Les vieilles églises sont extrêmement nombreuses, et plusieurs d'entre elles sont fort intéressantes au point de vue architectural, bien que toutes aient plus ou moins souffert, soit du fait des révolutions, soit du fait des restaurations. La vieille église Saint-Lambert, où Pierre l'Ermite prêcha la croisade, où l'empereur Henri IV plia le genou avec humilité sous le geste de l'évêque levant les censures ecclésiastiques, la vénérable cathédrale, berceau même de la ville, a été démolie lors de la Révolution française. Mais, on l'a vu, Liége, au moyen âge, avait été une ville sainte, une ville de clercs et tout autour de l'église mère s'étaient édifiées quantité d'églises plus petites, mais où les architectes des belles époques gothiques n'en déployèrent pas moins une rare magnificence. La plupart de ces édifices sont donc d'une origine extrêmement ancienne, mais ils ont presque tous été reconstruits ou modifiés assez récemment; telle l'église Saint-Jacques, fondée en l'an 1016 par l'évêque Baudry, mais transformée de fond en comble de 1513 à 1538 et reconstruite dans le style ogival flamboyant. L'architecte liégeois Lambert Lombard y ajouta même peu après un portail Renaissance qui est d'ailleurs charmant. Telle qu'elle est, l'église, en ses nobles proportions, ne manque pas de grandeur. Certains pourtant lui préfèrent Saint-Paul, belle et noble église gothique construite en 1280 sur les ruines de la chapelle fondée en 868 par l'évêque Eracle. Depuis la destruction de Saint-Lambert, on en a fait la cathédrale et on l'a abondamment ornée selon le type médiéval et religieux du XIXe siècle.

Saint-Martin, construite sur la hauteur, est d'un style plus simple. Elle arrête le visiteur quelque peu nourri de l'histoire liégeoise par un tragique souvenir. C'est là qu'en 1312 deux cents nobles s'étaient réfugiés après l'échec de cette tentative contre la constitution populaire que nous avons racontée précédemment. On se souvient qu'ils furent enfermés dans l'église à laquelle les métiers mirent le feu et qu'ils périrent jusqu'au dernier sous les décombres. Reconstruite au commencement du XVIe siècle, Saint-Martin a été fort adroitement restaurée de nos jours. Enfin il faut terminer la visite des églises par Saint-Barthélemy, basilique romane complètement transformée au XVIIIe siècle.

On le voit, sous le rapport des monuments de l'architecture ancienne, Liége ne peut guère se comparer aux villes flamandes. Mais ce qui fait le charme de la vieille ville, un charme qui lui est très particulier, ce sont les vieux hôtels, les vieilles maisons, les fontaines, les coins pittoresques qui y abondent. Ici c'est une demeure patricienne construite autrefois par Lambert Lombard et transformée en maison de commerce. Là c'est une venelle escarpée qui grimpe entre les jardins et qui s'amorce dans une rue moderne, animée et bruyante. C'est, d'autre part, l'hôtel d'Ansembourg, véritable musée de la vie aristocratique à Liége au XVIIIe siècle; c'est enfin la curieuse maison Curtius, dont on a fait le musée archéologique, et qui dresse sa tour carrée et son vieux toit d'ardoises au bout du quai de la Batte.

On est là au cœur du vieux Liége. Les jours de marché, tout ce quai de la Batte s'anime d'un grouillement d'attelages, de maraîchers, d'oiseleurs, de portefaix, de camelots, criant, trafiquant, mêlant les quolibets aux boniments et se démenant au travers d'un tohu-bohu de tréteaux. C'est la même animation qu'on retrouve sur la place Verte, le vrai Forum de la cité, où la fontaine de Delcour rappelle plus ou moins vaguement l'antique Perron, le palladium des libertés communales.

Toute la ville, du reste, est extrêmement vivante. Le peuple liégeois vit beaucoup plus dans la rue que celui des autres cités belges. L'été, la journée de travail finie, tout le monde sort, se promène et flâne sur les places, le long du boulevard de la Sauvenière ou dans les cafés du « Carré », vaste quadrilatère formé

USINE D'OUGRÉE-MARIHAYE : RAILS DE 101 MÈTRES DE LONGUEUR.

LIÉGE : L'ILE DU COMMERCE.

par les rues les plus passantes, les plus commerçantes de la ville. Des groupes bavards se forment, les « terrasses » des cafés regorgent de consommateurs, des gamins délurés crient à tue-tête les titres des journaux locaux : *la Meuse, l'Express*, le *Journal de Liége*, et l'on a l'illusion de la vie grouillante, souriante et gesticulante d'une grande ville française.

Liége du reste est admirablement aménagé pour cette vie urbaine active et sociable. Les grands travaux exécutés dans la seconde moitié du XIXe siècle, sans altérer trop profondément le caractère de la ville, l'ont rendue plus saine et plus commode. Les bras de la Meuse et les petits canaux qui séparaient les anciens « vinâves » (voisinages, quartiers, constituant au moyen âge des circonscriptions administratives et politiques) ont été comblés et remplacés par des rues larges et bien aérées, et cette succession de places très rapprochées les unes des autres et de caractère fort différent : la place de la Cathédrale, la place du Théâtre, la place Saint-Lambert, la place Verte, la place du Marché, fournit toute une série de charmants paysages urbains.

D'autre part, de larges boulevards et de vastes squares sont venus égayer et colorer les quartiers neufs qui s'étendent vers la gare des Guillemins, où aboutissent les grandes lignes de chemins de fer. Enfin les nobles perspectives de la Meuse et la série des grands ponts qui la traversent depuis le pont de Fragnée, construit lors de l'Exposition universelle de 1905, jusqu'au pont des Arches, dont les premières assises datent, dit-on, du VIe siècle, font de la capitale de la Wallonie une des plus belles villes belges.

Le mouvement intellectuel à Liége. — La capitale wallonne! Liége revendique ce titre avec orgueil et, en effet, bien que les Wallons du Borinage et du Tournaisis n'aient avec elle que des rapports lointains, la vieille ville des princes-évêques est certes bien le cœur de cette petite patrie linguistique et morale qu'est la Wallonie.

Nous avons parcouru bien des districts de ce pays, nous avons noté bien des traits de mœurs et de caractère de ses habitants; nous avons cherché à dégager les causes lointaines qui les avaient formés et différenciés de leurs voisins, les Flamands. Mais c'est de Liége qu'il faut s'orienter pour saisir d'une vue synthétique l'esprit, la culture, l'âme de ce peuple qui collabore à la lente formation de la personnalité belge et qui a conservé jusqu'ici son caractère propre.

Il est incontestable que le Wallon appartient à la même formation ethnique que le Français du nord-est. Ce qui l'en différencie, c'est qu'il n'a subi que par contre-coup la culture intensive du XVIIe siècle et qu'il a des souvenirs historiques différents. On ne peut envisager de la même manière les guerres de Louis XIV à Reims et à Liége.

LIÉGE : STATUE DE CHARLEMAGNE.

De toutes les provinces morales dont se compose aujourd'hui la culture française, la Wallonie est demeurée la plus provinciale, et son développement intellectuel et littéraire est, à ce titre, des plus intéressants. Nul ne l'a mieux caractérisée que M. Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liége, Wallon de race, et l'un des meilleurs défenseurs de la culture française en Belgique.

« Le Wallon, dit-il, a pris de la culture française ce qu'il pouvait s'en assimiler. Il a toutefois gardé avec une sorte d'orgueil des façons de penser et de dire que trahissent l'accent de son langage et les particularités peu nombreuses de sa syntaxe. Avec cela, il ne peut dissimuler, dans les relations, une réelle bonhomie, une verve très communicative, un rien ironique, enfin un contentement de soi qui engendre assez de nonchaloir et de quiétude endormie pour que sa prospérité matérielle en subisse le contre-coup — il a perdu le monopole de plus d'une industrie — sans que la vivacité, plutôt stérile, de son allure en soit sensiblement modifiée.

« Des circonstances politiques, qui tiennent bien aux fatalités de son existence pendant trois quarts de siècle, ont singulièrement attiédi chez le Wallon cette fougue d'indépendance que n'avaient pas épuisée dix siècles de luttes

LIÉGE : L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.

civiles et de guerres défensives contre ses voisins. Tour à tour il a combattu les empereurs allemands, ses suzerains, et les rois de France, ses alliés naturels. Il a connu toutes les servitudes sans en tolérer aucune; tantôt ce sont ses princes-évêques qu'il bannit, tantôt c'est l'étranger qu'il appelle à son aide, pour se retourner ensuite contre lui. Est-il las des dissensions entre grands et petits, entre le clergé et le peuple? Il se met à la solde de l'étranger; il conquiert ainsi, de par le monde, une moins enviable célébrité, celle du mercenaire, que les Suisses se partageront avec lui : « Respectez-le, dit Schiller dans *Wallenstein;* « respectez-le : c'est un Wallon. »

« Ces quelques traits peignent une race qui ne diffère de la race française que par une dose supérieure d'alliage germanique. Son isolement séculaire et le régime théocratique ont fait le reste. Il a dû résulter de ce mélange ethnique et de cette histoire une tendance particulariste accusée dans le caractère, les mœurs et le langage de la population.

«Cette tendance est aussi vieille que la fusion des races sur la rive mosane; elle est moins sensible pendant les siècles du moyen âge parce qu'elle est générale alors et que la Picardie, la Champagne et les autres provinces de France l'accusent avec la même netteté. Au xve et au xvie siècle, elle se dissimule dans la pauvreté d'œuvres sans originalité d'aucune sorte et les malheurs civils ne la laissent apparaître que pour l'exacerber en un patriotisme local prêt à tous les héroïsmes. Il faut le règne de Louis XIV pour qu'elle réapparaisse dans le domaine des arts.

« Au siècle suivant, on rencontre quelques productions wallonnes qui ont leur charme. Chose curieuse, elles sont signées de noms aristocratiques. C'est le chevalier de Rickman qui aiguise sa verve en découvrant les *aiwes di Tongres* (eaux thermales de Tongres), dont une tradition locale faisait remonter les vertus à l'époque romaine; ce sont MM. de Cartier, de Harlez et de Vivario qui écrivent le livret du *Voëge di Chaudfontaine* et des autres pièces du théâtre liégeois, tandis qu'un maître de la chapelle épiscopale en compose la musique.

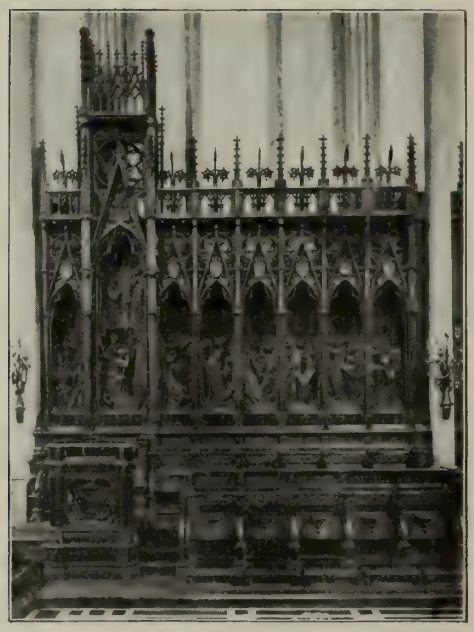
« Qui aurait cru que le particularisme irait jusque-là? Nous sommes sous Louis XIV et sous Louis XV. Le français est en train de faire allègrement le tour du monde; il rend avec usure à l'Italie et à l'Espagne ce que ces nations lui ont prêté; les petites cours d'Allemagne et la grande cour de Russie lui ouvrent leurs plus secrètes portes. Ses écrivains sont des hôtes qu'on recherche et les confidents des princes étrangers. Et voilà que sur une terre française, à quatre-vingts lieues de Paris, on découvre, comme à la loupe, une ville oubliée, dont la bonne société se défend contre les idées et contre le langage poli de ces mêmes écrivains. Elle jargonne avec délices et pousse l'amour de son obscur parler jusqu'à le mettre dans ses vers, qu'elle fait corrects non sans saveur. »

Curieux trait de caractère qui explique la ville d'aujourd'hui.

Les troubles de la fin du xviiie siècle arrêtèrent net l'éclosion de cet art local et ce n'est que vers 1850 que la littérature patoisante reparut avec un certain éclat, mais alors sous une forme essentiellement populaire.

C'est le moment où dans toute l'Europe l'idée des revendications nationales va triompher. On se prend d'une singulière sympathie pour les patois qui, comme autant de Cendrillons longtemps délaissées, se parent soudain de grâces inconnues. En Ecosse Burns, en Allemagne Hebbel ont déjà remis en honneur la poésie dialectale. En Provence les *félibres* marchent sur leurs traces. Dans les Flandres, Conscience apprend à lire au peuple, et Ledeganck à chanter.

« Le moment semble propice pour le wallon, dit un des histo-



STALLES DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL.

LIÉGE : L'ILE DU COMMERCE.

LIÉGE : L'HOTEL CURTIUS, AUJOURD'HUI MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE.

riens de la littérature wallonne, M. Oscar Grojean. Et, en effet, c'est de cet instant que date le réveil littéraire de la Wallonie.

« En 1856, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de Léopold Ier, la *Société des vrais Liégeois* ouvrit un concours de « crâmignons ». L'œuvre couronnée fut *L'avez 've veyou passer?* Un vrai poète se révélait, capable de faire vibrer l'âme populaire, de l'exprimer dans des chants simples et délicats. Jamais on n'eût cru que le vallon pouvait atteindre à tant de poésie. On était surpris et ravi. Bientôt le nom de Nicolas Defrecheux fut célèbre dans toute la Wallonie.

« L'impulsion était donnée : le mouvement ne s'arrêta plus. Frédéric Diez venait de fonder la philologie romane ; à Liége, Grandgagnage appliquait au dialecte les méthodes de la science nouvelle. D'autre part, on étudiait, un peu partout, avec une curiosité passionnée, les coutumes, les usages, les croyances, les traditions anciennes. Enfin le succès étonnant de la poésie patoisante autorisait les plus grandes espérances et légitimait les enthousiasmes les plus généreux. Le 27 décembre 1856 la *Société liégeoise de littérature wallonne* se fonda. Elle groupait des lettrés, des érudits, des écrivains, des folkloristes. C'était Grandgagnage, François Bailleux, Ulysse Capitaine, Adolphe Le Roy, le curé Duvivier, Auguste Hock, le chanoine Henrotte, Adolphe Picard, Joseph Dejardin.

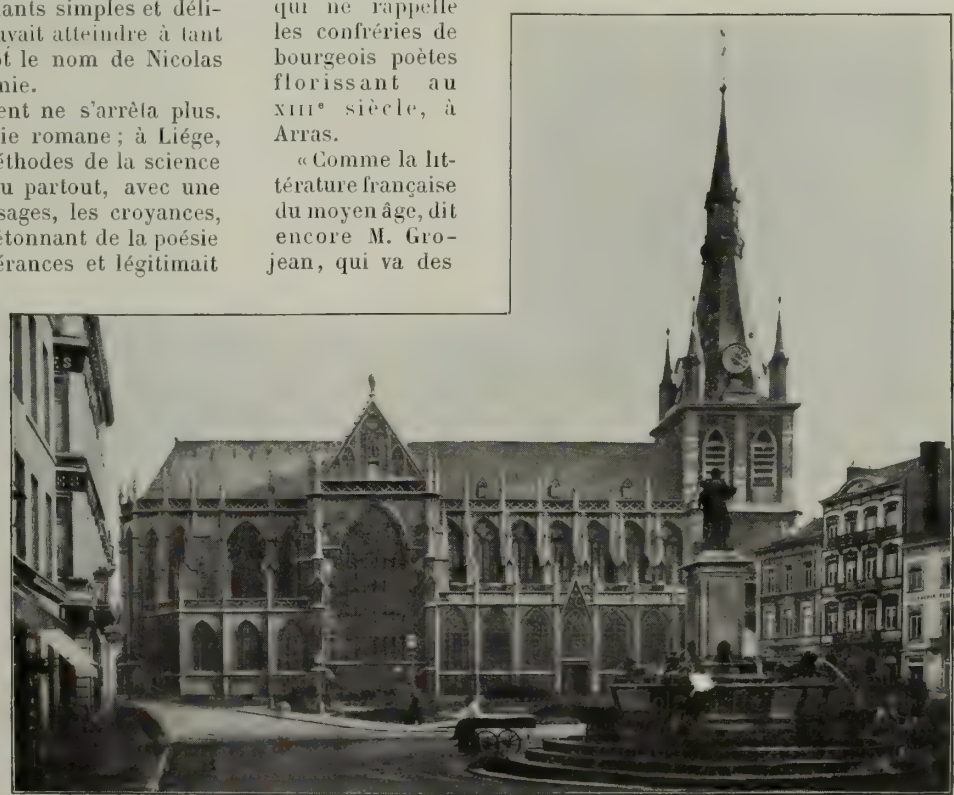
...L'article premier des statuts stipulait que la société était constituée « dans « le but d'encourager les productions « en wallon liégeois; de propager les « bons chants populaires; de conserver « la pureté à l'antique idiome, d'en « fixer autant que possible l'orthographe « et les règles, et d'en montrer les rap- « ports avec les autres branches de la « langue romane ». La tâche était audacieuse et lourde. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'épineuse question de l'orthographe a été résolue; c'est tout récemment que le projet d'un *Dictionnaire général de la langue wallonne* est entré dans la voie de la réalisation. Mais les *Bulletins* et les *Annuaires* de la société ont publié sans interruption un choix imposant d'œuvres littéraires et, dans le domaine de la lexicographie et du folklore, une foule de travaux et de compilations considérables. A l'heure qu'il est, la *Société liégeoise de littérature wallonne* compte cinq cents membres, et si le feu sacré du début a semblé, à certains moments, s'assoupir, son activité a pris, sous l'impulsion d'éléments plus jeunes et mieux formés aux méthodes scientifiques, un essor nouveau. »

Un des modes d'action de la société était — et est encore — l'attribution de prix annuels destinés à récompenser les meilleures œuvres soumises à son jugement. Par une fortune rare et inespérée, le premier concours fit surgir, en 1857, une pièce qui mérita les suffrages des censeurs les plus difficiles. Et du *Galant del siervante*, d'André Delchef, on peut dater la renaissance du « théâtre wallon », qui a pris depuis lors un étonnant essor. Le mouvement alors cesse d'être purement liégois. Nous avons vu comment il avait pris naissance à Namur; bientôt il s'étend à l'Entre-Sambre-et-Meuse, au Hainaut, au Brabant wallon. Mais partout il conserve un caractère exclusivement populaire; ce qui en fait du reste la saveur.

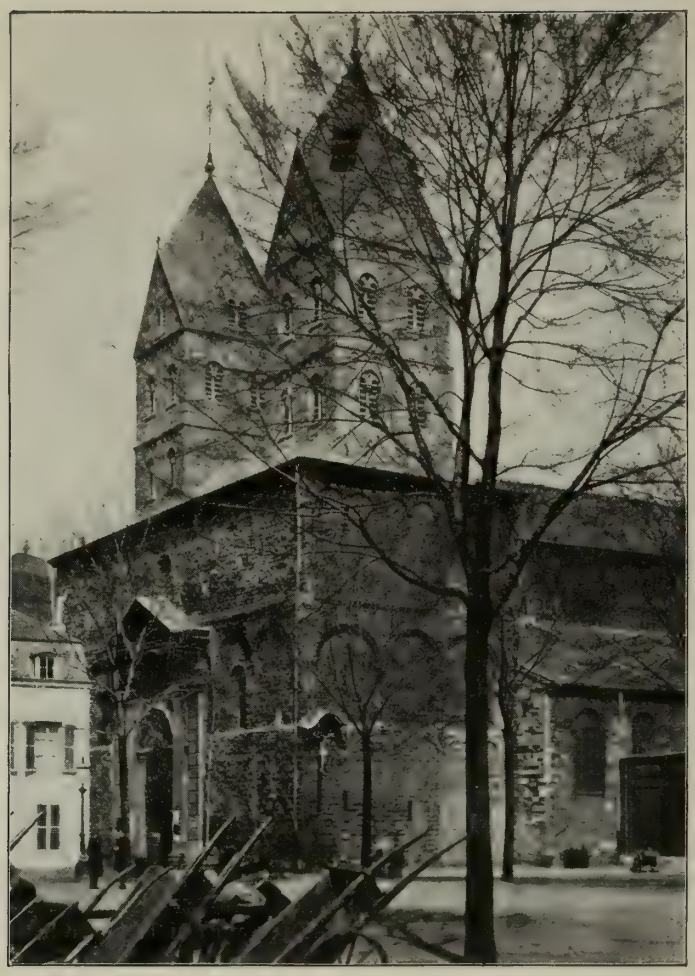
La poésie wallonne, c'est la « pasquèye » (chanson), qui rythme le labeur de l'atelier, accompagne le bruit de la lime ou du rabot; le *crâmignon*, qui, aux fêtes de paroisses, par les beaux soirs d'été, met un sourire sur les lèvres des fiancés et quelque émoi dans leurs cœurs ingénus; le *spot*, qui se moque et qui raille; la farce, qui déchaîne la grosse gaieté des auditoires bénévoles; la comédie, qui pique et morigène; le drame, qui allume les sentimentalités promptes à s'enflammer.

Les auteurs sont peuple. Defrecheux, le plus connu d'entre eux, fut boulanger; Vrindts, son successeur dans la maîtrise, a été cordonnier. D'autres sont typographes, lampistes, armuriers, tailleurs. Ils sortent du peuple et ne s'en distinguent que par la puissance de la réaction intime et le don de la création artistique. On songe, en les écoutant, aux trouvères et aux jongleurs du moyen âge, si peu gens de lettres, pour qui la gloire littéraire représentait si mince chose, dont l'art, malgré ses défaillances et ses gauches tâtonnements, est si expressif, si vivant, si humain. Comme certains d'entre eux, Moreau, Haserz, ont été des chanteurs ambulants; tel auteur estimé de l'heure présente, un Tilkin, un Bovy, s'improvisant impresario, metteur en scène, directeur de troupe, promène et représente ses œuvres d'un bout à l'autre de la Wallonie. Et il n'est pas jusqu'à tel *Caveau* provincial qui ne rappelle les confréries de bourgeois poètes florissant au XIIIe siècle, à Arras.

« Comme la littérature française du moyen âge, dit encore M. Grojean, qui va des



LA CATHÉDRALE SAINT-PAUL.



LIÉGE : L'ÉGLISE SAINT-BARTHÉLEMY.

subtilités de la lyrique courtoise à la grossièreté des fabliaux, la littérature wallonne oscille entre deux tendances, tendances éternelles, mais qu'elle colore de nuances originales. C'est, d'une part, une idéalité fine ; de l'autre, un réalisme un peu gros.

« Sentimentalité délicate, sensibilité élégiaque teintée de quelque romantisme, mélancolie, celtique ou germanique d'essence, qu'aiguise la finesse latine, tendresse émue pour les êtres et les choses, une musicalité chantante et fluide, des lignes transparentes, des courbes molles, comme en figurent les paysages de la Meuse ou de l'Ardenne souvent baignés d'une lumière limpide, presque immatérielle, mais parfois embués d'un brouillard d'or.

« En même temps, une verve frondeuse caustique et bon enfant, une ironie légère, pétillante ou gouailleuse, un don d'observation peu ordinaire, une indépendance chatouilleuse et entêtée, un penchant narquois à la satire, une gaieté familière et entraînante, une vulgarité drue et vivace, un gros bon sens, une prédilection pour les choses quotidiennes, une sensualité courte autant qu'impérieuse, le goût de la plaisanterie grasse, la plus grande franchise dans la pensée et dans l'expression.

« Voilà les contrastes que la littérature laisse deviner. »

Nous voilà très loin de la littérature wallonne aristocratique qui fleurit au XVIIIe siècle. Si la classe la plus cultivée continue de suivre avec sympathie le mouvement wallon, elle n'y collabore plus; mais dans le mouvement intellectuel et littéraire dont l'université est le centre, on retrouverait cependant bien des traces du particularisme liégeois. Si M. Albert Mockel, par exemple, a su attacher son nom aux formes les plus nouvelles, les plus raffinées, les plus européennes de la poésie française, il ne s'en souvient pas moins avec émotion de ses origines liégeoises et du jeune mouvement littéraire qu'il centralisa dans la *Wallonie*. Peut-être dans l'ardeur qui poussa M. Maurice Wilmotte vers les découvertes de la philologie romane y avait-il le désir de retrouver les lettres de noblesse du parler wallon; et qui ne découvrirait un accent particulier et spécialement liégeois dans l'œuvre d'un Edmond Glesener, un des romanciers qui ont le plus profondément marqué dans le jeune mouvement littéraire belge?

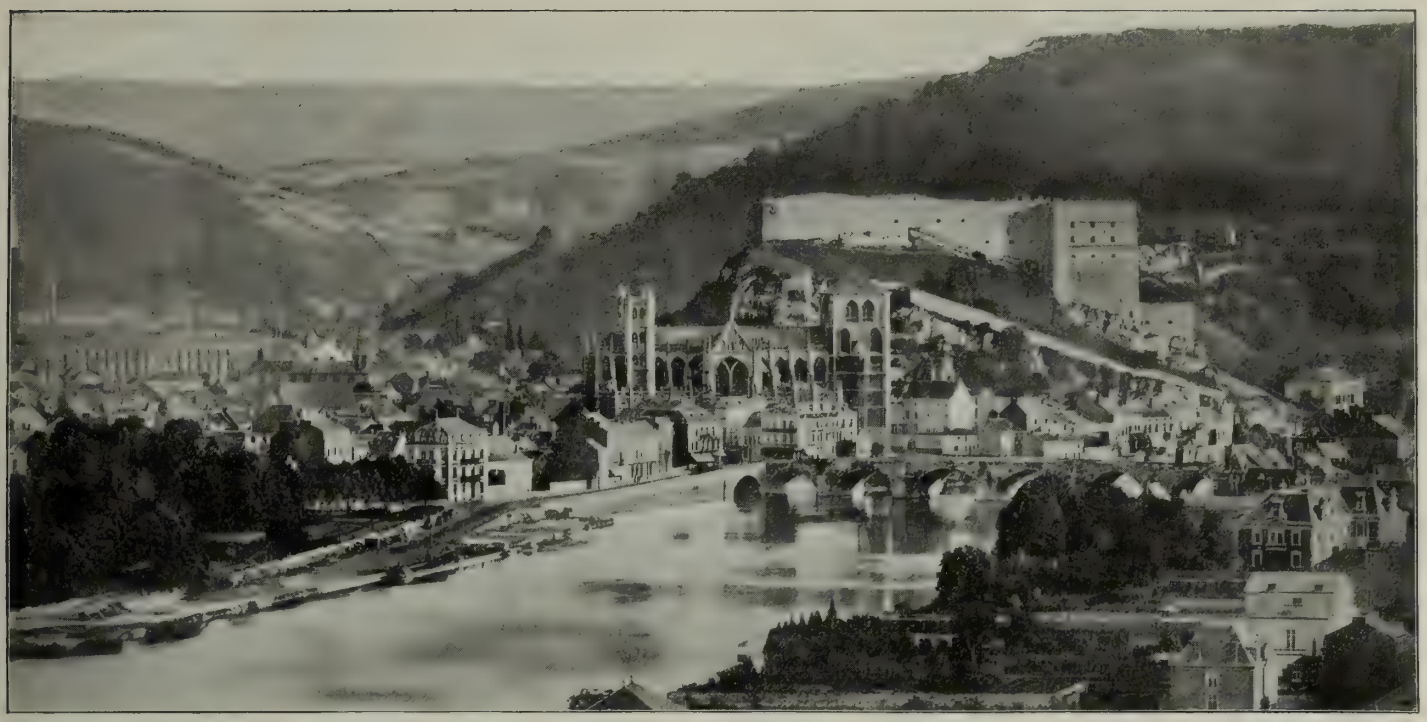
De même dans l'art. Sans pouvoir rivaliser avec la glorieuse école flamande, l'art liégeois n'en a pas moins un noble et magnifique passé. Il n'est pas nécessaire d'y rattacher arbitrairement Henri Blés de Bouvignes et le Meusien Patenier : Régnier le Hutois, l'auteur des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy, François Borset, Lambert Lombard, et l'exquis Delcour, sans compter Gérard de Lairesse, suffisent à sa gloire. Les artistes contemporains, avec cette propension à l'intellectualisme qui les distingue, n'ont pas manqué de se rattacher à cette tradition, et le fait est que quel que soit le modernisme d'un Rassenfosse, formé à Paris à l'école de Rops, ou d'un Maréchal, brillant évocateur de la campagne romaine, leur art se lie très intimement à la couleur, à l'accent de la terre natale.

« Il y a quelque chose de touchant dans l'amour que les artistes liégeois ont pour leur ville, dit M. Maurice des Ombiaux dans son étude sur *Quatre Artistes liégeois*, même quand il est d'un exclusivisme un tantinet ridicule. Quelques-uns d'entre eux eussent pu dans des cités plus hospitalières aux arts acquérir une notoriété, sinon une fortune plus grande. Ils préférèrent rester chez eux, se livrant à des travaux peu lucratifs, mais qui cependant, loin de leur faire tort, les tinrent en haleine. Leur don naturel pour la décoration les fit retourner vers les arts appliqués que pendant longtemps on avait dédaignés. Là ils purent mettre en action et montrer leurs qualités natives. Cela les força en même temps à s'astreindre à une discipline dont le défaut occasionnait à leurs compatriotes le plus grand tort.

« Les Liégeois n'ont pas seulement apporté une contribution importante aux arts décoratifs, à l'ornementation ou l'illustration du livre, à la tapisserie, à l'affiche, au meuble, au vitrail. De Witte, Rulot, Rassenfosse, Émile et Oscar Berchmans, Maréchal, Donnay, Richard Heintz, ont recréé une école liégeoise des plus curieuses, des plus intéressantes et des plus variées. »

Remarque fort juste, et c'est précisément à ce touchant amour de la ville natale, à ce particularisme jaloux que l'école liégeoise doit cette originalité dans l'art comme dans la littérature. « La province n'est pas un bibelot, dit Maurice Barrès. Chaque province de France est une façon spéciale de sentir; c'est un lien avec le passé, un principe de solidité morale. » Cela se vérifie merveilleusement pour Liége. Français de race et de langue, mais séparé politiquement de la France, ce pays liégeois a développé spontanément sa personnalité morale, tout en participant à la culture française, dont il est le dernier bastion vers l'est.

ESCALIER DE 223 MARCHES
RELIANT LA VILLE HAUTE A LA VILLE BASSE.



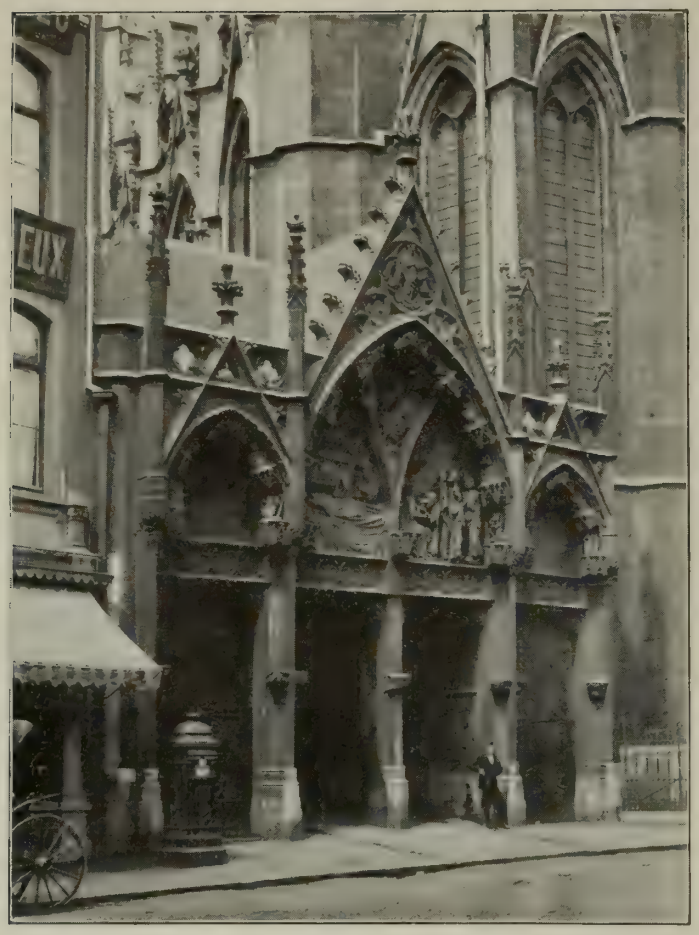
HUY : VUE GÉNÉRALE.

HUY ET LA HESBAYE

Le château de Modave. — Quand, se rendant de Liége à Bruxelles, on a franchi la petite gare d'Ans qui marque le terme de la côte raide que le train monte péniblement, l'aspect du pays change brusquement; on traverse une énorme plaine plate et bien cultivée qui réédite avec moins de pittoresque encore l'aspect des vastes cultures du Brabant wallon. Nous sommes en Hesbaye, région extrêmement fertile qui s'étend sur la rive gauche de la Meuse, et qui comprend toute la partie occidentale de la province de Liége. C'est un pays agricole et peuplé comprenant de grandes et riches exploitations, des villages prospères et bien bâtis, mais sans pittoresque. Le centre, ou, si l'on veut, la capitale de ce pays, est Huy sur la Meuse, bien que cette vieille ville soit située aux extrêmes confins de la région, et présente plutôt déjà l'aspect des coquettes cités condrusiennes tapies au pied de leur rocher.

L'origine de Huy se perd dans la nuit des temps. La célèbre forteresse des Aduatiques, où César fit un si beau carnage, et que les archéologues ont fait voyager sur tous les sommets du pays, ne pouvait manquer d'avoir ici un de ses emplacements conjecturaux. D'autres savants du pays, ayant douté de cette noble antiquité, ont attribué les premières constructions hutoises à Antonin le Pieux, qui, voyageant dans les Gaules, s'y serait fait bâtir une villa. D'autres encore ont parlé d'un certain Bazin, écuyer tranchant de Charlemagne, que le grand empereur aurait fait comte de Huy. Tout cela, c'est de la légende ou de la conjecture. Mais il est certain que, vers la fin du xe siècle, Huy et son château fort, précieuse forteresse qui commandait le cours de la Meuse, appartenaient déjà à la principauté de Liége, dont ils suivirent toutes les destinées. De l'an 1000 à l'an 1738, où les Hollandais, qui avaient occupé la place à la suite du traité de la Barrière, s'avisèrent de le démanteler, le château de Huy ne cessa pour ainsi dire d'être assiégé, pris et repris. Ces vieux murs virent presque autant de combats que la citadelle de Namur combats dont la bonne ville subissait régulièrement les contre-coups : pillages, incendies, contributions de guerre et vexations de toutes sortes. Cependant elle ne connut jamais d'aussi lamentables catastrophes que la métropole, et elle conserve encore aujourd'hui beaucoup de ces constructions d'autrefois, irrégulières et colorées, dont les moellons et les toits d'ardoise sont particuliers au territoire de l'ancienne principauté épiscopale : refuges d'abbayes, hospices, bailliages, prévôtés, maisons fortifiées, métairies abbatiales. Huy est une des villes belges qui offrent aux curieux le plus grand nombre de ces coins pittoresques où la vie moderne se mêle aux souvenirs d'autrefois en de plaisants tableaux qui semblent arrangés à souhait par un caprice du hasard. Cela suffirait pour y attirer le touriste. Mais les gens de Huy ont encore d'autres raisons de s'enorgueillir de leur ville. « Elle compte, disent-ils, quatre merveilles. » Quatre pour une seule ville, ce n'est assurément pas mal, alors que le monde, assure-t-on, n'en comptait que sept. Mais pour un bon Hutois, les merveilles de Huy sont incontestables. Ce sont *li pontia, li chestia, li rondia* et *li bassinia*. *Li pontia*, c'est le pont de la Meuse; il datait du xiiie siècle. Le maréchal de Villeroy le fit sauter en 1693. On le refit en 1714. C'est un vieux pont qui ne manque pas de caractère, mais qui ressemble à beaucoup d'autres vieux ponts. *Li chestia*, c'est le château, ou plutôt la citadelle bâtie par les Hollandais en 1822 sur l'emplacement de l'ancien château démoli en 1718. C'est une citadelle comme toutes les citadelles modernes, mais dont la masse sombre dominant le rocher donne beaucoup de caractère à l'ensemble de la ville. *Li rondia*, c'est la magnifique rose du style ogival rayonnant qui orne la tour de la collégiale, — et le fait est que cette rose n'a pas de rivale en Belgique, où cette sorte d'ornement est assez rare. Enfin, *li bassinia*, c'est la fontaine du marché, une grande vasque de cuivre surmontée de figurines satiriques datant du xve siècle. Cette fontaine, entièrement restaurée en 1881, présente sur un soubassement de pierre la vasque de métal d'où émerge un singulier motif d'architecture qui porte cinq statuettes : un

HUY : FONTAINE APPELÉE « LI BASSINIA ».



HUY : PORTAIL DE LA CATHÉDRALE.

évêque, un chevalier, un écuyer, une dame, et, au-dessus, un page buvant dans une corne, le tout sous une sorte de baldaquin de serrurerie surmonté de l'aigle impériale. Cette fontaine est assurément fort jolie : mettons, si l'on veut, que ce soit une merveille. Et pourtant, la véritable merveille de Huy, si merveille il y a, ce n'est ni le *pontia*, ni le *chestia*, ni le *bassinia*, ni même le *rondia*, c'est la belle église collégiale que ledit *rondia* décore. Notre-Dame de Huy, en effet, est un des plus beaux spécimens du style ogival secondaire que l'on trouve en Belgique. Par sa situation entre la Meuse et le château, elle rappelle l'église de Dinant, mais elle est d'un bien meilleur style et d'une originalité architecturale qui la rend vraiment intéressante pour tous ceux qui s'occupent d'un peu près de l'art gothique. Comme il a fallu se plier dans la construction aux exigences d'un emplacement restreint, la façade principale du temple n'a pas de portail, mais une grosse tour carrée en avancée où l'on voit la fameuse rose percée dans un mur plein. Deux autres tours carrées s'élèvent de part et d'autre du chœur. L'intérieur est fort imposant, malgré la mesquine polychromie des voûtes et la banalité moderne du mobilier. Les immenses fenêtres à vitraux peints qui s'élancent vers la voûte du chœur produisent un effet extraordinaire, et le triforium à arcature trilobée est d'une rare pureté de style.

En dehors de l'église, au bout d'une ruelle qui la sépare du rocher, se trouve un curieux portail isolé, dit « portail de la Vierge », véritable chef-d'œuvre de la sculpture du XIIIe siècle, d'un sentiment et d'un style dignes des maîtres imagiers du nord de la France.

Après Notre-Dame, Huy n'a plus guère d'édifices qui méritent d'être visités. Elle compte un grand nombre de vieilles églises, la plupart sans emploi, sauf Saint-Pierre outre Meuse, qui ne présente qu'un intérêt secondaire. De la célèbre abbaye de Neufmoustiers, fondée par Pierre l'Ermite, qui y fut enterré, il ne reste rien. Le propriétaire de la villa qui occupe aujourd'hui son emplacement a fait élever dans son parc une statue à l'apôtre des croisades, que Huy crut longtemps pouvoir compter parmi ses plus illustres enfants. La critique historique a démontré depuis lors qu'il est né à Amiens, et Huy dut se contenter d'avoir sa sépulture, laquelle n'est même pas rangée parmi les merveilles de la ville.

Bien située, bien bâtie, au bord de la Meuse, au pied de son château, Huy est une petite ville opulente, aristocratique et pourtant gaie. C'est une ville de petits commerçants et de gros propriétaires. On assure que c'est à Huy que se trouvent relativement les plus grosses fortunes de la Belgique entière. Aussi la ville est-elle entourée d'une ceinture de châteaux et de parcs admirablement entretenus. Le plus célèbre est le château de Modave, bâti sur les bords du Hoyoux, dans un site admirable. Dressé sur une roche escarpée, que contourne le Hoyoux, il fut bâti, par Jean Goujon, pour un certain comte de Marchin, et aujourd'hui encore, par une rare fortune qui atteste le respect des derniers propriétaires, il a gardé la grande allure d'une vraie demeure seigneuriale. Il est plein de souvenirs de l'illustre famille qui le fit construire. Les armoiries sculptées couvrent le plafond du vestibule, grande pièce carrée s'ouvrant sur des salons ornés de tapisseries. On y montre la « chambre du duc de Montmorency », car après d'assez curieuses vicissitudes le château passa à la noble famille française. Le comte de Marchin ne le garda guère qu'une vingtaine d'années, puis il passa au cardinal Furstemberg, qui augmenta le domaine de trois fermes et du petit Modave. Seulement, comme il ne put payer ces acquisitions, le vendeur, un certain baron de Ville, saisit le domaine tout entier et le garda. Bien que d'une noblesse fort douteuse, ce de Ville était parvenu à marier sa fille à un Montmorency, et c'est une branche de cette maison fameuse qui le posséda pendant toute la seconde partie du XVIIIe siècle.

Pendant la Révolution, Modave fut mis sous séquestre et demeura dans un lamentable abandon jusqu'en 1817, époque à laquelle il fut acheté par un riche Liégeois, M. Lamarche, dont les héritiers le possèdent encore. Outre la beauté du site et le pittoresque de l'architecture, on remarque, au château de Modave, une puissante machine hydraulique qui élève jusqu'au château les eaux du Hoyoux. Cette machine a remplacé celle qu'avait construite le fameux Renkin Sualem, et qui servit de modèle à la machine de Marly.

VERVIERS ET LA VESDRE INDUSTRIELLE

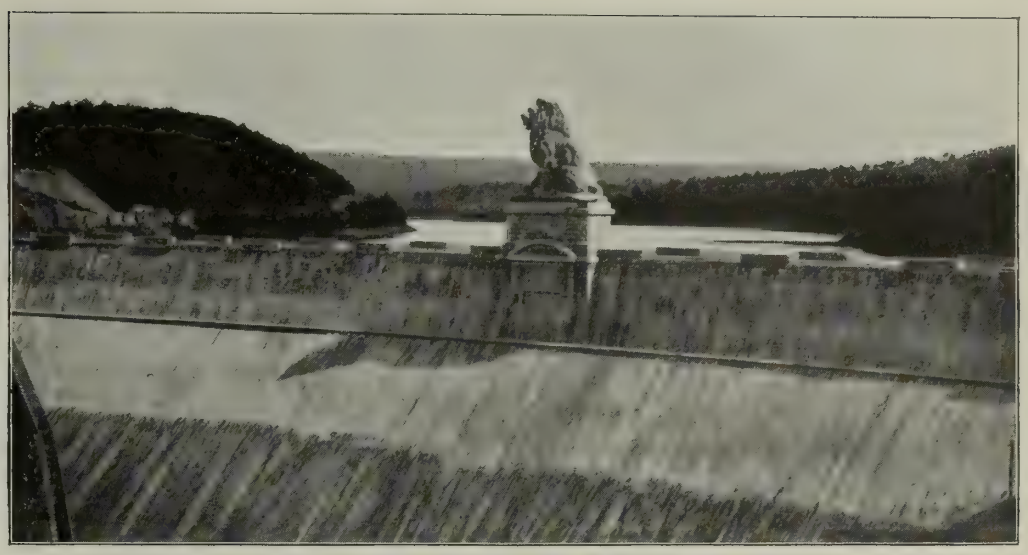
C'est à partir de Huy que l'on entre dans la région industrielle : le Val-Saint-Lambert n'est pas loin; puis c'est Corphalie, Flone, Engis qui, le soir, fulgurent sur l'horizon. Plus loin, ce sont les verreries et les houillères du Val-Saint-Benoît. Enfin voici Seraing, ses laminoirs et ses hauts fourneaux. Ce n'est pas le pays brûlé, corrodé, que nous avons vu dans le Borinage ou dans les environs de Charleroi : la vigoureuse nature a réagi devant l'effort humain, et des bois, des prairies, des rochers, se mêlent aux terrils, aux cheminées, aux hauts fourneaux; mais ici il n'y a cependant plus rien de la poésie agreste de la haute Meuse, et tous les souvenirs du passé s'effacent devant l'activité du labeur présent.

C'est la même impression complexe que l'on retrouve dans l'industrieuse vallée de la Vesdre, dont les clouteries, les tanne-

VERVIERS : PALAIS DE JUSTICE.

ries, les carrières se suivent presque sans interruption jusqu'à Verviers.

Verviers est un des centres industriels les plus importants de la Belgique. C'est la ville de la draperie, car, par une fortune bizarre, c'est seulement dans ce coin extrême du pays wallon que se retrouve l'industrie de la laine qui fit jadis la prospérité des Flandres où elle ne se pratique plus. Le nom même de Verviers était pour ainsi dire inconnu avant la fin du XVe siècle. Ce n'était qu'un petit bourg du pays de Franchimont, destiné, semble-t-il, à végéter au cours des siècles, comme tant de petits bourgs ardennais. Mais le droit accordé aux Verviétois le 28 août 1480, malgré l'opposition des drapiers de Liége, de vendre leurs étoffes dans la cité, fut le point de départ d'une prospérité industrielle ininterrompue, et qui s'est formidablement accrue dans la seconde moitié du XIXe siècle. Rien de plus singulier au premier abord que l'origine de la draperie verviétoise. On l'a fait remonter d'abord à une émigration de tisserands flamands et brabançons dans la vallée de la Vesdre. Mais, suivant M. E. Fairon, auteur d'un intéressant mémoire sur l'origine de l'industrie drapière à Verviers, il faut l'attribuer aux propriétés particulières des eaux de la Vesdre pour le lavage des laines.



LE BARRAGE DE LA GILEPPE.

Quoi qu'il en soit, c'est au moment où le régime corporatif commença à tomber en décadence que l'on vit naître les premières draperies verviétoises. Aussi celles-ci ne le connurent-elles jamais. Les premiers drapiers verviétois furent d'humbles travailleurs peinant à domicile comme les tisserands des villages flamands; mais de très bonne heure, on voit apparaître, dans ce coin perdu des Ardennes, l'organisation capitaliste de l'industrie qui devait amener dans le courant du XIXe siècle de si profondes transformations dans la vie sociale de l'Europe entière.

Au moment de la réunion de la Belgique à la France, Verviers et la banlieue de Verviers comptaient déjà une énorme population ouvrière. Beaucoup de travailleurs, certes, continuaient à pratiquer l'industrie à domicile, mais il y avait déjà d'importantes manufactures, quand un ouvrier anglais, Cockerill, le père du fondateur de Seraing, y importa les machines perfectionnées qui étaient en usage depuis quelques années dans son pays. Après une courte crise ouvrière, comme il s'en produit lors de toute transformation d'une industrie, la draperie verviétoise prit tout à coup une extension extraordinaire qui alla s'accentuant toujours jusqu'aux environs de 1860. A ce moment, elle fut menacée d'une catastrophe fatale : le manque d'eau. Les usines, devenues trop nombreuses, épuisaient la Vesdre. C'est alors qu'on eut l'idée d'établir dans une vallée, un peu au nord de Verviers, un barrage qui, maintenant les eaux d'une petite rivière appelée la Gileppe, fournirait aux usines un réservoir suffisant.

Le projet, dû à M. Eugène Bidaut et à MM. Donckier et Bodson, qui furent ses premiers collaborateurs, fut promptement adopté, malgré sa hardiesse. On n'avait pas le temps de tergiverser. Les travaux furent menés très rapidement. Ils commencèrent en 1867. La première pierre du barrage même fut posée en 1869, et en 1876 le mur gigantesque était fini et la canalisation souterraine fournissant l'eau à Verviers commençait à fonctionner. C'est un immense mur de pierre, haut de 47 mètres, large de 23 à sa base et de 15 à sa crête, qui retient les eaux de la Gileppe dans un cirque de bois où elles forment un agréable lac de 80 hectares, appelant l'évocation obligée des lacs suisses. Il a sauvé l'industrie verviétoise. Celle-ci, pourtant, a encore traversé quelques crises pénibles dans les dernières années du XIXe siècle. Elles ont été occasionnées soit par de fâcheuses spéculations sur les laines, soit par les questions ouvrières.

On l'a vu, la draperie à Verviers eut, dès l'origine, une organisation essentiellement capitaliste. Cette organisation ne trouvant aucun contrepoids, ni dans les traditions, ni dans l'organisation ouvrière, s'est développée selon sa loi propre et n'a pas tardé à présenter sous la forme la plus extrême tous les avantages de ce type industriel : forte centralisation, puissance financière, esprit d'initiative; mais aussi tous ses inconvénients : la dureté, l'égoïsme, tous les vices de la tyrannie économique. De puissantes dynasties industrielles arrivèrent à dominer exclusivement le pays et se refusèrent d'abord obstinément à toute concession. Aussi, au beau temps de l'Internationale, Verviers fut-il un des centres les plus actifs de la propagande socialiste. C'est à cette époque que les ouvriers commencèrent à s'organiser, et leurs associations, leurs coopératives, leurs syndicats, au travers des mécomptes et des essais inévitables, ont fini par acquérir une telle force que le patronat a dû céder. Il y eut quelques conflits aigus et douloureux dans le détail desquels nous ne pouvons entrer. Mais peu à peu, avec ce sens des réalités qui est la grande qualité belge et que l'on trouve aussi bien chez les ouvriers que chez les chefs d'industrie, on aboutit à un *modus vivendi*, à un équilibre analogue à celui que nous avons vu s'établir à Gand, à l'autre bout du pays. Selon les modalités différentes que commande un passé différent, nous

VERVIERS : ÉGLISE SAINT-REMACLE.

DOLHAIN : VIEILLES MAISONS SUR LA VESDRE.

retrouvons en leur essentiel les mêmes phénomènes dans la grande ruche industrielle flamande et dans la ville usinière wallonne. Par la force des choses, une ébauche de société syndicaliste, mieux caractérisée encore que le régime gantois, a fini par s'établir dans cette ville de Verviers, qui n'avait point connu le régime corporatif.

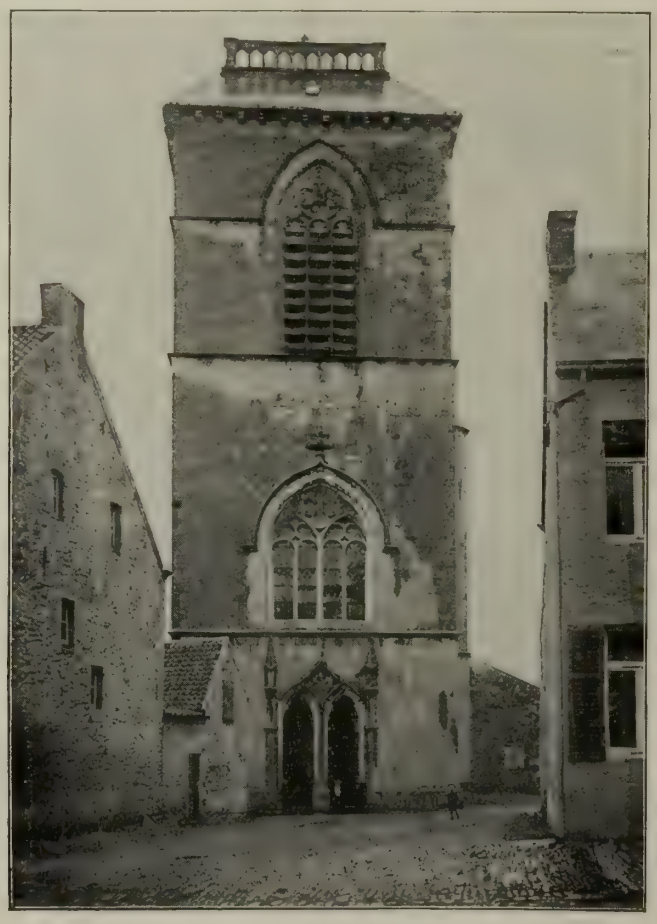
Bien bâtie, située dans un pays de bois et de coteaux, Verviers n'a cependant rien de bien pittoresque. Aucun édifice intéressant, sauf, derrière l'Hôtel de ville, une église ogivale désaffectée et quelques vieux coins d'aspect bien provincial, comme la Batte, la rue du Brou, l'ancienne place des Récollets où l'on a érigé, en 1880, la statue théâtrale de Grégoire-Joseph Chapuis, décapité, en 1794, par ordre de l'évêque de Liége pour avoir célébré des mariages civils.

Dans les faubourgs semés d'usines, on voit quelques beaux châteaux et des quartiers neufs et verdoyants où de somptueuses villas modernes s'entourent de jardins bien entretenus. La ville même est active et remuante. On y trouve une vie intellectuelle assez rare dans les centres de la province belge. Le théâtre de Verviers est célèbre pour la longueur de ses représentations. On y joue communément un opéra, un opéra-comique et une opérette : *Faust*, *les Dragons de Villars* et *Miss Helyett*, par exemple, de sorte que la représentation commencée à six heures s'achève péniblement vers minuit et demie ou une heure du matin. Ce peuple, comme tous les Wallons, a du reste la passion de la musique. Si Liége s'enorgueillit d'avoir donné naissance à Grétry et à César Franck, Verviers a Vieuxtemps et tire grande gloire de l'école de violon qu'il a créée. Ce goût musical est universel; tandis que le populaire se groupe en chorales et en harmonies, la haute bourgeoisie organise des concerts, cultive avec passion la musique de chambre, et accueille les manifestations les plus nouvelles de l'art musical.

Les environs de Verviers. Limbourg. — Comme toutes les villes industrielles, Verviers a une énorme banlieue et s'entoure d'une ceinture de villages dont la multiplicité des usines a fait de véritables villes. Tels sont Dison et surtout Dolhain, modeste petit hameau que l'industrie a développé et qui a fini par englober, par manger, la vieille ville ducale de Limbourg dont il était voisin, et qui n'est plus guère qu'un souvenir.

« Limbourg, dit Jean d'Ardenne, est un de ces endroits où la vie s'est arrêtée comme l'heure à une horloge qui ne se remonte plus. Un jour, le mouvement s'est trouvé détraqué. Rien à faire que de laisser subsister l'objet à titre de curiosité, ville à mettre dans un musée; c'est acquis à l'histoire. On a fabriqué quelque chose à côté pour les besoins de l'existence moderne : Dolhain. La place où l'herbe pousse selon les règles a la physionomie respectable d'une douairière de l'ancien régime. Tout y respire une tranquillité monacale et un silence religieux; une double rangée de bons vieux tilleuls chenus lui fait une parure vers le haut. En y voyant un chien bâiller solitairement au soleil, j'ai compris beaucoup mieux que je ne l'avais fait l'observation de Heine au sujet des chiens d'Aix-la-Chapelle qui semblent implorer un coup de pied pour se distraire. »

Limbourg, pourtant, fut une ville illustre. Le château autour duquel elle s'est créée datait du XIe siècle. Il avait été bâti, dit-on, par Waleram, le fondateur de la maison ducale qui donna quatre empereurs à l'Allemagne. La bataille de Wœringen annexa le duché, dont il était la capitale, au Brabant, dont il suivit les destinées, mais la ville même eut beaucoup à souffrir de toutes les guerres européennes : Espagnols, Hollandais et Français l'assiégèrent, la prirent et la pillèrent à qui mieux mieux. Puis le feu acheva de détruire ce que les hommes avaient respecté. En 1834, un incendie dévora trente-sept maisons et une grande partie de l'église. Cette église, restaurée tant bien que mal, est tout ce qui reste de l'antique splendeur de Limbourg. Elle possède sous le chœur une crypte profonde du XIIe siècle où l'on pénètre par un escalier ouvert au milieu de la nef et qui servait jadis de chapelle ducale correspondant avec le château par un passage souterrain. On y remarque aussi un tabernacle sculpté du XVIe siècle et le curieux tombeau de Marie-Eléonore de Bade, la femme du prince de Nassau-Siegen, le gouverneur qui défendit Limbourg contre le prince de Condé, en 1675. Tous ces monuments n'ont rien de particulièrement remarquable; mais la ville minuscule, ennuyée et assoupie, a le charme des très vieilles choses oubliées, ridicules et mélancoliques.



LIMBOURG : L'ÉGLISE.

L'aspect des environs de Verviers et de Limbourg rappelle encore par certains traits le paysage ardennais. Un peu au nord, dès qu'on est sorti de la vallée de la Vesdre, on entre dans un district très différent. C'est le pays de Herve, vaste plateau bien cultivé, bien irrigué, et dont les pâturages sont célèbres.

A l'infini, les champs et les

prairies ondulent en vallonnements légers, et çà et là, dans un bouquet d'arbres, au milieu des prairies, ou bien isolée comme un îlot au milieu de la mer des blés, une ferme dresse son pignon pointu. C'est la glèbe grasse et féconde qui, comme dans le Brabant ou la Hesbaye, suffit à nourrir une population dense et vigoureuse dont la vie s'écoule sans secousse et sans intérêt pour l'observateur et pour le touriste. La petite ville de Herve, capitale de ce district agricole, n'est guère connue que par ses odorants fromages.

VISÉ : L'HOTEL DE VILLE (XVIIe SIÈCLE).

Le territoire neutre de Moresnet. — A quelques lieues de Verviers, en dehors du territoire belge, mais dans son immédiate dépendance, se trouve un petit pays qui présente l'intérêt d'une véritable curiosité politique. C'est le territoire neutre de Moresnet. Personne ne va à Moresnet. Qu'irait-on y faire? Mais M. Léon Souguenet, que nous avons déjà plusieurs fois cité au cours de cet ouvrage, est de ceux qui aiment à aller où personne ne va, et nous ne pouvons mieux faire pour expliquer ce que c'est que Moresnet neutre, que de lui emprunter la relation de son voyage.

« Si la Belgique est neutre, dit M. Souguenet, Moresnet l'est bien davantage : on va s'enfonçant dans la neutralité. Il y a des pays minuscules et célèbres : Monaco se pare d'un autocrate qu'auréole le reflet des pièces d'or qui coulent à Monte-Carlo; Tavolara fait le bruit d'une petite cataracte de cailloux; Saint-Marin possède deux canons; Andorre fait remonter à Charlemagne son indépendance; Moresnet est terne comme le zinc de ses mines; Moresnet est un nom quelconque; Moresnet ne possède qu'un garde champêtre; Moresnet ne date que d'une époque récente son indépendance. Les diplomates brodés du congrès de Vienne oublièrent de donner ce pays à un potentat. Ces choses-là n'arrivent qu'aux diplomates. Les collègues de Talleyrand et de Metternich, secouant d'une chiquenaude le tabac d'Espagne chu sur leurs jabots brodés, attribuèrent, psitt! ces hommes-ci aux Pays-Bas, psitt! ceux-là à la Prusse; ils furent distraits et en oublièrent quelques-uns. Excusons-les : ces paons n'eurent pas toute la tranquillité qu'ils désiraient; le passage lointain d'un aigle qui volait à grand vacarme, de clocher en clocher, avait effrayé leurs falotes cervelles.

« — C'est une situation bizarre que la vôtre, déclarai-je au marchand voisin de la gare à qui j'achetai du tabac en demandant des explications.

« — Pardon, me fut-il répondu, vous êtes ici en Belgique; Moresnet neutre est plus loin. Suivez la route.

« — Merci, monsieur.

« Avec sa tour aux arcades romanes et que surmonte une flèche élevée, ses maisons bien groupées, Moresnet apparaît une petite ville heureuse et tranquille. Les enseignes y sont pour la plupart rédigées en allemand; les rues sont propres. Sur la place, j'interroge un quidam qui, malheureusement, ignore le français. Je continue mon chemin; une modeste « restauration » m'attire : on débite là de ces victuailles que l'Allemand poétique nomme « delicatessen » et produites par cet animal que le Français grossier nomme « cochon ».

« — Je suis bien, madame, demandai-je, à Moresnet? et j'insistai : Neutral-Moresnet?

« Un cordial sourire me répondit qui ne me satisfit pas.

« J'indiquai le sol du doigt :

« — Moresnet? Moresnet neutre? Ici?

« On me fit le geste qui, dans tous les pays du monde, signifie : Comprends pas.

« Je regardais avec désespoir les saucisses et les jambons, quand soudain ma placide interlocutrice, farouche, bondit, m'écarta avec violence, s'élança dans la rue et me ramena pantelant, mais vif, un de ses voisins.

« Je recommençai mes questions. On me répondit :

« — Vous êtes à Kelmis.

« — Où ça?

« — A Kelmis, en Prusse; vous venez de Moresnet neutre, vous l'avez traversé de part en part. Il faut retourner sur vos pas. Nous allons faire route ensemble, si vous voulez.

« J'acceptai. Je fis cette fois attention aux bornes-frontières et aux gabelous, et quand je foulai le sol neutre, je me surveillai pour n'en point sortir à mon insu.

« On boit à Moresnet un petit vin blanc qui n'est pas sans saveur; il a un goût aigrelet de pierre à fusil, humble produit des coteaux de la Moselle ou du Rhin qui, comme tout ce qui vient d'Allemagne ou de Belgique, ne paye pas de droits de douane.

« Je retins un instant mon guide. Il m'apprit que Moresnet est beaucoup plus long que large et qu'en allant vers le nord je pouvais atteindre en une heure l'endroit fameux où se touchent le pays neutre, la Prusse, la Belgique et la Hollande.

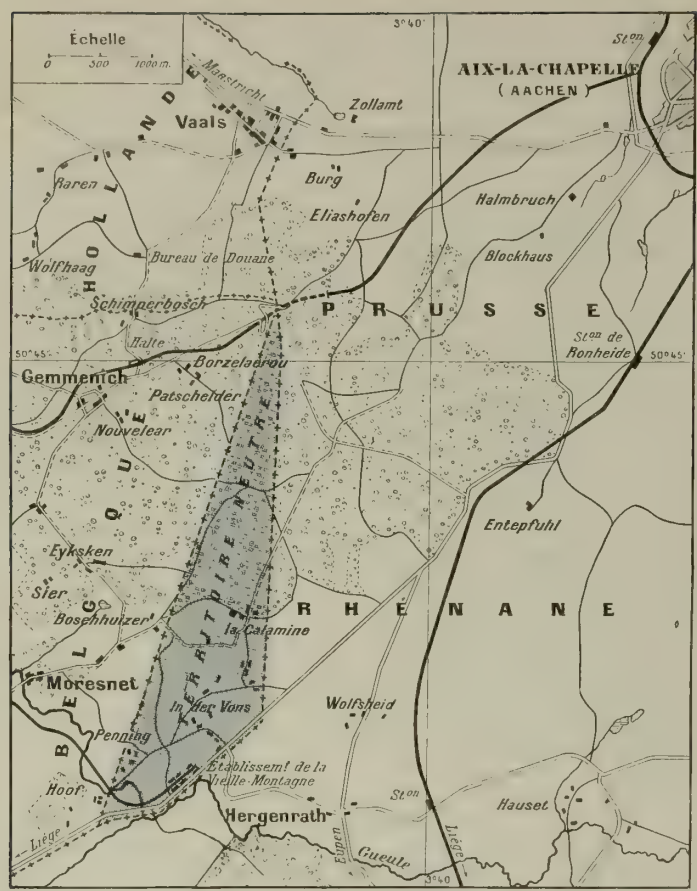
« — Vous vous couchez sur le dos, quatre pavés vous supportent et vous êtes ainsi dans quatre pays.

« Ce divertissement ne m'a pas séduit, bien que l'endroit signalé eût, en plus de son cosmopolitisme, le mérite d'être le plus élevé de la Hollande (ce qui n'est pas beaucoup dire) et pût être ainsi l'endroit propice pour émettre une apostrophe solennelle en l'honneur des Pays-Bas.

« Je fus retenu par le plaisir que j'eus à choquer mon verre contre celui du garde champêtre, un bel homme d'aspect martial et de contenance digne.

« Cet exécutif, qui est à lui seul la force publique, est évidemment un haut personnage, mais il n'en est pas plus fier

VUE GÉNÉRALE DE LA CALAMINE (TERRITOIRE DE MORESNET).



CARTE DU TERRITOIRE NEUTRE DE MORESNET.

pour cela. C'était la première fois qu'il m'arrivait d'adresser la parole à tout un corps d'armée. J'étais intimidé comme il sied lors d'un début; sans cela, je l'aurais interrogé : faisait-il des grandes manœuvres? Songeait-il à envoyer une partie de lui-même en Chine? Mais ce corps d'armée d'aspect imposant n'encourageait pas les questions indiscrètes.

« On parla d'Altenberg.

« — Où est-ce, Altenberg? demandai-je.

« — Ici, me répondit-on.

« Je ressautai :

« — Est-ce que je ne suis plus à Moresnet? Moresnet neutre? Neutral-Moresnet?

« On me rassura. Moresnet était toujours sous mes pieds, mais Moresnet s'appelle aussi Altenberg, Vieille-Montagne, Calamine, etc. On me renseigna : la Vieille-Montagne n'a rien de commun avec le Vieux de la Montagne, ni même avec une simple montagne; elle se distingue de ses congénères en ceci : qu'elle est un creux. C'est une montagne bien originale.

« Il y avait bien des questions à poser. L'une d'elles : « Aux-« quels de leurs protecteurs vont les sympathies des Mores-« netois? » était superflue. Dans le petit cercle où j'étais, j'entendais dire de tel et tel : « C'est un Prussien, » avec un accent un peu hostile. Mais j'étais chez des Belges. Les Allemands sont d'ailleurs en majorité à Moresnet : deux mille à peu près sur quatre mille habitants. Tout ce monde fait le service militaire dans son pays d'origine; les vieux Moresnetois sont exempts de cette corvée; ils ne sont pas nombreux, à peine deux cents; c'est le seul privilège de leur neutralité, mais c'est un privilège auquel ils tiennent et qu'on leur envie. S'il fallait opter entre les deux voisins, tout Moresnet se donnerait, paraît-il, à la Belgique par antipathie pour le militarisme prussien. Voilà au moins des gens qui ne s'en font pas accroire : ils jouissent des bienfaits de leur situation en toute simplicité, sans fanfaronnade; ils avouent ingénument leur bonheur; ils sont neutres, absolument neutres, et ne désirent pas sortir de leur neutralité; ils font chez eux d'intéressantes expériences sociales, ce qui vaut mieux que d'inventer des explosifs. La Société de la Vieille-Montagne veille au confort et à l'instruction de ses ouvriers : soins à domicile, bibliothèques, cours du soir, coopératives, tout cela est admirablement organisé. Le chef de la religion — *alias* M. le curé — est un homme actif et puissant, soucieux de réformes.

« Le fonctionnaire d'Aix-la-Chapelle et le commissaire d'arrondissement de Verviers, les deux tuteurs de Moresnet, ne s'occupent pas des affaires intérieures de leur pupille.

« Pourtant Moresnet eut de l'orgueil, des velléités d'indépendance : elle voulut créer des timbres-poste, des monnaies à elle; on lui confisqua sévèrement ces joujoux.

« Moresnet s'en console à l'ombre d'un drapeau spécial : noir, blanc et bleu, que l'horizon, la terre et le ciel figuraient étrangement à mes yeux dans l'espace, le jour de ma visite. Moresnet est heureux et n'a pas la moindre histoire. »

LES FACTEURS ALLEMAND, NEUTRE ET BELGE DE MORESNET.

L'ARMÉE BELGE EN MANŒUVRES : LA SOUPE AU CANTONNEMENT.

LE LIMBOURG

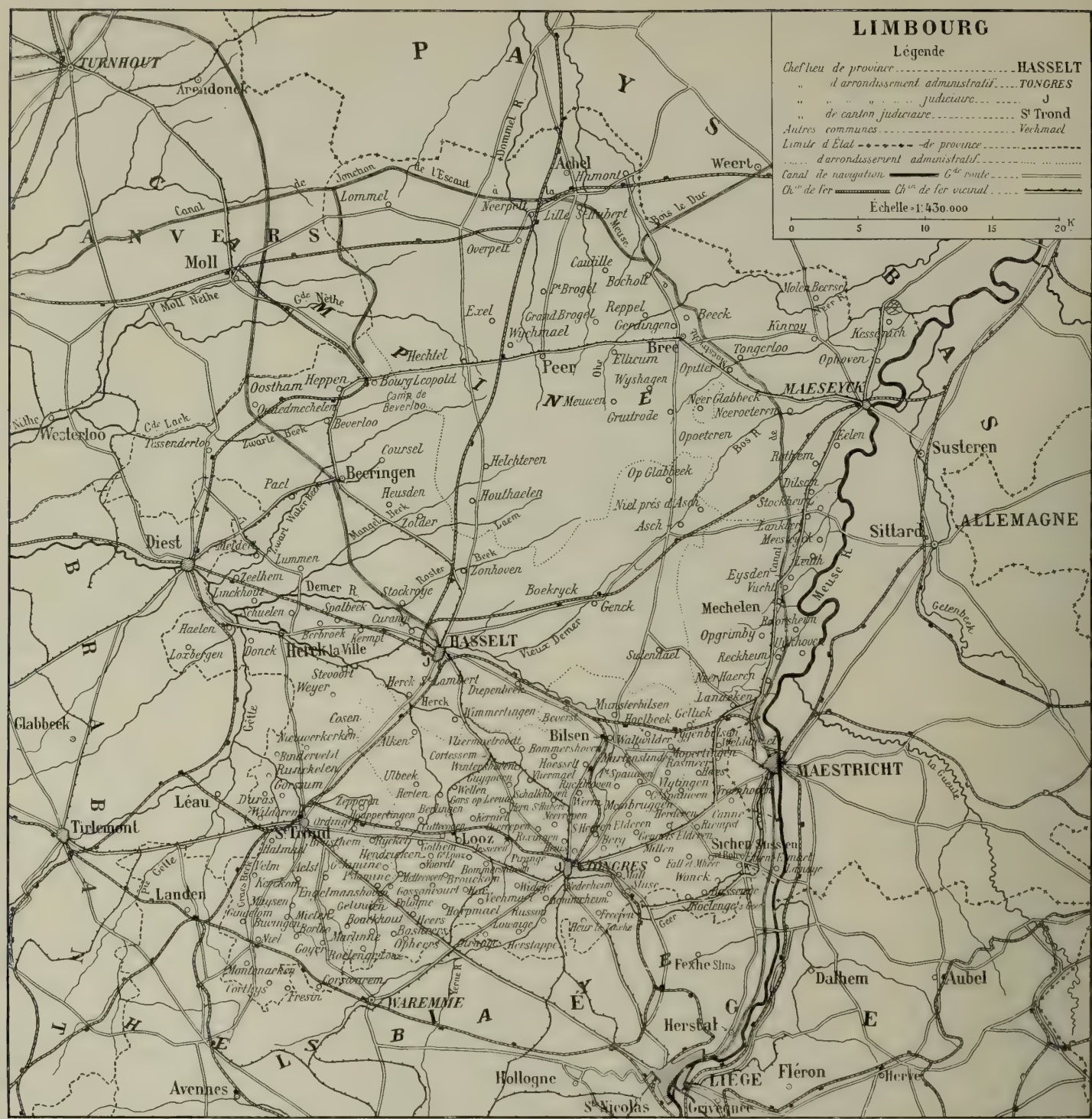
Une province tronquée. — L'ancien comté de Looz. Les villes — Hasselt : une ville où il ne se passe rien. — Tongres, la plus ancienne et la plus malheureuse des villes belges. — Saint-Trond, marché agricole. — La Campine, pays du rêve et de la désolation. — Tessenderloo. — Le camp de Beverloo. La question militaire en Belgique. — Le nouveau bassin minier de la Campine.

C'EST en somme tout à fait arbitrairement qu'on a donné le nom de Limbourg à la province qui s'étend au nord-est de la Belgique et qui, sous l'Empire français, formait avec le Limbourg hollandais actuel le département de la Meuse inférieure. Le département complet comprenait à la vérité une partie de l'ancien duché de Limbourg qui s'étendait au nord du pays de Franchimont, jusqu'aux environs de Mersen et de Fauquemont, et à l'est jusqu'aux portes d'Aix-la-Chapelle; mais depuis que le traité de 1839 (traité de paix entre la Belgique et la Hollande) a divisé en deux la circonscription administrative imaginée par la République française, le Limbourg ne comprend plus rien de l'ancien Limbourg. Il n'est guère constitué que du comté de Looz, qui, sous l'ancien régime, faisait partie de la principauté de Liége.

Formée d'éléments hétérogènes, c'est une province assez disparate et n'ayant point de véritable vie provinciale. Alors que les autres chefs-lieux des provinces belges ont des allures de petites capitales, Hasselt, chef-lieu de hasard, comme Arlon du reste, et qui ne fut choisi que le jour où Maestricht fut arraché de la communauté belge, n'est qu'une ville limbourgeoise entre autres villes limbourgeoises.

Hasselt. — Hasselt, pourtant, ou plutôt le pays de Hasselt pourrait du moins revendiquer la noblesse d'une haute antiquité. C'est probablement dans ses environs que la monarchie franque prit naissance. Le district qui s'étend entre Herck-la-Ville et Haelen s'appelle encore Vranckryk, et les prairies entre le Démer et la Laek portent le nom de Franchsbroek (marais franks).

Ces temps héroïques n'ont pas laissé d'autres souvenirs, et la ville même, proprette et claire à la vérité, n'a rien qui la distingue des autres villes flamandes. Sans son marché, où affluent les campagnards des environs, elle ne sortirait jamais, semble-t-il, du sommeil où elle paraît se complaire. L'histoire elle-même a l'air de l'éviter. Depuis les mystérieux et passablement légendaires rois franks qui durent quelque peu se massacrer en famille dans les environs, Hasselt n'a plus guère vu ni personnages ni événements historiques, si ce n'est la fin de la guerre des Paysans dont les dernières bandes se firent tuer sous ses murs en 1799. Hasselt est une de ces villes où il ne se passe rien et où il semble que jamais rien ne puisse se passer. Elle en prend du reste un certain charme reposant et berceur qui séduit le touriste pressé. L'étranger qui, à la tombée du jour, traverse ses avenues croit errer dans un béguinage. Il regarde s'enfoncer dans le soir et le silence la ligne monotone des façades. Parfois, quelques vieilles gens, pour peu qu'il fasse beau, hument l'air sur le pas de leur porte, mais la plupart des maisons restent obstinément closes, et les lampes qui s'allument çà et là derrière les rideaux bien tirés ont l'air de n'éclairer qu'à demi. Cela



CARTE DU LIMBOURG.

rappelle en quelque manière les impressions brugeoises. Mais Bruges, en s'endormant, peut rêver à ses souvenirs. De quoi se souviendrait-on à Hasselt ?

Et le passant va le long des rues interminables, cherchant un peu de vie, et il finit par déboucher sur une place en boyau que décorent de vieux pignons. Quelques boutiques, quelques cafés engourdis et propres, un agent de police solennel qui fait les cent pas l'avertissent qu'il est enfin parvenu au cœur de la ville. Qu'il entre dans un de ces cafés, et s'il n'a point une figure, une coiffure ou un costume trop singuliers, si la bonhomie de son attitude parvient à endormir la méfiance instinctive du provincial et du Flamand, il verra comment la vie s'écoule monotone, confortable et mesurée dans cette paisible cité où les morts, les mariages et les naissances des notables sont les seuls événements dont on ait eu à s'occuper depuis environ cent ans. Les élections mêmes ne passionnent plus personne, tant le parti traditionnel et conservateur est sûr d'y garder son pouvoir.

Le matin, pourtant, si le visiteur s'engage dans le labyrinthe des ruelles et des sentiers qui s'embrouillent les uns dans les autres aux confins de la ville, il verra cette somnolente physionomie faire place à une certaine animation industrielle. Des chariots de grains, des haquets surchargés de futailles, des tombereaux bourrés de dragues encombrent le voisinage de grandes constructions noires et vétustes d'où s'échappe une forte odeur de froment. Ce sont les distilleries. Longtemps Hasselt eut le privilège de fabriquer le meilleur genièvre des Flandres, et le genièvre est la liqueur nationale, non seulement de la Flandre, mais encore de toute la Belgique. Il s'en débite chaque année des millions de litres. C'est cette eau-de-vie de grains qui alimente l'alcoolisme populaire, et la Chambre belge qui, dans un grand mouvement de vertu, a interdit l'absinthe, dont personne ne buvait, n'a pas osé priver le tâcheron de son petit verre, ni Hasselt de son industrie.

Les villes sont peu nombreuses dans la province de Limbourg et, sauf Tongres, peu intéressantes au point de vue historique et monumental; des localités comme Beeringen, Peer,

Brée, Reckheim et Stockheim n'ont rien non plus qui puisse attirer le voyageur curieux. Maeseyck, sur la Meuse et toute proche de la Hollande, montre une médiocre statue des frères Van Eyck, qui y sont nés, mais cela ne vaut vraiment pas le voyage.

Tongres. Saint-Trond. — Tongres, en revanche, parmi tant de villes mortes qui, dans la Belgique moderne et prospère, murmurent, en rappelant les splendeurs et les souffrances passées, un éloquent *Memento mori*, est une des plus émouvantes et des plus vénérables.

C'est probablement la plus vieille des villes belges; elle semble plus ancienne encore que Tournai, qui lui dispute cette gloire. On a naturellement voulu y voir l'*Aduatuca* de César, — il n'est, pour ainsi dire, pas de ville de l'est de la Belgique où l'on n'ait point placé cette errante citadelle, — mais son nom marque qu'elle fut plutôt à l'origine, si tant est qu'elle ait une origine préromaine, l'oppidum de la petite tribu gallo-germanique des Tongres dont parle Pline l'Ancien. Quoi qu'il en soit, dès le règne d'Auguste, Tongres était une des principales localités du pays. La grand'route militaire qui allait de Bavai à Cologne y passait; c'était une des principales étapes des légions et l'on en fit la capitale de la Germanie seconde. C'était alors, semble-t-il, une vaste et belle cité romaine : on y trouvait des bains, une basilique et d'opulentes villas. Malheureusement elle était trop rapprochée du Rhin pour ne pas être exposée aux premières invasions germaniques. Vers l'an 390, les Franks Saliens, établis dans le voisinage, la prirent et l'incendièrent. Ainsi commença une série de catastrophes inouïes, même parmi les villes belges. En 394, saint Séverin, évêque de Cologne, se rend sur les ruines de Tongres et décide de rebâtir la ville. On avait à peine commencé ce travail, quand les Alains et les Vandales ravagèrent le pays. Cependant la *Notice des Gaules* et l'*Itinéraire d'Antonin*, composés au commencement du ve siècle, mentionnent tous deux la cité de Tongres qui semblait avoir repris quelque importance au moment où Attila parut en Gaule. Il arriva devant Tongres en 450. Les habitants des campagnes, terrorisés par la horde hunique, s'y étaient réfugiés en foule. Ils s'y défendirent héroïquement; mais les remparts, mal rétablis, finirent par céder. Tongres fut pris, incendié et toute sa population massacrée. Cette fois rien n'échappa au désastre, et pendant près de deux cents ans il n'y eut, à la place où avait été Tongres, qu'un monceau de ruines recouvert de broussailles. En 617, saint Gondulphe, évêque de Maestricht, essaya de la rebâtir. Mais, suivant un chroniqueur, les ouvriers furent chassés par des bandes de loups et par de sinistres fantômes, de sorte que le bruit se répandit que le lieu était décidément maudit de Dieu. Cependant, du temps de saint Lambert, une population assez misérable paraît s'y être fixée. Elle comptait quelques milliers d'habitants quand, en 881, les Normands détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent debout. Les évêques de Liége, qui étaient seigneurs du lieu en vertu d'un diplôme de l'empereur Othon (980), firent ce qu'ils purent pour relever la ville. Mais en 1213, Henri Ier, duc de Brabant, assiège la ville, s'en empare, et la livre aux flammes. Et ce n'est pas fini! Durant le moyen âge, la malheureuse cité subit encore quelques sièges, quelques incendies, mais, du moins, ne lui arriva-t-il plus d'être détruite de fond en comble.

HASSELT : L'ÉGLISE SAINT-QUENTIN.

Sa dernière catastrophe date du XVIIe siècle. Dans la guerre de Louis XIV avec la Hollande, les gens de Tongres ayant favorisé le parti hollandais, le comte de Calvo, commandant de la garnison française de Maestricht, s'empara de la ville et y mit le feu (1677). Ce fut le dernier acte. Après tant de désastres, Tongres avait droit à la paix et au repos. Il semble aujourd'hui s'y complaire. Ses remparts, sa vieille porte de Visé ne sont plus que les souvenirs d'un passé guerrier et douloureux. Ils font penser à ces armures poussiéreuses, mélancoliques et comiques à la fois, qui ornent les salles désertes des musées de province. Ces fortifications oubliées ont l'air de veiller pacifiquement sur le sommeil d'un béguinage. Tongres a d'ailleurs d'autres souvenirs plus somptueux et plus émouvants : sa cathédrale et son cloître. Cette cathédrale fut fondée sous l'épiscopat de Gerbald, en 795,

Phot. Hermans.

HASSELT : LE BASSIN DU CANAL.

Phot. Hermans.

HASSELT : LA RUE HAUTE.

MAESEYCK : LA GRAND'PLACE.

MAESEYCK : UNE RUE.

achevée en 804 et consacrée par le pape Léon III en personne. Mais sa durée ne fut pas longue. En 881, les Normands la réduisirent en cendres. Reconstruite après le départ des barbares, elle fut incendiée de nouveau en 1170 par le comte de Looz, qui, se trouvant en querelle avec les évêques de Liége, avait pris Tongres pour se distraire. C'est probablement à cet édifice détruit qu'appartient l'admirable cloître roman qui subsiste aujourd'hui à quelques pas de la cathédrale actuelle. La même émotion ressentie sous les voûtes du cloître de Nivelles vous ressaisit ici. Les deux vénérables édifices se ressemblent. Tous deux appartiennent au roman le plus pur et le plus ancien; tous deux ont gardé intacte l'empreinte des rites émouvants et solennels de la grande religion du XIIIe siècle.

A Tongres comme à Nivelles, le préau s'entoure d'une galerie ajourée d'arcades en plein cintre dont les archivoltes retombent sur des colonnettes isolées ou géminées, historiées de chapiteaux feuillus, et rien n'égale la grâce simple de ce promenoir des prières qui, de tant d'anciennes oraisons, a gardé comme un écho musical.

Toute proche, l'église énorme et magnifique semble protéger de sa masse dardée vers le ciel l'humble cloître qui lui a donné naissance. C'est une admirable construction de la première moitié du XIIIe siècle. Elle fut achevée en 1240, sauf la tour et l'abside qui sont du XVe siècle. Cette tour est fort belle. De la vertigineuse poussée de ses 74 mètres, elle s'élance contre le double épaulement de ses contreforts en retrait, ornée de haut en bas de pinacles à crochets, avec trois étages de hautes fenêtres ogivales à meneaux flamboyants. Une balustrade ajourée court le long de la face latérale, masquant les toitures des bas côtés. En haut des contreforts qui les séparent, les fenêtres sont miparti rayonnantes et flamboyantes.

Mais l'intérieur du temple est plus saisissant encore.

« En un instant, dit Camille Lemonnier dont les cathédrales flamandes exaltent toujours le lyrisme, nous sommes transportés dans la pompe et la magnificence. Un hymen de styles et d'époques s'accomplit sous nos yeux; l'ogival primaire des nefs, du transept droit et du chœur se marie, dans le rond-point du chœur, dans le transept gauche et les chapelles des bas côtés, à l'ogive du XVe siècle.

« Le cuivre, la couleur, la lumière s'accordent, dans l'alme et blanche église, pour glorifier Marie, la céleste patronne du lieu; son image, sous la forme d'une très vieille statue polychromée, les joues enluminées d'un nuage rose, une épée retombant aux plis de la robe, continue de sourire en un coin du transept gauche, d'un pâle et fragile sourire qui semble s'égarer sur les mères venues là gémissantes, et leur verser des consolations, au nom du divin martyr qu'elle berce dans ses bras.

« Depuis des siècles les générations amoncellent en son honneur, dans le trésor de l'église, les ors, les soies brochées, les joyaux, une miraculeuse fortune qui remplit des armoires et forme comme le viatique terrestre de la Bonne Dame dans son pèlerinage à travers la souffrance humaine...

« Bien plus que les cendres et les os des chrétiens suppliciés, ce sépulcre de perles et de métaux précieux nous paraît renfermer les gloires en poudre de la ville; la grande momie y repose dans les bandelettes, sur un lit royal, ayant en ses creuses orbites, à la place du soleil et de la vie, le nocturne étincellement des pierres de la mort, l'émeraude verte comme la chair des cadavres, le rubis pourpre comme le pleur d'une plaie, la topaze où se reflète la jaune lueur des cierges. Les boulets du comte de Calvo, après tant d'autres cataclysmes qui l'avaient épuisée, ont fait couler par leurs brèches ce qui restait encore de la cité héroïque. Elle est morte spirituellement; le geste misérable qu'elle ébauche encore n'est que l'automatique ébranlement de la vie des corps. Depuis deux siècles, les orgues de Notre-Dame prolongent sur sa forme décomposée le bourdonnement des *De profundis*. »

On ne peut mieux rendre l'impression mélancolique et recueillie que Tongres laisse au visiteur.

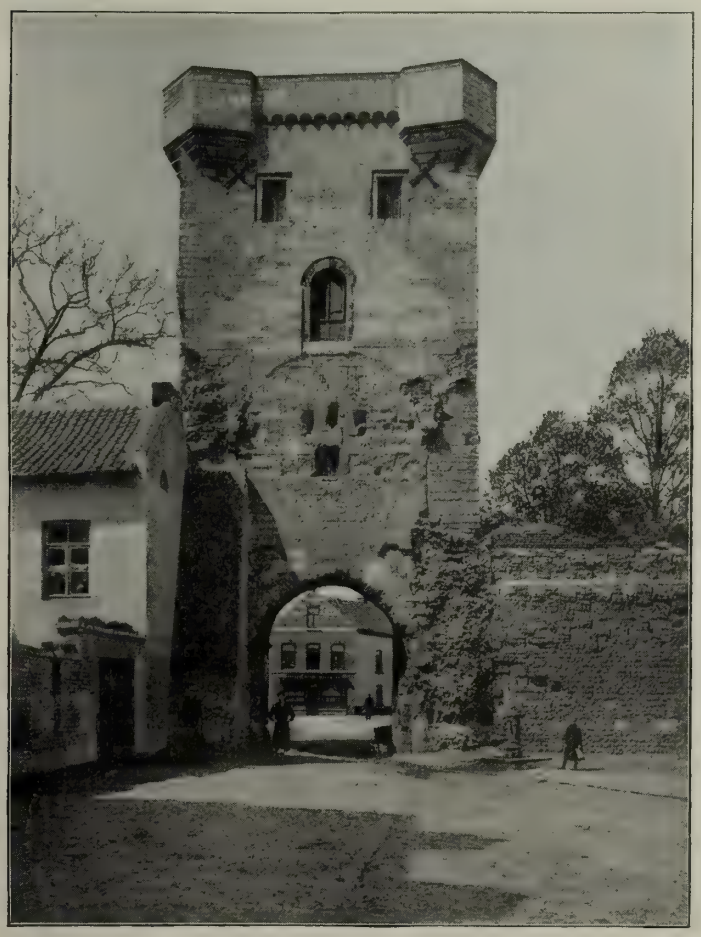
Saint-Trond, situé à l'extrême-ouest de la province, au milieu d'un pays agricole où se retrouve la fertilité de la Hesbaye, est demeuré plus vivant. Siège d'un important marché, c'est une agréable petite ville de près de 14 000 habitants, qui a une jolie grand'place, dont les maisons de différents styles racontent au visiteur les transformations de l'architecture aux Pays-Bas. Au centre se trouve le coquet beffroi de 1606, surmonté d'un campanile bulbeux qui s'effile en flèche. Non loin se dresse Notre-Dame, débris plus ou moins défigurés d'une vieille et belle église dont Albert Dürer vit la première tour. C'est tout ce qui reste de la ville, qui s'est bâtie autour du monastère fondé par saint Trudon, parent de Pépin de Landen. Près de ces monuments vénérables, la cité moderne étend ses rues larges, propres et endormies, que réveille périodiquement le marché agricole.

ENVIRONS DE MAESEYCK.

La Campine. — La province de Limbourg est à peu près divisée en deux par le Démer, affluent de la Dyle qui arrose Hasselt. Au sud le pays est bien cultivé et abondamment peuplé, comme la plupart des districts belges. Au nord nous retrouvons cette contrée déserte et sablonneuse que nous avons déjà entrevue aux portes d'Anvers : la Campine. C'est un étrange et dramatique pays dont l'âpre désolation et l'aridité continue frappent dès l'abord le voyageur le moins imaginatif. Voltaire, qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, le traversa en compagnie de Mme du Châtelet, laquelle y possédait des terres, data les lettres qu'il écrivit du château délabré qui appartenait à son amie : « En Barbarie. » Et le fait est qu'aujourd'hui encore, on a bien, quand on le parcourt, l'impression de la barbarie. D'immenses bruyères, traversées de routes à peine frayées et creusées d'ornières profondes, de vastes marais peuplés de cigognes et de hérons, de pauvres villages composés de véritables huttes bâties en torchis et couvertes de chaume, où l'église seule — généralement toute récente — et quelques rares maisons sont en briques, et, dans ces villages, une population défiante, misérable et comme terrorisée. En vérité, ne se croirait-on pas là aux confins du monde, à des lieues de ces grandes villes et de ces belles campagnes qui, pourtant, sont toutes proches? Bois, landes, sapins, étangs, bruyères, marais se succèdent imperturbablement dans leur mélancolique et souveraine beauté. Parfois le terrain ondule. Des dunes se forment, souvent éphémères, car le vent les déplace, à moins que les arbres ne viennent les fixer. Le promeneur y monte dans le vain espoir de voir d'autres horizons. Mais, tout autour de lui, le tapis roux, vert sombre, se prolonge à l'infini. On dirait qu'il amortit le bruit des pas, car sur le paysage règne un silence sacré : rien ne bouge. On baisse instinctivement la voix, et l'on chemine le cœur étreint. Des heures durant on marche sans voir un être humain. Rarement, on découvre de loin, au ras du sol, un toit de chaume qui fume, ferme isolée, tapie au milieu d'un maigre champ de pommes de terre ou d'avoine ; de temps en temps, sur une butte de sable, un calvaire tragique dresse ses bras en croix, seuls indices de la vie sociale. Et à tous se rapporte une histoire mystérieuse : un voyageur assassiné qui revient, une sombre aventure d'hostie sanglante, d'enfant égorgé par des sorcières, ou de criminel

Phot. Hermans.

TONGRES : LA CATHÉDRALE.



TONGRES : ANCIENNE PORTE DE VISÉ.

saisi par le diable. Nous sommes au pays de la foi et de la terreur. Toutes les légendes, toutes les superstitions du vieil Occident chrétien semblent s'être réfugiées là. Parmi les Flamands blonds, on y trouve une race d'hommes particulière, qui a un langage et des mœurs spéciales, et que dans le pays on nomme « Tuiten ». Ils exercent des métiers ambulants : ils sont colporteurs, chaudronniers, fondeurs d'étain, ou ils possèdent des secrets pour guérir les bêtes. A certaines époques de l'année, ils partent pour exercer leur industrie dans les pays voisins, en Hollande, en Frise, dans le Hanovre, jusqu'en Scandinavie. Leur idiome est un flamand bizarre, plein de mots étrangers et, assure la tradition, de mots juifs. Cette population singulière vit entre elle, se marie entre elle, et forme une sorte de corporation fraternelle. D'où viennent-ils? Appartiennent-ils au même groupe ethnique que les Tziganes? Faut-il y voir les derniers survivants des premiers habitants du pays? On ne sait. Aussi bien leur nombre diminue-t-il d'année en année. Si arriérée, si lointaine que soit la Campine, la civilisation administrative la pénètre cependant peu à peu et chasse devant elle les survivances de cette pittoresque sauvagerie.

La population campinoise tout entière a pourtant gardé une rudesse de mœurs qui lui est particulière. M. Georges Eekhoud a puissamment décrit ses violentes kermesses, qui viennent mettre tout à coup la folie d'un plaisir débridé dans l'existence recluse et monotone de ces pacants opiniâtres, et qui se terminent rarement sans coups de couteau.

Ignorant, brutal, fermé à tout ce qui vient du dehors, ce peuple commande pourtant la sympathie par l'opiniâtreté héroïque qu'il met à féconder le sol ingrat où il vit. La Campine désolée s'étendait jadis en effet beaucoup plus loin qu'aujourd'hui. De vastes territoires, tel le Hageland (pays des haies) dont les sables stériles et les halliers, remplacés maintenant par de belles cultures, occupaient le nord-ouest du Brabant, ont été fertilisés,

Phot. Hermans.

TONGRES : LE GEER ET LE BOULEVARD EXTÉRIEUR.

et dans le centre même de la région sablonneuse on voit aujourd'hui des oasis de champs fertiles qui parsèment la surface des landes. Dans beaucoup d'endroits, le sable, d'origine océanique, ne fait que recouvrir d'une couche d'un peu plus d'un mètre l'argile primitive, et il suffit de la ramener à la surface afin de la mélanger au sable pour obtenir un terrain de culture. Mais on peut aisément se rendre compte de ce qu'il faut de travail, pour arriver à ce résultat, à des paysans qui ne disposent d'aucun capital et qui ignorent tout des perfectionnements récents de l'agriculture. Leur rudesse est la rançon de leur opiniâtre labeur.

Aussi bien cette rudesse se tempère-t-elle d'un mysticisme ardent et tendre. Aucune province de la Belgique n'est aussi profondément religieuse que la Campine et le catholicisme y prend un aspect particulier qu'un écrivain du pays, M. Georges Virrès, a su analyser en quelques pages pleines de finesse et d'émotion.

Voici comment il décrit la Toussaint en Campine :

« L'horizon est bas, une cendrée fine descend de la nue; la fête de tous les Saints appelle les fidèles à l'église. Hier, par une journée plus froide et plus claire, paysannes et paysans, déjà endimanchés, ont suivi les routes, les sentiers, pour aller confesser leurs péchés aux prêtres. Malgré l'état de grâce du village, une tristesse infinie plane sur la contrée; il y a comme un pressentiment de deuil dans les haies, les buissons, les arbres où l'automne s'exprime en accents véhéments. La Commémoration du lendemain, le souvenir des trépassés hante le pays; pas un coin de terre qui ne présente une apparence navrante, et le ciel s'obscurcit davantage et la nuit monte.

« Les morts du cimetière seront-ils réchauffés par les prières des vivants, dans le sol gras et humide de cette arrière-saison?

« Ici la visite des tombes, les fleurs portées à la croix noire, aux pierres grises, sont inconnues des rustres. On passe chaque jour près du champ funèbre; les sépultures apparaissent au milieu du village. Mais, durant ces heures d'anniversaire, tous ressentent au cœur quelque blessure; des filles jeunes encore ont pleuré sur les pages de leur livre de prières; une aïeule essuya ses pauvres yeux fanés.

« O Dieu, le Créateur et le Ré-
« dempteur de tous les fidèles, ac-
« cordez aux âmes de vos serviteurs
« et de vos servantes la rémission
« de tous leurs péchés, afin qu'elles
« obtiennent par nos très humbles
« prières le pardon qu'elles ont long-
« temps désiré. Vous qui, étant Dieu,
« vivez et régnez. »

« Les esprits demeurent imprégnés de ces paroles; il n'y aura pas une dissonance entre les âmes et l'image des choses; la terre et le ciel perpétuent l'imploration, tandis qu'après l'office les paysans regagnent leurs chaumes et que les bouches demeurent closes.

. . . . . .

« Chez nous, dans le village obscur, l'Avent s'annonce par une petite cloche, qui sonne, sonne chaque soir durant une heure, jusqu'à ce que Noël ébranle enfin le clocher de triomphants alléluias. Quelques vieux parchemins attestent l'aventure d'un homme égaré dans la garrigue marécageuse et qui, entendant sonner la cloche du village, retrouva son chemin. Sa reconnaissance fut généreuse, puisque depuis ce temps — et on était à l'époque de la domination d'Espagne — la fondation pieuse du voyageur perdu donne l'essor, toutes les fins d'année, pendant les jours d'Avent, aux tintements pressés de la campane qui passent et repassent dans la nuit, et que la bise promène sur la Campine d'hiver.

« Ainsi l'Église nous apparaît comme le port, le havre de grâce et de repos; alors que dans la bruyère lointaine — si semblable aux immensités marines — des âmes s'inquiètent et gémissent, elle appelle et déjà réconforte. Quand une étoile scintille au sommet de la tour, c'est le phare qui s'allume. »

Telle est bien la Campine religieuse, la Campine des pèlerinages et des pénitences succédant aux kermesses batailleuses et luxurieuses, et les graves accents de cette religion primitive s'ajoutent à un pittoresque que les peintres belges n'ont cessé d'exploiter. Il y a, en effet, en Belgique, une école de la Campine, comme il y a une école de l'Escaut, une école de la Lys, une école de Tervueren. Depuis Théodore Baron, Louis Dubois et Théodore Verstraete, jusqu'à Jakob Smits qui a souvent traduit avec beaucoup de puissance les émotions de la Campine religieuse, une quantité de peintres se sont inspirés de ce pays de la solitude et de la désolation. Ils se groupent généralement dans les plaisantes et accortes auberges de Genck, bourg pittoresque perdu au milieu des bruyères entre Hasselt et les bois de Gruytrode.

Ce qui rend les environs de Genck particulièrement séduisants, ce sont de vastes marais qui, grâce au fond de sable, demeurent limpides et forment, dans la bruyère rousse, de grandes nappes d'argent.

C'est du reste la partie la plus sauvage du pays et la moins peuplée. Dès que l'on a quitté Genck, ses auberges de peintres et son sanatorium — car ce pays désolé est extrêmement salubre, — on entre dans la bruyère infinie. Au nord, il n'y a plus que quelques hameaux perdus loin des routes, et il faut gagner le canal de la Campine qui, traversant les deux provinces de

Phot. Hermans.

TONGRES : LA STATUE D'AMBIORIX.

Limbourg et d'Anvers, joint la Meuse à l'Escaut, pour retrouver quelques cultures, quelques villages, un peu de vie.

Tessenderloo. — Souvenirs de la guerre des Paysans. — A l'ouest de la province, entre Hasselt et Diest, quelques oasis de culture viennent interrompre cette monotone bruyère. Voici d'abord Lummen, dont les maisons basses s'étalent aux confins des sapinières campinoises et des prés du Hageland, et que domine le vieux château du Burg où vécut ce terrible sire de Lumay, capitaine des Gueux, qui prit la Brielle. Plus loin, vers le nord, voici Tessenderloo. De petites maisons basses bordent la chaussée et masquent des champs de pomme de terre clairsemés. Puis tout à coup la rue se rétrécit, les toits se tassent, une tour trapue, appuyée sur des contreforts en brique, apparaît. Nous sommes au cœur du petit village qui fut un temps la capitale de ce vieux pays aux frontières indéterminées, la Taxandrie.

TONGRES : LE MARCHÉ AUX BESTIAUX.

Il tient tout entier à l'ombre d'une église autrefois dépendante de la grande abbaye de Tongerloo. C'est un vieux temple singulièrement émouvant et dont la dévotion à la fois méfiante et attendrie précise à merveille ce catholicisme campinois que M. Georges Virrès évoquait. Le mobilier est pauvre, l'église presque misérable, et tout à coup, dans le demi-jour mystérieux qui tombe des voûtes, apparaît un admirable jubé, un des plus purs joyaux de l'art religieux des Flandres. C'est une floraison de pierre inouïe. On dirait un hallier fantastique, où les pampres, les liserons, les fougères se mêleraient confusément pour monter à l'assaut d'un invisible édifice.

C'est une profusion d'ornements touffus qui, de pilier en pilier, s'accrochent, s'enlacent, se nouent, se dénouent, retombent et jaillissent, donnant à ce merveilleux fouillis l'animation d'un feuillage remué par le vent.

Évidemment nous touchons ici à l'agonie du gothique, et, dans cette fantaisie d'imagier, nous sommes loin du grand style des belles époques. Mais ce joyau de pierre, perdu dans cette pauvre église, au milieu d'un pays oublié, donne au touriste la joie de l'inédit, de la trouvaille, de la découverte, et le raffinement décadent qu'il étale est dans ce pays écarté un charme de plus.

Situé aux confins du Limbourg, du Brabant et de la province d'Anvers, Tessenderloo est bien le cœur de l'ancienne Taxandrie. C'est dans ce vieux pays égaré loin des villes que commença en 1798 cette guerre des Paysans qui renouvela les horreurs et les héroïsmes de l'insurrection vendéenne. Ce peuple, qui s'était révolté contre Joseph II pour défendre les privilèges du clergé, subit avec colère l'application des lois de la Révolution. La suppression du culte catholique et la conscription provoquèrent une brusque révolte de toute la population rurale qui se jeta dans l'insurrection avec une héroïque et folle imprévoyance. Mal armées, mal dirigées, les bandes des révoltés furent promptement défaites par quelques régiments envoyés contre elles. Mais alors commença une sorte de chouannerie où l'on commit de part et d'autre d'affreuses cruautés. Il fallut pour la réduire les terribles moyens employés dans le Bocage et dans la Vendée. Des colonnes mobiles parcoururent les campagnes, emprisonnant les suspects, prenant des otages pour s'assurer la fidélité des communes, fusillant, après un simulacre de procès, les malheureux désignés par l'autorité. La guérilla se prolongea pourtant pendant plus d'une année. Ces malheureux paysans, qui subissaient le contre-coup d'une situation violente à laquelle ils ne comprenaient rien, furent, avec un héroïsme absurde et ingénu, les derniers martyrs de l'ancien régime en Belgique. Leur révolte fut le dernier soubresaut du particularisme farouche; en eux se révolta l'âme traditionnelle et méfiante de la vieille Taxandrie, et, quoi qu'on pense de la légitimité de leur insurrection, on peut les appeler, comme M. Georges Eekhoud qui leur a consacré un roman émouvant et dramatique : *les Fusillés de Malines*, les « martyrs de la cause patriale ».

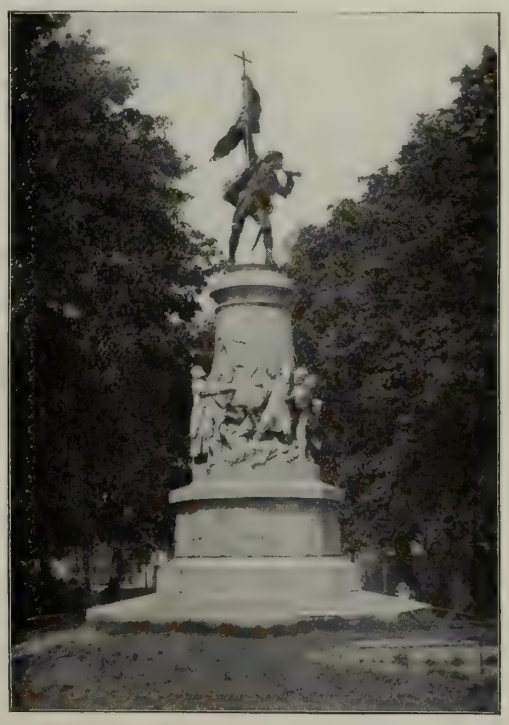
« Moi, qui chéris et vénère, dit-il à la fin de son livre, la mémoire de ces patriotes impolitiques, j'essayai de fixer leurs traits et de reproduire leur rôle en ces pages votives.

« A cette fin je ne recourus point à des incantations redoutables. Aux cœurs aimants, l'intensité de la tendresse suffit pour conjurer les élus. Non, j'ai simplement entrepris le pèlerinage aux campagnes qu'ils hantèrent. Là, m'étant imprégné de leur atmosphère natale et de l'immuable mélancolie de leurs garrigues; convaincu de l'atavisme des terriens autant que de la perpétuité du terroir, j'ai retrouvé la chair de leur chair et le sang de leur sang!

« Que de fois, en cette arrière-saison, aux lueurs d'un couchant qui transforme en rubis les améthystes des bruyères, à cette heure humide et crépusculaire où les voix des angélus prennent de rauques intonations de tocsin, ai-je pressenti l'approche d'une occulte présence, exaspérant encore l'éloquence farouche et la poésie troublante de ce pays suggestif entre tous!

« Dédaigneuses du ciel même, les âmes nostalgiques revenaient à leur patrie terrestre, et chez un plastique moissonneur, chez un braconnier qui me dévisageait au passage et me saluait d'un pathétique bonsoir, je retrouvais la voix passionnée, les yeux héroïques, les lèvres frémissantes, l'allure intrépide, l'incarnation complète des fusillés du 23 octobre 1798. »

Émouvante évocation, traduisant très exactement le charme étrange de ce pays monotone qui semble la patrie des rêves et des fantômes.



HASSELT : MONUMENT DE LA GUERRE DES PAYSANS.

Le camp de Beverloo, Bourg-Léopold. L'armée belge et la question militaire en Belgique. — Ces plaines désolées de la Campine, ces vastes solitudes incultes se prêtaient à merveille à l'installation d'un de ces camps d'exercices nécessaires à l'instruction des armées modernes. C'est dans les environs du petit village de Beverloo, au nord-est de la province de Limbourg, que ce camp a été établi, et toutes les troupes belges y font, à intervalles réguliers, des périodes d'exercices. Un tel mouvement d'hommes a forcément modifié le pays, et, depuis une cinquantaine d'années que le camp existe, on a vu naître dans ses environs un village nouveau, ou plutôt une petite ville que l'on a nommée Bourg-Léopold, en l'honneur du roi. L'impression de cette agglomération toute moderne et toute militaire dans ce vieux pays de landes et de dunes a quelque chose d'extrêmement curieux : un aspect définitif dans le provisoire qui, par certains côtés, fait penser à ces villes américaines, nées d'hier et peuplées tout entières d'immigrés récents, ou à ces faubourgs de grandes villes où se concentre une population louche et dangereuse.

ARTILLERIE EN POSITION D'ATTENTE.

Le bourg s'est bâti tout le long d'une large chaussée. De chaque côté du pavé se rangent des maisons basses, toutes destinées à l'alimentation et surtout au plaisir du soldat. Petites épiceries interlopes, cabarets, cafés-concerts et cantines dont les rideaux tirés accentuent l'air borgne, et dont les enseignes aguichantes ou naïves portent en grosses lettres : « A l'oie grasse, » « A la plus belle fille du monde, » « Au lion de Flandre, » « Au repos du soldat, » « A Gambrinus, » « A l'Alcazar, » « Au vieux grenadier, » « Au palais indien, » et autres promesses de plaisir ou de boisson. Dans l'entrebâillement des portes, on aperçoit des filles mal peignées, les cheveux piqués d'une fleur ou d'un ruban, assises sur des banquettes de moleskine, le long d'un mur garni d'un papier à ramages, couvert de plaques graisseuses et décoré de chromos héroïques. Tout un petit monde de cantiniers et de cabaretiers s'est groupé là pour vivre du soldat, et rien n'est curieux comme la poussée de ce misérable et honteux trafic au milieu de ce pays traditionnel et religieux. Peu à peu d'ailleurs, les descendants des premiers colons, enrichis de la paye du soldat, ont fini par se ranger, par s'embourgeoiser, par prendre des professions honorables, laissant à d'autres les petits commerces inférieurs, origine de leur fortune, puis, autour d'eux, un embryon de village s'est formé, qui a grandi, s'est engraissé, a prospéré, et aujourd'hui Bourg-Léopold, à deux pas de l'énorme camp, est presque une ville avec une grande basilique moderne construite dans le roman d'école qui caractérise l'architecture religieuse du XIXe siècle, une gare importante, des rues bien tracées, une place, des hôtels et des cafés reluisants.

A quelques pas de cet embryon urbain, voici du reste la gaieté des chalets et des villas où les officiers logent leur famille. Elles s'entourent de jardins soigneusement entretenus et, à tout moment, quand on chemine le long de cette aimable route bordée de bois et de taillis, une percée vous découvre un auvent de tuile, un pignon de cottage, dans la joie d'un parterre de roses, la robe blanche d'une jeune fille qui joue au tennis, la note rouge d'une ombrelle cheminant parmi les bocages. C'est, à deux pas du vilain village des cantiniers, l'atmosphère élégante d'une villégiature bourgeoise.

Mais nous approchons du camp. Voici ses baraquements qui se prolongent au loin dans la plaine silencieuse et morne. On y trouve la vie active et réglée d'une cour de caserne, le va-et-vient des équipes, le groupement des bataillons pour l'exercice quotidien, la flânerie désœuvrée des sous-officiers.

Le camp de Beverloo peut loger 20 000 hommes, mais, sauf en temps de manœuvres, il n'abrite jamais une telle population militaire. L'armée belge, d'ailleurs, n'est pas très nombreuse.

Son effectif total en temps de paix est actuellement (1911) de 47 540 hommes, dont 3 540 officiers et 1 800 « civils militarisés », et de 10 000 chevaux. En temps de guerre, les effectifs devraient atteindre 100 000 hommes, 21 000 chevaux, 2 000 voitures pour l'armée de campagne, 70 000 hommes pour la défense des forteresses. Mais il est certain qu'il y aurait un énorme déchet.

L'armée belge se répartit comme suit :

PIED DE PAIX.

Infanterie.

1 régiment de carabiniers, 1 régiment de grenadiers, 3 régiments de chasseurs à pied, 14 régiments de ligne. Chaque régiment compte 3 bataillons actifs, 1 bataillon de réserve et 2 bataillons de forteresse, sauf le régiment des carabiniers qui compte 4 bataillons actifs, 1 bataillon de réserve et 3 bataillons de forteresse. L'infanterie comprend, de plus, un corps de discipline et de correction, une école des cadets, une école des pupilles de l'armée. Les 19 régiments d'infanterie forment un effectif de 27 600 hommes (pied de paix).

Cavalerie.

2 régiments de chasseurs à cheval, 2 régiments de guides, 4 régiments de lanciers, tous comprenant 5 escadrons actifs et 1 escadron de dépôt. Les régiments de cavalerie forment un effectif de 5 650 hommes et 5 500 chevaux.

Artillerie.

1° 8 régiments composés comme suit : régiments impairs : 1 état-major de régiment, 6 batteries montées actives, 2 batteries de réserve et 1 dépôt. Régiments pairs : 1 état-major de régiment, 6 batteries montées actives, 1 batterie de réserve et 1 batterie de munitions.

2° Deux groupes de 2 batteries à cheval.

Chaque batterie montée active comporte, en temps de paix, 84 hommes et 52 chevaux.

3° Artillerie de forteresse.

Position fortifiée d'Anvers : 30 batteries actives, 20 batteries de réserve et 1 dépôt.

Position fortifiée de Liége : 12 batteries actives, 4 batteries de réserve et 1 dépôt.

Position fortifiée de Namur : 9 batteries actives, 3 batteries de réserve et 1 dépôt.

L'artillerie de forteresse compte 244 officiers, 3 417 hommes et 38 chevaux. Il y a en outre 3 compagnies spéciales d'artillerie : ouvriers, artificiers, armuriers.

Génie.

Composé d'un régiment, divisé en 4 bataillons ; 1 dépôt et 1 service spécial ; compte 164 officiers, 1 548 hommes, 49 chevaux et 200 civils.

Train.

Le régiment du train compte 29 officiers, 290 hommes et 287 chevaux.

Pour une population de plus de 6 000 000 d'âmes, c'est là une armée assez faible, et encore depuis quelques années les effectifs ne sont-ils jamais au complet. Il est vrai que la Belgique est neutre et que sa neutralité lui a été garantie par les puissances. La conférence de Londres, en effet, dans son protocole du 20 janvier 1831, avait déclaré : « La Belgique formera un État perpétuellement neutre. Les cinq puissances lui garantissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire. Par une juste réciprocité, la Belgique sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États et de ne porter aucune atteinte à leur tranquillité intérieure et extérieure. » On ne pouvait être plus formel. Mais les actes subséquents, c'est-à-dire le projet de traité dit des 18 articles, puis le traité définitif des 24 articles et le traité de paix de 1839

entre la Hollande et la Belgique ne font plus mention que de la neutralité, sans parler ni de l'intégrité, ni de l'inviolabilité du territoire. Il s'ensuit, à n'en pas douter, que la Belgique a le droit et le devoir de veiller elle-même à sa sûreté. Cette considération, qui lui est spéciale, apporte un appoint important à la thèse soutenue par la grande majorité des auteurs et suivant laquelle, à défaut d'une dispense expressément stipulée dans le traité qui reconnait à un État la neutralité perpétuelle, cet État a non seulement le droit, mais aussi le devoir, de s'armer pour défendre ces éléments essentiels de son indépendance.

Pour ne parler que de ce *droit,* il peut d'autant moins être contesté à la Belgique que la conférence de Londres n'est jamais revenue sur sa déclaration du 27 janvier 1831, dans laquelle, définissant les conséquences de la neutralité, elle ajoutait à son texte du 20 janvier, ainsi conçu : La Belgique ne peut « porter aucune atteinte à la tranquillité intérieure ni extérieure des autres États », les mots suivants dont la portée est indiscutable : « *... en conservant toujours le droit de se défendre contre toute agression étrangère.* »

ARRIVÉE AU CANTONNEMENT.

Sous le second Empire, dans la crainte de la politique conquérante de Napoléon III, il était de tradition de compter sur le secours de l'Angleterre, à qui Anvers devait servir de tête de pont en cas d'invasion française.

C'est en vertu de cette tradition que le grand port de l'Escaut, solidement fortifié, est encore considéré, en théorie du moins, comme le « réduit national ». L'orientation de la politique européenne a pourtant tout à fait changé et c'est vers la frontière de l'Est que se portent les regards de ceux des Belges qui craignent, sinon pour l'indépendance du pays, du moins pour l'inviolabilité du territoire. Si personne ne songe, en effet, à accuser l'Allemagne d'entretenir des projets d'annexion ou de conquête, il est impossible de ne pas remarquer l'énorme intérêt qu'elle aurait, en cas de guerre avec la France, à faire passer ses armées par le territoire belge pour éviter la ligne de défense Toul-Verdun. Il est infiniment probable en ce cas que les armées françaises envahiraient la Belgique de leur côté, et que le pays redeviendrait le champ de bataille de l'Europe.

Or, quel que soit le progrès des idées pacifiques, quel que soit l'équilibre politique actuel, l'Europe vit dans la crainte perpétuelle de ce conflit. Elle admettra donc que la Belgique cherche à se garantir des conséquences de cette funeste éventualité et à se donner une armée capable de défendre les forts de la Meuse, et de faire réfléchir un envahisseur qui songerait à emprunter de force son territoire pour tomber plus rapidement sur l'adversaire.

Non seulement elle l'admet, mais elle souhaite que cette neutralité soit inattaquable. Aussi est-ce à la fois sous la pression de l'opinion publique belge et sous la pression de l'opinion européenne que le Parlement, malgré l'opposition d'un groupe important du parti au pouvoir, a consenti à modifier une organisation calquée sur le système de Napoléon Ier. Jusqu'en 1909 la Belgique, en effet, avait conservé la conscription par le tirage au sort, et le droit pour ceux qui ont tiré un mauvais numéro de se faire remplacer à prix d'argent. Le remplacement était même devenu une institution officielle, et c'était le département de la guerre qui se chargeait, moyennant un prix fixé par le ministre, de trouver un remplaçant à ceux qui le demandaient. Depuis longtemps ce système était condamné, tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique; il choquait le sentiment d'égalité de la plus grande partie de la population, il apparaissait comme un injuste privilège de la fortune. Aussi y a-t-il environ trente ans qu'un mouvement s'est dessiné en faveur du service personnel et général, avec réduction du temps de service.

La majorité catholique, qui pourtant comprenait de nombreux partisans d'un nouveau régime militaire, lui a fait une longue opposition. En 1902 elle tenta de remplacer le régime de la conscription par celui du volontariat. Des avantages spéciaux furent accordés à ceux qui s'engageraient, et comme on comptait que ces avantages provoqueraient une augmentation sensible du nombre des volontaires, on réduisit, pour les miliciens désignés par le sort, le temps de service à 20 mois. L'augmentation du nombre des volontaires fut insignifiante, et le résultat de la réforme fut un déchet considérable dans les effectifs. Pour les rétablir au taux normal, il fallut bien se résoudre à une nouvelle réforme militaire qui est un acheminement vers le service personnel et général. Le tirage au sort a été supprimé, et le service militaire est devenu obligatoire à l'âge de dix-neuf ans pour le fils aîné ou unique de toutes les familles belges; les autres fils sont exemptés par le service de l'aîné, à moins que l'un d'eux ne se substitue à lui. Quant à la durée du temps de service, elle est de 20 mois pour l'infanterie, de 36 mois pour la cavalerie et l'artillerie montée, de 22 mois pour l'artillerie de forteresse, les compagnies spéciales et le génie, de 24 mois pour le bataillon d'administration. Mais, à partir de 1912, il sera réduit à 15 mois pour l'infanterie, l'artillerie de forteresse et le génie, à 24 mois pour la cavalerie, à 21 mois pour l'artillerie et le train, à 12 mois pour le bataillon d'administration. Sous l'empire de l'ancienne législation le contingent annuel était, depuis de longues années, fixé à 13300 hommes; 14900 hommes ont été incorporés pendant la première année d'application de la nouvelle loi. En 1902, quand on espéra résoudre le problème militaire en instituant le volontariat, on avait réorganisé la garde civique de façon à lui donner le caractère d'une armée territoriale; ce régime a subsisté depuis.

EN MANŒUVRES : DISTRIBUTION DES VIVRES.

BRUXELLES : RETOUR A LA CASERNE APRÈS L'EXERCICE.

Primitivement la garde civique belge ressemblait fort à l'ancienne garde nationale française. Dans la pensée de ceux qui l'avaient créée, elle ne devait jouer aucun rôle militaire. Ne comptant dans ses rangs que ceux qui avaient le moyen de payer eux-mêmes leur uniforme, c'était une force essentiellement bourgeoise sur qui l'on comptait pour assurer le maintien de l'ordre en cas de trouble avec plus de ménagements pour la population civile que ne l'aurait fait l'armée, soumise à une discipline plus stricte. On la destinait aussi vaguement à défendre en cas de besoin les libertés publiques contre les tentatives du gouvernement.

Cette ancienne garde civique belge justifiait tous les brocards classiques dont l'esprit parisien accabla les gardes nationaux du temps de Louis-Philippe. Elle ne se prenait pas elle-même au sérieux. Les élections des officiers donnaient lieu à d'incroyables plaisanteries; les prises d'armes étaient pour les uns des parties de plaisir, pour les autres des corvées qu'on parvenait facilement à éviter pour peu que l'on sût se ménager les bonnes grâces de son capitaine.

Il n'en est plus ainsi depuis la réorganisation ; on s'est efforcé de militariser le plus possible la garde civique, de façon à en faire une sorte d'armée de seconde ligne, et les exercices sont devenus plus nombreux, plus réguliers et plus sérieux. Les gens du métier, pourtant, ne croient pas qu'on puisse compter sérieusement sur cette sorte de « landwehr » dépourvue d'instruction préliminaire et commandée par des officiers amateurs. Aussi, si l'on veut organiser sérieusement la défense de la Belgique, faudra-t-il se résoudre à adopter le service personnel et général.

Le nouveau bassin minier de la Campine. — La force même des choses, le développement normal de son activité, doit entraîner la Belgique nouvelle sur le terrain des compétitions économiques, car l'énorme ruche industrielle va s'agrandir encore, et cette vieille terre campinoise que nous venons de parcourir et que ses déserts de sable semblaient vouer à l'oubli va, dans quelques années, se bosseler de terrils noirâtres, se couvrir de charbonnages et d'usines. Dans vingt ans c'en sera fait de la Campine sauvage, et la bruyère se peuplera de cités ouvrières. C'est en 1902 que des sondages dirigés par un géologue liégeois, M. André Dumont, révélèrent définitivement l'existence dans les provinces d'Anvers et de Limbourg d'un vaste bassin houiller. On le soupçonnait depuis quelques années déjà, et le succès des opérations de M. Dumont s'étant répandu, MM. Hanrez, Houzeau de Lehaie, Delannoy et Finet déposèrent au Sénat de Belgique un projet de loi par lequel ils proposaient de réduire à 40 ans la durée de concessions futures, sauf à accorder à l'exploitant des prolongations de dix années moyennant l'abandon à l'État d'une partie des bénéfices réalisés, d'interdire la cession et le partage des mines sans l'autorisation du gouvernement, et de prendre certaines mesures pour empêcher la spéculation et la hausse artificielle des prix. La promptitude avec laquelle on déposait ce projet de réforme de la législation minière soulignait l'importance du nouveau bassin. Les auteurs de cette proposition de loi entendaient prendre les devants et réserver l'intérêt collectif sur lequel, à leurs yeux, on n'avait pas suffisamment veillé dans les concessions d'ailleurs lointaines accordées dans le Borinage, le pays de Charleroi et le pays de Liége sous le régime des lois de 1810 et 1837.

Entre sa limite orientale, qui est la Meuse, et sa limite occidentale, qu'on peut arrêter à une ligne dirigée de Lierre sur Oostmalle, le bassin charbonnier de la Campine a une longueur d'environ 75 kilomètres; sa largeur varie de 14 à 16 kilomètres, de sorte qu'on peut estimer sa surface totale de 1 050 à 1 200 kilomètres carrés. Recouverte par le flot crétacé, puis par les sables d'origine océanique qui forment la partie superficielle du sol de la Campine, la houille de ce bassin nouveau se trouve à une grande profondeur et l'extraction en sera évidemment beaucoup plus coûteuse que dans les vieux charbonnages. Mais ces premières difficultés vaincues, la richesse de ce bassin paraît incalculable et son exploitation ne manquera pas d'avoir une influence considérable sur la vie économique de tout le pays. Elle augmentera ses richesses dans de grandes proportions, mais en modifiant les conditions de vie d'une population jusqu'à présent très arriérée. Elle soulèvera des problèmes sociaux dont il serait dangereux de méconnaître les périls.

RÉPARATIONS AU CANTONNEMENT.

CAMPEMENT DE MISSION AU VILLAGE DE PISSIDO (CABRA).

LE CONGO

ET L'EXPANSION ÉCONOMIQUE DE LA BELGIQUE

Nécessité de l'expansion économique de la Belgique. — La congestion industrielle. — Le rôle de Léopold II. — La fondation de l'État indépendant du Congo. — L'organisation et l'exploration. — La campagne arabe. — Géographie physique du Congo. — Les races. — La Faune. — La Flore. — L'administration du Congo léopoldien et l'administration du Congo belge.

Nous voici parvenus au terme de cette analyse dans laquelle nous nous sommes efforcés de justifier les vues synthétiques que nous donnions au début de cet ouvrage sur l'organisme complexe et contradictoire qu'est la Belgique. Nous avons vu comment, formé par la nature et l'histoire, ce pays frontière, cette marche caractéristique des civilisations française et germanique, en était arrivé à présenter une véritable synthèse de l'Europe occidentale. Nous avons remarqué, comment, après avoir réalisé une première fois leur unité politique au XVe siècle sous les ducs de Bourgogne, les provinces belges, entraînées par la fortune même de la dynastie nationale, avaient été mêlées à des conflits européens où, par la force des choses, elles en étaient arrivées à devenir une sorte de monnaie d'appoint qui, dans les guerres dynastiques du XVIIe siècle, servit uniquement à parfaire des combinaisons diplomatiques dans lesquelles leur intérêt, leur sentiment et leur volonté n'étaient comptés pour rien. Nous les avons ensuite vues frappées au XVIIe siècle d'une léthargie dont quelques villes ne se sont pas encore réveillées. Nous avons admiré enfin comment, au XIXe siècle, ce vieux pays secoué par le coup de fouet de la Révolution française et de Napoléon, le grand accoucheur des destinées, s'était orienté vers les nécessités d'une civilisation économique, qui lui a valu la plus étonnante prospérité matérielle. Sans succomber au vain désir des prévisions ou des entrevisions de l'avenir, il nous reste à déterminer quelles sont ses possibilités futures.

La prospérité de la Belgique moderne est due beaucoup plus à son industrie qu'à son commerce. En dehors d'Anvers qui, comme on l'a vu, doit à sa situation la prospérité de ses marchands, les grandes maisons de commerce belge sont rares, et la plupart d'entre elles sont dirigées par des étrangers. Sous ce rapport l'esprit timide et boutiquier qui régnait uniformément dans le pays il y a cinquante ans encore n'a point complètement disparu. Jusqu'à présent cette situation n'a pas eu d'inconvénient réel, et il était heureux que les Belges développassent leurs aptitudes industrielles plutôt que de se lancer dans les initiatives et les hardiesses d'un commerce universel pour lesquelles ils ne semblaient point faits. La Belgique fabriquait, les autres pays écoulaient, transportaient et consommaient, Anvers percevait le péage, et tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes économiques.

Longtemps l'Angleterre, libre-échangiste et coloniale, suffit à ce rôle, d'ailleurs très lucratif, d'intermédiaire; depuis l'Alle-

magne est intervenue, et le chiffre des affaires qu'elle fait avec les provinces belges augmente d'année en année; la France enfin est, depuis des temps immémoriaux, une des principales clientes de la Belgique, qui, d'autre part, lui achète en grande quantité ses vins, ses huiles, ses soieries, ses articles de luxe. La prospérité de l'industrie belge est donc à la merci de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Il suffit que ces puissances entrent résolument dans la voie du protectionnisme pour que la Belgique subisse une terrible crise de pléthore.

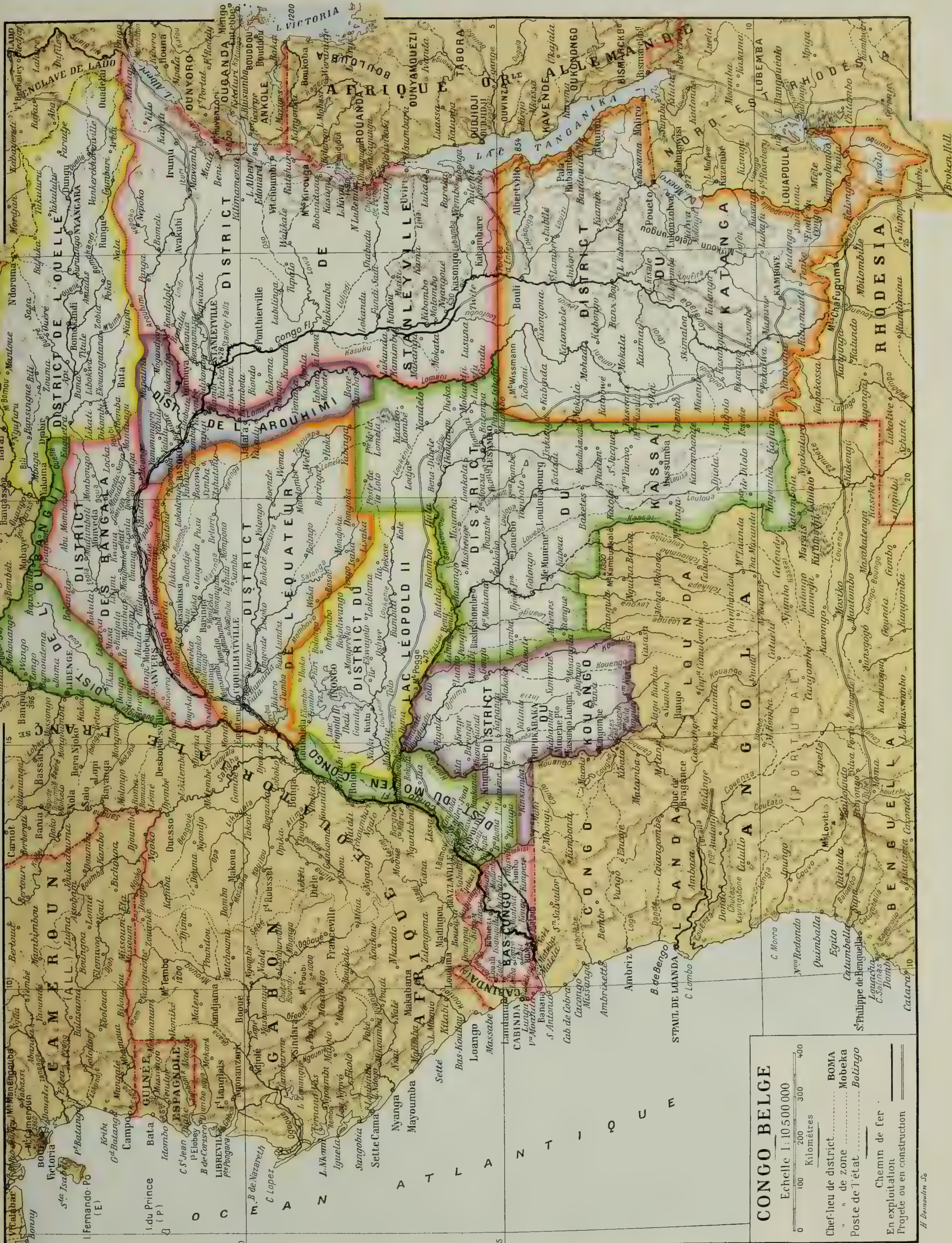
D'autre part, l'industrie allemande dont l'expansion dans le monde est appuyée par le prestige d'une formidable puissance politique et militaire lui fait, depuis quelque temps, la plus dangereuse concurrence non seulement dans les colonies d'outre-mer, mais en Belgique même. Or, l'intensité de la production belge fait qu'il lui est absolument nécessaire de disposer d'un vaste marché. Le pays même consomme à peine 1/14 de ce que produisent ses grandes industries; 13/14 doivent donc être exportés régulièrement. Cette situation avait déjà frappé beaucoup d'esprits il y a une trentaine d'années, et c'est alors que quelques personnes songèrent pour la première fois à une entente économique et politique avec la Hollande. Il leur semblait que la querelle de 1830 devait s'être apaisée avec le temps et qu'il était bon que l'intérêt commun des deux peuples fît taire les anciennes rancunes de ces « ennemis d'un jour dont la patrie et l'histoire eussent dû faire des alliés ». Formulée, assez timidement, il est vrai, dès 1875, l'idée a été reprise en 1905 par M. Eugène Baie dans le *Petit Bleu* de Bruxelles, que dirigeait alors M. Gérard Harry. Elle fut vivement commentée par toute la presse internationale, et une commission hollando-belge, qui évidemment n'eut rien d'officiel, fut même constituée. Elle a cherché dans le silence à résoudre certains problèmes secondaires, comme l' « exequatur » des jugements et la réduction de la taxe postale. Mais ni le monde officiel ni l'ensemble de la nation hollandaise n'ont répondu à ces avances belges, et il semble aujourd'hui que le projet d'entente soit remis à un lointain avenir, sinon aux calendes. Les industriels devaient forcément se préoccuper de solutions plus immédiates et plus positives. Ils se sont d'abord tournés vers la Russie. On sait la quantité d'établissements industriels que les Belges ont fondés dans l'empire moscovite. On a calculé que plus d'un milliard y avait été consacré. Mais on s'était singulièrement exagéré la faculté de consommation de ce pays, et les capitalistes belges ont eu à subir de ce côté de graves mécomptes. Les entreprises de tramways, qu'ils ont pour ainsi dire monopolisées dans toute l'Europe, ont été d'un meilleur rendement. Mais ce n'est là qu'un aspect secondaire de la vie économique, et, pour assurer des débouchés durables à l'industrie belge, les regards des économistes devaient fatalement se diriger vers le domaine colonial. La clairvoyance du roi Léopold II les conduisit dès l'abord. Il était encore duc de Brabant quand il entrevit le grand dessein qu'il devait réaliser plus tard : donner à son pays un domaine colonial assez vaste pour que ses ateliers aient toujours des débouchés suffisants. Les circonstances l'y ont aidé, mais il a su en profiter avec un admirable sens pratique et un véritable génie d'homme d'affaires.

Ce souverain, du reste, en dépit des malentendus qui l'ont, à différentes reprises, plus ou moins brouillé avec son peuple, fut à tout prendre l'homme le plus représentatif de la Belgique nouvelle. Ayant amusé la badauderie parisienne par quelques aventures que la chronique a d'ailleurs exagérées, ayant inquiété l'intérêt anglais par le succès de son entreprise coloniale, il s'était acquis, depuis longtemps déjà, dans l'Europe entière, une célébrité qui a empêché qu'on lui rendît justice, ou du moins que l'on connût, avec toutes les nuances qu'elle comporte, sa personnalité véritable. Cette personnalité était aussi loin du boulevardier sceptique « roi des Belges et des belles » dont la caricature a popularisé le masque illusoire que du négrier sans scrupules dont certains journalistes anglais et américains ont répandu la légende. Assurément on n'eût trouvé en Léopold II aucune des qualités élégantes et généreuses dont les vieux pays monarchiques veulent orner la personne de leur roi, en qui ils mettent toujours une incarnation de leur idéal; nul n'était moins chevaleresque que ce roi d'un peuple qui, à la vérité, n'admire guère la chevalerie qu'au théâtre. Son attitude en différentes circonstances nous a appris qu'il n'était pas de ceux qui pratiquent la bravoure inutile. Ses démêlés de famille nous ont montré qu'il ne connaissait pas la douceur du pardon, et sa conception des affaires, le plaisir personnel qu'il mettait à vendre et à acheter, avertissait qu'il avait rayé de son cœur ce dédain du petit profit, cette conception de l'honneur guerrier qui est l'élégance morale des nations militaires. Mais c'est peut-être parce qu'il manqua de toutes ces qualités périmées qu'il fut un grand souverain moderne, un souverain tel qu'il en faut aux âges économiques. Ses projets, ses entreprises, ses bâtiments même sont d'une ampleur vraiment royale. Seulement ils sont d'un roi marchand, et la persistance des conceptions passées fait qu'il nous semble que ces deux mots ne peuvent aller de pair.

Un roi marchand! Tel était bien le second roi des Belges. A le suivre dans les manifestations multiples de sa personnalité complexe, on verra qu'il réalise avec une rare perfection le type de l'homme d'argent, du dominateur, du maître, dans une société dont la puissance et la stabilité dépendent tout entières de la concentration et du maniement du capital. Certes il devait à la vieille race autoritaire et féodale des Cobourg dont il était issu la rudesse d'une volonté qui ne pliait devant rien; mais elle était corrigée par la finesse opportuniste des d'Orléans, auxquels il tenait par sa mère et par un sens extraordinairement précis des réalités immédiates. De toute la lignée féodale dont il sortait, il avait hérité le besoin de la domination, de l'action personnelle et même un certain amour de la gloire. Mais cette puissance et cette gloire, il avait vu que, dans l'âge où nous vivons, on ne pouvait l'acquérir que par la possession de l'or : de là cette âpreté financière qui, on l'admettra bien, n'eut pas pour but suprême l'acquisition d'une villa à Beaulieu, la constitution d'une fortune destinée à des héritiers légitimes dont il n'avait cure, ou la possibilité de faire des legs à des héritiers illégitimes qu'il aima d'un amour de vieillard. L'or, pour lui, n'était qu'un moyen d'assurer sa domination sur les hommes et les parlements. Dès les commencements de son règne il étouffa, en effet, dans les limites constitutionnelles où le maintenaient les lois du pays, il sentit qu'il ne pourrait jamais se contenter de vivoter tranquillement entre son palais de Laeken et sa villa d'Ostende, en tenant attentivement la balance égale entre les deux partis historiques qui, jusqu'à 1830, s'étaient partagé les provinces belges, et il voulut se donner un plus grand rôle. En était-il un plus beau que de guider son peuple dans les voies économiques où il voyait le salut, et qui devaient lui assurer à lui-même la situation internationale que son père avait occupée à cause d'un prestige personnel auquel il ne pouvait prétendre? De cette triple pensée : réunir entre ses mains les capitaux nécessaires pour le maniement des hommes à qui les méprise, consolider le pouvoir royal par ses services, et jouer un grand rôle dans la société internationale, malgré l'exiguïté de ses États, est sortie l'œuvre congolaise; de cette conviction absolue que rien n'est viable aujourd'hui qui ne soit issu de la psychologie mercantile et financière sont nées son organisation et sa politique. L'État que Léopold II a créé dans les forêts africaines, étrange organisme politique, véritable nouveauté dans le droit public, une monarchie absolue limitée par les traités internationaux, ne réalise-t-il pas le type le plus parfait de l'État marchand? exploitation, non pas irréfléchie comme celle que les Espagnols firent subir au nouveau monde, mais scientifique et raisonnée d'un territoire immense et vierge.

Cette conception, comme on le verra ci-après, devait donner tout d'abord les meilleurs résultats. Mais si vaste et si lucide que soit le génie d'un homme, il ne peut tout prévoir dans un monde aussi complexe que le nôtre. Et tandis qu'avec l'âge, l'autoritarisme de Léopold II s'exaspérait, se raidissait parfois jusqu'à l'absurde, renonçant aux services des meilleurs serviteurs, dès que ceux-ci se permettaient de faire une objection à sa volonté, il se voyait finalement obligé de se soumettre à ce contrôle parlementaire qu'il avait toujours exécré. La Belgique, somme toute, n'a accepté le magnifique cadeau qu'il lui a fait que sous bénéfice d'inventaire.

Il faut toujours en rabattre de ses rêves. Léopold II n'aura pu faire du Congo le puissant instrument de politique royale qu'il avait rêvé de léguer à son successeur, mais il aura donné à ses sujets une colonie organisée et où ceux-ci, après quelques dépenses inévitables, trouveront, semble-t-il, d'inépuisables ressources. Tout ce qui, dans cette œuvre royale, aura été conforme aux nécessités inéluctables qui poussent la Belgique sur les grands chemins du monde pourra durer; tout ce qui aura pris l'aspect d'une tentative contre cette volonté, bonne ou mauvaise, des peuples modernes de se gouverner eux-mêmes, et de contrôler ceux qui les dirigent, se sera brisé contre la force des choses.


CONGO BELGE
Echelle 1:10 500 000
Kilomètres
0 100 200 300 400
Chef-lieu de district .... BOMA
" " de zone .... Mobeka
Poste de l'état .... Bolingo
Chemin de fer
En exploitation
Projeté ou en construction
H. Desmoulin Sc.
HAUT-OUBANGUI
CAMEROUN (ALL.)
GUINÉE ESPAGNOLE
GABON
AFRIQUE ÉQUATORIALE
CONGO
ANGOLA (PORTUGAL)
BENGUELLA
LOANDA
RHODESIA
AFRIQUE OR.LE ALLEMANDE
OUGANDA
L. VICTORIA
LAC TANGANIKA
ENCLAVE DE LADO
DISTRICT DE L'OUELLÉ
DISTRICT DES BANGALA
DIST. DE L'OUBANGUI
DIST. DE L'AROUHIMI
DISTRICT DE STANLEYVILLE
DISTRICT DE L'ÉQUATEUR
DISTRICT DU LAC LÉOPOLD II
DISTRICT DU KASSAI
DISTRICT DU KATANGA
DISTRICT DU KOUANGO
DIST. DU MOYEN CONGO
BAS CONGO
CABINDA
OCÉAN ATLANTIQUE

VILLAGE INDIGÈNE CONTRE BANZYVILLE.

LE CONGO

Si la personnalité royale domine toute l'œuvre de la colonisation congolaise, les Belges y ont cependant une grande part. Souverain marchand d'un pays de formation mercantile, on a vu du reste à quel point la grande et captivante figure de Léopold II est représentative de la Belgique moderne. L'État indépendant du Congo, aujourd'hui colonie belge, est sorti du trop-plein d'activité de la mère patrie, et l'examen de son histoire et de son organisation complète nécessairement un tableau du pays.

Quand on considère les événements géographiques et historiques dont l'Afrique équatoriale a été le théâtre en moins d'un quart de siècle, on doit reconnaître que cette période est l'une des plus brillantes qu'ait eues à enregistrer l'histoire des explorations. Vers 1870, sur les cartes de l'Afrique centrale, un vaste espace blanc s'étendait entre l'embouchure du Zaïre, précisée par James Tuckey, en 1816, et le lac Tanganika, découvert par Burton et Speke en 1858. *Hic sunt leones*, eût-on pu y inscrire selon la coutume des géographes anciens : et ces trois mots eussent résumé alors à peu près tout ce que l'on savait sur cette immense portion du continent noir. Vingt ans après les explorateurs avaient presque terminé leur œuvre, et un État nouveau, l'État indépendant du Congo, y fonctionnait normalement, avec tous ses rouages administratifs. C'était là le merveilleux aboutissement des efforts individuels tentés par Livingstone, Stanley, Brazza, sur divers points du continent mystérieux, et du programme adopté par l'Association internationale africaine.

RETOUR DE PÊCHE A UVIRA.

Celle-ci avait été fondée à la suite de la conférence géographique réunie à Bruxelles, le 12 septembre 1876, sur l'initiative du roi des Belges, dans le but ainsi déterminé par son promoteur : « Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait point encore pénétré ; percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières ; discuter et préciser les voies à suivre, les moyens à employer pour planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de l'Afrique centrale. »

L'Association, composée d'une commission internationale et de comités nationaux, avait à sa tête un comité exécutif de quatre membres : le roi Léopold, M. de Quatrefages (France), le Dr Nachtigal (Allemagne) et M. Sanford (Angleterre). L'emblème de l'Association était le drapeau bleu, étoilé d'or au centre, que devait conserver plus tard l'État indépendant du Congo.

La conquête pacifique. — Le comité belge, prêt depuis le 6 novembre 1876, fut chargé des premières tentatives de pénétration, avec Zanzibar comme base d'opérations.

Henry Stanley, qui avait quitté Bagamoyo, sur la côte orientale, le 17 novembre 1874, pour s'enfoncer dans l'intérieur et que l'on croyait perdu, avait atteint, le 9 avril 1877, la côte occidentale, ayant relevé le cours du Congo, de Nyangwé jusqu'à son embouchure, et, dès son arrivée en Europe, se mettait à la disposition du roi des Belges. Celui-ci fondait, le 25 novembre 1878, le « Comité d'études du Haut-Congo » pour le compte duquel l'éminent explorateur acceptait de retourner en Afrique. Il se rendit à Zanzibar pour y organiser un nouveau voyage dans le centre africain et y assista de ses conseils les deux premiers chefs des expéditions conçues par le comité belge de l'Association internationale africaine : le lieutenant Cambier, qui fonda Karima au Tanganika (1879), et le capitaine Popelin, qui partit en 1880. Quatre autres expéditions se succédèrent : celles de Carter et de Cadenhead ; de Ramaeckers et Becker (1881) ; de Storms, qui fonda la station de M'pala (1885), et de Becker et Dhanis, qui ne purent quitter Zanzibar. Sur vingt-cinq blancs dirigés vers le lac Tanganika, neuf seulement atteignirent le but.

Le comité français avait organisé deux expéditions : celle de Bloyet (1880) et celle de Brazza, d'où datent l'extension du Gabon et les premières bases du Congo français. Le comité allemand avait envoyé l'expédition Kaiser-Boehm-Reichardt (1884), qui créa un poste à Kakoma, pénétra jusqu'au Katanga et prépara

la colonisation allemande dans l'Est africain.

Pendant ce temps Stanley, après avoir contourné le sud de l'Afrique pour atteindre l'embouchure du Congo, y retrouvait, le 14 août 1879, les membres de son expédition, — un Américain, deux Anglais, cinq Belges, deux Danois et un Français, — arrivés d'Anvers avec la première flottille congolaise, composée de cinq embarcations à vapeur dont une à roues, l' « En Avant » (qui fut associée à presque toutes les explorations sur le haut fleuve), et de deux allèges en acier.

Un mois après Stanley fondait Vivi, — qu'il arma plus tard de canons Krupp de campagne, — démontait sa flottille et entreprenait l'une des tâches les plus colossales qu'ait pu concevoir la volonté humaine. Il s'agissait de retraverser cette terrible région des cataractes qu'il avait mis naguère cinq mois à franchir, d'en escalader les massifs abrupts, d'en dévaler les pentes glissantes en y traînant derrière soi des charges écrasantes et d'y frayer une route durable, à travers les rocs, les ravins et les marais. Le soleil, la fièvre décimaient l'expédition. En février 1881 Stanley atteignait enfin Isanghila, ayant couvert en marches et contremarches 3 650 kilomètres, pour n'aboutir, après un an d'efforts, qu'à une pénétration vers l'intérieur de 87 kilomètres, — avance conquise au prix de la mort de six blancs et de vingt-deux indigènes et de la mise à la retraite de treize blancs frappés de maladie.

PÊCHERIES DANS LES CHUTES DU FLEUVE AUX STANLEY-FALLS.

Laissant le poste d'Isanghila sous la garde du lieutenant Valcke, — qui l'y avait rejoint avec les lieutenants Braconnier et Harou, — Stanley, ayant mis sa flottille à l'eau, remontait le fleuve jusqu'à Manyanga, s'y rétablissait à grand'peine d'un accès de fièvre, confiait la station à Harou et chargeait Braconnier d'établir une route entre Manyanga et le Pool (le grand lac qui devait s'appeler plus tard le Stanley-Pool).

En novembre 1881 l'intrépide explorateur, que les indigènes avaient surnommé le casseur de rocs, Boula-Matari (nom qui symbolisa dans la suite, chez les indigènes, le gouvernement de l'État indépendant), atteignait enfin le Pool, ayant mis deux ans à franchir la distance que, dix-sept ans plus tard, le chemin de fer devait franchir en deux jours. Il y trouva les postes français que M. Savorgnan de Brazza, parti en février 1880 pour l'Ogoué, y avait laissés à la garde du sergent Malamine. Cette circonstance valut plus tard à la France le territoire du Kwango, occupé par les Belges, mais que ceux-ci durent céder pour obtenir l'accès du fleuve en amont du Stanley-Pool.

C'est de cette époque que date la fondation, sur la rive gauche du Pool, de Léopoldville, une des villes les plus importantes de la colonie belge.

En avril 1882 Stanley reprenait sa route vers le nord, remontait le cours du Kassaï et découvrait le lac Léopold II, qu'il explorait complètement. Un accès de fièvre l'ayant contraint à rentrer en Europe, le commandement du Haut-Congo fut remis au capitaine Hanssens, qui conclut d'importants traités avec les indigènes de la rive gauche et fonda la station de Bolobo.

Pendant ce temps de nombreux collaborateurs belges étaient venus grossir les rangs des premiers pionniers. Le lieutenant Van Gèle, en mai 1882, s'était rendu au cap de Bonne-Espérance pour y attendre le lieutenant Valcke, qui était allé engager deux cent cinquante Zanzibarites pour le service des transports. A peine arrivé au Congo, Van Gèle fondait la station de Lutete, au delà de Manyanga. Le lieutenant Coquilhat, débarqué en septembre, avait rejoint le commandant Hanssens; l'expédition Grant Elliot, organisée par Stanley, explorait la région de Kwilu avec l'aide du lieutenant Vandevelde. L'explorateur allemand Wissmann et Pogge parcouraient le bassin du haut Kassaï et atteignaient Nyangwé; Giraud reconnaissait le lac Bangwelo, le Luapula, le lac Moero, dans le sud-ouest congolais, et le Dr Junker, dans le nord, relevait le cours du haut Uellé.

Au début de 1883, Stanley réapparut tout à coup en Afrique avec un nombreux personnel et deux cent cinquante Zanzibarites. Le comité de Bruxelles avait résolu, en effet, d'occuper tout le haut fleuve jusqu'aux Stanley-Falls. Arrivé le 13 février à Manyanga, Stanley, accompagné de Coquilhat et de Van Gèle, remonte le Congo à la tête d'une flottille de trois vapeurs, charge ses adjoints de la création d'Équateurville (actuellement Coquilhatville), dont Van Gèle est nommé commandant, reconnaît le lac Tumba, revient à Léopoldville et confie le poste de Bolobo au lieutenant Liebrechts, qui devait en faire un établissement modèle, puis celui de Léopoldville où le passage du futur secrétaire général de l'État indépendant décida du succès de cette difficile entreprise. Après un voyage de cent jours en aval, Stanley retrouvait les jungles de l'Équateur transformées en une station florissante possédant un vaste hôtel, des huttes pour employés noirs, un potager européen, un parc à chèvres, etc.

LES BERGES DU CONGO, A PONTHIERVILLE.

LE CONFLUENT DU LILU ET DU CONGO, A PONTHIERVILLE.

Poursuivant sa route vers le Haut-Congo, il découvrait les affluents, le Loulongo et le Lomani, et allait fonder aux Falls la station de Stanleyville, où devaient se produire les premiers contacts des agents du Comité d'études du Haut-Congo avec les Arabes du fameux marchand d'ivoire Tippo-Tip.

Tandis que l'exploration méthodique et pacifique se poursuivait sous la direction des vaillants pionniers dressés à l'école de Stanley, que les postes se multipliaient et que se concluaient des traités d'alliance et d'amitié avec les chefs indigènes, un fait d'une importance capitale s'accomplissait en Europe.

Le Comité d'études du Haut-Congo, devenu depuis 1882 l'« Association internationale du Congo », avait su grouper en plein centre de l'Afrique tous les éléments constitutifs d'un État, grâce à la fondation d'une quarantaine d'établissements, à l'existence de quelques centaines de traités reconnaissant sa suzeraineté sur les chefs indigènes, la création d'une flottille de steamers sur le haut fleuve et ses affluents pour relier les postes entre eux et l'ébauche déjà assez nettement accusée d'un organisme administratif et policier. De là à faire reconnaître par les puissances ses titres d'occupation de territoire par droit de premier occupant, droit de cession, d'achat ou de suzeraineté, il n'y avait plus qu'une étape que les circonstances permirent à l'Association de franchir.

Le 22 avril 1884 les États-Unis reconnaissaient le pouvoir gouvernemental de l'Association internationale du Congo. La France le fit le lendemain et obtint un droit de préemption en cas d'aliénation des possessions africaines de Léopold II, droit confirmé par l'accord de juin 1909. Le 15 novembre suivant, tandis que se poursuivaient les négociations pour la reconnaissance du nouvel État, les représentants de quatorze puissances se réunissaient à Berlin pour établir une entente internationale sur : 1° la liberté du commerce dans le bassin et les embouchures du Congo ; 2° l'application au Congo et au Niger des principes de la liberté de la navigation ; 3° la définition des formalités à observer pour que des occupations nouvelles sur les côtes d'Afrique soient considérées comme effectives.

Le jour même de la clôture des travaux de la conférence et quelques instants avant la signature de l'Acte général de Berlin, le prince de Bismarck recevait l'adhésion de l'Association internationale du Congo à l'Acte général de la conférence.

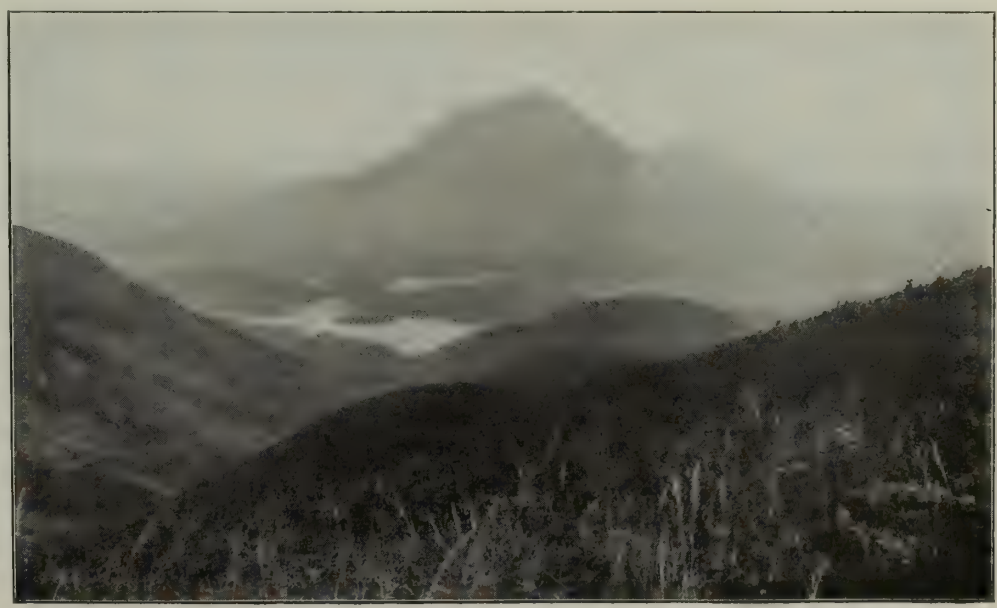
Les 28 et 30 avril 1885 la Chambre et le Sénat belges autorisaient le roi à ceindre la couronne du nouvel État, définitivement baptisé État indépendant du Congo.

Tandis que s'accomplissait cette phase décisive de la création du nouvel État, Coquilhat, établi depuis mai 1884 chez les belliqueux Bangala, réussissait à s'y maintenir, grâce à son tact et à son énergie, et à conquérir peu à peu la respectueuse sympathie de ces guerriers aussi rusés qu'intrépides qui avaient vaillamment tenu tête à Stanley en 1877 et qui, au début de 1884, n'avaient point consenti à lui céder un pouce de terrain.

Cette remarquable période d'exploration, de pénétration et d'occupation effective a été très clairement résumée en ses grandes lignes par M. Auguste Vierset dans une étude à laquelle nous empruntons en grande partie les détails suivants :

Le capitaine Hanssens et le lieutenant Van Gèle, de leur côté, se préoccupaient de l'exploration de l'Ubangi. Dès le mois d'avril, Van Gèle avait signalé l'existence, sur la rive droite du fleuve, en aval d'Équateurville, d'une grande agglomération. Le capitaine Hanssens, en naviguant parmi l'archipel qui dans ces parages couvre les eaux du fleuve, avait remarqué de son côté une différence nettement accentuée dans la teinte des eaux. Vers la fin du mois, Hanssens et Van Gèle, accompagnés de trois autres Belges : Courtois, Guérin et Amelot, d'un mécanicien et d'une escorte de dix Zanzibarites, se dirigeaient vers la rive droite, à bord du steamer « En Avant! ». Harcelés par les moustiques, visités par les éléphants, les explorateurs, égarés pendant trois jours dans le dédale des îles, découvraient enfin l'embouchure de l'Ubangi, grâce aux indications de deux indigènes capturés par Van Gèle et qu'on libéra ensuite en les chargeant de présents. Quelques jours plus tard l'expédition rentrait à l'Équateur, ayant assuré par des traités le protectorat de l'État sur les deux rives. La même année, le Rév. Grenfell reconnaissait le cours de l'Ubangi jusqu'aux rapides de Zongo. En 1886, Van Gèle parcourut la route suivie par Grenfell; mais l'année suivante, il relevait le cours complet du fleuve après avoir franchi les rapides entre Zongo et Mokoangai, ceux de Mobai et de Cetema. A Yacoma, un accident de steamer, l'hostilité des indigènes et la baisse des eaux obligèrent l'explorateur et ses compagnons à rebrousser chemin. Ils avaient constaté que l'Uellé était un affluent de l'Ubangi, et exploré la Lopori et l'Itimbiri jusqu'à Lubi.

Sous la direction de Van Gèle commençait, dès 1889, l'occupation effective de cette région septentrionale du bassin du Congo, par la création successive des postes de Zongo, Mokoangai, Banzyville, reliés par des services de steamers. C'était l'époque où Stanley terminait sa mémorable expédition au secours d'Emin-pacha et de Casati (mars 1887-décembre 1889), ayant mis dix-



Phot. Thivoz.

LE MUHAVIRA ET LE VOLCAN UFUMBIRO.

huit mois à l'héroïque traversée de la forêt équatoriale de l'Aruwimi et reconnu la rivière Semliki, les monts du Ruwenzori et le lac Albert-Édouard; l'époque où M. Dhanis créait le camp militaire de Basoko, avant de reconnaître les chutes et le bassin du Kwango moyen; où les Belges remontaient le Bomu et le Bili et où le capitaine Roget commençait dans le bassin de l'Uellé ses explorations qui devaient relier les itinéraires de Junker et de Van Gèle et amener la création du camp de Djabbir. Plusieurs des postes établis dans cette région devaient être remis plus tard aux autorités françaises, à la suite du traité de 1894.

PIROGUE SUR L'UBANGI.

L'exploration du Congo central s'était méthodiquement poursuivie avec non moins de succès. L'Allemand Wissmann, complétant son exploration du Kassaï, avait fondé Luluabourg (novembre 1884) et descendu la Lulua inférieure; le Dr Wolff avait reconnu le Sankuru et MM. de Macar et Paul Le Marinel étaient allés s'établir à Luluabourg, que l'on savait maintenant relié à Léopoldville par de larges voies navigables, excellents moyens de pénétration vers l'intérieur du pays. Des expéditions de reconnaissance et d'études avaient été entreprises par les capitaines Cambier et Thys et M. Édouard Dupont. Alexandre Delcommune, après avoir visité en 1888 le lac Léopold II, le Kassaï, le Sankuru, avait remonté le Congo jusqu'aux Falls, puis le Lomami jusqu'à Bina-Kamba, découvrant ainsi une voie nouvelle vers Nyangwe et le Manyema. Vers le sud-est (Katanga) la station la plus avancée était Lusambo, créée en avril 1890 par Paul Le Marinel. Au centre, M. Hodister remontait la même année la Mongalla et ses affluents.

La campagne arabe. — A l'est la conquête pacifique s'accomplissait plus malaisément par suite de la résistance des Arabes, implantés dans la région depuis près d'un demi-siècle et dont le voisinage des Belges troublait les razzias et le trafic d'esclaves. En 1885 Van Gèle avait réussi à conclure aux Falls un accord avec Tippo-Tip, le fameux marchand d'ivoire, véritable souverain de la zone comprise entre le fleuve et le Tanganika. Dix-huit mois plus tard, le 24 août 1886, la station des Stanley-Falls était attaquée par Rachid, neveu de Tippo-Tip; quatre jours après ses défenseurs, MM. Deane et Dubois, abandonnés par leurs soldats, battaient en retraite après avoir incendié le poste, et le lieutenant Dubois se noyait accidentellement dans le Congo.

A ce moment une déclaration de guerre aux traitants arabes eût provoqué une catastrophe. On préféra biaiser; et en février 1887 Stanley, rencontrant Tippo-Tip à Zanzibar, le nomma, avec l'autorisation du roi, gouverneur des Falls, moyennant certaines clauses dont un agent de l'État devait contrôler l'observance. En juin 1888 les capitaines Van Gèle et Van Kerckhoven venaient installer le résident belge dans la station réédifiée par Tippo-Tip.

La création de la Société esclavagiste de Bruxelles — née de la Conférence de Bruxelles de 1889 — rouvrit forcément les hostilités en 1891, par suite des opérations entreprises par le commandant Long et les capitaines Jacques et Descamp, sous la direction du capitaine Storms, pour empêcher la traite dans la région du Tanganika. Toutefois ce ne fut point de ce côté, mais plus au nord-est, que se produisit la première échauffourée. Le 12 décembre 1890 des soldats de l'État se rencontraient avec un parti d'Arabes pillards, dans la région de Djabbir. Le commandant Van Gèle, qui venait de faire sa jonction à Djabbir avec le lieutenant Milz, apprit que les Arabes menaçaient les petits postes en amont. Les deux officiers se portèrent à leur rencontre, les battirent à la Mbomu et les poursuivirent pendant six jours dans la direction du Rubi, ce qui acheva leur défaite.

Un an après, le 27 octobre 1891, le capitaine Ponthier, de l'expédition Van Kerckhoven, infligeait une déroute complète aux Arabes, au confluent du Bomokandi et de l'Uellé. Le 9 avril, le sultan d'Ujiji, Rumaliza, que les agissements de la Société antiesclavagiste affectaient particulièrement, battait le capitaine Jacques à Towa et le bloquait dans Albertville. Cette victoire décida le chef indigène Gongo-Lutété à reconnaître la suzeraineté du sultan de Kasongo, Séfu, fils de Tippo-Tip. Les Arabes de Riba-Riba massacraient, le 9 mai, MM. Michiels et Noblesse, puis quelques jours plus tard Hodister et ses compagnons.

Mais déjà le lieutenant Dhanis, chef du camp de Lusambo, marchait contre Gongo-Lutété et lui infligeait deux défaites qui devaient l'amener quelques mois plus tard à se ranger sous le drapeau de l'État. Le sultan de Nyangwé, Munié Moharra, et celui de Kasongo, Séfu, se dirigeaient vers le Lomani à la tête de forces imposantes, gardant comme otages le lieutenant Lippens et le sergent De Bruyne.

Ici s'intercale un des plus glorieux épisodes de la campagne. De Bruyne était parvenu à communiquer par lettre avec un détachement de l'expédition Dhanis et à avertir celui-ci des plans d'attaque de Séfu. Quelques jours après, en octobre 1892, nouvelle missive de De Bruyne contant les misères de la captivité et annonçant qu'il avait été conduit à trois heures de là, sous forte escorte, pour notifier aux représentants de Dhanis les volontés de Séfu.

LES CANYONS DU IALO PENDANT LA SAISON SÈCHE.

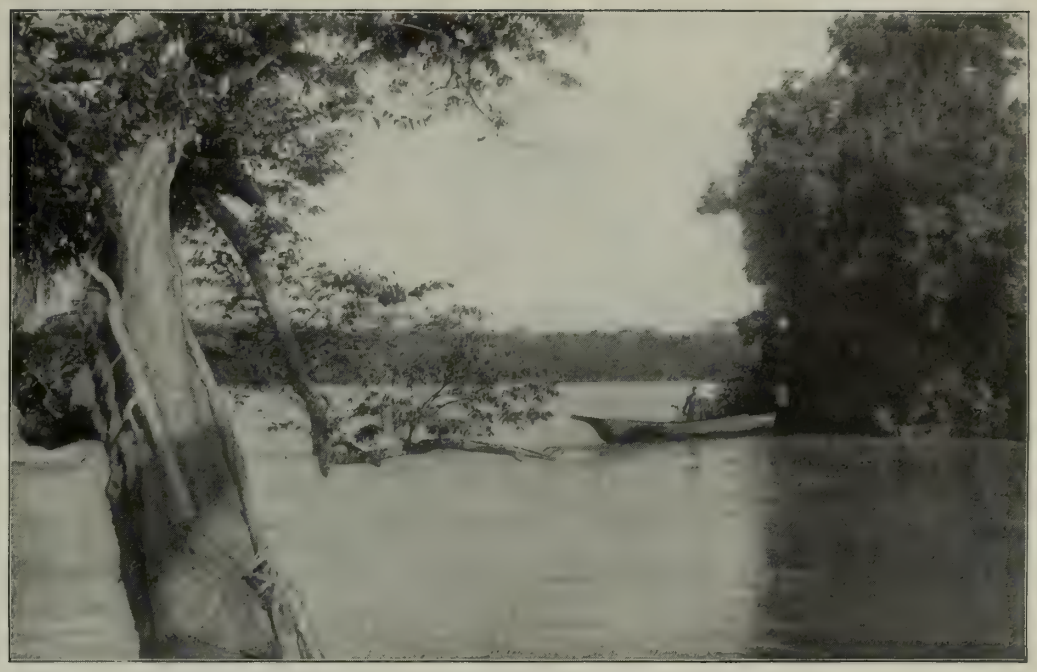
Le lieutenant Scheerlinck, qui devait se rendre au lieu indiqué, prenait ses mesures pour tâcher de sauver le malheureux sergent. Le lendemain, le 15 novembre 1892, Scheerlinck, accompagné du Dr Hinde, vit apparaître sur l'autre berge un spectre que tout un groupe d'Arabes surveillait à une quinzaine de mètres. C'était De Bruyne, rendu méconnaissable par les privations, par les souffrances morales. Il s'assit sur la rive et baigna dans l'eau du fleuve ses pieds saignants.

Sheerlinck avait, à l'avance, posté ses meilleurs tireurs dans la brousse. Il demande à De Bruyne si quelqu'un comprend le français, et, sur sa réponse négative, lui dit :

« Savez-vous nager?

— Oui.

— Alors, sautez à l'eau; votre lieutenant n'est certainement plus en vie. Vous pouvez fuir sans manquer à l'honneur. »



POSTE DE MAWAMBI, PRÈS DES BORDS DE L'ITURI.

Et, comme De Bruyne doutait toujours du sort de Lippens, on insiste encore pour lui montrer l'invraisemblance de cette supposition, on le supplie de profiter de l'occasion unique qui s'offre en cet instant.

« J'ai d'excellents tireurs qui tiennent vos Arabes au bout de leurs canons... Sautez, » criait Scheerlinck.

Un calme angoissant planait, une émotion profonde étreignait les acteurs de ce drame sublime.

Puis De Bruyne, d'une voix sourde :

« Ne me tentez plus, je vous prie. »

Et, à bout d'héroïsme, dans un geste d'adieu, il s'en retourne vers son escorte.

Quelques jours après, les Arabes égorgeaient, dans leur hutte, Lippens et De Bruyne.

Aujourd'hui, à Blankenberghe, s'élève un monument glorifiant la mémoire du fidèle sous-officier; ce monument est dû à une souscription de l'armée.

De novembre à fin février, Dhanis battit les Arabes à plusieurs reprises avec l'aide de Gongo-Lutété et de ses lieutenants Michaux, de Wauters et Scheerlinck.

Au combat du 9 janvier 1893, à Kasongo Luakila, le sergent Cassart, attaqué par les troupes de Munié Moharra et Munié Pembe, leur résistait pendant cinq heures, avec vingt-sept soldats, et donnait ainsi le temps d'arriver à une colonne de renfort qui tailla les Arabes en pièces. Le sultan de Nyangwé y perdit la vie.

Les troupes de Dhanis, renforcées le 4 mars par celles du commandant Gillain et du lieutenant Doorme, s'emparaient de Nyangwé, refuge de Séfu, le 22 avril suivant, le jour même où Chaltin, venant de Lomami, atteignait Riba-Riba, évacué par les Arabes. Supposant que ceux-ci avaient dû fuir vers les Falls, Chaltin les y poursuivit avec une telle rapidité qu'il arriva le 18 mai, juste à temps pour débloquer le capitaine Tobback, résident des Falls, dont la petite troupe résistait depuis cinq jours aux attaques des soldats de Rachid, vali des Falls, en l'absence de son oncle Tippo-Tip. Rachid s'étant enfui à Kirundu chez le chef Kibongé, le commandant Ponthier, arrivé aux Falls le 25 juin, marcha contre celui-ci avec le lieutenant Lothaire, commissaire du district de l'Ubangi-Uellé, vainquit les Arabes à Kewe, Barnanga, Kirundu, Kima-Kima, Soke-Soke, Suci-Niongo et Utia Motungu, ayant couvert cinquante-quatre lieues en huit jours, fait huit mille prisonniers et pris vingt-cinq chefs, dont l'instigateur du meurtre d'Emin-pacha (assassiné le 26 février). Ponthier rejoignit ensuite Dhanis à Kasongo.

Quelques mois plus tard, un événement à tous points regrettable se passait à Ngundu-Gongo. Lutété, accusé de trahison, était fusillé le 4 septembre. Après l'exécution, un chef important passait aux Arabes avec six cents fusils et la défection désorganisait les bandes de Gongo-Lutété.

En octobre, on apprit que Rumaliza se dirigeait vers Kasongo à la tête de forces considérables. Repoussé le 15 octobre, Dhanis eut avec les Arabes un nouvel engagement le 19. Le vaillant Ponthier y fut mortellement blessé. Le 16 novembre, un nouveau combat coûtait la vie au lieutenant de Heusch, mais privait les Arabes d'un de leurs principaux chefs, Séfu, tombé au cours de la lutte.

L'arrivée d'un fort contingent, commandé par Lothaire, permit enfin en janvier 1894 d'organiser l'attaque du camp retranché de Rumaliza. Après un bombardement de quelques jours, les principaux forts tombèrent, le 14 janvier, aux mains de Dhanis. Rumaliza, poursuivi par Lothaire, de Wouters et Doorme, subit une nouvelle défaite à Kabambaré, le 25 janvier. Ce fut la fin de la campagne. Rachid s'était constitué

PONT NATUREL SUR LA RIVIÈRE POKO (HAUT-UELLÉ).

prisonnier et Rumaliza avait réussi à gagner la frontière allemande.

La répression du soulèvement arabe avait eu pour conséquence de hâter l'exploration des régions orientales comprises entre le lac Kivu et le Tanganika à l'est, le lac Moéro au sud, le Sankuru et le Lomami à l'ouest. Au Katanga les missions de P. Le Marinel, d'Alex. Delcommune, de Bia et Franqui, de Stairs reconnaissaient le bassin du fleuve supérieur, résolvaient le problème de la Lukuga, relevaient le cours de l'Urua et déterminaient le rôle de la chaîne des monts Mitumba dans l'orographie du pays. Dans le sud-ouest, Dhanis explorait le Kwango et la Wamba, Lehrman parcourait le bassin de l'Inkissi; Grenfell, le lieutenant Gorin délimitaient les frontières congo-portugaises.

LES CHUTES DE LA T'CHOPO (GRANDS LACS).

Dans le nord, l'expédition Van Kerckhoven remontait l'Uellé, le Bomokandi, le Kibali, et atteignait en septembre 1892 les rives du Nil sous la direction du lieutenant Milz, Van Kerckhoven étant mort accidentellement en cours de route. D'autres colonnes avaient pénétré dans le Bahr-el-Ghazal; mais entre temps des accords franco-congolais enlevaient à l'État les territoires situés au nord du Bomu et ne lui laissaient que l'enclave du Lado qu'il s'agissait de conquérir.

Les grandes révoltes. — L'expédition du Nil, commandée par le baron Dhanis, fut organisée à Basoko et aux Stanley-Falls, et en septembre 1896 l'avant-garde se mettait en marche. Le 14 février 1897, la majeure partie de l'effectif, se révoltant près de N'dirfi, massacrait ses officiers et inaugurait par l'attaque d'un poste de l'Ituri cette fameuse révolte des Batetela qui ne prit fin qu'après quarante-trois mois de luttes incessantes.

Cette révolte avait été précédée d'une autre mutinerie de moindre importance : celle de la garnison de Luluabourg, le 4 juillet 1895. Après quelques mois, les troupes de l'État reprirent le dessus, vainquirent les mutins les 21 juillet et 4 août 1901, s'emparèrent de leur camp le 25 août suivant. Des colonnes volantes repoussèrent peu à peu les révoltés en territoire portugais.

Pendant la révolte des Batetela, le commandant Chaltin avait réussi à vaincre les Madhistes et à leur enlever, le 17 février 1897, leur forteresse de Redjaf, sur le Nil.

Mais l'arrivée du commandant Marchand à Fachoda, la réoccupation de Khartoum (3 septembre 1898) par l'armée anglo-égyptienne, la convention anglo-française du 21 mars 1899, qui délimitait les zones d'influence respectives de l'Angleterre et de la France, modifièrent considérablement la situation politique dans le Bahr-el-Ghazal. La France renonçant à toute action dans le bassin du haut Nil, la convention du 14 août 1894 entre l'État indépendant et la France cessait ses effets et rendait force et vigueur à l'arrangement anglo-congolais du 12 mai précédent, par lequel la Grande-Bretagne avait donné à bail au souverain du Congo les régions de la rive gauche du Nil, de Mahagi à Fachoda. Mais le gouvernement britannique n'admit pas la thèse congolaise, et des négociations s'ouvrirent qui devaient aboutir à un accord, en 1906, concernant le bail de l'enclave du Lado. Ce bail a été résilié de plein droit de par la mort du roi Léopold, en décembre 1909.

L'annexion de l'État indépendant à la Belgique a été promulguée par la loi du 18 octobre 1908. Le 15 novembre de la même année, la Belgique assumait l'exercice de son droit de souveraineté sur sa nouvelle colonie.

Telles sont les diverses phases qui ont marqué l'histoire politique et militaire de la colonie africaine belge.

Le Congo géographique. — Des accords particuliers avec les puissances limitrophes et les travaux de plusieurs commissions de délimitation ont établi comme suit les bornes de la colonie : au nord, les territoires français de l'Ubanghi, le Bomu, l'enclave du Lado; à l'est, la ligne frontière (convention de 1910) partage le lac Albert depuis Mahagi, longe la Semliki, partage les monts Ruwenzori entre l'Uganda et le Congo, rejoint le lac Albert-Édouard, qu'elle traverse ainsi que le lac Kivu (partage entre le Congo et l'Afrique orientale allemande), longe le Rusisi et le lac Tanganika, puis l'Afrique centrale anglaise, — la frontière congolaise reliant en cet endroit le Tanganika, le lac Moéro et le lac Bungwelo; au sud, la Haute Zambézie et, à l'ouest, l'Angola portugais, l'océan Atlantique, l'enclave portugaise de Cabinde et le Congo français.

Cette région, plus de quatre fois grande comme la France ou quatre-vingts fois grande comme la Belgique, puisqu'elle a une superficie de 2 252 780 kilomètres carrés, offre au point de vue géologique un caractère fort intéressant. C'est une vaste dépression produite par affaissement et entourée d'une bordure plus élevée de massifs anciens arasés. Aux époques secondaire et tertiaire cette cuve était occupée par une mer intérieure qui y déposa de vastes formations lacustres (grès roux et grès blanc) où tous les affluents de la région venaient jeter leurs eaux chargées de produits érodés. L'appoint des pluies diluviennes fit monter le niveau de la mer jusqu'à atteindre à l'époque quaternaire le seuil inférieur des monts de Cristal. Les eaux attaquèrent le massif montagneux, s'y creusèrent une profonde gorge d'écoulement en entraînant avec eux des sédiments qui recouvrirent d'un immense dépôt superficiel la majeure partie du bassin.

Sous l'influence d'un formidable cataclysme toutes les parties est et ouest du continent primitif, à peu près jusqu'aux côtes actuelles, s'abîmèrent dans les flots, et la mer intérieure se vida pendant que de gigantesques crevasses rompaient la masse compacte de l'Afrique équatoriale. La plus importante de ces crevasses fut celle où s'alignent maintenant les lacs Albert, Albert-Édouard, Kivu et Tanganika.

Actuellement la période d'érosion n'est pas encore achevée. Le fleuve creuse toujours son cours partout où il rencontre des obstacles et achève de vider les derniers restes de la grande mer intérieure (lacs Tumba, Léopold II, Bangwelo et Moéro).

La partie ouest du Congo est traversée par la chaîne côtière, sa partie centrale appartenant à la vaste dépression dont nous avons parlé, et l'est et le sud du pays se relèvent en formant les

VILLAGE INDIGÈNE AUX ENVIRONS DE MOPOLUIGE.

pentes de la grande dorsale africaine et de la crête de partage du Congo et du Zambèze.

Un observateur qui, du sommet du Ruwenzori, pourrait embrasser tout le bassin, dit M. Goffart dans son *Traité de géographie du Congo*, diviserait le territoire qu'y occupe la colonie en trois régions bien distinctes. Il verrait d'abord au sud et devant lui un pays allant en s'élevant vers les frontières, vaste région collinaire, présentant des reliefs montagneux bien caractérisés et terminée à peu près à une ligne : Muene-Luluabourg-Nyangwe-Amadis; c'est la région supérieure. Plus à l'ouest, il verrait à perte de vue une immense dépression, sans relief appréciable, drainée par le fleuve; c'est la région centrale. Enfin, par delà les cimes de la grande forêt, il apercevrait une chaîne basse semblant fermer toute issue vers la mer; c'est la région côtière.

Le Congo belge appartient à trois bassins hydrographiques : 1° le bassin du Congo, qui en occupe la majeure partie; 2° le bassin du Nil supérieur ou Semliki, aux frontières nord-est de la colonie; et 3° le bassin du Shiloango, petit fleuve côtier du Bas-Congo.

Le système hydrographique du Congo se présente, d'une façon générale, comme suit : un ensemble de rivières encaissées et tourmentées descendant de toutes les directions, nord, est, sud, dans une vaste dépression où elles deviennent de larges fleuves coulant majestueusement entre des rives peu élevées. Arrivés à la partie la plus basse de la plaine, ils se réunissent et franchissent en un seul, mais gigantesque bras, la gorge qui donne accès à l'estuaire du fleuve.

Le Congo a de sa source à son embouchure 3765 kilomètres de longueur. Il draine, avec ses affluents, un bassin qu'on évalue à 3 765 878 kilomètres carrés. Il comprend le Lualaba, des sources aux Stanley-Falls; le Haut-Congo, des Stanley-Falls à Léopoldville, et le Bas-Congo, de Léopoldville à la mer.

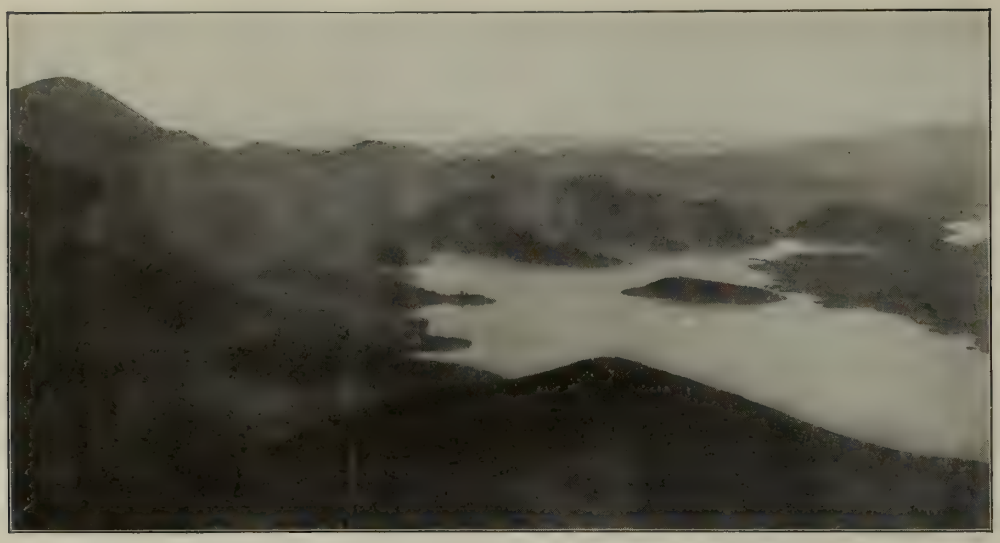
La rivière que l'on considère comme le haut Lualaba creuse sa vallée dans un pays rocheux, peu perméable, où son cours est entrecoupé de nombreux rapides. Elle traverse ensuite les grandes plaines alluviales de Kazembe et se précipite à travers les monts Mitumba par la gorge de Zilo, étroit goulet de 60 mètres de largeur, profond de 400 mètres, où elle forme des cataractes dont les principales sont celles de Zilo, de Mukaka et Kambulu. Le fleuve subit dans cette gorge une dénivellation de 450 mètres sur un espace de 70 kilomètres; puis il redevient plus calme quoique, à tout instant, coupé par des rapides.

A partir des chutes de Kalenga, le Lualaba traverse une vaste plaine de 50 kilomètres de large sur 500 kilomètres de longueur, vallée souvent marécageuse, mais d'une fertilité extrême. Il forme une série de lagunes latérales auxquelles il est relié par des chenaux secondaires.

Après avoir reçu, entre autres affluents, la Lukuga, émissaire du Tanganika, le fleuve se rétrécit, traverse les monts de Bambaré, où des blocs de grès et de granit créent des rapides infranchissables, dont les « Portes d'enfer », d'une hauteur de 4m,50. La vallée s'élargit à nouveau, le fleuve s'épanche, encombré d'îles, dans un pays de collines, forme les chutes de Nyangwé et de Chambo, et redevient calme et profond sur une longueur de plus de 450 kilomètres. Passé Ponthierville, des barrages rocheux entravent le cours du fleuve, qui les traverse en franchissant les sept dangereuses chutes des Stanley-Falls.

A partir de ce moment le Lualaba prend le nom de Haut-Congo. Cette fois le fleuve, à la direction sud-nord, en substitue une autre, ouest-nord-ouest, et s'épanche en une vaste nappe atteignant parfois 50 kilomètres de largeur, encombrée d'îles et de bancs de sable et coulant, lente et profonde, à pleins

INDIGÈNES MORU.
Apportant leur boule de sorgho au poste des Rapides Lambermoul.



LE LAC FASHAHAFI, DANS LE BUKAMBA (UFUMBIRO).
Dans le fond, les monts du Cuanda.

bords, dans un pays plat, très peuplé et couvert de splendides forêts. Parlant de ces archipels fluviaux, Stanley dit dans ses *Cinq Années au Congo :*

« En fait de paysage tropical, rien de plus beau que les îles verdoyantes qui parsèment le Congo, entre Iboko, sur la rive droite, et Matembo, sur la rive gauche, et entre lesquelles un véritable dédale de chenaux trace leurs capricieux sillons. Ici, chaque brin de verdure reflète, en tons de velours, l'éclat intense du soleil. Le feuillage touffu des arbres et des lianes qui grimpent, en serpentant, autour des troncs offre en toutes saisons une variété de couleurs absolument indescriptible. C'est partout un débordement de sève inouï, une véritable rage d'épanouissement. Quelques-uns des îlots semblent en proie à un incendie, tant la palette de la nature leur a prodigué de nuances rouge vif, vermillon et cramoisies. Ailleurs la pourpre de l'ipomœa entre en lutte contre l'or et l'argent du jasmin et du mimosa, dont les fleurs épandent autour d'elles les plus suaves parfums. Épargnées par la main brutale et sacrilège de l'homme, ces îles, charmantes de grâce et de virginité, répondent à la plus poétique conception qu'on puisse se faire de l'Éden. Enfants gâtés de la Providence, elles réunissent toutes les richesses et toutes les beautés; l'humidité de l'atmosphère et la douce chaleur du soleil se liguent pour les doter d'une plénitude extraordinaire de vie végétale.

« Les forêts paraissent sans fin. Nous brûlons chaque jour des spécimens de leur bois. Avant de le mettre au feu, les chauffeurs ne manquent jamais d'en admirer les coloris et les marbrures, et d'aspirer la senteur de la gomme qui en découle. En somme nous nous enivrons toute la journée de parfums et de paysages dont bien peu de personnes soupçonnent même l'existence. »

Après avoir traversé le pays bangala, le fleuve prend la direction du sud en gardant une largeur de 15 à 20 kilomètres. Au sortir du lac fluvial Stanley-Pool, sur la rive droite duquel est établi Brazzaville (Congo français), le Congo traverse, sur un espace de 350 kilomètres, une gorge étroite, immense et profonde, en formant trente-deux chutes d'une hauteur totale de 220 mètres, appelées chutes Livingstone, et qui ont donné au pays le nom de région des cataractes.

A Matadi le fleuve redevient navigable, s'élargit, forme un vaste estuaire parsemé de grandes îles à la végétation luxuriante et se jette à la mer en un formidable courant large de 13000 mètres, profond de 110, qui envoie ses eaux jusqu'à 50 kilomètres au large.

Cinquième fleuve du monde entier par son étendue, deuxième par son débit que dépasse seul celui de l'Amazone, le Congo forme dans l'Afrique équatoriale une voie de pénétration unique, ligne naturelle de communication de beaucoup supérieure au Niger ou au Zambèze par la facilité de sa navigation et la richesse des régions parcourues.

Les principaux affluents du Congo sont : à droite, la Lufira, le Luapula, la Lukuga, la Lowa, la Lindi, l'Aruwimi, le Rubi, la Mongala, l'Ubanghi, la Sanga, la Likuala, l'Alima et la Léfini ; à gauche : le Lubudi, le Lofoï, le Lomami, le Lulongo, la Tshuapa, le Kassaï et l'Inkissi.

Les races congolaises. — La population congolaise peut se ramener à trois races bien distinctes : les Negrilles et les Bosjeman, race naine qui occupait fort probablement déjà le pays à l'âge de la pierre polie; les Nigritiens, race d'hommes grands venus du Soudan et qui, mêlés aux Chamites (Berbères, Fellahs, etc.), produisirent les peuples du troisième type : les Bantus.

Un missionnaire anglais a publié dans « Régions Beyond » une sorte de portrait-type du Congolais :

« L'indigène du Congo, dit-il, se tenant haut et droit, a dans son port un caractère spécial aux hommes qui, vivant dans un pays dénué de bêtes de somme, sont accoutumés depuis l'enfance à porter de lourdes charges sur la tête et sur les épaules. Son cou et son poitrail musculeux forment un contraste frappant avec la maigreur de ses jambes; ses bras n'ont pas assez de vigueur pour soulever un fardeau qu'il portera sans fatigue durant plusieurs milles, dès qu'il sera placé sur sa tête ou ses épaules.

« Pour répondre à cette conformation physique, les charges destinées au portage en Afrique sont toujours de forme allongée, de sorte qu'en les soulevant sur une extrémité, le porteur peut appuyer l'autre sur son épaule et donner, en faisant un faible effort, la position de route à sa charge. Les pieds plats sont aussi une conséquence universelle de l'habitude du portage.

« Il y a chez les nègres une aussi grande variété de traits et de couleurs que chez les Européens. Du noir intense au jaune pâle, mongolique, toutes les nuances sont représentées. Le Congolais est loin d'être indifférent aux agréments de la personne et possède à ce sujet des idées très arrêtées. Chose assez curieuse, il déteste d'être appelé « noir », et cette aversion ne lui vient pas de l'éducation. Le nègre civilisé sent que sa couleur lui est reprochée comme une injure; le sauvage, pour une raison inconnue, en a la même opinion.

FEMME INDIGÈNE PORTANT DU MANIOC.

L'opinion que les étrangers ont de la laideur des Congolais se dissipe quand on les connaît mieux; on fait trop attention à leurs lèvres épaisses et à leur nez épaté, tandis qu'on néglige le fait que leurs yeux sont toujours beaux. Noirs ou bruns, souvent avec un reflet bleuâtre dans la pupille, ces yeux suffisent à racheter le visage des nègres du reproche de laideur.

Des idées particulières règnent en fait d'ornementation. L'indigène aime à passer une douille de cartouche dans le lobe de l'oreille ou un long piquant de porc-épic à travers son nez; il taille ses dents de devant en

LES BORDS DE L'ARUWIMI, A MUPELÉ

TYPES DE MONGHÉLIMAS, A BANALYA

CHEFS BASONGOLO (LOKANDU).

pointes, ou les enlève, rase sa tête et ses sourcils, et même arrache ses cils. Les signes de tribu et de famille abondent sur son visage, sa poitrine et son dos. On estime peu la beauté sans ornements. La tête est tantôt simplement rasée, tantôt couverte des coiffures les plus fantastiques. Les cheveux courts et crépus du nègre forment une sorte de tapis sur sa tête une protection naturelle contre la chaleur tropicale. Les barbes sont rares, mais très estimées, ajoutant à la dignité de leur porteur.

Il y a peu de traits distinctifs à citer de la femme congolaise. Elle vieillit vite, pauvre créature, portant le poids des maux du monde. Au lieu de l'attitude redressée de l'homme, elle se tient courbée en avant, habitude contractée en portant des fardeaux dans un panier soutenu par une bande qui passe sur le front. Le poids qu'elle peut porter de cette manière est étonnant. Sa houe, le seul outil employé au travail des champs, n'a que deux pieds de long et l'oblige à se tenir constamment courbée. Les grandes familles sont rares, quatre enfants étant la limite ordinaire pour une mère. Les hommes s'habillent beaucoup mieux que les femmes, qui d'ordinaire ne s'habillent pas du tout. Même dans leur tenue de fête, la garde-robe des femmes du Congo est succincte, consistant surtout en une profusion de sonnettes et de colliers. Si elles sont riches, elles portent des brassards et des jambières en fil de cuivre, pesant souvent plusieurs livres; mais riches ou pauvres, elles portent toujours des bracelets de cuivre ou d'ivoire. Le noir, le rouge, le jaune et le blanc sont largement répandus sur leur visage, produisant un effet qu'un goût sauvage peut seul apprécier.

Au point de vue synthétique, ce portrait évoque assez nettement les caractéristiques de l'indigène de l'Afrique équatoriale. Mais dès que l'on tente de comparer les races, les différences s'accentuent jusqu'aux contrastes les plus violents.

Au physique, les uns ont la charpente épaisse et les membres robustes; d'autres, comme les Babumbas, ont les os minces et les muscles peu développés. Le tatouage est en honneur chez les Basoko, les Bangala, les Bapoto, les Mongo, les Gombé, les Bwaku, etc.; mais les Bateké, les Banfumu sacrifient à peine à cette méthode, que dédaignent les Basange ou les Batetela. Les uns mettent leur coquetterie à se limer les dents, d'autres à se les extraire. Il est des peuplades belliqueuses et fières, telles les Batetela, les Basundi, les Bayanshi, les Bangala; d'autres, comme les Bakuba, qui sont des guerriers fort médiocres ou qui, à l'exemple des Sango, ne sont courageux que sur l'eau. Si beaucoup de nègres sont menteurs, fourbes et déloyaux, on en cite par contre, — tels les Mangbettu, — qui ont le respect de la parole donnée.

Il n'est que trop vrai que nombre de noirs, se réservant les plaisirs de la chasse et de la pêche, abandonnent à leurs femmes la charge des travaux les plus rudes; néanmoins, dans certaines tribus, hommes et femmes se partagent les travaux des champs, et chez les Momba l'homme travaille seul, ne laissant à la femme que les soins du ménage et de la famille. Des noirs s'adonnent avec succès à l'art du potier, du sculpteur, du vannier ou du forgeron; d'autres croiraient déchoir de leur prestige de mâle en maniant autre chose que la lance ou la pagaie. Encore les manient-ils avec une inégale dextérité; et si les Bateké sont des piroguiers extraordinaires, les Bacongo-Makuta passent, par contre, pour de mauvais bateliers.

Et c'est ainsi qu'au point de vue de l'intelligence, des qualités physiques, des aptitudes, des mœurs, les races congolaises diffèrent notablement entre elles. Quelques tribus, notamment les Bakuba et les Wabemba, ne sont pas anthropophages.

La race principale, celle des Bantus, se divise en Bantus orientaux, qui comprennent les Wakondjo, les Ruanda, et les Bantus occidentaux, qui englobent près d'une centaine de tribus. Les plus importantes sont : les Musseronghes, Kakongo, Basundi, Bobanggu, Basoko, Bangala, Bateké, Ababua, Balolo, Mongo; les Bantus des forêts (Sakkara, Bongo, Sango, Banziri, Tumba, Kundu, Tollo, Bagombi, etc.); et les Bantus Lunda (Mayakka, Molembe, Bakuba, Basange, Batetela, Baluba, Marungu, Lunda, etc.).

Les tribus se groupent en un certain nombre de villages dont la population varie de 200 à 300 habitants, mais qui, dans certaines régions, peut atteindre jusqu'à 10000 âmes.

Les ravages de la maladie du sommeil ont, dans beaucoup d'endroits, réduit considérablement l'importance de ces agglomérations. La hutte est ordinairement soit du type rectangulaire, à pignons et toiture à pans inclinés, soit circulaire, à toit conique ou hémisphérique. Celle-ci est plus primitive que la première, qui se rencontre dans toute la partie occidentale du

CHEF BATEKÉ PARTANT EN VOYAGE.

LA MAISON DU CONSEIL DANS UN VILLAGE KIOKO.

Elle est entourée d'une palissade gardée par une sentinelle lorsque les anciens délibèrent.

bassin. Dans certaines, chez les Azandé et dans l'Urua, les huttes sont parfois de vraies œuvres d'art.

A part les peuples nigritiens du Nord, les tribus du Congo parlent des idiomes où, malgré leur diversité, se rencontrent des préfixes communs. Tout le bas Congo parle le fiote, langue commerciale d'une étude facile.

En amont de Léopoldville, on parle le bateké; le kibangi dans l'Ubanghi, le mongo à l'équateur, le kiginia aux Stanley-Falls, le kisouahéli dans les régions jadis occupées par les Arabes.

Les Nains ou Négrilles, dont Hérodote et Aristote signalaient déjà l'existence dans la région du Nil, forment naturellement une race à part ayant ses mœurs et ses caractères propres.

Voici comment Stanley rapporte sa première entrevue avec les Pygmées :

« A peine étions-nous installés, le 28 octobre, qu'on nous amenait deux Pygmées, un homme et une femme, au teint cuivré, jeunes tous les deux; le premier devait avoir tout au plus vingt et un ans.

« Les gigantesques Madi et les Soudanais, à stature élevée, les Zanzibari, plus grands encore, se tenaient près du petit homme, et c'était pour moi chose délicieuse que d'épier les pensées se succédant sur sa physionomie avec la rapidité de l'éclair : la surprise, l'étonnement, puis un retour instantané sur lui-même, les doutes, l'inquiétude, la crainte, ensuite l'espoir grandissant en lui quand il nous vit de bonne humeur et prenant un vif intérêt à l'examiner; la peur le ressaisit et des ombres passèrent et repassèrent sur son visage. D'où sortaient ces monstres humains? Qu'allaient-ils faire de lui? Le tuer peut-être, et de quelle façon? L'embrocher encore en vie ou le plonger tout criant dans ces cuves de terre où les Sylvains font leur soupe? « Ah non! » et un léger hochement de tête et une contraction nerveuse, la pâleur qui s'étendait sur ses lèvres montraient la détresse du pauvre petit. Que ne ferait-il pour gagner la faveur de ces géants? Tout comme les Nasamons se le demandaient aussi il y a 2600 ans passés, quand les Pygmées, ses ancêtres, les montraient du doigt et en les regardant baragouinaient dans l'ancien dialecte de Niguché. Donc je le fis asseoir près de moi, je lui passai la main sur le dos, je lui donnai des bananes grillées, assez pour remplir la vaste protubérance de son abdomen, et il sourit. Quel rusé petit nain! Quel esprit prompt et délié! si éloquemment parlait-il par gestes que le plus bouché de nos gens le comprenait à merveille.

« Et pendant tout ce temps, la face cuivrée de la petite femme reflétait éloquemment les émotions du camarade; ses yeux jetaient des flammes, ses traits reproduisaient, comme un miroir fidèle, les mobiles impressions de celui-ci : même jeu muet, mêmes doutes, mêmes craintes, même espoir, même effroi; cette âme passionnée vibrait aux mêmes sentiments qui agitaient l'autre nain.

« Aussi rondelette qu'une oie de Noël, qu'une poule d'Inde engraissée pour un dîner d'apparat, ses seins bruns luisaient comme du vieil ivoire; elle se tenait debout, les bras pendants, les mains jointes et, quoique toute nue, personnifiait la candeur et la modestie. C'était sans doute le mari et la femme, lui avec la dignité d'un Adam, elle avec les grâces d'une Ève en miniature. Cachés sous les plis d'un animalisme anormalement épais, leurs âmes existaient cependant, et aussi les sentiments les plus délicats restés inertes et torpides par défaut d'exercice. Le couple étrange s'harmonisait avec le sauvage Éden d'Avahko. »

Les nains sont nomades et voyagent à la poursuite du gibier. Ils disséminent leurs campements en forêt sur les pourtours des essarts de quelque tribu agricole. Avec leurs sagaies, leurs petits arcs et leurs flèchettes enduites d'une épaisse couche de poison, ils tuent l'éléphant, le buffle, l'antilope, ou bien creusent des fosses profondes qu'ils recouvrent de roseaux, de feuillages et de terre. Ils construisent également des sortes de cages soutenues par une liane des plus fragiles, qui se brise au moindre choc, emprisonnant les chimpanzés ou les autres espèces de singes attirés par les bananes répandues sur le sol.

Pour s'emparer des civettes, des rats ou autres rongeurs, ils disposent ingénieusement des trappes à lacets où, dans ses courses vagabondes, le petit animal se fait prendre.

Outre la viande, les cuirs pour boucliers, les fourrures et l'ivoire, ils se procurent du miel sauvage et des plumes d'oiseaux. Ils excellent dans la confection de poisons dont ils pourvoient les autres tribus sylvaines et dont ils enduisent leurs armes.

Leurs huttes sont des constructions basses dont la forme rappelle la moitié d'un œuf coupé en long. Les portes, hautes de 60 à 90 centimètres, sont situées à chaque extrémité. Ils éparpillent leurs cases sur une circonférence assez irrégulière, au centre de laquelle ils réservent une place pour celle du chef de la famille.

Aucune des peuplades naines du centre de l'Afrique ne présente les signes pathologiques de la dégénérescence. La tête est un peu grosse et le corps et les bras longs, le ventre proéminent et les genoux épais et noueux. Leur taille est de $0^m,90$ à $1^m,40$.

Sous le rapport de l'acuité des sens, de la dextérité et de la ruse, on peut dire que les nains sont supérieurs aux autres nègres. Ils sont cruels et aiment à voir souffrir les animaux.

HABITATION D'UN CHEF.

Mœurs et coutumes. — Leurs costumes sont des plus sommaires; les femmes ne sont pas vêtues.

Le fétichisme est pratiqué par toute la population congolaise. Si le noir croit en général à une force suprême invisible, créatrice du bien et du mal, il se préoccupe surtout des esprits dont il s'efforce de se concilier la faveur par des offrandes ou même — naguère encore — par des sacrifices humains.

Les fétiches sont des objets de toute espèce : dents ou peaux d'animaux, touffes de poils, plantes, ossements, et surtout statuettes en bois grossièrement sculptées, très répandues dans le Bas-Congo, le Kassaï, le Katanga; parfois ils sont vénérés sous une hutte spéciale. Les amulettes, les talismans sont aussi d'usage courant dans l'Afrique équatoriale. Les fabricants de fétiches, les féticheurs ou sorciers ont dans la plupart des tribus un très grand pouvoir. On les considère comme des guérisseurs, chassant ou jetant le mauvais sort. Ils abusent de la crédulité et de la superstition du nègre, mais ils en sont parfois eux-mêmes victimes, par exemple quand la mort d'un grand personnage est attribuée à leurs maléfices.

FABRICATION DE LA FARINE DE MAÏS A TABANGA.

La polygamie est générale au Congo. Le mariage indigène, — auquel on substitue de plus en plus le mariage légal, — n'est que l'achat par le mari d'une femme qui travaillera pour lui et lui donnera des enfants. En cas de divorce, les beaux-parents doivent rendre au mari le prix qu'il leur avait versé.

Les tribus vivent de la pêche, de la chasse ou des produits agricoles, et ne se sont guère occupées jusqu'ici d'élevage, par suite des razzias fréquentes qu'entraînaient les conflits armés entre tribus. Les guerres continuelles ont naturellement cessé dans la plus grande partie de la colonie, ce qui a permis aux peuplades de donner plus libre cours à leurs instincts commerciaux.

Le règne végétal. — La grande variété du règne végétal congolais offre au noir de nombreuses occasions de trafic, surtout depuis que la valeur de maintes plantes lui a été révélée par le blanc, et que l'activité des compagnies exploitantes a développé considérablement la culture de certaines d'entre elles.

La richesse de la végétation de la colonie est extraordinaire et l'on y trouve la plupart des plantes de la féconde flore tropicale.

Parmi les plus utiles, citons : le riz, le sorgho, le millet, le maïs, l'éleusine (graminée du même genre que le millet), le manioc, base de l'alimentation du nègre; le haricot, la patate douce, l'igname, tubercule du genre de la patate; l'arrow-root, dont les rhizomes donnent une farine appréciée; la plupart des légumes d'Europe que l'on réussit à obtenir dans des conditions de culture favorables.

Les principaux fruits sont ceux du bananier, du dattier, du papayer, du manguier, de l'oranger, du citronnier, de l'anacardier ou pomme d'acajou, de la barbadine ou maracouja (sorte de melon allongé au tissu gélatineux et parfumé qui se mange en compote), de la pomme liane, du grand corossol ou sappadille, du corossol réticulé ou cœur-de-bœuf (fruits comparables à l'abricot), de l'avocatier, du goyavier, du tamarinier, du grenadier, de l'arbre à pain, de l'amonum citrotum (fruit d'un rouge intense à pulpe acidulée), du citron de mer, du monbin (prunes d'Amérique), du doundaké (figue ou pêche de Sierra-Leone), de l'ananas, etc.

FEMMES TANGO (UBANGHI).

L'aubergine, la tomate, la sésame, nombre de cucurbitacées comestibles, le pourpier poussent à l'état naturel.

Les épices et denrées coloniales comprennent le café, qui croit spontanément au Congo dans l'Ubanghi, les forêts de Lusambo, du Lomami et certaines îles du fleuve; le cocotier, l'arbre à kola, le muscadier, le giroflier, le vanillier, la canne à sucre, le cubèbe, le poivre de Guinée, le poivre de Cayenne, le gingembre, etc.

Les plantes médicinales les plus répandues sont l'énorme baobab, dont le tronc atteint parfois 30 mètres de circonférence, l'arbre à quinquina, l'eucalyptus, plusieurs espèces d'acacia, le ricin, l'aloès, les agaves, la liane réglisse, le combretum altum (excellent contre l'hématurie), les euphorbes, etc. Plusieurs de ces plantes appartiennent aussi à la catégorie des oléagineuses, auxquelles il faut ajouter les palmiers, dont le plus répandu est l'élaïs et l'arachide, très cultivée depuis quelques années.

Parmi les plantes dont on peut espérer d'excellents rendements, il faut signaler particulièrement le coton, dont les variétés sont reconnues de bonne qualité. Le tabac, cultivé par tous les indigènes, peut acquérir, grâce à des soins et une manipulation délicate, des qualités de premier ordre. On a introduit également au Congo certaines espèces étrangères; mais le tabac ne sera pas, avant quelques années, l'objet d'un commerce suivi, parce qu'il exige une main-d'œuvre nombreuse et instruite.

Les gommes et les résines, les copals constituent une des principales richesses du Congo. Les immenses ressources caoutchoutières de la colonie ont été exploitées dès le début de façon méthodique, grâce à un impôt en travail.

Ces corvées obligatoires, imposées à l'indigène, ont provoqué des abus contre lesquels on a protesté à juste titre, ce qui a amené la suppression de ce travail forcé.

Le caoutchouc, produit par la coagulation du latex de nombreux

TYPES DE LOHÉLIS DU VILLAGE DE JAFUNGA (CONFLUENT DU LOMANI ET DU CONGO).

arbres, arbrisseaux et lianes, est principalement fourni au Congo par la liane landolphia et l'arbre l'iréh. La région du Kasaï est jusqu'à présent la plus riche, et son caoutchouc — le caoutchouc rouge — est le meilleur. Le gouvernement a pris de bonne heure les mesures nécessaires pour éviter l'épuisement des ressources en plantes à latex, pour les augmenter et les améliorer.

Le décret du 5 janvier 1899 imposait à tout récolteur de caoutchouc l'obligation de planter annuellement, dans les forêts domaniales, un nombre d'arbres ou de lianes à caoutchouc qui ne peut être inférieur à 150 pieds par tonne de caoutchouc y récoltée pendant la même période. Par décret du 7 juin 1902, ce nombre fut porté de 150 à 500 pieds. Enfin, un nouveau décret, en date du 22 septembre 1904, stipule que tout récolteur de caoutchouc opérant dans les forêts ou terres domaniales est tenu d'y planter, par an, au moins 50 pieds s'il s'agit de caoutchouc d'arbres ou de lianes et au moins 15 pieds s'il s'agit de caoutchouc dit des herbes, par 100 kilogrammes de produits frais y récoltés pendant la même période. Les non-indigènes sont tenus de l'exécution des obligations susdites pour les indigènes qui leur livrent le caoutchouc, à quelque titre que ce soit.

En outre, le gouvernement a envoyé aux postes agricoles des instructions prescrivant de propager, le plus possible, les essences à caoutchouc, indépendamment des cultures à établir en vertu de la loi. Plusieurs sociétés ont donné des instructions analogues à leur personnel d'Afrique.

Le nombre total de pieds d'arbres ou de lianes à caoutchouc mis en terre et en bon état de végétation jusqu'en 1908 était évalué à environ 13 millions, chiffre qui a depuis fortement augmenté.

Depuis 1891, on a essayé d'acclimater au Congo, dans le but d'enrichir et de varier les espèces lacticifères, des arbres à caoutchouc exotique. Au 1er janvier 1906, les plantations d'essences à caoutchouc établies par le gouvernement comptaient près de 9500000 pieds.

Indépendamment de ces plantations créées en exécution de la loi, il a été créé trois grands centres de culture d'essences à caoutchouc devant comporter environ 300000 hectares, où l'on propagera les meilleures espèces indigènes et exotiques. Ces plantations seront établies dans la zone du Mayumbe, aux environs de Banza; dans le district de l'Ubanghi, aux environs du poste de Duma; dans le district de Lualaba-Kasai, entre les postes de Katabo-Kombe et Lodja, dans les forêts de la Haute-Lukenie.

La production du caoutchouc s'est chiffrée en 1901 par plus de 6 millions de kilogrammes, maximum qu'elle n'a plus atteint depuis.

Le règne végétal congolais est particulièrement varié dans l'immense forêt équatoriale qui compte la majeure partie du territoire et qui est surtout admirable dans les régions argileuses comme les districts de Stanley-Falls, de l'Aruwimi, de Lukolela et du Mayombe.

Stanley a décrit dans maints endroits les aspects divers de la sylve congolaise.

« Imaginez, dit-il dans *A travers les ténèbres de l'Afrique*, toute la France et toute l'Espagne revêtues d'arbres d'une hauteur variant entre 6 et 54 mètres; les cimes de ces fûts, dont le diamètre mesure de quelques pouces à 120 centimètres et plus, sont tellement rapprochées qu'elles s'enchevêtrent et empêchent de voir le ciel et le soleil. Lancez d'un arbre à l'autre des câbles épais de 5 à 40 centimètres, contournez-les, plaquez-les contre les troncs, ou enroulez-les tout autour et jusqu'aux sommets comme un serpent sans fin. Prodiguez-leur les feuilles et les fleurs, et que là-haut ils aident les ramures à cacher le soleil : des branches les plus élevées, qu'ils retombent par centaines à quelques pieds du sol... Que sur chaque fourche, sur chaque branche horizontale, s'élèvent des choux géants, et ces végétaux à larges feuilles ensiformes qu'on appelle la plante à oreilles d'éléphants, puis des touffes d'orchidées, merveille des tropiques, et une draperie de ces délicates fougères, si communes dans la grande forêt; couvrez branches, rameaux, lianes, de mousses épaisses, ressemblant à une verte fourrure. Une fois chaque arbre en place avec sa parure de lichens et de sarments, il ne reste plus qu'à étendre sur le sol un tapis verdoyant de phryniums, d'amomes et de buissons nains. Voilà la grande forêt, la sylve antique et compacte. »

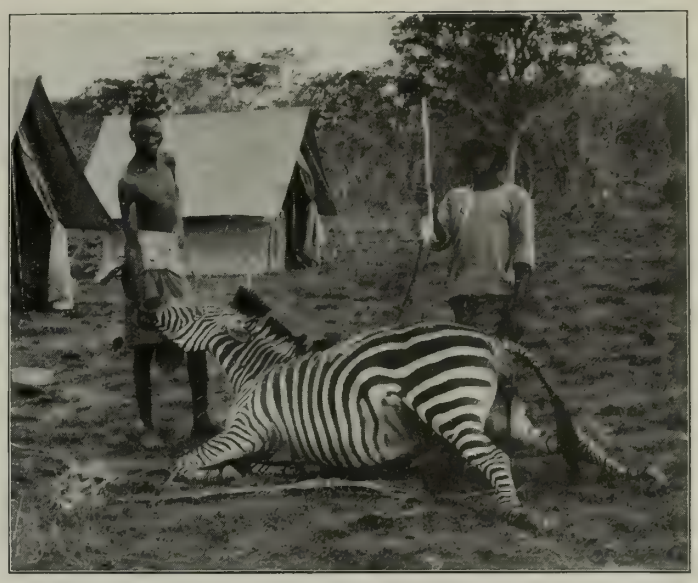
. . . . . .

« Nous gagnâmes la Mitammba, cette forêt sinistre que nous avions en face de nous depuis notre départ; et, disant adieu au soleil, nous entrâmes dans ce bois redouté. Accoutumés à une marche rapide, nous devions nous arrêter sans cesse, attendre avec patience qu'on pût faire quelques pas. Pendant ce temps-là, les arbres nous versaient leur rosée, chaque feuille pleurait sur nous; et, de toutes les branches, de toutes les lianes, de toutes les tiges, l'eau nous arrivait en larges gouttes. Au-dessus de nos têtes, des lits de rameaux enlacés nous cachaient la lumière. Nous ne savions pas si le jour était clair ou sombre, ensoleillé ou brumeux. Nous marchions au milieu d'un faible crépuscule, celui des climats tempérés une heure après le coucher du soleil...

« ... Le terrible sous-bois qui, à l'ombre des géants de la forêt, encombrait tout l'espace, était un miracle de végétation; c'était un inextricable fourré dont toutes les plantes se disputaient chaque pouce de terrain, d'où elles s'élançaient avec une luxuriance que peut seule donner cette prodigieuse serre chaude. Certes nous avions vu des forêts auparavant, mais celle-ci devait faire époque dans notre existence, — souvenir d'une amertume à ne jamais oublier. Tout mettait le comble à nos misères : l'obscurité des lieux, l'humidité pénétrante, l'insalubrité de l'atmosphère, la monotonie de la scène, — toujours des branches enlacées, des amas de feuillage, toujours les

ARBRE A PAIN A LANDANA.

ZÉBU DRESSÉ POUR LA SELLE.



ZÈBRE DU KATANGA.

hautes tiges des arbres s'élevant d'une jungle éternelle, où nous avions à faire notre trouée et à passer en rampant sur les mains et les genoux... »

Dans ces forêts luxuriantes, les essences sont excessivement nombreuses. Elles sont désignées soit par le nom indigène, soit par le nom du bois avec lequel elles ont le plus de ressemblance.

Parmi les principales, qui servent non seulement de bois de construction, mais aussi de bois d'ébénisterie, on cite le teck africain, le santal rouge, une sorte d'ébène, une espèce d'acajou, l'itoko, palissandre du Congo; le palétuvier, bois rouge très dur; l'okaïmé, le sanga, plus fort et plus dur que le hêtre; le talanti, qui ressemble au chêne; le kaf-kaf, qui rappelle l'acacia; le pendalisma, gris rougeâtre; le séké, un des bois les plus résistants, ressemblant au noyer.

Ces bois sont de qualité remarquable, et les essais faits pour calculer leur coefficient de résistance ont montré leur supériorité sur les meilleures essences européennes.

Le règne animal. — La faune congolaise est extrêmement abondante, et presque tous les ordres de la classe des mammifères figurent d'une façon plus ou moins complète au Congo.

Le gorille, le chimpanzé, les collobes à robe noire et blanche, les cercopithèques turbulents et tapageurs, les macaques, babouins, représentent les quadrumanes. Le lion se rencontre dans l'extrême-nord, au Tanganika ou au Katanga, où ces félins sont de forte taille et dépourvus de crinière. Le léopard est assez commun surtout dans l'Uellé, le Manyéma et le Katanga. L'hyène, le chacal, le lynx se rencontrent fréquemment.

La girafe est très rare, mais les gazelles et les antilopes pullulent. Trois espèces de buffles sont communes aux régions du Congo. Les zèbres habitent surtout le Katanga. L'éléphant est abondant partout, mais spécialement vers le nord. La chasse à l'ivoire en eût toutefois bientôt provoqué l'extermination si des lois de protection n'avaient pas été prises. L'exportation de l'ivoire a presque atteint 300 000 kilogrammes en 1895 et en 1899. Ce chiffre s'était abaissé à 200 tonnes en 1907.

Le rhinocéros d'Afrique, qui a deux cornes, vit solitaire en quelques points du Katanga, de Manyéma et du Mbomu.

L'hippopotame est, avec le crocodile, le souverain des eaux du bassin congolais. Parmi les pachydermes on peut également citer trois espèces de sangliers : le phacochère, le potamocochère des buissons et le potamocochère à oreilles en pinceaux.

CARAVANE D'IVOIRE ARRIVANT A LUSAMBO.

L'animal le plus curieux de la faune du Congo est l'okapi, qui tient à la fois du zèbre ou du couagga par les zébrures qui rayent ses cuisses et la partie inférieure de ses pattes de devant, et de la girafe par la longueur du cou. C'est le capitaine Boyd Alexander, de l'expédition Alexander Gosling, qui le premier a vu un okapi vivant, en avril 1901. Depuis, six ou sept exemplaires ont été tués. Le British Museum et le Musée colonial de Tervueren en possèdent des spécimens.

Le développement et l'amélioration des races domestiques ont naturellement la plus grande importance dans les colonies, tant au point de vue de l'agriculture et des transports qu'en ce qui concerne le ravitaillement des villes et des postes; aussi s'en préoccupe-t-on beaucoup au Congo.

Le bœuf se rencontre à l'état naturel dans les districts du Kwango oriental, du Kasaï, du Lualaba, dans le Katanga, le Manyéma, aux environs du lac Albert-Édouard et le Haut-Uellé. Le bétail du Kwango et du Kasaï appartient à la race angolaise. Il est fort, vigoureux, très rustique, de taille assez élevée; il a la tête généralement forte, armée de cornes effilées et fournit une chair de bonne qualité. Le bœuf du Manyéma est plus grand et est remarquable par ses cornes très longues.

Le zébu se rencontre dans la région du Tanganika. Aux environs du lac Bangwelo existe une race à courtes cornes; au sud du Katanga, une race sans cornes.

Les ravages de la mouche tsé-tsé enrayent l'extension du bétail, qui succombe à ses piqûres. Aussi doit-on l'entourer de soins multiples et constants pour lui permettre de lutter contre ce terrible insecte. On a constitué des centres d'élevage qui progressent grâce aux beaux pâturages de la savane.

Les bœufs sont employés comme animaux de trait et sont dressés à tirer la charrue ou la herse. Comme bêtes de selle le bœuf et le taureau rendent beaucoup de services, car ils constituent une excellente monture résistante, vigoureuse, au pied sûr, et dont le dressage n'est ni long ni difficile.

Les races bovines du Congo sont assez mauvaises laitières.

La chèvre est très répandue dans toute la colonie et sa chair y est de consommation courante. Le mouton, qui existe aussi partout, appartient à une race caractérisée par une toison de poils analogue à celle de la chèvre. Le pelage est blanc

VILLAGE INDIGÈNE AUX ENVIRONS DE STANLEYVILLE.

et noir. La chair et le lait sont bons, et susceptibles d'être améliorés par l'élevage. Le porc congolais est de race ibérique. Il fournit une chair moins fine que celui d'Europe et souvent ladrée.

Le cheval n'existait pas au Congo il y a quelques années. Comme il ne supporte pas, lui non plus, la piqûre de la mouche tsé-tsé, son acclimatation se fait lentement. L'âne lui est, en tout cas, de beaucoup supérieur, comme résistance et comme services rendus, ainsi que le mulet. Tous deux s'acclimatent fort bien dans la colonie.

La poule, le canard, le pigeon importés au Congo (la poule indigène est médiocre pondeuse) s'y répandent rapidement et constituent un gros appoint à la consommation.

Le règne minéral. — Les richesses du règne minéral sont forcément peu connues, puisque leur détermination approximative dépend d'une exploration géologique approfondie et de nombreux sondages. Mais il résulte des renseignements déjà acquis et des prospections faites en ces dernières années que l'on peut considérer le Congo comme offrant à ce point de vue de très grandes ressources.

On rencontre en beaucoup d'endroits des massifs importants de granits, des bancs épais de calcaire, des pierres de taille, du marbre de belle qualité, des grès rouges, jaunes, blancs. On signale la houille sur plusieurs points des régions sud-est. Le fer est très abondant, et l'on a découvert jusqu'ici de nombreuses mines de cuivre, d'étain et d'or, particulièrement dans le sud du Katanga. Les mines d'or exploitées en 1906 ont produit 851 500 francs. En différents endroits on a reconnu également des filons d'argent, de nickel, de plomb, de manganèse, de zinc. On prévoit que l'établissement des voies ferrées au Katanga donnera une extension énorme à l'industrie minière et que l'on peut s'attendre, pour le cuivre, par exemple, à une production de 100000 tonnes par an.

HABITATION DU JUGE A BOMA.

L'admirable musée colonial de Tervueren (près de Bruxelles), ses collections ethnologiques, zoologiques, industrielles et commerciales, et son exposition d'œuvres chryséléphantines, par l'esprit méthodique qui en a réglé l'arrangement, synthétisent de façon fort évocative les ressources variées de la colonie et offrent aux importateurs, aux exportateurs et aux savants une précieuse documentation qui s'enrichit chaque jour de collections nouvelles.

Le Congo administratif. — La colonie est administrée par un ministère des colonies, ayant son siège à Bruxelles, et par une administration locale, ayant à sa tête un gouverneur général et deux vice-gouverneurs généraux, établie à Boma.

Le territoire est divisé en douze districts dénommés comme suit :

Districts : du Bas-Congo, chef-lieu Boma; du Moyen-Congo, chef-lieu Léopoldville; du Lac-Léopold II, chef-lieu Mongo; de l'Équateur, chef-lieu Coquilhatville; du Bangala, chef-lieu Nouvelle-Anvers; de l'Ubanghi, chef-lieu Libenge; de l'Uellé, chef-lieu Niangwa; de l'Aruwimi, chef-lieu Basoko; de Stanleyville, chef-lieu Stanleyville; de Katanga, chef-lieu Kambove; de Kasaï, chef-lieu Lusambo; de Kwango, chef-lieu Popokababa. On y compte 251 postes et stations et 258 chefferies indigènes, dont les chefs exercent l'autorité selon les coutumes du pays, pourvu qu'elles ne soient contraires ni aux lois ni à l'ordre public. Ces chefferies ont été réorganisées par décret en 1910.

La population blanche, au 1er janvier 1908, comptait 2943 personnes dont 1743 Belges. A cette date, il y avait 262 blancs à Boma, 208 à Léopoldville, 155 à Matadi et 83 à Stanleyville.

Depuis l'époque où Coquilhat avait réussi à recruter une petite troupe de Bangalas, des essais de formation d'une milice indigène avaient été tentés à plusieurs reprises; mais le premier décret sur le recrutement ne date que du 30 juillet 1891. C'est le général baron Wahis qui est le véritable organisateur de la force publique. Elle se recrute par des engagements volontaires (qui de 111 en 1889 se chiffraient par 5278 au 1er janvier 1903) et par des levées annuelles. La durée du service actif est de sept ans et de cinq ans dans le corps de réserve. Les recrues touchent une somme journalière de 0 fr. 21 et une allocation mensuelle de réserve de 1 fr. 25. La femme légitime suit son mari dans les changements de garnison, touche elle-même un salaire ainsi qu'une ration par enfant. En cas de réengagement du mari, celui-ci reçoit une paye variant de 0 fr. 35 à 0 fr. 50, et le salaire de la femme est doublé. Aussi compte-t-on de nombreux réengagements. Ce fait, ainsi que la progression du nombre des volontaires, a permis de réduire à 2 400 hommes en 1904 la levée annuelle. La force publique actuelle est réglée par le décret du 26 novembre 1900. L'effectif général, réserve non comprise, est d'environ 14000 hommes; le cadre européen compte environ 500 officiers et le cadre indigène 2000 sous-officiers. Des camps d'instruction sont établis à Luki, Yumbu, Jubu et Umangi.

Des conseils de guerre sont attribués à vingt-huit garnisons, aux camps de Lisala et d'Umangi, et un conseil de guerre d'appel est institué à Boma. En ce qui concerne l'administration judi-

ciaire civile, elle comprend un tribunal de première instance à Boma et des tribunaux territoriaux. Un tribunal d'appel a été établi au Congo en 1896.

La charte coloniale a institué une commission permanente de sept membres, chargée de veiller sur tout le territoire de la colonie à la protection des indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence. La commission est présidée par le procureur général. Les autres membres sont nommés par le roi parmi les personnes résidant sur le territoire de la colonie qui, par la nature de leurs fonctions ou occupations, paraissent spécialement qualifiées pour accomplir cette mission protectrice. La commission se réunit au moins une fois par année et adresse au roi un rapport collectif qui est publié.

PARADE DE GARDE A STANLEYVILLE.

Un des premiers soins de l'administration, après la période d'occupation, a été de faciliter les progrès de l'agriculture. L'initiative de nombreux chefs de poste, les entreprises de sociétés concessionnaires ont aidé au développement de cette importante branche d'exploitation coloniale.

L'agriculture a pris, en quelques années, une extension considérable grâce à l'exploitation rationnelle des produits du sol, la diffusion de méthodes de travail moins rudimentaires et l'adoption de plantes utiles pour l'alimentation. Le riz, uniquement cultivé naguère dans le Manyéma, a été propagé dans la plupart des autres districts; le manioc, la patate douce, l'arachide sont cultivés dans les régions du nord-est et sur les bords du Tanganika. On a importé avec succès des bananiers d'Inde, supérieurs à ceux du Congo, des arbres à pain, des goyaviers, papayers, figuiers, grenadiers, orangers, limoniers, manguiers, tamariniers, etc. Le cocotier, qui n'était connu qu'à Banana, a conquis Boma, Shiloango, Fuka-Fuka, Shikaia, Shinkakasa, Léopoldville. Le cotonnier, indigène ou importé, est l'objet d'une culture méthodique dont les résultats sont très satisfaisants. Le cacaoyer, introduit depuis 1883, existe en variétés nombreuses dans divers districts, et l'exportation des graines croît chaque année en importance.

La création de jardins d'essai et de fermes modèles a beaucoup contribué au développement de l'agriculture, à l'acclimatation de nombreuses plantes exotiques et à l'élargissement des zones d'habitat des espèces indigènes. Dès 1895 un jardin d'essai a été aménagé à Boma. Un grand établissement central d'agriculture a été installé vers 1901 à Eala, au confluent du Ruki et du Congo : il comporte un jardin botanique, un jardin d'essai, des serres à reproduction, des bâches pour le bouturage, une ferme modèle, 29 constructions diverses, des pâturages et 50 hectares de plantations. On y trouve 500 espèces et variétés de végétaux, dont 212 ont été importés. Un « établissement-étape », où les plantes d'outre-mer se reposent et reprennent leur vigueur avant d'être expédiées au Congo, est installé à Laeken, près de Bruxelles, et permet de réduire les aléas à un minimum et d'acclimater en grand au Congo diverses plantes de haute valeur.

L'industrie du latex gummifère a pris au Congo une extension énorme, et grâce à une législation préservatrice qui n'autorise que la récolte par incision et stipule la replantation de 500 lianes par tonne de caoutchouc frais récoltée, cette source précieuse de richesse s'alimente chaque année de nouvelles réserves. Vingt et un inspecteurs sont d'ailleurs chargés d'assurer l'exécution des décrets relatifs à la replantation. En cinq ans il a été replanté au Congo 2 millions de pieds de caféiers, 5 millions 1/4 de pieds de caoutchoutiers, 300 000 cacaoyers et 4000 pieds de gutta-percha. Le café réussit particulièrement dans les régions de l'Équateur, de l'Aruwimi et de la Romée, et une usine de décortication existe depuis 1902 à Kinshasa, sur le Stanley-Pool.

L'élevage, tenté d'abord dans le Bas-Congo, puis à l'île de Mateba, à l'aide de bétail importé d'Europe ou de la côte sud et occidentale d'Afrique, a donné d'excellents résultats, même dans le Moyen et Haut-Congo. Dans la plupart des postes les troupeaux sont florissants. Le zèbre est très abondant dans la partie orientale. Le dressage des bœufs à la traction et des taureaux pour la selle est de pratique courante. On a réussi à acclimater des chevaux achetés au Sénégal ou importés des régions du Tchad en 1895. La domestication de l'éléphant d'Afrique a été tentée vers 1898. Cette tâche ardue, poursuivie avec persévérance, malgré de nombreux insuccès, commence à donner quelques résultats, dont tout l'honneur revient surtout au lieutenant Laplume. Le dressage du zèbre, si paradoxal que ce projet paraisse, est dès à présent un fait accompli au Congo, où l'on comptait, en janvier 1905, quatre-vingt-dix zèbres parfaitement apprivoisés. Ajoutons qu'un parc à autruches a été créé vers les frontières septentrionales de l'État.

Le développement économique. — C'est naturellement par le trafic agricole que se sont manifestés les premiers indices de la vie commerciale de la colonie. Les nègres apportaient

JEUNE ÉLÉPHANT ATTELÉ A UN CHARIOT.

JEUNES ÉLÉPHANTS AU KRAAL D'API.

leurs marchandises aux postes, puis à l'embarcadère des steamers, puis aux gares des chemins de fer dès qu'il s'en est établi. La petite flottille des vapeurs fluviaux de Stanley s'est singulièrement accrue depuis les débuts de l'exploration. Une centaine de steamers, dont presque la moitié appartiennent à l'État, sillonnent le réseau fluvial. On compte, en outre, une cinquantaine de bateaux à voile et près de six cents baleinières et allèges.

La première voie ferrée fut celle reliant Matadi au Stanley-Pool. On avait été amené, dès 1878, à en examiner les chances de réalisation; car les rapides infranchissables qui obstruent l'embouchure du fleuve et des difficultés inouïes du trafic par portage de Vivi à Leopoldville, à travers cette région des cataractes que Stanley avait mis deux années à franchir, rendaient presque impossible l'exploitation de la colonie, ainsi privée de son débouché naturel vers la côte occidentale. Grâce à l'initiative et l'énergie du promoteur du projet, le colonel Thys, et au concours pécuniaire de l'État belge, les travaux furent commencés en 1890. Ils avançaient avec une désespérante lenteur, et le manque de confort, de vivres frais, l'action du climat, les maladies décimèrent à ce point les brigades de travailleurs que le cinquième avait succombé en deux ans et demi. On n'avait atteint alors que le neuvième kilomètre. Des révoltes, des désertions se produisaient constamment. Enfin l'allure des travaux devint plus rapide, et le 16 mars 1898 on atteignait le point terminus de la ligne, Dolo (Stanley-Pool).

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE DE M'PALA.

Cette ligne, qui mesure 380 kilomètres, s'étire à voie unique avec de nombreux garages; son écartement mesure $0^m,75$; le rail pèse 100 kilogrammes le mètre courant. Les pentes les plus fortes ne dépassent pas 45 millimètres. Les courbes extrêmes ouvrent un rayon de 50 mètres dans les passages accidentés, et de 60 mètres en palier. Le tracé épouse presque toujours la forme du terrain. Le nombre des ponts peut paraître considérable; les plus importants sont ceux jetés sur l'Inkissi (100 mètres, tubulaire), le Kwilu (80 mètres), la Kibueza (70 mètres), la Mzopo (60 mètres), la Kimeza (60 mètres), la Lufu (50 mètres).

Les travaux ont coûté 65 millions.

Le voyage de Matadi à Dolo (en face de Brazzaville) exige deux jours, avec arrêt de nuit à Tumba.

On a créé, en outre, dans le Bas-Congo, le chemin de fer du Mayumba, de Boma à Lemba (60 kilomètres). Les autres projets de voie ferrée ont été conçus : les uns pour compléter en territoire congolais la gigantesque jonction du Cap au Caire, les autres pour rattacher l'embouchure du Congo à cette grande voie transafricaine, à travers le Katonga.

A la première voie appartiennent : la ligne Mahagi-Stanleyville (1000 kilomètres) viâ Irumu, ou Lado-Stanleyville (1177 kilomètres) viâ Kilo et Irumu; le tronçon Stanleyville à Ponthierville, le tronçon Kindru-Kongolo, et la ligne Mukama à Dola (frontière congolaise), où elle se raccorde au chemin de fer du Cap venant de Broken-Hill.

Le tracé de la voie Stanleyville à Mahagi a été complètement étudié. Mais il est probable qu'à partir d'Irumu la voie remontera vers le nord, par Kilo, pour rejoindre la ligne de l'enclave qui a été étudiée depuis la frontière congolaise jusqu'à Lado.

La ligne des Stanley-Falls (Stanleyville à Ponthierville) mesure 127 kilomètres. Elle est en exploitation depuis le début de 1908.

Le fleuve étant navigable entre Ponthierville et Kindu, c'est à partir de cette localité riveraine qu'une nouvelle voie a été construite sur une distance de 360 kilomètres, avec embranchement vers Nyangwé.

La ligne entre Mukama et Dolo passe par les mines de Ruwe, Kambove, Étoile-du-Congo et est appelée à desservir les districts stannifères du bassin du Nsilo et les districts cuprifères du Katanga. Quand elle sera construite entièrement, elle mesurera environ 775 kilomètres.

Enfin une Compagnie de chemin de fer du Bas-Congo au Katanga a été créée en 1907. Les études n'avaient pas encore été entamées en 1909.

Le service de portage à dos d'homme, que le gouvernement s'est efforcé d'établir dans la plus grande partie de la colonie, n'existe plus que sur trois grandes voies : de Buta au Nil, de Kasongo au Tanganika et de Pavia (Kassaï) au Lualaba. Sur certains tronçons existent déjà des services réguliers de transports, assurés par des ânes de bât et des chariots légers traînés

LA VOIE FERRÉE AU KILOMÈTRE 8 (GRANDS LACS).

UN NOUVEAU VILLAGE : COQUILHATVILLE EN 1903.

par des bœufs. Ailleurs des camions-automobiles sont déjà en service. On travaille, sur d'autres points, à la construction de routes carrossables permettant d'établir le service par automobiles, par chariots ou par ânes. Là où les voies de portage ne permettent pas encore cette transformation radicale, on a établi des gîtes d'étapes, et la construction d'un chenal et d'une digue facilite, entre Kasongo et le Tanganika, la traversée du grand marais de Niembo.

Le service des postes, organisé depuis 1885, se développe et s'améliore chaque année par la création de nouveaux bureaux. La construction d'un réseau télégraphique et téléphonique a été commencée en 1894 et se poursuit méthodiquement depuis. Un câble fluvial immergé dans le Stanley-Pool réunit le réseau de la colonie à la ligne télégraphique du Congo français, de Brazzaville à Libreville.

L'amélioration et la création de voies de communication, les progrès de l'action civilisatrice, la multiplication des postes, tout a contribué à la rapide extension commerciale de la colonie. Le Congo, qui exportait en 1887 pour 1 980 000 francs de marchandises et qui en 1893 (année de la première statistique des importations) importait et consommait pour 9 175 000 francs, avait atteint en 1907 les chiffres suivants : importations : 33 437 096 francs; exportations : 77 540 251 francs, soit, pour le commerce général, un total de 110 977 437 francs. Le commerce spécial se chiffrait par 25 181 806 francs d'importations et 58 894 778 francs d'exportations. Total : 84 066 584 francs.

Un vaste plan de réformes, appliqué depuis le 1er juillet 1910, et qui établit notamment l'impôt en argent dans la colonie ainsi que la liberté du commerce en trois étapes, abandonne à l'initiative privée, à partir de juillet 1912, tout le territoire congolais, sauf cinq réserves domaniales de 600 000 hectares.

Tandis que grâce à ces progrès économiques s'améliore la vie matérielle des indigènes, et que la santé publique bénéficie de l'installation d'infirmeries, de pharmacies, d'hôpitaux, d'instituts vaccinogènes, etc., l'éducation professionnelle du noir est facilitée par la création d'écoles de tailleurs, de charpentiers, de menuisiers, de carriers, de briquetiers, de brosserie, de décorticage, etc. Il y a même à Mpala une école d'imprimerie. Les écoles proprement dites sont aux mains des missionnaires catholiques et protestants, à qui l'on doit du reste nombre d'autres établissements spéciaux : orphelinats, fermes, hôpitaux, etc. Leur action bienfaisante s'est fait sentir dès les premières années de l'occupation. Ce furent d'abord les missions protestantes qui s'établirent sur le territoire. En 1877, la Baptist Missionary Society créait un poste dans le Bas-Congo, bientôt imitée par la Livingstone Inland Mission. La London Missionary Society créa au Tanganika deux postes, transférés plus tard en territoire anglais. Puis vint l'American Baptist Union, la Bololo, l'International Mission Alliance, etc.

D'après une statistique récente, il y a au Congo environ 250 missionnaires protestants, 300 évangélistes et près de 400 catéchistes indigènes. On compte une quarantaine de stations principales et 200 postes de missions.

Les premières missions catholiques fondées au Congo sont celles des Pères Blancs, du cardinal Lavigerie et des Pères du Saint-Esprit. Ces dernières ont émigré en territoire français.

La colonie se divise actuellement en neuf vicariats, préfectures ou missions : le vicariat apostolique du Congo belge (poste principal : Léopoldville), confié à la congrégation de Scheut et érigé par bref du 11 mai 1888; la préfecture apostolique du Haut-Kasaï, de la même congrégation (poste principal Luluabourg), fondée en 1893; le vicariat apostolique du Haut-Congo, occupé par les Pères Blancs (Baudoinville), fondé en 1878; la préfecture apostolique de Kwango, administrée par les Jésuites (Bergeyck-Saint-Ignace, Kisantu), fondée en 1893; la mission des Trappistes

L'UELLÉ.

LE LUALABA AU POINT DE PASSAGE COMMANDÉ PAR LE CHEF KAMEUBU.

de Westmalle (Bamania), fondée en 1893; le vicariat apostolique des Falls, de la congrégation des Prêtres du Sacré-Cœur (Saint-Gabriel des Falls), fondé en 1897; la préfecture apostolique de l'Uellé (Tongerloo-Saint-Norbert à Ibembo), dirigée par des Prémontrés et fondée en 1898; la mission des Pères Rédemptoristes (Matadi), fondée en 1891, et la mission des Pères du Saint-Esprit (Kindu), fondée en 1907.

Plusieurs congrégations religieuses se sont établies au Congo : les Sœurs de charité de Gand, auxiliaires des Missions de Scheut et des Rédemptoristes; les Sœurs de Notre-Dame, auxiliaires de la Mission du Kwango; les Trappistines, dans la région de Ruki; les Sœurs franciscaines, à Boma, Nouvelle-Anvers et Stanleyville; les Sœurs de Notre-Dame d'Afrique, dans le vicariat du Haut-Congo; les Sœurs du Saint-Cœur de Marie, dans la préfecture de l'Uellé.

Voici le détail des œuvres auxquelles se consacrent ces missionnaires catholiques, dont le nombre atteignait 393 en 1909 :

Poste fixe de mission, 61; postes de passage, 40; — fermes-chapelles ayant chacune en moyenne 2000 francs, gérées par des catéchistes noirs qui enseignent en même temps les éléments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique, sous le contrôle d'un missionnaire, dont les visites se font à intervalles réguliers, 834; — églises et chapelles, 143, indépendamment de l'oratoire que comporte toute ferme-chapelle; — écoles moyennes, 3, y compris le grand et le petit séminaire des Pères Blancs; — écoles primaires, 112; — écoles élémentaires : une dans tout centre où il y a un catéchiste; — orphelinats, 21; — ateliers, 22; — hôpitaux et hospices, 51, outre les dispensaires attachés à tout établissement de mission; — villages chrétiens, 96; — chrétiens baptisés, 42 171; — catéchumènes, 70 278.

Il est à remarquer que c'est surtout dans les missions catholiques que s'affirme ce souci de faire de l'indigène non seulement un chrétien, mais encore un travailleur, — les missions protestantes se cantonnant plus strictement dans leur rôle évangélique. L'initiative des religieux et religieuses a pour effet de créer ainsi des milliers d'apprentis familiarisés de bonne heure avec les ressources de l'outillage européen et aptes à participer ainsi utilement aux progrès de la civilisation et à l'implantation de nombreux métiers et industries précieux pour toute colonie.

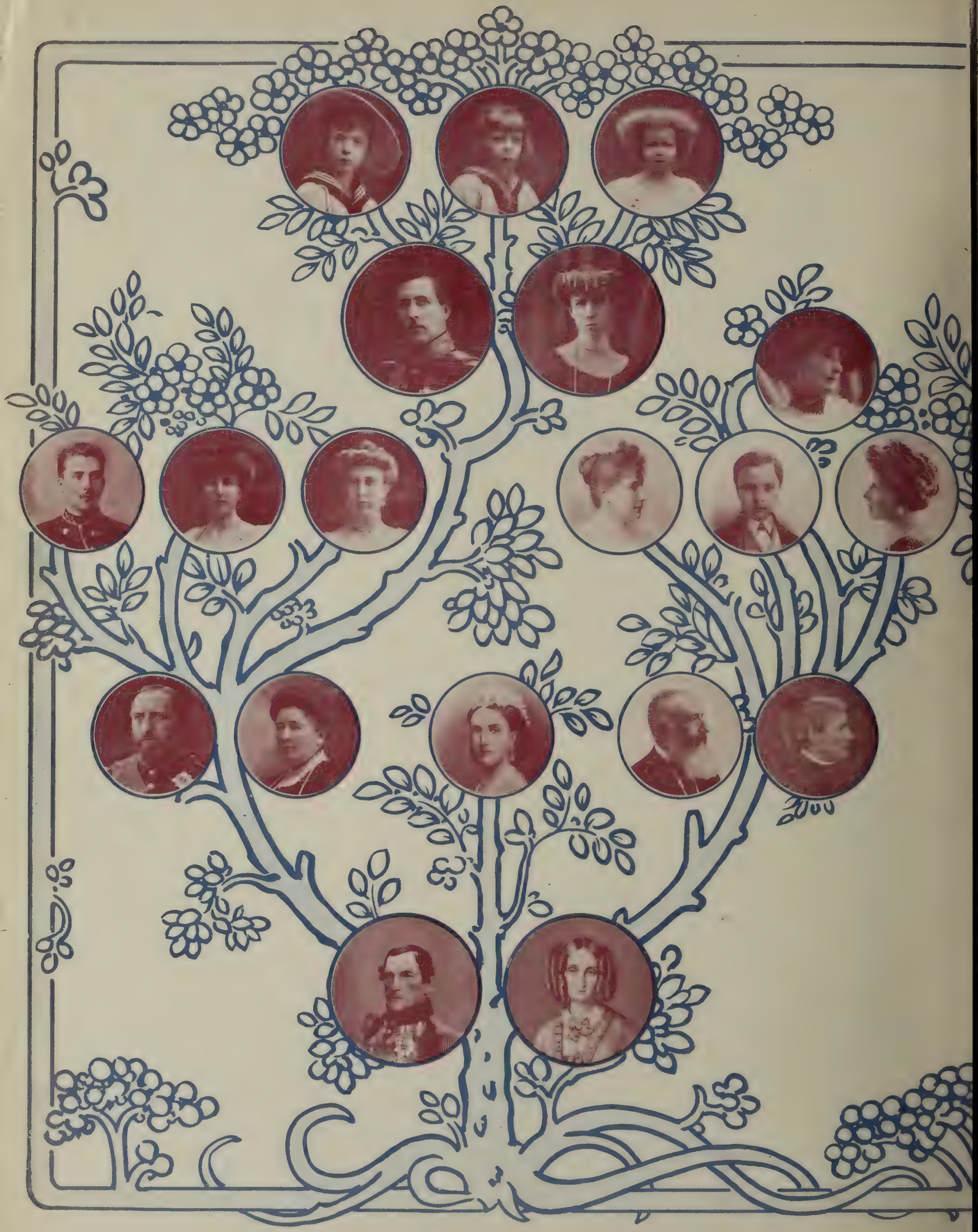
La création de dispensaires et d'hôpitaux facilite également, dans la mesure où le permet l'état actuel de la science, la lutte entreprise depuis quelques années contre la terrible maladie du sommeil, dont les ravages dépeuplent des régions entières. Ce fléau, propagé par les trypanosomes, est combattu par l'atoxyl et l'émétique, sans que jusqu'ici les expériences et les observations médicales aient permis de conclure définitivement au sujet de ces remèdes. C'est un des plus angoissants problèmes que l'Afrique équatoriale ait posés à la science; aussi faut-il ardemment espérer que les travaux des bactériologistes finiront par trouver un traitement efficace à cette épidémie, qui frappe aussi bien le blanc que l'indigène et entrave à la fois l'éducation morale, intellectuelle et économique du noir, et la mise en valeur de la colonie.

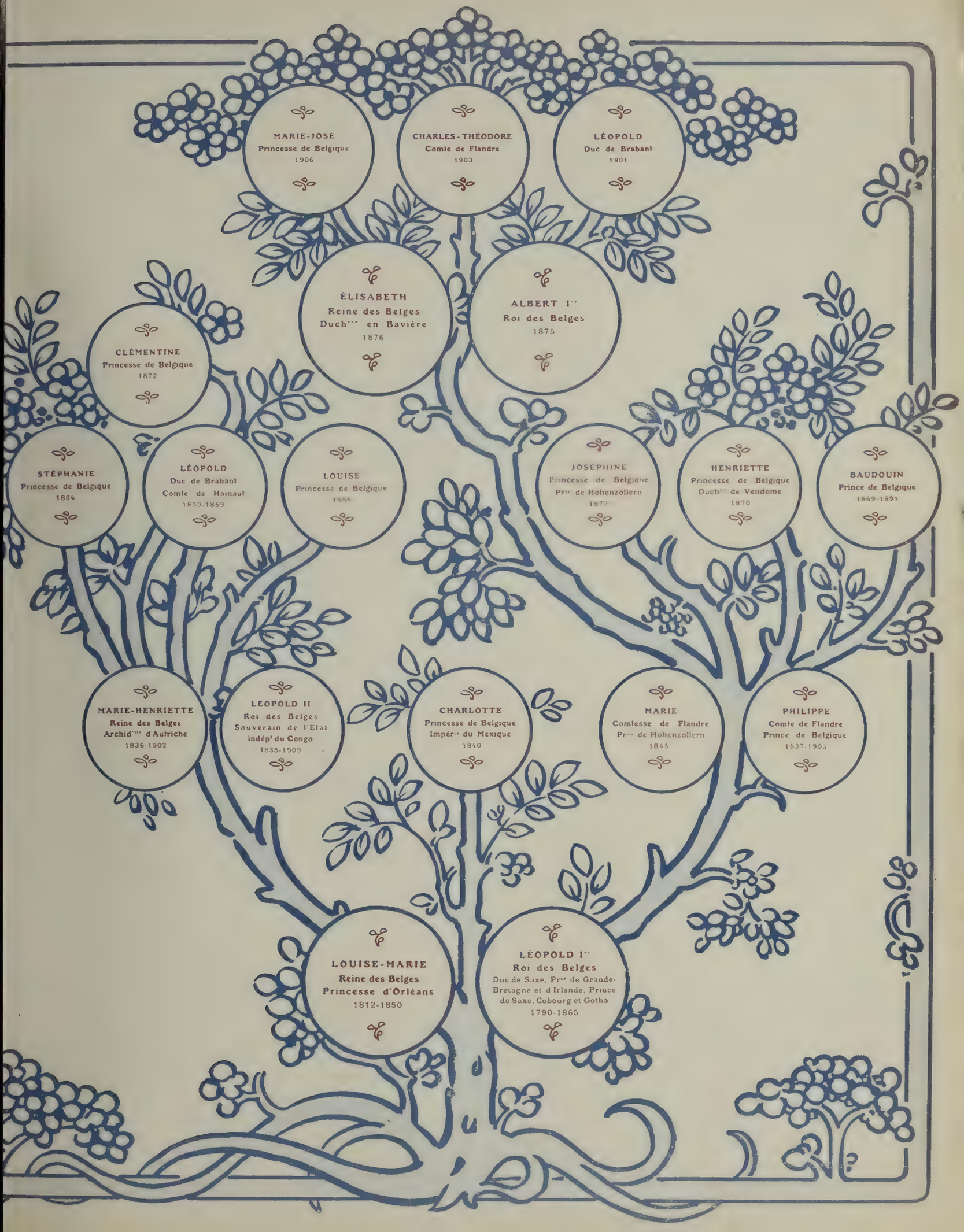
Celle-ci, grâce à ses richesses naturelles, offre un grand champ d'exploitation à l'activité commerciale et industrielle. Sa vaste étendue, les travaux publics qu'il s'agit d'y exécuter rendront cette exploitation difficile et peut-être onéreuse pendant quelque temps encore. Mais l'avenir semble gros de promesses, et la tâche accomplie, au cœur de l'Afrique centrale, depuis 1878, permet d'espérer beaucoup de cet empire édifié en moins d'un quart de siècle, grâce à la tenace persévérance et la grandeur de vues de son royal promoteur Léopold II, et à la prospérité duquel le roi Albert s'intéresse d'autant plus qu'il a pu en admirer la beauté et en comprendre l'importance économique lors du voyage qu'il fit, en 1909, de Capetown à Boma.

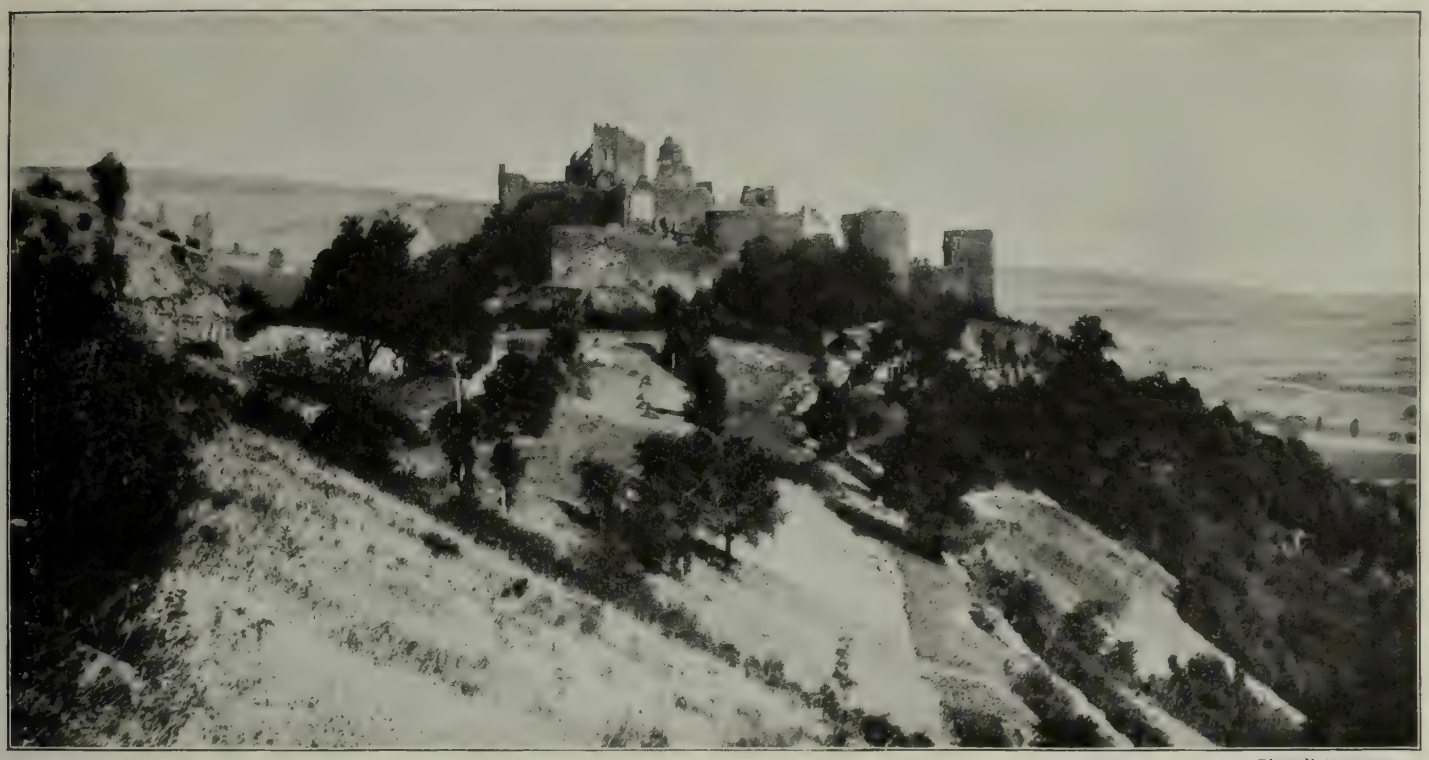
Quand on examine sans parti pris de dénigrement ou sans enthousiasme systématique l'œuvre accomplie par Léopold II et par les Belges au Congo, on reste confondu de la hardiesse de l'entreprise et de la façon dont elle fut menée à bien.

Certes, dans la conquête, l'organisation, la mise en valeur de ces vastes territoires vierges, on a vu se commettre tous les abus que provoquent presque fatalement le contact de la civilisation et de la barbarie. Le prétexte humanitaire et civilisateur qui avait permis l'organisation de l'Association internationale africaine fut bien vite oublié pour faire place à une conception presque exclusivement commerciale et financière; en vieillissant, le roi Léopold II pencha de plus en plus vers un absolutisme en contradiction avec les idées modernes, sur le gouvernement des peuples et même des colonies. — Il est certain qu'il en vint vers la fin de sa vie à considérer son État africain comme une véritable propriété, — mais cette conception même, avec tous les inconvénients qu'elle comporte, est peut-être ce qui a permis une organisation si prompte d'un des plus grands domaines coloniaux du monde. La Belgique, héritière de Léopold II, peut d'autant mieux s'appliquer à redresser les abus du régime léopoldien que, grâce à lui, elle dispose aujourd'hui d'une colonie pleine de ressources.

JEUNES BŒUFS ATTELÉS, A BOMOKANDI.




MARIE-JOSE
Princesse de Belgique
1906
CHARLES-THÉODORE
Comte de Flandre
1903
LÉOPOLD
Duc de Brabant
1901
ÉLISABETH
Reine des Belges
Duch^sse en Bavière
1876
ALBERT Ier
Roi des Belges
1875
CLÉMENTINE
Princesse de Belgique
1872
STÉPHANIE
Princesse de Belgique
1864
LÉOPOLD
Duc de Brabant
Comte de Hainaut
1859-1869
LOUISE
Princesse de Belgique
1858
JOSÉPHINE
Princesse de Belgique
Pr^ce de Hohenzollern
1872
HENRIETTE
Princesse de Belgique
Duch^sse de Vendôme
1870
BAUDOUIN
Prince de Belgique
1869-1891
MARIE-HENRIETTE
Reine des Belges
Archid^sse d'Autriche
1836-1902
LÉOPOLD II
Roi des Belges
Souverain de l'Etat
indép^t du Congo
1835-1909
CHARLOTTE
Princesse de Belgique
Impér^ce du Mexique
1840
MARIE
Comtesse de Flandre
Pr^sse de Hohenzollern
1845
PHILIPPE
Comte de Flandre
Prince de Belgique
1837-1905
LOUISE-MARIE
Reine des Belges
Princesse d'Orléans
1812-1850
LÉOPOLD Ier
Roi des Belges
Duc de Saxe, Pr^ce de Grande-Bretagne et d'Irlande, Prince de Saxe, Cobourg et Gotha
1790-1865



Phot. Puttemans.

RUINES DU CHATEAU DE BOURSCHEID.

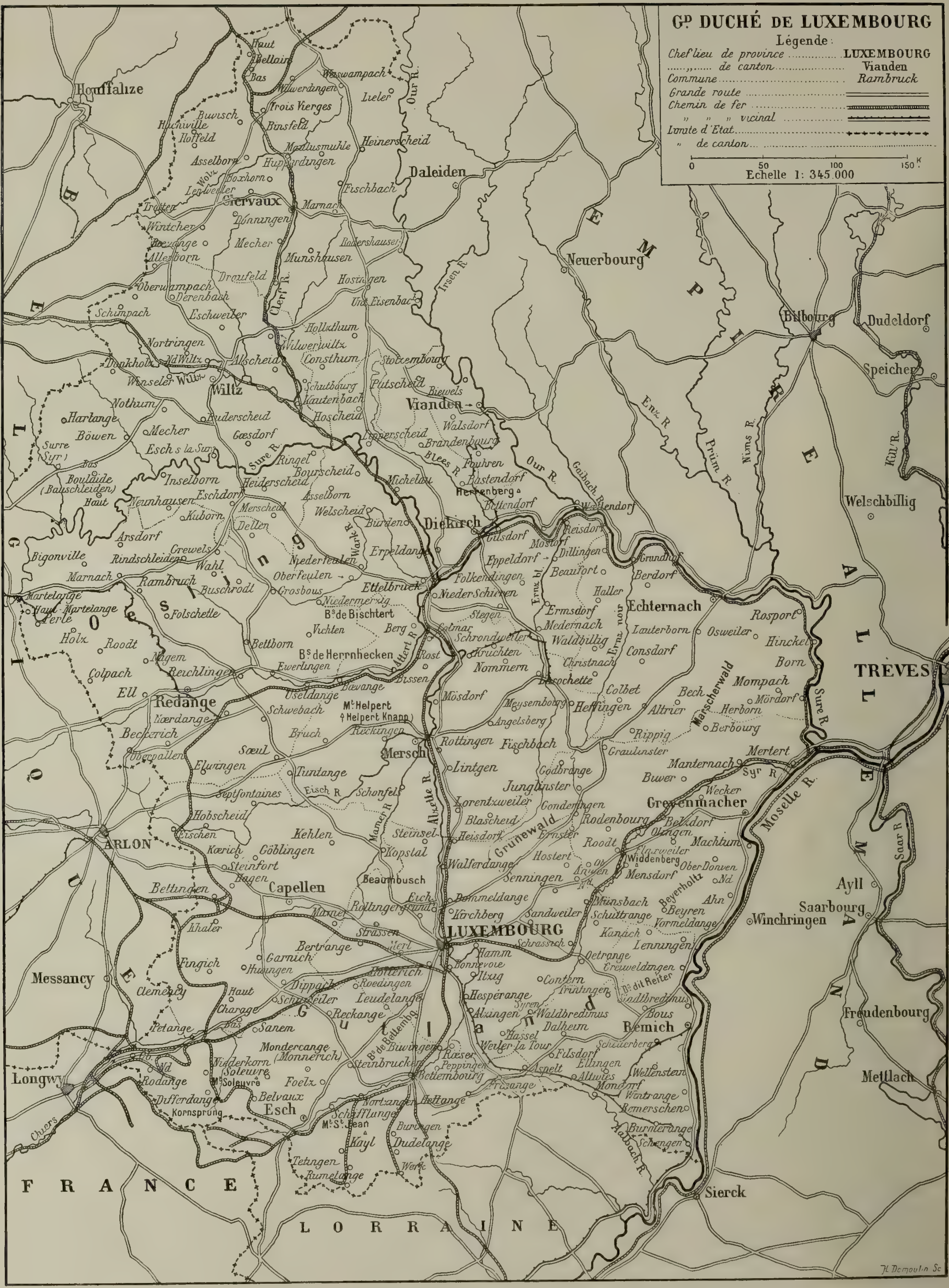
LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Le Luxembourg à vol d'oiseau. — Une survivance de l'ancienne Lotharingie. — Le sol et le sous-sol. — L'histoire du Luxembourg. — Les institutions politiques. — La vie économique. — La ville de Luxembourg. — Le Luxembourg industriel et le Gutland. — La vallée de la Moselle : Remich, Grevenmacher, Wasserbilich. — Echternach et la Sure inférieure. — L'Eisling, la Petite Suisse luxembourgeoise. — Diekirch. — Un pays féodal : Vianden et la vallée de l'Our. — La Sure supérieure. — Esch. — Bourscheid. — Wiltz. — Clairvaux.

Depuis l'époque lointaine où César vainquit Arioviste et le rejeta par delà le Rhin, il y a toujours eu, dans les districts qui avoisinent ce fleuve, un va-et-vient, un flux et un reflux de la civilisation germanique et de la civilisation latine : deux races, deux cultures, deux langues se heurtent sans cesse le long de cette ligne frontière qui va du massif des Alpes aux sables de Hollande, et les provinces qui s'échelonnent tout le long de cette limite plus ou moins incertaine présentent à divers degrés un même caractère : terres d'échange et de combat, elles portent l'empreinte des deux adversaires qui s'y sont rencontrés tant de fois. A force de s'y combattre, Germains et Gaulois ont fini par s'y mêler et par former des petits peuples intermédiaires plus ou moins influencés selon les époques par la France et par l'Allemagne, mais participant des deux civilisations et des deux races, et trouvant dans cet équilibre une manière d'originalité et d'autonomie. Nous avons déterminé ces caractères en ce qui concerne la Belgique : nous les retrouverons dans le Grand-Duché de Luxembourg. Peut-être même y sont-ils plus nets, parce qu'en Belgique l'élément germanique — les Flamands — n'est qu'un rameau détaché depuis très longtemps du vieux tronc teutonique et qui a une vie propre, tandis que dans le Grand-Duché la population, au premier abord, semble tenir de beaucoup plus près, par ses mœurs et sa langue, à l'Allemagne, à qui l'unit de plus un lien économique puissant.

Mais ce n'est là qu'un premier aspect. A mieux examiner, on verra que le Grand-Duché de Luxembourg possède une personnalité distincte. Son histoire le rattache à la Belgique, sa culture intellectuelle le rattache à la France au moins autant qu'à l'Allemagne, et parmi ses habitants l'ethnographe trouverait pour le moins autant de Celtes que de Germains. Aussi bien les Luxembourgeois, longtemps ballottés au gré des diplomates entre les puissants voisins qui les entourent, ont-ils fini par s'en tenir au solide patriotisme local des petits peuples. De tous les territoires de l'ancienne Lotharingie, l'État intermédiaire que la sagesse des Carolingiens avait institué entre la Gaule et la Germanie, le Luxembourg est peut-être celui qui est demeuré le plus lotharingien. Sur ce petit territoire se concentrent les aspects des deux districts qui formaient le centre de ce royaume disparu, l'âpre et agreste Ardenne et la noble plaine lorraine.

Le sol et le sous-sol. — Le Grand-Duché de Luxembourg, en effet, comprend deux régions bien distinctes : la région méridionale ou lorraine est appelée Gutland, ou Bon Pays; la partie septentrionale, qui réunit le massif occidental de l'Ardenne à l'Eiffel rhénan, se nomme l'Eisling ou Oesling. Les deux régions contrastent par la formation géologique, par l'aspect des paysages, et même dans une certaine mesure par les mœurs des habi-



CARTE DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

tants. Les plateaux et les collines du Nord, profondément entamés par les ruisseaux et les rivières, appartiennent aux formations paléozoïques. La roche dévonienne y perce en plusieurs endroits une couche extrêmement mince de terre végétale, tandis que le Bon Pays comprend des argiles, des graviers de transport ainsi que des alluvions modernes recouvrant toute la série des roches qui se succèdent du grès bigarré aux terrains oolithiques. Les gisements houillers qui ont si puissamment enrichi les régions voisines de la Belgique et de la Prusse Rhénane n'existent pas dans le Luxembourg, et le puits artésien de Mondorf, qui va chercher l'eau saline dans les roches triasiques, a pénétré jusqu'à 730 mètres de profondeur sans que la sonde ait trouvé trace de couches carbonifères. En revanche, le Sud-Ouest du Grand-Duché abonde en minerai de fer; les gisements des cantons d'Esch-sur-l'Alzette et de Capellen s'étendent sur une surface d'environ 4000 hectares; et si les mines de cuivre de Stolzembourg ont été abandonnées, on exploite encore le plomb à Oberwanpach et l'antimoine à Goesdorf.

Phot. Kutler.

LA PETITE SUISSE LUXEMBOURGEOISE : ROUTE DE BERDORF.

Le Grand-Duché de Luxembourg appartient presque en entier au bassin de la Moselle. Une seule partie du territoire se trouve sur un autre versant, celle qui s'incline au sud-ouest vers la Chiers et par cette rivière vers la Meuse française. La Moselle elle-même sert de limite au pays luxembourgeois entre Remerschen et Wasserbilig. C'est, avec les cantons du Sud-Ouest, la partie la plus fertile du Grand-Duché. Les coteaux de la rivière sont couverts de vignobles; ils s'étagent en pente douce et forment de nobles et larges paysages d'un aspect tout lorrain. L'Eisling, au contraire, est un âpre pays de bois et de rochers. La Sure, qui le traverse, et tous les affluents de la Sure : la Wiltz, la Blees, l'Our, l'Alzette, l'Ernz blanche et l'Ernz noire coulent dans des gorges rocheuses, resserrées et sauvages, et forment toute une série de paysages romantiques qui amusent l'imagination des touristes. La culture y est difficile et le paysan pauvre. Le climat y est assez rude ; l'écart moyen que l'on observe entre le mois le plus froid et le mois le plus chaud de l'année dépasse de quatre degrés l'écart que l'on observe à Bruxelles, et l'hiver dans les villages perdus des hauts plateaux est souvent extrêmement rigoureux. D'autre part, le ciel qui éclaire le bassin de la Sure est plus lumineux que celui de la Belgique; il laisse mieux passer la chaleur pendant les jours d'été.

La différence entre le climat de l'Eisling et celui du Gutland semble peu sensible, mesurée par les instruments de physique; mais de versant à versant l'aspect de la nature n'en change pas moins du tout au tout. Le Bon Pays en beaucoup d'endroits est couvert d'arbres fruitiers et de vignobles; certains de ses crus, notamment celui de Wormeldange, sur la rive gauche de la Moselle, sont classés parmi les bons vins d'Europe, et ses fruits excellents sont exportés en grand nombre.

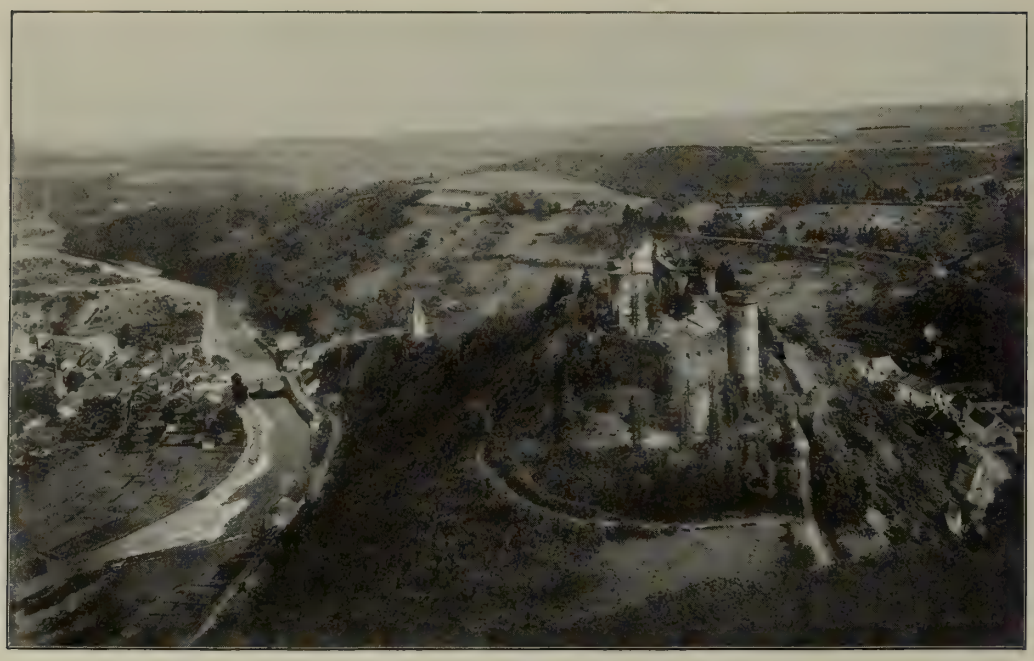
Phot. de M. A. Pinchaud.

L'EISLING : ENVIRONS DE DIEKIRCH.

Le Luxembourg est donc un pays essentiellement agricole; l'industrie y est de création récente; elle n'a envahi qu'une partie du pays et n'a pu encore en modifier profondément les mœurs. Les villes sont peu nombreuses, et même les plus importantes, — à l'exception de la capitale, — ne sont que de gros bourgs se développant en longues rues dans les étroites gorges que parcourent les rivières. Aussi le Luxembourg a-t-il gardé très longtemps un aspect essentiellement féodal.

Le caractère militaire de la féodalité a généralement frappé uniquement les historiens qui n'ont vu dans le seigneur que le défenseur, le chef de guerre, bien vite transformé en « exploiteur », en parasite social. En réalité ce fut avant tout, jusqu'à l'époque de la décadence du régime, le chef de l'atelier agricole, le patron, le soutien économique, et dans le pays où il garda ce caractère il s'est conservé beaucoup plus longtemps que partout ailleurs. Tel est le Luxembourg. La plupart des vieilles familles nobles qui ont construit les manoirs, aujourd'hui ruinés, qui hérissent les rochers du pays, se sont éteintes d'autant plus vite que la noblesse luxembourgeoise, généralement pauvre, a fourni à toutes les armées de l'Europe, depuis le moyen âge jusqu'au seuil de la période contemporaine, d'innombrables soldats de fortune; mais elles ont été remplacées, pour ainsi dire automatiquement, par des familles de roturiers opulents dont les chefs, laboureurs, vignerons, pépiniéristes, ont rempli le même rôle de chef de l'exploitation agricole. Les industriels eux-mêmes ont, somme toute, le même caractère, et leur patronat a quelque chose de patriarcal et de féodal qui est vraiment particulier au pays.

L'histoire du Luxembourg. — Si l'on examine la situation du Luxembourg sur une carte de l'Europe, si l'on se rend compte de sa position centrale aux confins de deux races et de deux civilisations entre ces deux vallées qui tant de fois servirent de routes aux armées, la Meuse et la Moselle, on s'étonne qu'il n'ait pas été plus profondément mêlé aux affaires européennes, qu'il n'ait pas



VIANDEN : LA VILLE, L'OUR ET LE CHATEAU.

fondateur de l'illustre maison de Luxembourg qui, par le mariage d'Ermesinde (1196-1247) et de Walram, marquis d'Arlon, se confondit avec la maison de Limbourg. On sait quelle fut sa haute fortune; que plusieurs de ses membres furent élevés à l'Empire et qu'elle acquit, par mariage, le royaume de Bohême. Grands batailleurs, bons chevaliers, ces princes luxembourgeois firent la guerre dans toute l'Europe et rompirent des lances jusqu'en Terre sainte. Un d'eux, Jean IV, dit Jean l'Aveugle, véritable type du chevalier de cette époque, s'en vint mourir à Crécy, où il combattait pour son allié le roi de France. Au milieu de tant d'aventures, les princes de la maison de Luxembourg devaient naturellement négliger quelque peu leur pays d'origine. Ils le considérèrent toujours comme un élément assez secondaire de leur politique européenne et ils finirent par le donner en gage pour payer leurs dettes. Leur race s'éteignit en la personne d'Élisabeth de Gœrlitz, qui épousa Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, et finit par céder ses États à Philippe le Bon. A partir de ce moment jusqu'en 1831, le Luxembourg suivit les destinées des Pays-Bas dans lesquels il était incorporé.

été saccagé, pillé, disputé comme la Belgique, et qu'au travers de tant d'événements il ait gardé sa vie originale, son existence individuelle. A le parcourir, on se l'explique. Ces districts montagneux et sauvages sont très voisins des grand'routes périlleuses où passèrent les bandes de Charles-Quint et de Henri II, les armées de Louis XIV, des alliés, de la Révolution et de l'Empire, mais ils restent à l'écart de ces routes, et Luxembourg seul, à cause de sa formidable position stratégique, fut disputé avec acharnement dans la phase guerrière de l'histoire européenne.

Avant l'arrivée de César en Gaule, le Luxembourg — y compris le Luxembourg belge et une partie considérable de la Lorraine et de la Prusse Rhénane — était occupé par la puissante nation gauloise des Trévires qui fit au conquérant romain une énergique résistance. C'est sur son territoire qu'Auguste fonda l'importante colonie d'*Augusta Trevirorum* (Trèves), dont les bains, les palais et les savantes murailles remplacèrent les cabanes et les palissades de l'antique capitale de la nation vaincue, et qui fut, à partir de Constantin, le siège de la préfecture des Gaules.

Plusieurs grandes routes militaires y aboutissaient; la plus longue traversait le Grand-Duché de Luxembourg, où se trouvait établi un camp retranché très grand, dont on a retrouvé la trace à Dalheim, près de Remich. Si la partie septentrionale du pays, le montagneux et sauvage Eisling, demeura toujours assez inculte, la vallée de la Moselle et le Gutland tout entier furent parsemés d'opulentes villas, centres de domaines bien cultivés et peuplés de nombreux colons. On a retrouvé les restes de l'une d'elles dans le petit village allemand de Nennig, qui se trouve en face de Remich, au delà de la Moselle (en Prusse), et où l'on admire encore une des plus belles mosaïques romaines qui nous aient été conservées. Ce sont également les Romains, du reste, qui choisirent le rocher du Bock, au confluent de l'Alzette et de la Petrusse, pour y bâtir la forteresse qui est devenue Luxembourg. L'origine de la capitale du Grand-Duché remonte à l'empereur Gallien.

Après les invasions germaniques, le Luxembourg, comme tous les territoires de la rive gauche du Rhin, fut englobé dans l'empire franc : il fit partie du royaume d'Austrasie.

A l'époque féodale, son histoire se mêle à celle du Luxembourg belge. On a vu, dans un précédent chapitre de cet ouvrage, comment Sigefroy, comte d'Ardenne, fut le

Au XVIIe siècle il n'eut pas tout à fait autant à souffrir que la Belgique des marches et des contremarches des armées, des garnisons et des pillages, de l'allié comme de l'ennemi, mais il subit le contre-coup des désastres de la guerre de Trente ans. L'archevêque de Trèves, allié de la France, ayant été enlevé par les Impériaux et conduit en prison à Luxembourg, c'est d'abord vers cette place que se dirigèrent les armées françaises. Picolomini se porta au secours de la ville, mais ses troupes se comportèrent comme en pays ennemi : Wasserbillig et Grevenmacher furent pillés, Wormeldange et Remich incendiés, et les mercenaires impériaux, repoussés par les Français, ayant hiverné dans le pays, y laissèrent les plus mauvais souvenirs.

Le traité de Westphalie enleva au Luxembourg : Thionville, Montmédy, Damvillers, Ivoix et Marville.

Ce fut là le plus grand dommage que le Luxembourg subit durant les guerres si meurtrières du XVIIe siècle, car ce sont les

Phot. Kutter.

ECHTERNACH : LA PLACE DU MARCHÉ ET LE DINGSTUHL.

Phot. Keller.

LUXEMBOURG : LE FAUBOURG DU GRUNDT ET LA VILLE HAUTE.

chambres de réunion qui donnèrent Luxembourg à Louis XIV, et la ville n'eut qu'à se louer des travaux que Vauban y exécuta.

Durant les guerres du XVIIIe siècle, ce fut le Luxembourg qui de tous les Pays-Bas souffrit le moins, et les armées de la Révolution et de l'Empire ne traversèrent guère ce pays écarté, qui, après la prise de la cidatelle de Luxembourg, fut annexé à la République malgré la résistance, d'ailleurs promptement vaincue, des paysans du Nord-Est (*Klöppelkrieg*).

Lors de la Révolution de 1830, les Belges en se séparant de la Hollande avaient bien compté que le Luxembourg tout entier serait annexé au jeune royaume qu'ils venaient de fonder. Mais la diplomatie européenne en décida autrement : les Belges durent céder et le traité des vingt-quatre articles (15 octobre 1831) partagea le territoire luxembourgeois en deux, en donnant la moitié occidentale à la Belgique, et formant du reste un grand-duché dont le roi de Hollande fut le souverain et qui demeurait rattaché à la Confédération germanique. Le roi Guillaume Ier ne consentit à reconnaître cet état de choses qu'en 1839, et c'est son fils Guillaume II qui régla définitivement la situation du Luxembourg en lui donnant une constitution.

Le sort de ce pays semblait donc enfin décidé, quand les intrigues diplomatiques qui précédèrent la guerre franco-allemande faillirent lui donner une destinée différente et l'incorporer à la France.

Au lendemain de Sadowa, Napoléon III, à qui l'opposition en France et l'opinion publique tout entière avaient vivement reproché de n'avoir rien fait pour empêcher l'agrandissement de la Prusse, eut l'idée d'offrir à la nation une compensation, avec l'appui même de Bismarck. Il fit proposer à celui-ci deux conventions, dont le texte fut trouvé, en 1870, parmi les papiers de Rouher, au château de Cercey, et publié par les soins du gouvernement prussien. L'une, publique, devait donner à la France le droit d'occuper, à la place de Sarrebruck et Landau, Luxembourg, au moins; l'autre, très secrète, lui permettait de faire entrer ses troupes en Belgique avec l'espoir d'être soutenu par la Prusse dans cette conquête d'un pays de langue française. Bismarck eut l'habileté de tergiverser et, par manière de réponse, finit par marier la parente du roi de Prusse, la princesse Marie de Hohenzollern-Sigmaringen, au comte de Flandre, l'héritier présomptif du royaume de Belgique. C'est alors que Napoléon III se rabattit sur le Luxembourg. Quand l'Allemagne du Nord était devenue prussienne, le roi de Hollande et son ministre luxembourgeois, M. de Tornaco, avaient essayé en vain d'échapper à l'incorporation, et c'est après leur échec qu'ils eurent même l'idée de se tourner vers la France et d'offrir le Luxembourg à celle-ci contre une indemnité, à condition que l'empereur obtînt de la Prusse sa renonciation formelle aux droits de l'Allemagne sur le Limbourg. L'affaire semblait faite, quand les Hollandais demandèrent le consentement de la Prusse, sa garantie contre les revendications et les colères possibles des patriotes allemands, des pangermanistes de l'époque, pour qui le Luxembourg était, à n'en pas douter, un territoire germanique, quelque envie qu'eussent les Luxembourgeois de se donner à la France. Bismarck a dit et répété que ni lui ni son roi n'eussent soutenu les patriotes belliqueux, si l'affaire alors se fût réglée vite et sans intervention officielle de la Prusse. Mais il ne voulait à aucun prix donner son assentiment à un acte qui pouvait être regardé en Allemagne comme une trahison. Les lenteurs, l'obstination du roi de Hollande à réclamer le consentement formel de la Prusse, eurent le résultat attendu. Le parti national allemand s'agita, le leader des libéraux patriotes,

Phot. Puttemans.

LE MULLERTHAL : LE MOULIN DES OISEAUX.

LUXEMBOURG : PALAIS GRAND-DUCAL.

Bennigsen, fit une interpellation au Reichstag et les pourparlers furent brutalement rompus à l'intervention directe de la diplomatie prussienne. Cet incident n'a pas laissé de traces, mais il était curieux à rappeler parce qu'il montre que, malgré la langue qu'ils parlent, les Luxembourgeois ont toujours regardé avec plus de sympathie du côté de la France que du côté de l'Allemagne.

Guillaume II eut pour successeur son fils aîné, le prince Alexandre, qui monta sur le trône sous le nom de Guillaume III. Dès l'année qui suivit son avènement (1850), le nouveau roi nomma son plus jeune frère, le prince Henri, son représentant dans le Grand-Duché de Luxembourg. Ce fut un excellent choix. Le prince Henri prit son rôle fort au sérieux et exerça une action directe et bienfaisante sur l'administration, sur la vie économique et sur la vie intellectuelle du pays. Aussi jouit-il, sa vie durant, d'une popularité extraordinaire et les manuels scolaires peuvent à bon droit l'appeler Henri le Bon ; les souvenirs populaires ratifient ce titre.

C'est sous le règne de Guillaume III que, la neutralité du Luxembourg ayant été proclamée par le congrès de Londres (1867), la ville de Luxembourg fut démantelée ; sa fameuse citadelle, évacuée par les troupes prussiennes qui y tenaient garnison depuis 1815, fut démolie.

Comme Guillaume III était le dernier rejeton mâle de la maison d'Orange-Nassau, la couronne grand-ducale, qui alors n'était pas transmissible aux filles, passa à son neveu, Adolphe, duc de Nassau, lequel ne régna que dix ans. A la mort de ce prince, en 1905, le trône revint à son fils, Guillaume de Luxembourg. Celui-ci, n'ayant que des filles et se trouvant le dernier agnat de la dynastie de Nassau, régla la succession conformément aux statuts de sa maison. D'après ces dispositions, auxquelles la chambre luxembourgeoise donna force de loi le 5 juillet 1907, la princesse Marie-Adélaïde est l'héritière présomptive du Luxembourg.

Les institutions politiques. — Les institutions assez libérales de ce pays sont l'œuvre des princes amenés par les circonstances extérieures à mettre la constitution de leur Grand-Duché en harmonie avec celle de leurs autres États et avec celle des pays voisins. La loi fondamentale du Luxembourg, promulguée en 1842 et modifiée dans un sens conservateur en 1848, ressemble donc beaucoup à la constitution belge et à la constitution hollandaise.

C'est une monarchie constitutionnelle représentative. La couronne est héréditaire dans la maison de Nassau, selon le Pacte de famille du 30 juin 1783, le traité de Vienne du 9 juin 1815, et le traité de Londres du 11 mai 1867. Le grand-duc exerce la puissance souveraine conformément à la constitution et aux lois du pays. Il dispose seul du pouvoir exécutif, mais il est assisté dans ses fonctions par un conseil de gouvernement qui se compose d'un président ou ministre d'État et de trois membres ayant le titre de directeurs généraux. Quatre conseillers de gouvernement leur sont adjoints. Nommés par le souverain et choisis par lui dans le sein ou en dehors de la chambre, les membres du gouvernement sont responsables et doivent contresigner tous les actes du grand-duc. Celui-ci partage le pouvoir législatif avec la chambre des députés, nommée pour six ans au suffrage restreint (pour être électeur, il faut être âgé de vingt-cinq ans accomplis, et payer la somme de 10 francs en contributions directes. Il y a un député par 5000 habitants. Aucun cens d'éligibilité). Un conseil d'État, composé de quinze membres, nommés par le grand-duc, participe dans une certaine mesure au pouvoir législatif et à l'administration. Il donne son avis sur les projets de lois, ainsi que sur les règlements d'administration qui lui sont soumis par le gouvernement. Il a le droit de refuser à une loi votée par la chambre la dispense du second vote. Enfin sept de ses membres, constitués en comité du contentieux, statuent souverainement sur tous les recours en matière contentieuse et administrative, ainsi que sur les demandes d'annulation pour excès de pouvoir.

Au point de vue administratif, le Grand-Duché est divisé en trois districts et en douze cantons : le district de Luxembourg, comprenant les cantons de Luxembourg, d'Esch-sur-l'Alzette, de Mersch et de Capellen ; le district de Diekirch, comprenant les cantons de Diekirch, de Redange, de Wiltz, de Clairvaux et de Vianden ; le district de Grevenmacher, comprenant les cantons de Grevenmacher, de Remich et d'Echternach.

Les institutions communales du Luxembourg sont exactement calquées sur celles de la Belgique : le bourgmestre est également choisi par le gouvernement, et quand celui-ci le prend en dehors du conseil communal, il n'a que voix consultative. Au point de vue judiciaire, le Grand-Duché de Luxembourg est divisé en deux arrondissements : celui de Luxembourg et celui de Diekirch, et en douze cantons de justice de paix. Dans chaque arrondissement se trouve un tribunal d'arrondissement ou de première instance. Il y a, de plus, à Luxembourg, une cour supérieure de justice qui comprend une cour d'appel et une cour de cassation. L'institution du jury n'existe pas dans le Grand-Duché de Luxembourg. La cour d'assises, tribunal temporaire statuant sur les affaires criminelles et les délits politiques, est composée de trois conseillers à la cour supérieure de justice et de trois juges du tribunal d'arrondissement. Le parquet a la même organisation qu'en France et en Belgique.

L'instruction publique est très bien organisée dans le Grand-Duché. Elle est obligatoire depuis 1881. Le pays possède 805 écoles primaires proprement dites, 704 écoles d'adultes, 25 écoles primaires supérieures, 2 écoles normales, un athénée (lycée) à Luxembourg comprenant des cours supérieurs de lettres et de sciences, un gymnase, une école industrielle et commerciale et une école de dessin ; deux gymnases, un à Diekirch et un à Echternach. Il y a de plus de nombreuses écoles spéciales : un institut agricole à Ettelbruck, une école d'agriculture pratique à Givenich, une école d'artisans à Luxembourg, une école industrielle et commerciale à Esch-sur-l'Alzette. La surveillance de l'enseignement primaire est exercée par l'État, par la commune, et par l'évêque au point de vue religieux. Bien que tous les cultes soient exercés librement dans le Grand-Duché, la très grande majorité des habitants est, en effet, catholique ; il n'y a que 2700 protestants et 1200 israélites pour 242000 catholiques.

Le Luxembourg ne connaît point de question religieuse : il ne connaît pas non plus de question militaire. La force armée du Grand-Duché, placé sous un commandement unique, est formée de deux compagnies : une compagnie de gendarmes et une compagnie de volontaires. La compagnie de gendarmes est formée de 135 hommes, y compris les sous-officiers. La compagnie de volontaires, cantonnée à Luxembourg, est forte de 140 à 170 sous-

Phot. de M. A. Pinchaud.

LUXEMBOURG : LE MARCHÉ.

officiers et soldats. Dans les cas exceptionnels « où l'ordre et la sécurité publiques seraient menacés », la force numérique de la compagnie de volontaires peut être portée temporairement à 250 hommes.

On voit que cet heureux pays ne songe pas à troubler la paix européenne.

La langue populaire du Grand-Duché est un patois allemand qui présente, du reste, presque autant de nuances qu'il y a de clochers. Mais le français est la langue officielle et administrative : les affiches, les avis sont généralement en français et en allemand. Presque tout le monde connaît les deux langues, mais le français demeure la langue préférée de la classe cultivée, qui continue à être orientée vers Paris, malgré le lien économique rattachant le Grand-Duché au Zollverein allemand. C'est à Paris que les jeunes Luxembourgeois des familles opulentes vont terminer leur éducation, et les journaux, les revues, les livres français, les idées françaises ont conservé dans le Grand-Duché une clientèle fidèle.

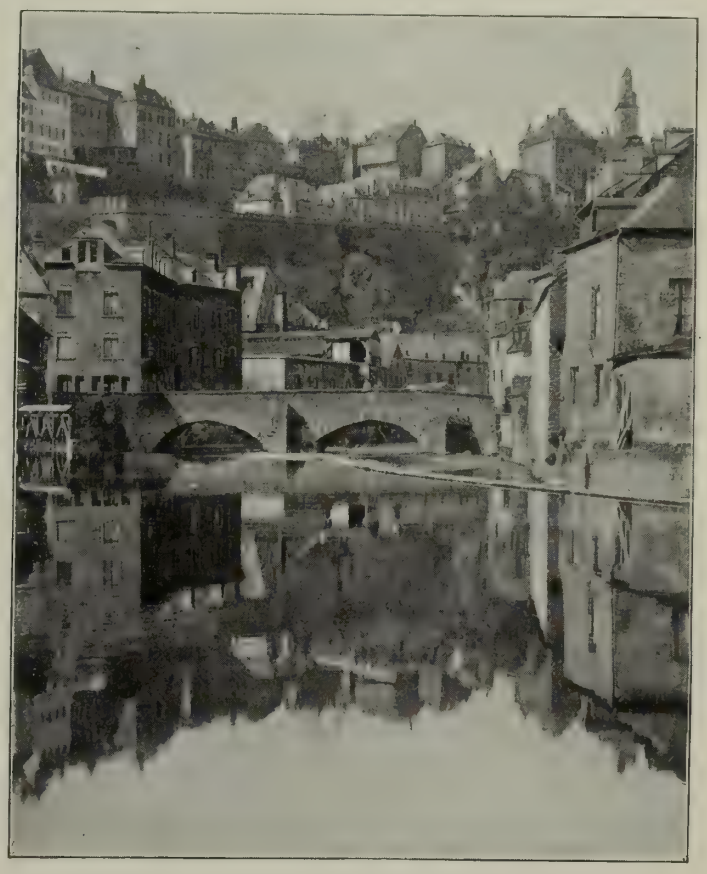
La vie économique dans le Grand-Duché de Luxembourg. — Le voyageur qui parcourt le Grand-Duché de Luxembourg et ne se contente pas de faire l'excursion classique de la « Petite Suisse luxembourgeoise », c'est-à-dire de visiter les vallées des deux Ernz, éprouve une impression de prospérité. Dans certains cantons, la terre est aride, le climat rude, la culture difficile. Mais les habitants des plus pauvres villages semblent avoir pris cette philosophie du montagnard, où l'on peut voir la suprême sagesse, qui se satisfait de peu et se fait une manière de bonheur en limitant ses besoins. Dans le Bon Pays, au contraire, les villages ont un air d'opulence; de grandes fermes bien bâties s'élèvent au milieu de terres bien cultivées, et la vallée de la Moselle donne une inoubliable impression d'idylle rustique et bourgeoise. C'est un de ces pays bénis où la nature fournit à l'homme le blé, le vin, les fruits en abondance et où l'homme se contente de se laisser vivre. L'industrie métallurgique, d'autre part, a pris, en vingt-cinq ans environ, une importance considérable. Les hauts fourneaux et les forges d'Esch-sur-l'Alzette, de Dudelange, de Dommeldange, de Differdange, de Rumelange, de Rodange et de Steinfort, sont d'admirables installations industrielles. Les établissements de Dudelange spécialement sont parmi les plus actifs et les plus puissants de l'Europe. D'après les dernières statistiques, l'industrie métallurgique du Luxembourg produisait annuellement environ 930000 tonnes de fonte et 300000 tonnes d'acier. Il y a également d'importantes tanneries à Wiltz, Clervaux, Ettelbruck, Echternach, Mersch, Larochette, Remich et Grevenmacher, et quelques fabriques de draps et de lainage, de faïence et de céramique. Toutes ces usines sont prospères et elles sont en train de constituer une puissante aristocratie industrielle qui est dès à présent la véritable classe dirigeante du pays, l'ancienne aristocratie nobiliaire ayant à peu près disparu. Par le fait, les plus grandes familles luxembourgeoises ont passé à l'étranger à l'époque où le pays était autrichien, espagnol ou français.

LA VILLE DE LUXEMBOURG

Le premier aspect. — Luxembourg est une des villes les plus pittoresques et les plus riantes de l'Europe. Elle a cessé de faire l'admiration de l'ingénieur militaire, mais elle fait encore l'étonnement de tous les voyageurs qui voient pour la première fois s'étaler devant leurs yeux, au sortir de la gare, ses terrasses, ses glacis et ses viaducs. Luxembourg est une ville de plaisance bâtie sur les ruines d'une forteresse. La ville de plaisance sourit de tous ses jardins en fleurs, mais elle laisse deviner l'aspect formidable que devait avoir autrefois la forteresse. Gœthe, dans son *Journal de la campagne de l'Argonne,* en 1792, fait cette description :

« Un ruisseau, nommé Pétrus, qu'on voit bientôt se joindre à l'Else (Alzette) qui vient au devant de lui, entoure de ses méandres un échafaudage de roches échelonnées sur une vaste étendue de terrain... A mesure que la stratégie s'est développée, on a compris que, pour protéger la ville au sud, au nord et à l'est, il fallait élever des bastions sur la rive droite de la rivière et sur le sommet des rochers qui la bordent irrégulièrement. Comme chacun de ces bastions en demandait un autre pour le protéger, on finit par construire un véritable labyrinthe de redoutes, de bastions, de demi-lunes, de retranchements et de tenaillons. Et au milieu de tous ces moyens de défense, chaque petit espace resté vide a été taillé en terrasses et converti en jardins qui entourent de jolies petites maisons de plaisance. »

Le tableau reste exact. Peut-être même a-t-il gagné en charme. La ville, débarrassée de ses remparts, respire plus à l'aise. Les jardins se sont agrandis; de beaux arbres y ont poussé; les glacis se sont ornés de parterres et de bosquets : le rempart tout entier n'est plus qu'un parc; mais on se rend bien compte de la valeur militaire que devait avoir autrefois cette position exceptionnelle.



LUXEMBOURG : L'ALZETTE AU GRUNDT ET LA VILLE HAUTE.

Phot. Kutter.

L'ALZETTE AU FAUBOURG DE PFAFFENTHAL.

L'histoire de la ville. — Ce beau lieu semblait avoir été destiné par la nature à recevoir une citadelle. Les Romains furent les premiers à s'en rendre compte. Le rocher du Bock, qui domine le confluent de l'Alzette et de la Pétrusse, fut, dit-on, fortifié par Gallien. Les Franks l'occupèrent et lui donnèrent le nom de *Lutzelbourg*, dont on a fait Luxembourg. Mais ces barbares n'aimaient pas à s'enfermer dans des murailles. Confiants dans leur nombre, leur force et leur valeur, ils faisaient la guerre en rase campagne et méprisaient aussi bien l'architecture militaire que la poliorcétique. Aussi Charles Martel fit-il don de la citadelle de Luxembourg et de la ville qui s'était bâtie à l'abri de ses murailles aux moines de l'abbaye de Saint-Maximin. Au xe siècle, dans le désordre social grâce auquel les gens de guerre se créaient des domaines, les forteresses imprenables avaient, au contraire, une valeur inestimable; étant donnée la faiblesse de l'offensive, elles constituaient la garantie presque absolue de l'impunité et de la puissance. Derrière de bons murs, juchés sur un rocher inaccessible, le seigneur féodal pouvait braver le roi et l'empereur. Aussi Sigefroy, comte d'Ardenne, trouva-t-il avantageux d'échanger un magnifique domaine contre la forteresse de Luxembourg, que l'abbé de Saint-Maximin lui céda. C'est à cette opération très politique que la maison de Luxembourg, qu'il fonda, dut sa haute fortune.

« Ce Sigefroy, du reste, dit la légende, était aimé des fées; il avait épousé la nymphe de l'Alzette, personne délicieuse qui, malheureusement, se terminait en queue de poisson un jour par an. Elle avait exigé, comme condition au mariage, que son mari la laissât complètement libre de lui cacher une partie de sa vie. Mais Sigefroy d'Ardenne était aussi curieux qu'Elsa de Brabant; pour avoir voulu connaître la vie du chevalier au Cygne, celle-ci le perdit; pour avoir tenté d'apercevoir sa femme changée en poisson, Sigefroy la vit s'abîmer dans la rivière, comme Lusignan vit disparaître Mélusine. »

Si la légende se mêle à la vie de Sigefroy, celui-ci n'en appartient pas moins à l'histoire. C'est lui qui donna à Luxembourg sa première enceinte, qui n'allait pas plus loin vers l'ouest que le marché aux poissons. La seconde enceinte, du XIe siècle, comprenait les rues du Gouvernement et du Marché-aux-Herbes; la dernière, de la fin du XIVe siècle, commençait vers le midi, à peu près à l'angle du nouveau boulevard du Viaduc et du boulevard Marie-Thérèse, embrassant toute l'ancienne ville haute. Elle occupait exactement l'emplacement de l'admirable parc public qui entoure aujourd'hui la ville du côté du plateau.

La ville même de Luxembourg ne se développa guère au cours du moyen âge. Tout y était subordonné aux nécessités militaires, et les princes résidant soit en Allemagne, où ils étaient devenus empereurs, soit dans leur royaume de Bohême, ou bien guerroyant, comme Jean l'Aveugle, dans tous les pays où il y avait à guerroyer, négligèrent presque complètement le berceau de leurs maisons. Pour les ducs de Bourgogne, Luxembourg ne fut non plus qu'une forteresse, un point d'appui à la fois contre la France et contre l'Allemagne. Les Habsbourg n'y virent pas autre chose. Les gouverneurs qu'ils y plaçaient s'y fortifiaient et s'y ennuyaient. L'un d'eux pourtant, Ernest de Mansfeld, exerça la charge assez longtemps pour pouvoir songer à autre chose qu'à vérifier le bon état des remparts et à veiller sur le matériel d'artillerie. Gouverneur de Luxembourg de 1545 à 1604, il y bâtit un magnifique palais, dans le faubourg de Clausen, où il avait entassé d'innombrables richesses. Malheureusement ce palais ne dura pas beaucoup plus que son propriétaire : il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges et un parc. Mansfeld a du reste laissé de bons souvenirs à Luxembourg. Il avait fini par s'intéresser à la ville même, et son gouvernement fut moins dur que celui des autres généraux qui occupèrent la place au nom de l'empereur.

Rattaché à la couronne de France, par un arrêt des chambres de réunion, Luxembourg vit ses fortifications complétées et modernisées par Vauban, qui en fit une manière de chef-d'œuvre de l'art militaire. Le traité d'Utrecht rendit la place à l'Empire. Dans la campagne de 1794, une armée française vint mettre le siège devant la ville, qui capitula après six mois de résistance. C'est la dernière fois que les remparts de Vauban furent utilisés, mais leur valeur stratégique continua d'inquiéter les diplomates

PLAN DE LA VILLE DE LUXEMBOURG.

Phot. Kutter.

LUXEMBOURG : LE PONT ADOLPHE.

et les gens de guerre, jusqu'au jour où le congrès de Londres (1867), ayant déclaré neutre le Grand-Duché de Luxembourg, la place fut enfin démantelée.

Depuis lors la ville s'est harmonieusement développée. Tandis que, tout le long des vallées de l'Alzette et de la Pétrusse, se prolongeaient les faubourgs ouvriers, jusqu'à Dommeldange, d'une part, jusqu'à Hollerich, de l'autre, le plateau se couvrait d'opulentes villas; un nouveau viaduc, le pont Adolphe, œuvre hardie de l'ingénieur luxembourgeois Rodange et de l'architecte français Séjourné, joignait la terrasse et le quartier de la gare, qui a pris les proportions d'une véritable ville nouvelle.

A la place occupée par les remparts du côté du plateau, on construisait, d'autre part, un grand parc semi-circulaire, qui contribue à donner à la ville cet aspect d'élégance et de gaieté qui frappe d'ordinaire le voyageur.

Les monuments. — Luxembourg ne compte guère de monuments intéressants : il ne reste rien, ou presque rien, du fameux château d'Ernest de Mansfeld, et le palais royal, ancien palais des gouverneurs, n'est qu'un joli hôtel princier du XVIe siècle qu'on ne remarquerait même pas, malgré la belle patine qui le recouvre, dans un pays plus riche en souvenirs architecturaux.

Quoi d'étonnant? Dans une ville qui était toujours sur le point d'être bombardée et assiégée, qui donc aurait songé à faire des dépenses somptuaires? L'église Notre-Dame, la métropolitaine, est pourtant assez curieuse. Elle date du XVIe siècle. Ce n'est pas encore du style jésuite, c'est plutôt du gothique décadent, mais d'une décadence pleine de charme. Le portail est vraiment un beau morceau et le jubé de style baroque est du plus amusant pittoresque. On y voit d'autre part le mausolée, ou plutôt l'ex-mausolée de Jean l'Aveugle; une inscription porte ces mots : *Hoc sub altare servatur Johannes, rex Bohemiæ, comes Luxemburgensis, etc.*

Les circonstances ont fait mentir ce latin lapidaire.

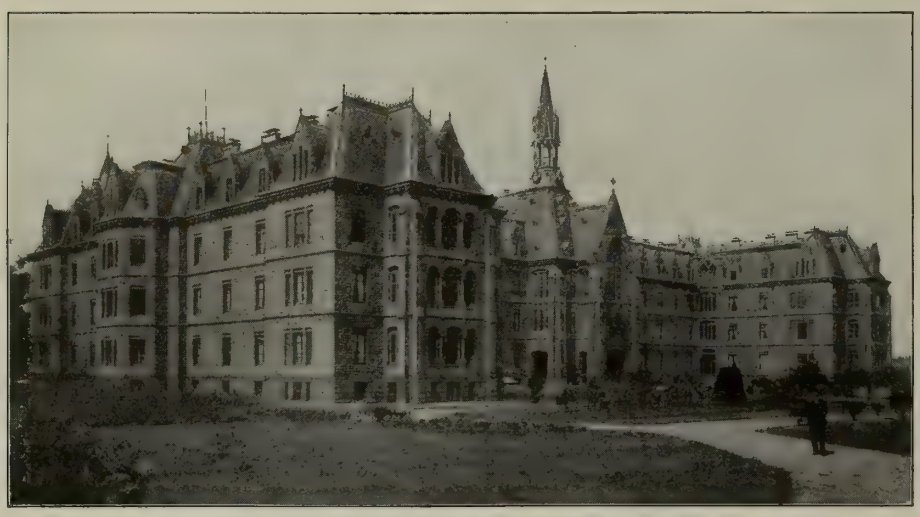
Le roi Jean de Bohême, comte de Luxembourg, n'est pas du tout conservé sous cet autel. Ce héros voyageur, véritable chevalier errant, qui passa sa vie à courir les champs de bataille, passe sa mort à courir les tombeaux. Après maintes aventures, ses restes avaient fini par tomber entre les mains de M. Bock, le créateur de la faïencerie de Metlach, sur la Sarre. M. Bock mit le roi de Bohême dans son cabinet de curiosités, et c'est là que le prince de Prusse, visitant la faïencerie en 1838, le découvrit. Les princes sont tous plus ou moins de la même famille : celui-ci pouvait, à la rigueur, compter Jean de Bohême parmi ses ancêtres. Il s'émut de le voir remisé chez un simple bourgeois en compagnie d'animaux empaillés et de faïences curieuses. Il le racheta, l'emporta chez lui à Castel, et le déposa sous une grande dalle noire dans une chapelle accrochée au flanc d'un rocher à pic qui domine la Sarre.

« De là le coup d'œil est fort beau, dit Jean d'Ardenne. Sarrebourg se présente en aval avec son donjon ruiné. La rivière serpente parmi les collines riantes, et dans les vallées d'alentour, au milieu d'un reste de sauvagerie, des aiguilles de grès rouge se dressent, affectant des formes étranges qui rappellent vaguement la colonne de Belus. De petites allées en terrasse facilitent l'accès de cette sépulture fort curieuse à visiter. La chapelle est extrêmement funèbre, comme il sied. Il y règne un demi-jour sépulcral, tamisé par des vitraux de couleur, et l'on y respire une atmosphère d'une sévérité pénible. C'est beaucoup plus majestueux que le cabinet de la faïencerie Bock. Reste à savoir si Jean l'Aveugle, consulté, n'aurait pas choisi ce dernier asile de préférence à l'autre. C'était un original, un caractère tout d'une pièce. Il le fit voir surtout en mourant lorsqu'il dit à ses compagnons avec une simplicité que l'histoire a travestie, comme toujours : « Conduisez-moi en avant, que je puisse f... un bon coup ! » Les autres lièrent son cheval aux leurs, et après la bataille, on retrouva tout le groupe couché par terre au milieu des Anglais. »

Le tombeau ou plutôt le cénotaphe de Jean l'Aveugle est le seul souvenir que Luxembourg garde de son ancienne dynastie, puisque le palais du grand-duc date du XVIe siècle. On chercherait vainement à accrocher un souvenir quelconque aux ruines informes de la tour du Bouc, et le musée archéologique, installé dans les pittoresques casernes de Vauban, ne contient guère que des curiosités romaines. Quant aux monuments modernes ils ne présentent pas non plus un très grand intérêt architectural. L'hôtel de ville, construit en 1830 et 1844, est du plus pur Louis-Philippe, et les monuments du roi Guillaume II et des poètes nationaux Dicks et Lentz méritent à peine un regard. Mais ce ne sont pas toujours les monuments qui font la beauté d'une ville, et Luxembourg, avec ses terrasses, ses jardins, ses allées d'arbres est une des plus jolies villes de cette partie de l'Europe. On y respire une atmosphère d'élégance tranquille et d'aisance bourgeoise. Il semble que la vie y soit exceptionnellement paisible et facile. Et, en effet, Luxembourg est une ville riche. L'industrie, qui s'est si puissamment développée dans le

LUXEMBOURG : LES ROCHERS DU BOCK.

Grand-Duché au cours du XIXe siècle, y a créé une sorte d'aristocratie bourgeoise qui donne à la petite capitale de l'État luxembourgeois un luxe durable et solide. Cette aristocratie se groupe tout naturellement autour de la petite cour patriarcale et provinciale à la façon des petites cours allemandes d'avant 1870, et les faubourgs industriels du Pfaffenthal et du Grund, ne communiquant pas avec la ville haute, à cause de la disposition des lieux, celle-ci a l'air de n'être habitée que par des rentiers, des fonctionnaires, et les commerçants chargés de les approvisionner. Il y a certes très loin de cette impression paisible et bourgeoise à celle que Gœthe ressentait. Luxembourg neutralisé, démantelé et un peu alourdi de confortable allemand, n'a plus



LUXEMBOURG : LA FONDATION PESCATORE.

rien d'une ville héroïque. Mais, dans certains coins de l'ancien chemin de ronde, autour des casernes Vauban, on retrouve encore l'atmosphère guerrière de ces petites villes d'Alsace-Lorraine, qui ont vu tant de sièges, de surprises et de combats que les habitants sont héréditairement plus habitués au roulement du tambour et aux sonneries du clairon qu'au tintement des cloches. Là, la vieille ville trop riante s'ennoblit de quelques magnifiques souvenirs : on prend conscience du rôle historique de ce coin de terre où les deux plus grandes civilisations de l'Europe se sont heurtées depuis des siècles, et qui fut longtemps la clé d'un des territoires les plus disputés du monde, de cette ancienne Lotharingie où, pour vivre, tous les chefs de famille durent, pendant des siècles, se tenir prêts, chaque matin, à mourir bravement.

Le Luxembourg industriel et le Gutland. — C'est dans le Sud-Ouest du Grand-Duché, et principalement dans le canton d'Esch-sur-l'Alzette, que s'est concentrée cette activité industrielle qui fait la principale richesse de la contrée. Esch est une ancienne ville fortifiée qui avait cruellement souffert de la guerre, et qui n'était plus qu'un pauvre village de 1500 habitants à peine quand on y construisit les hauts fourneaux et les usines qui ont fait sa prospérité présente. Esch compte aujourd'hui plus de 12 000 habitants : c'est la seconde ville du Grand-Duché et l'on y trouve, outre des tanneries importantes, deux établissements métallurgiques de premier ordre, les usines Metz et celles de la « Société anonyme luxembourgeoise ». Tous les bourgs des environs ont suivi le même mouvement : Dudelange, dont les hauts fourneaux sont célèbres, compte aujourd'hui 10 000 habitants ; Differdange, d'où l'on extrait le meilleur minerai de fer du pays, compte 11 000 habitants, et le district entier présente cet aspect d'activité fiévreuse qui donne son caractère au pays industriel belge. Cela a quelque peu nui au pittoresque : ces gros bourgs industriels, ces villes récentes ne sont que de vastes agglomérations ouvrières sans aucun caractère. Elles n'ont pas même l'âpre caractère du pays noir belge, car l'usine et le haut fourneau ne sont pas arrivés à brûler, à corroder le paysage comme la mine de charbon a brûlé et corrodé le paysage borain. Aussi cette partie du Grand-Duché est généralement négligée par les touristes, qui visitent en foule le reste du territoire.

Il présente cependant un grand intérêt archéologique. Près de Differdange, à deux pas de la frontière française, on découvre le plateau du Titelberg, qui domine le bassin de la Chiers. C'est là que se trouvait le camp romain dont on voyait encore des restes considérables, et notamment les portes, il y a un peu plus d'un siècle. Les constructions avaient mieux résisté que celles d'Altrier et de Dalheim. Aujourd'hui, les trois camps romains que comptait le pays en sont réduits à peu près au même état.

Extérieurement, celui-ci était semi-circulaire, c'est-à-dire que le rempart, le vallum, constituait un demi-cercle, alors que le plan même du camp présentait comme toujours la forme d'un rectangle. Il pouvait contenir de douze à treize mille soldats. On a trouvé sur ce vaste terrain un nombre prodigieux d'antiquités. Toutes les collections du pays en sont pleines. Les monnaies à l'effigie de l'empereur gaulois Tetricus (271) dominaient. On en a conclu que l'endroit devait son nom à Tetricus et non à Titus, selon la tradition populaire. Mais le pauvre Tetricus fut un bien petit personnage pour donner son nom à quoi que ce soit, même à un camp. Une chaussée militaire réunissait le Tittelberg au camp de Dalheim, qui était, semble-t-il, le plus important de ces grands camps retranchés que Rome avait échelonnés dans sa province militaire du Rhin.

Differdange même est un beau et grand village qui possède un joli manoir à tourelles où les sires de Soleuvre vinrent habiter quand les troupes de Henri II — toujours dans l'expédition entreprise en manière de représailles après le sac de Thérouanne par les Impériaux — eurent brûlé leur château sur la montagne voisine.

Dès que l'on quitte les agglomérations industrielles qui entourent Esch-sur-l'Alzette, Dudlange et Differdange, on entre dans le « Bon Pays », le Gutland : c'est une région agricole fertile et riche, semée de grandes fermes et de beaux villages, ennoblie de quelques forêts qui ondulent largement dans des plaines bossuées comme le plateau lorrain. Entre Luxembourg et Arlon, vers Mamer et Capellen, le pays n'a aucun caractère pittoresque ; vers Clémency — un des plus anciens villages du pays — et Petange, il est riant et agréable. A l'est, à mesure que l'on se rapproche de la vallée de la Moselle, il se revêt d'un charme sobre et délicieusement idyllique. Partout des souvenirs romains rappellent du reste la civilisation brillante dont jouit ce pays qui fut peuplé d'admirables villas avant les invasions. A Dalheim, ce sont les traces de l'énorme camp retranché où séjournaient les légions chargées de surveiller la route qui allait de Metz à Trèves. A Bous, ce sont les restes d'une mosaïque moins importante et moins bien conservée que celle de Nennig, mais extrêmement curieuse au point de vue archéologique. Partout on sent que cette terre clémente aux hommes fut aménagée depuis des siècles pour leurs travaux. Le paysage n'a pas le pittoresque saisissant des sites tourmentés de l'Eisling, mais il est infiniment agréable et reposant. Aussi durant la belle saison ceux que la vie fiévreuse des grandes villes a épuisés viennent-ils en grand nombre y chercher le repos. Mondorf-les-Bains est aujourd'hui une des stations thermales les plus fréquentées de cette partie de l'Europe.

L'établissement hydrothérapique, construit autour de la source obtenue artificiellement par un forage profond de 730 mètres, s'élève dans le petit vallon frais et bocager de l'Albach ; un beau parc en accroît l'agrément, et les baigneurs y mènent une vie à la fois élégante et familiale qui n'est pas sans charme.

LA VALLÉE DE LA MOSELLE

C'est sur les coteaux de la Moselle, dont le cours sinueux forme la frontière du Grand-Duché, de Schengen à Wasserbilig où elle reçoit la Sure, que l'on peut contempler le plus noble aspect du Gutland luxembourgeois. Le beau fleuve, scintillant au soleil, s'étale paisiblement dans une large vallée que des vignobles habillent de leurs frondaisons verdoyantes. Ses eaux coulent très bleues entre les prairies, et le long de la belle route blanche qui en longe le cours de rustiques chalets ouvrent leurs fenêtres avec un air de sourire au voyageur : ce sont de petites maisons

Phot. Kutter.

ECHTERNACH : VUE GÉNÉRALE.

claires comme on en voit dans les campagnes françaises : le vent de la rivière les rafraîchit, le vin des coteaux les égaye ; sous des treilles, à l'heure de midi, les vignerons se rassemblent pour causer; une belle fille qui accueille le touriste lui demande gentiment en français « ce qu'il y a pour son service ». Les villages sont tranquilles, heureux et riants ; vers Remich ou Grevenmacher, on retrouve les paysages lorrains, mais agrandis, fortifiés comme la rivière ; on sent qu'on foule une terre heureuse et clémente entre toutes.

Cette vallée de la Moselle sur la rive luxembourgeoise, c'est vraiment le prolongement de la Lorraine, et bien que depuis plusieurs siècles déjà les variations de la politique, en écartant de ses habitants la culture française vers laquelle ils sont naturellement portés, aient tout fait pour les différencier de leurs voisins lorrains, ils sont encore unis par les liens les plus étroits. C'est la même race, le même peuple, la même organisation sociale.

« Les villages lorrains, dit Maurice Barrès, qui, dans *l'Appel au soldat,* a écrit sur la Moselle quelques pages infiniment pénétrantes, les villages lorrains remontent aux premiers établissements des tribus celtiques; la communauté pastorale et agricole que César appelait *vicus* s'est transformée comme groupe de travail et comme base de relations de famille. Elle a maintenu, alors que la race conquérante changeait, et que la propriété se transformait, la fixité presque absolue du type de l'habitant. Son territoire nous était connu. Il forme de nos jours le ban de notre village lorrain, trois cents hectares en moyenne par commune. Sur ces morceaux de terre, le grand propriétaire gallo-romain se transforma en écuyer-propriétaire des XIIe et XIIIe siècles ; les habitudes de nos fermiers de Meurthe-et-Moselle nous donnent une idée approximative d'un gentilhomme mosellan au moyen âge : repas en commun, culture dirigée par le maître, noces et funérailles qui sont les occasions de réceptions et de festins ruineux. Au XIVe siècle, les seigneurs sont indépendants, toujours en guerre, peu soumis aux suzerains; ils constituent une république aristocratique. Au XVIe siècle et surtout au XVIIe siècle, le gentilhomme n'est plus un petit potentat sans peur : il doit se ranger sous la bannière d'une ligue ou d'un grand prince. Au XVIIIe siècle, il rêve des institutions anglaises qui lui permettraient de faire partie de la chambre des communes. Au XIXe siècle, il se présente au conseil général et au cercle des Pommes de terre.

« Au-dessous de ce gros personnage, dont le château rebâti est entouré des restes d'une déférence jalouse, le paysan, dans sa vieille maison, a hérité les parcelles de son père, le serf du domaine, et de son ancêtre, l'esclave rural. Il a hérité aussi les intérêts, les aspirations, les croyances de ces antiques terriens, et toute une façon d'entendre la vie qui n'aurait eu de satisfaction que dans le triomphe de la nationalité lorraine. »

Ce petit tableau social répond absolument aux observations que l'on fait dans cette partie du Luxembourg, mais ces intérêts, ces aspirations, ces croyances terriennes et toute cette façon d'entendre la vie ont trouvé à se satisfaire pleinement dans la petite nationalité luxembourgeoise ; car, par le fait même de la plus grande fertilité de la terre, de la civilisation plus ancienne dont ils jouissent, ces habitants du Gutland lorrain ont joué dans l'organisation et dans l'administration du Grand-Duché un rôle beaucoup plus grand que leurs compatriotes, les montagnards de l'Eisling qui, comme eux, d'ailleurs, sont des Celtes. Aussi y a-t-il chez tous les Luxembourgeois, et particulièrement chez ceux de cette partie du pays, un patriotisme satisfait d'une nuance très particulière. Ce n'est point l'attachement instinctif et parfois douloureux du patriote français, par exemple, pour un passé de gloire et de malheurs, de prospérité et de revers, que l'on a subi et dont on a joui en commun, mais l'attachement raisonné d'un terrien prudent et sage pour le régime qui lui procure la vie confortable et paisible dont il a goûté l'agrément.

Cette impression de paix heureuse, de vie coite et raisonnable, on la retrouve dans tous les villages, dans toutes les petites villes qu'arrose la Moselle luxembourgeoise.

La première que l'on rencontre, quand on suit la Moselle, de Sierck, dans la Lorraine allemande, à Wasserbilig, est Remich. Remich est une ville fort ancienne, probablement une station romaine. C'est au pied de ses remparts qu'en 882 les évêques de Trèves et de Metz, alliés au comte d'Ardenne, s'efforcèrent d'arrêter les Normands qui essayaient de passer la Moselle. Le combat, qui fut extrêmement sanglant, dura toute la journée. Vers le soir, les Franks, écrasés par le nombre, reculèrent. L'évêque de Metz était parmi les morts, ainsi que les plus vaillants de ses vassaux; les Normands eux-mêmes avaient énormément souffert, de sorte qu'ils renoncèrent à aller assiéger la grande ville lorraine. Mais, l'armée féodale ayant abandonné Remich, ils se dédommagèrent en brûlant ce bourg dont il ne restait presque plus rien après leur départ. Ce fut le premier siège de Remich.

Depuis lors la ville fut plusieurs fois prise et pillée par les armées françaises ou impériales, mais celles-ci n'avaient pas l'art des Normands pour raser une cité. Remich se releva toujours de ces accidents, qui étaient d'ailleurs communs à cette époque de l'histoire européenne. C'est aujourd'hui une charmante petite ville construite aux flancs de la colline, avec un faubourg récent qui étale ses maisons le long de la rivière. Un pont la relie au village allemand de Nennig, où se trouve la fameuse mosaïque romaine.

Remich, assurément, n'est rien moins qu'un grand centre industriel et commercial. Cependant, ce n'est ni une ville pauvre, ni une ville morte. Il y a, dans les environs, des tanne-

ries et de belles carrières de pierre, et l'on y fait un important commerce de fruits et de vin. C'est du reste dans un village des environs, à Wormeldange, que se trouvent les crus les plus fameux du Grand-Duché de Luxembourg et de toute la Moselle supérieure.

Au sortir de Remich, on voit la vallée s'élargir encore. C'est là peut-être qu'elle est la plus belle, la plus harmonieuse. Sur la rive allemande, des petits châteaux sans style bien déterminé, mais d'une charmante architecture rustique, dressent leurs tourelles pointues dans le feuillage.

Après Wormeldange, enrichi par ses vignobles, voici le joli village de Machtum, puis enfin Grevenmacher, le chef-lieu du district, la ville la plus importante de cette partie du pays.

Grevenmacher est également une cité fort ancienne; elle est mentionnée dans une charte de 675; elle s'appelait alors Macher et faisait partie de l'électorat de Trèves. En 1153, Henri IV, l'Aveugle, comte de Namur et de Luxembourg, l'acheta et la fit fortifier. C'est alors qu'elle prit le nom de Grevenmacher (Limite ou Marche du comte). Située à l'extrême frontière du pays, Grevenmacher fut encore plus souvent assiégée, prise et pillée que Remich. En 1555, elle fut abominablement ravagée, et presque complètement détruite par Albert de Brandenbourg. Louis XIV s'en empara pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg et rasa les fortifications. Puis, comme si l'œuvre des gens de guerre n'avait pas suffi aux malheurs de la ville, c'est un incendie qui, en 1715, la détruit en partie. En 1822 nouvel incendie, qui consuma cent quarante-sept maisons. Aujourd'hui la ville se repose de tant de calamités. Elle est même assez prospère.

C'est un grand entrepôt de vins, on y trouve plusieurs tanneries importantes, et la proximité de Trèves en fait un petit centre commercial, très fréquenté de tout le pays mosellan.

ECHTERNACH ET LA SURE INFÉRIEURE

A partir de Wasserbilig, gros bourg industriel, à qui la rencontre de plusieurs lignes de chemin de fer a donné tout à coup une certaine importance, c'est la Sure qui sert de frontière au Grand-Duché et à la Prusse Rhénane. Les collines se relèvent et se resserrent, le pays devient plus agreste, plus sauvage et moins opulent. A Echternach nous sommes au seuil de l'Eisling.

Echternach est une des plus curieuses villes du Grand-Duché, curieuse par sa disposition et ses monuments, curieuse aussi par ses mœurs et par sa célèbre procession.

L'origine de la ville remonte au commencement du VIIIe siècle. C'est, dit-on, en 731 que saint Willibrord, apôtre des Frisons et des Luxembourgeois, y fonda une abbaye de bénédictins. Au travers des reconstructions, des reconstitutions, des réparations, elle existe encore en partie. Les bâtiments ont été transformés en casernes. Mais l'église subsiste, témoin magnifique de l'antiquité de la ville et du culte qu'on n'a cessé d'y rendre à son fondateur. Cette église abbatiale date du XIe siècle. C'est une basilique romane sans transept, à trois nefs séparées par des colonnes cylindriques et des piliers carrés alternés. Elle avait quatre tours, deux à la facade, deux au chœur. Ces dernières ont été démolies. Le vénérable temple, du reste, a cruellement souffert. Désaffecté lors de la Révolution, il avait été cédé à un industriel qui y établit une faïencerie. Ce brave homme avait du reste commencé par offrir à la commune de lui revendre son bien pour 3000 francs. Mais la commune, peu soucieuse d'archéologie, avait refusé. Le scandale prit fin en 1861, où l'on se décida enfin à racheter l'église à demi ruinée et à en commencer la restauration. Cette restauration a été bien faite; l'église d'Echternach, sans être comparable aux grandes cathédrales romanes de France, a beaucoup de caractère et la restauration ne l'a pas trop affaibli, malgré la polychromie de l'école Saint-Luc.

Les voûtes sont du XIVe siècle; auparavant il y avait un plafond, qui brûla. Les colonnes et les chapiteaux, d'ordre corinthien amoindri et simplifié, sont d'un beau dessin; les gros piliers portent des arcatures cintrées où les arcades sont inscrites deux par deux, offrant ainsi l'image de baies géminées avec les colonnes pour support central. Sous le chœur surélevé de quelques marches se trouve une crypte qui est peut-être un reste de l'église primitive, de l'église de Saint-Willibrord.

ECHTERNACH : LA BASILIQUE.

L'église paroissiale, située sur une butte, est plus ancienne encore: elle remonte au Xe siècle. C'est un monument fruste et sans grand intérêt, bien qu'il possède les reliques de saint Willibrord.

Quant à la ville d'Echternach, elle est charmante. Très bien située sur la rive droite de la Sure, reliée au village allemand d'Echternarcherbruck sur la rive gauche par un vieux pont de pierre — dont les substructions datent, dit-on, du IVe siècle et au milieu duquel se trouve une statue de l'historien Bertels, qui fut abbé d'Echternach à la fin du XVIe siècle, — la petite ville entasse en des rues étroites ses pittoresques maisons parmi les jardins et les avenues. La Grand'Place est pleine de caractère. C'est là que s'élève le « Dingstühl », c'est-à-dire l'hôtel de ville, bâti au XVIe siècle au-dessus d'une colonnade qui servait de halle aux blés et où les échevins rendaient la justice. C'est un charmant édifice d'une simplicité rustique et pleine de pittoresque.

Ce qui contribue également à l'agrément de la ville, c'est l'ancien parc de l'abbaye; exquise retraite que de galants et savants abbés semblent avoir aménagée au XVIIIe siècle pour y recevoir des philosophes. Une rotonde du meilleur style Louis XV en fait le centre, délicieux belvédère d'où l'on embrasse à la fois la vue de la ville entière, la vallée de la Sure et la chapelle de Saint-Liborius.

Ces sites, ces monuments suffiraient assurément à la gloire d'Echternach; mais ce qui a fait cette ville vraiment fameuse parmi les populations de cette partie de l'Europe, c'est son pèlerinage ou plutôt sa procession dansante.

La procession dansante. — La procession d'Echternach est célèbre en Belgique, en Hollande, surtout en Allemagne. Elle fait chaque année, le mardi de la Pentecôte, confluer vers la petite ville luxembourgeoise des milliers de curieux et de dévots. La légende la présente comme une fête plutôt gaie; un rite étrange, à ce qu'on dit, oblige les pèlerins à avancer d'une façon bizarre: *trois pas en avant, deux en arrière.* Ce n'est qu'une légende.

On ne marche pas à Echternach à la façon des écrevisses: on y danse, on y danse en cortège, au son de musiques qui sans cesse reprennent un air traditionnel, une polka — mi-religieuse et mi-folâtre — singulièrement entraînante, communiquant sa frénésie, sa folie à des milliers d'hommes et de femmes qui, dans leurs ébats chorégraphiques, conservent imperturbablement leur gravité religieuse.

A quelle époque remonte cette fête extraordinaire, quels étranges événements commémore-t-elle?

Les historiens locaux ne donnent pas de renseignements précis. Ils parlent doctement de saint Willibrord. Ce saint semble avoir eu le génie de l'organisation; il fit d'Echternach, lieu de

ECHTERNACH : LA PROCESSION DANSANTE.

son monastère, un centre d'études, de fêtes et de dévotion. Vers son tombeau les foules accoururent; il repose dans ce pays, maintenant riant et calme, séjour de repos, d'enchantements pour la vue et de fraîcheur pour l'âme, mais qui était jadis, au temps de l'empire carolingien, le centre du monde occidental.

Des historiens, victimes peut-être de leur courte vue, ont cherché une raison trop immédiate à la danse d'Echternach : elle rappelle, disent-ils, la danse de Saint-Guy, que saint Willibrord guérit (c'est sa spécialité).

Entravée par Joseph II, interrompue par la Révolution française, la procession d'Echternach a repris surtout depuis 1830 son grand éclat. On y vient de l'Allemagne; on y viendrait aussi en grand nombre de Belgique, si le voyage, à cause de la mauvaise organisation des chemins de fer, n'exigeait pas trois jours.

Malgré cela, une notice dit : « Le pèlerinage va aggrandissant (*sic*) tous les ans. En 1886, il y avait 10524 pèlerins; en 1897, 17 075 pèlerins qui prirent part à la procession et autant de curieux et de touristes. »

Quoi qu'il en soit des origines du pèlerinage d'Echternach, il constitue un spectacle vraiment extraordinaire.

« Dans d'étroites rues bordées de maisons grises et blanches, dit M. Léon Souguenet dans ses *Monstres belges*, rues étonnées du retour annuel de ce bruit et pour l'occasion égayées de-ci de-là par les trois couleurs du drapeau national, une cohue inquiète, hésitante, ballottée, une cohue noire où se mêlent des jargons allemands, français, wallons, hollandais. Mais une cohue pas brutale, se désagrégeant assez facilement devant l'étranger, une cohue noire d'hommes et mouchetée d'éclatants chapeaux féminins; des soldats allemands sanglés et bien portants; des pompiers en tenue; le passage rapide d'un curé, dont le surplis blanc flotte; puis des touristes dépaysés, braquant au hasard l'insupportable objectif de leur machine à photographier; de grosses dames traînant une marmaille; les « restaurations », regorgeant d'affamés et les cafés bordés d'altérés qui dégustent le petit vin blanc du pays; sur tout cela de la poussière, du ciel bleu, du soleil, et, plus haut que les maisons, les collines boisées qui encerclent la ville, — telle est Echternach, ce jour de juin.

« Et comme nous allions un peu au hasard, nous abandonnant aux poussées populaires, un bruit, des bruits, des chants, ou des cris, ou des appels nous parvinrent; la foule, là-bas, loin devant nous, se hérissa de drapeaux, et les curieux, dont nous étions, se rangèrent sur les trottoirs pour laisser passer la procession.

« Deux personnages barbus, vêtus de toges rouges, coiffés de la toque à mortier des vieux parlements, mais brandissant, non sans majesté, des hallebardes, guident le cortège; la croix les suit; quelques hauts étendards, quelques prêtres, et c'est la foule. C'est la foule, la foule simplement; pas de costumes archaïques, pas de bannières, pas de cierges, pas de fleurs.

« Des hommes chantent les litanies de saint Willibrord. Ils chantent? Non ! ils crient, ils appellent, ils supplient, ils invoquent, selon l'état de leur âme : « Saint Willibrord ! priez « pour nous; saint Willibrord, fondateur d'églises, lumière des aveugles, destructeur des idoles ! »

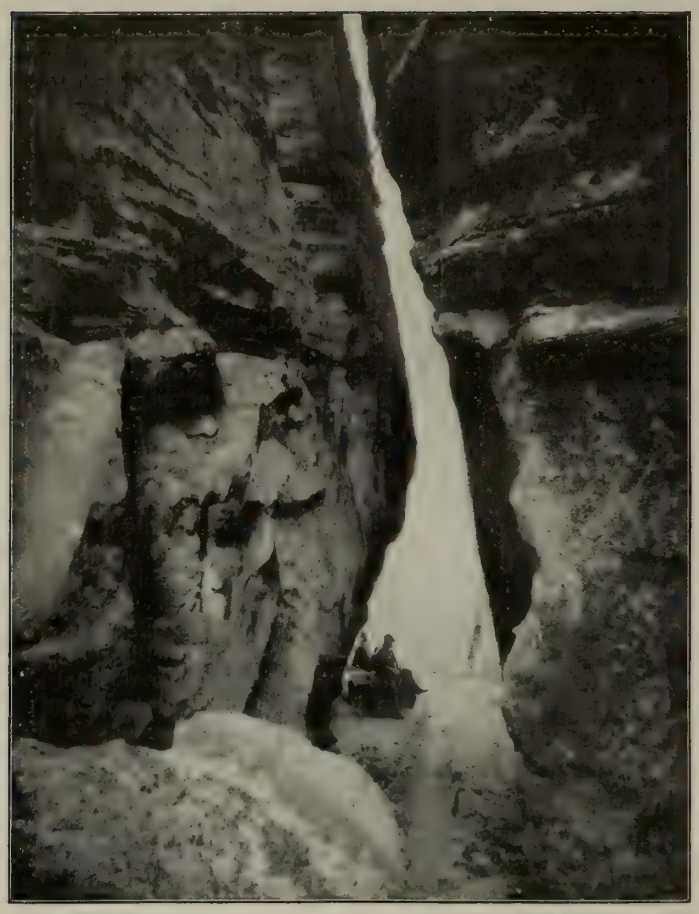
« Des pèlerins clament ces invocations avec des voix rudes, convaincues, pénétrées; d'autres voix répondent : « Priez pour « nous ! »

« Et cela manque d'ensemble, cela est faux, cela est tout-puissant et émouvant. La prière retentit, s'alanguit, s'étend et soudain reprend, éclate; sa clameur emplit la rue. Les classiques comparaisons banales vous assaillent; c'est la voix insinuante, sournoise et soudain barbare du vent qui caresse la mer, puis claque dans les voiles...

« La mer ? Quelle illusion ! Voici, après le passage d'une fanfare qui scande bruyamment une polka, la foule grouillante et noire qui avance et recule rythmiquement; c'est le mouvement de progrès et de recul des vagues sur la plage, c'est un flux, un reflux de corps, de faces, d'hommes qui se tiennent deux à deux par un mouchoir, de jeune filles, d'enfants, de femmes, de vieilles femmes même qu'une cadence puissante assouplit et maîtrise.

« Le vertige empoigne le curieux; toute la foule autour de lui danse, danse sur place, avance, sans qu'il discerne bien si elle avance ou si elle recule. Il perçoit des détails : des hommes chauves ruisselants de sueur, et des bourgeoises un peu guindées en leurs atours, et des jeunes filles qui, coquettes et pieuses, sentent qu'on les regarde, et puis de très vieilles femmes dont le

ECHTERNACH : ÉGLISE PAROISSIALE CONSACRÉE PAR SAINT WILLIBRORD.



Phot. Kutter.

PETITE SUISSE LUXEMBOURGEOISE : SORTIE DES BEIZELTSCHLOFFE.

jarret dévot a des vigueurs insoupçonnées : toutes ces têtes, ces figures rouges de chaleur passent et se brouillent comme dans un kaléidoscope. Et pendant des heures — *pendant des heures* — j'ai vu passer la foule dansante au rythme de l'antique polka.

« Quoiqu'il n'y eût pas de reliquaire à l'extrémité du cortège, les curieux se découvraient devant les pèlerins, car il est de tradition de saluer les pénitents, ceux qui expient pour tous. Quand la faiblesse humaine trahissait la dévotion, la grosse caisse ravivait les courages, et la danse plus pieuse, plus enragée se ranimait sous l'ardent soleil. A cause de plaisants détails, était-il risible le spectable? Non, certes. A certains moments il m'a paru terrible...

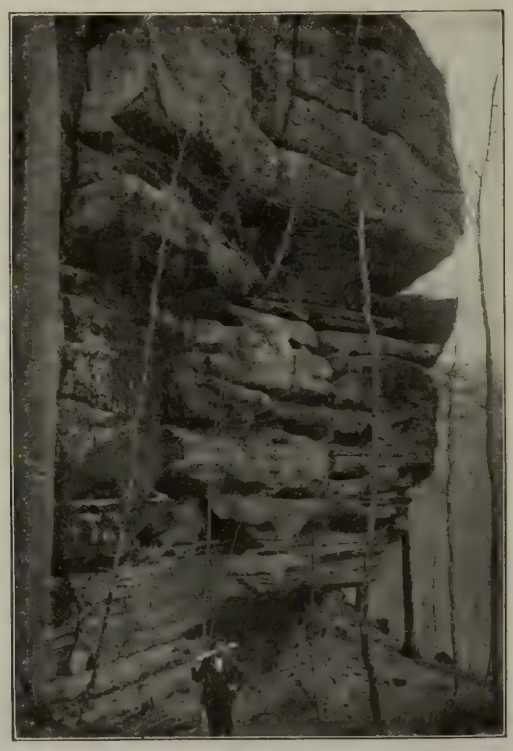
« Dans la rue prise de vertige, dans la vieille église juchée sur sa colline et où l'on vénère la châsse de saint Willibrord, tant de foi émanait de ceux-là qui pratiquaient ces rites inimaginables, tant de foi dure, profonde, intangible, que l'angoisse étreignait le curieux, le sceptique et qu'il regardait avec épouvante ces contemporains tellement lointains pourtant — si pacifiques, si robustes dans l'accomplissement d'un des rites de leur culte. »

On ne peut mieux décrire les sentiments que suggère la procession d'Echternach dans son aspect médiéval et farouche, pittoresque et bon enfant; elle caractérise très bien du reste la piété naïve de ce peuple de montagnards et de bûcherons pour qui l'église paroissiale est demeurée le seul centre de civilisation qui soit à leur portée, et qui, dans le saint local qu'ils considèrent comme leur patron, vénèrent à la fois le mystère sacré et la tradition ancestrale à laquelle ils sont d'autant plus attachés que, malgré les chemins de fer, le monde s'arrête pour eux à la cime de leurs collines.

L'Eisling. La Petite Suisse luxembourgeoise. — Echternach est déjà dans la région montagneuse du Luxembourg qu'on appelle l'Eisling ou, plus exactement, c'est le seuil de l'Eisling. C'est entre cette ville, d'une part, Diekirch et Larochette, de l'autre, que se trouve le district pittoresque que les guides nomment la « Petite Suisse luxembourgeoise ». Toute cette région transitoire, des grès keupriques de la Sure au grès liasique de Luxembourg, présente un phénomène extraordinaire : le sol est véritablement jonché de blocs énormes, aux formes fantastiques, dont les pittoresques éboulis semblent avoir été disposés parmi les bois et les vallées par un décorateur romantique désireux de donner un cadre impressionnant à la légende de Freischütz ou à la nuit de Walpurgis. Le peuple des touristes raffole de ces sites d'un pittoresque un peu conventionnel et d'une sauvagerie qui semble arrangée. Dans les promenades très adroitement aménagées par les habitants, ils ont l'impression de découvrir une nature vierge. Aussi cette partie du Luxembourg est-elle très fréquentée durant la belle saison, et les voyageurs qui la viennent visiter fournissent au pays ses principales ressources. C'est le long des vallées des deux Ernz ou Erenz, l'Erenz blanche et l'Erenz noire, que se groupent les sites les plus curieux de ce pays. Ces deux rivières prennent naissance dans le Grunenwald, haut plateau boisé qui s'étend au nord-ouest de la ville de Luxembourg, entre l'Alzette, la Sir et la Sure. L'Erenz blanche coule dans un large et beau vallon boisé qui passe à Larochette, à Medernach et à Eremsdorf, pour rejoindre la Sure à Reisdorf.

De ces villes et villages, Larochette, seule, présente un certain intérêt. Cette petite ville qui a quelque industrie occupe un site vraiment admirable. Une place groupant ses maisons basses autour d'une aimable petite église pointue, la rivière en face, coulant au pied d'une colline vert sombre, un rocher énorme portant des ruines majestueuses, tel est l'essentiel de ce romantique décor.

Ce roc est déjà par lui-même une redoutable forteresse naturelle commandant la vallée et la gorge voisines. Mais le château qui jadis le surmontait devait avoir un aspect formidable et rébarbatif entre tous. La parure verte que le temps y a mise l'adoucit singulièrement, et les tours crénelées, les donjons à demi écroulés ont l'air aujourd'hui d'avoir été disposés là pour le plaisir de l'amateur de paysages. L'intérieur du vieux château n'est pas moins remarquable. Parmi les monceaux de décombres que le visiteur romanesque admire d'abord dans les ruines, un véritable parc plein d'ombre et de fraîcheur a été tracé. Les chemins serpentent et s'entre-croisent dans les bosquets; des rues y ont été habilement ménagées, et l'on a singulièrement tiré parti de la végétation touffue qui a envahi tout l'intérieur du château. Aussi bien, à côté des ruines informes disséminées dans le parc, le principal corps de logis dont les hauts pignons s'élancent dans l'air à l'extrémité du promontoire est assez bien conservé. On distingue encore de belles salles vastes et hautes, un puits large et profond, taillé dans le roc; une jolie absidiole ogivale, aux arêtes retombant sur des colonnettes, se découpe dans la muraille comme une niche abandonnée, sans compter les souterrains et les oubliettes que comporte nécessairement toute ruine féodale, et qui permettent au touriste sensible de s'attendrir sur les malheureux prisonniers que les barons brigands ont dû y faire jeter.



PETITE SUISSE LUXEMBOURGEOISE : ROCHERS PRÈS DE LA GOLDKAUL.

Le fait est que les seigneurs de Larochette avaient droit de haute et basse justice. Cette maison comptait parmi les plus illustres du pays. A partir du

XIIe siècle, ses chefs furent guidons ou bannerets héréditaires du Luxembourg, charge créée par Henri l'Aveugle pour Conon de Larochette. La famille s'éteignit au XVIe siècle, et le château fut ruiné lors de la campagne du marquis de Boufflers en 1683. Après la prise et l'incendie, la vieille demeure fut abandonnée. Vendue comme bien national, elle servit en partie à élever les maisons voisines, et elle aurait probablement disparu comme tant d'autres, si le roi de Hollande, Guillaume II, ne l'avait rachetée. C'est lui qui fit faire les travaux qui assurent à la ruine quelque survie et qui fit aménager le beau parc au milieu duquel elle s'élève. Après Larochette, l'Erenz blanche passe à Medernach et à Eremsdorf, jolis villages prospères et riants, mais sans grand intérêt.

L'Erenz noire, au contraire, traverse des sites d'un pittoresque vraiment extraordinaire tout le long de son cours. A peine sortie du Grunenwald, elle s'encaisse dans le Mullerthal, la vallée la plus fameuse de toute la Petite Suisse luxembourgeoise.

C'était autrefois un coin presque inaccessible. Il fallait, pour l'atteindre, ne reculer ni devant les longues marches, ni devant les gués, ni devant les escalades, et ces difficultés enthousiasmaient d'abord davantage les promeneurs héroïques qui les avaient vaincues. Aujourd'hui le Mullerthal et ses environs sont embellis et aménagés; on y a tracé des chemins commodes, on a exécuté des travaux d'art dans cette nature sauvage, et rien n'est plus aisé que de visiter ces sites « dantesques », comme disent les guides. « Au sortir d'Echternach, en amont, dit Jean d'Ardenne, le premier ruisseau qu'on rencontre venant de la Sure est le Feltzbach, qui se réunit là-haut dans les bois à l'Ehsbach; tous deux prennent naissance vers la crête de cette montagne sous Berdorf. Il faut grimper le sentier qui serpente là-dedans jusqu'en haut pour avoir une idée complète du phénomène en question. Ce sont des amoncellements de blocs énormes, surplombant comme des arceaux troués et crevassés, affectant les formes les plus bizarres et les plus étonnantes. Cela surgit de toutes parts, dans l'épaisseur des taillis. On marche de surprise en surprise. Puis soudain l'enchantement finit : on atteint le sommet du plateau. On distingue Berdorf, et un immense horizon se découvre, borné par les montagnes bleues de la Moselle et de la Sarre. »

Ce village de Berdorf, gros bourg bien bâti, n'est du reste pas sans intérêt. C'est un des plus anciens du pays. On assure qu'il y avait là une agglomération d'une certaine importance, même avant la conquête romaine. On y montre encore aujourd'hui les restes d'un autel païen, dont les quatre faces portent des bas-reliefs représentant Hercule, Minerve, Junon et Apollon. De temps immémorial, ce monument des dieux du paganisme était placé sous le maître-autel de la vieille église. On lui a donné la même place dans l'église nouvelle, comme si le clergé luxembourgeois voyait là un symbole du triomphe de la foi chrétienne.

Les affluents de l'Erenz noire ne sont pas moins pittoresques que la rivière elle-même. Le Feltzbach et l'Esbach sont de charmants ruisseaux, mais le Hallerbach a plus de style et de vraie grandeur.

Phot. Puttemans.

LA WOLFSCHLUCHT (GORGE DES LOUPS).

C'est au fond de la vallée du Hallerbach que se dressent, sur un exhaussement du sol, les deux châteaux de Beaufort, le vieux et le neuf : le vieux, ruine magnifique, datant du XVIe siècle; le neuf, construction du XVIIe siècle, flanqué d'une curieuse tour carrée, coiffé d'ardoises, avec une grande cour de ferme entourée de bâtiments à arcades, sur une terrasse en contre-haut. Ce château neuf n'est pas sans charme, mais la ruine du XVIe siècle est infiniment plus intéressante. C'est un noble édifice où les élégances de la Renaissance apparaissent dans les sévérités du gothique féodal. Les tours élancées, les longues fenêtres à meneaux, maint détail d'ornementation et de sculpture rappellent les beaux châteaux de la France centrale. Les seigneurs qui bâtirent ce château appartenaient à la plus haute noblesse lotharingienne : les Beaufort sont issus de la maison de Wiltz. On les voit figurer dans l'histoire du Luxembourg dès l'année 1236, lorsque Ermesinde octroya aux bourgeois d'Echternach une charte d'affranchissement à laquelle souscrivirent les principaux féodaux du pays. Au XVIIe siècle, le château devint la propriété de Jean Beck, cet extraordinaire soldat de fortune qui fut maréchal de camp, baron du Saint-Empire et gouverneur du duché de Luxembourg.

Ce Beck, un des grands hommes du Luxembourg, est le type achevé des aventuriers de ce pays pauvre qui firent leur fortune dans les armées de l'ancien régime, où l'énergie et la bravoure suffisaient parfois à faire arriver aux plus hauts grades. Né à Bastogne, dans les premières années du XVIIe siècle, il avait été postillon. Mais son adresse, son courage et aussi son manque de scrupules, le servirent si bien durant les nombreuses campagnes de la guerre de Trente ans, qu'en 1634 il commandait la garnison impériale de Prague, avec le titre de colonel. Il y rendit à la cause autrichienne d'éminents services, surtout en déjouant les manœuvres de Wallenstein, qui était à ce moment sur le point de rompre avec l'Empereur. Aussi, en 1640, Beck était-il gouverneur du duché de Luxembourg, avec le titre de général. Quittant le service de l'Empereur pour celui

Phot. Puttemans.

FERME DU CHATEAU DE BEAUFORT.

Phot. Kutter.

CHATEAU DE BEAUFORT.

du roi d'Espagne, son allié, il se signala aux batailles de Thionville et de Honnecourt. A Rocroy, il ne put arriver à temps pour prendre part au combat, mais il rallia les fuyards et les ramena dans sa province. Depuis ce moment, il fut de toutes les campagnes. En 1646, il couvrit, avec Piccolomini, le Brabant menacé par Condé. A ce moment, il était considéré comme le premier général de cavalerie de la coalition austro-espagnole. Il se distingua encore à la bataille de Lens, à la tête de la cavalerie croate et lorraine; mais, dangereusement blessé, il tomba aux mains des Français, qui le ramenèrent à Arras. Furieux de la défaite des troupes qu'il commandait, il refusa tous les secours qu'on lui offrait, et il mourut plutôt de colère que de ses blessures.

C'est ce Beck qui construisit le nouveau château de Beaufort, pour transformer l'ancien en caserne. Ce fut le dernier seigneur du pays qui l'habita; après lui, le vieux castel abandonné se ruina lentement, et ce travail de désagrégation fut encore activé par un de ses propriétaires même, le comte de Liedekerke-Beaufort, qui, en 1815, eut l'étrange idée d'emprunter à son propre château les matériaux nécessaires à la construction d'un moulin. Le meunier imita son seigneur, les voisins imitèrent le meunier, et la démolition allait bon train quand l'État luxembourgeois racheta les ruines et les sauva de la destruction.

DIEKIRCH

La capitale, si l'on peut ainsi dire, de la Petite Suisse luxembourgeoise, et même de tout l'Eisling, est la jolie petite ville de Diekirch, agréablement située sur la Sure. Certes le bourg voisin d'Ettelbruck, carrefour des plus importantes lignes de chemin de fer du Luxembourg, est plus peuplé, mais sa prospérité est toute récente, et Diekirch, vieille ville historique, chef-lieu d'un arrondissement administratif et judiciaire, se donne le droit de mépriser cette voisine parvenue. Diekirch, d'ailleurs, a quelque industrie. On y fabrique une bière fameuse et qui s'exporte jusqu'à Bruxelles et même jusqu'à Paris, ainsi que cette eau-de-vie de prune qui est une des gloires gastronomiques du Luxembourg, la *quetsch*. Ses principales ressources, cependant, elle les tire des nombreux étrangers qui occupent ses excellents hôtels durant la belle saison. Diekirch est un centre d'excursions, non seulement dans la Petite Suisse luxembourgeoise, mais aussi dans les vallées de l'Our et de la Sure supérieure. Pendant la période des vacances, la physionomie de la ville change complètement. Engourdie et silencieuse le reste de l'année, elle devient singulièrement animée à partir du mois de juillet. Sans ressembler en quoi que ce soit aux grandes stations fastueuses où l'on mène la vie de casino, et que fréquente principalement le monde cosmopolite qui « fait la fête », Diekirch est cependant une ville de tourisme fort élégant. Villégiature familiale et bourgeoise, elle ne supporte pas pourtant le laisser-aller et le débraillé du classique « petit trou pas cher ». On y pratique la plupart des sports à la mode, en même temps que la chasse et la pêche, et le soir, dans les principaux hôtels, on organise assez régulièrement ces sauteries familières que les mères qui ont des filles à marier jugent particulièrement propices à la découverte d'un gendre.

La ville est jolie, du reste; elle est bien placée au pied du Herrenberg, sur la rive gauche de la Sure, dont la vallée s'ouvre largement en aval, offrant une très belle vue jusqu'à Bettendorf. Des boulevards et des allées plantées d'arbres remplacent les remparts et les douves qui ont été démolis et comblés, et contribuent à donner une physionomie extrêmement riante à la petite cité. Diekirch est de ces villes qu'on ne peut traverser sans songer qu'on y passerait de délicieuses vacances.

C'est une ville très ancienne. Ses origines, assurent les archéologues locaux, remontent bien au delà de l'époque romaine, et elle devrait son nom à un autel de Didon, fille d'Odin et sœur de Thor (le Herrenberg s'appelle aussi Thornberg). Le fait est que l'on trouve, dans les environs, sur la montagne de Gilsdorf, en face du Thornberg, les restes d'un monument barbare qui fut très probablement l'autel de la vieille déesse germanique adorée par les Trévires. Cet autel était encore debout en 1815. Le chevalier Lévêque de la Basse-Monturie, auteur d'un itinéraire du Grand-Duché de Luxembourg, qui date d'un peu plus d'un

DIEKIRCH : VUE GÉNÉRALE.

Phot. Kutter.

LES RUINES DU CHATEAU DE BEAUFORT (XVIe SIÈCLE)

Phot. Kutter.

VIANDEN : LE CHATEAU.

demi-siècle, l'a décrit non *de visu*, mais en le reconstituant d'après les débris épars sur le sol et le témoignage des gens qui l'avaient vu debout. On voit, par cette description, qu'il s'agissait d'un dolmen : deux rochers verticaux de 3 mètres de hauteur et un troisième posé dessus horizontalement. Étant donnée cette forme, le monument de Gilsdorf est peut-être antérieur à l'occupation du pays par la tribu germano-celtique des Trévires et, par conséquent, au culte de Didon ou Dide, fils ou fille d'Odin, car on n'est pas d'accord sur le sexe de cette divinité. Celle-ci aurait donc dépossédé quelque dieu antérieur. Elle subit du reste le même sort lamentable, lorsque le christianisme fit son apparition dans le pays; mieux encore, on en fit un démon redoutable, et l'autel de Didon, le Didoselter, est devenu le *Deivelseter* ou le *Deivelslei*.

Ce curieux monument, antérieur de plus de dix siècles à la conquête romaine, finit par se désagréger sous l'action du temps et des eaux; les supports se sont effondrés, et quand, il y a quelques années, le gouvernement du Luxembourg voulut le restaurer, il reconnut que c'était impossible. Aujourd'hui le Didoselter ou Deivelseter n'est plus qu'un tas de pierres recouvert de ronces.

Diekirch a joué un certain rôle dans l'histoire. Charlemagne, dit-on, choisit ce pays perdu pour y transplanter une importante colonie de Saxons vaincus. Jean l'Aveugle l'entoura de murailles et elle fut dotée d'une charte d'affranchissement par Josse de Moravie. L'enceinte de Jean l'Aveugle fut rasée en 1815, et de tous ces vieux souvenirs il ne reste presque rien. Diekirch aujourd'hui est une ville de tourisme, une ville de vacances où les graves historiens n'auraient pas grand'chose à faire.

VIANDEN ET LA VALLÉE DE L'OUR.

Si le passé ne parle pas à Diekirch ni dans les environs de Diekirch, il pèse de tout son poids sur les épaules du voyageur qui visite la vallée de l'Our. Cette sombre rivière, qui prend sa source dans la forêt de Losheim (Prusse Rhénane), sert de frontière à l'empire allemand et au Grand-Duché de Luxembourg et se jette dans la Sure à Wallendorf. Elle enchanta Victor Hugo, qui passa quelques mois à Vianden en 1871, après avoir été expulsé de Belgique. Rien de plus romantique en effet que ce vieux pays féodal, cette rivière limpide coulant entre de hautes collines rocheuses hérissées de tours, de burgs, de ruines menaçantes. Il faudrait n'avoir jamais lu ni Walter Scott, ni *la Légende des siècles*, ni *le Rhin*, ni *les Burgraves*, ni même Michelet, pour ne pas se croire transporté dans le moyen âge légèrement conventionnel des barons brigands, des guerres privées, des tyrannies féodales et des chevaliers errants. On rencontre les ruines d'un château fort presque à chaque coude de la rivière, soit sur la rive prussienne, soit sur la rive luxembourgeoise, et s'il n'en reste parfois qu'un pan de mur, d'autres ont encore un aspect vraiment formidable.

Ces squelettes des demeures princières disparues étaient autrefois les centres animés d'importants domaines dont les possesseurs étaient à demi indépendants. Mais, perdue loin des cours et loin des camps où elle aurait pu utiliser sa vaillance, la noblesse de ce pays, quand le temps de sa puissance politique fut fini, tomba dans une décadence d'autant plus irrémédiable qu'elle fut plus lente. Au XVIIIe siècle la plupart des descendants de ces Burgraves de l'Our et de la Sure vivaient le roman tragicomique du maître de Ravenswood, et il y a peu d'années les hôteliers montraient aux touristes curieux le rustre ou l'indigent en qui s'éteignait la race d'un comte du Saint-Empire.

Vianden. — De toutes ces nobles ruines, la plus imposante, la plus intéressante est celle de Vianden. Elle s'élève dans un site admirable, au sommet d'un mamelon que l'Our contourne en partie, et la ville qui s'étend à ses pieds et grimpe le long d'une route en lacet jusqu'à ses portes a aujourd'hui encore l'air de végéter à l'ombre de ses tours. C'était pourtant autrefois une ville assez importante que la capitale du comté de Vianden, un des neuf grands fiefs du Luxembourg. Elle avait une étendue à peu près double de celle qu'on lui voit aujourd'hui : ses remparts étaient percés de six portes et flanqués de vingt-quatre tours. L'orgueilleuse famille qui la possédait se considéra longtemps comme indépendante, et ce n'est qu'en 1270 que le duc Henri II obtint son hommage. Du reste, ce ne furent jamais des vassaux soumis que les comtes de Vianden. A Woeringen, Godefroid de Vianden fut le seul seigneur luxembourgeois qui, abandonnant son suzerain, combattit sous la bannière du duc de Brabant, dont il relevait également, il est vrai, pour le comté de Grimberghe.

A cette grande race féodale qui s'éteignit au XIVe siècle succéda une branche collatérale, celle des Nassau-Dillenbourg, qui fut dépossédée par Philippe II en la personne de Guillaume le Taciturne.

Le roi d'Espagne donna Vianden à son fidèle Ernest de Mans-

feld, gouverneur de Luxembourg. En 1609, lors de la trêve conclue entre l'Espagne et les Provinces-Unies, les biens que la maison d'Orange possédait dans le Luxembourg lui ayant été restitués, Vianden fit retour à cette famille, qui conserva le château jusqu'à la Révolution. En 1810, Napoléon en fit présent au baron de Marbeuf; mais celui-ci étant mort sans postérité durant la campagne de Russie, le domaine revint à l'État. Après 1815, il appartint donc aux biens de la couronne des Pays-Bas. C'était le berceau de la famille régnante. Le roi Guillaume Ier était le douzième descendant d'Othon de Nassau, qui avait épousé

VIANDEN : MAISON DE VICTOR HUGO.

l'héritière du dernier comte de Vianden. Le château avait ainsi tous les titres à la sollicitude du souverain, dit Jean d'Ardenne, qui ne se lasse pas de s'indigner contre les actes de vandalisme, mais il fallait 40000 francs de réparations pour le rendre habitable, et le monarque économe recula devant une pareille dépense. Le syndicat d'amortissement acquéreur du château l'avait vendu à un certain Coster, échevin de Vianden, pour 3200 florins. Ce Coster offrit de céder son acquisition au roi. Le roi refusa, Coster insista : le roi persista. Ce que voyant, Coster entreprit de faire valoir à sa manière cette propriété improductive : il commença par enlever les toitures et les admirables charpentes qui, dit-on, n'avaient pas leurs pareilles. Il s'attaqua ensuite aux ferrailles, aux boiseries, à tout ce qu'on pouvait arracher. Ce vandalisme accompli, le malheureux squelette fut aux prises avec le temps, qui poursuivit l'œuvre de Coster. Enfin on parut avoir conscience de cette honte, et l'on s'avisa, un peu tard, de mettre un terme au scandale. Les gens qui n'avaient pas voulu racheter intacte une des plus belles demeures féodales de l'Europe se décidèrent à en racheter les ruines : on les leur vendit pour 1100 florins. Depuis lors le gouvernement entretient soigneusement ce fantôme de château. Le prince Henri s'y est particulièrement intéressé, et, si l'on a dû renoncer à une restauration complète décidément impossible, on a, du moins, pu remettre en état sa curieuse chapelle.

Rien de plus singulier que ce petit sanctuaire roman, très bien restauré par l'architecte Arendt. C'est un décagone régulier, augmenté d'un chœur pentagonal avec une nef centrale en hexagone, soutenue par des piliers carrés à colonnes cylindriques engagées. Les bas côtés ont une voûte en berceau renforcée par des arcs doubleaux retombant d'un côté sur les colonnettes engagées dans les angles du décagone, de l'autre sur les piliers de la nef centrale. Celle-ci — particularité unique — s'ouvre sur l'étage inférieur qui, paraît-il, servait de prison et communiquait par un couloir avec la salle des gardes. Cette chapelle est assurément, au point de vue architectural, ce qu'il y a de plus intéressant dans le château de Vianden. Mais l'ensemble de la ruine a énormément de caractère et, outre le mur d'enceinte et les tours qui le défendent, il comprend également un corps de logis dont il faut distinguer la disposition, et l'on voit encore de-ci de-là de charmants détails d'architecture. Ce qui fait le charme incomparable de Vianden, c'est la vue que l'on découvre du haut de ses tours ruinées. Le mamelon que le château couronne s'élève au milieu d'un large cirque de montagnes boisées. L'Our coule doucement à ses pieds; la petite ville groupe craintivement ses maisons le long de la rivière et, faisant monter ses ruelles sur les flancs de la colline, vient se blottir contre le château.

Elle porte, elle aussi, l'empreinte des siècles; sur son vieux pont se dresse une statue barbare de saint Jean Népomucène, et ses maisons plus ou moins branlantes ont l'air de s'appuyer les unes sur les autres. Toutes, ou presque toutes, sont pittoresques et rustiques; mais l'une d'elles attire particulièrement l'attention des voyageurs : c'est celle où Victor Hugo habita pendant l'été de 1871, après qu'il eut été expulsé de Belgique. A mi-côte, non loin de la porte principale du château, l'église paroissiale dresse sa tour pointue. Elle est intime et pauvre, vénérable et touchante. On n'y trouve aucune œuvre d'art bien importante, mais quelques statues naïves, quelques tombeaux, quelques cénotaphes des vieux seigneurs du pays, dont les plus remarquables sont ceux de Henri de Nassau, mort en 1581, et de Marie de Spanheim, dame de Grimberghe, comtesse de Vianden, morte en 1400. Et toute l'atmosphère de la ville, malgré les promenades des touristes, malgré les petits hôtels proprets et d'un confortable allemand et bourgeois, est demeurée féodale. L'ombre du château continue à peser sur la vie et, malgré le chemin de fer vicinal qui rattache aujourd'hui Vianden à Diekirch, la ville a toujours l'air d'être perdue loin du monde, derrière les hautes murailles de ses collines qui lui restreignent l'horizon.

Quand on arrive au sommet de la côte qui domine la villette et le château lui-même, et qu'on atteint la petite chapelle miraculeuse du Bildchen (la petite image), on découvre tout le cours supérieur de l'Our, et d'abord sur un pic lointain, dans un site analogue à celui de Vianden, mais plus resserré, les ruines grandioses du manoir de Falkenstein.

Le château n'a jamais eu l'importance de celui de Vianden, mais il n'en reste plus aujourd'hui qu'un vieux donjon et quelques pans de murs. Ce fut aussi la résidence d'une race de rudes féodaux qui s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours, mais qui était tombée dans la plus lamentable décadence. Leur dernier descendant s'appelait le baron de Lagardelle; il vivait encore il y a quelques années d'une pension que lui faisait l'empereur d'Allemagne, Guillaume Ier, dans une bicoque au milieu des ruines, dont il se faisait parfois le cicerone ironique et furibond. S'il faut en croire un dicton du pays, c'est le jeu qui avait réduit les seigneurs de Falkenstein à cette extrémité : « Le sire de Falkenstein a perdu tout son argent. Il a perdu mille thalers en une nuit, » a-t-on coutume de dire aux joueurs de cartes qui n'ont pas le courage de faire Charlemagne. Mille thalers, dans la vallée de l'Our, c'est le Pérou!

Cette rivière de l'Our, au moyen âge, dut être véritablement peuplée de châteaux forts. Après Falkenstein, voici Stolzenburg, qui élève ses pans de murailles noircis par l'incendie sur un rocher à pic de la rive droite; voici Dasbourg, dont les fondations furent construites au xe siècle. Cette ruine, au milieu de laquelle se dresse une énorme tour carrée, comporte une double enceinte; tandis que dans la première se sont élevées les maisons modernes de quelques paysans, la seconde est un extraordinaire amoncellement de décombres et de ronces, et rien n'est plus romantique que ces humbles vies rurales déroulant leurs jours monotones dans ce cadre de ballade.

Tout ce pays, du reste, semble fait pour inspirer le romanesque médiéval et germanique cher aux romantiques. D'un village d'Erckmann-Chatrian, confortable, intime et bourgeois, on passe à un manoir d'Anne Radcliffe, et ces bois, ces ruines et ces rochers semblent faits pour être hantés par le « Chasseur noir », la « Dame blanche », les gnomes et les lutins.

Le cours supérieur de la Sure et le nord du Grand-Duché. Esch-sur-la-Sure. Bourscheid. Wiltz. Clervaux. — Le cours supérieur de la Sure, entre Ettelbruck et la frontière belge, est la partie la plus sauvage, la plus romantique du Luxembourg. Le cours des deux Erenz, la Petite Suisse luxembourgeoise, est peut-être d'un pittoresque plus imprévu, mais les paysages sont infiniment plus grandioses, plus âpres, plus rudes entre Michelau et Esch-sur-la-Sure.

Là aussi, comme le long de la vallée de l'Our, les ruines féodales abondent, mais elles se perdent dans l'immense paysage. Certes ces montagnes ne sont pas très élevées, comparées aux hautes cimes de l'Europe. Heiderscheid n'est qu'à 524 mètres au-dessus du niveau de la mer; Bourscheid à 510 mètres; et Rinschleiden (canton de Redange), le point le

plus élevé du Grand-Duché, à 560 mètres. Mais les dépressions du sol sont si brusques, le lit de la rivière est si profondément encaissé, ses méandres sont si capricieux, qu'on se croirait dans un des pays les plus montagneux du monde; et le fait est que, pour aller d'un village à l'autre, si rapprochés soient-ils à vol d'oiseau, il faut faire des kilomètres et des kilomètres de routes en lacets. Quelques localités sont presque inaccessibles en certaines saisons, et il est, dans ce district, des petites vallées écartées qui semblent faites pour abriter la méditation d'un ermite.

Rien de plus émouvant d'ailleurs que les vastes horizons qu'on découvre quand on arrive à la crête des plateaux qui dominent la Sure: ce sont d'immenses vallonnements boisés, que, çà et là, perce l'arête vive d'un rocher gris. Dans le lointain, ses côtes s'estompent dans la brume, et à mesure qu'ils s'éloignent, les plans, de plus en plus imprécis, prennent des tons bleuâtres et finissent par se confondre avec les nuages du ciel tourmenté. Mais, de temps en temps, dans ces horizons immenses, un clocher met son trait violemment accentué: c'est un village du plateau, groupant ses maisons parmi les cultures maigres, car c'est sur le plateau que se concontre la vie. La vallée est si étroite, les côtes sont si raides, qu'il est impossible d'y faire rien pousser, et seul, de temps en temps, un moulin mêle quelques bruits humains aux murmures de la rivière. Une ville, cependant, est allée se tapir dans un de ces fonds sauvages: c'est Esch-sur-la-Sure, ou, comme l'appelle pittoresquement le peuple, Esch-le-Trou.

Une ville, ou plutôt une ci-devant ville, car la capitale de l'orgueilleuse seigneurie d'Esch n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg autour d'une ruine.

Cette étrange ville, puisque c'est une ville, est véritablement située au fond d'un trou. On ne peut imaginer site plus étonnant. Qu'on se figure un cercle de montagnes si hautes et si abruptes qu'il semble que la lumière y puisse à peine pénétrer.

La Sure paraît s'être glissée subrepticement entre deux roches; par un coude brusque, elle isole dans une boucle de son cours un mamelon conique, dominé par un vrai manoir de ballade, dont de pauvres maisons en torchis et en moellons enserrent les ruines. Quand on se trouve à Esch, on se demande comment on a pu y parvenir. Et le fait est qu'autrefois c'était toute une entreprise que de s'y rendre, même des localités voisines, tant la route était abrupte et mal commode. Pour sortir de leur isolement les malheureux habitants déshérités, le gouvernement luxembourgeois a fait percer une montagne, et l'on arrive aujourd'hui à Esch par un tunnel, assez facilement. Mais l'impression de sauvagerie, de recul hors des temps, est toujours aussi forte, et l'âpre et rude paysage que dominent les sombres ruines du château semble encore avoir été composé par un décorateur visionnaire pour servir de cadre à une nouvelle de Barbey d'Aurevilly.

Esch-le-Trou, du reste, a son histoire et sa légende. Les barrières qui défendent l'accès de cet étrange lieu en font aujourd'hui la misère: elles étaient autrefois, dans les temps troublés où le premier souci des habitants d'une ville était de se garantir des surprises et des sièges, un inappréciable avantage. Aussi les seigneurs d'Esch jouèrent-ils, dans la première partie de l'histoire du Luxembourg, un rôle prépondérant. Ils étaient issus de la maison de Lorraine et alliés d'assez près à la famille ducale. Aussi, en 1289, pendant la minorité de Henri IV, est-ce le sire d'Esch qui administra l'État sous la régence de Béatrix d'Avesne. Ce fut l'apogée de la fortune de la maison d'Esch, qui s'éteignit au XIVe siècle. Depuis lors le château et le domaine passèrent en différentes mains. Il appartenait au baron de Warsberg, petit-fils d'un maréchal de camp au service de l'Autriche, quand la Révolution procéda à la grande expropriation de tous les châteaux féodaux. Vendu comme bien national, il fut acheté pour quelques écus par un Arlonnais nommé Walhausen, qui fit démolir la forteresse pour en vendre les matériaux. Heureusement il n'est pas arrivé à la raser complètement; il en reste quelques tours, quelques pans de murs, dont les massives silhouettes gardent au site tout son romantisme.

CLERVAUX : LE CHATEAU (COTÉ SUD).

Ces ruines étaient habitées, il y a quelques années encore, par une nuée de misérables. De pauvres familles s'étaient logées tant bien que mal dans la chapelle, dans la salle des gardes, voire dans les casemates et les cachots. Avec les pierres tombées, ils avaient construit d'humbles masures, appuyées contre les murs d'enceinte, et toute une truandaille minable et pittoresque grouillait parmi les cours et les terrasses du vieux manoir des seigneurs d'Esch. Mais le séjour des ruines peu à peu est devenu dangereux, et l'on a fini par expulser ces étranges successeurs des vieux châtelains.

Tout le village, du reste, donne une impression sinon de misère et d'abandon, du moins de pauvreté et de délabrement. Tout y est vieux, branlant, médiéval. Il semble que pour Esch-le-Trou rien n'ait changé depuis le temps où, la vieille race de ses seigneurs naturels s'étant éteinte, les possesseurs du château cessèrent de l'habiter pour n'y revenir qu'à l'époque des chasses. La vie y est comme réduite, engourdie; et son éloignement des grandes routes de chemin de fer a même écarté de son clocher noir et de ses vétustes auberges les petits profits du tourisme.

Pour l'artiste et pour le curieux, la villette n'en est que plus

WILTZ : LE CHATEAU.

intéressante : c'est un de ces lieux, de plus en plus rares en Europe, où l'on peut retrouver pleinement l'atmosphère du passé.

Tout le pays, d'ailleurs, donne cette impression. Comme l'Our, la Sure supérieure et ses affluents sont peuplés de burgs en ruine.

C'est Brandenburg, dont les tourelles ruinées couronnent un mamelon escarpé, situé dans un fond où les hautes montagnes

ESCH-SUR-SURE.

semblent le dissimuler ; c'est Bourscheid, dont les seigneurs tinrent le premier rang dans les annales du Luxembourg et dont il ne reste que quelques décombres et un donjon branlant dressé au sommet d'une crête d'où l'on découvre le merveilleux panorama de Michelau et tous les méandres de la rivière ; et nous ne citons que les burgs dont il reste quelque chose. La plupart ont été détruits soit par les armées de Louis XIV, soit plus souvent encore par des acquéreurs de biens nationaux qui les ont démolis pour en vendre les matériaux.

A Wiltz (sur la Wiltz), joli bourg industriel d'environ 4000 habitants, à qui ses tanneries rendront la prospérité que lui avaient valu autrefois ses draperies, le château a été conservé, non certes le manoir du xe siècle, mais la belle demeure seigneuriale que la maison de Custine, héritière des comtes de Wiltz, fit construire au XVIIe siècle. Elle est aujourd'hui occupée par un pensionnat ; mais ses vieux toits d'ardoises, ses grands corps de logis confortables et souriants dominent toujours la belle vallée de la Wiltz et la petite ville active et riante qui s'y abrite.

Le château de Clervaux est plus intéressant. C'est un des sites curieux du Luxembourg. La petite ville est située au fond d'une vallée étroite, en forme d'entonnoir, comme Esch-le-Trou, mais la cuve est plus large, les collines qui la forment sont moins hautes et plus riantes, et la Woltz qui coule au fond est infiniment plus gaie et plus sautillante que la Sure supérieure. Clervaux, qui compte aujourd'hui près de 2000 habitants, est d'ailleurs une petite ville très vivante, que des tanneries et des distilleries enrichissent. Comme à Esch, les maisons du bourg sont dominées par un château qui couronne le mamelon contourné par la rivière. C'est le manoir patrimonial des comtes de Lannoy. Beaucoup moins ancien que les châteaux de Vianden, de Bourscheid ou d'Esch, il n'a rien d'un château fort. C'est une grande maison rustique, dont les différents corps de bâtiments ont été construits à diverses époques. Ce n'est rien moins qu'un modèle d'architecture. Mais s'il est délabré, abandonné, il est encore debout, et rien n'est plus pittoresque que sa grande cour, — où jouent aujourd'hui les poules, les chiens et les enfants d'un concierge, — ses murs lézardés, ses appartements vides. On se trouve vraiment ici chez le maître de Ravenswood, et si le cicerone qui vous conduit n'était pas si maussade, il figurerait très bien, aux yeux du visiteur qui a des lettres, le pieux factotum Caleb.

Ce château, que la grande destruction révolutionnaire épargna, est demeuré là comme l'épave d'une société disparue. C'est le cadre rêvé pour toute la littérature romanesque qui peignit la décrépitude des vieilles familles nobles condamnées par les mœurs et l'histoire à disparaître, de *Lucie de Lammermoor* ou du *Guy Mannering* de Walter Scott à *l'Hallali* de Camille Lemonnier.

Aujourd'hui il ne reste rien dans les appartements déserts, si ce n'est un immense billard qu'on n'a pas pu transporter. Mais autrefois cette atmosphère de noblesse déchue se fortifiait de ce que le château était habitable. On montrait encore, il y a quelque dix ans, les appartements abandonnés avec leur vénérable mobilier d'autrefois. Toute la défroque des siècles avait été pieusement conservée. Dans le grand salon, sur le fond verdâtre des murailles, des portraits, d'ailleurs sans valeur, faisaient apparaître les visages oubliés des Lannoy et des Tornaco qui possédèrent le domaine, et de vieux meubles du XVIIIe siècle, d'un style charmant, mais usés, détraqués, vermoulus, semblaient attendre le retour de la société galante et parée pour laquelle ils avaient été faits. La salle de billard était plus mélancolique encore avec ses hautes fenêtres garnies de petits carreaux en losanges, sa large cheminée ornée de lions fantastiques, ses vieilles tapisseries trouées, déchirées et poussiéreuses. La visite de la chapelle, enfin, complétait cette impression d'abandon. On y admirait encore de belles boiseries de style baroque, mais rien n'était comparable à la mélancolie des inscriptions funéraires à demi effacées ou de la loque usée et déchiquetée qui représentait la noble bannière de la maison de Lannoy. Certes on ne peut comparer le château de Clervaux aux chefs-d'œuvre d'architecture que sont les châteaux de la Loire. On aurait pu, cependant semble-t-il, lui conserver un air de vie, lui rendre artificiellement un peu de sa splendeur d'autrefois et léguer à l'avenir dans son intégrité ce témoin du passé. Mais soit indifférence, soit défaut de ressources, les derniers propriétaires ont laissé détruire la vieille demeure seigneuriale ; les meubles ont été enlevés ou vendus, et le comte de Berlaimont, le maître actuel de Clervaux, a déménagé tout ce qui s'y trouvait de meubles ou de boiseries intéressantes. Dans les communs, on a logé un concierge, et les appartements sont abandonnés aux rats et aux corbeaux qui y entrent en foule par les carreaux brisés des fenêtres. Clervaux, à moins que quelque baron juif épris d'archéologie ne l'achète, suivra la destinée d'Esch et de Vianden.

Ce vieux pays aussi, du reste, si longtemps tenu à l'écart du mouvement moderne, se désintéresse peu à peu de son passé : la paix assurée, les impôts modérés, les lents efforts d'une industrie qui jusqu'à présent avait manqué de capitaux, mais qui se développe sans cesse, transforment le Luxembourg tout entier. A côté de ces villes récentes sorties tout à coup de la terre, comme Esch-sur-l'Alzette, Dudelange ou Ettelbruck, les vieilles villes, si longtemps engourdies, se réveillent, et là où, seules, les tourelles des châteaux se dressaient au-dessus des masures, on voit apparaître les cheminées des usines. Le pittoresque y perd, mais le peuple luxembourgeois y gagne.

RETRAITE DU BATAILLON SACRÉ, A WATERLOO; 18 JUIN 1815. — Lithographie de RAFFET.

LA PAIX

ET LE DISTRICT FÉDÉRAL DU MONDE

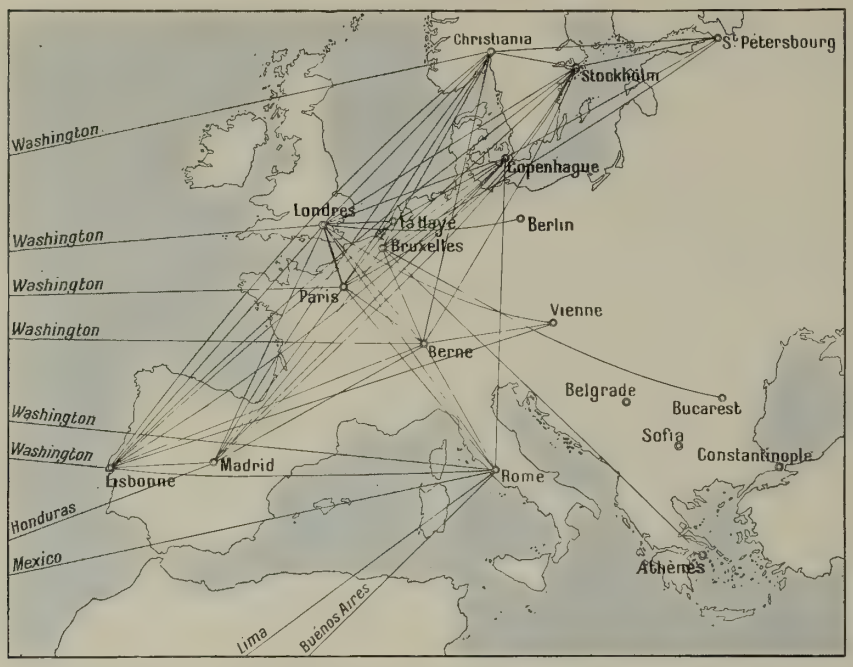
L'AVENIR DE LA BELGIQUE AU POINT DE VUE INTERNATIONAL

WATERLOO, combat héroïque de géants, n'est pas seulement la bataille la plus célèbre des temps modernes. Il incarne une idée noble et féconde. Il n'est pas la mêlée confuse de peuples et de races se ruant à de vaines conquêtes, mais la lutte idéale des nations cherchant à sauver leur indépendance menacée par l'autocratie guerrière. Waterloo a mis fin à une épopée glorieuse, détruisant une tyrannie sanglante; en même temps il a fait luire dans le monde un jour nouveau; il marque pour l'humanité entière l'origine d'une ère rénovatrice de paix et de concorde sur la base du respect des nationalités et de la liberté des peuples. Par delà l'Océan, le canon de Waterloo retentit. Au frisson d'horreur succède un élan grandiose de générosité; dès cet instant prend naissance l'une des plus grandes entreprises que le génie et le cœur humains aient jamais conçues. Waterloo a engendré le mouvement pacifiste. Aussi le 18 juin 1815 apparaît à ce titre comme la date la plus mémorable de tous les temps. Au lendemain de la bataille, un groupe de quakers, s'inspirant d'un écrit du docteur Noah Worcester sur le système de la guerre, fonda à New-York, en août 1815, la première Association des Amis de la Paix, *the New York Peace Society*, et presque simultanément des sociétés analogues virent le jour dans les États d'Ohio et de Massachusetts. La même année, un journal anglais, *the Philanthropist*, publiait un article pénétré des idées de Worcester, et préludait à la formation de la Société de la Paix à Londres, *Peace Society*, qui, installée le 11 juin 1816, a poursuivi, sans interruption, son existence, sous le même nom, jusqu'à nos jours (1). Les deux sociétés mères une fois fondées, leur action se porta sur la création de sociétés correspondantes. En France, les mêmes nobles sentiments suggérèrent à quelques hommes de bien la fondation à Paris, en 1821, de la Société de morale chrétienne qui constitua plus tard, dans son sein, en 1841, un Comité de la Paix. Les Amis de la Paix eurent l'idée de tenir à Londres, en 1843, une grande assemblée. Toutes les sociétés du Royaume-Uni y envoyèrent des délégués. Cette manifestation donna une force nouvelle à l'œuvre, tant en Angleterre qu'aux États-Unis. Là, venait de se révéler un apôtre enthousiaste, qui fit pénétrer sa foi robuste dans la conscience de ses compatriotes. Elihu Burritt reprit l'œuvre interrompue des Worcester, des Channing, des William Ladd. Abandonnant le métier de forgeron, il se livra à l'étude et consacra sa vie à la propagation des idées qui débordaient son âme. Il voulut rattacher par de nouveaux liens les paisibles Confédérés d'Amérique à ceux de

(1) Les origines exactes du mouvement pacifiste sont ignorées des apôtres les plus éminents de cette cause (*a*), qui perdent de vue la relation entre Waterloo, l'œuvre admirable des quakers et la fondation des premières sociétés de la Paix.

(*a*) Bureau international permanent de la Paix. Correspondance bimensuelle, XIVe année, n° 2, 25 janvier 1909, pp. 12 et 13.

l'ancien monde, et résolut de planter le jeune étendard de la Paix sur le vieux continent d'Europe. A son initiative, les Sociétés anglaises et américaines, aidées du grand ministre belge Charles Rogier, convoquèrent le premier Congrès des Amis de la Paix universelle, qui tint ses assises à Bruxelles; les 20, 21, 22 septembre 1848. On y jeta les bases du pacifisme international. Dans quatre résolutions, le Congrès condamne l'appel aux armes pour régler les différends entre nations; il demande qu'ils soient vidés selon les règles de la justice par des arbitres spéciaux ou une cour suprême internationale; il exprime le vœu de voir se réunir un Congrès des nations pour élaborer le Code des rapports internationaux; il réclame enfin la réduction des charges des États par un système général et simultané de désarmement. M. William Ewart, membre du Parlement anglais et l'un des vice-présidents du Congrès, en apprécia ainsi les travaux : « C'est aujourd'hui le commencement d'un système nouveau, qui datera de cette année et aura son origine à Bruxelles. Je m'en applaudis. » Le président, Aug. Visschers, exprima le sentiment unanime des congressistes dans cette péroraison : « Votre arrivée parmi nous a semblé l'aurore d'une ère nouvelle. La présence solennelle des apôtres de la Paix dans notre ville est un événement auquel nos populations se sont vivement intéressées. J'en prends acte et je dis que la première pierre du Temple de la Paix a été posée à Bruxelles par vous! »



CARTE DU PREMIER RÉSEAU DES TRAITÉS D'ARBITRAGE.

En raison d'une erreur ou d'une injustice de la diplomatie, les deux premières Conférences internationales de la Paix se réunirent en 1899 et en 1907 à la Haye, et non à Bruxelles. Toutes deux ont estimé que la limitation des charges militaires est grandement désirable pour l'accroissement du bien-être matériel et moral de l'humanité. Le principe de l'arbitrage obligatoire, qui n'avait pu triompher en 1899, a reçu la consécration unanime de la Conférence de 1907. « Quand une cause, proclame le rapport officiel français, obtient de l'unanimité des Etats civilisés un témoignage d'adhésion aussi éclatant, ne fût-ce qu'une victoire morale, qui pourrait dire que cette cause n'est pas près d'être gagnée dans les faits? » D'ailleurs trente-cinq États, représentant 88 pour 100 de la population du globe, se prononcèrent même en faveur de la conclusion immédiate d'un traité mondial d'arbitrage obligatoire. La France et la Grande-Bretagne furent les premières en Europe à se rapprocher par la convention d'arbitrage du 14 octobre 1903. Depuis, soixante traités, englobant vingt-deux puissances, forment la trame du réseau de traités qui unira toutes les nations par le lien mondial de l'arbitrage obligatoire. Sans doute, l'œuvre poursuivie à la Haye est loin d'être complète et parfaite. Il n'en faut pas moins la saluer avec déférence et respect, car elle inaugure des principes et un droit nouveaux; elle abolit entre les nations toute distinction de religions et de races, et étend la famille des peuples. Œuvre de progrès considérable et de civilisation plus avancée, elle est une affirmation puissante de la solidarité internationale. Bien plus, la seconde Conférence de la Paix n'a pas voulu se séparer sans assurer l'avenir de ses travaux. Jugeant son œuvre transitoire, elle a imposé à des Conférences nouvelles la mission de perfectionner et de développer la tâche entreprise. Elle s'est élevée à la périodicité, transformant ses réunions occasionnelles en sessions régulières. Si l'étape parcourue de Bruxelles (1848) à la Haye (1899-1907) peut paraître lente, ses résultats n'en sont pas moins remarquables et immenses.

L'utopie pacifiste, que les Américains, les Anglais et les Belges ont formulée les premiers, est donc en plein cours de réalisation. Il appartient aux hommes de bonne volonté de la compléter selon les vues de la science. Notre planète en est arrivée à l'âge de la mondialité. L'homme a découvert et occupe toutes les régions habitables. Les grandes nationalités, fondées sur une communauté d'origine, de traditions et de langue, se sont fortement constituées de façon normale et quasi indestructible. Tous les peuples s'organisent selon des principes uniformes, adoptant les mêmes lois fondamentales, qui deviendront en fait la grande charte de l'humanité prochaine. L'abolition de l'esclavage, la reconnaissance des droits de l'homme, la liberté de conscience, l'instauration générale du régime constitutionnel et parlementaire avec limitation, contrôle et responsabilité des agents du pouvoir souverain, le suffrage universel, le service militaire général, l'instruction obligatoire, le relèvement des classes laborieuses, le système des assurances sociales, enfin l'accession des femmes aux droits politiques (*bella matribus detestata*) constituent les assises profondes qui donneront à notre édifice social sa stabilité définitive. Ces réformes harmonieuses sont des leviers de progrès, véritables outils de paix et de vie, destinés à vaincre l'instinct destructeur guerrier. La chute de l'autocratie rend désormais impossible l'esprit de domination et de conquête. De plus apparaît un nouveau facteur d'équilibre, la lutte économique des continents et des races, qui éclipsera forcément les mesquines rivalités nationales. Pour les peuples particuliers, la guerre devient sans but ni profit possible; elle ruinerait le vainqueur non moins que le vaincu et ferait crouler les trônes les plus éblouissants dans une crise de misère et de révolte. Le temps des César et des Napoléon est passé. De nos jours, la volonté d'un empereur, un groupe d'alliances, le concert européen même ne seraient plus en état d'imposer au monde leur caprice autoritaire. Les conditions de la vie des peuples se sont transformées, rendant impossible le renouvellement des guerres anciennes. Seuls, les conflits économiques paraissent encore à redouter. La diplomatie pourra les empêcher et les prévenir par l'étude des causes des crises et par une régularisation internationale des conditions économiques, ainsi qu'elle est parvenue à le faire d'une façon si heureuse pour la question des sucres (1). D'ailleurs le protectionnisme est une erreur économique maintenue à l'avantage exclusif de quelques puissants qu'elle enrichit. L'avenir généralisera au profit de tous la politique de la liberté commerciale ou du libre-échange, c'est-à-dire la liberté illimitée des transactions et des échanges. Tandis que les causes de conflits entre nations s'atténuent et s'éliminent, les sources de rapprochement jaillissent plus abondantes. La liberté servie par les moyens modernes de locomotion a multiplié entre hommes et peuples, entre races et continents, les relations morales, intellectuelles et économiques, les rendant faciles et sûres, rapides et régulières, durables et nécessaires. Les peuples affranchis se sont élevés au rang de personnes morales; ils entendent jouir de leurs droits d'êtres libres; nul potentat ne pourrait à son gré disposer de leurs destinées. Une même loi morale, nouveau Décalogue, impose ses identiques prescriptions impératives aux conducteurs des peuples comme à l'ensemble des citoyens. Le code qui régit les obligations des hommes finira par régler en principe les rapports des peuples. La guerre privée, faite de haine et

(1) Il est utile de le rappeler : le Bureau international permanent des sucres, institué à Bruxelles depuis 1902, a le pouvoir d'infliger des pénalités aux États contrevenants.

de vengeance, a cessé d'exister parmi les hommes civilisés pour terminer leurs différends; ainsi la guerre entre nations, dernier vestige d'ignorance, d'asservissement et de barbarie, disparaîtra à son tour devant l'empire du droit. Or tout le droit se résume en ces trois commandements : vivre honnêtement, ne léser personne, rendre à chacun ce qui lui revient. Le citoyen de l'avenir, instruit et jouissant de ses droits, comprendra que la Paix est indispensable à la prospérité générale. Unis par la science dans une communauté de pensées et d'intérêts, les hommes pourront tous acquérir leur part équitable de bonheur et de bien-être. Les peuples cessant de se contrecarrer les uns les autres, et allégés de charges dispendieuses et stériles, seront alors en état d'atteindre leur plein épanouissement, comme les arbres bien plantés de la Science et du Bien. L'homme ne sera plus un loup pour l'homme. Tous s'entr'aideront en vue de corriger et d'adoucir les inégalités trop choquantes de la nature. L'effort commun sera la lutte contre les éléments; eux seuls seront assujettis pour se transformer par une discipline utile en sources fécondantes de prospérité et de richesses sans limites. Aucun homme, aucun peuple ne sera réduit à succomber de misère, ni condamné à périr par le glaive ou l'épée. Tous pourront se régénérer par le travail, l'hygiène et la sélection. Ceux dont l'âge aura épuisé la sève s'éteindront dans un doux sommeil, accueilli comme un bienfait. Pour les peuples surtout, la mort ne peut être ni cruelle, ni injuste, mais un heureux renouvellement, car, si l'homme est périssable, l'humanité est immortelle.

Ainsi, la pensée humaine, créatrice de l'organisation sociale, s'élève sans cesse, élargissant ses horizons. Après avoir conçu l'association des familles et des tribus, elle a organisé la vie municipale, jadis si florissante; puis elle a groupé régions et provinces pour aboutir à la nation; maintenant elle travaille à resserrer les liens de la grande famille humaine et se propose la constitution des États-Unis de la Terre, de manière à transformer le monde entier en un vaste pays idéal.

Notre globe évolue, au point de vue politique, dans la voie d'une vaste Confédération mondiale de cinquante membres environ, sur le modèle des États-Unis de l'Amérique du Nord, composés de quarante-cinq États. Cette confédération devra se constituer tôt ou tard; elle verra s'étendre progressivement la sphère des intérêts généraux communs, qu'il faudra de mieux en mieux étudier, comparer, régler même. A cette fin la Terre civilisée aura besoin d'un point conventionnel de concentration de ses intérêts communs. Dans l'enchevêtrement des compétitions et des alliances, le centre mondial, placé en dehors des rivalités et des conflits, apparaîtra comme une oasis inviolable et intangible, protégée par une neutralité perpétuelle. Le nouvel organisme ne sera ni pouvoir dirigeant, ni même agent d'exécution; il n'enverra d'ordre à aucune puissance, car ce serait empiéter sur les attributions des États et porter atteinte aux prérogatives de leur souveraineté. Dans la Confédération mondiale, les peuples établiront entre eux des relations fondées sur une « commune mesure universelle », librement consentie, sans cesser de former des communautés indépendantes. Il s'y manifestera l'unité de principes directeurs, avec une variété d'application résultant de l'autonomie administrative de chacun, conséquence fatale de la différence de latitudes, de races, de besoins, de traditions, d'usages, de mœurs et de coutumes. Il y régnera cependant l'harmonie dans l'émulation et une saine concurrence loyale et régularisée. Enfin une clairvoyante centralisation coordonnera les résultats comparatifs de l'activité de tous. Le centre mondial remplira surtout les fonctions d'une cellule sociale de science administrative, groupant les offices de renseignements, de recherches et de documentation, les bureaux d'études et de travaux préparatoires, les laboratoires d'expériences communes, les dépôts d'archives internationales. Miroir de la productivité humaine et de la vie internationale, il marquera toutes les oscillations du globe et du mécanisme social avec la précision de la science, et deviendra par excellence l'appareil enregistreur de la Terre.

Le District fédéral mondial se conçoit, en somme, sous l'aspect d'un centre agrandi des unions qui se sont déjà constituées successivement entre les États, dans des buts particuliers, tels que la Croix-Rouge, les télégraphes, les postes, les poids et mesures, la propriété industrielle, la propriété littéraire et artistique, les tarifs douaniers, les transports de marchandises par chemins de fer, la géodésie, la sismologie, l'exploration de la mer, la carte du ciel, les recherches solaires, l'observatoire du Mont-Rose, les sucres, la pharmacopée, l'hygiène publique, l'agriculture, la répression de la traite des esclaves africains, la traite des blanches, la bibliographie, l'art public, les républiques américaines, les parlements, la paix. Ces entreprises, d'objets si variés, paraissent incohérentes. Un même but humanitaire les rapproche cependant. Le progrès perfectionnera ces rouages naissants, qui constituent les embryons informes du futur « Ministère international de la Paix » (1). Du groupement rationnel des unions universelles existantes et de leur développement inévitable, sortira l'union des unions, c'est-à-dire la Confédération de la Terre, qui aura pour siège social nécessaire le District Fédéral du Monde. Or la Belgique est toute désignée pour devenir ce siège.

Dans notre étude, *les Belges et la Paix* (2), nous avons esquissé le rôle que l'évolution du droit international assignerait à la Belgique. Peu après, un groupe se fonda en Hollande dans le but de créer aux environs de la Haye une cité nouvelle, destinée à devenir la capitale internationale. Puis le *Courrier de la Conférence de la Haye* examina le point de savoir à quelle ville, parmi Berne, Genève, la Haye et Bruxelles, il conviendrait d'accorder la préférence. Oubliant que le progrès durable doit être recherché non dans des remaniements territoriaux plus ou moins habiles, mais dans l'extension graduelle des paisibles conquêtes de la raison et de la science, M. Henri La Fontaine, sénateur belge, conclut à tort, selon nous, en faveur de Strasbourg. A la vérité, il ne peut être question de « ville internationale » nouvelle, se substituant à la Ville Éternelle, dont les papes rêvèrent en vain de faire la dominatrice du monde. D'autre part il serait au moins absurde de vouloir maintenir les errements actuels et d'éparpiller les institutions internationales dans de multiples cités (3). Ce particularisme de clocher serait nuisible à tous, sans offrir d'avantages sérieux pour aucune nation. Le groupement s'imposera inéluctablement dans un centre commun, unique, fixe et permanent.

L'idée de « District Fédéral » est inhérente à l'idée de Confédération. Née en Amérique dès la Déclaration des 13 États originaires, elle fut inscrite dans la constitution de 1787 et réalisée en juin 1800. On la doit aux quakers, ces organisateurs géniaux, dont l'intelligence généreuse, faite de sens pratique et d'idéalisme, apporta dans les institutions contemporaines les améliorations humanitaires les plus utiles.

Deux continents déjà, l'Amérique et l'Australie, se sont constitués sur les bases du fédéralisme avec districts fédéraux. Les autres continents devront suivre. Si le choix du centre fédéral a fait partout l'objet de rivalités et de vifs débats, il n'en pourra être de même quant au centre mondial, car la Belgique est la seule région du monde remplissant l'ensemble des conditions voulues. Le District Fédéral du Monde réclame des avantages et garanties. La Belgique les réunit et y puise en sa faveur des raisons d'une préférence sans conteste. Passons-les en revue.

I. — La Belgique est à la fois le pays le plus petit et le plus grand, le plus ancien et le plus jeune, le plus libre et le plus dépendant, riche, sans opulence ni misère, de climat tempéré, ayant un sol fertile et de grandes richesses minérales, habité par un peuple compact, intelligent, actif, industrieux et économe, pays salubre, d'une résidence agréable et peu coûteuse, de communications centrales, rapides et faciles.

II. — Au point de vue géologique, la Belgique représente dans le monde un étalon unique. Sur un territoire exigu de moins de trois millions d'hectares, se fusionnent des représentants typiques de la plupart des formations sédimentaires du globe. Le sol belge renferme en raccourci les terrains de tous les âges de notre planète.

---

(1) Nous indiquerons dans un travail spécial prochain comment il faut comprendre ce « Ministère international de la Paix », et quels en seront le caractère, les attributions, l'organisation et le fonctionnement.

(2) Henri Lamertin, éditeur, Bruxelles, 1905. Étude publiée à l'occasion du 75e anniversaire de l'indépendance nationale belge.

(3) Deux ans après la publication de notre étude, *les Belges et la Paix*, M. Paul Otlet, de l'Institut international de Bibliographie, s'est prononcé contre notre plan de groupement unique des organismes internationaux et a prôné, au contraire, le système de dissémination de ces bureaux et offices et leur éparpillement par groupes et tronçons. (Courrier de la Conférence de la Haye, 13 octobre 1907.) Revenant sur cette erreur, M. Otlet propose aujourd'hui la création d'un Office central permanent des Institutions internationales.

III. — La terre belge est non moins remarquable au point de vue anthropologique. On y a découvert des preuves certaines de l'homme quaternaire et de l'homme tertiaire. (Découvertes de Schmerling, Dupont, Cels, Rutot.) L'homme vivait donc en Belgique à une époque fabuleusement reculée ; nous possédons ses silex taillés, c'est-à-dire ses outils et ses armes. Dans la préhistoire du globe, la Belgique détient le record : les traces les plus lointaines de l'existence de l'homme et de son industrie primitive se retrouvent sur le sol belge. Le passé extraordinaire de ce pays permet d'augurer son prodigieux avenir.

IV. — La Belgique, la Hollande et la Suisse présentent au point de vue climatérique des différences peu sensibles. Les températures moyennes permettent d'en juger :

	Janvier	Avril	Juillet	Octobre
La Haye	1°,5	9°,4	18°,4	10°,4
Bruxelles.	2°,0	9°,0	18°,0	10°,4
Berne.	— 1°,6	8°,9	18°,4	8°,3

La pluie est la même en Hollande qu'en Belgique. Le soleil diffère peu entre ces deux pays. La Haye, placée plus près de la mer que Bruxelles, est exposée à un vent légèrement plus fort. Berne, plus éloignée des dépressions de l'Atlantique, a un vent plus faible. Si le climat de la Suisse est moins venteux en hiver que celui de la Belgique, il est par contre plus froid, avec un nombre de jours de gelée plus considérable. Bâle, Berne et Zurich enregistrent une moyenne de 1 760 heures de soleil par an ; la moyenne à Bruxelles est de 1 789. De ces comparaisons, il ressort un avantage très léger en faveur de la Belgique (1).

V. — Le District fédéral mondial doit jouir d'une situation topographique unique ; il faut qu'il soit le meilleur point de conjonction des continents et le voisin le plus rapproché des principales races du monde. Ce privilège exceptionnel n'appartient qu'à la Belgique. Elle occupe la position la plus centrale vis-à-vis de toutes les contrées de la Terre. Placée entre les États les plus actifs, les plus instruits et les plus riches, au centre même de cette partie du monde devenue le foyer le plus intense de la civilisation contemporaine, la Belgique est leur trait d'union naturel. Ses premiers dirigeants l'ont compris. Au lendemain de l'indépendance nationale, dès 1831, le gouvernement belge songea à organiser le premier réseau continental de chemins de fer, qui fut créé par la loi du 1er mai 1834 et inauguré le 7 mai 1835. Il est parvenu à faire d'Ostende-Douvres la voie la plus directe et la moins coûteuse entre l'Angleterre et le centre de l'Europe. Ostende est la tête de ligne du remarquable réseau des wagons-lits et des grands express européens (entreprise belge) vers l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie, vers la Russie, vers la Suisse et l'Italie. Ostende, c'est le chemin traditionnel de la malle des Indes, comme le point initial du Transasiatique ; il représente la voie la plus rapide entre Londres et Bombay (viâ Brindisi et Suez), entre Londres, Pékin et Tokyo (viâ Moscou-Irkoutsk-Moukden). D'autre part, Anvers est la tête de lignes transatlantiques vers New-York et l'Amérique du Sud. D'excellents services maritimes directs relient également la métropole belge à toutes les côtes de l'Asie, ainsi qu'à l'Australie. Anvers communique enfin avec le cœur même de l'Afrique par ses lignes régulières vers Boma ; de là, le chemin de fer du Congo, la flottille fluviale, le chemin de fer des grands lacs rattachent la Belgique au Nil, au Soudan, à l'Égypte, vers le Nord, et, de l'autre côté, à l'Union sud-africaine par le Katanga. Enfin Zeebrugge, sur la mer du Nord, est appelé à devenir l'un des meilleurs ports de vitesse et d'escale des lignes interocéaniques.

Bruxelles se trouve situé à la moindre distance des trois grandes capitales, Londres, Paris, Berlin : Londres, métropole de l'univers, centre du monde anglo-saxon, impératrice des Indes, alliée de la race jaune ; Paris, capitale du monde latin, alliée du monde slave, amie et suzeraine en partie du monde musulman ; Berlin, capitale du monde germanique. Bruxelles est à 4 heures de Paris, à 8 heures de Londres, à 12 heures de Berlin. Quatre rapides journaliers desservent dans chaque sens la ligne Bruxelles-Paris ; six, celle de Berlin ; douze malles et courriers mettent chaque jour la Belgique en relation avec toutes les parties de l'Angleterre. Pour la distance, la facilité, la rapidité et la sécurité des communications, de même que sous le rapport du confort et de la modicité des prix de transport, la Belgique offre des avantages incomparables. Un poste de télégraphie sans fil permet même d'envoyer d'Ostende les messages belges aux navires de l'Océan. De plus, un réseau téléphonique relie par fils et câbles spéciaux directs Bruxelles aux peuples voisins, de telle sorte que de ce seul point du globe, par un coup de téléphone vraiment magique, les représentants des puissances pourraient en cas d'urgence prendre oralement l'avis instantané des dirigeants de la politique mondiale. Entre les trois capitales formant elles-mêmes les principaux centres d'attraction de l'univers, la Belgique apparaît à toute évidence comme la zone de jonction naturelle, le nœud normal et le centre de gravité rationnel. Là devra s'ériger le District Fédéral du Monde (1).

VI. — Il importe aussi que le Centre mondial soit baigné par la mer et ait avec l'Océan des communications en tous temps faciles, de manière que la chaîne des relations internationales demeure ininterrompue. En cas de conflits, les flottes des puissances doivent pouvoir se mettre en rapports immédiats avec le District fédéral, soit pour assurer son inviolabilité, soit même pour y établir une base d'opérations dans le cas, par exemple, où un groupe de puissances, agissant en qualité de pouvoir exécutif mondial, aurait à faire respecter en commun par la force une décision internationale. La Belgique, baignée par la mer du Nord, en communication directe avec l'Océan par l'Escaut et Anvers, par Ostende et Zeebrugge, remplit cette condition.

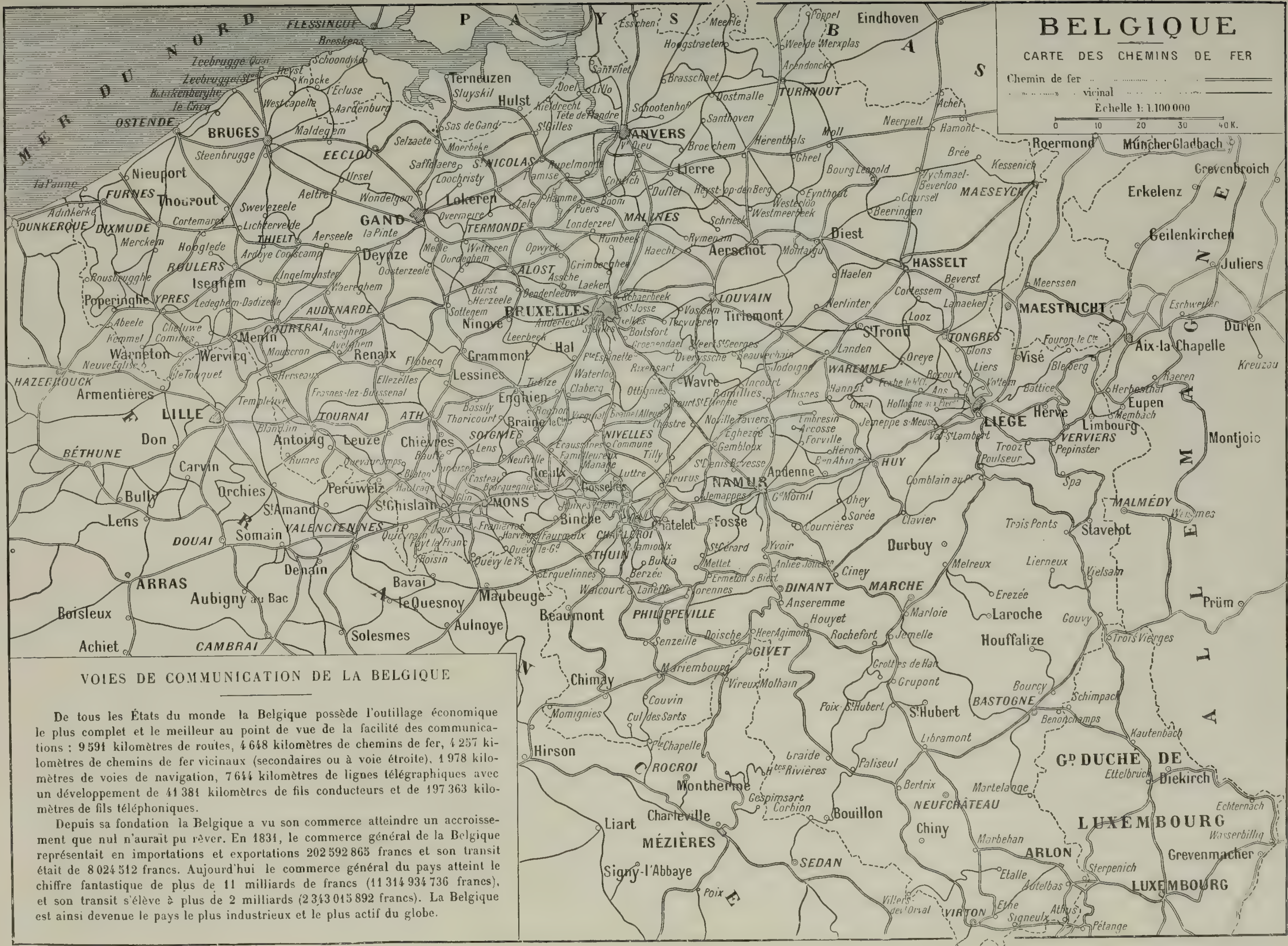
VII. — L'exiguïté de son sol fait de la Belgique le pays le plus petit de la Terre. Par contre, la densité de sa population et la puissance de sa vie de relation, conséquence de sa situation topographique unique, lui assignent le premier rang. Nulle part, on ne rencontre de peuple plus laborieux. De même qu'aux États-Unis le District de Colombie est la place la plus industrieuse de l'Union, le District fédéral mondial devra être le centre d'activité le plus intense du globe, mais d'importance relative et de rang secondaire, qui ne puisse jamais posséder le premier rang au point de vue absolu, ni même y prétendre, afin de ne porter ombrage à aucune des grandes puissances. C'est bien le cas pour la Belgique. Dans la balance du commerce spécial du monde (importations et exportations), elle occupe le cinquième rang absolu et le premier eu égard au chiffre de sa population. Tout en étant la nation la plus active, la Belgique demeurera toujours incapable de faire aux grands pays une concurrence redoutable et victorieuse, en raison de la petitesse de son territoire et du chiffre nécessairement limité de sa population.

VIII. — George Washington avait espéré faire de la capitale du District de Colombie (District fédéral des États-Unis) la métropole commerciale de l'Union. Il espérait ainsi prouver que les meilleures relations entre peuples doivent se nouer et se développer par les voies du commerce pacifique et libre. La capitale fédérale américaine n'est point devenue la métropole rêvée par son fondateur. En effet, au gré d'un homme, le centre des affaires d'une contrée ne se déplace pas arbitrairement. George Washington n'a pu dépouiller New-York, Philadelphie, Boston des avantages de leur situation privilégiée. L'idée mère de Washington n'en subsiste pas moins. Le District fédéral mondial aura sa métropole incomparable, Anvers, déjà le premier port du continent, au commerce de transit immense, possédant d'admirables installations maritimes, demain les premières et les plus perfectionnées du monde, en communication aussi par voie d'eau avec la Meuse, l'Oise, la Seine et le Rhin. Anvers, située à 40 kilomètres de Bruxelles, en deviendra la cité jumelle le jour prochain où le chemin de fer électrique projeté la reliera au centre administratif fédéral dans un parcours de vingt-cinq minutes.

IX. — Les origines, les tendances naturelles, les avatars politiques, les contacts incessants, les traditions séculaires, les aspi-

(1) M. J. Vincent, directeur scientifique du Service météorologique de l'Observatoire royal de Bruxelles, a bien voulu faire pour nous ces recherches comparatives.

(1) Napoléon Ier, qui rêva la domination universelle de l'Empire français, conçut le projet de substituer Paris à Rome et de faire de sa capitale la « Capitale du Monde ». Émile Zola reprit cette idée, affirmant que le rôle de capitale internationale écherrait à Paris. Onésime Reclus, se plaçant au point de vue géographique et linguistique, nous paraît s'être plus rapproché de la vérité ; pour lui, la cité rivale la plus sérieuse de Paris serait dans l'avenir Bruxelles.



VOIES DE COMMUNICATION DE LA BELGIQUE

De tous les États du monde la Belgique possède l'outillage économique le plus complet et le meilleur au point de vue de la facilité des communications : 9 591 kilomètres de routes, 4 648 kilomètres de chemins de fer, 4 257 kilomètres de chemins de fer vicinaux (secondaires ou à voie étroite), 1 978 kilomètres de voies de navigation, 7 644 kilomètres de lignes télégraphiques avec un développement de 41 381 kilomètres de fils conducteurs et de 197 363 kilomètres de fils téléphoniques.

Depuis sa fondation la Belgique a vu son commerce atteindre un accroissement que nul n'aurait pu rêver. En 1831, le commerce général de la Belgique représentait en importations et exportations 202 592 865 francs et son transit était de 8 024 512 francs. Aujourd'hui le commerce général du pays atteint le chiffre fantastique de plus de 11 milliards de francs (11 314 934 736 francs), et son transit s'élève à plus de 2 milliards (2 343 015 892 francs). La Belgique est ainsi devenue le pays le plus industrieux et le plus actif du globe.

rations, les mœurs, les institutions mêmes du peuple belge en font le peuple international par excellence. Constituée de deux éléments ethniques différents — Flamands et Wallons — de souches germanique et latine, la patrie belge, malgré cette différence de race, de langue et de caractère, n'en forme pas moins une individualité frappante. L'unité de l'accord harmonieux résulte d'une vie sociale identique, d'une communauté de souffrances endurées sous le joug des mêmes oppresseurs, d'efforts conjoints pour libérer le sol national de la tyrannie étrangère, d'une jouissance uniforme de l'autonomie communale, d'un culte égal et d'une même pratique de toutes les libertés. A travers les siècles jusqu'à notre époque, la Belgique a su conserver sa personnalité vivante, que ni les vicissitudes des armes, ni l'action irrésistible du temps ne sont parvenues à effacer. Si les bassins de la Meuse et de l'Escaut servirent de champ de bataille à l'Europe, leurs ports abritèrent les entrepôts des marchandises du Nord et du Midi; c'est aussi par leur intermédiaire que se fit le commerce des idées entre le monde germanique et le monde latin. A l'image de son sol formé des alluvions de fleuves venant de France et d'Allemagne, la culture nationale belge est une sorte de « syncrétisme » où, mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, se fusionnent les génies des deux races. Au lendemain de son indépendance, des Anglais, dont le plus illustre fut John Cockerill, initièrent la Belgique à la grande industrie. Récemment Stanley la guida dans les voies de la colonisation africaine. De même, les traditions séculaires de sagesse et de pondération du gouvernement parlementaire, consacrées avec tant de succès dans la Grande-Bretagne, furent implantées en Belgique sous l'action de son premier roi, Léopold Ier, prince d'éducation britannique. Au cours de la première partie de son existence indépendante surtout, la Belgique entretint avec le Royaume-Uni les relations intellectuelles les plus étroites et les plus suivies; elles contribuèrent à orienter la politique belge dans une voie généreuse et pratique, en lui imprimant ce caractère réfléchi, mesuré et positif, qui jusqu'en ces derniers temps distingua tous les actes internationaux de la nation belge. L'extraordinaire aptitude d'assimilation de la Belgique lui a permis de subir l'influence la plus heureuse de ses trois voisines sans rien perdre de sa propre individualité. Là, dans cette surprenante réceptivité, résident son originalité, le secret de sa force et la source même de son caractère international.

X. — Les institutions du pays à choisir comme District fédéral sont un facteur essentiel à considérer. Sous ce rapport, la Belgique réunit les conditions les plus favorables. D'une part, au point de vue du droit public interne, la Constitution du 7 février 1831, la plus libérale d'Europe, fut l'une des premières à proclamer les libertés fondamentales les plus étendues : liberté individuelle, liberté des cultes, liberté de la presse, liberté d'association, droit de réunion. Ces droits essentiels, la Belgique les a également toujours reconnus aux étrangers, leur accordant contre toutes les tyrannies le droit précieux d'asile. D'autre part, en ce qui concerne les relations étrangères, les grandes puissances ont fait de la Belgique un État indépendant et perpétuellement neutre, l'obligeant à observer cette neutralité envers tous les autres États (traité de Londres, du 19 avril 1839, article 7). Depuis, de solennels engagements ont confirmé la neutralité belge. L'érection du District fédéral imposera le renouvellement de cette reconnaissance de neutralité, qu'il faudra même compléter par la garantie de l'inviolabilité du territoire. Pays le plus libre dans son existence intérieure, la Belgique comme État neutre se trouve néanmoins sans volonté, et en quelque sorte dépendante pour les actes de sa vie internationale. Cette double condition de vie, — liberté interne et neutralité externe, — le District fédéral mondial devra l'offrir.

XI. — La forme de gouvernement de l'État appelé à devenir district mondial a aussi sa grande importance. Dans l'Union américaine, le District fédéral, siège du pouvoir exécutif, est soumis à l'autorité du Congrès; ses habitants, en grand nombre fonctionnaires, se voient privés en fait de tous droits politiques. Dans la Confédération mondiale, le pays élevé au rang de District fédéral doit conserver sa liberté et son indépendance. L'administration internationale seule dépendra de la collectivité des États; elle sera nommée par ses soins et placée sous le contrôle d'une Commission internationale ou d'une délégation des puissances. Il faut admettre que le District mondial, en conservant sa personnalité entière, ait lui-même la forme de gouvernement admise par la majorité des États de la Confédération. Puisque la forme d'une monarchie constitutionnelle régit la majorité des nations, l'État, District fédéral, doit avoir cette forme et la conserver jusqu'à ce que la majorité ait adopté une forme plus progressive. Précisément la Belgique est une monarchie constitutionnelle, à base démocratique, n'admettant ni castes ni privilèges, sans religion d'État, reconnaissant à chacun l'exercice le plus large de tous les droits et de toutes les libertés.

XII. — Le District fédéral doit être un petit pays, bien centralisé, dont la langue officielle soit l'une des langues principales de la civilisation, de préférence celle de la diplomatie; de cette manière, les travaux et documents administratifs de cet État pourront être utilisés sans difficulté par l'administration internationale, tout au moins comme éléments de comparaison (1). L'administration nationale du pays devenu District fédéral, d'une part, et les bureaux internationaux, d'autre part, formeront des services coordonnés, qui pourront servir d'école d'application de science administrative au personnel des légations accréditées auprès de l'État, District fédéral. Sans s'immiscer en rien dans les affaires de ce pays, les jeunes diplomates, secrétaires et attachés, auront la faculté de faire un stage intéressant et fructueux. Il se créera ainsi des traditions administratives internationales, véritable commune mesure, que tous les États adopteront pour régler leurs affaires. De cette uniformisation de pratique administrative naîtront forcément la conformité et l'unité de vues dans la compréhension et la gestion des intérêts publics, tant nationaux que d'ordre international.

XIII. — Des hommes de toutes les latitudes, de tous les continents, de toutes les races, de tous les pays seront appelés à faire des séjours prolongés dans le District fédéral, à n'importe quelle saison. Aussi est-il indispensable que ce district jouisse d'un climat tempéré et d'une salubrité exceptionnelle. Encore une fois, la Belgique est toute désignée, car ses conditions sanitaires sont les plus favorables. Malgré sa grande population industrielle que la maladie et la mort n'épargnent guère, le taux de la mortalité générale en Belgique est le moins élevé du monde. Les statistiques comparées renseignent même Bruxelles comme l'une des capitales les plus salubres de l'Europe et de l'univers.

XIV. — La Belgique et Bruxelles offrent en outre l'avantage appréciable d'être une résidence agréable et peu onéreuse. Pays en principe de libre échange et de coopération, où les denrées de première nécessité entrent en franchise, la Belgique fournit à ses habitants nourriture, entretien et logement aux prix les plus bas. On s'y procure le vêtement et toutes les choses de la vie dans les conditions les plus économiques. Les impôts aussi sont relativement peu élevés. Les plaisirs et les agréments s'y présentent nombreux et variés sans être dispendieux. Musées, expositions, théâtres, fêtes, concerts, courses, concours hippiques, régates, cyclisme, automobilisme, aérostation, multiplient leurs attractions dans tout le pays. Des avenues et des promenades nouvelles favorisent d'admirables excursions. En été, Ostende, reine des plages, et tout le littoral de la mer du Nord; Spa, la coquette et délicieuse cité des Fagnes, aux eaux minérales renommées; les vallées de la Meuse, de la Lesse, de la Vesdre, de l'Ourthe et de l'Amblève; la grasse Flandre aux cultures plantureuses et séduisantes, les Ardennes rudes et accidentées, la Campine aux bruyères silencieuses sont les unes des centres animés de villégiature joyeuse et attrayante, les autres des sites captivants de calme repos. Tous néanmoins sont accessibles aux bourses les plus modestes. L'État belge facilite même les moyens de les apprécier à bon compte : un abonnement de cinq jours, du prix de onze francs, permet de parcourir la Belgique en tous sens.

XV. — Le District fédéral mondial doit être un microcosme, c'est-à-dire un petit monde, résumé et miniature de l'univers. Il faut qu'il soit à la fois pays agricole, bassin minier, région industrielle, centre commercial, métropole coloniale, synthétisant

(1) Ce n'est le cas ni pour la Suisse, ni pour la Hollande. La Suisse, en effet, n'est pas centralisée : ses vingt-quatre républiques sont administrativement autonomes. D'autre part, la Hollande unifiée emploie dans son administration une langue isolante, et non l'une des principales langues de l'univers. Ici encore, la Belgique seule remplit la condition exigée.

en lui l'activité universelle pacifique dans ses applications principales complexes. De la sorte, le District mondial, groupant tous les éléments de la vie sociale, fera l'office d'un laboratoire précieux d'expériences utiles à la collectivité humaine. Ce doit être en outre une contrée industrieuse et paisible, aux longues traditions de travail, d'ordre et de progrès, qui ne puisse par sa turbulence et ses crises provoquer de troubles inquiétants, ni amener par là une intervention étrangère, prélude de complications internationales et de guerre générale. La Belgique est le seul petit pays complet qui remplisse ces conditions. Sur son sol restreint se concentrent tous les avantages de la nature, la fertilité du sol et les matières minérales, ainsi que les innombrables manifestations du labeur humain, consolidées elles-mêmes par le don de l'épargne, génératrice d'une nouvelle et non moins grande fécondité (1). Toutes ces sources de richesse, naturelles ou acquises, le génie de ses habitants sait les mettre en valeur pour les répandre dans toutes les contrées de la Terre. Sous cet aspect multiple encore, la Belgique constitue un étalon social unique.

XVI. — Il ne suffit pas que le District fédéral soit simplement une région de travail intense ; il convient aussi qu'il se présente sous la forme embellie d'un centre cultivé d'art, de science, de lettres et de science politique. De tout temps, la terre belge se révéla la patrie des arts, depuis les frères Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile, Memling et toute l'école flamande avec les Rubens, Van Dyck, Jordaens, Teniers, Van der Meulen, De Champagne, jusqu'aux Wiertz, Leys, Gallait, De Winne, Stevens, Verhas, Verwée, Verheyden, Wauters, Courtens, Struys. Bruxelles a engendré des maîtres de la sculpture, Duquesnoy, Godecharles et Constantin Meunier, dont le génie immortalisa dans le marbre l'âme en peine de notre classe laborieuse. La musique trouve chez le peuple belge un terrain de culture spontanée ; chaque homme y naît pour ainsi dire musicien, et aucun public n'est meilleur connaisseur. L'art musical a connu peu de maîtres supérieurs aux Roland de Lassus, Grétry, Fétis, Gevaert, Peter Benoit, Lassen, César Franck, Samuel, Kufferath, Radoux, Tinel, Jan Blockx. L'école de violon et de violoncelle en particulier, avec les traditions de ses maîtres, de Bériot, Vieuxtemps, Léonard, Servais, Ysaye, Thomson, Musin, s'est acquis une réputation universelle. Dans les sciences, l'effort séculaire des Belges n'est pas moins surprenant. Vésale crée l'anatomie humaine; Van Helmont, la physiologie; Mercator, la géographie mathématique; Ortelius crée le premier atlas; Stévin, émule de Descartes et de Newton, découvre la pesanteur de l'air; d'Homalius d'Halloy fonde la géologie; Quetelet, la physique sociale, l'anthropométrie et la statistique. Minkeleers trouve le gaz d'éclairage; Solvay en étudie les sous-produits et crée l'industrie de la soude. Palfyn invente le forceps et Ghislain transforme le traitement des maladies mentales. Le physicien Plateau fait sur les liquides en lames minces des recherches qui sont demeurées fondamentales; le chimiste Stas détermine avec une rigueur qui n'a pas été surpassée les poids atomiques des éléments, qui, on le sait, renferment en synthèse toutes les propriétés des substances simples composant l'univers. Gramme crée la dynamo industrielle; Van Rysselberghe invente la transmission simultanée par un même fil des communications télégraphiques et téléphoniques; Brialmont, successeur de Vauban, renouvelle l'art des fortifications par son système polygonal, ses camps retranchés et ses forts à coupoles; Le Boulengé invente le chronographe pour calculer la vitesse des projectiles. Dans le domaine des sciences, les Van Beneden, Melsens, Spring, Henry, Van Gehuchten, Fredericq, Dumortier, de Kerchove de Denterghem, Bommer, Errera, Massart, Paul Héger, Dollo, Brachet, Bordet ont produit des travaux marquants, justement estimés.

De nos jours, l'activité scientifique des Belges s'est portée principalement sur les applications industrielles de la science; par exemple, les travaux de Dwelshauvers-Dery ont le mieux fait connaître le rendement de la machine à vapeur; ceux de l'ingénieur Éric Gérard sur les applications industrielles de l'électricité sont originaux et classiques; le corps des ingénieurs des mines avec les Harzé, les Watteyne, chargé par le gouvernement des États-Unis de donner son avis sur la réforme du régime des mines de l'Union, est le premier du monde comme science et compétence pratique.

Les lettres belges furent illustrées dans le passé par les Froissart, les de Commines, les Juste-Lipse, les Marnix de Sainte-Aldegonde, les de Ligne; leur admirable lignée se renouvelle avec éclat dans les Conscience, Van Hasselt, Maeterlinck, Verhaeren, Lemonnier, Max Waller, Rodenbach, Van Lerberghe, Giraud, Gilkin, Eekhoud, De Molder. C'est un Belge encore, le jésuite Jean Bolland, qui entreprend au XVIIe siècle le vaste et précieux recueil de *Vies des Saints*, monument d'histoire universelle dont la publication se poursuit encore aujourd'hui à Bruxelles par les soins de ses continuateurs, les Bollandistes. Dans les sciences juridiques, les De Facqz, Faider, Laurent, Thonissen, Nypels, Haus, Leclercq, Mesdach de ter Kiele, d'Elhoungne, Rolin-Jaequemyns, Jules Le Jeune, Edm. Picard, d'Hoffschmidt, Ad. Prins, Ern. Nys, sont des maîtres dont les écrits font autorité. Les sciences historiques sont illustrées par les Moke, Juste, Van Bemmel, Vanderkindere, Kurth, Discailles, Pirenne, Fredericq, Franz Cumont, Bacha. Si, au moyen âge, Philippe le Bon fonde à Bruges la Toison d'Or, le premier ordre de chevalerie créé pour les grands, qui est demeuré le premier en Espagne et en Autriche, c'est aussi sur la terre de Flandre, à Gand, que les d'Artevelde luttent pour le peuple contre les princes, s'efforçant d'organiser la démocratie. Et, après des siècles, ces traditions démocratiques ressuscitent plus ardentes sur le même sol de Flandre; renouvelées par les travaux scientifiques de transformisme social des Quetelet, Ducpétiaux, Collins, Brück, De Molinari, Émile de Laveleye, De Paepe, De Greef, Denis, Vandervelde, elles se répandent dans toute la Belgique, fortifiées par l'œuvre coopérative des socialistes Anseele, Volders, Bertrand, Demblon et vivifiées par l'intense propagande de mille apôtres populaires.

Quant à la science politique et à l'art du gouvernement, Léopold Ier, les de Gerlache, Van de Weyer, Rogier, Frère-Orban, Bara, Nothomb, Malou, Beernaert, Van Praet, Devaux, Orts, Lambermont, Banning, Brialmont, Van Neuss, Greindl, Capelle, se sont montrés, dans la direction des affaires belges, administrateurs instruits, sagaces et désintéressés. A maintes reprises, les dirigeants étrangers ont eu recours à l'expérience de tels hommes pour les consulter ou leur confier des arbitrages.

Il n'est pas de nation qui ait fourni proportionnellement dans tous les domaines une pléiade aussi compacte d'hommes de grande valeur. La Belgique, avec ses traditions et ses gloires, avec ses universités, ses établissements scientifiques, ses instituts de hautes études, ses musées, ses laboratoires, ses écoles spéciales de tous genres, ses conservatoires, ses académies de beaux-arts, s'affirme comme un centre d'art et de sciences exceptionnel, tout préparé à sa belle mission future, en raison même du prestige de son passé illustre.

XVII. — Si la Belgique semble particulièrement qualifiée pour se voir investir de l'honneur et des charges du District fédéral, de tout point elle est digne d'aspirer à ce rôle. Est-il besoin d'insister sur le rang distingué qu'elle a su acquérir toute seule dans la famille des nations, sans nulle protection étrangère, grâce à son travail, son esprit d'ordre et sa prévoyance ? Sans doute, ce résultat heureux, elle le doit d'abord à elle-même; mais elle en est aussi redevable aux bienfaits d'une paix durable et féconde. Son activité débordante n'est pourtant pas de nature à inquiéter aucune autre nation, car, par la force même des choses, l'ambition belge devra demeurer exempte de toute arrière-pensée agressive, dominatrice ou conquérante.

Sa position, ses origines, ses traditions, son industrie, son commerce, son besoin d'expansion, ses œuvres mêmes font de la Belgique un merveilleux creuset, apte aux fusions et aux alliages que le progrès international impose et exige. Au point de vue matériel, sa situation économique toute spéciale la transforme en un instrument efficace de paix générale.

La Belgique importe la moitié de ses moyens d'existence et une partie des matières premières de son industrie; elle exporte surtout les produits ouvrés de son travail. Le mouvement de son commerce spécial atteint le chiffre fantastique de plus de six milliards et demi de francs (1), et son transit s'élève à plus de deux milliards. Trois quarts de cet immense commerce, elle

(1) Le montant total des fortunes belges est évalué à 27 milliards de francs, produisant un revenu d'environ 900 millions. Le total des revenus annuels du commerce, de l'industrie et du travail est estimé à 4 milliards 600 millions. Les capitaux d'épargne déposés à la Caisse générale d'épargne s'élèvent à la somme de 1 milliard et demi de francs.

(1) Le commerce spécial de la Belgique s'est élevé, en 1910, au chiffre de 6 621 747 622 francs, dont 3 773 622 825 francs d'importations et 2 848 124 797 francs d'exportations.

les fait avec ses voisins immédiats. La Belgique représente ainsi une vaste maison de commerce qui unit étroitement ses clients français, allemands, anglais, hollandais. Détruire cette maison serait provoquer un désastre. La consolider, au contraire, sera servir les intérêts de la prospérité générale en accroissant les chances de paix, car l'intermédiaire belge forme tampon entre ses voisins puissants, et, par un courant ininterrompu de relations amicales, établit entre eux une atmosphère d'apaisement. Certes le développement du commerce et des moyens de communication, qui fut général dans le monde, a favorisé l'essor de la Belgique contemporaine. Il n'en est pas moins vrai que l'expansion hardie ou généreuse des Belges se manifesta partout, dans tous les domaines et à toutes les époques. Jadis, la foi religieuse, et non l'intérêt, stimula leur vaillance. Le chef de la première croisade, Godefroid de Bouillon, premier roi de Jérusalem, naît en Belgique, et Pierre l'Ermite vient y mourir. Ce n'est pas seulement par les armes et en Terre Sainte que se distinguent les Belges intrépides, proclamés déjà par César les plus valeureux des Gaulois. De hardis marins et pêcheurs flamands organisent des expéditions au Groenland et à Terre-Neuve. On retrouve aux Açores une colonie flamande datant du XIIIe siècle : un patois flamand déformé y est encore en usage et les femmes portent le manteau à long capuchon particulier aux femmes flamandes. Des tisserands de Flandre émigrent en Angleterre et y établissent des colonies prospères, telles que Norwich, où leurs descendants se reconnaissent à de vieilles coutumes, notamment celle de l'élevage des canaris (1). Des artisans wallons, habiles dans le travail des forges, sont attirés à prix d'or en Suède et en Moscovie pour y implanter les procédés belges. Puis de véritables colonies belges naissent en Transylvanie et en Silésie. Sur terre et sur mer les Belges se signalent. Si les exploits des Gueux de mer et des corsaires d'Ostende sont fameux, le courage de l'infanterie wallonne ne l'est pas moins; ce sont, d'ailleurs, les communiers flamands qui créent la tactique de l'infanterie contre la chevalerie française. En 1652, des Flamands colonisent Nordstrand, île de la mer du Nord, sur les côtes de Schleswig. En 1698, se fonde la Compagnie belge des Indes Orientales, et, en 1723, à Ostende, la célèbre Compagnie des Indes. Dans le Nord de la France et le Pas-de-Calais, anciennes provinces belges d'ailleurs, des régions entières doivent aux Belges l'essor de leur industrie. Outre mer, sous Léopold Ier, dans la période 1841-1856, de premiers essais de colonisation belge sont tentés en Amérique, à Santo-Thomas de Guatémala, mais sans succès (2). Sous le climat torride de l'Équateur, des Belges, véritables héros, ouvrent à la civilisation la région mystérieuse du cœur de l'Afrique, dans une œuvre admirable et rapide, poursuivie avec méthode et ténacité au moyen de ressources pécuniaires des plus limitées. Tandis que le Père De Smet, l'apôtre des Montagnes Rocheuses, civilise la partie sauvage de l'Amérique du Nord, ailleurs, au fond du Pacifique, un saint, le Père Damien (Joseph de Veuster), l'apôtre de Molokaï (îles Sandwich), consacre son existence à soigner et à consoler les lépreux; il meurt frappé lui-même de la terrible infection. Et plus loin encore, à travers les banquises du pôle Sud, flotte avec hardiesse le drapeau belge planté sur des terres inconnues par le brave navigateur de Gerlache, assisté du Dr Cook, de Lecointe, Danco et Arctowsky. Partout les Belges ont essaimé. Un relevé récent montre qu'il existait au début du XXe siècle 1 158 établissements financiers, industriels, commerciaux ou agricoles, fondés et dirigés par eux, répartis dans l'univers entier (3), indépendamment des nombreuses missions religieuses confiées aux ordres, congrégations et communautés belges.

Au point de vue des œuvres intellectuelles et morales de caractère international, le rôle expansif de la Belgique n'est pas moins considérable et glorieux. Dès 1836, elle fonde et inaugure les Congrès internationaux périodiques qui, remplaçant pour ainsi dire les conciles du passé, sont devenus dans chaque branche d'études des parlements internationaux, auxiliaires utiles du progrès des sciences (4). Issue d'un arbitrage, la Belgique est de toutes les nations celle qui a contribué le plus à répandre le principe de l'arbitrage, noble idée de pacification et de justice. Sur son sol se réunit en 1848 le premier Congrès international de la Paix qui se soit jamais tenu. Un Belge, Louis Bara, avocat à Mons, proclamé lauréat du premier concours de la Paix, a le mérite d'établir le plan de « la Science de la Paix »; son mémoire couronné formule le mieux la synthèse de l'idée pacifiste et donne les bases de la solution du problème (1). C'est aussi la Belgique qui, pour la première fois, invite en 1873, à Gand, les jurisconsultes des deux mondes à constituer chez elle l'Institut de Droit international, l'une des créations les plus indispensables de l'œuvre pacifique. C'est en Belgique encore que, sur l'initiative du czar, se tient en 1874 la première Conférence internationale relative aux lois et aux règles de la guerre; la Conférence de la Haye de 1899 ne fit que reprendre le projet de codification internationale, élaboré à Bruxelles vingt-cinq ans auparavant. Lors de la Conférence internationale de Paris en 1865, l'initiative d'un Belge, M. Vinchent, directeur général des télégraphes et délégué de la Belgique, fait décider l'institution du Bureau international des télégraphes, le premier du genre, qui servit de modèle à tous les organismes similaires fondés depuis. Plus tard, sous l'inspiration de Léopold II, assisté de Belges éminents, tels que les Lambermont, Banning, Couvreur, Émile de Laveleye, Goblet d'Alviella, se réunit la Conférence géographique de Bruxelles dans le but de faire pénétrer sur le sol de l'Afrique centrale les lumières de la civilisation. L'Association internationale africaine est fondée ; elle donne naissance à l'Association internationale du Congo; puis se constitue l'État indépendant du Congo, qui a le mérite de créer et d'organiser la première administration internationale homogène. Ainsi la plupart des initiatives internationales appartiennent à la Belgique ou y ont trouvé un champ et des moyens de propagation plus favorables. Bruxelles est devenu l'un des centres les plus actifs de la vie internationale. Parmi les 185 œuvres et institutions internationales qui existent sur la Terre, les unes dues à l'initiative des souverains ou des gouvernants, les autres provoquées par des particuliers, groupes ou associations, 67 ont leur siège permanent fixé en Belgique. Par ses traditions et ses œuvres, la Belgique se manifeste le pays international par excellence, le mieux qualifié pour devenir le District Fédéral du Monde (2).

XVIII. — Les avantages de sa situation unique désignent le territoire belge comme l'endroit le plus convenable à l'établissement du centre mondial. Nous croyons l'avoir démontré. Ce choix s'impose, encore et surtout, au point de vue stratégique. Placée à l'intersection des trois grandes races humaines qui se partagent l'hégémonie du monde, la Belgique représente leur zone de conjonction; elle forme leur trait d'union et leur nœud inséparable; elle est une clé de position, dominant la voie la plus directe et la meilleure de leurs communications réciproques. Aussi a-t-elle toujours été dans le passé la ligne naturelle d'invasion. Tous les grands capitaines, César, Attila, Clovis, Charlemagne, Charles le Téméraire, Charles-Quint, Philippe II, d'Albe, Louis XIV, Condé, Turenne, Vauban, Luxembourg, Villars, Maurice de Saxe, Orange, Eugène, Marlborough, Dumouriez, Napoléon, Wellington, Blücher ont foulé son sol, se disputant ses plaines et ses villes. Les souvenirs de l'histoire recommandent de ne point laisser le District fédéral exposé aux hasards de surprises belliqueuses. S'il faut l'ouvrir à tous dans la paix, il faudra aussi le fermer à tous dans la guerre. D'ailleurs, selon les vues des constituants américains, le District fédéral devait être protégé et devenir un camp retranché, centre d'arsenaux et de magasins. En fait, lors de la guerre de Sécession, en 1861, Washington fut

(1) L'élevage des oiseaux (canaris, pinsons, pigeons voyageurs) et de la volaille (poulets de Bruxelles) fut toujours une occupation ou un passe-temps préféré des Belges.

(2) Dès 1837, les Belges étudièrent une foule de projets de colonisation sur tous les points du globe.

(3) Ces établissements belges se répartissent ainsi : Europe, 742; Asie, 41; Afrique, 131; Amérique, 233; Océanie, 11.

(4) Notre étude, *les Belges et la Paix,* rappelle l'ensemble des conférences et congrès internationaux de caractère pacifiste, dus à l'initiative belge et réunis dans le pays de 1836 à 1905; elle signale en outre les conséquences principales que ces œuvres ont produites.

(1) A la seconde session du Congrès de la Paix, le 22 août 1849, Louis Bara reçut des mains de Victor Hugo son triomphal prix de la paix. Le mémoire couronné semblait condamné à périr dans l'oubli; en 1872, la loge « les Amis philanthropes » de Bruxelles lui assura les honneurs d'une tardive impression. Louis Bara méconnu était mort, en 1857, de chagrin et de misère. Nous avons rappelé cette fin douloureuse dans *les Belges et la Paix.*

(2) Sur ces 185 institutions internationales, 164 ont un siège fixe et permanent; 67, soit le tiers, sont établies en Belgique; 27 en Suisse; 25 en France; 10 aux États-Unis; 9 en Allemagne; 9 en Grande-Bretagne; 6 en Scandinavie; 5 en Hollande; 4 en Italie; 2 à Monaco.

CARTE HISTORIQUE DE LA BELGIQUE.

le point de concentration et le centre de ravitaillement des troupes de l'Union. Nous devrons nous inspirer de cette idée et de cette expérience pour faire du District mondial un tel centre. Un vaste camp retranché protégera Anvers, métropole internationale. Ainsi se réalisera, — cette fois dans une pensée exclusive de progrès et de paix, — la conception des Vauban, Washington, Napoléon Ier et Brialmont. Anvers ne sera pas le pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre, selon le rêve d'hier de Bonaparte et l'ambition mal dissimulée de pangermanistes actuels, mais un formidable camp retranché destiné à sauvegarder la neutralité belge et à garantir l'inviolabilité du District fédéral mondial contre ceux qui voudraient détruire la paix du monde pour satisfaire leurs intérêts égoïstes mesquins. Jusqu'à l'heure encore bien lointaine du désarmement général, sous la garde des Belges et la protection de la Confédération mondiale, Anvers et les forts de la Meuse, défendant le District fédéral, constitueront entre les trois grandes races latine, germanique et anglo-saxonne, un inexpugnable boulevard de la Paix.

XIX. — On peut se demander pour quelles raisons la diplomatie officielle s'est ingéniée à contrecarrer l'action sincère et spontanée des peuples et des hommes et à enrayer l'évolution naturelle des choses; pourquoi elle a entendu éparpiller les bureaux et offices internationaux au lieu de les grouper et de les centraliser; pourquoi elle a cru bon de réunir les Conférences de la Paix à la Haye et d'y installer le siège de la Cour internationale d'arbitrage. Les raisons en sont diverses, spécieuses et toutes de circonstances.

Le premier bureau international permanent, celui des télégraphes, dû à l'initiative belge cependant, fut établi en 1865 à Berne et non à Bruxelles, parce que l'Empire français, alors tout-puissant, convoitait la Belgique. L'installation de bureaux internationaux sur le sol belge eût contrarié les visées absorbantes de Napoléon III, en affermissant la situation de la Belgique comme État indépendant et neutre. C'est pourquoi, sur la proposition de la France, la Conférence internationale des télégraphes choisit Berne et non Bruxelles. Quand plus tard, en 1874, l'initiative allemande, énergiquement secondée par la Belgique, parvint à constituer l'Union postale universelle, l'Allemagne reconnaissante proposa de fixer à Bruxelles le siège de l'Union; des groupes agirent aussitôt sous main pour lui faire échec, par pur esprit d'opposition, ce qui se concevait au lendemain de 1870. Au premier tour de scrutin, les voix se partagèrent entre la Belgique et la Suisse, qui obtinrent chacune dix suffrages. Berne l'emporta à la seconde épreuve sans raison logique et plausible. La même année se tenait à Bruxelles la Conférence internationale pour élaborer un projet de règlement international des lois et coutumes de la guerre; elle était réunie sur l'invitation d'Alexandre II de Russie, l'empereur humanitaire, imbu d'idées libérales et progressives dont il avait donné la preuve sincère en décrétant généreusement l'abolition du servage. Les Conférences de la Paix tenues à la Haye en 1899 et en 1907, qui reprirent l'œuvre de 1874, furent convoquées au contraire sous le régime de recrudescence de réaction sanguinaire de la Bureaucratie. Or l'autocratie russe bouda longtemps la Belgique, parce qu'elle s'était émancipée par la voie révolutionnaire, précisément contre la Maison d'Orange-Nassau apparentée aux Romanoff, et que de plus, en se constituant en État libre, elle s'était donné une constitution « incendiaire », selon le mot du czar Alexandre Ier, et avait, la première, déchiré le traité de Vienne, œuvre de la Sainte-Alliance dirigée contre les aspirations libérales des petits peuples opprimés par les grands. Aussi la Russie autocratique fut-elle la dernière à reconnaître, malgré elle, l'indépendance de la Belgique. Elle ne le fit qu'en 1853, moins par sympathie tardive pour les Belges que par sourde hostilité envers la restauration impérialiste de la veille en France. Lors des Conférences de la Haye, réunies sur l'initiative de Nicolas II et sous le règne sanglant de la Bureaucratie triomphante, on prétexta que la Belgique, dirigée alors par un gouvernement catholique, ne pourrait consentir à exclure la Papauté du concert des nations; et l'on préféra confier à un gouvernement protestant la mission d'inviter tous les souverains et chefs d'États, à l'exclusion du Souverain Pontife. Les promoteurs de la première Conférence de la Paix voulurent aussi rendre leur œuvre populaire et lui

donner une sorte de caractère idyllique, en plaçant toutes les nations et l'idée de la Paix sous l'égide d'une souveraine idéale, jeune fille de dix-huit ans.

Ce sont donc des raisons toutes particulières et bien insuffisantes qui ont amené l'ancienne diplomatie à refuser de reconnaître les droits de la Belgique. Il ne faut point s'en étonner. En toutes choses, d'ailleurs, le progrès procède par étapes et par tâtonnements; fruit de l'expérience, il est la résultante de transformations et d'améliorations successives. Il en sera ainsi pour la constitution du District fédéral mondial. De même que, dans tous les pays, les capitales et les sièges des gouvernements, fixés d'abord arbitrairement, se sont successivement déplacés pour s'installer à leur centre de gravité véritable, de même les institutions internationales changeront à leur tour de résidence pour se grouper et établir leurs assises définitives au point de concentration rationnel imposé par la nature des choses, c'est-à-dire par la justice et l'utilité générale. Si l'obstination inconsidérée des dirigeants se refusait à admettre cette évidence, viendrait un jour où la volonté éclairée des peuples s'affirmerait pour réaliser elle-même toute seule l'œuvre de vérité historique.

XX. — Non seulement la Belgique mérite l'honneur et le privilège de devenir le District fédéral mondial; elle en est digne; elle y a droit. Durant des siècles, son territoire servit de champ de bataille à l'Europe et la possession de son sol fut l'enjeu des luttes sanglantes engagées en vue d'une vaine et illusoire suprématie politique. Durant des siècles, ses habitants eurent à subir le joug pesant de l'oppression étrangère, tour à tour bourguignonne, espagnole, autrichienne, française, hollandaise. Chez elle se sont renouvelés les assauts furieux et sanglants des races germanique et latine; c'est à la ligne même de séparation des langues, à la ligne de partage des eaux et des races, que se livra la bataille la plus épique des temps modernes, Waterloo, source du pacifisme. Où fut le champ de désolation, de dévastation et de carnage, où fut aussi le berceau de l'idée pacifique, là doit être érigé le Temple de la Paix. C'est le prix du sang. Ce sera encore la revanche du bon sens humain; ce sera enfin et surtout l'œuvre consolante et réparatrice de la Justice immanente. Ainsi le commandent l'honneur, la raison et le droit, supérieurs aux combinaisons éphémères du bon plaisir capricieux des empereurs et des rois du temps jadis.

Louis FRANK (de Bruxelles)

Avocat,
Docteur en droit, Docteur spécial en droit public,
Lauréat des universités de Paris et de Bologne.

BIBLIOGRAPHIE DE LA BELGIQUE

Notre *Bibliographie de la Belgique* est complète dans sa brièveté voulue. Destinée essentiellement au grand public, elle ne signale pas directement, à la vérité, tel cartulaire qui pourrait être utile à l'historien, telle notice dont l'importance apparaîtrait considérable au spécialiste. Mais elle est conçue de telle sorte, les ouvrages généraux qui y figurent ont une telle valeur, s'appuient sur une documentation si abondante, que ce spécialiste même dont nous parlions à l'instant trouvera dans les indications bibliographiques multipliées en ceux-ci le complément de nos propres indications. En un mot, elle mentionne et classe méthodiquement, parmi les meilleures publications se rapportant au pays, toutes celles qui sont facilement accessibles à chacun et donnent aussitôt la faculté d'approfondir un sujet déterminé.

L'édition que nous citons est toujours celle qu'il convient de se procurer de préférence. C'est souvent la dernière; c'est quelquefois l'édition primitive ou une édition intermédiaire.

LE PAYS

Cartes diverses publiées par le gouvernement.

Houzeau (J.-C.). — Essai d'une géographie physique de la Belgique (Bruxelles, 1854).

Quetelet (Adolphe). — Météorologie de la Belgique (Bruxelles, 1867).

Lancaster (Albert) et Vincent (J.). — Annuaire météorologique (Bruxelles, 1901-....).

Mourlon (Michel). — Géologie de la Belgique (Bruxelles, 1880-1881).

Van den Broeck (Ernest), Martel (E.-A.) et Rahir (Ed.). — Les Cavernes et les rivières souterraines de la Belgique (Bruxelles, 1910).

Massart (Jean). — Esquisse de la géographie botanique de la Belgique (Bruxelles, 1910).

Crépin (François). — Manuel de la flore de Belgique (Bruxelles, 1884).

Durand (Théophile). — Prodrome de la flore belge (Bruxelles, 1899-....).

Lameere (Aug.). — Manuel de la faune de Belgique (Bruxelles, 1895-....).

Guicciardini (L.). — Description de tout le Païs-Bas (Anvers, 1568).

Les Délices des Pays-Bas, ou description géographique et historique des XVII provinces belgiques (Liége, 1769).

Les Délices du païs de Liége (Liége, 1738-1744).

Bruylant (Emile), etc. — La Belgique illustrée (Bruxelles, 1890-1891).

Lemonnier (Camille). — La Belgique (Bruxelles, 1904).

Jourdain (Alf.), Van Stalle (L.) et Heusch (El. de). — Dictionnaire encyclopédique de géographie historique du royaume de Belgique : description de ses 9 provinces et de ses 2 603 communes, sous le rapport topographique, statistique, administratif, judiciaire, industriel, commercial, militaire, religieux, historique, littéraire, biographique et monumental (Bruxelles, 1895-1896).

Somville (Edmond). — La Belgique historique, monumentale et pittoresque : répertoire bibliographique à l'usage du touriste (Bruxelles, 1903).

Touring-Club de Belgique. — Panorama de la Belgique (Bruxelles, 1903-1905).

LES RACES

Quetelet (Adolphe). — Physique sociale (Bruxelles, 1869).

Vanderkindere (Léon). — Recherches sur l'ethnologie de la Belgique (Bruxelles, 1872).

— — Nouvelles Recherches sur l'ethnologie de la Belgique (Bruxelles, 1879).

Dupont (Edouard). — L'Homme pendant les âges de la pierre dans les environs de Dinant (Bruxelles, 1872).

Rutot (A.). — Le Préhistorique dans l'Europe centrale (Namur, 1904).

Quatrefages (A. de). — Histoire générale des races humaines (Paris, 1887).

— — Classification des races humaines (Paris, 1889).

Picard (Edmond). — Essai d'une psychologie de la nation belge (Bruxelles, 1907).

Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles.

LES LANGUES

De Vries (M.), etc. — Woordenboek der Nederlandsch taal (la Haye, 1864-. ..).

Bulletin du Dictionnaire général de la langue wallonne (œuvre en préparation), publié par la Société de littérature wallonne de Liége.

Grandgagnage (Ch.). — Dictionnaire étymologique de la langue wallonne (Bruxelles, 1880).

Remacle (L.). — Dictionnaire wallon-français (Liége, 1839-1843).

Forir (A.). — Dictionnaire liégeois-français (Liége, 1866-1874).

Pirsoul (L.). — Dictionnaire wallon-français (dialecte namurois) [Malines, 1902-1904].

Sigart (J.). — Glossaire étymologique montois, ou dictionnaire du wallon de Mons (Bruxelles, 1866).

Kurth (Godefroid). — La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France (Bruxelles, 1896-1898).

Courouble (Léopold). — Notre Langue, notre accent (Bruxelles, 1908).

De Kelper (D.). — Le Français de Bruxelles (Bruxelles, 1910).

LES RELIGIONS

Les ouvrages généraux sur les populations préhistoriques, sur les Celtes, sur les Germains et sur la science des religions.

Ghesquière (J.). — Acta sanctorum Belgii (Bruxelles, 1783-1794).

De Reume (Aug.). — Les Vierges miraculeuses de la Belgique (Bruxelles, 1856).

Berlière (Ursmer). — Monasticon belge (Maredsous, 1890-....).

Nimal (H.). — Les Béguinages (Bruxelles, 1908).

Dufau (J.-B.). — La Belgique chrétienne : histoire de la religion en Belgique depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours (Liége, 1847 ; resté inachevé).

Duverger (Arthur). — La Vauderie dans les Etats de Philippe le Bon (Arras, 1885).

— — L'Inquisition en Belgique (Verviers, 1888).

Fredericq (Paul). — Corpus documentorum Inquisitionis hæreticæ pravitatis neerlandicæ (Gand, 1889-....).

Hubert (Eug.). — Etude sur la condition des protestants en Belgique depuis Charles-Quint jusqu'à Joseph II (Bruxelles, 1882).

Meyhoffer (J.). — Le Martyrologe protestant des Pays-Bas (Bruxelles, 1908).

Ouverleaux (E.). — Notes et documents sur les Juifs de Belgique sous l'ancien régime (Paris, 1883).

Ullmann. — Studien zur Geschichte der Juden in Belgien bis zum XVIII Jahrhundert (Anvers, 1909).

Mallié (L.). — La Franc-Maçonnerie belge (Bruxelles, 1906).

LE DROIT

Les volumes de coutumes, placards, etc., édités par la Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.

Cannaert (J.-B.). — Bydraegen tot de kennis van het oude strafrecht in Vlaenderen (Gand, 1835).

Britz (J.). — Code de l'ancien droit belgique (Bruxelles, 1847).

Defacqz (Eug.). — Ancien droit belgique (Bruxelles, 1846-1873).

Poullet (Edmond). — Histoire du droit pénal dans l'ancien duché de Brabant (Bruxelles, 1867-1870).

— — Essai sur l'histoire du droit criminel dans l'ancienne principauté de Liége (Bruxelles, 1874).

Roussel (Camille). — La Justice belge au début du XXe siècle (Bruxelles, 1909).

Picard (Edmond), etc. — Pandectes belges : encyclopédie de législation, de doctrine et de jurisprudence (Bruxelles, 1878-.... ; le 100e volume, qui va jusqu'au mot « Société particulière », a paru en 1910).

Garcia de la Véga (Désiré de) et De Busschere (Alphonse). — Recueil de traités et conventions concernant le royaume de Belgique (Bruxelles, 1850-....).

Pasinomie, recueil des lois et arrêtés (Bruxelles).

Pasicrisie, recueil de la jurisprudence (Bruxelles).

Picard (Edmond), Larcier (Ferdinand) et Van Arenbergh (Emile). — Bibliographie générale et raisonnée du droit belge (Bruxelles, 1882-1890-1910).

LES INSTITUTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Vanderkindere (Léon). — Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge (Bruxelles, 1890).

Poullet (Edmond). — Origines, développements et transformations des institutions dans les anciens Pays-Bas (Louvain, 1882-1892).

Juste (Théodore). — Histoire des Etats Généraux des Pays-Bas de 1465 à 1790 (Bruxelles, 1864).

Poullet (Prosper). — Les Institutions françaises de 1795 à 1814 : essai sur les origines des institutions belges contemporaines (Bruxelles, 1907).

Richald (Louis). — Histoire des finances publiques de la Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1885).

Kuborn (Hyacinthe), etc. — Aperçu historique de l'hygiène publique en Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1904).

Vermeersch (A.). — Manuel social : la législation et les œuvres en Belgique (Louvain, 1909).

Picard (Edmond). — Histoire du suffrage censitaire en Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1883).

Goblet d'Alviella (Eugène). — La Représentation proportionnelle en Belgique : histoire d'une réforme (Bruxelles, 1900).

Frank (Louis). — Essai sur la condition politique de la femme (Paris, 1892).

Errera (Paul). — Traité de droit public belge (Bruxelles, 1908).

Descamps (Edouard). — La Neutralité de la Belgique au point de vue historique, diplomatique, juridique et politique (Bruxelles, 1902).

Almanach officiel du royaume de Belgique (Bruxelles), publié depuis 1840 et auquel sert d'introduction un volume édité sous ce titre : Almanach de la Cour de Bruxelles sous les dominations autrichienne et française, la monarchie des Pays-Bas et le gouvernement belge, de 1725 à 1840. — Moniteur belge (Bruxelles) ; Annales parlementaires et Documents parlementaires (Bruxelles).

L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

Errera (Paul). — Les Masuirs : recherches sur quelques vestiges des formes anciennes de la propriété en Belgique (Bruxelles, 1891).

Des Marez (Guillaume). — Etude sur la propriété foncière des villes du moyen âge et spécialement en Flandre (Gand, 1898).

VANDERVELDE (Emile). — La Propriété foncière en Belgique (Paris, 1900).
HUYSMANS (Camille). — La Plus-Value immobilière dans les communes belges (Gand, 1909).
JACQUART (Camille). — Etude de la démographie statique et dynamique des agglomérations urbaines (Bruxelles, 1903).
REIFFENBERG (Frédéric DE). — Essai sur la statistique ancienne de la Belgique jusque vers le XVIIe siècle (Bruxelles, 1832-1835).
CAUDERLIER (Em.). — L'Evolution économique du XIXe siècle (Bruxelles, 1903).
DENIS (Hector). — La Dépression économique et l'histoire des prix (Bruxelles, 1892-1895).
— — Atlas de statistique économique, financière et sociale de la Belgique, comparée aux autres pays (Bruxelles, 1908-....).
BRANTS (Victor). — Histoire des classes rurales aux Pays-Bas jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (Bruxelles, 1881).
Les Enquêtes de 1846 et de 1886 sur la condition des classes laborieuses, publiées par le gouvernement.
DUCPÉTIAUX (Edouard). — Budgets économiques des classes ouvrières en Belgique : subsistances, salaires, population (Bruxelles, 1855).
VARLEZ (Louis). — Les Salaires dans l'industrie gantoise (Bruxelles, 1901-1904).
SLOSSE (A.) et WAXWEILER (E.). — Enquête sur le régime alimentaire de 1065 ouvriers belges (Bruxelles, 1910).
MEYNNE (A.-J.). — Etudes d'hygiène publique et sociale et de géographie médicale appliquées à la Belgique (Liége, 1874).
EVRARD (Léon) et BOGHAERT (Arthur). — La Santé du peuple; traduction italienne de Belisario Marconi, avec nombreuses additions (Macerata, 1886).
BERTRAND (Louis). — Le Logement de l'ouvrier et du pauvre en Belgique (Bruxelles, 1888).
CAUDERLIER (Em.). — L'Alcoolisme en Belgique (Bruxelles, 1893).
DESTRÉE (Jules) et HALLET (Max). — Code du travail (Bruxelles, 1904).
ABEL (Gustave). — Code industriel belge (Bruxelles, 1905, et suppléments).
BRANTS (Victor). — Législation du travail comparée et internationale (Louvain, 1903).
VANDERVELDE (Emile). — Les Associations professionnelles d'artisans et ouvriers en Belgique (Bruxelles, 1891).
DUCHESNE (L.). — Les Syndicats ouvriers belges (Bruxelles, 1905).
HAMANDE (Louis) et BURNY (Frédéric). — Histoire, exposé des opérations et statistique des caisses d'épargne en Belgique, considérées spécialement au point de vue des classes laborieuses (Louvain, 1902).
SOENENS (Albert) et PERPETE (D.). — La Mutualité en Belgique (Bruxelles, 1911).
BERTRAND (Louis). — Histoire de la coopération en Belgique (Bruxelles, 1901-1902).
GILON (Ernest). — La Lutte pour le bien-être (Verviers, 1888).
SEEBOHM ROWNTREE (B.). — Comment diminuer la misère : études faites en Belgique par un Anglais; traduction française de A.-J.-A. Hotermans (Paris, 1910).
BERTRAND (Louis). — Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1905-1907).

LES MŒURS, LES COUTUMES, LES TRADITIONS

SCHAYES (A.-G.-B.). — Essai historique sur les usages, les croyances, les traditions, les cérémonies et pratiques religieuses et civiles des Belges anciens et modernes (Louvain, 1834).
MOKE (H.-G.). — Mœurs, usages, fêtes et solennités des Belges (Bruxelles, 1847-1849).
REINSBERG-DÜRINGSFELD (DE). — Traditions et légendes de la Belgique (Bruxelles, 1870).
WOLF (J.-W.). — Niederländische Sagen (Leipzig, 1843).
DE COCK (A.) et TEIRLINCK (Is.). — Brabantsch Sagenboek (Gand, 1909-....).
COREMANS (H.). — L'Année de l'ancienne Belgique (Bruxelles, 1844).
DESOMBIAUX (Maurice). — L'Ornement des mois (Bruxelles, 1910).
RAADT (J.-Th. DE). — Les Sobriquets des communes belges (Bruxelles, 1904).
MADOU et VAN HEMELRYCK. — Costumes belges anciens et modernes, militaires, civils et religieux (Bruxelles, 1829).
DE VIGNE (Félix). — Vade-Mecum du peintre, ou recueil de costumes du moyen âge (Gand, 1845).
— — Recherches historiques sur les costumes civils et militaires des gildes et des corporations de métiers (Gand, 1847).
MAETERLINCK (L.). — Le Genre satirique dans la peinture flamande (Bruxelles, 1907).
— — Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne (Paris, 1910).
GHEUDE (Charles). — La Chanson populaire belge (Bruxelles, 1907).
VAN DUYSE (Fl.). — Nederlandsch Liederboek (Gand, 1891-1892).
— — Het oude Nederlansche Lied (Anvers, 1903-1908).
DE COCK (A.) et TEIRLINCK (Is.). — Kinderspel en kinderlust in Zuid-Nederland (Gand, 1902-1907).
WARNAGE (Rodolphe DE). — Histoire du célèbre théâtre liégeois de marionnettes (Bruxelles, 1905).
MONSEUR (Eugène). — Le Folklore wallon (Bruxelles, 1892).
TEIRLINCK (Is.). — Le Folklore flamand (Bruxelles, 1895-1896).
GARNIR (George). — Bædeker de physiologie bruxelloise (Bruxelles, 1906-1910).
Bulletin de la Société belge de folklore (Bruxelles); Wallonia (Liége); Volkskunde (Gand).

LES FONDEMENTS DE L'HISTOIRE

Les cartulaires, les chroniques, les mémoires, les correspondances, les documents inédits de tout genre, publiés par l'Académie royale de Belgique, la Commission d'histoire, les sociétés savantes et les particuliers. — Les inventaires des dépôts d'archives et les catalogues des bibliothèques.

WAUTERS (Alphonse), BORMANS (S.) et HALKIN (J.). — Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique (Bruxelles, 1866-....).
ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE. — Biographie nationale (Bruxelles, 1866-....).
PIRENNE (Henri). — Bibliographie de l'histoire de Belgique (Bruxelles, 1902).
SERRURE (C.-A.). — Les Sciences auxiliaires de l'histoire de Belgique : épigraphie, numismatique, sigillographie (Bruxelles, 1893).
PIRENNE (Henri), etc. — Album belge de diplomatique (Bruxelles, 1908).
RAADT (J.-Th. DE). — Sceaux armoriés des Pays-Bas et des pays avoisinants : recueil historique et héraldique (Bruxelles, 1897-1903).
GOETHALS (F.-V.). — Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles du royaume de Belgique (Bruxelles, 1849-1852).
VAN LOON (G.). — Histoire métallique des XVII provinces des Pays-Bas depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'en 1716 (la Haye, 1732-1737).
SERRURE (Raymond). — Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge (Bruxelles, 1880).
CUMONT (Georges). — Bibliographie générale et raisonnée de la numismatique belge (Bruxelles, 1883).

LA BELGIQUE A TRAVERS LES SIÈCLES

PIRENNE (Henri). — Histoire de Belgique (Bruxelles, 1902-....).
NAMÈCHE (A.-J.) et BALAU (S.). — Cours d'histoire nationale (Louvain, 1853-1894).
JUSTE (Théodore). — Histoire de la Belgique (Bruxelles, 1894).
VAN NECK (Léon). — Fastes belges illustrés (Bruxelles, 1905).
VAN DER LINDEN (H.) et OBREEN (H.). — Album historique de la Belgique (Bruxelles, 1910-....).
SCHAYES (A.-G.-B.), etc. — La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine (Bruxelles, 1877).
GÉRARD (P.). — Histoire des Francs d'Austrasie (Bruxelles, 1864).
KURTH (Godefroid). — Clovis (Tours, 1901).
WARNKŒNIG (L.) et GÉRARD (P.). — Les Carolingiens (Bruxelles, 1862).
VANDERKINDERE (Léon). — La Formation territoriale des principautés belges au moyen âge (Bruxelles, 1902-1903).
MARCOTTY (S.). — Histoire du duché de Lotharingie, depuis le commencement du Xe siècle jusqu'à la fin du XIe (Bruxelles, 1844).
KURTH (Godefroid). — Notger de Liége et la civilisation au Xe siècle (Paris, 1905).
PIRENNE (Henri). — Les Anciennes Démocraties des Pays-Bas (Paris, 1910).
SMETS (Georges). — Henri Ier, duc de Brabant (Bruxelles, 1908).
DUVIVIER (Charles). — La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre (Bruxelles, 1894).
ASHLEY (W.). — James and Philip Van Artevelde (Londres, 1883).
VANDERKINDERE (Léon). — Le Siècle des Artevelde (Bruxelles, 1907).
BARANTE (A.-G. DE). — Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois; édition belge annotée par Marchal (Bruxelles, 1839).
FREDERICQ (Paul). — Essai sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne dans les Pays-Bas (Gand, 1875).
HENNE (Alexandre). — Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique (Bruxelles, 1858-1860).
GOSSART (Ernest). — Espagnols et Flamands au XVIe siècle (Bruxelles, 1905-1906-1910).
JUSTE (Théodore). — Histoire de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II (Bruxelles, 1863-1867).
KERVYN DE LETTENHOVE (Bruno). — Les Huguenots et les Gueux (Bruxelles, 1882-1885).
POTVIN (Charles). — Albert et Isabelle (Bruxelles, 1861).
BRANTS (Victor). — La Belgique au XVIIe siècle : Albert et Isabelle (Bruxelles, 1910).
LONCHAY (H.). — La Rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700 (Bruxelles, 1896).
HUBERT (Eugène). — Les Pays-Bas espagnols et la République des Provinces-Unies depuis la paix de Munster jusqu'au traité d'Utrecht (Bruxelles, 1907).
VAN KALKEN (Frans). — La Fin du régime espagnol aux Pays-Bas (Bruxelles, 1907).
GACHARD (Louis). — Histoire de la Belgique au commencement du XVIIIe siècle (Bruxelles, 1880).
DISCAILLES (Ernest). — Les Pays-Bas sous le règne de Marie-Thérèse (Bruxelles, 1872).
VILLERMONT (A.-C.-H. DE). — Marie-Thérèse (Bruxelles, 1895).
BORGNET (Adolphe). — Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle (Bruxelles, 1861-1862).
JUSTE (Théodore). — La Révolution brabançonne de 1789 (Bruxelles, 1885).
— — La République belge de 1790 (Bruxelles, 1885).
BORGNET (Adolphe). — Histoire de la révolution liégeoise de 1789 (Liége, 1865).
LANZAC DE LABORIE (L. DE). — La Domination française en Belgique : Directoire, Consulat, Empire (Paris, 1895).
DELHAIZE (Jules). — La Domination française en Belgique à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle (Bruxelles, 1907-....).
MAGNETTE (Félix). — Les Emigrés français aux Pays-Bas (Bruxelles, 1908).
BERNAERT (F.). — Fastes militaires des Belges au service de la France, 1789-1815 (Bruxelles, 1898).
NAVEZ (Louis). — Les Quatre-Bras, Ligny, Waterloo, Wavre (Bruxelles, 1910).
VAN NECK (Léon). — Waterloo illustré (Bruxelles, 1903).
VAN KALKEN (Frans). — Histoire du royaume des Pays-Bas et de la révolution belge de 1830 (Bruxelles, 1910).
VAN NECK (Léon). — 1830 illustré (Bruxelles, 1903).
HUYTTENS DE TERBECQ (Emile). — Discussions du Congrès national de Belgique (Bruxelles, 1844-1845).
MARTINET (André). — Léopold Ier et l'intervention française en 1831 (Bruxelles, 1905).
— — La Seconde Intervention française et le siège d'Anvers en 1832 (Bruxelles, 1908).
JUSTE (Théodore). — Les Fondateurs de la monarchie belge (Bruxelles, 1865-1882).
DISCAILLES (Ernest). — Charles Rogier (Bruxelles, 1892-1895).
HYMANS (Paul). — Frère-Orban (Bruxelles, 1905-....).
TRANNOY (DE). — Jules Malou (Bruxelles, 1905).
ROBIANO (André DE). — Le Baron Lambermont (Bruxelles, 1905).
GAULOT (Paul). — L'Expédition du Mexique, 1861-1867 (Paris, 1906).
JUSTE (Théodore). — Léopold Ier et Léopold II; leur vie et leur règne (Bruxelles, 1879).
OLSCHEWSKY (S.) et GARSOU (J.). — Léopold II, roi des Belges; sa vie et son règne (Bruxelles, 1905).
MONTHAYE et GERMAIN (Alfred). — Notre Dynastie (Bruxelles, 1910).
VAN HOOREBEKE (Ladislas). — Histoire de la politique contemporaine de la Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1906).
BAIE (Eugène), etc. — L'Entente hollando-belge (Bruxelles, 1906).
HYMANS (Louis), etc. — Histoire parlementaire de la Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1878-....).
VOITURON (Paul). — Manuel du libéralisme belge (Bruxelles, 1876).
WOESTE (Charles). — Vingt Ans de polémique (Bruxelles, 1885).
— — Echos des luttes contemporaines (Bruxelles, 1906).
DESTRÉE (Jules) et VANDERVELDE (Emile). — Le Socialisme en Belgique (Paris, 1903).
WILMOTTE (Maurice). — La Belgique morale et politique (Bruxelles, 1902).
GOBLET D'ALVIELLA (Eugène), etc. — Cinquante ans de liberté : 1830-1880; vie politique; sciences, beaux-arts, lettres (Bruxelles, 1880-1881).
BRAUN (Alexandre), etc. — Notre Pays, 1905 (Bruxelles, 1906-....).

Rossel (Emile), etc. — La Patrie belge, 1830-1905 (Bruxelles, 1905).
Ministère de l'industrie et du travail. — La Belgique, 1830-1905 : institutions, industrie, commerce, etc. (Bruxelles, 1905).
Ned (Edouard). — L'Energie belge, 1830-1905 (Bruxelles, 1905).
Huysmans (Cam.), De Brouckere (L.) et Bertrand (Louis). — Soixante-Quinze Années de domination bourgeoise (Bruxelles, 1905).
xxx. — Vingt-Cinq Années de gouvernement : le parti catholique belge et son œuvre, 1884-1909 (Bruxelles, 1910).
Charriant (Henri). — La Belgique moderne, terre d'expérience (Paris, 1910).
Lemonnier (Camille). — La Vie belge (Paris, 1905).

LES ANNALES DES PROVINCES ET DES VILLES

Nombreux documents et monographies, complètes souvent, dans les publications des sociétés savantes des diverses provinces.

Butkens (C.). — Les Trophées tant sacrés que profanes du duché de Brabant (la Haye, 1724-1746).
Kervyn de Lettenhove (Bruno). — Histoire de Flandre (Bruxelles, 1847-1850).
Delwarde. — Histoire générale du Hainaut (Mons, 1718-1722).
Hénaux (Ferdinand). — Histoire du pays de Liége (Liége, 1872-1874).
Daris (J.). — Histoire du diocèse et de la principauté de Liége (Liége, 1888-1891).
Kurth (Godefroid). — La Cité de Liége au moyen âge (Liége, 1910).
Ernst (S.-P.). — Histoire du Limbourg (Liége, 1837-1852).
Bertholet (J.). — Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg (Luxembourg, 1741-1743).
Galliot (C.-F.). — Histoire générale, ecclésiastique et civile de la ville et comté de Namur (Liége, 1788-1791).
Chotin (A.). — Histoire de Tournai et du Tournaisis (Tournai, 1840).
Henne (Alexandre) et Wauters (Alphonse). — Histoire de la ville de Bruxelles (Bruxelles, 1843-1845).
Hymans (Louis, Henri et Paul). — Bruxelles à travers les âges (Bruxelles, 1883-1885).
Wauters (Alphonse). — Histoire des environs de Bruxelles (Bruxelles, 1850-1857).
Mertens (Fr.-H.) et Torfs (L.). — Geschiedenis van Antwerpen (Anvers, 1845-1854).
Génard (P.) — Anvers à travers les âges (Bruxelles, 1888-1892).
Prat (G.-Fr.). — Histoire d'Arlon (Arlon, 1873).
Duclos (Ad.). — Bruges : histoire et souvenirs (Bruges, 1910).
De Potter (F.). — Gent (Gand, 1883-....).
Bamps (C.) et Geraets (E.). — Hasselt jadis (Hasselt, 1894-1895).
Van Even (Edw.). — Louvain dans le passé et dans le présent (Louvain, 1892-1894).
Godenne (Léopold). — Malines jadis et aujourd'hui (Malines, 1908).
Boussu (G.-J. de). — Histoire de la ville de Mons (Mons, 1725).
Vandenpeereboom (Alphonse). — Ypriana (Bruges, 1878-1883).
Tarlier (Jules) et Wauters (Alphonse). — Géographie et histoire des communes belges (Bruxelles, 1859-1887 ; resté inachevé).
De Potter (F.) et Broeckaert (J.). — Geschiedenis van de gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen (Gand, 1864-....).
Tandel (Emile). — Les Communes luxembourgeoises (Arlon, 1889-1894).

Les Exposés annuels de la situation de chaque province et les Rapports annuels du collège des bourgmestres et échevins sur la situation des principales communes. Celles-ci ont presque toutes leur histoire aujourd'hui, et nous aurions pu allonger démesurément la liste qui précède.

L'AGRICULTURE ET L'INDUSTRIE

Laveleye (Emile de). — L'Agriculture belge (Bruxelles, 1878).
— — Essai sur l'économie rurale de la Belgique (Paris, 1875).
Vliebergh (E.). — Études d'économie rurale (Louvain, 1911).
Schweisthal (M.). — Histoire de la maison rurale en Belgique (Bruxelles, 1907).
Reiffenberg (Frédéric de). — De l'État de la population, des fabriques et des manufactures des Pays-Bas pendant le xve et le xvie siècle (Bruxelles, 1822).
Des Marez (Guillaume). — L'Organisation du travail à Bruxelles au xve siècle (Bruxelles, 1904).
Briavoine (N.). — Sur l'État de la population, des manufactures et du commerce dans les provinces des Pays-Bas depuis Albert et Isabelle jusqu'à la fin du siècle dernier (Bruxelles, 1841).
Julin (Armand). — Les Grandes Fabriques en Belgique vers le milieu du xviiie siècle (Bruxelles, 1903).
Brees (Ern.). — Les Régies et les concessions communales en Belgique (Bruxelles, 1906).
De Leener (Georges). — Les Syndicats industriels en Belgique (Bruxelles, 1904).
Renard (Marius). — L'Histoire de la houille (Bruxelles, 1908).
Harzé (Émile). — Le Bassin houiller du nord de la Belgique (Bruxelles, 1902).
Office du travail. — Monographies industrielles (Bruxelles, 1903-....).
— — Les Industries à domicile en Belgique (Bruxelles, 1899-....).
Proost (Eug.). — La Belgique agricole, industrielle et commerciale (Liége, 1904).
Izart (J.). — La Belgique au travail (Paris, 1910).

Les Recensements agricoles et industriels, le Recueil des brevets d'invention, la Revue du travail, publiés par le gouvernement. — Les catalogues des Expositions belges et étrangères, les rapports des jurys, etc.

LE COMMERCE

Van Bruyssel (Ernest). — Histoire du commerce et de la marine en Belgique (Bruxelles, 1861-1865).
Altmeyer (J.-J.). — Histoire des relations commerciales et diplomatiques des Pays-Bas avec le Nord de l'Europe pendant le xvie siècle (Bruxelles, 1840).
Huisman (Michel). — La Belgique commerciale sous l'empereur Charles VI : la Compagnie d'Ostende (Bruxelles, 1902).
Commission nationale de la petite bourgeoisie. — Études monographiques (Bruxelles, 1904-1905).
Huybrechts (Pierre). — Le Commerce extérieur de la Belgique (Bruxelles, 1895).
Martel (Henri). — Le Développement commercial de la Belgique avec les pays étrangers (Bruxelles, 1896).
Gilis (H.), etc. — Encyclopédie pratique du commerce, de l'industrie et de la finance (Bruxelles, 1906-1911).

Le Bulletin de l'Office des métiers et négoces, le Bulletin commercial, le Recueil des marques de fabrique et de commerce, le Recueil des actes relatifs aux sociétés, le Recueil consulaire, les Statistiques périodiques du commerce, publiés par le gouvernement. — Le Bulletin international des douanes, organe de l'Union internationale pour la publication des tarifs douaniers.

L'ENSEIGNEMENT

Juste (Théodore). — Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Belgique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (Bruxelles, 1844).
Stallaert (Charles) et Vanderhaeghen (Ph.). — De l'Instruction publique au moyen âge (Bruxelles, 1853).
Lebon (Léon). — Histoire de l'enseignement populaire en Belgique (Bruxelles, 1868).
Greyson (Émile). — L'Enseignement public (supérieur, moyen, primaire) en Belgique : histoire et exposé de la législation (Bruxelles, 1893-1896).
Vloebergh (Mme Ch.). — Belgique enseignante : enseignement primaire, moyen, supérieur, spécial (Bruxelles, 1905).
Frank (Louis). — L'Éducation domestique des jeunes filles (Paris, 1905).
Verhaegen (Pierre). — La Lutte scolaire en Belgique (Gand, 1905).
Van Overbergh (Cyrille). — La Réforme de l'enseignement (Bruxelles, 1906).
Buls (Charles). — La Culture intellectuelle de la Belgique (Bruxelles, 1905).

Les Rapports périodiques sur la situation de l'enseignement, publiés par le gouvernement.

LES LITTÉRATURES

Paquot (J.-N.). — Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas et du pays de Liége (Louvain, 1763-1770).
Potvin (Charles). — Nos Premiers Siècles littéraires (Bruxelles, 1870).
Doutrepont (Georges). — La Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne (Paris, 1909).
Nève (F.). — La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique (Louvain, 1890).
Masoin (Fritz). — Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830 (Bruxelles, 1902).
Nautet (Francis). — Histoire des lettres belges d'expression française (Bruxelles, 1892-1893 ; resté inachevé).
Liebrecht (Henri). — Histoire de la littérature belge d'expression française (Bruxelles, 1909).
Chot (Joseph) et Dethier (René). — Histoire des lettres françaises en Belgique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours (Charleroi, 1910).
Van den Bosch (Firmin). — Impressions de littérature contemporaine (Bruxelles, 1905).
Gilbert (Eugène). — Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui (Bruxelles, 1906).
Maes. — Enquête sur la littérature belge d'expression française (Bruxelles, 1907).
Lemonnier (Camille), Picard (Edmond), Rodenbach (Georges) et Verhaeren (Émile). — Anthologie des prosateurs belges (Bruxelles, 1888).
Van Hollebeke (B.). — Morceaux choisis des poètes belges (Namur, 1874).
Parnasse de la Jeune Belgique (Paris, 1887).
Association des écrivains belges. — Anthologie des écrivains belges de langue française (Bruxelles, 1903-.... ; paraît en volumes consacrés chacun à un écrivain).
Stecher (J.). — Histoire de la littérature néerlandaise en Belgique (Bruxelles, 1886).
Hamelius (Paul). — Histoire politique et littéraire du mouvement flamand (Bruxelles, 1894).
Fredericq (Paul). — Schets eener geschiedenis der Vlaamsche beweging (Gand, 1906-1909).
Coremans (Edw.). — La Littérature néerlandaise en Belgique depuis 1830 (Bruxelles, 1905).
Académie royale flamande. — Leven en werken der Zuidnederlandsche schrijvers (Gand, 1904-....).
Onze Vlaamsche Dichters van 1830 tot 1905 (Alost, 1905).
Nos Poètes flamands (1830-1880) : choix de morceaux traduits en vers français (Roulers, 1887).
Wilmotte (Maurice). — Le Wallon : histoire et littérature, des origines à la fin du xviiie siècle (Bruxelles, 1893).
Defrecheux (Charles et Joseph) et Gothier (Charles). — Anthologie des poètes wallons (Liége, 1895).
Popeliers (T.). — Précis de l'histoire des chambres de rhétorique et des sociétés dramatiques belges (Bruxelles, 1844).
Faber (Frédéric). — Histoire du théâtre français en Belgique depuis ses origines jusqu'à nos jours (Bruxelles, 1878-1880).
Vander Straeten (Edmond). — Le Théâtre villageois en Flandre (Bruxelles, 1881).

LES ARTS DU DESSIN

Van Mander (Carl). — Het Schilder-Boek : le Livre des peintres (1604) ; traduction française, avec notes et commentaires, par Henri Hymans (Paris, 1884-1885).
Michiels (Alfred). — Histoire de la peinture flamande (Bruxelles, 1860).
Wauters (A.-J.). — La Peinture flamande (Paris, 1892).
Rooses (Max.). — Rubens ; sa vie et ses œuvres (Anvers, 1902-1903).
— — L'Œuvre de Rubens (Anvers, 1886-1892).
Helbig (J.). — Histoire de la peinture au pays de Liége (Liége, 1873).
Lemonnier (Camille). — L'École belge de peinture, 1830-1905 (Bruxelles, 1906).
Fierens-Gevaert. — La Peinture en Belgique : musées, collections, églises, etc. (Bruxelles, 1909-....).
Levy (E.) et Capronnier (J.-B.). — Histoire de la peinture sur verre en Europe et spécialement en Belgique (Bruxelles, 1860).
Wauters (Alphonse). — Les Tapisseries bruxelloises (Bruxelles, 1878).
Van Heurck (Émile) et Bockenoogen (G.-J.). — Histoire de l'imagerie populaire flamande (Bruxelles, 1910).
Renouvier (J.). — Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas jusqu'à la fin du xve siècle (Bruxelles, 1860).
Hymans (Henri). — Histoire de la gravure dans l'école de Rubens (Bruxelles, 1879).
Pinchart (A.). — Histoire de la gravure en médailles en Belgique depuis le xvie siècle jusqu'en 1794 (Bruxelles, 1870).
Van Someren (J.-F.). — Essai d'une bibliographie sur l'histoire spéciale de la peinture et de la gravure en Hollande et en Belgique de 1500 à 1875 (Amsterdam, 1882).
Marchal (Edm.). — La Sculpture et les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie belge (Bruxelles, 1895).
Helbig (J.). — La Sculpture et les arts plastiques au pays de Liége (Bruges, 1890.)

Schayes (A.-G.-B.) — Histoire de l'architecture en Belgique (Bruxelles, 1845).
De Taeye (L. et Edm.-L.). — Études sur les arts plastiques en Belgique (Bruxelles, 1891).
Dehaisnes (C.). — Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le xve siècle (Lille, 1886).
Helbig (J.). — L'Art mosan (Bruxelles, 1906).
Lemonnier (Camille). — Histoire des beaux-arts en Belgique de 1830 à 1887 (Paris, 1887).
Moke (H.-G.), Fétis (Édouard) et Van Hasselt (André). — Les Splendeurs de l'art en Belgique (Bruxelles, 1848).
Fétis (Édouard). — Les Artistes belges à l'étranger (Bruxelles, 1857).
Les catalogues des musées, les livrets et les comptes rendus des Salons.

LA MUSIQUE

Fétis (Fr.-J.). — Mémoire sur les musiciens néerlandais, principalement aux xive, xve et xvie siècles (Amsterdam, 1829).
De Coussemaker (E.). — Histoire de l'harmonie au moyen âge (Paris, 1852).
Vander Straeten (Edmond). — La Musique aux Pays-Bas avant le xixe siècle (Bruxelles, 1869-1888).
Fétis (Édouard). — Les Musiciens belges (Bruxelles, 1846-1848).
Vandersypen (Ch.). — Les Chasseurs Chasteler et la *Brabançonne* (Bruxelles, 1880).
Grégoir (Édouard). — L'Art musical en Belgique sous les règnes de Léopold Ier et de Léopold II (Anvers, 1879).
Evenepoel (Edmond). — Le Wagnérisme hors d'Allemagne : Bruxelles et la Belgique (Bruxelles, 1891).
Fétis (Fr.-J.). — Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique (Paris, 1860-1865).

LES SCIENCES PHILOSOPHIQUES

De Wulf (Maurice). — Histoire de la philosophie en Belgique (Bruxelles, 1910).
Auger (A.). — Etudes sur les mystiques des Pays-Bas au moyen âge (Bruxelles, 1892).
Huet (François). — Recherches historiques et critiques sur la vie, les ouvrages et la doctrine de Henri de Gand (Gand, 1838).
Delehaye (Hippolyte). — Nouvelles Recherches sur Henri de Gand (Gand, 1886-1888).
Rottier (Eug.). — La Vie et les travaux d'Erasme considérés dans leurs rapports avec la Belgique (Bruxelles, 1855).
Monchamp (G.). — Histoire du cartésianisme en Belgique (Bruxelles, 1887).
Brück. — L'Humanité ; son développement et sa durée (Paris, 1866).

LES SCIENCES MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES

Quetelet (Adolphe). — Histoire des sciences mathématiques et physiques chez les Belges (Bruxelles, 1870).
— — Sciences mathématiques et physiques chez les Belges au commencement du xixe siècle (Bruxelles, 1866).
Académie royale de Belgique. — Centième anniversaire de fondation de l'Académie (1772-1872) : les sciences, les lettres et les arts durant un siècle (Bruxelles, 1872).
Van Overbergh (Cyrille), etc. — Le Mouvement scientifique en Belgique de 1830 à 1905 (Bruxelles, 1909).
Saint-Genois (Jules de). — Les Voyageurs belges du xiiie au xviie siècle (Bruxelles, 1846-1847).
Wauwermans (Henri). — Histoire de l'école cartographique belge et anversoise du xvie siècle (Anvers, 1895).
Gerlache (Adrien de). — Voyage de la *Belgica*. Quinze mois dans l'Antarctique (Bruxelles, 1902).
Broeckx (Charles). — Essai sur l'histoire de la médecine belge avant le xixe siècle (Gand, 1837).
Strunz (Franz). — Johan Baptist Van Helmont, 1577-1644 (Vienne, 1907).

L'ARMÉE ET LA MARINE

Brialmont. — Considérations politiques et militaires sur la Belgique (Bruxelles, 1851-1852).
Banning (Emile). — La Défense de la Belgique au point de vue national et européen (Bruxelles, 1887).
Dejardin. — Etude sur l'importance stratégique de la Sambre et de la Meuse (Bruxelles, 1905).
Lorand (Georges). — La Nation armée (Bruxelles, 1888).
Navez (Louis). — La Défense de la Belgique autrefois et aujourd'hui (Bruxelles, 1908).
Viatour (G.) et Geens (L.). — Étude sur l'armée belge (Bruxelles, 1897).
De Ryckel. — Historique de l'établissement militaire de la Belgique (Gand, 1907).
Rouen. — L'Armée belge : exposé historique de son organisation, de ses costumes et uniformes, de son armement et de sa tactique, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours (Bruxelles, 1896-1897).
Leconte. — La Marine de guerre belge, 1831-1910 (Bruxelles, 1910).
Lecointe (Georges). — La Création d'une marine nationale belge (Paris, 1897).
L'Annuaire officiel de l'armée belge et le Journal militaire officiel, publiés par le gouvernement. — La Belgique maritime et coloniale (Bruxelles) ; la Revue maritime (Bruxelles).

LES SPORTS

Vaux (de). — Le Monde du sport (Paris, s. d.).
Le Blond. — La Gymnastique et les exercices physiques (Paris, 1888).
Castle (Egerton). — L'Escrime et les escrimeurs ; traduction française d'Albert Fierlants (Paris, 1888).
Claeys (Prosper). — Histoire de la Gilde souveraine et chevalière des escrimeurs, dite chef-confrérie de Saint-Michel, à Gand (Gand, 1889).
Hansez (Jules). — La Belgique cycliste : champions belges (Paris, 1899).
Gigot (F.). — Le Sport colombophile et la colombophilie militaire (Bruxelles, 1904).
Les annuaires des diverses sociétés sportives. — Le Sportsman (Bruxelles) ; Bulletin officiel du Touring-Club de Belgique (Bruxelles) ; la Conquête de l'air (Bruxelles) ; Chasse et pêche (Bruxelles).

GÉNÉRALITÉS ET BIBLIOGRAPHIE

Les Exposés périodiques de la situation du royaume et l'Annuaire statistique, publiés par le gouvernement.
Van Bemmel (Eugène), etc. — Patria belgica : encyclopédie nationale ou exposé méthodique de toutes les connaissances relatives à la Belgique ancienne et moderne, physique, sociale et intellectuelle (Bruxelles, 1873-1875).
Vincent (J.-B.). — Essai sur l'histoire de l'imprimerie en Belgique (Bruxelles, 1867).
Van der Meersch. — Recherches sur la vie et les travaux des imprimeurs belges et néerlandais (Gand, 1856).
Bergmans (Paul). — Notes sur l'histoire de l'imprimerie et des imprimeurs belges (Besançon, 1905).
Campbell. — Annales de la typographie néerlandaise au xve siècle (la Haye, 1874-1890).
Gilliodts-Van Severen. — L'Œuvre de Jean Brito, prototypographe brugeois (Bruges, 1898).
Renouard (Ph.). — Bibliographie des impressions et des œuvres de Josse Badius Ascensius, imprimeur et humaniste (Paris, 1908).
Rooses (Max). — Christophe Plantin, imprimeur anversois (Anvers, 1897).
Bergmans (Paul). — Les Imprimeurs belges à l'étranger (Gand, 1897).
Perquy (Laurent). — La Typographie à Bruxelles au début du xxe siècle (Bruxelles, 1904).
Namur (P.). — Histoire des bibliothèques publiques de la Belgique (Bruxelles, 1840-1842).
Linnig (Benjamin). — Bibliothèques et ex-libris d'amateurs belges aux xviie, xviiie et xixe siècles (Bruxelles, 1906-1910).
De Bock (Jules). — Le Journal à travers les âges (Bruxelles (1907).
Warzée (André). — Essai historique et critique sur les journaux belges (Gand, 1845).
Patris (Edmond), etc. — Annuaire officiel de la presse belge (Bruxelles, 1908-....).
Vander Haeghen (Ferdinand), etc. — Bibliotheca belgica (Gand, 1880-....).
De Koninck (A.), etc. — Bibliographie nationale : dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications, 1830-1880 (Bruxelles, 1886-1910).
Les publications de l'Office international de bibliographie, de Bruxelles.
Bibliographie de la Belgique, journal officiel de la librairie (Bruxelles) ; Revue des bibliothèques et archives de Belgique (Mons-Saint-Guibert) ; le Furetour, organe du Cercle belge des collectionneurs de journaux et du Musée international de la presse (Bruxelles).

LE CONGO

Chapaux (Albert). — Le Congo historique, diplomatique, physique, politique, économique, humanitaire et colonial (Bruxelles, 1894).
Goffart. — Le Congo physique, politique et économique (Bruxelles, 1908).
Wauters (A.-J.). — L'Etat indépendant du Congo (Bruxelles, 1899).
Descamps (Edouard). — L'Afrique nouvelle (Bruxelles, 1903).
Lejeune-Choquet (Adolphe). — Histoire militaire du Congo (Bruxelles, 1904).
Morel (Edm.-D.). — King Leopold's rule in Africa (Londres, 1904).
— — The Present State of the Congo question (Londres, 1910).
Wauters (A.-J.). — Histoire politique du Congo belge (Bruxelles, 1910).
Vandervelde (Emile). — La Belgique et le Congo : le passé, le présent, l'avenir (Bruxelles, 1910).
Halewyck (Michel). — La Charte coloniale : commentaire de la loi du 18 octobre 1908 sur le gouvernement du Congo belge (Bruxelles, 1910).
Gohr (Albrecht). — De l'Organisation judiciaire et de la compétence civile et commerciale au Congo (Liége, 1911).
Société d'études coloniales. — Manuel du voyageur et du résident au Congo (Bruxelles, 1900).
Seidel (A.) et Struyf (I.). — La Langue congolaise : grammaire, vocabulaire, etc. (Heidelberg, 1910).
Courboin (Albert). — Le Bangali, langue commerciale du Haut-Congo : éléments et manuel de conversation (Bruxelles, 1908).
Touring-Club de Belgique. — Panorama du Congo (Bruxelles ; en préparation).
Bulletin officiel du Congo (Bruxelles) ; la Revue congolaise (Bruxelles).

A. BOGHAERT-VACHÉ.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les astérisques renvoient à une gravure, les chiffres italiques aux planches hors texte encartées vis-à-vis de la page.

*Aciéries d'Ougrée, 221.
Acon (l'), 169.
*Adoration de l'Agneau mystique (l'), par H. et J. Van Eyck, *128*.
Aerschot, 70 ; — * les moulins, 70.
Agriculture, 58.
*Aigle blessé (l'), par Gérome, 52.
Alost, 144 ; — * l'hôtel de ville et la Grand'-Place, 145.
Amblève (l') : Rochers à Aywaille, 212.
Ame belge (l'), 9.
Andenne, 184.
Anderlecht : * canal de Charleroi, 99.
Angleur, 211.
Anhée, 180.
Ans, 211.
Anseremme, 176 ; — * la Meuse, 173 ; — * l'ancien prieuré, 173 ; — * ancien refuge de Saint-Hubert, 177.
Anthropologie, 6 (voir *Types*).
Anvers (province d'), 71 ; — * armes, 71 ; — * carte, 88.
Anvers, 71 ; arrivée à, 1 ; — * attelage de laitière, 79, * de maraîcher, 79 ; — * avenue de Keyser, 87 ; — * Banque nationale, 87 ; — * Vieille Boucherie, 82 ; — * la Bourse : galerie, 74, salle couverte, 73 ; — * la cathédrale, 82, les iconoclastes (1566), 74, * Rubens : la Descente de croix, 83 ; — * cavalcade, 81 ; — environs, 89 ; — * l'Escaut, 1, 72 ; — * église Saint-Paul : le calvaire, 83 ; — * gare centrale, 86 ; — * les géants, 81 ; — histoire, 72 ; — * hôtel de ville, 84, la grande salle, 185 ; — * jardin zoologique : les girafes, les lions, 81 ; — * maisons : des corporations, 85, des parents de Rubens, 88 ; — mœurs, 80 ; — monuments, 82 ; — * Monument commémoratif de l'affranchissement de l'Escaut, 73, * de Salvius Brabo, 85 ; — * musée : Plantin-Moretus, 84, * de peinture, 87 ; — peuple, 78 ; * Grand'Place, 85, * place de Meir, 86, * place Verte, 86, * port, 76 ; — le port : 76, * bassin de la Campine, 77, le grand bassin, 78, * bassin du Kattendyk, 77 ; * cale sèche, 76 ; * chariot à futailles, 76 ; * débardeurs, 2 ; * grues, 2 ; * le « Léopoldville » en partance, 72 ; * quai aux bateaux de moules, 72, * de l'Escaut, 1 ; — * rue des Crabes, 82 ; — * Siège de la citadelle, par Horace Vernet, 15 ; — * statue de Boduognat, 7, * de Rubens, 86 ; — * le Steen, 76 : * l'entrée, 75 ; — * vue prise de la cathédrale, 71.
Arbitrage et la paix (l'), 285 ; — * carte du premier réseau des traités d'arbitrage, 286.
* Arbre à pain du Congo, 258.
Ardennes, 4, 189, centrales, 194, liégeoises, 205, namuroises, 184 ; — * attelage, 195 ; — * habitation, 191 ; — * types, 191, 196, 212 ; — * vue, 210.
Argentine (l'), 57.
Arlon, 196 ; — * abbaye des Jésuites, 198 ; — * le calvaire, 198 ; — * hôtel du gouvernement provincial, 197 ; — * grande rue, 198 ; — * vue générale, 197.
Armée, 242 ; — manœuvres : * arrivée au cantonnement, 243, * artillerie en position d'attente, 242 ; * distribution de vivres, 243 ; * la soupe au camp, 235 ; * réparations au cantonnement, 244 ; — * Bruxelles, retour d'exercice, 244 ; — * grenadiers et carabiniers, 42 ; — * mortier au siège d'Anvers (1832), 14.
* Armée française passe la frontière (l') [1832], lithographie de Raffet, 15.
*Armes : Anvers (province d'), 71 ; Belgique, 1 ; Brabant, 49 ; Bruxelles, 17 ; Congo, 245 ; Flandre occidentale, 97 ; Flandre orientale, 123 ; — Grand-Duché de Luxembourg, 265 ; Hainaut, 146 ; Liége (province de), 205 ; Limbourg, 235 ; — Luxembourg (province), 189 ; Namur (province), 69.
Armuriers liégeois, 216.
Astene, 140.
Ath, 166.
Attelage : * ardennais, 195 ; — * de chiens, 79.
Audenarde, 144 ; — * église Sainte-Walbruge, 144, — * hôtel de ville, 143.
Auderghem, * l'étang de Rouge-Cloître, 49.
Aulne, 150 ; — * abbaye : la basse-cour, 152 ; ruines, 153, du transept, 151 ; salle du chapitre, 151.
Averbode, 69 ; * l'abbaye, 69.
Aywaille, 205 ; — * l'Amblève, 212.
Aywiers : * l'abbaye, 56.

Bains de mer, 111 ; — d'Ostende, 109.
Baraque Michel, 110.
Barbentin : * ferme de la Perruque, 153.
Basongolo : * chefs, 255.
Bastogne, 195 ; — * l'église, 196 ; — * porte de Trèves, 195.
Bateké, * chef, 255.
*Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, donnant les premières chartes, par Hennebicq, 8.
Beaufort, 279 ; — * le château, *280*, la ferme, 279.
Beaumont, 152.
Beauraing, 185.
Beaux-arts, 47 ; — à Bruges, 100.
Beeringen, 236.
Beersel, 62 ; — * ruines du château, 61.
Beez-lez-Namur : * rocher des Grands-Malades, 185.
Béguinages, 104 ; — * de Bruges, 103, 104 ; — * de Courtrai, 122 ; — * de Gand, 133.
Beka : * pont sur la, 251.
Belœil : * le château, 154.
Berchem, 60.
Berdorf, 279 ; — * route de, 267.
Bernissart, 5.
Beverloo : le camp, 242.
Biert, 169.
Binche, 153.
Blankenberghe, 112 ; — * baigneurs, 112.
Bocq (le), 185.
Boduognat : * statue à Anvers, 7.
*Bœufs attelés à Bomokandi, 264.
Boma : * habitation du juge, 260.
Bomokandi : * attelage de bœufs, 264.
Boom : * le Rupel, 70.
Borinage (le), 160.
Botassart, 203.
Botteresses, 216.
Bouchot, 61 ; — * le château, 61.
Bouges, 184.
Bouillon, 201 ; * le château, 189, 201 ; — * la Semois, 189, 201, 202 ; — * les tanneries, 202.
Bourg-Léopold, 242.
Bourgogne (ducs de) [voir *Ducs*].
Bourscheid, 284 ; — * ruines du château, 265.
Bous, 274.
Bouvignes, 178 ; — * ruines du château de Crève-Cœur, 178.
Brabant (le), 49 ; — * armes, 49 ; — * carte, 50.
Braekeleer (F. de) : * Mort de Frédéric, comte de Mérode, 14.
Brandenburg, 284.
Brazzaville, 254.
Brée, 236.
Brouve (le), 169.
Bruges, 97 ; — art, 100 ; — * le beffroi, 107 ; — béguinage, 103, * béguine, 104, * intérieur, 103, * pont, *102*, * sortie, 104 ; — * canal du béguinage, *102*, * du rosaire, 103 ; — * cathédrale Saint-Sauveur, 104 ; plaque tumulaire (xve s.), 104 ; — * chapelle du Saint-Sang, * la châsse, 106 ; — * cheminée du Franc, 108 ; — * église Notre-Dame : porche, 105, * tombeau de Marie de Bourgogne, 10, 105 ; — histoire, 99 ; — * hôpital Saint-Jean, 100, * châsse de sainte Ursule, 101 ; — * hôtel de Gruuthuuse : tribune, 108 ; — * hôtel des Postes, 109 ; — * hôtel de ville — * le lac d'Amour, 97 ; — * vieilles maisons, 102 ; — * le Minnewater, *108* ; — monuments, 105 ; — Palais du gouverneur, 109 ; * de justice, 108 ; — * plan, 98 ; — * pont du Béguinage, *102* ; — * porte Maréchale, 101, * d'Ostende, 109, * de Sainte-Croix, 102 ; — * rue de l'Ane-Aveugle, 109 ; — * vue panoramique, 99.
Bruxelles, 17 ; — * arcade du Cinquantenaire, 35 ; — * armes, 17 ; — * Bibliothèque royale, 22 ; — * bois de la Cambre : le lac, 18, 38, le grand ravin, 38 ; — * boulevards, 24, 26, * Anspach et du Nord, 17 ; * Botanique, 24, * du Nord, 26, * de l'Observatoire, 43 ; — * Bourse, 32 ; — * Colonne du Congrès, 37 ; — * Conservatoire de musique, 48 ; — * église Sainte-Gudule, 30, * la chaire, 31 ; — * église Notre-Dame des Victoires, 31, * le tabernacle, 31 ; — * église Sainte-Marie de Schaerbeek, 34 ; — * église Saint-Géry, 18 ; — * Entrée de don Juan d'Autriche en 1577, 22 ; — * carte des environs, *48* ; — * fontaine de Brouckere, 37 ; — faubourgs, 31, * d'Anderlecht, 44 ; — * gare du Nord, 32 ; — * grenadiers et carabiniers, 42 ; — histoire, 18 ; — * hôtel d'Orange ou de Nassau, 19 ; — * hôtel de ville, 27, * escalier des Lions, 26, * fontaine de l'Escaut, * porte centrale, 26, * salle du conseil, 27 ; — * Jardin botanique, 46 ; — * maisons des corporations, 28, 29 ; — * maisons modernes, 35, 36 ; — * Maison du roi, 28 ; — * Manneken-Pis, 40 ; — * marché du Sablon, 43 ; — monuments, 27, 31, d'Anspach, 41, * des comtes d'Egmont et de Hornes, 21 ; — mœurs, 34 ; — * palais des Beaux-Arts, 34, * des ducs de Brabant, 20, * de justice, 33, * de la Nation, 41 ; — * passage du Nord, 36 ; — * place de l'Hôtel-de-Ville, 26 ; — * place Royale, 23 ; — * plan, 39 ; —

port, 44; — * porte de Hal, 32; — * Procession de Sainte-Gudule, par Van Alsoot, 30; — * rue de la Régence, 42, * des Teinturiers, 25; — la Senne, 24, * 25; — * soldats rentrant de l'exercice, 244; — * statue : de Charles de Lorraine, 22, * de Godefroid de Bouillon, 23; — * Théâtre de la Monnaie, 48; — * Tournoi sur la Grand'Place en 1569, 20; — transformations, 22; — * Université libre, 45; — ville basse, 24; — ville haute, 31; — * vue générale, 23, 25, vers 1650, 21.
Buizeltschloffe : * sortie des, 278.
Burcht, 76.
Burnot, 169.

Calmpthout : les dunes, *90*.
Campine (la), 239; — le bassin minier, 244.
Caractère (le) [voir *Mœurs*].
*Caravane de porteurs d'ivoire, 259.
Carrières : * de porphyre de Quenast, 63; — * d'Yvoir, 180.
Celles, 186.
Ceroux-Mousty : * chemin creux, 56; — * vieilles maisons, 56; * tour de Moriensart, 56.
Champs de bataille : * carte des, 293.
Charbonnages (voir *Mines*).
Charlemagne : * statue à Liége, 225.
Charleroi, 156; — * charbonnages de Sacré-Madame, 155; — * le canal, 156; — * la Sambre, 156.
Charles de Lorraine : * statue, 22.
Charles-Quint, 10; — * par le Titien, 11; — * réception à Anvers en 1515, 11.
Charles le Téméraire, * par R. Van der Weyden, 47.
Châsse : * de sainte Gertrude, 59; — * du Saint-Sang, 106; * de sainte Ursule, 101.
Chassepierre, 201.
Château-Thierry, 176.
Chaudfontaine, 216.
Chemins de fer : * carte, 289.
Chèvremont, 210.
Chien : * attelage, 79, 216; — * contrebandier, 120.
Chimay, 152.
Chiny, 200.
Clairfontaine, 197.
Claus (Emile) : * Combat de coqs en Flandre, 121.
Clémency, 274.
Clervaux, 284; — * le château, 283.
Cockerill : usines (voir *Seraing*).
Colebi, 176.
*Combat des légions romaines contre les Nerviens, par Paternostre, 7.
Combats de coqs : * Avant le combat, 120; * par Emile Claus, 121.
Comblain-au-Pont, 205.
Comtes d'Egmont et de Hornes (voir *Egmont*).
Condroz, 5, 184.
Congo, 245; — administration, 260; — agriculture, 261; — * armes, 245; — * carte, *246*; — conquête, 247; — faune, 259; — flore, 257; — géographique, 252; — mœurs et coutumes, 257; — races, 257; types : * Basongolo, 255, * Bateké, 255; * femme portant du manioc, 254, * Lokélis, 258; * Monghélimas, *254*; * Moru, 253, * femme Tango, 257.
Congo (fleuve), 253.
Contrebande, 120; — * chien contrebandier, 120.
Coo, 206; — * cascade, 207.
Coopérative : de laiterie, 195 (voir *Vooruit*).
Coq-sur-Mer, 112.
Coquilhatville, * 248.
Corphalie, 230.
Couillet, 156.
Courcelles, 156.
Courtrai, 120; — * beffroi, 121; — * béguinage, 122; — * hôtel de ville, 122.
Couture-Saint-Germain : * abbaye d'Aywiers, 56.
Couvin, 171.
Coxyde, 112
Crupet, 186; — * le château, 186.
Cugnon, 201; — * le moulin, 199.
Cultes (voir *Religion*).
Custine, 187.
Dalhem, 274.
Damme, 117.
Dasbourg, 282.
Dave, 180.
De Bruyne, 251.
Delacroix (E.) : * Prise de Constantinople par les Croisés, 9.
Deurle, 140.
Deynze, 144.
Dieghem, 60.
Diekirch, 280; — * environs, 267; — * vue générale, 280.
Diest, 70; — * ruines et cimetière, 70.
Differdange, 274.
Dillens : * Un enrôlement dans les Pays-Bas autrichiens, 13.
Dinant, 177; — * la citadelle, 78, * l'entrée, 179; — * rocher Bayard, 180; — * vue générale, 179.
Dison, 232.
Dixmude, 117.
Dohan, 201.
Dolhain, 232; — * vieilles maisons, 232.
*Don Juan d'Autriche (entrée de), par Hogenberg, 22.
Dourbes, 172.
Ducs de Bourgogne, 10.
Dudelange, 274.
Dumberg, 112.
Dunes, 112; — * à Calmpthout, *90*; — * côtes de Flandre, 113; — * près d'Ostende, 4.
Durbuy, 204; — * marché aux bestiaux, 204; — * l'Ourthe, 5; — * panorama, 204.
Dyle (la), 57.

Eau Blanche (l'), 169, 171.
Ecaussines, 165.
Ecaussines-Lalaing, 154.
Echternach, 276; — * basilique, 276; — * église paroissiale, 277; — * place du Marché et la Deuzelt, 268; — * procession dansante, 277; — * vue générale, 275.
Eecloo, 144.
Egmont et de Hornes (comtes d') : * Gallait, Derniers Hommages rendus aux, 21; — * exécution, 12; — * monument, 21.
Eisling, 267, 278.
Eksbach, 279.
Eléphant : * attelé, 261; — * au kraal d'Api, 262.
Elewyt : * manoir de Rubens, 61.
Engis, 230.
Enhève : * ferme, 184.
*Enrôlement dans les Pays-Bas autrichiens, par A. Dillens, 13.
Enseignement : agricole, 59; — et la culture intellectuelle, 45.
Eremsdorf, 279.
Erenz, 278.
Escaut (l') : * à Anvers, 1, 72; — * monument commémoratif de l'affranchissement de l'Escaut, 73; — * à Tournai, 167.
Esch-sur-l'Alzette, 274.
Esch-sur-Sure, 283; — * 284.
Esneux : 205, 216.
Esprit belge, 18 (voir *Mœurs*).
Everghem, 140.

Fagnes, 209; — * aux environs de Spa, 210.
Falkenstein, 282.
Famenne, 184.
Fannée : * ferme, 171.
Fashahafi (lac), 254.
Feltzbach, 279.
Flamand, 6; — folklore, 142; — * laboureur, 142; — mouvement flamingant, 137; — * pêcheur, 113; — * type, 6.
Flandre, 5 : la vie rurale, 142.
Flandre occidentale, 97; — * armes, 97; — * carte, 141.
Flandre orientale, 123 — * armes, 123; — * carte, 141.
Flavion, 169.
Flône, 230.
Floreffe, 173.
Florenville, 200.
Folklore flamand, 142; wallon, 183.
Fontaine-l'Évêque, 156.
Forest : * sortie de l'église, 58.
Forêt de Soignes, 49, * 51.
Fosses, 173.
Franchimont, 210; — * ruines du château, 211.
*Frédéric, comte de Mérode (Mort de), par F. de Braekeleer, 14.
Frêne-sur-Meuse : les rochers, *180*.
Freyr, 176; — * château, 175; — * la Meuse, 172, 175.
Furfooz, 191.
Furnes, 14; — * hôtel de ville et Grand'Place, 114; — * procession, 115, 116.

Gaesbeek, 61.
Gallait : * les Derniers Hommages rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes, 21.
Gand, 123; — * abbaye de Saint-Bavon : cloître, 127, ruines, 125, 127; — * beffroi, 131; — * béguinage, 133; — * le gros canon, 130; — * cathédrale Saint-Bavon, 128, * l'Adoration de l'Agneau mystique, par H. et J. Van Eyck, *128*, * crypte, 129; — * château de Gérard le Diable, 129, * des comtes de Flandre, 125, 130; — * cité ouvrière, 137; — * docks, 134; — * église Saint-Nicolas, 129; — environs, 140; — histoire, 125; — * hôtel de ville, 131; — * Maison des bateliers, *138*; — * des tisserands, 138; — mœurs, 133; — monuments, 127; — * Musée des beaux-arts, 132; — * plan, 124; — * porte du Rabot, 130; — * quai aux Herbes, 136, * aux Moines, 134; — * statue de J. Van Artevelde, 126; — vie intellectuelle, 137; — la ville moderne, 131; — le Vooruit, 133; * bibliothèque, 135, * boulangerie, 137, * bureaux, magasins, 135, * cité ouvrière, 137, * librairie, 139, * pharmacie-épicerie, 139, * tissage, 138; — * vue générale, 123.
Ganshoren, 62; — * château de Rivieren, 62.
Gembloux, 59, 173.
Genck, 240.
Genval-les-Eaux, 57.
Géologie, 3.
Gérome : * l'Aigle blessé, 52.
Gheel, 91.
Ghistelles, 117.
Gileppe, 231; — * le barrage, 231.
Gilly, 156; — * charbonnages, 155.
*Glaneuse de charbon, 158.
Godefroid de Bouillon, 8; — * statue à Bruxelles, 24.
Godinne, 180.
Gosselies, 156.
Grammont, 144, 145.
Grand-duché de Luxembourg, 265; * armes, 265; — * carte, 266; — histoire, 267; — institutions politiques, 270; — le sol, 265; — la vie économique, 271.
Grevenmacher, 276.
Grimberghen, 61.
Grobbendonck : * le château, 89.
Gutland (le), 265, 274.

Habay-la-Neuve, 196.
Hachy, 196.
Hageland, 69.
Hagenberg : * les Iconoclastes dans la cathédrale d'Anvers (1566), 75.
Hainaut, 146; — * armes, 146; — * carte, 148.
Hal, 63; — * église Notre-Dame, 64; — * statue de Notre-Dame de Hal, 65.
Hallerbach, 279.
Hamaide, 154.
Han-sur-Lesse, 187; — * grotte : le lac, 187, perte de la Lesse, 187, stalactites, 188.
Hasselt, 235; — * bassin du canal, 237; — * église Saint-Quentin, 237; — * monument de la guerre des paysans, 241; — * rue Haute, 237.
Hastière, 175; — * crypte de l'église, 174; — * la Meuse, 174.
Hauteroche, 172.
Hautrage, 165.
Heiderscheid, 282.
Hennebicq : * le Comte Baudouin donnant les premières chartes, 8.

Herbeumont, 201.
Herenthals : * l'hôtel de ville, 90 ; — * château de Vorsselder, 90.
Hermeton, 175.
Hermeton (l'), 169, 172.
Hérou (le), 204.
Herstal : * entrée des mineurs dans la cage, 220.
Herve, 233.
Hesbaye (la), 229.
Heure (l'), 169.
Héverlé, 69 ; — * château, 69.
Heyst, 112.
Histoire, 7 ; — * carte historique, 293.
Hoègne (la) : * cascades, 211.
Hogenberg : * Entrée de don Juan d'Autriche à Bruxelles en 1557, 22 ; — Épisode de l'histoire de Bruxelles au XVIe siècle, 19 ; — * Épisode de la révolution religieuse du XVIe siècle, 12.
Hoogstraeten, 90.
Hornes (de) [voir *Egmont*].
Houffalize, 204.
Hougoumont, 53 ; — * entrée de la ferme, 53 ; — * mur du verger, 53 ; — * puits et chapelle du château, 53.
Houyet : * la Lesse, 185.
Huldenberg : * ferme, 57.
Huy, 229 ; — * fontaine, 229 ; — * portail de la cathédrale, 230 ; — * vue générale, 229.

Ialo : * cañons, 250.
*Iconoclastes dans la cathédrale d'Anvers (1566), 74.
Industrie, 157 ; — * liégeoise, 219 (voir *Mines*).
Institutions politiques, 38.
Issche (l'), 57.
Ituri (l') : * bords, 251.
Ivoire : * caravane de porteurs, 259.

Jemeppe-sur-Meuse : * épierrage du charbon, 219.
Jumet, 156.

Kinkempois, 216.
Knocke, 112 ; — * cabane de pêcheurs, 113.

La Calamine : * vue générale, 233.
Lacuisine : * la Semois, 200.
Laeken, 60 ; — * cimetière et église, 61 ; — * église, 60 ; — * monument de Léopold Ier, 60 ; — * palais royal, 60 ; — * le gros tilleul, 60 ; — * tour japonaise, 60.
Laerne : * le château, 140.
La Motte : * le château, 55.
Landana : * arbre à pain, 258.
La Panne, 112.
Laroche, 204 ; — * ruines du château, 203 ; — * vue générale, 203.
Larochette, 278.
Lasne (la), 57.
Léau, 70.
Leers et Fosteau, 153.
Léopold Ier, * par Winterhalter, 16.
Léopold II : * portrait, 16 ; — et le Congo, 246.
Léopoldville, 248.
Lesse (la), 185 ; — * à Chaleux, 186 ; — * grotte de Han, 187 ; — * à Houyet, 185 ; — * château de Walzin, 176.
Lessines, 165.
Liége (province), 205 ; — * armes, 205 ; — * carte, 206.
Liége, 210 : * attelage de chiens, 216 ; — * botteresses, 217 ; — * église Saint-Barthelémy, 228, * Saint-Jacques, 226, * Saint-Paul, 227, les stalles, 226 ; — * escalier, 228 ; — * glaneuses, 217 ; — histoire, 211 ; — * hôtel Curtius, 227 ; — * île du Commerce, 225, 226, * le Taureau, 214 ; — industrie, 219 ; — mœurs, 216 ; — monuments, 223 ; — mouvement intellectuel, 225 ; — * palais épiscopal au XVIIe siècle, 214 ; — * palais de justice, 215 ; — * plan, 218 ; — * les quais et la Meuse, 205 ; — * vue générale en 1693, 213.
Lierbeek, 65.
Lierre, 92.
Liévin Bauwens, 11.
Limbourg (province), 235 ; — * armes, 235 ; — * carte, 236.
Limbourg, 232 ; — * l'église, 232.
Lin (industrie du), 121.
Lippens, 250.
Littérature, 45.
Lobbes (abbaye de), 151.
Lodelinsart, 156.
Lohélis : * types, 258.
Lokeren, 144.
Loo, 117.
Loochristy, 140.
Louvain, 66 ; — * église Sainte-Gertrude, les stalles, 65 ; — * église Saint-Michel, 65, * Saint-Pierre, le jubé, la chaire, 67 ; — * hôtel de ville, 66 ; — * moulin de l'abbaye du Parc, 69 ; — * plan, 66 ; — * université, 68, * le vestibule, 68 ; — * vu du mont César, 49.
Lualaba, 253, * 264.
Lummen, 241.
Lusamba : * porteurs d'ivoire, 259.
Lustin, 180.
Luxembourg (voir *Grand-Duché*).
Luxembourg (province), 189 ; — * armes, 189 ; — * carte, 190.
Luxembourg, 271 ; — * l'Alzette au Grundt, 271, — * au Pfaffenthal, 272 ; — * fondation Pescatore, 274 ; — * le Grundt et la ville haute, 279 ; — le marché, 271 ; — * le palais grand-ducal, 270 ; — * plan, 272 ; — * pont Adolphe, 273 ; — * rochers du Bock, 273.
Lys (la), 141.

Machtum, 276.
Maeseyck, 237 ; — * la Grand'Place, 238 ; — * environs, 238.
Maffle, 165.
Malines, 93 ; — * cathédrale Saint-Rombaut, 92, la chaire, 92 ; — * château, 10 ; — * église Notre-Dame d'Hanswyck : un confessionnal, 93 ; — * ancienne grue, 96 ; * — les halles, 96 ; — * ancien lazaret, 91 ; — * Maison des arbalétriers, 96, * seigneuriale, 96 ; — * mont-de-piété ; 91 ; — * le musée, 92 ; — * palais de justice, l'escalier, 91 ; — * l'ancien Parlement, 94 ; — pont gothique, 95 ; — * porte de Bruxelles, 91.
Malmédy, 206.
Manœuvres (voir *Armée*).
Marche-les-Dames, 184.
Marches militaires et religieuses, 149.
Marchienne-le-Pont, 156.
Marcinelle, 156.
Marie de Bourgogne : * tombeau à Bruges, 10, 105.
Mariemont, 154.
Marienbourg, 171.
*Marteleur, par C. Meunier, 157.
Matadi, 254.
Mawambi : * poste, 251.
Medernach, 279.
Melle, 140.
Memling : * châsse de sainte Ursule, 101.
Menin, 120.
Merxplas, 90.
Metsys (Q.) : * puits à Anvers, 83.
Meunier (Constantin) : * marteleur, 157 ; le Pays noir, 3.
Meuse (la), 4, 172, 174 ; — * à Anseremme, 173 ; — * à Frène, *180* ; — * à Freyr, 172, 175 ; — à Hastière, 174 ; — * à Liége, 205 ; — * à Namur, 5, 181 ; — * à Poilvache, 178.
Michel-Ange : * Vierge, 105.
Middelkerke, 112.
Mines : charbonnages, 219 ; — * abatage du charbon, 157 ; — * boisement des galeries, 158 ; — Charleroi, 155 ; — * encagement des wagonnets, 155 ; — * Gilly, 155 ; — Ougrée, *220* ; — * rame de wagonnets, 158 ; — * remise des lampes aux mineurs, 155 ; — * au sommet du terril, *216*.
Miremont, 120.
Mœurs anversoises, 80 ; — ardennaises, 191 ; bruxelloises, 34 ; — caractère borain, 161, liégeois, 216 ; — gantoises, 133 ; — namuroises, 183.
Molignée (la), 169, 172.
Molopuige : * village indigène, 253.
Monceau-sur-Sambre : * le château, *152*.
Mondorf-les-Bains, 274.
Monghélimas : * types, *254*.
Mons, 162 ; — * le beffroi, 162 ; — * canal, 164 ; — * cathédrale Sainte-Waudru, 161 ; — * le château, 160, 161 ; — * la Grand'Place, 159 ; — * l'hôtel de ville, 159, cour intérieure, 162, la grande salle, 162, serrure, 161 ; — * vieil hôtel, 163 ; — * marché aux herbes, 159 ; — * plan, 160 ; — rue de Havré, 163.
Montaigle, 172 ; — * ruines du château, 172.
Montaigu, 62 ; — * l'église, 63.
Montégnée, 211 ; — * lavabos des mineurs, 220.
Montignies, 156.
Montjardin, 206.
Moresnet, 233 : * la Calamine, 233 ; — * carte, 234 ; — * les facteurs, 234.
*Mortier employé au siège d'Anvers en 1832, 14.
Moru : * types, 253.
Moselle (la), 274.
M'Palo : * l'église, 262.
*Muhavira, 249.
Mullerthal, 279 ; — * moulin des oiseaux, 269.
Muno, 200.
Musées, 47.
Musique, 48.

Namèche, 184.
Namur (province), 169 ; — * armes, 169 ; — * carte, 170.
Namur, 181 ; — * citadelle, 181 ; * le grand chemin, 182 ; — * église Saint-Jean-Baptiste, 184 ; * Saint-Loup, 183 ; — environs, 184 ; — * ferme d'Enhève, 184 ; — histoire, 181 ; — * la Meuse, 181 ; — mœurs, 183 ; — * plan, 182 ; — * la Sambre, 5 ; — * vue générale, 169.
Neufchâteau, 196.
Nieuport, 112, 117.
Ninove, 144.
Nismes, 171.
Nivelles, 57 ; — * église Sainte-Gertrude, 57 ; — * châsse, 59 ; — * cloître, 57.

Orval : abbaye, 199, * ruines, 199.
Ostende, 109 ; — * bateaux de pêche, 112 ; — * dunes, 4 ; — * les hôtels, 111 ; — * les jetées, 112 ; — * le kursaal, 111 ; — * la plage, 111.
Ougrée : les aciéries, 221, 224.
Our (l'), 281.
Ourthe (l'), 203, 205 ; — * près de Durbuy, 5 ; — * à Sy, *184*.

Paix (la Belgique et la), 285.
Paternostre : * Combat des légions romaines contre les Nerviens, 7.
Pays noir (le), 2 ; — * par C. Meunier, 3.
Paysan ardennais, 195.
*Pêcheries des Stanley-Falls, 248.
Pêcheur : * flamand, 113 ; — * à Wira, 245.
Peer, 236.
Pèlerinages : marches militaires et religieuses, 149.
Pétange, 274.
Peuple (voir *Mœurs*).
Philippeville, 172.
Pirogue sur l'Ubangi, 250.
Pissido : * campement de mission, 245.
Poilvache : * la Meuse, 178.
Polders, 89.
Politique, 7.
Ponthierville : * les berges, 248 ; — * le Libo, 249.
Poperingue, 117.
Population, 6 ; — d'Anvers, 68 (voir *Races*).
*Prise de Constantinople par les Croisés, par E. Delacroix, 9.
*Prise de Jérusalem par Godefroid de Bouillon, par Verlat, 8.
Procession dansante d'Echternach, 277.
*Procession de Sainte-Gudule, par Van Alsloot, 30.
Profondeville, 180.
Puttaert : * ancienne église Saint-Géry, 18 ; — * ancien hôtel d'Orange ou de Nassau, 19.
Pygmées, 256.

Quenast : * carrières de porphyre, 63.

Races, 6 (voir *Ardennes*, *Congo flamand*, *wallon*).
Raffet : * la Retraite du bataillon sacré à Waterloo, 285.
*Réception de Charles-Quint à Anvers, en 1515, par Van der Ouderaa, 11.
Rekheim, 236.
Religion, 9; — * stévenistes, 64.
Remich, 275.
Remouchamps, 205, 206; — * lavage des moutons, 207.
Renaix, 144.
Révolution de 1830, 11; — * épisode, par Wappers, 13.
Révolution religieuse du XVIe siècle, * épisode, par Hogenberg, 12.
Rinschleiden, 282.
Rivieren : * le château, 55.
Rochefort, 186, 187; — * grottes, 188.
Rochehaut, 203.
Rœulx, 154.
Rouillon, 180.
Roux, 156.
Rubens, 86; — * l'Adoration des mages, 93; — * la Descente de croix, 83; — * maison dite de Rubens, 88; — * manoir à Elewyt, 61; — * statue à Anvers, 86.
Rupel (le), * à Boom, 90.

Saint-Hubert, 192; — * l'ancienne abbaye, cour d'honneur, porte, 194; — * église : la façade, 192, le tombeau de saint Hubert, 193.
Saint Hubert : — * conversion, 193; — * tombeau, 193.
*Saint-Idesbald, 112.
*Saint Lambert, évêque de Liége, 213.
Saint Nicolas, 211.
Saint-Nicolas, 143.
Saint-Trond, 238.
Sainte-Anne, 4.
Sambre (la), * à Charleroi, 156; — * à Namur, 5.
Samson, 184.
Santvoort : * Bruxelles vers 1650, 21.
Saventhem, 62.
Sclaigneaux, 184.
Semois (la), 200; — * à Bouillon, 189, 201, 202; — * moulin de Cugnon, 199; — * à Lacuisine, 200; — * à Vresse, 6.
Senne (la), 24.
Seraing, 220; — * château, 222; — * hiercheuses, 219; — usines Cockerill, 219 : * atelier des locomotives, 221, hauts fourneaux, 222, * presse à forger, 223, * le grand montage, 223, * canons de forteresse, 224.
Sichem, 70.
*Siège de la citadelle d'Anvers, d'après Horace Vernet, 15.
Socialisme (voir *coopératives*, *Vooruit*).
Soignes (forêt de), 49; * 51.
Soignies, 165.
Sol, 3.
Solre-sur-Sambre, 153.
Spa, 207; — * avenue du Marteau, 208; — * fontaine de la Sauvenière, 208; — * le Pouhon, 209; — * promenade Meyerbeer, 208; — * vue générale, 209.
Spontin, 186.
Stanley, 248.
Stanley-Falls : * pêcheries, 248.
Stanley-Pool, 248.
Stanleyville, 249; — * parade de garde, 261; — * village indigène, 261.
*Statue du duc d'Albe, traînée dans les rues d'Anvers, par Verlat, 12.
Stavelot, 206.
Stevenistes, 64.
Stockel : * vieille ferme, 58.
Stockheim, 236.
Stolzenburg, 282.
Sure (la), 276, 282.
Sy : * l'Ourthe, *184*.

Tabanga : * fabrication de la farine de maïs, 257.
Tamise, 144.
Tango : * femmes, 257.
T'chopo (* chute de la), 252.
Teniers (* castel de), 62.
Termonde, 144, * 145.
Tessenderloo, 241.
Théâtre, 48.
Thudinie, 147.
Thuin, 147; — * beffroi, 147; — * la Besmele, 149; — * chapelle Saint-Léonard, 150; — * l'ermitage et le barrage, 150; — * le Spantole, 149; — * la ville basse et la Sambre, 147.
Tilff, 205.
Tilleur, 210.
Tippo-Tip, 250.
Tirlemont, 69; — * église Saint-Germain, 70.
Titelberg, 274.
Titien (le), * Charles-Quint, 11.
Tongres, 237; — * cathédrale, 239; — * le Jeer, 240; — * marché aux bestiaux, 241; — * ancienne porte de Visé, 239; — * statue d'Ambiorix, 240.
Tournai, 166; — * la cathédrale, 165, * portail Nord, 166; — * l'Escaut, 167; — * la Grand'-Place, la cathédrale et le beffroi, *166*; — * maisons romanes, 164; — * au marché, 168; — * pont des Trous, 167; — * anciens remparts, 168; — * tour Henri VIII, 166; — * vue générale, 146.
* Tournoi sur la Grand'Place de Bruxelles en 1520, 20.
Trappe (la), 90.
Trazegnies : * le château, *152*.
Tronchiennes, 140.
Trooz, 210.
Turnhout, 91.
Types (voir *Ardennes*, *Congo*, *flamand*, *wallon*).

Ubangi, 249; — * femme Tango, 257; — * Pirogue, 250.
Uccle : * auberge du Cornet, 58; — * chaussée d'Alsemberg, 59; — * le Crabbegat, 59.
Uele, 263.
Ufumbiro, * volcan, 249.
Uvira : * pêcheurs, 247.

Val Saint-Lambert, 223.
Van Asloot : * Procession de Sainte-Gudule, 30.
Van Artevelde : * statue à Gand, 126.
Van der Ouderaa : Réception de Charles-Quint à Anvers en 1515, 11.
Van Eyck (H. et J.), * l'Adoration de l'Agneau mystique, *128*.
Van der Weyden : * Charles le Téméraire, 47.
Verlat : * Prise de Jérusalem par Godefroid de Bouillon, 8; — * la Statue du duc d'Albe traînée dans les rues d'Anvers, 12.
Verviers, 231; — * église Saint-Remacle, 231; — * palais de justice, 230.
Vesdre (la), 210; — * à Dolhain, 232.
Veurne-Ambacht, 114.
Vianden, 281; — * le château, 281; — * maison de Victor Hugo, 282.
*Vierge attribuée à Michel-Ange, 105.
Villers (abbaye), 54; — * chapelle, 54, 55.
Villers-la-Ville : * le Moulin, 54.
Villiers-devant-Orval, 200.
Viroin (le), 169, 172.
Virton, 198.
Visé : * l'hôtel de ville, 233.
Vivi, 248.
Vooruit (voir *Gand*).
Vorsselaer : * le château, 90.
Vresse : * la Semois, 6.

Waes, 143.
Walcourt, 173.
Wallons, 6; — * type, 6.
Walzin : * le château, 176.
Wappers : * Épisode de la révolution de 1830, 13.
Wasserbilig, 276.
Waterloo, 49, 285; — * l'Aigle blessé, par Gérome, 52; — * château de Hougoumont, 53; — * le Lion, 51; — * les monuments, 51; — * le mur du verger, 53; — * la plaine, 52; — * Retraite du bataillon sacré, par Raffet, 285.
Waulsort, 176; — * les cascatelles, 176.
Wavre : * église Saint-Jean-Baptiste, 56.
Wayai (le), 207.
Wemmel, 60.
Wenduyne, 112.
Wépion, 180.
Werwick, 120.
Westende, 112.
Wetteren, 140, 144.
Wiltz, 284; — * le château, 283.
Wiltz (la), 195.
Winterhalter : * Léopold Ier, 16.
*Wolfschlucht, 279.
Wormeldange, 276.

Ypres, 117; — * cathédrale Saint-Martin, 119; — * concours de serins, 118; — * école de dentelles, 117; — * les halles et le beffroi, 119; — * joueurs de boules, 118; — * vieilles maisons, 117; — * remparts, 120.
Yves, 169.
Yvoir, 180; — * les carrières, 180; — * ruines du château de Montaigle, 172.
Ywoigne (l'), 171.

*Zèbre, 259.
*Zébu, 259.
Zellick, 60.
Zwyn, 4, 112.

TABLE DES MATIÈRES

L'HEURE HEUREUSE, par E. Verhaeren 1

LA BELGIQUE VUE A VOL D'OISEAU

L'arrivée en Belgique. — Le pays du travail : un comptoir et un atelier. — Caractères du pays et de la race : un microcosme occidental, la frontière de deux civilisations. — Flamands et Wallons. — L'évolution historique de la Belgique. Les origines d'une nationalité composite. — Première tentative d'unification belge par les ducs de Bourgogne. — La Belgique sous les dominations étrangères. — La révolution de 1830 : l'organisation d'une civilisation économique. 1

BRUXELLES
et les institutions centrales de la Belgique

Le premier aspect de Bruxelles : une ville moderne et propre. — L'histoire de Bruxelles. — Bruxelles, capitale du duché de Brabant. — Bruxelles, capitale des Pays-Bas. — De la capitale brabançonne à la capitale européenne. — Les mœurs bruxelloises : un peuple qui « s'européanise ». — Caractère de la bourgeoisie bruxelloise. — Le « Kaekebroek » et le « Marollien ». — Les institutions politiques de la Belgique, leur caractère, les dogmes de 89 et le parlementarisme anglais. — Le régime électoral, le régime administratif. — L'enseignement et la culture intellectuelle. — Le mouvement littéraire. — Les arts. — La peinture et la sculpture. — La musique, le théâtre. 17

LE BRABANT

Aspect général de la province. — Un pays bilingue. — La terre grasse et vallonnée. — Les environs de Bruxelles. — La forêt de Soignes et le champ de bataille de Waterloo. — Les châteaux et les ruines du Brabant wallon. — Nivelles : une ville gaie. — L'agriculture en Belgique. — L'Ouest brabançon. — Les villages de Breughel. — Les châteaux du Brabant flamand. — Le Brabant religieux. — Hal et son pèlerinage. — L'hérésie des Stévenistes. — Louvain, la capitale théologique de la Belgique. — Le passé et le présent. — Louvain au moyen âge, une grande cité manufacturière. — La guerre civile et la décadence. — Les petites villes brabançonnes : Aerschot, Diest, Léau, Tirlemont. . 49

LA PROVINCE D'ANVERS

Une ville bien située. — Le « pier » de l'Europe. — La formation sociale du port et du comptoir. — Une cité exclusivement commerciale. — Son origine et son histoire. — Grandeur et décadence. — L'Anvers d'aujourd'hui. — Le port, la Bourse. — Mœurs anversoises. — Psychologie anversoise : le faste, le maintien des habitudes provinciales. — Les monuments d'Anvers. — Splendeur du passé, mauvais goût du présent. — L'art anversois. — La Campine anversoise : bruyères et sapinières. — Turnhout. — Malines, la capitale religieuse de la Belgique : Saint-Rombaut. — Richesses artistiques 71

LA FLANDRE OCCIDENTALE

Bruges, sœur aînée d'Anvers. — La métropole commerciale de l'Occident au moyen âge. — Grandeur et décadence d'un port. — L'art brugeois. — Les monuments du passé. — L'architecture de la brique. — Évocations et légendes. — Ostende, capitale d'été de la Belgique. — Un caravansérail du plaisir. — Les petits bains de mer belges. — Les dunes et la Flandre maritime. — Une population de pêcheurs. — Furnes et le « Veurne-Ambacht ». — Une histoire héroïque. — La procession de Furnes. — Dévotion médiévale. — Les petites villes flamandes. — Ypres la Morte. — Une ville du passé. — Courtrai et le pays du lin. — Les combats de coqs et la fraude. 97

LA FLANDRE ORIENTALE

Gand. — Une ville active et rude. — Contraste avec Bruges. — L'origine et l'histoire de Gand. — La prospérité industrielle du XIIIe siècle. — Les guerres sociales du XIVe siècle. — Le particularisme gantois sous la maison de Bourgogne. — Ses dernières manifestations au XVIe siècle. — La décadence. — Les survivances du passé dans le présent gantois. — Les monuments. — L'organisation ouvrière : le *Vooruit*. — Le mouvement flamand et la vie universitaire. — La littérature flamande. — La question des langues en Belgique. — Les villages et la vie rurale en Flandre : le régime des bas salaires et le mouvement démocrate chrétien. — Les petites villes de la Flandre orientale 123

LE HAINAUT

Une province féodale et agricole transformée en province industrielle. — Aspect général. — Thuin et la Thudinie, pays des grandes abbayes. — Les châteaux et les villes seigneuriales. — La région industrielle. — Le pays de Charleroi et le Borinage. — Une page d'histoire industrielle. — Mons. — La ducasse et la fête du Doudou. — Soignies et le pays des Carrières. — Tournai et le Tournaisis . . 146

LA PROVINCE DE NAMUR

Les rivières et les forêts de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Philippeville, Walcourt, Gembloux, Fosses. — Les villes de la Meuse : Dinant, Namur. — L'histoire de Namur. — Mœurs namuroises. La Société de Moncrabeau et la poésie populaire. — Les environs de Namur. — La Famenne et le Condroz. — Les Ardennes namuroises. — Beauraing. — Les grottes de Rochefort et de Han 169

LA PROVINCE DE LUXEMBOURG

L'Ardenne. Aspect général. — Le pays de l'énergie. — L'histoire de l'Ardenne. — La forêt de Saint-Hubert. — Le pèlerinage. — Le paysan ardennais. — Arlon. — Les sites de la Semois. — Bouillon et son château. — L'Ourthe. — Houffalize, Laroche et Durbuy. 189

LA PROVINCE DE LIÉGE

Les Ardennes liégeoises. — L'Amblève. — Ruines et légendes. — La cascade de Coo. — Stavelot : une principauté paternelle. — Liége. Premier aspect : la capitale de la Wallonie, une ville aimable et industrieuse. — L'histoire de Liége. — La fondation de la principauté épiscopale. — L'évêque et la démocratie bourgeoise. — Révolutions et répressions sanglantes. — Liége au XVIIIe siècle. — Liége moderne. — L'armurerie, la grande industrie. — Les établissements Cockerill. — Les mœurs bourgeoises et les mœurs populaires. — Verviers et l'industrie drapière. — Huy et la Meuse liégeoise. — Le territoire neutre de Moresnet. 205

LE LIMBOURG

Une province tronquée. — L'ancien comté de Looz. Les villes. — Hasselt : une ville où il ne se passe rien. — Tongres, la plus ancienne et la plus malheureuse des villes belges. — Saint-Trond, marché agricole. — La Campine, pays du rêve et de la désolation. — Tessenderloo. — Le camp de Beverloo. La question militaire en Belgique. — Le nouveau bassin minier de la Campine 235

LE CONGO
et l'expansion économique de la Belgique

Nécessité de l'expansion économique de la Belgique. — La congestion industrielle. — Le rôle de Léopold II. — La fondation de l'État indépendant du Congo. — L'organisation et l'exploration. — La campagne arabe. — Géographie physique du Congo. — Les races. — La faune. — La flore. — L'administration du Congo léopoldien et l'administration du Congo belge 245

LE GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Le Luxembourg à vol d'oiseau. — Une survivance de l'ancienne Lotharingie. — Le sol et le sous-sol. — L'histoire du Luxembourg. — Les institutions politiques. — La vie économique. — La ville de Luxembourg. — Le Luxembourg industriel et le Gutland. — La vallée de la Moselle : Remich, Grevenmacher, Wasserbilich. — Echternach et la Sure inférieure. — L'Eisling, la Petite Suisse luxembourgeoise. — Diekirch. — Un pays féodal : Vianden et la vallée de l'Our. — La Sure supérieure. — Esch. — Bourscheid. — Wiltz. — Clairvaux. 265

LA PAIX ET LE DISTRICT FÉDÉRAL DU MONDE, par Louis Frank. 285

BIBLIOGRAPHIE, par A. Boghaert-Vaché 295

CARTES, PLANS ET HORS-TEXTE

CARTES ET PLANS EN NOIR

	Pages.
Anvers; carte de la province	88
Brabant; carte de la province	50
Bruges; plan	98
Bruxelles; plan	39
Carte historique de la Belgique	293
Chemins de fer; carte	289
Flandre occidentale; carte de la province	110
Flandre orientale; carte de la province	141
Gand; plan	124
Hainaut; carte de la province	148
Liége; plan	218
Liége; carte de la province	206
Limbourg; carte de la province	236
Louvain; plan	66
Luxembourg; carte du Grand-Duché	266
Luxembourg; plan	272
Luxembourg; carte de la province	190
Mons; plan	160
Moresnet; carte du territoire	234
Namur; plan	182
Namur; carte de la province	170
Traités d'arbitrage (Carte du premier réseau des)	286

CARTES ET PLAN EN COULEURS

	Après la page.
Anvers; plan	78
Belgique géologique; carte	6
Belgique physique; carte	2
Belgique politique; carte	16
Bruxelles; carte des environs	48
Congo belge; carte	246

HORS-TEXTE EN NOIR

	Après la page.
Beaufort : ruines du château	280
Bouillon et la Semois	200
Bruges : le pont du Béguinage	102
Bruxelles : place de l'Hôtel-de-Ville	26
Charbonnages et hauts fourneaux à Ougrée	220
Charbonnages : au sommet du Terril	216
Congo : types de Monghélimas	254
Coo : environs de Spa	206
Gand : la Maison des bateliers	138
Gand : l'Adoration de l'Agneau mystique, par H. et J. Van Eyck	128
Hainaut : château de Monceau-sur-Sambre; château de Trazegnies	152
Louvain : l'Hôtel de ville	66
Ourthe (l') : rochers de Sy	184
Tournai : la Grand'Place, la cathédrale et le beffroi	166

HORS-TEXTE EN COULEURS

	Après la page.
Bruges : le Minnewater	108
Les Dunes de Calmpthout (Campine anversoise)	90
Les Rochers de Frêne sur la Meuse, près Namur	180
Arbre généalogique de la famille royale de Belgique	264

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

NOT WANTED IN PRESS

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston

Author Dumont-Wilden, Louis
Title La Belgique illustrée.
118691. HN.
D8935b

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 18 21 03 022 3